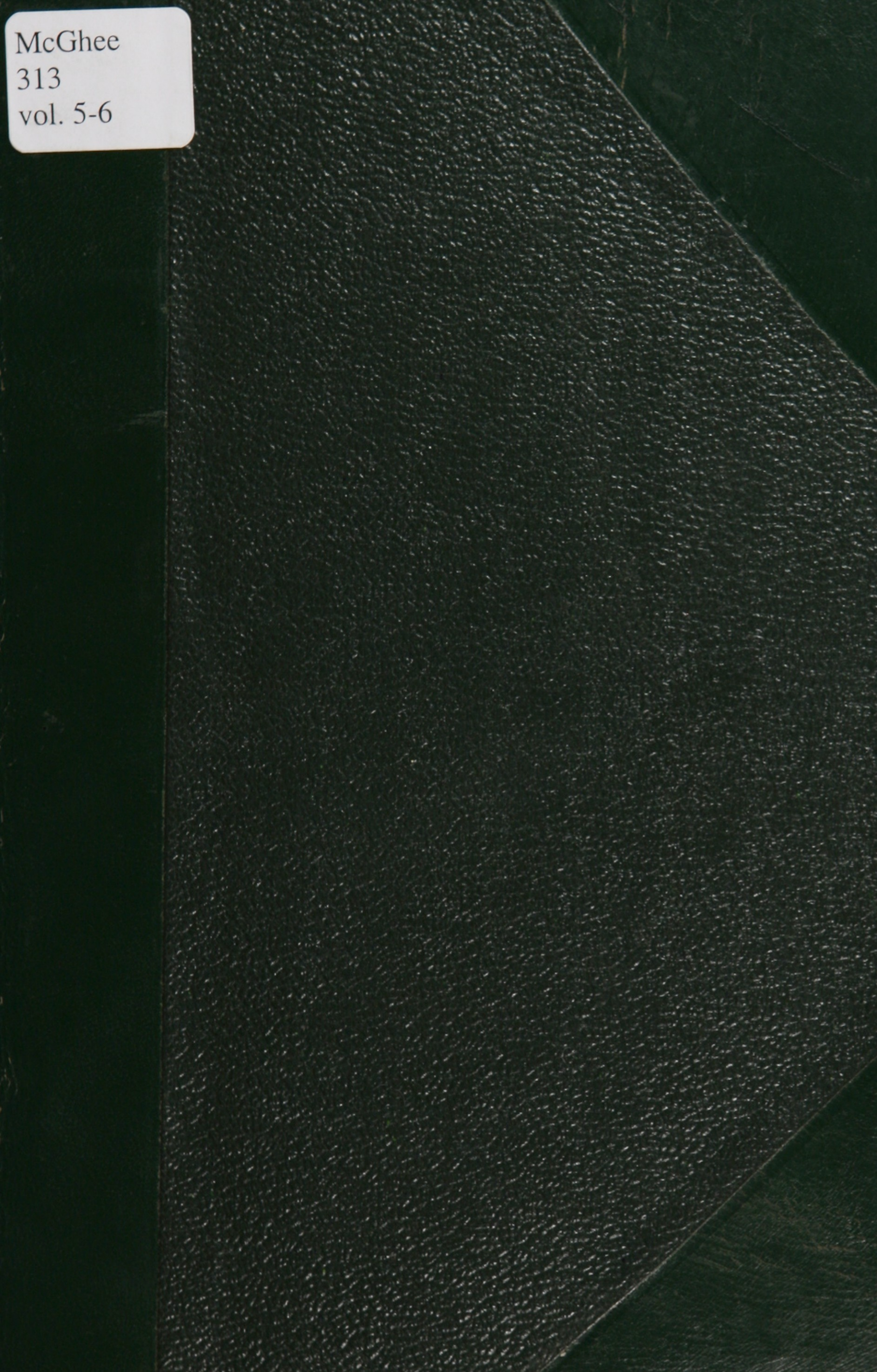


HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

SE TROUVE ÉGALEMENT :

Bruxelles,	chez P. Meline.
Francfort,	Jügel.
Gênes,	Yves-Gravier.
Florence,	Piatti.
Leipzig,	Brockhauss.
	Bossange père.
Vienne,	Rohrman et Schweigerd.
Varsovie,	E. Glucksberg.
Moscou,	A. Semen.
	Ve Gautier et fils.
	Ch. Urbain et Cie.
Odessa,	J. Sauron.
Constantinople,	J.-B. Dubois.

IMPRIMERIE DE HENRI DUPUY, 11, RUE DE LA MONNAIE.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS

PAR J. DE HAMMER.

OUVRAGE PUISÉ AUX SOURCES LES PLUS AUTHENTIQUES ET REDIGÉ SUR DES DOCUMENS ET DES MANUSCRITS LA PLUPART INCONNUS EN EUROPE;

Traduit de l'Allemand

PAR J. J. HELLERT;

ACCOMPAGNÉ D'UN ATLAS COMPARÉ DE L'EMPIRE OTTOMAN, CONTENANT 21 CARTES ET 15 PLANS DE BATAILLES DRESSÉS PAR LE TRADUCTEUR.

TOME CINQUIÈME.

DEPUIS L'AVÈNEMENT DE SOULEIMAN Ier, JUSQU'AU PREMIER TRAITÉ DE PAIX DE L'AUTRICHE AVEC LA PORTE OTTOMANE.

1520 — 1547.

PARIS

BELLIZARD, BARTHÈS, DUFOUR ET LOWELL,
1 *bis*, RUE DE VERNEUIL.

Londres.

BOSSANGE, BARTHÈS ET LOWELL,
14, Great Marlborough Street.

Saint-Pétersbourg.

Fd. BELLIZARD ET Cie, LIBRAIRES
au Pont-de-Police.

M DCCC XXXVI

APERÇU DES SOURCES ORIENTALES

DONT ON A FAIT USAGE POUR LA TROISIÈME PÉRIODE DE CETTE HISTOIRE.

I. Histoires générales

DES RÈGNES DE SOULEÏMAN I ET DE SÉLIM II.

1°. TABAKATOUL-MEMALIK WE DEREDJATOUL MESALIK, c'est-à-dire *les diverses Classes des pays et les divisions des routes*, par le nischandji Moustafa Djelalzadé, mort en l'année de l'hégire 975 (1567), connu sous le nom de grand nischandji; un vol. in-fol. de 371 feuil. Cet ouvrage fut copié à Szolnok en l'année 983 (1575), par conséquent douze ans après qu'il fut terminé; dans ma collection.

2°. TARIKHI SULTAN SOULEÏMAN; c'est-à-dire *Histoire du Sultan Souleïman*, par Ferdi, depuis le commencement de son règne jusqu'à l'année 949 (1542); un vol. in-4°, très-bien écrit, de 364 feuil., par Moustafa, prince du sang d'Osman; dans ma collection.

3°. SOULEÏMANNAMÉ, *Histoire de Souleïman*, par le moufti Abdoulaziz Karatschelebizadé, en deux exemplaires, dont le premier est complet; petit in-fol. de 186 feuil.; le second, qui est incomplet, forme un vol. in-4° de 159 feuil. [1].

[1] Le *Souleïmannamé*, ou le *Livre de Souleïman*, ouvrage rimé par Schemsi, se trouve à la Bibliothèque Barberini à Rome; c'est un très-bel exemplaire. Cet ouvrage fait partie des *Schehnamés*, ou *Livres des Héros*; nous avons déjà cité dans les volumes précédens ceux écrits avant Souleïman. Le Persan Fethallah Aarif fut le premier poëte que Sélim II nomma *scheh-*

4°. TARIKHI PETSCHEWI, *Histoire de Petschewi de Fünfkirchen*, qui, né d'un père turc à Fünfkirchen, administrait plusieurs provinces comme sandjakbeg, et devint en l'année 1032 (1622) beglerbeg de Bakka. Cette excellente histoire pragmatique commence à l'avènement de Souleïman et va jusqu'à l'année 1041 (1631). L'auteur raconte la plus grande partie des événemens de son époque, comme témoin oculaire, et, sur le récit de son père et d'autres témoins, ceux de l'époque précédente; il a soin de recourir, dans sa narration, aux historiens hongrois contemporains dont il connaît les ouvrages traduits; petit in-fol. de 317 feuil., à la bibliothèque imp. roy. de Vienne, sous le n° 127. Un autre exemplaire se trouve à la bibliothèque du chapitre d'Almütz. Voy. *Archiv für Geschicht, Geographie und Statistik* (*Archives pour l'histoire, la géographie et la statistique*), 1822, n° 87-88.

5°. TARIKHI SELANIKI, *Histoire du Thessaloniote;* elle commence avec les trois premières années du règne de Souleïman, et va jusqu'à l'année 1008 (1599). L'auteur raconte comme témoin oculaire les événemens de cette période de trente-six ans; depuis le siége de Szigeth, il assista à toutes les campagnes, et remplit de hautes fonctions, d'abord celles de maître des cérémonies, ensuite celle de président de la chambre des Comptes des saintes villes de la Mecque et de Médine, et à la fin d'Anatolie. Sa position lui rendait facile de rassembler des notions statistiques exactes, et, sous ce rapport, son ouvrage est une des sources les plus précieuses. Un petit vol. in-fol., très-bien écrit, de 843 pages; dans ma collection.

namedji ou poëte épique. Outre Aarif, le molla Ahmed-Paraparazadé, mort en l'année 968 (1560), chantait encore les hauts-faits de Souleïman I, ainsi que le poëte Mahremi qui nous a laissé une description des conquêtes de Souleïman jusqu'à la prise de Bagdad.

II. Histoires spéciales.

A. SUR LE RÈGNE DE SOULEÏMAN I.

6°. TARIKHI FETHI RHODOS, *Histoire de la conquête de Rhodes*, en langue arabe, par Ramazan, médecin de Souleïman, qui assistait à ce siége. Cet ouvrage a été traduit en extrait par Tercier; voy. *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XXII.

7°. TARIKHI FETHI RHODOS, *Histoire de la conquête de Rhodes*, par Weïsi. Ce traité se trouve lié dans mon exemplaire à son *Inscha* ou *Collection de lettres*.

8°. GHAZEWADI MAHADJ, *la campagne victorieuse de Mohacz*, par Kemalpaschazadé; cet ouvrage porte aussi le titre: Tewarikhi Ali Osman (*Histoire de la dynastie d'Osman*), depuis l'avènement de Souleïman Ier, en l'année 926 (1520), jusqu'à la conquête d'Ofen (Bude), après la bataille de Mohacz, en l'année 933 (1526); en deux exemplaires, dont l'un un vol. in-4° de 123 feuil., et l'autre de 83 feuil. Un autre exemplaire très-bien écrit de cet ouvrage se trouve à la Bibliothèque royale de Dresde.

9°. GHAZEWATI ISTROUGHOUN WE OUSTOUNI BELGRAD, *les Victoires de Gran et de Stuhlweissenbourg, ou la campagne de Hongrie depuis l'année* 1542 *jusqu'à l'année* 1544, par Sinantschaousch, le même auquel, par ordre de Souleïman Ier, Khaïreddin Barberousse dicta ses aventures; un vol. in-4° de 190 feuil.; dans ma collection et à la Bibliothèque royale de Paris, n° 75.

10°. FETHNAMEÏ SIGETWAR, *le Livre de la conquête de Szigeth*, ouvrage rimé par Merakhi; 29 feuil. in-8° [1].

[1] Le *Fethnameï Siget*, ouvrage rimé par Agehi, se trouve cité dans le *Dictionnaire bibliographique* d'Hadji Khalfa. Je n'ai pas pu me le procu-

11°. Berkoul Yemani fi fethil Osmani, *Foudre tombée sur l'Yémen lors des conquêtes par les Ottomans*, par le scheïkh Koutbeddin de la Mecque, mort en l'année 990 (1585); petit in-fol. de 206 feuil., écrit en l'année 986 (1673); dans ma collection et en quatre exemplaires à la Bibliothèque du Roi, à Paris, sous les nos 826, 826 A, 827 et 828.

12°. Kitaboul-tidjanil wafretsi-semen fi tarikhil Yémen, *le Livre de précieuses couronnes sur la prise de possession de l'Yémen par le sabre*, sans nom d'auteur; à la Bibliothèque de Paris, no 829. (Voy. l'article de Sylvestre de Sacy, dans les *Notices et extraits*, t. IV, p. 512).

13°. Mathalioun-Niran, *les Orients des lumières*, par Ahmed Ben Yousouf Ben Mohammed Firouz; à la Bibliothèque de Paris, no 28.

14°. Boulaughoul-Meram fi tarikhi dewlet Mewlana Behram, par Mohammed Ben Yahya el-Moutayib el Hanefi ezzebidi, c'est-à-dire *l'obtention du désir dans le gouvernement de notre maître Behram*, ou du gouverneur de l'Yémen, le successeur de Sinan-Pascha; à la Bibliothèque royale de Paris, no 829.

15°. Fethey Yemen, *la Conquête de l'Yémen*, ouvrage

rer non plus que les deux ouvrages suivans : le *Heft dasitan*, c'est-à-dire les *Sept Narrations*, comprenant l'histoire des trois dernières années du règne de Souleïman, la conquête de Szigeth et l'avènement de Sélim II, par Ali-Moustafa ben Ahmed, l'auteur de l'Histoire universelle intitulée *Kounhoul-Akhbar*, ou *Mines des Connaissances*, mort dans l'exercice des fonctions de pascha de Djidda; cet ouvrage se trouve à la Bibliothèque de l'Arsenal de Paris, et dans les manuscrits de celle de Saint-Germain, no 118 : le *Nadiretoul Meharib*, c'est-à-dire les *Raretés des Batailles*, comprenant la guerre civile entre les princes Sélim et Bayezid, par l'Historien Ali. Outre cet ouvrage rimé d'Ali, il existe encore deux épopées rimées sur cette guerre, l'une par le derwisch Roumi, et l'autre par Ahmed du Kermian : ces deux poëmes ont le titre de *Djengnamé*, c'est-à-dire le *Livre de la Guerre*.

rimé de Nihali; à la Bibliothèque imp. roy. de Vienne, nº 479 [1].

16º. SÉLIMNAMEÏ OUSSOULI, *le Livre de Sélim*, par Oussouli, qui vivait déjà à la cour de ce prince lorsqu'il n'était encore que gouverneur de Magnésie; un volume in-8º de 69 feuil. [2]; dans ma collection.

17º. TARIKHI FETHI KIBRIS, *Histoire de la conquête de Chypre*, par Sïrek; cet ouvrage, écrit en l'année 982 (1574), forme un vol. petit in-8º de 63 feuil.; dans ma collection.

18º. TARIKHI FETHI KIBRIS, *Histoire de la conquête de Chypre*, écrite en l'année 1160 (1746), par l'imam Ahmed; dans ma collection.

III. Ouvrages biographiques.

19º. AKHLAKI SOULEÏMANI, *les qualités de Souleïman*, par le poëte Fouri. Cet ouvrage donne le tableau des hautes qualités du Sultan : ce tableau est tiré du commentaire sur ses poésies; un vol. in-8º de 106 feuil.; dans ma collection.

20º. GENDJINEÏ AKHLAK, *le Trésor des qualités*, biographie apologétique de Moustafa Sokolli, gouverneur d'Ofen, neveu du grand-vizir Sokolli; un grand vol. in-8º de 178 f., mais incomplet; dans ma collection.

21º. GHAZEWATI KHAÏREDDIN-PASCHA, *les Victoires de Khaïreddin-Pascha* (*Barberousse*), que ce dernier, par or-

[1] Outre Nihali, les poëtes Roumouzi et Mimayi (Ali, f. 350) chantèrent encore la conquête de l'Yémen.

[2] Schehabi, le fils de Schoukri, auteur du *Sélimnamé*, a écrit un autre ouvrage portant le même titre. Ces deux *Sélimnamés* ne doivent pas être confondus : car Schoukri chanta les hauts-faits de Sélim I, et Schehabi le règne de Sélim II.

dre de Souleïman I[er], avait dicté au tschaousch Sinan. Il existe de cet ouvrage deux éditions en langue turque : la première, avec beaucoup de détails, est écrite en style grossier; la seconde, plus précise, se distingue par un langage plus pur, et a servi de base au *Précis des guerres maritimes*. La première édition forme un vol. in-4° de 89 feuil., la seconde un vol. in-8° de 128 feuil. Il s'en trouve un exemplaire peu correct, mais superbe, à la bibliothèque Barberini à Rome.

22°. HADAÏKOUL-HAKAÏK FI NEKÉMULLÉTESCH SCHAKAÏK, *les Jardins de la vérité dans le complètement des parcelles anémones;* cet ouvrage est la continuation du *grand ouvrage biographique* de Taschkœprizadé, par Atallah Ben Yahya Newizadé, et contient les biographies de mille légistes et scheïkhs, depuis le règne de Souleïman I[er] jusqu'à la mort de Mourad IV; un vol. in-fol. de 433 feuil.; dans ma collection.

23°. KHALIFETER-ROUSEA, *le Successeur des secrétaires-d'État;* cet ouvrage, contenant les *biographies* des reïs-efendis, est dû à Resmi Ahmed-Efendi; un vol. grand in-8° de 107 feuil.

IV. Collection de Lois fondamentales et de Pièces d'État.

24°. KANOUNNAMEÏ SOULEÏMAN, *Lois fondamentales du sultan Souleïman*, recueillies par Ebousououd et le nischandji Mohammed; les deux exemplaires de cet ouvrage se trouvent à la Bibliothèque imp. roy. de Vienne, sous le n° 94.

25°. MOUNSCHIATI SULTAN SOULEÏMAN, *les Pièces d'État du sultan Souleïman;* cet ouvrage contient quatorze écrits de Souleïman et les journaux de ses huit premières campagnes; un vol. in-fol. de quinze pouces de hauteur sur

neuf de largeur, et composé de 405 feuil. C'est probablement un des volumes qui faisaient partie de la collection de pièces d'Etat en onze volumes que Feridoun présenta à Mourad III. Je suis redevable de ce précieux manuscrit au chevalier de Raab, interprète de S. M. l'empereur d'Autriche à Constantinople.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

LIVRE XXV.

Avènement de Souleïman-le-Grand, dixième sultan ottoman. — Révolte de Ghazali. — Première campagne en Hongrie. — Conquête de Belgrade. — Traité avec Venise. — Seconde expédition contre les chevaliers de Saint-Jean. — Siége et conquête de Rhodes. — Ambassades de Perse et de Russie. — Mariage du grand-vizir Ibrahim avec la sœur de Souleïman. — Expédition du Sultan en Égypte.

Les grands événemens sont dus à la puissance de l'homme, et plus encore à la force même des choses. L'ensemble de l'humanité présente toujours un spectacle plein de hauts enseignemens, lors même qu'aucune crise révolutionnaire ne vient interrompre ou accélérer sa paisible gravitation vers le progrès; l'importance des événemens ne doit pas toujours être calculée sur celle de leurs auteurs, mais sur le cercle qu'ils embrassent, et les faits plus ou moins graves, plus ou moins multipliés, dont ils sont les générateurs.

Cependant les actions de haute portée, les nobles œuvres sont l'apanage exclusif des grandes ames; malheureusement les époques qui les voient naître sont rares dans l'histoire de l'humanité. Mais il n'est pas un empire, ayant joué un rôle de quelque gravité dans les destinées des nations, qui n'ait eu une de ces phases fécondes où tous les germes de civilisation éclosent à la fois. Quelquefois ce mouvement qui emporte un peuple à l'apogée de sa puissance se fait sans la participation et même contre la volonté du maître; mais ordinairement c'est l'influence des grands hommes qui impose aux masses le progrès. L'intérêt immense qui se rattache toujours à la vie des souverains illustres, augmente encore, s'ils sont la mesure du plus haut point de grandeur où soit arrivée leur nation, si non seulement ils ont surpassé leurs prédécesseurs et leurs successeurs, comme conquérans, comme législateurs ou comme hommes politiques, mais encore si leur époque est signalée par le passage de grands hommes et de grands événemens dans les empires voisins. A ces divers titres le règne de Souleïman, surnommé le *législateur*, le *magnifique*, le *grand*, est le plus important de tous ceux de l'histoire ottomane. C'est à lui que l'empire doit la plus large extension de sa puissance, de nouvelles conquêtes de territoire et de civilisation, et ses plus beaux monumens de législation et d'architecture. Souleïman est le seul souverain de sa nation à qui les historiens européens aient donné le titre de *grand*, tandis que les Ottomans lui ont décerné celui plus modeste de *législateur*. Le

temps de Souleïman est un des plus remarquables de l'histoire moderne, par les grandes choses qui s'accomplirent alors dans le monde entier. Quelle époque en effet plus magnifique dans son travail et ses résultats que le commencement du seizième siècle, où, peu après la découverte de l'Amérique, le système de l'équilibre politique de l'Europe s'assied et se constitue, et où la réforme vient ouvrir une voie nouvelle à l'esprit humain! Il est peu de momens dans l'histoire qui nous montrent une réunion aussi imposante de souverains que celui où Henri VIII et François Ier règnent en France et en Angleterre, où Léon X préside au mouvement de la renaissance des arts et des sciences, où Charles-Quint lutte contre la réforme, où Andreas Gritti occupe avec gloire le siége ducal des doges de Venise, où Vassilji Iwanowitsch jette les fondemens de la future grandeur de la Russie, où Sigismond Ier affermit pendant un règne de quarante ans la puissance de la Pologne, et enfin où Schah-Ismaïl, fondateur de la dynastie des Safi et législateur de la Perse, se relève du coup que lui a porté Sélim, tandis que dans l'Inde, Schah-Ekber, le plus illustre des grands-mogols, donne à son empire une constitution qui devient le modèle de toutes celles de l'Asie [1]. Souleïman parut sur la scène politique concurremment avec tous ces princes justement célèbres. C'est par erreur que les historiens européens

[1] Robertson, *Charles V*, t. II, ne nomme que Léon X, Charles V, François I, Henri VIII et Souleïman I.

lui donnent le nom de Souleïman II; les Ottomans n'ont jamais reconnu Souleïman, frère et rival de Mohammed Ier, comme souverain légitime, mais seulement comme prétendant. Les surnoms de *grand*, de *magnifique*, ne se retrouvent pas davantage chez les Orientaux, qui ne désignent Souleïman que sous ceux de *législateur* [1], de *dominateur de son siècle* [2], de *celui qui accomplit le nombre de dix* [3]. Cependant quelquefois les historiens nationaux l'appellent Souleïman II, c'est-à-dire Salomon II; chez les Arabes, les Persans et les Turcs, *Salomon* est devenu *Souleïman*. C'est à ce bienheureux nom de Salomon et à la circonstance non moins significative en Orient d'être né au commencement du dixième siècle de l'hégire (900 — 1494), que ce prince doit l'enthousiasme qui salua son avènement. Nous avons déjà parlé dans le livre d'Osman du préjugé des Orientaux, d'après lequel, au commencement de chaque siècle, surgit un grand homme qui s'empare de son époque, la saisit par les cornes, pour nous servir de leur expression, se l'identifie, et en devient la formule vivante; nous devons dire ici quelques mots d'une autre superstition relative au nombre *dix*, et de son application au règne de Souleïman.

Dans l'ancienne doctrine de la puissance des nombres, apportée de l'Orient par Pythagore, le nombre sacré de *sept* tient la première place après ceux de *trois* et d'*un*, comme exerçant la plus grande influence

[1] *Ssahibi kiran*. — [2] *Kanouni*. — [3] *Ssahib-oul-aaschiret el-kamilet*.

sur les révolutions de la nature et les crises des événemens; cependant le nombre *dix* obtient la préférence sur celui de *quatre* (tétractys de Pythagore), et il est considéré comme le plus parfait de tous, parce qu'il termine la série des autres chiffres, et que, pour compter au-delà, il faut recommencer par les premiers. La perfection du nombre *dix* est consacrée en Orient par les dix doigts des mains et des pieds, les dix sens (cinq intérieurs et cinq extérieurs), les dix parties [1] et les dix variantes [2] du Koran, les dix commandemens du Pentateuque, les dix disciples de Mohammed [3], les dix divisions de l'armée (décurion [4], centurion [5], chiliarque [6]), les dix cieux astronomiques [7], et les dix génies immatériels qui habitent dans ces cieux [I]. D'après ces anciennes idées sur l'importance et la perfection du nombre dix, le dixième siècle de l'hégire et le règne du dixième sultan ottoman ne pouvaient être regardés en Orient que comme une

[1] Ces dix parties du Koran s'appellent *Asehr*, et ceux qui doivent en faire la lecture publique dans les mosquées *Aascherkhouan*. Voyez Mouradjea d'Ohsson.

[2] Les sept et les dix variantes du Koran font le sujet de l'*Ilmoul-Kirayet* ou *connaissance de la lecture du Koran*.

[3] Voici les noms de ces dix disciples : Eboubekr, Omar, Osman, Ali, Talha, Sobeïr, Saad Ibn Ebi Wakass, Saad Ben Seïd, Abdourrahman Seheri et Obeïdé.

[4] Onbaschi. — [5] Yuz-baschi.

[6] Binbaschi. Voyez *Institutes de Timour*, p. 74 et 75. Paris, 1787.

[7] Les dix cieux astronomiques comprennent les sept cieux des planètes, le huitième ciel ou ciel du zodiaque, le neuvième ou ciel des étoiles fixes, et le dixième dans lequel s'élève le trône de l'Éternel. Voyez le *Desatir* et les *Seven seas* du sultan d'Aoudé.

époque portant le germe de grands événemens [1]. Si l'histoire d'Asie personnifie le neuvième siècle en Timour, elle personnifie le dixième en Souleïman, et si, d'après elle, le nombre neuf a présidé à la vie du conquérant tatare, celui de dix a coordonné également les événemens du règne du sultan ottoman. Né dans la première année du dixième siècle, le dixième souverain de la race d'Osman monta sur le trône à la fleur de son âge; doué de toutes les qualités du cœur et de l'esprit, d'une constitution robuste et d'un génie entreprenant, Souleïman, que rehaussait encore le prestige du préjugé national, apparut aux Ottomans comme un souverain envoyé de Dieu, et la voix du peuple, prédisant les hauts-faits de son avenir, lui appliqua ces paroles du Koran, dites par le messager de Salomon à la reine Saba Balkis, en lui remettant la lettre de son maître: « Ceci est de Salomon, et ceci est au nom du tout bienfaisant et du tout miséricordieux [II]. »

Ainsi que nous l'avons vu dans le livre précédent, le grand-vizir Piri-Pascha, craignant que la mort de Sélim ne vînt à transpirer, avait envoyé en toute hâte (22 septembre 1520) le kiaya des silihdars, Souleïman-Aga, à Magnésie, résidence de Souleïman, et le troisième vizir, Ahmed-Pascha, beglerbeg de Roumilie, à Constantinople [2]. Mais à la nouvelle de la prochaine arrivée du nouveau souverain, il rassembla

[1] L'année de la naissance de Souleïman, qui est pour l'Européen la dernière du quatorzième siècle, est pour l'Oriental la première du dixième.

[2] *Histoire* de Djelalzadé, le grand nischandji, f. 17. *Histoire* du moufti Karatschelebizadé Abdoulaziz Efendi, f. 9.

les gardes-du-corps (solaks), pour leur apprendre la mort du Sultan; ils jetèrent leurs bonnets à terre, poussèrent des cris de douleur, et dans tout le camp les tentes furent abattues en signe de deuil. Piri-Pascha apposa les scellés aux chariots du trésor, et chargea le second vizir Moustafa-Pascha et Ferhad-Pascha de conduire les restes de Sélîm à Constantinople; il s'y rendit lui-même déguisé en courrier, pour recevoir son maître [1]. Le dimanche, 30 septembre 1520 (16 schewal 926), Souleïman s'embarqua à Scutari, et descendit au nouveau seraï [III]. où les janissaires, rangés en haie, lui demandèrent le présent d'usage en honneur de son avènement. Immédiatement après l'arrivée de Piri-Pascha, qui n'eut lieu que dans l'après-midi de ce même jour, on annonça pour le lendemain la cérémonie du baise-main [2], et le diwan du deuil et de l'enterrement. Le 1er octobre (17 schewal) [3], Souleïman, revêtu d'habits noirs et accompagné du grand-vizir, se rendit de ses appartemens intérieurs à la salle de réception, où il fut reçu par les acclamations d'allégresse des tschaouschs. Le moufti, les oulémas et les autres grands dignitaires de l'empire vinrent baiser la main du Sultan. Vers midi, la nouvelle s'étant répandue que les restes de Sélim approchaient de la porte d'Andrinople, Souleïman alla à la rencontre du char funèbre au-dehors de

[1] Djelalzadé, f. 17.

[2] Le baise-main équivaut en Orient à la prestation du serment.

[3] Ferdi, f. 6, et le *Rapport de l'ambassadeur vénitien*, dans Marini Sanuto, XIX.

la ville [1]. Les paschas descendirent de cheval, et portèrent eux-mêmes le cercueil, que Souleïman accompagna à pied. Les dépouilles mortelles de Sélim furent déposées sur la sixième des sept collines de la ville, celle qui touche au palais du patriarche grec. Après la prière des morts qui fut faite dans la mosquée du sultan Mohammed [2], Souleïman commença l'exercice de sa puissance, en ordonnant qu'un mausolée, une mosquée et une école fussent élevés à l'endroit même où reposaient les restes de son père [3]. Le troisième jour de son arrivée à Constantinople, le nouveau Sultan fit lever les scellés du trésor, pour satisfaire aux exigences des troupes qui réclamaient le présent d'avènement et une augmentation de solde [4]. Les janissaires, que Sélim, en montant sur le trône, avait gratifiés de trois mille aspres chacun (cinquante ducats) [5], en demandaient alors cinq mille [6]; les prétentions des autres corps de l'armée avaient suivi la même progression. Les janissaires reçurent ce qu'avaient reçu

[1] Djelalzadé, f. 18. *Rapport de l'ambassadeur vénitien*, à la date du 1 octobre : *li Bassi smontati tolsero la cassa e il fiol a piedi andano apresso il Patriarcato in uno loco dito Mysakoi* (pour Mirza Serayi).

[2] Djelalzadé, f. 18.

[3] Abdoulaziz Efendi, f. 9. *Rapport de l'ambassadeur vénitien : Dove posero questa cassa con il corpo.*

[4] *Rapport de l'ambassadeur vénitien*, dans Marini Sanuto, XIX : *li 2 ottobre cavò dal Casne* (*khaziné* de γαζα, *trésor*) *sachetti 507 di aspri 50 m. l'uno per dar ai Janizeri, e a mandato per i libri del Casne, che sono in Adrianopoli.*

[5] Solakzadé, à l'avènement de Sélim, f. 82.

[6] Marini Sanuto, t. XIX : *li Janizeri volono aspri 5000 uno, e per li Agemi* (recrues) *aspri 3000.*

huit ans auparavant les sipahis, les silihdars, les ghourebas et les ouloufedjis, c'est-à-dire le tiers du présent, avec une augmentation proportionnelle de solde; les sipahis et les silihdars eurent leur paie quotidienne élevée de cinq aspres, les ghourebas de quatre, et les ouloufedjis de trois [1]. Souleïman investit de hautes dignités et combla de présens les agas qui l'avaient accompagné dans son gouvernement de Magnésie, et nomma son précepteur Kasim-Pascha aux fonctions de vizir ou pascha à trois queues [2]. Après avoir consacré les trois premiers jours de son règne à l'accomplissement de ses devoirs envers son père, ses troupes et les personnes précédemment attachées à son service, Souleïman ne tarda pas à faire connaître par ses actes les principes de justice et de générosité qui devaient présider à son gouvernement [IV].

Six cents malheureux Egyptiens, que Sélim avait arrachés à leur patrie et transplantés à Constantinople, reçurent la permission de retourner dans leurs foyers. Une somme de plus d'un million d'aspres fut distribuée, à titre de dommages-intérêts [3], aux négocians qui avaient eu leurs marchandises confisquées pour contravention à l'ordonnance de Sélim, défendant le commerce des soies avec la Perse. Souleïman destitua l'aga des silihdars dont les troupes avaient commis quelques désordres, et fit exécuter cinq des coupables. Djâferbeg. kapitan de la flotte, à qui sa cruauté

[1] Djelalzadé, f. 19. Ali, 223. — [2] Djelalzadé, f. 19, et Ferdi, f. 8.
[3] Ferdi, f. 9.

avait valu le surnom de sanguinaire, fut dénoncé par son kiaya; sur cette déposition, le Sultan ordonna la mise en accusation de Djâferbeg, et le condamna à être pendu, après que l'instruction eut établi sa culpabilité [1]. La nouvelle de ces actes de rigoureuse justice et de généreuse clémence se répandit dans tout l'empire jusqu'à l'extrémité des frontières, avec plus de rapidité que les lettres d'avènement expédiées quelques jours après aux gouverneurs des provinces d'Asie et d'Europe, à Khaïrbeg en Egypte, au schérif de la Mecque et au khan de Crimée [v]. Les Ragusains, qui les premiers vinrent féliciter Souleïman sur son avènement et lui offrir de riches tissus d'or et d'argent d'une valeur de huit mille deux cent quatre-vingts ducats, furent gracieusement reçus et confirmés dans leurs priviléges et franchises [2]. Souleïman s'exprime ainsi dans le ferman qui continuait le gouvernement d'Egypte à Khaïrbeg : « Mon ordre sublime, qui protège et frappe comme le destin, est que les riches et les pauvres, les habitans des cités et des campagnes, les sujets et les tributaires, t'obéissent tous sans distinction ; si quelques-uns manquent à leurs devoirs, tu dois les forcer à la soumission, qu'ils soient émirs ou fakirs. En te rappelant la sentence : *Votre vie, magistrats, repose sur l'équitable répartition de la justice*, tu préviendras toute espèce de désordres. C'est

[1] Ferdi, f. 9. Djelalzadé, f. 20. Ali, f. 223.

[2] Engel, *Geschichte von Ragusa (Histoire de Raguse)*, p. 198, commet une grave erreur en plaçant l'avènement de Souleïman en 1519 au lieu de 1520.

ainsi que tu mériteras notre faveur et notre protection. Tu éprouveras la vérité de ces paroles : *C'est parce que vous êtes reconnaissans que je vous comblerai de plus grands bienfaits encore.* En vertu de la sentence : *La reconnaissance garantit la durée des grâces,* tu exécuteras avec empressement les ordres émanés de ma Sublime-Porte, tu en saisiras bien le sens. et tu t'appliqueras à protéger les grands et les petits placés sous ta juridiction, etc. » Khaïrbeg disait au Sultan, dans sa réponse, qu'il avait répandu l'heureuse nouvelle de l'avènement de Sa Hautesse, et son sublime ferman de confirmation depuis le Caire jusqu'aux frontières de Kaïrawan et de Nubie; que la majesté du Sultan était reconnue par la prière du vendredi (faite en son nom) et la monnaie (battue à son coin) ; qu'il avait reçu pour le Sultan les lettres de félicitation de tous les scheïkhs arabes, et qu'il les lui transmettrait prochainement avec les présens qui les avaient accompagnées, et le sien propre. Un ordre semblable à celui de Khaïrbeg fut, suivant toute apparence, envoyé au gouverneur de Syrie, Ghazali, qui se révolta au lieu de prêter hommage au nouveau souverain. Djanberdi-Ghazali, Esclavon de naissance, qui, étant émir des Mamlouks, avait trahi Kanssou-Ghawri, l'avant-dernier sultan égyptien, et avait été nommé par Sélim, en récompense de sa trahison, au gouvernement de la Syrie, regarda la mort du Sultan ottoman comme une occasion favorable pour secouer le joug des Turcs et se déclarer indépendant; il s'empara de la citadelle de Damas, fit occuper Beïrout par

un de ses esclaves les plus dévoués, et envoya deux émissaires dans les montagnes de Syrie et en Egypte pour insurger les Druzes et les Arabes [vi]. Il s'efforça en même temps d'entraîner dans sa révolte le gouverneur d'Egypte, complice de sa première trahison, en lui représentant la facilité d'une telle entreprise sous le règne d'un jeune prince sans expérience [1]; Khaïrbeg lui répondit d'une manière évasive, qu'il devait d'abord s'emparer de toute la Syrie et de son premier boulevard, Haleb, et qu'alors le succès de la rébellion serait assuré. Mais il envoya en même temps la lettre de Ghazali au Sultan par un de ses confidens nommé Alayi [2].

Au commencement de novembre 1520 (silhidjé 926), Ghazali sortit de Damas à la tête de quinze mille cavaliers turcomans et mamlouks et de huit mille arquebusiers, et prit la route de Constantinople. Ferhad-Pascha, troisième vizir de Souleïman, nommé général en chef de l'armée d'expédition contre les révoltés, passa vers le même temps l'Hellespont à Gallipoli, avec quatre mille janissaires et autant de sipahis, et réunit sous son commandement les troupes du beglerbeg de Karamanie et celles de Schehzouwaroghli, prince vassal du Soulkadr [vii]. Maître de Tripoli, de Beïrout et de tout le littoral de la Syrie, Ghazali avait mis le siége devant Haleb; le commandant de la place, Karadja-Pascha, qui avait appelé à lui les begs d'An-

[1] Souheïli, f. 49. Kodjibeg, f. 103.

[2] Djelalzadé, f. 22. Ferdi, f. 11. Ali, f. 224. Solakzadé, f. 100. Abdoulaziz-Efendi, f. 11. Loutfi, f. 21.

tioche, Tripoli, Hama et Himss, opposait depuis six semaines [1] la plus vaillante résistance aux rebelles, lorsque l'approche de Ferhad força Ghazali à se retirer (22 décembre). Ghazali retourna à Damas, et invita à un grand festin les cinq mille janissaires que Sélim y avait laissés en garnison; lorsqu'ils furent réunis, il les fit tous massacrer [2], dans la crainte de les voir passer à l'ennemi. Cependant les troupes réunies de Ferhad-Pascha et de Schehzouwaroghli étaient arrivées à marches forcées devant les murs de Damas, quatre jours après leur départ de Haleb. Ghazali étant sorti de la ville pour tenter sa fortune, on en vint aux mains sur la place Masstabé (27 janvier 1521 — 17 safer 927); la bataille ne fut qu'un long massacre des troupes du rebelle, qui dut s'enfuir déguisé en derwisch; mais trahi par son propre trésorier, il fut pris, et sa tête jetée aux pieds du vainqueur (6 février — 27 safer) [3]. Lorsque la nouvelle de cette victoire arriva à Constantinople, Souleïman nomma au gouvernement de Haleb, le beglerbeg d'Anatolie, Ayas-Pascha, que nous avons vu se distinguer dans la campagne d'Egypte comme aga des janissaires; il

[1] *Oggi* (22 décembre) *vi è levato l'assedio. Rapport du consul vénitien à Haleb*, dans Marini Sanuto, t. XXIX.

[2] Djelalzadé, Solakzadé, Abdoulaziz, Ali.

[3] Marini Sanuto, t. XXX : *Havendo con grandissima fatiga e frequente investigazione scritto de mie mano volumi* XXIX, *etc.* Le *Rapport du consul vénitien à Damas ai Rettori di Cipro : Entrò il* 5 *di questo mese* (febrajo) *l'esercito vittorioso turco.— La vittoria quasi senza occision di niuno Turcho. — Furono tagliati a pezzi col Gazali morti* 5000 *da Damasco.* 12 *febrajo* 1521.

expédia à Ferhad-Pascha l'ordre d'établir son camp au pied du mont Ardjisch dans les environs de Kaïssariyé, pour observer les mouvemens de l'armée persane, qu'Ismaïl, dans l'attente de l'heureuse issue de la révolte de Ghazali, avait concentrée sur ses frontières [1].

La victoire de Syrie causa une telle joie au Sultan, qu'il voulut la faire partager au doge Loredano en lui envoyant la tête de Ghazali, comme une preuve de son amitié particulière; ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que le baile de Venise résidant à Constantinople parvint à l'en dissuader [2]. Souleïman reçut, avec la tête de Ghazali, la nouvelle que Behramtschaousch, envoyé auprès du roi de Hongrie pour lui demander un tribut, avait été insulté et mis à mort [VIII]. Souleïman, furieux du meurtre de son ambassadeur, résolut d'entrer immédiatement en campagne contre les Hongrois; déjà, dans les premiers jours de son règne, les paschas de Semendra et de Verbosanie lui avaient frayé la voie des hostilités, par la prise de Srebernik, Tesna, Sokol et Knin. Les garnisons chrétiennes de ces trois premières places avaient été passées par les armes contrairement aux capitulations qui stipulaient une libre retraite; Knin avait été saccagée et livrée aux flammes, et le vaillant évêque Berisslo traîtreuse-

[1] Djelalzadé, f. 22-29. Solakzadé, f. 100 et 101. Ali, f. 224. Ferdi, f. 11-15. Abdoulaziz, f. 11-20. Souheïli, f. 49 et 50. Kodjibeg, f. 104 et 105. Loutfi, f. 21.

[2] *Il Baglio fece tanto, che non fu mandata (la testa) dicendo scriver lui.* Marini Sanuto, t. XXX.

ment assassiné sur les rives de la Corenitza [1]. Le beglerbeg de Roumilie, Ahmed-Pascha, reçut l'ordre de se rendre aussitôt de Constantinople à Ipsala; quinze mille azabs furent enrôlés; un parc d'artillerie de cent pièces de canon fut envoyé à la suite de l'armée, et quarante galiotes furent équipées [2]. Souleïman, après avoir posé la première pierre de la mosquée élevée en mémoire de Sélim, et avoir visité les tombeaux de son père et de ses aïeux, Bayezid II et Mohammed II [3], quitta sa capitale et ouvrit la campagne en personne. Ferhad-Pascha, qui, depuis son retour de l'expédition de Syrie, avait établi son camp à Ipsala en attendant l'ordre de se mettre en marche, joignit le Sultan à Sofia, et lui amena trois mille chameaux chargés de poudre et de plomb et d'autres munitions de guerre; trente mille autres chameaux qu'il avait rassemblés en Asie le suivaient à une journée de distance [4]. Les rayas des sandjaks de Sofia, Semendra. Aladjahissar et Widin, furent requis de fournir dix mille chariots de farine et d'orge; le prix de ces provisions qu'on transporta à dos de chameaux, et la paie des chameliers furent à la charge du trésor public [5]. Le beglerbeg de Roumilie, Ahmed-Pascha, fut envoyé de Nissa à Sabacz; les akindjis furent divisés en deux corps, dont l'un commandé par Mohammed

[1] Istuanfi. Catona, XIX, p. 225 et suiv. Voyez aussi Engel, *Geschichte von Servien* (*Histoire de Servie*), p. 437.

[2] Ferdi, f. 19. Ali, f. 225, se trompe en fixant le nombre des navires à quatre cents.

[3] Ferdi, f. 17 et 19. — [4] *Ibid.*, f. 23. — [5] *Ibid.*, f. 24.

Mikhaloghli, fut chargé de ravager la Transylvanie, et dont l'autre, sous les ordres d'Omarbegoghli, devait éclairer la marche de l'armée. Le grand-vizir Piri-Pascha prit la route de Belgrade avec mille janissaires, les sipahis et azabs, tandis que Souleïman continua sa marche sur Sabacz [1], par Alaschehr.

Cependant Ahmed-Pascha pressait vivement le siége de Sabacz ; mais la garnison, forte seulement de cent hommes et de quelques cavaliers, se défendit vaillamment sous les ordres de son héroïque chef Simon Logodi. Lorsque les Turcs eurent comblé les fossés, les braves défenseurs de cette place auraient encore pu se sauver facilement en mettant la Save entre eux et l'ennemi ; ils préférèrent, quoique réduits à soixante hommes, attendre l'assaut qui leur coûta la vie à tous, mais aussi à sept cents Turcs [2] (8 juillet — 2 schâban). Les têtes des Hongrois furent placées sur des pieux le long du chemin par lequel Souleïman se rendit le jour suivant dans la place, après avoir admis au baise-main le vainqueur Ahmed-Pascha et les sandjakbegs [3]. Il ordonna d'ajouter de nouveaux ouvrages aux fortifications de la ville, et fit jeter un pont sur la Save pour le passage de ses troupes en Syrmie. Pendant les neuf jours que durèrent ces travaux, Souleïman resta sur les bords du fleuve sous un tschardak, afin

[1] Ferdi, f. 25. Ali, f. 225. Cet Omarbegoghli était fils de Tourakhan. Ali appelle le gouverneur de Bosnie *Yaya Pascha Oghli Balibeg*, et le gouverneur de Semendra *Khosrewbeg*.

[2] Istuanfi, l. VII. Tubero, l. XI. Catona, t. XIX, p. 273.

[3] Le *Journal de Souleïman* dit que Logodi avait été fait prisonnier.

de stimuler par sa présence l'ardeur des travailleurs, tandis que les agas de l'armée et de la cour ajoutaient à cette influence morale celle non moins puissante du bâton [1]. Dans cet intervalle on apprit que la place de Semlin était tombée au pouvoir du grand-vizir [2], que la châtelaine de Koulpenic avait fui de son château, que Balibeg, fils d'Yahya-Pascha, s'était emparé de plusieurs forts et avait fait trancher la tête à soixante prisonniers [3]. Le dixième jour après le commencement des travaux, le pont long de dix-huit cents aunes était entièrement terminé; mais une crue subite de la rivière le détruisit en partie, de sorte que le passage des troupes ne put s'effectuer que huit jours après (21 schâban — 27 juillet) [4]. Depuis un mois, le grand-vizir Piri-Pascha tenait Belgrade bloquée, lorsque Souleïman arriva avec le reste de l'armée et convertit le blocus en siége. Ayant su par des transfuges que la partie faible des murs était au confluent même de la Save et du Danube, le Sultan fit battre en brèche ce côté de la ville par des canons placés dans l'île de *la Guerre;* le feu continuel des batteries turques eut d'autant plus de succès, que les assiégés manquaient d'artillerie, et se trouvaient ainsi privés du plus puissant moyen de défense. Le voïévode de

[1] *Journal* de Souleiman. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.*

[4] Ferdi, f. 30. Le *Journal* de Souleïman nomme parmi ces chefs le sandjakbeg d'Awlona, qui prit possession du château de Koulpenic; Behram, sandjakbeg de Nicopolis, et Mahmoudbeg, sandjakbeg de Silistra, qui poursuivirent la châtelaine de Koulpenic; Hasanbeg, fils d'Omarbeg, sandjakbeg de la Morée, et Baltaoghli Piribeg, descendant le premier du conquérant de la Morée, le second de l'amiral de Mohammed II.

Hawala (Cavalla), en abandonnant lâchement le fort confié à sa garde, avait livré tous les canons de Belgrade aux mains de l'ennemi (9 août) [1]. Les troupes auxiliaires bulgares quittèrent les remparts de la ville pour se retirer dans la citadelle : les commandans Blasius Olah, Janus Bothius et Jean Morgay, après en avoir refusé d'abord l'entrée à ces lâches mercenaires, dans la crainte de compromettre la défense de la place par leur présence, finirent cependant par les y recevoir. Les chefs hongrois continuèrent à défendre avec le plus grand courage ce boulevard de la chrétienté, qui avait toujours résisté aux attaques des prédécesseurs de Souleïman ; ils avaient déjà repoussé plus de vingt assauts [2], lorsque le Sultan, sur le conseil d'un renégat italien ou français, ordonna de miner la plus grande tour de la ville, que les historiens hongrois appellent *Milliaire,* et les Ottomans *Neboïsé* (*ne crains rien*) [3]. Il restait à peine aux assiégés quatre cents hommes en état de porter les armes ; cette poignée de braves se serait ensevelie sous les murs de Belgrade plutôt que de se rendre, si la trahison de François de Hedervar, de Valentin Tœrœk et la haine religieuse des Serviens [4], ne l'eussent forcée de capituler aux conditions d'une libre retraite. La garnison évacua donc la forteresse le 25 ramazan 927 (29 août 1521) ; mais les Turcs tinrent mal leurs

[1] Istuanfi, VII, éd. Col. Agrippa, p. 96, 1622. — [2] *Ibid.*, p. 97.

[3] Djelalzadé, f. 34. Ferdi, f. 36.

[4] Catona, XIX, p. 313 et 314, et d'après Dubravius, Pray, Istuanfi et Engel, *Geschichte von Servien* (*Histoire de Servie*), p. 455.

promesses, car ils sabrèrent plusieurs Hongrois [1]. et envoyèrent les Bulgares à Constantinople [2], où un quartier de la ville et un village sur le Bosphore portent encore le nom de Belgrade. Le Sultan nomma Balibeg gouverneur de la place, et lui laissa, outre trois mille janissaires, vingt-un mille Valaques pour en réparer les fortifications [3]. La chute de Belgrade entraîna celle des châteaux-forts de Syrmie, tels que Baridj, Perkas, Slankament, Mitrovitz, Carlovitz et Uilok [ix].

Souleïman annonça cette importante conquête à tous les juges et gouverneurs de l'empire [x] par de pompeuses lettres de victoire, et au doge de Venise par un ambassadeur dont les archives de la république nous ont conservé la réception solennelle au sénat [4]. Le jour qui suivit la reddition de la place, Souleïman consacra la cathédrale de Belgrade en y faisant la prière du vendredi, et la changea ainsi en mosquée, lorsque, pour nous servir de l'expression des historiens ottomans, elle eut été purgée des idoles. Ils entendent par là non seulement les croix et les images, mais surtout le corps de la sainte servienne Swata Patniza (sainte Vénérande), que Souleïman permit aux moines serviens d'emmener avec eux à Constanti-

[1] Istuanfi, éd. Col., p. 99. Le *Journal* de Souleïman dit que ce fut le 30 septembre que les Hongrois furent embarqués pour Slankament.

[2] Ferdi, f. 38. Djelalzadé, f. 45 — [3] Ferdi, f. 40.

[4] Marini Sanuto, XXXII. 28 *ottobre venne l'Orator turco Chalil Ciaus, vestito di casacha rosa per rallegrarsi della creazione di Doge e significar la vittoria di Belgrado.* Il reçut du sénat un présent de trois cents ducats. Voyez aussi Laugier, *Histoire de Venise*, l. XXXIII, p. 21.

nople [1], en récompense de leur coopération au siége de Belgrade; mais ils ne jouirent pas long-temps de ce prix de leur trahison; car bientôt le patriarche grec fut forcé d'acheter cette relique, un bras de sainte Barbe et un tableau de la Vierge au prix de douze mille ducats [2]. Après avoir récompensé ses troupes, organisé l'administration de la ville, pourvu à sa défense par deux cents canons, et garni les remparts de Sabacz par vingt pièces d'artillerie, Souleïman retourna à Constantinople, où il fit son entrée au milieu du cortége triomphal des habitans venus à sa rencontre [xi].

Pendant sa marche de Belgrade à Constantinople (19 octobre), le Sultan avait appris la mort de son fils Mourad, âgé de deux ans, puis celle d'une fille deux jours avant son arrivée; il eut encore à déplorer dix jours après son entrée à Constantinople la perte de son fils Mahmoud, âgé de neuf ans, mort de la petite vérole (29 octobre). Les vizirs accompagnèrent à pied le convoi des enfans de Souleïman, qui furent ensevelis à côté du mausolée de Sélim Ier [3]. Le Sultan fut un peu distrait de sa douleur par les diwans qui se succédaient avec rapidité, et par la réception des ambassadeurs de Raguse, de Russie et de Venise, qui lui apportaient les félicitations de ces diverses puissances. Les Ragusains obtinrent de pouvoir acheter du blé

[1] Engel, *Histoire de Servie*, p. 455, d'après Brutus et Istuanfi : le dernier appelle cette sainte *Petea;* Tubero, *Petica.*

[2] Spandugino, p. 91.

[3] Ferdi, f. 41 et 44. *Journal* de Souleïman. Djelalzadé, Abdoulaziz.

pour leurs besoins et d'être exempts des droits de péage dans tous les ports et toutes les places marchandes de l'empire [1]. Sur la demande de l'ambassadeur de Russie, Tretjak Gubin, le Sultan signifia au khan de Crimée qu'il eût à ne pas inquiéter les Russes, qu'autrement il s'attirerait son courroux [2]. A son retour à Moscou, l'ambassadeur russe fut accompagné par le prince Iskender Menkoub, qui était chargé de témoigner à Vassili les sentimens d'amitié du Sultan. Le tzar, qui sentait toute l'importance d'une alliance avec la Porte, envoya plus tard un officier de sa cour, Jean Morosof, auprès de Souleïman, pour conclure un pacte offensif et défensif entre les deux empires, mais il ne put atteindre le but qu'il s'était proposé [3]. Venise, depuis la mort de Sélim, était dans les meilleurs termes avec la Porte; elle renouvela, par l'entremise de son ambassadeur, Marco Memmo, les anciennes capitulations (1er moharrem 928 — 1er décembre 1521) [xii], et signa un traité en trente articles, dont l'existence est restée jusqu'à présent inconnue aux historiens de la république, tant étaient grands les soins du gouvernement à ensevelir dans le plus profond mystère les secrets d'Etat. Ce traité consacrait la liberté du commerce, la sûreté des négocians, et réglait le séjour à Constantinople des ambassadeurs vénitiens qui seraient changés tous les trois ans. Les esclaves fugitifs devaient être rendus à la Seigneurie,

1 *Rapports de l'ambassadeur vénitien*, dans Marini Sanuto, t. XXXII.

2 Engel, *Histoire de Raguse*, p. 198.

3 Karamsin, *Histoire de Russie*, t. VII, p. 129 et 142.

ou payés à raison de mille aspres, dans le cas où ils se seraient faits musulmans; les princes devaient être rendus à la liberté, les naufragés être respectés. Tout capitaine était responsable de son navire, lors même que son navire entrait dans un port sans lui. L'extradition des assassins et des malfaiteurs était réciproque entre les deux puissances. Dans les affaires litigieuses, les drogmans étaient admis à paraître devant les tribunaux; nul baile ne pouvait être emprisonné pour dettes; les négocians vénitiens ne pouvaient voyager dans l'empire ottoman sans la permission du baile, mais leurs affaires de succession étaient réglées par ce magistrat, et ils étaient exempts de la capitation. Il ne devait point être apporté d'entraves au commerce de Venise avec les Etats barbaresques; les navires de la république ne devaient être visités qu'à l'entrée des Dardanelles, à Constantinople, et point à Gallipoli. Enfin Venise devait payer deux tributs annuels, l'un de dix mille, et l'autre de cinq cents ducats pour la possession des îles de Chypre et de Zanthe [1]. Ce document diplomatique est d'une grande importance en ce qu'il contient les clauses principales, que la Porte stipula plus tard dans tous les traités avec les autres puissances. Les frontières furent maintenues telles qu'elles avaient existé au quatorzième siècle entre la Seigneurie et les rois de Bosnie.

Ainsi se passa la première année du règne de Souleïman, également glorieuse en paix comme en guerre, digne modèle de toutes les années suivantes. L'atten-

[1] Mar. Sanuto, t. XXXII.

tion du Sultan n'avait pas été distraite un moment des affaires de l'empire, et chacun de ses actes révélait le caractère du grand homme, du grand souverain, du Musulman accompli. Vivant dans une sphère d'idées élevées et d'immenses projets, ferme et prompt dans l'exécution, inébranlable dans ses opinions, observateur zélé des préceptes de l'islamisme, Souleïman protégeait les sciences et les arts, était plutôt ami qu'ennemi des chrétiens, et haïssait mortellement les juifs. Un front large et proéminent, un teint brun, une contenance grave, annonçaient son naturel à la fois ardent et méditatif; et son turban qui lui descendait jusque sur les yeux ajoutait encore à la sévérité de son aspect [XIII]. Il modifia la coiffure adoptée par son père. Sélim portait un turban de forme sphérique; Souleïman roula en plis nombreux la mousseline autour de son bonnet qui ne fut plus visible que par son extrémité [1]. La coiffure est considérée comme une chose fort importante en Orient où elle marque la différence des rangs, des emplois et des ordres religieux. Sous Souleïman, les turbans et les habits furent soumis à des règles encore plus rigoureuses [2]. Le turban du Sultan seul était de forme élevée et orné de deux plumes de héron; celui des vizirs, large à la base, était couronné à la partie supérieure par une large bande d'or (kalewi) courant dans la mousse-

[1] Le turban de Sélim a conservé le nom de *sélimi;* celui de Souleïman a été appelé *yousoufi*, probablement en honneur d'Yousouf (Joseph d'Égypte), ou d'Yousouf Salaheddin, tous deux types de sagesse en Orient.

[2] Voyez le *Schamaïlnamé*, sous Souleïman.

line ; la coiffure des autres grands fonctionnaires de la cour (moudjewezé) imitait celle du Sultan, mais dans des proportions moindres. Les oulémas ou les légistes portaient une espèce de bourrelet (khorasani); les gardes-du-corps de l'intérieur du palais. un bonnet brodé d'or (ouskouf); les gardes de l'extérieur ou bostandjis, un bonnet (bareta), dont l'extrémité de derrière descendait sur les épaules. Les officiers des janissaires avaient un bonnet en forme de casque et garni de plumes (kouka); les simples janissaires, un bonnet de feutre (ketsché); dans les classes ordinaires, on portait un turban de fantaisie (perischani), un simple turban (dulbend), ou un schall (schemlé) négligemment tourné autour de la tête [1]. Accompagné des hauts dignitaires de sa cour ainsi distingués par leurs coiffures, Souleïman se rendait tous les vendredis à la mosquée impériale pour y assister à la prière. Le premier de tous les sultans ottomans, il se fit assister dans l'administration de l'empire par quatre vizirs; le nombre de ces dignitaires n'avait jamais dépassé trois sous le règne de son prédécesseur [XIV]. Ces vizirs étaient : Piri Mohammed-Pascha, né en Karamanie de la famille du scheïkh Djemaleddin Akserayi, qui, lors de la bataille de Tschaldiran, avait gagné au plus haut point la confiance de Sélim et avait depuis été élevé au grand-vizirat après la campagne d'Egypte; Moustafa, Esclavon de naissance, beau-frère de Souleïman et fondateur de la belle mosquée

1 Voyez Mouradjea d'Ohsson.

de Guebisé; Ferhad, originaire de Sebenico, plus âgé de dix ans que Souleïman, homme belliqueux, violent et plein d'ambition; Kasim, blanchi au service de l'État, précédemment gouverneur et defterdar de Souleïman, lorsque le prince résidait encore à Magnésie [1]. Après la prise de Belgrade, Kasim, accablé de vieillesse, demanda sa retraite; le Sultan la lui accorda avec une pension de deux cent mille aspres (valant alors quatre mille ducats) [2], somme qui depuis fut le taux des pensions des vizirs. Le fils de Kasim, Ahmed, fut en même temps nommé sandjakbeg [3].

L'hiver se passa en diwans et en constructions. A Constantinople s'éleva insensiblement la mosquée consacrée à la mémoire de Sélim; sur les frontières de Hongrie, Sabacz, Belgrade, et dans le voisinage de cette dernière place, le château d'Hawalé [4], la ville de Kawalé sur les bords de la Mer-Blanche, furent fortifiés; dans l'arsenal mille bras étaient occupés à créer et à équiper des flottes nouvelles. Jamais époque plus favorable ne s'était présentée pour la réalisation des projets d'agrandissement conçus par les sultans ottomans. Charles-Quint et François Ier s'épuisaient dans leurs rivalités; la minorité de Louis II avait livré la Hongrie à la tyrannie des nobles; Léon X était en lutte avec un moine allemand, et ce moine n'était rien moins que Luther. C'est au milieu de circonstances

[1] Petschewi et Ali, dans la *Liste des Vizirs* de Souleïman.

[2] Un ducat valait cinquante aspres. D'après Solakzadé, un ducat valait soixante aspres à l'avènement de Sélim.

[3] Ferdi, f. 47. — [4] Ferdi, Solakzadé, Ali.

semblables que Souleïman résolut la conquête de l'île de Rhodes. La situation de l'Europe ne fut pas la seule raison qui le détermina à tenter cette entreprise dans laquelle avait échoué Mohammed II; il avait compris qu'aussi long-temps que Rhodes resterait entre les mains des chevaliers, la navigation de la Méditerranée serait au pouvoir des puissances maritimes de la chrétienté. Il sentait en outre la nécessité d'établir un point de communication entre Constantinople et la nouvelle conquête de l'empire, l'Égypte, afin d'assurer ainsi la liberté du commerce et la sûreté des nombreux pélerins qui se rendaient par mer en Syrie, et gagnaient ensuite la Mecque. A ces motifs déjà puissans venaient s'en joindre d'autres d'ambition personnelle. Il était flatté par l'idée de délivrer les Musulmans gémissant dans les fers des infidèles, d'effacer la tache qui avait terni la gloire de son aïeul et de vaincre là où Mohammed II avait été vaincu. En emportant Belgrade, considérée jusqu'alors comme imprenable, il avait renversé un des boulevards de la chrétienté au nord de ses États ; maintenant il voulait s'emparer de Rhodes, cet avant-poste des chrétiens dans l'Archipel, et étendre ainsi la domination musulmane sur terre et sur mer [1]. Toutes ces raisons réunies auraient sans nul doute paru suffisantes à Souleïman, lors même que son

[1] Bourbon, Fontanus, et, d'après eux, Bosio et Vertot se rencontrent à peu près, dans les motifs assignés à cette guerre, avec Djelalzadé, Ferdi et l'Arabe Ramazan, qui accompagna Souleïman à Rhodes en qualité de médecin. V. Tercier, *Mémoire sur la prise de la ville et de l'île de Rhodes, en 1522, par Soliman II.*

belliqueux vizir Moustafa, son grand-amiral Kourdoghli [1], n'auraient pas encore par leurs sollicitations aiguillonné son besoin de conquête; il faut ajouter à cela que deux traîtres, un docteur juif et André de Merail (plus particulièrement connu sous le nom d'Amaral), grand-chancelier de l'Ordre, lui avaient mis sous les yeux, à plusieurs reprises, l'opportunité d'une attaque contre Rhodes, en lui représentant la capitale de l'île comme mal approvisionnée et démantelée en plusieurs endroits. L'expédition fut donc résolue; mais avant de commencer les hostilités, Souleïman, pour accomplir la formalité prescrite par le Koran, envoya au grand-maitre une lettre dans laquelle il le sommait de se rendre et jurait, comme à l'ordinaire, par le créateur du ciel et de la terre, par Mohammed son prophète, par les autres cent vingt-quatre mille prophètes de Dieu, et par les quatre livres sacrés envoyés du ciel, qu'il respecterait, dans le cas d'une soumission volontaire, la liberté et les biens des chevaliers [xv]. Le 18 juin 1522, la flotte ottomane, forte de trois cents voiles [xvi], appareilla de Constantinople pour Rhodes. Outre une immense quantité de provisions, elle avait à bord dix mille soldats de marine et pionniers [2], sous les ordres du vizir Moustafa-Pascha,

[1] Les historiens ottomans parlent des instances de Kourdoghli, mais Fontanus, Knolles, Mézeray et beaucoup d'autres auraient mieux fait d'omettre les longs discours qu'ils lui font tenir, et de ne pas prêter aux vizirs des lettres qui sont évidemment apocryphes.

[2] La flotte, dit l'auteur arabe, ne portait que deux mille hommes de débarquement et huit mille soldats de marine. Tercier, p. 733.

nommé serasker (général en chef) de l'expédition. Deux jours auparavant (21 redjeb — 16 juin), Souleïman, à la tête de près de cent mille hommes [XVII], s'était mis en marche pour aller par terre au golfe de Marmaris. Le deuxième jour de son départ, il eut la satisfaction de voir de son camp de Maldepé, la flotte ottomane voguant à pleines voiles par un vent favorable.

Pendant la marche de l'armée à travers l'Asie-Mineure, Souleïman reçut coup sur coup plusieurs nouvelles heureuses : le frère du sandjakbeg de Hersek (Herzégovine) s'était emparé du fort dalmate d'Iskradin (Scardona), repaire de pirates situé non loin de l'embouchure de la Kerka (Titius) [1]; les janissaires avaient abordé à la petite île de Haleké (Chalki) à l'occident de Rhodes, entre Piscopia et Limonia, et en avaient miné le château qui était tombé entre leurs mains [2]; Ferhad-Pascha avait mis à mort Schehzouwaroghli Alibeg, investi par Sélim de la principauté de Soulkadr, lors de la conquête de Koumakh, et avait réuni son territoire à l'empire [3]. Tout conspirait donc en faveur du Sultan. Cependant la première division de la flotte ottomane avait opéré son débarquement à Rhodes près du château de Favez, le jour

1 Petschewi, f. 27, donne la description de ce fort. Solakzadé, f. 102. Djelalzadé, f. 55. Spandugino, et Ferdi, f. 98. Abdoulaziz, f. 46.

2 Petschewi, f. 26. *Journal* de Souleïman. Voyez la description de l'île, dans le *Bahriyé*, exemplaire de Dresde, f. 45, où il faut lire *Haleké* au lieu de *Kareké* ou *Karé*.

3 *Journal* de Souleïman. Ali, v^e^ récit, f. 225. Abdoulaziz, f. 46. Djelalzadé, f. 41. *Raouzatoul-ebrar*, f. 288. *Nokhbetet-tewarikh*, f. 128.

de la Saint-Jean, l'une des plus grandes fêtes du pays, qui possédait les reliques de ce saint. Deux jours après, toute la flotte jeta l'ancre dans la baie de Parambolin située à peu de distance de la ville. Un mois se passa à débarquer les troupes, les provisions et l'artillerie, à dresser un camp, et à attendre le Sultan, à qui le serasker ne pouvait enlever l'honneur d'ouvrir lui-même le siége.

Presqu'en face de l'île de Rhodes, la mer forme sur le continent asiatique une anse vaste et protégée contre les vents par un amphithéâtre de hautes montagnes ; un petit bourg appelé Marmaris (Phiscus) s'élève au fond de cette anse, et lui a donné son nom. La ville et la baie de Phiscus sont célèbres dans l'histoire ancienne et moderne. Les habitans de Phiscus attaquèrent l'arrière-garde d'Alexandre, lors de son expédition contre Darius ; assiégés par les Macédoniens, et n'étant que six cents hommes contre toute une armée, ils égorgèrent leurs femmes et leurs enfans, mirent le feu à leurs maisons, et, se faisant jour à travers l'armée grecque, se réfugièrent dans les montagnes [1]. De nos jours, au printemps de 1801, une flotte anglaise de trois cents voiles, destinée contre l'Egypte, appareilla à Marmaris pour Alexandrie. Le 28 juillet 1522, Souleïman débarqua à Rhodes, au milieu des salves de l'artillerie de siége composée de plus de cent bouches à feu ; on remarquait douze canons monstres, dont deux, comme ceux employés par Mohammed II au siége de Constantinople, lan-

[1] Tercier, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, XXV, p. 714.

çaient des boulets de onze à douze palmes de circonférence. Quelques-uns de ces énormes boulets, qu'on trouve encore devant les murs et dans l'enceinte de la forteresse, offrent la preuve matérielle de l'assertion presque incroyable des historiens [XVIII]. Souleïman reconnut lui-même les fortifications, et inspecta les divers postes de ses troupes. Le grand-maître Villiers de l'Ile-Adam avait livré les villages aux flammes, abattu tous les édifices extérieurs et reçu dans la ville les habitans des campagnes pour les employer à la réparation des brèches. Il distribua chacun des sept postes principaux à tous les chevaliers des huit langues, française, allemande, anglaise, espagnole, portugaise, italienne, auvergnate et provençale; ainsi chaque nation avait son poste, que son honneur l'intéressait à soutenir. Le grand-maître quitta son palais et se plaça à la *porte des Vainqueurs* près de l'église de Sainte-Marie de la Victoire. La *porte des Vainqueurs* ouvrait la ville du côté du nord à l'opposite du port Mandraccio et de celui des Galères; à gauche de cette porte était le bastion de la langue allemande, puis la porte Saint-Ambroise, et le bastion de la langue française; à droite, les bastions des langues d'Auvergne et de France. Ces quatre bastions défendaient la partie nord de la ville; à l'est, où se portèrent principalement les attaques des assiégeans, s'élevait le bastion de la langue anglaise, que les historiens ottomans désignent sous le nom de Bedjné, et après lequel viennent la porte Saint-Ambroise et le palais du grand-maître [1].

[1] *Topographische Ansichten gesammelt auf ainer Reise in die Levante*

Les murs au sud de la ville étaient confiés aux chevaliers de Provence et d'Italie; ceux de langue portugaise avaient la défense de la porte maritime. Le port était fermé par des chaînes et protégé d'ailleurs par les tours de l'Archange et de Saint-Nicolas, que leur formidable position préservait de toute attaque [1]. Les Ottomans enveloppèrent la ville du nord au sud dans l'ordre suivant : à l'aile droite, en face des bastions des langues française et allemande, était placé Ayaz-Pascha, beglerbeg de Roumilie, et à ses côtés, en face des bastions d'Espagne et d'Auvergne, le troisième vizir Ahmed-Pascha; au centre, et parallèlement au bastion de la langue anglaise, se trouvaient le serasker et le second vizir Moustafa-Pascha. Le camp du Sultan fut dressé derrière la position de Moustafa, sur la colline de Saint-Côme et de Saint-Damien, et près de la chapelle de la Vierge d'Elemonitra. Au sud-est de la ville, c'est-à-dire à l'aile gauche de l'armée assiégeante, Kasimbeg, beglerbeg d'Anatolie, devait conduire l'attaque contre le bastion de la langue de provence, et plus loin encore, à l'extrémité de cette même aile gauche, le grand-vizir Piri-Pascha [XIX] était opposé aux chevaliers d'Italie. Le 1er août, le beglerbeg de Roumilie ouvrit le siége en se portant contre le poste des chevaliers allemands, qui combattaient sous Chris-

(*Vues topographiques recueillies pendant un Voyage dans le Levant*), p. 72, 1811.

[1] « Et levèrent grande espérance d'entrer aux dits ennemis — comme ils avaient délibéré de donner un assault par il Mandraqui. » Le bâtard de Bourbon.

tophe de Waldner, autrefois commandeur de Fürstenfeld. de Mœdling, de Vienne et de Haguenau [1]. Vingt-un canons foudroyaient le bastion allemand, et vingt-deux la tour de Saint-Nicolas. Quatorze batteries de trois canons chacune, étaient dirigées contre les bastions d'Espagne et d'Angleterre, et dix-sept autres semblables, contre le bastion d'Italie [xx]. Les assiégeans et les assiégés employèrent le mois d'août en travaux de mines et de contre-mines. Les manœuvres souterraines des chevaliers eurent le plus grand succès. grâce à la bravoure héroïque du grand-maître Villiers de l'Ile-Adam, et à l'habileté de l'ingénieur vénitien Gabriel Martinengo, qui, à son arrivée de l'île de Crète, avait été nommé grand'croix de l'Ordre. Ce ne fut que le 4 septembre (12 schewal), que les Ottomans parvinrent à faire sauter la partie méridionale du bastion anglais. Ils s'élancèrent sur la brèche et prirent sept drapeaux chrétiens. Mais le grand-maître accourut, l'étendard de la croix déployé. et les força à se retirer après une perte de plus de deux mille hommes [2]. Un second assaut donné six jours plus tard par les Turcs leur fit éprouver une perte aussi forte; les assiégeans n'eurent que trente hommes tués, parmi lesquels le général de l'artillerie et le porte-drapeau du grand-maître [3]. Le 13 sep-

[1] La maison de Waldner, voulant éterniser la mémoire de ce commandeur, fonda à Plaudens, dans le Tyrol, un anniversaire en son honneur, qui devait être célébré le lundi d'après la Saint-Martin. Tercier, *Mémoires*, XXII, p. 753. Le souvenir de cette fondation s'est perdu à Plaudens.

[2] Le bâtard de Bourbon. *Journal* de Souleïman.

[3] Bourbon appelle le général de l'artillerie Guyot de Marselhac, et le

tembre, à la suite d'une troisième attaque, les Turcs, sans avoir eu besoin de faire jouer de nouvelles mines, forcèrent le bastion anglais, sur lequel ils arborèrent cinq drapeaux (13 septembre — 21 schewal). Le commandeur Waldner leur ayant livré un combat des plus meurtriers, parvint à leur enlever un de ces étendards, qu'il consacra à saint Thibaud, patron d'Oberweiler [xxi]. Le jour suivant, le docteur juif, qui trahissait la ville et avait des intelligences dans le camp ottoman, surpris au moment où il allait lancer à l'ennemi une lettre au moyen d'une flèche, fut écartelé [1]. Ces trois engagemens n'avaient été que partiels; ils n'avaient eu lieu qu'entre une partie de l'armée assiégeante et les chevaliers défendant le bastion anglais; mais, le 24 septembre, fut annoncé un assaut général qui devait s'étendre sur toute la ligne des fortifications. Depuis midi jusqu'à minuit, des hérauts parcoururent le camp en criant: « Demain il y aura assaut; la pierre et le territoire sont au padischah, le sang et les biens des habitans sont le butin des vainqueurs [2]! » Au point du jour, les Ottomans se portèrent au nord, à l'est et au sud de la ville; cependant leurs efforts se concentrèrent contre le bastion de la langue espagnole, où l'aga des janissaires pénétra et planta son drapeau; mais ce triomphe ne fut que

porte-drapeau Henri Mauselle. Vertot confond le nom du premier avec celui du capitaine des galères, Michel Argillemont.

[1] Bourbon. Le *Journal* de Souleïman fait mention le même jour de la lettre du juif.

[2] *Journal* de Souleïman.

de peu de durée, et tous leurs étendards tombèrent au pouvoir des chrétiens. Les Turcs furent repoussés de toutes parts, laissant quinze mille des leurs sur les brèches et dans les fossés [1]. Dans cet assaut. le plus terrible de tous ceux qui se livrèrent dans le cours du siége, brilla non seulement la valeur des chevaliers et des laïques, mais encore le courage des femmes de Rhodes. Sans s'effrayer des flots de sang qui coulaient à côté d'elles, les unes portaient du pain et du vin pour ranimer les combattans épuisés par une lutte aussi terrible, les autres de la terre pour en remplir les brèches, et des pierres pour les jeter sur les assaillans [2]. L'amante d'un des capitaines morts dans la défense du bastion anglais, une Grecque dont le nom est resté inconnu, se distingua, entre toutes, par un acte empreint à la fois de folie et de grandeur, de tendresse et de cruauté. Après avoir embrassé ses deux enfans et les avoir marqués au front du signe de la croix, elle les poignarda et les jeta au feu en disant : « Ainsi l'ennemi ne pourra souiller vos jeunes corps vivans ni morts... » Puis elle revêtit le manteau sanglant de son amant, et saisissant une épée, elle se précipita au plus fort de la mêlée, où elle mourut de la mort des héros, en combattant avec une valeur surnaturelle [3]. Souleïman, furieux d'avoir échoué dans son attaque,

[1] Bourbon. Le *Journal* de Souleïman reconnaît une perte plus grande.

[2] Bourbon.

[3] *Ne hostis, dicebat, vilissimus vivis aut mortuis gemina nobilitate corporibus potiretur.* L'ingénieur Fontanus comme témoin oculaire. Jacobi Fontani, *de Bello Rhodio*, t. II.

en rejeta la responsabilité sur le beglerbeg de Roumilie, Ayaz-Pascha; il le déposa et le fit emprisonner, mais il le rendit à la liberté et à ses fonctions dès le lendemain [XXII]. Trois jours après, ayant reçu la nouvelle de la mort de Khaïrbeg, gouverneur d'Egypte, il envoya pour lui succéder le serasker Moustafa-Pascha; le troisième vizir Ahmed-Pascha remplaça Moustafa dans la direction du siége [1]. La dignité d'amiral de la flotte fut retirée à Yaïlak Moustafa-Pascha, et donnée à Behrambeg [2]. Le 12 octobre (21 silkidé), à la pointe du jour, Ahmed tenta de surprendre le bastion anglais; les remparts étaient déjà au pouvoir des Turcs, lorsque l'aga des janissaires fut blessé, et ses troupes forcées de se retirer [3]. Vers la fin du même mois, les assiégés furent repoussés, après un combat meurtrier, des bastions d'Italie et de Provence [4]. Trois semaines se passèrent en engagemens isolés qui faisaient avancer de plus en plus les Ottomans vers un succès prochain; cependant un nouvel assaut donné au bastion d'Italie le 23 novembre (4 moharrem) leur coûta cinq cents hommes sans aucun résultat [5]. Enfin, le jour de Saint-André (30 novembre — 11 moharrem), les bastions d'Espagne et d'Italie furent assiégés au milieu de torrens de pluie; mais une nouvelle perte de trois mille hom-

1 Djelalzadé, f. 67. *Journal* de Souleïman.

2 Ferdi, f. 64. Ali, dans la *Liste des Paschas*.

3 *Journal* de Souleïman. Bourbon : « Ils furent repoussés dudit terre-plain (d'Italie) et de la bresche de Provence. »

4 Bourbon. — 5 *Ibid.* et le *Journal* de Souleïman.

mes détermina le serasker à ne plus tenter d'attaques ouvertes et à se réduire aux tranchées et aux mines [1].

Depuis le commencement du siége, les Turcs avaient eu un nombre considérable de morts; on l'estimait au chiffre énorme de cent mille hommes, dont moitié avait péri les armes à la main, moitié par suite de maladies [2]. Le 10 décembre 1522, les chevaliers virent flotter dans le camp ennemi un drapeau blanc; ils répondirent à ce drapeau par un autre qu'ils arborèrent à leur tour, et ils aperçurent bientôt deux Turcs qui apportaient une lettre ornée du chiffre en or du Sultan, et venaient demander une entrevue au grand-maître. Deux chevaliers ayant été députés vers Souleïman, celui-ci leur offrit une capitulation honorable, sous la condition de rendre la ville dans le délai de trois jours: sinon, il les menaça de passer toute la population de Rhodes par les armes, et de n'épargner pas même les chats [3]. La reddition de la place avait été déjà résolue d'abord dans le chapitre des grands'-croix de l'Ordre, et ensuite dans le chapitre où chaque langue était représentée par deux chevaliers. Cependant cette décision ayant éprouvé une violente opposition et ayant été sévèrement blâmée, on envoya une nouvelle députation de deux chevaliers espa-

[1] Djelalzadé, f. 70. Fontanus fixe la perte des Turcs à cinq mille hommes. Bourbon : « Acmet-Bascha délibère de ne donner plus d'assault, mais suyvre ces tranchées. » Ramazan dans Tercier. Tercier, p. 755, place par erreur cet assaut au 9 moharrem.

[2] « Le Bascha jura sur sa foi et asseura qu'il en estoit mort de mort violente plus de soixante-quatre mille, et quarante ou cinquante mille de maladie. » Bourbon. — [3] *Ibid.*

gnols demander à Souleïman un laps de temps plus long pour résoudre une question aussi importante : ils alléguèrent que la population de Rhodes étant composée de Grecs et de Latins, les délibérations étaient nécessairement plus difficiles. Souleïman, pour toute réponse, ordonna à ses généraux de recommencer le siége (18 décembre — 29 moharrem) [1]. Les travaux des mines et des tranchées furent repris avec une nouvelle ardeur. Les Turcs dirigèrent contre les ouvrages avancés du bastion espagnol une attaque qui fut repoussée; mais le lendemain ils s'y portèrent de nouveau avec une telle furie, que les chevaliers furent refoulés derrière les fortifications et les fossés de l'intérieur de la ville [2]. Le manque de munitions força enfin les assiégés à capituler. Villiers de l'Ile-Adam envoya au serasker Ahmed-Pascha deux chevaliers, porteurs d'un écrit par lequel Bayezid II avait jadis garanti au grand-maître Pierre d'Aubusson la libre possession de Rhodes, en son nom et à celui de ses descendans. Ahmed-Pascha n'eut pas plus tôt cette pièce entre les mains, qu'il la déchira et la foula aux pieds. Il fit couper les doigts, le nez, les oreilles à deux soldats qu'il avait fait prisonniers le même jour, et les envoya ainsi mutilés au grand-maître avec une lettre pleine de grossières injures [3]. Enfin Villiers de l'Ile-Adam,

[1] Dans Bourbon, le 15 décembre.

[2] « Le 17 décembre, les Turcs donnèrent l'assault à la barbacane d'Espaigne. — Le lendemain (18), ils vindrent avec grosse puissance donner l'assault à ladite barbacane. » Bourbon.

[3] Bourbon. Fontanus, dans l'édition de Bâle de Chalcondyle, p. 493.

réduit à la dernière extrémité, députa à Souleïman un chevalier et deux bourgeois de la ville pour négocier la reddition de Rhodes (21 décembre — 2 safer). Souleïman agréa leurs propositions, et commit son grand-vizir pour débattre les articles de la capitulation avec les plénipotentiaires de l'Ordre. Il fut stipulé que le grand-maître enverrait en ôtages au camp ottoman vingt-cinq chevaliers et vingt-cinq des principaux habitans de Rhodes; que des vaisseaux seraient fournis aux membres de l'Ordre pour sortir de l'île dans un délai de douze jours; que le culte et les églises des Grecs et des Latins seraient respectés. Une des conditions principales du traité, réclamée expressément du Sultan par les députés bourgeois, fut que l'armée se retirerait à la distance d'un mille de Rhodes. Mais le cinquième jour après la signature du traité [1], les janissaires, cette milice aussi redoutable qu'indisciplinée, ne purent se contenir; sous prétexte de visiter quinze mille des leurs qui venaient d'arriver des frontières de Perse sous la conduite de Ferhad-Pascha, ils s'approchèrent de la ville sans autres armes que des bâtons, forcèrent la porte Cosquinienne, pillèrent les maisons des principaux habitans et commirent toute sorte d'excès. Leur fureur se déchaîna surtout contre l'église de Saint-Jean : ils râclèrent les peintures à fresque représentant les saints, brisèrent les statues, ouvrirent les tombeaux des grands-maîtres,

[1] Bourbon dit expressément que ce fut le cinquième jour après la signature du traité, c'est-à-dire le 25 décembre, jour de l'occupation de Rhodes par les Turcs.

renversèrent les autels, traînèrent les crucifix dans la boue, et mirent au pillage les ornemens sacrés [1]. Du haut du clocher de l'église de Saint-Jean, on appela les croyans à la prière; la musique turque résonna sur les créneaux de la tour de Saint-Nicolas; c'est ainsi que les mouezzins et les tambours ottomans annoncèrent au monde chrétien la conquête de Rhodes [2]. Ceux qui voulurent résister à ces désordres expirèrent sous le bâton, ou furent forcés de se charger de leur avoir comme des bêtes de somme, et de le transporter au camp. La prise de Rhodes eut lieu dans la matinée du jour de Noël, au moment même où le pape Adrien célébrait le service divin dans l'église de Saint-Pierre; pendant l'office, une pierre se détachant de la corniche vint tomber à ses pieds, circonstance qui fut regardée comme le présage de la chute du premier boulevard de la chrétienté [3]. Ainsi les principaux articles de la capitulation avaient été violés presque aussitôt que signés; toutefois on ne sait s'il faut en accuser le Sultan, les vizirs, ou seulement l'indiscipline des janissaires [4].

Quelques jours après la ratification du traité, Ahmed-Pascha était venu sur la brèche du bastion d'Espagne pour faire plusieurs communications à Villiers de l'Ile-Adam, et lui exprimer le désir qu'avait le Sultan de le voir. Le grand-maître, malgré sa répugnance pour cette entrevue, se rendit, dans la matinée du 7 safer

[1] Fontanus et Bourbon. — [2] Djelalzadé, f. 71.

[3] Spandugino, f. 94.

[4] « Si ce fut par son commandement ou des baschas, je n'en sais rien, » dit Bourbon.

(26 décembre 1522), au camp ottoman, accompagné seulement de quelques chevaliers. Comme c'était un jour de diwan, il resta long-temps devant la tente de son vainqueur, exposé à la neige et à la pluie, en attendant le moment d'être introduit. Les vizirs et Ferhad-Pascha avaient été admis à la cérémonie du baise-main, dans laquelle ce dernier présenta au Sultan de riches présens consistant en vases, assiettes et coupes d'argent [1]. Enfin le grand-maître, après avoir été revêtu d'un kaftan d'honneur, fut conduit en présence de Souleïman. Ces deux princes qui étaient arrivés ensemble au pouvoir deux ans auparavant et qui se trouvaient maintenant face à face dans des positions si diverses, gardèrent long-temps un profond silence et s'examinèrent réciproquement. Enfin le Sultan, prenant la parole, s'efforça de consoler le grand-maître de sa défaite en lui représentant que c'était le sort des princes de perdre des villes et des royaumes, et lui renouvela l'assurance d'une libre retraite [2]. En cela Souleïman fit preuve d'idées élevées et généreuses; mais le jour suivant, il démentit cette noble conduite. Ayant découvert le fils du malheureux prince Djem, qui espérait pouvoir passer en Europe avec les chevaliers à la faveur d'un déguisement, il le fit exécuter avec son fils et envoya sa femme et ses autres enfans à Constantinople [3]. Ainsi le plus grand des princes

[1] Djelalzadé, f. 71. *Journal* de Souleïman.

[2] Fontanus et Bourbon.

[3] Fontanus. *Journal* de Souleïman. Spandugino, f. 96, et les historiens ottomans

ottomans lui-même paya son tribut de sang aux usages de cette politique tyrannique qui ordonnait au souverain le meurtre de ses parens. Deux jours après cet acte de froide cruauté, Souleïman étant allé voir le bastion d'Espagne et la tour de Saint-Nicolas, voulut visiter également Rhodes et le palais du grand-maître avant de retourner à son camp. Accompagné seulement d'Ahmed-Pascha et d'un jeune esclave, il se rendit au réfectoire des chevaliers et demanda Villiers de l'Ile-Adam. Ahmed-Pascha faisant fonction d'interprète et traduisant les paroles du Sultan en grec, assura de nouveau au grand-maître que la capitulation serait de tous points strictement exécutée, et lui offrit un terme plus long pour l'évacuation de Rhodes (29 décembre—10 safer). Le grand-maître remercia le Sultan et se borna à lui demander de rester fidèle aux clauses du traité [1]. Les deux jours suivans, mille hommes, dont cinq cents janissaires, furent mis en garnison à Rhodes, le bagage de l'empereur fut transporté à Marmaris, et l'amiral de la flotte alla prendre possession des autres villes de l'île. Le 1er janvier 1523 (13 safer 929), le grand-maître, avant de s'éloigner, vint baiser la main du Sultan, et lui offrit quatre vases d'or. « Ce n'est pas sans en être peiné moi-même, dit Souleïman à son favori Ibrahim, que je force ce chrétien à abandonner dans sa vieillesse sa maison et ses biens [2]. »

[1] Bourbon. Fontanus fait tenir de nouveau aux deux princes de longs discours, et va jusqu'à dire que le Sultan, par respect pour le grand-maître, ne lui parla qu'en portant la main à son turban comme pour le saluer.

[2] *Journal* de Souleïman.

Vers minuit du même jour, Villiers de l'Ile-Adam appareilla avec les siens pour l'Europe. Le vendredi suivant, Souleïman, après avoir assisté à la prière publique dans l'église de Saint-Jean, s'embarqua sur la galère du capitaine Kara-Mahmoud, mort au siége de Piscopia; arrivé à Marmaris, il transmit l'ordre aux sandjakbegs de Mentesché, de Karasi, d'Aïdin et de Saroukhan, et à son grand-écuyer Iskenderbeg de veiller à la reconstruction immédiate des fortifications de Rhodes [1]. Lui-même, pendant le siége, avait commencé à bâtir sur l'emplacement de la vieille ville, appelé par les chevaliers *Phileremus* et par les Turcs *Sunboulu* (riche en hyacinthes), un édifice [2], dont il reste encore quelques ruines au milieu d'un site romantique [3]. La chute de Rhodes entraîna celle de huit îles sous sa dépendance, savoir: Leros (Ileros), Kos [4], Kalymna (Ghelmez), Nisyros (Indjirli), Telos (Illegi), Chalce (Khalki), Limonia et Symé (Soumbeki) [5]. Les femmes grecques de Symé qui, par leur habileté à plonger, avaient rendu de grands services à Souleïman pendant le siége, obtinrent de lui le pri-

1 Giovio. — 2 *Journal* de Souleïman.

3 *Ad montem Phileremum super cujus verticem tyrannus Sacello Diviparæ virginis in balneas sedemque arcanarum libidinum et monstruosi concubitus mutato, arcem erexit.* Fontanus, édition de Bâle de Chalcondyle, p. 468.

4 La sommation de Souleïman se trouve dans le t. XXXIV de Marini Sanuto: *Lettera del Sign. Turcho a quelli di Lango* 1523, dans laquelle le Sultan jure, par les cent vingt-quatre mille prophètes et les quatre livres saints, de respecter la liberté des habitans.

5 Fontanus, p. 481. Djelalzadé, f. 71.

vilége de porter un turban d'étoffe blanche [1]. Le fort Petreon, bâti par le chevalier allemand Schlegelhold sur les ruines de l'ancienne Halicarnasse, reçut garnison ottomane et compléta ainsi le nombre de dix des conquêtes de Souleïman. Le siége de Rhodes fait époque dans l'histoire des guerres modernes, non seulement par le courage héroïque de Villiers de l'Ile-Adam et de ses chevaliers, mais encore par l'usage des bombes que les Turcs employèrent pour la première fois, et par l'invention des contremines et tambours due à Martinengo [2].

Un mois après son départ de Rhodes, Souleïman rentra triomphalement à Constantinople [3]; mais la joie qu'il avait ressentie en apprenant à Rhodes la naissance de son fils Mohammed, ne tarda pas à être troublée par la perte d'un autre fils, le prince Abdoullah. Souleïman avait envoyé de Rhodes des lettres de victoire à tous les juges de l'empire, au khan de Crimée et au schérif de la Mecque. De toutes les puissances chrétiennes à qui la conquête de Rhodes fut signifiée officiellement, Venise fut la seule qui répondit aux communications de la chancellerie turque par des protestations d'amitié [4]. Les brillans succès de Souleïman firent rompre aux schahs de Perse et de Schirwan le

[1] *Turner's Travels*, t. III. — [2] Fontanus, p. 401. Bourbon.

[3] *Journal* de Souleïman. La flotte passa par Khios pour se rendre à Constantinople. Spandugino, p. 97.

[4] *Journal* de Souleïman, 30 septembre. On y trouve la lettre du Sultan au juge de Brousa, f. 67, sous le n° 21; celle au khan des Tatares, f. 64, sous le n° 20. La lettre au doge de Venise est citée dans Marini Sanuto.

silence peu bienveillant qu'ils avaient gardé jusque-là : ils s'empressèrent de lui envoyer, avec leurs tardives félicitations sur la mort de son père et son avènement au trône, leurs complimens plus opportuns au sujet de la prise de Rhodes [1]. L'ambassadeur persan, arrivé sur la rive asiatique du Bosphore avec une suite de cinq cents cavaliers, reçut ordre de n'entrer à Constantinople qu'accompagné de vingt personnes, parce qu'il n'était pas convenable que l'ambassadeur d'une puissance étrangère se présentât avec une escorte aussi nombreuse [2]. A la même époque se trouvait à Constantinople l'ambassadeur russe Jean Morosof, que le tzar Vassili avait chargé de conclure une alliance avec la Porte; mais les négociations de Morosof furent sans succès [3].

Au mois de juin 1523, le grand-vizir Piri-Pascha, sur les calomnies d'Ahmed-Pascha qui aspirait à sa dignité, fut déposé et admis à la retraite avec la pension récemment fixée à deux cent mille aspres [4]. Sou-

[1] *Journal* de Souleïman. Lettre du schah de Perse, f. 71, no 22; et réponse du Sultan, no 23; lettre du schah de Schirwan, f. 73, no 24; et réponse, f. 75, no 25.

[2] Ferdi, f. 82. *Un Orator del Sophi, quel vene con 500 cavalli, i quali furono mandati intrio e venne solamente con 20 cavalli.* (*Relazione di Zen di quondam Piero Oratore veneto a dì 6 dec. 1523.*) Marini Sanuto, t. XXXV.

[3] Karamsin, *Histoire de Russie*, VII, p. 143. Marini Sanuto, l. c. Le rapport déjà cité de l'ambassadeur vénitien parle de cette ambassade russe en même temps que de celle du schah de Perse. *Un oratore di Rossiye.* L'ambassadeur vénitien dit du caractère de Souleïman : *Non è Sodomita come li altri Signori Turchi, e ama la giustizia.*

[4] Djelalzadé s'exprime très-librement sur les calomnies et les intrigues

leïman remplaça Piri par son favori Ibrahim [XXIII], chef des pages et premier fauconnier, qui dès lors cumula avec le grand-vizirat les fonctions de beglerbeg de Roumilie (13 schâban 929 — 27 juin 1523). Fils d'un matelot de Parga, et habile violon dès sa jeunesse, Ibrahim avait été enlevé par des corsaires turcs et vendu à une veuve habitant dans le voisinage de Magnésie. Cette femme s'appliquait à faire ressortir les grâces naturelles et le talent du jeune esclave par une riche toilette et par une éducation soignée. Souleïman n'étant encore qu'héritier présomptif du trône, avait rencontré, dans une de ses excursions, Ibrahim jouant du violon. Il fut tellement séduit par le jeu et l'esprit du jeune esclave, qu'il en fit dès lors son compagnon inséparable, et le nomma, en montant sur le trône, chef des pages et des fauconniers [1]. L'influence toujours croissante d'Ibrahim ne put bientôt plus être contrebalancée par les vieux services de Piri, qui eut le malheur d'avancer encore sa disgrâce en blâmant l'entreprise contre Rhodes; c'est à

d'Ahmed-Pascha, f. 77. Almosino, qui mérite peu de foi dans son récit des premiers événemens du règne de Souleïman, raconte, p. 104-114, que Piri, qu'il appelle Piali, avait sauvé le prince Souleïman d'une mort certaine, en le préservant d'un vêtement empoisonné que lui destinait Sélim; mais il est impossible de ne pas reconnaître l'absurdité de ce conte, lorsqu'on réfléchit qu'Ibrahim, au lieu d'être dans le seraï de Constantinople, comme le prétend Almosino, se trouvait à Magnésie auprès de Souleïman.

[1] Sagundino, p. 100, dit qu'il était né à Parga. Piero Zen, l'ambassadeur vénitien, envoya au sénat de Venise un rapport détaillé sur la naissance, l'éducation et l'entrée d'Ibrahim dans le seraï; il est daté du 6 décembre 1523. Marini Sanuto, t. XXXV.

cette désapprobation intempestive que le grand-vizir avait dû de n'être pas chargé du commandement en chef de l'expédition. Le caractère violent et ambitieux d'Ahmed-Pascha ne lui permettait pas de supporter la préférence témoignée par Souleïman à Ibrahim; il avait regardé le grand-vizirat comme lui revenant de droit, à lui second vizir, dans le cas de la déposition de Piri-Pascha. Pour n'être pas témoin à chaque instant du triomphe du favori de Souleïman, il sollicita le gouvernement d'Égypte; le Sultan souscrivit d'autant plus volontiers à cette demande, qu'il termina par là les scènes fâcheuses [1] qu'amenait dans le diwan la rivalité d'Ahmed et d'Ibrahim [2].

Mohammed-Ghiraï, khan de Crimée, venait de mourir dans la huitième année de son règne et la cinquante-huitième de son âge; il avait succombé, ainsi que son frère le kalgha, au milieu d'une révolte nocturne suscitée par ses deux fils, Ghazi-Ghiraï et Baba-Ghiraï (929—1522). Après ce double meurtre, les deux princes se partagèrent le gouvernement et les dépouilles de leurs victimes; Ghazi recueillit le titre de son père et Baba celui de son oncle. Memisch, qui en sa qualité de *schirinbeg* ou de premier des sandjakbegs était après le kalgha le plus haut dignitaire du royaume, s'empressa d'adresser à la Porte un rapport sur ces événemens, en priant le Sultan de remplacer l'usurpateur par Seadet-Ghiraï, que son frère Mohammed-Ghiraï avait précédemment envoyé en ôtage à Constantinople. Seadet-Ghiraï, appuyé par les janissaires

[1] Ferdi, f. 80. — [2] Solakzadé, f. 102. Djelalzadé, f. 78.

de Souleïman, vint prendre possession du trône de Crimée, et, à l'instigation de Memischbeg, éleva son neveu Ghazi-Ghiraï à la dignité de kalgha. Cette nomination qui était contraire à la constitution des Tatares, d'après laquelle la dignité de kalgha devait toujours revenir au membre le plus ancien de la famille régnante, c'est-à-dire à un oncle ou à un frère du khan, excita de nouveaux troubles. Six mois après, Ghazi, âgé de vingt-un ans, fut assassiné avec son frère Baba au moment où il venait présenter ses félicitations au khan à l'occasion de la fête du Beïram. Seadet-Ghiraï choisit pour kalgha son neveu Dewlet-Ghiraï. Mais le pouvoir ne tarda pas à tomber entre les mains d'Islam-Ghiraï, qui souleva la nation pour venger la mort de son frère Ghazi (938 — 1530). Seadet-Ghiraï vécut encore sept ans à Constantinople d'une pension de Souleïman, et fut enterré dans la mosquée d'Eyoub (944 — 1537)[1]. Islam-Ghiraï conféra la dignité de kalgha à son frère Ouzbeg-Ghiraï, qui, un an plus tard, fut remplacé par Sahib-Ghiraï, fils de Mengli-Ghiraï, pour avoir encouru la disgrâce de Souleïman. Lorsque Mohammed-Ghiraï, en prenant en mains le pouvoir, avait voulu assurer la tranquillité de sa domination par le massacre de tous ses frères, Sahib encore enfant avait échappé à la mort en se réfugiant à Kazan; depuis, les Noghaïs [xxiv] l'avaient choisi pour leur khan. Nous parlerons plus bas des circonstances qui amenèrent son avènement au trône de Crimée.

[1] *Les sept Étoiles errantes*, manuscrit d'Italinsky, f. 61-64.

Khaïrbeg était resté fidèle au Sultan lors de la révolte de Ghazali, et avait, comme nous l'avons vu, envoyé à l'armée ottomane dans l'île de Rhodes un corps auxiliaire de trois mille hommes, sous le commandement de sept scheïkhs arabes [xxv]; mais en apprenant la triste fin de celui dont il avait refusé la complicité, il tomba dans une mélancolie profonde. Sentant approcher sa mort, il donna la liberté à tous ses esclaves, créa et dota plusieurs fondations pieuses, et assura l'usufruit de son immense fortune comme *wakf* à ses enfans et à sa femme, qui, veuve du sultan des Mamlouks Nassir Mohammed Ben Koulaoun, avait refusé la main du sultan Ghawri. Le dernier acte gouvernemental de Khaïrbeg fut l'armement d'une flotte de vingt voiles, qui, sous le commandement de son gendre Kaïtbaï, amena au Sultan alors à Rhodes des troupes fraîches et l'étendard *akab* (l'aigle) du Prophète, ce gage sacré de la victoire pour les Musulmans [1]. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, Souleïman apprit sous les murs de Rhodes la mort de Khaïrbeg dix semaines après son débarquement dans l'île, et nomma son beau-frère Moustafa-Pascha au gouvernement d'Égypte [xxvi]. Moustafa eut à lutter contre la révolte de deux kaschizés, du nom de Djanim et d'Inal, qui, entre autres actes de violence, avaient tué deux scheïkhs arabes, Hasan Meri et son oncle. Il marcha contre les rebelles à la tête de ses janissaires et d'un corps d'arquebusiers,

[1] Souheïli, f. 51. Schoukri, f. 105. *Akab* ou l'aigle, tel était le nom de cet étendard du Prophète, appelé aujourd'hui *sandjak-schérif*.

les battit, et fit planter les têtes des deux chefs sur les créneaux de la porte Souweïla, au Caire [1]. Peu de temps après, Moustafa-Pascha fut rappelé à Constantinople sur les prières de sa femme. Elle représenta au Sultan son frère la fatalité qui la poursuivait : mariée d'abord par Sélim au bostandjibaschi, elle avait eu bientôt à regretter la perte de son mari exécuté par les ordres de son père; et maintenant Souleïman l'avait à peine unie à Moustafa, qu'il l'avait en quelque sorte condamnée à un nouveau veuvage en envoyant son époux loin d'elle [2]. Moustafa fut remplacé (9 scheval 929—20 août 1523) par Guzeldjé Kasim (le beau Kasim) [3], un des seigneurs de l'étrier impérial, et plus tard fondateur du faubourg de Constantinople, qui porte encore son nom. Mais à peine quelques mois s'étaient écoulés depuis son installation, que Kasim dut céder le gouvernement d'Egypte au vizir Ahmed-Pascha, qui mérita bientôt le nom de traître, sous lequel il est désigné dans l'histoire ottomane. Ahmed voulut se dédommager de la perte du grand-vizirat par l'usurpation de la souveraineté d'Egypte. Il sut gagner à sa cause les Mamlouks, mais il échoua contre la fidélité des janissaires. Il donna les grands fiefs du royaume aux misérables instrumens de ses projets, et

[1] Solakzadé, f. 102. Ferdi, f. 77. Souheïli, f. 52. Schoukri, f. 106.

[2] Spandugino, f. 99.

[3] Ali. Ferdi. Souheïli, f. 53; dans le *Nouzhetoun-Nazirin* et autres histoires d'Egypte, Kasim-Pascha manque dans la *Liste des gouverneurs;* il est par ordre de date entre Moustafa-Pascha et Ahmed-Pascha; son nom se trouve dans les *Tables chronologiques* d'Hadji-Khalfa, p. 218.

tenta par toutes sortes de moyens ouverts ou détournés, de se débarrasser des janissaires, qui étaient les maîtres du château du Caire: mais ses manœuvres n'eurent aucun résultat. Trompé dans son attente, il jeta le masque sous lequel il avait pendant six mois caché sa trahison, établit son camp à Imbaba, et mit le siége devant la citadelle de la capitale. Les janissaires firent une sortie, et, dans un combat mémorable par le courage qu'ils déployèrent, tuèrent quatre mille hommes aux rebelles. Ahmed-Pascha fut informé par Djemaleddin, un des émirs mamlouks, de l'existence d'un ancien aqueduc souterrain qui conduisait dans l'intérieur du château, et dont le souvenir s'était perdu depuis plus de deux siècles; il profita de ce moyen inespéré de victoire, et introduisit ainsi dans la place ses mamlouks qui firent un massacre général des janissaires [1]. Maître de l'Égypte, Ahmed prit le titre de Sultan, et s'arrogea les deux droits régaliens de l'islamisme [2] (janvier 1524). Alexandrie et toute la côte étant en son pouvoir, il lui fut aisé d'intercepter les communications entre l'Égypte et la métropole; aussi s'empara-t-il du vaisseau apportant l'ordre par lequel le Sultan lui retirait son gouver-

[1] Solakzadé, f. 102. Ahmed-Pascha partit, le 20 ramazan, de Constantinople, et arriva, le 8 schewal, au Caire. Ferdi, f. 84. Souheïli, f. 53. Schoukri, f. 106. Ali, f. 225. Le *Rapport de l'ambassadeur vénitien de Candie*, dans Marini Sanuto, t. XXXV : *tutti da Turchia sono sta tagliati a pezzi.*

[2] Ferdi, f. 85. Djelalzadé, f. 74. Solakzadé, f. 102. Souheïli, f. 53. Schoukri, f. 107. Abdoulaziz, f. 58.

nement, et nommait à sa place le brave Kara Mousa, qui, sous le gouvernement de Moustafa-Pascha, avait si heureusement étouffé la révolte des Arabes; il fit mettre à mort le nouveau gouverneur et le tschaousch porteur du ferman. Ahmed, voulant avoir trois vizirs, à l'exemple du sultan ottoman, donna ce titre à trois de ses confidens, entre lesquels il partagea l'administration de l'Egypte. Mais dans ce nombre se trouvait Mohammedbeg qui trahit Ahmed pour Souleïman. Après avoir tout préparé pour l'enlèvement d'Ahmed, et avoir embusqué quelques centaines de soldats dans les maisons du Caire, il attendit l'heure à laquelle l'usurpateur descendait de la citadelle pour venir prendre des bains dans la ville. La maison dans laquelle il entra fut envahie aux cris de: « Dieu donne la victoire au sultan Souleïman! » Ahmed, à moitié rasé, se sauva sur le toit, en descendit sans être aperçu, monta à cheval et se réfugia dans la citadelle; la troupe de Mohammedbeg, composée seulement de quelques soldats rassemblés à la hâte, y pénétra avec lui. Mais il était à craindre que le traître ne trouvât dans son château situé dans l'enceinte du fort, un nouvel asile et le temps de faire un appel aux Mamlouks; chaque minute pouvant être décisive, Mohammedbeg fit proclamer que les trésors déposés dans le palais seraient le partage des vainqueurs. Il n'en fallut pas davantage pour faire accourir un grand nombre d'Arabes avides de butin, qui escaladèrent les murs et enfoncèrent les portes. A la faveur du désordre et du pillage, Ahmed put parvenir à s'échapper avec plus de vingt des siens

sans être reconnu, et il s'enfuit chez les Arabes de la tribu Beni Bakar, dans le district de Scherkiyé [1]. Mohammedbeg envoya à sa poursuite trois mille cavaliers commandés par le Tscherkesse Djanim-Hamrawi; celui-ci étant rentré sans avoir pu rejoindre les fuyards, Mohammedbeg se mit lui-même en marche avec trois mille hommes bien armés, en se dirigeant vers Mahallet, où le scheïkh arabe Kharisch vint lui livrer Ahmed chargé de chaînes [2]. La tête du traître fut expédiée à Constantinople. Le troisième vizir, Ayaz-Pascha, que Souleïman avait envoyé par terre avec trois mille janissaires pour comprimer la révolte, reçut ordre de rétrograder; Kasim-Pascha fut de nouveau investi du gouvernement de la province. La fidélité de Mohammedbeg au Sultan, ou sa trahison envers un traître, fut récompensée par de nouveaux fiefs ajoutés à ceux qu'il possédait déjà, et par la place d'intendant-général de l'Egypte.

Vers cette même époque, Souleïman célébra à Constantinople, avec une pompe jusqu'alors inaccoutumée, le mariage de sa sœur avec le grand-vizir Ibrahim-Pascha (18 redjeb 930 — 22 mai 1524). Des

[1] Ahmed s'était rendu maître du Caire avec le secours de la tribu Bakar et des Mamlouks. Le *Rapport de l'ambassadeur vénitien de Candie* dit : *Ebno Omar Signore del Saito* (la Haute-Égypte) *arabo con 80 mille persone, che ha avuto di Ebn Bacar similiter Arabo, con circa dieci mille Mamluchi, e* 6000 *Schopetari negri, e intrato nel Cairo senza aver fatto alcun effusion di sangue, sono sta benignamente acceptati dal popolo.* Marini Sanuto, t. XXXV.

[2] Ferdi, f. 83. Solakzadé, f. 102. Ali, VIIe récit. Le *Al-manah er-rahmaniyet*, par Ebou Sourour. Petschewi, f. 30.

tentes magnifiques et un trône pour le Sultan furent dressés sur l'Hippodrome. Le second vizir, Ayaz-Pascha [1], chargé de remplir les fonctions de paranymphe, et l'aga des janissaires, allèrent au seraï inviter le Sultan à honorer les fêtes de sa présence. Souleïman les reçut gracieusement, fit en termes pompeux l'éloge d'Ibrahim, et les renvoya comblés de présens. Pendant sept jours consécutifs, les silihdars, les sipahis, les ouloufedjis, les ghourebas, les djebedjis et les topdjis, furent traités de la manière la plus somptueuse; le huitième jour une fête brillante fut donnée aux janissaires, aux vizirs, aux beglerbegs et aux sandjakbegs; le neuvième, veille de celui où l'on devait aller chercher la fiancée au seraï, le Sultan se rendit au palais d'Ibrahim, pour ainsi dire entre deux murs d'or et de soie, toutes les maisons étant tapissées des plus riches étoffes. Ayant fait asseoir à sa droite le vénérable moufti Ali Djemali et à sa gauche le précepteur des jeunes princes Schems Efendi, destitué plus tard pour son ignorance [2], il présida aux conférences des professeurs des diverses académies, qui agitèrent devant lui des questions de controverse [3]. Ces discussions savantes terminées, le grand écuyer tranchant servit la table, d'abord pour le grand-vizir seul, ensuite pour les oulémas; le defterdar Moustafa

[1] C'est l'ancien beglerbeg de Roumilie qui, au siége de Rhodes, dirigeait les attaques contre le boulevard de la langue allemande.

[2] *Tables chronologiques* d'Hadji-Khalfa, p. 204.

[3] Petschewi, f. 31. Ali, f. 226, ixe récit du règne de Souleïman. Solakzadé, f. 103.

Tschelebi remplit l'office d'échanson, et présenta au Sultan des sorbets dans une précieuse coupe faite d'une seule turquoise; cette coupe avait été conservée dans le trésor impérial, et on faisait remonter son ancienneté jusqu'à Nouschirwan son premier possesseur. Les oulémas furent renvoyés chez eux chargés de sucreries et de confitures. A son retour au seraï, Souleïman reçut l'heureuse nouvelle de la naissance d'un fils auquel on donna le nom de Sélim (24 redjeb — 28 mai) [1]. Deux jours après, le paranymphe se rendit du seraï au palais d'Ibrahim, à la tête d'un nombreux cortége portant les *palmes des noces* [2]. Une de ces palmes était faite de soixante mille petits morceaux, une autre de quarante-six mille, et elles étaient sculptées en mille formes d'arbres, de fleurs et d'animaux fabuleux, tels que simourgh [3] et anka. Le 2 schâban (5 juin), Souleïman retourna au palais [4] récemment construit par Ibrahim sur l'Hippodrome, où il assista à des luttes, des danses, des courses, des tirs à l'arc et d'autres réjouissances publiques, et voulut bien accepter de plusieurs poëtes des kassidés en l'honneur des nouveaux époux; celle de Khiali (le riche

[1] Abdoulaziz-Efendi, f. 63. Djelalzadé, f. 82. Solakzadé, f. 103. Almosino, auteur digne de foi quand il parle, comme témoin oculaire, des événemens de son époque sous Sélim II, confond cependant tous les événemens du règne de Souleïman Ier. Ainsi il fait de la fête des noces d'Ibrahim la fête de la circoncision de son fils : Ibrahim n'avait pas de fils.

[2] Symbole de la force de l'homme.

[3] Triple vautour du Zendavesta.

[4] Ce palais est aujourd'hui celui des finances.

en imagination) eut les honneurs de la journée [1].

Ibrahim pouvait être considéré comme partageant avec le Sultan le pouvoir absolu. Quatre mois après son mariage, il reçut une nouvelle preuve de la confiance de Souleïman : il fut envoyé en Egypte avec une escadre, cinq cents janissaires, et quelques milliers de soldats, pour arranger les différends élevés entre le gouverneur Kasim-Pascha et l'intendant Mohammedbeg, et pour rétablir en même temps l'ancienne législation du pays (1er silhidjé 930 — 30 septembre 1524). Ibrahim avait à sa suite le général des ouloufedjis, Khaïreddin, le tshaouschbaschi (maréchal de la cour), Mohammed Ben Sofi, le defterdar Iskender Tschelebi, le teskeredji (maître des requêtes) Moustafa, et l'historien Djelalzadé [2]. Ce dernier, qui fut élevé plus tard à la dignité de reïs-efendi et à celle de nischandji, écrivit l'histoire du règne de Souleïman; son rang dans la hiérarchie administrative de l'empire et sa qualité de témoin oculaire rendent son ouvrage un des plus précieux à consulter et des plus dignes de foi. Au départ de l'escadre, le Sultan accompagna Ibrahim jusqu'aux îles des Princes, où il lui fit les adieux les plus affectueux; distinction inouïe chez les peuples d'Orient, et dont on ne connaît pas d'autre

[1] Ali. Petschewi. Djelalzadé, l. c. Voyez pour la description détaillée de ces fêtes, dans Marini Sanuto, t. XXXV, une lettre du baile de Constantinople à son fils : *Il Signor dono 30 gordine d'aspri di 100 l'una a li Ganizeri che anduvano 8000 alle nozze in ordine del Signor, et accettò l'invito con usarli parole in gran laude d'Ibrahim, trai pavioni* (tentes) *del Sr. era l'uno di Usun Hassan l'altro del Guri.*

[2] Djelalzadé, f. 81. Ali, f. 227. Ferdi, f. 91. Solakzadé, f. 103.

exemple dans l'histoire des souverains ottomans [1]. Au passage de la flotte sous les murs de Gallipoli, quelques prisonniers persans furent exécutés [2] par ordre du Sultan, conformément au fetwa rendu sous le règne de Sélim Ier, par lequel cette nation était déclarée ennemie de la foi et de l'empire; c'est ainsi que les sentimens élevés montrés par Souleïman au commencement de son règne subissaient déjà l'influence du fanatisme et d'une cruelle politique. Ibrahim, après avoir touché à l'île de Khios, où les administrateurs génois vinrent le complimenter et lui offrir des présens, aborda à Rhodes (10 moharrem — 7 novembre). La flotte ottomane ayant appareillé pour Alexandrie, fut rejetée par les vents d'automne sur les côtes de l'Asie-Mineure, et dut rentrer dans la baie de Marmaris trois semaines après son départ de Rhodes (1er safer — 28 novembre). L'incertitude de la navigation à cette époque de l'année détermina Ibrahim à continuer sa route par terre. Mohammed Emin, l'intendant d'Egypte, était sur le point de s'embarquer pour Constantinople afin d'y rendre compte de sa gestion, lorsqu'il apprit l'arrivée du grand-vizir à Ladakia; renonçant à son premier projet, il s'empressa de faire voile pour la Syrie et alla se présenter à Ibrahim, qui approuva sa conduite et le renvoya au Caire. Le gouverneur d'Egypte, Kasim-Pacha, vint par terre jusqu'à Damas, où il trouva dans le grand-vizir un juge indulgent pour les fautes que l'intendant reprochait à son admi-

[1] Djelalzadé, f. 81. Ali, f. 227. Ferdi, f. 91. Solakzadé, f. 103.
[2] Ferdi, f. 92.

nistration [1]. La présence d'Ibrahim à Haleb et à Damas réprima la cupidité et la tyrannie des beglerbegs de ces deux villes et leur imprima une crainte salutaire [2]; l'impartialité avec laquelle il rendit la justice partout sur son passage lui valut les bénédictions des populations.

L'entrée du grand-vizir au Caire (24 mars 1525) se fit avec une pompe devant laquelle pâlirent tous les souvenirs de la magnificence des sultans tscherkesses. Cinq mille janissaires, sipahis et mamlouks richement vêtus formaient son cortége. Les harnais que le Sultan lui avait prêtés pour cette occasion avaient une valeur de plus de cent cinquante mille ducats. Les étendards de sa cavalerie étaient bleus et blancs, contrairement aux couleurs nationales des Turcs. Ses pages, comme ceux du Sultan, portaient des bonnets et des vêtemens d'étoffes d'or; il en était de même des mamlouks de sa suite [XXVII]. Chaque jour des trois mois qu'Ibrahim passa au Caire fut marqué par un acte de justice ou de bienfaisance; il s'occupa sans relâche à donner de nouvelles lois ou à modifier les anciennes suivant les besoins du pays, à sonder les plaies de l'administration et à y porter remède. Les scheïkhs des puissantes tribus des Beni Hawaré et des Beni Bakar, accusés de trahison, expièrent leur crime par

[1] Ferdi, f. 95-96.

[2] Djelalzadé. Solakzadé. Ali. Ferdi, l. c. Dans un entretien cité par Djelalzadé, le grand-vizir reprocha à Kasim les présens qu'il avait reçus du beglerbeg Sinandjik, et qui, disait-il, ne pourraient le sauver, s'il se trouvait un accusateur contre lui.

le supplice de la potence. Les chefs des autres tribus arabes dans la basse et dans la haute Egypte, jusqu'aux Oasis et à la Nubie, furent sommés de se reconnaître vassaux du Sultan et de venir prêter serment de fidélité; des crieurs publics parcouraient la ville, invitant ceux qui auraient à se plaindre des autorités à venir exposer leurs griefs. Les pauvres emprisonnés pour dettes furent rendus à la liberté [1]; des réglemens particuliers pourvurent à l'éducation et à l'entretien des orphelins [2]. Ibrahim ordonna d'élever dans la citadelle, en face du palais du gouverneur, deux tours destinées à la garde du trésor public; il fit rétablir à ses propres frais la mosquée d'Omar, près du Nilomètre, qui était à moitié ruinée. Les registres des impôts furent remis sur le pied où ils étaient sous les sultans Kaïtbaï et Ghawri [3]. D'après les calculs du defterdar, Ibrahim fixa à quatre-vingt mille ducats [4] le montant des sommes à percevoir par la Porte sur le gouvernement d'Egypte, déduction faite des frais administratifs. Pendant que le service public marchait ainsi vers sa réorganisation, Schedjâ Aga, général des ghourebas, arriva au Caire, porteur d'une lettre de

[1] Djelalzadé, f. 88. — [2] *Ibid.*, f. 89.

[3] Djelalzadé. Solakzadé, f. 104. Ali, f. 227, XIII[e] récit du règne de Souleïman. Ferdi. Voyez le *Kanounnamé d'Égypte*, dans Digeon; *Nouveaux Contes turcs et arabes, précédés d'un Abrégé chronologique de la Maison ottomane et du gouvernement d'Égypte*. Paris, 1781. Voyez aussi les trois *Mémoires* de M. de Sacy *sur la nature et les révolutions du droit de propriété territoriale en Égypte*, dans les *Mémoires de l'Institut de France*, t. I et VII.

[4] Solakzadé. Djelalzadé. Ali, l. c. Petschewi et Loutfi.

Souleïman, qui laissait à la nomination d'Ibrahim la place de gouverneur d'Egypte, et l'invitait à revenir à Constantinople le plus tôt possible [1]. Ibrahim, après avoir confié l'administration du pays à Souleïman-Pascha, beglerbeg de Syrie, quitta le Caire le 22 schâban 931 (14 juin 1525). A son passage à Damas, il confirma les priviléges et franchises des Vénitiens, rétablit pendant son séjour à Kaïssariyé les begs turcomans de Soulkadr dans les fiefs qu'on leur avait retirés (7 septembre), et rentra à Constantinople, en y déployant encore plus de luxe qu'au Caire [2]. Les gardes-du-corps et les vizirs allèrent à sa rencontre jusqu'à quatre stations de la ville, et lui offrirent, de la part du padischah, un cheval arabe, dont les harnais, garnis de pierres précieuses, étaient estimés à deux cent mille ducats. Ibrahim en retour fit don au Sultan d'un bonnet ayant une valeur égale. Sept jours après, la naissance d'un quatrième fils vint encore accroître la joie que ressentait Souleïman de la pacification de l'Egypte et de l'arrivée de son favori [3] (14 septembre).

[1] Les mêmes.

[2] Marini Sanuto, t. XL. *Ayas Bascia andava avanti poi Mustafa Bascia, poi lui solo fra i Solachi — presentò al Sig. uno capo d'oro con gioje comprata 200,000 zecchini — un diamante di 58 carati costa 30m. Z 2. Uno di carati 21 costa 18m. Z. 3. Uno di 11 carati costa 18 m. Z. Un smerraldo 15m. Z. — Comandamento dato da Ibrahim Bascia al Bailo di Venezia in Damasco.* (*Rapport de l'ambassadeur vénitien.*)

[3] *Il 14 settembre nascete al Sig. un fiol, si che ha 4 mascoli, il primo d'età 8 anni.* Marini Sanuto, l. c.

LIVRE XXVI.

Révolte des janissaires. — Rapports hostiles avec la Perse; relations d'amitié avec la France et la Pologne. — Événemens militaires en Croatie. — Invasion de la Hongrie. — Bataille de Mohacz, résultats de cette bataille. — Révolte en Asie. — Conquête de châteaux-forts en Bosnie, en Croatie et en Esclavonie. — Ambassades de Zapolya et de Ferdinand à Souleïman. — Ibrahim-Pascha est nommé serasker de toutes les armées ottomanes. — Prise d'Ofen, siége de Vienne. — Cause de la retraite des Ottomans.

Avant de parler des relations diplomatiques que Souleïman eut à cette époque de son règne avec les puissances étrangères, jetons un regard en arrière sur les événemens accomplis à l'intérieur entre le départ du grand-vizir pour l'Egypte et son retour à Constantinople, événemens qui avaient motivé son rappel.

Ferhad-Pascha qui, lors de l'expédition de Rhodes, avait cherché à assouvir, dans la principauté de Soulkadr, sa rapacité et son instinct sanguinaire par l'extermination de la famille Schehzouwar, avait continué à se montrer plutôt le bourreau que le gouverneur de la province confiée à ses soins. Ses exactions et l'exécution de plus de six cents personnes injustement mises à mort criaient vengeance [1]. Souleïman, sur les

[1] Ali, f. 229, xi[e] récit du règne de Souleïman. Ferdi, f. 74 et 99. Solakzadé, f. 104. Djelalzadé, l. 90. Petschewi, f. 31.

plaintes multipliées qui lui arrivèrent d'Asie, rappela Ferhad-Pascha ; mais vaincu par les instances de la sultane-mère (Walidé) et de sa sœur épouse du coupable, il lui assigna le gouvernement de Semendra avec sept cent mille aspres de traitement, dans l'espoir sans doute qu'un pareil revenu mettrait des bornes à ses concussions, et que le voisinage du siége du gouvernement lui imposerait une administration plus équitable. Mais rien ne pouvait corriger la nature originellement mauvaise du Dalmate ; il opprima les ressortissans de son nouveau gouvernement comme ceux de l'ancien, et appela sur lui la colère du Sultan, qui, dans cette circonstance, donna une nouvelle preuve de ses sentimens d'inflexible justice, en le faisant exécuter, bien qu'il fût son beau-frère (4 moharrem 931 — 1er novembre 1524) [1]. Cet exemple de sévérité et la destitution de Khourrem-Pascha, qui fut remplacé dans son gouvernement de Syrie par Souleïman, kapitan de la flotte, exercèrent une heureuse influence sur les hauts fonctionnaires de l'empire. Immédiatement après le départ de son grand-vizir, le Sultan avait quitté sa capitale et était allé passer pour la première fois l'hiver à Andrinople. Il ne présidait le diwan que deux fois par semaine, et donnait la plus grande partie de son temps à la chasse.

[1] *Rapport,* à la date de l'année 1526, *de l'ambassadeur vénitien* Piero Bragadino, dans Marini Sanuto, t. XLI : *Ferhad bassa fu cugnado del Sgr., mediante la moie e la madre sostenuto, ha perso il Ghazali, Alaeddule* (Schehzouwar) *sua moglie sorella del Signor bellissima donna vestita di negro.*

Comme la main du maître ne pesait plus sur l'administration, la marche des affaires ne tarda pas à s'en ressentir, surtout à Constantinople, où les janissaires commençaient à murmurer de leur inaction et de celle du Sultan. Ces sourds mécontentemens éclatèrent en une révolte ouverte, lorsque Souleïman à son retour d'Andrinople, au lieu de se rendre au seraï, s'arrêta au *palais des eaux douces* [1]. Le 25 mars 1525, trois jours après l'arrivée du Sultan [I], les janissaires mirent au pillage les maisons d'Ibrahim-Pascha, d'Ayaz-Pascha, du defterdar, la douane et le quartier des juifs. Souleïman vola au seraï pour conjurer l'orage par sa présence. Plusieurs des meneurs de la sédition ayant osé venir lui demander un présent au nom des troupes, il en tua trois de sa propre main; cependant il dut se retirer et céder aux menaces de leurs compagnons qui avaient déjà tendu leur arc contre lui. Mille ducats distribués à propos apaisèrent la révolte; mais l'aga des janissaires, Moustafa, l'aga des sipahis, et plusieurs officiers soupçonnés d'avoir excité ou favorisé les troubles, furent mis à mort ou destitués.

C'est dans l'indiscipline des janissaires qu'il faut chercher les motifs du rappel d'Ibrahim [2], et de l'expédition par laquelle on chercha à occuper l'instinct

[1] Marini Sanuto, t. XXXVIII. Piero Bragadino, à la date du 25 mai 1525 : *Avvisa come il Sr. tornato della caczia dove esser stato con persone 50 mille.*

[2] Ferdi, f. 101. Marini Sanuto. Piero Bragadino, dans son *Rapport* du 22 mai : *Il Sgr. a scritto a Ibrahim Bassa ritornar del Cairo che vengi per terra.*

belliqueux et pillard de cette farouche milice. Depuis l'avènement de Souleïman, il n'y avait pas eu de paix signée avec les deux voisins les plus redoutables de l'empire, les Persans *hérétiques* et les Hongrois *infidèles*, et quoique la Porte ne fût pas en guerre déclarée avec ces deux puissances, cependant les hostilités n'avaient jamais entièrement cessé. Le fondateur de la dynastie des Saffis, Schah Ismaïl, était mort depuis un an environ; comme la nouvelle de cet important événement, qui fut reçue à Constantinople peu après les noces du grand-vizir, n'était pas arrivée par voie d'ambassade, Souleïman se crut dispensé des félicitations d'usage envers le nouveau schah Tahmasb. Bien plus, il lui fit écrire par son secrétaire d'état, l'historien Djelalzadé, une lettre dont le ton injurieux et menaçant prouve que la barbarie du style diplomatique des Ottomans égalait la barbarie de leur politique à l'égard des hérétiques et des infidèles. Après avoir rappelé au schah de Perse, dans les termes les plus insultans, la défaite d'Ismaïl par Sélim, le Sultan continue ainsi: « Si dans ta nature corrompue par l'hérésie, il y avait seulement un atôme d'honneur et de zèle, tu aurais dû périr depuis long-temps; mais tu es resté pour servir d'objet à notre clémence, et tu es destiné à vivre sous l'éternelle menace de notre sabre. Pourquoi n'as-tu pas envoyé à notre cour, vers laquelle afflue le monde entier, et qui peut être comparée au ciel, un de tes grands, pour venir se prosterner devant nous en signe de ta soumission, et nous faire acte de vassalité? Ton peu de raison et ton arrogante

négligence me déterminent à me rendre, si Dieu le veut, dans les pays d'Orient. J'ai résolu de porter mes armes à Tebriz et dans l'Azerbeïdjan, et de dresser ma tente dans l'Iran, le Touran, à Samarkand et dans le Khorassan. Mes expéditions victorieuses contre les infidèles hongrois et francs, contre Belgrade et Rhodes, les deux plus grandes forteresses de la terre habitée, et qui sont chacune une merveille du monde, ont seules retardé jusqu'à ce jour l'exécution de mon projet. En vertu de la sentence: *Nous t'avons promis une victoire éclatante* [1], *et Dieu te garde ses secours* [2], ces places sont tombées dans le cercle de nos conquêtes, la maison des faux dieux est devenue le temple de l'islamisme, le siége des idoles a été changé en celui des croyans, l'infidélité et l'hérésie ont été anéanties. *Loué soit Dieu, qui nous a accordé cette grâce* [3]. Maintenant fais attention que je dirige mes rênes victorieuses vers toi; je te l'annonce parce que c'est l'usage des héros de déclarer la guerre d'avance à l'ennemi. Avant donc que les masses de mon armée, hautes comme des montagnes, viennent envahir ton pays, avant qu'elles renversent ton empire et exterminent ta famille, ôte la couronne de ta tête, et reprends comme tes ancêtres l'habit de moine, accepte ton sort en derwisch et cache-toi dans la retraite de ton humiliation. Si tu veux venir mendier à ma Porte un morceau de

[1] *Enna fetahna leké fethen moubinen.*

[2] *We yanssarek allahou nassren afizen.*

[3] *El hamdou lillahi ellezi hedana lihaza.*

pain au nom de Dieu [1], je remplirai tes désirs, et tu ne perdras que tes Etats; si au contraire, imitant l'orgueil de Pharaon et la démence de Nemrod, tu continues à marcher dans la voie de l'erreur, tu apprendras bientôt par le cliquetis des armes et le bruit du canon que tu es perdu. Lors même que tu te déroberais sous la poussière comme une fourmi, ou que tu t'envolerais dans les airs comme un oiseau, je ne t'en poursuivrais pas moins, je te saisirais avec l'aide de Dieu, et je purgerais le monde de ton ignominieuse présence. Tu répondras à mon ferman qui frappe comme la destinée, et tu prendras conseil des circonstances. Heureux celui qui suit la voie du salut [2]! »

Souleïman écrivit dans le même sens et le même style au beglerbeg du Diarbekr et au schah du Ghilan [3]. Tahmasp, au lieu de répondre à la Porte, envoya, comme autrefois Ismaïl, un ambassadeur au roi de Hongrie et à l'empereur d'Allemagne Charles-Quint, pour contracter avec eux une alliance offensive et défensive [4]. Le Sultan, qui alors était occupé à appaiser les troubles d'Egypte, confirma les dispositions hostiles de sa lettre, par l'ordre donné à Ibrahim de mettre à

[1] *Schéyoun lillah;* c'est l'expression dont se servent ordinairement en mendiant les derwischs et les santons: Souleïman la rappelle ici au schah comme au descendant du scheïkh Haïder.

[2] *Selam ala men itebaa el-houda.*

[3] Dans le *Journal* de Souleïman se trouvent les lettres de Souleïman au schah de Perse, au beglerbeg du Diarbekr et au schah du Ghilan, sous les nos 27, f. 77; 28, f. 79, et 27, f. 75.

[4] Marini Sanuto, t. XXXVI, cite les lettres du schah de Perse, apportées par un frère appelé Pierre (*fratrem Petrum*).

mort tous les Persans prisonniers à Gallipoli. Le grand-vizir qui, en apprenant en Egypte la révolte des janissaires, avait dédaigné d'en faire un secret d'État, et avait au contraire livré cette nouvelle à la publicité en prenant des vêtemens de deuil [1]. donna par son retour une nouvelle impulsion à l'action gouvernementale, et affermit Souleïman dans ses projets de guerre. L'hiver se passa en préparatifs de toute sorte, sans qu'on sût s'ils étaient destinés contre la Hongrie ou contre la Perse. Des vaisseaux furent construits, des canons fondus. A cette époque, l'artillerie des Ottomans avait une formidable supériorité sur celle des autres États de l'Europe, et avait été un de leurs principaux élémens de succès dans la prise de Rhodes et de Belgrade [2]. Cependant l'expédition projetée par Souleïman ne put pas rester long-temps un secret. La Porte était à cette époque en paix avec Venise; bien que son premier traité avec la France n'ait été conclu que dix ans plus tard, cependant des relations amicales existaient déjà entre les deux puissances, qui commençaient à échan-

[1] *Ibraim sentita la mozion fatta per i Janizzari si e vestito di nero.* Marini Sanuto, t. XXXIX; ces détails sont tirés du *Rapport de l'ambassadeur vénitien à Constantinople*, daté du 18 juillet 1525. Le même rapport s'exprime ainsi sur l'exécution des agas des janissaires et des sipahis, dont nous avons parlé plus haut : *Il Signor fece taiar la testa al Aga dei Janizzeri giovane di 35 anni, a molti capi fece taiar il soldo ed altri si che il Capo dei Sipahi apichato havendosi lamentado i Sipahi che taiava il soldo, il Signor fatto ritener il Capo dei Sipahi.*

[2] *Rapport* de Piero Bragadino, daté de Constantinople, dans Marini Sanuto, t. XXXVIII, 1525 : *Il Sr. ha mandà il suo capo di Bombardieri a veder l'artilleria, vuol aver 600 archebusi, fa getar basilischi che per ogni galia ne hebbi uno per le grosse di 8 e le sottile di 9.*

ger des lettres et des ambassades. François I[er] avait écrit à Souleïman et l'avait pressé d'envahir la Hongrie, afin d'y occuper Charles-Quint [1]. Avant d'entrer dans le récit des guerres mémorables qui vont suivre, nous allons passer rapidement en revue les événemens les plus importans dont les frontières de Hongrie et de Valachie ont été le théâtre pendant les cinq années écoulées depuis la prise de Belgrade jusqu'à la bataille de Mohacz.

La Valachie n'avait encore été que tributaire de la Porte; mais Souleïman résolut de l'ajouter à ses États et d'y mettre un gouverneur de son choix. Mohammedbeg, qui lors du siége de Belgrade (1521) avait été chargé d'envahir la Transylvanie et la Valachie, s'empara par ruse du fils du dernier voïévode, Nagul-Bessaraba, âgé de sept ans. Il envoya le jeune prince avec sa mère et ses parens à Constantinople, et préluda à la future domination de la Porte en Valachie par la nomination de plusieurs Turcs aux places de sénéchaux (soubaschis)[2]. Les boyards élurent pour prince un ancien moine nommé Radul, et envoyèrent une députation au Sultan, avec prière de confirmer leur élection. Les députés furent étranglés, et les gens de leur suite renvoyés avec le nez et

[1] Aucun historien européen ne parle de ce fait, pas même Flassan; il faut consulter à cet égard les historiens ottomans et les *Rapports de l'ambassadeur vénitien* (dans Marini Sanuto, t. XLI), et Djelalzadé, f. 104. Piero Bragadino, sous la date du 2 février 1526, dit : *L'ambassador di Francia è stato expedito, il hanno donato asperi Xm. una veste d'oro.*

[2] Engel, *Histoire de Valachie*, p. 203, d'après la lettre du roi Louis II à Sigismond de Pologne; voyez *tom. actionum regis Sigismundi.*

les oreilles coupés, pour apprendre cette réponse aux boyards [1]. Mohammedbeg battit à Tergovitsch le moine couronné. et se proclama après la victoire sandjakbeg de Valachie [2]. Les Valaques implorèrent le secours du comte de Zips, Jean Zapolya; pour prévenir l'invasion du pays par ce redoutable auxiliaire, Mohammedbeg s'empressa de signer avec les boyards un traité qui leur garantissait leurs anciens priviléges et le droit de choisir leur chef. Un envoyé du Sultan, accompagné de trois cents cavaliers, apporta au prince nouvellement élu le diplôme d'investiture et les insignes de sa dignité, c'est-à-dire le drapeau, le tambour et la masse d'armes. Le jour de la cérémonie de l'installation, au moment où le commissaire aurait dû offrir la masse au prince, il l'en frappa et le tua devant tous les boyards, dont plusieurs partagèrent le même sort [3]. A cette nouvelle, Zapolya fit passer la frontière à un corps hongrois qui opéra sa jonction avec les troupes valaques; et un second Radul. parent de Bessaraba, porté au trône par les boyards, disputa la domination du pays à Mohammedbeg dans cinq batailles consécutives. Radul ayant été complètement défait dans la dernière, Zapolya vint à son secours à la tête de trente mille hommes et le rétablit dans sa principauté; toutefois, en se retirant, il lui donna le conseil de traiter avec les Turcs, ne pouvant lui-même répondre de l'appuyer à

[1] Engel, *Histoire de Valachie*, p. 202, *del Chiaro*, et *Epistola Michaelis Bocignoli Ragusei*, 29 juin 1524. — [2] Engel, l. c.

[3] *Clavam ferream capiti impingit.* Bocignoli.

l'avenir. Radul, convaincu de l'inutilité de la lutte, vint se livrer au Sultan, qui le retint à sa cour, et lui donna Wlad pour successeur; mais celui-ci n'ayant pu s'entendre avec les boyards et ayant été forcé de s'enfuir [1], Souleïman rendit Radul à sa principauté, sans autre condition que celle d'un tribut de quatorze mille ducats, au lieu de celui de douze mille précédemment perçu [2]. Wlad, de retour à Constantinople, obtint une pension de cinquante aspres par jour, et son fils, âgé de seize ans, une du double, apparemment parce que la beauté du jeune favori trouva plus grâce devant Souleïman que le malheur du père [3].

C'était une des nécessités les plus impérieuses, et en même temps une des manœuvres les plus habiles de la politique ottomane d'avoir la paix non seulement à l'intérieur, mais encore avec les grandes puissances étrangères de l'est et de l'ouest, afin de pouvoir concentrer sur un même point toutes les forces de l'Etat. Il fallait donc pacifier la Valachie et la Moldavie, et entrer en négociations avec le roi de Pologne pour installer avec plus de facilité le khan de Crimée. Souleïman envoya dans la presqu'île mille janissaires, cent chariots d'artillerie, et ordonna en même temps

1 Engel, *Histoire de Valachie*, p. 205.

2 Les douze mille ducats de tribut se trouvent consignés dans Bocignoli.

3 *Rapport de l'ambassadeur vénitien* Piero Bragadino, baile de Constantinople, du mois de février 1525 : *El Ducha di Valachia è partito, e stato ben accarezzato, il Sr. li da certe saline e lui da al Sr.* 14 *mille duchati di tributo. El ducha vecchio, vol il Sr. che resti in Constantinopoli in pension di aspri* 50 *al giorno, il suo fiol, che di anni* 16 *molto disposta della persona, li dava aspri* 100 *al dì.*

la levée de dix mille cavaliers (juin 1525)[1]. Au milieu de tous ces préparatifs, un ambassadeur de Sigismond, roi de Pologne, arriva à Constantinople avec une suite de cent chevaux; admis à l'audience du Sultan, il lui offrit six vases d'argent; puis, au sortir du seraï, il fut, d'après l'usage, invité à un repas par les vizirs. Les dispositions bienveillantes qui l'avaient accueilli à son arrivée ne se démentirent pas; après un séjour de cinq mois, il retourna en Pologne après avoir obtenu le renouvellement de la trève pour cinq ans (novembre 1525)[2]. Raguse avait tout récemment aplani quelques différends élevés entre elle et la Porte, par un présent de cinq mille cinq cent soixante ducats[3]. La république de Venise entretenait régulièrement un baile à Constantinople, sans compter les chargés d'affaires qu'elle y envoyait dans toutes les circonstances politiques[4]. A cette époque, la France elle-même accrédita pour la première fois auprès de la Porte un ambassadeur qui reçut du Sultan un présent de dix

[1] *Li Tatari havendo mosso il loro Sr. con tradimento il Sr. subito spazzò un altro Sangiacho con 1000 Janizeri e 100 carete di artigleria, con tutti li Bombardieri e mandamenti ai Sangiachi di vicinanza, sicche sarano di 10 mille cavalli.* Piero Bragadino, dans son *Rapport de Constantinople* du 30 juin 1525. Marini Sanuto, t. XXXIX. La date véritable est 1525 et non pas 1523, comme l'assure l'auteur de l'*Histoire de la Tauride.*

[2] *Jonse un ambassador del Rè di Polonia con* 100 *cavalli, presentò* 6 *cope d'argento, manzò colli* 3 *Bassa, e veniva per prolongar la tregua per anni sei.* Piero Bragadino, dans son *Rapport* du 6 novembre 1525, et Marini Sanuto.

[3] Engel, *Histoire de Raguse*, p. 199.

[4] Piero Bragadino fut remplacé par Pietro Zen avec lequel il resta quelque temps. Marini Sanuto, 1526.

mille aspres, des vêtemens d'honneur, et. ce qui était plus important, la promesse d'une expédition en Hongrie pour faire diversion dans les forces de Charles-Quint et de son frère Ferdinand [1]. Le roi de Hongrie, qui jusqu'alors avait seul hésité à conclure un traité avec les Turcs, s'y détermina enfin lorsqu'il vit la république de Venise lui refuser huit mille ducats qu'il avait cru pouvoir réclamer d'elle [II].

Depuis la conquête de Belgrade, la Hongrie, la Croatie et la Dalmatie étaient restées ouvertes aux incursions des Ottomans, et plusieurs engagemens avaient eu lieu, qui trouveront leur place naturelle ici. Dans l'année qui suivit la chute de Belgrade (1524), les Ottomans prirent les villes dalmates d'Ostrovizza et de Scardona, mais ils furent repoussés de Knin et de Crupa par les garnisons autrichiennes de ces deux places [2]; cependant cet échec n'empêcha pas les akindjis de saccager, sous la conduite de Ferhadbeg Mikhaloghli, toute la contrée entre la Save et la Drave, et de mettre la Croatie à feu et à sang jusqu'à la Carniole [3]. Deux ans plus tard, quinze mille akindjis furent complètement battus en Syrmie par le belliqueux évêque Paul Tomori, qui leur reprit tous leurs pri-

[1] *L'ambasciador di Francia è stato expedito, li hanno donato aspri* 10,000, *una veste d'oro.* Piero Bragadino. Marini Sanuto, t. XI, 1526. Solakzadé, f. 104. Flassan et tous les historiens de François Ier et de Charles-Quint se taisent sur cette ambassade, qui est consignée dans les rapports vénitiens et les histoires ottomanes.

[2] Engel, *Histoire de Dalmatie*, p. 566.

[3] Valvasor, IV, p. 421.

sonniers, et envoya à Louis II, à Ofen [1], la tête de Ferhadbeg, quarante drapeaux, un grand nombre de chevaux, et des armes incrustées d'or et d'argent. Malgré cette notable défaite, Khosrew, Sinan et Balibeg, sandjakbegs de Verbosen, de Monastir et de Semendra, ne tardèrent pas à paraître devant Yaiczé; mais la garnison, sous les ordres de Pierre Keglevich et de Blas Chery, repoussa victorieusement toutes leurs attaques. Quelques mois auparavant, Blas Chery, ayant été provoqué en combat singulier par le capitaine turc Djem, lui avait d'un seul coup tranché la cuisse qui était tombée tout armée de sa botte et de son éperon. Christophe, comte de Frangipan, l'homme de guerre qui avait donné tant de preuves de sa valeur à l'empereur Maximilien dans ses campagnes d'Italie, le beau-père du cardinal de Gurk, l'ambassadeur de Charles-Quint, vint à la tête de seize mille hommes débloquer Yaiczé; il défit les Turcs en vue de la place, leur enleva leur camp, la tente de Khosrew, soixante drapeaux et toute leur musique militaire [2]. Ce brillant fait d'armes fit donner à Frangipan, par le roi Louis II, le titre de *protecteur* de la Dalmatie et de la Croatie [3]. Les Martoloses ou soldats des frontières, au nombre de quatre cents, étaient sortis de Scardona quelque temps avant la victoire du comte de Frangipan, et s'étaient jetés sur la Dalmatie,

[1] Istuanfi, éd. de Cologne, 1622, p. 104, et Tubero; d'après eux, Catona, XIX, p. 478.

[2] Istuanfi, 105-107. Tubero. Catona, XIX, p. 483.

[3] Schimek, p. 205. Engel, p. 566.

où ils avaient ravagé Scouza, château du comte Carlovich, et fait plus de trois cents prisonniers, parmi lesquels plusieurs nobles du pays [1].

Ces événemens n'étaient que le prélude de la campagne de Mohacz, que Souleïman conduisit en personne comme celles de Rhodes et de Belgrade. Le commandement en second fut donné au grand-vizir, dont la faveur n'avait fait que croître depuis son retour d'Egypte ; sa puissance s'augmentait encore de la nullité relative des autres vizirs. Le premier, Moustafa, avancé en âge et paralytique, gardait presque constamment le lit [2] ; le second, Ayas [3], d'origine albanaise comme Moustafa, ne sachant ni lire ni écrire, ne parlant qu'avec peine, et n'étant qu'un homme d'action, ne paraissait au conseil que pour la forme. Les avantages que donnaient à Ibrahim sur ses collègues, ou son âge, ou son éducation distinguée et l'amitié du Sultan, rendaient toute rivalité impossible. L'intimité de

[1] « Turchi e Martolosi di Scardona e quelli lochi circumvicini da circha » 400 sono andati assaltar Scusa, luocho del conte Zuane Carlovich, e » l'hanno tolto, e sacheziato e menato via anime 308 e preso molti nobili » fra i quali due Perosichi. » Marini Sanuto, t. XXXVII.

[2] « Mustafa di anni 84, Albanese vecchio, ammalato di gota, sta di » 12 mesi 8 in letto, savio, cugnado del G. Sgr. aveva per moje sua so- » rella, fu moglie di Bostanzi Bassa al qual Selim suo padre fece taiar la » testa, per aversi portà mal contra il Sofi, lo chiamano amico vecchio del » Sgr. e ha gran piacer che sia detto, questo disordinato lussurioso per » lo molto a schiavi 700, e intrada 70 mille ducati. » Piero Bragadino, *Rapport* de l'année 1526. Marini Sanuto, t. XLI.

[3] « Il terzo vezir Ayas, Albanese di 44 anni, non sa leger, uomo di » guerra, non sa scriver e meno parlar, ha schiavi 600, intrada 60,000 » ducati pocco cervello e la madre e tre fratelli monachi à la Valona, à » la quale manda cento zecchini l'anno. » Marini Sanuto, l. c.

Souleïman et du grand-vizir était devenue telle, que non seulement ils prenaient d'ordinaire leurs repas ensemble, mais encore qu'ils faisaient souvent dresser leurs lits l'un à côté de l'autre afin de ne point se séparer. Il se passait peu de jours, même de ceux que remplissaient les occupations les plus importantes, où Souleïman et Ibrahim n'échangeassent des billets dès la matinée, et ne passassent la soirée ensemble. On s'étonnera moins de cette faveur sans exemple, si on considère combien le talent musical et l'immense lecture d'Ibrahim devaient donner de prix à sa société, surtout au milieu d'une nation à demi barbare. Ibrahim possédait, outre le grec, sa langue maternelle, le turc, le persan et l'italien; il aimait beaucoup l'étude de l'histoire et de la géographie, mais sa lecture de prédilection était celle des hauts faits d'Annibal et d'Alexandre. Cette liaison entre le Sultan et le grand-vizir, fondée non seulement sur leur parenté, mais encore sur les affinités plus puissantes de l'âge et du caractère, durait déjà depuis six ans sans qu'aucun nuage fût venu l'obscurcir [1]. Lorsque le départ pour

[1] « Ibraim di anni 33 (Souleïman avait trente-deux ans) nostro suddito » dela Parga; smarto si diletta di ogni cosa di farsi legger libri di romancie, » la vita di Alessandro Magno, di Hannibale, di guerre, compone à gran » piacer di musica a piacere di saper della condizione dei Signori, dei siti di » terre e d'ogni altra cosa, copia ogni cantilena che puo aver, e dotto, lege » persiano, molto amado dal Sr. dorme spessissimo al Seraio in un letto che si » tocca uno ad uno; ogni giorno il Sr. li scrive qualche polizza di sua mano » e la manda per il suo muto. Da anni 6 insieme hanno fatto questa vita » insieme, ha intrada ducati 150 mille, 100,000 di Bassa, 50,000 di Beg- » lerbego, schiavi 1500, vestido d'oro, a la madre con due fratelli al Seraio, » il padre al un Sangiaco. » Piero Bragadino, dans Marini Sanuto, t. XLI.

la Hongrie eut été résolu, Ibrahim, qui accompagnait son maître avec les deux autres vizirs, fut chargé d'inviter le nouveau baile vénitien à suivre l'armée, comme avait fait son prédécesseur, lors du siége de Rhodes; mais celui-ci s'excusa sur son âge et ne se rendit point aux désirs du Sultan [1], pour ne point faire soupçonner à Charles-Quint et au roi Louis II la possibilité d'une connivence de Venise avec lès Ottomans. Le principal organe de la Porte dans les négociations avec les puissances chrétiennes, l'interprète Younisbeg, faisait aussi partie de l'expédition. Alibeg, accrédité en qualité d'ambassadeur auprès de Venise, sous Bayezid II, était mort et avait été remplacé par Younisbeg [2], que nous avons vu annoncer l'avènement de Souleïman au doge Loredano. L'année qui précéda la campagne de Hongrie vit mourir le moufti Ali Djemali [3]; il avait occupé pendant vingt ans avec honneur la première dignité de la loi. Souleïman ne crut pouvoir mieux honorer la mémoire de Djemali, qu'en lui donnant pour successeur un des plus grands savans dont s'enorgueillissent les lettres ottomanes, Kemalpaschazadé, également célèbre comme légiste, philologue et historien [111].

Souleïman pouvait se reposer du soin de l'adminis-

[1] Piero Bragadino e Pietro Zen da Constantinopoli. *Rapport* du 26 mars 1526, dans Marini Sanuto, t. XLI.

[2] *Rapport de l'ambassadeur vénitien,* dans Marini Sanuto, t. XL : *In loco di Alibei, che morite, il Sr. ha fatto Junisbei, che fù orator alla Signoria al tempo del Loredan.*

[3] Hadji-Khalfa, dans sa *Liste des Moufits*, p. 128.

tration de Constantinople, pendant son absence, sur un moufti tel que Kemalpaschazadé, et un kaïmakam tel que Kasim-Pascha, l'ancien gouverneur d'Égypte [1]. Après avoir visité les tombeaux d'Eyoub, d'Eboulwefa, de son père, de son grand-père et de son bisaïeul [2], il partit, le 11 redjeb 932 (23 avril 1526), avec une armée de plus de cent mille hommes, et trois cents bouches à feu [3]. La superstition ottomane regarda le jour du départ comme doublement heureux : d'abord il coïncidait avec la fête de Khizr, c'est-à-dire du gardien de la source de vie, du génie qui fait verdir les champs, époque solennelle où les sultans quittent leur palais d'hiver pour leur palais d'été [4], et où les chevaux des écuries impériales sont triomphalement menés aux pâturages [5]; en outre, c'était un lundi, jour considéré comme le plus favorable aux voyages, parce que Mohammed et d'autres grands hommes ont commencé un lundi les deux grands voyages des hommes, ceux de la vie et de la mort [6]. La marche de l'armée à travers les provinces ottomanes se distingua par la plus stricte discipline : il était défendu sous peine de mort d'entrer dans les champs ensemencés, d'y faire paître les chevaux et

[1] *Histoire* de Kemalpaschazadé, f. 14. — [2] Solakzadé, f. 104.

[3] Ferdi, f. 106.

[4] Dans la *Collection des Rapports* du grand-vizir Raghis-Pascha, ainsi que dans d'autres *Inschas*, se trouvent plusieurs exemples des discours adressés en cette circonstance au Sultan par le grand-vizir pour l'engager à aller habiter la campagne.

[5] Mouradjea d'Ohsson.

[6] *Sükerdan* d'Ibn-Hodjla, à la Bibliothèque impériale de Vienne, no 459.

d'enlever les bestiaux des propriétaires. Les contrevenans furent décapités ou pendus; la sévérité du Sultan n'épargna pas même quelques juges qui avaient enfreint ses ordres [1]. Les jours de halte, Souleïman passait ses troupes en revue, tenait conseil ou recevait les ambassadeurs des puissances étrangères. Le 5 avril, l'ambassadeur du prince de Moldavie vint lui offrir le tribut d'usage; quelques jours plus tard, il donna audience à Seïfoulah, fils du médecin de Sélim, Akhi Tschelebi, et l'attacha à sa personne en qualité de médecin, avec un traitement de soixante aspres (un ducat) par jour [2].

Des pluies abondantes augmentèrent les difficultés du passage de l'Hémus, et rendirent presque impraticables les six défilés qui conduisent de Filibé à Nissa [IV]. A Filibé, la cavalerie d'Anatolie opéra sa jonction avec le reste de l'armée. Afin d'éviter les embarras qui auraient résulté du passage de toutes les troupes par l'étroit défilé de la Porte de Trajan, cette cavalerie se détourna vers l'est, et effectua son entrée en Bulgarie par le Pas d'Isladi [3]. Le grand-vizir se sépara à Sofia du Sultan, le joignit ensuite sur les bords de la Morawa, et prit de nouveau les devans en se dirigeant sur Peterwardein. Les sandjakbegs de la Bosnie et de l'Herzegovine joignirent l'armée sur les bords du Danube, dans les environs de Belgrade; la flottille ottomane, composée de huit cents nassades et

1 *Journal* de Souleïman, à la date des 10, 11 et 31 mai, et des 5 et 19 juin.

2 *Journal* de Souleïman, les 5 et 20 mai. — 3 *Ibid.*, le 23 mai.

caïques, et montée par des janissaires sous les ordres de Mikhaloghli, d'Iskenderoghli et d'Yakhschibeg, vint jeter l'ancre en face du camp. A Belgrade, le Sultan reçut, trois mois après son départ de Constantinople, à l'occasion des fêtes du Beïram [1], les félicitations des chefs de l'armée et des hauts dignitaires de l'empire (1er schewal 932 — 11 juillet 1526). Cependant le grand-vizir était arrivé sous les murs de Peterwardein (5 schewal — 15 juillet); il fit construire sur-le-champ des échelles pour l'escalade, et le surlendemain la place fut prise. Sans perdre de temps, on forma le siége de la citadelle; elle tenait depuis douze jours, et avait repoussé deux assauts en faisant éprouver aux Ottomans une grande perte [2], lorsque l'explosion de deux mines pratiquées sous les murs ouvrit une large brèche aux assiégeans: cinq cents hommes de la garnison furent décapités, et trois cents autres traînés en esclavage [3]. Le grand-vizir alla au-devant du Sultan précédé des cinq cents têtes fichées au bout des piques de ses soldats [4]. Souleïman, qui avait déjà donné mille pièces d'or au messager qui lui avait apporté la nouvelle de la prise de la place, témoigna dans un diwan

[1] *Journal* de Souleïman, le 11 juillet. Solakzadé, f. 104.

[2] Le *Journal* de Souleïman dit une fois cent cinquante hommes, une autre fois mille.

[3] Marini Sauuto, t. LXII, d'après le *Rapport de l'ambassadeur vénitien : a Pietro Varadino e disfatto tutto, et mortovi dentro 200 fanti alli quali ha fatto taiar la testa.*

[4] *Journal* de Souleïman, 28 juillet. Kemalpaschazadé, f. 29-32. Les historiens hongrois ne donnent que peu de détails sur le siége de Peterwardein. Voyez Djelalzadé, f. 97. Ferdi, f. 118. Petschewi, f. 3. Ali, f. 229.

extraordinaire toute sa satisfaction aux begs qui avaient combattu sous le grand-vizir. Un présent de trois cent mille aspres fut distribué à chacun de ceux qui en avaient quatre cent mille de revenu; les autres reçurent la moitié de cette somme [v]. Vers le même temps, Souleïman apprit que tous les châteaux de Syrmie étaient tombés sous les armes des begs bosniaques.

L'armée ottomane s'était avancée le long du Danube jusque sous les murs d'Illok, dont on forma le siége en règle. La place, qu'étreignaient à chaque instant davantage les tranchées et les travaux des Turcs, se rendit volontairement le septième jour; cette reddition prématurée fut récompensée dans la personne de douze des habitans d'Illok, qui furent revêtus de kaftans d'honneur [1]. Après la cérémonie du baise-main, le Sultan fit proclamer dans le camp que le but de l'expédition était la conquête d'Ofen [2].

La marche se continua le long du Danube et de la Drave jusqu'à Essek, où Souleïman s'arrêta et fit jeter un pont long de deux cent quatre-vingt-quatre aunes; il en surveilla lui-même la construction qui dura six jours. Il fallut le même espace de temps à l'armée pour passer la rivière sur ce pont large seulement de deux aunes. La ville d'Essek fut pillée et brûlée, et le pont détruit. Les Ottomans s'avancèrent au milieu des pluies et des brouillards, à travers un pays coupé à chaque pas de marécages, et inondé par le débordement des eaux, jusqu'à la plaine de Mohacz. Mohacz

[1] *Journal* de Souleïman. Ferdi. Solakzadé. Djelalzadé.

[2] *Journal* de Souleïman.

est un petit bourg situé sur la rive occidentale du Danube, au milieu d'une plaine couverte de vignes et en face d'une île formée par ce fleuve. Au-dessous de Mohacz, près du bras droit du Danube, s'étend le vaste marécage de Krasso (Kraschidja); au sud-ouest de Mohacz s'élève en amphitéâtre une montagne au pied de laquelle on voit, au nord, le village de Fœldwar, et, au midi, une église, à laquelle les Turcs donnèrent le nom de *Pousou kilisé* (église de l'embuscade). Ce nom est resté jusqu'à ce jour au village, et il est facile de le reconnaître dans celui de Bousiklicza. Entre cette montagne et Mohacz, se creuse sur la gauche de ce bourg, et dans la direction de la plaine, une vallée longeant une colline appelée *Badj kaloupé* [vi].

Le 28 août 1526 (20 silkidé 932), le cri de guerre: *Dieu le veut!* retentit dans le camp ottoman; c'était le signal du combat pour le lendemain [1]. Le grand-vizir, tantôt en kaftan de zibeline, insignes de sa dignité, tantôt en simple costume de page, se rendit à plusieurs reprises auprès du Sultan pour arrêter avec lui le plan de la bataille. Le 29, l'armée commença à s'ébranler dès la pointe du jour, après la prière. Alibeg, fils d'Yahya-Pascha et gouverneur de Semendra, était à l'avant-garde avec quatre mille cavaliers armés de cuirasses; venait ensuite le grand-vizir avec les troupes de Roumilie et un parc d'artillerie de cent cinquante canons; il était suivi de Behram-Pascha, beglerbeg d'Anatolie, à la tête des troupes

1 *Journal* de Souleïman.

asiatiques et de l'autre moitié de l'artillerie; enfin Souleïman fermait la marche avec ses gardes-du-corps, les janissaires, six régimens de cavalerie régulière, et la cavalerie de Bosnie commandée par Khosrewbeg [1]. Lorsque la tête de l'armée fut arrivée par la route de Baranjavar, près de l'église qui depuis a reçu le nom de Buziklicza, Balibeg, se détachant avec cinq mille akindjis, prit à gauche de Badj kaloupé une vallée qui débouche dans la plaine de Mohacz, et tourna ainsi les Hongrois [2]. Le Sultan occupa vers midi les hauteurs commandant le bourg, et vit à ses pieds les ennemis rangés en bataille. Revêtu d'une cuirasse étincelante et le turban orné de trois plumes de héron, il alla se placer sur un trône qu'on lui avait élevé, pour suivre des yeux le drame sanglant qui allait se jouer devant lui. Quelques années après, le beglerbeg d'Ofen, Hasan [3], fit construire un kœschk à la place même où s'était assis le Sultan, et creuser un puits au bas de la colline [VII]. Souleïman, avant de donner l'ordre du combat, convoqua à son conseil de guerre tous les chefs de l'armée, et voulut que les vétérans des akindjis formant l'arrière-garde sous Khosrewbeg y assistassent également [4]. Un vieux capitaine de ce

1 Petschewi dit, f. 33 et 34, qu'ayant trouvé dans chaque histoire une version différente sur cette bataille, il la raconte d'après le récit de son grand-père, témoin oculaire.

2 Petschewi, f. 34.

3 Hasanbeg, l'ancien Mir-Alem ou porteur de l'étendard du Prophète, était beglerbeg d'Ofen, à l'époque où Petschewi alla visiter la montagne de Mohacz.

4 Petschewi, f. 23, nomme Khosrewbeg, et raconte les particularités de

corps, Altoudja [1], appelé par son général, s'avança sa cuirasse sur le dos, son surtout (kepeneck) dans son carquois, son casque sur la tête, la lèvre hérissée de longues moustaches qui pendaient de chaque côté de ses joues, et le menton rasé. « L'heureux padischah veut ton conseil, vieux brave, » lui dit Khosrewbeg. « Y en a-t-il un meilleur que celui de se battre? » répondit Altoudja; et il retourna à sa place. Khosrewbeg fit observer au Sultan qu'il était difficile de soutenir le choc de la cavalerie hongroise, qui se mouvait par masses compactes avec une force et une impétuosité irrésistibles; il insista sur le danger qu'il y avait à être rejeté sur les bagages, et conseilla d'ouvrir les rangs aux attaques de l'ennemi, de le laisser ainsi s'engouffrer dans les troupes musulmanes qui se refermeraient sur lui, et l'attaqueraient de flanc et par derrière [2]. Cet avis fut approuvé, et les bagages furent placés à une grande distance en arrière de l'armée. Balibeg ayant mandé qu'on apercevait les drapeaux hongrois, Souleïman fit déployer les siens; et, levant les mains vers le ciel les yeux mouillés de larmes, il s'écria: « Mon Dieu! la force et la puissance sont en toi! l'aide et la protection sont en toi! secours le peuple de Mohammed! » A cette vue, l'enthousiasme du courage et de la foi passa dans tous les rangs; obéissant à un sentiment una-

ce diwan d'après l'autorité d'un autre témoin oculaire, le vieux scheïkh Ali Dédé, dont le tombeau se trouve à Szigeth.

[1] Petschewi, f. 35.

[2] Solakzadé et Djelalzadé attribuent ce conseil à Balibeg, qui l'aurait donné au Sultan lorsque, pendant la marche, il chevauchait à ses côtés.

nime, les cavaliers sautèrent à bas de leurs chevaux, se prosternèrent sur la terre qu'ils touchèrent de leur front, puis se remirent en selle animés d'une nouvelle ardeur et jurant de vouer leur vie au service du Sultan. Le grand-vizir ajouta encore à l'entraînement des esprits par de grandes promesses, et alla se mettre en tête des troupes de Roumilie qui combattaient au premier rang ; les troupes d'Anatolie, par une dérogation à la règle ordinaire, formaient le second [VIII] ; enfin la troisième ligne, où était le Sultan avec les janissaires, s'adossait à la montagne, près des batteries. *Comme un nuage portant la foudre dans son sein,* le premier rang des Hongrois se précipita en avant sous la conduite de Pierre Pereny [1] et du moine Paul Tomori, et refoula l'armée de Roumilie sur celle d'Anatolie, soit que la première eût ouvert ses rangs d'après l'avis émis par Khosrewbeg, soit (ce qui est plus probable) qu'elle eût été culbutée par la charge impétueuse des Hongrois. Mais ce premier succès ne fut pas de longue durée. Les akindjis de Balibeg et de Khosrewbeg, débouchant tout-à-coup de la vallée par laquelle ils avaient tourné l'ennemi [2], forcèrent cette première ligne des Hongrois jusqu'alors victorieuse à se diviser en deux corps [3] pour répondre à cette double attaque. La seconde ligne, commandée par le roi Louis en personne, se fit jour à travers l'ar-

[1] Solakzadé et Petschewi l'appellent Beroni.

[2] *Journal* de Souleïman.

[3] Petschewi, Loutfi, et le *Journal* de Souleïman, font mention de cette circonstance.

mée d'Anatolie jusqu'au poste de Souleïman et des janissaires. Là l'engagement fut chaud et terrible. L'illustre guerrier Marschall et deux autres chevaliers, suivis de trente-deux Hongrois qui s'étaient juré de rester sur le champ de bataille ou de prendre le Sultan mort ou vif [IX], pénétrèrent en effet jusqu'à lui, tuèrent plusieurs de ses gardes, et combattirent intrépidement jusqu'à ce que leurs chevaux auxquels on avait coupé les jarrets se fussent abattus sous eux [1]. Souleïman dut la vie à la solidité de sa cuirasse, contre laquelle vinrent s'émousser plus d'une fois des lances et des flèches; mais le casque du jeune roi Louis II ne le servit pas aussi bien [2], et on rapporte qu'en s'armant pour le combat, au moment où il le mit sur sa tête, il pâlit comme par un secret pressentiment de sa fin prochaine [3]. Lorsque l'artillerie ottomane, dont les pièces liées entre elles par des chaînes s'étaient tues jusqu'alors, vomit sa première décharge sur les Hongrois à une distance de dix pas au plus, un affreux désordre se mit parmi eux; leur aile gauche s'enfuit à la débandade, et dès ce moment on ne revit plus le roi [4]. Les combattans de l'aile droite, pressés par Balibeg, furent enfoncés dans tous les

[1] Solakzadé : *Oudj nefer Ehremen Khounkhouar ellerindé, nifé abdar askeri Islamün ssaflerini yaradilar we Padischahi Aalempenah hazretlerinoun üzeriné tschika wardilar*; c'est-à-dire : « Trois sanguinaires Ahrimans, la lance au poing, rompirent les rangs de l'armée musulmane, et s'avancèrent droit sur sa majesté le Padischah, le refuge du monde. »

[2] Solakzadé, l. c.

[3] Solakzadé dit, mais à tort, que Louis II avait reçu deux blessures à la tête.

[4] Broderith. Istuanfi.

sens, et se sauvèrent comme ils purent, les uns en arrière, les autres à gauche; ceux qui parmi ces derniers échappèrent au fer des Turcs, se noyèrent dans les marais, et avec eux le roi, que ses blessures n'avaient pas empêché de quitter le champ de bataille [x].

Le sort de la Hongrie avait été décidé en moins de deux heures. Le Danube charria pendant un jour et une nuit, devant Semendra et Belgrade, les cadavres de ceux qui s'étaient jetés dans ce fleuve pour échapper aux coups des ennemis [1]. Des torrens de pluie favorisèrent la fuite du petit nombre des soldats qui avaient réussi à se sauver; parmi eux était l'historien et chancelier Broderith. Dans le camp ottoman, des crieurs proclamèrent un ordre qui enjoignait à chacun de rester à son poste pendant toute la nuit; la musique de l'armée ne cessa que vers minuit ses fanfares en honneur de la victoire de la journée [2]. Le lendemain, le Sultan, accompagné d'Ibrahim et du second vizir, visita le champ de bataille. Apercevant un vieux alaïbeg qui le saluait placé devant sa tente: « Mon brave, lui dit-il, que faut-il faire maintenant? » Et celui-ci de lui répliquer avec l'ancienne rudesse turque: « Mon empereur, prends garde que la truie ne châtie ses petits [3]. » Souleïman, quoique peu flatté de la comparaison, sourit et remit quelques ducats au soldat. Le jour suivant, assis sur un trône

[1] Ferdi.

[2] Djelalzadé. Solakzadé. Petschewi. Ferdi. Le *Journal* de Souleïman.

[3] Solakzadé, f. 10. Petschewi, f. 36. Djelalzadé. Kemalpaschazadé.

d'or venu de Constantinople à sa suite et qu'on avait dressé sous une tente écarlate [1], il reçut les félicitations des vizirs et des beglerbegs. Il mit de sa propre main un héron de diamant sur la tête de son grand-vizir, et fit distribuer des vêtemens d'honneur aux autres grands de l'empire. Deux mille têtes, parmi lesquelles celles de huit évêques et d'un grand nombre de barons ou vassaux de Hongrie, furent élevées en pyramides en face de la tente du diwan [2]. Les defterdars reçurent l'ordre d'énumérer et de faire ensevelir les morts ennemis; ils comptèrent jusqu'à vingt mille fantassins et quatre mille cavaliers [3]. Les akindjis furent autorisés à battre tout le pays. L'armée brûla Mohacz, et partit pour Ofen le septième jour après la bataille (3 septembre 1526). Avant de se remettre en marche, le Sultan avait donné l'ordre de massacrer tous les prisonniers qui se trouvaient dans le camp, en exceptant toutefois les femmes de cette mesure et les faisant mettre en liberté. Des quatre mille hommes atteints par cette terrible disposition, quatre seulement eurent la vie sauve [4]. La permission donnée aux akindjis de faire des prisonniers fut révoquée. Sept tschaouschs furent expédiés avec des lettres de

[1] Petschewi dit *Oghouzané*, c'est-à-dire, d'après l'ancien usage des Oghouzes, aïeux des Turcs.

[2] *Journal* de Souleïman.

[3] Cette évaluation s'accorde à peu près avec celle de Broderith et d'Istuanfi. Solakzadé fixe ce nombre à cinq mille. Djelalzadé, f. 105, et Loutfi, f. 61, à deux cent mille.

[4] Le *Journal* de Souleïman se borne à dire, un grand nombre. Petschewi, f. 36, donne le chiffre que nous reproduisons ici.

victoire à Constantinople, Brousa, Damas, Kaïro. Diarbekr et Haleb; un Mamlouk fut envoyé à Andrinople [xi], et deux autres messagers en Valachie et en Moldavie; le Sultan écrivit lui-même à sa mère, femme remarquable par sa beauté que l'âge n'avait pu altérer [1].

Le 10 septembre 1526 (3 silhidjé), Souleïman arriva devant Ofen; une députation de cette capitale de la Hongrie était venue à sa rencontre jusqu'à Fœldwar [2] pour lui en apporter les clefs. Il défendit, sous les peines les plus sévères, de porter atteinte à la vie et aux biens des habitans. Il employa les deux jours suivans à parcourir la ville avec Ibrahim. Le lendemain, il commanda la construction d'un pont sur le Danube; le feu prit à une partie de la ville par accident, pendant qu'il était à en visiter les environs. Le jour suivant, un autre quartier et la grande église d'Ofen furent brûlés. Le grand-vizir se hâta de se porter sur les lieux pour arrêter les progrès de l'incendie, mais trop tard [3]. Souleïman se rendit le jour qui suivit ce désastre au château de chasse du roi, pendant qu'on embarquait les statues d'airain d'Hercule, de Diane et d'Apollon, ainsi que toutes les pièces d'artillerie de la forteresse; parmi ces pièces se trouvaient les deux canons monstres qui, lors de la retraite de Mohammed II, après l'inutile siége de

[1] *Il Sgr. marciando verso Buda, ha scritto alla sua madre.* (*Rapport de l'ambassadeur vénitien*, dans Marini Sanuto, XLII.)

[2] Petschewi, f. 37. *Journal* de Souleïman. — [3] *Ibid.*

Belgrade, avaient été conduits à Ofen [1]. Souleïman célébra la Pâques de l'islamisme, le petit Beïram, dans le château royal où, suivant l'usage observé dans ces solennités, les vizirs vinrent lui baiser la main [2]. Le pont qu'il avait donné ordre de jeter sur le Danube près du marché au bois étant terminé (10 silhidjé — 17 septembre), il partit pour Pesth, accompagné de son grand-vizir. Le passage de l'armée qui s'effectuait peu à peu fut suspendu le cinquième jour par la rupture du pont, dont deux tiers environ furent engloutis par les eaux; les troupes qui n'avaient pas encore traversé le fleuve durent être transportées dans des barques. A Pesth, Souleïman reçut en audience les nobles de Hongrie, et leur promit de leur donner pour roi Jean Zapolya [3], un des seigneurs les plus riches et les plus ambitieux du royaume, mais dépourvu des qualités qui font les grands monarques. Enfin le 24 septembre (17 silhidjé), le Sultan, quatorze jours après son entrée à Bude, donna l'ordre du retour, et dirigea sur la rive gauche du Danube [4] ses soldats chargés de butin et poussant devant eux cent mille esclaves de tout âge et de tout sexe, parmi lesquels les juifs expulsés d'Ofen [XII]. Les trésors du château royal et la riche bibliothèque de Mathias Corvin furent embarqués sur le Danube pour Constantinople.

Depuis le massacre des prisonniers à Mohacz, les

[1] Djelalzadé, f. 106. Solakzadé, f. 106. Kemalpaschazadé, f. 62. Hasanbegzadé. Ferdi, f. 128. Ali, f. 231. Petschewi, f. 37.

[2] *Journal* de Souleïman. — [3] Solakzadé, f. 106.

[4] *Journal* de Souleïman.

akindjis n'avaient cessé de parcourir la Hongrie, mettant tout à feu et à sang, sans s'inquiéter des clauses des capitulations et de la foi jurée. Trois jours après la reddition volontaire de Fünfkirchen, les habitans de cette ville, convoqués sur la place du marché, avaient été massacrés [xiii]. Le pays entre le Danube et le lac Balaton jusqu'à Raab n'était plus qu'un désert. Il était bien plus de la politique ottomane d'épuiser la Hongrie que de la conquérir. Cependant tous ces désastres ne laissèrent pas que d'inspirer le courage du désespoir à une certaine partie de la nation. Wissegrad, où était gardée la couronne des rois de Hongrie, dut son salut à la valeur des paysans et des moines; la forteresse de Gran, abandonnée par son commandant, fut défendue avec succès par l'heiduque Michel Nagy [1]. Mais nulle part la férocité ottomane ne se donna carrière comme à Moroth, château de plaisance de l'archevêque de Gran; quatre mille habitans s'y étaient retirés avec leurs biens; plusieurs milliers d'autres s'étaient retranchés derrière un rempart de chariots. Ces derniers purent résister aux assauts des Turcs, mais non à l'artillerie de siége qu'on braqua contre eux. Le nombre des Hongrois qui furent taillés en pièces à Moroth égale, d'après les estimations des historiens, celui des morts de la bataille de Mohacz [2]. A en juger par ces deux faits, le chiffre

[1] Broderith. Istuanfi. Nagy, dans son rapport sur la bataille de Mohacz, cité par Petschewi.

[2] *Plures igitur hìc quam in campo Mohacs cæsi sunt.* Catona, XIX, p. 708.

de deux cent mille hommes, auquel on fait monter les pertes de la Hongrie dans cette campagne, n'est pas exagéré [1]. L'armée marcha rapidement à travers des landes stériles jusqu'à Szegedin et Bacs; mais beaucoup de chevaux, malgré une pluie battante, périrent en route faute d'eau et de fourrages. Les akindjis gagnèrent les janissaires de vitesse pour le pillage de Szegedin; lorsque ceux-ci arrivèrent, ils ne trouvèrent plus que les murs du château [2]. A Bacs, les habitans se défendirent pendant tout un jour dans leur église, qui fut cependant emportée d'assaut vers le soir, non sans une perte sensible pour les assiégeans. On fit dans ce bourg et les environs un butin immense. La part du grand-vizir et du defterdar fut pour chacun de cinquante mille moutons [3]. Souleïman, ayant appris dans ses campemens à Titul que Radovich avait pris ou tué plusieurs centaines d'hommes aux Ottomans, et que Bathyany inquiétait l'arrière-garde, envoya Khosrewbeg pour couvrir les derrières de l'armée. Entre Bacs et Peterwardein, plusieurs milliers de Hongrois s'étaient retirés avec leurs familles et leurs biens dans une plaine entourée de marais qu'ils avaient changée en une sorte de camp fortifié. La prise de cette position coûta plus cher aux Turcs que la conquête de toutes les forteresses de Hongrie ensemble, et il y eut un plus grand nombre d'officiers

[1] *Periisse hac clade* 200 *millia hominum*. Broderith. Istuanfi.

[2] Petschewi, f. 28. Kemalpaschazadé, f. 93.

[3] *Ibid.*, f. 38 et 39. *Journal* de Souleïman.

tués qu'à la bataille même de Mohacz. L'aga des janissaires, le samssoundji-baschi, leur général en second, le tschaousch-baschi restèrent sur la place [1]. Les Hongrois avaient dans cette circonstance suivi l'exemple de Michel Dobozy, qui, à Moroth, fuyant à toute bride avec sa femme en croupe et sur le point d'être atteint par les Turcs, la poignarda, de peur qu'elle ne tombât entre leurs mains, puis se précipita tête baissée dans leurs rangs pour la venger [2].

Par un hasard singulier, les scènes sanglantes de Moroth et du camp retranché ont été passées sous silence par les historiens des vainqueurs, tandis qu'elles ont été minutieusement rapportées par les historiens des vaincus. C'est un fait de plus qui prouve que la première condition d'une histoire complète et impartiale, est le contrôle des diverses autorités les unes par les autres. A Peterwardein, l'armée jeta un pont sur le Danube en moins de cinq jours; Souleïman séjourna une semaine à Andrinople, et rentra à Constantinople après une absence de sept mois [3], le 23 novembre 1526 (17 safer 933). Les trois statues enlevées par Ibrahim du château royal d'Ofen furent placées devant son palais sur l'Hippodrome [4], pour faire pendant à l'obélisque, au pilier et à la colonne d'airain des

[1] Petschewi, f. 38 et 39. *Journal* de Souleïman.

[2] Istuanfi, à la fin du livre VIII, *clarum facinus*.

[3] *Journal* de Souleïman.

[4] Ali. Solakzadé. D'après Mouradjea d'Ohsson, les deux grands candelabres en bronze de la mosquée d'Aya-Sophia sont une des dépouilles d'Ofen.

serpens; on voit encore les ruines de ces trois derniers monumens, mais les statues ont depuis longtemps disparu. Mohammed II, lors de la prise de Constantinople, avait fait couper la tête aux trois serpens de la colonne; Souleïman, supérieur aux préjugés de sa nation, ou pour mieux dire cédant aux désirs de son grand-vizir, orna l'Hippodrome de ces trois statues, dans lesquelles un vrai musulman n'aurait dû voir que des idoles. Cette circonstance mérite d'autant plus d'être mentionnée ici, qu'elle constitue un véritable acte d'audace philosophique de la part de Souleïman et de son vizir, puisque la loi du Prophète, comme la loi judaïque, interdit toute représentation des êtres sortis des mains du Créateur. Le fanatisme religieux ne manqua pas de crier contre l'irréligion d'Ibrahim. Le poëte Fighani fit à cette occasion un distique satirique dans lequel il disait que le premier Ibrahim (Abraham) avait détruit les idoles, et que le second les élevait sur les places publiques; cette judicieuse comparaison valut au malencontreux poëte, d'être promené sur un âne à travers la ville, et puis étranglé [XIV].

Pendant que Souleïman dévastait la Hongrie, l'hydre de la révolte levait ses cent têtes en Asie-Mineure. Le jour même où le Sultan passait le Danube pour retourner dans son empire [1], plusieurs courriers lui apportèrent la nouvelle d'une insurrection qui avait

[1] D'après le *Journal* de Souleïman, ce fut le 10 octobre, par conséquent le quarante-deuxième jour et non pas le vingt-quatrième après la bataille de Mohacz, comme le prétend Fessler, t. IV, p. 329.

éclaté parmi les Turcomans d'Itschil (Cilicie), et gagnait partout d'une manière effrayante ; le beglerbeg d'Anatolie fut envoyé immédiatement pour pacifier le pays. L'occasion de ce soulèvement avait été l'ordre donné par le fils de l'ancien grand-vizir Hersek-Ahmed, Moustafa, gouverneur d'Itschil, de cadastrer le pays ; cette opération, confiée au greffier Mohammed et au juge Moussliheddin, fut conduite par eux avec de criantes injustices. Une sourde irritation fermenta dès-lors dans la population ; il ne fallait plus qu'une circonstance pour la faire éclater, et cette circonstance ne se fit pas attendre. Un vieux Turcoman, du nom de Souklounkodja, s'étant plaint de ce qu'on eût imposé son champ de la somme exagérée de deux cents aspres, eut la barbe coupée [1] pour toute réponse. Souklounkodja, plus sensible à cet affront qu'à la surtaxe de ses terres, se mit avec son fils Soukloun Schah Weli et un troisième mécontent du nom de Soulnounoghli, à la tête de plusieurs tribus turcomanes [2]. Le greffier, le juge et le sandjakbeg, furent surpris et tués (10 août 1527 — 12 silkidé 933). Le beglerbeg de Karamanie Khourrem-Pascha, et le fils d'Iskender-Pascha, pleins de confiance dans leurs forces, marchèrent contre les rebelles ; mais leurs troupes furent battues et taillées en pièces près du défilé de Kourschounli, dans le voisinage de Kaïssariyé ; eux-mêmes restèrent sur la place. Les vainqueurs se dirigeant vers

[1] Ali, XIVe récit du règne de Souleïman, f. 232. Petschewi, f. 44.

[2] Ferdi, f. 132, donne les noms de ces tribus : Bozokli, Soukounli, Hissarbegli.

Tokat, allèrent camper dans la plaine d'Ortokobad et de Kazabad [1]; à leur approche, Houseïn-Pascha, beglerbeg de la province de Roum, résidant à Amassia, se réunit aux troupes des begs de Soulkadr, de Meràsch et de Malatia, et établit ses quartiers à Siwas. Le beg de Malatia, Yoularkassdi, envoyé avec mille cavaliers à la reconnaissance de l'ennemi, rentra dans la ville avec une perte de quatre cents hommes. Le vieux beg d'Adana, Piribeg, de la famille des Ramazans, conseilla prudemment d'attendre les renforts qu'amenaient les beglerbegs de Damas et de Diarbekr, déjà parvenus, le premier à Aïntab, et le second à Malatia; mais cet avis ne fut pas écouté du jeune et téméraire beglerbeg de Roum. Le 16 septembre (19 silhidjé), Houseïn-Pascha livra près de Houïklü [2] bataille aux Turcomans, qui furent d'abord repoussés et perdirent un de leurs chefs, Soulnounoghli; mais ils se rallièrent et surprirent vers minuit le camp de Houseïn-Pascha, qui, mortellement blessé, put s'enfuir et aller mourir à Siwas. Khosrew-Pascha, beglerbeg du Diarbekr, eut l'honneur de mettre un terme aux succès des rebelles [3]. Vers la même époque, d'autres troubles éclatèrent à Adana et à Tarsous; Tonouzoghlan et Yenidjébeg s'étaient déclarés les chefs de la révolte, dans le district d'Oulasch, relevant du sandjak d'Adana; le sectaire persan Weli Khalifé avait insurgé la tribu de Kara-Isalü, dans les environs de Tarsous. Mais ces deux rébellions furent

[1] Ali. Petschewi. Djelalzadé, f. 112. — [2] *Ibid.*, f. 113.
[3] Ali, Petschewi, Ferdi, Djelalzadé, Solakzadé.

promptement réprimées par les sages et énergiques mesures du gouverneur d'Adana, Piribeg [1].

L'insurrection organisée en Karamanie l'année suivante par Kalenderoghli, eut un caractère plus sérieux, et exigea la présence du grand-vizir lui-même. Kalender, descendant du scheïkh Hadjibegtasch, patron des janissaires, avait réuni sous ses drapeaux plusieurs milliers de derwischs [2], abdals, kalenders, et une grande partie du bas peuple. Dans les engagemens que les beglerbegs de Roum, d'Anatolie, de Diarbekr, eurent successivement avec les rebelles, ils furent tantôt vaincus, tantôt vainqueurs. C'est ainsi qu'Yakoub-Pascha, beglerbeg de Roum, fut battu par Kalender, dans le défilé d'Aounaoud, et que Kalender, défait à son tour par Khosrew-Pascha dans la plaine de Pasinowa, prit sa revanche à Kara-Tschaïr, sur le beglerbeg d'Anatolie, Behram-Pascha, qu'il força de se réfugier à Tokat. En vue de cette ville [3], Behram-Pascha, auquel s'étaient joints les gouverneurs de Karamanie et de Haleb, livra à Kalender une désastreuse bataille, dans laquelle périrent le beglerbeg de Karamanie, les begs d'Alayé, d'Amassia, de Biredjik, et les defterdars des grands fiefs de Karamanie et d'Anatolie [4]. Ibrahim ayant reçu la nouvelle de cette san-

[1] Ali, xve récit du règne de Souleïman, f. 233. Petschewi, f. 44. Djelalzadé, f. 114.

[2] Ali, xve récit, f. 233. Petschewi donne d'après Ali la généalogie de Kalender, qu'il fait descendre de Hadjibegtasch.

[3] Petschewi nomme le lieu de cette bataille *Khahica*, Ali, *Sahica*, et Ferdi, *Djindjizé*.

[4] Djelalzadé, f. 116. Ali. Petschewi.

glante défaite à Sârz, dans la province de Soulkadr [1], s'avança à marches forcées jusqu'à Elbistan, à la tête de trois mille janissaires et de deux mille sipahis qu'il avait emmenés de Constantinople; mais, avant d'attaquer les rebelles, il prit deux mesures pour assurer le succès de son entreprise. Il défendit, sous peine de mort, qu'aucun des soldats vaincus par les Turcomans se présentât dans son camp, craignant avec raison l'influence démoralisante de leurs récits sur ses troupes. Ensuite, par des faveurs habilement distribuées et des investitures de fiefs [2], il gagna à sa cause les tribus turcomanes [3] qui s'étaient rangées du parti de Kalender. Cette défection réduisit à quelques centaines le nombre des révoltés, qui furent aisément défaits par un détachement sous les ordres des échansons Belal, Mohammed et Deli Perwané; Kalender fut pris, avec les siens, dans les montagnes de Baschsif [4], et sa tête, ainsi que celle de son compagnon de fortune Welidümdar, descendant de la noble maison de Soulkadr, fut apportée au grand-vizir, suspendue aux pommeaux de la selle du vainqueur (22 ramazan 933 — 22 juin 1527) [5]. Après cette victoire, Ibrahim convoqua à un diwan le beglerbeg d'Anatolie et les begs de l'Asie-Mineure, pour instruire le procès de ceux qui avaient compromis la gloire militaire de l'empire, en fuyant à

[1] Ferdi, f. 143.

[2] Ferdi, f. 139, les nomme : Tschitscheklü, Akdjékoyounlü, Massdlü, Bozoklü. — [3] *Ibid.*, f. 144. Petschewi, f. 45. Ali, f. 254.

[4] Petschewi, f. 45. Ali.

[5] *Fitraké assildi.* Petschewi. Ali.

la bataille de Tokat. S'adressant d'abord au beglerbeg d'Anatolie : « Pourquoi, lui dit-il d'un ton menaçant, avez-vous tous pris la fuite devant une troupe de derwischs à moitié nus, de gens sans aveu et sans existence? » [xv]. Le beglerbeg n'ayant pu ou n'ayant pas osé répondre, il fit la même question aux autres begs, qui se renvoyèrent la faute du désastre de l'armée les uns aux autres ; déjà les bourreaux avaient reçu ordre de s'approcher, lorsque le gouverneur de l'Itschil, Mohammedbeg, fils du dernier grand-vizir Piri-Pascha, rompit le silence qu'il avait gardé jusqu'alors : « Nos aïeux, s'écria-t-il après avoir formé les souhaits d'usage pour la prospérité du Sultan, avaient coutume, au moment d'une bataille, d'invoquer l'assistance de Dieu, et de prendre les conseils des vieillards expérimentés, mais nous n'avons fait ni l'un ni l'autre; l'orgueil et une folle présomption ont amené ces malheurs sur nous. En expiation, voici le glaive et nos têtes ! » Le grand-vizir, se laissant fléchir par ces nobles paroles, leur pardonna le passé et retourna à Constantinople en emmenant avec lui le sage gouverneur d'Adana, Piribeg, que le Sultan reçut de la manière la plus gracieuse (11 août 1527 — 13 silkidé 933) [1].

C'est à peu près vers cette époque que fut percée dans la salle du diwan, au-dessus du siége du grand-vizir, cette mystérieuse fenêtre communiquant avec l'intérieur du palais, symbole de l'œil toujours ouvert du maître sur les actes de ses ministres, et qui était

[1] Ali, Petschewi, Ferdi, Solakzadé, Djelalzadé.

destinée à porter la délibération du conseil aux oreilles du Sultan.

Trois mois après le retour du grand-vizir à Constantinople, s'agita une question religieuse, qui absorba d'abord l'attention de Souleïman et bientôt de la ville entière. Un membre du corps des oulémas, nommé Kabiz, fut traduit au diwan, pour avoir enseigné publiquement que Jésus-Christ était supérieur à Mohammed. Fenarizadi Mouhiyeddin Tschelebi, juge d'armée de Roumilie, et Kadiri Tschelebi, juge d'armée d'Anatolie, devant lesquels fut instruit le procès de Kabiz, n'étaient guère en état d'avoir une opinion compétente sur l'hérésie et de réfuter les assertions hardies du novateur. Le premier, fier des hautes dignités législatives de ses ancêtres, n'avait qu'une médiocre connaissance de la jurisprudence ottomane; le second avait plus songé à acquérir des richesses que la science nécessaire à l'exercice de ses fonctions. Au lieu de combattre par de bonnes raisons l'hérésie de Kabiz, ils trouvèrent plus court et plus facile de le condamner à mort. Le grand-vizir réprima leur zèle qui avait bien ses motifs pour être si violent, et leur dit que l'emportement de leur conduite était contraire à la dignité de la magistrature, que leurs seules armes contre l'hérésiarque devaient être la doctrine et la loi, et qu'il importait de le vaincre par la discussion, et non de l'envoyer au supplice. Mais les deux juges n'ayant pu réfuter les argumens de Kabiz, les vizirs renvoyèrent de la plainte l'accusé et les accusateurs. Souleïman avait assisté derrière la fenêtre

voilée[1] à cette séance du diwan ; mécontent de l'issue de cette délibération, il entra sans être attendu dans la salle, et s'adressant au grand-vizir d'un ton sévère : « Pourquoi, lui demanda-t-il, l'hérétique qui a osé préférer Jésus à Mohammed n'a-t-il pas été puni? — Les juges d'armée, répliqua Ibrahim, au lieu de lui opposer de saines raisons, l'ont condamné avec colère. C'est pour cela que nous ne donnons pas de suite aux accusations portées contre lui. — La science de la loi, reprit le Sultan, n'est pas seulement le partage des juges d'armée ; l'affaire sera portée demain devant le juge de Constantinople et le moufti ; l'accusé sera jusque-là tenu en état d'arrestation. » Seadeddin, alors juge de Constantinople, et le savant moufti Kemalpaschazadé siégèrent le lendemain dans le diwan. Après avoir long-temps discuté avec Kabiz et cherché inutilement à le ramener à résipiscence, ils le condamnèrent à mort en observant toutes les formes voulues par la loi. Ce terrible fetwa trouva Kabiz inébranlable, et son courage ne se démentit point jusqu'au dernier moment.

La sévérité qu'avait montrée Souleïman en sacrifiant la vie d'un hérétique au maintien du dogme islamite dégénéra en cruauté, lorsqu'il voulut, peu de temps après, prendre des mesures pour assurer la tranquillité intérieure. Dans le voisinage de la mosquée de Sélim, la maison d'un Musulman avait été pillée, et tous ceux qui l'habitaient, hommes, femmes, en-

[1] Ali, XVII[e] récit, f. 234. Petschewi, f. 45. Djelalzadé, f. 120. Voyez aussi Mouradjea d'Ohsson, I, p. 154.

fans, esclaves avaient été massacrés (24 février 1528). Quelques soupçons ayant plané sur les Albanais qui parcouraient la ville comme fendeurs de bois et marchands de foie, il y eut une tuerie générale de ces malheureux pour venger l'assassinat d'une seule famille; huit cents d'entre eux [1] furent livrés aux bourreaux sans autre forme de procès.

Le jour même du meurtre de la famille turque à Constantinople, Sidi, qui s'était déclaré en révolte ouverte, battit complètement près d'Azir [2], dans le district d'Adana, son oncle le sandjakbeg Ahmed, ravagea, à la tête de cinq mille hommes, le district de Birindi, brûla la ville d'Ayas, se réunit à Sârz dans le territoire de Soulkadr à un autre rebelle nommé Indjir, et se porta avec lui devant la forteresse de Sis. Piribeg, de la famille de Ramazan, que nous avons vu si heureusement maîtriser une première révolte dans ces mêmes contrées, reçut du Sultan la mission de soumettre les rebelles. Quoique malade depuis quelque temps, il partit sans hésiter de Constantinople avec quelques mille hommes, et arriva assez à temps pour secourir la forteresse de Sis qui était réduite à toute extrémité. A son approche, les insurgés se divisèrent en deux corps; l'un se replia sur Azir, et l'autre, sous la conduite de Sidi, alla prendre une forte position près du fort Derbend, dans les montagnes de Sis. Sidi fut vivement attaqué et fait prison-

[1] Petschewi, f. 46. Ali, XIXe récit, f. 235. Djelalzadé, f. 122. Solakzadé, f. 108.

[2] Dans Djelalzadé, f. 119, Karss.

nier par Pir-Ali, après avoir vu son frère et deux mille des siens couvrir le champ de bataille de leurs corps. Le lendemain, Piribeg marcha sur Azir, dispersa le second corps des rebelles, et envoya à Constantinople, avec les têtes des principaux chefs, Sidi vivant et chargé de chaînes, qui fut pendu par ordre du Sultan [1].

En Syrie, les habitans de Haleb, poussés à bout par les vexations de leur juge et de leur gouverneur, les avaient massacrés un vendredi dans la mosquée avec huit personnes de leur suite (mai 1528 — schâban 934); cet acte de justice populaire fut puni par l'exil des coupables à Rhodes. En même temps, Souleïman, pour empêcher qu'une rébellion semblable n'éclatât à une autre extrémité de ses États, condamna au supplice de la corde, Balibeg, sandjak de Scutari, le voïévode, le kiaya et cinq autres fonctionnaires de ce district, accusés de concussions. L'exécution de la sentence fut confiée à deux tschaouschs envoyés à cet effet de Constantinople [2].

La crainte salutaire inspirée par la justice inflexible de Souleïman eut pour résultat une amélioration sensible dans toutes les parties du service public. Le Sultan oublia bientôt son mécontentement des exactions de Balibeg, en apprenant les heureuses entreprises de Khosrewbeg et d'Yahyaoghli, gouverneurs de Bosnie et de Semendra, contre les châteaux-forts de Bosnie

[1] Petschewi, f. 46. Ali, XVIII[e] récit, f. 233. Djelalzadé, f. 119. Solakzadé, f. 108.

[2] Petschewi, f. 47. Ali, XX[e] récit, f. 230. Djelalzadé, f. 123.

et de Dalmatie. Dans le cours de l'hiver précédent, il s'était passé peu de jours où le grand-vizir n'eût eu à communiquer au diwan une victoire ou une conquête des troupes ottomanes [1]. La ville forte d'Yaiczé ne résista pas long-temps aux forces réunies des gouverneurs de Bosnie et de Semendra ; le brave capitaine Blas Chery était absent, et Jean Hobordansky était encore malade des suites d'une blessure reçue dans un combat singulier avec le voïévode Kasim [2] ; le commandant Etienne Gorbonogh rendit lâchement Yaiczé, sous la condition d'une libre retraite. Radovich livra, sans même essayer de résister, la seconde forteresse de Bosnie, Banyalouka. Avec ces deux places, tombèrent au pouvoir des Turcs celles de Beloyesero, Orbovatz, Socol, Levatz, Serepwar, Aparuc, Perga, Bossatz, Greben. En Croatie, Oudbina, Lika, Cerbava ; en Esclavonie, Modrousch et Poschega ; en Dalmatie, Ourana, reconnurent également la domination ottomane. Les évêchés de Knin, Modrousch et Cerbava furent en conséquence supprimés. Poschega devint le siége d'un sandjak [3]. Khosrewbeg, issu de race impériale (il était petit-fils d'une fille de Bayezid II), déployait dans son gouvernement de Bosnie un grand faste et en même temps une justice sévère ; il avait sous lui le kiaya Mourad, originaire de Sebenico en Dalmatie [4],

[1] Ferdi, f. 146. — [2] Istuanfi, à la fin du IXe livre.

[3] Istuanfi, l. c. Kerselieh, *Hist. Zagrabiæ Farlati*, IV, 112. Engel, *Histoire de Dalmatie*, p. 566 ; *Histoire de Hongrie*, IV, p. 16. Schimek, p. 203.

[4] Les mêmes, l. c.

auquel il avait conféré de son plein pouvoir le sandjak de Knin [xvi].

Pendant l'année 1528, Souleïman se prépara à une nouvelle expédition contre la Hongrie, et reçut deux ambassades, l'une de Jean Zapolya, et l'autre du roi Ferdinand. L'avènement de Zapolya avait été un ferment de discordes pour le royaume. Des traités antérieurs appelaient au trône de Hongrie l'archiduc Ferdinand, petit-fils de Maximilien. Charles-Quint, frère de Ferdinand, lui avait cédé la souveraineté de ce royaume et celle de l'Autriche par actes passés aux diètes de Worms et de Bruxelles, le 28 avril 1521 et le 18 mars 1522. A la diète de Presbourg, présidée par le palatin Etienne Bathori, Zapolya fut déclaré usurpateur, et Ferdinand seul roi légitime (novembre 1526). Ferdinand marcha contre son rival, qui, abandonné de la plupart de ses partisans, fut vaincu dans la plaine de Tokai, et forcé d'implorer, par l'ambassadeur français Rinçon, les secours de Sigismond, roi de Pologne, son beau-père. C'est du fond de la Transylvanie que Zapolya envoya un ambassadeur demander à Souleïman son appui pour conquérir la couronne qui lui avait été promise. Il confia cette mission délicate à Jérôme Lasczky, palatin de Siradie, de retour depuis peu de son ambassade à Paris, homme d'un esprit fin et actif, et maniant aussi bien la plume que l'épée. Avant d'être reçu par le Sultan, Lasczky rendit visite aux vizirs suivant le cérémonial d'usage. Dès son arrivée à Constantinople, il s'était lié d'amitié avec Louis Gritti, dont il voulait faire servir le crédit près

de la Porte au succès de ses négociations. Louis Gritti était fils naturel d'Andrea Gritti, précédemment plénipotentiaire, actuellement doge de Venise; homme habile et insinuant, d'une ambition que rien n'eût fait reculer, il avait su s'attirer les bonnes grâces d'Ibrahim et par suite celles du Sultan, au point qu'il fut constamment l'agent de la Porte dans tous les rapports de celle-ci avec les puissances étrangères. Peu à peu il s'arrogea presque exclusivement la direction des affaires extérieures, et nous le verrons jouer un rôle important, non seulement comme émissaire de Venise, mais encore comme arbitre suprême de la Hongrie. Lasczky avait gagné Louis Gritti par la promesse du plus important évêché du futur royaume de Zapolya, et par un don provisoire de plusieurs milliers de ducats par an. Sous l'influence de Gritti, les affaires de Lasczky changèrent complètement de face; l'accueil des vizirs, qui avait été froid et hautain, devint un accueil plein d'égards et de déférence; le tribut annuel, qui avait d'abord été demandé, ne fut plus qu'une ambassade annuelle avec les présens d'usage. Les discours tenus par le Sultan, Ibrahim et les vizirs à l'envoyé hongrois, et que celui-ci a consignés dans ses rapports, nous paraissent tellement caractériser la diplomatie et la politique d'alors, que nous croyons devoir en reproduire ici une partie [1].

« Pourquoi ton maître, dit Ibrahim à Lasczky, dans sa première entrevue avec lui (22 décembre 1527),

[1] *Actio Hyeronimi Lasczky apud Turcam nomine Regis*; dans Bel, *Apparatus ad historiam Hungariæ*. Posonii, 1753, p. 159. Catona, XX, p. 260.

n'a-t-il pas demandé plus tôt la couronne de Hongrie au Grand-Seigneur? N'a-t-il pas compris ce que signifiaient l'incendie d'Ofen et la conservation du château royal? Ici on est instruit de tout; on sait ce que vaut l'archiduc, ce que vaut ton maître, et ce que peuvent tous les autres princes de la chrétienté. » Cependant Lasczky obtint un sourire et l'approbation du grand-vizir en lui répondant adroitement que Zapolya ambitionnait non seulement l'amitié du Sultan, mais encore celle de l'homme qui avait tout pouvoir sur lui. Le lendemain, il eut à entendre du vizir Moustafa ces dures paroles: « Ainsi donc tu es venu sans présens demander, non pas notre amitié, mais nos secours. Dis-moi: comment ton maître a-t-il osé entrer dans Ofen, qu'a foulé le pied du cheval du Sultan, et dans le château royal, qui n'a été épargné que pour le retour de notre maître? Notre loi veut que chaque endroit où s'est reposée la tête du padischah, où s'est montrée celle de son cheval, soit à jamais soumis à sa domination. Tu viens sans tribut, et de la part d'un de ses esclaves. Ne sais-tu pas que notre seigneur, unique comme le soleil, règne sur le ciel et la terre? et toi, courrier du ban de Transylvanie, tu oses appeler le glorieux Sultan père d'un aussi pauvre prince que le tien! » Le troisième vizir, Ayas-Pascha, le traita avec moins de rudesse, et s'informa si l'esclave envoyé par le Sultan en ambassade auprès du roi Louis vivait encore. Ibrahim ayant de nouveau reçu Lasczky en audience le 28 décembre, permit que Zapolya, en sa qualité de roi de Hongrie,

lui adressât la parole comme à son frère cadet, par l'entremise de son ambassadeur : « Nous avons tué le roi Louis, ajouta-t-il, nous avons pris son château, et nous y avons mangé et dormi. Son royaume est à nous. C'est une folie de penser que les rois soient rois par la couronne. Ce n'est pas l'or, ce ne sont pas les pierres précieuses qui font régner, mais le fer. Le sabre force à l'obéissance ; le sabre doit garder ce qui a été gagné par le sabre. Nous savons que la Hongrie est épuisée d'argent et de ressources ; que ton maître reconnaisse donc le Sultan comme son seigneur, qu'il implore le secours de son bras, et alors nous lui prêterons assistance, nous exterminerons non seulement Ferdinand, mais encore tous ses amis, et nous applanirons leurs montagnes avec les pieds de nos chevaux. Sans le doge Gritti et son fils, nous aurions anéanti la puissance de Ferdinand et de ton maître ; car le combat de deux ennemis qui se ruinent mutuellement est toujours favorable pour le tiers qui survient. Que serait-il advenu, si j'avais marché contre Ferdinand avec les janissaires et les troupes de Roumilie, et si Ayas-Pascha était tombé sur ton maître avec les Moldaves et les Tatares? Nous nous sommes tenus tranquilles tout cet été sur la prière de nos amis les Vénitiens ; mais nous ne dormions pas pour cela, et s'il est nécessaire, nous sommes prêts à nous mettre en campagne. Nous trouverons les deux rivaux épuisés, et les armes du Sultan vaincront aisément. Nous conduirons contre nos deux adversaires des troupes plus nombreuses que celles que nous avons conduites

contre un seul, et nous ferons d'Ofen une autre Constantinople. Je ne t'ai pas parlé à la manière turque, c'est-à-dire pas assez brièvement ; les Turcs parlent peu et agissent beaucoup. Tu t'étonnes de me voir rire; je ris de ce que tu viens réclamer les pays conquis à la pointe de notre épée. Sache que nous avons des serres plus terribles que les faucons ; nos mains restent là où nous les avons mises une fois, à moins qu'on ne les coupe; retiens ces paroles, car il en est ainsi. La terre reçoit chaque goutte de pluie qui tombe; de même nous écoutons toutes les paroles qu'on nous adresse, surtout celles des ambassadeurs; mais si nous avons de longs bras, vous avez la vue longue aussi. Vous réclamez des possessions perdues depuis bien des années, vous rêvez toujours de Belgrade. Je pensais que tu aurais depuis long-temps oublié la Syrmie, mais je vois que tu as bu du vin de Syrmie, et il faut croire qu'il t'a plu. Tu dis que cette province nous coûte plus qu'elle ne nous rapporte; c'est vrai, pour le moment, car nous dépensons chaque mois vingt-huit charges d'argent pour son occupation, c'est-à-dire cinquante-six mille ducats, et par conséquent six cent soixante-douze mille ducats par an [XVII]. En échange de la Syrmie, nous ne voulons pas de présens, mais un tribut. Tu nous as parlé deux fois de la Pologne ; nous avons renvoyé le dernier ambassadeur de ce royaume avec une trève de trois ans, dont le terme va bientôt expirer. Bien que nous ne soyons pas en guerre avec la Pologne, elle nous a rapporté ces dernières années plus de cinquante mille ducats, car

les Tatares vendent aux Turcs tous les prisonniers qu'ils font sur elle, et la douane de Kilia et de Kaffa a eu depuis deux ans un excédant de plus de trente mille ducats sur les recettes ordinaires; si nos troupes pénétraient en Pologne par la Moldavie avec les Tatares, elles y resteraient malgré les efforts du roi, pendant une année entière, mettant tout à feu et à sang [1]. » Souleïman donna audience à Lasczky le 27 janvier 1528, et répondit en ces termes au discours que celui-ci lui adressa : « J'accepte avec plaisir le dévoûment de ton maître; jusqu'à présent son royaume ne lui a jamais réellement appartenu; il est à moi par le droit de la conquête et du sabre. Mais en récompense de son attachement à ma personne, non seulement je lui céderai la Hongrie, mais encore je le protégerai si efficacement contre Ferdinand d'Autriche, qu'il pourra dormir sur les deux oreilles.» A l'issue de l'audience, Ibrahim dit à Lasczky : « Maintenant nous appellerons ton maître roi, et non plus ban de Transylvanie. Notre souverain marchera en personne contre les ennemis du tien. Nous ne demandons plus ni présens ni tribut.» Lasczky arrêta dès lors les armemens et le plan de la campagne qui allait s'ouvrir. La veille de son audience de congé (3 février 1528), il reçut quatre vêtemens d'honneur et dix mille aspres (deux cents ducats). Le lendemain il fut admis en présence du Sultan qui lui parla en ces termes : « Tu sais quels sont les moyens par lesquels nous pourrons prouver

[1] Catona a omis ces citations, qui se trouvent dans Bel, p. 176.

à ton maître notre attachement; ses affaires sont les miennes, et ce qui m'appartient est à lui. Je sais que souvent les puissances chrétiennes ont amoncelé des nuages menaçans sur mes aïeux et le peuple de Mohammed, mais ces nuages ne lançaient pas la foudre. Sans leurs provocations, le sang humain n'aurait pas coulé, mais il était indispensable d'anéantir ceux qui, à chaque occasion, se levaient contre nous. Que ton maître nous tienne au courant de toutes les affaires importantes ou non des Etats chrétiens, et l'alliance qui est entre nous prendra de jour en jour de plus profondes racines. Je veux être pour ton maître un ami et un allié fidèle, je marcherai en personne et avec toutes mes forces contre ses ennemis, j'en jure par notre prophète Mohammed aimé de Dieu, et par mon sabre. » Lasczky jura à son tour « par le Dieu vivant et par Jésus le Rédempteur, qui est aussi Dieu, que son maître serait l'ami des amis de Souleïman et l'ennemi de ses ennemis. » Il présenta ensuite Louis Gritti comme plénipotentiaire de Zapolya. Le 29 février 1528 fut signé le premier traité d'alliance entre la Hongrie et la Turquie; on promit en outre à Lasczky cinquante canons et cinquante quintaux de poudre, dont on prépara le départ immédiat par le Danube et la Theiss; il fut ordonné en même temps à tous les sandjaks de l'empire de préparer leurs contingens pour entrer en campagne au premier signal [1].

[1] Catona, XX, p. 328 et 334, a rectifié les erreurs d'Istuanfi et de Jovius sur cette mission de Lasczky, et quelques fautes de dates dans son journal.

Ferdinand, instruit des démarches de Zapolya et du succès de la mission de Lasczky, envoya de son côté une ambassade à Souleïman ; cette ambassade, la première de l'Autriche auprès de la Porte, était composée des deux nonces Jean Hobordansky de Salathnook, et Sigismond Weixelberger, originaire d'Allemagne, qui étaient chargés, non de demander des secours, mais de réclamer la restitution des pays pris sur la Hongrie [1], d'offrir une paix définitive, ou du moins de négocier une trève. Après un voyage de six semaines, les deux ambassadeurs arrivèrent à Constantinople le 29 mai 1528, jour anniversaire de la prise de la ville. Ils firent leur entrée, escortés par mille chevaux qui étaient venus à leur rencontre sur l'ordre du Sultan. « Comment ton maître a-t-il eu l'audacieux orgueil, demanda Ibrahim à Hobordansky, de s'intituler le *très-puissant,* en présence du sultan des Ottomans, sous l'ombre duquel se réfugient les autres princes de la chrétienté ? » Hobordansky ayant voulu savoir quelles étaient les puissances qui imploraient la protection de la Porte, Ibrahim lui nomma la France, la Pologne, Venise et la Transylvanie. A la vue de la liste sur laquelle étaient énumérées les possessions réclamées par Ferdinand [XVIII], le grand-vizir s'étonna qu'on n'eût pas demandé aussi Constantinople. Les rudes manières

[1] Zermeghy, *Rer. gest. inter Ferdinandum et Johannem,* dans Schwandtner, II, 393. *Magasin hongrois*, IV, 395. *Rapport* d'Hobordansky, dans les archives de la maison I. R. d'Autriche; on y trouve aussi une foule de documens turcs jusqu'à présent inconnus, et que nous aurons souvent occasion de citer.

du guerrier hongrois Hobordansky différaient beaucoup des mœurs courtisanesques du palatin polonais Lasczky. Souleïman s'irrita tellement, non-seulement des réclamations de Ferdinand en elles-mêmes, mais encore de la forme sous laquelle elles étaient présentées, qu'il fit détenir les ambassadeurs dans leur hôtel. Il ne leur rendit la liberté qu'après une captivité de neuf mois, et les congédia en leur remettant à chacun un présent de cinq cents ducats et en leur disant : « Votre maître n'a pas encore eu avec nous de rapports d'amitié et de voisinage ; mais il en aura bientôt. Vous pourrez lui dire que j'irai le trouver avec toutes mes forces, et que je lui donnerai moi-même ce qu'il demande. Ainsi dites-lui bien qu'il se prépare à notre visite. » Les ambassadeurs répondirent que leur maître serait charmé de voir arriver le Sultan en ami, mais qu'il saurait aussi le recevoir en ennemi. L'ambassadeur polonais, envoyé par son maître pour le renouvellement de la trêve, ayant cru reconnaître dans Sigismond Weixelberger, Sigismond Dietrichstein, un des fidèles serviteurs de Ferdinand, s'attira la colère du grand-vizir qui l'accusa d'être un espion du frère de Charles-Quint [1]; il reprocha avec non moins d'aigreur aux ambassadeurs autrichiens le meurtre du

[1] *Rapport* de Weichselberger, dans les archives de Vienne. Il existe sur cette première ambassade de l'Autriche à la Porte un rapport imprimé de quatre feuillets, sans indication du lieu d'impression : *Welcher gestalt Kunig. Maj. zu Hungarn Behemb Bothschaften nemlich Herr Sigismund Weichselberger und ein Ungarischer Herr zu dem turkischen Kaiser zukommen sind.* Voyez Windisch, *Magasin hongrois*, IV.

tschaousch envoyé naguère à la cour de Louis II [1].

La réponse de Souleïman au message du roi de Hongrie était d'autant plus insultante, que trois jours auparavant il avait délivré à Ibrahim, en plein diwan, un diplôme qui le nommait serasker ou général en chef de l'expédition contre l'Autriche, avec le traitement inoui de trois millions d'aspres par an (soixante mille ducats). Les derniers paragraphes de ce diplôme, qui fut rédigé, sous les yeux même du Sultan, par l'historien Djelalzadé, son secrétaire d'État, définissent ainsi le pouvoir accordé au grand-vizir :

« J'ordonne par ces présentes que tu sois dès aujourd'hui et pour toujours mon grand-vizir, et le serasker nommé par ma majesté dans tous mes États. Mes vizirs, beglerbegs, juges d'armée, légistes, juges, seïds, scheïkhs, mes dignitaires de la cour et colonnes de l'empire, sandjakbegs, généraux de la cavalerie ou de l'infanterie, alaïbegs (généraux des troupes feudataires), soubaschis, tscheribaschis (officiers de ces mêmes troupes), toute mon armée victorieuse, tous mes esclaves, grands ou petits, mes fonctionnaires et employés, les habitans de mes royaumes et de mes provinces, les bourgeois et les paysans, les riches et les pauvres, tous enfin reconnaîtront mon susdit grand-vizir comme serasker, l'estimeront et le vénéreront en cette qualité, regarderont tout ce qu'il dit ou croit comme un ordre émané de ma bouche qui fait pleu-

[1] Windisch, *Magasin hongrois : Der Bothschaft fürgehalten wie des Türk sein Bothschafter zu weylandt Kenig Ludwig gesandt, da sey erschlagen worden, deshalben sy auch bedraüt, und nit in kleiner Furcht.*

voir des perles, écouteront sa parole avec toute l'attention possible, recevront chacune de ses recommandations avec respect, et ne s'en éloigneront en rien. Le droit de nomination et de destitution, pour les places de beglerbegs, de sandjakbegs et toutes les autres dignités et fonctions, depuis les plus élevées jusqu'aux plus basses, soit à ma bienheureuse Porte, soit dans les provinces, est conféré à son jugement sain, à son esprit pénétrant. Ainsi il doit remplir les devoirs que lui imposent les attributions de grand-vizir et de serasker, ne pas dévier du chemin du droit et de la justice, donner à chaque homme le rang qui lui convient. Lorsque ma sublime personne entre elle-même en campagne, ou lorsqu'un événement exige l'envoi d'une armée, le serasker reste seul maître et seul juge de ses actes; personne ne doit lui refuser obéissance. Toutes les dispositions qu'il jugera à propos de prescrire relativement aux collations de sandjaks, de fiefs et d'emplois, aux augmentations de solde ou de traitement, aux distributions de présens, excepté ceux qu'on fait à l'armée en général, sont d'avance approuvées et sanctionnées par ma Majesté. Si, contre mon ordre sublime et le kanoun (loi fondamentale), un membre de mon armée victorieuse (Dieu nous en préserve!) était rebelle à l'ordre de mon grand-vizir et serasker, si un de mes esclaves opprimait le peuple, il faudrait en instruire sur-le-champ ma sublime Porte, et le coupable ou les coupables, quel que soit d'ailleurs leur nombre, recevraient la punition qu'ils auraient méritée [XIX]. »

Le Sultan fit remettre au grand-vizir avec ce diplôme trois pelisses d'honneur et neuf chevaux richement enharnachés, dont un était chargé d'un sabre, d'un arc et de flèches étincelans de pierreries; Ibrahim reçut également six queues de cheval et sept étendards, au lieu des quatre d'usage. Ces sept étendards, dont deux rouges, deux rayés, et les autres blanc, vert et jaune, devaient appeler l'heureuse influence des sept planètes sur les armes ottomanes. Le beglerbeg de Roumilie, Kasimpascha, vint les présenter au grand-vizir dans son camp établi à Daoud-Pascha, un des faubourgs de Constantinople. A cette occasion, Ibrahim traita de la manière la plus somptueuse les grands dignitaires de l'empire et les généraux de l'armée [1]. Peu de temps après mourut le second vizir, Moustafa-Pascha, vieilli au service de Sélim et de son fils; il eut pour successeur le beglerbeg de Roumilie, Kasim, dont la dignité fut cumulée une seconde fois par Ibrahim avec celle de grand-vizir [2].

Le 10 mai 1529, Souleïman partit de Constantinople avec une armée de deux cent cinquante mille hommes et un parc d'artillerie de trois cents canons. Une ordonnance spéciale régla ainsi la marche de la suite du Sultan : à la tête, étaient les tschaschnégirés (écuyers tranchans), derrière ceux-ci venaient les mouteferrikas (fourriers), suivis eux-mêmes des agas; les nischandjis, les defterdars et les kadiaskers mar-

[1] Djelalzadé, f. 124. Mouradjea d'Ohsson, VII, p. 391. Solakzadé, f. 168. Ferdi, f. 150. Ali, xxIIe récit.

[2] Ferdi, f. 150. Petschewi, f. 48.

chaient immédiatement devant les sept queues de cheval du Sultan [1]. A Philippopolis, la Marizza avait été tellement grossie par les pluies, qu'elle emporta le pont, et inonda la plaine dans laquelle avait été dressé le camp ottoman (9 juin — 2 schewal). Beaucoup de soldats furent noyés; d'autres se réfugièrent sur les arbres au risque d'y mourir de faim, bloqués qu'ils étaient par les eaux [2]. L'armée continuant péniblement sa marche par une pluie battante, put cependant traverser la Morawa et la Save, et passa à Essek la Drave sur un pont qu'elle y jeta. Lorsque le Sultan fut arrivé à Mohacz, Zapolya vint lui rendre hommage, accompagné de son ambassadeur Lasczky, et d'un corps de six mille chevaux. Le grand-vizir, instruit de l'approche de Zapolya, se porta à sa rencontre avec cinquante cavaliers de sa suite et autant de janissaires [3]. Le jour suivant (20 juillet — 14 silkidé) fut fixé pour la réception solennelle du nouveau roi de Hongrie. Dans l'intérieur de la tente impériale étaient rangés les agas de la cour et de l'armée, derrière eux les gardes-du-corps (solaks), armés de l'arc et des flèches, puis les écuyers et les fourriers; à l'extérieur, les janissaires formaient la haie des deux côtés. Der-

[1] *Journal* de Souleïman.

[2] Ali, XXII[e] récit, f. 236, et Solakzadé, p. 108, racontent d'après Djelalzadé, f. 128, une aventure qui trouvera beaucoup d'incrédules. Djelalzadé prétend que Nakasch Alibeg, dont il tient ce récit, s'étant réfugié sur un arbre, fut assiégé toute la nuit par de petits serpens qui, prenant sa bouche et ses oreilles pour des trous, voulaient toujours s'y cacher.

[3] *Journal* de Souleïman.

rière les janissaires, à droite, étaient les sipahis et les troupes de Roumilie, à gauche les silihdars et l'armée d'Anatolie. Vers midi, les agas de l'aile gauche et les fourriers allèrent recevoir Zapolya, et lui servirent d'escorte jusqu'à la tente impériale. En le voyant entrer, Souleïman se leva, fit trois pas en avant, et lui donna sa main à baiser, en l'invitant à s'asseoir à sa droite; les vizirs Ibrahim, Ayaz et Kasim, se tenaient debout à sa gauche. En congédiant Zapolya, le Sultan lui fit présent de trois chevaux de race avec leurs housses d'or, et de quatre kaftans de drap d'or [1]. Ainsi Souleïman rendit à jamais mémorable le théâtre de sa brillante victoire sur les Hongrois, en y recevant les hommages du roi de Hongrie; et les champs de Mohacz furent deux fois témoins de la honte du royaume, car ils virent la défaite du roi Louis et l'humiliation de Zapolya, qui sacrifia l'honneur national à son ambition. Pendant la marche de Mohacz à Sexard, Balibeg, gouverneur de Zwornik, fut envoyé en avant avec cinq cents cavaliers, pour aller recevoir la couronne royale de Hongrie, et le gardien de cette couronne, Pierre Pereny, qui étaient tombés entre les mains d'un parti de Zapolya.

Le 3 septembre, Souleïman arriva sous les murs d'Ofen, alors au pouvoir de Ferdinand, et dressa son camp sur les coteaux vineux qui avoisinent la ville [xx]. Les travaux de siége commencèrent immédiatement. Souleïman et Ibrahim, revêtus d'un simple kaftan de

[1] *Journal* de Souleïman. Petschewi, f. 38. Ali, f. 237. Djelalzadé, f. 128. Ferdi, f. 156. Istuanfi.

zibeline et la tête couverte d'un casque, allèrent fréquemment reconnaître les fortifications. Le cinquième jour, la porte inférieure fut emportée par les Ottomans; le lendemain, un nouvel assaut ayant été donné, la garnison, subissant l'influence de deux lâches, des capitaines allemands Christophe Besserer et Jean Taubinger, se rendit, sous la condition de la vie sauve [1], avant même que la brèche eût été ouverte. Les janissaires murmurèrent en se voyant déçus dans leur espoir de pillage et demandèrent un dédommagement. Leur mécontentement ne tarda pas à amener des désordres graves, au milieu desquels leur second général (segbanbaschi) fut blessé à la tête, et d'autres hauts dignitaires chassés à coup de pierres [2]. Furieux du refus que fit le Sultan de satisfaire à leurs exigences, ils vendirent les habitans comme esclaves, et massacrèrent, au mépris de la capitulation, la garnison allemande, lorsqu'elle sortit de la forteresse. Ce massacre ne doit donc pas être attribué au Sultan comme celui des prisonniers de Mohacz, mais seulement à la féroce avidité des janissaires [3]. Sept jours après la prise d'Ofen, Zapolya fut installé sur le trône des Arpades, non par le Sultan en personne, le grand-vizir, ou l'un des au-

1 *Journal* de Souleïman du 8 septembre.

2 *Journal* de Souleïman. Djelalzadé, Solakzadé, Hasanbegzadé, Ferdi, Ali. Petschewi, f. 48. Ce dernier dit qu'un prisonnier avait tiré son sabre contre un musulman qui voulait visiter un char couvert emmené par la garnison, et que là-dessus le massacre général avait eu lieu. Cette circonstance n'est consignée dans aucun historien hongrois, non plus que l'émeute des janissaires.

3 *Journal* de Souleïman.

tres vizirs, pas même par un des beglerbegs d'Europe et d'Asie, ou le général des janissaires, mais par le premier lieutenant de ce dernier. Ce fut donc le segbanbaschi, qui, suivi de Louis Gritti, alla chercher le voïévode de Transylvanie dans sa tente pour le conduire au château royal. Zapolya fit présent de mille ducats au segbanbaschi, et d'une somme pareille aux janissaires qui l'avaient escorté [1]. Souleïman laissa un gouverneur turc à Ofen, et se dirigea sur Vienne, menant à sa suite son nouveau vassal; Mohammed-beg, gouverneur de Semendra et fils d'Yahya-Pascha, précédait l'armée, dont il avait ordre d'éclairer la marche [2].

Avec les orages de l'équinoxe d'automne, arrivèrent à Vienne les premiers corps des akindjis sous les ordres d'un descendant de Mikhaloghli. Christophe Zedlitz, porte-drapeau du comte Jean de Hardek et six chevaliers [XXI], furent au nombre des premiers prisonniers faits par ces hordes terribles, que les historiens du temps désignent sous le nom significatif de faucheurs ou d'écorcheurs. Zedlitz et ses compagnons d'infortune furent contraints de porter chacun au bout d'une pique la tête d'un prisonnier décapité, et d'aller ainsi jusqu'à Bruck, sur la Leitha, à la rencontre du Sultan [3], qui les interrogea sur la force de la gar-

[1] Le kanoun d'Ebousououd, composé dans les années 932 et 936 de l'hégire et promulgué par Souleïman, se trouve dans les *Manuscrits* de Diez, à la Bibliothèque royale de Berlin, no VI, f. 32.

[2] *Journal* de Souleïman. Ali, f. 237. Petschewi, f. 49. Ferdi, f. 158. Abdoulaziz, f. 81.

[3] Pessel et Labach, publié par Meldeman. Nuremberg, 1530.

nison de Vienne, et le séjour actuel de Ferdinand. Ceux-ci ayant répondu que la garnison comptait vingt mille fantassins et deux mille cavaliers, et que Ferdinand s'était retiré dans le haut pays, le Sultan dit qu'il poursuivrait Ferdinand jusqu'à ce qu'il l'eût trouvé, qu'il respecterait les biens et les habitans de Vienne, s'ils se soumettaient volontairement, mais que dans le cas contraire il livrerait la ville à ses soldats. La veille du jour de Saint-Wenceslaw (27 septembre — 23 moharrem), Souleïman arriva sous les murs de Vienne, et vint camper dans le village de Simmering. La tente impériale, sur l'emplacement de laquelle a été bâti plus tard un édifice correspondant exactement à sa surface, était tapissée à l'intérieur de drap d'or, et s'élevait à l'extérieur sur des colonnes à chapiteaux d'or; tout autour étaient distribués douze mille janissaires. Les troupes du beglerbeg d'Anatolie, Behram-Pascha, s'étendaient sur la gauche du quartier-général du Sultan jusqu'à la petite rivière de Schwechat; à droite de Simmering étaient dressées les tentes de la chancellerie et du defterdar. Le camp du grand-vizir occupait tout l'espace compris entre Saint-Marc et la porte de Vienne dite *porte des Poêles,* et se prolongeait de ce point jusqu'à la montagne dite *Wienerberg*. A côté des tentes du grand-vizir s'élevaient celles de Paul Verday, qui avait honteusement livré la forteresse de Gran sans coup-férir [1], de Paul Pereny, gardien de la couronne, de Simon Athinai, le savant ami de Zapolya, et de Louis Gritti, le confident d'Ibrahim. Entre Saint-

[1] Istuanfi. Catona, XX, p. 488.

Marc et le Wienerberg, se trouvait le parc d'artillerie composé de quatre cents canons, fauconneaux et couleuvrines, sous les ordres du topidjibaschi ou commandant en chef de l'artillerie de siége. Balibeg [1], général de l'avant-garde, occupait les hauteurs du Wienerberg et le versant de cette montagne opposé à la ville; en avant du Wienerberg les troupes du commandant de l'arrière-garde Khosrewbeg [2], se déroulaient jusqu'à Vienne. A la porte dite du Château, étaient postées les troupes du gouvernement de Roumilie, ramassis de Bulgares, de Croates et de Serviens; à la porte des *Écossais* et dans la direction de Dœbling, le pascha de Mostar. L'armée de siége comptait environ cent vingt mille hommes et vingt mille chameaux. Le voïévode Kasim [3] commandait sur le Danube une flottille de huit cents nassades montées par les martoloses (troupes irrégulières). Dans la ville, l'armée des assiégés s'était échelonnée sur les remparts en sept stations différentes, correspondant chacune aux sept campemens des Turcs.

En face des tentes du grand-vizir, derrière lesquelles s'élevaient celles du Sultan, le palatin Philippe, duc de Bavière, occupait avec quatre cents cavaliers et quatorze bataillons de troupes de l'empire, la porte des Poêles en s'étendant à gauche jusqu'à la porte de

[1] Koutschouk Balibeg, dont le père avait eu quatre fils, qui obtinrent tous un commandement, dit Pessel, et non pas le pascha de Belgrade avec ses quatre fils, comme le dit l'*Almanach* pour l'histoire d'Autriche, où il faut lire, p. 94, *Mostar,* au lieu de *Nastarzky*. Voyez aussi Velius, p. 116.

[2] L'*Usiunbeg* de Pessel. — [3] Labach, Pessel.

la *Tour-Rouge,* et à droite, jusqu'à mi-chemin de la porte de Carinthie ; la défense de cette partie du rempart, qui allait rejoindre la porte de Carinthie et se prolongeait jusqu'au couvent des Augustins, était continuée par le contingent de la Basse-Autriche, sous le chevalier Eck de Reischach. La ligne des fortifications depuis et compris le cloître des Augustins jusqu'au château, était confiée à Abel de Holnek et à ses Styriens. Ulric Leisser, conseiller de guerre et maître-général de l'artillerie, défendait le château. Le poste entre le château et la porte des Écossais était commandé par le conseiller aulique Léonard de Fels, ayant sous ses ordres quelques bannières d'Autrichiens et les capitaines de la garde bourgeoise de Vienne. Les remparts, depuis la porte des Poêles jusqu'à la porte de Werder, qui avoisinait le quartier des Juifs appelé Elend (misère) [1], étaient défendus par Remprecht d'Ebersdorf avec une bannière d'Autrichiens et les troupes espagnoles ; Ernest de Landenstein, traban de la cour, colonel de quatre bataillons de Bohême, et cinq cents cavaliers sous Jean de Hardek, combattaient sur la ligne qui s'étend des tours de Werder et du Sel à la Tour-Rouge [2]. Les forces des assiégés s'élevaient en tout à seize mille hommes, et cette poignée de soldats avait à défendre, contre la formidable armée de Souleïman, un rempart de six pieds au plus d'épaisseur et entièrement dégarni de bastions. Mais si

[1] *Quæ a Judæorum turri tenet et* im ellendt *germanice appellatur.* Didaco Serava (Syndromus, p. 58).

[2] Pessel, dans Lewenklau, p. 457.

les moyens de défense étaient faibles, la haine contre les Turcs était vivace et profonde, l'ardeur des soldats sans égale, l'habileté et le courage des chefs une suffisante compensation du nombre; ces chefs étaient le comte palatin du Rhin Philippe, duc de Bavière, nommé récemment général en chef de l'armée contre les Turcs à la diète de Spire, en remplacement de son cousin Frédéric de Bavière, le comte Nicolas de Salm et le baron de Roggendorf[1].

Dans l'attente de l'ennemi, les faubourgs avaient été brûlés ou rasés; un nouveau rempart en terre élevé à vingt pas du premier dans l'intérieur de la ville, et la rive du Danube défendue par des palissades. Un bastion avait été construit près de la tour du Sel et du pont des Abattoirs; les maisons dont les toits étaient en bois avaient été démolies, pour prévenir les effets incendiaires des bombes. L'artillerie des assiégés ne consistant qu'en soixante-douze canons, n'était guère que le cinquième de celle des Ottomans.

Le jour même où Souleïman établit son camp à Simmering (27 septembre — 23 moharrem), les quatre cents nassades composant la flottille turque du Danube avaient remonté le fleuve, brûlant tous les ponts sur leur passage. Le lendemain, les assiégés au nombre de deux mille cinq cents firent une sortie par la porte de Carinthie, et tombèrent sur les Turcs, auxquels ils tuèrent deux cents hommes, parmi lesquels deux yahyabaschis (capitaines), un tschaousch et plusieurs janissaires; le grand-vizir lui-même, qui, déguisé, fai-

[1] Pessel, p. 447.

sait le tour de la ville à cheval, fut sur le point d'être fait prisonnier [1]. Le 29 septembre (25 moharrem), trois bannières firent une seconde sortie par la porte du Château, mais elles ne tardèrent pas à rentrer, après avoir fait éprouver quelques pertes aux Turcs [2]. Le 2 octobre (28 moharrem), les assiégés attaquèrent le camp du beg de Semendra et en revinrent avec trente têtes et dix prisonniers [3]. Le même jour, on commença à contreminer les mines pratiquées par les assiégeans sous la porte de Carinthie et le couvent de Sainte-Claire [4]. Le secret de ces mines avait été livré aux chrétiens par un transfuge turc. L'ennemi, désappointé dans ses tentatives, ouvrit contre la porte de Carinthie un feu terrible qui dura toute la nuit [5]. Le 6 octobre (2 sâfer), le grand-vizir ordonna aux akindjis de préparer des échelles pour l'escalade, et aux troupes d'Anatolie de faire des fascines pour combler les fossés [6]. Le même jour, arriva au camp ottoman Simon Athinai, partisan et ami de Zapolya. Son grand savoir lui avait mérité le surnom de *litteratus,* traduit par le *Journal* de Souleïman en celui de *Reïsoul Ouléma* ou

1 Pessel et Didaco placent cette sortie au 29 septembre; Labach et Meldeman, au 27; le *Journal* de Souleïman, au 28.

2 Labach, dans Meldeman, le 28 septembre. D'après le *Journal* de Souleïman, le 27.

3 Pessel, p. 463, ne fait mention que de la découverte d'une mine; mais Labach parle aussi de la sortie du 2 octobre et d'une escarmouche qui avait eu lieu la veille. Dans le *Journal* de Souleïman, il n'est parlé que de la visite rendue au Sultan par les vizirs.

4 Pessel et Didaco. — 5 *Ibid.*, p. 463.

6 *Journal* de Souleïman du 4 octobre.

chef des savans, et lui valut la plus gracieuse réception du padischah, qui, ayant lui-même l'esprit cultivé, aimait et honorait la science même dans un infidèle. Ce fut encore le même jour (6 octobre), vers les six heures du soir, que le comte palatin Frédéric tira au sort les bataillons qui la nuit même devaient faire une sortie. Il fut convenu qu'avant l'aube (7 octobre) [1], huit mille hommes, sous les ordres d'Eck de Reischach, se rendraient de la tour du Sel aux portes du Château et de Carinthie, afin de surprendre l'ennemi, tandis qu'une autre colonne, sous la conduite de Sigismond Leyser, qui irait tourner le couvent des Carmes, tomberait sur ses derrières; mais ce projet échoua par une trop grande lenteur d'exécution; lorsque Sigismond Leyser arriva avec sa troupe à la porte du Château, il faisait jour, et les janissaires étaient prêts à le recevoir. La lâcheté ou la trahison d'un chef de file qui poussa un cri de déroute, décida la fuite des assiégés, qui rentrèrent dans la ville laissant cinq cents des leurs sur la place et plusieurs prisonniers. Les Turcs eurent à regretter dans cet engagement la mort prématurée du brave Alaïbeg de Güstendil [2], et les chrétiens, celle du capitaine Wolf Hagen, de George Steinpies et de l'Espagnol Garcia Guzman; trois balles

[1] Pessel et Souleïman sont entièrement d'accord sur cette date que Labach place par erreur au 6 octobre. Djelalzadé décrit, f. 131 et 132, les assauts du 29 septembre, du 2 et du 6 octobre. Ali, f. 237. Petschewi, f. 39. Abdoulaziz, f. 81 et 82.

[2] *Journal* de Souleïman. Pessel ne parle de ces travaux qu'à la date du 5 octobre, ajoutant qu'on n'a jamais fait usage des fascines.

étaient venues mourir sur la cuirasse d'Eck de Reischach qui commandait en chef la sortie. Les Ottomans poursuivirent de si près les impériaux, qu'on crut un moment qu'ils entreraient avec eux dans la ville, mais il n'y avait pas de brèche pratiquée, et une fois les portes fermées, on repoussa ceux qui voulurent monter à l'escalade [1]. Souleïman, craignant une nouvelle surprise, fit tenir la cavalerie en selle pendant toute la nuit (8 octobre); les assiégés, voyant ainsi les Ottomans sous les armes, crurent par erreur à une attaque pour le lendemain [2]. Le 9 octobre, vers les trois heures de l'après-midi, deux mines éclatèrent à droite et à gauche de la porte de Carinthie et firent deux brèches, l'une qui livrait passage à vingt-quatre hommes de front, et l'autre qui était large de deux aunes. Les Ottomans donnèrent pendant trois jours consécutifs l'assaut à la ville (10, 11 et 12 octobre), mais ils rencontrèrent partout Nicolas de Salm et Jean Katzianer qui se portaient sur tous les points où le péril était le plus menaçant. L'explosion de deux nouvelles mines élargit encore la brèche de la porte de Carinthie; mais les begs d'Yanina et de Valona ayant voulu profiter de cette circonstance, furent repoussés par trois fois avec une perte de deux cents hommes [3]. Le 12 octobre, une grande partie du mur entre la

[1] Pessel et Serava ne disent rien de cet assaut, qui est rapporté dans Lewenklau, p. 389, ainsi que dans Meldeman, d'après Labach.

[2] *Journal* de Souleïman. Les historiens se taisent sur un assaut repoussé ce même jour par le comte Salm, et dont parle le *Taschenbuch für Geschicte*, p. 97.

[3] *Journal* de Souleïman. Labach, Pessel, Serava, Leyhe, le *Journal* de

porte de Carinthie et la porte des Poêles s'écroula, et l'attaque recommença avec une nouvelle fureur. On vit du haut des tours de Vienne les paschas et les begs stimuler à coups de bâton et de sabre le courage des janissaires et des azabs. Les Ottomans ayant été repoussés à deux reprises différentes, le grand-vizir tint un conseil de guerre, dans lequel il fut résolu de donner le lendemain un dernier assaut, puisque la saison avancée et le manque de vivres commandaient la retraite, et que d'ailleurs on avait déjà satisfait à la loi de l'Islamisme, qui n'ordonne que trois attaques en bataille rangée ou dans un siége. On ranima le courage défaillant de l'armée par des distributions d'argent et de grandes promesses [1]. Les janissaires reçurent chacun mille aspres ou vingt ducats; on fit proclamer dans le camp que celui qui arriverait le premier sur les murs recevrait un fief de trente mille aspres, s'il n'en possédait pas encore, serait fait soubaschi, s'il n'était que sipahi, et serait élevé à la dignité de sandjakbeg s'il était soubaschi. Souleïman alla en personne inspecter les brèches, et les trouvant suffisamment larges, il donna de grandes louanges à Ibrahim [2]. Ce même jour, pendant que les mineurs ottomans exécutaient de nouveaux travaux et qu'un

Bek, Marini Sanuto : *Alli 9 Ottobre fece il Turco sopra la torre di Carnar verso il monastero di S. Chiara due grosse mine nel qual loco era il C. N. di Salm sopremo logotenente e con ipso Giovani Cozianer.*

[1] *Journal* de Souleïman, le 13 octobre.

[2] *Journal* de Souleïman. Pessel, Labach, Serava et le comte Nicolas de Salm dans le *Taschenbuch für vaterlændische Geschicte*, p. 52, par Hormayer.

feu continuel foudroyait la ville, Paul Bakicz et Jean Katzianer firent une sortie, et revinrent avec un grand nombre de prisonniers [1].

Le 14 octobre (10 safer), l'armée ottomane, divisée en trois colonnes, se porta, au milieu du tonnerre de l'artillerie et des fanfares de la musique, sur la brèche de quarante-cinq toises d'étendue, qui existait à droite et à gauche de la porte de Carinthie. En vain Ibrahim, Behram-Pascha, beglerbeg d'Anatolie, et l'aga des janissaires excitaient-ils l'ardeur de leurs troupes à coups de sabre et de bâton; les soldats répondaient qu'ils aimaient mieux mourir de la main de leurs maîtres que par les longues arquebuses allemandes. Vers les trois heures de l'après-midi, la brèche fut encore élargie par l'explosion de deux nouvelles mines; les assiégés en découvrirent une troisième sous le château, et en retirèrent vingt-six tonneaux de poudre. Un dernier assaut fut tenté, mais il échoua contre le courage des braves défenseurs de Vienne et de leur chef le comte de Salm, qu'une pierre détachée par un boulet blessa grièvement à la cuisse. Dans l'impossibilité de vaincre, Souleïman donna l'ordre de la retraite [2]. Vers minuit, les janissaires levèrent leurs tentes, et livrèrent aux flammes ce qu'ils ne purent emporter; les prisonniers d'un âge avancé furent brûlés, plus de mille femmes et enfans massacrés, d'au-

[1] Istuanfi. *Journal* de Souleïman : *Otlougha we azougha ghiden kimisnelerden kasir bi hadd adam aldi*, c'est-à-dire : « Les infidèles prirent un grand nombre de ceux qui étaient allés fourrager et battre le pays. »

[2] *Journal* de Souleïman.

tres, dans la fleur de la jeunesse et de la beauté, emmenés en esclavage. L'incendie du camp éclaira ces scènes de désolation aux yeux des habitans de Vienne, et les cris lamentables des mourans qu'ils ne pouvaient défendre arivèrent jusqu'à leurs oreilles. C'est donc le 14 octobre que Souleïman, voyant la fortune abandonner ses armes pour la première fois, renonça à ses projets de conquête sur Vienne, dont la brillante défense avait sauvé le reste de l'Allemagne de la domination des Turcs. Cette date semble être consacrée, dans l'histoire allemande, aux grands événemens. Nous la voyons en effet marquer successivement la chute de Brisach, la paix de Westphalie, la bataille de Hochkirchen, la prise d'Ulm, la bataille d'Iéna, la paix de Vienne, la bataille de Leipsick, et enfin la jonction des armées coalisées à l'entrée de la campagne qui termina la longue lutte de l'Allemagne avec Napoléon [1].

Vienne salua sa délivrance en tirant des salves d'artillerie, en faisant résonner ses horloges qui étaient restées silencieuses depuis l'arrivée des Turcs, et en mettant en branle toutes ses cloches. Le grand-vizir demanda au porte-drapeau Zedlitz, son prisonnier, ce que voulait dire tout ce bruit, et celui-ci lui ayant répondu que c'était un signe de réjouissance, il le fit revêtir de soie et d'or et le renvoya à Vienne [2]; sa conduite fut dictée en cette occasion par un sentiment de bienveillance, ou par son désir d'aplanir par cette

[1] Brisach, 1639; paix de Westphalie, 1648; Hochkirchen, 1758; chute d'Ulm, 1805; Iéna, 1806; paix de Vienne, 1809; Leipsick, 1813.

[2] Pessei, Labach. *Journal* de Souleïman.

tentative de conciliation, les difficultés qui auraient pu s'opposer à un cartel d'échange. En effet, le jour suivant, dans une lettre écrite en mauvais italien aux commissaires des guerres relativement à la délivrance des prisonniers, il rappelle ce trait, et s'exprime ainsi : « Moi, Ibrahim-Pascha, par la grâce de Dieu, premier vizir, secrétaire et conseiller du plus grand, du plus glorieux, du plus invincible empereur, du sultan Souleïman ; moi, chef et administrateur de son empire, de ses esclaves et de ses sandjaks, généralissime de ses armées, à vous, nobles et généreux capitaines ! Nous avons pris connaissance de la lettre que vous nous avez fait tenir par votre messager. Sachez que nous ne sommes pas venus pour prendre votre ville, mais pour combattre votre archiduc ; c'est ce qui nous a fait perdre tant de jours ici, sans que nous ayons pu le joindre. Nous avons mis hier en liberté trois de vos prisonniers ; il convient que vous agissiez de même envers les nôtres, ainsi que nous avons chargé votre messager de vous le dire. Vous pouvez donc nous adresser un envoyé, pour faire le dénombrement de ceux des vôtres qui sont en notre pouvoir, et être sans inquiétude sur notre fidélité ; car si l'on n'a pas tenu parole à ceux d'Ofen, ce n'a pas été notre faute, mais la leur [1]. Ecrit devant Vienne, au milieu d'octobre. »

Ce ne fut que le 16 octobre que Souleïman leva son

[1] Labach donne cette lettre avec le *fac-simile* du chiffre d'Ibrahim. Ribischi, qui l'avait eue entre les mains, dit : *In levi italica papyro italice scripta, quas ego ipse in manibus habui et legi.*

camp ; encore fit-il halte à peu de distance de Vienne pour convoquer un grand diwan ; les vizirs et les agas vinrent le féliciter de l'heureuse issue de la campagne, et des présens furent distribués pour prouver aux troupes qu'elles avaient vaincu. Le grand-vizir reçut un sabre dont la poignée et le fourreau étaient enrichis de pierreries, quatre kaftans et cinq bourses d'or, dont chacune valait cinq cents piastres ou soixante mille aspres, et par conséquent douze cents ducats d'après le change d'alors [1]. La somme répartie la veille entre les janissaires s'élevait à plus de deux cent quarante-six mille ducats. C'est ainsi que la politique du Sultan et d'Ibrahim voulut changer aux yeux des soldats leur retraite forcée en une victoire dont on avait eu la générosité de ne pas vouloir profiter. Pendant cette même journée du 16 octobre, trois soldats allemands vinrent se présenter devant Vienne, se disant des prisonniers qui avaient réussi à s'échapper des mains des Turcs. Introduits dans la ville, ils excitèrent les soupçons par les dépenses immodérées qu'ils firent et qu'ils soldèrent en monnaie turque. Le supplice de la question leur arracha l'aveu qu'ils avaient déserté leurs drapeaux, passé à l'ennemi, et qu'ils en avaient reçu des sommes considérables pour incendier la ville, et pour servir de guides à un corps d'armée qui les

[1] *Journal* de Souleïman. Solakzadé. Djelalzadé. Une bourse vaut cinq cents piastres, la piastre cent vingt aspres ; cinquante aspres, ainsi qu'il résulte d'un entretien de Lasczky avec Ibrahim, valaient alors un ducat. Souleïman, ayant fait distribuer douze millions trois cent mille aspres, paya donc le dernier assaut deux cent quarante-six mille ducats.

attendait derrière le Wienerberg ; ils furent écartelés et leurs membres pendus aux remparts. Ibrahim, ainsi déçu dans le dernier espoir qui lui restait, donna (17 octobre) à ses troupes l'ordre de continuer la retraite, et se rendit le même jour à Bruck sur la Leitha. Jean Katzianer, Paul Bakics et Sigismond Weixelberger, harcelèrent ses derrières, et lui prirent un certain nombre d'hommes, de chevaux et de chameaux. Mais ces faibles représailles ne pouvaient entrer en comparaison avec les horribles excès des Turcs, qui, d'après les historiens contemporains, firent dans la contrée plus de dix mille prisonniers [1]. Pendant les trois semaines que dura le siége de Vienne, les akindjis, appelés par les Allemands *sakman* [2], dévastèrent non seulement les environs de la capitale, mais encore la haute et la basse Styrie, et poussèrent leurs excursions jusqu'aux environs de Ratisbonne, incendièrent les églises, les maisons, et massacrèrent les malheureux habitans. Du pied du Khalenberg au château de Lichtenstein, la contrée fut changée en un immense brasier. Le jour de l'investissement de Vienne, les Bosniaques ravagèrent les vignes de Heiligenstadt, et vengèrent l'échec du dernier assaut par le massacre général des habitans de ce village [3]. A Dœbling les registres des impôts fu-

1 Pessel Beck, Labach.

2 Les akindjis ottomans sont les *prædatores* romains, les *guastadori* et *sacchegiatori* italiens. Les Allemands ont transformé cette dernière dénomination en celle de *sakmann*.

3 *Historische und topographische Darstellung der Pfarren, Schlœsser, Klœster im Erzherzogthum Oesterreich.* Vienne, 1824, I, p. 78.

rent brûlés. Penzing, Saint-Veit, Hutteldorf, Hietzing, furent dévorés par les flammes. Christophe Freyleben, fils du seigneur de Lichtenstein, fut sauvé de l'embrasement de son château et emmené en esclavage. Berchtoldsdorf fut mis à l'abri d'une surprise par la solidité de ses murs. Les places de Brunn, Enzersdorf, Baden et Klosterneubourg, furent détruites. Six mille akindjis saccagèrent le pays sur l'Enns, brûlèrent le presbytère de Biberbach, et furent repoussés d'Ibbsitz et de Waidhofen. Jean de Starhemberg, chef des milices d'Autriche, digne prédécesseur de Gundaker de Starhemberg, que nous verrons défendre Vienne au second siége de cette ville par les Turcs, protégea les gués de l'Enns, bien qu'il n'eût que de faibles forces à sa disposition; il arrêta les incursions de trente mille akindjis en leur fermant les passages de tous les défilés par des redoutes et des abattis d'arbres, et les força à se tourner vers la Styrie [XXII], où la vengeance les attendait. Les paysans surprirent plusieurs de leurs troupes les unes après les autres, et massacrèrent ou brûlèrent leurs prisonniers. A Stokerau, les deux frères Kunringer préservèrent les rives du Danube de toute dévastation. Mille akindjis ayant passé le fleuve sur trente nassades, furent attaqués par le comte Julien de Hardek, et expièrent par la mort l'incendie du bourg et du château de Schmida. Un cavalier du nom de Coborle, entraîné par son courage, poursuivit un parti de Turcs jusque dans leur barque, qui chavira dans la lutte, et avec laquelle furent engloutis hommes et chevaux. Ailleurs, Erlebek de Trausnitz défendit si

vaillamment, avec seulement dix cavaliers et six fantassins, un moulin contre une division ennemie, qu'il lui tua trois cents hommes. Une autre troupe d'akindjis, qui s'était jetée dans une tour fortifiée près de Korneubourg, fut exterminée par le grand-bailli de Styrie, George de Leuchtenberg, et les colonels bavarois Wolfgang et Sigismond de Weix; l'armée autrichienne assistait de l'autre rive du Danube à cet engagement. Si les chrétiens eurent à déplorer la mort ou l'esclavage de vingt mille personnes, la campagne de Vienne coûta au Sultan quarante mille soldats. Pendant ces ravages, dans lesquels les akindjis cherchaient un équivalent au riche butin de Vienne, qu'ils avaient en vain espéré, l'armée régulière avait continué sa retraite. Le roi Yanousch (c'est ainsi que les Turcs appellent Zapolya), apprenant l'approche de Souleïman, sortit d'Ofen, pour aller à sa rencontre, et fut reçu par les vizirs qui étaient venus au-devant de lui [1]. Trois jours plus tard, le 29 octobre (25 safer), Zapolya félicita en plein diwan Souleïman de l'heureuse issue de la campagne, et se retira après le baisemain, avec un présent de dix kaftans, de trois chevaux, de chaînes et de mors d'or massif [2]. Gritti reçut un don de deux mille ducats [3].

L'armée reprit sa marche le long de la rive gauche du Danube, et arriva le 10 novembre à Belgrade par Balya, Bath Monostor, Bacs et Peterwardein.

[1] *Journal* de Souleïman, 25 octobre. — [2] *Ibid.*, 28 octobre. — [3] *Ibid.*, 29 octobre.

L'absence de guides et l'ignorance des localités causèrent la perte de beaucoup de bagages et de celui du grand-vizir entre autres, qui restèrent dans des marais. En punition de ces négligences, environ six mille hommes, préposés à la conduite des bagages, eurent leur solde supprimée, et beaucoup d'officiers subalternes, leurs fiefs diminués [1]. Le grand-vizir voulant détourner l'attention de ces petites tracasseries de la fortune qui les poursuivait dans leur retraite, convoqua un diwan solennel dans lequel il exposa aux yeux de tous les grands de l'empire la couronne de Hongrie, qu'il leur dit remonter au temps de Nouschirwan. Jusqu'alors Ibrahim l'avait gardée avec lui, probablement pour la poser sur sa tête, si par la chute de Vienne la Hongrie fût devenue une province turque; mais dans la situation actuelle des affaires, il la fit remettre à Zapolya par Pereny, Louis Gritti et Simon Athinai (27 safer — 31 octobre). De Belgrade Souleïman envoya au doge de Venise le drogman Younisbeg avec une lettre, dans laquelle il lui notifiait, avec l'exagération ordinaire de l'hyperbole orientale, la campagne de Vienne, la retraite de Ferdinand, et l'investiture de Zapolya [xxiii]. Il arriva à Constantinople vers le milieu de décembre.

Le siége infructueux de Vienne est la première entreprise de Souleïman qui n'ait pas été couronnée de succès. Les ravages et les actes de férocité qui ont signalé cette expédition doivent être mis sur le compte

1 *Journal* de Souleïman, 30 octobre.

de la barbarie de la nation, et n'être imputés ni au Sultan ni à son grand-vizir. L'accusation portée par tant d'historiens et par Robertson [1] lui-même contre Ibrahim, et d'après laquelle le siége de Vienne n'aurait échoué que par la connivence de ce haut dignitaire avec les chrétiens, est tout-à-fait dénuée de fondement. Les historiens ottomans n'auraient pas manqué de citer parmi les motifs qui provoquèrent, quelques années après, la disgrâce de ce favori tout-puissant, sa trahison devant Vienne; or ils ne disent rien à ce sujet. Les archives de Venise et d'Autriche ne fournissent pas non plus le moindre indice qui puisse justifier une pareille supposition. Les relations qui s'établirent par la suite entre Ibrahim et les ambassadeurs autrichiens ne révèlent rien qui puisse nous mettre sur la trace de ce fait, ainsi qu'on le verra plus bas; d'ailleurs on ne trouve dans la forme du langage d'Ibrahim aucune de ces expressions de significative bienveillance, et dans celui des ambassadeurs d'Autriche aucune allusion à des services précédemment rendus à la puissance représentée par eux. Lors même qu'Ibrahim eût aspiré au trône de Hongrie, il n'aurait rien gagné à l'échec de Vienne, sinon la confirmation de l'élection de Zapolya [xxiv]. Ainsi donc les véritables causes de la retraite des Ottomans furent, non la trahison du grand-vizir, mais bien le mécontentement des janissaires qui avait déjà éclaté à Ofen, les murmures des troupes

[1] *The prudent conduct of Ferdinand together with the treachery of the Vezir soon obliged Solyman to abandon that enterprise with disgrace and loss.* Robertson, *Charles V*, l. V.

d'Asie qui se plaignaient d'un froid inaccoutumé, et le manque de nourriture qui se fit sentir dans toute l'armée. La belle défense de Vienne efface la honte des trop faciles redditions d'Ofen, Raab, Plintenbourg et Altenbourg. Les flots dévastateurs des conquérans ottomans, en se répandant pour la première fois sur le sol de l'empire d'Allemagne, avaient trouvé une barrière invincible dans les remparts de la capitale de l'Autriche.

LIVRE XXVII.

Fêtes de la circoncision des princes. — Ambassades de Ferdinand, Zapolya, Pereny, des rois de Pologne, de Russie et de France. — Cinquième campagne de Souleïman. — Siége de Güns, et retour de l'armée ottomane par la Styrie. — Prise de Koron. — Négociations de Ferdinand à la Sublime-Porte, et conclusion du premier traité de l'Autriche avec la puissance ottomane.

Nous avons raconté dans le livre précédent comment l'habile politique de Souleïman et de son grand-vizir chercha à pallier l'affront reçu par leurs armes devant les murs de Vienne. Des récompenses et des louanges furent distribuées aux soldats et aux généraux, des lettres de victoire expédiées aux gouverneurs de l'empire et aux puissances étrangères; il ressortait clairement de tous les actes officiels émanés de la chancellerie ottomane, que le Sultan avait dédaigné la conquête de l'Allemagne, que son intention n'avait été que de joindre Ferdinand, et de le forcer à une bataille; enfin, qu'il avait eu la magnanimité d'abandonner la couronne de Hongrie, en la mettant sur la tête de Zapolya [1]. C'est ainsi que la retraite de l'armée fut présentée à tous les gouverneurs des provinces ottomanes et aux ambassadeurs étrangers sous un jour

triomphant. Dans ce même esprit de politique despotique qui impose aux nations le mensonge comme vérité, et leur prescrit de considérer des défaites comme des victoires, Souleïman songea, dès son arrivée à Constantinople, à relever par des fêtes et par un déploiement de magnificence inouïe, le courage de ses troupes que n'avaient pu tromper leurs dévastations et leur butin. Il espérait ainsi détruire les doutes qui ne laissaient pas de se propager sur ses succès, malgré les lettres de victoire et les nombreuses investitures de fiefs. La circoncision de ses fils lui en fournit l'occasion.

Outre les invitations d'usage aux grands et aux gouverneurs de l'empire, il en envoya une au doge de Venise, par laquelle il l'engageait, comme voisin et ami, à venir assister à la circoncision des quatre princes ses fils. Mais comme le délai fixé pour se rendre à la Porte n'était que de six semaines, à partir du jour où la lettre avait été expédiée, il est permis de croire que Souleïman n'avait considéré cette démarche que comme une formalité, ou qu'il regardait comme au-dessous de sa dignité d'accorder au doge ou à son représentant le temps d'arriver à l'époque des fêtes. Cependant, six mois environ après qu'Younisbeg eut notifié au sénat les victoires remportées dans la campagne de Vienne et l'abandon de la couronne de Hongrie à Zapolya, un nouvel ambassadeur vêtu d'un splendide costume d'étoffe d'or fut introduit dans le sénat par douze nobles de Venise, annonça la prochaine circoncision des princes, et remit au doge l'invitation amicale du Sultan [11]. Le doge s'excusa sur

son âge et sur la longueur du voyage, en ajoutant qu'il enverrait à sa place un ambassadeur extraordinaire. Ainsi, outre le plénipotentiaire Pietro Zen qui se trouvait alors à Constantinople, Mocenigo fut chargé de représenter le doge [1] à la fête de la circoncision, qui eut lieu le 27 juin 1530.

Vers l'heure de midi de ce jour solennel, Souleïman, accompagné de toute sa cour, se rendit à l'Hippodrome, dans la partie nord duquel, près du Mehterkhané (caserne des musiciens de l'armée), s'élevait un trône magnifique sur des colonnes de lapis; au-dessus était un baldaquin resplendissant d'or, et du sommet duquel flottaient les plus riches étoffes; le sol était couvert de tapis moëlleux, et les environs se bariolaient de tentes de mille couleurs. Les deux vizirs Ayaz-Pascha et Kasim-Pascha vinrent à la rencontre du Sultan jusqu'à l'Arlanskhané (ménagerie des lions, autrefois église Saint-Jean) [2]. Le grand-vizir, l'aga des janissaires, et tous les beglerbegs de l'empire s'avancèrent à pied, au milieu de l'Hippodrome, pour recevoir le Sultan qui seul était à cheval; ils l'accompagnèrent ainsi jusqu'aux degrés du trône qui était placé au milieu des tentes prises sur les princes vaincus, et les surpassait toutes en richesse et en éclat. Les tentes d'Ouzoun-Hasan, défait par Mohammed II, et de Ghawri, détrôné par Sélim Ier, s'élevaient à côté

[1] La superbe lettre de récréance de Souleïman à l'ambassadeur Mocenigo, du 1er moharrem 937 (25 août 1530), se trouve parmi les *Scritture turchesche* des archives de la maison impériale d'Autriche.

[2] Djelalzadé, f. 135. Ferdi, f. 165. Abdoulaziz, f. 84.

des statues qu'Ibrahim avait enlevées au palais du roi de Hongrie. Au bruit des joyeuses fanfares de la musique de l'armée, Souleïman monta sur son trône, et après que les grands dignitaires, les vizirs, les agas, le moufti et les oulémas lui eurent offert leurs félicitations et leurs présens, il leur donna un festin somptueux. Le second jour, les vizirs déposés et les gouverneurs qui avaient été invités à se rendre en personne à Constantinople furent admis au baise-main; quatre seulement, l'ancien grand-vizir Piri-Pascha. Seïnel-Pascha qui avait rendu de si grands services dans la campagne d'Egypte, le beglerbeg d'Anatolie Yakoub-Pascha, et l'ancien beglerbeg de Roumilie Iskender-Pascha, avaient été autorisés à se faire représenter par des délégués. Le troisième jour se passa à recevoir les sandjakbegs, les émirs kurdes et les représentans des puissances étrangères. Le nombre des envoyés de Venise dissimula l'absence de ceux des autres nations. Les deux ambassadeurs extraordinaires, Zen et Mocenigo, le baile Bernardo résidant à Constantinople, et le fils du doge, Aloisio Gritti, mandataire du Sultan auprès de Zapolya, assistèrent à ces fêtes [1]. La magnificence des présens déposés au pied du trône surpassa tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. C'était du coton d'Egypte [III], du damas de Syrie, des châles et mousselines des Indes, des as-

[1] Dans Marini Sanuto, l. LIII, se trouvent quatre *Rapports* sur ces fêtes : le premier, par Pietro Zen, du 13 juillet 1530; le second, par Mocenigo, du 14 juillet 1530; le troisième, par le baile Bernardo; le quatrième, par le sénateur Andrea Rossi.

siettes d'argent pleines de pièces d'or, des tasses d'or remplies de pierreries, des plats de lapis, des coupes de cristal, des porcelaines de Chine, des fourrures de Tatarie, de jeunes Arabes, des chevaux turcomans, des mamlouks et de jeunes garçons grecs, des esclaves d'Ethiopie et de Hongrie. Les présens du grand-vizir valaient seuls cinquante mille ducats [1]. Souleïman fit donner au peuple le spectacle de batailles simulées dans lesquelles les combattans étaient armés de fusils, de sabres et de lances; des assauts furent livrés à deux tours en bois élevées à cet effet, et dont l'une était défendue par des Hongrois [2]. Le quatrième jour, les professeurs attachés à la cour, le savant Khaïreddin et les kadiaskers vinrent présenter leurs félicitations au Sultan. Dans le repas qui leur fut donné, ils s'assirent à côté du grand-vizir, et on leur servit les rôtis les plus succulens, les sucreries les plus exquises; le peuple fut diverti par des tours d'escamoteurs et de saltimbanques. Le cinquième jour fut consacré aux passes d'armes et aux luttes des Mamlouks qui étaient venus d'Egypte avec Inalbeg, beg tscherkesse, investi d'un gouvernement dans la Roumilie. L'habileté qu'ils déployèrent dans l'escrime et l'équitation excita le plus vif enthousiasme. Le Sultan honora les jeux de sa présence jusqu'à une heure avancée de la nuit, où au milieu d'un feu d'artifice les deux forts en bois furent livrés aux flammes [3]. Le lendemain matin, on vit à

[1] Ferdi, f. 17. Marini Sanuto, l. c.

[2] Marini Sanuto, *Rapport* du 14 juillet.

[3] Djelalzadé, f. 136.

leur place deux autres forts qui avaient été construits pendant la nuit par Djarüm, homme renommé pour son habileté dans l'équitation et les tournois; chacun de ces forts était défendu par cent hommes qui firent mutuellement des sorties et s'attaquèrent jusqu'à ce qu'un des deux partis eût été défait, et qu'un grand nombre de jeunes filles et de jeunes garçons fût tombé comme butin au pouvoir des vainqueurs. Ces réjouissances furent de nouveau terminées par un feu d'artifice et par l'incendie des deux forts [1]. Le septième jour, les janissaires conduits par leur aga et les généraux de la cavalerie portèrent en procession solennelle les *palmes des noces,* appelées aussi cierges de la circoncision; ces palmes formaient des cylindres ornés de filigranes d'or et d'une foule de délicates sculptures représentant des fleurs, des fruits, des oiseaux, et des quadrupèdes, symbole de la fécondité et de la force créatrice. Le huitième et le neuvième jour se passèrent en danses et en concerts; sur une corde tendue entre la colonne et l'obélisque de l'Hippodrome, un saltimbanque égyptien fit des prodiges d'adresse, tandis que les matelots et les janissaires rivalisaient d'agilité pour gagner les prix suspendus à des mâts de cocagne [2]. Le dixième jour, les professeurs et leurs suppléans ayant moins de cinquante aspres de revenu par jour, ainsi que les juges et les professeurs en retraite, furent invités à un festin splendide. Des sauteurs montèrent sur l'obélisque et la colonne de

[1] Djelalzadé, f. 137.

[2] *Sounnet moumi.* Djelalzadé, l. c. Ferdi, f. 169.

l'Hippodrome. Les trois jours suivans furent remplis par les jeux des bouffons, des jongleurs et le spectacle des ombres chinoises [1]. Les saltimbanques furent tous richement payés de pièces d'or et d'argent qu'on leur jeta à la tête, ou qu'on leur appliqua sur le front. Le quatorzième jour, les agas de la cour et de l'armée allèrent chercher au vieux seraï les trois princes, Moustafa, Mohammed et Sélim; les vizirs vinrent à pied à leur rencontre jusqu'à l'entrée de l'Hippodrome, et les conduisirent à la tente du padischah, où était dressée la salle du diwan [2]. Le lendemain eut lieu le banquet impérial. A la droite du Sultan étaient le grand-vizir, les deux vizirs Ayaz et Kasim, les beglerbegs et juges d'armée de Roumilie et d'Anatolie, le précepteur du prince, Khaïreddin, et le fils du khan des Tatares; à sa gauche, l'ancien grand-vizir, Piri Mohammed-Pascha, Seïnel-Pascha, Ferroukhschadbeg, descendant de la dynastie du Mouton-Blanc, Mouradbeg, fils du sultan d'Egypte Kanssou Ghawri, et Latifbeg, fils du dernier prince de la famille de Soulkadr. Le seizième jour fut remarquable entre tous les autres par les savantes dissertations qui furent faites en présence du Sultan. Le maréchal de la cour et le général des munitions furent chargés de se rendre, le premier auprès du moufti, le second auprès du précepteur des princes pour les inviter à assister aux conférences des oulémas. A la droite du Sultan étaient placés le moufti et le juge d'armée

[1] Djelalzadé, f. 137. Ferdi, f. 170. — [2] *Ibid.*

d'Anatolie, Kadribeg; à sa gauche, le précepteur des princes et le juge d'armée de Roumilie, Fenarizadé Mouhiyeddin. Souleïman donna pour thême de la discussion, le *Pater noster* musulman, c'est-à-dire la première soura du Koran. Les rèponses habiles furent couvertes d'applaudissemens, l'ignorance ou l'embarras furent suffisamment punis par le silence; une peine plus cruelle fut réservée au professeur Souleïman Khalifé, qui, dans l'impatience de ne pouvoir trouver ses mots, tomba frappé d'apoplexie, et mourut dans la maison où on l'avait transporté [1]. Le dix-huitième jour enfin vit célébrer la solennité de la circoncision, dans le palais d'Ibrahim près de l'Hippodrome. Les vizirs, les beglerbegs, les oulémas, introduits en présence du Sultan, lui baisèrent la main et furent revêtus de kaftans d'honneur; nouvelles réjouissances et feu d'artifice comme les jours précédens. Enfin, après avoir duré trois semaines, ces fêtes furent terminées par une course dans la *plaine des eaux douces* [2]. Souleïman, fier de tout le faste qu'il avait déployé, dit au grand-vizir : « Quelles sont à ton avis les plus belles noces, les tiennes avec ma sœur, ou celles de mes fils? » Ibrahim lui répondit : « Il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais de noces comme les miennes. — Comment cela? répliqua Souleïman quelque peu déconcerté par cette réponse inattendue. — Votre Majesté, dit Ibrahin, n'a pas eu à

[1] Djelalzadé et Ferdi. Solakzadé et Petschewi. Abdoulaziz et Ali.

[2] Djelalzadé, f. 139. Ferdi, f. 173. Ali, f. 239, XXIIIe récit. Abdoulaziz, f. 86. Petschewi, f. 52. Solakzadé, f. 110.

ses noces un convive comme celui que j'ai eu; les miennes ont été honorées de la présence du padischah de la Mecque et de Médine, du Salomon de notre époque. » Souleïman, agréablement surpris de cette adroite louange, s'écria: « Sois donc mille fois loué de m'avoir ainsi rappelé à moi-même [IV]. »

Trois mois après les fêtes de la circoncision (17 octobre), arriva à Constantinople la seconde ambassade de Ferdinand d'Autriche, composée de Nicolas Jurischitz, chevalier et chambellan héréditaire en Croatie, commandant des forces de l'empire à Saint-Veit et à Güns, et de Joseph de Lamberg, comte de Schneeberg, chevalier de la Styrie. Leur suite comptait vingt-quatre personnes, parmi lesquelles se trouvait, en qualité d'interprète latin, Benoît Curipeschitz d'Obernbourg, auteur de mémoires historiques sur cette ambassade [V]. Cinquante tschaouschs vinrent à leur rencontre jusqu'à une demi-lieue hors de la ville, et les conduisirent au khan (hôtel) des ambassadeurs, où ils les enfermèrent d'après l'ordre du Sultan, en veillant toutefois à ce que rien ne leur manquât. Le neuvième jour de leur arrivée, Jurischitz et Joseph de Lamberg furent reçus par Ibrahim (25 octobre). Leurs instructions leur ordonnaient expressément de n'expliquer qu'en allemand le motif de leur mission au grand-vizir ou au Sultan, tant on avait de respect alors à la cour d'Autriche pour la langue de la patrie [VI]. Ibrahim refusant qu'on lui traduisît les paroles des ambassadeurs en latin, parce que son interprète ne savait que l'italien, ceux-ci transigèrent, et

se bornèrent à demander un interprète croate, ce qui leur fut accordé; alors Jurischitz s'adressa à Ibrahim en cette langue qui était la sienne, et le pria de leur obtenir une audience du Sultan. Le grand-vizir les accabla de questions sur le séjour actuel de Charles-Quint et de Ferdinand, sur les habitudes de ces princes, l'état de leurs affaires, etc., etc. Pendant toute la durée de sa conversation sur l'empereur et le roi de Bohême et de Hongrie, il ne nomma jamais le premier que le roi d'Espagne, et le second que Ferdinand tout court. La paix entre Charles et le pape, remarqua-t-il en souriant, ne pouvait être aussi sincère que le prétendaient les ambassadeurs, puisque les troupes impériales avaient pillé Rome et fait le pape prisonnier. Le pape et le roi de France, continua-t-il, avaient imploré le secours du Sultan [VII], et la conduite du roi d'Espagne à l'égard de François Ier était inhumaine. Il leur tint encore plusieurs discours semblables, et leur demanda l'objet des négociations qu'ils étaient chargés d'entamer; ceux-ci qui avaient reçu l'ordre de ne s'expliquer que devant le Sultan lui-même, firent quelques difficultés de se rendre au désir d'Ibrahim; cependant ils lui présentèrent un petit écrit latin dans lequel étaient sommairement indiqués le but et la nature de leur mission. Ils se gardèrent bien d'entrer dans des détails à ce sujet, craignant que si le grand-vizir était trop bien instruit de l'affaire qui les amenait, ils ne dussent renoncer à être introduits auprès du Sultan, et se retirer comme Hobordansky, sans avoir rien conclu. Dans une seconde audience, Ibrahim leur ôta

cette crainte. et ils lui déclarèrent que Ferdinand, toujours fidèle à l'esprit de la lettre conciliatrice apportée à Souleïman par Hobordansky en contradiction avec sa mission verbale qui était toute guerrière, les avait envoyés pour conclure un traité de paix. Ibrahim se répandit en déclamations sur la conquête de la Hongrie par son maître pendant l'absence de Ferdinand [VIII], en invectives contre Hobordansky, qui, contrairement au contenu de ses instructions écrites, avait réclamé un grand nombre de forteresses, et même celle de Semendra [1]. On avait dû, ajouta-t-il, envisager la mission de Hobordansky sous ses deux faces, et le renvoyer avec des paroles dures et une lettre amicale. Alors le Sultan s'était mis en campagne pour chercher Ferdinand, et ne l'ayant pas trouvé à Ofen, il s'était rendu devant la belle ville de Vienne, bien digne d'être la capitale d'un empire [IX]. Ferdinand fuyant toujours devant les armes victorieuses des Ottomans, Souleïman avait déchaîné les akindjis sur la terre d'Allemagne, pour montrer que le véritable empereur était arrivé, et avait endommagé quelque peu les murs pour laisser un souvenir de sa visite, ne venant pas conquérir, mais simplement parcourir le pays; il n'avait pas traîné avec lui de grosse artillerie, et s'était retiré lorsque le froid avait rendu cette espèce de promenade militaire trop pénible; à son retour, il avait couronné son serviteur Yanousch roi

[1] *Er (Ibrahim) habe gesagt, es were der potschaft (Hobordansky's) schuld, dann E. M. hetten in ein Brief geschrieben, der wer woll menschlich gestelt gewesen.* (*Rapport* de Lamberg et Jurischitz.)

de Hongrie, parce que Ferdinand n'étant que le gouverneur de Vienne pour le roi d'Espagne, n'avait aucun droit sur ce pays. Là-dessus Ibrahim se mit à injurier Charles-Quint, qui n'avait fait son expédition d'Italie, que pour extorquer de l'argent à François I[er] et au pape, et qui se croyait empereur. parce qu'il avait mis sur sa tête la cape et la couronne. « L'empire est dans le sabre, continua-t-il ; quant à la paix, elle sera impossible. tant que Ferdinand n'aura pas renoncé à la Hongrie et rendu ce qu'il en possède encore ; tant que Charles-Quint n'aura pas quitté l'Allemagne pour se retirer dans la péninsule, et laisser Yanousch dans la paisible possession du trône qui lui a été donné [x]. » Les ambassadeurs représentèrent inutilement à Ibrahim l'exagération de ses demandes, et terminèrent en lui faisant une offre d'argent. Mais celui-ci, leur montrant du doigt les Sept-Tours, leur répondit qu'elles regorgeaient d'or, que par conséquent son maître n'avait que faire de leurs richesses ; que les derniers ambassadeurs (Hobordansky et Weixelberger) avaient voulu lui donner, à lui, Ibrahim, cent mille florins pour acheter sa protection, mais qu'il leur avait dit et répétait encore, en cette circonstance, qu'aucune espèce de présens ne pourrait lui faire déserter les intérêts de son maître, et qu'il aimerait mieux l'aider dans la conquête du monde entier, que lui conseiller la restitution des pays conquis [xi]. Les ambassadeurs s'excusèrent de leurs offres, et le prièrent de leur obtenir du Sultan une audience qui leur fut effectivement accordée huit jours

après. Le 7 novembre 1530, ils furent solennellement introduits dans le seraï ; en traversant la première cour, ils remarquèrent deux éléphans avec leurs guides, et, à leur entrée dans la seconde, ils furent salués par les mugissemens de dix lions et de deux léopards enchaînés [1]. Les gardes-du-corps (solaks), les valets de la cour coiffés de bonnets d'or, et trois mille janissaires se tenaient devant la salle du diwan, dans l'intérieur de laquelle était le grand-vizir ayant à sa droite les vizirs Kasim et Ayas, ainsi que le beglerbeg de Roumilie Behram-Pascha, et à sa gauche les deux kadiaskers, les trois defterdars, et le secrétaire d'Etat [2]. Lamberg adressa la parole au grand-vizir en allemand [XII], et répondit ainsi à ses questions sarcastiques, jusqu'à ce qu'il fût introduit avec son collègue en présence du Sultan par le grand-maréchal et le grand-chancelier. Il tint à Souleïman un discours en langue allemande [XIII], que l'interprète de l'ambassade traduisit en latin, et l'interprète de la cour en turc. Après la présentation des lettres de créance, Jurischitz prit la parole en langue croate, remit à Souleïman un écrit où leur demande était exposée en langue latine, et termina en sollicitant une prompte réponse. Le Sultan fit un signe d'assentiment, dit quelques mots, et le grand-vizir donna aux deux ambassadeurs l'assurance qu'on

[1] *Rapport* de Lamberg et *Itinerarium*.

[2] *Rapport* de Lamberg. Ce secrétaire y est appelé Behadum. *Zween türkisch Pfaffen so in allen Fellen Urtheil und Recht sprechen und drey alt praktikanden so des Keisers Kammergut handeln, insonderheit ist der Obrist Sekretary auf der rechten Hand*, etc.

se rendrait le plus tôt possible à leurs désirs. Deux jours plus tard, ils furent invités à paraître devant Ibrahim, qui, revenant sur ses premiers discours, se plaignit de nouveau amèrement de Hobordansky, et allégua l'impossibilité qu'il y avait à ce que son maître rendît la Hongrie deux fois conquise par ses armes; il ajouta que Souleïman avait entrepris la première expédition sur les instantes prières du roi de France et de la reine-mère [1], et avait promis au rival de Charles-Quint

[1] Pendant la captivité de François Ier, la duchesse d'Angoulême avait en effet envoyé à Souleïman le comte de Frangipan. Cet agent, qui n'avait pas de caractère officiel, représenta au Sultan le danger qui résultait pour la Turquie de la prépondérance désormais sans rivale de Charles-Quint, et de la nécessité qu'il y avait pour lui de se liguer avec la France contre la puissance de plus en plus envahissante de l'Empereur d'Allemagne. Souleïman écouta favorablement l'ambassadeur, et lui remit à son départ la lettre suivante :

« DIEU !

» Par la grâce du Très-Haut (dont la puissance soit à jamais honorée et glorifiée, et dont la parole divine soit exaltée!);

» Par les miracles abondans en bénédictions du soleil des cieux de la Prophétie, de l'astre de la constellation du Patriarchat, du pontife de la phalange des Prophètes, du coryphée de la légion des Saints, Mohammed-le-Très-Pur (que la bénédiction de Dieu et le salut soient sur lui!);

» Et sous la protection des saintes ames des quatre amis, qui sont Ebou-Bekr, Omar, Osman et Ali (que la bénédiction de Dieu soit sur eux tous!);

» SCHAH-SULTAN SOULEÏMAN-KHAN, FILS DE SÉLIM-KHAN, TOUJOURS VICTORIEUX;

» Moi, qui suis le sultan des sultans, le roi des rois, le distributeur des couronnes aux princes du monde, l'ombre de Dieu sur la terre, l'empereur et seigneur souverain de la Mer-Blanche et de la Mer-Noire, de la Roumilie et de l'Anatolie, de la province de Soulkadr, du Diarbekr, du Kurdistan, de l'Azerbeïdjan, de l'Adjem, de Scham, de Haleb, de l'Égypte, de Mekké (la Mecque), de Médine, de Jérusalem, de la totalité des contrées de

de le secourir par terre et par mer, contre ses ennemis (25 février 1526 — rebioul-sani 932) [xiv]. Le grand-vizir et les ambassadeurs se refusant à toute

l'Arabie et de l'Yémen; et en outre, de quantité d'autres provinces que, par leur puissance victorieuse, ont conquises mes glorieux prédécesseurs et augustes ancêtres (que Dieu environne de lumière la manifestation de leur foi!), aussi bien que de nombreux pays que ma glorieuse majesté a soumis à mon épée flamboyante et à mon glaive triomphant; moi enfin, fils de Sultan Bayezid, fils de Sultan Sélim, Schah Sultan Souleïman Khan;

» A TOI, FRANÇOIS,
» QUI ES LE ROI DU ROYAUME DE FRANCE.

» La lettre que vous avez [1] adressée à ma cour, asile des rois, par Frankipan [2], homme digne de votre confiance, certaines communications verbales que vous lui avez recommandées, m'ont appris que l'ennemi menace et ravage votre royaume, que vous êtes maintenant prisonnier, et que vous demandez secours et appui de ce côté-ci pour obtenir votre délivrance. Tout ce que vous avez dit a été exposé au pied de mon trône, refuge du monde; les détails explicatifs en ont été parfaitement compris, et ma science auguste les embrasse dans tout leur ensemble. En ces temps-ci, que des empereurs soient défaits et prisonniers, il n'y a là rien qui doive surprendre. Que votre cœur se reconforte! que votre ame ne se laisse point abattre! Cela étant ainsi, nos glorieux prédécesseurs et nos grands ancêtres (que Dieu illumine leur dernière demeure!) ne se sont jamais fait faute d'entrer en campagne pour combattre l'ennemi et faire des conquêtes; et moi-même aussi, marchant sur leurs traces, j'ai soumis dans toutes les saisons des provinces et des forteresses puissantes et de difficile accès; je n'ai dormi ni nuit ni jour, et mon épée ne quitte pas mes flancs. Que la justice divine (dont le nom soit beni!) nous rende l'exécution du bien facile! que ses vues et sa volonté apparaissent au grand jour, à quoi qu'elles s'attachent!

» Au surplus, interrogez votre envoyé sur l'état des affaires et sur les événemens quels qu'ils soient; restez convaincu de ce qu'il vous dira, et sachez bien qu'il en est ainsi.

1 On remarque sans doute l'emploi alternatif du TOI et du VOUS. M. Jouannin a jugé à propos de conserver dans la traduction les formes et le ton de l'original

2 Jean Frangipani, premier envoyé de France à la Porte-Ottomane.

concession relativement à la Hongrie, Lamberg et Jurischitz demandèrent leur audience de congé; six jours après, ils furent reçus par le Sultan qui leur

» Écrit dans la première décade de la lune de reby second, l'an 932 de l'hégire (vers la mi-fevrier 1526 de Jésus-Christ). De la résidence impériale de Constantinople, la bien gardée et la bien munie [1]. »

Souleïman écrivit à la cour de France une autre lettre datée de Constantinople, du mois de septembre 1528, dans laquelle il répondait à une demande de François I[er], relative aux chrétiens de Jérusalem, en termes aussi nobles que bienveillans. Bien que cette lettre soit postérieure de deux ans à celle que nous venons de reproduire, nous croyons devoir d'autant plus la placer ici, que le prince musulman y fait preuve d'une tolérance contrastant singulièrement avec l'intolérance des chrétiens d'alors. Voici cette lettre qui, comme toutes celles qui émanent de la chancellerie ottomane, est précédée d'une suscription ou invocation à Dieu : *C'est* LUI (Dieu) qui est le riche par excellence, le distributeur des biens, le donateur et le bienfaisant :

« DIEU !

» Par la grâce du Très-Haut (dont la puissance soit à jamais honorée et glorifiée, et dont la parole divine soit exaltée!);

» Par les miracles abondans en bénédictions du soleil des cieux de la Prophétie, de l'astre de la constellation du Patriarchat, du pontife de la phalange des Prophètes, du coryphée de la légion des Saints, Mohammed-le-Très-Pur (que la bénédiction de Dieu et le salut soient sur lui!);

» Et sous la protection des saintes ames des quatre amis, qui sont Ebou-Bekr, Omar, Osman et Ali (que la bénédiction de Dieu soït sur eux tous!);

» SCHAH-SULTAN SOULEÏMAN-KHAN, FILS DE SÉLIM-KHAN, TOUJOURS VICTORIEUX (le reste du titre comme dans la lettre précédente);

» Vous avez adressé à ma cour, résidence fortunée des sultans, qui est l'Orient de la bonne direction et de la félicité, et le lieu où sont accueillies les communications des souverains, une lettre par laquelle vous me faites

[1] Cette lettre curieuse est due aux recherches de M. Reynaud, conservateur des manuscrits de la Bibliothèque royale; M. Jouanin, premier interprète du Roi pour les langues orientales, en a fait la traduction.

donna sa main à baiser, et des lettres pour Ferdinand [1].

Pendant que Lamberg et Jurischitz négociaient la paix à Constantinople, le général de Ferdinand, Guillaume de Rogendorf, assiégeait Ofen, et le jour même

connaître qu'il existe dans la place forte de Jérusalem, faisant partie de mes États bien gardés, une église, autrefois entre les mains du peuple de Jésus, et qui a été postérieurement changée en mosquée : je sais avec détail tout ce que vous avez dit à ce sujet. Si c'était seulement une question de propriété, en considération de l'amitié et de l'affection qui existent entre notre glorieuse majesté et vous, vos désirs ne pourraient qu'être exaucés et accueillis en notre présence qui dispense la félicité; mais ce n'est pas une question de biens meubles ou immeubles : ici il s'agit d'un objet de notre religion; car, en vertu des ordres sacrés du Dieu très-haut, le créateur de l'univers et le bienfaiteur d'Adam, et conformément aux lois de notre Prophète, le soleil des deux mondes (sur qui soient la bénédiction et le salut!), cette église est depuis un temps infini convertie en mosquée, et les Musulmans y ont fait le namaz (prière canonique). Or aujourd'hui, altérer par un changement de destination le lieu qui a porté le titre de mosquée, et dans lequel on a fait le namaz, serait contraire à notre religion; en un mot, même si dans notre sainte loi cet acte était toléré, il ne m'eût encore été possible en aucune manière d'accueillir et d'accorder votre instante demande. Mais, à l'exception des lieux consacrés à la prière, dans tous ceux qui sont entre les mains des Chrétiens, personne, sous mon règne de justice, ne peut inquiéter ni troubler ceux qui les habitent : jouissant d'un repos parfait, sous l'aile de ma protection souveraine, il leur est permis d'accomplir les cérémonies et les rites de leur religion; et maintenant établis en pleine sécurité dans les édifices de leur culte et dans leurs quartiers, il est de toute impossibilité que qui que ce soit les tourmente et les tyrannise dans la moindre des choses. Que cela soit ainsi!

« Écrit dans la première décade de la lune de moharrem oul-haram, année 935 de l'hégire (mi-septembre 1528 de Jésus-Christ). De la résidence de Constantinople, la bien munie et la bien gardée. »

(*Le Traducteur.*)

[1] L'*Itinerarium* dit qu'à leur audience de congé les ambassadeurs virent dans la seconde cour une girafe (suruoya) entre les deux éléphans.

où Ibrahim se plaignait des demandes hautaines de Hobordansky, celui-ci pénétrait dans la citadelle avec les soldats de Zapolya, à leur retour d'une sortie, bien déterminé à en finir avec le protégé de Souleïman, même aux dépens de sa vie. Hobordansky fut reconnu, et le poignard qu'on trouva sur lui fut une preuve suffisante du meurtre qu'il avait projeté; il fut mis dans un sac et jeté dans le Danube [1]. Telle fut la fin misérable du brave défenseur d'Yaitzé, le premier ambassadeur de Ferdinand près la Porte-Ottomane. La capitale de Hongrie était défendue, sans parler des nationaux, par Kasim-Pascha, le Mouminaga et le mandataire de Souleïman Aloisio Gritti, et trois mille Turcs [2]. Rogendorf poussa vigoureusement le siége pendant six semaines, mais ce terme expiré, il fut contraint de se retirer; les secours sur lesquels il avait compté n'étaient pas arrivés; d'ailleurs il était menacé de la flottille de Mohammedbeg, montée de troupes fraîches, bien pourvue de munitions de guerre et de provisions de bouche, et il avait à redouter en outre l'arrivée de deux mille cavaliers qui devaient suivre Mohammedbeg de près. Six semaines avant le siége d'Ofen par Rogendorf, Mohammed et Mourad, sandjakbegs de Semendra et de l'Herzegovine, sous

[1] Litter, *Rogendorfi ad Comit. Nitr. ap.* Pray, *Epistolæ procerum*, t. I, p. 163.

[2] Istuanfi fait de Kasim, *Cassonus*, et de Moumin, *Numilla;* il eût été difficile de deviner la véritable orthographe de ce dernier nom sans le récit que fait Petschewi du siége d'Ofen, d'après les historiens hongrois d'accord avec Istuanfi et Szermegy. Chez les Hongrois, le nom de baptême de Gritti est Louis, mais son véritable nom est Aloyse.

prétexte de faire des courses sur le territoire de Ferdinand, avaient ravagé la moitié de la Hongrie. Mohammed porta le fer et le feu dans la contrée située entre la Wag et la Neutra, et jeta l'épouvante dans les villes des montagnes. Mourad brûla la place de Bainocz qui avait été abandonnée de ses habitans. En moins de quinze jours, plusieurs districts, non seulement de Ferdinand, mais encore de Zapolya, avaient été dévastés, et dix mille Hongrois traînés en esclavage. S'il faut en croire Istuanfi, Zapolya, en voyant passer à Ofen ces malheureux prisonniers, versa sur leur infortune de stériles larmes [1]. Les akindjis étaient en même temps tombés sur la Carniole; ils renouvelèrent jusqu'à quatre fois leurs excursions depuis Noël jusqu'à Pâques, et en ramenèrent plus de trois mille prisonniers [2].

Souleïman à son retour de Brousa, où il avait été se livrer aux plaisirs de la chasse, reçut la nouvelle de la délivrance d'Ofen [3]. L'hiver fut consacré aux affaires d'administration intérieure; plusieurs gouverneurs contre lesquels existaient des accusations furent destitués, d'autres déplacés [4]. Le beglerbeg de Roumilie, Behram-Pascha, ayant été assassiné par ses esclaves, ses meurtriers furent exécutés, et son gouvernement revint de nouveau aux mains du grand-

[1] Istuanfi, f. XXX, éd. Col. Agripp., p. 170.

[2] Valvasor, IV, p. 413. — [3] Ferdi, f. 174.

[4] Souleïman-Pascha, gouverneur de Tripoli, fut nommé gouverneur de la province de Soulkadr; Isa-Pascha, gouverneur de Damas, fut destitué sur les plaintes des négocians relatives au pillage de karavanes, et sa place donnée à Moustafa-Pascha, l'ancien beglerbeg de Roumilie. Ferdi, f. 176.

vizir [1]. Ibrahim s'occupa plus que le Sultan lui-même des ambassades qui parurent à la Porte dans le courant de l'hiver. Un envoyé du roi de Pologne [2], chargé d'offrir au Sultan de riches présens et de lui renouveler l'assurance de l'amitié de Sigismond, fut congédié avec une mission semblable de Souleïman pour son maître [3]; les ambassadeurs des deux prétendans Zapolya et Pereny rivalisèrent entre eux pour capter la bienveillance d'Ibrahim, et lui firent don chacun d'une large coupe d'or d'une grande valeur [4]; l'ambassadeur de Russie, porteur d'une lettre de Wassili datée du mois d'avril 1531, vint demander ce qu'étaient devenus les deux chargés d'affaires qui s'étaient rendus précédemment à Belgrade, et exiger leur liberté, en menaçant la Porte du feu et du fer [xv]. Les rapports de Souleïman et de Wassili en restèrent là; mais sept ans plus tard, ce dernier étant mort, son successeur Jean IV fit partir de Moscou pour Constantinople, Adaschew, un des officiers de sa cour, avec des lettres amicales pour le Sultan [5].

Souleïman dirigea sa cinquième campagne, ainsi que

1 Ferdi, f. 178. Petschewi, f. 53. Ali, f. 239, XXIVe récit.

2 Ferdi, f. 172.

3 *Historia di Guazzo*. Venezia, 1569, p. 123 : *In quei medesimi giorni Calzaa (?) huomo appresso del gran Turco di gran rispetto per andare al Re di Polonia per commissione del suo Signore aviosse e per nuova amicitia contratare.*

4 Marini Sanuto, t. LIV : *Si trova qui un messo di Pietro Pereny venuto per nome di tutti i Baroni come si dice, per presentar al Ibraim una copa dorata contiene 6 quarte, costa assai danari;* voyez aussi *Copia della lettera di Janos d'Hongeria.*

5 Karamsin, *Histoire de Russie*, VIII, p. 229.

nous l'avons dit. contre l'Allemagne et Charles-Quint, et non contre Ferdinand. auquel il refusait le titre de roi de Bohême et de Hongrie, ne le considérant que comme un délégué du roi d'Espagne, et ne l'appelant jamais dans ses lettres que gouverneur de Vienne. L'orgueil immodéré d'Ibrahim et de son maître dédaignait de voir en Ferdinand un adversaire digne de leur grandeur et de leur puissance, et ne pouvait accepter que Charles-Quint comme rival dans la lutte qui s'était engagée pour la couronne de Hongrie. Souleïman ambitionnait la gloire de se mesurer avec le roi d'Espagne, qui, par son gouverneur de Vienne, inquiétait les frontières du royaume de Hongrie. récemment constitué en fief de l'empire ottoman en faveur de Zapolya; mais tout en voulant faire à Charles-Quint l'honneur de le combattre, il ne le reconnaissait pas pour cela comme empereur; c'était un titre qu'il ne voulait partager avec personne, parce qu'ainsi que le disait souvent Ibrahim. il ne devait y avoir qu'un seul empereur au monde comme il n'y avait qu'un Dieu dans le ciel. Charles-Quint, le vainqueur de Pavie, le conquérant de Rome. Charles-Quint qui, l'année précédente, dans la diète de Ratisbonne, avait cherché à ébranler toute l'Allemagne contre les Turcs. et dont la puissance et les vastes projets avaient excité la jalousie de François I[er], était le seul ennemi digne de tomber sous les coups de Souleïman, qui s'intitulait le schah des schahs, le grand padischah, et le dominateur du monde [1].

[1] Charles-Quint aimait qu'on le poussât à une guerre contre les Turcs,

Souleïman partit de Constantinople le 25 avril 1532 (19 ramazan 938). Son armée, suivie d'un parc d'artillerie de trois cents canons [1], comptait deux cent mille hommes, parmi lesquels seize mille des troupes de Roumilie, trente mille de celles d'Anatolie, douze mille janissaires, vingt mille cavaliers réguliers et soixante mille akindjis [2]. Souleïman sut faire régner la plus sévère discipline parmi ses troupes, en punissant ou en récompensant à propos [3]. A son passage à Nissa, il reçut une nouvelle ambassade de Ferdinand, composée des comtes de Lamberg et de Nogarola, envoyés pour demander la prolongation de la trève conclue à Wissegrade avec Zapolya [xvi]. L'ambassadeur français Rinçon, qui était venu chercher le Sultan à Belgrade (5 juillet 1532 — 1er silhidjé 938), obtint une audience dans laquelle on suivit le cérémonial observé pour Zapolya lors de la dernière campagne [4]. Les envoyés de Ferdinand furent loin d'être aussi bien traités que celui de François Ier, lequel

Nous n'en citerons pour preuve que cette brochure : *Ad Carolum V, Imperatorem invictissimum, ut facta cum omnibus Christinianis pace bellum suscipiat in Turcas, Io. Genesii Sepuluedæ Cordubensis Cohortatio.*

1 D'après l'*Historia di M. Guazzo*, p. 123, seulement cent vingt canons : *Furono pezzi* 120 *in tutto, cioè sei toppi et canoni* 46, *e colobrine* 44, *e il resto sagri e simili pezzi.*

2 Ce calcul de Ferdi, f. 84, s'accorde assez avec celui d'Istuanfi et d'Olahi, qui portent les forces de Souleïman à trois cent mille hommes. A Belgrade, ces cent vingt mille hommes furent joints par quinze mille Tatares, et à Essek, par cent mille combattans sous les ordres de Khosrew-beg : le total de l'armée s'élevait donc à deux cent cinquante mille hommes.

3 *Journal* de Souleïman des 14 et 22 mai.

4 *Journal* de Souleïman. Ferdi, f. 186. Djelalzadé, f. 148.

repartit avec de nouvelles assurances d'amitié du Sultan pour son maître[1]. A Essek, Pierre Pereny et son fils furent admis à baiser les mains, non pas du Sultan, mais du grand-vizir. Gritti ayant, peu de temps après, conseillé leur arrestation, deux des compagnons de Pereny qui voulurent se défendre furent massacrés, deux autres purent se racheter, et Pereny lui-même fut obligé, pour recouvrer sa liberté, de laisser comme ôtage son fils âgé de sept ans qui fut remis entre les mains de Zapolya. Cet enfant ayant été circoncis par la suite et envoyé à Constantinople ne revit jamais son père. Depuis son départ de Belgrade, l'armée ottomane s'était renforcée de quinze mille Tatares, conduits par Sahib Ghiraï, frère du khan de Crimée; à Essek, Khosrewbeg, gouverneur de Bosnie, la joignit à la tête de cent mille hommes[2]. Souleïman prit sur sa route les châteaux-forts de Siklós, Egerszeg, Babócsa, Belovár, Berzencze, Kápolna, Csicsó, Safade, Kapornak, Wutusch, Pœlœské, Rum, Hidwég, Kœrmendvár, Ykervár, Mesteri, Szombathely[3]. Mais il ne triompha pas aussi facilement de la petite place de Güns, dont le commandant Nicolas Jurischitz s'immortalisa par sa brillante défense.

[1] Istuanfi, VI. Djelalzadé. Ferdi, f. 188. Abdoulaziz, f. 88. Les historiens hongrois ne savent rien de positif sur cette ambassade; Istuanfi s'exprime ainsi à cet égard : *Ferunt tamen Franciscum regem non hoc tantum tempore auctorem fuisse.* Mais les historiens ottomans racontent avec détails la réception de l'ambassadeur français.

[2] Petschewi, f. 54.

[3] *Journal* de Souleïman. Petschewi, f. 54. Le grand Nischandji.

Le 9 août[1], le grand-vizir vint camper sous les murs de Güns, et trois jours après Souleïman arriva par un temps pluvieux. De tous côtés on braqua de petits canons, faucons et fauconneaux, dont le plus fort lançait des biscayens de la grosseur d'un œuf d'oie; cependant au bout de trois jours les créneaux des remparts avaient disparu[2]; en même temps des mines furent pratiquées, et l'attaque commandée sur toute la ligne[3]. Jurischitz compte dans son rapport au roi douze assauts, dont quatre sont mentionnés avec leur date par le journal de Souleïman et les historiens turcs[4]. Les murs furent minés en treize endroits, et on ouvrit une brèche de huit toises de largeur. Souleïman fit amonceler des fascines, en forma deux espèces de monticules qui dominaient les remparts, et du haut desquels les assiégeans, munis d'excellentes armes, inquiétaient beaucoup la garnison. Jurischitz réussit à y mettre le feu, qui fut presque aussitôt éteint. Le dix-neuvième jour de l'arrivée du Sultan devant Güns (28 août), Jurischitz venait d'écrire son rapport au roi, lorsqu'Ibrahim le fit sommer de rendre

[1] Le vieux manuscrit, *Dürküsche Belegerung vor Günss im Monath Augusti des 1532 Jars,* qui se trouve dans Rosnack, *Belagerung der Kœniglichen Freystadt Güns*, p. 26, fixe l'arrivée des premières troupes turques au 5 août, et celle de l'armée entière au 10 août.

[2] Dans Catona, XX, p. 817 et 829.

[3] Les 10, 20, 23 et 28 août. *Journal* de Souleïman, et Petschewi.

[4] *Rapport* de Jurischitz. Petschewi. Le manuscrit, dans Rosnak, place ces assauts aux 13, 27 et 28. Il en compte en tout dix-neuf; cependant il ajoute : *Doch darunter nur* 18 *gewaltig Sturm gethan*, *aber im* (*Got hab Lob*) *eyn khainer geratten.*

la ville, de se reconnaître tributaire, ou bien de se racheter moyennant deux mille ducats hongrois, dont il serait fait présent aux capitaines des janissaires. Jurischitz répondit : que Güns n'était point à lui, que par conséquent il ne pouvait obliger à un tribut une ville sur laquelle il n'avait aucun droit, et en outre que les habitans ne possédaient pas les deux mille ducats demandés. Trois autres sommations d'Ibrahim n'ayant pas obtenu d'autre réponse, l'attaque fut immédiatement résolue [1]. Ibrahim, pour stimuler le courage des troupes, fit annoncer une augmentation de solde et la création de nouveaux fiefs. « Chacun, dit Petschewi, *prit son ame sur sa langue* et s'écria : *J'aurai la tête de l'ennemi, ou il aura la mienne* [2]. » Déjà huit drapeaux avaient été plantés sur les murs par les janissaires et les azabs, lorsque les vieillards, les femmes et les enfans, qui attendaient leur dernière heure blottis derrière un retranchement d'arbres, poussèrent des cris si perçans et si lamentables, que les assaillans effrayés s'enfuirent, abandonnant même deux étendards à l'ennemi [3]. Ce résultat parut assez extraordinaire aux assiégeans et aux assiégés, pour qu'ils crussent devoir lui donner une interprétation merveilleuse. Les premiers prétendirent avoir vu un cavalier céleste qui les menaçait de son épée

[1] *Rapport* de Jurischitz, dans Gœbel, *Beytræge zur Geschichte Kaiser Karls V*, p. 309, du 30 août.

[2] Petschewi, f. 55. *Her kes djanin aghsiné aloub, ya basch alürüm ya basch weririm.*

[3] Jovius, XXX, d'après le récit de Jurischitz lui-même. Catona, XX, p. 822.

flamboyante, et les seconds se persuadèrent avoir été secourus par saint Martin, le grand patron de Szombathely (Stein sur l'Anger). Trois heures s'étaient écoulées depuis la retraite des Ottomans, lorsque quatre parlementaires se présentèrent sur la brèche pour inviter Jurischitz à se rendre au camp sur la parole du grand-vizir, car, disaient-ils, sa valeur avait trouvé grâce devant le Sultan, qui le verrait volontiers et auquel il devrait rendre hommage. Jurischitz, blessé dans le dernier assaut, n'aurait pu tenir encore une heure, si on eût repris l'attaque; il lui restait à peine la moitié des sept cents braves qui composaient la garnison lors de l'investissement de la place. La poudre manquait à l'artillerie, et le courage commençait à défaillir aux soldats. Jurischitz accepta donc la proposition, mais non sans exiger un sauf-conduit, et la remise entre ses mains de deux ôtages. L'un des quatre députés lui présenta un sauf-conduit qu'il tira de son sein, et deux d'entre eux se constituèrent prisonniers. Jurischitz fut conduit par l'aga des janissaires devant Ibrahim, qui se leva à son approche, lui tendit les mains, et le pria de s'asseoir. Après s'être enquis s'il était entièrement rétabli de la maladie dont il avait souffert à Constantinople, et si sa blessure était grave, le grand-vizir lui demanda pourquoi il ne s'était pas rendu comme Bathyany et Pierre d'Eberaus, et s'il attendait encore des secours de son maître. Jurischitz, éludant cette dernière question, lui répondit qu'il ne se ressentait plus de son ancienne maladie, que ses deux blessures provenant, l'une d'une arme à feu,

l'autre d'un coup de pierre, ne présentaient rien de dangereux, et enfin que son honneur ne lui permettait pas de rendre hommage à l'ennemi de son maître, à moins que d'y être forcé. Ibrahim lui répliqua qu'il devait se prosterner devant le Sultan, qui lui faisait don de la ville et de la citadelle. Mais Jurischitz avait appris, pendant son ambassade à Constantinople, que le meilleur moyen d'obtenir une grâce d'Ibrahim était de flatter ses passions ambitieuses; il lui répondit qu'il était trop faible pour paraître devant le Sultan, qui, du reste, sanctionnait toujours les décisions de son grand-vizir. Ibrahim, que cette réponse prit par son faible, accepta gracieusement l'excuse de Jurischitz, et se rendit en outre à la demande qu'il lui fit de placer à l'entrée de la brèche douze soldats turcs pour en interdire l'accès au reste des troupes [1]. L'aga des janissaires désira voir la citadelle, mais Jurischitz, aussi prudent que brave, prétexta, pour se dispenser de l'y recevoir, que la garnison était composée d'Epagnols et d'Allemands indisciplinés, que d'ailleurs il n'avait pas engagé sa parole pour la citadelle, mais seulement pour la ville [2]. Ayant fait agréer cette réponse à Ibrahim, il lui offrit de riches vases d'argent, ainsi qu'aux autres grands de l'armée, et il fut lui-même revêtu d'un habit d'honneur. Un détachement de Turcs vint occuper la brèche au son de la musique et drapeau déployé; sur ce drapeau, de

[1] *Ich hab an im gemerkt dasser hoch für gut gehalten hat dass ich mich zu dem Kaiser hab gewidert zu gehen, und dass ich so viel von ihm in seinem Sinn halt.* (*Rapport* de Jurischitz.) — [2] *Ibid.*

couleur pourpre, se lisait en lettres blanches: *Il n'est point d'autre Dieu que Dieu, et Mohammed est son prophète* [1]. Ces paroles furent répétées à haute voix par les Turcs [2], et cette glorification de leur religion en présence des chrétiens fut regardée par eux, à défaut du pillage de Güns, comme une satisfaction suffisante donnée à l'honneur du Sultan. Le mouteferrika (fourrier), qu'Ibrahim envoya le jour suivant (29 août — 26 moharrem) annoncer à Souleïman la reddition de Güns, reçut un kaftan d'honneur, et eut son traitement augmenté de dix mille aspres par an à titre d'*argent d'orge* [3]; le Sultan témoigna sa satisfaction au grand-vizir en lui donnant de splendides vêtemens et un turban garni de plumes de héron [4]. Le lendemain Souleïman tint un diwan, dans lequel les vizirs, beglerbegs et begs de l'empire vinrent lui offrir leurs félicitations [5]. Le jour suivant, arriva la nouvelle de la soumission d'Altenbourg, et furent congédiés les ambassadeurs de Ferdinand, Lamberg et Nogarola, qui, à leur retour de Belgrade, avaient été chargés d'une nouvelle mission auprès du Sultan à Mohacz, mais avec aussi peu de succès que la première fois [xviii]. Dans la dernière audience que Souleïman leur donna, il leur remit, avec des pré-

1 Istuanfi, l. XI.

2 Zermeghi, dans Catona, XX, p. 826.

3 *Journal* de Souleïman du 29 août.

4 Petschewi, f. 56, donne à entendre que l'étendard laissé à Jurischitz n'était pas un présent, mais bien le symbole de sa nomination à la dignité de sandjakbeg.

5 *Journal* de Souleïman du 30 août.

sens, une lettre dans laquelle il menaçait Ferdinand de la dévastation de ses États et lui portait le défi de venir se mesurer avec lui en bataille rangée. Cette lettre était écrite en caractères d'or et d'azur, et renfermée dans une bourse d'écarlate [1]. Ainsi Güns dut à l'héroïsme de Jurischitz de soutenir, comme Vienne, pendant trois semaines, le choc de toutes les forces de l'empire ottoman sous les ordres du Sultan lui-même [XIX].

Vienne s'attendait d'autant plus à voir reparaître Souleïman [XX], que les akindjis, sous la conduite de ce même Kasim qui, lors du dernier siége, avait pénétré jusqu'à l'Enns, saccageaient alors les districts de la basse et de la haute Autriche [XXI]. Cependant on reçut bientôt la nouvelle inattendue que l'armée ottomane, prenant à gauche de Güns, s'était jetée sur la Styrie. La saison avancée, le manque de vivres, et surtout l'expérience récemment faite devant Güns de la résistance que peuvent opposer à de grandes armées de faibles murs défendus avec courage, durent provoquer cette détermination de Souleïman, plus encore que l'annonce des troupes espagnoles et italiennes venant renforcer celles de Ferdinand. Souleïman étant entré en campagne à peu près sans artillerie de siége, il est à croire que le but primitif de cette expédition n'avait pas été la prise de Vienne, mais une bataille en rase campagne avec Charles-Quint. On en trouve une nouvelle preuve dans la lettre apportée de Güns par

[1] Jovius, XXX. Catona, XX, p. 819, 820.

les ambassadeurs autrichiens, Lamberg et Nogarola. Mais l'armée de Charles-Quint et de Ferdinand se tenant renfermée dans Vienne, et la place forte de Neustadt se trouvant entre les Ottomans et cette ville, cette campagne qui s'était annoncée d'une manière si gigantesque, se réduisit à des excursions en Styrie, les plus désastreuses qu'eût encore éprouvées cette province [1].

Cependant Kasimbeg, reprenant à travers l'Autriche les chemins qu'il avait déjà battus lors de la dernière campagne, passa l'Enns à la tête de quinze à seize mille akindjis, mit tout à feu et à sang, massacrant les vieillards et les enfans, et liant aux croupes de ses chevaux les jeunes filles et les jeunes garçons. A Ernsthofen, une division traversa l'Enns, et se rendit par Kleink, Disbach, Stadlkirchen à Wolfern et Losensteinleithen. Ce dernier bourg fut défendu seulement par quelques hommes, et, dit-on même, par un seul, qui avait placé des fusils à toutes les fenêtres; le premier coup tiré ayant heureusement frappé un des chefs ennemis, les assiégeans, au nombre de cinq cents, retournèrent sur leurs pas. La ville de Steyer dut le départ des akindjis bien moins à l'arrivée dans ses murs de mille hommes de grosse cavalerie qu'à la retraite de Souleïman. Ce corps de douze mille akindjis, après avoir menacé Steyer, brûla sur son passage le bourg de Weyer, mais il échoua dans son attaque sur Waidhofen; les habitans firent une sortie,

1 Jovius, XXX. Catona, XX, p. 829.

lui prirent trois cents chevaux, et délivrèrent quatre cents prisonniers [1]. Kasim ne suivit pas les bords du Danube, et revint par le Wienerwald, chaîne de montagnes couverte de forêts, d'où il comptait sortir aux environs de Baden, pour aller rejoindre Souleïman en Styrie. Mais les défilés conduisant dans cette province avaient été occupés dès le 19 septembre par les troupes impériales sous les ordres du comte palatin Frédéric. Les Turcs en arrivant à Pottenstein, trouvèrent la position de Loibersdorf occupée par Schærtlein de Burtenbach, capitaine du contingent d'Augsburg, avec vingt-deux bannières de lanciers impériaux [2]. Schærtlein de Burtenbach, se détachant à la tête de dix bannières, attaqua l'ennemi fort de huit mille hommes avec cinq cents arquebusiers, le délogea de Pottenstein, et, le poussant devant lui, le conduisit sous le canon du comte palatin Frédéric [3]. Kasim, sentant la difficulté de se frayer un passage à travers les impériaux avec les prisonniers qui embarrassaient ses mouvemens, fit massacrer quatre mille d'entre eux. Puis profitant d'une nuit orageuse, à la faveur de laquelle il espérait se sauver, il divisa ses troupes en deux corps : le premier sous les ordres de Feriz, gagnant

[1] *Kurze Geschichte der Landwehr in OEstrich ob der Enns*, 1811. (*Histoire abrégée de la Milice en Autriche sur l'Enns*, p. 97-102.)

[2] « Von einem Scharmizel darin eine merkliche Anzal Türken durch » Hilf des Almechtigen erschlagen, aus einem Briefe der von Augspurg » Hauptmann geben im Leger zu Lewersdorf. (Loibersdorf ou Leopoldsdorf, » 18 septembre 1523.) » Gœbel, *Beytræge*, p. 305-318.

[3] *Biographie des berühmten Ritters Sebastian Schærtlein von Burtenbach* (*Biographie du célèbre chevalier Sébastien de Burtenbach*), I, p. 35.

au sud, s'ouvrit un chemin à travers les bois, et parvint heureusement à entrer en Styrie, où il suivit les traces du gros de l'armée; le second, conduit par Kasimbeg en personne, attaqué d'abord par le capitaine du contingent d'Augsburg, tomba sous le feu du palatin Frédéric, en débouchant de la vallée de Starhemberg. Kasimbeg ayant été frappé un des premiers, Osman prit sa place, et s'avança hardiment dans la plaine, où il trouva les troupes du comte Lodron et du margrave Joachim de Brandebourg. Ce fut moins une bataille qu'une boucherie, car les cavaliers ottomans, dont les chevaux étaient exténués de fatigue, et dont les lances s'étaient rompues dans les précédentes rencontres, ne pouvaient opposer de résistance; quelques-uns de ceux qui purent s'enfuir furent massacrés par les paysans dans la gorge de Priggliz, d'autres furent précipités du haut d'un rocher près de Sebenstein [1]. Les débris de ce corps d'armée ayant été ralliés par Osman entre Bade et Traiskirchen, rencontrèrent d'abord les troupes impériales, puis une division hongroise. Paul Bakics courut sur Osman la lance en arrêt, le désarçonna, puis saisissant le poignard suspendu au pommeau de sa selle, lui donna le coup de mort, et le dépouilla de sa brillante armure. Le casque de Kasim, orné d'incrustations d'or et de pierres précieuses, et surmonté de plumes de vautour [2], fut présenté à Charles-

[1] Scheiger, *Ausflug in Hormayr's hist. Taschenbuch,* neuvième année, p. 152.

[2] Istuanfi, XI. Jovius, XXX.

Quint par le comte palatin Frédéric, par allusion au vautour ottoman vaincu par l'aigle d'Autriche.

Ainsi des seize mille akindjis de Kasimbeg, quelques-uns seulement, sous la conduite de Feriz, parvinrent à entrer en Styrie [XXII]; cette province était sillonnée par l'armée de Souleïman qui passa par les vallées de Friedberg, Kirchberg et Hartberg, pour venir camper devant Græetz. Les habitans de Friedberg, de Kirchberg et de Hartberg s'étaient réfugiés dans leurs églises transformées en citadelles; ils purent sauver leur vie, mais non leurs habitations qui furent livrées aux flammes. Près du fort de Weissenbourg, situé sur les frontières de Hongrie et de Styrie, les Ottomans furent obligés de laisser un de ces canons-monstres dans lesquels un homme pouvait entrer [1]. Cet abandon forcé prouve que les chemins, pour nous servir de l'expression du *Journal* de Souleïman, étaient « pénibles comme le jugement dernier, » et que l'armée n'était pas entièrement dépourvue de grosse artillerie, quoiqu'elle n'en eût pas au siége de Güns. Le châtelain de Poltau tenta de surprendre près de Gleisdorf une division ottomane, et engagea une lutte acharnée (10 septembre), dans laquelle il fut fait prisonnier après avoir vu périr quatre cents des siens. En même temps le khan des Tatares dévastait la rive gauche de la Murr. Enfin l'armée arriva devant Græetz, « cette belle et grande ville, dit l'historien Ali, dont les jardins et les vignes ressemblent au paradis, et

[1] Julius Cæsar, VII, p. 38.

dont les maisons et les édifices sont le séjour des riches [xxiii]. » Il est possible que Souleïman ait essayé de s'emparer de Grætz; du moins on serait fondé à le supposer d'après la tradition qui affirme que les Ottomans avaient pénétré jusqu'au pied du château, près de l'ancienne porte de la ville, où on a représenté, en foi de cet événement vrai ou non, la figure d'un Turc. Ce qui paraîtrait justifier cette opinion serait l'assertion de tous les historiens turcs qui ne craignent pas d'affirmer la prise de Grætz, avec autant de vérité toutefois que celle de Güns. Mais cette prétendue conquête est démentie par le *Journal* même de Souleïman, qui ne dit pas un mot de la soumission de Grætz, et qui ne mentionne que le passage de l'armée sur la Murr, au-dessous de cette place, avec quelques pertes en hommes et en bagages (12 septembre)[1]. Si les Turcs eussent été maîtres de Grætz, ils y auraient passé le temps nécessaire pour jeter un pont sur la Murr, et Souleïman ne se serait pas exposé à se noyer dans une rivière de Styrie [xxiv]. Jean Katzianer, après avoir repoussé les akindjis qui étaient entrés dans la province du côté de Neustadt, se réunit aux troupes de Grætz, tomba à Ferniz sur l'arrière-garde ottomane forte de huit mille hommes, la battit complètement, et en rapporta plusieurs trophées, entre autres la tête d'un pascha[2]. Le 14 septembre, Souleïman campa devant Sekau, où il trouva des provi-

[1] Djelalzadé, f. 152. Ali, xxve récit, f. 240. Petschewi, f. 57. *Journal* de Souleïman du 12 septembre.

[2] Julius Cæsar, VII, p. 45, d'après Megiser.

sions en abondance, et quelques jours plus tard sur les rives de la Drave, près de Marbourg. Le commandant de cette place, Sigismond Weixelberger, qui avait anéanti un corps de deux mille Turcs dans les champs de Leibnitz, repoussa trois assauts qui lui furent livrés. Souleïman resta quatre jours sur les bords de la Drave, jusqu'à l'entier établissement d'un pont; les vizirs et les agas activaient les travaux le bâton à la main. Lorsque le pont fut achevé, les troupes s'y précipitèrent pêle-mêle, et il fallut la présence du grand-vizir et des paschas pour maintenir l'ordre, et arrêter cet empressement qui aurait pu avoir des suites fatales. Enfin l'armée ayant effectué son passage vers midi du 21 septembre, le Sultan ordonna de livrer le pont aux flammes, et récompensa le zèle déployé en cette occasion par Ibrahim, en lui faisant don d'un cheval richement enharnaché et d'une somme d'argent. L'armée continua sa marche le long de la Drave par le Pas de Vinicza; sa retraite de la Styrie lui présenta autant de difficultés que son entrée dans cette même province, et chaque jour était signalé par la perte d'une partie des bagages [1]. Les akindjis brûlèrent Feistriz et Gonoviz, et ravagèrent toute la contrée entre Cilli et Neuhaus. Une de ces hordes, ayant franchi les monts dits Backalpes, était descendue dans la vallée de Saint-Lavant, où elle avait saccagé Saint-Léonard, et de là avait pénétré par les monts Weidealpes en Carinthie jusqu'à Hüttenberg [2]; mais

[1] *Journal* de Souleïman du 23 septembre.

[2] L'inscription d'un ancien tableau, dans la chapelle de Waitschach, té-

Veit Welzer, capitaine des milices du pays, la battit et la força à la retraite. Au-dessous de Warasdin, une balle partie du château de Rassina tua Schaaban, frère du defterdar; la vengeance des Ottomans fut prompte et terrible : le château fut incendié et les habitans massacrés. Au nombre de ceux qui furent conduits en esclavage, se trouvait George Hust [1], que sa destinée poussa jusque dans les Indes, et qui, comme Schiltberger et le maître d'école de Mühlenbach, nous a laissé la description de ses voyages. Le Sultan et le grand-vizir se séparèrent à Herbartie [2] : le premier, avec les janissaires et les sipahis, prit à gauche et alla par Caproncza et Verœcze à Poschega; Ibrahim tourna à droite avec l'arrière-garde de l'armée, et passa successivement sans commettre de ravages par Kreuz, Gudovecz, Chasma, Velica, et le château des aïeux de Zapolya [3]. A Lugovich, le grand-vizir renvoya le prisonnier André Stadler, avec une lettre en langue italienne pour Ferdinand. Dans un style fanfaron, Ibrahim dissimulait les véritables causes de la retraite de l'armée sous le ridicule prétexte de la disparition de Charles-Quint, et il terminait en disant que « les pays du roi étaient comme ses femmes; » injure grossière et véritablement turque, signifiant qu'il était également impossible de trouver Charles-Quint auprès de ses épouses et dans ses royaumes [xxv]. La ville

moigne de ce fait. Voyez *Archiv für Geschichte, Statistik, Litteratur und Kunst*, de Philippe Vonend.

[1] Istuanfi, l. XI, p. 184. — [2] *Journal* de Souleïman.

[3] Istuanfi, XI. Jovius, XXX. Catona, XX, p. 835.

de Poschega, qui comptait quarante à cinquante mille habitans, fut livrée aux flammes [1]. Les châteaux-forts de Podgaracz et de Nassicz, situés au-dessous d'Essek, envoyèrent les clefs de leurs portes en signe de soumission; Souleïman donna ces châteaux en fief à Ibrahim [2]. L'armée ramena de la Hongrie, de la Styrie et de l'Esclavonie trente mille esclaves; mais après qu'elle eut passé le Bossut, un ordre du jour lui défendit de faire de nouveaux prisonniers, parce qu'on entrait dans les Etats du Sultan [3]. En face de Belgrade, le corps d'armée de Souleïman fut rejoint par celui du grand-vizir (12 octobre — 12 rebioul-ewwel); ce dernier, suivi des paschas et des begs, alla rendre ses hommages à son maître. Les deux divisions réunies traversèrent le Danube et campèrent sous les murs de Belgrade. Le jour suivant, Souleïman passa ses troupes en revue, et tint le lendemain un diwan, dans lequel les vizirs, les defterdars, le secrétaire d'Etat, les beglerbegs d'Anatolie et de Roumilie, furent revêtus d'habits d'honneur. Le même jour, des courriers furent expédiés dans toutes les directions pour annoncer aux gouverneurs des provinces et au doge de Venise les victoires remportées dans la dernière campagne [xxvi].

Younisbeg, l'interprète de la Porte, qui, après le siége de Vienne, avait été envoyé de Belgrade à Venise pour notifier au doge Andrea Gritti l'installation

[1] Djelalzadé, f. 163. Petschewi, f. 58. Ali, f. 240. Solakzadé, f. 110.

[2] Djelalzadé, f. 165. Petschewi, f. 58.

[3] *Journal* de Souleïman du 8 octobre.

de Zapolya sur le trône de Hongrie, partit de nouveau de cette ville pour la même destination. La lettre dont Younis était porteur s'efforçait de présenter sous un jour honorable la retraite du Sultan, qui n'était due, à l'entendre, qu'à la lâcheté de l'empereur. On y remarquait ce passage où le Sultan disait : qu'il était allé sous les murs de la grande ville de Grætz, l'ancienne résidence de ce prince maudit qui avait fui pour sauver sa vie, et avait ainsi abandonné les infidèles engagés avec lui dans le sentier du diable. Il ajoutait qu'après avoir détruit l'hérésie, il était revenu, et avait pris, chemin faisant, les châteaux-forts de Kharboutie (Harbart), de Poschega et plusieurs autres [xxvii]. Deux jours après le départ d'Younisbeg, le grand-vizir passa le pont de la Save drapeaux déployés et musique en tête, pour remettre entre les mains du Sultan les insignes de la dignité de serasker, qui expirait avec la campagne (9 novembre — 10 rebioul-akhir). A Philippopolis, Souleïman conféra en plein diwan, à Sahib Ghiraï, oncle d'Islam Ghiraï, la dignité de khan de Crimée; Sahib Ghiraï avait accompagné avec ses Tatares l'armée dans la dernière expédition, et s'était fait remarquer par ses courses sur la rive orientale de la Murr. Son frère Seadet Ghiraï, qui avait espéré être investi de nouveau du souverain pouvoir en Crimée, reçut en dédommagement une pension annuelle de trois cent mille aspres, et de vastes domaines d'un produit de cinq cent mille aspres par an [1].

[1] Petschewi, f. 58. Solakzadé, f. 110. Ferdi, f. 197. Ali, f. 241. Djelalzadé, f. 164.

Pendant sa marche, Souleïman reçut l'ambassadeur polonais, Pierre Opalinski, alors châtelain de Ledz et plus tard de Gnesen [xxviii]; Opalinski était chargé par son souverain de demander la prolongation de la trêve conclue avec la Pologne trente trois ans auparavant par Bayezid, et confirmée en 1525 par Souleïman [1]. Sigismond voulait assurer ainsi la tranquillité de son royaume du côté de la Moldavie [2]. Les négociations d'Opalinski eurent un plein succès, et Sahib Ghiraï, khan de Crimée, fut invité à vivre en paix avec le roi de Pologne et à le considérer comme l'ami de la Porte [3]. Le 18 novembre (19 rebioul-akhir), le Sultan rentra à Constantinople, après une absence de sept mois [4]. Pendant cinq jours consécutifs, une fête triomphale célébra les victoires de la dernière campagne appelée par les historiens ottomans *la guerre d'Allemagne contre le roi d'Espagne*. Constantinople, les faubourgs de Scutari, d'Eyoub et de Galata, furent illuminés cinq nuits de suite, pendant lesquelles les bazars et les boutiques du Bezestan restèrent ouvertes; ce ne fut qu'une succession continuelle de festins et de réjouissances publiques. Le conquérant de Belgrade et de Rhodes, le vainqueur de Mohacz avait déjà con-

[1] *Rapport de l'ambassadeur vénitien*, à la date de 1525, dans Marini Sanuto. Cromer, t. XXIX, parle de la première capitulation arrêtée par le Polonais Feiley.

[2] *Historia rerum polonicarum concinnata à Salomone Neugebauero*, Hannoviæ 1618, p. 531, d'après Vapovius *ad annum* 1532.

[3] Les mêmes appellent Sahib Ghiraï, *Satkereius*.

[4] Il était parti de Constantinople le 21 avril, et il y rentra le 18 novembre.

duit en personne cinq expéditions[1]; il avait entrepris la dernière contre Charles-Quint, dont il ne pouvait s'empêcher de reconnaître intérieurement les hautes qualités, bien qu'il ne voulût pas lui rendre publiquement justice[2]. Charles-Quint avait quitté l'Italie pour venir se mesurer avec Souleïman, qui n'osa pas l'attendre. Il put donc considérer la retraite des Ottomans comme un aveu tacite de leur infériorité.

Pendant que Souleïman ravageait les rives de la Drave, le jour même où l'ancien commandant de la flottille du Danube, Kasimbeg, succombait dans la vallée de Pottenstein sous les coups des troupes impériales, l'amiral de Charles-Quint, le célèbre Andrea Doria, s'emparait de la ville de Coron en Morée. Ce port, l'un des mieux fortifiés de l'empire ottoman, fut emporté après un siége d'un jour. La batterie dirigée contre le côté de la ville qui regarde la terre n'avait que quatorze canons; mais les trois autres côtés que baigne la mer étaient battus en brèche par plus de cent cinquante bouches à feu; la flotte de Doria comptait trente-cinq vaisseaux de haut bord et quarante-huit galères. Cependant cette rapide conquête ne laissa pas que de coûter du monde aux assiégeans. Le corps d'Italiens débarqué du côté de la terre eut trois cents morts et plus de mille blessés; les soldats des galères du pape furent plus heureux, ils pénétrèrent dans la

[1] *Journal* de Souleïman du 21 au 25 novembre.

[2] *In this first essay of his* (Charles-Quint) *arms, to have opposed such a leader as Solyman, was no small honour to have obliged him to retreat, merited very considerable praise.* (Robertson, *Charles-Quint*, l. V.)

ville par la mer après un combat assez chaud, mais de peu de durée. Doria accorda à la garnison une libre retraite avec femmes, enfans et biens [1]. Il laissa deux mille Espagnols dans la place sous les ordres de François Mendoza [2], et fit voile pour Patras qu'il conquit aussi promptement que Koron [3], et se porta devant Lepanto. Les deux châteaux construits par Bayezid II à l'entrée des Dardanelles tombèrent au pouvoir de Doria : celui qui s'élevait sur la côte de la Morée se rendit volontairement, et l'autre qui défendait le rivage opposé fut emporté d'assaut. Un corps turc ramassé à la hâte en Morée fit mine de vouloir se remettre en possession du fort qui avait été pris de vive force, mais à l'approche de quatre mille arquebusiers espagnols sous les ordres de Jérôme Tutavilla, comte de Sarno, il se replia sur Lepanto. Le fort sur la terre ferme appelé Molineo avait vu périr toute sa garnison composée de trois cents janissaires; Doria donna deux des grands canons couverts d'inscriptions turques, qu'on y trouva, aux généraux Sarno et Salviati, et transporta les autres à Gênes; ils servirent à élever un trophée dans l'église que l'illustre marin avait construite avec les sommes considérables qu'il avait retirées du butin fait sur les corsaires vaincus. Ayant ravagé toute la côte de Sycion et de Corinthe, et voyant

[1] Paruta, *Historia Veneziana*, l. VII. Sagredo, *Memorie istoriche*, 1532. *Anton Doria's Kurzer Innbegriff in Gæbel's Beytrægen*, p. 31. Istuanfi, l. VI.

[2] *Storia di Guazzo.*

[3] Guazzo, *Hist. Venez.*, 1549, p. 124, fait monter la garnison à huit mille hommes : 800 *soldati tra Italiani, Spagnoli, e Allemani gli rimase.*

la saison s'avancer, Doria s'en retourna avec sa flotte [1].

L'issue de la campagne d'Autriche, les conquètes de Doria en Morée, et des projets de guerre contre la Perse dont il sera parlé dans le livre suivant, rendirent l'esprit guerrier de Souleïman plus accessible à des propositions de paix; aussi s'empressa-t-il d'accorder les sauf-conduits que Ferdinand lui fit demander avant la fin de cette même année pour une nouvelle ambassade.

L'arrivée d'Younisbeg à Venise, qui eut lieu dans les premiers jours de janvier, coïncida avec celle à Constantinople de l'envoyé de Ferdinand, Jérôme de Zara, frère aîné du brave défenseur de Güns [XXIX]. Cinquante nobles vénitiens, parmi lesquels l'historien Marini Sanuto, furent députés par le sénat pour aller à la rencontre d'Younis [2]. Jérôme de Zara, qui n'avait qu'une suite de douze personnes, fut reçu sans tous ces honneurs; le second jour de son arrivée, il obtint une audience du grand-vizir, et le quatrième, il fut introduit auprès du Sultan (14 janvier). Il était chargé de négocier la paix; Souleïman n'accorda qu'une

[1] Paruta, Sagredo, Istuanfi, Doria. Petschewi, f. 58. Ali, XXVI[e] récit, f. 241. Hadji-Khalfa, *Histoire des Guerres maritimes*, f. 18. Les sources ottomanes nomment le commandant de la flotte turque qui, à l'arrivée de Doria, se retira à Constantinople, Ahmedbeg. Istuanfi, Paruta, Sagredo l'appellent Imerale; Guazzo, Zai.

[2] « Vene Junisbei Orator del Sgr. Turco per il qual fu ordinà andasse » tra 40 gentiluomini, tra li qual Io Marini Sanuto fui commandato — » con il Caftan d'oro turchesco, che la Signoria lo fece vestir e cussi tutti li » soi da numero 18 vestiti di Corachi di scarlatto. » Marini Sanuto, t. LVI, 9 janvier 1533.

trève, qu'il ne tiendrait, disait-il, qu'à Ferdinand de changer en une paix définitive, en envoyant à la Porte, en signe de soumission, les clefs de Gran. Il ajouta qu'il reconnaissait Ferdinand et Charles-Quint comme ses frères, qu'il était prêt à conclure la paix avec ce dernier pour cinq ou sept ans, même avant la reddition de Gran, et qu'il dédommagerait Ferdinand de la perte de cette place par un équivalent en Hongrie [1]. Un tschaousch ou messager d'Etat, accompagné de Vespasien de Zara, fils de Jérôme, partit pour Vienne avec une lettre écrite dans ce sens (1er février 1533) [2]. Le premier ambassadeur ottoman qu'eût encore vu Vienne, fut reçu avec de grandes solennités. Ferdinand lui donna audience sur un trône couvert de drap d'or et couronné par un dais magnifique; il avait à sa droite vingt magnats hongrois [3], parmi lesquels trois évêques (ceux de Warasdin, de Fünfkirchen et Paul Verday qui avait livré Gran); à sa gauche se tenaient les grands de Bohême. Quelques jours après, les conditions de la trève proposées par les Ottomans furent communiquées aux Hongrois et aux Bohêmes, à chacun dans sa langue respective. La demande des clefs de Gran

[1] « Alli 10 (Genaro) entrò l'Orator del Re dei Romani con cavalli 12, » con non molta dimostrazione alociato in luogo solito fra Armeni e Greci » alla banda sotto il podromo (Atmidan), alli 12 ebbe audienza dal Ibraim, » quel lo fece aspettar sul podromo, alli 14 audi il Sgr. l'Orator col suo fiol. » *Rapport* de Pietro Zen. Marini Sanuto, t. LVI, 1533. Istuanfi, l. XII.

[2] *Rapport* de Jérôme de Zara, dans les archives de la maison I. R. d'Autriche.

[3] Leurs noms se trouvent dans Istuanfi, l. XII, f. 194, et dans Catona, XX, p. 882.

inspira aux premiers les plus vives craintes ; mais Ferdinand leur dit qu'on pouvait en faire fabriquer de fausses, que du reste le grand-vizir n'avait pas demandé la remise entre ses mains de la forteresse, mais seulement les clefs en signe de soumission, et avait juré que tel était le véritable sens de sa demande [1]. Le 29 mai, le tschaousch fut congédié avec une réponse favorable ; il fut suivi de près par Cornelius Dupplicius Schepper [xxx], à la fois ambassadeur de Ferdinand et de Marie, veuve du dernier roi de Hongrie. Schepper devait remettre au Sultan les clefs de Gran et deux lettres : l'une était de Charles-Quint qui interposait sa médiation entre Souleïman et son frère, en demandant pour celui-ci la tranquille possession de la Hongrie [2] ; l'autre était de Ferdinand qui promettait à la Porte son intervention auprès de Charles-Quint, pour la restitution de Koron [3], et qui terminait en disant que le fils accepterait avec joie la paix que lui offrirait son père [4]. Pendant ces négociations, Jérôme de Zara, se rendant aux désirs d'Ibrahim, avait envoyé de Constantinople une circulaire au gouverneur de Vienne, au sénéchal de Carniole, aux commandans de Gran, de Poschega, de Koron,

[1] *Verum Ferdinandus, posse pro clavibus facile si sit necesse alias confici.* Istuanfi, l. c.

[2] Le duplicata de la lettre de Charles-Quint du 6 mars, dans les archives de la maison I. R. d'Autriche.

[3] La lettre de créance de Schepper, dans les archives de la maison I. R. d'Autriche ; et le plein pouvoir donné par la reine à Schepper et Jérôme de Zara, à la date du 4 avril. l. c.

[4] Istuanfi, l. XII.

et à l'amiral Andrea Doria, pour les informer de la signature de l'armistice [1].

Souleïman mit à profit les loisirs que lui laissait la conclusion de la trêve, pour faire de nouveaux armemens, et opérer quelques changemens dans l'administration intérieure; il investit son fils aîné, Moustafa, du gouvernement de Saroukhan, et lui assigna un fief d'un revenu de quarante mille ducats [xxxi]. Le jour même où le tschaousch ottoman fut reçu par Ferdinand, le prince Moustafa, beau jeune homme de quinze ans, fut admis à baiser en un diwan solennel la main de son père; le vizir Ayaz-Pascha lui tint l'étrier, et le grand-vizir, le kaftan [xxxii]. Les fils de plusieurs princes de Syrie et de Perse partagèrent à cette occasion l'honneur réservé au fils du Sultan. Peu de temps après mourut la mère de Souleïman, Hafssa Khatoun, dont la beauté avait été justement célèbre (4 ramazan — 30 mars). Son tombeau s'élève à côté de celui de son époux, Sélim Ier [2].

Vers la fin d'avril, Aloisio Gritti, par qui tout se faisait en Hongrie, arriva d'Ofen à Constantinople. Dans une conférence qu'il eut par ordre d'Ibrahim avec Jérôme, il agita la question tant de fois débattue, des prétentions de Souleïman à la couronne de Hongrie. Le tschaousch précédemment envoyé à Fer-

[1] *Ad eximium regimen in Vienna, ad Capitaneum Lubianæ, ad Capitaneum Jaschanum in Strigonia et Bachi Janus Ferenz et Pekrilaus in Posega.* (Le *Rapport* précité de l'ambassadeur.)

[2] Djelalzadé, f. 165. Solakzadé, f. 40. Mouradjea d'Ohsson, II, p. 512, in-8o.

dinand revint le 25 mai avec Vespasien de Zara, et Cornelius Dupplicius Schepper qui avait qualité pour arrêter les clauses définitives de la paix. Jérôme de Zara et son fils Vespasien présentèrent au grand-vizir les clefs de Gran et les magnifiques présens de Ferdinand. A la vue de ces clefs que Ferdinand d'Autriche lui offrait en signe de soumission, Ibrahim-Pascha sourit avec orgueil, et fit signe à Jérôme qu'il pouvait les garder [1]. Il reçut non moins gracieusement un médaillon que le roi le priait d'accepter, et qui était orné d'un diamant de deux mille ducats, d'un rubis du double de cette somme, et d'une perle en forme de poire estimée la moitié de la valeur du diamant [2]. Ibrahim voulut, pendant cette même audience, ouvrir la discussion sur les articles du traité à conclure; mais Jérôme allégua qu'il ne pouvait rien arrêter sans la participation de son collègue, et on fixa au surlendemain la première conférence à ce sujet. Les négociations durèrent sept semaines. Les documens dans lesquels sont consignés les sept entretiens des ambassadeurs de Ferdinand avec Ibrahim et Gritti, sont des plus précieux, non seulement en ce qu'ils sont

[1] « Et supra illud præsentavit Hieronymus ipsi Bassæ claves Strigonii, » et dixit ecce claves illas, quas tu et Cæsar Turcarum petivistis ad fidem et » firmitudinem Regiæ Majestatis Domini mei declarandam. Ad quod præ- » fatus Bassa subrisit et cum capite fecit signum, ut Hieronymus eas sal- » varet. » *Rapport* de l'ambassadeur, dans les archives de la maison I. R. d'Autriche.

[2] « Bullam auream qualis præfigitur pèlvis in quali erat adamas 2000 » aureorum inferius rubinus 4000 aureorum et dependebat unio pyriformis » mille aureorum. » *Rapport* de l'ambassadeur.

pour ainsi dire les pièces justificatives de la diplomatie du temps, mais encore en ce qu'ils définissent parfaitement le caractère et la position d'Ibrahim, et achèvent ainsi le tableau que nous avons ébauché dans le cours de cette histoire. Le lecteur nous pardonnera d'autant mieux de nous appesantir sur ces pourparlers, et de citer les paroles de cet homme d'État, que ce seront les dernières que nous recueillerons de sa bouche. Le 27 mai, les ambassadeurs autrichiens, escortés d'une suite nombreuse, se rendirent de nouveau au palais du grand-vizir, en passant par l'Hippodrome, où ils purent voir les statues prises à Ofen, et de nombreux gibets en permanence [XXXIII], toujours prêts à seconder la justice expéditive du pays. Ibrahim, revêtu d'un magnifique kaftan de drap d'or qui laissait voir un habit de dessous de couleur bleue et tout brodé d'or, reçut Schepper et Jérôme sans se lever de son siége; il les laissa long-temps debout, et ceux-ci purent examiner à loisir sa personne. Ibrahim était de taille moyenne, avait le teint brun, la figure ovale; sa mâchoire inférieure se faisait remarquer par cinq ou six dents très-aiguës et assez distantes les unes des autres. Enfin les plénipotentiaires baisèrent ses vêtemens, et le saluèrent frère de leur souverain Ferdinand et de la reine Marie. Ibrahim commença aussitôt un long discours sur les fatales conséquences de la guerre et sur la puissance du Sultan : « Dans l'origine, dit-il, la solde des janissaires n'était que d'un demi-aspre par jour, depuis elle s'est successivement élevée à deux, trois, quatre et cinq aspres; mais il n'est point de

simple soldat qui en reçoive plus de huit. Le pied de guerre de la marine nécessite des frais énormes, mais le trésor est si riche qu'il s'en ressent à peine. Hier encore j'ai pris en aspres mille charges de chevaux, c'est-à-dire deux millions de ducats [XXXIV], pour équiper une flotte contre l'Italie. Cinquante mille Tatares suffiraient pour dévaster le monde. — J'ai fait conduire plusieurs milliers de femmes et d'enfans dans les forêts, pour les préserver de l'esclavage; nous avons agi ainsi, moi et beaucoup d'autres; tous les Turcs ne sont pas aussi barbares, aussi cruels et inhumains qu'il plaît aux chrétiens de le dire. — C'est moi qui gouverne ce vaste empire; ce que je fais reste fait, car toute puissance est en moi; je confère les charges, je distribue les provinces; ce que je donne est donné, ce que je refuse est refusé. Lors même que le grand Padischah veut accorder ou a accordé quelque chose, si je ne sanctionne pas sa décision, elle reste comme non avenue, car tout est entre mes mains, guerre, paix, richesse, puissance. Je vous parle ainsi afin de vous donner le courage de vous expliquer librement. » Là-dessus Cornelius ayant dit d'après ses instructions que Ferdinand saluait l'empereur des Turcs comme son père et Ibrahim comme son frère, celui-ci répliqua : « Ferdinand fait bien de rechercher l'amitié d'un aussi grand empereur que le mien ; car sans cela, il aurait pu être frappé d'un double malheur. » Puis Cornelius, prenant la parole, s'exprima ainsi : « Le roi Ferdinand nous a adressés aux conseils et aux bons offices de son frère Ibrahim, pour pouvoir se mettre en pos-

session de la partie de la Hongrie qui n'est pas en son pouvoir. » Sans répondre à l'insinuation de Cornelius, le grand-vizir lui demanda, en recevant de sa main la lettre de Ferdinand, s'il n'avait pas aussi une lettre de Charles-Quint. Cornelius lui ayant présenté l'écrit dans lequel Charles-Quint intervenait en faveur de son frère, Ibrahim se leva : « C'est un grand souverain qu'il faut honorer, » dit-il. Et il prit la lettre, la baisa, la pressa sur son front, et la mit à ses côtés avec les plus grandes marques de respect [1]. Cornelius poursuivit : « Le roi Ferdinand a instruit son frère, l'empereur Charles, des sentimens d'amitié du Sultan. L'empereur Charles regarde le Sultan comme son frère, et il est disposé, sans qu'il soit besoin de dresser pour lui un traité spécial, à être compris dans celui de Ferdinand sous les conditions suivantes : Koron sera restituée, si la Hongrie est rendue à Ferdinand, et l'île d'Ardjel remise entre les mains de ses premiers possesseurs ; les habitans de Koron pourront se retirer avec leurs biens. Le pape, Venise, le roi de France et toutes les autres puissances chrétiennes seront admises au bénéfice de la paix. — Si Charles, répliqua Ibrahim, veut sincèrement la paix, mon maître ne la refusera pas ; d'ailleurs je lirai sa lettre. » Et examinant le sceau impérial de Charles-Quint, il ajouta : « Mon maître a deux sceaux, dont l'un reste entre ses

[1] « Et dixit : Iste est magnus Dominus et debemus ipsum ideo honorare, » et sumsit litteras et osculatus est eas — et quamdiu hic sermo de Carolo » Cæsare duravit tamdiu stetit erectus. » Dans les archives de la maison I. R. d'Autriche, et dans le *Cod.* de la Bibliothèque I. R. *Hist. prof.*, CVI.

mains, et l'autre m'est confié, car il ne veut pas qu'il y ait de différence entre lui et moi; s'il fait faire des habits pour lui, il en commande de semblables pour moi; il se refuse à ce que je dépense rien en constructions; cette salle a été élevée par lui. — Quant à Koron, c'est un fort comme nous en avons des milliers, et dont la possession nous importe peu; nous aimons mieux le reprendre par la force que l'obtenir par des négociations; nous pouvons le brûler, quand cela nous conviendra. — Mon empereur a donné la Hongrie au roi Jean, et rien au monde ne pourra la lui enlever; l'île d'Ardjel est le sandjak de Barberousse. J'aurai soin de faire restituer à la reine Marie ses domaines et sa dot; si elle fût restée une heure de plus à Ofen, elle serait tombée entre mes mains, et elle aurait été traitée par mon maître comme une sœur; la gloire des grands souverains consiste à pardonner aux vaincus. » — En congédiant les ambassadeurs, Ibrahim les renvoya à Aloisio Gritti [1], avec lequel ils devaient discuter la question de la Hongrie. Cette entrevue avait duré six heures. Cornelius et Jérôme eurent deux conférences avec Gritti, qui, suivant ses propres expressions, joua dans cette affaire le double rôle de partie et d'arbitre [2].

[1] « Quum hoc diceret Ibraimus Bassa nihil respondere Hieronymus et » Cornelius, sed se mutuo intuentes, quia dixerat quod ad Gritti deberent » se conferre, tacite sedebant. Quod notans Ibraimus eadem verba quæ » prius iterum dixit et subjunxit. Non dubitate quia ego sum qui faciam » quod volo, et non quod ipse Aloisius Gritti volet, sed ipse Aloisius faciet » id quod ego jussero tantum loquimini illi. » *Rapport* des ambassadeurs.

[2] « Primum respondit Aloisius Gritti : Se partim adversarium esse partim

Souleïman, disait Gritti, tiendrait la promesse faite à Zapolya ; quant à lui, il voulait mourir comme un chien, s'il était vrai qu'il eût, ainsi qu'on l'en accusait, des prétentions à la couronne de Hongrie. Puis il s'épuisa en injures contre les Hongrois, qu'il qualifia de peuple perfide et ingouvernable [1]. Il ajouta que la fierté des Turcs s'accommodait mieux de conquérir Koron que d'en négocier la restitution ; qu'en conséquence, soixante galères bloquaient déjà ce port, que vingt bastardes étaient sur les chantiers de Constantinople, que dix galères tout équipées attendaient à Gallipoli l'ordre de mettre à la voile, que dix autres avaient été envoyées en croisière contre le corsaire de Syracuse, Beluomo ; que Kourdoghli avait à Rhodes trente-six navires, plusieurs petites flûtes et galiotes, prêtes à débarquer des troupes d'expédition sur les côtes de la Pouille, dès que Charles-Quint tenterait de reprendre l'île d'Ardjel ; enfin que le Sultan ne pourrait rendre le sandjak de Barberousse à l'empereur Charles, lors même qu'il le voudrait, et qu'il ne le voudrait pas lors même qu'il le pourrait. Après la conclusion de la paix, disait-il, les Espagnols pourraient se retirer de Koron en toute liberté ; du reste, lui Gritti, ne demandait pas mieux que d'intercéder auprès du Sultan en faveur des transfuges grecs. Il s'étonnait cependant que Charles voulût faire comprendre dans

» arbitrum. Adversarium, quia ibi venisset nomine Joannis regis ; arbitrum, » quia ordinatus ad id a magno Cæsare. »

[1] « Multa mala de Hungaris locutus est, dicens pessimam gentem, infi- » dissimam, intractabilem. » Archives I. R.

le traité en question les autres puissances chrétiennes, sans avoir préalablement sondé leurs dispositions à cet égard, sans avoir attendu qu'il y fût autorisé. Le matin même du jour où il leur parlait, il avait reçu de l'ambassadeur et du baile de Venise une déclaration portant que les clauses de Charles-Quint étaient entièrement oiseuses en ce qui concernait Venise, puisque la république vivait depuis long-temps en parfaite intelligence avec la Porte. — Cornelius lui répondit que l'empereur avait dû stipuler la grâce des transfuges, parce qu'il eût été déloyal de faire la paix en sacrifiant ses amis, que d'ailleurs cette conduite avait été dictée à Charles-Quint par des raisons que Gritti lui-même connaissait aussi bien que personne, et dont la principale était la crainte de paraître mépriser les Grecs, s'il eût agi autrement [1]. Puis venant à l'article relatif aux puissances chrétiennes, il dit que Charles-Quint, désirant la paix de toute l'Europe, avait obéi dans cette circonstance à son devoir de chrétien et d'empereur [2].

Le lundi de la Pentecôte, les ambassadeurs eurent avec Ibrahim un second entretien, plus curieux encore que le premier, et nous révélant mieux l'homme dont l'ambition joua un si grand rôle dans le règne de Sou-

[1] « Hoc punctum de recipiendis Græcis transfugis in gratiam si pax fieret » aperte dixit Cornelius Aloysio Carolum Cæsarem habere velle, et sine illo » non esse honestum ipsi pacem facere per multas rationes, quarum præcipuam ipse Gritti posset intelligere, et ea erat, ut videretur Carolus incolas » græcos contemnere. »

[2] « Hoc enim esse imperatoris veræ Christianæ. »

leïman. Gritti, Younisbeg, interprète de la Porte, et Moustafa Djelalzadé, secrétaire d'Etat et historiographe de l'empire, assistèrent à cette entrevue [1]. Entre autres questions indifférentes qui furent échangées avant d'entrer en matière, Ibrahim fit celle-ci : « Pourquoi l'Espagne n'est-elle pas aussi bien cultivée que la France ? » Cornelius répondit qu'il fallait en attribuer la cause à la sécheresse du pays, à l'expulsion des juifs et des Maures, et à la fierté des Espagnols qui aimaient mieux manier les armes que la charrue. « Cette fierté, remarqua Ibrahim, est dans le sang ; il en est de même des Grecs qui sont pleins d'orgueil et de générosité. » Enfin il ouvrit la conférence par une parabole : « Le plus terrible des animaux, le lion, ne peut être dompté par la force, mais par la ruse, par la nourriture que lui donne son gardien, et par l'influence de l'habitude ; le gardien doit porter un bâton pour l'intimider ; aucun étranger ne pourrait lui servir à manger. Le lion est le prince, les gardiens sont ses conseils et ses ministres ; le bâton est la vérité et la justice, qui seules doivent guider les princes. Moi, je conduis mon maître, le grand empereur, avec le bâton de la vérité et de la justice. Le roi Charles est aussi un lion ; il faut donc que ses ambassadeurs le domptent de la même manière [xxxv]. » Puis se mettant à parler de sa puissance : « Ce que je fais, dit-il, est fait ; je puis changer un palefrenier en pascha ; je puis donner des pays et des royaumes à qui il me plaît, sans que mon maître aille seulement s'en en-

[1] Djelalzadé a probablement cru devoir se taire sur cette conférence en sa qualité de secrétaire d'État.

quérir; s'il ordonne quelque chose que je désapprouve. sa volonté reste sans effet; si au contraire c'est moi qui ordonne et lui qui désapprouve, mes dispositions s'exécutent et non les siennes. La paix et la guerre sont entre mes mains; je dispose des trésors de l'empire. Mon maître n'est pas plus richement habillé que moi; ma fortune reste constamment intacte, car il prévient toutes mes dépenses. Ses royaumes, ses pays, ses trésors me sont confiés, et j'en fais ce qu'il me plaît. J'ai vécu avec le Sultan depuis ma première jeunesse; je suis né la même semaine que lui. Lorsqu'il monta sur le trône, il envoya un ambassadeur en Hongrie, dans l'espérance d'établir avec les Hongrois des relations de bon voisinage, et de recevoir leurs condoléances sur la mort de son père et leurs félicitations sur son avènement, mais ils s'emparèrent du messager et le jetèrent en prison. Un second tschaousch ayant reçu la même mission subit le même sort, probablement parce qu'il fut pris pour un grand personnage; tout cela irrita fort le grand Padischah. Peu de temps après, le roi de France fut vaincu à Pavie, et la reine sa mère écrivit à mon maître les paroles suivantes : Mon fils le roi de France a été fait prisonnier par Charles, roi d'Espagne; je croyais que Charles aurait eu la générosité de le mettre en liberté, mais loin d'agir ainsi, il l'a traité indignement. Je viens te supplier, grand empereur, de montrer ta magnanimité en délivrant mon fils [1]. Le Padischah, ému des malheurs de François et

[1] « Confugimus ad Te magnum Cæsarem, ut tu liberalitatem tuam ostendas et filium meum redimas. »

irrité de la conduite de Charles-Quint, chercha par quels moyens il pourrait venir le plus efficacement au secours de la suppliante; alors il pensa à venger l'indigne traitement infligé à ses envoyés par le roi de Hongrie, d'autant plus que la femme du roi Louis était sœur de Charles-Quint. Louis marcha à la rencontre du Padischah, et ils défendirent tous deux leurs prétentions au trône, le sabre à la main. Le sabre trancha la question, et nous conféra le droit de régner. C'est moi qui ai vaincu les Hongrois, car le Padischah n'assista pas à la bataille de Mohacz; il allait monter à cheval pour venir nous joindre, lorsque je lui envoyai la nouvelle de la victoire. Puis nous prîmes Ofen, et notre droit prévalut. » Ibrahim s'étendit longuement sur la conquête d'Ofen, sur le meurtre des prisonniers, qui n'avaient été massacrés ni par ses ordres ni par ceux du Sultan, mais par leur propre faute [1]. Puis il revint de nouveau sur les demandes exagérées de Hobordansky, sur le siége de Vienne, en faisant remarquer qu'il avait souvent été reconnaître les fortifications sous un déguisement, et avec un turban non blanc mais de couleur [2]. « Pendant ce temps, dit-il, Charles-Quint était en Italie, menaçant les Turcs de la

[1] « Male cessit illis, qui non expectato præsidio ipsis ordinato ad deducendum mane egressi sunt castro Budensi, aliquotque Turcas inventos » occiderunt, quæ res cum tumultum excitasset, prius periere, quam per se » Ibraimum Bassam succurri posset; jussu autem Cæsaris aut suo nunquam » cæsos fuisse. » *Rapport* de l'ambassade, dans les archives de la maison I. R. d'Autriche et à la Bibliothèque de Vienne. *Cod.* CVI.

[2] « Solebam, inquit, aliquando ambulare et circumspicere urbem non » cum albo sed alio pileo. » *Rapport* de l'ambassade.

guerre, et les luthériens d'une conversion forcée à leurs anciennes croyances; il est venu en Allemagne et n'a pu réussir en rien. Il n'est pas digne d'un empereur de commencer quelque chose et de ne pas le terminer, de dire et de ne point faire. Ainsi il a annoncé un concile qui n'a pas eu lieu; il a assiégé Ofen et ne l'a pas pris; il aurait dû rétablir la paix entre son frère Ferdinand et le roi Jean, et ne l'a pas tenté; si je voulais aujourd'hui convoquer un concile, je placerais Luther d'un côté et le pape de l'autre, et je les forcerais tous deux à ramener l'unité de l'église [1]; le Sultan et moi nous ferions ainsi ce que Charles-Quint aurait dû faire. Si le roi de Hongrie était mort dans son lit, Ferdinand aurait eu peut-être quelques droits à sa succession; mais comme il est tombé sur le champ de bataille, son royaume nous appartient, parce qu'il a été conquis par nos sabres; nous avons envahi la Hongrie, nous avons rendu à ton frère son château (s'adressant à Jérôme), nous avons reçu les hommages de tous les gouverneurs; nous sommes restés en Hongrie, tant qu'il nous a convenu, et nous n'avons trouvé personne qui pût nous résister. » Ce n'est qu'après ce préambule et quelques autres digressions, qu'Ibrahim passa à l'objet spécial de cette conférence, la lettre de Charles-Quint : « Cette lettre, dit-il, en la prenant dans sa main, n'est pas d'un souverain prudent et modéré; Charles-Quint y énumère

[1] « Ego, inquit, si nunc vellem, possem Lutherum ab una et Papam ab » altera parte statuere, et utrumque ipsorum cogere ad celebrandum conci- » lium. » *Rapport* de l'ambassade.

avec orgueil ses titres et d'autres encore qui ne lui appartiennent pas; comment ose-t-il se dire roi de Jérusalem? Ne sait-il donc pas que le grand empereur est maître de cette ville? Pense-t-il enlever au Sultan ses Etats, ou bien veut-il par là lui montrer son mépris? J'ai bien entendu dire que des seigneurs chrétiens font le pélerinage de Jérusalem en habits de mendians; Charles-Quint croit-il que pour visiter Jérusalem en mendiant, il en sera roi? J'interdirai à l'avenir l'accès de cette ville à tous les chrétiens. » Cornelius chercha à excuser du mieux qu'il put le titre que s'était arrogé Charles, en disant que c'était du style de chancellerie, qui n'avait aucune espèce de signification. « De plus, continua Ibrahim, Charles-Quint met Ferdinand et mon maître sur la même ligne; il a raison d'aimer son frère, mais il ne doit pas pour cela abaisser la dignité du grand Padischah en le comparant à ce frère. Mon maître a un grand nombre de sandjakbegs plus puissans et plus riches en terre et en hommes que Ferdinand. » S'adressant alors à Jérôme: « Ton parent, lui dit-il, et celui de ton frère Nicolas, le sandjak de Kara Amid, a plus de terre et d'administrés que ton roi [1]. Cinquante mille cavaliers lui doivent le service de guerre; ses sipahis et ses feudataires sont plus nombreux que ceux de Ferdinand; mon maître a encore beaucoup d'autres de ces sandjaks. L'empereur Charles-Quint aurait dû avoir honte

[1] Toutes les histoires se taisent sur ce parent du brave défenseur de Güns: *Et conversus ad Hieronymum, affinis inquit Nicoliz fratris tui et tuus, qui est Sanzachus in Cara chemita* (Edessa).

d'écrire une semblable lettre. Mais combien est différente et vraiment royale la lettre que le roi François nous a envoyée pendant la campagne de Hongrie, et dans laquelle il signe simplement François roi de France [1] ! Aussi le grand Padischah, voulant rendre honneur au roi François et lutter de noblesse avec lui, n'a point fait non plus l'énumération de ses titres dans sa réponse, et lui a seulement écrit comme à un frère tendrement aimé ; aussi c'est pour cette raison que Barberousse a reçu l'ordre d'obéir à François comme au grand Padischah. Si Charles-Quint fait la paix avec nous, alors seulement il sera empereur, car nous le ferons reconnaître comme tel par les rois de France et d'Angleterre, le pape et les protestans. Croyez-vous que l'amitié qui unit Charles-Quint et le pape soit bien réelle, surtout si ce dernier se rappelle le sac de Rome et les indignes traitemens qu'il a essuyés dans sa captivité? J'ai acheté pour soixante mille ducats un diamant enlevé de sa tiare. Ce rubis (montrant une bague à son doigt) était à la main du roi de France, lorsqu'il fut fait prisonnier; il est depuis passé en ma possession. Et vous voulez que le roi François aime Charles-Quint! » Ibrahim termina en disant qu'il ne montrerait pas l'inconvenante lettre de l'empereur au Sultan, de peur de l'irriter; que si Charles-Quint désirait conclure un traité de paix, il devait envoyer un ambassa-

[1] Ibrahim fait ici allusion à la seconde ambassade française sur laquelle se taisent Flassan et les autres historiens français, mais dont parlent les historiens turcs et Marini Sanuto, t. LVII. *Summa della relazione di Rincone stato Orator del Re Christianissimo al Sr. Turco fatta familiarmente.*

deur; qu'en attendant on signerait un armistice de trois mois, et enfin que Barberousse suspendrait pendant cet intervalle toute espèce d'hostilités sur mer contre les chrétiens.

Le soir du même jour, Ibrahim et Souleïman se rendirent chez Gritti et restèrent trois heures à converser avec lui ; une pareille visite ne scandalisa pas peu les Musulmans qui traitèrent le Sultan de fou ensorcelé par Ibrahim et Gritti [1]. Le 11 juin, Gritti invita les ambassadeurs à une conférence ; il leur reprocha surtout la lettre de Charles, dont les expressions faisaient supposer que le Sultan avait fait les premières avances pour la paix [2] ; il n'oublia pas surtout de s'indigner de l'inconvenante comparaison qui assimilait Ferdinand à Souleïman [3]. Il ajouta que le Padischah avait fait don de la Hongrie à Zapolya et à ses héritiers, que lui-même (Gritti) devait aller l'hiver suivant, avec les pleins pouvoirs de la Porte, fixer les limites de ce royaume. Puis faisant un éloge pompeux de la puissance de Souleïman : « Dans la dernière guerre de Hongrie, dit-il, Souleïman avait pour sa suite particu-

[1] « De quo ipsius adventu postea plurima mala Thurcæ dicebant, appel- » lantes magnum Cæsarem insensatum, stultum, maleficiatum ab Ibrahimo » et Gryti, prout intelligere potuimus in sequentibus, et singuli singula mala » in futura divinabant tam Judæi quam Thurcæ. »

[2] « Quid aut significarent verba in litteris posita : Spem exhibitam de » pace tractanda? tamquam ipse (Souleïman) vellet tractare pacem. »

[3] « Deinde quid illud? ut in beneficium utriusque Vestrum (de Souleïman » et de Ferdinand) cedat, inquit Cæsar Thurcarum, dixisset Carolus : utrius- » que nostrum et non vestrum, sic enim inquit se supra nos ponit et me » vult similem Ferdinando Regi. »

lière dix-huit cents gardes-du-corps, le grand-vizir mille. et les autres paschas cinq cents. L'obéissance des esclaves est telle, que si le souverain envoyait en ce moment un de ses cuisiniers pour mettre à mort le tout-puissant Ibrahim. cette exécution se ferait sur-le-champ et sans difficultés. Lui seul peut donner la paix au monde. Jamais la chrétienté n'a été aussi divisée qu'en ce moment. » Sa conclusion fut que Charles devait envoyer un ambassadeur pour négocier la paix, et qu'en attendant on lui accorderait un armistice. Mais Cornelius et Jérôme lui répondirent que, si le Sultan refusait la paix. Charles n'avait pas besoin de la suspension d'armes. Dans un troisième entretien qu'Ibrahim eut avec les ambassadeurs (22 juin 1533), il les félicita d'avoir pu obtenir ce que tant d'autres de leurs prédécesseurs avaient vainement recherché [1] : la paix fut conclue non pour un nombre déterminé d'années. mais pour tout le temps que Ferdinand voudrait la garder. Aux termes de ce traité, Ferdinand conservait en Hongrie ce qui lui appartenait encore en ce moment, et le Sultan se réservait la ratification des arrangemens que Ferdinand et Zapolya pourraient passer entre eux. Le document ajoutait que l'esclave Gritti serait chargé par la Porte de la fixation des limites du royaume ; que Charles devait envoyer un ambassadeur pour faire sa paix particulière ; qu'en attendant l'arrivée de son plénipotentiaire, on suspendrait les hostilités contre lui, à moins qu'il ne les

[1] Les premiers ambassadeurs avaient été Hobordansky et Weixelberger; les seconds, Lamberg et Jurischitz; les troisièmes, Lamberg et Nogarola.

commençât lui-même, et qu'en ce cas on était prêt à le combattre lui et le monde entier.

Le jour suivant avait été fixé pour la réception des ambassadeurs par le Sultan. Ils furent préalablement invités à un repas par le grand-vizir, qui leur posa les termes dans lesquels ils devaient parler à Souleïman. Voici quelles furent les instructions d'Ibrahim : « Le roi Ferdinand, ton fils, considère tout ce que tu possèdes comme sa propriété, et tout ce qu'il possède comme la tienne, parce que tu es son frère. Il ignorait que tu te fusses réservé la Hongrie, car, s'il l'avait su, il n'aurait jamais fait la guerre pour la garder. Mais puisque toi, son père, tu désires l'avoir en ta puissance, il te souhaite toute sorte de bonheur dans cette possession et une bonne santé, car il ne doute pas que toi, son père, tu ne l'aides à acquérir ce royaume et d'autres encore. » Les ambassadeurs prièrent l'interprète de la Porte Younisbeg d'exprimer leur reconnaissance de ce qu'Ibrahim, frère du roi Ferdinand (car ses services avaient été offerts et acceptés en cette qualité), s'intéressât ainsi aux affaires de son frère. Ils furent ensuite introduits par le tschaousbaschi en présence du Sultan, dont ils eurent l'honneur de baiser les vêtemens. Cornelius répéta textuellement les paroles d'Ibrahim [1]; Younisbeg les transmit au grand-vizir, qui les traduisit au Sultan, en brodant sur ce fond toutes les fleurs de sa rhétorique. Cornelius s'ex-

[1] « Tunc Cornelius honore exhibito salutavit ipsum magnum Cæsarem » secundum documentum quod dederat heri Ibrahimus, et secundum id quod » oratores hodie admonuerat. »

cusa de n'avoir pas de présens à offrir, et pria le Padischah de restituer la dot de la reine Marie et de permettre au frère de Ferdinand, Ibrahim, de paraître à la Porte en qualité de mandataire du roi. Jérôme exprima le désir qu'avait le fils du grand Padischah, Ferdinand, de vivre toujours en paix avec son père, d'être en correspondance suivie avec lui, et d'avoir un baile ou un consul à Constantinople; il répéta encore ce qui avait déjà été répété cent fois, à savoir : que le fils n'avait rien qui ne fût au père, et le père rien qui ne fût au fils [1]. Souleïman répondit en s'interrompant souvent, afin qu'Younisbeg interprétât immédiatement chaque partie de son discours: « Le Padischah vous accorde la paix que les six ambassadeurs précédens n'ont pu obtenir. Il ne vous l'accorde pas pour sept ans, pour vingt-cinq ans, pour cent ans, mais pour deux siècles, trois siècles, pour l'éternité, si vous ne la rompez pas vous-mêmes. Le Padischah se conduira envers Ferdinand comme envers un fils; les royaumes et les sujets du Padischah sont à la disposition de son fils Ferdinand, comme ceux de Ferdinand sont à la disposition de son père; le Padischah rend à la reine Marie sa dot et ses autres biens et domaines. » Cornelius et Jérôme baisèrent, au nom de Marie, le premier la main, et le second les vêtemens du Sultan. Ibrahim ajouta en présence de son maître : « Les conventions qui seront

[1] « Nihil esse filii quod non sit patris, nihil esse patris quod non sit » filii. »

passées entre les rois Ferdinand et Jean seront confirmées par le grand empereur; mon esclave Gritti recevra des ordres à ce sujet. Le grand empereur sera l'ami des amis de son fils Ferdinand et l'ennemi de ses ennemis. » Le grand-vizir demanda de nouveau à Cornelius la justification de la lettre de Charles, et celui-ci s'efforça de l'interpréter dans un sens entièrement inoffensif. « Charles, dit-il, n'avait jamais eu l'intention d'insulter qui que ce fût; du reste, on ne pouvait empêcher personne de se méprendre sur l'esprit de cette lettre, et Charles approuverait sans nul doute la paix conclue par son frère avec la Porte. » Ibrahim, après avoir questionné à plusieurs reprises les ambassadeurs sur ce qu'ils pouvaient avoir à ajouter, leva l'audience, qui avait duré trois heures, et que ni lui ni le Sultan ne paraissaient avoir trouvée trop longue [1]. Le lendemain, Cornelius et Jérôme furent mandés au palais d'Ibrahim, où ils trouvèrent aussi Gritti. « Vous êtes de nos amis, leur dit le grand-vizir, depuis qu'hier vous avez mangé avec nous de notre pain et de notre sel. Il vous sera confié deux lettres pour Ferdinand : l'une du Sultan, l'autre de moi, seul dépositaire de la puissance de mon maître, et gouverneur de son empire, car c'est ainsi que j'ai l'habitude de signer [2];

[1] « Sic tandem valedixere Magno Cæsari et egressi non sine admiratione » omnium Turcarum, quod tamdiu apud magnum Cæsarem manserint, nam » ad horas fere tres apud ipsum substiterunt. »

[2] *Quoniam sum Gubernator Imperii et Domini ipsius, sic enim solemus scribere.* Ibrahim s'exprime sur lui-même avec aussi peu de modestie non seulement devant les ambassadeurs de Ferdinand, mais encore devant l'am-

nous vous chargerons aussi de deux lettres pour l'empereur Charles. » Les ambassadeurs ayant demandé qu'on leur donnât communication de l'original du traité, ou du moins qu'on leur en remît une copie, Ibrahim leur répondit que tel n'était pas l'usage, que chaque peuple avait ses coutumes, et par conséquent les Ottomans les leurs. Mais Gritti s'offrit à leur lire le traité, et Ibrahim continua : « Gritti vous nommera les puissances que nous avons comprises dans la paix, et que nous voulons voir bien traitées par Ferdinand. » Une discussion animée s'engagea entre Cornelius et Gritti au sujet de la dot de la reine Marie, que la veille on avait promis de restituer ; Ibrahim dit à Jérôme en langue esclavone que la parole donnée serait observée religieusement. Là-dessus les ambassadeurs prirent congé du grand-vizir (14 juillet 1533), qui les chargea de présenter ses amitiés à son frère Ferdinand. Cependant Younisbeg ne leur remit les lettres pour Ferdinand et Charles-Quint que trois semaines plus tard [1]; ils partirent deux jours après les avoir reçues. Ainsi sous prétexte de la communauté de biens qui

bassadeur vénitien Pietro Zeno. Marini Sanuto, LVIII. *Ibraim : il Sr. mi ha dato diritto al mezzo del Impero, vol sia conosciuta la mia persona non come Bassa ma come partecipe del Impero, e che io daji la vita e la morte a chi me piace ; il Sr. a sui Sangiachi che son da colore uno roso altro bianco ; il Sr. si ha dato la parte rosa e mi ha dato il turchino.* Divisum imperium cum Jove Cæsar habet, *cosa che mai pur fu.*

[1] Le même jour, Gritti tomba malade, et le nouveau baile Nicolò Giustiniani et l'ambassadeur Come Contareno entrèrent à Constantinople. Une semaine auparavant étaient arrivés Lasczky et Camillo Ursino, ambassadeurs de Zapolya.

devait exister entre le père et le fils, Souleïman cacha son usurpation de la Hongrie ; et la prétendue fraternité de Ferdinand et d'Ibrahim ne servit qu'à déguiser l'humiliation du premier qui était placé sur la même ligne qu'un vizir de l'empire. C'est par de pareils sacrifices d'intérêt et d'honneur que l'Autriche acheta sa première paix avec les Ottomans.

LIVRE XXVIII.

Campagne de Perse. — Prise de Tebriz et de Bagdad. — Exécution d'Iskender Tschelebi. — Disgrâce et mort d'Ibrahim. — Traité d'alliance avec la France. — Restitution de Koron. — Expédition de Khaïreddin Barberousse et de Charles-Quint contre Tunis.

Après son expédition de Vienne, que toutes les lettres de victoire possibles n'avaient pu métamorphoser en une série de triomphes, après la conclusion du premier traité de paix avec l'Autriche, Souleïman tourna ses regards de l'ouest à l'est de son empire. A l'exemple de son aïeul Mohammed II et de son père Sélim Ier, il résolut d'ouvrir en personne la campagne contre le schah de Perse. C'est à partir de ce moment que s'alternent pendant deux siècles les guerres des Ottomans avec la Perse et la Hongrie, de sorte que la paix avec l'une de ces puissances était l'indice certain des hostilités avec l'autre. De la position même de la Turquie qui confine par deux côtés opposés de ses frontières à ces deux royaumes, ressortait nécessairement sa rivalité avec eux ; il faut joindre à ces motifs d'inimitié qui avaient, pour ainsi dire, leur racine dans le sol, les haines nationales et le fanatisme religieux. La comparaison des langues et des histoires des Allemands et des

Persans amène à penser que ces peuples descendent d'une souche commune ; leurs aïeux, les habitans de l'Iran, ne cessaient de combattre ceux du Touran, les ancêtres des Turcs. L'Ottoman ne voit dans un Allemand qu'un infidèle, et dans un Persan qu'un hérétique; aussi une guerre avec eux était-elle pour lui un devoir sacré que prescrivait le Koran, et que sanctionnaient les fetwas des légistes. Sélim avait préludé à ses expéditions contre Ismaïl par le meurtre de tous les hérétiques habitant son empire; Souleïman avait eu aussi son massacre, quoique bien plus restreint, puisqu'il ne s'était exercé que sur les prisonniers persans détenus à Gallipoli. Telle avait été la réponse de Souleïman aux félicitations tardives du schah Tahmasp [1], et la première révélation des projets de conquête qu'il méditait dès lors contre la Perse et qu'il avait dû ajourner à une époque plus favorable [2]. Plusieurs circonstances précipitèrent l'événement. Les deux souverains avaient été trahis chacun par son gouverneur sur une des frontières : Scherifbeg, khan de Bidlis, avait quitté le service de Souleïman pour celui du schah, tandis que le gouverneur de l'Azerbeïdjan, Oulama, qui, sous le règne de Bayezid II, avait fui du Tekké lors de la révolte de Scheïtankouli pour se réfugier en Perse, avait vendu la cause de sa nouvelle patrie à Souleïman [3]. Quelques mois avant le siége de Güns, Oulama avait été reçu au baise-main à Constantinople et nommé par le Sultan beglerbeg

[1] Tahmasp ou Tahmasib, comme l'a écrit Senkowsky. — [2] Voyez l. XXVI.
[3] Djelalzadé, f. 169. Petschewi, f. 59.

de Hossnkeïf et de tout le territoire de Bidlis, avec un revenu annuel de deux millions d'aspres (quatre cent mille ducats). Il avait été enjoint en même temps aux beglerbegs de Karamanie, d'Amassia, de Soulkadr, de Syrie et de Diarbekr, d'appuyer Oulama de toutes leurs troupes pour l'aider à se mettre en possession de son gouvernement et surtout de Bidlis [1]. Oulama avait commencé en effet le siége de cette place, mais Scherifbeg était accouru avec un corps persan et l'avait forcé à la retraite. La nouvelle de cet échec était parvenue à Souleïman pendant sa marche à travers la Syrmie sur Güns. Soulfakar-Khan, investi par Tahmasp du gouvernement de Bagdad, et désigné plus généralement sous le titre de khalife des khalifes [2], avait imité l'exemple d'Oulama; il avait envoyé les clefs de Bagdad à Souleïman, et il espérait pouvoir se maintenir dans cette ville jusqu'à l'arrivée des secours promis par les Ottomans. Mais, peu de temps après, il fut assassiné par des affidés de Tahmasp, et sa mort assura de nouveau la possession de Bagdad à la Perse. L'honneur de l'empire imposait à Souleïman la conquête des places de Bidlis et de Bagdad, la première s'étant révoltée contre son autorité, la seconde s'étant mise sous sa protection; aussi la guerre, depuis si longtemps méditée contre la Perse et ajournée jusqu'alors, ne tarda-t-elle pas à éclater. Le grand-vizir, revêtu de

[1] Ferdi, f. 181.

[2] Ferdi, f. 183. *Khelifétoul-khouléfa Khadimbeg*, émir du diwan de Schah-Ismaïl, avait été revêtu le premier de ce titre par ce souverain; Khadimbeg avait eu pour successeur Soulfakar. Petschewi, f. 59.

nouveau du titre de serasker, partit pour Bidlis dans l'équinoxe d'automne, peu après la signature du traité de paix avec Ferdinand de Hongrie; le Sultan devait quitter Constantinople à l'équinoxe d'été, pour marcher en personne sur Bagdad [1].

Avant d'arriver à Koniah, le serasker vit arriver dans ses campemens de Tschinarlu, Schemseddin, fils d'Oulama, qui lui apportait, avec la nouvelle de la défaite de Scherifbeg par son père, la tête du rebelle (21 octobre 1533 — 2 rebioul-akhir 940) [2]. Il confirma à Schemseddin l'investiture du gouvernement de Bidlis, un des sandjaks héréditaires du Kurdistan. et alla prendre ses quartiers d'hiver à Haleb. Pendant les loisirs forcés de la mauvaise saison, Ibrahim entama avec les commandans de plusieurs forteresses persanes des négociations qui facilitèrent leur reddition, lorsque l'armée ottomane se mit en marche, au commencement du printemps. pour envahir la Perse. C'est ainsi que tombèrent au pouvoir d'Ibrahim Aadildjouwaz. Ardjisch et Akhlath, l'ancienne Chliat. Ces trois places sont situées sur la rive septentrionale du lac appelé par les géographes européens lac de Wan, du nom d'une ville s'élevant sur ses bords orientaux, et par les Asiatiques lac d'Ardjisch (l'Arsissa de Ptolémée). Si de Wan on longe le rivage vers le nord, on arrive par le Pas de Bendmahi à Ardjisch (Arze) qu'on aperçoit au milieu d'une plaine fertile et plantée de noyers [3]: à deux stations plus loin à l'ouest est

[1] Djelalzadé, Solakzadé, Ali, Ferdi. — [2] Djelalzadé, f. 169. Petschewi, f. 59. — [3] *Djihannuma*, p. 412.

Aadildjouwaz sur les bords du lac qui a englouti une partie de ses murs [1] ; à une station d'Aadildjouwaz, Akhlath, ancienne résidence des princes turcomans qui se faisaient appeler Ermenschahs, c'est-à-dire rois d'Arménie [2], s'étend dans une plaine riante et renommée par ses pommes, parmi lesquelles on en trouve du poids de cent dirhems [3]. Cette place a été souvent dévastée par des tremblemens de terre, et plus souvent encore par les guerres des begs kurdes, des Turcs et des Persans ; elle fut enlevée aux Seldjoukides par Khouarezm Djelaleddin Mankberni, puis saccagée par les Mogols sous Djenghiz-Khan, et par les Tatares sous Timour. Akhlath est célèbre pour avoir donné naissance à plusieurs savans et pour posséder les tombeaux [4] des princes arméniens et turcomans [I], et surtout ceux des aïeux d'Osman, fondateur de l'empire turc [II].

Le plan d'Ibrahim était de se rendre de Haleb à Bagdad, par Diarbekr et Mossoul ; mais le defterdar Iskender Tschelebi, qui avait été adjoint au serasker en qualité de kiaya, c'est-à-dire de substitut, empêcha la réalisation de ce projet. Iskender Tschelebi avait su gagner la confiance de Souleïman par l'habileté dont il avait fait preuve dans l'administration des finances de l'empire, et ses immenses richesses lui avaient valu

1 *Djihannuma*, p. 412.

2 Martin, *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, p. 13.

3 *Djihannuma*, p. 413.

4 Petis de La Croix visita ces tombeaux qu'il prit pour des tombeaux de saints. Martin.

une haute influence. C'était le seul des grands dignitaires qui rivalisât de magnificence avec les vizirs et le grand-vizir lui-même. Il avait six cents esclaves dont trois cents portaient des bonnets d'or [1], tandis qu'Ibrahim ne comptait que quatre cents esclaves coiffés avec un tel luxe; les deux autres vizirs seulement soixante à quatre-vingts. Au départ de l'armée, le kiaya d'Ibrahim passa en revue douze cents hommes de sa suite bien armés et bien montés. D'après le système administratif des Ottomans, chaque dignité ou chaque fief de l'empire devait un service de guerre proportionné à son importance; à cette époque, le defterdar était obligé d'envoyer à l'armée, à l'ouverture de chaque campagne, trente hommes équipés à ses frais. Ibrahim le pria d'emmener avec lui cent dix cavaliers outre son contingent. Iskender Tschelebi, ne voulant ni refuser ni accorder entièrement la demande du grand-vizir, conduisit au camp cent dix hommes dans lesquels était compris le contingent que lui imposait sa charge. Ibrahim dissimula le mécontentement qu'il ressentait de cette parcimonie du defterdar, et le prit dès lors en haine; celui-ci de son côté, ne se faisant pas illusion sur les dispositions du grand-vizir à son égard, désirait sa chute, sentiment que son ennemi lui rendait avec usure, de sorte qu'ils travaillèrent tous deux sourdement à se perdre. Cette inimitié fut exploitée par le greffier de Syrie, Nakkasch Ali, qui espérait, en renversant le defterdar, hériter de sa

[1] Solakzadé, f. 111. Djelalzadé. Ali, XXXIIe récit, f. 246. Petschewi, f. 60.

place. D'après un plan concerté à l'avance, suivant toute probabilité, entre Nakkasch Ali et Ibrahim, il arriva qu'au moment du départ de l'armée, lorsque les chameaux qui portaient le trésor allaient se mettre en marche, on entendit tout-à-coup s'élever de toutes parts les cris : *au voleur!* Les gens du grand-vizir accoururent et arrêtèrent trente des gardiens du trésor. Ces malheureux avouèrent le lendemain, dans les tortures de la question, qu'ils avaient projeté, de complicité avec le defterdar, de piller le trésor pendant la nuit. Mais ce n'était qu'une calomnie, et le bon sens des troupes se refusa à voir dans cette affaire autre chose qu'une intrigue du serasker [1].

Iskender Tschelebi ne vit dès lors plus de salut pour lui que dans la ruine de son ennemi. Ce fut dans ce dessein qu'il proposa, en appuyant son avis des raisons les plus plausibles et du témoignage du transfuge Oulama, de marcher immédiatement sur la capitale de la Perse, abandonnée récemment par le schah d'après les dernières nouvelles arrivées au camp; il ajouta que la chute de Tebriz entraînerait nécessairement celle de Bagdad. Il espérait pouvoir faire naître en ce pays des circonstances qui amèneraient la disgrâce de son rival en compromettant la sûreté ou la gloire de l'armée. La vanité et l'ambition du grand-vizir, qui était flatté par l'idée d'être appelé le conquérant de Tebriz, le firent tomber dans le piége tendu

[1] Djelalzadé, f. 171. Petschewi, f. 61. A cette époque, dit Petschewi d'après Djelalzadé, la place de defterdar de Syrie et de Diarbekr n'était pas une place distincte; elle était cumulée avec les autres attributions du defterdar.

par le defterdar. En effet, Ibrahim marcha sur Tebriz en laissant Bagdad de côté, passa l'Euphrate près de Biredjik, arriva le 14 mai 1534 (11 silkidé 940) à Amid. et s'y arrêta pendant six semaines pour rassembler toutes ses troupes [1]. Dix jours après son départ d'Amid (11 silkidé — 23 juin), il alla camper à Sourwarek, où il reçut des députations qui vinrent lui offrir les clefs du château d'Aounik et de la forteresse de Wan; cette dernière place, l'une des plus fortes de l'empire ottoman, avait été vainement assiégée par Timour pendant trois semaines, et les rochers sur lesquels elle est assise avaient résisté tout un jour aux efforts de dix mille hommes qui, d'après les ordres du conquérant, s'efforcèrent, mais vainement. de les faire sauter [2]. Le gouverneur de Syrie, Khosrew-Pascha, fut nommé gouverneur de Wan. Le lendemain, Emirbeg, de la tribu turque des Mahmoudi, apporta les clefs de Siawan [3], et Ibrahim reçut les soumissions successives des châteaux-forts de Harem, Bidkar, Rouseni, Khoul, Tenouz, Awnik, Bayezid, Waïtan et Ikhtiman [4]. Le 1er moharrem 941 (13 juillet 1534), l'armée ottomane entra triomphalement à Tebriz. Ibrahim établit ses quartiers d'été à Esaadabad, et éleva, près du mausolée de Ghazan au sud de la ville, un fort, dans lequel il mit une garnison de mille arquebusiers, pour tenir

[1] Ferdi, f. 206.

[2] *Djihannuma*, p. 411. Voyez aussi le livre VII de cette Histoire, et le chronographe de la conquête : *Aldi hissar Wani Souleïman Schahhümüs.*

[3] Petschewi, f. 60. Djelalzadé, f. 172. Ferdi.

[4] Ferdi, f. 207. Djelalzadé, f. 172. Petschewi, f. 60.

les habitans en bride. Voulant prévenir le meurtre, le pillage et toutes les brutales insolences de la conquête, il institua à Tebriz un juge, et y laissa une nombreuse garde de sûreté. Ces dispositions, par lesquelles Ibrahim prévint toute espèce de désordres [1], sont d'autant plus glorieuses pour sa mémoire, que le fetwa rendu par les légistes à l'occasion de cette guerre avait ordonné le massacre général des hérétiques et le pillage de leurs biens. Le seul échec qui vint tempérer les prospérités de cette campagne, fut celui qu'essuya l'armée dans le défilé de Kizildjé-Tagh. Oulama et Iskender Tschelebi avaient obtenu d'Ibrahim d'être envoyés dans les montagnes avec dix mille hommes qui périrent presque tous dans cette expédition [2]. Cette défaite partielle fut en quelque sorte contrebalancée par les soumissions du schah de Schirwan et du prince de Ghilan, Mouzaffer-Khan, dont les envoyés vinrent déposer de riches présens aux pieds d'Ibrahim. Après avoir conféré le gouvernement de l'Azerbeïdjan à Oulama et celui de l'Irak à Baïenderoghli Mouradbeg [3], le serasker adressa de Tebriz un rapport détaillé à Souleïman sur les résultats de la campagne, et sur la convenance qu'il y avait dès lors à expédier des lettres de victoire à ce sujet dans toutes les provinces de l'empire [4].

[1] On trouve dans Ferdi, f. 205, et Djelalzadé, f. 173, ce beau témoignage rendu à la noble conduite d'Ibrahim : *Aadjemden bir ferd sermou guzend gœrmedi*, c'est-à-dire, « aucun des Persans ne perdit seulement la pointe d'un cheveu. »

[2] Djelalzadé, f. 174. Petschewi, f. 61. — [3] Djelalzadé. Ferdi. *Journal* de Souleïman du 2 septembre. — [4] *Journal* de Souleïman du 2 septembre.

Le jour même où Ibrahim avait quitté la ville d'Amid et s'était mis en marche pour Tebriz (1er silhidjé 940 — 13 juin 1534), Souleïman était sorti de Scutari, en se dirigeant sur les frontières de la Perse. Avant son départ de Constantinople, il avait envoyé Aloisio Gritti avec trois mille hommes en Hongrie, confié l'administration de sa capitale à un sandjakbeg, et celle de l'Asie-Mineure à son fils Moustafa, gouverneur de Saroukhan. Il traversa rapidement les capitales de l'Anatolie, Nicée, Kutahia, Akschehr et Koniah. Pendant son séjour dans cette dernière ville, un courrier d'Ibrahim lui apporta les clefs de Wan et des autres places qui s'étaient soumises. Reconnaissant envers Dieu du succès de ses armes, Souleïman visita le tombeau du grand poëte mystique Djelaleddin Roumi. Après la lecture du Koran et du Mesnewi, les derwischs commencèrent, au bruit du tambour et de la flûte, leurs exercices religieux, c'est-à-dire leurs danses. L'enthousiasme des derwischs et l'éblouissement causé aux spectateurs par la rapidité de leurs mouvemens furent tels, que le sépulcre paraissait être aussi emporté dans cette ronde furieuse, et qu'on crut voir l'ombre du *grand Sultan du royaume des esprits,* du molla Khounkiar (molla empereur), prophétiser à *l'ombre de Dieu sur la terre,* à Souleïman, l'heureuse issue de la campagne de Perse [1]. Souleïman se recommanda aux prières du molla Khounkiar, dont le père s'appelait Sultanoul-Oulema (le sultan des légistes), et

[1] Djelalzadé, f. 173.

le fils, Sultan-Weled (le sultan enfant) [III]. Souleïman visita également à Seïd-e-Ghazi le tombeau de Sid-al-Battal [1], et à Erzeroum celui du scheïkh Ebou Ishak Karzouni. D'Ardjisch, qu'il constitua en fief pour Ibrahim, il envoya à celui-ci son premier écuyer Mohammed avec des présens d'un grand prix (20 septembre); mais ayant appris que les Persans s'étaient avancés pour attaquer le grand-vizir, il annonça dans le diwan son intention de partir immédiatement pour Tebriz [IV]. Il entra le 27 septembre dans cette capitale, dont les habitans étaient venus en foule à sa rencontre. Le jour suivant, l'armée du Sultan et celle du grand-vizir opérèrent leur jonction à Aoudjan. Le 29, Souleïman convoqua un grand conseil dans lequel le serasker, les beglerbegs, les agas, le defterdar Iskender Tschelebi, le reïs-efendi Moustafa Djelalzadé Tschelebi [V], et le nischandji Sidibeg furent revêtus de kaftans d'honneur. Les troupes de la maison du Sultan, le corps des janissaires et la cavalerie régulière reçurent une gratification de mille aspres ou vingt ducats par tête. Le prince de Ghilan, Melek-Mouzaffer, vint rendre hommage à Souleïman et lui baiser la main; le fils du prince de Schirwan fut nommé commandant de la garnison de Tebriz, composée des contingens des begs de Baïbourd, Koumakh, Karahissar et Adana. Puis l'armée continua sa marche par Miané et Zenghan sur Sultaniyé, où l'empereur fut

[1] Le Cid arabe, mort en 121 de l'hégire (738). Son histoire, sous la forme du roman, se trouve à la Bibliothèque royale de Paris, nos 317, 318, 338, 339, 340, 341, 344; et à la Bibliothèque de Vienne, no 170.

informé que Schah Tahmasp venait d'exécuter un mouvement rétrograde, et que Mohammed, prince de l'ancienne dynastie de Soulkadr, était passé dans les rangs ottomans. Mohammed ne fut pas le seul qui déserta les drapeaux de Tahmasp; le fils de Schahrokhbeg et cinq autres dignitaires persans trahirent leur souverain et vinrent se ranger sous les drapeaux de Souleïman qui les admit à la cérémonie du baise-main, et leur fit distribuer des vêtemens d'honneur, des turbans et de l'argent pour pouvoir soutenir convenablement leur dignité (15 rebioul-akhir — 24 octobre). La saison avancée rendit très-difficile le passage des montagnes qu'il fallait franchir pour arriver à Hamadan; beaucoup de bêtes de somme périrent, et l'artillerie faillit rester embourbée dans les chemins amollis par les pluies. C'est dans cette marche qu'Ibrahim paraît avoir exploité la mauvaise humeur que ressentait Souleïman de tous ces obstacles, en les attribuant à l'imprévoyance d'Iskender Tschelebi qui était le quartier-maître-général de l'armée; Iskender fut destitué et ses grands fiefs confisqués au profit de la couronne [1]. Cependant cette injustice ne changea rien à l'état des chemins qui devinrent encore plus impraticables, lorsque les troupes, laissant derrière elles Hamadan, se furent engagées dans les défilés de l'Elwend, l'Oronte des anciens. Une grande quantité de bagages fut perdue; cent chariots d'artillerie furent brûlés et leurs canons enterrés, pour qu'ils ne tom-

[1] *Journal* de Souleïman du 24 octobre. Ali, Ferdi, Djelalzadé, Solakzadé.

bassent pas entre les mains de l'ennemi [1]. Les soldats étaient tellement harassés de fatigue, qu'ils se virent obligés de déposer au château de Schahi le corps du nischandji Sidibeg qui était mort dans cette marche, et avait demandé d'être enseveli près du tombeau du grand-imam à Bagdad [2]. A travers mille obstacles, l'armée s'avança sur Bagdad, dont le commandant, Mohammedbeg, originaire du Tekké, avait envoyé une lettre de soumission, et cependant s'était enfui avec toutes ses troupes. Le grand-vizir prit les devans pour se mettre en possession d'une ville si importante pour le moment sans défense; il fit fermer les portes pour prévenir le pillage, et en envoya les clefs à Souleïman par son porte-drapeau, à qui cette mission valut un don de cinq cents ducats, et l'investiture du sandjak de Zwornik, dont le revenu à cette époque était de trois cent mille aspres (24 djemazioul-akhir — 31 décembre). Le lendemain, le serasker sortit de Bagdad et alla à la rencontre du Sultan, qui s'épuisa en libéralités pour lui témoigner sa bienveillance; Souleïman lui fit un présent de vingt mille ducats, et augmenta son traitement d'une somme égale à percevoir sur les revenus de l'Egypte [3]. Dans les diwans qui suivirent, les beglerbegs, les begs, les agas eurent l'honneur de baiser la main du Sultan; des promotions furent faites pour récompenser les services rendus depuis le commencement de la campagne. L'historien Djelalzadé Moustafa Tschelebi, qui avait jusqu'alors rempli les

[1] *Journal* de Souleïman du 10 novembre. — [2] *Ibid.* du 13 novembre. — [3] *Ibid.* du 30 novembre.

fonctions de reïs-efendi, fut élevé à la dignité de nischandji ; il eut pour successeur Redjeb dans la secrétairerie-d'Etat. Les fonctions de secrétaire du diwan (tezkeredji) échurent à Ramazanoghli-Mohammed qui a écrit aussi une histoire des Ottomans, qui devint plus tard nischandji, et qu'on surnomma le petit-nischandji, pour le distinguer du grand-nischandji (Djelalzadé). Souleïman donna en fief à Djelalzadé Moustafa Tschelebi des biens de la couronne d'un revenu annuel de cent quatre-vingt mille aspres, ou trois mille six cents ducats ; au reïs-efendi un fief de cinquante mille aspres ou mille ducats, et au secrétaire du diwan, un autre de dix-huit mille aspres ou trois cent soixante ducats [1].

Bagdad, la place frontière de l'empire ottoman à l'est contre les Persans, comme Belgrade à l'ouest contre les Hongrois, a reçu le nom de *Darous-selam* ou maison du salut, de même que Belgrade, celui de *Daroul-djihad* ou maison de la sainte lutte. On l'appelle encore *Daroul-khalifet* ou maison du khalifat, parce qu'elle a été la résidence des khalifes abbassides, *Bourdjoul-ewlia*, ou boulevard des saints, parce qu'elle renferme les tombeaux de beaucoup d'hommes pieux, et *Sewra,* c'est-à-dire l'oblique, parce que ses portes intérieures sont masquées par ses portes extérieures [2]. En l'année de l'hégire 148 (765), le second khalife de la famille d'Abbas, Manssour, jeta les fondemens de

[1] *Journal* de Souleïman du 8 décembre. Ferdi, Solakzadé, Ali. Djelalzadé, f. 180.

[2] *Djihannuma*, p. 458.

Bagdad sur les bords orientaux du Tigre. Cette ville, disent les historiens et les géographes nationaux, fut bâtie sous des conjonctions d'astres tellement favorables, qu'aucun des trente-six khalifes abbassides dont elle était la résidence ne mourut dans ses murs ; plusieurs d'entre eux cependant y ont été ensevelis [1]. Elle doit son nom de Bagdad, soit à un derwisch dont la cellule aurait été établie sur l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui, ainsi que le prétendent quelques historiens, soit, et c'est plus probable, à ses environs fertiles ; car déjà du temps de Sémiramis, la contrée de Hamadan avait été surnommée *Baghistan* ou pays du jardin [2]. Encore de nos jours, Bagdad est célèbre par ses champs de riz, ses dattes, ses limons, ses oranges. Les villes voisines de l'Irak arabe lui apportent le tribut de leurs fruits : Bassra lui envoie du riz et des cannes à sucre ; Wasith, des pommes et des raisins; Schehrban, des grenades [3]. Bagdad est l'entrepôt du commerce entre les Indes et la Perse, et le lieu de passage des caravanes qui partent de Bassra et d'Isfahan pour la Syrie et l'Asie-Mineure. De forts remparts, flanqués de cent cinquante tours et protégés par un fossé profond, entourent de tous les

[1] *Djihannuma*, p. 454.

[2] Diodore de Sicile, l. II. Βαγιστανον, *Baghistan*, littéralement *lieu du jardin*.

[3] *Djihannuma*, p. 459. Voyez le plan de Bagdad, dans Niebuhr, t. II, p. 289, pl. XLIV; et la description de la ville, dans Ives, t. II, ch. 3. Otter, II, p. 200. Tavernier. Olivier, IV, p. 308. Sestini, *Viaggio di ritorno o di Bassora*, p. 211. Heude, *Journey*, p. 138. Mac. Kinneir, *Géograph. Mem.*, 252.

côtés Bagdad, qui s'étend en demi-cercle, et embrasse environ douze mille aunes de terrain [VI]; le Tigre, dont le nom persan signifie *la flèche,* figure, en coulant du nord au midi, la corde d'un arc formé par la ville. Au nord est la porte du Grand-Imam [VII], ainsi appelée du tombeau d'Ebou Hanifé, situé à une lieue dans la campagne; deux autres portes ont reçu le nom de *porte blanche* et de *porte noire;* la porte du pont conduit au faubourg de Kouschlar Kalaasi (château des oiseaux), situé à l'ouest de la ville dans le faubourg, de l'autre côté du Tigre [1]. Il n'existe plus de traces de l'ancien palais des khalifes, non plus que du *palais de l'arbre*, bâti par le khalife Moktader pour y abriter l'arbre d'or, sur les branches duquel étaient assis à droite et à gauche des cavaliers sculptés, richement vêtus et tenant l'épée à la main [VIII]; mais on voit encore le magnifique dôme que fit élever Haroun al-Raschid sur le tombeau de son épouse Zobeïdé. Dans le pays, personne ne peut indiquer au voyageur l'emplacement de la première académie de l'Islamisme fondée par le grand-vizir Nizamoul-Mulk. L'académie, construite sur le modèle de la précédente par le dernier khalife abbasside, Mostanssar, a changé complètement de destination; au lieu d'être un foyer de sciences et de lumières, elle est devenue l'hôtel de la douane [2]. Les nombreux tombeaux qui ont fait don-

[1] *Djihannuma*, p. 460.

[2] Mac. Kinneir, *Géograph. Mem.*, p. 252. Cet édifice, flanqué à l'est de cent petites tours et de dix-sept grandes, a six portes, trois de chaque côté du fleuve.

ner à Bagdad le surnom de ville des saints, se trouvent, partie dans l'intérieur même des murs, partie dans le faubourg Roussafé et sur la rive occidentale du Tigre. Dans l'enceinte de la ville s'élèvent le tombeau du scheïkh Abdoul Kadir-Ghilani, fondateur de l'ordre des derwischs Kadri [1], et celui du grand-scheïkh Sührwerdi, qui mourut martyr de sa doctrine philosophique [2], mais en odeur de sainteté pour avoir été le gardien des restes de l'imam Ebou Hanifé. Ce saint de l'islamisme est le premier des quatre imams des quatre sectes orthodoxes; les légistes ottomans l'ont adopté pour guide dans leurs interprétations de la loi [3]. L'un des trois autres imams, Hanbal (Annibal), repose également à Bagdad. En face du tombeau d'Ebou Hanifé, on voit, de l'autre côté du fleuve, les tombeaux de deux des douze imams de la famille du Prophète, du septième, Mousa Ali-Kazim (domptant sa colère), et du neuvième, Mohammed Takki, petit-fils de Mousa. Bagdad possède en outre les restes des imams *Moudjtehid* (interprètes de la loi), qui occupent le premier rang après les quatre imams des rites orthodoxes [4]. Les Musulmans y vénèrent aussi les sépultures des grands mystiques Djouneïd, Schoubli et Manssour Halladj; ce dernier périt au milieu des

[1] Mort en 1165 (561). Mouradjea d'Ohsson, IV, p. 622.

[2] Il fut exécuté, quoique innocent, en 1191 (587). Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques.*

[3] Mouradjea d'Ohsson, I, p. 17.

[4] Sa biographie se trouve dans les *Fleurs de la Mystique orientale*, par Tholouk, p. 310.

tortures les plus cruelles, pour s'être annoncé comme une divinité incarnée[1]. A Roussafé enfin repose le plus grand des imams; et les tombeaux de plusieurs khalifes de la maison d'Abbas [IX] y témoignent encore, malgré leur état de dégradation, de la magnificence que ces princes déployaient dans la construction de leurs édifices. Deux cents ans après sa fondation, Bagdad vit s'élever, outre le palais des khalifes, celui de Moïzeddewlet (qui honore l'empire), prince de la puissante dynastie Bouyé, laquelle régnait dans l'Irak persan et arabe[2], et faisait trembler les khalifes eux-mêmes. Adhadeddewlet (bras de l'empire), le plus grand des princes de cette dynastie, fonda à Bagdad un hôpital magnifique, et son parent Scherefeddewlet (noblesse de l'empire), un observatoire[3]. Le palais des khalifes fut brûlé avant même l'invasion des Mogols, lorsque Khouaresmschah Djelaleddin Minkberni[4], ravagea Bagdad; mais la ville entière fut ruinée, lorsque le khan mogol Houlagou lieutenant de Djenghiz-Khan vint en détruire tous les édifices et en massacrer les habitans. L'ancienne Bagdad périt avec le khalifat; puis elle renaquit de ses ruines sous les dynasties des Ilkhans et des princes du Mouton-Noir et du Mouton-Blanc, qui se succédèrent dans la domination de l'Irak. Mais Timour ne tarda pas à renouveler à Bagdad toutes les horreurs du passage de Djenghiz-Khan, et les surpassa encore par les pyramides de

[1] En 350 (961). Hadji-Khalfa. Soyouti, *Histoire des Khalifes*. Ibn-Schohné. — [2] En 372 (982). Hadji-Khalfa. — [3] En 622 (1225). — [4] En 656 (1258).

têtes humaines qu'il y fit élever. Bagdad passa de la dynastie du Mouton-Blanc à Schah-Ismaïl, fondateur de la dynastie des Safis, et enfin à Souleïman. Souleïman avait hérité de ses aïeux les titres de dominateur des deux continens et des deux mers [1], de protecteur des deux saintes villes de la Mecque et de Médine [2], de maître des résidences de Constantinople, Andrinople, Brousa, Caire la puissante [3], Damas la rivale du Paradis [4], Haleb la magnifique [5]; il ajouta à ces titres ceux de prince de Belgrade la maison de la terre sainte [6], et de Bagdad la maison du salut et de la victoire [7].

Pendant les quatre mois que l'armée passa dans ses quartiers d'hiver à Bagdad, le Sultan s'occupa d'asseoir l'administration de ses nouvelles conquêtes sur les bases les plus justes, en ordonnant de cadastrer tout le pays et en y introduisant le système de fiefs tel qu'il existait dans les autres provinces de son empire; il visita les monumens de la ville, et les célèbres pélerinages de Kerbela et de Nedjef où sont ensevelis Ali et son fils Houseïn [8]. Les légendes islamites font de la Mésopotamie un pays sacré : le musulman y visite avec un pieux respect les champs de bataille de Lemlem, de Djemdjemé, de Kerbela et de

1 *Sultanoul-berrein we Khakanoul-bahreïn.* — 2 *Khadimoul-haremeïn esch-scherifeïn.* — 3 *Missr nadiretoul-issr.* — 4 *Scham djennet mescham.* — 5 *Halebesch-schehba.* — 6 *Daroul-djihad.*

7 *Darous-selam.* Voyez *Constitution et administration de l'Empire ottoman*, I, p. 450.

8 *Journal* de Souleïman, du 18 au 23 mars.

Kadesia où tombèrent tant de martyrs de la foi ; les prétendus tombeaux des quatre prophètes Adam, Noë, Ezéchiel et Esdras, ceux des six imams de la famille de Mohammed, Ali, Hasan, Houseïn, Askeri, Kasim, Takki [1], et la caverne d'où sortira au jour du jugement. Mehdi [2], le dernier des imams, qui a disparu de la terre. Les lieux consacrés par les légendes parlent plus au musulman que ceux qui présentent un intérêt historique ou géographique ; il n'accorde qu'une médiocre attention aux débris des anciens palais de Sedir et de Khawrnak, de Dewani et d'Agarkouf, construits par Monzer, Naaman, Manssour et Kheïkawous. Il s'occupe peu d'étudier les vestiges des anciennes villes arabes de Hira et de Koufa, et ne s'inquiète guère plus des ruines de Thermodon et de Ctesiphon. Il ne cherche sur l'emplacement de l'ancienne Babylone que la fontaine enchantée où sont enchaînés jusqu'au jugement dernier les anges déchus Harout et Marout, pour avoir voulu séduire la belle Anahid : du fond de leurs retraites, ces génies apprennent la magie aux hommes qui viennent les consulter, tandis que la femme objet de leurs désirs, transportée au ciel par les mots magiques qu'ils lui avaient appris, habite l'étoile du matin et mène avec une lyre aux *cordes faites des rayons du soleil, les chœurs des astres* [3]. Mais ce qui occupa le plus Souleïman au milieu de ce pays si plein de merveilleux souvenirs, fut la recherche du

[1] *Djihannuma.* Otter, Ives, Sestini, Niebuhr, Tavernier, Olivier.

[2] Mouradjea d'Ohsson, I, p. 268.

[3] Rich, *Memoir on the Ruins of Babylon.*

tombeau du premier des fondateurs des quatre rites orthodoxes, du grand-imam Ebou Hanifé ; ce tombeau avait été détruit par les Schiis, et les restes mêmes du saint avaient été profanés par le pillage et l'incendie. Mais par un bonheur miraculeux tel que le méritaient et la mémoire d'Ebou Hanifé et le religieux désir de Souleïman, les Schiis s'étaient en vain acharnés contre le saint mausolée ; la puissance divine leur avait enlevé leur proie, et ils en avaient été pour leurs frais d'impiété. C'est du moins ce qu'assura à un tschaousch l'ancien gardien du tombeau d'Ebou Hanifé ; il prétendait que le grand-imam lui était apparu en songe et lui avait ordonné de sauver ses restes de la profanation des hérétiques ; fidèle à ce céleste avertissement, il avait remplacé le corps du bienheureux Ebou Hanifé par celui d'un infidèle, et l'avait transporté dans un endroit sûr. Le serasker, informé de cette circonstance par le tschaousch, en instruisit Souleïman, et confia la recherche des précieuses reliques au dévot professeur Taschkoun, qui vint bientôt annoncer qu'à l'endroit désigné les travailleurs, en remuant la terre, avaient rencontré un mur d'où s'était exhalée une forte odeur de musc. A ce signe non équivoque de la présence des restes de l'imam et de la véracité du rapport fait par le gardien du tombeau, Ibrahim se rendit sur les lieux, et enleva de sa propre main la pierre qui cachait l'entrée du mausolée. Souleïman s'empressa aussi d'accourir et descendit sous la voûte de l'édifice ; toute l'armée fut convaincue que le corps de l'imam n'avait pas été brûlé par les

hérétiques, comme on l'avait cru jusqu'alors, et qu'au contraire une grâce spéciale du ciel en avait réservé la découverte au Sultan et au grand-vizir. Cette découverte joua le même rôle dans cette campagne, que celle du tombeau d'Eyoub, compagnon d'armes du Prophète, lors du siége de Constantinople par Mohammed II. Si l'un et l'autre de ces événemens furent une combinaison politique de Mohammed II et de Souleïman, leur influence sur les masses n'en fut pas moins puissante pour cela ; toute l'armée alla en pélerinage au tombeau de l'imam, et pensa dès lors que le conquérant de Bagdad n'était pas moins favorisé du ciel que son aïeul, le conquérant de Constantinople. Mohammed II avait élevé une mosquée sur le tombeau d'Eyoub ; Souleïman construisit un dôme sur celui d'Ebou Hanifé ; et depuis, ce monument est devenu un des lieux de pélerinage les plus fréquentés par les Sunnis ou musulmans orthodoxes [1].

Le Sultan fit partir de Bagdad le tschaousch Memisch avec des lettres de victoire pour Venise et la cour de Vienne ; quelque temps après un second messager d'Etat fut envoyé à Vienne avec des instructions relatives au meurtre d'Aloisio Gritti [2]. Ce fut pendant

[1] Djelalzadé, f. 187 à 194, donne la biographie d'Ebou Hanifé, d'après un manuscrit trouvé par lui à Bagdad. Voyez aussi Ali, XXXI[e] récit, f. 225 ; et Petschewi, f. 63.

[2] On lit, dans la réponse de Ferdinand datée de Vienne, 5 juillet 1535 (archives de la maison I. R.) : *Venit ad nos huc Viennam ultima Junii mensis Voivoda cum litteris mense Regeb* (13 janvier) *datis, venit et alius 15 Febr. litteris in urbe Bagdad scriptis, ad quas 3. hujus responsum dedimus et de eo, quæ de morte Aloisii Gritti ad nos scripserat, grato animo*

le séjour de Souleïman à Bagdad, qu'Ibrahim chercha à accomplir ses projets de vengeance contre Iskender Tschelebi. L'ancien defterdar avait perdu avec sa place toute influence politique; mais ses immenses richesses pouvaient encore le rendre dangereux pour le grand-vizir. Afin de n'avoir pas à redouter même cette éventualité, Ibrahim ne négligea rien pour obtenir du Sultan une sentence de mort contre son ennemi. Un jour de diwan, avant que les vizirs Ayaz et Kasim se fussent rendus chez Ibrahim, l'ordre vint de la Porte du Sultan, de mettre à mort Iskender Tschelebi, qui fut en effet ignominieusement pendu sur le marché de la ville [1]. Souleïman, de qui était émanée cette sentence, décida en même temps que les six à sept mille esclaves du defterdar ne seraient pas vendus à l'enchère, mais incorporés à ceux du seraï, et que ses biens seraient confisqués au profit de la couronne. Le ressentiment d'Ibrahim ne s'arrêta pas là, et ne put être appaisé que lorsque la tête de Houseïn Tschelebi, beau-frère d'Iskender, fut tombée sous la hache du bourreau. Ce n'était pas seulement par amour du faste que le defterdar s'entourait d'une suite aussi nombreuse d'esclaves; son intention avait été de former ainsi une pépinière de jeunes hommes propres à remplir avec honneur les diverses fonctions de l'État; aussi faisait-il un choix de ceux qui se distinguaient

accepimus victoriam. La lettre de Souleïman, datée du 5 février, se trouve à la Bibiothèque I. R., dans le *Cod. hist. prof.*, CVI.

[1] *Journal* de Souleïman du 10 mai. Ali, XXXIIe récit. Ferdi, Solakzadé, Djelalzadé.

par leur esprit ou leur courage, et les faisait-il entrer dans les diverses branches de l'administration civile ou dans l'armée. Sept des esclaves d'Iskender Tschelebi sont arrivés par la suite au vizirat et au grand-vizirat ; il faut remarquer parmi eux Mohammed Sokolli, dernier grand-vizir de Souleïman et conquérant de Szigeth [x]. Les richesses réunies de ces sept vizirs ne pouvaient se comparer, disent les historiens ottomans, à celles du defterdar Iskender Tschelebi [xi].

Souleïman, en prenant ses quartiers d'hiver à Bagdad, avait ordonné que les escadrons de la cavalerie régulière, c'est-à-dire des sipahis, des silihdars, des ghourebas et des ouloufedjis de l'aile gauche et de l'aile droite, fissent le service de la tente impériale, comme en campagne [1]; à son départ, il laissa dans la ville une garnison de mille fusiliers et de mille arquebusiers sous les ordres de Souleïman-Pascha, l'ancien gouverneur du Diarbekr, et le premier gouverneur ottoman à Bagdad [2]. Le 2 avril 1535 (28 ramazan 941), il mit ses troupes en mouvement pour retourner à Tebriz, mais il ne reprit pas la route par laquelle il était venu, et passa par le Kurdistan et Meragah. La nouvelle de la retraite du schah qui abandonnait Wan, l'arrivée du prince persan Sam Mirza [3], et l'annonce de l'approche de deux ambassades, l'une française et l'autre persane, vinrent un peu varier la monotonie de cette marche qui dura trois

1 *Journal* de Souleïman du 24 décembre 1534.

2 Ferdi, f. 223.

3 *Journal* de Souleïman du 31 mai 1535.

mois. François I[er] avait déjà envoyé deux plénipotentiaires à Souleïman ; le premier, le comte de Frangipani, était arrivé à Constantinople immédiatement avant l'expédition de Vienne ; le second, le capitaine Rinçon, s'était rendu au camp du Sultan devant Belgrade lors de l'expédition de Güns. Un troisième, nommé Laforêt, vint en Asie féliciter Souleïman de la conquête de Bagdad [XII], et trouva une réception plus gracieuse que le khan persan Oustadjlü qui apporta deux fois en vain des propositions de paix [1].

A Tebriz, l'armée vit ses fatigues et ses services récompensés par les libéralités du Sultan : chaque soldat reçut vingt ducats, et chaque feudataire ayant mille aspres de revenu, une augmentation de deux cents aspres par an [2]. Souleïman s'établit dans le palais du schah, qu'il partagea avec son grand-vizir ; les autres vizirs campaient sous des tentes. Le premier vendredi qui suivit le retour des Ottomans à Tebriz, Souleïman et son serasker allèrent assister à la prière publique dans la mosquée du sultan Hasan ; pendant cette cérémonie, les janissaires étaient rangés autour du temple, et les begs étaient en selle [3]. Souleïman employa ses quinze jours de halte dans la capitale du schah, à l'organisation du pays, à la nomination de gouverneurs, et à l'expédition de lettres destinées à faire connaître aux puissances étrangères les nouvelles victoires qu'il venait de remporter. C'est à

[1] *Journal* de Souleïman, du 22 juin et du 4 juillet.
[2] *Ibid.* du 30 juin 1535. — [3] *Ibid.* du 5 juillet.

Tebriz qu'il modifia par un nouveau réglement l'ancien cérémonial du diwan ; il prescrivit qu'à l'avenir les beglerbegs de Roumilie et d'Anatolie ne siégeraient plus au conseil avec les vizirs, et qu'ils ne pourraient y être admis qu'extraordinairement, et dans le cas où ils auraient à faire un rapport. Les autres beglerbegs ne devaient jamais entrer dans le lieu où se convoquait le diwan, mais se tenir à la porte [1].

Souleïman crut devoir cimenter sa conquête par du sang ; le beg kurde Schifkat eut la tête tranchée avec sept des siens [2]. Parmi les gouvernemens qui furent assignés à divers grands dignitaires, il faut remarquer celui par lequel on récompensa la défection du prince Mirza, frère du schah, et qui comprenait toute la partie de l'Irak au-delà de la rivière de Kizil-Ouzen [XIII]. De Tebriz, le Sultan envoya au sénat de Venise la nouvelle de la prise de Bagdad, comme il lui avait envoyé de Bagdad celle de la conquête de Tebriz [3]. L'historien Moustafa Djelalzadé, secrétaire-d'Etat (nischandji) de Souleïman pendant son séjour à Tebriz, ne s'occupa qu'à recueillir l'opinion des Persans les plus versés dans la littérature sur son histoire du règne de Souleïman ; les fleurs de la rhétorique persane ne faillirent point à cette occasion ; l'auteur fut comblé d'éloges exagérés qu'il a pris grand

[1] *Journal* de Souleïman du 13 juillet. — [2] *Ibid.* du 11 juillet.

[3] La première lettre, datée de Bagdad, du 20 ramazan 942 (25 mars 1535), et la seconde, de Tebriz, du 1 moharrem (2 juillet), se trouvent dans les archives de Venise.

soin d'insérer dans le texte de son ouvrage. De pareils panégyriques s'appellent *Takriz*[1].

La marche de Tebriz à Constantinople où Souleïman entra triomphalement (8 janvier 1536), avait duré six mois. Les historiens ottomans appellent cette première campagne de Souleïman contre la Perse, campagne de l'Irak persan et de l'Irak arabe, pour la distinguer de la seconde, celle de Nakhdjiwan, qui fut entreprise quelques années plus tard. La première négociation que le calme de la paix permit à Ibrahim, fut celle d'un traité avec l'ambassadeur français Laforêt, pour régler les rapports commerciaux entre la Turquie et la France. Dans ce traité qui servit de base à tous les traités postérieurs de même nature, on consacra la liberté réciproque de navigation dans les eaux ressortissant de l'un ou de l'autre gouvernement, et la juridiction souveraine des consuls dans toutes les affaires civiles. Les procès criminels intentés contre les sujets français devaient être transférés du Cadi à la Sublime-Porte elle-même, avec cette condition, que les juges appelés à prononcer seraient assistés d'un interprète (drogman) français; on convint que dans le cas où un Français aurait fui sans acquitter ses dettes envers des sujets musulmans, ceux-ci ne pourraient exercer de recours ni contre un autre Français ni contre le consul, mais seulement contre le roi de France. Par ce même traité, les sujets français

[1] Djelalzadé, f. 174, cite les panégyriques des Persans Scherif-Houseïn, du fils d'Houseïn Kasim Mewlana-Ahmed, de Fasloullah, fils de Schebesteri, de Moustafa-Scherif al-Houseïn et du scheïkh Mohammed.

furent investis du droit de faire à leur gré leurs dispositions testamentaires, sans être tenus de consulter à cet effet le magistrat compétent du pays; les biens légués devaient passer entre les mains du consul qui en disposerait suivant les lois françaises et les clauses du testament. Enfin on stipula la liberté des esclaves faits antérieurement, et on s'interdit réciproquement pour l'avenir le droit de réduire en esclavage les prisonniers de guerre [1].

Ce traité de commerce est le dernier document historique que nous possédions, non pas du règne de Souleïman, mais de l'administration de son puissant vizir Ibrahim, qui, à l'époque où ce traité fut conclu, exerçait depuis quatorze ans le pouvoir souverain. Souleïman avait tiré de la poussière un esclave grec pour le nommer son beau-frère, l'élever aux plus hautes dignités de l'empire, lui confier les rênes de ses États, et en faire le serasker de toutes ses armées; dans sa magnanimité, il avait toujours traité Ibrahim comme un frère tendrement aimé, et n'avait jamais songé qu'il créait à sa puissance un rival redoutable.

En effet, Ibrahim, enivré par sa fortune, oublia les bienfaits de celui qui l'avait élevé si haut; dans son arrogance insensée, il renia tout sentiment de modestie et parut ignorer la distance qui sépare le maître de l'esclave; son ambition et sa vanité le poussèrent à vouloir conquérir jusqu'aux titres les plus exclusivement attribués à la souveraineté. Déjà nous avons vu

[1] Flassan, dans son *Histoire générale et raisonnée de la Diplomatie française*, t. I, indique par erreur l'année 1535 au lieu de 1536.

avec quel imprudent orgueil il avait parlé aux envoyés de Charles-Quint et de Ferdinand, cherchant à faire parade de sa toute-puissance et de son empire absolu sur la volonté du Sultan. Nous avons montré, sur la foi d'un rapport de l'ambassadeur vénitien, quels mécontentemens avait excités, parmi la population de Constantinople, l'espèce de fascination exercée par Ibrahim sur l'esprit de Souleïman quand celui-ci avait condescendu aux désirs de son vizir au point de se rendre avec lui dans le palais de l'esclave Aloisio Gritti. Ce ne fut pas là le seul échec que reçut la popularité du grand-vizir; il eut encore le tort d'indisposer l'armée au camp de Haleb, par ses odieuses intrigues contre le defterdar Iskender Tschelebi.

Le succès de ces intrigues, qui eurent pour résultat d'abord la destitution du defterdar et peu de temps après son exécution sur une place de Bagdad, poussa le mécontentement général au plus haut degré d'exaspération. Cependant l'orgueilleux vizir se laissa entièrement aveugler par son triomphe sur Iskender, par son influence sans bornes sur l'esprit de Souleïman, et par la gloire que lui avait acquise la conquête de Tebriz et de Bagdad; au moment d'opérer sa retraite de la Perse, il publia un ordre du jour qu'il osa signer serasker-sultan, malgré les représentations qui lui avaient été faites lors de son entrée en Perse à l'occasion de ce projet, par Iskender Tschelebi. On doit dire pourtant que l'usage suivi par les gouverneurs de sandjaks kurdes de se parer du titre de sultan, place en quelque sorte Ibrahim sous l'excuse de

s'être conformé aux coutumes du pays dans lequel il se trouvait ; mais il est probable qu'Ibrahim fut heureux de saisir une coïncidence favorable à ses vues ambitieuses, et que dans sa pensée il crut avoir monté d'un degré l'échelle qui aboutit au trône [1]. Mais ce que le délire de sa vanité lui avait fait considérer comme un grand pas dans sa carrière, fut le premier écueil qu'il heurta et contre lequel devait se briser sa fortune. Douze années s'étaient écoulées depuis que le vizir Ahmed, envoyé comme gouverneur en Egypte pour faire place au favori de Souleïman, avait usurpé le titre de sultan, usurpation fatale qu'il paya de sa vie, et qui, dans l'histoire, lui a mérité d'être flétri du nom de traître. En prenant le titre ambitionné par Ahmed, Ibrahim souleva dans l'esprit du Sultan les soupçons qu'avait fait naître l'audacieuse révolte du gouverneur d'Egypte, et lui inspira la pensée qu'une tentative de cette nature n'était que le prélude d'une trahison depuis long-temps méditée. Les craintes du Sultan furent encore augmentées et en quelque sorte confirmées par un songe qu'il eut dans la nuit qui suivit l'exécution d'Iskender Tschelebi et qu'il prit pour un avertissement du ciel. Le defterdar, immolé par la haine d'Ibrahim, lui était apparu entouré d'une auréole céleste, lui avait adressé les plus vifs reproches sur son inertie en présence des usurpations d'un

[1] D'après Djelalzadé, Solakzadé, Ali et Petschewi, les représentations d'Iskender-Tschelebi furent une des causes principales de la haine d'Ibrahim ; dans le *Journal* de Souleïman du 23 septembre 1535, Ibrahim est nommé pour la première fois Serasker-Sultan.

orgueilleux favori qui avait assez de pouvoir sur lui pour le pousser à ordonner la mort des innocens; après ces paroles, le fantôme s'était jeté sur Souleïman en menaçant de l'étrangler, lorsque celui-ci, poussant un grand cri, se réveilla en sursaut [1]. Ce songe fit une vive impression sur l'esprit du Sultan, sans néanmoins l'empêcher de visiter avec Ibrahim à Bagdad les tombeaux des saints, de faire avec lui la prière publique du vendredi dans la mosquée de Tebriz, et de partager avec lui son palais et même sa couche. Ce ne fut qu'un peu plus tard que Souleïman commença à trembler devant la toute-puissance de son favori et à craindre ses trahisons. Il suffit qu'un sultan redoute un vizir pour qu'il prononce son arrêt de mort; peut-être encore Souleïman fut-il irrité par l'impudent mépris qu'affectait Ibrahim pour le Koran [XIV] et les autres livres sacrés; peut-être aussi avait-il à venger quelque crime inconnu du grand-vizir contre la majesté impériale, crime qu'il devait à sa dignité d'ensevelir dans le plus profond secret, comme autrefois Haroun al-Raschid avait caché le crime de Djâfer, fils de Barmek [XV]. On pourrait ajouter que, comme Djâfer, Ibrahim possédait d'immenses richesses; et combien de fois l'ombrageuse jalousie des sultans ne s'est-elle pas effarouchée de cette rivalité de puissance de leurs ministres! Quoi qu'il en soit, Ibrahim s'étant rendu au seraï le 21 ramazan 942 (5 mars 1536),

[1] Mouradjea d'Ohsson, *Tableaux de l'Empire ottoman*, t. I, p. 386, d'après les historiens ottomans Djelalzadé, Solakzadé, Ali, Petschewi, qui tous racontent ce songe.

pour dîner avec le Sultan comme à son ordinaire et reposer auprès de lui, fut trouvé étranglé le lendemain matin. L'état du cadavre indiquait qu'il avait soutenu une lutte opiniâtre, et plus de cent ans après on montrait sur les murs du harem les taches de son sang; terrible révélation du sort réservé à ceux que la fortune introduirait dans cet asile sacré, s'ils osaient suivre l'exemple d'Ibrahim. Le corps du grand-vizir fut transporté à Galata et enseveli dans un couvent de derwischs, sans qu'aucun mausolée honorât sa dépouille mortelle. Seulement, un arbre planté sur la fosse du ministre disgracié indiqua pendant longtemps le lieu où il avait été inhumé [1]. Telle fut la fin de la carrière parcourue par ce Grec converti dès l'enfance aux lois de l'islamisme; il s'éleva de la plus basse condition au faîte des grandeurs; d'esclave il devint presque l'égal de son maître, de joueur de violon un puissant homme d'Etat; il eut entre les mains l'administration civile et militaire; en un mot, son ascendant sur Souleïman le rendit le souverain arbitre d'un vaste empire. Ses grâces naturelles et son talent musical lui avaient valu dans le principe les bonnes grâces du Sultan; la faveur, il est vrai, fut la première cause de son entrée aux affaires; mais il sut la justifier par l'habileté qu'il y déploya [2] et par les services qu'il rendit dans tout le cours de son administration. En outre, d'un côté la force de l'habitude, de l'autre l'énergique puissance du caractère d'Ibrahim, eurent

[1] Solakzadé, f. 112.

[2] Ali, xxxiv[e] récit.

bientôt amené le prince à reconnaître par ses actes et par ses paroles la supériorité de son esclave ; et cet esclave après avoir partagé avec le Sultan la puissance souveraine, après avoir fait le siége de Vienne et de Güns, la conquête de Tebriz et de Bagdad, cet homme que le roi de Hongrie, Ferdinand, appelait son frère et que l'empereur Charles-Quint nommait son cousin, cet homme qui se promettait d'égaler un jour la gloire de César dont il aimait à lire les hauts faits, devait mourir ignominieusement le 15 mars, l'anniversaire même de la mort du héros qu'il avait pris pour modèle [1].

Si parmi les deux cents vizirs des khalifes, des schahs de Perse et des khans tatares dont l'historien Khondemir nous a laissé la biographie, nul ne fut plus puissant que Djâfer le Barmekide, nul aussi n'éprouva une disgrâce plus terrible; de même parmi les deux cents vizirs que compte à peu près l'histoire ottomane jusqu'à nos jours, aucun ne s'est élevé à la hauteur de puissance où parvint Ibrahim, mais aussi la chute d'aucun autre n'eut un tel retentissement dans l'empire [2].

Avant d'entrer dans le récit des faits accomplis sous le grand-vizirat d'Ayaz-Pascha qui hérita de la dignité d'Ibrahim, nous devons en rapporter ici deux qui se rattachent aux deux dernières années de l'ad-

[1] Almosnino dit, p. 114 : *Tragedia de un Valido, digna d'esser mai notada;* il raconte la chute d'Ibrahim d'une manière toute aussi invraisemblable que les faveurs et la disgrâce de Piali (Piri) Pascha.

[2] *Historia di Guazzo*, f. 129. Venez., 1549.

ministration de son prédécesseur; nous n'avons pas cru devoir nous astreindre à exposer ces faits suivant l'ordre chronologique, afin de ne pas interrompre le récit de la guerre contre la Perse. D'ailleurs le théâtre de ces deux événemens n'avait pas été l'Asie, mais l'Europe; nous voulons parler de la reprise de Koron sur les troupes espagnoles, et de la conquête temporaire de Tunis par Khaïreddin-Barberousse. Pendant que les ambassadeurs de Ferdinand négociaient la paix à Constantinople, et que Charles-Quint offrait de restituer Koron à l'empire sous la condition que la possession exclusive du trône de Hongrie serait assurée à Ferdinand, Souleïman faisait partir le sandjakbeg de Semendra, Yahyapaschaoghli Mohammedbeg [1]. à la tête d'un corps d'armée, ainsi qu'une flotte de soixante-dix voiles, afin de reprendre Koron (8 août 1533) [2]. Mais Andrea Doria rencontra l'escadre ottomane; quoiqu'inférieur en forces de moitié, il attaqua l'ennemi, le battit, détruisit quelques-uns de ses bâtimens et lui fit éprouver une perte de cinq cents janissaires [3]. Cependant Koron était étroitement bloquée par les troupes envoyées à cet effet; les assiégés commençaient à manquer de vivres, et depuis vingt jours ils se nourrissaient de la chair des ânes

[1] *Historia di Guazzo*, f. 128. — [2] *Ibid.*, f. 129.

[3] Antoine Doria, *Kurzer Inbegriff der merkwürdigen Begebenheiten, welche sich zur Zeit Karls V in der Welt zugetragen haben*, in Gœbels *Beytrægen*, p. 34 (*Aperçu des Événemens qui se sont passés du temps de Charles-Quint*, dans les supplémens de Gœbel). Petschewi, f. 58. Ferdi, f. 198. Ali, xxive récit, f. 241

et des chevaux enfermés dans la ville. Mais bientôt, privés même de cette ressource, ils furent réduits à faire servir à leur subsistance le cuir de leur chaussure. Dix Grecs pressés par la faim ayant été se rendre au camp des Turcs pour y chercher quelque nourriture, furent saisis, écorchés vifs et brûlés sur un gril [1]. Epouvantés par la pensée qu'un sort semblable leur était réservé, les Espagnols eux-mêmes perdirent courage et cherchèrent à entamer des négociations avec le général commandant l'armée de siége. Il fut convenu que Pignatelli, gouverneur de Charles-Quint en Sicile, enverrait une escadre pour faire enlever la grosse artillerie et conduire en Espagne la garnison dont la libre sortie avait été expressément stipulée [2]. Afin d'empêcher que, pendant la campagne de Perse, la Méditerranée ne fût abandonnée à des entreprises semblables à celle qui avait mis Koron au pouvoir de Doria, Souleïman, ou plutôt Ibrahim, avait rassemblé le commandement de toutes les forces navales de l'empire dans les mains de ce Khaïreddin que l'Europe n'a connu jusqu'à présent que sous le nom de Barberousse, et sur la vie duquel les historiens se sont plu à accréditer les fables les plus invraisemblables [xvi].

Nous allons chercher à concentrer dans un aperçu rapide les traits principaux de la vie de cet homme célèbre; nous n'avons puisé qu'aux sources les plus irrécusables, et nous avons vérifié nos assertions par

[1] *Historia di Guazzo*, p. 129.

[2] Antoine Doria, l. c., p. 34. Petschewi, f. 158.

le contrôle des documens les plus positifs. Il faut placer en tête de ces documens la biographie de Khaïreddin que celui-ci dicta par ordre de Souleïman au tschaousch Sinan, et de laquelle Hadji-Khalfa nous a donné une analyse succincte dans son *Histoire des Guerres maritimes* des Ottomans [XVII].

A la suite de la conquête de Medilü (Mitylène) faite par Mohammed II, le sipahis roumiliote Yakoub d'Yenidjéwardar s'était fixé dans cette île avec ses quatre fils Ishak, Ouroudj, Khizr (nommé plus tard Khaïreddin-Barberousse) et Elias; le premier se fit commerçant; les trois autres, sous le règne de Bayezid II et de Sélim Ier, se livrèrent à la piraterie en déguisant leurs courses sous le prétexte d'un commerce maritime. Dans un combat contre les chevaliers de Saint-Jean, Elias périt et Ouroudj fut fait prisonnier; mais ce dernier fut peu après rendu à la liberté par l'entremise du prince Korkoud, alors l'un des gouverneurs de la côte de Karamanie. Ouroudj et Khizr poursuivirent le cours de leurs pirateries; leur audace et leur courage firent rechercher leurs services par les puissances barbaresques, et bientôt leur escadre prit rang parmi les vaisseaux de Mohammed sultan de Tunis, de la famille Beni-Hafss. Un vaisseau français chargé de draps ayant été capturé par eux, Mouhiyeddin Reïs, neveu du fameux Kemal Reïs, fut chargé de le conduire à Constantinople, et la Sublime-Porte en reconnaissance d'un tel présent leur envoya deux galères et deux kaftans d'honneur [1]. Les deux

[1] *Histoire des Guerres maritimes*, f. 12.

fils d'Yakoub, enhardis par ce premier succès, s'occupèrent immédiatement d'armer dix vaisseaux destinés à une entreprise contre Boudja et Djerdjel, sur la côte d'Afrique [1]. Ouroudj se dirigea sur Alger; Khaïreddin, après s'être rendu maître de Djerdjel, revint à Tunis où il trouva les deux galères envoyées de Constantinople et tout récemment arrivées de Medilü avec son frère Ishak. Ce fut au temps où ceci se passait que Sélim Ier fit la campagne d'Egypte, et que Khaïreddin envoya Kurdoghli pour renouveler au Sultan l'hommage de sa fidélité. De son côté, Ouroudj avait à Alger une position très-difficile à maintenir contre la flotte espagnole et contre les tribus arabes alliées de Charles-Quint qui affluaient de tous les points de la contrée; mais ces hordes indisciplinées s'étant enfuies en abandonnant douze mille chameaux, les Espagnols se retirèrent, laissant la ville au pouvoir d'Ouroudj [2]. Les deux frères, arrivés l'un et l'autre au but de leur expédition, réunirent leurs efforts contre Tennes et Telmesan. Ces deux villes, gouvernées alors par deux frères de la famille Hafss [3], furent, à l'approche des redoutables pirates, abandonnées par leurs chefs.

Khaïreddin se rendit à Alger, et Ouroudj, avec son jeune frère Ishak, continua à faire la guerre dans le district de Telmesan; mais alors les troupes espagnoles s'avancèrent et mirent le siége devant la forteresse de

[1] *Histoire des Guerres maritimes*, f. 13, sous le titre de *Guerre de Badja et de Scherschel.*

[2] *Histoire des Guerres maritimes*, f. 13. — [3] *Ibid.* f. 14.

Kalaatol-Kilaa, c'est-à-dire *le château des châteaux;* cette forteresse ne tint pas long-temps, et la garnison entière, ainsi qu'Ishak, périrent par le fer espagnol. Après ce premier succès, le vainqueur se porta sur Telmesan, qu'il tint bloquée pendant sept mois. Dans une sortie, Ouroudj partagea avec la garnison le sort d'Ishak et de ses troupes [1]. Cependant Khaïreddin, seul survivant des trois fils d'Yakoub, était maître d'Alger, car, après le meurtre de Sélim, dernier prince indépendant de cette ville, il s'était arrogé tous les attributs de la souveraineté, moins ceux de faire dire en son nom la prière publique du vendredi, et de frapper monnaie à son effigie. Khaïreddin, afin de se concilier l'appui d'un protecteur puissant, avait réservé ces droits au Sultan ottoman: il avait, en conséquence, chargé Hadji-Houseïn d'offrir à Sélim alors en Egypte sa vassalité; et le Sultan, en récompense de cet acte de soumission, déposa entre les mains de l'envoyé le sabre, le cheval et le tambour, qui sont les insignes de la qualité de sandjak, et un diplôme conférant à Khaïreddin le titre de beglerbeg [2]. Durant ce temps, Mesoud et Abdallah qui, chassés de Telmesan, s'étaient réfugiés à Fez, avaient obtenu du souverain de ce pays le secours d'une armée afin de reconquérir leur héritage paternel [3]. Khaïreddin chassa Mesoud, mais il investit Abdallah du gouvernement de Telmesan en lui imposant un tribut annuel de dix mille ducats, sous la condition que

[1] *Histoire des Guerres maritimes*, f. 14. — [2] *Ibid.*, f. 16. — [3] *Ibid.*

les droits régaliens seraient exercés au nom du sultan Sélim Ier. Mais, peu de temps après, Khaïreddin, assiégé d'un côté par une armée venant de Tunis et de l'autre par les tribus arabes, fut lui-même forcé d'évacuer Alger et de se jeter de nouveau sur ses vaisseaux. Sa flotte se porta sur les côtes de Sicile où elle commit de nombreuses déprédations.

Lorsqu'après une longue absence, Khaïreddin put rentrer à Alger, son premier soin fut de forcer par les armes le prince de Telmesan à remplir les conditions qu'il lui avait imposées en lui rendant son gouvernement. Il ne consentit à la paix qu'autant que soixante mille ducats lui seraient comptés sans délai pour les six années écoulées, et que le tribut serait porté à vingt mille ducats pour les années à venir [1]. Khaïreddin ne crut pas sa domination suffisamment assurée tant qu'il n'aurait pas enlevé aux Espagnols la petite île en face du port, que ceux-ci occupaient depuis quatorze ans. Sa première attaque fut couronnée d'un plein succès; cinq cents Espagnols furent faits prisonniers, le château fut rasé, et le petit détroit qui séparait l'île de la terre ferme fut comblé [2]. Quand arrivèrent neuf grands vaisseaux pour protéger la garnison laissée dans l'île, ils ne trouvèrent que des ruines [3]. Khaïreddin se porta à leur rencontre avec quinze galères, s'empara de l'escadre presque tout entière par une manœuvre aussi hardie qu'habile, et ramena deux mille sept cents

[1] *Histoire des Guerres maritimes*, p. 16. — [2] *Ibid.*

[3] Voyez, pour les détails, *Bemerkungen über den algierischen Staat* (*Observation sur la régence d'Alger*, t. II, p. 625).

prisonniers [1]. Afin de profiter de ses avantages, il ordonna au capitaine Oudin-Reïs de se tenir en observation sur les côtes de France et d'Espagne; lui-même captura quinze navires espagnols et en brûla trois autres; fidèle à sa politique vis-à-vis de la Porte, il adressa au Sultan un rapport détaillé de ses expéditions et de ses succès [2].

C'est à partir de ce moment que Khaïreddin-Barberousse trouva dans Andrea Doria, grand-amiral des flottes de l'empereur Charles-Quint, un adversaire redoutable. L'entreprise de Doria sur l'île de Djerdjel [3] fut le signal de la lutte: Doria fut repoussé. Khaïreddin, après avoir opéré sa jonction avec le corsaire Sinan de l'île Djerbé, porta sur les côtes de Gênes et de France la dévastation et le pillage. Mais Souleïman fit savoir à Khaïreddin, par le tschaousch Moustafa, qu'il eût à respecter la France avec laquelle la Porte venait de conclure un traité de paix [4]. Ce fut aussi vers cette époque que commencèrent les exploits de Hasanbeg, qui devait soutenir la réputation que son père s'était acquise comme corsaire. Cédant aux prières des Maures d'Espagne vivement pressés par Charles-Quint, Khaïreddin arriva près d'Oliva avec trente-six galiotes, sur lesquelles il reçut ses malheureux co-religionnaires. Dix mille purent s'embarquer à la fois, de sorte que par sept transports successifs il enleva

[1] *Histoire des Guerres maritimes*, f. 17. — [2] *Ibid.*, p. 18. — [3] *Ibid.*, l. c.; et *Observations sur la régence d'Alger*, II, p. 631.
[4] *Histoire des Guerres maritimes*.

soixante-dix mille Maures à l'Andalousie pour en peupler les côtes de Barbarie [XVIII].

Parmi les sept mille esclaves chrétiens retenus à Alger, se trouvait tout l'équipage, officiers et matelots, d'une escadre espagnole composée de huit navires, dont sept avaient été pris par Khaïreddin dans un combat qui avait coûté la vie au général Portundo. Khaïreddin avait fixé à la somme énorme de vingt mille ducats la rançon des vingt principaux d'entre eux; mais ceux-ci, espérant s'évader, formèrent dans ce but un complot dont la découverte amena la mort de ceux qui l'avaient conçu. Si Khaïreddin laissa la vie aux autres, c'est qu'il fut dominé par la crainte qu'on usât de représailles contre ses braves capitaines Salih-Reïs et Thorghoud, alors prisonniers des chrétiens [1].

Après la prise de Koron par Doria (1533), Khaïreddin avait reçu du tschaousch Sinan, un khattischérif [2], par lequel Souleïman lui enjoignait de se rendre sans délai à Constantinople, afin de se concerter avec lui sur les mesures à prendre dans la guerre sur mer contre Charles-Quint. Khaïreddin conduisit à la cour du Sultan le frère du prince de Tunis, le seul de quarante-cinq frères qui eût échappé au carnage par lequel le sultan Hasan, à son avènement, avait voulu s'assurer la paisible possession du pouvoir souverain. Tout en faisant voile pour Constantinople, Khaïreddin

[1] *Histoire des Guerres maritimes*, f. 19.

[2] Ce khattischérif se trouve en entier dans les commentaires que Khaïreddin dicta, par ordre du Sultan, à Sinantschaousch.

s'empara, à la hauteur de Messine, de dix-huit bâtimens qu'il brûla en vue de la ville, après avoir fait prisonniers tous les hommes de l'équipage[1]. Andrea Doria, le conquérant de Koron, quitta Prevesa à la nouvelle de l'approche de Khaïreddin, et s'enfonça dans le golfe de Venise en se dirigeant sur Brindisi; mais l'audacieux pirate envoya à sa poursuite vingt-cinq vaisseaux qui atteignirent sept de ses navires et en capturèrent deux. La flotte algérienne, accrue par ses prises, rejoignit bientôt celle que commandait le kapitan-pascha Ahmed, et les deux amiraux entrèrent de conserve dans le port de Constantinople peu de temps après le départ d'Ibrahim pour la Perse. Khaïreddin, à la tête de ses principaux officiers, se rendit à l'arsenal que le Sultan lui avait fixé pour demeure; le lendemain il fut admis au baise-main, ainsi que huit de ses principaux capitaines; à l'issue de l'audience, Souleïman les fit revêtir de vêtemens d'honneur et leur assigna une solde sur son trésor. Ibrahim, qui avait pris ses quartiers d'hiver à Haleb, demanda au Sultan que Khaïreddin lui fût envoyé, afin qu'il pût lui conférer la dignité de beglerbeg, et lui fournir les instructions nécessaires au succès de la campagne suivante. Jaloux de montrer qu'il n'apportait pas dans l'accomplissement des ordres du Sultan moins de rapidité par terre que par mer, l'infatigable corsaire se rendit à cheval suivi de ses capitaines aux quartiers d'Ibrahim, qui le reçut solennellement et l'in-

[1] *Histoire des Guerres maritimes*, f. 19.

vestit en plein diwan du titre de beglerbeg d'Alger [1]. A ce titre il eut la préséance dans le conseil sur tous les autres beglerbegs; il fut admis à baiser la main d'Ibrahim, et, après deux jours consacrés à de brillantes fêtes, il partit pour Constantinople dont il n'était absent que depuis vingt-deux jours. Pendant ce long trajet, il ne fit que deux stations, l'une à Koniah au tombeau du scheïkh Djelaleddin Roumi, l'autre à Brousa au tombeau de Seïd Boukhari, pour attirer sur ses armes la bénédiction de ces saints personnages [2].

L'hiver tout entier avait été consacré à la construction de navires dans l'arsenal de Constantinople, sous la direction de Khaïreddin lui-même [3]; de sorte qu'au moment d'appareiller, la flotte comptait quatre-vingt-quatre bâtimens, en comprenant dans ce nombre l'escadre que Khaïreddin avait amenée d'Alger, et qui se composait de dix-huit galères dont cinq appartenaient à des corsaires engagés volontairement au service de la Porte [4]. Aux premiers jours de l'été de l'année 1534, et pendant que Souleïman traversait l'Asie-Mineure pour conduire en personne la campagne contre la Perse, Khaïreddin-Pascha sortit des Dardanelles en se dirigeant vers les côtes de l'Italie. Dans le détroit

[1] Hadji-Khalfa, dans son *Histoire des Guerres maritimes* et dans ses *Tables chronologiques*, se trompe en disant qu'il fut nommé en même temps kapitan-pascha. Ferdi, f. 250, place sa nomination comme grand-amiral en l'année 943 (1536).

[2] Djelalzadé, f. 170. Solakzadé, f. 110. Petschewi, f. 59. Ali.

[3] *Commentaires* de Khaïreddin, f. 86.

[4] Hadji-Khalfa, *Histoire des Guerres maritimes*, f. 20. *Rapport* de Doria dans Gœbel, f. 35.

de Messine, le nouveau kapitan surprit Reggio, où avaient été transplantés les Grecs de Koron et de Modon; ces nouveaux habitans avaient abandonné la ville à son approche, lui laissant pour butin six navires amarrés dans le port. Ce fut pendant l'une des nuits passées dans ce détroit, qu'un rêve sembla promettre à Khaïreddin la conquête de l'île de Malte; le jour qui suivit ce songe, il s'empara du château-fort de S. Lucido, qu'il livra aux flammes après avoir fait amener à son bord huit cents prisonniers. Il brûla également le fort de Citraro et dix-huit galères qui se trouvaient dans le port. En quittant les ruines de Citraro, la flotte ottomane continua sa course vers les côtes de Naples; Sperlonga fut saccagé et incendié. Barberousse était excité à tous ces ravages, dans cette partie des côtes d'Italie, moins encore par le désir de faire un riche butin et de réduire en esclavage un grand nombre de filles et de femmes, que par l'envie de surprendre à Fondi l'épouse de Vespasio Colonna, la jeune Giulia Gonzaga si célèbre par sa beauté. Sœur de la divine Joanna di Aragonia [1], dont tous les beaux-esprits italiens ont chanté la céleste beauté, et non moins belle que sa sœur, Giulia était une riche proie bien faite pour briller dans le harem de Souleïman. La descente des corsaires fut conduite avec tant de mystère, que Giulia ne put échapper qu'en s'élançant sur un cheval qui l'emporta couverte seulement d'une chemise; elle n'avait d'autre escorte que

[1] *Il Tempio alla divina S. donna Giovanna d'Aragona.* Venet., 1565.

celle d'un chevalier qu'elle fit par la suite assassiner, soit parce que dans cette nuit mémorable il avait trop osé, soit parce qu'il avait trop vu [1]. Les Turcs, furieux de l'insuccès de leur tentative, se vengèrent en brisant les images de la sainte Vierge et en profanant la sépulture des aïeux de Vespasio dont ils renversèrent les tombeaux après en avoir enlevé les riches ornemens. Le pillage de Fondi (l'ancien Fundum) dura quatre heures; un tableau suspendu aux murs de l'église de cette ville a été consacré à perpétuer le souvenir de cette horrible nuit. Ce n'est guère que par cette attaque des corsaires ottomans que la beauté de Giulia est devenue célèbre, tandis que les attraits de la divine Joanna sa sœur ont été chantés par les plus grands poëtes et son image reproduite par les plus fameux peintres de l'Italie; de nos jours encore on la retrouve dans les musées de Paris, de Warwik-Castle et de Rome [XIX].

Les dévastations exercées par Khaïreddin sur les côtes d'Italie avaient en outre pour objet de donner le change aux puissances européennes sur ses desseins contre Tunis, car c'était pour cette entreprise que Souleïman lui avait confié quatre-vingts navires, huit mille janissaires et huit cent mille ducats [2]. Depuis trois années, régnait sur Tunis le sultan Mouleï-Hasan, vingt-deuxième prince de la dynastie Beni-Hafss [XX], laquelle depuis trois cent cinquante ans gouvernait la

[1] Leandro Alberti, *Descrittione di tutta l'Italia*, Venez. 1581, p. 137.

[2] Doria, dans Gœbel, p. 34, dit six cent mille. Sagredo, p. 210, Venez., 1688. *Ottocento mila Sultanini.*

ville et les pays environnans. Enclin à la mollesse et à la débauche, Mouleï-Hasan ne songeait, ni à fortifier ses remparts, ni à former des soldats pour la défense de son trône encore fumant du sang de quarante-quatre de ses frères [1], mais seulement à augmenter son harem composé de quatre cents beaux jeunes garçons.

Khaïreddin, sous prétexte de terminer ce règne honteux et d'élever sur le trône le frère de Hasan [XXI]. Raschid, qu'il avait conduit antérieurement à Constantinople, se présenta devant les murs de Tunis avec la flotte ottomane. Guidé par deux renégats espagnols au service de Hasan, il pénétra dans la ville, du côté de la porte maritime, à la tête de cinq mille cavaliers. et s'empara presque sans résistance de la citadelle [2]. Mais les habitans, n'entendant que les cris de *vivent le Sultan et Khaïreddin!* et apprenant que Raschid avait été laissé à Constantinople, ne purent conserver de doutes sur les projets du kapitan-pascha. Leur haine contre le fratricide disparut devant leur amour pour l'antique dynastie qui régnait à Tunis depuis plus de trois siècles, et surtout devant la crainte que leur inspirait le joug ottoman. Revenant alors en aide à celui dont ils avaient provoqué la chute, ils encouragèrent Hasan à rentrer dans la ville avec le secours des tribus près desquelles il s'était réfugié.

[1] Il avait quarante-cinq frères (*Nokhbetet-tewarikh*), et non pas vingt-deux, comme le dit Sagredo, ni trente-quatre, comme l'affirme Robertson, l. V. Les Beni-Hafss régnaient depuis 551 (1156).

[2] Sagredo, p. 212.

Mouleï-Hasan, à la tête des tribus arabes habitant les côtes, parvint à forcer les portes de Tunis; mais Khaïreddin, puissamment secondé par son artillerie, l'obligea à se retirer et à chercher son salut dans la fuite. Sans coup-férir, Khaïreddin s'empara du fort d'Halkolwad, distant de neuf milles de Tunis; le nom arabe de ce château signifie le *hausse-col* (la Goletta), et lui a été donné parce qu'un isthme étroit et de peu de longueur conduit de la ville au lac situé en face de celle-ci [1].

Khaïreddin ne resta maître de Tunis que pendant quelques mois; l'empereur Charles-Quint cédant aux prières de Mouleï-Hasan et plus encore à celles des chevaliers de Malte, avait formé le généreux et chevaleresque projet de s'emparer de Tunis afin de rendre le pouvoir au prince détrôné, mais surtout afin de le ravir à l'homme qui, par son audace et son courage, était devenu la terreur des flottes de la chrétienté. Salué par les fanfares de la musique et par les salves de l'artillerie du port, l'empereur s'embarqua à Barcelone, suivi de l'élite de la noblesse espagnole, le 29 mai 1535, jour anniversaire de la prise de Constantinople par les Turcs. La flotte commandée par Doria comptait cinq cents navires de diverses grandeurs, montés par des troupes espagnoles, italiennes et allemandes, sous les ordres du marquis Guasto, qui ne devait agir que sous la direction de Charles-Quint lui-même. Le 16 juin, on débarqua d'abord

[1] Sagredo, p. 213. *Histoire des Guerres maritimes*, f. 20. *Commentaires* de Khaïreddin, XXVI. *Medjlis* ou *réunion*.

les troupes allemandes, ensuite les troupes espagnoles. et enfin le corps italien devant la Goletta, qui défend l'isthme formé d'un côté par la mer, et de l'autre par un lac dont les eaux s'étendent jusqu'aux murs de Tunis [1]. Deux tours distantes l'une de l'autre d'un mille environ, et formant chacune un carré de quarante à cinquante pas, faisaient la force principale de la Goletta; ce fort, qu'on peut considérer comme la clef de Tunis, était en outre l'arsenal général de Khaïreddin. La défense de cette position si importante avait été confiée au corsaire Sinan, un des plus intrépides capitaines de Barberousse [2]. Pendant un mois que dura le siége régulier de ce fort, les assiégés tentèrent trois sorties; dans la première, le duc de Sarno perdit la vie; dans la troisième, le marquis de Mondeia fut grièvement blessé [3]. Le second jour du siége, un navire ottoman, porteur d'une riche cargaison en épices, s'était approché du port de la Goletta; mais, à la vue des forces espagnoles, il avait viré de bord en toute hâte et mis dehors toutes ses voiles pour prendre le large. Plusieurs bâtimens se mirent à sa poursuite; en avant de tous les autres, on put remarquer un grand navire qui portait pour pavillon le grand aigle impérial, attribut distinctif du vaisseau affecté au service du secrétaire-d'Etat Granville et de la chancellerie de l'empire. Le bâtiment ottoman fut pris, et sa cargaison qui valait trente mille ducats fut abandonnée

[1] Armerius, édit. de Bâle de Chalcond., 1556, p. 535.

[2] Robertson, l. V.

[3] Les 23, 25 et 26 juin 1535; Etrobius.

à l'amiral Doria [1]. Plusieurs Italiens des plus nobles familles étaient venus d'Europe pour prendre part à l'expédition; parmi eux se trouvaient le comte de Bénévent, le margrave d'Alarco et le duc Ferdinand de Gonzague.

Le 29 juin, trente jours après la sortie de la flotte du port de Barcelone, le prince fugitif Mouleï-Hasan vint offrir ses hommages à Charles-Quint, et, se prosternant à ses pieds, implorer son appui [2]. L'empereur avait envoyé à sa rencontre le duc d'Albe, le margrave d'Alarco et le comte de Bénévent; il le reçut gracieusement et lui fit offrir des sucreries et des rafraîchissemens de toute espèce dans la tente de son second chambellan, Louis de Flandre, seigneur de Braët [3]. Les compagnons maures de Mouleï-Hasan étaient armés d'arcs et de flèches, de poignards et d'un javelot dont la longueur était de trente à quarante palmes. Le prince affirma à l'empereur qu'il était suivi par huit mille chameaux chargés de vivres et seize mille cavaliers, mais ni les uns ni les autres ne parurent. Charles-Quint, confiant en la puissance de ses armes, ne voulut point ternir la beauté de sa cause en se servant des longs javelots, de l'arc et des flèches empoisonnées de ces nouveaux auxiliaires [5]. Ce fut le 14 juillet que la Goletta fut emportée d'assaut; deux années auparavant jour pour jour, Souleïman avait

1 Etrobius, p. 562. — 2 Etrobius et Armerius.

3 Dans Etrobius, p. 561, ce nom est entièrement défiguré dans la lettre de Mouleï-Hasan : *Nos fili Ceduaaz*, p. 561.

4 Etrobius, l. c., p. 563. — 5 Horace, I, 19.

refusé la paix que lui faisait demander l'empereur, en même temps qu'il l'avait accordée à Ferdinand, roi de Hongrie, frère de celui-ci. Lorsque l'armée impériale prit possession des deux tours de la Goletta, appelées la tour du *Sel* et la tour de l'*Eau*[1], elle y trouva une immense quantité d'armes et de munitions de guerre de toute espèce, quarante canons parmi lesquels on remarquait une de ces pièces-monstres que nous avons déjà décrites à l'occasion des siéges de Constantinople et de Rhodes, et qui portaient des inscriptions latines et arabes, ou étaient ornées de lys et de salamandres. L'occupation de la Goletta mit en outre au pouvoir de Charles-Quint plus de cent bâtimens et trois cents pièces d'artillerie de différent calibre. Après la chute de la Goletta et la perte de son arsenal, Khaïreddin fut amené à chercher dans une bataille rangée les seules chances de salut qui lui restassent; pour prévenir la diversion qu'une révolte eût pu amener, et afin de pouvoir disposer de toutes ses troupes, il résolut de faire massacrer les sept mille esclaves chrétiens enfermés dans la ville, mais il en fut empêché par les habitans qui ne lui obéissaient qu'autant qu'ils y étaient contraints par la force. Il n'avait à opposer à l'ennemi que neuf mille sept cents hommes. Les trois quarts de cette faible armée avaient été tirés du gouvernement de Merâsch en Asie; les troupes de la ville composaient le dernier quart, et encore se montrèrent-elles peu disposées à sortir des murs de leur cité.

[1] Etrobius, dans Chalcondyle, p. 557.

Khaïreddin choisit sous les remparts de Tunis une position qui le rendait certain d'interdire l'approche de la ville à l'armée ennemie; mais quand il fallut en venir aux mains, les troupes d'Asie donnèrent seules, et les troupes d'Afrique refusèrent de combattre.

Cependant les esclaves chrétiens renfermés dans Tunis, étant parvenus à briser leurs chaînes, fermèrent les portes de la place [1]; Khaïreddin, privé de ce refuge, s'enfuit dans les montagnes du côté de Bone, accompagné de son fidèle capitaine le corsaire Sinan, le brave défenseur de la Goletta, d'un renégat juif et d'un autre apostat que les historiens européens appellent *Chasse-Diable* [2]. Le jour suivant (21 juillet 1535), l'empereur Charles-Quint dirigea son armée sur la ville, ayant soin de faire observer le plus grand ordre, de crainte d'une surprise. Avant de se mettre en marche, on tint conseil pendant trois heures pour discuter si le pillage de Tunis serait permis à l'armée [3]; mais l'esprit de rapine dont les troupes espagnoles étaient animées triompha, par la voix de leurs généraux, du désir qu'avait l'empereur d'épargner la ville. Le sac devait durer deux jours entiers; trente mille personnes furent égorgées, dix mille réduites en esclavage [4]. Douloureuse compensation! triste échange

[1] Hadji-Khalfa, *Histoire des Guerres Maritimes*, f. 21. Etrobius, Armerius. *Hist. di Guazzo*, p. 156, Venez., 1549.

[2] Les Italiens l'appellent *Caccia Diavolo*, les Hollandais *Knuppel diewel*, et Etrobius *Cassidiabolus*.

[3] *Historia di Guazzo*, f. 156.

[4] Etrobius, Armerius, *Historia di Guazzo*.

que celui qui dut acheter par trente mille cadavres, la liberté des trente mille chrétiens qu'une dure captivité retenait depuis longues années dans Tunis ou ses environs ! Parmi cette soldatesque effrénée, les troupes espagnoles se signalaient par leur fureur et leur soif du butin ; elles fouillaient avec une brutale avidité les maisons et les coffres, les caves et jusqu'aux puits les plus profonds. Les mosquées et les écoles furent détruites, des statues en grand nombre furent brisées, des livres rares et précieux furent déchirés ou brûlés ; partout on ne voyait que meurtre, viol ou pillage [1]. Le troisième jour, l'empereur fit son entrée dans la ville à la tête des troupes allemandes, auxquelles on ne permit que le pillage des vivres ; il publia un ordre du jour qui mettait un terme aux dévastations des vainqueurs, et punissait de mort quiconque les continuerait. Le 1[er] août, Charles fit sortir l'armée de la ville et lui ordonna de reprendre sa première position dans le camp, au pied de la Goletta, en face de la tour de l'Eau. A chaque pas, l'armée foulait aux pieds les cadavres d'esclaves qu'avaient tués les soldats, soit par l'envie de s'affranchir d'une garde incommode, soit même par pure barbarie. On remarquait dans le nombre les corps de plusieurs femmes dont l'embonpoint était si grand, que leurs seins énormes descendaient jusqu'au bas du ventre. Cet excès d'obésité provient de l'usage qui règne sur les côtes de Barbarie de nourrir les femmes

[1] Etrobius, dans Chalcondyle, p. 572.

avec du koukourouz [1]. Comme les vivandiers mettaient beaucoup de lenteur à opérer le transport de leurs approvisionnemens sur les vaisseaux, on fit proclamer que toutes les marchandises qui ne seraient pas chargées dans la soirée du lendemain seraient abandonnées. Mais les troupes italiennes et allemandes qui conservaient un vif ressentiment d'avoir été exclues dn pillage de Tunis, devancèrent les délais accordés, et dès le matin se précipitèrent sur les marchandises dont le chargement pouvait encore avoir lieu jusqu'au soir. L'empereur, pour arrêter les désordres de ce pillage au sein même de l'armée, se hâta de se rendre au fort de la Goletta [2]. Le 8 août, des commissaires, munis de pleins pouvoirs, signèrent un traité d'alliance entre Charles-Quint et Mouleï-Hasan [3], document curieux qui atteste à quelle extrémité d'impuissance et d'humiliation ce dernier était descendu. On y stipula la délivrance immédiate de tous les esclaves chrétiens de Tunis, la liberté de séjour dans la ville pour tous les chrétiens et l'exercice public de leur religion; sur la demande du prince de Tunis, on excepta de cette mesure les Arabes nouvellement convertis qui se trouvaient dans les provinces de Valence et de Grenade. Le Sultan s'obligeait

[1] Etrobius, dans Chalcondyle, p. 573 : *Ut ubera illis ad coxendices usque propenderent.*

[2] Etrobius, p. 573.

[3] Ce traité se trouve en entier dans Etrobius et en extrait dans Guazzo. Ce dernier commet une grave erreur, en disant qu'il avait été stipulé une somme de huit mille ducats pour Bone, et en outre l'abandon de la pêche du corail : l'original ne dit rien de tout cela.

à livrer à Charles-Quint les villes de Bone, Bizerte et Afrikiyé qui étaient encore au pouvoir de Khaïreddin, et l'empereur était pleinement confirmé dans la possession exclusive de la Goletta. En outre, Mouleï-Hasan s'engageait à payer au vainqueur une somme de douze mille ducats à titre de remboursement des frais d'occupation de la Goletta, et chaque année, la veille de la Sainte-Anne, à livrer douze chevaux et douze poulains de race maure en témoignage de sa gratitude. A la première infraction aux clauses de ce traité, Mouleï-Hasan devait payer à l'empereur cinquante mille ducats; à la seconde, cent mille, et la troisième entraînait de droit son expulsion du territoire et la perte de son empire. Ces conventions furent signées et lues en langues arabe et espagnole. Mouleï-Hasan en jura l'exécution fidèle par le Prophète, par le Koran et par son sabre qu'il tira en partie du fourreau; l'empereur, après avoir baisé sa propre main sur laquelle était étendue un pan de son manteau orné d'une croix, jura, sur ce signe révéré, la stricte observation de toutes les clauses du traité. Alors le Sultan prit congé de l'empereur en lui réitérant ses protestations de soumission et de reconnaissance. Après avoir laissé à Tunis mille Espagnols sous les ordres de Bernard Mendoza, pour occuper la Goletta, et dix navires à longue quille, sous le commandement du neveu de Doria, Charles-Quint s'embarqua le 17 août, et quitta les côtes de Barbarie. Pendant que ces événemens s'accomplissaient à l'ouest de l'empire ottoman, Souleïman et Ibrahim s'étaient emparés de Tebriz et com-

mandaient en vainqueurs dans le palais du schah de Perse. Deux fois Charles-Quint avait triomphé de la puissance ottomane : lors du siége de Güns, il avait vu Souleïman fuir devant lui et évacuer la Styrie sans oser l'attendre, et il venait d'expulser de Tunis Khaïr-eddin-Barberousse, le premier homme de mer des Ottomans. La conquête de Tunis fut l'apogée de la gloire militaire de Charles-Quint; ce brillant fait d'armes, la destruction d'un pouvoir usurpateur et le rétablissement de Mouleï-Hasan sur le trône de ses ancêtres, l'immense service rendu à l'humanité en arrachant à l'esclavage un si grand nombre de chrétiens, entourèrent son nom d'une auréole de gloire, digne du plus puissant prince de la chrétienté; il la mérita surtout pour avoir préféré aux intérêts de sa politique les intérêts et l'honneur du nom chrétien. Robertson [1] remarque avec raison que ce grand prince sut se préserver également et de l'égoïsme qui enfanta et de la petitesse qui dirigea les entreprises des souverains de son époque. Toutefois, l'historien, dont le regard impartial se porte à la fois sur les deux expéditions de Tunis et de Tebriz, ne peut cacher la préférence qu'il accorde à la conduite d'Ibrahim sur celle de Charles-Quint : la volonté ferme du grand-vizir préserva, en l'absence du Sultan, Tebriz et Bagdad des dévastations et du pillage, tandis que la faiblesse de l'empereur laissa souiller son triomphe par la destruction de précieuses bibliothèques et par la mort

[1] Robertson, *Hist. of Charles V*, l. V.

de trente mille victimes innocentes. Si, après la chute d'Ibrahim, le fanatisme religieux voulut éteindre le souvenir des victoires du grand-vizir en détruisant les trophées enlevés du château d'Ofen et élevés sur l'Hippodrome, l'art est venu en aide à l'histoire pour perpétuer la mémoire du triomphe de Charles-Quint à Tunis. Le peintre hollandais Jean Vermeyen, que l'empereur avait emmené à sa suite, a reproduit les batailles de cette campagne dans une série de six grands tableaux qu'on admire encore de nos jours dans le Belvéder, l'ancien palais du prince Eugène, où sont rassemblés les trophées conquis sur les Turcs [XXII].

LIVRE XXIX.

Mort de plusieurs savans turcs. — Guerre avec Venise. — Siége de Corfou. — Défaite de Katzianer. — Conquête de plusieurs îles dans l'Archipel. — Expéditions simultanées en Moldavie, dans l'Archipel et dans la mer des Indes. — Mort du grand-vizir. — Circoncision des princes. — Pertes et prises réciproques de châteaux-frontières entre les Turcs et les Vénitiens. — Conquête de Castel-Nuovo et paix avec Venise.

La campagne de Perse, la sixième que Souleïman conduisit en personne, fut suivie, à un an de distance, de deux expéditions, l'une contre Venise, l'autre contre la Valachie. L'année qui s'écoula entre le retour du Sultan à Constantinople et son départ pour Valona fut marquée par la perte de Tunis, et la mort du moufti Kemalpaschazadé, avec lequel, pour nous servir de l'expression d'un historien arabe, la science de ce monde descendit au tombeau (1536) [1]. Les fonctions de moufti, les plus hautes de la législature, furent conférées à Sâdi Tschelebi, savant non moins renommé pour sa mémoire extraordinaire, que pour ses gloses marginales sur le meilleur commen-

[1] Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*. Almosnino, f. 136. *Ciencia y capacidad del mofti Quiamel Baxa Ogli, y obras que escribio*

taire du Koran [1]. Vers le même temps, moururent les deux poëtes Ghazali et Ishak Tschelebi. Le premier était connu sous le nom de Deli Burader, le frère fou; le second était un des trois savans que Sélim Ier avait appelés près de lui lors de la campagne d'Egypte, dans l'intention d'occuper les longs loisirs de la marche par des conversations instructives, mais qui ayant mérité par leurs maladresses et leurs inconvenances d'être condamnés à la bastonnade, puis à la mort, échappèrent cependant à la sentence prononcée contre eux, grâce au respect du Sultan pour les sciences. Ishak Tschelebi affectait de ne jamais porter de turban, ni chez lui, ni dehors; il n'avait que des paroles sales à la bouche, et conserva jusque dans sa vieillesse une infâme passion qui n'est pas rare chez les Turcs; il renonça à l'ivrognerie dans ses dernières années, mais jamais à sa haine contre les femmes. Toujours les pieds nus et la tête découverte, il courait dans les rues après les jeunes garçons, et dans ses vers après de mordantes saillies [2]. Deli Burader, l'Arétin des Turcs, s'est acquis le renom d'un homme à la fois plus habile et plus corrompu, par l'étrangeté de sa vie et son recueil licencieux intitulé : *Chassant les soucis,* ouvrage frappé de la réprobation de tous les Musulmans honnêtes. C'était un des joyeux convives du prince Korkoud, frère de Sélim Ier. Un jour Kor-

[1] Le *Schakaïkoun-namaniyet* de Taschkœprizadé. Sâdi Tschelebi écrivit des gloses marginales sur le *Commentaire* de Beïdhawi.

[2] Latifi, *Biographie des Poëtes turcs,* p. 96. Aschik Hasan Tschelebi, Hasan Tschelebi, Kinalizadé.

koud, blessé d'une trop grande liberté que s'était permise le poëte, ordonna de lui trancher la tête. Deli Burader eut la présence d'esprit de représenter au bourreau qu'il perdrait lui-même la vie, s'il exécutait une sentence rendue par le prince dans un état d'ivresse : « Ta tête, lui dit-il, artistement empaillée, figurera convenablement demain à côté de la mienne. » Le kapidji-baschi intimidé différa l'exécution jusqu'au jour suivant, et bien lui en prit, car Korkoud, l'orgie passée, déclara que le kapidji-baschi eût été mis à mort s'il eût obéi [1]. Lorsque Korkoud passa en Egypte, Deli Burader se retira à Brousa en qualité de scheïkh du couvent de Geïklubaba [2] (père des cerfs); puis il alla professer à Siwrihissar et à Akschehr, où il se fit une terrible réputation par ses épigrammes et ses satires. Il ne fournit pas la carrière ordinaire du professorat; et bien que l'ayant abandonnée avant le terme prescrit, il obtint, à Constantinople où il s'était rendu, une pension mensuelle de mille aspres, probablement par l'influence de son protecteur, le defterdar Iskender Tschelebi; il reçut également des vizirs plusieurs sommes considérables pour diverses constructions. C'est ainsi qu'il fit bâtir, sur la rive européenne du Bosphore, une mosquée, une cellule et des bains; ce dernier établissement se recommandait tellement aux passions voluptueuses des Turcs par les raffinemens de plaisir que Deli Burader y

[1] *Biographie des Poëtes turcs*, de Latifi et d'Aschik Hasan, traduction de Chabert, p. 243.

[2] *Ibid.*, l. c. Kinalizadé, Belighi Brousa, Baldurzadé.

avait imaginés, et par la beauté des jeunes garçons qui les desservaient, que la ville s'y portait en masse. Ibrahim ayant fait raser cet édifice dans l'intérêt de la morale publique [I], Deli Burader partit pour l'Arabie où il fonda de nouveau des bains, une mosquée et une cellule, et d'où il écrivait des lettres satiriques à Constantinople [II]. Un jour qu'il avait réuni quelques convives dans son jardin, il s'écria tout-à-coup : « Mes amis, notre société touche à sa fin; l'échanson de la mort me présente le verre; » et, après ces paroles, il expira.

La plus solide garantie de la paix qui avait duré trente-cinq ans entre Venise et la Porte, était tombée avec Ibrahim; né sujet de la république, il en était devenu le protecteur, et professait une grande amitié pour le fils du doge, Aloisio Gritti, récemment assassiné en Transylvanie. Le successeur d'Ibrahim, l'Albanais Ayaz-Pascha, précédemment aga des janissaires, puis second vizir, homme droit et généreux, veillait avec sollicitude au maintien des relations d'amitié qui existaient entre les deux puissances [1]; mais ses intentions pacifiques étaient contrebalancées par les dispositions belliqueuses de Khaïreddin-Barberousse, qui, espérant gloire et butin d'une guerre maritime, s'efforçait de présenter les moindres mouvemens des Vénitiens sur mer comme de véritables actes d'hostilité [2]. Depuis quelques années, Venise avait donné

[1] Paruta, *Hist. Veneziana*, l. VIII, p. 571. Venise, 1605. Sagredo, *Memorie istoriche*, l. V, p. 237. Venise, 1688.

[2] *Storia di Guazzo*, p. 199. Paruta, Sagredo.

aux Ottomans plusieurs prétextes de guerre : pendant le siége de Koron, le provéditeur Girolamo Canale, commandant les forces maritimes de la république à Candie, avait attaqué l'escadre d'un des plus célèbres corsaires musulmans de cette époque, connu sous le nom du Jeune Maure d'Alexandrie, lui avait pris son vaisseau-amiral, quatre galères, et en avait coulé bas deux autres; cet engagement avait coûté la vie à trois cents janissaires et à mille esclaves. Le Jeune Maure, saignant de huit blessures, s'était jeté à la mer; mais il en avait été retiré par les Vénitiens, qui, après avoir réussi à le guérir, le renvoyèrent sur la côte d'Afrique avec les galères capturées, afin de ne donner à Souleïman aucun sujet de rupture. Vers la même époque, deux navires ottomans entrés dans des ports vénitiens pour y charger du blé, ayant été confisqués par la république, le doge fit partir pour Constantinople le secrétaire de la Pregadi, Daniele di Federici [1], avec la mission d'excuser cette mesure, comme n'ayant été qu'une méprise; l'influence d'Ibrahim, qui était encore aux affaires, leva toute difficulté, et cet incident n'eut pas de suite [III]. Après la campagne de Perse et pendant les négociations activement conduites à Constantinople par l'ambassadeur français Laforêt, et le Ragusain Don Serafino di Gozi [IV], Souleïman envoya pour la quatrième fois l'interprète de la Porte à Venise; Younisbeg devait exhorter le sénat à veiller plus strictement à l'exécution des traités, et à se liguer avec

[1] Paruta, l. VII, p. 543. Sagredo, l. IV, p. 203.

François I[er] contre Charles-Quint [v]; il avait ordre d'insinuer qu'une armée et une flotte ottomanes étaient prêtes à appuyer les demandes de la Porte. Venise, qui tenait autant à maintenir sa neutralité entre François I[er] et Charles-Quint que ses relations d'amitié avec Souleïman, combla l'ambassadeur d'égards, et le congédia en protestant de ses intentions pacifiques; mais elle éluda la proposition qui lui fut faite d'entrer dans la ligue projetée contre la maison d'Autriche. Cette réponse lui avait été dictée par l'espoir que le Sultan, plus puissant sur terre que sur mer, aimerait mieux tourner ses armes contre la Hongrie qu'entreprendre une guerre dans l'Adriatique. En même temps, la république donna ordre à Tomaso Mocenigo de se rendre sans délai à Constantinople pour présenter à Souleïman les félicitations du doge sur l'heureuse issue de la campagne de Perse, et se plaindre de la confiscation de plusieurs navires vénitiens, de l'élévation des droits sur les importations de Venise en Syrie, de l'interceptation des lettres du baile, et de plusieurs autres infractions aux traités [1]. Ayaz-Pascha, qui voulait sincèrement la continuation de la bonne intelligence qui régnait depuis si long-temps entre Venise et Constantinople. excusa les mesures contre lesquelles réclamait Mocenigo, et promit d'y remédier. Ces assurances ne contribuèrent pas peu à faire nourrir au sénat l'illusoire espérance que les immenses préparatifs qui se faisaient dans les ports ottomans étaient destinés contre Tunis ou Naples [2].

[1] Paruta, l. VIII, p. 573. — [2] *Ibid.*, p. 574.

Dès le mois de mai 1537 [1]. Souleïman, suivi de ses deux fils, Mohammed et Sélim, partit de Constantinople, à la tête de son armée, pour Valona. La flotte, sous les ordres de Khaïreddin-Barberousse, fit voile en même temps vers l'Adriatique [2]. Après la perte de Tunis, Barberousse s'était rendu à Alger, d'où il avait appareillé, avec vingt-sept galères, pour les îles de Mayorque et de Minorque; il avait pillé Mahon, puis s'était rapidement reporté sur les côtes d'Afrique avec cinq mille sept cents prisonniers, avait occupé Biserta, chemin faisant, et était enfin retourné à Constantinople [VI], où le Sultan, avant son départ, lui avait ordonné de reprendre la mer, et lui avait conféré la dignité de kapitan-pascha [3]. L'amiral de Charles-Quint, Andrea Doria, prince de Melfi, était alors à l'ancre dans le port de Messine; il n'en sortit que le 17 juillet, lorsqu'il eut appris l'approche de la flotte ennemie. Informé que dix vaisseaux ottomans richement chargés venaient de quitter le port d'Alexandrie, il leur donna la chasse, les prit, sans éprouver grande résistance, et les livra aux flammes. Le 22 juillet, Doria rencontra, à la hauteur de l'île de Paxo, douze galères turques commandées par Ali Tschelebi, kiaya du sandjakbeg de Gallipoli, et les attaqua une heure avant le lever du soleil. Il se tenait debout sur le banc de sa galère, revêtu d'un pourpoint cramoisi, une épée nue à la

[1] *Journal* de Souleïman. Ferdi, f. 256-263. Il faut lire dans Paruta, l. VIII, p. 577 : *Solimano dunque il quale partito nel principio del mese di Maggio*, et non *Marzo*.

[2] Ferdi, f. 245. — [3] *Ibid.*, f. 250.

main : autour de lui étaient rangés plusieurs nobles en habits blancs. Le combat fut des plus acharnés et dura une heure et demie ; pas un homme des équipages turcs n'échappa à la mort ; Doria lui-même fut blessé au genou. Ayant appris que Barberousse le poursuivait avec une flotte de cent navires, il se retira devant des forces aussi supérieures, et rentra à Messine avec les douze galères qu'il avait prises [1]. Khaïreddin-Barberousse, accompagné de Loutfi-Pascha, se dirigea vers les côtes de la Pouille, car son ambition et celle de Souleïman étaient de renouveler en ce pays les conquêtes de Mohammed II. Huit mille cavaliers, des fantassins en nombre encore plus considérable, et une formidable artillerie de siége, furent débarqués sur la plage de Castro, près d'Otranto. Le traître Pignatelli saccagea lui-même sa patrie à la tête de la cavalerie turque, et ce fut lui qui persuada à la garnison de Castro de se rendre [2]. Ugento et d'autres châteaux-forts firent aussi leur soumission, confians dans la parole que l'ennemi leur donna, mais qu'il ne tint point. Pendant un mois, les Turcs ne cessèrent de ravager ces belles contrées, et, à leur départ, ils en emmenèrent plus de dix mille habitans en esclavage [3]. Des côtes de l'Italie, Khaïreddin alla à Prevesa, pour punir les Albanais de ré-

[1] *Storia di Guazzo*, p. 197. Caroli Sigonii, *de Vita Andrea Auriæ*, p. 64.

[2] *Storia di Guazzo*, f. 197. *Doria's Begebenheiten in Gœbels Beitrægen zur Geschichte Carl's V*, p. 45. Paruta, p. 603. Hadji-Khalfa, *Histoire des Guerres maritimes*, f. 22. Ferdi, f. 246 et 263.

[3] *Storia di Guazzo*, p. 198.

centes agressions [1]. Cependant la guerre n'avait pas encore été déclarée à la république; et Younisbeg parut pour la cinquième fois à Venise, chargé de faire des réclamations au sujet de la prise d'un navire turc par le Dalmate Nassi de Zara, et de la croisière d'une flotte vénitienne sous les ordres de Jérôme Pesaro dans les eaux de Corfou. Malheureusement quatre galères de la Seigneurie avaient donné la chasse, dans le canal de Corfou, aux trois galères d'Younisbeg, qui, vivement pressées, étaient allées échouer près de l'île de Cimera; les habitans avaient maltraité les naufragés, et ne les avaient relâchés qu'après avoir appris le rang d'Younisbeg [2]. Le baile Orsini demanda, au nom du Sultan irrité de cette violation du droit des gens, la punition de l'imprudent qui avait rompu la paix. Le sénat fit mettre en prison le comte Gradenico qui avait donné la chasse aux galères d'Younisbeg, et ordonna au provéditeur Contarini, qui s'était emparé d'un navire turc, de comparaître devant le tribunal des Avogadori [3]. Mais avant que la colère du Sultan eût pu être désarmée par cette satisfaction, Doria sut l'exciter encore, en écrivant à Jérôme Pesaro une lettre conçue de manière à laisser sup-

[1] Doria (Gœbel, p. 46) commet une grande erreur en disant que Khaïreddin avait été déposé pendant quelque temps de la place de kapitan-pascha, et qu'il avait eu pour successeur Loutfi-Pascha; Khaïreddin garda cette dignité jusqu'à sa mort. Voyez *Histoire des Guerres maritimes* et les *Tables chronologiques* de Hadji-Khalfa.

[2] Paruta, l. VIII, 596, le 23 juillet. Guazzo, f. 196.

[3] Paruta, l. VIII, p. 602.

poser une secrète intelligence entre eux, et en ayant soin de la faire intercepter dans l'Adriatique par les Turcs; le manége de Doria avait pour but de forcer les Vénitiens à sortir de leur neutralité, en ajoutant des griefs factices à ceux qu'avait déjà contre eux le Sultan. Barberousse, qui n'avait pu oublier la capture des douze galères par la flotte impériale, poussait de son côté Souleïman à la guerre. L'armée d'expédition qui ravageait la Pouille, sans oser rien entreprendre sur Otranto ni Brindisi, fut rappelée, et la conquête de Corfou résolue [1].

Corfou, grande île située comme un avant-poste à l'entrée du golfe de Venise, a cent vingt milles de circuit et s'étend de l'est à l'ouest, en forme de demi-lune ou de faucille, ce qui lui avait valu dans l'antiquité le nom de *Drepanon* (la faucille); elle était appelée aussi *Schera* (la rocailleuse), *Pheacia*, de ses habitans les Phéaciens, célèbres par leur amour pour la musique et les festins, et enfin *Corcyra* [2], d'où dérive son nom actuel de Corfou. L'auteur de l'Iliade nous a fait connaître l'aveugle et divin chanteur Demodocos, qui charmait avec sa lyre les Phéaciens dans les magnifiques jardins du roi Alcinoüs [3]. Celui qui avec Thucydide est entré dans les secrets de la guerre du Péloponèse et a étudié dans le caractère politique des Grecs d'alors celui des Grecs d'aujourd'hui, sait

[1] Paruta, l. VIII, 603.

[2] Voyez sur le nom *Corcyra* Wachter, et Stellini dans ses notes des *Illustrazioni Corciresi*, par Andrea Mustoxidi, Milan, 1811. I, p. 24.

[3] *Odyssée*, chant VIII.

que la rivalité de Corinthe et d'Athènes eut pour objet la possession de Corcyre, et que cette rivalité amena la guerre de vingt-sept ans dans laquelle fut versé le sang le plus pur de la Grèce, les batailles navales de Sybote et de Patras, les siéges de Platée et de Potidée, de Chalcidice et de Mitylène, le barbare massacre des prisonniers de Mitylène et de Platée [1], le meurtre des généraux Nicias et Démosthènes [2], le combat d'Ægospotamos [3], et enfin la suprématie de Lacédomone sur Athènes. Après l'extinction de la liberté grecque, Corcyre eut à subir la domination des Barbares; par la suite, l'arrogance de la reine d'Illyrie, Teuta, attira sur l'île la colère et les armes de Rome. L'allié des Carthaginois, Philippe de Macédoine, essaya, mais vainement, d'enlever aux Romains leur nouvelle conquête. Corcyre fut le théâtre de la guerre entre Rome et Persée, et fut illustrée par les actions ou la présence de plusieurs Romains d'un grand nom. Marcus Terentius Varro sauva à Corcyre, par sa prévoyante activité, l'équipage de l'escadre romaine qu'il devait conduire contre les pirates de l'Adriatique, sous le commandement supérieur de Pompée [4]. Caton d'Utique, à son retour de Chypre, perdit à Corcyre, dans l'incendie de ses tentes, les registres de son administration; accident qui servit à faire briller davantage la confiance du sénat en sa pro-

[1] Thucydide, IV, 32, 68, 81. — [2] *Ibid.*, VII, 86.

[3] Xénophon, *Hist. Græca Olymp.*, XCIII, an. 3 et 4.

[4] Varro, *de Re rusticâ*, l. I, 4. Plutarque, *Vie de Pompée*.

bité [1]. Cicéron, dans son voyage de Rome en Cilicie et de Cilicie à Rome, relâcha sept jours à Corcyre et sept autres jours à Cassope [2]. Pendant la guerre civile entre César et Pompée, Marcus Bibulus vint mouiller dans la rade de Corcyre pour observer les mouvemens du vainqueur des Gaules avec une flotte de cent dix navires. Caton rassembla dans l'île les restes des cohortes vaincues à la bataille de Pharsale et les sénateurs fugitifs; c'est encore de là que Domitius Æno-barbus surveilla la mer Ionienne après la bataille de Philippes. Tibulle y tomba malade de la fièvre [3], et Agrippine s'y arrêta quelque temps avec ses enfans et les cendres de Germanicus [4]. Les Normands, sous Bohémond, fils de Robert, et sous Roger Ier, roi de Sicile, enlevèrent deux fois Corcyre aux Byzantins [5]. Lors du partage de l'empire de Constantinople entre les Latins, l'île échut aux Vénitiens, qui au commencement du treizième siècle, sous l'administration du doge Ziano, la donnèrent en fief à des familles nobles [VII]. Plus tard, Corcyre passa de la domination des rois de Naples à celle de Venise, et le doge Antonio Venier lui assura, vers la fin du quatorzième siècle, de nouveaux priviléges.

Un mois après la chasse donnée aux galères d'You-

1 Plutarque, *Vie de Caton*.

2 Cicéron, *Ep. ad Famil.*, l. III, 5 et 6; XVI, 2 et 9; *ad Att.*, V, 9 et 2.

3 Alb. Tib., Élégie III. — 4 Tacitus, *Ann.*, l. VIII.

5 Mustoxidi, *Illustrazioni Corciresi*, II, p. 151 et 155. D'après Dand., *Chron.* Romuald, *Chron. Facel. Ist. Sicul.* Tec. II, l. VII.

nisbeg par Gradenico, Souleïman envoya à Khaïreddin-Barberousse, de ses campemens de Valona [VIII], l'ordre de mettre à la voile pour Corfou; en conséquence, la flotte ottomane appareilla pour l'île, et y débarqua le corps d'armée de Loutfi-Pascha, fort de vingt-cinq mille hommes et de trente canons (25 août). L'arrivée des Turcs fut immédiatement signalée par le sac de Potamo, à trois milles seulement de la forteresse [1]. Quatre jours plus tard abordèrent dans l'île les vizirs Ayaz-Pascha et Moustafa-Pascha, le beg-lerbeg de Roumilie, l'aga des janissaires, l'aga des akindjis, avec un corps de vingt-cinq mille hommes; pendant trois jours et trois nuits, ils ne cessèrent de ravager le pays [2].

Cependant les Vénitiens renfermés dans Corfou ne restaient pas inactifs; de nombreuses pièces d'artillerie furent hissées sur les bastions, des barricades élevées dans la ville avec des poutres et des abattis d'arbres. Le 1er septembre, les assiégeans braquèrent sur le rocher de Malipiero, à un mille de la forteresse, un canon d'un calibre de cinquante livres; en trois jours cette pièce ne lança que dix-neuf boulets, dont cinq seulement atteignirent leur but; les autres volant par-dessus la ville tombaient au-delà dans la mer [3]. Le 2 septembre, Souleïman dressa ses tentes à Bastia sur le continent en face de Corfou, et le grand-vizir Ayaz-Pascha et Khaïreddin envoyèrent de leurs ga-

[1] Marmora, *Historia di Corfu*. Venezia, 1672, p. 236-240. — [2] *Ibid.*, p. 301.

[3] *Storia di Guazzo*, p. 202.

lères, contre les forts, quelques boulets qui, mal dirigés, allèrent mourir sur la rive orientale de l'île près de Cardachio [1]. Un orage terrible suspendit les travaux de l'armée de siége, mais n'empêcha pas Ayaz-Pascha de s'avancer, au milieu de la nuit, jusqu'au bord du fossé de la ville pour reconnaître les fortifications. Sur le rapport d'Ayaz, le Sultan fit sommer le commandant de se rendre, par un marchand de Corfou, pris quelques jours auparavant avec son navire. Il s'engagea à respecter la vie et les biens des assiégés, et donna l'assurance que les chefs turcs qui, dans l'expédition de la Pouille, avaient violé les capitulations signées et emmené les habitans en esclavage, avaient été punis de mort, et que les prisonniers avaient été renvoyés dans leur patrie. Les provéditeurs ne firent pas de réponse à la demande de Souleïman [2]. L'artillerie des assiégés, sous le commandement d'Alessandro Tron, fut mieux dirigée que celle des Ottomans : deux galères furent coulées à fond, et quatre hommes tués dans les fossés d'un seul boulet [3]. Ce dernier effet produit par un seul coup de canon, et alors réputé prodigieux eu égard à l'état de l'artillerie, détermina le Sultan, s'il faut en croire les historiens ottomans, à lever le siége, parce que, disait-il, la mort d'un seul musulman ne saurait être compensée par la

[1] C'est de ce jour que le *Journal* date la résolution prise par le Sultan de retourner à Constantinople. Loutfi-Pascha ne dit que peu de mots sur ce siége dont il avait la direction en qualité de serdar.

[2] *Storia di Guazzo*, f. 203. — [3] *Ibid.*

prise de mille forteresses [1]. Le palais de Brami, le village de Potamo, le rocher de Malipiero étaient occupés par les Turcs qui y avaient établi leurs postes principaux. Souleïman attaqua à quatre reprises différentes le fort S.-Angelo, situé sur une montagne près du cap Otranto, et mieux fortifié encore que la capitale de l'île [2]. La résistance invincible rencontrée par le Sultan lui fit résoudre son départ. Le 7 septembre, les troupes commencèrent à s'embarquer, et huit jours après l'île était délivrée de la présence des Turcs; mais ils se vengèrent de leur échec devant Corfou par l'incendie de Butrinto et la conquête de Paxo [3].

Six semaines plus tard, Souleïman faisait son entrée à Constantinople (1er novembre). Avant l'ouverture de cette campagne qui répondait si peu à ce qu'elle avait promis, Khosrewbeg, gouverneur de Bosnie, et Mourad, voïévode de Verbozen [4], avaient fait des entreprises plus heureuses contre plusieurs châteaux-forts de Dalmatie. Après plusieurs expéditions couronnées d'un plein succès, Khosrew et Mourad mirent le siége devant le château de Klis [5], qui, situé sur un roc inac-

[1] Ali, xxxve récit, f. 249. D'après lui, Petschewi raconte à cette occasion qu'au siége de Warasdin, en 1590 (1007 de l'hégire), par Mohammed Satourdji-Pascha, un boulet avait fracassé les jambes de huit soldats turcs alignés sur le même rang, et que cinq d'entre eux étaient morts des suites de leurs blessures.

[2] *Storia di Guazzo*, p. 203.

[3] Marmora, p. 210. Paruta, *Storia Venez.*, l. VIII, p. 613.

[4] Petschewi, p. 65. Les historiens hongrois appellent Albourad sandjak de Verbosen. Schimek, p. 217.

[5] Petschewi, f. 65. Djelalzadé, f. 195. Solakzadé, f. 112. Ali, f. 249. Istuanfi, l. XIII. Catona, XX, p. 1042. Ferdi, f. 254.

cessible, avait jadis servi de retraite au roi Bela et à ses enfans lors de l'invasion de la Hongrie par les Tatares. Ils firent construire deux forts pour couper tout secours à ce château, et forcer ainsi par la famine la garnison à se rendre [1]. Pierre Crussich, qui accourut pour délivrer Klis à la tête de cinq mille hommes, fut complètement battu; un très-petit nombre de ses soldats put trouver son salut dans la fuite. Le commandant de Klis, à la vue de la tête sanglante de Crussich que les Turcs avaient mise au bout d'une pique, perdit tout espoir de délivrance, et fit sa soumission [2]. Mourad prit successivement les châteaux de Bozko, Berizlo et Obrovaz [IX]. D'un autre côté, Khosrewbeg, gouverneur de Bosnie, et Mohammed-Pascha Yahyaoghli, malgré la paix signée entre la Porte et Ferdinand, rivalisaient entre eux d'attaques contre la Hongrie. Ferdinand, afin d'arrêter ces incursions, rassembla à Kaproncza, sur la rive droite de la Drave, une armée forte de seize mille fantassins et de huit mille cavaliers; ces derniers, presque tous hussards, étaient sous les ordres de Louis Pekry, Paul Bakics, et du chef de brigands, Ladislas More, qui venait d'être gracié. On remarquait parmi les autres chefs, le Bohême Aubert Schlick, l'Autrichien Jules comte de Hardek, le Styrien Jean Ungnad, le Carynthien Erasme Mager, le Tyrolien Louis comte de Lodron, et Katzianer de la Carniole, général en chef de l'armée [3].

1 Petschewi, f. 65. Djelalzadé, f. 195. Solakzadé, f. 112. Ali, f. 249. Istuanfi dans Catona, XX, p. 1042. *Storia di Guazzo*, f. 208. Ferdi, f. 254.
2 Istuanfi, l. XIII. — 3 Istuanfi dans Catona, XX, p. 1045.

Dès que le gouverneur de Semendra, Yahyaoghli Mohammed-Pascha, eut appris que l'armée hongroise s'était concentrée à Kaproncza, il dépêcha des courriers à son frère Ahmedbeg d'Aladjahissar, à Khosrewbeg, gouverneur de Bosnie, à Djâfer, beg de Zwornik, et au voïévode Mourad, pour les presser d'accourir auprès de lui à Vucovar [1]. Cependant l'armée de Katzianer suivie d'un parc d'artillerie de quarante-neuf pièces, dont huit de gros calibre [2], avait passé la Karaschitza près de Valpo, et s'était avancée jusque sous les murs d'Essek, dont elle devait former le siége; mais harcelée sans cesse par Mohammedbeg, elle dut se borner à se tenir sur la défensive. Des nuées de Valaques, Bohémiens, Tschaïkistes, Nassadistes (matelots du Danube), Martoloses (soldats de Servie, gardiens des frontières) [3]; fondirent sur les abords du camp des Hongrois, à qui ils enlevèrent les chevaux et les bœufs de leur artillerie, et coupèrent les vivres et les munitions; le camp fut bloqué de si près, qu'aucun soldat n'osait franchir les lignes des retranchemens. L'espoir de trouver des provisions à Erdœd détermina Katzianer à battre en retraite; mais au passage de la Vouka, le pont se rompit sous les gros canons qui s'abîmèrent dans les flots. Forcé d'abandonner son artillerie de siége [4], Katzianer lia ensemble par des chaînes ses pièces de campagne et ses chariots, et les

[1] Petschewi, f. 69.

[2] Petschewi, f. 69, appelle les gros canons *balyemez*, c'est-à-dire *ceux qui ne mangent pas de miel.*

[3] Petschewi, l. c., et Istuanfi. — [4] *Ibid.*

disposa sur deux rangs, entre lesquels son armée marchait comme entre deux remparts mobiles. A Deakovar, il rencontra Yahyaoghli et le conquérant de Klis. Mouradbeg, à la tête de l'élite de leurs martoloses. Cependant l'armée chrétienne franchit la crète élevée du mont Vertizo par une neige battante; mais en arrivant dans le pays plat, elle trouva la cavalerie turque qui l'attendait au passage [1]. Le samedi, 1er décembre 1537, les cavaliers des deux partis en vinrent aux mains, et dans ce premier engagement, Paul Bakics, qui s'était acquis tant de gloire dans la défense de Vienne et de Güns, et qui dans les environs de Neustadt avait anéanti le corps de Kasimbeg, tomba avec ses plus braves compagnons sous une grêle de balles. Le soir de ce même jour, Katzianer campa dans la plaine qui s'étend entre Goria et Schirokopolyé; il n'avait à choisir qu'entre deux issues, l'une qui conduisait par Kasika à Valpo, à travers une forêt longue de trois lieues, l'autre qui, laissant Goria sur la gauche, aboutissait au château-fort de Sainte-Elisabeth, appartenant au chef de brigands gracié, Ladislas More. Le général en chef convoqua un conseil de guerre pour aviser aux moyens de sortir de la position critique où se trouvait l'armée : on décida, après de longues discussions, que la retraite serait continuée par Valpo; mais Ladislas More partit dans la nuit pour son château, et fut suivi par Jean Ungnad et l'évêque Simon Erdœdy, qui entraînèrent leurs troupes avec

[1] Pessel, *Siége de Vienne*.

eux; Louis Pekry et Katzianer lui-même désertèrent lâchement le camp avant le jour. Le comte de Lodron se vit à son réveil abandonné par les troupes de Hongrie, de Styrie et de Carniole; bien déterminé à vaincre ou à mourir, il résolut de disputer pied à pied le terrain aux Ottomans, avec les Tyroliens, les Autrichiens, les Carynthiens et les Bohêmes [1]. Il parcourut les rangs à cheval, exhortant ses troupes à faire leur devoir en leur représentant la honte de la fuite, lorsqu'un soldat lui cria : « Tu as beau parler, Lodron; avec tes six pieds il t'est plus facile de fuir qu'à nous avec deux. » A ces mots, Lodron descendit de cheval, perça de son épée son audacieux interlocuteur, et dit à ses compagnons d'armes : « Frères, je combattrai avec vous à pied [2]. » Il fit distribuer ses chevaux aux malades et aux blessés, et donna l'ordre de se mettre en marche; à peine avait-il quitté son camp qu'il fut attaqué par la cavalerie turque (2 décembre 1537). Mager, capitaine du contingent de Carynthie, attira le premier sur lui par son casque brillant et son panache les regards et les armes de l'ennemi; assailli de toutes parts, il succomba, mais non sans avoir chèrement vendu sa vie. Les Autrichiens furent taillés en pièces, après avoir vu leurs chefs Kunringer, George Taifel, Gebhart Belzer, Léonard Lamberg tomber entre les mains des Turcs, et Nicolas, comte de Thurn, s'enfuir quoique blessé. Mais rien n'égala la boucherie que les Turcs firent des Bohêmes que leur chef Albert

[1] Istuanfi, l. XIII; et d'après lui, Engel et Fessler.

[2] *Ibid.*, éd. de Cologne, p. 216.

Schlik avait honteusement abandonnés dès le commencement de l'action. Lodron, grièvement blessé à la tête et à la poitrine, fut repoussé avec ses Tyroliens jusque sur les bords d'un étang; ainsi acculé et ne pouvant plus résister aux ennemis qui l'enveloppaient de tous côtés, il se rendit avec trois bannières, sur la sommation de Mouradbeg de Klis, qui, brave lui-même, savait estimer les braves. Les prisonniers furent envoyés à Constantinople; mais Lodron dont les blessures ne laissaient point d'espoir de guérison fut tué par ses gardiens d'après les ordres de Mohammedbeg. Le camp et toute l'artillerie furent la proie des vainqueurs. Parmi les canons tombés au pouvoir des Ottomans, un surtout se faisait remarquer par sa longueur et son calibre; nous le verrons reparaître trente ans plus tard au siége de Szigeth, et dans les dernières guerres de la fin du seizième siècle, sous le nom de *Katzianer* [1]. Les têtes de Paul Bakics, de Lodron et de Mager furent envoyées à Constantinople [2]. George Taifel et Gebhard Belzer furent échangés par la suite contre Mouradaga, fait prisonnier dans un engagement et retenu en captivité par Thomas Nadasdy. Les fuyards Pekry et Katzianer furent incarcérés à Vienne: le premier perdit la vue dans les cachots de Grætz et d'Inspruck, et n'en sortit qu'après une captivité de sept ans; le second s'échappa du fort de Kostaniza, entama des négociations avec Mohammed, sandjakbeg de Bosnie, et fut tué par Zrini qu'il avait

[1] Dans le Silaniki, *Kotschian topi*.

[2] Istuanfi, l. XIII, p. 216, éd. de Cologne.

invité à un festin, dans l'intention de l'entraîner avec lui dans sa trahison [1].

Pendant que ces événemens se passaient en Hongrie et que Souleïman, mécontent de l'issue de son entreprise sur Corfou, quittait les côtes de l'Albanie et retournait à Constantinople, la guerre n'en continuait pas moins avec Venise par terre et par mer. Immédiatement après la levée du siége de Corfou, le vizir Kasim [2], sandjak de Morée, reçut ordre de se rendre sous les murs de Malvasia et de Napoli di Romania pour en former le siége; après la cession de Koron et de Modon, ces deux places étaient seules restées aux Vénitiens, conformément au traité conclu entre la république et Bayezid II. Le kapitan-pascha Khaïreddin-Barberousse, après que le serasker Loutfi eut ramené dans l'arsenal de Constantinople les deux tiers de la flotte, parcourut l'Archipel avec soixante-dix galères et trente galiotes, pour conquérir les îles qu'y possédaient encore les Vénitiens. Plusieurs d'entre elles se rendirent à la première sommation, soit faute de moyens de résistance, soit par la terreur qu'inspirait le nom seul de Khaïreddin-Barberousse. De ce nombre furent : Syra ou Syros, vantée par Homère [3] pour ses

[1] Istuanfi. Petschewi, f. 70. La confirmation de la trahison de Katzianer par la bouche de l'historien ottoman doit faire taire toute espèce de doutes sur la réalité de ce fait. On pardonnera plus facilement aux Ottomans, tels que Djelalzadé, f. 200; Solakzadé, f. 112; Ali, xxxve récit, f. 247; Loutfi, f. 83 et 84, et Ferdi, f. 272, d'écrire *Kotschian* au lieu de *Katzianer*, qu'à Istuanfi et à Cantemir (*Soliman I*, n. 15) de transformer ce nom en celui de *Cozianus* et de *Cophan*.

[2] Paruta, p. 164. — [3] Homère, *Odyssée*, XV, 402.

riches troupeaux de moutons, son vin et son blé, patrie d'un des plus anciens philosophes de la Grèce, Perekydes, qui enseigna le premier l'immortalité de l'ame, et initia Pythagore à l'ancienne philosophie orientale [1]; Scyros où Achille, caché par les soins de sa mère sous des vêtemens de femme parmi les esclaves du roi Lycomède, fut cependant reconnu par Ulysse, et où naquit Deidamia [2] qu'Achille, pendant sa retraite, rendit mère de Pyrrhus; Jura, anciennement Gyarus [3], petite île de rochers, qui, sous les empereurs romains, était un lieu d'exil très-mal famé, et que Juvénal conseillait de mériter par des crimes, à ceux qui voulaient gagner de l'influence en mettant à profit la dépravation des Romains; Pathmos, roc aride et sans végétation, où l'évangéliste fit son Apocalypse [4], et dont les ports nombreux servaient de refuge aux corsaires de l'Archipel; Nio, appartenant à la famille Pisani [5], l'ancienne Jos qui disputa à six autres villes l'honneur d'être la patrie d'Homère, et fit élever un mausolée au grand poëte; Stampalia, possession des Quirini, l'ancienne Astypalæa, appelée par les Cariens Pyrrha, puis Pylæa [6]; enfin Egine, l'ancienne Œnone, la rivale d'Athènes par ses arts et sa marine, et à jamais célèbre par la bataille de Salamine, par son temple de Jupiter, et par sa richesse qui ne cessa d'être une source de malheurs pour elle depuis la domination

[1] Diogen. Laërt. Suidas. Cicero, *Quest. Tusc.*, l. I.

[2] Propertius. — [3] Juvenal, sat. I. — [4] Tournefort, t. II, lettre X. — [5] Tournefort, t. I, lettre VI.

[6] Stephanus Byzantinus, *de Urbibus*. Θεων θραπεζα.

des Grecs jusqu'à celle des Ottomans. Cette île fut d'abord prise par les Athéniens qui en massacrèrent et transplantèrent les habitans [1], puis par le consul romain Publius Sulpicius qui traîna presque toute la population en esclavage, et enfin par Khaïreddin-Barberousse, qui en emmena six mille prisonniers [2]. Mais l'amiral ottoman trouva plus de résistance dans les îles de Paros, d'Antiparos, de Tiné et de Naxos, résistance qui n'empêcha pas et ne fit qu'en ajourner la conquête. Paros, célèbre par son marbre, fut habitée d'abord par les Cariens et les Phéniciens, puis par les Arcadiens et les Crétois; le chef de ces derniers lui donna son premier nom qu'elle transmit elle-même à ses colonies de la Propontide et de l'île de Thasus non loin des côtes de Thrace [3]. Le géographe byzantin Stephanus cite les six noms qu'avait eus successivement cette île avant celui de Paros [4]. Il rapporte également le proverbe grec : *se conduire en Parien,* c'est-à-dire comme un homme perfide et sans foi ; cette réputation avait été acquise aux habitans de l'île, parce qu'assiégés par Miltiade, ils n'observèrent pas la promesse qu'ils avaient faite de se rendre [5], et refusèrent de payer les cent talens que Miltiade avait stipulés pour prix de la levée du siége. Thémistocle leur imposa

1 Thucydide, I, 105, 108; II, 27; IV, 57.

2 Paruta, l. VIII, p. 616.

3 Mannert, *Géographie,* t. IX, p. 75, d'après Strabon et Stephanus.

4 Demetrias, Zacynthos, Hyria, Hyleessa, Minoas, Cabarnis.

5 Stephanus, *de Urbibus.* Hérodote, VI, 132. Cornelius Nepos, dans *Miltiade.*

plus tard un tribut; pendant la guerre du Péloponèse. l'amiral Théramène frappa de contributions les classes élevées de l'île et les soumit au parti de la démocratie [1]. Après avoir été possédée par les Ptolémée et Mithridate, elle tomba de nouveau sous la domination d'Athènes, puis sous celle de Rome et de Byzance. Plus tard elle fut incorporée aux Etats vénitiens, et échut en partage à la famille des Sommariva, ensuite à celle des Crispo, et enfin à celle des Venieri, qui avaient donné à Sagredo la survivance de leur propriété. Sagredo défendit vaillamment ses futures possessions contre Khaïreddin; mais après quelques jours de résistance, la poudre lui manquant, il dut se rendre à discrétion; le vainqueur emmena en esclavage un grand nombre d'habitans, parmi lesquels Sagredo lui-même [2]. L'île de Tiné, l'ancienne Tenos, appelée aussi Hydrussa à cause de ses sources abondantes, s'était d'abord soumise aux armes ottomanes; mais, secourue par les Candiotes, elle se révolta, chassa les Turcs, et resta pendant deux cents ans sous la domination de Venise dont elle fut la dernière possession dans l'Archipel.

De toutes les îles de l'Archipel, Naxos fut la seule qui signa avec Barberousse un traité par lequel elle se reconnaissait tributaire de la Porte, et s'engageait à lui payer cinq mille ducats par an. Mais sa soumission ne put la racheter du pillage; bien que le duc Grispo eût payé immédiatement le tribut de la première année, l'amiral ottoman enleva de l'île près de

[1] Diodore, XIII, 48. — [2] Paruta, p. 617. Sagredo, p. 247.

vingt mille ducats tant en argent qu'en marchandises [1]. La reine des Cyclades, Naxos, dont Dionyse devint le maître par son union avec Ariadne qu'avait abandonnée Thésée, étendait sa domination dès la plus haute antiquité sur Paros, Andros et les autres îles qui se groupent autour d'elle. Changeant successivement de nom et d'habitans, elle fut d'abord appelée par les Thraces Strongyle [2], à cause de sa forme ronde; puis, par les princes thessaliens, Dia; et enfin Naxos, du nom du chef des Cariens qui plus tard furent remplacés par une colonie grecque. Les Grecs repoussèrent avec succès la première entreprise dirigée contre eux par le gouverneur persan de Milet, Aristagoras, qui, à l'instigation de plusieurs émigrés de Naxos, voulait leur reconquérir leur patrie; mais lorsque la flotte persane sous Datis ravagea les îles de la mer Egée, Naxos ne put se soustraire au sort commun; ses temples furent détruits et ses habitans traînés en esclavage [3]. Se ressouvenant des maux de l'invasion persane, Naxos envoya une flotte et une armée combattre pour la liberté de la Grèce, dans les immortelles journées de Salamine et de Platée [4]. Elle passa depuis sous la domination romaine; Antoine, après la bataille de Philippi, l'abandonna aux Rhodiens, mais il ne tarda pas à la leur reprendre. Lorsque les Croisés se furent partagé l'empire de Constantin, Venise ayant permis à ses nobles de soumettre les îles de l'Archipel pour leur propre compte, Marco Sanuto s'empara de Naxos,

[1] Paruta, VIII, p. 617. Sagredo, l. V, p. 245.

[2] Diodore, V. — [3] Hérodote, VI, 96. — [4] Diodore, V, 52.

Paros, Antiparos, Milo, Argenteria, Siphanto, Polyandro, Nanfio, Nio et Santorin [1], et reçut de l'empereur Henri le brevet de duc de l'Archipel. Jean Grispo, qui s'engagea à un tribut annuel envers la Porte, était le vingtième duc de l'île depuis Sanuto, et Naxos la dixième [2] des îles vénitiennes que Khaïreddin soumit dans ses courses au descendant d'Osman.

Napoli di Romania, dont la mythologie fait remonter la fondation à Nauplios, fils de Neptune, fut assiégée par les Ottomans pendant dix-huit mois à dater de la délivrance de Corfou. Cette place, bâtie sur une langue de terre qui se projette dans la mer, s'élève d'un côté sur des rochers inaccessibles, et de l'autre baigne ses pieds dans les flots; un fort, construit sur un rocher isolé, interdit l'entrée du port aux vaisseaux ennemis. Le point naturellement le plus faible de la place, celui qui la réunit au continent et qui est dominé par le mont Palamède, est aussi le mieux fortifié par des bastions et des tours. L'accès de la ville, resserré de ce côté entre la montagne et la langue de terre, n'offre à une armée assiégeante qu'un passage hérissé de difficultés; au-dehors du port, le rivage escarpé défend tout débarquement, et des bas-fonds nombreux ne laissent pas même approcher les vaisseaux d'un certain tonnage [3]. L'importance et la po-

[1] Tournefort, *Relation d'un Voyage dans le Levant*, I, p. 254.

[2] Scyros, Jura, Pathmos, Stampalæa, Nio, Égine, Paros, Antiparos, Tiné, Naxos.

[3] Paruta, p. 615. Coronelli, *Mémoires historiques et géographiques*. Voyez aussi l'*Egeo redivivo* du même auteur, p. 47.

sition inexpugnable de Napoli avaient attiré sur elle les armes de Mohammed-le-Conquérant; mais sa fortune l'avait abandonné sous les murs de cette place comme devant Belgrade et Rhodes; son fils Bayezid II, qui en résolut l'attaque après la conquête de Rhodes, de Koron et de Lepanto, ne fut pas plus heureux. Souleïman choisit Kasim-Pascha, gouverneur de la Morée, pour renouveler les efforts infructueux de ses prédécesseurs. Kasim-Pascha sortit d'Argos le 14 septembre 1537, et alla investir Napoli di Romania; il commença par enlever tout le bétail des champs; mais Vettor Busichio, commandant de la place, vengea ces déprédations en faisant deux sorties qu'il poussa jusque sous les murs d'Argos (4 et 28 octobre). Kasim-Pascha battit pendant cinq mois les environs, faisant trois fois par semaine des courses sous les murs de la ville; car le manque d'artillerie lui interdisait tout autre système d'attaque. Au mois de février, il mit en batterie quelques fauconneaux que les canons des assiégés réduisirent presque aussitôt au silence [1]. Le 5 avril, deux cents hommes de la garnison, sortis pour faire de l'eau, rencontrèrent un parti de cent Turcs, qui ne se présentaient en si petit nombre que pour enhardir l'ennemi à l'attaque; en effet, on en était à peine venu aux mains, que Kasim-Pascha déboucha avec plus de mille chevaux du versant opposé du mont St.-Elie; l'engagement fut des plus chauds, et les Naupliens, après une perte de cinquante braves, parmi

[1] *Storia di Guazzo*, p. 106-108, Venet. 1549.

lesquels leurs chefs Roncone et Vettor Busichio, rentrèrent dans la ville [1]. Kasim-Pascha pensa à tirer immédiatement parti de cet avantage en s'occupant pendant dix jours à mettre en batterie, sur le mont Palamède, des fauconneaux qui firent à la ville plus de peur que de mal. Ce ne fut que sept semaines plus tard, le 8 juin, qu'il ouvrit contre les assiégés un feu de gros canons et de bombardes; le 16 du même mois, il quitta son camp de Palao-Castro, distant de trois milles de Napoli, et vint s'établir à mille pas de la ville, près de l'église de Sainte-Vénérande. Une première attaque le rendit maître du ravelin extérieur, qu'il fortifia et d'où il foudroya les Vénitiens. Le 20 août, Kasim-Pascha braqua un canon-monstre qui lançait par jour vingt boulets de pierre de trois quintaux; les assiégés appelaient ce canon le *briseur d'os* (fraccalosso). Huit grosses pièces d'artillerie disposées sur le mont Palamède, et sept autres plus petites dressées sur le ravelin [2], firent un feu continuel sur la ville, et protégèrent, en tenant ainsi l'ennemi en haleine, les travaux des soldats qui ouvrirent une tranchée jusqu'à la contrescarpe du fossé, sur une longueur de vingt pas. Souvent les assiégés descendaient des murs pendant la nuit au moyen d'échelles, franchissaient les fossés, escaladaient la contrescarpe, tombaient sur les Turcs établis dans les tranchées, leur tuaient beaucoup de monde, et revenaient avec un

[1] *Storia di Guazzo*, V, 206.

[2] *Sacri, passavolanti*. Le mot *sacri* (de *falco sacer*, en turc *sakar*) a la même signification que le mot *faucon* et *fauconneau*.

grand nombre de prisonniers. Kasim-Pascha, las enfin de tant d'inutiles efforts et des sorties continuelles de l'ennemi, leva le siége le 14 novembre 1538, et retourna à Argos ; les Vénitiens occupèrent le mont Palamède immédiatement après son départ ; néanmoins les escarmouches continuèrent pendant tout l'hiver et la plus grande partie du printemps suivant. Après s'être retiré devant l'inébranlable défense de Pisani, commandant de Napoli, Kasim laissa un corps considérable à Argos, et se retira lui-même à Lepanto [x] [1].

Le siége de Napoli di Romania n'est qu'un épisode dans l'histoire des guerres qui signalèrent cette année du règne de Souleïman : le Sultan marcha en personne contre le prince de Moldavie ; Khaïreddin-Barberousse continua dans l'Archipel ses courses contre les Vénitiens et leurs possessions ; Souleïman-Pascha, gouverneur d'Egypte, combattit dans la Mer-Rouge les flottes portugaises. Avant de commencer le récit de ces trois campagnes, il est nécessaire de mentionner ici les importans mouvemens qui eurent lieu dans les diverses branches de l'administration.

Après la chute d'Ibrahim, Ayas-Pascha avait été, comme nous l'avons dit, élevé au grand-vizirat. Kasim-Pascha, qui à cette occasion fut nommé second vizir, ne tarda pas à être déposé pour son avarice et ses concussions, et sa place fut donnée au beglerbeg de Roumilie, Moustafa-Pascha. Loutfi-Pascha succéda à Moustafa-Pascha dans la dignité de beglerbeg,

1 *Storia di Guazzo*, f. 208.

et ne tarda pas à être nommé troisième vizir [xi]. C'est en cette qualité de vizir et de beglerbeg, que Loutfi-Pascha commanda, avec le titre de serasker, les expéditions contre la Pouille et Corfou. Lorsque Khaïr-eddin, qui avait pris dix îles sur les Vénitiens, rentra triomphalement à Constantinople, le Sultan lui fit en plein diwan la réception la plus flatteuse, tandis que Loutfi-Pascha fut momentanément disgracié. Les historiens ottomans ne nous apprennent pas la cause de cette disgrâce; ils disent seulement qu'il fut destitué et réinstallé quelques jours après [1]. Le second vizir, Moustafa-Pascha étant mort le 30 mai 1538 (1er moharrem 945), Loutfi-Pascha fut appelé à le remplacer, et eut lui-même pour successeur Mohammed-Pascha, beglerbeg de Roumilie. Khosrew-Pascha, beglerbeg d'Anatolie et frère du conquérant de Chypre, Lala Moustafa-Pascha, hérita de la dignité de Loutfi-Pascha; Roustem-Pascha passa du gouvernement du Diarbekr à celui de l'Anatolie, Balibeg du gouvernement de Roum (Amassia) à celui du Diarbekr; le sandjakbeg Houseïn fut chargé d'administrer Amassia [2]. Le nouveau sandjak de Poschega en Esclavonie fut donné au fils d'Yahyaoghli, et le gouvernement de Semendra à Arslan-Pascha, qui fut plus tard pascha d'Ofen, et dont nous aurons encore occasion de parler vers la fin du règne de Souleïman [3]. Daoud-Pascha fut nommé gouverneur d'Egypte, en remplacement de l'eunuque Souleïman-Pascha, qui

[1] Ferdi, f. 275 et 276. — [2] *Ibid.*, f. 279. Ali, XXXVIe récit, f. 250.
[3] Ali, XXXVe récit, f. 249; et Ferdi, f. 250.

commandait alors la flotte ottomane dans la Mer-Rouge [1]. Le Sultan confia pendant son absence la garde de Constantinople à Ferhadbeg, en qualité de khaïmakam, et la surveillance générale de l'Asie-Mineure au prince Moustafa, gouverneur d'Aïdin et de Saroukhan [2]. Vers la même époque, un ambassadeur de Florence apporta à Constantinople de riches présens et une lettre du duc Cosme de Médicis; le Sultan témoigna sa satisfaction de cette démarche, en engageant l'envoyé italien à prolonger son séjour à Constantinople, et en lui assignant une somme considérable pour les dépenses journalières de sa table. C'est là le premier *Tayin,* ou argent payé par le Sultan pour la bouche des ambassadeurs, dont l'histoire ottomane fasse mention [3].

La Moldavie reconnaissait depuis vingt-deux ans la souveraineté de la Porte [4], lorsque le Sultan résolut la guerre contre le prince de ce pays, Raresch, dont il avait à se plaindre. Lors de la campagne de Vienne, Teutul Logothète, ambassadeur de Raresch, prince de Moldavie, avait paru au camp ottoman établi sous

1 Souleïman-Pascha avait été appelé au gouvernement d'Égypte en 931 (1524) et y était resté jusqu'en 941 (1534). Khosrew-Pascha lui ayant succédé, fut au bout de deux ans remplacé par Souleïman-Pascha, qui fut nommé de nouveau à ces fonctions et les garda encore deux ans.

2 Ali, xxxvi[e] récit, f. 250. Djelalzadé, f. 206.

3 Ferdi, f. 279. Le même, f. 350, parle d'une seconde ambassade de Florence; il appelle le duc tantôt *Firentse Begi*, tantôt *Firentse Serdari*, c'est-à-dire le prince, le commandant de Florence.

4 En 1516. Engel, *Histoire de Moldavie,* p. 104, et le règne de Nagul-Bessaraba de la Valachie.

les murs d'Ofen, pour renouveler au Sultan l'assurance de la fidélité de son maître; à son départ, il reçut de Souleïman un diplôme, d'après lequel la liberté des cultes était consacrée et l'élection du prince conférée aux Boyards : toutefois cette élection devait être ratifiée par la Porte [XII]. Il fut convenu qu'une députation de Boyards apporterait tous les ans à Constantinople quatre mille ducats, quarante jumens et vingt poulains en signe de vasselage. A son retour de Vienne, Souleïman reçut de Pierre Raresch lui-même le présent stipulé; en retour il lui fit don d'un kaftan doublé tout entier de zibeline (seraser, vêtement exclusivement affecté aux vizirs), de deux queues de chevaux (insignes des sandjakbegs), et d'un kouka (bonnet des colonels de janissaires). Teutul fut en outre autorisé à bâtir, à Constantinople, au nom de son maître, un palais qui existe encore aujourd'hui et porte le nom de seraï de Bogdan [1].

Dans les derniers temps, Raresch s'était attiré le courroux du Sultan, soit parce qu'il refusait le karadj (capitation) [2], ce qui n'est pas probable en ce sens que le khattischerif de Souleïman défend de l'exiger, soit parce qu'il faisait la guerre à Sigismond roi de Pologne, ami de la Porte, qu'il avait entamé des négociations avec Ferdinand roi de Hongrie, et qu'il était soupçonné d'avoir pris part au meurtre d'Aloisio

[1] Cantemir, *Soliman*, note *ee*, p. 229.

[2] Cantemir, note ii, p. 222. Ali, XXXVIe récit, f. 250, donne pour cause de la guerre l'irrégularité du paiement du kharadj et des envois d'argent aux ennemis de la Porte.

Gritti [1]. C'est à ces derniers motifs qu'il faut attribuer l'expédition de Moldavie. Souleïman partit de Constantinople le 11 sâfer 945 (mardi 9 juillet 1538), après avoir visité les tombeaux de son père, de Bayezid II et de Mohammed-le-Conquérant. Le lendemain, mourut la sœur du Sultan, veuve du vizir Moustafa-Pascha. A Andrinople, Souleïman admit au baise-main le nouveau beglerbeg de Roumilie, Khosrew-Pascha, et le fils de l'émir Raschid, prince arabe de Bassra; l'envoyé de Raschid déposa aux pieds du Padischah les clefs de la capitale de son père, jusqu'alors indépendante; Souleïman confirma l'émir dans sa principauté et ne se réserva que les droits souverains de la prière et de la monnaie [2]. A Babataghi, il visita les tombeaux de Saltoukdedé, le vieux Turcoman [3] qui, du temps des sultans seldjoukides, était venu s'établir avec une colonie turque dans la Tatarie dobroudje. Le khan de Crimée, Sahib-Ghiraï, suivi de huit mille cavaliers, de tous ses oghlans et de ses fils, vint rejoindre à Iassy l'armée ottomane, et offrir ses hommages à Souleïman [XIII]. Après avoir dressé les tentes impériales au bruit des canons et d'une triple décharge des fusils des janissaires, l'armée livra la ville de Iassy aux flammes; le palais nouvellement construit par Raresch et toutes les églises furent consumés. Le Sultan détacha les cavaliers du sandjakbeg de Semendra et

1 *De rebus gestis Joannis Regis Hungariæ autore Verantio*, dans Kovachich, *Scriptores minores rerum hungaricarum*, p. 58.

2 Ali, XXXVIe récit, f. 52.

3 Ali. La *Roumilie* de Hadji Khalfa, p. 27-30.

les Tatares à la poursuite du prince fugitif, et les suivit lui-même de près avec le gros de l'armée; trois mille Valaques envoyés par le prince de Valachie [1] formaient l'avant-garde. Pierre Raresch s'enfuit en Transylvanie à travers d'épaisses forêts. A l'approche des Ottomans, Suczawa se rendit sans chercher à résister, quoiqu'elle fût bien fortifiée. Des caves où étaient entassés des tonneaux pleins d'argent, des magasins remplis de riches fourrures, des vases d'argent, des Evangiles reliés en or, des sabres incrustés de pierres précieuses, tout le trésor du voïévode, furent la proie du vainqueur [2]. Souleïman convoqua les Boyards, et, sur leur prière, il investit Etienne, frère de Raresch [3], de la principauté de Moldavie, et lui remit les insignes de sa dignité, c'est-à-dire le kouka et le kaftan de zibeline, le tambour et les timbales, les queues de cheval et l'étendard [4]. Il fut stipulé dans le diplôme délivré à Etienne Raresch, qu'à l'avenir le voïévode apporterait lui-même tous les deux ans le tribut à la Porte, que Kili, forteresse sur le Danube, dont l'incendie avait été une des causes de la guerre, serait rebâtie, que la ville d'Akkermann serait fortifiée, et que le pays entre la Mer-Noire, le Dniester et le Pruth serait donné comme

[1] Ali, f. 250.

[2] Ali, f. 251. Petschewi, f. 73. Ferdi, f. 291. Djelalzadé, f. 218. Engel, p. 181.

[3] Le *Journal* de Souleïman dit par erreur *le fils*, au lieu de *le frère du dernier prince*.

[4] Petschewi. Ali. Djelalzadé. Ferdi, l. c.

terre de vasselage (raya) à la garnison d'Akkermann [1].

A Suczawa, un ambassadeur de Sigismond qui s'était rendu à Constantinople, avant le départ de Souleïman, pour lui offrir de riches présens [2], fut renvoyé en Pologne avec des lettres gracieuses pour son maître [3]; un tschaousch fut en même temps dirigé sur la cour de Zapolya, pour le sommer de livrer Raresch [4], qu'on supposait s'être réfugié à Ofen. Lorsque l'armée eut passé le Pruth (4 octobre 1538), la portion de territoire qu'on avait distraite de la Moldavie fut érigée en sandjak, sous le nom de sandjak d'Akkermann et Kili, en faveur de Hasanbeg. Au pont d'Isakdji, les messagers de toutes les parties de l'empire, à qui Souleïman avait enjoint de venir l'attendre en cet endroit, furent expédiés dans les diverses provinces avec des lettres de victoire [5]. Le gouverneur de Bagdad, Souleïman-Pascha, fut destitué, et sa place donnée au beglerbeg du Soulkadr, Mohammed-Pascha. Le Sultan reçut à Yanboli Roustem-Pascha qui arrivait de son gouvernement de Diarbekr, et le fils de Khaïreddin-Pascha qui lui apportait la nouvelle des victoires récemment remportées par son père. Pendant que Souleïman se livrait aux plaisirs de la chasse

[1] Ali. Petschewi. Djelalzadé. Ferdi. Engel, p. 181.

[2] Ferdi, f. 284. — [3] Petschewi, f. 73. — [4] *Ibid.*

[5] Djelalzadé, f. 221, cite les messagers des provinces qui suivent : Loristan, Kurdistan, Azerbeïdjan, Gourdjistan (Géorgie), Damas, Haleb, Karamanie, Roum (Amassia), Astrakhan, Alexandrie, Alger, Saroukhan, Kermian, Aïdin, Espagne, Palaseu (?), Portugal, Bosnie, Semendra, Herzegovine, Zwornik et Valona.

dans les environs d'Yanboli, le kapitan-pascha rentra triomphalement dans le port de Constantinople; il obtint la permission d'aller à Andrinople offrir ses hommages au Sultan qui devait passer l'hiver dans cette ville [1]. Souleïman, pendant les fêtes du Baïram (23 octobre—29 djemazioul-ewwel), reçut les riches présens des ambassadeurs moldaves, et écouta les rapports de Khaïreddin-Pascha sur ses campagnes dans la Méditerranée pendant l'été qui venait de s'écouler [2].

Khaïreddin n'était parti de Constantinople, pour ses expéditions dans l'Archipel, qu'avec quarante galères; car, au moment d'appareiller, de cent navires, que les vizirs, d'après les ordres de Souleïman, avaient dû faire construire à leurs frais, dix seulement avaient été achevés, et les quatre-vingt-dix autres étaient encore sur les chantiers, ou n'avaient pu être armés. Khaïreddin refusait de mettre à la voile avant que toute la flotte eût été réunie; mais une ruse des vizirs le fit changer de résolution : ils répandirent le bruit qu'Andrea Doria croisait avec quarante galères à la hauteur de l'île de Candie, pour surprendre la flottille de vingt vaisseaux marchands que Salih Reïs emmenait d'Egypte [3]. A cette nouvelle, Khaïreddin appareilla avec trois mille janissaires et

[1] Petschewi, Ferdi et Djelalzadé fixent l'arrivée du Sultan à Andrinople au 29 djemazioul-ewwel (23 octobre).

[2] Ferdi, f. 291. Djelalzadé, f. 222.

[3] Hadji Khalfa, *Histoire des guerres maritimes*, f. 23. Ferdi, f. 291. Petschewi, f. 73. Djelalzadé, f. 221. Ali, XXXVII[e] récit, f. 251.

les begs de la mer (7 juin 1538) [1], pour Skiatho (Sciathus), celle des sept îles situées à l'entrée du golfe de Mallus, qui est la plus voisine de la côte [2]. Le château de Sciathus qui s'élève sur un rocher fut battu en brèche pendant six jours et six nuits, et emporté d'assaut le septième jour. Khaïreddin passa au fil de l'épée un grand nombre des assiégés, et emmena en esclavage trois mille quatre cents hommes. Ce fut dans la rade de Sciathus que Khaïreddin fut joint par les quatre-vingt-dix navires qui n'étaient pas encore équipés lors de son départ de Constantinople, et par les vingt galères de Salih Reïs; ainsi l'effectif de la flotte se trouva porté à cent cinquante vaisseaux, nombre qui avait été jugé nécessaire pour l'expédition [3]. De Sciathus, la flotte ottomane fit voile pour l'île de Skyros située en face de Négrepont. Skyros, qui tire son nom de son sol pierreux, est célèbre par les pirateries des Dolopes, par l'exil et la mort de Thésée [4]; elle avait souvent repoussé avec succès les attaques des divers corsaires turcs qui avaient successivement infesté ces parages; mais Barberousse n'eut qu'à paraître pour qu'elle fît sa soumission. Il lui imposa un tribut annuel de mille ducats, et envoya à Constantinople sept navires chargés de butin [5]. Il frappa éga-

[1] Alibeg du Kodja-Ili, Khourrembeg du Tekké, Alibeg de Saïda, Moustafabeg d'Alayé. *Histoire des guerres maritimes.*

[2] Isole gregarie : Sciathus, Scopelus, Halonesus, Eudemia, Peparethus, Gerontia, Scandile.

[3] Hadji Khalfa, l. c., f. 23.

[4] Strabon, IX. *Plutar. in Cimone.*

[5] Hadji Khalfa, f. 24.

lement Tine, qu'il avait déjà conquise en 1536, d'une contribution annuelle de cinq mille ducats par an, et Seriphos [1] et Andros d'une de mille ducats chacune (13 juillet 1538) [2]. Un mois après son départ de Constantinople, Khaïreddin fit une descente dans l'île de Candie. Retimo et Canée lui opposèrent une heureuse résistance; mais Milopotamo et Scittia, abandonnées par leurs habitans, furent mises au pillage; les provisions et l'artillerie que les vainqueurs y trouvèrent, furent transportées à bord. Quatre-vingts villages furent livrés aux flammes [3]. De Candie, Khaïreddin se dirigea sur Scarpantho, l'ancienne Carpathos, appelée aussi Heptapolis et Tetrapolis des quatre et des sept villes qui s'élevaient autrefois dans l'île; mais à l'époque où Barberousse en fit la conquête, il n'y en avait plus que trois. Après avoir relâché quelques jours à Piscopia [4], l'amiral ottoman fit voile pour Stancho, où il laissa les navires des soldats de marine qu'il distribua sur ses galères [5]. De Stampalia, il envoya dans toutes les directions des corsaires à la

[1] Hadji Khalfa dit seulement une autre île; Petschewi la nomme.

[2] L'année suivante, Corsino Sommariva obtint, par l'entremise de l'ambassadeur français, la possession de l'île, moyennant le paiement d'un tribut annuel de trente-cinq mille aspres. Voyez la traduction du firman rendu à cette occasion, dans l'*Histoire nouvelle des anciens Ducs et autres Souverains de l'Archipel*. Paris, 1698.

[3] Ali dit même trois cents.

[4] Ileghi, d'après l'*Atlas maritime* (*Bahriyé*) de Piri Reïs, dont il se trouve un exemplaire complet dans ma collection, un incomplet à la Bibliothèque de Berlin, et un moins incomplet à la Bibliothèque de Dresde.

[5] *Lewend firkatalari.*

chasse des galères chrétiennes [1]. Dans le cours de cette campagne et de la précédente, Barberousse était descendu dans vingt-cinq îles vénitiennes, dont douze avaient été frappées d'un tribut comme pays conquis, et treize avaient été ravagées.

Ayant appris que la flotte combinée du pape, de Venise et d'Espagne, se disposait à attaquer la place forte de Prevesa, située à l'entrée du golfe d'Arta vis-à-vis le célèbre promontoire d'Actium, Khaïreddin se porta aussitôt avec cent vingt-deux navires vers le point menacé. Les chrétiens étaient de beaucoup supérieurs en forces, puisqu'ils comptaient quatre-vingt-une galères de Venise, trente-six du pape, et cinquante d'Espagne [XIV]. A peine la flotte ottomane était-elle entrée dans le golfe d'Arta, que celle des chrétiens vint jeter l'ancre devant Prevesa [2] (25 septembre — 1er djemazioul-ewwel). Les corsaires Mourad, Torghoud, Güzeldjé et Salih Reïs furent placés à l'avant-garde, avec l'ordre d'empêcher toute tentative de débarquement qui pourrait être faite par les alliés; l'ennemi ne paraissant pas vouloir prendre l'initiative, Khaïreddin sortit du golfe trois jours après, et lui offrit la bataille. Doria ayant fait un mouvement rétrograde, l'amiral vénitien Capello qui se trouvait à l'arrière-garde vira de bord, et s'élança avec impétuosité sur les vaisseaux ottomans stationnés devant Prevesa; mais Barberousse jugea à propos de rentrer dans le golfe. Un

[1] *Gœnullu gemileri. Histoire des guerres maritimes.*

[2] *Histoire des guerres maritimes*, f. 25. Petschewi, f. 74; Djelalzadé, f. 224; Ferdi, f. 295; Ali, f. 252.

grand désordre commençait à se manifester dans les rangs des galères de Khaïreddin, qui, sous le feu vif de Capello, se pressaient à l'entrée de la passe, lorsque Doria donna le signal de la retraite, et se replia sur Capo Ducato dans l'île de Santa Maura. Le jour suivant (28 septembre), les amiraux chrétiens tinrent un conseil de guerre, dans lequel Doria fut d'avis d'éviter le combat; mais son opinion n'ayant pas prévalu, les deux flottes se mesurèrent de nouveau. L'aile droite des Ottomans était commandée par Torghoud [1], l'aile gauche par Salih Reïs, le centre par Khaïreddin. Les mouvemens irrésolus de Doria ne purent lutter contre l'attaque franche et audacieuse de l'amiral ottoman: deux galères de Venise sautèrent en l'air, deux d'Espagne, une de Venise et une du pape furent prises et leurs équipages massacrés. La nuit empêcha les Ottomans de poursuivre leurs avantages, et épargna de plus grandes pertes aux chrétiens, qui se séparèrent et abandonnèrent les eaux de Santa Maura. Khaïreddin envoya son fils avec deux capitaines chrétiens faits prisonniers, et la nouvelle de la victoire, au Sultan qui était alors à Yanboli. La ville d'Yanboli fut illuminée, et Souleïman reconnut les services de son amiral en augmentant sa solde annuelle de cent mille aspres à percevoir sur les revenus des biens de la couronne (khass) [2].

L'expédition de l'eunuque Souleïman-Pascha dans la Mer-Rouge contre les Indes et l'Arabie, est d'une

[1] Sagredo, p. 265.

[2] Hadji Khalfa, *Histoire des guerres maritimes*, f. 26.

plus haute importance encore que la campagne de Khaïreddin dans l'Archipel, dont le succès doit être attribuée en grande partie à l'inaction de Doria. Il est nécessaire de parler ici des causes qui, en provoquant les guerres de l'Arabie et des Indes, amenèrent une nouvelle extension de la puissance ottomane.

Douze ans avant la bataille navale de Prevesa, immédiatement avant la campagne de Mohacz, Souleïman avait tourné ses regards à la fois sur la Hongrie et l'Arabie, comme à l'époque où nous sommes parvenus il songea à faire simultanément deux expéditions contre la Moldavie et les Indes. Il avait envoyé le brave capitaine Selman Reïs avec une escadre, sur les bords de la Mer-Rouge, pour châtier quelques rebelles arabes, et répandre son nom jusqu'aux frontières de Saba [1]. Après avoir réorganisé l'administration de l'Egypte, Ibrahim-Pascha avait nommé gouverneur de la contrée l'eunuque Souleïman-Pascha beglerbeg de Damas, homme de petite taille, mais d'un courage éprouvé, et que sa mutilation n'avait pas rendu incapable de grandes actions [2]. Souleïman-Pascha n'aimait pas moins le faste que le grand-vizir : sa garde se composait de mille jeunes gens d'une rare beauté et d'une constitution robuste, ayant tous

[1] Ali, XIIe récit, f. 229. Petschewi, f. 32, et autres historiens ottomans. Le *Rapport* de Piero Bragadino, du 6 mai 1526, se trouve dans Marini Sanuto, t. XLI : *Sulyman Reys capo di armata di India a dì* 25 *del passato partì di qui con tre navi, tre galere grosse fornide di artilleria, sopra la quale è andati* 4000 *homini.*

[2] Petschewi, f. 76. *Bi chassie dœrt khassielu kibi,* c'est-à-dire *sans cœur* (dans le sens du chevalier de Boufflers) — *il avait du cœur pour quatre.*

des ceintures d'or auxquelles brillaient de riches poignards [1]. L'histoire parle de lui avec éloge, et ne lui reproche que l'exécution de l'émir Djanüm Hamzawi et de son fils, Yousouf l'émiroul-hadj [2]. Souleïman-Pascha embellit le château et le faubourg du Caire, fonda un couvent dans le faubourg de Koussoun [3], et construisit deux mosquées, l'une à Saria dans le château, et l'autre à Boulak sur le Nil [4]. Il fut le premier qui envoya à Constantinople les impôts perçus dans le pays, et connus sous le nom de *trésor égyptien* [5]. Il se chargea personnellement de l'administration des fondations pieuses (wakf), établissant ainsi un précédent qui fut fidèlement suivi par ses successeurs; cependant cette administration tomba par la suite entre les mains de l'aga des janissaires [6]. Souleïman gouverna pendant dix ans l'Egypte avec sagesse et fermeté [xv]. Lors de l'expédition contre Güns, le Sultan ordonna à Souleïman-Pascha de construire dans le port de Suez quatre-vingts galères, barques, mahones et frégates [7]. Mais, avant l'entier équipement de cette flotte, un nouvel ordre du Sultan le força d'aller en personne porter au camp d'Ibrahim-Pascha les impôts de l'Egypte, s'élevant à huit cent mille ducats, et destinés à couvrir les frais de la guerre de

1 Petschewi.

2 *Al-manah er-rahmaniyet*, et l'*Histoire* de Souheïli, f. 54.

3 *Histoire d'Égypte* de Mohammed Ben Yousouf, f. 62.

4 *Al-manah er-rahmaniyet.* Souheïli. Nouzhetoun-nazirin.

5 *Ibid.* — 6 *Ibid.*

7 Petschewi. Le mot turc *badja* est ordinairement rendu en italien par celui de *fuste*.

Perse. Khosrew-Pascha, successeur de Souleïman-Pascha, fit entrer, après une administration d'un an, un million deux cent mille ducats dans le trésor, au lieu de huit cent mille. Souleïman. en apprenant cette augmentation, défendit qu'on versât dans la caisse de l'Etat l'excédant des recettes de cette année sur celles de l'année précédente, et ordonna une enquête tendant à constater si le surplus de la somme ne provenait pas d'exactions. Khosrew-Pascha allégua que le chiffre inférieur des revenus de l'Egypte sous son prédécesseur s'expliquait par les frais qu'avait occasionés la construction d'une flotte, que d'ailleurs l'excellente culture et un système d'irrigation plus étendu des champs facilitaient et régularisaient beaucoup le paiement de l'impôt. Le Sultan accepta cette justification; cependant il ne tarda pas à rappeler Khosrew-Pascha et à lui substituer Souleïman-Pascha. Les quatre cent mille ducats d'excédant furent consacrés à la réparation de l'ancien aqueduc de l'empereur Valens [xvi], lequel devait fournir l'eau nécessaire à l'arrosement de la capitale.

Le rétablissement de Souleïman-Pascha dans le gouvernement d'Egypte avait été déterminé bien moins par la crainte qu'avait Souleïman du zèle exagéré de Khosrew-Pascha, que par l'arrivée d'un ambassadeur et d'un prince indiens dans l'hiver qui suivit la campagne de Perse. Ce prince était Bourhanbeg, fils du sultan Iskender, souverain de Delhi; il fuyait devant les forces supérieures de l'empereur mogol Houmayoun, dont le père était le grand Baber, et qui

avait pour fils Schah Ekber [1], le plus grand des empereurs mogols, comme le dit son nom. Souleïman reçut Bourhanbeg avec distinction et lui assigna une pension de trois cents aspres (six ducats) par jour. Avec cet illustre fugitif, arriva à Andrinople un ambassadeur de Behadirschah, prince de Goudjourat; ce prince, ayant à redouter le même ennemi que le sultan de Delhi, avait naguère mis ses trésors en sûreté à la Mecque, et implorait alors les secours du protecteur de la sainte ville contre les Portugais qui s'étaient emparés de son port de Diou. Parmi les riches présens que Behadirschah envoya à la Sublime-Porte, on remarquait surtout une ceinture estimée soixante crorés [2]. Souleïman-Pascha reçut ordre d'équiper sur-le-champ une flotte pour aller appuyer le schah de Cambaya; mais avant que les armemens fussent terminés, on apprit que Behadirschah avait été assassiné par les Portugais [3]. Souleïman-Pascha envoya à Constantinople les trésors de ce prince déposés à la Mecque, et consistant en trois cents coffres remplis d'or et d'argent [4].

Tandis que la flotte de Khaïreddin-Barberousse

[1] Ferdi, f. 246.

[2] Ferdi, f. 250. D'après le calcul de Ferdi, le croré vaut cent mille ducats; par conséquent, cette ceinture valait la somme énorme de six millions de ducats, ou trois cent millions d'aspres.

[3] Petschewi, f. 76. Djelalzadé, f. 231. Voyez, pour les détails, Manuel de Faria y Sousa, *the portugues Asia.* Londres, 1694, t. I, ch. 8. Behadir y est appelé *Badiro,* et Houmayoun, *Omaum.*

[4] Ferdi, f. 278. La nouvelle de la mort de Behadirschah arriva à Andrinople au mois de schewal 944 (février 1538).

sortait des Dardanelles (13 juin 1538) pour soumettre les îles de l'Archipel, l'octogénaire Souleïman-Pascha quittait le port de Suez et se dirigeait sur les côtes d'Arabie; il était tellement chargé d'embonpoint et si affaissé par les années, qu'il lui fallait le secours de quatre hommes pour l'aider à se lever; cependant il avait toutes ses facultés. et n'avait rien perdu de son activité et de son courage [1]. La flotte qu'il commandait était forte de soixante-dix voiles et portait vingt mille hommes de troupes [2]; elle comptait sept mille janissaires et un grand nombre d'esclaves vénitiens qui, lors de la rupture de la paix entre Venise et l'empire, avaient été arrachés des bâtimens marchands et embarqués de force sur les galères de la Porte. La flotte passa devant Sebid (29 sâfer — 27 juillet), se dirigeant sur Aaden; le prince arabe Aamir Ben Daoud fut attiré par ruse de cette ville à bord du vaisseau-amiral par Souleïman-Pascha et retenu prisonnier; le territoire d'Aaden fut transformé en sandjak et confié à la garde de Behrambeg. Quelques semaines plus tard, Souleïman-Pascha débarqua ses troupes sur les côtes de Goudjourat; il prit d'assaut les deux forts de Kouké et de Kat, et mit le siége devant Diou dans les premiers jours d'octobre; au nombre

[1] *The portugues Asia*, I, chap. 10, p. 433. *Viaggio et impresa, che fece Solyman Bassa del* 1538 *contra Portoghesi per racquistar la città del Diu in India*. Venez., 1545. Mais Souleïman-Pascha avait été eunuque du harem du Sultan, et ne sortait pas du corps des janissaires : *His face ugly and belly so big, he was more like a beast than man, his age* 80 *years*.

[2] Hadji Khalfa, *Histoire des guerres maritimes*, f. 26.

des pièces d'artillerie des Ottomans se trouvaient neuf de ces canons-monstres qui lançaient des boulets du poids de près d'un quintal [1]. On s'étonnera moins de la fonte de pareilles pièces que de leur transport sous les murs de Diou dans l'Océan Indien, à travers l'isthme de Suez. Ce siége dura vingt jours, pendant lesquels le commandant portugais, Antoine de Silveyra, défendit la place avec un courage qu'il fit partager à toute la garnison, et jusqu'aux femmes portugaises. La disette se fit bientôt sentir dans le camp de Souleïman-Pascha; Mahmoud, le nouveau prince de Diou, s'étant refusé, dans l'intérêt des Portugais, de lui fournir des vivres, force lui fut de regagner ses navires. Mahmoud s'était montré plus prudent que le prince arabe Aaden qui, pour prix de sa confiance, avait été pendu au grand mât du vaisseau-amiral; il refusa de se rendre à bord de la flotte de Souleïman malgré les instances de ce dernier; il eût sans doute partagé le sort du prince arabe d'Aaden et du prince de Sebid, Emir Ahmed. Le gouvernement de l'Yemen fut donné à Moustafabeg, fils de Biiklü Mohammed-Pascha conquérant du Kurdistan. Souleïman, après une absence de dix mois, entra dans le port de Djeddé le 22 schewal 945 (13 mars 1539), puis il alla faire ses dévotions à la Mecque et revint par le Caire à Constantinople. Le Sultan, pour honorer le conquérant octogénaire de l'Arabie, lui

[1] *The portugues Asia*, I, p. 438. *Carrying balls above* 90 *pounds weight.*

assigna une place dans le diwan parmi les vizirs [1].

L'incendie, la peste et la mort du grand-vizir firent diversion à la joie des triomphes obtenus dans les campagnes de Moldavie, de Venise et d'Arabie. Le 17 safer 946 (4 juillet 1539), le feu éclata dans le quartier de l'arsenal avec une telle violence que tous les prisonniers renfermés au bagne périrent dans les flammes; poussé par le vent, l'incendie gagna l'autre côté du port où il exerça de terribles ravages; neuf jours après ce désastre, la peste enleva le grand-vizir Ayas-Pascha. Ayas-Pascha était d'origine albanaise; ses frères, tous trois dans les ordres religieux, vivaient à Valona [2], résidence de leur mère; aussi n'est-il pas étonnant qu'Ayas-Pascha fût aussi favorable aux intérêts de Venise qu'Ibrahim son prédécesseur. Ayas-Pascha avait la réputation d'un homme droit et loyal, mais on lui reprochait sa passion pour les femmes; à une certaine époque, on vit dans sa maison jusqu'à quarante berceaux; à sa mort il laissa une postérité de cent vingt enfans [3]. La place de grand-vizir fut donnée au second vizir, Loutfi-Pascha, du même pays que son prédécesseur et distingué par sa science, qualité fort rare chez un Albanais. Bien différent d'Ayas-Pascha,

1 *Histoire des guerres maritimes*, f. 27. Petschewi, f. 77. Ferdi, f. 314. Djelalzadé. Solakzadé. Loutfi, f. 88. Voyez le *Barkol-yemeni*, dans les *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque du roi*, t. IV, f. 444.

2 *Rapport* de Piero Bragadino de l'année 1526, dans Marini Sanuto, t. XLI.

3 Osman Efendi, *Histoire des Grands-Vizirs*; et Ali, dans la *Liste des Vizirs*.

Loutfi, loin d'aimer les femmes, faisait profession de les mépriser, et les mauvais traitemens qu'il fit subir à la sœur du Sultan qu'il avait épousée [xvii] lui attirèrent deux ans plus tard la disgrâce de son beau-frère. Déposé de sa charge, il fut séparé de la sultane sa femme et exilé à Demitoka ; là il écrivit un grand nombre d'ouvrages, et entre autres une histoire de l'empire ottoman qui ne s'arrête que douze ans après la destitution de son auteur [xviii].

Au commencement de l'automne de 1539, Souleïman traversa le canal de Constantinople pour aller chasser sur le continent asiatique ; à son arrivée à Brousa, les habitans s'étant portés à cheval à sa rencontre, il manifesta hautement le mécontentement qu'il ressentait de cette cavalcade. Afin de ne plus être exposé de la part de ses sujets à un pareil manque d'égards, il publia un ordre qui défendait à tout autre qu'aux possesseurs de fiefs de cavalerie, de venir le complimenter à cheval. Souleïman ne resta que huit jours à Brousa et en partit pour retourner à Constantinople ; en passant par les Dardanelles, il ordonna de les fortifier d'après le système des Francs. Le 15 djemazioul-ewwel (28 septembre), il était de retour dans la capitale de l'empire. A l'occasion de la circoncision des deux princes Bayezid et Djihanghir, furent données des fêtes qui durèrent quinze jours, du 11 au 26 novembre. Le premier jour, Souleïman se rendit à l'Hippodrome ; les vizirs, les beglerbegs et les begs vinrent le recevoir et lui présenter leurs félicitations. Un magnifique festin fut offert

aux janissaires et aux gardes-du-corps. Des lions, des tigres, des léopards, des panthères, des lynx, des loups et des girafes furent donnés en spectacle à la multitude. Le lendemain, le Sultan, assis entre les kadiaskers et les defterdars, reçut l'hommage et les présens de ses vizirs; Loutfi-Pascha, l'eunuque octogénaire et conquérant de l'Arabie Souleïman-Pascha, Sofi Mohammed-Pascha, Roustem-Pascha, Souleïman-Pascha, gouverneur d'Anatolie, et Ferhad-Pascha, gouverneur de Karamanie, furent admis à la cérémonie du baise-main; les ambassadeurs de France [1], de Venise, ceux de Ferdinand de Hongrie et du roi Jean Zapolya, partagèrent cet honneur. Les lutteurs, les saltimbanques, les bateleurs, les ombres chinoises, les jongleurs et les bouffons furent chargés d'amuser le peuple. Puis ce fut le tour des chanteurs, des danseurs, des musiciens et même des juifs qui apportèrent sur la place publique un dragon à sept têtes. Les vizirs et les émirs, les oulémas et les scheïkhs obtinrent tous de riches présens de la magnificence du souverain, et se retirèrent revêtus de kaftans d'honneur [2]. Simultanément avec la circoncision de ses fils, Souleïman célébra le mariage de Roustem-Pascha avec sa fille Mihrmah [3].

[1] Le Napolitain Cantelmi. Voyez Paruta, l. X, p. 715, 718, 723.

[2] Djelalzadé, f. 233, 236. Ferdi, f. 317 et suiv.

[3] Paruta, l. X, p. 714 : *sarebbe stato appunto in tempo delle solennità delle nozze della figliuola e del ritaglio dei figliuoli del Signore*, et p. 723 : *figliuola del Signor maritata in Rusten.* A la Bibliothèque R. de Berlin, parmi les manuscrits de Diez, n. 31, se trouve, f. 43 de l'*Oghouznamé*, une liste

Cependant, depuis trois ans, à dater du siége de Corfou, la guerre se continuait avec Venise. Pour dernier fait d'armes de cette guerre désastreuse, les Vénitiens avaient fait dans la Dalmatie la conquête de la place forte de Castel-Nuovo que Khaïreddin ne tarda pas à reprendre sur eux.

L'intervalle qui sépare la soumission de cette place, une des mieux fortifiées de la Dalmatie, et le commencement de la guerre, fut rempli par des entreprises plus ou moins heureuses pour les Ottomans ou les Vénitiens, qui prirent et perdirent réciproquement quelques châteaux. Nous entrerons dans quelques détails sur la prise ou la reddition de ces forts.

Camillo Orsino, commandant vénitien de Zara, avait conçu le projet de s'emparer du château d'Ostroviz. Il embarqua trois cents fantassins et cent cinquante cavaliers (février 1538), qui abordèrent à douze milles de Zara, près d'un village appelé Vecchio-Zara; après avoir marché toute la nuit, ils arrivèrent à Urana, ancienne résidence du prieur des Templiers, où ils se reposèrent; à la nuit tombante, ils se remirent en route, et le lendemain, à la pointe du jour, ils étaient devant Ostroviz, qui fut emportée d'assaut. Sept cents Turcs y furent tués; on brûla les maisons construites dans l'intérieur du château; toute la contrée fut mise au pillage, et trois mille pièces de bétail furent conduites à Urana [1]. On enleva aux Ottomans

des mets qui furent servis à cette fête, document curieux pour l'histoire de la gastronomie ottomane.

[1] *Storia di Guazzo*, f. 220. Istuanfi, l. XIII, commet une grave erreur

avec le même bonheur les deux places d'Obrovaz [1] et de Scardona; dans la défense de cette dernière succomba Mourad, un des parens du conquérant et sandjakbeg de Klis; le sénat les fit raser toutes deux, ainsi qu'Ostroviz, afin qu'elles ne pussent plus servir aux Turcs de centre d'opérations; c'était là le point d'où ils partaient pour exercer leurs brigandages sur les possessions de Venise et de Hongrie, et où ils revenaient déposer leur butin [2]. Les succès de Venise furent bientôt contrebalancés par la prise du château-fort de Nadin. Situé à dix-huit milles de Zara, le fort de Nadin, bâti sur un rocher très-élevé, servait pour ainsi dire de tour d'observation aux Vénitiens, qui de cette position pouvaient reconnaître et signaler les marches des ennemis sur Nona, Zara, Sebenico, Polisena et Novigrad. Le châtelain de Nadin était un noble vénitien, et la garnison ne comptait que quarante cavaliers et cinquante fantassins, quand un officier renégat, Morato de Sebenik, amena trois mille Turcs sous ses murs. Effrayés de la supériorité du nombre, les assiégés acceptèrent honteusement une capitulation qui stipulait leur libre retraite; mais, après avoir ainsi livré le château sans coup-férir, ils ne tardèrent pas à subir la punition de leur lâcheté; leurs têtes, sauvées du sabre des Turcs, roulèrent sous la hache au

chronologique en faisant devancer la prise de Nadin par la conquête d'Ostroviz dont la soumission eut lieu au mois de février, tandis que celle de Nadin eut lieu au mois d'avril suivant.

[1] Paruta, l. IX, p. 672.

[2] Istuanfi, l. XIII, p. 218, édit. de Cologne.

milieu de la place de Saint-Marc [1]. Khosrew, pascha de Bosnie, et Mourad, sandjak de Klis, s'emparèrent peu de temps après de Dubiza, au confluent de la Save et de l'Unna; cet échec détermina les garnisons des châteaux-forts de Iasenowiz et Sobocs, situés sur la Save, à les abandonner et à les livrer aux flammes [2]. Les capitaines Nadasdy et Keglovich, voulant préserver les places de Siscia, de Rasovicz et d'Agram. du sort de Dubiza, avaient surpris Iasenowiz alors occupée par les Ottomans, et en avaient rasé les murs, après s'en être partagé le butin [3]. Lorsque Katzianer eut été défait près d'Essek, le général Devel, à la tête d'un corps de Bohêmes, essaya de chasser les Turcs de Tokay, au confluent de la Bodrog et de la Theiss en Hongrie; mais ceux-ci se rendirent maîtres de ce bourg, malgré le secours que Pierre Pereny s'était hâté d'amener. Pereny fut blessé dans le combat qui se livra sous les murs de Tokay et forcé à la retraite, et les Turcs restèrent maîtres du bourg; mais prévoyant qu'ils ne pourraient pas s'y maintenir, ils se contentèrent de le saccager et revinrent sur leurs pas [4].

La prise de Castel-Nuovo, forteresse dalmate, bâtie au bord de la mer à mi-chemin de Raguse et de Cat-

[1] *Storia di Guazzo*, f. 221. Petschewi, f. 66 et 74. Ajurania (Urana) et Nadin. Paruta, l. IX, p. 670.

[2] Istuanfi, l. XIII, p. 218. — [3] *Ibid.*

[4] *Storia di Guazzo*, f. 216. Cette attaque des Bohêmes ne se trouve pas dans Catona; j'ose à peine donner, d'après Guazzo, le nom du chef de cette expédition qu'il appelle tantôt *Deve*, tantôt *Devel Azember di nation Boemia*. Ce nom est bien plus hongrois que bohémien.

taro, fut un des événemens les plus importans de cette campagne.

La flotte combinée des chrétiens avait perdu, ainsi que nous l'avons dit, la bataille de Prevesa, la veille du jour où la lutte souterraine des élémens avait fait surgir une nouvelle montagne à Pozzuolo, et projeté le rivage dans la mer [1]. Après le combat, le prince de Melfi, le légat du pape et l'amiral vénitien Vicenzo Capello se dirigèrent vers Cattaro, afin de commencer de là les opérations pour le siége de Castel-Nuovo [XIX]. Une violente tempête assaillit Khaïreddin qui se disposait à les suivre; sa flotte fut dispersée, et il ne put effectuer son entrée dans le port de Valona qu'après avoir perdu plus de soixante-dix navires; là il s'occupa activement à réparer ses avaries et à rassembler de nouvelles forces [2]. Le dimanche 24 octobre 1538, l'armée navale des chrétiens s'approcha de Castel-Nuovo; les galères étaient échelonnées quatre par quatre; chaque rang devait à son tour lâcher sa bordée et se retirer pour faire place à ceux qui suivaient; mais avant que la première ligne eût pu exécuter cette manœuvre, les quatre galères qui formaient la seconde s'avancèrent avec tant de rapidité, que les deux rangs menacèrent de s'entrechoquer avant que le premier eût eu le temps de

[1] Le 29 septembre. Alberti, *Descrizione di tutta Italia*, p. 178. Antoine Doria, dans Gœbel, p. 51, se trompe lorsqu'il dit *le même jour, ou un peu avant le combat;* il faut lire *après le combat.*

[2] *Storia di Guazzo*, f. 242; et Hadji Khalfa, *Histoire des guerres maritimes*, f. 26.

virer de bord. Le désordre qui résulta de cette manœuvre mal faite ne fit que hâter le succès de l'entreprise; les équipages gagnèrent la terre où ils n'eurent d'autres ressources que de monter sans échelles à l'assaut, au milieu du feu terrible de la forteresse. La ville fut emportée, et les deux forts qui la défendaient du côté de la mer et du côté de la terre se rendirent. Dix-sept cents prisonniers, et un butin qui fut évalué à plus de soixante-dix mille écus, furent le prix de cette conquête; le vice-roi et capitaine-général de Naples, Ferdinand de Gonzague, prit possession de cette importante forteresse, et y mit une garnison de quatre mille Espagnols, sous les ordres de Francisco Sarmiente [1]. Au 1er janvier de l'année suivante (1539), trois sandjakbegs, conduits par Morato de Sebenico, vinrent avec six canons pour investir la place. Morato comptait déterminer la garnison espagnole à capituler aussi aisément que celle de Nadin: mais sans lui laisser le temps de faire ses propositions ou de les appuyer à coups de canon, les Espagnols firent une sortie, s'emparèrent de l'artillerie ennemie et rejetèrent les Turcs sur Spoleto. Les habitans de cette place attendaient les Ottomans dans une embuscade. où ils leur tuèrent soixante-dix hommes [2]. Pour réparer cet échec, une nouvelle flotte mit à la voile et une armée de terre fut dirigée sur Castel-Nuovo.

[1] *Storia di Guazzo*, f. 247. Hadji Khalfa, *Histoire des guerres maritimes*, f. 26, fixe le nombre des soldats à six mille; Antoine Doria, dans Gœbel, seulement à trois mille. Paruta, l. X, f. 710.

[2] *Storia di Guazzo*, f. 247.

Khosrew-Pascha, récemment promu à la dignité de beglerbeg de Roumilie, alla investir la place avec soixante mille hommes, tandis que Khaïreddin partait avec cent cinquante navires pour la même destination[1]. Le 13 juillet 1539, l'avant-garde de la flotte ottomane, forte de vingt-sept galères, sous les ordres du corsaire Djoufoud Sinan, arriva en vue de Castel-Nuovo. Le lendemain, les Turcs vinrent faire de l'eau à la fontaine qui coule à une distance de mille pas de la ville; les Espagnols les surprirent, et les forcèrent de regagner leurs vaisseaux après avoir laissé quatre cents hommes sur la place. Le 17 juillet, Barberousse arriva lui-même devant la forteresse; il venait de Cattaro, où le provéditeur Mathieu Bembo s'était empressé de lui envoyer des rafraîchissemens. Quatre-vingts canons[2] furent débarqués pour ouvrir le siége. Dans ce nombre, il faut comprendre trois basilics qui lançaient des boulets du poids de cent livres; deux de ces basilics, placés sur des affûts à huit roues et flanqués de trente canons de siége et fauconneaux, furent mis en batterie du côté de l'église de Sainte-Vénérande; le troisième, appuyé par autant de pièces d'un calibre inférieur, foudroyait la ville du côté des salines; vingt autres bouches à feu étaient au centre de l'armée turque. Pen-

[1] *De Castelli novi direptione a Solimano Imperatore facta anno* 154 (1539) *narratio Christophori Richeri ad Franciscum regem Gallum in Syndromus,* p. 76. » Il compte encore 35,000 morlaques et martoloses; mais ce nombre paraît mériter peu de foi, si l'on considère qu'il s'est même trompé dans l'année du siége.

[2] Richer, dans Sydromus, p. 476. Hadji Khalfa, *Histoire des guerres maritimes*, f. 27.

dant les trois semaines que dura le siége, les batteries ottomanes lancèrent ensemble près de dix mille boulets [1]. Le 7 août, Khosrew-Pascha et Khaïreddin donnèrent simultanément l'assaut. Déjà les Turcs avaient pénétré dans la ville, quand Sarmiente accourut avec une troupe de braves et les rejeta hors des murs avec une perte de huit mille hommes. Le lendemain, deux transfuges espagnols apprirent à Khaïreddin que la forteresse manquait de vivres et de munitions; que la garnison avait éprouvé de grandes pertes depuis le commencement du siége, et que le dernier assaut avait réduit à trente hommes les sept cents soldats qui défendaient le fort de la haute ville. Sur cette nouvelle, Khaïreddin résolut de livrer un nouvel assaut, qui fut le dernier et le plus meurtrier (10 août). Les Ottomans escaladèrent les murs et pénétrèrent une seconde fois dans l'intérieur de la place; les Espagnols, trop faibles pour les repousser, battirent en retraite, combattant toujours et vendant chèrement leur vie. Alors seulement Sarmiente, qui n'avait plus que trois cents hommes des quatre mille qu'il commandait à l'ouverture du siége, offrit de rendre le fort qu'il gardait encore du côté de la mer et de capituler. Les janissaires et les martoloses, qui n'avaient épargné ni femmes ni enfans, demandèrent à grands cris qu'on leur livrât les prisonniers pour venger sur eux la mort de plus de huit mille de leurs frères tués pendant

[1] Richer : *novem missilium pilarum*, p. 77. D'après Hadji Khalfa, huit mille deux cents, f. 27; et d'après Guazzo, treize mille, p. 264.

le siége. Toutefois Barberousse refusa de satisfaire à leur demande, et emmena à Constantinople Sarmiente et les autres officiers [1]. Oulama, transfuge persan, reçut le commandement de Castel-Nuovo; le lendemain de la prise de cette forteresse, la garnison du château-fort de Risano se rendit sans combat [2]. Deux jours après, le provéditeur de Cattaro envoya de nouveaux rafraîchissemens au généralissime de la flotte ottomane; mais Barberousse, fier de ses succès, les refusa et demanda les clefs de Cattaro. Bembo répondit que la place appartenait à la république, et qu'il saurait repousser toute attaque faite au mépris de la trève qui existait entre Venise et la Porte. Néanmoins Barberousse débarqua ses troupes devant Cattaro le 15 août, et en commença le siége; mais Bembo dirigea sur les assaillans un feu si meurtrier, qu'il les obligea de renoncer à leur entreprise. L'amiral ottoman rembarqua ses troupes après avoir reçu du provéditeur cinq cents écus qui lui furent offerts dans un vase d'argent [3].

Pendant que Souleïman pressait l'expédition qui devait le rendre maître de Castel-Nuovo, le sénat de

[1] Richer, l. c., p. 77 et 78. *Storia di Guazzo*, f. 264. Hadji Khalfa, *Histoire des guerres maritimes*, f. 27, fixe le commencement du siége au 8 rebioul-akhir (23 août).

[2] On trouve, dans les huit volumes des *Scritture turchesche*, deux dépêches originales du doge datées du 22 juillet 1539 : *Nobili et sapienti viro Contareno oratori nostro et dilectissimo Laurentio Gritti Constantinopoli existentibus*. Il y est dit : *E ringrazierete l'Ambassador Francese* (Rinçon) *per il buon officio che l'ha fatto rifferitoci per ditto D. Cesare Cantelmo.*

[3] Paruta, l. X, p. 711. *Storia di Guazzo*, f. 165.

Venise avait entamé une négociation à Constantinople pour obtenir la paix ou du moins une trêve générale. Gritti, qui avait été envoyé à la Porte à cet effet, revint au commencement du mois d'avril 1539, et rapporta qu'il avait été présenté aux vizirs par l'interprète ottoman Younisbeg; que ceux-ci l'avaient reçu avec bienveillance, et qu'on pouvait espérer d'obtenir la paix. Aussitôt le sénat fit partir pour Constantinople Pietro Zen, qui avait été envoyé déjà deux fois en ambassade auprès de Souleïman. Pietro Zen était chargé de renouveler le traité passé dix-huit mois auparavant avec la Porte; mais il mourut en chemin, à Bosna-Seraï, sans avoir pu s'acquitter de sa mission. Tommaso Contarini, âgé de quatre-vingt-quatre ans, que la destinée mettait en continuel rapport avec les Turcs, soit dans les combats, soit dans les négociations, remplaça Pietro Zen [1]. Cependant les préparatifs des Ottomans contre Castel-Nuovo se poursuivaient avec activité; ce ne fut qu'après la prise de cette ville que Contarini arriva à Constantinople. Souleïman le reçut en audience solennelle, mais ne lui adressa pas la parole; pendant toute la durée de l'entrevue, il tint continuellement sa main sur la poitrine, geste que les officiers de la cour interprétèrent comme un signe de mauvaise humeur ou de colère [2]. On repoussa avec dédain les propositions de Contarini, qui demandait la restitution de quelques villes; en y répondant, les vizirs réclamèrent au contraire la cession

[1] Paruta, p. 713.

[2] *D'animo turbato*. Paruta, p. 714.

de Malvoisie, de Napoli di Romania et de l'Albanie jusqu'à Castel-Nuovo. Effrayé de ces demandes exorbitantes, Contarini crut prudent de suspendre toute négociation ultérieure. A l'issue de la conférence, le grand-vizir, dans l'intention de lui faire comprendre qu'un traité n'était possible que dans le cas où il serait pourvu de pouvoirs plus étendus, lui dit: « Allez vous-même à Venise, mais soyez de retour au mois de septembre pour assister aux fêtes de la circoncision des enfans du Sultan, et du mariage de sa fille. » Ces fêtes furent célébrées avec la pompe accoutumée; cependant, malgré l'absence du plénipotentiaire vénitien, le baile Canale, remis en liberté, fut invité à assister à cette solennité.

Au commencement de l'année suivante (1540), le sénateur Luigi Badoero vint reprendre à Constantinople les négociations déjà ouvertes relativement à la paix; il était chargé de traiter, en stipulant que toutes choses seraient remises sur le pied où elles étaient avant la guerre; il était autorisé à offrir à la Porte jusqu'à trois cent mille ducats à titre d'indemnité pour frais d'expédition; cependant il ne devait dans aucun cas céder Malvoisie et Napoli di Romania. Là s'arrêtaient les instructions données par le sénat à Badoero; mais le conseil des Dix lui remit de plus amples pouvoirs qui lui permettaient jusqu'à l'abandon des deux places de Napoli et de Malvoisie. Badoero fut desservi dans ses négociations auprès de la Porte par Cantelmi [1].

[1] Voyez, sur les deux missions de Cantelmi à Constantinople pour négo-

Napolitain émigré, qui était devenu ambassadeur du roi de France François Ier. Les frères Cavezza, dont l'un était secrétaire du sénat, et l'autre secrétaire du conseil des Dix, avaient trahi [1] à Cantelmi les doubles instructions de Badoero; ils expièrent plus tard leurs indiscrétions par le supplice de la potence. Cantelmi, maître de ce secret, le livra au diwan. Aussi lorsque Badoero, à son arrivée à Constantinople, voulut se renfermer dans les ordres stricts du sénat, les vizirs rejetèrent ses propositions bien loin, et déclarèrent que la paix ne pourrait être achetée que par de plus grands sacrifices. Enfin, après trois mois de pourparlers, Badoero conclut un traité qui coûta à la république Malvoisie et Napoli di Romania, les châteaux-forts de Nadin et d'Urana sur les côtes de Dalmatie, toutes les petites îles dans l'Archipel dont Khaïreddin-Barberousse avait fait la conquête dans sa première campagne, telles que Scyros, Pathmos, Paros, Antiparos, Nio, Égine, Stampalia, et enfin trois cent mille ducats à titre d'indemnité des frais de guerre. Ce fut seulement dans le cours de l'année suivante que les ambassadeurs des deux puissances échangèrent la ratification de ce traité, qui, s'il ne fut pas glorieux pour Venise, la tira cependant d'un grand danger [xx].

Telle fut la fin des hostilités de la Porte avec les Vénitiens. Dans le cours de cette guerre, les armées ottomanes avaient été occupées simultanément en Eu-

cier une trève entre Souleïman et Venise, Paruta, l. X, p. 715, 718, 723. Flassan ignore ces faits.

[1] Paruta, l. X, p. 728. Daru, l. XXVI, p. 57.

rope et en Asie : pendant que Khaïreddin battait dans la Méditerranée la flotte combinée de Venise, du pape et de l'empereur, le Sultan chassait le prince de Moldavie de ses Etats, imposait un autre souverain à ce pays, et Souleïman-Pascha portait ses armes dans les Indes, assiégeait Diou, et réduisait sous la domination de la Porte deux princes arabes. C'est ainsi que la fortune de Souleïman triompha à la fois sur trois points différens, à l'ouest, au nord et au midi de ses Etats.

LIVRE XXX.

Ambassades de Ferdinand. — Guerre de Hongrie. — Incorporation d'Ofen dans les possessions ottomanes. — Entreprise de Charles-Quint sur Alger. — Siége de Nice et de Pesth. — Dixième campagne de Souleïman. — Prise de Valpo, Siklós, Gran, Stuhlweissenbourg. — Mort du prince Mohammed. — Chute de Wissegrad, Neograd, Welika. — Batailles de Lonska et de Salla. — Mort de Khaïreddin-Barberousse et de Roustem-Pascha. — Paix avec Charles-Quint et Ferdinand.

Ce livre raconte les événemens survenus depuis la paix avec Venise jusqu'au traité conclu avec Charles-Quint et son frère Ferdinand, et comprend un espace de sept ans que remplit tout entier la guerre de Hongrie et pendant lequel la puissance de Souleïman arriva à son apogée. Ces sept années expirées, nous entrerons dans la seconde période du règne de ce grand monarque; nous n'y trouverons pas des hommes d'Etat ou de guerre aussi remarquables que Khaïr-eddin-Barberousse et Ibrahim, des conquêtes aussi brillantes que celles de Belgrade, de Rhodes, de Bagdad et de la Hongrie; mais par l'incorporation de la plus grande partie de ce royaume à l'empire ottoman et par l'abandon de la Hongrie supérieure à l'Autriche, nous verrons le pays des Magyares devenir le théâtre d'une lutte acharnée entre la civilisation eu-

ropéenne et la barbarie asiatique, qui pendant cent cinquante ans menaça d'envahir l'Occident. Dans le cours des sept années qui vont nous occuper maintenant, une conquête aussi importante que celle de la Hongrie, un traité de paix aussi grave par ses résultats sur les affaires politiques de l'Europe que le dernier traité de Charles-Quint avec Souleïman-le-Grand, les événemens qui en furent la suite, appelèrent d'un côté d'immenses déploiemens de forces sur les champs de bataille, et de l'autre une remarquable activité de la diplomatie dans les cabinets des puissances européennes.

Pendant et après les négociations entre Venise et la Porte, Ferdinand s'était efforcé de conjurer l'orage qu'il prévoyait devoir fondre sur ses Etats; Charles-Quint se joignit à lui pour donner enfin à l'Europe la paix dont elle était privée depuis si long-temps. Les expéditions, les victoires, les défaites reçoivent une immense publicité par l'accomplissement du fait lui-même; il n'en est pas de même des négociations diplomatiques, qui le plus souvent sont destinées à rester secrètes, et dont les pièces demeurent quelquefois enfouies des siècles dans les archives, avant de devenir accessibles à l'historien. C'est à ce défaut de sources qu'il faut attribuer les narrations incomplètes ou entièrement erronées des historiens sur les négociations qui précédèrent ou suivirent la guerre de Hongrie.

Les trois lettres que Souleïman avait expédiées de Bagdad, de Tebriz et Diarbekr, à Ferdinand, avaient eu chacune une réponse immédiate [1]. Après le retour

du Sultan à Constantinople, Ferdinand envoya Maria Barcizi pour le féliciter de l'heureuse issue de la campagne de Perse, et se plaindre des infractions faites au traité récemment conclu, des retards apportés à la restitution de la dot de la reine Marie, et des courses continuelles des Ottomans sur les frontières des Etats de Ferdinand. Le grand-vizir Ayas-Pascha [11] répondit à Barcizi que, sans le meurtre de Gritti, la dot de la reine Marie aurait été rendue depuis longtemps, que les incursions des Ottomans sur les frontières avaient été provoquées par celles des Autrichiens dans les possessions de la Porte, et que la souveraineté de la Servie appartenait à Souleïman; il termina en disant que le comte Srin et autres, qui depuis deux ans avaient éludé le paiement du tribut, seraient sommés de solder leur arriéré.

La défaite que Katzianer essuya à cette époque ne fit que rendre la paix plus problématique; mais Ferdinand, pour prévenir les suites que pouvait avoir cet événement, envoya à Constantinople Jérôme Lasczky[1], palatin de Siradie, qui dix ans auparavant avait accompagné Souleïman au siége de Vienne en qualité d'ambassadeur de Zapolya. Après le meurtre de Gritti, Lasczky avait été jeté en prison par Zapolya; ayant recouvré la liberté par l'intercession de Sigismond, roi

[1] La lettre de créance de Lasczky est datée du 8 septembre 1539; elle se trouve dans les archives de la maison I. R. d'Autriche. Lasczky avait pour collègue Andronicus Tranquillus qui avait quitté, comme lui, le service de Zapolya. Voyez la lettre adressée par Veranius à son frère, le 5 février 1541, dans Catoua. XX, p. 1309.

de Pologne, il était entré immédiatement au service de Ferdinand, et était devenu l'ennemi implacable de son ancien maître, dont il avait été jusque-là un des plus fermes soutiens. Obéissant à un besoin de vengeance, il dénonça à Souleïman le traité secret conclu par Zapolya, à Grosswardein, avec Ferdinand. A cette nouvelle, le Sultan s'écria, en s'adressant à Loutfi-Pascha qui se trouvait près de lui : « Ces deux rois sont indignes de porter la couronne ; ce sont des hommes sans foi ; la crainte de Dieu ni celle des hommes n'a pu les empêcher de violer le traité qu'ils avaient juré d'observer [1]. » Lasczky entra le 8 octobre à Constantinople, et fut reçu le 7 novembre en audience par le Sultan, qui ne l'écouta qu'avec une impatience marquée, et l'accabla de reproches en lui rappelant le siége d'Ofen. Les uns conseillaient à Souleïman de le renvoyer le nez et les oreilles coupés, les autres de le jeter dans les fers. Cependant Lasczky réussit à s'épargner ces traitemens à force de libéralités ; Roustem-Pascha seul ne voulut rien accepter de l'ambasssadeur, qui lui avait offert en présent une chaîne d'or [2]. L'année suivante, Lasczky partit de Haguenau pour Constantinople, avec de nouvelles instructions de l'empereur [3], d'après lesquelles il devait tout tenter pour déterminer Souleïman à céder à l'Autriche la partie de la Hongrie que Zapolya avait jusqu'alors possédée, et

1 Jovius, XXXIV, p. 227.

2 *Rapport* de Lasczky, dans les archives I. R.

3 *Instructio pro Hieronimo a Laskio Oratore ad Solimanum*, dd. Hagenoviæ 8 julii 1540.

promettre en retour un présent annuel en montres, faucons, chiens, etc. Quinze jours après le départ de Lasczky, la mort de Zapolya nécessita l'envoi d'une nouvelle ambassade de la part de Ferdinand : « Cours, vole à Constantinople, » était-il dit dans les instructions données à Andronicus Tranquillus ; il lui était en outre enjoint de ne rien négliger pour gagner aux intérêts du roi le grand-vizir Loutfi-Pascha, le vizir Roustem-Pascha et le drogman de la Porte, Younisbeg [1].

Souleïman avait envoyé de son côté un tschaousch à Ofen pour constater la naissance d'un fils que Zapolya, quinze jours avant sa mort, avait eu de la reine Isabelle ; Mailath, qui s'était déclaré voïévode de Transylvanie, avait cherché à jeter dans les esprits des doutes sur la légitimité de cet enfant [2]. Isabelle apporta au tschaousch son nourrisson dans ses bras, et le recommanda à la protection du grand empereur. En même temps, par un mouvement plein de grâce et dont la hardiesse n'était pas dépourvue d'un certain charme pudique, la mère découvrit son sein d'albâtre et allaita son fils en présence du tschaousch [3]; celui-ci s'agenouilla, baisa les pieds du nouveau-né, et jura au nom de Souleïman, en posant sa main droite sur la poitrine de l'enfant, que dès l'âge de sa majorité le fils

1 *Instructio pro Andronico Tranquillo*, dd. Viennæ, août 1540 : *Ut Constantinopolim advoles, curras, et si fieri potest adjuvante Lutfi et Rustem Bacha nec non Jonusbeg audientiam impetrare studeas.* Dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche.

2 *Verantii Epistola*, dans Catona, XX, p. 1418.

3 *Recluso mamillari et exserta papilla coram lactavisse.*

du roi Jean, à l'exclusion de tout autre. régnerait sur la Hongrie [1].

Cependant Léonard Fels, un des généraux de l'armée de Ferdinand, vint mettre le siége devant Ofen; mais il se retira presque immédiatement, la mauvaise saison étant déjà fort avancée, et s'empara des places fortes de Pest, Waizen, Wissegrad et Stuhlweissenbourg. Dès l'ouverture des hostilités, Isabelle s'était empressée de députer à Constantinople ses fidèles conseillers, Verbœczi et Cerzeky, pour implorer les prompts secours du Sultan. Les ambassadeurs d'Isabelle admis à l'audience de Souleïman déposèrent au pied de son trône, avec de riches présens, le tribut de la Hongrie, s'élevant à trente mille ducats (octobre 1540); il leur fut remis en retour un diplôme par lequel la Porte confirmait dans la dignité royale son vassal tributaire, le fils de Zapolya [2]. Le beglerbeg de Roumilie, Khosrew-Pascha, et le troisième vizir, Mohammed-Pascha, reçurent ordre de marcher en toute hâte sur Ofen; le Sultan devait les suivre à la tête de l'armée, pour aller soutenir les droits d'Isabelle comme reine régente [III].

Un mois se passa encore en conférences entre Lasczky et les vizirs. L'ambassadeur de Ferdinand excusa le siége que son maître avait mis devant Ofen, et qui était devenu le sujet des éternelles récrimina-

[1] *Verantii Epistola*, dans Catona, XX, p. 1418.

[2] Ferdi, f. 336. *Kharadj wazi olounoub eltschisiilé nischani aalischan gœnderildi*, c'est-à-dire : « On lui (au fils de Zapolya) imposa le karadj, » et on lui envoya par son ambassadeur le sublime diplôme. »

tions du diwan, en se rejetant sur ce qu'il n'avait été conclu qu'une trève de deux mois entre la Porte et l'Autriche; il ajouta qu'au surplus Ferdinand n'avait attaqué que les possessions de Zapolya, et non la Croatie, ni les autres provinces appartenant à Souleïman. Lorsque Lasczky toucha les points que déjà l'année précédente il avait inutilement débattus [1], le grand-vizir Loutfi-Pascha se contenta de lui dire: « Tu parles bien, Lasczky, mais tu agis mal [2]. » Les trois autres vizirs, Roustem-Pascha, gendre du Sultan, Souleïman-Pascha, et Mohammed-Pascha, lui reprochèrent d'avoir, lui Polonais, abdiqué ses sentimens de nationalité pour servir les Allemands; Lasczky justifia sa conduite en citant l'exemple de l'ambassadeur du roi de France, qui, né Espagnol, servait les intérêts de François Ier contre son souverain légitime [3]. Loutfi-Pascha ayant demandé dans quel but avait été conclu le traité de Haguenau entre François Ier et l'empereur: « Demande-le au grand-amiral, » lui répondit Lasczky, en désignant Barberousse qui assistait au diwan. « Dois-je, répliqua Barberousse en riant, représenter ici l'ambassadeur du roi de France [4]? » Après le diwan, les vizirs invitèrent Lasczky au festin d'usage, lui firent des complimens sur ses voyages et

[1] 7 novembre. *In Divano repetivi legationem, quam superiori anno habui. Rapport* de Lasczky. Engel, IV, p. 71, parle de deux ambassades, mais c'est une erreur.

[2] *Pulchre locutus, turpe fecisti. Rapport* de Lasczky.

[3] Il voulait probablement désigner Cantelmi qui, né Napolitain, était sujet de Charles-Quint.

[4] *Visne me facere Regis oratorem. Rapport* de Lasczky.

ses ambassades, et le félicitèrent de pouvoir être admis en présence du Sultan (7 novembre 1540). Lasczky leur raconta, à propos des diverses missions dont il avait été chargé, qu'à la cour de Charles-Quint il avait combattu l'opinion de deux ambassadeurs persans, qui faisaient remonter l'ancienneté des schahs de Perse plus haut que celle des sultans ottomans. L'un de ces ambassadeurs, ajouta-t-il, avait été envoyé d'abord au roi de Portugal, puis à l'empereur, pour les instruire des progrès alarmans de Souleïman dans la Perse; l'autre était chargé de déterminer Charles à faire la guerre aux Ottomans, afin de partager avec le schah l'empire du monde; Charles aurait été maître de l'Europe, et le schah maître de l'Asie. « Mais comment, lui demanda Loutfi avec ironie, vous êtes-vous entendu sur les limites de vos empires [1]? » Vers midi du même jour, Lasczky fut introduit dans les appartemens de Souleïman, qui, en le voyant arriver, l'apostropha ainsi: « As-tu dit à Ferdinand que la Hongrie m'appartient? Qu'y vient-il donc faire [2]? » Puis il se livra à une violente colère, pendant l'explosion de laquelle on emmena l'ambassadeur hors de la salle d'audience. Les vizirs restèrent pendant trois heures avec le Sultan à tenir conseil sur l'opportunité d'une nouvelle guerre avec Ferdinand; l'entrée en campagne ayant été résolue, des crieurs publics proclamèrent la décision du diwan, et Lasczky fut retenu prisonnier

[1] *Quomodo confinia composuistis cum Kisilbassa* (le schah). *Rapport* de Lasczky.

[2] *Rapport* de Lasczky.

dans le palais du grand-vizir [1]. Le drogman Younis-beg vint lui porter des consolations dans sa captivité et l'exhorter à prendre courage, en l'assurant qu'il n'avait rien à craindre, parce que le Padischah trouvait fort beaux les faucons dont il lui avait fait présent; le vieil eunuque Souleïman-Pascha, lui dit-il, avait bien à la vérité ouvert l'avis de lui faire couper le nez et les oreilles, mais le Sultan n'y avait pas consenti. Loutfi-Pascha proposa à Lasczky d'entrer au service de la Porte; celui-ci ayant refusé, en alléguant qu'il ne pouvait abandonner ses biens, sa femme et ses enfans, le grand-vizir lui répondit qu'on ne pouvait admettre ce prétexte, puisqu'en se vouant aux intérêts du Sultan, il ne manquerait ni de femmes ni de châteaux. Lasczky ayant persisté dans son refus, demeura consigné chez le grand-vizir; il lui fut permis cependant de sortir le dimanche, pour aller entendre la messe dans l'église du patriarchat grec; malgré la rigueur dont on usait envers lui, une somme fut affectée à son entretien et à celui des personnes faisant partie de l'ambassade. Le 1er décembre 1540, Souleïman se rendit à Andrinople accompagné des princes Mohammed et Sélim et de trois mille janissaires. Il n'en revint que le 4 avril de l'année suivante (1541). Trois semaines après son retour, cent vingt hommes et sept femmes, soupçonnés d'avoir volé au trésor une somme de mille vingt-cinq ducats, subirent le supplice de la question. Vers le même temps, ayant appris la révolte

[1] Et non pas dans le château des Sept-Tours, comme le dit l'histoire de Wolfgang Bethlen, I, p. 356; Cibinii, 1782.

de Ghazikhan, gouverneur du Loristan, et de Grégoire, gouverneur du Kurdistan [1], Souleïman envoya sur les frontières de Perse deux mille cinq cents janissaires, sept cents sipahis et six cents ouloufedjis. Ce fut alors que Loutfi-Pascha, dont la disgrâce avait été provoquée par les circonstances dont nous avons parlé plus haut, fut mis à la retraite, mais avec une pension de deux cent mille aspres, en considération de son alliance avec le Sultan. L'eunuque Souleïman-Pascha, âgé de quatre-vingts ans, succéda à Loutfi dans le grand-vizirat [2]; la place de second vizir fut donnée à Roustem-Pascha, celle de troisième à Mohammed-Pascha, et celle de quatrième au beglerbeg de Roumilie, Khosrew-Pascha. L'aga des janissaires, Ahmed, fut nommé beglerbeg de Roumilie; Oweïs-Pascha, beglerbeg de Bagdad. Le prince Moustafa passa du gouvernement de Saroukhan à celui d'Amassia, avec une augmentation de traitement de cinq cent mille aspres par an [IV]. Tel est le résumé des événemens qui signalèrent l'hiver et le printemps pendant lesquels Lasczky fut retenu prisonnier dans le palais du grand-vizir.

Le 23 juin (28 safer), Souleïman partit de Constantinople, pour ouvrir en personne la campagne contre la Hongrie. Le grand-vizir resta en Asie-Mineure sous prétexte de protéger les frontières orientales de l'empire contre les entreprises du schah de Perse: mais en réalité il avait pour mission de sur-

[1] Ferdi, f. 334.

[2] Ferdi, f. 344. *Rapport* de Lasczky du 9 mai.

veiller le prince Moustafa dont l'ambition était déjà suspecte à Souleïman [1], bien que la mésintelligence entre le père et le fils ne dût éclater sérieusement que douze ans plus tard. La résolution du Sultan de partir pour la Hongrie sans être suivi du grand-vizir, ne doit être attribuée ni à l'âge avancé de ce dernier, ni à une mesquine jalousie contre les pouvoirs exorbitans du grand-vizirat, mais à l'influence prépondérante du second vizir Roustem-Pascha, gendre du Sultan, qui, en sa qualité d'ancien page du seraï, jouissait de plus de faveur que l'eunuque octogénaire. D'après tout ce qui précède, il est facile de voir que Souleïman se souvenant de la toute-puissance de son ancien favori Ibrahim, et des suites fatales qu'elle aurait pu avoir, ne voulut appeler au grand-vizirat que des hommes éprouvés par de longs services militaires sur terre et sur mer, tels qu'Ayas, Loutfi et Souleïman-Pascha, en ayant bien soin d'être sobre de faveurs avec eux, de peur d'en faire des rivaux à son autorité souveraine. Du reste, les événemens qui suivent prouvent que la puissance de Souleïman-Pascha, contrebalancée comme elle l'était par celle de Roustem, ne put jamais être un sujet d'alarme ou de jalousie pour le Sultan. Roustem devait son influence moins encore à sa femme qu'à la mère de celle-ci, l'épouse favorite de Souleïman. Le Sultan, entièrement dominé par cette femme, surtout depuis la disgrâce d'Ibrahim qu'elle avait provoquée en partie [v], commença dès lors à abandonner à Roustem les rênes du gouvernement.

[1] *Rapport* de Lasczky.

Cependant Roustem n'usa pas de sa haute puissance d'après sa propre volonté, mais d'après celle du harem, comme nous le verrons par la suite. A une station de Constantinople, une pluie battante rendant toute marche impossible, Souleïman fit halte et occupa ses loisirs à opérer quelques changemens dans le personnel de l'administration.

Le moufti Tschiwizadé, qui, contrairement à l'avis unanime des oulémas, avait résolu négativement la question de savoir s'il est permis de porter sur les chaussons des socques de cuir (mest) attachés aux pantalons, fut destitué, et sa place donnée au molla Abdoulkadir [1]. Ferhad-Pascha fut également déposé de son gouvernement d'Erzeroum, sur le rapport d'un commissaire envoyé sur les frontières de Géorgie pour examiner les plaintes élevées contre son administration; le fils du vizir Doukaghinoghli, Mousa-Pascha, fut choisi pour lui succéder dans l'administration de cette province [2].

De Philippopolis, Souleïman envoya l'ordre à Khaïreddin-Barberousse d'équiper quatre-vingts galères, et de voler au secours d'Alger que menaçait une flotte espagnole [3]. Lui-même, à la tête de son armée, se dirigea par le défilé d'Isladi sur Nissa, en passant par Sofia et Schehrkœï. A Nissa, il reçut en audience les ambassadeurs de Florence qui vinrent lui offrir des présens, et les congédia en leur remettant une lettre pleine d'expressions d'amitié pour

[1] Ferdi, f. 346. Loutfi, f. 94.
[2] Ferdi, f. 347. — [3] *Ibid.*, f. 349.

Cosme de Médicis [1]. Cette campagne en Hongrie, comme toutes les précédentes, se fit remarquer par une stricte discipline : celui qui volait un bâton, dit l'historien Ferdi, en recevait mille coups en retour [2]. A Belgrade, l'ancien beglerbeg de Roumilie, récemment élevé à la dignité de vizir, vint rendre hommage au Sultan en cette qualité et prendre sa place au diwan [3]. Dans cette même ville, Ahmed, sandjakbeg de Nicopolis, et Pierre Raresch, reçu depuis peu en grâce, livrèrent au Sultan le chef hongrois Mailath, qu'ils avaient traîtreusement attiré hors de son château de Fogaras ; Mailath, accusé d'avoir entretenu des intelligences avec Pierre Pereny, fut envoyé au château des Sept-Tours pour y passer le reste de ses jours [4]. Le fils que Pereny avait laissé à Constantinople comme ôtage de la fidélité qu'il avait jurée au Sultan, avait été circoncis long-temps auparavant et enrôlé parmi les pages du seraï [5]. Avant son départ de Belgrade, Souleïman apprit le meurtre de l'ambassadeur français Rinçon qui se rendait à Constantinople avec César Fregoso; l'envoyé de François Ier

1 Ferdi, f. 350.

2 *Bir tschopé khasran eïleyen bin tschop giran yeridi.* Ferdi, f. 350.

3 Ferdi, f. 351. Khosrew-Pascha, l'*Uzref* des Hongrois, avait été nommé quatrième vizir, et n'était pas mort, comme le dit Fessler, VII, p. 585 : « Ulamanbeg (Oulama), le successeur d'Uzref dans le gouvernement » de la Bosnie, commandait l'arrière-garde; » mais c'est une erreur que Fessler a copiée dans Istuanfi : *Ulamanemque Persiæ transfugam, qui Usreffo demortuo in Bosniensi præfectura successerat*, l. XIV.

4 Fessler. Engel, d'après Istuanfi, l. XIV.

5 *Rapport* de Lasczky de l'année 1539.

avait été attaqué et assassiné sur la route de Turin, par les bandits du marquis Guasto [1]. La fâcheuse impression que laissa cette nouvelle dans l'esprit de Souleïman, fut en quelque sorte compensée par la joie que lui inspira l'avis de la victoire remportée par les troupes réunies d'Yahyapaschaoghli, gouverneur de Semendra, d'Oulama, gouverneur de Bosnie, de Valentin Tœrœk et d'Isabelle sur l'armée de siége commandée par Rogendorf; ce général de Ferdinand avait dû même abandonner précipitamment son camp au pied du mont Gerhard, près d'Ofen, et se retirer précipitamment. Les cadavres ennemis qui descendaient le Danube furent pour Souleïman des messagers non équivoques du triomphe de ses troupes [2]. Kasim, commandant de la flottille turque sur le Danube, avait pris possession de la ville de Pest, évacuée par les Allemands [3]. Pereny s'était enfui à Erlau. et Rogendorf était allé mourir dans l'île de Schütt des suites de ses blessures. Le vaillant Dalmate Jérôme de Zara, frère du brave défenseur de Güns, naguère ambassadeur de Ferdinand à la Porte, et alors commandant la flotte du Danube à Pest, avait été tellement criblé de blessures dans le malheureux siége d'Ofen, qu'il ne tarda pas à succomber [4]. Lasczky, malgré son état de maladie, avait été traîné à la suite

1 En se rendant à Constantinople, et non pas en revenant de cette ville, le 3 juillet 1541, comme le croit Fessler. Flassan, t. I, p. 388.

2 Ferdi, f. 352.

3 Dans Istuanfi, *Kasson;* dans d'autres historiens, *Kassan*.

4 Istuanfi, l. XIV, p. 234.

du camp ottoman jusqu'à Belgrade; il ne fut rendu à la liberté que presque mourant, lorsque le Sultan revint d'Ofen [1].

Le 25 août 1541, Mohammed-Pascha, suivi de tous les begs, sortit d'Ofen pour aller à la rencontre du Padischah [2]. Le jour suivant, Souleïman conduisit son armée sur la rive droite du Danube, où il établit son camp à Alt-Ofen. Ce fut là que le lendemain matin six cents prisonniers faits par les Ottomans dans leur victoire sur Rogendorf, le 21 du même mois [3], furent massacrés à l'exception de quelques chefs, parmi lesquels l'Autrichien Balthasar Puchhaimer et le Bohême Melchior Borziza. Le 28 août, le tschaouschbaschi Ali-Aga se rendit à Ofen, chargé d'offrir, de la part de Souleïman, quatre chaînes d'or et trois chevaux avec des housses d'or au jeune roi de Hongrie, des anneaux, de la mousseline et des bracelets à la reine; il était porteur aussi d'autres objets précieux qu'il devait remettre au fils de Zapolya, au nom du prince Bayezid qui avait accompagné le Sultan dans cette campagne [4]. L'ambassadeur dit à la reine-mère que

[1] Fessler, VII, p. 590, se trompe en disant que Lasczky ne fut retenu prisonnier qu'à son arrivée à Belgrade. Il se trompe encore, p. 601, lorsqu'il affirme que Lasczky fut mis en liberté dans cette même ville, après avoir prouvé que Charles-Quint n'avait eu aucune part au meurtre de l'ambassadeur français Rinçon (Jovius dans Catona, XXI, p. 88). Ainsi qu'il résulte du *Rapport* de Lasczky lui-même, il avait été traité en prisonnier dès le 7 novembre, et n'avait été rendu à la liberté que par la pitié qu'inspirait l'état de sa santé.

[2] Ferdi et Petschewi, f. 77, 4 djemazioul-ewwel.

[3] Et non le 29, comme le dit par erreur Bethlen, I, l. III, p. 371.

[4] Petschewi, f. 78. Les historiens ottomans ne disent rien du second

les lois de l'empire interdisaient au Sultan de venir la visiter en personne, et il l'invita à envoyer au camp ottoman son fils avec les nobles qui avaient si bien défendu Ofen. Ce message ne laissa pas d'inspirer de vives craintes à Isabelle; elle passa la nuit à tenir conseil, et se décida enfin à déférer à l'invitation du Sultan, d'après l'avis de son conseiller, le moine Martinuzzi, auquel Zapolya l'avait recommandée en mourant. Le 29 août, quinzième anniversaire de la bataille de Mohacz, le royal enfant, Sigismond Zapolya, à peine âgé d'un an, fut conduit au camp ottoman dans la compagnie d'une nourrice, de deux matrones et des six premiers conseillers d'Isabelle, Martinuzzi, Petrovich, Valentin Tœrœk, Étienne Verbœczi, Urbain Bathyany et Podmaniczky. Le petit Sigismond était avec les trois femmes dans un char doré, que les conseillers accompagnaient à pied. Le grand-maréchal et le grand-chancelier, suivis de plusieurs sandjakbegs et tschaouschs, allèrent recevoir l'enfant, et l'emmenèrent dans une tente, autour de laquelle était rangée une troupe de janissaires et de gardes-du-corps [VI]. Petrovich avait été désigné pour présenter Sigismond au Sultan; mais l'enfant refusa de se laisser prendre, et se mit à pleurer; la nourrice, accompagnée des conseillers, fut donc obligée de le porter elle-même en présence de Souleïman; elle sortit bientôt, conduite par Podmaniczky, le grand-maréchal et le grand-chancelier. Les cinq autres conseillers restèrent dans

prince Sélim, dont parlent Bethlen, I, p. 379; Istuanfi, l. XIV, p. 241; et Jovius, t. XI.

la tente du diwan, et le Sultan leur fit signifier par les vizirs qu'il s'était réservé la place d'Ofen. Pendant que les conseillers d'Isabelle apprenaient cette nouvelle, les portes de la ville étaient occupées par les janissaires, qui lors du passage du cortége s'étaient mêlés au peuple comme amis et alliés; des crieurs parcouraient les rues proclamant que les biens et la vie des habitans seraient respectés, s'ils livraient leurs armes et accueillaient bien les janissaires. Avant le coucher du soleil, Ofen était devenue une ville ottomane. Ainsi succomba cette vieille capitale, l'anniversaire même de la mort du roi de Hongrie dans les marais de Mohacz; et le même jour, qui avait vu le royaume donné à Zapolya par les armes victorieuses des Turcs, le vit enlevé à son fils par la prise d'Ofen.

Souleïman retint pendant une semaine les conseillers d'Isabelle dans son camp, et débattit avec eux la question de savoir s'il ne conviendrait pas d'emmener la reine à Constantinople [1]. De son côté, Isabelle négocia la liberté de ses conseillers par l'ancien ambassadeur de son père Sigismond auprès de la Porte [2]; elle fut appuyée dans ses démarches par Roustem-Pascha, dont elle avait gagné la femme, la sultane Mihrmah (lune des soleils), par de riches présens.

Le jour de l'occupation d'Ofen, l'aga des janissaires

[1] Les discours des vizirs, cités par Jovius (Catona, XXI, p. 75) et reproduits par Bethlen, p. 389, paraissent mériter peu de confiance. Ce dernier place par erreur l'entrée de Souleïman à Ofen au 29 août au lieu du 2 septembre.

[2] *Per Agarchum Sigismundi patris legatum.*

somma la reine de rendre le château qui lui servait de résidence; elle répondit qu'elle l'abandonnait à Souleïman, mais elle pria qu'on n'y laissât entrer personne, tant qu'elle l'habiterait; on lui fit la promesse qu'elle désirait, mais on ne l'observa point. L'aga des janissaires prit possession de la porte du château, sur laquelle il se tenait assis toute la journée, pendant que ses gens en sortaient ou y entraient, sans faire, il est vrai, de mal à personne; par son ordre les prisons furent ouvertes. Le 1er septembre 1541, un tschaousch signifia à la reine qu'elle eût à préparer son départ, et à acheter des bœufs pour emmener son bagage avec elle; en même temps l'aga des janissaires demanda et obtint les clefs de l'arsenal. Le lendemain, vendredi 2 septembre, Souleïman entra à Ofen, et se rendit à l'église de Sainte-Marie, qu'il convertit en mosquée en y faisant la prière publique [1]. Deux jours après, le secrétaire-d'Etat (nischandji-baschi), accompagné d'un interprète, présenta à la reine un diplôme écrit en lettres d'or et d'azur, dans lequel Souleïman jurait par le Prophète, par ses aïeux et par son sabre, de ne retenir Ofen que pendant la minorité du jeune roi, et de lui rendre cette ville à sa majorité [VII]. Mille martoloses, deux mille janissaires, mille cavaliers, trois cents solaks et quelques centaines de matelots, furent désignés pour former la garnison d'Ofen; le commandement de ces troupes fut donné à un Hongrois de

[1] *Rapport* de l'ambassade, dans les archives de la maison I. R. d'Autriche.

naissance [1], Souleïman-Pascha, précédemment gouverneur de Bagdad, et plus tard beglerbeg d'Anatolie; le Sultan l'investit à cette occasion de la dignité de vizir ou pascha à trois queues [2]. Khaïreddin Efendi fut nommé juge des musulmans, et le chancelier Verbœczy (dernier ambassadeur d'Isabelle à Constantinople) fut élevé aux fonctions de juge supérieur de la Hongrie, avec un traitement quotidien de cinq cents aspres ou dix ducats. Le jour même où le nischandjibaschi apporta au fils de Zapolya le diplôme qui lui conférait le sandjak de Transylvanie sous la tutelle de Martinuzzi et de Petrovich, les conseillers d'Isabelle furent mis en liberté, à l'exception du général Valentin Tœrœk, plus communément appelé par les Allemands Turk Wallandt. Quoique zélé partisan des Turcs, il fut, d'après toute apparence, calomnié auprès du diwan par Martinuzzi, et jeté dans le château des Sept-Tours, où il mourut après cinq ans de captivité [3]. Tœrœk, Mailath, qui terminèrent leur vie dans ces mêmes prisons, et Pereny, dont le fils devint un des pages du Sultan, offrirent à leurs concitoyens un terrible exemple de la manière dont la perfidie turque récompensait la perfidie hongroise. Tœrœk offrit ses deux fils comme ôtages, mais Souleïman répondit que Pereny avait aussi envoyé ses

[1] Jovius : *In Hungaria nomine Sulimanus, qui ab ineunte ætate bello captus.* Catona, XXI, p. 87. Bethlen, I, p. 393.

[2] Istuanfi, l. XIV. Petschewi, f. 78. Ferdi, f. 355. *Relation* du proviseur de Gran, Mustewek, dans les archives d'Autriche.

[3] Mustewek, l. c.

deux fils à Constantinople, et que cependant il avait violé sa foi; il ajouta qu'il regarderait comme une garantie plus solide la remise entre ses mains des deux châteaux de Chargo et de Szigeth. Le 5 septembre, la reine sortit du château: Souleïman-Pascha s'installa dans la maison de Martinuzzi. Verbœczy prit possession du palais de Jean Zapolya; mais il ne garda pas long-temps ses fonctions de juge, et succomba bientôt sous la honte d'une position qu'il tenait des ennemis de sa patrie; il fut enseveli, sans les cérémonies chrétiennes d'usage, dans le cimetière des juifs. Le sandjak de Temeswar fut donné à Petrovich. Toutes ces usurpations ne firent qu'augmenter l'avidité du Sultan; au moment du départ de la reine, il la fit instruire qu'il désirait encore la ville de Fünfkirchen. Aussitôt après la retraite d'Isabelle, les janissaires se mirent en possession du château d'Ofen; l'inviolabilité des personnes solennellement promise fut de nouveau méconnue, et les bouchers de la ville furent contraints de remplir l'office de bourreau [1].

Le jour qui suivit le départ de la reine et l'occupation du château des rois de Hongrie, deux ambassadeurs de Ferdinand, Nicolas, comte de Salm, et Sigismond de Herberstein, arrivèrent au camp des Ottomans. Ces deux hommes ont laissé des souvenirs glorieux dans l'histoire; le premier était fils du brave défenseur de Vienne, l'autre s'était déjà distingué dans plusieurs ambassades. Ferdinand, à la première nou-

[1] Mustewek, dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche.

velle de la marche de l'armée ottomane, s'était empressé de demander un sauf-conduit à Souleïman, dans le but d'ouvrir de nouvelles négociations; les deux ambassadeurs arrivèrent au camp, munis de ce sauf-conduit qui était conçu dans la formule alors usitée : « La Sublime-Porte est ouverte à tout le monde et donne entrée à tous ceux qui ont quelque chose à y demander. » Cette phrase signifiait bien que tous les ambassadeurs pouvaient se présenter à la Porte, mais elle ne disait pas que tous avaient le droit d'en sortir libres, et elle ne leur assurait en aucune manière un traitement conforme au droit des gens. Souleïman, dans sa réponse à la dernière lettre de Ferdinand que Lasczky lui avait présentée, disait : « Qu'il avait reçu la lettre de Ferdinand dans laquelle ce prince réclamait la possession exclusive de toute la Hongrie; qu'il n'avait donné au défunt roi Zapolya que l'administration de ce pays, et que par conséquent ce dernier n'avait eu aucun droit de disposer de sa couronne; que le fils de Zapolya étant un serviteur fidèle, comme l'avait été son père, lui, Souleïman, avait résolu de lui confier également le gouvernement de la Hongrie, et que c'était pour le mettre en possession de ce gouvernement que l'armée ottomane s'était mise en marche [VIII]. » François de Revai [1] avait d'abord été

[1] Lettre de créance pour Nicolas de Salm, Sigismond de Herberstein et François de Revai, *Comiti Turoscensi et personalis Locumtenenti*, aux vizirs Roustem-Pascha, Mohammed-Pascha et le drogman Younisbeg, du 29 août 1541. (Dans les archives de la maison I. R.) Voyez aussi les instructions données à Salm et Revai.

choisi pour être adjoint au comte Nicolas de Salm dans son ambassade auprès de Souleïman. mais il avait cédé sa place à Sigismond de Herberstein. Les deux ambassadeurs reçurent pour instructions de se réunir, s'il était possible, au palatin de Siradie, Jérôme Lasczky, qu'on croyait dans le camp ottoman, tandis qu'il avait été laissé à Belgrade, et de concerter avec lui une visite aux vizirs, afin d'apprendre d'eux [1] à quelles conditions le Sultan consentirait à faire la paix. Salm et Herberstein avaient en outre mission d'assurer au diwan que le roi n'avait pris les armes que pour faire valoir les droits que le traité de partage signé avec Zapolya lui avait donnés sur la Hongrie; que son intention n'était nullement de faire la guerre au Padischah, et qu'il était prêt à payer ce qui serait juste pour la tranquille possession du royaume; ils étaient chargés d'offrir jusqu'à cent mille florins par an en retour de la cession de la Hongrie entière; dans le cas où ils ne pourraient faire agréer ces propositions, ils pouvaient s'engager à restituer tout le pays conquis par les armes de Ferdinand depuis la mort de Zapolya, et s'engager en outre à payer la somme de quarante mille florins par an pour obtenir qu'il ne fût pas troublé dans la possession de la partie de la Hongrie qui reconnaissait la souveraineté autrichienne [2].

Les ambassadeurs furent complimentés à leur débarquement, non par Younisbeg, mais par le second

[1] *Bassas accedant et expiscari contendant quonam animo sit Turcarum Cæsar erga pacem ineundam.*

[2] Voyez les instructions données à Salm et Revai.

drogman, Teinz Tulman, fils d'un épicier de Vienne, et par le tschaousch-baschi (7 septembre) ; on les conduisit dans une tente voisine de celle de Roustem-Pascha. Le lendemain, après avoir été reçus en audience par ce dernier, ils allèrent visiter les autres vizirs Mohammed et Khosrew-Pascha [1]. L'anniversaire de la naissance de sainte Marie, les ambassadeurs furent admis en présence de Souleïman, après les cérémonies d'usage : ils dînèrent dans la salle du diwan, près de la tente du Sultan, assis sur des coussins, avec les trois vizirs, derrière lesquels se tenaient le kadiasker et le chancelier; leur suite, composée de quarante-six jeunes nobles de différentes nations, fut traitée dans d'autres tentes par les sandjakbegs [2]. A l'issue du repas, les vizirs se rendirent dans la tente du Sultan, où bientôt après les ambassadeurs furent appelés à l'audience; ils déposèrent aux pieds de Sa Hautesse une grande coupe richement dorée, et une horloge artistement travaillée, qui indiquait non seulement les heures et les jours, mais aussi le mouvement des astres. Douze serviteurs portèrent cette horloge devant Souleïman; ils étaient suivis d'un horloger chargé de montrer au Sultan la manière de la monter; on lui remit en outre un livre qui con-

[1] *Rapport* de Sigismond de Herberstein, dans ses œuvres, I, p. 260 ; et dans Sigismond de Herberstein, par Adelung, St.-Pétersbourg, 1818. Salm appelle Khosrew, *Hussam*. Il se trompe en disant que Souleïman l'avait nommé gouverneur d'Ofen.

[2] Le *Rapport* de Jovius, l. XL, p. 285, etc., complète celui de Herberstein, dans Catona, XXI, p. 82 ; voyez d'après lui, Bethlen, *Historia de rebus transylvanicis*, I, p. 396 ; Cibinii, 1782.

tenait l'explication de toutes les parties de cet objet d'art. Le Sultan, qui avait quelques connaissances astronomiques, examina cette machine avec la plus grande attention. Il était assis sous un baldaquin d'or, ayant près de lui un bouclier, une masse, un arc et des flèches [1]. Roustem et Mohammed-Pascha se tenaient debout à sa droite; de l'autre côté étaient les introducteurs des envoyés de Ferdinand, le grand-maréchal et le grand-chambellan, avec leurs baguettes garnies d'argent à la main. Salm et Herberstein baisèrent l'un après l'autre la main du Sultan, et se mirent en devoir d'exposer le but de leur mission [2]. « Que disent-ils? que veulent-ils? » demanda Souleïman avant qu'ils eussent commencé leur discours; puis il les interrompit dès leurs premières paroles en s'adressant aux vizirs : « S'ils n'ont plus rien à dire, laissez-les aller [3]. » Deux jours après, ils entrèrent en conférence avec Roustem-Pascha ; pour dernière condition, celui-ci déclara qu'ils n'obtiendraient la paix qu'au prix de la restitution de toutes les places que Ferdinand avait conquises, et d'un tribut pour la partie de la Hongrie qui resterait dans sa dépendance.

Les ambassadeurs n'ayant pas reçu le pouvoir d'acquiescer à un tribut, se contentèrent de demander

1 Jovius, dans Catona, XXI, p. 83.

2 Jovius, et d'après lui Bethlen.

3 Sigismond de Herberstein, dans Adelung, p. 268. Sagredo fait de Salm *Solm*, de Herberstein *Dietrichstein*. Il dit encore que les ambassadeurs s'étaient rendus en 1544 à Constantinople : *Spedi il Conte di Solm et Sigismondo Dietrestein ambasciatori alla Porte*.

une trêve et l'échange des prisonniers, parmi lesquels ils avaient vu Balthasar Puchhaimer chargé de chaînes. Mais Roustem-Pascha leur répondit que, dans le cas où la paix serait conclue, les prisonniers seraient rendus sans rançon, et que, si la guerre continuait, on ne manquerait pas d'occasion de les échanger [1]. Le lendemain de cette entrevue, Souleïman fit remettre à chacun des ambassadeurs deux kaftans, cinq ballots d'étoffes de soie et six mille aspres (cent ducats); puis il leur donna une audience de congé, dans laquelle se répéta le même cérémonial qui avait été observé le jour de leur présentation. Sigismond de Herberstein se disposait à baiser la main du Sultan, lorsqu'une violente et subite douleur de reins l'empêcha de fléchir le genou; il s'adressa à Roustem-Pascha : « Aide-moi, au nom de Dieu! » lui dit-il; Roustem-Pascha le comprit, mais ne fit aucun mouvement pour venir à son aide. Souleïman, qui avait compris le geste de Sigismond, leva la main pour faciliter au vieillard son acte de soumission; il s'adressa ensuite à ses vizirs et leur dit : « Laissez-les aller [2]. » En sortant de l'audience, Roustem-Pascha conduisit les ambassadeurs le long du Danube, presque sous les murs d'Ofen; il leur montra un formidable parc d'artillerie et la flottille à l'ancre dans le fleuve; il leur fit voir aussi les pièces qui étaient tombées entre les mains des Turcs dans le cours de la campagne. Les ambassadeurs trouvèrent le camp entouré d'un fossé

[1] Jovius, dans Catona, XXI, p. 86.
[2] Sigismond de Herberstein, p. 270.

défendu par une barricade de chariots et de canons liés par des chaînes, derrière lesquels s'étendait une ligne profonde de chameaux. Les soldats musulmans, habitués à obéir sur des signes bien plus que sur des paroles, observèrent le plus profond silence pendant le passage des ambassadeurs. Au milieu de cette quantité innombrable de tentes dressées dans le camp, il était impossible de ne pas remarquer celle de l'empereur, plus élevée que toutes celles qui l'environnaient et flanquée de tours. « Qu'as-tu vu? » demanda Roustem-Pascha à Herberstein; celui-ci fit une réponse adroite et flatteuse. « J'ai vu, dit-il, les forces immenses d'un grand et puissant souverain. » Le jour suivant, Roustem remit aux ambassadeurs la réponse du Sultan à Ferdinand, et y joignit une lettre qu'il écrivait lui-même au roi de Hongrie [1]; ces deux missives étaient renfermées dans deux sacs brodés d'or et différaient peu sur le fond. Le Sultan disait que ses troupes avaient pris possession de la Hongrie par la force des armes, et qu'il ne consentirait à un nouveau traité qu'autant que Ferdinand restituerait Gran, Tata, Wissegrade et Stuhlweissenbourg. L'ambassade avait passé onze jours dans le camp ottoman et en avait employé sept en négociations infructueuses; le 18 septembre 1541, elle s'embarqua pour retourner à Vienne; le tschaousch-baschi et un interprète la conduisirent jusqu'à l'endroit où elle devait s'embarquer, et veillèrent à ce

[1] Cette lettre se trouve en original dans les archives de Vienne.

que l'équipage fût abondamment pourvu de rafraîchissemens [IX].

Six jours après le départ des ambassadeurs, la reine sortit de sa capitale, emportant avec elle la couronne et les autres insignes de la dignité royale; elle se retira à Lippa pour pleurer la perte de son trône et du château qui lui avait été donné pour présent de noces [X]. Quatre jours plus tard (22 septembre), Souleïman quitta également la ville, se dirigeant sur Constantinople, où il rentra vers le milieu du mois de novembre [1]. Pendant son séjour à Ofen, l'ambassadeur de François Ier, Paulin, capitaine de vaisseau récemment anobli sous le nom de baron de La Garde, vint lui apprendre l'assassinat de l'ambassadeur français en Italie [2]; Souleïman ne chercha pas à punir le crime sur l'envoyé autrichien Jérôme Lasczky, palatin de Siradie, toujours retenu à Belgrade malgré son état maladif, et le laissa partir en liberté; sans doute la présence de l'ambassadeur Paulin fut pour beaucoup dans cet acte de respect du droit des gens [XI].

Un mois après le retour du Sultan à Constantinople, la flotte ottomane rentra triomphante dans le port; ses victoires étaient pourtant bien plus l'ouvrage des élémens qui avaient dispersé devant Alger la flotte de Charles-Quint, que le fait de son kapitan, Khaïreddin-Pascha. Le 20 octobre 1541, Charles-

[1] Ferdi s'accorde entièrement avec Istuanfi, l. XIV : *Solimanus circa idus novembris Hadrianopolim atque inde Constantinopolim reversus est.*

[2] Sagredo, l. VI, p. 283 : *Se ne passò a Buda, dove incontrato Solimano di ritorno d'Ungheria*, et Flassan, I, p. 389, première édition.

Quint était venu jeter l'ancre dans la baie du promontoire Tementus (Matafous), située à l'est d'Alger, avec soixante-quatorze galères et deux cents navires de toute grandeur qui portaient vingt-deux mille hommes d'infanterie, mille cavaliers [1] et quatre cents soldats maltais. On voyait à bord de la flotte impériale un grand nombre de dames espagnoles, comme s'il se fût agi de décerner le prix aux vainqueurs d'un tournoi. Khaïreddin avait confié le commandement des troupes de son gouvernement à Hasanbeg, mais celui-ci n'avait que six cents cavaliers et quelques milliers d'Arabes à opposer à l'ennemi [2]. Il répondit d'une manière évasive à la sommation qui lui fut faite de rendre la ville. Le lendemain Charles-Quint rangea son armée en bataille, et s'avança sur trois lignes; les Espagnols marchaient en tête, puis venaient les Allemands avec l'empereur; enfin les Italiens et les soldats de Malte, sous les ordres de Camillo Colonna [3]. La distance du promontoire Tementus à Alger n'est que de douze milles en ligne droite et de vingt en côtoyant le rivage; cependant les troupes, harcelées par la cavalerie ennemie qui couvrait les hauteurs,

[1] Le chevalier de Malte Villagagnoni (*Caroli V Expeditio in Africam*) donne le nombre exact des troupes : Sept mille Espagnols, six mille Allemands, six mille Italiens, trois mille volontaires de toutes nations et quatre cents soldats de Malte (édit. de Bâle de Chalcondyle, p. 597).

[2] *Histoire des guerres maritimes*, f. 27. Robertson dit huit cents Turcs et cinq mille Mauritaniens (Moors).

[3] Villagagnoni et *Storia di Guazzo*, f. 286, sont les seuls ouvrages qui donnent les dates; mais ni Robertson, ni l'auteur des *Nouvelles notions sur Alger*, t. II, p. 654, ne les connaissent.

mirent trois jours à franchir cette distance. Le troisième jour, les Espagnols occupèrent le sommet des montagnes, les Allemands leurs versans, et les Italiens le rivage; les galères suivaient l'armée le long de la côte, et protégeaient son flanc droit. Au nombre de ces galères se trouvait celle de Gianetto Doria, qui avait été capturée à Paxos sur un capitaine vénitien par Torghoud Reïs. et reprise l'année précédente dans les eaux de la Corse [1]. Les munitions, les provisions de bouche et l'artillerie devaient être débarquées dans la nuit du 23 au 24 octobre [xii]. La soirée était tranquille, quand un vent violent s'éleva tout-à-coup, chassant devant lui des torrens de pluie: bientôt la tempête devint si affreuse, qu'elle menaça le salut de l'armée aussi bien que celui de la flotte. Les soldats, sans tentes et sans manteaux, reçurent la pluie qui tomba toute la nuit sans interruption; le lendemain leurs membres étaient raides de froid, et le sol s'enfonçait sous leurs pas; mais c'était peu en comparaison des désastres que l'ouragan avait fait subir à la flotte. Quatorze galères avaient fait naufrage, et dans ce nombre on comptait celle du prince de Melfi et de Gianetto Doria; cent trente navires avaient péri. Depuis plusieurs jours, un marabouth fanatique avait prédit aux Musulmans un secours du ciel; la réalisation inattendue de cette prophétie raffermit le courage des défenseurs d'Alger, qui résolurent de marcher à l'ennemi. Les Italiens, surpris par leur at-

1 *Storia di Guazzo*, p. 286.

taque inopinée, furent d'abord rejetés au-delà d'un pont sur lequel ils avaient pris position; mais ils revinrent à la charge et repoussèrent l'ennemi à leur tour. Malheureusement ils firent la faute de le poursuivre jusque sous le feu de la ville, et dans leur ardeur aveugle, ils s'élancèrent à l'escalade sous la bouche même des canons; presque tous y périrent [1]; un petit nombre dut son salut au courage de l'empereur, qui s'avança en personne à leur secours, au milieu d'une grêle de flèches que lançaient les Arabes postés sur les montagnes commandant le chemin [2]. Dix-huit cents Musulmans retenus prisonniers sur les galères échouées recouvrèrent la liberté, les équipages chrétiens furent massacrés [3]; Fernando Cortez, le célèbre conquérant du Mexique, qui montait une de ces galères, n'échappa qu'avec peine au double danger de la mer et des Arabes. La tempête dura trois jours, et, pendant tout ce temps, il fut impossible d'apporter à terre les provisions qui avaient échappé au désastre du naufrage. Charles-Quint ordonna de tuer les chevaux, qui furent la seule nourriture de l'armée. La perte de ses munitions et de son artillerie obligea l'empereur à abandonner ses projets sur Alger, et à ordonner la retraite qui ne put s'effectuer

1 Villagagnoni, p. 599, dit : *Atque ex Italis eos dederunt in fugam, quibus non magnus esset usus militiæ.* Guazzo, au contraire, s'exprime ainsi : *Se quei Italiani havessero havuto scale per dar assalto non è dubio alcuno, che la terra pigliavano disperatamente.*

2 Hadji Khalfa, *Histoire des guerres maritimes.*

3 Vertot, t. IV.

qu'avec la plus grande difficulté : les ruisseaux étaient devenus des rivières [1], la terre s'était changée en marais [2]. La dégradation des chemins était telle que l'armée ne mit pas moins de quatre jours de marche pour regagner la baie de Tementus [xiii], et ne put se rembarquer que le 31 octobre; à peine avait-elle quitté depuis trois jours cette côte inhospitalière, qu'une nouvelle tempête l'assaillit et la força de se réfugier dans la baie de Boudjia où elle resta à l'ancre pendant trois semaines. L'empereur n'avait séjourné qu'un mois sur la côte d'Afrique; pendant tout ce temps, Khaïreddin-Barberousse [3] avait été confiné dans un port sûr par les tempêtes qui détruisirent la flotte de Charles-Quint; la défaite de l'empereur fut donc l'ouvrage des élémens et non celle du kapitan-pascha [4].

Pour ne pas interrompre le récit des événemens de la guerre de Hongrie, nous allons suivre Khaïreddin dans ses expéditions suivantes, bien qu'elles n'aient eu lieu qu'une année après la campagne contre Ferdinand. Cette nouvelle croisière de Khaïreddin dans la Méditerranée ne fut entreprise que sur les instances de l'ambassadeur français Paulin, qui avait été reçu

[1] Hadji Khalfa, l. c., appelle le plus grand de ces torrens *Kharas* (sur la carte *Harate*).

[2] *Storia di Guasso*, l. c., f. 107.

[3] Ant. Doria, *Kurzer Inbegriff der merkwürdigen Begebenheiten der Zeit Carl's V* (*Précis des Événemens mémorables du temps de Charles-Quint*, dans les *Pièces relatives à l'histoire*, par Gœbel, p. 58).

[4] L'*Histoire des guerres maritimes* cite la défaite d'Alger comme un des plus puissans motifs qui déterminèrent Charles-Quint à abdiquer.

en audience par Souleïman à Ofen, et avait suivi la cour à Constantinople: après bien des démarches, il réussit à persuader au diwan que le Sultan était intéressé comme son maître à continuer la guerre contre Charles-Quint. En conséquence, l'ordre fut donné à Younisbeg, drogman de la Porte, de se rendre en qualité d'ambassadeur à Venise, pour remplir encore une fois la mission qui lui avait été confiée six ans auparavant, sur la demande de l'ambassadeur français Laforêt[1]; ses instructions lui prescrivaient de faire tous ses efforts pour déterminer la république à prendre une part active dans la guerre contre l'empereur[2]. Mais les Vénitiens savaient fort bien par expérience qu'ils n'étaient pas assez forts pour pouvoir s'interposer entre deux souverains également puissans, et qu'ils n'avaient rien de mieux à faire que de rester spectateurs de la lutte; ils éludèrent donc la proposition de la Porte.

Paulin, de retour à Fontainebleau, donna à François Ier l'assurance que la flotte de Khaïreddin ne tarderait pas à ouvrir la campagne; il affirma que, s'il fallait en croire les promesses du Sultan, l'amiral ottoman avait ordre de prendre les instructions du roi de France. Paulin ne tarda pas à retourner par Venise à Constantinople, accompagné d'un second ambassadeur, Pelli-

1 Sagredo, p. 283, dit qu'il était parti pour renouveler le traité de paix. Paruta, t. I, p. 738, prétend que c'était pour réclamer quelques biens; mais ce n'était certainement qu'un prétexte pour entamer des négociations en faveur de François Ier.

2 Sagredo, l. VI, p. 283. Venezia 1588.

cier; la protection du kapou-aga, gouverneur du seraï et chef des eunuques, lui procura une audience du Sultan. L'influence de Roustem-Pascha triompha en cette occasion de celle du grand-vizir, en faisant remettre par le Sultan à l'ambassadeur français une lettre qui promettait au roi le prochain départ de la flotte [XIV]. En effet, Paulin s'embarqua bientôt après avec Khaïreddin, qui commandait une flotte de cent dix galères et de quarante bâtimens de moindre grandeur; ils parurent à l'improviste devant Messine dont le château se rendit à la première sommation. Barberousse fit prisonnière la fille de don Diego (1543), Espagnole d'une rare beauté, lui fit abjurer la religion chrétienne et la réserva pour son harem. L'apparition de la flotte turque jeta la consternation dans l'île de Ponza et à Ostia; mais une lettre de Paulin aux riverains fit renaître la sécurité, au point que les habitans de Nettuno et d'Ostia vinrent à bord apporter du blé et du vin, et que Barberousse put faire de l'eau à l'embouchure du Tibre sans être inquiété. Cependant Rome était dans la plus profonde consternation, les nobles se préparèrent à la défense, et les moines, les nonnes, les femmes et les enfans s'enfuirent au-delà de Tivoli, dans la vallée de Sabine [XV]. La flotte ottomane, longeant les côtes de Tortone et de Gênes, alla mouiller à Marseille; Khaïreddin fut reçu dans cette ville avec les plus grands honneurs, et Paulin y trouva les ordres ultérieurs du roi, d'après lesquels les forces françaises réunies aux forces ottomanes devaient entreprendre immédiatement le siége de Nice.

La flotte française, composée de vingt-deux galères et de dix-huit gros vaisseaux, sous les ordres du duc d'Enghien, et celle des Ottomans qui comptait cent cinquante voiles, se rendirent aussitôt devant Nice; le château fut vaillamment défendu par le chevalier de Malte, Paolo Simeoni, qui avait été précédemment retenu en captivité par Barberousse [1]; la ville ne tarda pas à se rendre (20 août 1543) sur la promesse que lui fit Paulin, au nom de Barberousse, de la sauver du pillage [2]. Les janissaires trompés dans l'espoir d'un riche butin, et voyant que la forteresse résistait toujours au feu de leurs batteries, commencèrent à murmurer. Les Français manquèrent bientôt de poudre et furent obligés d'en acheter aux Ottomans. Khaïreddin leur reprocha leur négligence, et la légèreté avec laquelle avait été conduite toute l'entreprise; il leur dit que les flottes du Sultan étaient habituées à ne rechercher que les actions d'éclat, et n'aimaient pas à aventurer leur gloire pour d'aussi minces résultats que la conquête de Nice. Ce ne fut qu'avec peine que le duc d'Enghien parvint à appaiser la colère de Barberousse. Cependant l'interception d'une lettre dans laquelle le marquis de Guasto annonçait au commandant de la citadelle sa prochaine arrivée avec des forces supérieures à celles de l'armée assiégeante, fit prendre aux Ottomans la résolution de lever le siége. Mais ils ne se retirèrent pas avant d'avoir pillé et incendié la ville [3].

1 Sagredo, p. 287.

2 La date se trouve dans Flassan, I, p. 390.

3 Sagredo, p. 287.

Nice est la seule place du littoral français entre les Alpes et la Méditerranée dont le nom soit populaire chez les Ottomans, pour avoir été le lieu de détention de l'infortuné Djem, frère de Bayezid II, et avoir vu, soixante ans plus tard, l'étrange spectacle d'une flotte française réunie à une flotte ottomane contre une puissance de la chrétienté [XVI].

Pendant ces événemens à l'ouest de l'empire, des troubles avaient éclaté dans la Crimée et avaient appelé sur ce pays l'attention du Sultan, et surtout celle de son favori Roustem-Pascha; c'était la politique de ce dernier qui avait su provoquer les désordres qui agitèrent la presqu'île. Ainsi que nous l'avons raconté plus haut, Seadet-Ghiraï, le compagnon de Sélim I[er] dans la guerre avec Schah Ismaïl, avait gouverné la Crimée jusqu'à l'expédition de Souleïman contre Bagdad; à cette époque, il fut déterminé par les intrigues d'Islam-Ghiraï à se démettre du pouvoir, et il mourut quelques années après à Bagdad, désormais le siége d'un gouverneur ottoman [1]. La Porte ne reconnut pas Islam-Ghiraï pour khan légitime, bien que celui-ci eût déjà nommé kalgha son frère Ouzbeg-Ghiraï; elle conféra le khanat de Crimée au khan de Kazan, Sahib-Ghiraï fils de Mengli-Ghiraï, et fit redescendre Islam au rang de kalgha (939 — 1532). Afin d'affermir Sahib-Ghiraï sur son trône, le Sultan lui avait envoyé soixante canonniers, trois cents armuriers, mille janissaires, et une somme d'argent, qui,

[1] Le *Nokhbetet-tewarikh*, p. 252, place sa mort en l'année 1532; mais les *sept Étoiles errantes* n'en parlent qu'à la date de l'année 1537.

sous le titre de *segban-akdjesi* (argent du gardien des chiens), resta depuis fixée comme le taux du présent impérial qui devait signaler chaque nouvelle installation de khan [1], Sahib-Ghiraï ne vécut que pendant dix-huit mois en bonne intelligence avec Islam-Ghiraï; il s'en débarrassa en le faisant mourir de froid dans un tonneau rempli d'eau, avec le secours de Bakibeg, un des begs des Noghaïs, auquel il réserva le même sort, ensevelissant ainsi dans le même tombeau sa victime et l'instrument de sa vengeance. Alibeg, dont la fille avait épousé Sahib-Ghiraï, rassembla une armée de douze mille hommes pour venger la mort de son frère Bakibeg. Mais Sahib-Ghiraï, à la tête de quarante mille combattans, surprit les troupes d'Alibeg dans un défilé et les détruisit [2]. Cette victoire lui aurait pour jamais assuré la possession exclusive du souverain pouvoir, s'il ne s'était attiré l'inimitié du grand-vizir Roustem par quelques paroles imprudentes [3].

Dewlet-Ghiraï, fils de Moubarek-Ghiraï et petit-fils de Mengli-Ghiraï, se trouvait alors à Constantinople en qualité d'ôtage; il avait été préservé de la mort sous le règne de ses oncles, Mohammed-Ghiraï et Seadet-Ghiraï, grâces à sa mère, qui après la mort de son époux était passée successivement dans le lit de ces deux princes [4]. Sahib-Ghiraï, qui s'inquiétait avec raison de la présence de son neveu à Constantinople, le proposa au Sultan pour khan d'Astrakhan, c'est-à-

[1] *Les sept Étoiles errantes*, f. 64. — [2] Djenabi, f. 121.
[3] Le *Nokhbetet-tewarikh*, f. 253.
[4] Djenabi, l. c. *Les sept Étoiles errantes*, f. 64.

dire du pays d'Hadji Terkhan. Roustem agréa en apparence cette proposition ; Dewlet-Ghiraï fut investi officiellement de la dignité de khan d'Astrakhan, et en secret de celle de khan de Crimée ; Sahib-Ghiraï reçut en même temps l'ordre de marcher avec ses troupes contre les Tscherkesses, et notamment contre la tribu Schané, alors en pleine révolte. Pendant que Sahib-Ghiraï abandonnait ses Etats, laissant ainsi le champ libre aux prétentions de son compétiteur, Dewlet-Ghiraï arrivait à Akkerman, où il fut publiquement reconnu comme khan d'Astrakhan (952 — 1545) ; il prit presque aussitôt le titre de khan de Crimée, et se fit reconnaître comme tel en exhibant le diplôme d'installation du Sultan. Il marcha contre le kalgha Emin-Ghiraï, délivra de leur captivité Boulouk-Ghiraï et Moubarek-Ghiraï, et les excita, ainsi que plusieurs autres des parens de Sahib-Ghiraï, au meurtre de son oncle. Sahib-Ghiraï périt en effet percé par ses ennemis de dix-sept coups de poignard ; il fut enseveli à Saladjik, près de Baghdjéseraï, dans le dôme qu'avait fait bâtir son grand-père Hadji-Ghiraï, fondateur de la dynastie des Ghiraïs [1]. Le médecin et poëte Kaïsounizadé Nedayi, témoin oculaire de la mort de Sahib, en a perpétué le souvenir dans un ouvrage rimé.

A son retour d'Ofen, Souleïman se livra aux plaisirs de la chasse, sans oublier les soins que réclamaient de lui les affaires publiques ; quelques changemens furent opérés dans l'administration des provinces. Le gouverneur d'Ofen, Souleïman-Pascha, Hongrois de nais-

[1] *Les sept Étoiles errantes*, f. 65.

sance, ayant demandé sa retraite à cause de l'affaiblissement de ses forces usées par les maladies, sa place fut conférée à Balibeg; Souleïman-Pascha ne survécut pas long-temps à l'asservissement de sa patrie [XVII]. Un autre Bali, pascha du Diarbekr, fut destitué sur la dénonciation de son defterdar, pour cause de prévarication dans sa gestion des revenus publics. Houseïn-Pascha, gouverneur de Karamanie, fut également déposé sur l'accusation du grand-vizir. La dignité du premier fut donnée à Ala-Pascha, gouverneur du Soulkadr, celle du second à Ramazanoghli Piri-Pascha [1]. La mission confiée au juge de Damas, de rechercher les vices de l'administration des domaines impériaux, eut pour résultat la déposition d'Oweïs-Pascha, gouverneur de Bagdad, et l'installation d'Ayas-Pascha dans cette province [2]. Le Sultan investit le prince Mohammed du gouvernement de Saroukhan, et lui assigna un revenu annuel qui ne s'élevait pas à moins de trois millions d'aspres (soixante mille ducats); il nomma son autre fils, le prince Sélim, au gouvernement de Koniah. Le jour de son investiture, le prince Mohammed reçut en plein diwan, de la main de son père, l'étendard et le tambour, insignes de sa dignité; puis, après s'être arrêté quelques jours à Scutari, il partit pour son gouvernement. La même cérémonie se répéta exactement à l'égard du prince Sélim [XVIII].

A peine Souleïman avait-il quitté la capitale de la Hongrie, que deux corps d'armée ottomans commencèrent des courses dans le pays; le premier sous les

1 Ferdi, f. 360. — 2 *Ibid.*, f. 362.

ordres du pascha de Bosnie se dirigea sur la Moravie, mais il fut arrêté en chemin par la Waag qu'il trouva débordée; le second marcha sur Giarmath pour dévaster les domaines d'Emeric Balassa, qui, ainsi que Mailath, avait été déclaré coupable de lèze-majesté, pour avoir tenté de soulever la Transylvanie en sa faveur (avril 1542). Un firman lancé contre Balassa et remarquable par la violence de son style, apprit aux habitans de la Transylvanie que leur pays appartenait au Sultan, qu'ils étaient eux-mêmes ses esclaves, et que s'ils prêtaient l'oreille aux propositions de Ferdinand, quelques cent mille Tatares et akindjis iraient mettre leur pays à feu et à sang [1]. Le secrétaire Tranquillus Andronicus, qui avait paru à la Porte immédiatement après la mort de Zapolya, fut envoyé de nouveau par Ferdinand à Constantinople avec la mission de demander la cession de la Hongrie comme un don digne de la libéralité du Sultan et d'offrir en retour un présent annuel de cinquante mille ducats, et même de cent mille [2], si la première somme n'était

[1] Voyez la quatrième missive, dans les archives de la maison I. R. *Historemata et diplomata* : « Das Reich ist mein, ihr seit meine Leibeigen Knecht, » deshalb so bleibet getreue Unterthanen meiner Gewalt und gehorsamt des » Kunigs Son, dem Mailath und Emmerich Balassa so des Kunigs Son nit » gehorsamen wollen thut keine Hilfe, des Kœnig Ferdinand's Unterthanen » sollt ihr nit hœren noch dueden dass sie irrung anrichten, » etc.

[2] « Instructio pro Tranquillo Andronico Secretario nostro, du 10 juillet » 1542 : et hic dictus nuntius noster studebit, impetraret et persuaderet Magnitudini suæ (du Grand-Seigneur) si non nisi gloriosissimum et invicto » animo suo dignissimum esse regnum Hungariæ sua liberalitate nobis possidendum daret, haberetque nos tot Regnorum Principem, qui ad Magnitu-

pas jugée suffisante. La lettre de créance excusait le retard mis dans l'envoi d'une ambassade, en alléguant le manque de sauf-conduit [1]. Les vizirs voulurent si peu écouter les propositions de Tranquillus, qu'ils lui refusèrent une audience du Sultan. Aux raisons que fit valoir Tranquillus en faveur de la légitimité du droit que tenait Ferdinand du traité de partage conclu entre lui et Zapolya, les vizirs opposèrent le fait bien autrement significatif de la conquête. Le grand-vizir, l'eunuque Souleïman-Pascha, alla jusqu'à lui dire d'avertir son maître qu'il pourrait bien avoir le sort d'Alaeddewlet, qui pour avoir toujours voulu défendre sa principauté contre les Ottomans, avait été décapité avec toute sa famille. Roustem, qui n'était encore que second vizir, ajouta : « Ibrahim n'a touché Vienne que du bout du doigt; moi, je veux la prendre à deux mains. Ton maître ameute contre nous non seulement ses sujets, tant Allemands qu'Espagnols ou Italiens, mais encore les nôtres : les Hongrois, les Transylvaniens et les Moldaves. Si tu ne vois pas le Sultan, si tu n'es pas admis à l'honneur du baise-main, n'en accuse que la nature de tes propositions. » Tranquillus craignit même qu'on ne le retînt prisonnier comme Lasczky, lorsque le vizir lui fit remarquer que le sauf-conduit disait bien que la Sublime-Porte était ouverte à tous ceux qui voulaient s'y rendre, amis ou ennemis, pour demander quelque chose,

» dinem suam respectum habentes, annua splendida et Magnitudine sua » digna munera eidem offeramus. »

[1] Voyez la lettre de créance dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche.

mais que rien ne leur garantissait le retour; cette menace à la vérité n'eut point d'accomplissement, et Tranquillus Andronicus put quitter Constantinople le 9 octobre, mais sans avoir réussi à rien obtenir [1].

Pendant que Tranquillus Andronicus poursuivait inutilement ses négociations à Constantinople, l'armée de Ferdinand vint mettre le siége devant Pesth, ainsi que l'avait fait douze ans auparavant Rogendorf, lors de l'ambassade de Jurischitz et de Lamberg. Bali-Pascha, le nouveau gouverneur de Pesth, appela à son secours Oulama, gouverneur de Bosnie, et Mourad, sandjakbeg de Poschega; le premier lui amena trois mille, et le second mille cavaliers. Mille janissaires, sous les ordres de leur lieutenant-général, le segbanbaschi Yousouf [XIX], combattaient dans les rangs de Bali-Pascha; le reste des troupes était composé de soldats des frontières, d'azabs et de martoloses [2]. Une mésintelligence survenue entre les Allemands et les Italiens fit que l'assaut se donna sans le concours des premiers; aussi toute l'impétuosité des Italiens Vitelli, Medici et Pallavicini, tout le courage des Hongrois Zriny, Revay et Banfy ne suffirent-ils pas à emporter la brèche que leur avaient pratiquée quarante bouches à feu; Revay fut grièvement blessé, Banfy fut tué. L'armée de Ferdinand ne comptait pas

[1] *Commentarius rerum actarum Constantinopoli per Tranquillum Andronicum S. C. R. M. legatum anno 1542*, dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche.

[2] *Asaporum, Sarhoriorum, Martolosorum.* Le mot *Sarhoriorum* est une altération du mot *Serhaddlü* (soldats des frontières).

moins de quatre-vingt mille hommes: l'électeur Joachim de Brandebourg commandait quarante mille fantassins et huit mille chevaux; Jean Ungnad, capitaine de Styrie, dix mille hommes; les Hongrois Gaspard Seredy et Pierre Pereny avaient seize mille soldats sous leurs ordres. Huit Allemands suivaient les troupes en qualité de conseillers de guerre. Les influences contraires de tant de conseillers et de chefs nuisirent à l'unité des opérations et au succès de la campagne; le septième jour après le commencement du siége, les assiégeans au nombre de quatre-vingt mille opérèrent leur retraite, s'avouant ainsi vaincus par les huit mille soldats formant la garnison de Pesth [xx].

Dès les premiers jours du printemps (1543), les étendards victorieux de Souleïman marchèrent de nouveau vers la Hongrie. Cette campagne, la dixième que Souleïman conduisit en personne, se fit remarquer entre toutes les autres par la discipline qui régna parmi les troupes, la prévoyance et l'ordre qui présidèrent aux approvisionnemens. Avant le départ de l'armée, Souleïman avait fait rassembler cent vingt-quatre mille huit cents minots d'orge et quarante mille minots de farine; une flotte de trois cent soixante et onze navires, sous les ordres d'Alibeg et de son lieutenant Sinanaga, beg de Szegedin, précédemment kapidjibaschi ou chambellan du grand-vizir Ibrahim, devait transporter ces provisions par la Mer-Noire, et leur faire remonter le Danube [1]. Souleïman avait passé l'hiver à Andrinople; c'est de là que vers la

[1] Sinantschaousch, f. 26.

fin de février il avait envoyé le beglerbeg de Roumilie, Ahmed-Pascha, à Sofia [1]. Lui-même partit le 18 moharrem 950 (23 avril 1543) avec un grand déploiement de pompe. La marche était ouverte par les porteurs d'eau chargés de tenir leurs outres pleines, afin de désaltérer tous ceux qui auraient soif; ils étaient suivis des bagages du trésor et de ceux du Sultan portés par trois cents bandes de mulets [2], composées de sept chacune, et formant un total de deux mille cent mulets; venaient ensuite cent rangs de chevaux de main [3], ou neuf cents chevaux à neuf par rang; puis neuf cents rangs de chameaux [4] chargés des provisions et des munitions, ce qui porte le nombre des chameaux à cinq mille quatre cents, à six par rang. A la suite marchaient mille armuriers (djebedjis), cinq cents mineurs, huit cents canonniers (topdjis), quatre cents soldats du train avec leurs agas, kiayas et écrivains; puis les dignitaires du seraï, le grand-sommelier (kilardjibaschi), le grand-trésorier (khaznedarbaschi), et le gouverneur de la cour (kapouaga). A ceux-ci succédait la cavalerie, distribuée entre les deux ailes; à l'aile droite étaient deux mille sipahis avec leurs étendards rouges, cinq cents ouloufedjis (troupes soldées) avec des étendards verts, cinq cents ghourebas (étrangers) avec des étendards blancs; à l'aile gauche, deux mille silhidars avec des étendards jaunes, cinq cents ouloufedjis avec des étendards rayés de vert et de blanc, cinq cents ghourebas avec des étendards rayés de blanc et de rouge;

[1] Sinantschaousch, f. 28. — [2] *Katar.* — [3] *Tawile.* — [4] *Katar.*

derrière ces troupes marchaient les membres du diwan, le secrétaire d'Etat pour le chiffre du Sultan (nischandjibaschi), les defterdars, les kadiaskers, et les quatre vizirs qui étaient précédés par quatre queues de cheval, entourés de leurs officiers et de leurs esclaves. Puis venaient les employés de la vénerie impériale, les chasseurs au faucon, à la grue et à l'épervier, les gardiens des dogues et des furets [1], les fourriers (mouteferrikas), les écuyers tranchans (tschaschnegirs), puis tout le personnel des écuries du Sultan. Des chevaux grecs, anatoliens, karamaniens, kurdes, persans, arabes, avec des mors et des étriers d'argent, des selles et des housses brodées d'or, étaient conduits par le premier et le second écuyer, par les palefreniers (serradjs), les porte-armes (silaschors), leurs kiayas et leurs écrivains. Trois cents chambellans (kapidjibaschis) à cheval précédaient l'élite de l'armée, c'est-à-dire douze mille janissaires armés de sabres et de lances, et portant sur leur dos de longues arquebuses; trois queues de cheval flottaient en avant des bannières rouges des janissaires. Enfin sept étendards rayés d'or, et sept queues de cheval annonçaient l'approche de la majesté du Padischah [xxi]. Cent trompettes ayant leurs instrumens retenus à leur cou par une chaîne d'or, et cent tambours, faisaient retentir l'air de sons guerriers. Venaient ensuite quatre cents archers ou gardes-du-corps (solaks), dont les chefs marchaient immédiatement à côté de l'étrier du Sul-

[1] *Toughandji, schahindji, tschakardji, atmadji, sagerdji, samsoundji*, Voyez *Administration et Constitution de l'Empire ottoman*, II, p. 37.

tan ; ils étaient coiffés de bonnets de feutre surmontés de plumes de héron, avaient la taille prise dans des ceintures de soie, et portaient des carquois richement travaillés et incrustés d'or. En dehors du cercle que les solaks formaient autour du Sultan, cent cinquante tschaouschs, conduits par le tschaousbaschi ou grand-maréchal, faisaient résonner leurs longues cannes d'argent auxquelles étaient suspendues de petites chaînes de même métal, et ils mêlaient à ce cliquetis les cris mille fois répétés : *Qu'il vive long-temps !* Dans l'intérieur des rangs des solaks étaient les soixante-dix peïks (gardes-du-corps armés de lances), portant des casques et des lances d'or, et vêtus des plus riches étoffes ; au milieu d'eux, le Sultan montait un cheval superbe, et Sa Majesté, pour nous servir de l'expression de l'historien ottoman, se trouvait voilée sous les plumes flottantes des solaks, « comme le soleil qui darde ses rayons à travers de légers nuages [1]. »

Pendant que Souleïman sortait de Constantinople avec un tel déploiement de magnificence, la campagne avait été ouverte en Esclavonie et en Hongrie, par Bali-Pascha, gouverneur d'Ofen, et Oulama, gouverneur de Bosnie. Oulama, après s'être réuni à Mourad, sandjakbeg de Poschega, et à Kasim, sandjakbeg de Mohacz, se porta devant Athina, château d'Urbain Bathyani, entre Cris et Poschega, et s'en empara ainsi que de Saphronic et de Belostina, forteresses dans la possession, la première d'Etienne Banfy, et la seconde de Keglevich. Les chefs turcs chassèrent le hardi brigand

[1] Sinantschaousch, f. 30-36.

Ladislas More de son château de Rahocza; More trouva un refuge dans le château de Nana, situé au pied du mont Matra et appartenant à son ami Etienne Losonz; mais Bali-Pascha prit Nana, et envoya More et ses fils à Constantinople, pour y partager, dans le château des Sept Tours, le sort de Mailath et de Valentin Tœrœk. More et ses fils ayant abjuré la foi de leurs pères, échappèrent à la captivité qui les attendait, tandis que Mailath et Tœrœk, à qui on avait offert des places et des honneurs pour prix de leur apostasie, préférèrent languir en prison, plus fidèles à leur religion qu'ils ne l'avaient été à leur patrie [1]. Mourad, beg de Poschega, Khizr, beg de Gustendil, Mesih, beg de Valona, et Ahmed fils d'Yahyapaschaoghli et sandjak de Lepanto [2], formèrent le siége de Valpo au-dessus d'Essek, sur la rive droite du Danube, et dans la plaine même qui, plus de cinq ans auparavant, avait été témoin de la lâche fuite de Katzianer et de la mort glorieuse de Lodron [3]. Valpo ne tarda pas à voir arriver sous ses murs Ahmed-Pascha, beglerbeg de Roumilie, commandant l'avant-garde de Souleïman. Le Sultan accompagné de son fils, le prince Bayezid, était parti d'Andrinople pour Filibé, où le beglerbeg d'Anatolie, Ibrahim-Pascha, vint se joindre à lui (24 moharrem — 29 avril) [4]. Pendant les trois jours qu'on passa à

1 Istuanfi, l. XV. Catona, XXI, p. 289.

2 Petschewi, f. 81. Cet auteur ne cite point Kasim qu'Istuanfi nomme cependant avec Mourad et Oulama.

3 Jovius, XLIII, p. 476.

4 Djelalzadé, f. 246. Sinantschaousch, f. 47. L'armée traversa successivement Tschirmen, les champs de Beg alaki, Gunbeghi, Tschakiraga

chasser sur les hauteurs du Balkan, Souleïman apprit par un courrier expédié de Constantinople que Khaïreddin, ayant l'ambassadeur français à bord, avait quitté Galata avec cent vingt-six vaisseaux pour passer les Dardanelles; Kasim, beg de Mohacz, l'informa en même temps, dans un rapport détaillé, du succès avec lequel il s'était tiré d'une embuscade que lui avait dressée l'ennemi à Sexard [1]. A Sofia, on reçut la nouvelle de la mort de Bali-Pascha, gouverneur d'Ofen; sa dignité échut à Yahyapaschazadé Mohammed-Pascha; en même temps furent faites dans le diwan plusieurs promotions à des places de juges et de professeurs [2]. Lorsque l'armée eut quitté Sofia, un messager de Mouradbeg, sandjak de Poschega, dépêché au grand-vizir, vint lui apprendre qu'on avait formé le siége de Valpo, et que l'ennemi qui s'était concentré à Siklós et à Fünfkirchen avait été dispersé [XXII] [2]. Mouradbeg envoyait par la même voie soixante-dix nez, autant de paires d'oreilles, et Forgacs fait prisonnier, comme autant de pièces justificatives de sa lettre de victoire. Sur les bords du Danube, avant d'arriver à Essek, l'armée fut instruite par un courrier d'Ahmed-Pascha, beglerbeg de Roumilie, que Valpo était tombée sous le joug ottoman, après avoir été foudroyée par trois mille cent trente-sept boulets de pierre (19 rebioul-ewwel 949 — 22 juin 1543) [3].

degirmeni, les prairies de Khaledlü et le village de Rogosch. On chassa pendant trois jours dans les montagnes de Yassidjé yaïla.

[1] Sinantschaousch, f. 50. — [2] *Ibid.*, f. 55.

[3] On voit par ce rapport que Souleïman ne vint pas en personne à Valpo,

Le Sultan reçut en audience, dans son camp au-dessous d'Essek, le commandant de Valpo, à qui sa soumission volontaire valut un accueil gracieux et un fief dans le voisinage d'Ofen [1]. Une garnison fut établie dans Valpo; un juge et un imam y furent installés. Le Sultan reçut dans le diwan les félicitations des vizirs, et ordonna à Ahmed-Pascha d'aller mettre le siége devant Siklós; treize canons et trente faucons furent transportés à bras d'hommes et avec des difficultés extrêmes à travers des marécages, devant la place. Le kiaya Mohammed descendit lui-même de cheval, et s'attela à un canon pour donner l'exemple; Souleïman reconnut son zèle par un présent de deux cents ducats [2]. Les travaux de siége furent conduits par Oulama, Mourad et Kasim, sandjakbegs de Bosnie, de Poschega et de Mohacz, sous les ordres supérieurs d'Ahmed-Pascha, beglerbeg de Roumilie [3]. Mais pendant qu'on ouvrait les tranchées, la garnison de Fünfkirchen envoya des parlementaires pour né-

comme le croit Istuanfi; mais il est probable que se trouvant dans le voisinage, il confirma lui-même la capitulation de cette place. C'est ainsi qu'on peut s'expliquer la date de Sinantschaousch, qui place la reddition de Valpo au 22 juin, et celle d'Istuanfi qui la recule au 23 juin. Petschewi, à l'occasion de la prise de Valpo, dit que l'historien Mohammed Katib avait fait ses premières armes dans ce siége, et que son frère, le kapidji-baschi d'Ahmedbeg, fils de Yahyapaschazadé, y avait été blessé.

1 Sinantschaousch, f. 68. Il nomme le commandant *Michel Schante;* Istuanfi l'appelle *Archius.* Le fait qu'il fut investi d'un samiet (fief) réfute l'erreur d'Istuanfi, qui fait exécuter ce commandant avec tous ses gens : *Occulta perfidia, ut credi par est, necati, nusquam amplius apparuere,* dans Catona, XXI, p. 299.

2 Sinantschaousch, f. 72 et 77. — 3 *Ibid.*, f. 79.

gocier sa reddition ; Mourad et Kasim furent détachés pour prendre possession de cette place qui s'élève dans une plaine fertile, et après y avoir installé Bali Woïwoda en qualité de commandant, ils revinrent devant Siklós [xxiii]. Pendant leur absence, l'armée assiégeante avait reçu un renfort de mille Tatares [1] ; elle avait été jointe en outre par les vizirs Mohammed et Khosrew-Pascha, par Tekkesadé Hadji Mohammed, beg de Semendra, Mohammed Tourakhan, gouverneur de Morée, et par Khaïreddin, beg de Zwornik, tous jaloux de partager les dangers et l'honneur de ce siége [2]. Mais la grosse artillerie avait à peine tiré cent coups, et celle de moindre calibre deux cents, que Siklós fit sa soumission après une défense de huit jours (2 rebioul-akhir — 5 juillet); cependant la citadelle refusa de suivre l'exemple de la ville [3]. Souheïli, kiaya de Khosrew-Pascha, qui fut chargé de porter cette joyeuse nouvelle au Sultan, reçut en retour une augmentation de quatre mille aspres sur ses revenus [4]. La citadelle se rendit trois jours après, sur l'avis de Michel Diak, secrétaire de Pereny, et des deux Nagy [5]. Quelques-uns des habitans voulaient avoir entendu, avant même l'arrivée des Turcs, pendant une nuit

1 Sinantschaousch, f. 81 et 82. Il fait monter les forces des Tatares à quatre-vingt mille hommes. — 2 *Ibid.*, f. 79.

3 Sinantschaousch, f. 89. On lit dans Djelalzadé, Petschewi, et le *Nokhbetet-tewarikh*, *ondœrdindji* (le 14) au lieu d'*ikindji*.

4 Sinantschaousch, f. 90.

5 *Ibid.*, f. 95, nomme les membres de ce conseil : Michel Diak, Nadjigh, Mondo, Nadsch (Nagy), Michel, Kabour et Kani. Dans Istuanfi, *Michaelem cognomento ferreum*. Catona, XXI, p. 305.

calme, un muezzin faire du haut d'une tour l'appel à la prière; d'autres assuraient avoir vu depuis le commencement du siége, pendant une nuit obscure, une vive lumière briller dans la prison où Sigismond, après la bataille de Nicopolis, avait été retenu captif par ses Etats, et où étaient alors enfermés les prisonniers turcs ; pour détourner le malheur annoncé par ce présage, on avait détruit cette tour, en respectant toutefois la vie des prisonniers [1]. Cent soixante-dix cavaliers de la garnison furent envoyés à Constantinople; la forteresse fut réunie au sandjak du beg de Mohacz [xxiv].

Souleïman se rendit, le 13 juillet 1543 (10 rebioul-akhir), de Siklós sur les bords du Danube, pendant que le beglerbeg de Roumilie, Ahmed, prit à gauche par Fünfkirchen, pour aller former le siége du château de Száz qui se rendit volontairement. A Sexard, Ahmed rejoignit de nouveau le gros de l'armée [2]. On passa à côté du fort de Nianyavar, situé à gauche de Tolna, sans chercher à le réduire, bien que sa position fût menaçante pour les troupes, qui ne s'arrêtèrent qu'à Fœldvar; le 23 juillet, après deux jours de marche [xxv], le Sultan entra triomphalement à Ofen, accompagné des beglerbegs de Roumilie et d'Anatolie avec leurs sandjakbegs, alaïbegs, voïévodes et soubaschis, d'Yahyapaschaoghli Mohammed-Pascha gouverneur d'Ofen, avec ses volontaires (gœnüllü) et gardes-du-corps (beschlü); pendant la

1 Sinantschaousch, f. 99 et 100.

2 *Ibid.*, f. 109. Jovius, Istuanfi et Stella se taisent à cet égard.

marche du cortége, le capitaine de la flotte du Danube, Alibeg, et son kiaya Hasan. firent retentir l'air de salves d'artillerie. Dans un diwan solennel, Souleïman témoigna sa satisfaction aux vainqueurs de Valpo, de Fünfkirchen et de Siklós; Mourad, sandjakbeg de Poschega, reçut une augmentation de trente mille aspres de revenus, son fils, un fief de douze mille aspres; le cuisinier des janissaires et son aide, qui avaient les premiers escaladé les remparts de Siklós, eurent chacun une gratification de vingt mille aspres [1]. Quarante gros canons lançant des boulets du poids d'un à trois quintaux, et quatre cents pièces de petit calibre, remontèrent le Danube (27 juillet) sous les ordres du beg de Silistra, le persan Sehri Mar (poison de serpent), qui avait embarqué à Silistra ce formidable parc d'artillerie récemment arrivé de Constantinople [xxvi]. Le 26 rebioul-akhir (29 juillet), commença le siége de Gran, dont le château s'élève sur une colline en face du confluent de la Gran et du Danube. Gran, ville natale du roi saint Etienne, était en outre célèbre par sa cathédrale revêtue à l'extérieur d'albâtre et de marbres de diverses couleurs, un des chefs-d'œuvre de l'architecture gothique, et par un aqueduc en pierre, d'où l'eau s'élevait à une hauteur de quatre cent soixante aunes au moyen d'une roue à godets [2]. La garnison, composée d'Allemands, d'Espagnols et d'Italiens, était forte de treize cents hom-

[1] Sinantschaousch, f. 121.

[2] Petschewi, qui avait vu cette magnifique église avant sa destruction, en donne la description, f. 82, ainsi que de l'aqueduc.

mes [1]. Les Espagnols Martin Liscani et François Salamanca avaient le commandement de la haute et de la basse ville. Tristan Vierthaler et Michel Regensburger commandaient les troupes allemandes; les Italiens avaient pour chefs Torielli et le général du génie Vitelli, homme expérimenté dans la tactique militaire. Trois cent soixante et quinze canons [2], transportés d'Ofen sur cent sept bâtimens, foudroyèrent la ville jour et nuit; les trois fils d'Yahyapaschaoghli, Mohammed gouverneur d'Ofen, Arslanbeg sandjak de Wuldjterin, et Derwisch beg de Szegedin, reçurent l'ordre de battre le pays jusqu'à Stuhlweissenbourg [3]. Souleïman envoya dans la ville trois renégats, un Allemand, un Espagnol, un Italien, chacun pour exhorter les soldats de sa nation à se rendre [4]; les porte-drapeaux qui parlementèrent avec eux leur répondirent que ni promesses ni menaces ne pourraient les détourner de leur devoir. Le courage des assiégés fut encore accru par un renfort de six cents hommes que leur amena l'Espagnol Sancius Cotta, et par la promesse qu'il leur fit du prochain paiement de la solde arriérée [5]; mais leur résolution ne tarda pas à faiblir, lorsque leur plus habile artilleur, Calabrois de naissance, fut passé à Souleïman [6], et que

[1] Sinantschaousch les porte tantôt à trois mille, tantôt à treize mille hommes; c'est probablement une faute du copiste.

[2] Stella, cap. 2 : *40 magnis bombardis æneis ac minutioribus fere* 300 *quatere cœperunt*, dans Catona, XXI, p. 335.

[3] Sinantschaousch, f. 134. — [4] Jovius, XLIII. Catona, XXI, p. 320.

[5] Stella, dans Catona, p. 327. — [6] *Ibid.*, p. 339.

d'autres transfuges eurent révélé à l'ennemi le côté faible de la place, c'est-à-dire la *tour de l'Eau,* que l'artillerie turque ne cessa de battre en brèche de l'île voisine [1]. L'assaut général ne devait être donné que le jeudi 9 août; mais un devin prédit, d'après des figures tracées sur le sable [XXVII], tant de bonheur pour le lundi 6 août, qu'on crut devoir devancer le terme fixé, et se rendre aux désirs des troupes. L'attaque fut repoussée, et coûta aux Ottomans un nombre assez considérable de tués et de blessés; parmi ces derniers étaient le capitaine de la flottille du Danube, et le devin lui-même si mal servi en cette occasion par sa science. Les assiégés et les assiégeans eurent une perte réciproque d'environ deux cents hommes [XXVIII].

La croix dorée qui surmontait le clocher de l'église gothique dont nous avons parlé plus haut, ayant été renversée d'un coup de canon, Souleïman s'écria: « Voilà Gran à nous [2]! » En effet, cet heureux présage ne tarda pas à se réaliser; les Espagnols Liscani et Salamanca négocièrent la reddition de la place contre une libre retraite avec armes et bagages. Le jour de Saint-Laurent, 10 août (9 djemazioul-akhir), la capitulation fut signée, et la garnison sortit de Gran [3]; mais les conditions stipulées ne furent pas exacte-

[1] Jovius, dans Catona, XXI, p. 318. — [2] *Ibid.*, p. 319.

[3] Jovius dit que Souleïman avait rendu grâces à Dieu de lui avoir donné la ville de Gran le même jour où son grand-père Bayezid II avait conquis Modon; cette assertion ne serait juste qu'en supposant que Souleïman eût calculé non d'après l'année lunaire, mais d'après l'année solaire des Grecs. Du reste, Modon fut conquise non le 10, mais le 9 août.

ment exécutées. Ali-Aga demanda à Liscani, comme un souvenir, la chaîne d'or qu'il avait arrachée au cou de Pierre Pereny en l'arrêtant; Liscani ayant cru pouvoir se racheter des dangers de sa position par ce sacrifice, le Turc exigea ses chevaux dont les selles avaient été remplies d'or, ajoutant en se raillant que celui qui allait s'embarquer n'avait pas besoin de chevaux [1]. Avant de laisser partir les soldats de la garnison, Souleïman les employa à l'inhumation des morts, au déblaiement des décombres, aux travaux les plus abjects, pendant qu'on outrageait leurs femmes sous leurs yeux, ou qu'on les noyait si elles résistaient à ces hideuses violences [2]. Il espérait, par de pareils traitemens, amener la garnison à adopter la foi musulmane et à entrer à son service, en lui promettant des conditions avantageuses; quelques-uns seulement abjurèrent la fidélité qu'ils devaient à leur Dieu et à leur roi [3]. Pendant le siége, l'artillerie ottomane avait lancé neuf mille cinq cent quarante-quatre boulets de fer et plus de deux mille boulets de plomb; chaque soldat qui rapportait un des premiers recevait une récompense de vingt aspres [4]. Le jour même de l'occupation de Gran, Souleïman changea la ca-

1 Jovius. Sinantschaousch prétend que la somme qui s'y trouvait cachée s'élevait à dix mille ducats.

2 Stella, c. 2, dans Catona, XXI, p. 343.

3 *Nec plures quam 70 ex omni natione milites reperti sunt, qui ad Solimanum transire vellent:* Jovius. Sinantschaousch ne parle que de cinquante hommes; mais en revanche cent soixante-quatre jeunes garçons entrèrent au service de Souleïman.

4 Sinantschaousch, f. 150.

thédrale en mosquée en y faisant la prière du vendredi; après cette cérémonie, les vizirs s'assemblèrent dans la tente impériale, afin de tenir conseil sur l'administration des nouvelles conquêtes; Souleïman désigna sept begs, ceux de Semendra, de Wuldjterin, Aladjahissar, Perzerin, Poschega, Zwornik et Szegedin pour occuper la ville, avec cinq cents hommes du génie, cinq cents azabs, cinq cents beschlüs, cinq cents gœnüllüs, cinq cents janissaires et deux mille martoloses. Le juge et le sandjakbeg de Gran devaient relever du juge et du pascha d'Ofen [1].

Le lendemain de la reddition de Gran, un ambassadeur du roi de Pologne fut reçu par le Sultan en audience solennelle, et lui offrit avec des présens les félicitations de son maître sur les nouveaux succès des armes ottomanes [2]. Souleïman, voulant hâter la reconstruction de la forteresse de Gran, ordonna que chaque sipahi devrait fournir trois charges de pierre; chaque pascha mille; Roustem seul était taxé à cinq mille; il récompensa par des vêtemens d'honneur l'empressement que mirent ces hauts dignitaires à satisfaire ses désirs [3]. De Gran, l'armée se dirigea sur Stuhlweissenbourg, l'ancienne ville où étaient sacrés et ensevelis les rois de Hongrie. Parmi les canons destinés au siége de Stuhlweissenbourg, s'en trouvait un lançant des boulets de cinquante livres et ayant dix-huit palmes de longueur; l'artilleur Esedoullah, récemment arrivé de Perse, l'avait fondu pour servir

[1] Sinantschaousch, f. 156. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.*, f. 159.

de modèle à une artillerie qui, tenant le milieu entre les monstrueuses pièces du calibre d'un quintal et les petits fauconneaux, participât de la force de projection des uns et de la légèreté des autres. Le premier jour après son départ, Souleïman campa à Nesmil [1], entre Gran et Komorn, et le lendemain à Tata (Dotis), où il fit diverses promotions. La place du sandjakbeg de Silistra, Sehri Mar, mort des blessures qu'il avait reçues au siége de Gran, fut donnée à Baltadji Mohammed, sandjakbeg du Tekké; Baltadji Mohammed fut remplacé par Khosrewaga, général des janissaires; Khosrewaga, par Mohammed, général des silhidars; Mohammed, par Sinanaga, général des ghourebas de l'aile droite et frère du second vizir, Roustem-Pascha; Sinanaga, par Hasanaga, général des ghourebas de l'aile gauche; Hasanaga, par Ahmedaga, chef des chasseurs à l'épervier, et Ahmedaga par Memiaga, frère du chef des chasseurs au vautour [2]. Tata qui sans essayer de résister se rendit à la première sommation eut ses murs rasés [3]. C'est devant cette ville que Souleïman apprit que Khaïreddin-Barberousse avait pris Reggio, et que renforcé par quarante galères venues d'Alger sous les ordres de Hasanbeg, il allait opérer sa jonction avec les forces françaises pour des entreprises plus importantes encore [4]. Le lendemain un courrier apporta la nouvelle de la guerre qui avait éclaté entre le schah de Perse et ses frères, et de la

[1] Sinantschaouch, f. 157. — [2] *Ibid.*, f. 161.

[3] *Ibid.*, f. 163. Jovius, XLIII, dans Catona, XXI, p. 348.

[4] Sinantschaousch, f. 164.

fuite d'un de ceux-ci à Amid [1]; en même temps. Emin-Sultan, fils de Sahib-Ghiraï, fit savoir à la Porte (19 djemazioul-ewwel — 20 août) qu'il avait envoyé cinq mille Tatares battre le pays ennemi et qu'ils étaient revenus avec quinze cents prisonniers [2]. Ce même jour on commença le siége de Stuhlweissenbourg. Le beglerbeg d'Anatolie, Ibrahim-Pascha, avait été chargé d'emmener d'Ofen l'artillerie de siége; en l'attendant, les vizirs Roustem, Mohammed et Khosrew, secondés par Ahmed beglerbeg de Roumilie et l'aga des janissaires, ouvrirent la tranchée [3]. Huit jours après le commencement du siége, la brèche ayant paru suffisante, on donna un assaut qui fut repoussé [XXIX]; dans un second, les Ottomans éprouvèrent une plus grande perte encore; la ville ne fut prise que le 4 septembre [XXX]. Généreux envers son ennemi vaincu, Souleïman admit au baise-main le commandant hongrois Varcocs; l'église renfermant les tombeaux des rois fut pour cette fois préservée de la destruction. Ahmed, frère du gouverneur d'Ofen, fut nommé sandjakbeg de Stuhlweissenbourg avec un traitement annuel de six cent mille aspres (douze mille ducats); mille janissaires et trois mille soldats levés dans le pays formèrent la garnison de la ville [XXXI]. Pendant le siége de Stuhlweissenbourg, le voïévode Kasim avait réduit le château de Nianyavar situé sur la gauche de Tolna. Emin-Sultan fils du khan Sahib-Ghiraï, et Dewlet-Ghiraï fils de Moubarek-Ghiraï, à

[1] Sinantschaouscb, f. 166. — [2] *Ibid.*, f. 168.
[3] Petschewi, f. 84.

la tête, le premier des Tatares de Crimée, le second de ceux de Dobrudja, battirent la contrée en tous sens. Ils se mirent à la poursuite de la garnison qui avait rendu Stuhlweissenbourg; mais ils furent défaits près du mont Somnyo par Nicolas Zriny qu'une blessure empêcha de profiter de sa victoire [1]. François Kapolnay les attaqua avec sept cents cavaliers près du lac Balaton, à l'endroit même où prend naissance le ruisseau de Siho; mais, accablé par le nombre, il paya de sa vie ses efforts héroïques [2]. Souleïman, en visitant à Stuhlweissenbourg les tombeaux royaux, se montra plus clément envers les morts qu'envers les vivans; car, ayant invité les habitans à se rendre avec leur juge en un lieu désigné hors de la ville pour lui prêter serment, il les fit tous massacrer, à l'exception de ceux avec qui avait été signée la capitulation, comme si toute la ville n'avait pas été comprise dans le traité conclu à ce sujet [3]. Avant de partir de Stuhlweissenbourg, il envoya des lettres de victoire à tous les gouverneurs de l'empire, à la république de Raguse, au roi de France et au sénat de Venise [4].

Souleïman qui de Stuhlweissenbourg s'était rendu à Pesth, quitta cette dernière ville au commencement de l'équinoxe d'automne pour retourner à Constanti-

[1] Stella, dans Catona, XXI, p. 377, et *Deditio Albæregalis*, d'après un manuscrit italien, dans Kovachich, *Scriptores rerum Hungaricarum minores*, I, p. 80. — [2] Stella, dans Catona, XXI, p. 378.

[3] *Cosi interpretano i Turchi le promissioni e giuramenti loro.* Le manuscrit italien dans Kovachich, I, p. 82.

[4] Djelalzadé, f. 260.

nople; il passa le Danube à Peterwardeïn dix jours après [1]. A son arrivée à Belgrade (21 septembre), il congédia son armée qui dut aller prendre ses quartiers d'hiver, et se mit lui-même en route pour sa capitale. Les fêtes triomphales qui auraient probablement solennisé son entrée à Constantinople, furent changées en deuil par la nouvelle qu'il reçut, chemin faisant, de la mort (8 schâban — 6 novembre) du prince Mohammed son second fils et le plus chéri de tous [xxxii]. Profondément affecté de ce nouveau coup porté à ses affections paternelles, le Sultan ordonna de conduire les restes du jeune prince à Constantinople. où il les fit ensevelir près de l'ancien quartier des janissaires. Sinan, le plus célèbre des architectes ottomans, fut chargé d'élever au souvenir du prince et près de son tombeau, une mosquée dont la construction dura cinq ans, et coûta trois cent mille ducats [2]; bâtie sur le modèle de la mosquée du conquérant, elle se distingue de cette dernière par quatre demi-coupoles entourant le dôme; à l'extérieur elle est ornée de deux minarets richement sculptés, à l'intérieur elle n'a pas de colonnes, et son aspect est sombre, comme si l'architecte l'avait voulu mettre en harmonie avec la douleur qui l'avait élevée [xxxiii]. Les professeurs de l'académie dont fut dotée cette mosquée eurent des appointemens égaux à ceux des autres académies impériales [3].

[1] Djelalzadé, f. 261. Ali, xliiie récit, f. 255.

[2] Ali dit cent cinquante charges (yük) d'aspres; le yük vaut cent mille aspres; cinquante aspres valent un ducat.

[3] Ali, xlive récit. Cantemir place par erreur cette mosquée à *Yenikapou*

Dans les premiers jours du printemps de l'année suivante (1544), les lieutenans du Sultan recommencèrent la guerre en Hongrie, en Esclavonie et en Croatie, et prirent plusieurs villes et châteaux. Maître de la capitale des rois de Hongrie et de la ville où ils sont ensevelis, Souleïman devait désirer encore de posséder Wissegrad, appelée aussi Blindenbourg, où était gardée la couronne, lors même que la position de cette place sur la rive droite du Danube au-dessous de Gran ne lui en eût pas imposé la conquête, afin de rendre libre la navigation du fleuve. Le nom slave de cette forteresse, *Wissegrad,* qui signifie château élevé, explique sa position sur une montagne escarpée ; son nom allemand de *Blindenbourg* (château qui aveugle) se rapporte à la vue magnifique dont on y jouit, et qui éblouit, aveugle, pour ainsi dire les yeux par sa beauté et son immensité. Comme Siklós, Wissegrad avait servi de prison à un roi hongrois, Salomon, qui y avait été retenu pendant dix-huit mois. Le roi Charles fortifia Wissegrad, pour en faire sa résidence et y déposer la couronne de Hongrie. Wissegrad est célèbre par l'entrevue du roi de Bohême, de son fils Charles, plus tard empereur d'Allemagne, de Casimir, roi de Pologne, et d'Etienne, roi de Bosnie, avec Charles, roi de Hongrie, pour conclure ensemble un traité d'alliance offensive et défensive. Casimir de Pologne signa à Wissegrad son abdication en faveur de son neveu Louis, qu'il avait adopté pour son fils, et

(nouvelle porte), dont il altère le nom en faisant *Engi kapu.* (*Soliman,* XL, note 34.)

c'est là qu'il célébra, avec Jean, margrave de Brandebourg, les funérailles de Charles. Par la suite, les rois de Hongrie n'habitèrent pas toujours Wissegrad; mais Mathias Corvin mit autant de soins à l'embellir que sa résidence d'Ofen; il y fit dessiner de magnifiques jardins, avec des terrasses, des statues et des pièces d'eau. Les jours où on célébrait un triomphe des armées hongroises, les fontaines publiques versaient au peuple du vin rouge et du vin blanc [1]. Dans l'église du château, les autels d'albâtre rivalisaient de magnificence avec les tuyaux d'argent de l'orgue. Les écuries étaient à l'intérieur revêtues de marbre. Mathias Corvin reçut à Wissegrad les envoyés du pape et du Sultan. L'ambassadeur ottoman fut tellement étonné de la magnificence du palais du roi, qu'il ne put prononcer que ces paroles : « Le Padischah te salue [2] ! » Ce laconisme déplut au roi, qui le renvoya sans vouloir lui accorder une autre audience. Mathias Corvin accorda de grands priviléges à Wissegrad; mais Louis II donna cette place en fief à sa cuisinière. Après la bataille de Mohacz, Wissegrad et la couronne de Hongrie tombèrent l'une et l'autre au pouvoir des Turcs, qui en firent don à Zapolya [3]; Ferdinand s'en empara à la mort de ce prince. Presque toutes les lettres de Souleïman à Ferdinand, avant l'ouverture de la campagne de Hongrie, avaient pour objet la restitution de Wissegrad et de Stuhlweissen-

[1] Olahi, *Descript. reg. Hung.* Stella, c. 14. Petschewi, f. 86 et 87.

[2] *Cæsar salutat.* Olahi, l. c.

[3] Istuanfi, l. XVI, dans Catona, XXI, p. 442. Petschewi, f. 87.

bourg; lors des conférences d'Ofen, ces deux forteresses furent encore réclamées des ambassadeurs de Ferdinand, Salm et Herberstein. Souleïman avait pris lui-même Stuhlweissenbourg; il chargea de la conquête de Wissegrad Yahyapaschazadé Mohammed-Pascha. Celui-ci appela à son secours son frère Ahmed, le nouveau sandjakbeg de Stuhlweissenbourg, Derwisch, sandjakbeg de Szegedin, Kasim, sandjakbeg de Mohacz, et Mourad, sandjakbeg de Poschega; il prit en outre la moitié des janissaires de Gran et d'Ofen, et assiégea Wissegrad avec toutes ces forces réunies. Après dix jours d'une défense opiniâtre, la garnison se rendit en stipulant sa libre retraite; mais les janissaires se jetèrent avec fureur sur elle, au moment de sa sortie, et la taillèrent en pièces. Ce ne fut qu'avec peine que le gouverneur d'Ofen put sauver la vie de Pierre Amade, le brave commandant de la citadelle [1].

Poursuivant ses avantages, Mohammed-Pascha passa le Danube et se dirigea sur Neograd, capitale du palatinat du même nom; la garnison de cette ville ayant pris la fuite à son approche, il y entra sans coup-férir, et y laissa un voïévode en qualité de gouverneur [2]. De Neograd, Mohammed-Pascha se porta sur Hatwan, que les commandans de ce fort, les frères Danz, livrèrent aux flammes pour s'enfuir honteusement à Erlau. Mohammed-Pascha établit provisoirement à Hatwan Deli-Kurd (le loup fou) en qualité de voïévode; le Sultan y envoya peu après Weli

[1] Stella, c. 14. Petschewi, f. 86-87.

[2] Istuanfi, l. XVI. Catona, XXI, p. 442. Petschewi, f. 87.

avec le titre de sandjakbeg, pour mettre un terme aux courses que faisait d'Erlau le brave Varcocs [1]. Ozora, les châteaux de Dombovar, Dœbrœkœz et Simontornya, qui sont situés tous les trois sur les bords de la petite rivière de Sarwis, et dont le commandant, Thomas Markozy, avait si long-temps inquiété la route d'Ofen, ne tardèrent pas à tomber sous le joug ottoman. Ce fut sur la demande de Kasim, sandjakbeg de Mohacz, que Mohammed-Pascha s'empara d'Ozora, dont il confia la défense à un sandjakbeg [2]. Pendant le siége de Simontornya, les troupes turques reçurent l'ordre d'opérer leur jonction avec les sandjakbegs de la Bosnie et de l'Herzegovine, Oulama et Malkodj, qui faisaient le siége du fort esclavon de Velika. Les paysans qui étaient accourus dans cette place de la contrée environnante, séduits par les promesses de Pilat, ami secret des Ottomans [3], forcèrent la garnison à se rendre; au lieu d'en être récompensés, ainsi qu'ils l'avaient espéré, ils furent tous massacrés; il n'y eut d'épargnés que les soldats.

Après la prise de Velika, Oulama et Malkodj portèrent la guerre de l'Esclavonie dans la Croatie. Ils prirent dans les environs d'Iwoniza le château de Monoslo [4], occupé par Pierre Erdœdy, avec une faible

[1] Les mêmes. — [2] Petschewi, l. c.

[3] Petschewi, f. 87. Istuanfi, dans Catona, XXI, p. 443 : *a quodam Andrea cognomento Pilato, Lupi Sempcei ministro, qui forte eo profugerat, persuasi.*

[4] *Mons Claudius, quem nostri Monoslonem (Petho Monyoronem) vocant, arx haud procul ab Juanicza dissita.* Istuanfi, l. XVI.

garnison; ces progrès des Turcs firent trembler l'évêque d'Agram pour ses forteresses de Dombro et de Chasma. Oulama et Malkodj envahirent toute la partie du district de Warasdin, qui s'étend au-delà de Somsedwar, et prend le nom de *Sagoria,* c'est-à-dire *situé derrière les montagnes.* A leur arrivée dans les champs de Lonska, ils trouvèrent le comte Nicolas Zriny avec les Croates, et Bilderstein avec les Styriens et les Carynthiens, prêts à leur barrer le passage. On convint de part et d'autre d'un armistice, pendant lequel les plus braves des deux armées se provoquèrent en combat singulier; mais Oulama et Malkodj, rejoints par de nouveaux renforts, se jetèrent inopinément sur les chrétiens et les dispersèrent. Vivement poursuivis, Zriny et Bilderstein s'enfuirent vers le château de Lonska; le premier eut son cheval tué sous lui au moment où il passait le pont, et ne fut sauvé qu'avec peine; le second, sur le point d'être pris, se jeta dans les fossés, où il faillit perdre la vie, et d'où il fut retiré par la barbe. Après cet avantage, les Turcs opérèrent leur retraite par Dubicza et Banyalouka [1]. La défaite de Lonska fut vengée par la victoire que remporta François Nyary, dans les champs de Salla, contre les Turcs sortis de Gran. Les chefs ottomans Schâban, Koubad, Ramazan et Nassouh [2], avaient passé le Danube, par une nuit sereine, avec quatre cents janissaires et quinze cents cavaliers; ils avaient

1 Istuanfi, dans Catona, XXI, p. 446.

2 Istuanfi les nomme Sabanus, Cubates, Ramadanus et Nassufus.

déjà réussi à escalader le rempart du bourg de Salla, lorsque la garnison du château, sous les ordres de Melchior Balassa, fit une sortie et les força à la retraite avec l'aide de l'artillerie. François Nyary. avec quelques centaines de fantassins et de cavaliers rassemblés à la hâte, tomba sur les derrières des Turcs déjà fatigués de leur marche nocturne. Après un combat acharné, la mort de l'odabaschi Houseïn décida la victoire en faveur des Hongrois. Plus de cinq cents Turcs restèrent sur le champ de bataille; à peine quelques janissaires purent-ils se sauver à Gran. Nyary avait défendu à sa troupe de faire des prisonniers. et il ne lui accorda la permission de faire du butin que lorsque le sort des armes se fut tout-à-fait déclaré pour lui [1].

Souleïman avait adjoint au beglerbeg Mohammed-Pascha, dans l'administration de la Hongrie, le defterdar Khalil, en qualité de président de la chambre des domaines. Khalil établit, pour les douze sandjaks hongrois [XXXIV], un registre d'impôts (defter), qui pendant cent cinquante ans fut la seule loi financière du gouvernement d'Ofen, et occupe une place importante sous le nom de *Livre de Khalil* dans toutes les négociations de la paix avec l'Autriche. Khalil, dans la pensée du Sultan, devait servir de contre-poids au gouverneur de la Hongrie, Mohammed-Pascha, et surveiller les intérêts du fisc; il manda à la Porte qu'Ahmedbeg, sandjak de Stuhlweissenbourg et frère

[1] Istuanfi, dans Catona, XXI, p. 447-450.

de Mohammed, gouverneur de la Hongrie, avait pillé les églises, malgré les clauses de la capitulation, et en avait emporté les vases sacrés. Souleïman lui transmit sur-le-champ l'ordre de se rendre à Stuhlweissenbourg, pour instruire cette affaire et envoyer à Constantinople le sandjakbeg, après l'avoir déposé de sa dignité. Khalil ne s'en tint pas aux instructions de Souleïman ; il fouilla lui-même les tombeaux des rois hongrois qu'avait épargnés Ahmedbeg, les dépouilla des couronnes, des sceptres, des globes insignes de la dignité royale et de tous les autres joyaux d'or et d'argent qu'il y trouva; mais il fit tout entrer dans le trésor avec une scrupuleuse exactitude. Il remit les restes du roi Zapolya entre les mains du juge de la ville, en lui disant : « C'est un de vos dieux. » Le juge fit placer le corps dans un cercueil neuf, et le déposa dans l'église Saint-Michel, située dans le faubourg de Stuhlweissenbourg [1]. Ce fut pendant cette même année 1545, que Souleïman écrivit au doge de Venise, pour se plaindre des courses faites par les habitans de Novi et de Segna sur le territoire de Nadin et d'Urana [2].

[1] Wolfgang de Bethlen, *Historiarum*, l. III, p. 418-420.

[2] *Scritture turchesche*, II, dans les archives de la maison I. R. d'Autriche parmi les actes vénitiens. On y trouve la lettre de Souleïman au doge de Venise, datée du mois de sâfer 952, dans laquelle il se plaint de la dévastation d'un village dans le sandjak de Khosrewbeg, où cent quarante hommes, dix-huit cents bœufs et trois cents moutons avaient été enlevés. Les *Scritture turchesche* contiennent encore une seconde lettre du mois de sâfer 954, dans laquelle Souleïman demande au doge des charpentiers et des maçons pour les fortifications du château de Nadin.

Souleïman, peu de temps après son retour de l'expédition de Hongrie et la mort de son fils Mohammed, opéra dans l'administration des provinces un double changement que nous devons mentionner ici à raison de sa gravité. Le prince Sélim, gouverneur de Koniah, alors âgé de vingt ans, fut nommé au gouvernement de Saroukhan, devenu vacant par la mort de son frère. Les permutations qui ont lieu entre les fils du Sultan ne doivent point être confondues avec celles qui s'opèrent sans cesse entre les autres gouverneurs de l'empire. Il faut calculer l'importance des gouvernemens des princes, non sur l'étendue de leur territoire, mais sur leur proximité de Constantinople. Lorsqu'un des fils du Sultan est appelé au gouvernement le plus voisin de la capitale, il est par cela même singulièrement favorisé, non seulement pendant la vie, mais surtout après la mort de son père, parce que sa position lui rend plus court le chemin de Constantinople et du trône. Jusqu'alors le gouvernement le plus voisin de la capitale, dont le siége est à Magnésie, avait été occupé par l'aîné des fils de Souleïman, Mohammed, qui tenait la première place dans le cœur et près du trône paternels. A cette époque (mars 1544), ce fut le jeune prince Sélim qui obtint ce gouvernement au préjudice de ses frères aînés, Moustafa, gouverneur d'Amassia, et Bayezid, qui fut appelé plus tard à administrer la Karamanie [xxxv]. Sélim ne se rendit pas tout de suite à Magnésie, où la peste sévissait; il resta quelque temps à Brousa, pour respirer l'air pur de l'Olympe. L'année

même de sa nomination au gouvernement de Sarou-khan, il eut à se féliciter de la naissance de trois filles [XXXVI].

Vers le même temps eut lieu une nomination non moins importante, celle d'un nouveau grand-vizir. La déposition de l'eunuque Souleïman-Pascha fut provoquée moins par son âge avancé (il avait près de quatre-vingt-dix ans) que par une intrigue du vizir Khosrew-Pascha, qui espérait par l'éloignement du grand-vizir obtenir sa place ou du moins s'en approcher d'un degré [1]. Le grand-vizirat fut conféré au second vizir, Roustem-Pascha, qui, comme nous l'avons dit, devait sa haute faveur moins à sa femme, la sultane Mihrmah, qu'à la mère de celle-ci, la sultane Khourrem, Russe de naissance [2]. Roustem était Croate; du temps de la haute faveur d'Ibrahim, après l'expédition de Mohacz, il s'était élevé de la dignité de premier porte-armes à celle de grand-écuyer, puis avait été nommé beglerbeg du Diarbekr, et enfin vizir. Il ne comprenait que la guerre et était inaccessible au charme des sciences et des belles-lettres, bien différent en cela de ses prédécesseurs Ibrahim et Loutfi-Pascha,

[1] Ali. Osman Efendi. Hadji Khalfa, *Tables chronologiques*, p. 176.

[2] Ali, dans sa *Liste des Vizirs*, dit à l'occasion du grand-vizir Ahmed-Pascha : *Elkissa Roustem paschanün sadré ghelmesi khoussoussi niswani iffet nisohanün maksoudi oldi*, c'est-à-dire : « En un mot, ce fut par les femmes que Roustem monta en faveur. » Roustem possédait les salines de Clissa. Dans les *Scritture turchesche* déposées dans les Archives d'Autriche, on trouve : *Instrumento de la possession del gran Vezir Rustem conceduto dal Serenissimo Signor colla dichiarazione dei confini. Constantinopoli* 953 (1546).

tous deux versés dans l'histoire ; son humeur était sombre et son extérieur sévère. Roustem était l'ennemi juré des poëtes [XXXVII], qui se vengèrent de sa haine par des poëmes satiriques ; cependant il n'en fit pendre aucun, et ne suivit pas en cela l'exemple d'Ibrahim, leur protecteur déclaré. Le grand-vizir Loutfi-Pascha lui-même, quoique historien et légiste distingué, n'aimait que médiocrement les poëtes et les écrivains remarquables surtout par leur style; le traducteur des *Fables de Bidpaï*, ouvrage également célèbre en Europe et en Asie, Alaeddin-Ali, fils de Salih, lui ayant présenté sous le titre de *Houmayounnamé*, c'est-à-dire le *livre impérial* ou *royal*, ce recueil d'apologues, dont la traduction lui avait coûté plus de vingt années de sa vie, il s'étonna sans ménagemens devant lui qu'il eût pu perdre tant de temps à pareille chose, et lui demanda s'il n'aurait pas mieux valu traiter quelques points de droit. L'historien Ramazanzadé, qui devint plus tard nischandji, et qui était alors defter-émini (inspecteur de la chancellerie), meilleur juge que le grand-vizir en matière de littérature, acheta l'ouvrage d'Alaeddin pour cinquante ducats, et le mit sous les yeux de Souleïman, qui le soir même envoya à l'auteur un diplôme écrit de sa main, par lequel il lui conférait la place de juge de Brousa [XXXVIII]. Mais Alaeddin ne jouit pas long-temps de cette récompense due à son talent et à sa persévérance; il mourut la même année que le prince Mohammed. Deux ans après, le 4 juillet 1546, le redoutable adversaire de Doria, Khaïreddin-Barberousse, termina sa glorieuse car-

rière[1]; ses restes furent déposés à côté du collége fondé par lui à Beschiktasch, sur les bords du Bosphore. Là s'élève encore aujourd'hui, dans un site romantique, le dôme de son tombeau, tout verdoyant de mousse et de lierre. Khaïreddin ne laissa que soixante mille ducats et deux mille esclaves; il légua au Sultan huit cents de ces esclaves, deux cents au grand-vizir, et fit don à ce dernier de trente mille ducats qu'il lui avait prêtés, afin d'assurer à son fils la possession des autres mille esclaves et des soixante mille ducats [2].

Après avoir rapporté les événemens qui signalèrent la campagne de Hongrie, il nous reste encore à parler de l'armistice qui suspendit pour un temps les hostilités, et des deux traités de paix que conclut Souleïman d'abord avec Charles-Quint, puis avec Ferdinand. Quelques détails sur ces diverses négociations trouveront ici d'autant mieux leur place, que peu d'historiens jusqu'ici en ont parlé, et encore ne l'ont-ils fait qu'avec de graves erreurs.

Dès la seconde année de la guerre, l'évêque de Gran négocia en qualité de gouverneur royal, par l'entremise de Deseuffy, avec le pascha d'Ofen[3], un armistice

1 « Barbarossa è morto questa notte passata alle ore tre; ha lasciato al » Signor 500 schiavi, a Rustem Bassa 200 schiavi, ed 10,000 zecchini, » tutti gli altri da 15 anni posti in libertà, è 30,000 zecchini sieno spesi per » fabricare una moschea, 10,000 zecchini a Mustafa suo nipote e genero, » sono stati ritrovati 35,000 zecchini et 5,000 aspri. » *Rapport* du baile vénitien à la date de juillet 1546, dans les archives de la maison I. R.

2 *Rapport* de Veltwik, daté de Constantinople du 5 novembre 1546. *Histoire des guerres maritimes*, f. 27.

3 *Responsio Mehemetis* (le pascha d'Ofen) *ad legationem Domini Locum-*

d'un mois (juin 1544). Vers la fin de cette même année, Ferdinand, non seulement autorisa à conclure en son nom un traité de paix avec la Porte l'ambassadeur portugais Odoardo Cataneo [xxxix], qui se rendait à Constantinople pour demander la cessation des hostilités dans la mer des Indes, mais il y envoya encore le prévôt d'Erlau, Jérôme Adorno, en qualité d'internonce. Dans cette mission, Adorno avait pour secrétaire l'Italien Jean-Marie Malvezzi, issu d'une famille noble de Bologne [1]; il arriva le dernier jour de février à Andrinople, et se mit aussitôt à rendre ses visites au grand-vizir Roustem et aux trois autres vizirs; son entrevue avec le Sultan fut fixée à quinze jours de là. mais il mourut dans la nuit même qui devait précéder son audience [2]. Malvezzi fut mandé par les vizirs, qui le prirent à témoin qu'Adorno était mort de mort naturelle, et non par le poison; puis Roustem lui remit une lettre dans laquelle il témoigna ses regrets de la fin imprévue de l'internonce, et le congédia sans le laisser pénétrer auprès du Sultan. Avant qu'Adorno et Malvezzi eussent effectué leur départ de Vienne, Ferdinand avait conclu, pour tout le temps de leur voyage, une suspension d'armes avec le gouverneur d'Ofen, Mohammed-Pascha; il avait été convenu que,

tenentis (l'évèque de Gran, Paul Verantius) *medio Joannis Deseuffi factam, an.* 1544. *Rapport* de Deseuffy.

[1] Malvezzi revint d'Andrinople immédiatement après la mort d'Adorno, et n'y resta pas, ainsi que le dit Istuanfi : *Cui* (Adorno) *brevi post tam legatione quam vita functo Joannes Maria Malvetius Bononiæ nobili ortus familia successit.*

[2] *Relatio Malvezzi post mortem nuntii Adurni e Turcia reversi.*

pour juger les affaires litigieuses entre les Hongrois et les Turcs, des tribunaux particuliers seraient établis, par les premiers, à Szigeth, Komorn, Erlau et Agram, par les seconds, à Ofen, Fünfkirchen, Velika et Jasberin [1]. Mohammed-Pascha assura à Malvezzi, à son retour de Constantinople, qu'il était disposé à maintenir l'armistice aussi long-temps que les Hongrois ne reprendraient pas l'initiative de l'attaque [2]. Ferdinand, alors à Worms, s'empressa de choisir un nouvel ambassadeur, le docteur en droit Nicolas Sicco [3], pour traiter de la paix. Les possessions des deux puissances en Hongrie devaient être maintenues sur le pied où elles se trouvaient à cette époque, et, à cette condition, Sicco était autorisé à offrir dix mille ducats à titre de présent annuel au Sultan, trois mille au grand-vizir, et mille à chacun des trois autres vizirs [4]. Le général des troupes de Ferdinand en Hongrie, Léonard Fels, signa avec Mohammed, pascha d'Ofen, la prolon-

[1] *Induciæ Mehemetbeg*, dd. 5 febvr. 1545, dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche.

[2] « Disse esso Bassa di Buda, che da esso non mancharia di perseverar in » la tregua mentre che gli nostri non lo provocasino alla guerra, e con questa » conclusione io Giovan Maria Malvezzi son venuto a Vienna et fedelmente » ho presentato tutte le scritture di Vostra Maestà al Magnifico et Generoso » S. Leonardo di Felz. » *Rapport* de Malvezzi.

[3] Plenipotentia pro Nicolao Sicco Doctore Oratore. 5 mai 1545.

[4] « Instructio de his rebus, quas res Magnificus et nobilis Nicolaus Siccus » doctor et orator noster fidelis nobis dilectus apud Serenissimum et Potentissimum principem Dominum Sultan Soliman Imperatorem ac Asiæ et » Græciæ illiusque primarios Bassas et Consiliarios infrascriptos nomine nostro summa fide et diligentia agere et tractare debet. Dat. in nostra et Imp. » civitate Wormatiæ die XXI mensis maii, A. D. 1545. »

gation de l'armistice jusqu'au retour de Sicco [1]. De son côté, l'empereur Charles-Quint envoya à Constantinople le Hollandais Veltwick pour négocier la paix tant pour l'Allemagne que pour l'Autriche, de concert avec les envoyés de Ferdinand. Sicco se rendit à Constantinople avec une telle célérité, que, d'après son rapport, il creva dix chevaux en route [2]. Il aurait terminé sa mission aussi rapidement, si les Turcs n'eussent intercepté des lettres que lui adressait Veltwick, et dans lesquelles il lui disait de ne rien conclure avant son arrivée. En outre, l'ambassadeur français Montluc [3] entrava les négociations de l'envoyé de Ferdinand, et Veltwick lui-même blâma la proposition du présent de dix mille ducats; mais Sicco avait dû d'autant plus s'engager à cette sorte de tribut annuel avant l'arrivée de Veltwick, que le grand-vizir demandait en outre les châteaux de Valentin Tœrœk, prisonnier de la Porte, et ceux de plusieurs autres magnats. Enfin les deux plénipotentiaires signèrent à Andri-

[1] *Instructio ad Posgay*, dd. 24 mai 1545. *Relatio Sigismundi Posgay*, dans les archives de la maison I. R. d'Autriche.

[2] « Adeo celeriter huc delatus sum, ut decem equos in itinere interfece- » rim, magni enim intolerabiles Calores erant, et ad nonam diem Julii huc » veni, et postquam bis aut ter cum Rustem et aliis Bassis colloquutus essem » in durissimum carcerem conjectus sum, ubi per mensem fui, nec aliqua » suberat opes Imperatorem Turcharum conveniendi, orator si quidem » Gallus maxime mihi adversabatur. » *Rapport* de Sicco, daté de Constantinople, du 25 août.

[3] Sicco trouva un adversaire non moins redoutable dans l'interprète Kasimbeg, qui mourut à la fin de cette même année 1545, et sur lequel le baile de Venise, dans un *Rapport* du 4 décembre 1545, s'exprime ainsi : *Cassambeg Dragomano è morto, l'era un gran ribaldo inimico dei Christiani.*

nople, le 10 novembre 1545, un armistice de dix-huit mois, pendant lequel l'empereur et Ferdinand devaient envoyer de nouveaux ambassadeurs avec de pleins pouvoirs pour asseoir la paix sur des bases définitives [1].

Dans le cours de l'année 1544, avant l'ambassade d'Adorno, Ferdinand avait conclu une première trève avec le pascha d'Ofen par l'intermédiaire de Deseuffy, et une seconde en 1545, avant la mission de Sicco, par l'entremise de Posgay; c'est ainsi qu'en cette année 1546, Erasme Scheurer et Sigismond Posgay signèrent une nouvelle suspension d'armes pour tout le temps que devaient durer les négociations de Veltwick, ambassadeur de Charles-Quint et de Ferdinand. Au printemps, Ugrinovich fut expédié à la Porte [2] pour annoncer la prochaine arrivée de Veltwick, qui partit de Ratisbonne dans les premiers jours de l'été. Les instructions de Veltwick [3] lui recommandaient expressément d'éluder autant que possible les principaux obstacles qui s'étaient jusqu'alors opposés à la conclusion de la paix, c'est-à-dire la demande des riches domaines des magnats, et de faire désister le Sultan de ses prétentions par des offres d'argent. La Porte exigeait non seulement les biens des magnats qui s'étaient d'abord rangés sous sa domination et étaient passés depuis sous celle de leur roi légitime, mais encore les biens féodaux qui étaient situés autour de Gran, et qui,

[1] *Lettres* de Sicco, datées d'Andrinople, du 10 août 1545.

[2] *Instructio pro nuntio Ugrinovich*, 19 mart. 1546.

[3] *Instructio ad Turcam per Veldevich.* Ratisb. 1546.

lors du siége de cette place, avaient été constitués en fiefs de cavalerie. Veltwick devait offrir à chaque vizir un présent annuel de mille ducats, à Roustem-Pascha un de trois mille, et à l'interprète de la Porte Younis un de cinq cents. Dans le cas où le diwan agiterait de nouveau la question des propriétés de Valentin Tœrœk, Pierre Pereny, Brewek et Homonay, l'ambassadeur devait répondre que ces seigneurs étaient sujets de Ferdinand, et que par conséquent son maître avait les mêmes droits sur eux que le Sultan sur les siens. Veltwick rencontra sur sa route, à Tatarbasar, l'ambassadeur français Aramont, successeur de Montluc, qui revenait de Constantinople, et eut quelques entretiens avec lui au sujet des infractions journalières apportées par les Turcs à l'armistice entre la Hongrie et la Porte [XL]. Aramont avait été chargé de négocier près de cette dernière un emprunt de trois cent mille ducats qui avait été refusé; il n'avait pu obtenir que la permission de tirer d'Alexandrie une certaine quantité de salpêtre [1]. L'ambassadeur portugais n'avait pas mieux réussi dans sa mission, Souleïman s'étant refusé formellement à accéder à la demande faite par le Portugal d'un droit à payer pour la libre navigation des Ottomans dans la mer des Indes [XLI]. Veltwick fut reçu, à son arrivée à Constantinople, avec les honneurs dus à son rang; vingt tschaouschs et le maréchal de l'empire allèrent à sa rencontre; mais il fut conduit dans la même demeure où naguère Lasczky

[1] *Rapport* de Veltwick.

avait été détenu dans une sorte de captivité. Pendant les premières semaines de son séjour à Constantinople, l'arrivée du transfuge Rogendorf, une maladie du Sultan, et une grave indisposition qu'il eut lui-même, empêchèrent toute négociation. Christophe Rogendorf, capitaine des gardes de Charles-Quint et fils du vaillant défenseur de Vienne, avait eu des difficultés avec sa femme à laquelle l'empereur et la reine Marie prenaient beaucoup d'intérêt, et s'était enfui avec huit mille ducats pour venir offrir à Souleïman ses services contre son ancien maître (27 septembre 1545). Son extérieur plut à Souleïman, qui lui accorda une audience, et lui assigna cent aspres de revenu par jour. Mais son refus de se faire musulman, ses habitudes de dissipation et sa passion pour le jeu, lui enlevèrent bientôt un crédit qui aurait pu devenir dangereux à l'ambassadeur de Charles-Quint et de Ferdinand [XLII]. Souleïman, pris de la fièvre, se rendit de Constantinople à Andrinople, où le suivit Veltwick souffrant de la même maladie (18 octobre 1546).

Le 14 décembre, Veltwick offrit à Souleïman, dans une audience solennelle, les présens de Charles-Quint et de Ferdinand, consistant en coupes d'or et d'argent; puis, après lui avoir présenté ses lettres de créance, il lui adressa une courte allocution, et lui présenta un mémoire dans lequel était exposé l'objet de sa mission. Souleïman lui répondit que toutes difficultés à un arrangement seraient levées s'il apportait une réponse favorable aux réclamations qu'on lui avait faites l'année précédente; Veltwick ayant répliqué

qu'il traiterait cette question avec les vizirs, le Sultan le congédia en prononçant ces mots : « Qu'il en soit ainsi. » Dans sa première conférence avec les vizirs, Veltwick se plaignit que la trève eût été violée l'année précédente par la prise de Hatwan et les incursions de Kasimbeg sur le territoire de l'empereur; mais ceux-ci s'efforcèrent de prouver que ces actes n'avaient porté aucune atteinte aux conventions passées au sujet de l'armistice. Roustem-Pascha, en parlant des barons de l'empire qui, après avoir reconnu la souveraineté de la Porte, étaient retournés sous la domination de Ferdinand, dit que le Sultan possédait leurs lettres dont les cachets en cire portaient l'empreinte de leurs armes. Veltwick répondit que la cire de celles qu'ils avaient adressées à Ferdinand était plus molle et plus fraîche [1].

Les négociations ne durèrent pas moins de dix mois; le plus grand obstacle à surmonter fut les prétentions des Turcs, qui demandèrent d'abord Tata et Erlau, de plus tous les fiefs de la cavalerie situés entre Gran et Komorn, et inscrits comme faisant partie des domaines de la Porte sur les registres du defterdar Khalil, et enfin les riches propriétés de Valentin Tœrœk, de Pereny et des autres magnats qui avaient reconnu pendant un temps la suzeraineté du Sultan. Enfin le 13 juin, au palais de Roustem, on convint de signer le traité sur les bases suivantes : les biens

[1] « Dicendo che havevano mandato qua i loro sigilli in cera, io li riposi » che la cera, qual havevano data a noi, era più fresca. » *Rapport* de Veltwick, daté d'Andrinople, du 18 septembre 1546.

des magnats, dont les revenus furent calculés par les vizirs à raison de onze mille ducats, devaient être abandonnés à l'Autriche moyennant un dédommagement de cinq mille ducats par an; les possessions territoriales de Pereny et de Valentin Tœrœk devaient également être restituées contre un paiement annuel de dix mille ducats, les timars rendus et frappés toutefois d'une redevance de cinq mille ducats, sommes qui, jointes au présent annuel de dix mille ducats stipulé l'année précédente, faisaient un total de trente mille ducats par an. Sous la condition que cette somme serait livrée exactement aux échéances fixées, on conclut le 19 juin 1547 un traité de paix, ou plutôt une trêve pour cinq ans, dans laquelle furent compris l'empereur Charles, le pape, le roi de France et la république de Venise. L'échange des ratifications devait avoir lieu dans l'espace de trois mois [1]. Veltwick partit avec une copie du traité, laissant à Constantinople Malvezzi et Ugrinovich. Le 1er août 1547, Charles signa la paix à Augsbourg [2]. Justi di

[1] *Rapport* de Veltwick, dans les archives de la maison I. R. d'Autriche. Voyez encore : « Instructio de iis, quæ egregii Joannes Maria Malvetius » consiliarius et Justus de Argento Secretarius nostri fideles nobis dilecti » simul ambo vel alter eorum apud Serenissimum et Potentissimum Princi- » pem Dominum Soleymanum Imperatorem Turcharum Asiæ ac Græciæ » illiusque primarios Bassas et Consiliarios nomine nostro summa fide et dili- » gentia agere et tractare debent. »

[2] « Intelligimus quomodo orator S. M. R. Regis fratris nostri quinquen- » nales inducias pepegerit, et qua ratione in illis comprehensi simus una » cum sacrosancto Impero et subditis nostris, ita ut addere quoque fœderi » possimus nobis Conjunctos et Confœderatos Principes, et exigi a nobis » confirmationem et ratificationem. »

Argento, qui avait fait partie de la suite de Veltwick, apporta à Constantinople vers la fin de septembre les ratifications de Charles et de Ferdinand. Dans la visite qu'Argento rendit aux vizirs, accompagné de Malvezzi, il leur demanda de laisser partir Ugrinovich avec lui, et de permettre à Malvezzi de résider désormais à Constantinople en qualité de chargé d'affaires de Ferdinand. Roustem lui répondit, au nom du Sultan, que Malvezzi resterait à Constantinople, et serait considéré comme un ôtage donné par Ferdinand pour l'observation de la paix. Cependant il fallut encore lever un doute de Souleïman, qui craignait que Charles et Ferdinand n'eussent pas juré le traité d'une manière aussi solennelle qu'il l'avait fait lui-même en jurant par Dieu, par le Prophète, par ses aïeux et par son sabre; mais l'interprète de la Porte se rendit aux protestations de Justi di Argento, qui l'assura que la formule des rois chrétiens : *Nous le jurons par notre parole impériale* ou *royale*, équivalait à celle du serment des sultans [1]. Le 10 octobre, Malvezzi et Justi furent appelés devant Souleïman, qui les renvoya avec quelques paroles bienveillantes. Deux jours après, ils prirent congé du grand-vizir; Roustem leur dit que c'était à eux de donner un démenti aux Français qui assuraient que la paix n'aurait pas de durée. Il ajouta que Ferdinand ne se fiât pas trop au moine George Utyschevitz, et qu'il communiquât au Sultan les lettres que celui-ci lui écrirait contre la Porte; que

[1] *Relatio Justi de Argento a Cæsare Turcharum reversi.*

Souleïman de son côté agirait de même pour les lettres qui lui seraient adressées contre Ferdinand [1]. Il termina en disant que si Rogendorf tombait entre les mains de l'empereur et de son frère, il ne faudrait pas lui ôter la vie, mais lui couper seulement le nez et les oreilles [2]. Enfin il demanda pour lui, outre les trois mille ducats qui lui revenaient sur le paiement annuel des trente mille ducats, des chiens de chasse et des faucons, et, pour Souleïman, un habile horloger envers lequel il promit qu'on agirait avec les égards convenables. Leur ayant montré ensuite le chiffre d'or du Sultan sur la ratification du traité, Justi observa que ce chiffre avait été tracé par le nischandji, tandis que l'empereur Charles et le roi Ferdinand avaient apposé leurs signatures de leurs propres mains. Ainsi fut terminée la guerre de Hongrie après trois ans de négociations et trois ambassades successives [XLIII]; cette paix, la première dans laquelle fut compris l'empereur Charles, est aussi la première que l'Autriche acheta par la promesse d'un paiement annuel, que les historiens ottomans considèrent comme un tribut.

1 *Relatio Justi di Argento a Cæsare Turcharum reversi.*

2 *Ibid.* Voyez, sur Rogendorf et son départ de la Turquie, le *Rapport* du baile vénitien, daté de Pera, du 9 octobre 1547.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENS

DU CINQUIÈME VOLUME.

LIVRE XXV.

I. — PAGE 5.

Les dix génies immatériels suivent dans l'échelle des nombres un ordre inverse à celui des cieux; ceux-ci se placent au-dessus les uns des autres; ceux-là, au-dessous. Par conséquent la première raison (λογοσ πρῶτοσ) règne dans le dixième ciel, et la dixième raison, celle de l'homme, a son siége dans le premier ciel, la terre. Voyez, pour une explication plus développée de cette gradation des cieux et des génies qui les dirigent, l'annonce du *Desatir*, dans les *Annales de Heidelberg*, 1823, n° 20, p. 314. Il faut sans doute comprendre dans le nombre *dix* le *fluctus decumanus* des Romains, la *Porta decumana*, etc. Voy. aussi Photius. De tous les historiens européens, un seul a observé ce nombre et en a fait l'application à Souleïman comme étant le dixième Sultan; c'est le savant Rabbi Moïse Almosnino de Salonique, dans son ouvrage peu connu à cause de sa rareté : *Extremos y grandezas de Constantinopla. Compuesto por Rabi Moysen Almosnino, Hebreo. Traducido por Jacob Cansino, Vassallo de su Magestad Catolica, interprete suyo, y Lengua en las Plaças de Oran* (Madrid, 1638). On y lit,

p. 172 : « La providencia divina ordenò fuesse en esta Monarquia dezimo al Ottomano, que es numero perfecto. » Si les auteurs français, italiens, anglais et allemands qui ont écrit l'histoire ottomane avaient connu ce passage, ils n'auraient jamais pu citer Souleïman Ier, le dixième Sultan, pour Souleïman II, le quatorzième.

II. — Page 6.

Innehou mines-Souleïmani we innehou bismillahir-rahmanerrahim; le 31e verset de la xxviie soura du Koran, relatif à l'histoire de la reine Saba Balkis et de la hupe qui lui apporta une lettre de Salomon contenant ces paroles, se trouve souvent répété dans les pièces d'Etat du règne de Souleïman.

III. — Page 7.

Le *Souleïmannamé* de Ferdi. Il eût été difficile de déterminer le jour de l'arrivée du Sultan, sans recourir à la correspondance des ambassadeurs vénitiens, qui se trouve dans l'ouvrage de Marini Sanuto, vol. xix (Archives de la Maison I. R. d'Autriche et dont une copie se trouve à la Bibliothèque de Saint-Marc de Venise). Djelalzadé désigne le dimanche 11 schewal comme le jour de l'arrivée du Sultan à Constantinople; mais Sélim n'étant mort que le 8, cette indication ne peut être exacte; ensuite le 11 schewal (25 septembre) correspondait à un mardi, et non pas à un dimanche. Abdoulaziz Efendi fait la même erreur. Ferdi se trompe encore en plaçant au 18 schewal (2 octobre) la cérémonie du Serment. Je crois qu'il vaut mieux prendre la date fixée par le rapport vénitien du 30 octobre (Mar. Sanuto). « Questa » mattina gionse con tre fuste il suo (di Selim) figlio Sulei- » mano. » Il résulte de la mort de Sélim près d'Andrinople, à la date du 22 septembre, et de l'arrivée de Souleïman de Magnésie à Constantinople le 30 du même mois, que les historiens européens, tels que Sagredo, Knolles et autres,

ont commis une grave erreur en disant que Souleïman n'avait pas ajouté foi au premier message, et qu'il en avait attendu un second avant de se mettre en route. D'ailleurs, l'assertion de ces auteurs est toute gratuite, car elle n'est appuyée sur aucun témoignage des historiens ottomans.

IV. — Page 9.

D'après le texte bien connu du Koran : *In allahou yemer biladli wel-ihsani*, c'est-à-dire « Dieu commande la justice et la bienfaisance ; » et d'après un second verset, cité par Ferdi, f. 8 : *Fé ahkem beïnen-nasi bil-hakki we la tettabii el-hawa*, c'est-à-dire « prononce avec justice entre deux hommes, et ne suis pas ton bon plaisir. »

V. — Page 10.

Ces trois lettres, datées de la mi-schewal, sont reproduites dans le *Journal* des campagnes de Souleïman, qui donne sur l'histoire de ce prince les notions les plus précieuses. On y trouve également les pièces d'État relatives à son règne, et les réponses du schérif de la Mecque, du khan de la Crimée et de Khaïrbeg. Le jour de la mort de Sélim y est fixé au 8 schewal (22 septembre), et celui où Souleïman prit possession du trône, au 17 du même mois (1er octobre). La seconde des trois lettres dont il est question est surtout curieuse pour les maximes qu'elle renferme, et qui, de même que les versets du Koran cités dans la note qui précède, peuvent être considérées comme les devises favorites de Souleïman. Voici ces maximes en arabe : « 1° *We leküm fil kissassi haïwetoun ya oulioul-babé.* 2° *Leïn schekertüm le ezidenneküm.* 3° *We bisch-schükrin tedoum enniamou.* Il est écrit en tête de chacune de ces lettres : Aussitôt que te parviendra mon ordre, qui exige obéissance, en vertu de cette sentence : « Car il vient de » Salomon, et il vient au nom de celui qui est tout bien- » veillant et tout miséricordieux. »

VI. — Page 12.

Marini Sanuto, t. xxix, rapport du consul vénitien à Damas, en date du 6 novembre : « Come essendo venuta » nova a Damasco della morte del Sr. Turcho addì 14 Ot- » tobre passato al Sr. Gazele, che dominava Damasco a nome » del Sr. defunto di nazion Schiavon, di occupar per se la » Soria, et immediatemente expugnò il Castello di Damasco, » e mandò levar il governo ch'era in man di Turchi, e » mandò un nominato Mir Gigi ai Drusi, e quel senza dif- » ficultà entrò Bairuti et occise quel Druso tutti i Turchi, » che de li si ritrovavano in quel castello.— Il Gazeli spazzò » il suo schiavo chiamato Bono Bacar capo de Arabi al Cairo, » il qual pol far in questi contorni da cavalli 20 mille per » sublevar li Schiavi. »

VII. — Page 12.

Djelali, Abdoulaziz Efendi, Ali et Solakzadé s'accordent tous sur ce point. Il faut se défier de la véracité des rapports des consuls vénitiens, sur toutes les choses qui ne se sont pas passées aux lieux mêmes où ils résidaient; nous n'en voulons pour preuve que les erreurs contenues dans le rapport du consul de Famagoste, en date du 17 novembre (Mar. Sanuto, xix). Il y est dit que Khaïrbeg fit décapiter le messager de Ghazali, tandis qu'il le renvoya à son maître avec une réponse évasive. « E fece taiar la testa al » nonzio, et subito expedi due nonzii verso il Sr. Turco, » delli quali uno e dismontato a Selefke, et l'altro a Schan- » deloro. » Ce même rapport fixe à vingt mille cavaliers et autant de fantassins le nombre des troupes de Ghazali, que les historiens ottomans ne portent qu'à quinze mille cavaliers, et huit cents fusiliers. « Il Sr. Gazelli uscì da Da- » masco per andare alla impresa del Castello di Aleppo con » 20,000 cavalli et 20,000 pedoni. » Sagundino se trompe quant au chef qui commandait les Ottomans, car il suppose

que le grand-vizir Piri-Pascha s'empara lui-même de la personne de Ghazali (lib. I, p. 90). Souheïli (f. 50) et Kotschibeg confondent Ayas-Pascha, nommé plus tard beglerbeg de Haleb, avec le serasker Ferhad-Pascha.

VII *bis* *. — Page 13.

Nouvel exemple de l'inexactitude des dates dans les historiens turcs, et de la réserve qu'il faut mettre à les consulter : tous ceux qui font mention de ce massacre en parlent comme étant venu à la suite du festin qui fut donné le jour dit *Mewloud,* anniversaire de la naissance du Prophète, lequel tombe au 12 rebioul-ewwel ; or la bataille dans laquelle Ghazali fut tué avait eu lieu quinze jours auparavant, le 27 safer.

VIII. — Page 14.

Catona, t. xix, p. 236, admet la version de Tubero de préférence à celle d'Istuanfi ; celui-ci rapporte que Behramtschaousch fut assassiné et jeté ensuite dans un étang près de Tata, tandis que Tubero ne dit rien à ce sujet. Suivant les historiens ottomans, et Sagundino, Behramtschaousch n'aurait été que maltraité et retenu prisonnier. On lit dans Ali, 2e récit du règne de Souleïman Ier : *Kharadj talebiné waran tschaouschi alikomaghin :* c'est-à-dire « parce qu'il retint le tschaousch envoyé pour demander le tribut. » Sagundino, p. 90, s'exprime en ces termes : « In quella hora » medesima, che la testa di Gazelli fu recata a Costantino- » poli, Solimano intese come il suo Ambasciadore, ch'egli » havea mandato a nuntiar la guerra al Rè d'Ungheria, se » non gli dava tributo, era stato ingiuriato dagli Ungheri. » Mais si le messager n'eût pas été assassiné, comment le grand-vizir Ibrahim aurait-il reproché sa mort aux deux premiers

* Cette note, oubliée dans le texte, doit être placée après les mots : « Il les fit tous massacrer, » p. 13, l. 7.

ambassadeurs de Ferdinand, Hobordansky et Weixelberger, et pour quel motif ceux-ci auraient-ils pu craindre pour leur propre vie, comme le prouve la relation de cette ambassade? (*Windisch Ungarisches Magazin*, IV.)

IX. — Page 19.

Djelalzadé, f. 44; Istuanfi, f. 93; Djenabi, p. 424 (manuscrit de la Bibl. imp. roy. d'Autriche, n° 469), cite Berkas (le *Perquasium* d'Istuanfi) et Dimitrofdja (Mitroviz). Cantemir fait de Berkas, *Burgas*, et de Dimitrofdja, *Tiruje!* en outre, il fixe la reddition de la place au 5 ramazan, bien que Djenabi donne la date du 26.

X. — Page 19.

Dans le *Journal* de Souleïman, f. 42, se trouvent: 1° les lettres de victoire adressées aux juges de l'empire, et datées du dernier ramazan (3 septembre); elles sont relatives à la victoire remportée par Ferhad-Pascha sur Ghazali, à la conquête de Sabacz par Ahmed-Pascha, et à celle de Belgrade par le Sultan; dans la dernière il est fait mention honorable du grand-vizir Piri-Pascha, et du second vizir Moustafa-Pascha (n° xiv, f. 42). 2° la lettre qui annonce la conquête de Belgrade au beg de Soulkadr (n° xv, f. 47); et la réponse de ce dernier à Ferad-Pascha, vainqueur de Ghazali (n° xvii et xviii, f. 48). 3° le message envoyé à la république de Raguse (Mar. Sanuto, t. xx): *Epistola Suleimani ad Senatum Ragusinum apud civitatem Belgrad.* Mais à peine peut-on reconnaître les véritables noms des forteresses conquises: « Oppida *Prochaz* (Perquasium), *Dimitrovaz* (Mi- » troviz), *Darisi* (Barygium), *Slanchamen* (Slankamen), » Cinevarz (?) »

XI. — Page 20.

Ferdi, f. 43; le *Journal* de Souleïman, f. 42. Ce que ra-

conte Sagredo d'une femme qui se plaignait à Souleïman que sa maison eût été mise au pillage pendant qu'elle dormait, et qui fit observer au Sultan que c'était à lui de veiller sur ses sujets, n'a certainement pas eu lieu dans le cours de cette campagne, ou du moins il est impossible d'admettre que Roustem-Pascha ait indemnisé la plaignante avec de l'or, car il n'était pas encore pascha.

Journal de Souleïman pendant son expédition contre Belgrade *.

Mois de mai (djemazioul-akhir).

L'armée dresse son camp le 10 djemazioul-akhir 927 (18 mai 1521) à Halkali binar; le 19, à Harami Deresi; le 20, à Maados; le 21, Tscheltouklou bouronn; l'ambassadeur moldave est admis au baise-main du Sultan. Le 22, à Khorlik; le 23, à Karüschdüran; le 24, à Burgas; le 25, à Baba eskisi; le 26, à Hafssa; le 27, à Andrinople. Les habitans de cette ville viennent à la rencontre du Sultan, et lui offrent des présens. Halte le 28 et le 29; le beglerbeg de Roumilie et les sandjakbegs déposent des présens aux pieds du Sultan, qui les refuse. Les 30 et 31, halte.

Mois de juin (redjeb).

1er juin, Tatarkœi. 2, Hissarlü; l'ambassadeur tatare arrive au camp. 3, Sazlü deré. 4, Gœtscheri oghlou; l'ambassadeur tatare est admis au baise-main. 5, Tschaïr altounler. 6, jour de halte. 7 (1er redjeb), Hissarlik. 8, Koïsi. 9, entrée à Philippopolis. 10, halte, diwan; les silahschors exé-

* Ce journal embrasse un espace de temps de cinq mois (du 18 mai au 19 octobre 1521), et nous dédommage du défaut de date qu'on remarque chez les historiens hongrois et les autres historiens contemporains d'Europe.

cutent devant le Sultan des assauts d'armes. 11, Djelih. 12, Tatarbazardjighi. 13, Akindji kariési. 14, la vallée d'Ikhtiman. 15, Kaziasker deresi. 16, Sofia. 17, halte. 18, halte, diwan; les defterdars reçoivent l'ordre de requérir des vivres; Kasimbeg se rend à Schehrkoeï, Dizdarzadé à Nissa, et Abdes Sélam à Sofia. 20 et 21, halte. 22, Iflaklar konaghi. 23, Tekour binari; mille janissaires sont envoyés au beg de Semendra. 24, Schehrkœï. 25, Ezor. 26, l'armée campe devant Bana. 27, elle passe à côté de Nissa, près du village de Dorpa; Ahmed-Pascha prend la route de Sabacz. 28, Boutna. 29, Aladjahissar. 30, Kazikœï; cent janissaires sont dirigés sur Sabacz.

Mois de juillet (schâban).

1er, Eliasdjik. 2, l'armée marche sur Sabacz; elle passe à Hadjfa, où les difficultés qu'offre le terrain l'obligent de faire un long détour : Hasanbeg, fils d'Omarbeg (Tourakhan), auquel le Sultan avait donné mission de recruter de nouvelles troupes d'akindjis, rejoint le camp. 3, Ramké; le grand-vizir Piri-Pascha se dirige sur Belgrade. 4, Schatourna. 5, Ratlosch. 6, Biberdjik. 7 (1er schâban, un dimanche), halte; on reçoit la nouvelle de la prise de Sabacz; cent têtes des soldats de la garnison qui n'avaient pu, comme tout le reste, se sauver sur la Save arrivent au camp. 8, ces têtes sont plantées le long de la route; Ahmed-Pascha est admis au baise-main avec les sandjakbegs; Souleïman visite le fort, et ordonne la construction d'un bastion, que l'on entoure d'un fossé; il fait jeter un pont sur la Save pour le passage de l'armée. 9, halte; Ahmed-Pascha, suivi des sipahis de la Roumilie, et le segbanbaschi avec mille janissaires, entrent en Syrmie. Souleïman s'établit dans une cabane (tschartak) pour activer par sa présence les constructions du pont. Les paschas, armés de bâtons, excitent le zèle des ouvriers. 10, halte; un grand nombre de troupes passe la Save. On ap-

prend que la princesse de Syrmie offre de se constituer vassale, sous la condition que le Sultan épargnerait au pays les horreurs de la guerre; un interprète est chargé de lui en porter l'assurance. Le Sultan et les grands de l'empire restent à la tête du pont depuis l'aube du jour jusqu'à la nuit. 11, continuation des travaux. 12, Ahmed-Pascha, qui se trouvait en Syrmie, reçoit l'ordre de revenir pour les activer. On reçoit la nouvelle que la princesse de Syrmie a pris la fuite, et a fait conduire au roi l'interprète ottoman. Le sandjakbeg d'Awlona, Balibeg, va prendre possession de Kulpeniza, où elle résidait. Nouvelle de la prise de Semlin par Piri-Pascha et Khosrewbeg de Semendra. 13, le Sultan surveille la construction du pont. Moustafa-Pascha est envoyé en Syrmie pour occuper les châteaux-forts. 14, Behrambeg de Nicopolis et Mahmoudbeg de Silistra se mettent à la poursuite de la princesse de Syrmie. On apprend qu'un parent du Khan est tombé avec un grand nombre de Tatares au pouvoir de l'ennemi. 15, Balibeg, le fils d'Yahya-Pascha, rejoint en Syrmie le camp du beglerbeg; à son retour d'une incursion en Hongrie, il rapporte soixante têtes, et ramène prisonnier le fou (*deli*) Marcus, celui qui avait vaincu et tué le parent du khan des Tatares. 16, le Sultan est informé que Behrambeg et Mahmoudbeg n'ont pu découvrir les traces de la princesse de Syrmie, mais qu'ils ont fait un riche butin. Le Sultan se montre continuellement près du pont pour activer les travaux. 17, Moustafa-Pascha revient avec un grand nombre de prisonniers; le Sultan tient conseil avec Balibeg; la pluie fait déborder la Save. 18, jour de repos. Le pont est achevé; la Save monte jusqu'à son niveau. 19, les eaux l'inondent, et rendent tout passage impossible. Ordre d'opérer la traversée dans des barques. Les provisions sont envoyées par terre à Belgrade. Du 20 au 24, halte. 25, réception d'un courrier de Piri-Pascha, qui annonce que la garnison de Belgrade a fait une sortie pour enclouer les canons des assiégeans, et qu'elle a été repoussée; il donne en même temps

avis de la reddition du château de Baridj. 26, Souleïman entre en Syrmie. 27, repos : nouvelle du succès de l'expédition dirigée par Hasanbeg, Piribeg, fils de Baltaoghli, et Balibeg. Arrivée au camp de soixante à quatre-vingts prisonniers. Occupation de Slankamen. 29, Souleïman se dirige sur Belgrade en longeant la Save. 30, il passe à Koulpanik (Kulpeniza). 31, il arrive sous les murs de Belgrade aux acclamations de l'armée.

Mois d'août (ramazan).

1er, Souleïman inspecte Belgrade et Semlin; il fait ranger les janissaires devant Belgrade; à l'aile gauche, l'aga des janissaires se trouve placé sous les ordres de Moustafa-Pascha; à l'aile droite, le segban-baschi est placé sous ceux du grand-vizir Piri-Pascha. 2, assaut; les cadavres encombrent le fossé; perte de cinq à six cents hommes. Le premier et le second écuyer sont employés avec leurs gens à ouvrir les tranchées. 3, Souleïman se montre de nouveau avec un grand appareil devant la forteresse, et assiste à l'assaut que dirigent simultanément Piri-Pascha et Moustafa-Pascha : le fossé se remplit encore de cadavres; l'aga des janissaires, Bali-Aga, est blessé. Ahmed-Pascha vient se joindre à l'armée de siége : dès ce moment la ville est foudroyée du côté de l'île. Cinq cents janissaires reçoivent l'ordre de remonter le Danube dans des barques, afin d'intercepter le secours promis par les Hongrois aux assiégés. 4, ils partent. La tour située sur le rivage dans l'intérieur de la ville est réduite en cendres, et sa chute facilite l'attaque de Moustafa-Pascha. 5 (1er ramazan, lundi), Souleïman se présente pour la troisième fois devant Belgrade, suivi de tous ses officiers. 6, Souleïman revient encore; Karadja-Pascha jette un pont sur la Save. 7, diwan; on convient de livrer un nouvel assaut le lendemain. 8, l'assaut est donné par trois côtés différens, à droite le grand-vizir Piri-Pascha, à gauche, Moustafa-Pascha, et au

centre, Ahmed-Pascha. Les ennemis abandonnent la défense de la ville, la livrent aux flammes, et se retirent dans la citadelle. 9, ordre de miner les tours de la citadelle. 10, les canons sont mis en batterie. 11, le silihdar-baschi arrive du Diarbekr avec ses troupes. 12, diwan. 13, repos. 14, diwan; on arrête un prochain assaut. 15, une femme qui s'est enfuie de la citadelle fait connaître à Piri-Pascha la faiblesse de la garnison. 16, Souleïman se place dans une tente, en face de la citadelle, et donne le signal de l'assaut : Ahmed-Pascha, dont le mouvement n'est pas soutenu par les deux ailes, est repoussé avec perte. 17, Ahmed-Pascha reçoit en présent un kaftan, un sabre incrusté d'or et deux mille ducats : les janissaires du Diarbekr rejoignent le camp. Le pont sur la Save est achevé. 18, les troupes de Roumilie viennent également prendre part aux opérations du siége. Un soldat met le feu au tschartak de l'ennemi, du côté de Moustafa-Pascha. 20, la cime de la tour située en face des troupes de Piri-Pascha s'écroule. 21, sept prisonniers sont amenés au camp. 22, Piri-Pascha se met en route pour visiter Slankamen. 23, diwan. 24, arrivée de Schehzouwaroghli Oweïsbeg; il est admis au baise-main. Arrivée d'un transfuge. 25, diwan; la citadelle demande à capituler, mais sous la condition qu'il lui sera accordé un délai de cinq à dix jours; cette proposition est rejetée : le feu recommence, et les assiégeans se préparent pour une nouvelle attaque. 26, l'assaut est repoussé. Karadja-Pascha, Mahmoudbeg et Iskender Tschelebi sont blessés. 27, diwan; une tour saute; assaut, perte d'hommes considérable. 28, diwan, auquel sont appelés tous les begs et tous les saïms. Un espion envoyé par le roi aux assiégés est dénoncé par un transfuge, et arrêté; le premier est mis à la question, le second reçoit un kaftan. A cette nouvelle, la garnison reprend les négociations et offre de se rendre : le beschlübaschi de Semendra et un janissaire se rendent dans la citadelle; deux infidèles de la garnison viennent baiser la main du Sultan, et promettent pour le

lendemain la reddition de la place. 29, occupation de Belgrade : les infidèles s'éloignent; les janissaires prennent possession de la citadelle. Le commandant de la garnison est admis au baise-main, et le Sultan lui fait remettre un kaftan. Les croyans sont appelés à la prière, et la musique militaire de l'armée se fait entendre à trois reprises dans Belgrade. 30, Souleïman passe le pont et entre à Belgrade, où il fait sa prière du vendredi dans une église de la ville basse, convertie en mosquée. Les Hongrois qui demandent à retourner dans leur patrie sont dirigés par eau sur Slankamen, pour rejoindre de là leurs foyers. 31, diwan.

Mois de septembre (schewal).

1er, diwan : Balibeg reçoit un présent de trois mille aspres. 2, l'empereur se rend par eau à Belgrade. 4 (1er schewal, un mercredi), il descend à terre, et fait une promenade à cheval. 5, Souleïman remonte à bord, et reprend le chemin de Belgrade. 6, il descend à terre pour chasser. 7 et 8, diwan : les arbres qui couvrent l'île située en face de la ville sont abattus. 9, l'empereur chasse. Les Serviens qui habitaient Belgrade sont dirigés sur Constantinople. 10, Souleïman fait le tour de l'île. 11, repos. 12, diwan. Le kiaya des janissaires est promu au grade de segbanbaschi, le samssoundji à celui de kiaya; dix-huit officiers sont nommés bouloukbaschis (colonels). 13, chasse. 14, l'empereur passe le pont de Belgrade, et vient coucher dans la ville. 15, Balibeg est nommé sandjakbeg de Belgrade et de Semendra avec un traitement de 900,000 aspres. 16, diwan et nouvelle promotion de sandjakbegs. 17, repos. 18, l'armée arrive à Hissarlik. 19, Semendra. 20, les janissaires et les sandjakbegs prennent les devans avec le mir-aalem; cinquante pièces de canon sont envoyées à Semendra, deux cents à Belgrade, et vingt à Sabacz. 21, Louzindja. 22, Isflanidja. 23, Schouiladj, où Souleïman reçoit la nouvelle de la mort du prince

Mourad. 24, Bardak. 25, Kaloum. 26, Nissa. 27, halte. 28, Derbend. 29, Schehrkœï. 30, Tekourbinari.

Mois d'octobre (silkidé).

1er, Betlis. 2, Hadji Kourban. 3 (1er silkidé, un jeudi), Ikhtiman. 4, Akindji Kariyé. 5, Djelbi. 6, Philippopolis. 7, 8, 9, halte. 10, l'armée passe par Kialik, et entre dans un défilé. 11, Semizdjé. 12, Tschermen. 13, Andrinople. 14, repos. 15, chasse. 16, Baba-Eskisi. 17, Karischdüran. 18, Azabler. 19, Siliwri, où l'empereur s'arrête un instant, pour reprendre ensuite le chemin qui conduit au seraï de Constantinople.

Il ressort de ce journal, dont on ne peut suspecter l'exactitude, que Souleïman n'assista qu'à six assauts, savoir : ceux qui furent donnés à la ville les 2, 3 et 8 août, et ceux qui eurent lieu contre la citadelle, les 16, 26 et 27 du même mois. Il s'ensuit en outre que la plus grande partie des Hongrois furent renvoyés de Slankamen dans leurs foyers; ainsi le massacre dont parle Istuanfi n'a pas été général; il se réduit à quelques soldats de la garnison, car Federwar, Tœrœk et plusieurs autres retournèrent libres en Hongrie.

XII. — Page 21.

Le comte Daru, qui du reste n'a point consulté les cinquante-huit volumes in-fol. de l'*Histoire* de Marini Sanuto, bien qu'il en existe deux exemplaires, l'un dans les archives de Vienne, l'autre dans la bibliothèque de Saint-Marc de Venise, ne connaissait pas ce traité; Martens paraît également l'avoir ignoré; on en trouve une copie, écrite en turc, et datée du 1er moharrem 928, dans les archives de la Maison imp. roy. d'Autriche; l'original est déposé dans les archives de Venise : *Capitulatio Sultani Suleimani, principe Antonio Grimani per Marco Memmo.*

XIII. — Page 23.

L'ambassadeur vénitien Memmo, dans son rapport daté de la première année du règne de Souleïman, caractérise ainsi ce souverain : « Perfetto turco, observa molto la lege, » connive li Christiani, trata mal li Ebrei, e persona che » studia, obstinato nella sua opinione, di età 25 (26), di na- » tura cholerico, bruno, porta un turbante molto sopra gli » occhi, che li rende un aspetto oscuro di giudizio. » (Mar. Sanuto, t. xxxiii.)

XIV. — Page 24.

Mouradjea d'Ohsson se trompe lorsqu'il dit que la nomination d'un quatrième vizir ne remonte pas au-delà de l'année 1556. Petschewi dit expressément, en parlant des vizirs de Souleïman, et à propos de Lala Kasim-Pascha : *Ibtida dœrt wezir olmak bounlarilé waki oldi*, c'est-à-dire : avec celui-ci le nombre des vizirs fut porté à quatre. Mais Solakzadé en cite déjà quatre sous Mohammed II. (Voy. t. ii de l'*Histoire de l'Empire ottoman*.) On lit dans le rapport de Memmo, daté de Constantinople, an 1521 (Marini Sanuto, t. xxxiii) : « Va (il Sr.) il Venerdi alla moschea accompa- » gnato delli 4 vezeri. 1° Piri di nazione turco responde » à tutti, e stato piratico. » Ce nom de *Piri*, qui signifie vieillard, a jeté de la confusion dans cette partie de l'histoire. Les historiens européens en ont fait *Pyrrhus*, d'autres *un pirate*, tandis que ce n'est que le mot persan *Piri*, le *Pear* des Anglais. « 2° Mustapha Schiavone cugnado del Sr. » 3° Firat (Ferhad) da Sebenico ann. 35, bellicoso. 4° Ca- » sim turcho vecchio. »

XV. — Page 27.

Vertot a modernisé peut-être à tort le vieux français tel qu'il se trouve dans Bourbon : *La grande et merveilleuse et très-cruelle oppugnation de la noble cité de Rhodes,*

imprimé l'an 1526. Mais dans la traduction française, on trouve, au lieu du nombre canonique de cent vingt-quatre mille Prophètes, cent vingt-six mille. « Les quatre musaphi qui sont tombés du ciel » ne sont autres que les quatre masshafs ou livres saints, savoir : le *Pentateuque,* les *Psaumes,* l'*Evangile* et *le Koran.* Cette lettre seule porte un cachet d'authenticité. Toute la correspondance entre Souleïman et Villiers de l'Ile-Adam dans *Reusneri Epistolæ,* t. VIII, est supposée.

XVI. — PAGE 27.

« Partì da Costantinopoli li 18 Giugno, 99 gallie sottile, » 70 grosse, 40 palandarie, 50 fuste, brigantini, e altri na- » vigli fin' il numero di 300 vele. » Rapport de l'ambassadeur Tiepolo, dans Mar. Sanuto, t. XXXIII. Bourbon donne un tableau très-détaillé des forces navales des Turcs, et Vertot aurait mieux fait de le reproduire, que d'intercaler dans cette partie de son histoire des lettres et des discours apocryphes. « Il y avoit 103 galleres, qui vindrent premiere- » ment faire le gast et qui tindrent les passages durant le » siège; il y avoit après 35 galeaces belles et grosses, 15 ma- » hones et 20 tafforées, ces navires ici sont quelque peu dif- » ferents de galleaces. Il y avoit 60 fustes ou plus et plu- » sieurs brigantins et autres barcetz gallions et esquirasses » pouvoient estre dix ou douse navires, sus les quelles » estoient les munitions et la grosse artillerie pour battre la » ville; toute foys depuys la venue des susdites navires qui » estoient au nombre deux cent cinquante ou environ, quel- » ques galleres et fustes et navires vindrent de Surye et se » jongnirent avec l'armée et depuys en vindrent d'ailleurs » durant le siege et furent la plus part du temps au nombre » de quatre cens voiles ou environ. »

XVII. — PAGE 28.

« Le noble chevalier frère Jacques bâtard de Bourbon, »

comme il s'appelle lui-même dans le titre de son ouvrage, fixe le nombre de l'armée ottomane, rassemblée dans l'île de Rhodes, à deux cent mille hommes : « Le nombre des » enemys, qui estoient au camp turc tant de guerre que de » travail selon le commun dit, estoient deux cens mil hom- » mes, dont il y en avoit soixante mille duyts et experts à » faire seullement les mynes. »

XVIII. — Page 30.

J'ai moi-même mesuré plusieurs de ces boulets, pour m'assurer de l'exactitude des assertions des historiens du temps. Bourbon précise la position de toutes les batteries, et fait l'énumération des pièces : six canons en fonte, lançant des boulets de quatre palmes de circonférence ; quinze canons en fer, lançant des boulets de pierre de cinq à six palmes; dix bombardes, dont les boulets avaient neuf à dix palmes, et deux avec des boulets de douze palmes; douze basiliques, quinze canons à double calibre, lançant des boulets de fer; douze mortiers en fonte « qui tyroient contre mont en l'air » de différens calibres; les plus grands avaient des boulets de sept à huit palmes. « La moyenne » artillerie comme sacres, passevolans estoient en grand » nombre l'espingarderie innumerable et increable. » Les canons envoyèrent contre la ville, depuis le 29 juillet jusqu'à la fin d'août, mille sept cent treize boulets de pierre, et les mortiers, mille sept cent vingt-un. Il n'y eut que huit bombes flamboyantes « et huyt coups avec boullets » de cuyure plains d'artifices de feu. » On trouve dans le xxxive vol. de Marini Sanuto deux journaux du siége de Rhodes, et à la fin du 1er vol. l'indication suivante des coups tirés par les chrétiens pendant toute la durée de ce siége : quinze cent cinquante-six depuis le 19 juillet jusqu'au 31 août, et neuf mille quatre cent soixante depuis le 7 septembre, dont huit mille trois cent deux avec les nouvelles batteries

(montelli), et mille cent cinquante-huit par les basiliques. En tout, onze mille quatre cent seize.

XIX. — Page 31.

« Peri bascha le plus viell des quatre Baschas print la » tranchée tirant à la porte d'Ytalie. Acmeet bascha estoit » aux trenchées d'Espaigne et d'Auvergne. Le beglerbeg de » la Natolie estoit aux trenchées de la Provance et le beg- » lerbeg de la Romanie estoit avec sa bande vers les jardins » de S. Antoine de la bande tramontane. » Comme, dans les campagnes d'Asie, le beglerbeg d'Anatolie a le commandement de l'aile droite, et le beglerbeg de Roumilie, celui de l'aile gauche, et que cette disposition n'a pas été suivie au siége de Rhodes, il s'ensuivrait que cette île comptait alors parmi les possessions d'Europe.

XX. — Page 32.

« Apries est de savoir aussi, qui il y avoit deux sept man- » tellets attirés contre le terreplein d'Ytalie, » c'est-à-dire dix-sept batteries, composées chacune de trois pièces, comme le dit expressément Bourbon; « et à chiascun mantellet il y » avoit trois pieces d'artillerie. » Vertot, édit. d'Amsterdam, p. 331, fait de ces dix-sept batteries dix-sept canons.

Journal de la seconde campagne de Souleïman, celle contre l'île de Rhodes.

Mois de juin (redjeb).

16 juin 1522 (21 redjeb 928). L'empereur passe de Constantinople à Scutari. 17, jour de halte. 18, Maldepé. 19, Tekour-Tschaïri. 20, Hereké; on fait deux marches en un seul jour. 21, Tschinarlü. 22, Nicomédie, près du *pont de l'Étoile*. 23, Kaziklü, c'est-à-dire le *pas des pieux*. 24, Dikillü-Tasch, c'est-à-dire l'obélisque, près de Nicée. 25,

Panboukdji, dans les environs de Nicée. 26 (1er schâban, un jeudi), Yenischehr. 27, Akbiik. 28, *Sindjirlikœi,* c'est-à-dire le village des Chaînes, près d'Ermenibazari. On fait encore deux marches dans la même journée. 29, l'armée passe le défilé d'Ermeni-Derbend, dans le voisinage d'Inœgi. La marche est également doublée. 30, Kizilkia-Ilidjesi, Eaux thermales.

Mois de juillet (ramazan).

1er, plaine de Koutahia. Le beglerbeg d'Anatolie, Kasim-Pascha, l'aga des janissaires, Bali-Aga, et l'aga des azabs, Alibeg, se portent à la rencontre du Sultan. 2, halte à Koutahia; diwan. 3, jour de halte. Le beglerbeg de Roumilie est admis au baise-main. 4, plaine d'Altountasch, c'est-à-dire *pierre d'or;* après une longue journée de marche, l'armée campe à Binarbaschi. 5, le village Egdjé; l'armée passe à Marmaris. 6, plaine de Sitschanlü. 7, plaine de Sandüklü; Moustafa-Pascha fait savoir de Rhodes qu'il n'y a pas espoir de se mettre en possession de la ville par capitulation. 8, 9 et 10, l'armée campe dans le voisinage de Khounar, près d'Ilibinar (fontaine du pays), où on s'arrête après trois jours de marche pénible, à cause du manque d'eau. 11, halte. 12, l'armée dresse ses tentes près d'un karanwanseraï, dans le voisinage de Ladikia. 13, Toundja. 14, Tschoban, c'est-à-dire le *bain chaud du pâtre;* on y reçoit la nouvelle que Mahmoudbeg, frère d'Ahmed-Pascha, sandjakbeg de Hersek, s'est emparé du château-fort d'Iskradin (Scardona), en Dalmatie. 15, Kirksœgüd, c'est-à-dire la première des quarante pâturages. Deux marches en un jour. 16, repos; ce pays fourmille de scorpions. 17, deux marches en un jour; on arrive à la rivière de Boztaghan. Exécution de Karakazi, ancien juge de Koniah. 18, repos. On apprend que le château-fort d'Hereké, dans l'île Khalké, a été pris, à l'aide du jeu des mines. 19, Talma. 20, Schahmédéresi.

21, plaine de Sschené. On y reçoit la nouvelle que Ferhad-Pascha a fait prisonnier et mis à mort Schehzouwaroghli et trois de ses fils. 22, Bozoyouk; l'armée traverse avec difficulté le défilé de Gœkbeli. 23, plaine de Karabagh, dans le voisinage de Moghla. 24, repos. 25 (1er ramazan, un vendredi), la vallée céleste; on passe par le défilé de Kargha-segmez. 26, port de Marmaris. 27, repos; les bêtes de somme sont renvoyées. 28, l'armée débarque dans l'île de Rhodes. 29, premier combat; les tranchées ouvertes sur l'aile gauche, occupée par les troupes d'Anatolie, sont détruites, et quelques canonniers tués. 30, diwan; les tranchées nouvellement établies sont encore détruites. On commence à terrasser les bords. 31, l'empereur change la position de son camp, et bombarde si vivement la ville, que les assiégés sont obligés de cesser le feu.

Mois d'août (schewal).

1er, les assiégés se retirent dans les souterrains pour éviter le feu meurtrier des batteries. 2, on établit des tentes de branchages pour le Sultan, afin qu'il puisse dominer les mouvemens de l'armée. 3, grand combat; les troupes conduisent leurs canons dans les tranchées. 4 et 5, Kourd-oghli reçoit l'ordre de s'avancer avec ses galères pour soutenir l'armée. 6, en creusant de nouvelles tranchées sur l'aile droite, on découvre quelques tonneaux de farine. 7 et 8, l'empereur reçoit des nouvelles de la flotte d'Egypte. 9, diwan; arrivée de vingt-quatre galères envoyées par Khaïr-beg. 10, diwan; la tour de Tschaoûlikoulé (tour des cloches), située en face des troupes d'Ayas-Pascha, s'écroule. En récompense, tous les paschas sont revêtus de kaftans. 11, le Sultan reçoit le présent de Khaïrbeg; les Mamlouks tscherkesses sont admis au baise-main. 12, l'empereur visite le jardin Santarlou Oghli (Saint-Eremo?). 13, les troupes d'Egypte prennent leur place à côté de Piri-Pascha. 14, le

reïs Kara-Mahmoud reçoit ordre de s'emparer du château-fort d'Illik, dans l'île Piscopia. 15, Piri-Pascha dresse ses batteries. 16, mort de l'alaïbeg d'Ilbessan. 17 et 18, les travaux de terrassement s'avancent jusqu'au fossé. 19, combat sur l'aile droite; trois cents infidèles se précipitent sur les canons de Piri-Pascha. 20; sortie des infidèles; ils sont presque aussitôt repoussés. 21, arrivée au camp d'un artilleur transfuge. 22, trois hommes sont faits prisonniers par les troupes de l'aile gauche, et deux grièvement blessés. 23, fête du Baïram; cérémonie du baise-main. 24 (1er schewal, un dimanche), combat sanglant. 25, deux artilleurs de l'armée sont tués. 26 et 27, combat. 28, ordre de combler les fossés avec des fascines et des pierres. 29, les batteries de Piri-Pascha, que les infidèles avaient renversées, recommencent le feu. 30, le fossé est comblé. 31, lutte acharnée.

Mois de septembre (silkidé).

1er, diwan; Ahmed-Pascha commence à battre en brèche la tour Sindan Koullé. 2, on reçoit la nouvelle que Mahmoud-Reïs a péri dans l'attaque du château d'Illik (Piscopia), mais que néanmoins les troupes s'en sont emparées. 3, le fossé de la ville est rempli par les troupes d'Ahmed-Pascha. 4, jeu de mine, du côté de Moustafa-Pascha; toutes les batteries font feu à la fois. 5, les habitans du château d'Indjirlü se rendent à discrétion; les mineurs rencontrent les infidèles; une grande quantité de naphte est employée par ces derniers sans succès. 6, diwan; vingt-cinq juges sont destitués. 7, un espion transfuge est amené au camp. 8, les infidèles mettent en batterie plusieurs mortiers. 9, repos. 10, jeu de deux mines sur l'aile commandée par Moustafa-Pascha. Les troupes pénètrent dans l'intérieur de la forteresse, mais elles sont repoussées avec perte par l'usage que font les infidèles de nouvelles catapultes. 11, l'empereur se rend à cheval dans le *Vieux-Rhodes;*

Ahmed-Pascha sépare en deux la butte élevée devant son camp, et place des canons au centre, pour battre en brèche le pied des murs. Le topdjibaschi, blessé dans cette attaque, meurt le lendemain. 12, les assiégeans et les assiégés échangent entre eux d'insultans défis. 13, l'empereur voyant l'inefficacité du feu dirigé contre les remparts de la forteresse, enjoint à Moustafa-Pascha et Ahmed-Pascha de miner chacun de leur côté les murs du boulevard (Petsché). 14, diwan. 15, les infidèles éventent deux mines de Kasim-beg. 16, ils éloignent à l'aide du feu les troupes des fossés. 17, Ahmed-Pascha fait jouer deux mines, mais l'assaut qu'il livre au même instant n'étant pas soutenu, il est obligé de se retirer; cent cinquante hommes sont blessés par l'explosion de ces mines. 18, un transfuge lance du haut des remparts une flèche à laquelle était attachée une lettre contenant l'avis que Pir Ali-Reïs, arrivé avec la flotte d'Egypte, instruit chaque jour les infidèles de ce qui se fait dans le camp. Ahmed-Pascha se charge de l'instruction de cette affaire. 19, du côté de Piri-Pascha, quelques Tscherkesses pénètrent dans la forteresse, enlèvent quatre à cinq bannières et une planche longue et garnie de clous, que les infidèles avaient établie pour déchirer les pieds des assiégeans. A cette occasion, on acquiert la certitude qu'il n'existe à l'intérieur ni un second fossé, ni un second mur. 20, Ahmed-Pascha, Ayas-Pascha et Bali-Aga sont revêtus de kaftans. 21, diwan. 22, sur l'aile de Moustafa-Pascha, les mineurs rencontrent les mineurs ennemis; dans un combat livré entre eux, il y a perte des deux côtés. 23 (1er silkidé, un mardi), Ahmed-Pascha fait jouer quelques mines; depuis midi jusqu'à minuit les crieurs annoncent l'assaut pour le lendemain. 24, l'assaut est repoussé. 25, on envoie des commissaires en Anatolie pour ramener des vivres. 26, diwan; le Sultan, dans sa colère, fait arrêter Ayas-Pascha. 27, diwan; Ayas-Pascha est rétabli dans ses fonctions. 28, Ayas-Pascha reçoit ordre de réunir ses troupes à celles de Piri-Pascha, ce dernier

étant malade de la goutte. 29, un transfuge de la forteresse, qui embrasse la religion musulmane, annonce que le dernier assaut a coûté la vie à trois cents hommes de la garnison; que tous les chefs des fusiliers et des canonniers ont été blessés; qu'un des chefs de l'Ordre était mort, et qu'un autre était grièvement blessé. Quinze matelots, accusés d'avoir fait secrètement passer quelques habitans de Rhodes sur le continent d'Asie, sont pendus aux vergues des galères. 30, fête dans le camp, à l'occasion de la naissance d'un fils du Sultan.

Mois d'octobre (silhidjé).

1er, deux têtes de soldats persans sont apportées au camp. 2, on commence à battre en brèche le fort intérieur appelé *le Fort des Francs*. 3, l'empereur se rend à cheval au vieux Rhodes. 4, on reprend les travaux pour renverser les murs du boulevard (Petsché). 5, on cesse de tirer contre le port Mendreké (Mandrachio), et on conduit les canons vis-à-vis des remparts de la forteresse. 6, Ayas-Pascha reprend sa première position, et Piri-Pascha se remet à la tête de ses troupes. 7, quelques milliers d'hommes, du côté d'Ayas-Pascha, essaient d'enlever d'assaut le boulevard, et se logent dans une des tours les plus voisines du fort. 8, le combat, engagé à l'aube du jour, se prolonge dans la nuit. 9, Moustafa-Pascha monte à l'assaut. 10, deux espions envoyés du château Takhtali annoncent que les infidèles attendent la prochaine arrivée d'une flotte. 11, le capitaine de Moghreb est admis au baise-main. Les infidèles dirigent si bien le feu de leurs pièces, qu'ils balaient la tranchée, et tuent cinquante à soixante hommes. 12, Moustafa-Pascha donne un nouvel assaut, et parvient à s'établir momentanément sur plusieurs points du boulevard. L'aga des janissaires, Balibeg, est blessé. 13, l'empereur se rend au vieux Rhodes, et ordonne sa reconstruction. 14, Piri-Pascha,

de même que le jour précédent, se rend seul au diwan. Les travaux de reconstruction du vieux Rhodes commencent sous la direction du defterdar Abdesselam et des begs de Menteschê et de Karasi. Vers le soir, on détruit du côté de Moustafa-Pascha une tranchée ouverte par les infidèles; ils sont repoussés, et le boulevard est envahi dans presque toute sa longueur. 16, l'empereur monte à cheval pour visiter le jardin du sultan Djem. 17, à la fin du jour, la partie du boulevard qui était encore au pouvoir de l'ennemi est prise d'assaut. 18, vers minuit, on met le feu au château du côté d'Ahmed-Pascha. 19, grand combat. 20, le mur qui avait été miné du côté d'Ahmed-Pascha s'écroule. 21, l'empereur se promène à cheval. 22, (1er silhidjé, un mercredi), il reçoit la nouvelle de la mort de Khaïrbeg, gouverneur d'Egypte. 23, diwan; promotion de plusieurs sandjakbegs. 24, diwan; Moustafa-Pascha est envoyé en Egypte comme gouverneur. 25, diwan; 26, Moustafa-Pascha est admis au baise-main avant son départ. 27, Moustafa-Pascha se rend en Egypte avec une escadre de quinze navires. 28, le beglerbeg d'Anatolie, Kasimbeg, quitte sa position, qu'il avait occupée jusqu'alors, pour prendre celle de Moustafa-Pascha. 29, lutte acharnée. 30, le beglerbeg d'Anatolie réunit ses troupes à celles d'Ahmed-Pascha, pour détruire une tranchée ouverte par les infidèles. 31, diwan. La flotte se retire dans la baie de Marmaris pour hiverner.

Mois de novembre.

1er, l'empereur se rend au vieux Rhodes, pour inspecter les travaux. 2 et 3, repos [1].

[1] En cet endroit, il manque une page toute entière dans mon exemplaire du *Journal* de Souleïman; malheureusement c'est celle qui contient les détails des événemens les plus importans du siége et de la reddition de la ville, depuis le 4 novembre (8 sâfer) jusqu'au 27 décembre. Le *Journal* recommence à ce jour, et continue jusqu'au 29 janvier, jour de l'arrivée du Sultan à Constantinople.

Mois de décembre (rebioul-ewwel).

Souleïman s'arrêta encore à Rhodes depuis le 27 décembre jusqu'au 6 janvier; le 7, il campe à Olou. 8, à Moghla. 9, Halte. 10, Letneœgi, près du village de Kodousch. 11, Kenous. 12, Kaloubegler. 13, Yenischehr. 14, Djatmisch. 15, Alaschehr. 16, Tourasili. 17, Toura-Khanli, près d'Akhissar. 18 (1er rebioul-ewwel, un dimanche), halte. 19, Pascha Kœyi. 20, halte. 21, village de Siou-Sighirlik. 22, halte. 23, Kerdené. 24, Soubaschi. 25, village d'Anakhor, près de Belbanlü. 26, Kourschounllü et Oumourbeg. 27, Bazarkœyi. 28, Dil. 29, l'empereur s'embarque pour Constantinople.

XXI. — Page 33.

« Au cinquième assaut, dit Tercier, il prit un drapeau que dans cette même lettre il dit avoir voué à saint Thibault, patron d'Overweiler; » cet assaut n'était pas le cinquième, mais bien le troisième, comme le prouve Bourbon, qui ne fait même mention d'aucun autre : « Et fut la troisiesme fois qu'ils furent deschassés et vaincus. »

XXII — Page 35.

Le *Journal* de Souleïman. Cette arrestation a donné naissance à la fable que Bourbon, et d'après lui Bosio, Vertot, Knolles, Mézeray, Sagredo, Mignot, et le compilateur le plus moderne des annales de l'histoire ottomane, Alix, ont rapportée, à propos de la disgrâce encourue par Moustafa-Pascha; fable suivant laquelle Souleïman aurait fait attacher son vizir à un pieu, etc. Ces auteurs font même Moustafa-Pascha grand-vizir, tandis que c'était Piri-Pascha, et le nomment *Kirlu* par une contraction des mots *Kyr Lucas.*

XXIII. — Page 45.

Solakzadé, f. 102. Ferdi, f. 80. Djelalzadé, f. 78, et

Djenabi, exemplaire de la Bibliothèque I. R. de Vienne, n. 469, p. 428, parlent tous de la promotion du khass-odabaschi et itsch schahindjiler agasi Ibrahim au grade de beglerbeg de Roumilie, et aux fonctions de grand-vizir, sous la date du 13 schâban 929. Djenabi ne lui donne pas d'autre titre que celui d'odabaschi; Cantemir qui n'a puisé que dans le sommaire de cet historien, et qui ne savait pas sans doute qu'il y eût un grade de khass-odabaschi, fait du personnage revêtu de ce titre un janissaire : « Ibrahim, qui de simple janissaire fut fait grand-vezir de Soliman. » Mignot voyant figurer un janissaire dans le récit de Cantemir, invente une révolte de janissaires que l'odabaschi de cette troupe (et Ibrahim n'en fit jamais partie) aurait réprimée, et ajoute qu'il dut à sa conduite dans cette circonstance la nomination de grand-vizir. Cette révolte, suivant le même historien, aurait eu pour cause le refus fait par le Sultan de livrer Rhodes au pillage. Le même auteur fait ensuite Moustafa gendre de Souleïman, grand-vizir, et prétend qu'il fut attaché à un pieu, reproduisant ainsi le conte de Fontaine. Il est possible que cette punition ait été infligée au kapitan-pascha Yaïlak Moustafa, disgracié vers l'époque où le second vizir, Moustafa, partit pour l'Egypte. Mais les historiens européens ne font aucune distinction entre ces deux Moustafa, qu'ils confondent en un seul dans la personne du grand-vizir.

XXIV — Page 47.

L'ouvrage intitulé *les sept Étoiles errantes* cite parmi les tribus qui ont combattu avec les Noghaïs, les Sirlas et les As; dans son introduetion, f. 9, l'auteur énumère les tribus tatares et turques suivantes, comme descendant de Tschin, de Monsok, de Sedistan, de Koumari, Saklab (Slaves), Khaledj et Khazar (enfans de Japhet), les tribus Khataï, Djourdjé, Saïrouk, Koumiak, Bakschan, Boulghar, Tas, Atlas, As, Yedjoudj et Medjoudj; et comme descendant de Mendjiné,

Toutek, Tschigil, Pereschghan et Ilak (autres fils de Japhet), f. 13, les tribus Tatar, Moghol, Kirayet, Naïman, Inkout, Tounkout, Yekrin, Kirkiz, Tschalaïr, Sounit, Merkit, Kirlout, Torghout, Irat, Berghout, Temkalik, Toulas, Komat, Yarlik, Hertschin, Kermoutschin, Orschout, Ketmin, Tourman, Sakaït, et Pisché.

XXV — Page 48.

On trouve encore des notions fort intéressantes sur la mort de Ghazali dans le rapport de l'ambassadeur vénitien (Marini Sanuto, t. XXX), que celui-ci tenait de la bouche de l'émir des Druzes Kasimbeg. « Li (Ghazali) sopragionse in campo » 7 capi de la gente araba nominata Naboles (de Nablous en » Syrie) con 3000 persone, dove fu scoperto come detti capi » erano sta mandati per Chairbeg con ordine, che dovessono » intendersi coi Turchi — li venne lettera del Sofi per la qual » fu molto ripreso esso Gasali, che senza aver data notizia » alla sua Signoria et altri amici se havea mosso, — mandò la » sua donna e fioli al castello Karak, 8 giornate distante da Da- » masco. »

XXVI — Page 48.

Le 9 août, la flotte, composée de vingt-quatre galères, jeta l'ancre en face de Rhodes, et le 22 octobre on reçut la nouvelle de la mort de Khaïrbeg; le *Journal* de Souleïman et même Souheïli et Schoukri désignent indifféremment sous le nom de Moustafa, le vizir Moustafa-Pascha et le kapitan Yaïlak Moustafa-Pascha; de là vient la confusion que font de ces deux personnages les historiens européens qui les confondent avec Piri-Pascha. Les circonstances suivantes peuvent y avoir contribué. Tous deux étaient natifs de Bosnie, tous deux avaient été élevés dans le seraï, l'un et l'autre avaient des femmes du harem, le vizir une sœur du Sultan Souleïman, le kapitan une esclave nommée Schah-Khoban,

c'est-à-dire la *reine des belles*; c'est à sa faveur que le dernier dut plus tard le vizirat. Enfin, ils fondèrent chacun une mosquée, le vizir à Guebizé, le kapitan à Gallipoli. Voyez Ali, dans la *Liste des Vizirs de Souleïman*.

XXVII. — Page 57.

Histoire de Marini Sanuto, t. XXXIX : « Entrò Ibrahim » il 24 marzo con inestimabile pompa. Li Cerchessi, Jani- » zari, Sipahi da 5000, vestiti d'oro, cavallo d'oro e gioje for- » nimento dato dal Sr costa 170 mille ducati veneziani; per il » suo campo di cavalli 4000 ben vestiti, bandiera azur e » bianca, poi li garzoni del Sr vestiti d'oro con Sercola » (bonnet) d'oro; — mostra uomo di gran condizione e inge- » gno. » La date du 8 djemazioul-akhir citée par Djelalzadé est inexacte, car il fixe quelques lignes plus haut le départ du Sultan au 18 du même mois.

LIVRE XXVI.

I. — Page 62.

Ferdi, f. 100, se trompe sur l'année et sur le mois; ce ne fut pas, comme il l'indique, en 941, mais bien en 931; ce ne fut pas non plus le 1er redjeb, car le mois de redjeb correspond au mois d'avril ou de mai : or, cette révolte eut lieu le 25 mars, s'il faut en croire les rapports des ambassadeurs vénitiens qui suppléent au silence des historiens ottomans. Mar. Sanuto (l. XXXIX) dit : « Il Sr ritornando di Andrino- » poli alle acque dolci li andò contra i Janizzeri e li domandò » il suo presente consueto, e il Sr li mostrò cattiva ciera » dicendo che gionto Ebraim Bassa procedera — e per che » Ajas Bassa etiam non li facesse buona ciera, unde detti » Janizzeri ritornano in terra e sacherono la casa di Ajas

» Bassa e del Defterdar, il giorno seguente addi 25 (di Marzo)
» mesero la casa di Ebraim in ruina, sacherono la Judecha
» — etiam il Commerchio; il Sr entrato in Seraio volse ac-
» quetarli, dandoli Ducati 200 m. ed essendo entrati alcuni
» dei Janisseri principali — il Sr di sua mano con le fuze ne
» amazava tre di loro; vista quelli alcuni di loro voltano
» etiam l'archco con la friza verso il Sr quel fù forzò levarsi
» dove era, poi mediante i capi a dato fin a 220 mille du-
» cati. » Ferdi se trompe en désignant sous le nom de Begkoz l'endroit où s'arrêta Souleïman; Begkoz se trouve sur la côte asiatique du Bosphore, et il s'agit ici de Terkoz, situé sur la côte européenne de la Mer-Noire (Loutfi, f. 66).

II. — Page 71.

« Li Hongaresi per l'avanzio consultarono, non era ben
» concluder la pace fino non havessero li 80 milla ducati,
» che pretendono haver della Sria. nostra. » (*Rapport* de l'ambassadeur vénitien daté d'Ofen (Bude) le 5 octobre 1525, dans Mar. Sanuto, t. XXXV). Cette notice est aussi exacte qu'authentique; mais celle de Catona, t. XIX, p. 417, d'après Bel, ne mérite point de crédit, et la lettre qu'il attribue à Souleïman est apocryphe. Le Sultan n'était point à Belgrad en 1524, date donnée à cette lettre, et les titres qu'il prend, « Rex Elamitarum, Moabitarum, custos trium
» fluviorum, protector sepulchri crucifixi, nepos Dei Saba-
» thoti, ac Mahumethi Pensgemuth, » sont si burlesques, qu'on ne sait pas comment Bel et Catona ont pu ajouter la moindre foi à d'aussi graves erreurs.

III. — Page 75.

Comme publiciste et historien, Kemalpaschazadé a écrit en arabe près de cent traités sur des questions de droit; on lui doit en outre un ouvrage persan, sorte d'imitation du *Gülüstan* de Saadi, et intitulé *Nigaristan*, ou *galerie des*

images. Les *Mines d'Orient*, t. I, p. 401, t. II, p. 107, et t. III, p. 47, contiennent des extraits de l'un et l'autre de ces deux ouvrages. Il a laissé encore une histoire en langue turque de la campagne de Mohacz, dont il se trouve un bel exemplaire à la Biblioth. de Dresde, une exégèse du Koran, des gloses marginales au *Kouschaf*, des commentaires du *Hedayet*, du *Tedjrid*, du *Miftah* et du *Tehafet*; enfin il a traduit deux ouvrages arabes par les ordres de Sélim Ier, qu'il accompagna dans son expédition d'Egypte, et composé le poëme romantique d'*Yousouf* ou *Souleïka*. Voy. le *Schakaïkoun nâmaniyé* et les *Biographies des poëtes turcs*, par Latifi (traduction de Chabert), Zurich, 1800, p. 79.

IV. — Page 77.

Ces six défilés sont cités dans le Journal de Souleïman: 1° celui de Tatarbazar à Philippopolis; 2° la porte de Trajan, Kapoulou Derbend (le défilé *Succi* d'Ammien); 3° celui de Kaziasker entre Ikhtiman et Sofia; 4° le défilé de Karielükaridjé; 5° celui de Schehrkœï; 6° le défilé de Nissa. (Compar. les sept défilés de la carte du capitaine du génie comme supplément à la *Roumilie* de Hadji Khalfa, p. 189. Voy. l'Atlas, pl. III).

V. — Page 79.

Kemalpaschazadé, f. 32 et 33, désigne les châteaux de Gregoridja, Berkass, Nogaï, Dimotrofdjé; Ferdi, f. 129 et 120, cite encore Sawtin, Voulkowar, Ratscha, Eerdœd; enfin Petschewi, f. 32, quatre autres, Kouppenik, Irik, Tscherwik et Parkan. Dix de ces villages sont indiqués sur la carte de Hongrie sous les noms suivans: Gregurovecz, Berkaszova, Zotin, Mitrovicz, Ireg, Cserevicz, Vucovar, Racsa, Kupanik, Erdœd.

VI. — Page 80.

Petschewi, f. 34, donne une description de ces lieux aussi

exacte que Broderith et avec plus de détails; il ne fut pas témoin de la bataille de Mohacz, mais il en connut toutes les circonstances par son père et son grand-père, qui prirent tous les deux part à l'affaire, le dernier comme alaïbeg. On trouve des détails moins précis et moins fidèles dans Solakzadé, Djelalzadé, Ferdi, Ali, Loutfi, et autres historiens ottomans qui tous ont copié Petschewi, comme Istuanfi, Camerarius, Cuspinianus, Sambucco, Zermegy, ont copié Broderith; ces derniers ont eux-mêmes servi de sources à Engel, Catona, Windisch, Schimek et Fessler. Le nom de Badj-kaloupé est aujourd'hui inconnu, mais on sait que Souleïman passa par Satorislye, prit à gauche la vallée qui s'étend entre les hauteurs de Nagy Nyárad et celles qui ferment à l'est la plaine de Mohacz; et qu'il déboucha par la forêt appelée aujourd'hui Batsfa. Cette forêt, convertie en parc, fait aujourd'hui partie des propriétés de l'évêque. Mais la composition du mot Batsfa, qui dérive par contraction de Batsfalva ou Batsfalu, c'est-à-dire village de Bats, prouve qu'il y avait jadis à cet endroit un village. Je dois ces notions topographiques, et celles qui concernent la colline de Fœldwar, au baron de Mednyanski.

VII. — Page 81.

Ce que dit l'historien Petschewi d'une fontaine creusée au pied de la colline, et d'un kœschk bâti sur la cime, se trouve confirmé par l'état actuel des lieux. On voit en effet s'élever du milieu de la plaine de Fœldwar une colline assez haute, sur laquelle Souleïman fit dresser sa tente; les habitans du comitat de Baranya l'ont, en mémoire de ce fait, appelée Sátaristye, du mot hongrois Sátor, c'est-à-dire la tente (en turc *Tschadir*); la fontaine bâtie au bas de la colline a pris le nom de Tœrœk-Kutya, c'est-à-dire fontaine turque (le mot turc qui signifie fontaine est *kouyou*).

VIII. — Page 83.

Ali et Solakzadé placent, contre toutes les règles adoptées par les Ottomans, le beglerbeg de Roumilie sur la droite, et celui d'Anatolie sur la gauche, tandis que, s'ils eussent commandé les deux ailes, c'eût été dans l'ordre inverse. Mais Souleïman, comme on le voit dans Petschewi, rangea cette fois son armée sur trois lignes.

IX. — Page 84.

« De prœlio ad Mohacz nota Sambucci, dans Kovachich, *Scriptores rerum hungaricarum minores*, t. I, p. 27. » En comparant les historiens ottomans, on voit que tout se passa ainsi que nous l'avons rapporté. Seulement il est faux que Souleïman ait pris la fuite, et que l'usage se soit établi depuis lors d'attacher les Sultans sur la selle de leur cheval aux jours de combat.

X. — Page 85.

Broderith, Istuanfi. Djelalzadé, le grand nischandji, donne, f. 100, aux Hongrois les quinze sobriquets suivans : *Djehenem ayïn*, *Hadjim temkin*, *Diw missal*, *Sahibi falal*, *Khinzirler, Pelidler, Kanidler, Khabiszler, Kelbler, Kafirler, Fadjirler, Fassikler, Mounafikler, Diw siretler*, *Soubani souretler*, c'est-à-dire ceux qui ont adopté les usages de la Gehenna, ceux dont l'enfer est la patrie, ceux qui ont la nature des démons, les extravagans, les cochons, les obstinés, les entêtés, les misérables, les chiens, les infidèles, les criminels, les méchans, les hypocrites, les embrouillés, ceux qui ont les mœurs des démons et paraissent sous la forme des diables tourmentans.

XI. — Page 87.

Le *Journal* nomme les messagers-d'état suivans : pour Constantinople, Yaroulou Houseïn ; pour Brousa, Djindi

Houseïn; pour Damas, Korkoud; pour le Caire, le mouteferrika Mohammedbeg, frère d'Ayas-Pascha; pour Diarbekr, Deli Iskender; pour la Karamanie, Douzeni-güzel Sinan; pour Haleb, Kœr Djâfer; pour Andrinople, un jeune esclave mamlouk du nom de Djelb. Voy. la lettre de victoire, dans le *Journal* de Souleïman, nº 33, 112; celle adressée par le Sultan au vizir, kaïmakam de Constantinople, et une autre écrite après la conquête d'Ofen, se trouvent dans le *Destouroul-Inscha* du reïs-efendi Sari-Abdoullah, nº 138 et 139. Kemalpaschazadé, f. 59.

XII. — Page 88.

Le *Journal* de Souleïman. Le rapport de l'ambassadeur vénitien, dans Mar. Sanuto, t. XLIII, dit : « Lo Turcho e » stato in persona in Buda e Pest, e ha sacheggiato quelle do » cittade, delli popoli ne ha amazzati tutti li vecchi (les prisonniers faits à Mohacz) e le donne vecchie, salvando solo » li fantolini e quelli menando via colle donne giovine. Fin » alle gaterade delle finestre portato via per barcha tutto, e » poi fatto questo ha posto a fuogo e fiamma tutte do quelle » cittade. » Kemalpaschazadé, f. 67, donne une description toute poétique du château royal d'Ofen; il évalue la longueur du pont à neuf cent quatre-vingts aunes. D'après cet auteur et Djelalzadé, ce serait aussi dans la plaine de Mohacz que les Hongrois, commandés par le roi Bela, auraient été défaits par les Mogols. Djelalzadé, f. 99, appelle le roi de Hongrie *Kourskoul.* Kemalpaschazadé, f. 44, dit que les Tatares, sous Bereketkhan, avaient pénétré jusque dans la plaine de Mohacz. Petschewi, à l'occasion de la bataille de Mohacz, énumère les sept grandes batailles livrées depuis l'établissement de l'islamisme, et cite celle de Mohacz comme la plus importante, la plus grande et la plus glorieuse de toutes; ces batailles sont : 1º celles de Tschaldiran, 2º de Kossovo, 3º de Kadésia, 4º celle que livra Yakoub

Ben Yousouf, l'émir des Al-mowahidin, à Alarcos en l'année 1195, et dans laquelle périrent, suivant le même Petschewi, quarante-six mille infidèles sur trois cent mille; 5° la bataille de Mâmouriyé, entre Théophile et Motewekkil; 6° celle que livra Melekschah aux Ouzes, dans le Khorassan; 7° la bataille de Salaheddin contre les chrétiens, en Syrie.

XIII. — Page 89.

Dans le rapport allemand imprimé immédiatement après la bataille de Mohacz, et qui a pour titre : « Hernach volgt » des Bluthundts, der sich nenndt ein türkischen Kaiser, » gethaten, so er und die seinen nach eroberung der Schlacht » auf den XXVIII (29) Augusti nechstvergangen geschehen in » unsern mitbrüdern der ungrischen Landschaften ganz un- » menschlich triben hat und noch teglich tut (avec deux » gravures en bois). » On lit dans ce rapport relativement à Fünfkirchen : « Als sie nun wie die gehorsamen dahin » kommen seyn, hat sye der angezaygt Woscha (Pascha) das » christenlich volk alles bey einander zerthailen, und zu » tod schlagen lassen. »

XIV. — Page 92.

Solakzadé, f. 106. Ali, dans sa *Biographie des poëtes contemporains* de Souleïman, f. 333; Latifi, *Biographie des poëtes turcs*, p. 263. Sagredo, Verdier, Ricaut, Giovio, Ulloa, Knolles, ne sauraient servir de sources pour la campagne de Hongrie; mieux vaudrait consulter : *Oratio protreptica Cuspiniani cum descriptione conflictus quo periit Rex Ludovicus et qua via Turcus Solomes ad Budam usque pervenerit ex Alba Græca;* ensuite, *Jo. Antonii Flaminii conflictus ille pannonicus cum Turcis, in quo Pannoniæ Rex interiit;* et enfin, *Camerarii de clade accepta ad Mogacium.*

Houseïn; pour Damas, Korkoud; pour le Caire, le mouteferrika Mohammedbeg, frère d'Ayas-Pascha; pour Diarbekr, Deli Iskender; pour la Karamanie, Douzeni-güzel Sinan; pour Haleb, Kœr Djâfer; pour Andrinople, un jeune esclave mamlouk du nom de Djelb. Voy. la lettre de victoire, dans le *Journal* de Souleïman, nº 33, 112; celle adressée par le Sultan au vizir, kaïmakam de Constantinople, et une autre écrite après la conquête d'Ofen, se trouvent dans le *Destouroul-Inscha* du reïs-efendi Sari-Abdoullah, nº 138 et 139. Kemalpaschazadé, f. 59.

XII. — Page 88.

Le *Journal* de Souleïman. Le rapport de l'ambassadeur vénitien, dans Mar. Sanuto, t. XLIII, dit: « Lo Turcho e » stato in persona in Buda e Pest, e ha sacheggiato quelle do » cittade, delli popoli ne ha amazzati tutti li vecchi (les pri- » sonniers faits à Mohacz) e le donne vecchie, salvando solo » li fantolini e quelli menando via colle donne giovine. Fin » alle gaterade delle finestre portato via per barcha tutto, e » poi fatto questo ha posto a fuogo e fiamma tutte do quelle » cittade. » Kemalpaschazadé, f. 67, donne une description toute poétique du château royal d'Ofen; il évalue la longueur du pont à neuf cent quatre-vingts aunes. D'après cet auteur et Djelalzadé, ce serait aussi dans la plaine de Mohacz que les Hongrois, commandés par le roi Bela, auraient été défaits par les Mogols. Djelalzadé, f. 99, appelle le roi de Hongrie *Kourskoul*. Kemalpaschazadé, f. 44, dit que les Tatares, sous Bereketkhan, avaient pénétré jusque dans la plaine de Mohacz. Petschewi, à l'occasion de la bataille de Mohacz, énumère les sept grandes batailles livrées depuis l'établissement de l'islamisme, et cite celle de Mohacz comme la plus importante, la plus grande et la plus glorieuse de toutes; ces batailles sont: 1º celles de Tschaldiran, 2º de Kossovo, 3º de Kadésia, 4º celle que livra Yakoub

Ben Yousouf, l'émir des Al-mowahidin, à Alarcos en l'année 1195, et dans laquelle périrent, suivant le même Petschewi, quarante-six mille infidèles sur trois cent mille; 5° la bataille de Mâmouriyé, entre Théophile et Motewekkil; 6° celle que livra Melekschah aux Ouzes, dans le Khorassan; 7° la bataille de Salaheddin contre les chrétiens, en Syrie.

XIII. — Page 89.

Dans le rapport allemand imprimé immédiatement après la bataille de Mohacz, et qui a pour titre : « Hernach volgt » des Bluthundts, der sich nenndt ein türkischen Kaiser, » gethaten, so er und die seinen nach eroberung der Schlacht » auf den XXVIII (29) Augusti nechstvergangen geschehen in » unsern mitbrüdern der ungrischen Landschaften ganz un- » menschlich triben hat und noch teglich tut (avec deux » gravures en bois). » On lit dans ce rapport relativement à Fünfkirchen : « Als sie nun wie die gehorsamen dahin » kommen seyn, hat sye der angezaygt Woscha (Pascha) das » christenlich volk alles bey einander zerthailen, und zu » tod schlagen lassen. »

XIV. — Page 92.

Solakzadé, f. 106. Ali, dans sa *Biographie des poëtes contemporains* de Souleïman, f. 333; Latifi, *Biographie des poëtes turcs*, p. 263. Sagredo, Verdier, Ricaut, Giovio, Ulloa, Knolles, ne sauraient servir de sources pour la campagne de Hongrie; mieux vaudrait consulter : *Oratio protreptica Cuspiniani cum descriptione conflictus quo periit Rex Ludovicus et qua via Turcus Solomes ad Budam usque pervenerit ex Alba Græca;* ensuite, *Jo. Antonii Flaminii conflictus ille pannonicus cum Turcis, in quo Pannoniæ Rex interiit;* et enfin, *Camerarii de clade accepta ad Mogacium.*

Journal de la troisième campagne de Souleïman en Hongrie. Bataille de Mohacz, en 932 de l'hég. (1526).

Mois d'avril (redjeb).

23 avril (11 redjeb, un lundi), départ de Constantinople; l'armée s'arrête à Halkali binar. 24, Tschataldjé. 25, elle passe à côté d'Indjighiz, et fait halte à Tikourlü. 26, Karli. 27, Ahmedbeg. 28, Khadim. 29, Ouloufedjiler. 30, Mahmoudaga.

Mois de mai (schâban).

1er, Khasskœï. 2, Memak. 3, halte; l'empereur s'établit dans un seraï. 4, repos. 5, diwan; l'ambassadeur moldave apporte le tribut. 6, diwan. 7, halte; le kiaya et le defterdar de Roumilie sont envoyés en avant. 8, le Sultan passe la revue de l'armée. 9, repos. 10, un soldat est décapité pour avoir foulé la moisson près du village de Kemal, sur la Marizza. 11, la prairie de Tscheschmé tschaïri; deux soldats, accusés d'avoir volé des chevaux, ont la tête tranchée. 12, l'armée s'arrête à Hissarlik, appelée aussi Begalagi; les janissaires sont dirigés sur Philippopolis. 13 (1er schâban), Sazlüderé; le Saïm-Taschoghli est pendu. 14, Altountschaïri (la prairie d'or). 15, Khaledlü. 16 et 17, Agadj Kourousi. 18, Dermalin. 19, la plaine de Philippopolis; les cavaliers feudataires sont envoyés à Sofia. 20, diwan; le fils d'Akhi-Tschelebi, Seïfoullah, est nommé médecin du Sultan, avec un traitement de soixante aspres par jour. 21, le beglerbeg d'Anatolie rejoint le camp. 22, l'armée arrive devant Philippopolis; halte; le kiaya et le defterdar de Roumilie se mettent en marche vers Sofia, ainsi que les janissaires; on passe un défilé : dans l'après-midi, la campagne est couverte de grêlons de la grosseur d'une noisette. 23, Souleïman enjoint aux troupes d'Anatolie et de Roumilie de prendre la route d'Isladi. 24, Eminé. 25, Tatarbazari, près du pont du Potier (Tschœlmekdji). 26, Karabinar. 27, l'armée passe par le défilé de Kapoukü-Derbend,

et fait halte à Ikhtiman. 28, elle traverse le défilé de Kaziasker; longue marche. 29, elle arrive devant Sofia, avec une pluie battante. 30, halte; tous les ruisseaux débordent et entraînent un grand nombre de tentes; l'empereur se voit obligé de quitter la position qu'il occupe, et de faire dresser ses tentes sur l'emplacement où se trouve celle du grand-vizir. 31, halte; un juge, quatre de ses gens et trois soldats sont mis à mort.

Mois de juin (ramazan).

1er, diwan; quelques begs de Roumilie sont admis au baisemain. 2, repos; parade des begs de Roumilie. 3, pluie; Iflaklar; le grand-vizir se sépare du Sultan et marche en avant. 4, halte. 5, Kariélü Karitsché, défilé; deux silihdars sont décapités pour avoir fait paître leurs chevaux dans les champs non moissonnés. 6, Binarbaschi, en face de Schehrkœï. 7, défilé de Schehrkœï; l'armée s'arrête dans le défilé de Nissa. 8, elle sort de ce défilé, et vient dresser ses tentes autour d'un moulin, non loin des bains chauds. 9, elle arrive devant Nissa; les eaux de Semendra étant débordées, on prend la route d'Aladja hissar, sous des torrens de pluie et de grêle. 10, on s'arrête sur les bords de la Morawa, près du village de Despenidj; pluie. 11 (1er ramazan), halte. 12, l'armée campe à Baïrbak, dans le voisinage du défilé d'Aladja hissar. 13, halte; l'empereur chasse. 14, 15 et 16, repos. 17, diwan; 18, on passe à Aladja hissar, et on s'avance en côtoyant la Morawa jusqu'au village de Modjkowidj. 19 et 20, halte; le grand-vizir rejoint le camp de Souleïman, et reçoit ordre de marcher en toute hâte sur Waradin (Peterwardeïn). 21 et 22, repos; les fourrageurs tuent un grand nombre de paysans valaques. 23, halte à Kozarün kizi; la pluie et les inondations continuent. On apprend que les ponts viennent d'être jetés sur la Save. 24, l'armée passe la petite rivière d'Iré, mais les eaux de la Morawa sont tellement grossies, que le passage est impossible. 25, halte.

Marche du grand-vizir envoyé en avant du gros de l'armée.

16 juin, départ d'Aladja hissar. 17, passage de la rivière d'Iré (Ibre?). 19, Kozarün kizi; quatre jours de halte. Quatre Valaques sont empalés pour avoir fait des prisonniers. 23, Korsovikh bazari; la pluie augmente les difficultés de la marche. 24, il pleut jour et nuit; Ibrahim est forcé de s'arrêter, l'eau qui tombe par torrens entraîne des tentes; deux des soldats de Balibeg se noient. 25, Piredjik; l'armée souffre beaucoup de la pluie. 26, Eralia. 27, Ghourdjika; on traverse avec les plus grandes peines, sur des ponts, trois rivières. 28, Ibrahim arrive à Baïghinlü, dans le voisinage de Semendra. 29, Hawala et Eski Hissarlik Baïghinlü. 30, Belgrade.

Mois de juillet (schewal).

1er, Ibrahim-Pascha passe en revue les troupes de Roumilie. 2, halte; nouvelle revue; les feudataires dont l'équipement est trouvé incomplet perdent leurs fiefs. 3, halte et revue. 4, le grand-vizir fait dresser sa tente de l'autre côté du Danube, près de Semlin. Six Valaques pris en maraude sont exécutés. 5, l'armée campe dans le voisinage de Semlin, sur les bords du Danube; arrivée des sandjakbegs de Bosnie et de Hersek. 7, Bozouk kilisé (Busiklicza); l'église de ce village est dévastée. Il gêle dans la nuit de *Kadr.* 8, Slankamen, au confluent de la Theiss et du Danube; Ibrahim est informé que le *maudit* moine Tomori s'est avancé vers Peterwardeïn, avec deux mille hommes, et que le roi est à Ofen. 9, halte; arrivée des généraux des akindjis. L'empereur se rend à Belgrade pour célébrer la fête du Baïram. 10, halte; la flotte turque, composée de huit cents bâtimens et barques, remonte le Danube; les troupes d'Anatolie traversent les ponts et s'établissent près de l'église de Busiklicza. La flotte reçoit à bord les janissaires, sous le commandement de Mikhaloghli, d'Iskenderoghli et d'Yakhschibeg, et continue sa route. 11 (1er schewal, un mercredi), les pages

de l'empereur passent de l'autre côté du Danube. 12, l'armée campe au bord du Danube, dans la plaine de Peterwardeïn. 13, Peterwardeïn. 14, on rassemble des bois pour construire des échelles ; la pluie continue ; combat (il y a quarante-neuf stations de Constantinople à Peterwardeïn). 15, la place est prise d'assaut. Baba-Djâferbeg en apporte la nouvelle à l'empereur, et reçoit pour son message un présent de mille ducats. 16, le beg de Bosnie, Khosrew et Mikhaloghli Mohammed-beg sont envoyés en reconnaissance au-delà du Danube. 17, les soldats d'Anatolie prennent position devant la citadelle. 18, repos. 19, feu continuel des batteries. 20, combat acharné. 21, les troupes, après trois heures d'assaut, sont repoussées, avec une perte de plus de cent cinquante hommes. 22, les églises et les maisons de la ville sont saccagées de fond en comble ; la garnison fait une sortie ; Baltaoghli-Piribeg est surpris et battu ; le camp se rapproche de la forteresse. 23, on livre sans succès un nouvel assaut ; soixante janissaires et six cents soldats restent sur la place. 24, l'empereur envoie un renfort de mille janissaires ; le grand-vizir change de position. 25, l'assaut est ajourné. 26, Houseïn-Tschelebi, beau-père d'Iskender-Tschelebi, reçoit en fief un domaine d'un revenu annuel de soixante-dix mille aspres. 27, deux mines ouvrent une brèche dans les murs de la citadelle ; elle est prise d'assaut ; vingt-cinq hommes seulement périssent dans la lutte. Le grand-vizir fait décapiter cinq cents soldats de la garnison ; trois cents autres sont emmenés en esclavage. 28, le grand-vizir s'avance, et l'empereur s'établit sur l'emplacement qu'Ibrahim vient de quitter : ce dernier revient au-devant du Sultan, et fait porter sur des piques les têtes des soldats hongrois. Les habitans du château-fort de Tscherouk (Cscrevics) se rendent à discrétion. 29, Borgaslü kilisé ; le grand-vizir renvoie à Constantinople soixante-quatorze invalides. 30, diwan ; des récompenses sont distribuées aux begs de l'armée. Le beg de Semendra part pour Zwornik avec ordre de sommer les châteaux-forts, bâtis sur les rives de la Save, de faire leur soumission ; on reprend la

Défense aux akindjis de marauder. Des lettres de victoire sont expédiées pour la Roumilie, l'Anatolie, la Syrie, l'Egypte, le Diarbekr, le Kurdistan, la Moldavie et la Valachie. 5, halte aux trois ponts. 6, on passe par Tolis (Tolna). Halte sur la rive du Danube. 7, Miané; on passe près d'une grande ville, puis on campe sur les bords du Danube. 8 (1er silhidjé, un samedi). 9, halte. 10, Ofen. 11, repos. L'empereur inspecte la forteresse avec Ibrahim. 12, seconde visite des lieux. 13, l'empereur sort de la ville; il fait jeter un pont sur le Danube. 14, un incendie éclate à Ofen, malgré les mesures prises par le Sultan. Le grand-vizir accourt pour éteindre le feu; ses efforts sont inutiles. 15, le Sultan et le grand-vizir vont au château de chasse du roi. Les canons de la forteresse et les statues d'airain qui ornaient le palais du roi sont transportés par eau à Constantinople. 16, musique et festin dans le palais. 17, l'empereur se rend au château de chasse du roi. 18 (10 silhidjé, premier jour du Baïram), nouveau festin; cérémonie du baise-main. 19, fête dans le parc du roi. 20, le beg de Semendra, Khodja, et son frère Mohammedbeg, passent les premiers le pont nouvellement jeté sur le Danube, et campent en face de l'île : une partie de l'armée suit le mouvement, conduite par le grand-vizir, et s'arrête à Pesth. 21, le passage des troupes continue; le Sultan défend de livrer aux flammes le palais du roi, qu'il a honoré de sa présence, et y établit un poste de janissaires. 22, le passage des troupes continue; les juifs expulsés d'Ofen sont dirigés sur Constantinople. Les Hongrois remplacent les janissaires dans la garde du palais. 23, le pont se rompt pendant la nuit en trois parties, dont deux sont englouties. L'arrière-garde de l'armée, sous les ordres de Mikhaloghlibeg, de Khosrewbeg et d'Omarbeg, traverse le fleuve sur des barques. 24, on annonce le départ pour le lendemain. 25, l'armée, en marche dès le matin, s'arrête à trois milles de la ville, et non loin du Danube. 26, l'armée file entre des lacs et de magnifiques prairies, et va camper quatre lieues et demie plus loin. La station n'of-

frant aucune source d'eau potable, un grand nombre de chevaux périssent. 27, manque d'eau et de vivres; le kilo d'orge se vend jusqu'à cent vingt aspres (deux ducats deux cinquièmes); le kilo de farine se vend jusqu'à deux cents aspres (quatre ducats). La pluie tombe en abondance, et la mortalité continue parmi les chevaux. 28, après une marche forcée, l'armée arrive à Szegedin, sur les bords de la Theiss. Les habitans de la ville s'étaient enfuis sur l'autre rive; on fait cependant beaucoup de butin, et un grand nombre de prisonniers. L'empereur arrive à Batz (sur la Mosztonya?); le bourg est emporté d'assaut, livré au pillage et incendié; le grand-vizir reçoit cinquante mille moutons pour sa part du butin, et le defterdar vingt mille. 30, l'armée dresse son camp sur la Theiss, en face de Szegedin.

Mois d'octobre (moharrem).

1er, halte près d'un petit château sur la Theiss. 2, devant Titel. On reçoit la nouvelle que Deli Radisch a fait une centaine de prisonniers sur les derrières de l'armée; aussitôt Khosrewbeg est envoyé à l'arrière-garde; le maudit palatin Nádor Ispány harcelle également l'armée. On amène plusieurs prisonniers. Marche de trois lieues. 3, on fait trois lieues et demie, et on arrive devant Peterwardeïn au pied du mont Frasca; dès la veille, un pont avait été commencé par l'avant-garde. 4, proclamation qui enjoint à tous les soldats de payer le pendjik (taxe des esclaves), sous peine de se voir enlever leurs prisonniers. 5, on apporte du bois pour continuer les travaux du pont. L'empereur arrive devant une place (Badjna Bacsania? Becse?) fortement retranchée, et s'en empare après une lutte acharnée où périrent l'aga des janissaires, Schedjaa, le tschaousch des janissaires, le samsoundji-baschi et quelques yahyabaschis; plusieurs agas sont blessés dans ce combat, et un grand nombre de sipahis tués. 6, halte. Le kiaya et le defterdar commencent la revue des troupes. 7, arrivée de l'empereur, qui d'Ofen avait gagné Peterwardeïn en onze étapes;

il s'était arrêté un jour à Becsne, et deux vis-à-vis de Peterwardeïn; en tout quatorze jours de marche. Le kapidji-baschi Mohammed est nommé aga des janissaires; les travaux du pont s'avancent avec rapidité. 8 (1er moharrem), le pont étant achevé, une partie de l'armée traverse le fleuve; le reste est passé en revue. 9, l'empereur passe le pont; à la nouvelle d'une révolte dans l'Itschil (Cilicie), le beglerbeg d'Anatolie reçoit ordre de partir. 10, l'empereur campe près de Slankamen; Ibrahim envoie des garnisons à Wardeïn et Illok. 11, l'armée passe à Bosoukkilisé. 12, Belgrade. 13, Eski-Hissarlik. 14 et 15, Semendra; l'armée dresse son camp à Latschitschi; marche forcée. On jette un pont à Kowilodj, sur la Morawa; l'empereur traverse le pont avec toute son armée, et arrive dans l'après-midi à Kowilodj. 16, Sopoiyitsché; marche très-longue. 17, Parakin. 18, l'armée campe en-deçà de Nissa, qu'elle n'a pu atteindre à cause des difficultés de la route. 19, elle va camper au-delà de cette ville, près des bains chauds, à l'entrée du défilé. 20, on entre dans le défilé de Nissa, et on s'arrête dans les montagnes; le tschaousch Yarali-Houseïn, arrivé de Constantinople, confirme la nouvelle de l'insurrection dans l'Itschil. 21, l'armée passe près de Schehrkœï, et s'arrête à Kadidj, à l'entrée du défilé. 22, 23, halte. 24, elle campe à Sofia. 25, 26, 27, 28 et 29, séjour dans cette ville. 30, l'empereur passe le pont de Philippopolis, et s'arrête près du village de Kadindjé, sur les bords de la petite rivière d'Istanmaca, suivi du grand-vizir. 31, halte.

Mois de novembre.

1er et 2, l'empereur entre dans Andrinople et descend au seraï impérial; après un repos de huit jours, il se remet en route le 9 novembre (3 safer, un vendredi); trois jours après, le 12 novembre, il nomme grand-écuyer de sa maison le silihdar Roustem-Aga. 13, Souleïman fait son entrée à Constantinople.

XV. — Page 97.

Tschiplak, Tschirlak, Ouschak, Torlak, c'est-à-dire des paysans ou des moines nus et déguenillés. Il est plusieurs fois question des Torlaques dans les anciens auteurs européens qui ont écrit l'histoire des Ottomans, tels que Giovio et Menavino. Boissard (*Vitæ et icones Sultanorum*, p. 95) donne même le portrait de Torlaces Dervisius. L'historien Djelalzadé assista comme secrétaire à ce diwan dont il rédigea le protocole, f. 118.

XVI. — Page 103.

Ali, dans la liste des begs de Souleïman, f. 295, nous a laissé beaucoup de détails sur ce Khosrewbeg, qui administra la Bosnie pendant trente ans; et il raconte l'investiture de Mourad dans le sandjak de Knin.

XVII. — Page 107.

Cette indication prouve que le ducat valait alors 50 aspres; car 28 *summæ argenti* font 2,800,000 aspres, le yük (*summa*) étant de 100,000 aspres.

XVIII. — Page 110.

Voici le nom de vingt-quatre de ces villes : Belgrad, Sabacz, Slankamen, Wardeïn, Illok, Serend, Atzia, Vednek, Kruppa, Yaïtzé, Zwetzy, Banyalouka, Semlin, Onova, Irek, Zenzeneth, Petsché, Orsowa, Nibaldi, Scardona, Udbiné, Szegedin, Novigrad et Zadwin.

XIX. — Page 113.

Djelalzadé, f. 124 à 127; la fin de cet écrit remplit presque tout un tiers du diplôme, dont le commencement fourmille de citations et de proverbes arabes, tels que ceux-ci :

Touti el mülk men tescha, c'est-à-dire, « Dieu donne l'empire à qui il veut. » *Ma yeſtahallah lin-nasi min rahmetin ſe la moumsikoun lehou*, c'est-à-dire, « ce que Dieu répand de miséricorde sur les hommes ne saurait être imité par personne. » *Yekhtass bi rahmetihi men yescha*, c'est-à-dire, « il distingue par sa miséricorde qui il veut. » *We refaanahou mekanen aalien*, c'est-à-dire, « et nous l'avons élevé à une place sublime. » *Refaana baazikümfewki baazin deredjatin*, c'est-à-dire, « et nous avons élevé quelques-uns de quelques degrés au-dessus de quelques autres. » *El hamdou lillahi ellezi hedeïnahou li haza*, c'est-à-dire, « Dieu soit loué, qui nous a fait ce don. » *In allahou yehabb maali-eloumouré*, c'est-à-dire, « Dieu aime les grandes actions. » *We lakad istafaïnahou fid dünya*, c'est-à-dire, « nous l'avons choisi dans ce monde. » *We ma minna illa makamoun maaloumoum*, c'est-à-dire, « c'est de nous seul que vient cette place bien connue. » *Essabikouné essabikouné*, c'est-à-dire, « ceux qui se hâtent arrivent les premiers. » *Iza iradoullahou bi melekin khaïren djaalé lehou weziren salihen iza nesa ezkerehou we iza ezkerehou aanehou*, c'est-à-dire, « lorsque Dieu veut du bien à un roi, il lui donne un vizir loyal qui lui rappelle ses devoirs quand le roi les oublie, et qui lui prête assistance quand il les remplit. »

XX. — Page 116.

Souleïman n'ayant paru que le 3 septembre devant Ofen, et cette ville ne s'étant rendue que le 8, il est clair que les historiens hongrois et autrichiens font erreur lorsqu'ils fixent au 29 août l'occupation de la place ; ils se trompent encore lorsqu'ils prétendent que ce jour a été signalé par toutes les victoires que Souleïman a successivement remportées, et qu'ils veulent rapporter à la même date la prise de Rhodes, qui eut lieu le 25 décembre. Le journal de Souleïman détruit tous les doutes qui pourraient encore exister sur les dates de ses victoires.

XXI. — PAGE 118.

Pessel (dans *Lewenklau*, p. 460, Francfort, 1595) et Labach; le premier était héraut, le second secrétaire de guerre de Ferdinand, tous deux témoins oculaires du siége, ainsi que Didaco Serava, son gouverneur dès pages, Ribischi, son jurisconsulte, Meldeman de Nüremberg et de Leyhe. Le *Rapport* de Didaco et celui de Leyhe sont imprimés, le premier dans Schardius, Reusner et Wagner, le second dans les *Pièces relatives à la diplomatie servant à l'étude du droit allemand*. Leipsik, 1717. Nous avons suivi de préférence, pour cette partie de l'histoire, les six auteurs dont voici les noms : Istuanfi, Jovius, Velius, Stella, Soiterus a Vinda, Roccoles et Ulich. Parmi les historiens ottomans, nul n'est aussi complet et aussi fidèle que l'auteur du *Journal* de Souleïman; Meldeman, outre la description du siége, donne un plan détaillé de la ville et du camp des Turcs, dans l'ouvrage aussi rare que précieux dont voici le titre : *Kurzer Bericht über die recht wahrhaftig Contrafactur türkischer Belagerung der Stat Wien, wie dieselbig anzusehen und versteen sey, welche zu rhum, preyss, lob un eer gantzem Rœmischen Volk, gemeyner Ritterschaft und insonderheyt einem erbarn Rath der Statt Nurenberg durch Nikolaus Meldeman yetzt verfertigt, getruckt und aussgangen ist.*

Journal de la quatrième campagne de Souleïman contre Vienne, 935 (1529).

Mois de mai (ramazan).

10 (lundi 2 ramazan), départ de Constantinople, camp à Halkali binar. 11, Tschataldjé; le corps des solaks reçoit un présent de trente mille aspres; le fils du beg franc de Galata (Gritti) reçoit du Sultan un prêt de trente mille ducats et de trois cent mille aspres. 12 et 13, pluie battante; grand froid; halte. 14, l'armée arrive à Kaba Sakal, près d'Indjighiz. 15, Hediklü. 16, Karli. Le kapidji-baschi Mohammed reçoit

un présent de six cents ducats, pour avoir dressé le trône de l'empereur au-dessus d'une masse d'eau. 17, village d'Ahmedbeg; les tschaschneghirs, les mouteferrikas et les agas prennent les devans; les nischandjis, les kadiaskers et les defterdars marchent devant la queue de cheval du Sultan, 18, ne pouvant atteindre Ouloufedjilerkœï, l'armée s'arrête à Hamzakœï. 19, Khasskœï; longue marche. 20, Andrinople. 21 et 22, halte. 23, diwan. 24 et 25, halte; arrivée du beglerbeg d'Anatolie Behram-Pascha. 26, le juge et le khatib de Kizilaghadji Yenidjé sont pendus pour avoir détourné de l'argent. 27, halte, diwan; Behram-Pascha est admis au baise-main. 28, halte. 29, marche au milieu d'une pluie battante. 30, deux journées de marche en une seule; on campe dans la plaine de Tschermen. 31, Beg Olahi.

Mois de juin (schewal).

1er, Sazlüderé. 2, Keklik. 3, prairie de Khaledlü. 4, Dogowidja; très-longue marche. 5, Philippopolis. 6 et 7, halte, pluie. 8 (mardi, 1er schewal), halte; Ayas-Pascha, Kasimbeg, le beglerbeg d'Anatolie Behram, le kadiasker Kadri-Tschelebi, le nischandji et le defterdar du Sultan sont invités à un festin dans la tente du grand-vizir, à l'occasion de la fête du Baïram. 9, pluie. 10, 11, halte; les eaux de la Marizza s'élèvent au-dessus du pont; des hommes et des chevaux sont noyés; un grand nombre de soldats passent deux jours et deux nuits sur les arbres où ils étaient montés pour échapper à l'inondation. 12 et 13, halte. 14, l'armée se remet en marche. 15, elle campe près de Kouroutschaï, au-delà de Philippopolis. 16, Karabinar. 17, Manendler. 18, Ikhtiman. 19, Karamankœï. 20, Sofia. 21, 22, 23 et 24, halte, pluie. 25, la tente du Sultan est envoyée en avant. 26, on arrive près d'Iflaklarkœï, village habité par des Valaques; le grand-vizir prend les devans. 27, l'armée campe en-deçà du défilé de Karielü Karidjé; Ibrahim arrive sur les bords de la Soukova (Succi ?).

28, il campe aux environs du village d'Ouzour, vis-à-vis Schehrkoeï. 29, près des bains chauds de Nissa. 30, il passe le défilé de Schehrkoeï et arrive sous les murs de Nissa.

Mois de juillet (silkidé).

1er, Nissa. 2, Werlüderé. 3, Aladjahissar. 4, halte. 5, l'armée campe devant Serloudj à l'entrée du défilé. 6, passage de l'Iré. 7 (mercredi 1er silkidé) et 8, on campe sur les bords de la Morawa. 9, Banitdjené; le grand-vizir dresse ses tentes dans le voisinage de Kourschowidja Bazari, près de Lipanidja et Erlanik. Du 10 au 13, halte. 14, l'armée vient camper à Kourschoviza Bazari; le grand-vizir près d'Ak Kilisé. 15, l'empereur arrive à Baldjik; le grand-vizir à un village plus éloigné. 16, l'empereur à Ak Kilisé, le grand-vizir à Hissarlik. 17, l'empereur à Belgrade, le grand-vizir à Hawala. 18, halte de l'armée en Syrmie; le grand-vizir à Semlin. 19, halte. 20, Eski Hissarlik; exécution d'un sipahi accusé d'avoir fait paître son cheval dans les champs ensemencés. 21, le Sultan arrive près de Hawala; le grand-vizir laisse reposer les troupes. 22, l'armée atteint Semlin. 23, diwan. 24, halte; les troupes d'Anatolie se réunissent à l'armée. 25, halte; le grand-vizir reprend sa marche. 26, Rouitsché (probablement Obriesch). 27, deux marches en un seul jour; Sabacz. 28, Barca (peut-être Jarak), sur la Save. 29, on va camper au-delà de Mitroviz. L'empereur reçoit du Diarbekr la nouvelle que le schah Tahmasp a fait périr Soulfikar, à Bagdad. 30, Loradolokdja; longue marche. Le château-fort de Marovich fait sa soumission. 31, camp près de Vukovár; pluie continuelle.

Mois d'août (silhidjé).

1er, 2 et 3, halte; le Sultan fait construire plusieurs ponts. 4, on campe à Lorah. 5, l'armée arrive sur les bords de la Drave, près d'Essek. 6 (vendredi 1er silhidjé), Moresch. A cet

endroit, il est impossible de jeter un pont sur la Drave, à cause du débordement des eaux; on est obligé de remonter la rivière pendant toute une journée de marche. 7, le grand-vizir reste sous les murs d'Essek; ordre de combler les marais avec des fascines pour le passage de l'armée, et défense d'incendier les villages ou de faire des esclaves. 8, halte. 9, les marais sont comblés; les infidèles font plusieurs prisonniers. 10, un pont est jeté sur la Drave; les troupes s'y présentent avec une telle précipitation, qu'un grand nombre de bêtes de somme périssent dans la rivière. 11, l'empereur reste en-deçà du pont. Grandes difficultés pour le passage de l'armée. 12, l'empereur fait dresser sa tente à la tête du pont. 13, il passe sur l'autre bord. 14, halte; passage des troupes d'Anatolie; pluie. 15 et 16, halte; ouragan, neuf hommes tués par la foudre. Toutes les troupes ayant passé la Drave, le Sultan fait couper le pont. Plusieurs begs hongrois viennent présenter leur hommage; le passage avait duré six jours. 17, le Sultan arrive devant le fort de Baranyavár, près de Mabas jordi, sur les bords d'un lac. 18, Mohacz; le grand-vizir se porte avec une escorte de plus de cinq cents hommes à la rencontre du roi Zapolya. 19, halte; le roi est admis à l'audience du Sultan. 20, l'armée campe devant Sik (probablement Bataszek, près de Kœvesd), à Kestoudjé; l'armée évite, par un long détour, le marais qu'elle avait traversé dans la campagne précédente. Orage. Koudjouk-Balibeg, beg de Zwornik, est envoyé avec cinq cents cavaliers auprès d'un des begs hongrois, pour ramener au camp Pierre Pereny, gardien de la couronne de Hongrie, et que celui-ci avait fait prisonnier. 21, halte. On attend l'arrivée de la flottille, chargée de provisions et de vivres. 22 et 23, les infidèles font prisonniers un grand nombre de maraudeurs. 24, halte; pluie. 25, le grand-vizir passe la rivière de Sougsar; le Sultan s'arrête sur les bords de cette rivière. 26, Souleïman passe les quatre ponts établis sur la rivière de Sugzar (Szegzard) et s'arrête devant Szegzard. 27, il entre dans Szegzard. 28, le grand-vizir se remet en marche. 29, on s'arrête à Binitli, sur

le Danube, après une marche difficile à travers les ravins. 30, Beschnow (Besnyœ), sur le Danube. 31, Colavar, sur le Danube; le nouveau diplôme par lequel Ibrahim est nommé serasker est lu dans le diwan.

Mois de septembre (moharrem).

1er, Ab Haloum, sur le Danube, au milieu de marais. 2; Sas Djaloum (Százhalom); trois infidèles, parmi lesquels le fils du despote, viennent baiser la main du Sultan; on acquiert la certitude qu'Ofen refusera de se rendre. 3, l'empereur campe dans les vignes d'Ofen; les habitans de la ville sont déclarés rebelles. 4, l'empereur reconnaît les fortifications; lui et tous ceux qui forment son escorte portent, au lieu de turban, un bonnet de zibeline; cinquante infidèles passent du côté des Turcs. 5 (dimanche 1er moharrem), le vizir monte sur une barque, et fait le tour du fort. On craint une sortie de l'ennemi. 6, le vizir et ses officiers, coiffés du *takié*, ou bonnet militaire, font une nouvelle reconnaissance. 7, une des portes de la forteressse est prise. 8, on livre un assaut, bien que la brèche ne soit pas encore praticable; les infidèles capitulent. Les janissaires réclament une gratification; émeute dans laquelle ils blessent à coups de pierre le segbanbaschi et quelques autres officiers. 9, on vend au camp un grand nombre de prisonniers. 10, les soldats saisissent les prisonniers allemands au moment où ils sortent de la ville; le plus grand nombre est massacré; quelques-uns seulement parviennent à s'échapper, et à gagner la campagne à toute bride. Le vizir lève son camp. Marché des esclaves. Halte au vieux Ofen. Khosrewbeg est laissé dans Ofen avec cinquante janissaires. 13, l'empereur chasse. 14, le segbanbaschi installe le roi Yanousch; pluie; distribution de vêtemens d'honneur. Yanousch fait au segbanbaschi un présent de deux mille ducats, et de mille à la troupe des janissaires. 15, l'empereur reste; le vizir se rend à Gran; il entre dans un défilé après une marche de

trois lieues et demie. 16, il passe à Nova Silou (probablement Neudorf ou Novoszello); le beg de Semendra envoie au camp plusieurs prisonniers; le Sultan reçoit la nouvelle que les infidèles quittent Vienne. 17, on passe un pont près de Komorn. 18, château-fort de Parakan. Yaya-Pascha envoie des prisonniers. 19, Gyœr (Raab); on passe devant la ville. Mohammedbeg empêche l'ennemi d'incendier le pont. 20, l'empereur passe le pont de Gyœr, le vizir celui jeté sur l'Aksou. 21, château d'Istergrad (Presbourg); marche difficile; les infidèles harcellent l'armée par un feu continu. 22, l'armée passe trois rivières et traverse de nombreux marais; d'Altenbourg (Ovár) on arrive sur la frontière de Hongrie. L'armée entre sur le territoire allemand où elle trouve des vivres en abondance. 23, elle s'avance à deux lieues au-delà d'Istergrad; revue. L'empereur se met en colère contre les alaïbegs dont les cadres sont incomplets. 24, Bourouck (Bruck). Yaya-Paschaoghli est envoyé en reconnaissance vers la ville de Vienne. Escarmouche avec la grosse cavalerie des Allemands devant les murs; envoi au camp de quelques têtes de soldats chrétiens. 25, Bruck; on traverse de petites rivières; anniversaire du départ d'Ofen, après la campagne de Mohacz. 26, le Sultan s'arrête; le vizir prend le chemin de Vienne. 27, l'empereur se met en marche et arrive devant la ville. Il pleut pendant toute la nuit. 28, sortie de la garnison de Vienne; un tschaouch, deux yayabaschis et quelques janissaires sont tués. 29, repos; les infidèles font une sortie, mais ils se retirent aussitôt que la cavalerie monte en selle. 30, pluie froide et vent. Le boulouk-baschi Perwanébeg monte à l'assaut avec ses troupes.

Mois d'octobre (sâfer).

1er, le vizir se rend avec Kasim-Pascha et tous les agas chez l'empereur. 2, Mohammed, beg de Semendra, repousse une sortie des assiégés; il leur tue trente hommes, et en fait dix prisonniers. 3, plusieurs janissaires sont blessés dans le fossé;

le soubaschi Kasimbeg reste sur la place. 4, vive canonnade des assiégés; un boulet tombe dans la cuisine du kiaya de Roumilie. 5 (mardi, 1er sâfer), les begs de Semendra et de Bosnie reçoivent l'ordre de miner les murs, et les troupes d'Anatolie sont occupées à combler les fossés avec des fascines. Arschik (Simon Litteratus Athinai), le plus savant parmi les begs des infidèles, vient rendre hommage à l'empereur. 6, sortie des assiégés; cinq cents hommes sont tués, au nombre desquels l'alaïbeg de Gustendil. 7, les travaux des mineurs et la canonnade continuent; on apprend que tous les grands du royaume se trouvent réunis dans la forteresse. 8, arrivée au camp de plusieurs transfuges; les paschas et les agas restent toute la nuit sur pied, de peur d'une surprise. 9, on fait jouer deux mines; assaut inutile aux deux brèches; lutte opiniâtre, surtout du côté du pascha de Semendra. 10, le vizir se présente devant l'empereur; au sortir de l'audience, tous les agas l'accompagnent. L'ennemi évente deux autres mines. 11, on fait jouer une mine; mais la brèche n'offrant pas assez de largeur, les begs d'Yanina et d'Awlona montent seuls à l'assaut. 12, deux nouvelles mines ouvrent de grandes brèches; conseil des begs de Roumilie dans la tente du vizir; le froid et le manque de nourriture se faisant de plus en plus sentir, la retraite est décidée; mais on s'apprête à tenter avant le départ un dernier effort. L'empereur promet une gratification de mille aspres à chaque janissaire. 13, l'assaut est annoncé; l'empereur inspecte les brèches. 14, jeu des mines et nouvelles brèches. Diwan; assaut infructueux; les ordres sont donnés pour retourner à Constantinople. 15, les assiégés font une sortie du côté du pascha de Semendra. On transporte l'artillerie à bord de la flottille; les coureurs ramènent au camp un grand nombre de prisonniers; les janissaires reçoivent la gratification promise; 16, départ de Vienne. Diwan; baise-main; distribution de récompenses et de faveurs; un héraut est député par la garnison, et demande qu'on épargne les prisonniers; ils sont rendus à la liberté. Pour reconnaître ce procédé, les infidèles

renvoient au camp trois Musulmans qu'ils avaient gardés dans leurs murs. 17, l'armée arrive à Bruck; neige. 18, on passe les trois ponts près d'Altenbourg; une quantité de bagages assez considérable, et une partie des équipages d'artillerie, sont perdus dans les marais. 19, grand embarras pour le passage du Danube. La neige continue à tomber. 20, l'empereur passe deux ponts; il s'arrête près de Gyœr. 21, le passage de deux autres ponts offre de nouvelles difficultés. Le vizir fait embarquer à Altenbourg ce qui reste d'artillerie, et met le feu aux chariots. 22, l'armée vient camper devant Komorn, sur les bords d'un lac, après une marche pénible. 23, on laisse de côté Tata, sur le Danube; on dresse le camp le long du rivage. Aucun des alaïbegs ne s'étant présenté chez l'empereur, il en fait arrêter trente, pour les punir de cette négligence. 24, l'armée campe dans un défilé entre Gran et Ofen. 25, le roi Yanousch se porte à la rencontre du Sultan; les troupes d'Anatolie passent le pont jusque vers minuit. 26, la tente de l'empereur est dressée sur l'autre rive du Danube. 27, il passe le pont d'Ofen, et campe en face de Pesth; derrière lui est l'armée de Roumilie; on distribue un kilo de farine et d'orge à chaque soldat de la cavalerie régulière (boulouk). 28, le roi vient complimenter l'empereur sur le succès de sa campagne; départ d'Ofen. Camp à Balba. L'absence des conducteurs jette la confusion dans les troupes, personne ne peut retrouver sa tente. Le fils du doge de Venise (Gritti) reçoit un présent de deux mille ducats. 29, le beglerbeg de Roumilie quitte le commandement de l'arrière-garde, et le transmet au beglerbeg d'Anatolie. 30, ce jour encore l'armée perd beaucoup de bagages, entre autres ceux du grand-vizir. Le grand-vizir réunit les begs, à cheval, et leur montre la couronne de Hongrie, qu'on venait d'apporter au camp. Six mille hommes sont privés de solde, en punition du désordre qui règne dans les bagages. L'empereur s'établit à Nasch sur le Danube. Gritti, Pierre Pereny et Arschik (Athinai) sont envoyés à Ofen, pour mettre la couronne sur la tête d'Yanousch. 31, le Sultan campe sur le

bord d'un lac, près du village d'Aktoï. C'est là seulement que sont amenées d'Ofen les grosses pièces d'artillerie.

Mois de novembre (rebioul-ewwel).

1er, Sangiorgy (Szent-Giœrgy). On abandonne au milieu des marais un nombre considérable de chevaux; beaucoup d'hommes périssent. L'empereur entre en colère contre le tschaousch-baschi et le tschaschneghir-baschi, et réduit leurs fiefs à cinq mille aspres; beaucoup de soldats meurent de faim. 2, l'armée campe au lieu même où l'aga des janissaires, Kasim, avait été tué. 3 (mercredi, 1er rebioul-ewwel), marche forcée. On perd encore des bêtes de somme; le kilo d'orge se vend jusqu'à cent soixante-dix aspres. 4, l'armée campe près du château de Bacs. 5, Waradin; marche forcée; la mortalité continue parmi les chevaux. 6, l'empereur passe le pont près de Peterwardeïn. Le grand-vizir fait la revue des troupes. On perd encore une grande quantité de bagages en traversant le Danube. 7, halte, et nouvelle revue. 8, l'empereur entre dans Peterwardeïn. 9, camp sur les bords du fleuve, près d'une vieille église. 10, arrivée à Belgrade; l'aga des janissaires reçoit l'autorisation de partir. 11, halte; on attend que les travaux de construction d'un pont sur la Morawa, près de Kowilodj, soient achevés. Diwan; l'empereur permet aux begs de retourner dans leurs foyers. 12, on passe à Eski Hissarlik; la pluie tombe avec force; le tschaschneghir-baschi Schedjaa est rétabli dans le grade d'aga. 13, arrivée à Semendra. 14 et 15, l'armée continue sa marche; le Sultan s'arrête dans la ville. 16, Sepodidjé; neige abondante. 17, Schouilek. 18, Gharmetowidj. 19 et 20, Nissa. 21, halte. 22, départ de Nissa; on campe dans le défilé. 23, Souhazor. 24, Schehrkœï, 25, Kaloutene. 26, Iflaklar. 27, Sofia. 28, Ormanlu. 29, Ikhtiman. 30, Akindji.

Mois de décembre (rebioul-akhir).

1er, Toghandji. 2, Philippopolis. 3 (vendredi, 1er rebioul-

akhir), Kounisch; l'aga des janissaires et le mir-aalem arrivent à Constantinople. 4, Semüzdjé. 5, Yenidsché; Ayas-Pascha vient de Constantinople à la rencontre du Sultan. 6, pluie; l'armée arrive à Andrinople. 7, halte; Kasim-Pascha arrive à Constantinople. 8, halte; tremblement de terre. 9, halte; le voïévode de Yanboli, Mahmoud, installé par le defterdar Iskender-Tschelebi, est pendu. 10, 11, halte. 12, l'armée passe à Baba-Eski. 13, Karischdüran. 14, Tscheltoukdji. 15, Harami Deresi. 16, l'empereur fait son entrée à Constantinople.

Le *Journal* de Souleïman est sans contredit la source la plus précieuse à consulter pour les mouvemens de l'armée ottomane pendant cette campagne. Outre les historiens de Charles-Quint (Schardius, Velius, Jovius, Masenius, Stella, Soiter et Istuanfi), on peut encore consulter, touchant le premier siége de Vienne, les auteurs qui suivent : le héraut Pessel, le munitionnaire Beck de Leopoldsdorf, le secrétaire de guerre Labach, le gouverneur des pages Serava, l'écrivain de Gœrlitz de Leyhe, le jurisconsulte Ribischi et les deux rédacteurs du *Journal italien*, dans le tome LII de l'*Histoire* de Mar. Sanuto. Voy. Pessel dans Lewenklau, et dans Gœbel, *Pièces relatives à l'histoire politique de l'Europe*, Lemgow, 1767; de Leyhe dans les *Pièces diplomatiques relatives à l'histoire et au droit allemand*, Leipsick, 1717. Le *Rapport* de Stern de Labach, publié par Meldeman, porte ce titre : 1° *Wahrhaftige Handlung wie und welchermassen der Türk die stat Ofen und Wien belegert, erstlich durch K. M. zu Hungern und Bhemb Kriegs-Sekretari, Herrn Beter Stern von Labach kürzlich begriffen und beschrieben. Nachfolgend durch Nikläusen Meldeman Bürger zu Nürnberg mit einer Anzeigung was von Tag zu Tag sich zutragen hat, auss angeben, deren so von anfang mit und dabei gewezen sindt, gemert und erlengert sampt einer contrafactur der Stat Wien ausgangen* 1530. Voyez encore : *Ain grindlicher und wahrhaffter Bericht was sich unter der Belagerung der Stadt Wyen imemlich un* 1529 *Jar zwischen denen in Wyen und Türgken ver-*

lauffen, begeben und zugetragen hat von Tag zu Tag klærlich angezeigt und verfasst. Des Türckischen Kaysers Herzug, wie er von Constantinopel mit aller Rüstung zu Ross und Fuss, zu wasser und land gen kriechische Vœssenburg kummen und fürter für die kœniglichen stat Ofen yn Ungarn und Wyen yn OEsterreich gezogen, die belegert und gestürmt mit angehenkter ermanung der grausamen Tyranney wyder christliche nation. Cet ouvrage est orné d'une gravure sur bois représentant Charles-Quint et Souleïman. — *Ein neues Lied in welchem auss augsburg, denen so von anfang mit und dabey gewesen die gantz Handlung der Türken in Ungarn und OEsterreich nemlich die Belagerung der Stat Wyen begriffen ist, im Thon: O Gott in Deinem hœchsten Thron.* — Le rapport de Didacus: *De Viennæ Austriæ urbis obsidione a Solymano Turcarum imperatore suscepta,* se trouve dans Schardius et Reusner, *Syndromus,* p. 51; et en allemand dans Wagner, *Türkenbüchlein,* p. 313. Voy. enfin Ribischi: *De re turcica ad Viennæ Austriæ Henrici Ribischi Jurisconsulti Serenissimi Ferdinandi Hung. Bohem. regis et per Silesiam quæstoris ærarii, epistola historialis ad clar. virum Henricum Stromerum; Lipisiæ* 1530. Le manuscrit que possède la Bibliothèque impériale-royale d'Autriche, et que cite Kovachich dans *les Script. Min.*, se compose de deux feuilles seulement, mais la description de Pessel est augmentée du *Journal* d'un inconnu (n° 714).

XXII. — Page 132.

Histoire de la Milice dans l'Autriche au-dessus de l'Enns, par François Kurz, Linz 1811, t. I, p. 90; cependant ils ne paraissent pas avoir pénétré dans la ville, car les annales de la Styrie ne font mention d'aucune invasion dans la Haute-Marche. Le récit que fait Julius Cæsar, dans son *Histoire politique et ecclésiastique*, t. VII, p. 38; Grætz 1788, et Valvasor, t. IV, p. 427, du siége de Vœssenbourg et du combat livré par Sigismond Weixelberger dans les champs de Leibnitz,

doit nécessairement se rapporter à l'incursion ordonnée par Souleïman lors du siége de Güns, qui eut lieu trois ans plus tard. Sigismond Weixelberger, qui se trouvait au siége de Vienne, ne pouvait pas entrer en même temps dans la Carniole à la tête des troupes envoyées au secours de cette province. L'épitaphe qu'on lit sur le mur de la paroisse de Biberach, dans le district de Seiten-Stetten, contient la même erreur; car elle place cette incursion en l'année 1528 au lieu de 1529. (Voyez *Archives pour l'Histoire, la Statistique et les Arts*, année 1827, 1828 et 1829.)

XXIII. — Page 134.

La couronne hongroise ne fut donc pas, comme l'assurent les historiens du pays, remise à Zapolya dans le château royal d'Ofen; mais Souleïman la lui envoya de son camp établi à deux stations en dessous de cette ville. Le diplôme cité par Fessler sur la foi de Tipoltyn est apocryphe; car, sans s'arrêter à l'étrange orthographe des noms d'Ebrobeckiz, Urur, Osrcan et Aligido, qui figurent en tête de ce diplôme au lieu de Eboubekr, Omar, Osman et Ali, il est absurde d'admettre qu'un sultan ottoman, et surtout un souverain comme Souleïman, ait jamais pu dire ces mots : « Si remanerem solus vel » uno cum saltem Bosormano (Musulman) vocato sive cum » duobus, tribus aut ad summum quatuor personis, ut saltem » cum ictu obliger et tenear te requirere et perquirere tibique » ea dicam : Hic adsum ego paratus, quid me velis, præsto » sum ad omnia! » Croire à l'authenticité de ce document, c'est vraiment faire preuve d'une ignorance complète des usages et des mœurs ottomans. Tipoltyn, *Origines et occasus Transylv. Lugduni*, 1617, p. 175. L'assertion de Mouradjea d'Osshon, t. III, que Zapolya avait déjà payé en l'année 1526 un tribut de trente mille ducats, ne paraît pas fondée.

LIVRE XXVII.

I. — PAGE 137.

Voici la lettre de victoire, datée de Belgrade, que le sipahi et interprète de la Porte, Younisbeg, apporta à Venise. (Mar. Sanuto). L'original de cette pièce, écrit en grec, se trouve dans les archives de Venise.

Copia della lettera del Signor turco fatta alla signoria nostra, tradotta di (*turco*, ce mot manque) *in volgare.*

« SULEYMANSACH FIOLO DE SELIM SACH IMPERADOR
» SEMPER VITORIOSO.

« Suleimansach per gratia di Dio re Grandissimo di Constan-
» tinopoli et Imperador dele do terre ferme, de l'Asia et Eu-
» ropa, di Persia et Arabbia, de la Syria, Mecha et Jerusalem
» et di tutta la region d'Egypto, e di tutta la region littorale
» Signor et Imperador, alla Illma. et honoranda signoria di
» Venezia D. domino Andrea Griti duce la degna e condecente
» salutation. Sappiano Vissa. Illa. che cund lo ajuto delo om-
» nipotente Iddio se levò la mia grande Maestà cum tutti li
» exerciti suoi, che andasemo contra el re di Hongaria per in-
» contrarsi con el Re di detto loco, combatesimo et con lo ajuto
» di Dio lo superasimo et lo amazasimo et prendesimo tutto
» el suo paese, poi vene Joanne del paese de Erdel et sentò nel
» locho del prefatto Re mandando suo Embassador alla porta
» dela mia molto grande Maestà per causa del regno et mia
» molto grande Maestà confirmò detto Joanne. Poi Ferdi-
» nando fratello del Rè di Spagna quale era in Boemia e archi
» duca in Alemagna si levò cum al quante sue zenti et vene
» sopra il prefato Re Zuane et li tolse Buda sua sedia et la sua
» corona, de la quale in coronò la sua testa, et li tolse tutto el

» reame di Hongaria sotto el suo poter, poi havendo inteso
» mia Maestà le predette cose, subito commandato a Ibraim-
» bassa mio primo vezir degno e valente, che andase una giur-
» nata avanti con tutte le genti de la Romania et aliquanti pe-
» doni et a cavalo schiavi di mia Maestà grande, et mia grande
» Maestà andava subsequenter drio di lui cum Ayasbassa et
» Casimbassa mi Vesiri et con tutta la mia porta, et driedo
» veniva Bechrambeg, beglerbeg de la Anatolia, con tutto
» lo exercito de la Anatolia, et venuti à Belgrado fesimo far
» un ponte sopra il fiume de la Save, et pasato el detto ponte
» venisemo in la Serimia (Syrmie) et tutte le terre, erano in
» esso loco, se resino, et fattò il ponte passa semo, portade
» le chiave sue. Venuti poi sul fiume di Drava et da quel loco
» venisemo nel loco detto Mochaz (Mohacz) dove combate-
» simo con el Re dove detto re Joanne vene a la Porta di mia
» grande Maestà, de la qual li concesi il regno di Hongaria
» et levati delì el ditto Re mandò una giurnata avanti cum el
» suo exercito et alli 29 de la luna de Zachize (Silhidjé) che alli
» do settembre giongesimo a Buda et lì etiam gionse tutta la
» mia armada per el fiume del Danubio et ero inteso, el pre-
» fato Ferdinando fugiendo se ne andò in Allemagna, dentro
» in Buda lasciò quatro capitani cum molti fanti in custodia et
» defension dela città; quelli comminzorno combater com il
» mio exercito. La mia molto grande Maestà comandò che la
» dita città fusse circumsesa cum le mie artillerie del mio exer-
» cito et cussi commenzorno a expugnarlo et tre giorni fu op-
» pugnado come incluso et al quarto giurno prendescino la
» città de fazi et li homini fugirno et andorno in la fortezza,
» dove cum li schioppi et artilleria li circumdesimo, et vi-
» dendo che non potevanno scapolar dimandorno misericor-
» dia, prendesimo la fortezza a tutto il resto di Hongaria et
» tutte le sue terre et ho donato el regno di Hongaria al pre-
» fato Joanne secondo il costume di mia molto grande Maestà
» cum tutti i loghi e terre sue, aziò el daga carazo (Kharadj)
» a la porta de la Maestà mia. Havemo abuto etiam cum lo

» ajuto di Dio la corona vecchia di Hongaria, et che niuno
» poteva esser Re senza aver messa in testa dita corona; ma il
» preposito veramente mio era di non zerchar queste cose, ma
» di trovar el Re Ferdinando, quale vene ad occupar per forza
» il regno di Hongaria, e levatossi di ditto loco se ne andò in
» Allemagna, et mia Maestà molto grande levatossi de lì cum
» tutto il mio exercito andò seguitandolo et per el camino
» trovò alcune terre Strigonia Camara (Komorn) et Obar
» (Altenhourg) et molte altre terre, de li qual alcune se re-
» sero alcune forno derelicti dali suoi habitatori che fugirno,
» quel prefatte tutti terre prendesimo cum tutti li confini di
» Hongaria, et de lì levatono intraremo neli confini della Al-
» lemagna et sopra i confini una terra che si chiama Pruckh,
» et una altra che chiamanno cita rosa (Rothneusiedel), et
» molto altre terre venero a rendersi alla mia molto grande
» Maestà, e lavatone de quelli lochi alli XXII de la luna di Mi-
» charem (moharrem), zioe 25 (26) di settembre, venisimo
» alla città dela Viena, et cio inteso il prefato Re, si levò e fu-
» gendo se ne andò al regno di Bohemia et in la città nominata
» Praga, et li si nascose, del quale piu non intendesimo si era
» morto o vivo, et cuosi per commandamento de la mia molto
» grande Maestà furono mandate alcune genti a brusar e dis-
» trugger tutto il suo paese, et la mia armata etiam andò per
» el Danubio distruggendo molti lochi, la qual armata et la
» mia Maestà etiam stette di sotto ditta Viena 22 giurni; vol-
» tosi de lì mia Maestà molto grande, viene à Buda et el pre-
» fato Re Joanne vene et basò la man di mia Maestà, quale
» commandò che fusse data la antidetta corona nelle man di
» esso Re. Et di quel loco cum lo ajuto de Dio me inviai verso
» la mia sedia di Constantinopoli. Per tanto sia noto a Voss.
» Illa. che per la bona pace et amicitia intercidde fra nui, man-
» demo il Nostro Schiavo Jonus interprete della mia porta
» della mia molto grande Maestà per Ambassador, aziò vi porti
» le bone nove et congratulazione. Sappiate Vossign. Illustris-
» sima che havemo comesso il presente schiavo nostro, che

» habbia a dirvi alcune parole et li darete fede a quanto vi
» dira non altro per hora.

» Data a Belgrado, 10 novembre 1529. »

II. — Page 138.

« Orator turco a Venezia per invidar il doge ad andar a
» Constantinopoli per esser delle feste della circoncision di
» 4 fioli, che si fara questo Zugno. 21. Jugno venne il Orator
» del S. richissimo d'oro, era accompagnato di 12 gentiluo-
» mini. Il Serenissimo l'usò grate parole e saludasse il Sr. —
» volesse venir, ma non può caminar essendo troppo vecchio. »
Mar. Sanuto, t. LIII, en l'année 1530. Cette lettre est datée du mois de ramazan 936 (mai 1530). Les fêtes de la circoncision étaient fixées au 15 schewal (12 juin). L'audience de congé donnée par le vizir à l'ambassadeur, et au sortir de laquelle Gritti fit à ce dernier les plus grandes protestations d'amitié, n'eut lieu que le 21 juin; les fêtes avaient été retardées de quinze jours. On trouve parmi les actes vénitiens de la maison I. R. d'Autriche, aux années 1528 et 1530, les originaux des fermans délivrés aux sandjakbegs de Hersek et de Bosnie, ainsi qu'aux juges de Mostar et de Scardona, et relatifs à la délimitation des frontières de Sebenico; ils contenaient encore l'invitation de vérifier les dommages causés par les martoloses, les azabs, les akindjis et les morlaques sur le territoire de la république.

III. — Page 140.

Djelalzadé, f. 135. Le mot *coton,* qui s'est introduit dans les langues d'Europe, est moins un dérivé du mot arabe *kotn* (coton) que du mot *koutni* (étoffe de coton). Djelalzadé donne les noms des diverses étoffes : *kemkha* (damas), *atlas* (satin), *kotni* (cotonnade), *katifé* (velours), etc.

IV. — Page 145.

Solakzadé, f. 110, d'après Yahyabeg, qui a mis cette question et la réponse en rimes. Cette anecdote n'est rapportée que par Solakzadé et par Ali, ce dernier la tenant, dit-il, d'un écrivain des cuisines du Sultan présent aux fêtes. Cet auteur donne encore le détail des pièces de viande qui furent rassemblées et entassées en pyramides sur la place publique, puis abandonnées au peuple le troisième jour; il y avait dans le nombre des bœufs et des veaux entiers, etc., du flanc desquels sortirent tout vivans des corbeaux, des pies, et autres oiseaux de proie, des chiens, des chats, des renards, des lièvres, des loups, des chacals, qui se précipitèrent sur la populace affamée, aux acclamations des spectateurs.

V. — Page 145.

Itinerarium Wegraiss. K. Künig. Mayestet Potschafft gen Constantinopel zu dem türkischen Kayser Soleyman, anno xxx, 32 feuilles in-4°, portant pour toute indication la date de l'an 1531. Cet ouvrage est aussi rare que *la relation de l'ambassade* d'Hobordansky, et celle de son interprète Curipedschitz, intitulée : *Ein disputation oder Gesprech zweyer Stallbuben, so mit Küniglicher Majestæt Bothschaft bey dem Türkischen Kayser zu Constantinopel gewesen; dieweil sy allda in ihrer Beherbergung von den Türken verspert, beschehen, darinnen alle Gewohnheiten, Breuche, Glaub, Ordnung und Landesart der Türkey gemeldt wird, von Herrn Benedikten Curipeschitz von Obernburg obgemelter Bothschaft lateinischen Oratoren, wie er von gedachten Stallbuben alda heimlichen gehœrt, ganz nützlich zu lesen.* L'ouvrage de Curipeschitz, daté de Constantinople, est orné d'une vignette.

VI. — Page 145.

Le rapport officiel sur cette mission, écrit en allemand par

Lamberg et en latin par Jurischitz, fait partie de la collection des archives de la maison imp. roy. d'Autriche; c'est la première pièce de ce genre qui contienne des notions exactes et complètes, car, dans le rapport d'Hobordansky, la moitié des faits est omise. Le document dont il est question, l'un des plus précieux que l'on possède sur cette époque, dit à l'occasion de la première entrevue des ambassadeurs avec le grand-vizir Ibrahim : « Den wir ime (à Ibrahim) gar aygentlich bemerkhen miesen, das wir Beselch hetten in teutscher sprach » zu reden und wollten des in latein verdulmetschen lassen. »

VII. — Page 146.

« Er (Ibrahim) wiese woll darum, denn der pabst hier des-» halben brief pey ime gehabt und solch sein nodt seinem » Herrn dem Kayser und im trewlich klage, desgleichen hat » Khunig von Frankreich solchs gar neulich durch sein pots-» chaft und sonderes Schreiben anhergethan, dagegen im ge-» dachter Khunig von Frankreich seiner Leibharnisch einen » geschenkt habe und hat ferners gesagt, wir sollen glauben, » das solch unmenschliche Ding nit guet ende nemen, und » das sy dy Türckhen solche unmenschliche Ding keineswegs » teten. Er (Ibrahim) habe den Kenig Ludwig zu Ungarn » geschlagen und erlegt, aber des Kaysers (Souleïman) bevelch » und auch sein gemuet sey rechtlich gewest, wann er pey » Leben blieben und gefangen wære worden, so hat ihn der » Kayser um kein Gelt geschetzt, sondern als einen Khunig » frey ledig lassen und da man sahe, das seine Khunigin zu » ersten Khunigin Maria zu Ofen wære, da wurde von stund » an bestellt, das niemant zur stat sol, sondern alle herhüten » oder gezeld ausserhalb der stadt aufschlahen und sy als eine » Khunigin in nichts zu beleidigen, sondern hat sy in irem » Stuel beleiben wollen lasen, also ist menschlich gelebt, nit » wie der spanische Khunig gethan; so und weiters gesagt wie » itzt E. M. Ferdinandus den Obordansky geschikt hat; den

» Janusch Kral zu emorden, solche unmenschliche Ding wert
» got ungestraft nit lassen, also haben wir zu wissen begehrt
» was E. M. durch den Obordansky solte dem Janusch leid
» zu thuen befehlen haben; also hat er uns ferner erzæhlt, wie
» Obordansky gen Ofen zu dem Janusch Kral kommen were
» mit dem anzeigh und were ime zue guet da, und het ge-
» heime sacheu mit ime zu reden, und so ime der Janusch
» Kral die stat geben und für sich gelassen, da het der Obor-
» dansky ime einen Brief von E. M. überantwort und dieweil
» er den Brief gelesen, hat Obordansky etwas aus dem Ermel
» geruckt und nit gewinen mœgen, also hat das ybel nit woln,
» das ein kleines Huntl so pey dem Woda gelegen, was der
» hunt anmelt, da hat Obordansky wieder still gehalten, das
» hat der Woda gemerkt und wieder zu lesen angefangen und
» also über den Brief geneigt gesehen und ersehen, das der
» Obordansky wieder ein messer zucken wolt und das nit so
» pald heraus gewinnen mœgen, in dem ist der Woda aufges-
» prungen und einen tolch gezuckt und den Obordansky von
» im gestossen und geflohen, und ihn stehen lassen, der habe
» alsdann bekannt, das ime E. M. mit gaben bewegt den Ja-
» nusch Kral also zu erstechen. » La fin malheureuse d'Obordansky, qui avait en effet pénétré dans Ofen, pendant la durée du siége, avec le dessein d'assassiner Zapolya, donne quelque vraisemblance à ce récit.

VIII. — Page 147.

« Demnach sey der Keyser fürter gen Ofen gerückt und das
» Land eingenommen und wird gefragt : wo ist nun der Fer-
» dinandus gewest? » (*Rapport* de Lamberg et de Jurischitz.)

IX. — Page 147.

« Hat sich also (Souleïman) mit seinem her erhebt und in
» sein Khunigreich hungarn zogen, als er aber über die Tra
» (Drave) khomen und entlich gedacht er werde E. M. der-

» selben Entbiethen nach und nachdem E. M. daselbst schrei-
» ben alles finden daselbst hinwenden dem Kaiser durch den
» Obordansky von E. M. geschickt, darum begerte E. M. er
» solte nit wider Ofen ziehen, so kenne E. M. aber nit abzie-
» hen, so sol er wissen, dass E. M. gefast sey in zu schlagen
» und E. M. habe das Schwert in der rechten Hand, welchen
» Brief uns der Wascha fürzeigt und ferners gesagt, ist das
» von Euern Khunig ein vernünftigs Schreiben gewest? aller
» erst werde mein Keiser entschlossen E. M. zue suechen und
» zoh also fort für Ofen allda ein Stuel ist, da ein jeder Ku-
» nig von Hungarn sitzen soll, da fand er E. M. auch nit,
» also habe er der Wascha Ofen gestürmt und gewonnen und
» viel trefliche Geschütz und Zuwbereitung darin gefunden,
» daselbst habe man den Keiser gesagt E. M. weren zu Wien,
» dannen sey der Keiser daselbst hingezohen und als er für
» Pruck komen, welches die Grenz E. M. Lande an Hungarn
» sey, habe alle Hofnung gehabt E. M. daselbst zu finden, aber
» der Pfleger daselbst sey im entgegen khommen und die
» schlüssel zu dem Tor pracht und sich ime ergeben, dem
» hab er und allen seinem Zuegehœrten kein leid tuen lassen
» und fort auf Wien E. M. zue suechen zogen; wie er für
» Wien khomen haben vil leut gesagt E. M. weren in Wien
» aber der pischof von Gran habe im die Warheit gesagt das
» E. M. gen Lintz oder gar gen Prag geflohen weren. Da nun
» sein Keiser vernommen, das E. M. von Wien flüchtig we-
» ren worden und kein hov heten, da sey sein Keiser unmue-
» tig gewest das E. M. nit gefunden hat, und hat sich nieder-
» gesetzt und sein Gses anspornt (damit er den Sakhman
» gemeint) auf alle seiten das man sehe, das der rechte Kaiser
» da sey mit macht, und da aber der Kaiser da habe ge-
» sehen die schœne stat Wien in einem ebenen Lande liegend
» mit genuegsamen gueten weinperg auch schœnen Gepyrg
» und ebnen Land umgeben da hat er gesagt, hie gepüert
» wol einen Keyser zu sitzen, da lass unser Haus bauen,
» allda wollen wir aller unsrer Freund warten und der Key-

» ser sey auszogen, allein einschlecht wie imer E. M. zu
» suechen und nit stat und schlœsser zu gewinnem, darum
» er kein gros Geschütz mit ime gefuert so hat er dennocht
» zue einem Warzeichen, das er da gewest und das E. M.
» sehen, das er nit so jedes einstecke, habe er die Mauer an
» Wien durch seine Leut mit hauen und mit Krampen auch
» mit einem wenigen Pulver einwerfen lassen, wie wir ungez-
» weifelt gesehen heten, dennoch sey der Keyser Kælte und
» winters halber auch weil er von E. M. oder einigem Kriegs-
» volkh nichts gehœrt wieder abzogen, und als er gen Ofen
» kommen da habe er dem Janusch Kral als seinem Diener,
» Ofen und das Landt befolhen und er der Wascha hab im
» zue Weizen die kunigliche Kron aufgesetzt; wie khunen
» dem E. M. das Kunigreich hungern begeren, dieweilen sein
» Keyser zweimal gewaltetlich mit dem sebel erobert hab,
» warum sey E. M. nit komen darum zu schlahen, und fer-
» ners yber sich schauend gesagt: Oh Ferdinandus du würdest
» den Zæhren so deine Leute dy wir von Wien elendighlich
» wekh gefüert yeber dich das du sy so schentlich verlassen
» und vergessen habest, nit entrinnen, sy werden trefen und
» ferners angezaigt: E. M. schreib sich Kunig zu Hungern
» und ein erb des Khunigreich Yspania und der kais. M. Bru-
» der Statthaler, wo sey dasselbige Khunigreich hungern, ob
» noch Einer des Namens were und so E. M. nur des Kaisers
» als E. M. Bruders Stathalter seyen, wo seyen denn E. M.
» Khunigreich und lande gegen welchen landen solle sein
» Keiser Frid mit E. M. machen? » (*Rapport* de Lamberg et de Jurischitz, dans les archives de la maison I. R. d'Autriche).

X. — Page 148.

« Darauf er gesagt: Nun mein Herr der Kaiser ist nit wider
» euren Friden mit E. M. anzunehmen doch dergestalt, das
» sich E. M. des Khunigreichs Hungern ganz entschlahen nit
» allein des so sein Keiser erobert, sondern das dazue so E. M.

» noch innen haben, denn das Khunigreich Hungern sey ain-
» mahl seines Keysers und dass die Rom. kais. Majestæt würd
» aus teutschen Landen in Yspania ziehen, den man künte
» sonst einen Friden mit E. M. nit annemen, dieweil der Ja-
» nusch klagte E. M. Brueder zu feindt pey E. M. seyn und
» wem sol den das kumt noch nicht kein guet oder rechter
» Frid seyn. » (*Rapport* de Lamberg et de Jurischitz.)

XI. — Page 148.

Ce passage suffit à lui seul pour démentir ce conte si accrédité par les historiens européens contemporains, qu'Ibrahim-Pascha avait levé le siége de Vienne, gagné par l'or des ambassadeurs; nous le citons textuellement. « Darauf er gesagt, sein Keiser
» verkauf nit Lande und bedarf auch eures Geldes nit und
» zeigte uns durch das Fenster Sieben Turm die weren all woll
» Gelts auch silber und goldes, die hab er noch nie ange-
» griffen; die forigen potschaften hetten ime von E. M. auch
» hunderttausend Gulden verheissen er solle helfen, das sein
» Keiser E. M. die Flecken geb; ich hab innen aber gesagt und
» sage ens solches auch, das wir nit gedenkhen sollen das er
» von Geltz wegen seines herrn Nachtheil raten wolle. Er sey in
» obgemelten seines Herrn Schatz zu greifen geweltig, wann
» er well, er welt lieber seinem Keyser helfen alle Welt unter-
» zuepringen, nit das er land und leut wekhgeben soll. Es sey
» auch pey innen nit der Gebrauch das man Geld und Miet
» neme und dem herrn sein Nachtheil rate, oder seinen Scha-
» den verhelfe, wie wir begert, darum schweigt dieser Reden
» stil. » (*Rapport* de Lamberg et de Jurischitz.)

XII. — Page 149.

« Darauf er durch mich Joseph von Lamberg in teutscher
» Sprach angezeigt und durch unsern Tulmetschen lateinisch
» vertulmetschen lassen. »

XIII. — Page 149.

« Wir dem Keyser seine Hand küst und nachmahls dem » Keyser durch mich Joseph von Lamberg in teutscher Sprach » die Werbung zu thuen angefangen und lateinisch durch un- » sern Tulmetschen vertulmetschen lassen. »

XIV. — Page 151.

Les documens que l'on trouve dans les archives d'Autriche et de Venise, joints aux notions que fournissent les historiens ottomans, suppléent au silence que gardent les historiens français, et Flassan lui-même, sur les premières démarches de François Ier auprès de la Porte. « Nemblich (dit » Ibrahim) als der Khunig von Frankreich in des Kaisers Ma- » jestæt Fanknus gewest, hat er seinen Keiser (Souleïman) und » ime (Ibrahim) aus der Fanknus sendlich geschrieben, wel- » chen Brief ein pot durch E. M. Lend in schuhen zwischen » den sollen pracht habe, in welchem Brief der Khunig von » Frankreich dem Kaiser demuetig klagt seine unfel und Be- » schwerung darin er gewest und in als seinen Herrn und Brue- » der gebeten, das er ime in seinen Nœten also das einem rech- » ten Kayser gegen jeden Khunig der in so grossen neten ist » woll gezimbt nit verlassen; es habe auch des Khunigs von » Frankreich Mutter dem Kayser sein halber sendlich und de- » mütiklich geschrieben und gebeten ime zu helfen, darauf sey » sein Kayser bewogen worden in nit zu verlassen und hat also » mit im und den Venedigern einverstand und puntniss ge- » macht also dass sy eine trefliche Armada auf dem mer auf- » gericht damit sy gegen Yspania arbeiten haben wellen, und » der Keiser soll mit einem treflichen Her durch E. M. Lande » in Fryaul und fort auf E. M. land ziehen seyn, deshalben » sein Keyser sein her nun versamblet und pey einander ge- » habt. »

XV. — Page 156.

L'*Histoire* de Karamsin ne dit rien de l'ambassade envoyée

par Wassili, mais la traduction de la lettre que le grand prince écrivit au Sultan se trouve dans la collection de Mar. Sanuto : « Copia di una lettera mandata dal Serenissimo Re de Rosia al » Potentissimo Signor Turcho. In Principio Dio Nostro Trinita » il quale avanti il seculo e prepotente e da poi il seculo non » manchera mai vi il patre e fiolo il spirito santo. Il Gran- » dissimo Sgr. Vasilao per Dio gratia Vero Signor di tutta la » Rosia e di altri molti paesi Oriental e di Tramontana Sgr. el » Grandissimo Chnes hodie morsi (sic) siommo Graschi, Tic- » schi, Torzelli, Ungreschi, Premischi, Mulatti, Volgarschi » montagne Sasoxove et altri habitatori presi la mia Imperial » Corona mando questo tempo a Belgrado dui grandi homini » del mio paese, a veder la facia di tua grande Signoria con » presenti per la Tua Grandezza, quel con verità ho inteso » quelli alli piedi di l'ombra Tua essere inclinati, quel hanno » apresentato el segno del bono amor con exponerli quanto la » mia Signoria li haveva ordinado con ordine che in tre lune » fussino tornati a lo Imperio mio, non havendo altro impe- » dimento demandato de tua Imperial Corona par siano pasato » el tempo in el paixe di tua grande Signoria siano smariti per » il che la mia lucidissima Corona e fata nobolosa et la faccia » nigra con li grandi homini del mio paese. Mandamo al pre- » sente coluna alla tua forte Grandezza che tu vogli trovar li » miei nomini e far grande provesion o con ferro o con foco » nel paese che sono smariti e dove altramente asumisino la » faza nostra in vero si chiamarano a tutti li potenti, che stanno » e vivono sotto la fede del Impero mio con li vicini potenti » nostri amici e Confederati quel tutti mandaremo a far ven- » detta per ritornar la faza mia biancha et la corona lucida. » Bene noto alla Tua excelsa Signoria l'ordine quanto del » grande tuo Propheta che dire el Signor : checonque fara » morir el Justo, non pasera al jardin de piaceri, per andar » ad habitar il cielo si non fara penitentia con el danno li con- » tra lui sia licito ogni offesa. Per ho pregiamo l'Altezza del » poter tuo, che ha inviato pazi e Capitoli fra noi vogli tro-

» var facendo quanto e ditto di sopra altramente exeguiremo
» la lege del Propheta non perche sarà la mia grande Signoria
» quella che rompa la bona paxe, ma el peccato sia sopra l'a-
» nima di cui sara causa ne piu altro li anni de la grande Si-
» gnoria Tua siano longi e felici mentre durera la paxe fra noi.
» Data nelli giardini Scodui l'anno 1531 del mese di Aprile.

La manssion.

» A Suliman Soltan Signor di Costantinopoli dello mar
» bianco e del negro e della Natolia e della Romania e de la
» Caramania e di quella grande Signoria de Cayro e Sorya e
» di altre molte terre e paesi Signor fradello e bono amico. »

XVI. — Page 158.

Voyez le *Journal* de Souleïman au 13 juin, et dans les Archives de la maison imp. roy. d'Autriche, l'ouvrage intitulé : *Instruction auf den Edlen und uns lieben getreuen Lienhart Grauen zu Nugarol, unseren Cæmmerer Josephen von Lamberg, unseren Hofmarschalkh, Unsere Ræte und Gesante was sie von unsern Wegen bey dem Türkischen Kaiser handeln sollen. Innsbrugg*, 3 *nov*. 1731. On y remarque ce passage : « So aber der
» Torkh also frey und on einig Mitll oder Geding sich nit ein-
» lassen, sondern das Kunigreich Hungarn wie vor gantz und
» gar haben wollt, sollen im unsere Rete und Oratores auf sol-
» ches kaine Antwort geben, sondern das Alles mit Stillschwei-
» gen beantworten. » Les ambassadeurs avaient toute latitude pour fixer la durée de l'armistice, et pouvaient même conclure une trève d'un an jusqu'à une paix perpétuelle; quant à la somme qui devait payer la cession de la Hongrie à Ferdinand, ils étaient autorisés à offrir depuis vingt-cinq mille ducats jusqu'à cent mille, à titre de présent annuel : « Und
» mit diesem Vorbehalt also, das uns Hungarn bleib, mœgen
» unsre vorbenanndte Rete solche Pension auf ain jerliche Za-
» lung bewilligen und also dass sie von 25 M. Dukaten, geen
» auf 30 M. und so solche nit genueg sein wirdet, auf 40 M.

» und so er dies auch nit zufrieden sein wirdet, zuletzt auf 50
» M. doch wohl bedechtglich und mit einem Verhaiss dar-
» noch so es mit dem nit genug sein wirdet, auf 60, 70, 80,
» 90 und zuletzt auf 100 M. und nit weiter. » La Bibliothèque
imp. roy. possède un imprimé fort curieux, composé de quatre
feuilles, sans indication d'aucune date, et qui a pour titre :
*Von zweiyen Turcken newlich gefangen was sie gefragt worden
und geantwortet haben.* Il contient les réponses de deux Turcs
prisonniers à trente-cinq questions relatives à l'expédition de
Souleïman contre Güns; la quinzième de ces questions con-
cerne la mission de Nogarola : « Wo die potschaf sey? » Ré-
ponse du premier : « Sie sey beim Turken und ziehe mit im,
» wohin er ziehe. » Réponse du deuxième : « Sie leben noch
» vnd sein stets bey dem Ymbri Wascha, sie haben nicht
» wœllen abzihen, haben geforcht geferligkeit vnd ermordung
» vor des Türkischen vortrab, haben drumb den Kayser ge-
» peten das er sie bey jm behilt. » On trouve encore dans le
même ouvrage les indications suivantes : « que Souleïman traî-
nait avec lui quatre cents pièces de campagne; qu'ils avaient,
Ibrahim et lui, dix mille janissaires, dont neuf mille armés de
fusils, et mille de pertuisanes; qu'un morceau de pain de la
largeur d'une main se vendait jusqu'à dix aspres, et que la
valeur intrinsèque de l'aspre était de cinq à six deniers; que
Souleïman comptait sous ses drapeaux huit mille Tatares, trente
mille soldats de l'Asie; et que le nombre total des troupes s'é-
levait à deux cent mille hommes, dont la moitié seulement
capables de porter les armes. » A la vingt-huitième question :
« Ob er die Vngarn vast nider lass hacken? » le premier ré-
pond : « Mann sahe der Vngern kain; » et le deuxième : « Er
» lass die Vngern nit todten noch fangen. » A la trente-troi-
sième question : « Ob sie sich zu Güns vast wehren? » le pre-
mier répond : « Er acht, es seien mehr dann tausend Turcken
» davor erschossen worden. » A la trente-quatrième question :
« Obs Volck zu Ross harnisch für, » le premier répond :
« Nain, Aber lang plechhandtschusch fürn sie, vnt uber vier-

» hundert Camehlthier fürn pantzer hernach; » et le deuxième : « Biss jn achtzehn glid. »

XVII. — Page 160.

Le rapport de Jurischitz à Ferdinand, intitulé : *Des Türken erschreckliche Belagerung der Stadt und Schloss Günss und derselben nach zwœlf verlornen Stürmen abzug durch den tewren Ritter Nikolaus Jurischitz Hauptman. Dasselbe Rœm. Knug. Majestæt aus Günss wahrhaftiglich zugeschrieben* 1532 (dans *les Pièces relatives à l'Histoire,* de Gœbel, p. 305 à 308), s'accorde entièrement avec le *Journal* de Souleïman; on lit dans ce rapport daté du 28 août : « Ce fut le vingt-deuxième jour après l'arrivée d'Ibrahim devant Güns; » le grand-vizir parut donc le 7 devant cette place, et Souleïman le 10. Il est difficile de comprendre qu'avec des indications aussi précises, les historiens hongrois aient pu donner des dates inexactes; Fessler, par exemple, fixe (t. VII) l'arrivée d'Ibrahim au 31 juillet, et celle de Souleïman au 1er août.

XVIII. — Page 164.

Le *Journal* de Souleïman du 31. Les historiens hongrois ont tous, jusqu'à Fessler, le plus rapproché de nous, commis la même erreur, en faisant partir les ambassadeurs avant que le siége de Güns fût commencé; il est également faux, comme le prétend ce dernier, t. VII, f. 476, que Souleïman ait opéré sa retraite dès le 28 août : car, ce jour-là, eut lieu le dernier assaut (voy. le second rapport de Jurischitz), et ce fut seulement le 30 que l'armée plia bagage. Enfin, Souleïman n'a pas opéré sa retraite à la nouvelle du siége de Koron; car Doria n'arriva sous les murs de cette ville qu'un mois après, le 21 septembre. Voy. Ant. Doria : *Kurzer Inbegriff der merkwürdigen Begebenheiten, welche sich zur Zeit Carls V. in der Welt zugetragen haben;* (dans Gœbel, *Pièces relatives à l'histoire*, p. 31). « *Aperçu des événemens mémorables qui se sont*

» *passés sous le règne de Charles-Quint.* » Robertson ne dit absolument rien de la conquête de Koron.

XIX. — Page 165.

On ne sait pas combien de temps Jurischitz a survécu à son héroïque défense de Güns. Le comte Joseph de Lamberg lui succéda en l'année 1544 dans la place de capitaine-général de la Carniole. La conséquence qu'on avait tirée de l'épitaphe de son fils Adam, datée de l'an 1538, que Jurischitz était mort à cette époque, a été suffisamment réfutée par Martin Rosnak, dans son ouvrage peu volumineux, mais fort précieux : *Die Belagerung der Kœniglichen Freystadt Güns, i. J.* 1532. *Wien* 1789. (*Siége de la ville libre et royale de Güns.* Vienne, 1789, p. 21.)

XX. — Page 165.

Voyez les détails dans les *Pièces relatives à l'Histoire*, par Gœbel, sous le titre : *Wahrhaftige Beschreibung des anderen Zugs in OEsterreich wider den Türcken gemeiner Christenheit Erbfeinde vergangenen funffzehnhundert zwey und dreyssigsten jahres thetlich beschehen und yetz und allererst in disem* 1539 *jar in Druck gefertigt mit lustigen Beschreibungen des landts Gelegenheit, Schlachtordnungen, überfallung, angriffes und sigs der unseren auch des Turkischen Kriegshaufens flucht und niderlage, ob künfftig durch die Gnad des Allmæchtigen ein merer ernstllicherer Handlung wider gedachten Erbfeinde fürgenommen, daraus Berichts und Erfahrung zu erlangen.*

XXI. — Page 165.

Ce Kasim est appelé *Casonus* dans Istuanfi et Jovius; mais il n'est point, comme le prétend Valvasor, t. IV, p. 429, le chef des akindjis, de la famille des Mikhaloghli; car au siége de Vienne, Mikhaloghlibeg campait avec ses troupes à St. Veit, pendant que Kasim stationnait à Nussdorf avec la

flottille du Danube. (Voy. le *Siége de Vienne*, par Pessel, dans Lewenklau, p. 460).

XXII. — PAGE 169.

Suivant Istuanfi, pas un des quinze mille akindjis de Kasim ne put échapper. Petschewi, f. 56, et Solakzadé, f. 109, s'accordent sur ce point avec l'auteur hongrois; seulement Solakzadé confond cette deuxième expédition de Kasim avec la première, qui eut lieu en l'année 1529, et c'est à celle-ci qu'il rattache la déroute de Kasim, et la perte qu'il fit de douze mille de ses soldats. La version accréditée par quelques historiens, que la moitié seulement des troupes de Kasim, savoir huit mille hommes, périt dans cette rencontre, paraît mériter plus de confiance; d'ailleurs, ce chiffre est aussi reproduit par Valvasor, Megiser, Julius Cæsar, d'après Jovius, qui dit expressément (t. XXX, dans Catona, t. XX, f. 832) que l'autre moitié se sauva en Styrie, sous le commandement de Ferizbeg.

XXIII. — PAGE 170.

Ali, xxve récit, f. 240 : *Baghou raghi djenneti firdewesden nischan hala ki mesakin ou bouyouti karargahi ehli mizan. Ehli mizan* signifie dans l'acception littérale *les Seigneurs de la balance;* mais on peut traduire ces mots de plusieurs manières; car *Ilmi mizan*, c'est-à-dire la *science de la balance*, signifie chez les Orientaux non-seulement la logique, mais encore l'alchimie; *Ehli mizan* peut donc aussi bien signifier les *modérés* que les *prudens* ou les *riches*.

XXIV. — PAGE 170.

Comme, d'après le *Journal* de cette campagne, Souleïman arriva le 11 devant Grætz, et passa dès le 12 la Murr à la nage, ce que Julius Cæsar dit de l'occupation de cette ville par quatre mille Turcs ne mérite pas plus de foi que l'asser-

tion suivante de l'historien Ali : *Ol schehr kebir dakhi teschir oloundi;* « et cette grande ville fut aussi conquise. » Istuanfi dit avec plus de justesse : *Muram flumen apud Græcium Styriæ urbem tumultuarie transjecit.* Istuanfi a bien raison sur ce point, mais il se trompe quand il affirme que Souleïman traversa aussi la Drave à la nage, car on employa quatre jours entiers à jeter des ponts sur cette rivière pour le passage de l'armée. Ce qu'il y a de plus étrange encore, c'est l'accusation portée contre Ibrahim-Pascha, dans cette dernière circonstance : « Ibraimi consilio, qui illum a Christianorum cervicibus sublatum cupiebat. » Istuanfi, f. 184.

XXV. — Page 172.

Julius Cæsar, t. VII, p. 38, raconte à l'année 1529 que Sigismond de Weixelburg, c'est-à-dire Sigismond Weixelberger, se trouvait devant Vienne, et qu'il attaqua avec Katzianer et Paul Bakics les Turcs au moment où ils opéraient leur retraite (voy. Valvasor, t. IV, p. 430); mais le fait est matériellement impossible. Fessler commet la même erreur : « Und » die Tag nach einander diweil die Feind abgezogen seynd » H. Wakitsch Paul, H. Sigmund Wixelburger und H. Hans » Kasianer sampt anderen tæglich auf das, Streifen ausge- » ritten. » Ce brillant fait d'armes, dans les champs de Leibnitz, appartient d'autant plus sûrement à l'année 1532, que le manuscrit de Vorau, cité par Julius Cæsar, ne mentionne pas la grande incursion des Turcs de Vœssenbourg à Marbourg, en cette année.

XXVI. — Page 173.

La lettre suivante, qu'on trouve dans les Archives de la maison imp. roy. d'Autriche, est curieuse non-seulement comme échantillon du style d'Ibrahim en italien, mais encore à cause du sceau dont elle est revêtue, et qui porte cette devise :

Be mihri khatemi noubounwwet djestem ki zi rehi taazim
Bende ez djan Sultan Souleïmanschah Ibrahim.

Je cherche l'honneur et la gloire, par l'amour du sceau du Prophète, et je suis de toute mon ame l'esclave du sultan Souleïman-Schah Ibrahim.

Voici cette lettre : « Ibrahim Bassa Dei gratia primo Visirio Secretario et summo consilliario dello gloriosissimo » magno et invictissimo Imperactore Sultan Sulleyman capo » et Ghovernatore de tutto lo Imperio di esso, et de tutti li » suoi schiavi et baroni et superior con la grazia del meser » domine dio, el mio Invictissimo Zesar me a facto chapetanio » Zeneral al tuto suo serzito e ha dado avanti alo paise dello » re de Spagnia a brusar e ruinar adanda ai nostri zente; e » anno preso adrea stodler e ano mena da nuy e a piazu e » a pregar purase que misso signoreto desto paise e priegò la » signoria nostra, que no me fazi morir e meco facto franco » et libero; ma el nostro Invictissimo Imperator non e avegnù » a questi paise a far mal ai poveri ma e avenuto per cercar lo » re de Spagnia Charlo aposta, perchè esso già tutto 'l mondo e » prende i re e duchi e baroni e derichas e vende e pygia i soe » denari, e a meso anche lla corona, e dize queso imperator » del tutto el mondo et da tre ani in qua e faser ziti pervignir a combater con nostro Invictissimo Imperactor con » questa scusa, e seria cogia da li poveri pura se denari e tesori da viena in qua; e dizeva que sel vol vignier a combater » con nuy e nostro invictissimo Imperactor con tante serziti » quanti mese al camin e a venir per ritrovarlo e non avemmo » trova mai fin apreso a la viena semo sta e femo brusar e ruinar tanti i soi paise e avemo senti quelli in una zità nominata Graza, e semo passate le muntagnie et chatibe strade » per adar a trovar llo; anque la none avemo trova, i paisi » delli re sono propria come i soe mogliere, et none avemmo » sapuò mai a quel paise sese trova; data in la nostra sedia » die XXVI. Settembre MDXXXII. »

XXVII. — Page 174.

Journal de la cinquième campagne de Souleïman contre le roi d'Espagne (Charles-Quint).

Mois d'avril (ramazan).

Départ de Constantinople, le 19 ramazan, un vendredi (26 avril 1532). L'armée campe à Halkali binar. 27, Tschataldjé. 28, Kabakdji. 29, Hedielü. 30, Karli.

Mois de mai (schewal).

1er, village Ahmedbeg; pluie. 2, l'armée campe à Oulou-fedjiler au lieu de Khadimkœï; l'armée avait fait deux marches. 3, Khasskœï. 4, Andrinople; on s'y arrêta douze jours. 8 (1er schewal), fête de Baïram; halte. 9, châtiment infligé aux écrivains et inspecteurs des rayas (infidèles) pour avoir fait revêtir leurs domestiques de jaques de velours garnies de zibeline, et pour avoir osé refuser aux tschaouschs les chevaux de l'empereur. Les chefs de l'émeute sont traînés par les chevaux, deux autres sont pendus, deux condamnés à avoir les mains coupées, quatre ont la tête tranchée, et quinze reçoivent des coups de bâton. 16, départ du grand-vizir. 17, l'armée, après une longue journée de marche, campe dans la prairie située vis-à-vis de Tschermen. 18, elle passe à côté de Begalaki et s'arrête aux environs du village d'Hissarli, après une longue marche. 19, Sazlüderé. 20, Keklikyordi (camp des Perdrix); le grand-vizir se rend à pied à la tente de l'empereur. 21, Khadidjé; la tente du grand-vizir est dressée à côté de celle de l'empereur. 22, Tschoukour-Tschaïri, près du village de Derfil; longue marche, et passage de quatre ponts. 23, Philippopolis; la marche ayant été difficile à cause des marais, l'empereur fait distribuer aux solaks (gardes-du-corps) trente mille aspres. 24, 25, 26, halte. 27, on plie la tente du grand-vizir. 28, départ de l'armée; elle campe à Kouri; pluie abondante.

29, Karabinarli, petite marche. 30, Akindjilar. 31, au sortir du défilé Kapoulü - Derbend, l'armée s'arrête dans la plaine d'Ikhtiman ; marche très-pénible.

Mois de juin (silkidé).

1er, Ikhtiman. 2, Sofia. 3, halte. 4, les janissaires reçoivent l'ordre de se réunir à Nissa; diwan. 5, départ du grand-vizir. 6 (jeudi, 1er silkidé), l'armée s'arrête près du village d'Iflakler. 7, elle passe un défilé. 8, elle dresse ses tentes près d'une source vis-à-vis de Schehrkœï. 9, l'empereur reste en arrière; le beglerbeg de Roumilie, avec sept sandjakbegs, se met en marche et arrive au village de Betoulnik. 10, Azor. 11, l'empereur s'arrête près des bains chauds de Nissa. 12, Nissa. 13, halte, diwan; l'ambassadeur de Ferdinand est admis au baise-main. 14, départ du grand-vizir. 15, l'armée arrive, après une petite journée de marche, à Kalona. 16, Yapoukofdjé. 17, Gharmetofidj. 18, la source de Dobranie; l'armée passe le pont jeté sur la Morawa, non loin de Widin; très-longue marche. 19, l'armée, après avoir passé le défilé, établit son camp à Yaschindjé; longue marche. 20, l'empereur reste en arrière; le grand-vizir dresse ses tentes à Ak kilisé; l'armée passe successivement quatre ponts. Quelques infidèles qui se présentent sur la route (yolé enoub) sont massacrés; pluie continue. 21, l'empereur arrive à Ak kilisé (église blanche). 22, halte; pluie. 23, Elie; pluie. 24, Hissarlü; pluie abondante. 25, Belgrade; il pleut toujours. 26, on s'arrête pour faire traverser le pont à l'armée. 27, l'empereur passe de l'autre côté de la Save et arrive dans la plaine de Syrmie. Le grand-vizir va à sa rencontre à la tête des troupes de Roumilie; vent impétueux et pluie. 28, halte; les troupes d'Anatolie passent le pont de la Save et entrent en Syrmie. 29 et 30, halte et pluie.

Mois de juillet (silhidjé).

1er, halte. 2, les deux fils de Sinanbeg, sandjakbeg de Karli-

Ili, mort dans la bataille de Tschaldiran, et un sipahi, sont décapités pour avoir volé pendant la marche quelques moutons aux janissaires; leurs têtes, plantées sur des piques, sont promenées dans le camp; quarante-un infidèles, accusés de brigandage, subissent le même sort. 3, diwan; les begs de Roumilie et d'Anatolie sont admis au baise-main. 4, halte. 5, diwan. L'ambassadeur français, ainsi que celui du roi de Pologne et les envoyés de Ferdinand, sont admis au baise-main, avec le cérémonial observé dans la campagne précédente lors de la réception du roi Yanousch. Tous les musiciens de l'armée sont réunis à cette occasion devant la tente du diwan. 6 (samedi, 1er silhidjé), diwan à cause de l'audience de congé de l'ambassadeur français. 7, halte. 8, l'armée campe dans le voisinage du village de Senouha (Aschania); grande pluie. 9, elle s'arrête dans le village de Karakousch, près de Bœgurdlen (Sabacz). 10, Sabacz; le grand-vizir fait deux marches en un seul jour. 11, l'armée arrive près du château-fort d'Yarik (Yarak); pluie. 12, halte. 13, on passe à côté de Mitrovitz et on campe à Bouradonofdia. 14, l'armée arrive devant le château-fort de Mourouyek et s'établit dans le village d'Iladj (Illats); le pascha passe le pont près de Vulcovár (Vukovar). 15, l'empereur passe le pont. 16, Borhowa (Borovo). 17, Essek. Pierre Pereny est admis au baise-main du grand-vizir. 18, halte. 19, l'empereur reste en arrière; le grand-vizir passe le pont d'Essek; on établit douze autres ponts sur plusieurs rivières; le fils du despote est admis au baise-main du grand-vizir. 20, halte. L'empereur passe le pont d'Essek; les begs de Roumilie et le grand-vizir envoient dans la ville les gens de leur suite et les ouloufedjis pour préparer l'entrée du Sultan. 21, on arrive au village de Serner; prise des châteaux-forts d'Erschak (Egerszeg) et Schiklos (Siklós), et de celui du ban Sertschianosch (Szerecsen Janós). Pierre Pereny est arrêté. 22, l'armée arrive devant le château-fort de Kapolina; on publie que tous les biens des habitans sont livrés comme butin aux troupes; le château est pris. 23, le château situé au milieu des

marais est occupé. 24, deux Tatares sont pendus pour avoir assommé un janissaire. 25, Babofdjé (Babócsa); les janissaires partent par une forte pluie en tirant des salves. 26, on s'arrête devant Bilowar (Belevár); le château est enlevé; on traverse plusieurs ravins. 27, l'armée campe près du village Tschitschova (Csicsó); le château de Wounousch est pris; grand embarras pour le passage d'un pont et d'un ravin. 28, Safadé; le château se rend à discrétion; l'empereur reçoit dix janissaires dans le corps des solaks. 29, on passe un ruisseau (*Maï*), le Salawis (le fleuve Szala); marche difficile à travers des marais. 30, occupation du château susdit. 31, l'armée arrive au village de Szent-Mihaly.

Mois d'août (moharrem).

1er, l'armée campe à Kapornak; prise de ce château, et de ceux de Bileschyr (peut-être Szalabér) et Nischarwar (peut-être Tüskevár). 2, halte, pour construire un pont sur la Szala. 3 (un samedi, 1er moharrem 939), l'armée passe à côté du village de Kam, et établit son camp devant le château de Komendwar (Kœrmend). 4, prise du château de Roum. 5, halte; l'armée arrive sur le bord de la Raab. Souleïman y fait jeter un pont. 6, prise de deux châteaux, celui d'Egerwar (Ikerwár), et celui de Mester (Mesteri). 7, on s'arrête à Hidweg, appartenant au roi Jean; on passe le pont jeté sur la Raab. 8, village de Topanco (Taplánfa). L'empereur traverse le pont sur la Raab; cherté excessive des vivres dans le camp. 9, on arrive au village de Gendj (Gencs). Souleïman donne l'ordre d'assiéger Kœsek (Kœszeg, ou Güns). 10, l'armée établit son camp devant Güns; pluie battante. Du 11 au 16, pluie, halte. 17, 18, la pluie continue. 19, les mines pratiquées sous les murs du château sont éventées par les infidèles. 20, halte; il tombe beaucoup de grêle. 21, on fait jouer de nouvelles mines; il est impossible de gagner un pouce de terrain; feu terrible d'artillerie; exécution de plusieurs soldats. 22, ordre de

combler le fossé; on jette par-dessus les murs une lettre par laquelle la garnison demande à capituler; cependant ils la reprirent. 23, l'explosion de deux mines fait une large brèche; l'action s'engage; violente lutte qui n'amène cependant pas la prise du château. 24 et 25, pluie continuelle. 26, halte; les troupes d'Anatolie sont chargées de rassembler du bois. 27, halte; on dispose ce bois de manière à en former une plate-forme, qu'on élève à la hauteur des murs de la forteresse. 28, halte; dans la matinée, Nicolas (Yurischitz) envoie des parlementaires pour demander la paix; elle lui est accordée par la raison qu'il est venu antérieurement à Constantinople en qualité d'ambassadeur de Ferdinand. Jurischitz se rend à la tente du grand-vizir et présente la soumission du château; le pascha convoque le diwan; les assistans sont admis au baise-main. 29, grosse pluie; le grand-vizir envoie le mouteferrika Djâferbeg avec l'heureuse nouvelle de la reddition du fort; l'empereur lui fait donner un kaftan et cinq cents pièces d'or, et lui assigne en outre un supplément annuel de dix mille aspres, à titre d'*arpalik* (argent d'orge). 30, pluie continuelle; les paschas sont admis à l'honneur de baiser la main du Sultan; ils le félicitent sur la reddition du château. 31, on reprend le château de Sopron (OEdenbourg); distribution de trois bourses d'or et de kaftans. Les envoyés de Ferdinand sont congédiés.

Mois de septembre (sâfer).

1er, repos. 2 (lundi, 1er sâfer), village de Koblé (Kobelsdorf), passage difficile d'une rivière; courte station. 3, on campe vis-à-vis de Schelschelou (Csasafalou); ce château se rend à la première sommation. L'armée traverse plusieurs marécages. 4, elle campe dans le village Ohel (Kogel); on aperçoit un beau château situé sur la crète d'une haute montagne, et réputé pour être le plus fort de tous ceux que les Allemands possèdent. 5, on passe le défilé d'Ohel (Kogel); on ar-

rive à Dehan (Dechanskirchen) par un chemin très-difficile. 6, on campe dans l'intérieur de ce défilé, en-deçà de Potendruk (Pottendorf). 7, prise de ce château, et d'un autre moins important (Kirchberg). Les difficultés du chemin sont plus grandes encore que la veille. 8, on campe dans le même pas, devant Raitenar (Reitenau). 9, on s'arrête à Marhofen (Meyerhofen), près la source du Fakistridj (Feistreitz). Les infidèles font une sortie d'un château voisin. Marche pénible le long de la montagne. 10, village de Kalaïsch (Gleisdorf). Pendant cette marche, on brûle une église et on fait beaucoup de prisonniers; les éclaireurs soutiennent un rude combat, mais ils conservent l'avantage : quatre cents infidèles sont passés par les armes; plusieurs sont faits prisonniers avec leurs chefs. 11, on campe devant Gradjas (Grætz), grande ville rangée sous la domination du roi d'Espagne. Le khan des Tatares se porte avec ses troupes jusqu'à la rive de la Murr; l'armée ottomane tout entière débouche des montagnes voisines. 12, la cavalerie se met en mouvement de bonne heure, et, par la grâce de Dieu, parvient à passer la Murr, que jusqu'alors on n'avait jamais pu traverser que sur des ponts; mais on y perd quelques hommes et beaucoup de bagages. 13, on campe dans la plaine d'Eseklos (Seckau). On aperçoit le bourg de Laipnidj (Leibnitz), où l'armée fait un grand nombre de prisonniers : les farines et les grains sont excessivement bon marché. 14, prise du château de Pitschan (Witschein); marche difficile. 15, halte, afin de rassembler l'armée qui se trouve toute dispersée; brouillard si épais que l'on ne peut se distinguer les uns les autres. 16, on campe sur la rive de la Drave, devant Morprouk (Marbourg). L'armée passe, dans cette journée, sept ou huit marais; prise des châteaux de Lemboh (Lembach), d'Ischlaïndja (Schleiniz) et Radosek (Radnik); on commence à jeter le pont sur la Drave. 17, retard dans les travaux de ce pont. 18 et 19, halte, encore à cause des longueurs qu'entraîne la construction de ce pont. 20, le pascha traverse le pont dans la matinée, et le Sultan vers le soir; les trois corps

d'armée se présentant à la fois à l'entrée du pont, il y eût du tumulte. Le grand-vizir et les autres paschas se placèrent sur le pont, et lorsque le grand-vizir eut passé ainsi une journée entière à cheval pour faire défiler les troupes devant lui, il reçut du Sultan un cheval richement enharnaché et une somme d'argent; l'armée employa un jour et une nuit à ce passage. 21, à midi, il ne restait plus une ame sur la rive qu'on venait de quitter; vers le soir, on brûla le pont et l'on campa dans les champs près de Pettau. Manque d'eau. 22, on s'arrête à Pettau; courte station. 23, près Wioutscha (Vinicz), sur les rives de la Drave, la route est coupée par un défilé extrêmement périlleux; on y perd beaucoup de bagages, les chariots d'artillerie et la grosse artillerie n'achèvent de le franchir qu'avec la plus grande peine et à la fin du jour suivant. 24, repos. 25, Warasdin, après avoir passé deux marais. 26, Lugovich; le grand-vizir se sépare du Sultan pour conduire l'arrière-garde; on traverse un grand nombre de marais. 27, château de Kharboutie (Herbartia); le Sultan se rend droit à Essek par la route de Posega. 28, château de Tschertschouk (Czernek). 29, Doubovacz (Duboschatz); la place est pillée. 30, Sadjisné (Satniza) se rend à la première sommation.

Mois d'octobre (rebioul-ewwel).

1er, mardi (1er rebioul-ewwel), Podgradyzé. 2, Velika. 3, Bertourek. 4, village de Tirnava, château de Schaovonia (Schaikowiza). 5, soumission du château de Posega. 6, village d'Ekdikha, dans la plaine de Posega. 7, village de Tschaglin bazari; on brûle le faubourg du château de Kopatschik (Cobasch). 8, château de Ghouriani, appartenant au fils du despote; ce château fait sa soumission. Passage d'un mauvais pont; ordre à l'armée de ne plus faire de prisonniers, attendu qu'elle se trouve actuellement sur le territoire du Sultan. 9, l'armée campe sur les bords de la rivière Bozout; château d'Altakh; soumission du château de Pancova; appartenant au roi

Ferdinand. 10, Poradonofidj; longue journée de marche. 11, Djerdoutscha. 12, l'armée passe en Syrmie et établit son camp vis-à-vis de Belgrade; le grand-vizir se rend au devant du Sultan, qui traverse le pont et campe du côté de Belgrade. 13, halte et revue. 14, halte, diwan; les paschas, les defterdars, les nischandjis et le beglerbeg d'Anatolie, sont revêtus d'habits d'honneur; cérémonie du baise-main. 15, halte. 16, le grand-vizir traverse le pont de la Save bannières déployées, musique en tête, et, suivi des agas et des begs, il vient déposer l'étendard du serasker aux pieds du Sultan. 17, le grand-vizir quitte l'armée. 18, Hissarlik; le commandant du château de Nemdjé envoie les clefs du château. 19, le Sultan se rend à Semendra. Du 20 au 25, pluie, halte. 26, Poulana. 27, Sipoudidj. 28, Schoubalatsch. 29, village de Kowatschoutschina, connu sous le nom de Tscheschmé. 30, eaux thermales de Nissa. 31 (jeudi, 1er rebioul-akhir), halte.

Mois de novembre (rebioul-akhir).

1er, on campe vis-à-vis Schehrkœï. 2, village d'Iflaklar. 3, Sofia. 4, halte; il neige. 5, village d'Ormanlik; l'aga des janissaires et le mir-aalem arrivèrent ce jour-là à Constantinople. 6, village d'Ikhtiman. 7, Tatarbazar. 8, Philippopolis; diwan. 9, Kounisch. 10, Semüfdjé. 11, village de Yenidjelü. 12, Andrinople; on illumine la ville. 13, halte. Le dernier grand-vizir, Piri Mohammed-Pascha, mourut ce jour. Du 14 au 16, halte. 17, Baba-Eskisi. 18, village d'Elwanlü, près du pont d'Erkené. 19, Siliwri. 20, Halkali-Binar. 21, le Sultan rentre au seraï de Constantinople; cinq jours de fêtes et d'illuminations dans la ville et les faubourgs d'Eyoub, de Galata, de Scutari. Les bazars restent ouverts pendant la nuit et Souleïman va les visiter incognito. Le 26 novembre fut le dernier jour de ces réjouissances.

On trouve encore dans Mar. Sanuto, t. LVII, un journal

italien de la campagne de Güns, qui s'accorde sur les dates avec celui de Souleïman. En voici un passage relatif à Güns : « Quel 27 de la luna quelli di dentro cominciarono a di- » mandar la pace spontanemente, e accordo sopra la fede di » Mahometo e sopra li patti di Mustafa e secondo il consulto » si acceptò lo loro rendersi a patto, dove di dentro lo Sigr. » loro con la minor fiolo di Curtovich usendo di fora basarono » la graziosa man del Bassa inchinando la testa loro fin alla » terra, e di poi di quel loco levandosi lo esercito per giorni 16 » tutta via caminando e scorrendo inverso la banda di Vienna. » Dove avrete di questa città si pervenne alla nevicosa mon- » tagna Wesil (Wechsel) ciò e rossa montagna (Hartberg est » sans doute mis là pour Rothberg) la pace e per mezzo all' » incontro a Vienna e quella a man destra alli isparmi mon- » tagni dello interno della Alemagna, arivando quelli di Ca- » valieri nei mili grasignandossi al montarlo impossibil era, » ma la gratia divina; che alli soi fedeli servi non mancha » mai da quello loco mollissimo arostarono delle nostre In- » suli Gambelli carichati, e cadauno delli Gambelli ponen- » doli in mane le zappe grande per far la Strada coli Gambelli » ritirandosi a passo a passo cominciarono a montar la detta » montagna, cosi lo esercito smontando e cavalchando le pre- » dette aspere montagne ascendendo pasarono e arrivarono » allo interno; e paese di Spagna (?) e queli guartando e bru- » sando e distruggendo e tutto mettendoli a gran ruina e senza » ponti tre grandissimi fiumi passarono. Da poi passato il » 16 della luna di safer si pervenne incontro al fiume di Drava, » dove era una gran città (Marbourg) et in el meso di quella » era il ponte dove si passava lo detto fiume, ma non facendo » stima di tal ponte di novo un ponte fu fabricato e cosi parte » de lo esercitò passò per il detto ponte, e parte passo al Gurge » di Sotto della città dove era il passo e la giurni dui cola » notte tutto lo esercito si trasferi e passo il fiume, e di poi ca- » minando in campo doi giurni si arrivò in una aspra e folta » selva. »

XXVII. — Page 174.

« Copia d'una lettera del Sgr. addi 12 ottobre 1532, dans
» *l'Histoire* de Mar. Sanuto, 6 l. vii, voy. le rapport de Pietro
» Zen, daté du 10 décembre. Pervenissimo fin 'ad una gran
» città nominata Gradjas che fu ab antiquo sedia e domicilio del
» detto Maledetto, dove avendo cognosciuto che il Maledetto
» spaventato del impeto del nostro gran esercito e levatori al
» suo regno per salvarsi la vita se ne partito lassandoli adver-
» sarii suoi infideli, che seguitano la via del diavolo et spento
» del tutto l'errore dei Infideli loro e voltati dal detto loco la
» potentissima Maesta mia con felice e gloriosa vittoria ha-
» vendo expugnato delli Castelli pertinenti a quelli dette stabili
» Infideli li Castelli nominati Carbona (Harbart), el Rachiz
» (Rascina) Posega e fatto mi compote del desiderio suo e
» gionto con tutto il suo al mar simigliante esercito alla città
» di Belgrado adi 12 della luna di rebioul-ewwel 937 cosi fu di
» 12 ottobre 1532. »

XXVIII. — Page 175.

Pierre de Lodzia Opalinsky fut envoyé six fois par Sigismond I[er] en ambassade, 1° à Ferdinand pour le déterminer à faire la paix avec Zapolya ; 2° à la diète germanique, pour lui soumettre des questions de religion, et pour lui exposer ses rapports avec la Turquie; 3° au pape Paul III, pour le féliciter de son élection ; 4° à Ferdinand, pour lui proposer de donner sa fille Elisabeth en mariage au fils de Sigismond ; 5° à Charles-Quint pour lui porter les souhaits du roi, au moment où il se préparait à faire voile pour Tunis ; 6° enfin à Souleïman. Les lettres échangées entre le sultan et Sigismond I[er] se trouvent à Puławy dans la bibliothèque du prince Adam Czartorisky. La traduction du traité ratifié par Souleïman, à la date de l'année 940 (1533), est reproduite dans les *Scritture turchesche* des Archives de la maison I. R. d'Autriche. On y voit encore la lettre

de recréance donnée par Souleïman à l'ambassadeur vénitien Pietro Zen. Les lettres et autres documens déposés à la bibliothèque de Pulawy, sont : la capitulation qui accorde une trève de trois ans à la Pologne, datée du mois de moharrem 932 (octobre 1525), et apportée par Stanislas, châtelain de Biecz; 2° la réponse du Sultan à une lettre de Sigismond, remise par Opalinsky, et datée du mois de moharrem 939 (août 1532): cette lettre a donc été écrite sous les murs de Güns. Ces deux lettres contiennent de nouvelles protestations d'amitié pour l'empereur, et un ordre au khan des Tatares de se tenir tranquille. On attribue encore à Souleïman une lettre publiée par un poëte polonais qui avait accompagné, en 1621, à Constantinople, le prince Zbarawsky, ambassadeur de Sigismond III. Cette lettre, que le Sultan aurait remise à Opalinsky pour son maître, et qui a été successivement reproduite dans *le Journal historique, géographique et statistique de Moscou*, du mois d'avril 1825, p. 28, de là dans *le Bulletin* des sciences historiques, année 1826, n° 602, renferme le passage suivant : « Bientôt je » terminerai ma soixante-dixième année, — bientôt nous nous » verrons dans cette région bienheureuse; où, triomphans et » glorieusement assis auprès du Roi des Rois, moi à sa droite, » toi à sa gauche, nous parlerons avec joie des sentimens d'af- » fection qui nous unissaient l'un pour l'autre dans ce monde. » Ton ambassadeur Opalinsky pourra te dire dans quel degré » de bonheur et de gloire il a vu ta sœur, mon épouse. Je le » confie à ta majesté. Adieu! » Mais dans ce peu de lignes tout est invraisemblance ou mensonge : car Souleïman n'avait, en 1532, que trente-huit ans et non pas soixante-dix; ensuite ce n'est pas lui, le plus austère des musulmans, qui se fût jamais placé avec un roi des infidèles à côté de Dieu; enfin, la prétendue alliance du sultan avec Sigismond, par Roxelane, qui figure ici comme sœur du dernier, est une nouvelle erreur. Au reste cette erreur prend sa source dans le compte-rendu par Twardowski (Samuel de Skrzypna) de l'ambassade de Zbarawsky, sous ce titre : « *Przcwazina Legacya I. O. X.*

Krysztofa Ibarawskiego etc. etc., od N. Zygmunta III. Krôla polskiego i Szwedskiego do Soltano Cesarzo Tureckiego Mustafy u roku 1621, *etc.*, et publié à Kalish en 1621, à Wilna en 1706, et à Cracovie en 1639, format in-4°. Tout ce que rapporte cet auteur est aussi peu croyable que le conte dont nous venons de parler; par exemple, il cite parmi les ambassadeurs qui se trouvaient en même temps que Zbarawsky à Constantinople, le comte de Thurn (le rebelle de Bohême) comme agent de l'empereur, et même comme un envoyé du fameux prêtre Jean de l'Ethiopie. Quoique Roxelane, dans les rapports des ambassadeurs vénitiens et impériaux, ne soit pas désignée sous d'autre nom que celui de *la Rossa* (la Russe), il est probable cependant qu'ils ont voulu dire par là qu'elle était originaire de la petite Russie (la Galicie d'aujourd'hui), ou de la Lithuanie méridionale (l'Ukraine, la Volhynie et la Podolie); s'il en est ainsi, il serait possible que Roxelane fût la fille d'un pauvre pope de Robatyn, petite ville située sur la Lipa, dans la Galicie, et appartenant au cercle de Brzezany. C'est aussi l'opinion de M. le comte Stanislas Rzewuski. On lit dans Wagner *Türkenbüchlein* (*Petit Livre sur les Turcs*, 1664), que Roxelane était d'origine italienne, et qu'elle avait été enlevée en 1525 de Castel Collechio. Mais cette fable, que Wagner a reproduite d'après Ulric Wallich (*de Religione turcica,* p. 319), et qui a sa source dans les Annales de Jean-François Neger, est démentie par cela seul qu'avant cette époque Roxelane était déjà la favorite de Souleïman, et lui avait donné, dès l'année 1524, un fils nommé Sélim. On trouve encore dans la Bibliothèque de Pulawy une lettre de Souleïman à Sigismond Ier, datée de l'an 953 de l'hégire (1546), et relative à la restitution des droits de douane perçus sur le marchand de pelleteries de la Porte; une autre lettre de Souleïman, datée de la même année, et dans laquelle il arguë de l'impossibilité de rendre le château-fort de Pezz à Etienne et à sa mère; enfin une troisième, du mois de sâfer 954 (avril 1547), dans laquelle il réclame 1° une indemnité pour les dommages causés par l'incur-

sion polonaise sur le territoire d'Oczokow, 2° l'arrestation d'un voleur.

XXIX. — Page 178.

Le rapport de l'ambassadeur ne détermine pas s'il était frère utérin ou germain de Jérôme de Zara ; dans tous les cas, il est certain qu'il était frère de Nicolas Jurischitz. Comme celui-ci s'appelait de Zeng et l'autre de Zara, il est probable qu'ils ne descendaient pas du même père ; peut-être encore ces noms de ville désignaient-ils leurs propriétés territoriales, et non pas le lieu de leur naissance. Jérôme de Zara et son fils Vespasien Guillaume de Zara n'avaient pas jusque-là joué de rôle sur la scène politique. Lorsque Jérôme fut revenu de Constantinople, Guillaume y fut envoyé non pas en qualité d'ambassadeur, mais seulement comme porteur d'un message de l'empereur au Sultan, et avec ordre de ne pas le voir ni d'entamer avec lui aucune négociation. Son rapport, déposé dans les archives de la maison imp. roy. d'Autriche, porte ce titre : *Enarratio eorum quæ per Vespasianum de Zara cum D. Ajasbassa et Aloisio Gritti in Constantinopoli tractata sunt. Pragæ*, 5 *martii* 1534. Il arriva à Constantinople le 14 novembre 1533, et le 30 du même mois il fut reçu en audience par Gritti, qui lui demanda la lettre de l'empereur pour Ibrahim, se déclarant autorisé à l'ouvrir; Jérôme dit de Gritti : « Valde de » volubilitate et inconstantia Hungarorum mirabatur, quod » post tot infortunia et summi Dei correctiones adeo nefastis » practicis seditionibus et dolis non desistant; — mirabatur, » quod M. V. in illis litteris mentionem fecerit, ipsum Mi. Væ. » id, quod eadem in Hungaria habet libere ad retinendum et » possidendum permisisse et Ibrahim illum Aloisium inter» rogavisse, an conclusioni pacis cum Oratoribus interfuisse » — velle ut Rex Joannes totum id regnum possideat. »

XXX. — Page 180.

On ne peut pas déterminer, d'après l'entretien qu'eut Corne-

lius Schepper avec Ibrahim, et dans lequel ce dernier parla de sa patrie, s'il était Suisse, Alsacien, ou d'une province limitrophe de la France. « Quæsivit (Ibraimus) quæ regio melior, » Hispania an Francia. Respondit Cornelius sibi ut nato in » confinibus Franciæ pulcriorem videri Franciam, Hispaniam » longe majorem et robustiorem. » *Rapport* d'Hieronimus et » Cornelius.

XXXI. — Page 181.

Ferdi, f. 197 et 198. D'autres changemens encore furent opérés dans le gouvernement, d'après cet historien : Souleïman, alors beg du Soulkadr, fut promu au gouvernement de Diarbekr, en remplacement d'Yakoub, destitué; Ahmed-Pascha, sandjakbeg d'Awlona, fut nommé beg du Soulkadr; Isa-Pascha, qui avait déjà rempli les fonctions de beg de Syrie, y fut appelé de nouveau, en remplacement de Loutfi-Pascha, décédé. Le gouvernement d'Anatolie devint vacant par la mort de Khosrew-Pascha.

XXXII. — Page 181.

« Mustafa e mandato in Sangiaco di Magnesia con ducati » 40 mille di Timaro, e cussi la dominica li 9 vene basar la man » al Sultan, andarono tutti li Aga e Capigibasi. Arrivato alla » seconda Porta li Bassa tutti li tre uscirono e li andarono a » far la riverenza e lo accompagnarono dentro, dove pocho » stete, poi ussite accompagnato da li Bassa. Ayas li tene la » stapha, Ibraim il caftano; cinse la spada e ritornò accompa- » gnà di tutta la terra, 15 anni, di bello aspetto; bianco e » gratiato; ha il collo longino come il padre, e ha bellissima » persona; mostra accorto. Entrò un fiol del Soldan di Soria » che stette due ore dopo quello entrò na altro da Tauris. » *Rapport* de l'ambassadeur du 4 mars, dans Marini Sanuto, t. LVI.

XXXIII. — Page 183.

« Ibi sunt columnæ ex ære ablatæ ex Buda cum imaginibus
» Herculis, etc. Hæc area (l'hippodrome) a meridie habet mare,
» ab occidente hortum Ibraimi bassæ et ipsius domum, ab
» oriente palatium magni Cæsaris. In hac area sunt multa pa-
» tibula sive furcæ ad horrorem nocentium erectæ (d'Ibrahim),
» vestem superiorem auream inferiorem ex auro et serico inter-
» textam coloris lazurei, — homo mediocris, staturæ minor
» quam major, nigellus; vultu mediocriter oblongo, interiores
» dentes habet 5 aut 6 a se distantes et longos, acutos. »

XXXIV. — Page 184.

Ce calcul repose sur une erreur, mais il est important quant au cours de l'argent à cette époque. « Mille somas » asperorum quæ faciunt vicesies centena millia ducatorum. » Le mot *soma,* c'est-à-dire la charge d'une bête de somme, répond au mot turc *yük*, qui désigne une valeur de cent mille aspres; par conséquent, mille charges font cent millions d'aspres; or, cent millions d'aspres faisant deux millions de ducats, le ducat valait alors cinquante aspres.

XXXV. — Page 189.

Le lion, comme symbole de la puissance souveraine, figure encore sur la proue des vaisseaux de guerre de la Porte. A l'époque où cette conférence eut lieu, on voyait encore à Constantinople le groupe colossal du lion et du taureau, d'où le palais construit par les empereurs grecs portait le nom de *Bucoleon,* aujourd'hui *Tschatladi.* (Voy. *Constant. et le Bosphore,* t. I, p. 119). « Est marmor quoddam hic propere ad mare, in » quo sculptus est leo ingens tenens taurum cornibus, tam » vasta moles, ut a mille hominibus moveri non possit. » *Rapport* de l'ambassadeur. Le rapport de l'ambassadeur vénitien, en date du 14 décembre 1532, qui se trouve dans Mar. Sanuto,

t. LVII, donne la description la plus exacte de ce groupe : « Alla porta dove si amazzan animali a costo delle colone del » Podromo (Hippodrome) da basso fuori della detta porta di ma- » rina un leone, sopra il qual e un grandissimo tauro, major » bonamente che il vivo, svenato dal leone, il quale li e mon- » tato sopra la schina e lo ha altirato, e da una banda ad una » coscia del tauro e un grandissimo Aio? e questo lione assai » major del vivo, e tutto di una pietra di una bona mina, » questi animali soleano esser con le teste voltate verso Ana- » toli, e par che quella medesima notte (21 novembre) se vol- » tassino colle teste verso Costantinopoli; ciò la matina veduto » tutta questa terra li e concussa e ha fatto stupor e stordir » tutta questa terra, e ognuno ne discorrendo secondo la pas- » sione dell' anima. » Cet événement eut lieu le 21 novembre, au retour de Souleïman; Schepper qui n'arriva à Constantinople qu'au mois de janvier de l'année suivante, est mal informé, lorsqu'il dit qu'il se passa au départ du Sultan. « Cæsare » Turcorum exeunti in Hungariam marmor hoc versum est, » quippe leo respiciebat Asiam, nunc respicit Europam, pu- » tant fatale esse. »

LIVRE XXVIII.

I. — Page 206.

Le *Djihannuma* nomme: Mohammed ben Melekdad, l'auteur du *Telkhis Djamiï;* Seïd Houseïn, profondément versé dans les sciences cabalistiques et qui prédit l'envahissement de l'Asie par les Mogols; enfin l'astronome Mewlana Mouhiyeddin, que Nassireddin appela au conservatoire de Meragha.

II. — Page 206.

Ewlia visita les tombeaux de Kaya Alp, aïeul d'Ertoghrul et

de son frère Hasan Baïnder-Khan ; ceux de Sultan-Toukhtafeï, Sultan-Koskoudkhan, Ali-Khan, Kasim-Khan, Bendi-Khan, Sorbaï-Khan, Ismaïl-Khan, Bederbaï-Khan, Djighali-Khan, Tokhatmisch-Khan, Seldjouk-Khan, Israïl-Khan, Mârsoum-Baï, Houtlou-Baï, et les tombeaux de leurs femmes, Mama-Khatoun, Harma-Khatoun, Djan-Khanüm, Niloufer-Khanüm, Sobeïdé-Khanüm, Serwiboï-Khanüm, Siba-Khanüm, Sarfa-Harma, Khorschid-Harma et Dondi-Harma; il visita de plus les tombeaux des princes des familles de Danischmend, Tschoban, Karakayounlü, et Akkoyounlü.

III. — Page 212.

On voit encore à Koniah les tombeaux des célèbres scheïkhs Kerimeddin, Sadreddin, Bourhaneddin et Seradjeddin, ainsi que celui du grand sultan des Seldjoukides, Alaeddin. Le *Djihannuma*, p. 616, fait de Koniah le lieu de naissance de Platon.

IV. — Page 212.

Le grand-vizir envoya plusieurs courriers pour demander qu'on pressât la marche. Voyez le *Journal* de Souleïman, au 26 septembre. Ali, XXXe récit, f. 244, et Solakzadé, f. 110, rapportent qu'Ibrahim, dans l'incertitude si Souleïman se rendrait à Tebriz, avait ouvert le *Diwan* de Hafiz, et était tombé sur le premier vers des 53e ghazele à la lettre *Dal*.

V. — Page 212.

Ce reïs-efendi est le premier que citent les historiens ottomans. Il figure déjà en cette qualité dans la conférence d'Ibrahim avec Jérôme de Zara et Cornelius Schepper; son nom ouvre la liste des reïs-efendis, dans la biographie publiée par Resmi-Ahmed, et intitulée *Khalifetoul-rouesa*, c'est-à-dire, *l'aide des chefs*.

VI. — PAGE 217.

L'auteur du *Djihannuma*, p. 458, donne les détails suivans: du bord du Tigre à la porte du Grand-Imam, douze bastions (tours), s'étendent sur une longueur de terrain de sept cents aunes : de cette porte à la porte blanche, trente-quatre bastions, sur une longueur de deux mille huit cent cinquante aunes: de la porte Blanche au boulevard persan, vingt-six bastions, deux mille cinquante aunes: du boulevard à la porte Noire, trente-six bastions, deux mille huit cent cinquante aunes: de la porte Noire au bord du fleuve, quatre bastions, cinquante aunes: de là jusqu'au pont, trente-trois bastions, deux mille six cent cinquante aunes : du pont au point le plus éloigné du fleuve, dix-huit bastions, mille cinquante aunes; en tout cent soixante-trois bastions, répartis sur une étendue de terrain de douze mille deux cents aunes, et non pas douze mille quatre cents.

VII. — PAGE 217.

Imami Aazem, nom que Niebuhr, t. II, p. 244, a pris pour *Maadem ou Adem;* le même auteur a commis une autre erreur en écrivant *Kadem* au lieu de Kasim ; c'est pourquoi, dans son plan, le chemin qui conduit d'une des portes de la ville à Imam Aazem, est désigné sous le nom d'*Adem*, et celui qui, de l'autre côté du fleuve, mène à Kasim, est appelé *Kadim.* Par une erreur à peu près semblable, la porte dite Karanlük (ténèbres) se trouve écrite *Karaologh.*

VIII. — PAGE 217.

Le *Djihannuma*, p. 459. Si la construction du palais ne date que du khalife Moktader, l'arbre d'or existait déjà, car l'empereur de Byzance en fit établir un pareil dans le palais d'Hebdomon, sur la description que lui en donna son ambassadeur après son retour de la cour du khalife Motcassem. Au reste,

l'idée qui présida à la création de ces arbres remonte au règne des anciens souverains de Perse et de Lydie, et dont Alcibiade disait qu'ils n'avaient pas même abrité une cigale. Plutar. *de Alex. Magno*, et *Xenophontis Historia.*

IX. — Page 219.

Le *Djihannuma*, p. 460. Ewlia, dont le nom signifie *les saints*, et qui visita principalement dans ses voyages les tombeaux des hommes morts en odeur de sainteté, par suite d'un songe dans lequel le Prophète lui avait apparu, donne la description des tombeaux des imams Kasim et Takki, après avoir énuméré toutes les mosquées de Bagdad. Il se trouve à la fin de son ouvrage plusieurs lacunes qui proviennent sans doute de l'âge avancé auquel il écrivit le quatrième volume de ses voyages; à la fin duquel se trouve l'histoire de Bagdad.

X. — Page 225.

Ali cite leurs noms, comme les tenant de la bouche d'Ahmed-Pascha, gendre de Roustem-Pascha, plus tard grand-vizir : Mohammed-Sokolli, surnommé *le Long*, Pertew-Pascha, Pialé-Pascha, Ahmed-Pascha, Sal Mahmoud-Pascha, Lala Moustafa-Pascha, Houseïn-Pascha ; et parmi les beglerbegs : Kellabi-Pascha, Behram-Pascha, Rous (le Russe) Hasan-Pascha.

XI. — Page 225.

Elan yedi wezir djoumlemüzün, koudreti, we khidem ou khischemi kesreti, merhoum Efendi denli deïl dür deyu hikayet etdi, c'est-à-dire, « la pompe et le faste des gens attachés au service des sept vizirs, que nous sommes aujourd'hui (disait Ahmed-Pascha, gendre de Roustem), n'approchent pas encore du faste qu'étalait à lui seul l'efendi mort récemment. » Ali. Le même auteur, donne aussi l'élégie du poëte Ghazali (Deli Bürader), sur la mort d'Iskender Tschelebi, mais cette poésie

peut s'appliquer également à plusieurs autres personnes pendues.

XII. — Page 226.

Le *Journal* de Souleïman au 26 mai. Comme les ambassadeurs français n'arrivèrent au camp de Honar que le 26 mai, l'assertion de Flassan, que le premier traité entre François I[er] et Souleïman fut conclu à Constantinople au mois de février 1535, est tout-à-fait inexacte, par rapport au temps, comme par rapport au lieu. En effet le Sultan ne revint à Constantinople qu'au mois de janvier 1536.

XIII. — Page 227.

Le *Journal* de Souleïman au 22 juillet. Les autres promotions sont consignées dans Ferdi, f. 231 et 239. Le beglerbeg d'Anatolie, Moustafa-Pascha, fut élevé à la dignité de beglerbeg de Roumilie, et sa place donnée à Souleïman-Pascha, qui revenait d'Egypte. Le Kurde Hadjibeg fut nommé gouverneur de Bidlis; Ghazikhan reçut en fief la ville de Schehrban, et les villages voisins de Mendeli, Harmouyé, Elwendiyé: les sandjaks de Baïbourd et de Koumakh furent réunis au gouvernement du Diarbekr.

Journal de la sixième campagne de Souleïman (première campagne en Perse), en l'année 1534.

Mois de juin (silhidjé).

10 juin 1534 (mercredi, 28 silkidé 940), Scutari. 12, halte. 13 (1[er] silhidjé), on plie la tente du grand-vizir. 14, Maldepé. 15, la prairie de l'empereur Tekfour tschaïri; pluie. 16, Guebizé. 17, Hereké. 18, Sazlüderé. 19, pont de Sitaré. 20, Kazlüderé. 21, Dikillütasch (l'obélisque de Nicée). 22, halte. 23, Pamboukdji. 24, Yenischehr. 25, halte. 26, Akbiik. 27, Eschen. 28, Bozoyouk. 29, Inœni. 30, Ilidjé.

Mois de juillet (moharrem).

1[er] Koutahia, pluie. 2 et 3, *idem*. 4, on plie la tente du grand-vizir; chasse dans la montagne d'Elmalütagh, durant ces trois jours. 5, l'armée campe aux environs du village d'Altountasch, station éloignée. 6, l'armée longe le pied de l'Elmalütagh. 7, village d'Irik. 8, Karahissar. 9, Kizil kilisé. 10, Selam aleïküm. 11, Ishaklü, près de la mer. 12, on campe à Akschehr; l'aga des Ghourebas qui marcha à la suite du grand-vizir revient apporter la nouvelle de la soumission de Wan et de Woustan. 13 (lundi 1[er] moharrem 941). 14 et 15, halte. 16, Arik. 17, Ilghoun. 18, Rengi. 19, Gelmidj beli. 20, Koniah; le grand-vizir envoie les clefs des châteaux conquis. 21, halte; le Sultan visite le tombeau de Mewlana Djelaleddin. 22, Kirkbinar. 23, source de Karadjatagh. 24, Kabagh-Akdjé. 25, Oda. 26, Akoyouk. 27, Nakarezen tschaïri, c'est-à-dire, prairie des trompettes; longue étape. 28, Sadié. 29, Dewelu-Karahissar; station éloignée. 30, Boghaz Kœpru. 31, Kaïssariyé.

Mois d'août (sâfer).

1[er], halte. 2, l'armée passe devant Barissma, et campe près de Sarimssaklü. 3, Tschapou khani; longue marche. 4, Ghedek khani. 5, Ouskoufdji khani. 6, Latif khani; le grand-vizir arrive ce jour-là à Tebriz. 7, Danischmendlu. 8, Siwas; ambassade du prince des Ouzbegs. 9, halte; l'aga des janissaires se porte en avant. 10 et 11, halte. 12 (mercredi 1[er] safer), on va jusqu'à la plaine de Kodj-hissari; l'étape est doublée. 13, plaine de Kouschdji-Hasan; on avait d'abord établi le camp à Kaz-gœli, mais l'eau manquait dans cet endroit. 14, vis-a-vis Kopoulü-hissar, au pied du rocher de Schahna, deux étapes en un jour; depuis Osekdji Kia on continue à longer la montagne de Koryougha; le chemin est excessivement difficile. 15, les prés de Marlum, situés dans la plaine d'Akschehr; depuis Schahna Kia jusqu'à la plaine de Kalfadjik, le chemin est très-

mauvais. 16, dans les prairies près du village de Dikin qui dépend de Sou Schekhri, l'étape est doublée, car la station régulière eût été le village d'Ezbedi; cette marche est très-longue, mais la route est unie; l'armée traverse beaucoup de villages, et passe près du tombeau de Tschoban Imré. 17, Akdepé, qui dépend de Koumakh; marche longue et fatigante; descentes et montées continuelles. 18, depuis Koumakh jusqu'à Bouyoukyort les chemins sont pierreux et difficiles pour les chars, on ne rencontre ni arbres ni villages. 19, Kermané; marche très-pénible. 20, Erzendjan: arrivée au camp d'un député du khan de Schirwan. 21, halte. 22, on ploie les tentes. 23, on campe à l'entrée du défilé de Tschouboukyord. 24, l'étape est doublée, c'est la plus fatigante que l'armée ait faite depuis Constantinople; on campe devant Düzoun-Khani. 25, Kars; lorsque Mohammed II marcha contre Ouzoun-Hasan, il fit halte au village de Miané, où il traversa l'Euphrate. 20, en-deçà du khan de Mama Khatoun, près des ruines du château de Khoubyar. 27 et 28, halte. 29, halte; le froid se fait sentir; il neige sur la montagne de Terdjan. 30, halte, pour attendre les convois de vivres et munitions qui devaient rester à Koumakh jusqu'à la fin de la campagne. 31, on lève le camp.

Mois de septembre (rebioul).

1er, Penek; longue route à travers des défilés dans l'un desquels l'armée stationne. 2, Khanis; un courrier du grand-vizir apporte les nouvelles et avis suivans: que l'Azerbeïdjan est conquis, et que le grand-vizir en a donné le gouvernement au beglerbeg Baïenderoghli; qu'il serait convenable d'envoyer dans les provinces de l'empire des lettres annonçant cette conquête; que les fortifications de Tebriz étant déjà commencées, il serait trop tard pour que le Sultan pût y établir son quartier d'hiver, et qu'il vaudrait mieux retourner dans le Diarbekr; que Melek Mousaffer, prince du Ghilan, avait député un

ambassadeur au grand-vizir, et que celui-ci l'avait renvoyé avec les honneurs dus à son rang. 3, Tschermouk; Sultan-Sélim s'était arrêté d'abord à Aladja Khan, ensuite à Tschermouk; on fait ces deux étapes en un seul jour; il est arrêté que l'armée hivernera dans le Diarbekr. 4, halte. 5, Erzeroum; on envoie dans les provinces des lettres pour annoncer la victoire du serasker; le Sultan visite les tombes d'Erzeroum; défense aux soldats de prendre l'avance; ordre aux troupes de marcher en colonnes. 6, Hasan Kalaa; longue et pénible marche. 7, Tschoban Kœpri, sur l'Aras; on passe de l'autre côté du fleuve; longue marche. 8, Alagœz; chemin difficile pour les bagages; on trouve peu d'eau, et l'on campe dans un défilé. 9, Iman Kiasi; les bagages sont envoyés en avant de l'armée afin d'éviter le désordre. 10 (jeudi, 1er rebioul-ewwel), on campe dans le village d'Aïdin, en-deçà de la vallée d'Alischkerd, et près des ruines du château de Kowan; double étape; embarras, difficultés; ici la route qui mène à Tebriz se sépare en deux voies; le château d'Ardjisch, pris par le serasker, lui est accordé en fief. 11, village de Nadlü, sur le bord de l'Euphrate; route belle et unie. 12, on longe l'Euphrate; chemin pierreux, montant et descendant; on ramène des serviteurs de Kasim-Pascha qui s'étaient enfuis; trois sont empalés, neuf coupés en deux par le milieu du corps. 13, village de Tschübükli, sur une hauteur escarpée et de difficile accès. 14, village de Tschakrik; journée de marche longue et difficile. 15, village d'Aghi. 16, on campe dans les environs d'Ardjisch; étape ordinaire; Mohammedaga envoie au serasker une grande quantité d'objets en présens. Du 17 au 20, halte. 21, diwan; dans lequel on prend la résolution de se diriger vers Tebriz, à cause de la nouvelle apportée par un courrier du grand-vizir, que les Persans s'approchent. 22, l'armée campe dans le village de Bendmahi, près du lac. 23, dans le pas de Karaderé; chemin large et pierreux. 24, dans les prés vis-à-vis le village de Segmenada; marche difficile. 25, elle campe au-delà de Khoui, et entre dans un défilé si étroit que deux cavaliers ne peuvent y marcher de front; on

perd beaucoup de bêtes de somme qui se laissent tomber dans les précipices. 26, Akhté, longue marche; manque d'eau potable; on reçoit un courrier du grand-vizir, qui demande qu'on accélère la marche de l'armée. 27, l'armée s'arrête au-delà de Sofian, près des Sept-Fontaines (Heft tscheschmé); on fait trois étapes dans une seule journée; chemin un peu diffficile; pluie et vent. 28, l'armée arrive à Tebriz et campe à Sidawa; longue marche; une partie des bagages rejoint le camp; les habitans de Tebriz viennent à la rencontre du Sultan pour le féliciter. 29, Aoudjan, camp d'été du schah de Perse; réunion des troupes du grand-vizir et du Sultan. 30, diwan; le serasker, les beglerbegs, les agas et le reïs-efendi, Moustafa-Tschelebi, sont revêtus de kaftans et admis à baiser la main de l'empereur; les soldats de la maison impériale reçoivent mille aspres (vingt ducats) de gratification.

Mois d'octobre (rebioul-akhir).

1er, repos, pluie. 2, diwan; le prince de Ghilan est admis au baise-main. 3, repos. 4, on ploie la tente du Sultan; 5, l'armée passe près de Khan Abbas; Khan Abbas; départ du grand-vizir avec les troupes de Roumilie, formant l'avant-garde; le Sultan se place au centre avec les troupes de la maison impériale (janissaires, troupes et cavalerie régulières); l'arrière-garde est composée des troupes de Karamanie; marche courte et facile, mais on manque d'eau; Mohammed Mirza, fils du schah de Schirwan, est laissé à Tebriz en qualité de commandant; les begs de Karahissar, de Koumakh, de Baïbourd et d'Aïdin, et leurs cavaliers sont mis sous ses ordres. 6, près du village des Turcomans; longue journée; chemin étroit. 7, Kara Baldürtschaï; chemin très-difficile où l'on trouve peu d'eau; le serasker, avec les troupes de Roumilie, se porte en avant. 8, Miané, longue et pénible marche; on passe un pont élevé sur une large rivière. 9, on campe dans le village de Kizil Ouzoun, situé au milieu de l'étroit défilé de Kaplanti Kedügi; l'eau

de la rivière qui traverse la vallée est saumâtre : ce défilé fait la limite entre l'Irak, qui commence au-delà, et l'Azerbeïdjan que l'on vient de quitter ; le grand-vizir, de retour de ses excursions, se remet en ligne ; ordre aux soldats de ne pas se détacher des rangs pour marcher en avant ; journée de marche pénible, mais peu longue ; les Persans, sachant que la tente impériale marche en avant de l'armée, cherchent à surprendre l'escorte qui l'accompagne, mais ils sont repoussés par le grand-vizir. 10 (samedi, 1er rebioul-akhir), Khan Serdjem, pays vaste et désert, les bagages restent en arrière. 11, Khan Nikbi, étape longue mais facile. 12, ville de Zenghan ; longue journée de marche ; on trouve de l'eau en abondance. 13, Soultaniyé, en grande partie dévastée ; c'est là que repose le sultan Mohammed Khodabendé, dans un mausolée dont le dôme est entouré de huit minarets ; on apprend que le schah est en pleine fuite, et que Mohammed Soulkadroghli a passé du côté des Ottomans ; grand froid et neige. 14, halte, pour recevoir Soulkadroghli, dont la tente est dressée auprès de celle du grand-vizir ; au diwan, les begs persans Oulamabeg, Soulkadroghli, et Mohammed, fils de Schahrokhbeg, sont admis au baise-main, et revêtus de kaftans ; le prince du Ghilan obtient la permission de s'en retourner. 15, village de Sakhan-Kalaa ; beau chemin, mais le grésil rend la marche difficile. 16, Ebher ; forte neige comme au cœur de l'hiver ; fausse alarme ; les troupes se croient en présence de l'ennemi. 17, halte, pour attendre l'arrivée des provisions de bouche qui commencent à manquer ; Mohammed, fils de Schahrokhbeg, reçoit en présent cent mille aspres, deux kaftans, cinq dulbends et un turban d'honneur (moudjewezé) ; parmi les cinq begs venus avec lui, trois reçoivent vingt mille aspres, deux dulbends et un turban ; les deux autres ont quinze mille aspres, un kaftan, deux dulbends et un turban. 18, halte ; les begs persans sont admis au baise-main ; ils remercient l'empereur des présens qu'ils ont reçus ; quelques autres begs venus avec Oulama reçoivent des habits d'honneur, et sont admis au baise-main. 19, halte ; le Padischah

et le pascha (le Sultan et le grand-vizir) montent à cheval pour passer l'armée en revue. 20, on campe près du village de Kœschek roubablar; Oulamapascha et Soulkadroghli obtiennent la permission d'aller à Tebriz; pendant cette station, la porte de la tente impériale est ouverte du côté de Bagdad, pour faire connaître aux troupes la résolution du Sultan de marcher sur cette ville. 21, longue marche; froid; neige; les bêtes de somme tombent de faiblesse sur le chemin. 22, près du village d'Owa; longue marche par un chemin étroit; les chameaux, les chariots, les voitures impériales et l'artillerie ne peuvent atteindre l'autre station; on passe la nuit à cheval, et par un grand froid; dans l'après-midi il était tombé une neige si épaisse que l'on ne pouvait rien voir autour de soi; on perd beaucoup de bêtes de somme. 23, halte, pour attendre les bagages et les chameaux restés en arrière. 24, on campe près du village de Mazian; la pluie ayant gâté les chemins, retarde l'arrivée des équipages; le defterdar Iskender Tschelebi est destitué; ses biens et ceux d'Houseïn-Tschelebi sont confisqués au profit de la couronne. 25, près Dergezin : belle route. 26, halte pour rassembler l'armée. 27, halte, afin de chercher des fourrages pour les bêtes de somme. 28, on campe au village de Sazîn; longue marche, mais la route est unie; neige, pluie, froid. 29, village de Destghir, vis-à-vis d'Hamartan; Hamaan est située au pied de la montagne Elwend, dans une fort belle plaine. 30, halte pour fourrager. 31, belle route jusqu'au village de Saldjik.

Mois de novembre (djemazioul-ewwel).

1er, l'armée campe dans les environs de Saadabad. 2, elle traverse par un temps de pluie un chemin fort glissant au-dessus d'un précipice; Saadabad est bâtie dans une plaine entourée de tous les côtés de montagnes. 3, Deïnawer, dans une plaine; marche longue et pénible. 4, halte. 5, Meliwer, château situé au milieu des champs. 6, Weïsoul Karni. 7, Mazidescht; longue

marche à travers un marais fort difficile à passer. 8 (dimanche, 1er djemazioul-ewwel), halte pour rassembler l'armée. 9, Semeghan Tschayi ; route montueuse, marécages et défilés; on y perd un grand nombre de bêtes de somme; mort du nischandji Sidibeg; sa dépouille est portée à la suite de l'armée pour être ensevelie à Bagdad près du tombeau du Grand-Imam (Ebou-Hanifé); depuis Erzeroum on n'avait pas vu d'arbre : ici pour la première fois on trouve des chênes et des lentisques. 10, on campe près du tombeau du porte-étendard du Prophête (Aalemdar türbesi); chemin montueux; tempête continuelle; beaucoup de soldats sont obligés de passer la nuit à cheval, leurs bagages étant restés en arrière; on brûle cent affûts de canon, et les pièces sont enfouies dans la terre. 11, Karaboulak Tschayi, chemin pierreux; faute de trouver des sources, les soldats ramassent et boivent les eaux de la pluie qui coulent sur la route. 12, Schahin Kalaa, château sur une colline; ici on sort de l'Irak arabe pour entrer dans la province de Bagdad; mauvais temps, pluie; si le chemin eût été inégal et la station éloignée, il eût été impossible que les bagages pussent arriver avec l'armée. 13, halte pour attendre les fourgons d'artillerie qui ne peuvent avancer dans ces routes boueuses; Bagdad se trouvant encore trop loin, on ensevelit le corps du nischandji Sidibeg dans le château de Schabi; disette de vivres; l'armée arrive aux ruines du château d'Yeni Imam; le chemin, coupé d'abord par des marais, passe ensuite dans une vallée étroite et raboteuse; orage et pluie. 15, Kassr Schirin, château à demi ruiné; le pays est sec et stérile, point de pâturages; durant ces continuelles tempêtes, on perd beaucoup de bêtes de somme; il y en a qui sont entraînées par les torrens que forme la pluie. 16, longue marche à travers des côteaux; on reçoit la nouvelle que le beglerbeg de Bagdad, Mohammedbeg, veut offrir au Sultan la soumission de la ville. Arrivée du juge de Bagdad. De Deïnewer à ce point, le pays est inculte; hommes et bêtes souffrent de la faim. 17, halte pour attendre les bagages. 18, Tokouz ouloum, c'est-à-dire les *neuf outres*, au bord d'un

étang; courte étape et bon chemin. Le kouroudjibaschi de Bagdad, Kara Veli, apprend au Sultan qu'après le départ des troupes (celles du Tekké), Mohammedbeg et Seïd Manssour se sont enfuis auprès du schah de Perse. 19, halte, pluie continuelle; le Sultan veut d'abord passer la rivière, mais il est obligé de rentrer dans sa tente, les eaux ayant prodigieusement grossi; plusieurs hommes et beaucoup de bêtes de somme se noient; les champs sont entièrement inondés; l'armée n'avait jamais eu à supporter jusque-là de pareilles calamités. 20, halte, à cause du débordement de toutes les rivières. 21, les eaux s'étant un peu écoulées, le Sultan se met en marche dans l'après-midi. 22, les begs kurdes sont revêtus de kaftans et renvoyés chez eux. 23, le serasker prend le devant pour se rendre à Bagdad et va camper à Karadia, dans les environs de Merdjan; le Sultan établit sa tente dans un champ. 24, halte, à cause du débordement du torrent de Nasin. 25, on passe ce torrent et on campe au village de Berkhan; on n'y trouve point de pâturage. 26, on traverse sur un pont de pierre le torrent de Khalazsarghi; courte marche le long de la montagne Homaïr (la montagne rougeâtre). 27, village d'Oweïsé; on campe près d'une rivière que l'armée passe sur un pont en bois. 28, Biredjik; la station régulière eût été à Elwendiyé, mais on force la marche; l'armée traverse avec beaucoup de peine les canaux creusés pour les champs de riz. Le serasker arrive ce jour-là à Bagdad, par un temps beau, mais froid. Accompagné des begs et des agas, il fait à cheval le tour de la forteresse, et y entre avec peu d'hommes, qu'il a choisis lui-même. 29, Scheïkh Soukran, près du tombeau de Lokman; le serasker envoie au Sultan les clefs de Bagdad par son porte-étendard, Djâferbeg; celui-ci reçoit en récompense des kaftans, un présent de cinq cents ducats et l'investiture du sandjak de Zwornik, avec trois cent mille aspres de revenus. 30, entrée dans Bagdad; cérémonie du baise-main; le Sultan est complimenté pour cette nouvelle conquête, à l'occasion de laquelle il donne au serasker vingt mille ducats en présent; il augmente

en outre son traitement de vingt mille ducats, à percevoir sur les revenus de l'Egypte, et lui fait remettre un kaftan et un sabre d'honneur garni de pierreries.

Mois de décembre (djemazioul-akhir).

1er, diwan, les begs et beglerbegs reçoivent des kaftans et sont admis au baise-main; les troupes de Roumilie et d'Anatolie se rendent dans leurs quartiers d'hiver; les autres troupes reçoivent la permission de rentrer dans leurs foyers. Du 2 au 4, repos; le chef (reïs) ou secrétaire du diwan, Moustafa-Tschelebi, est promu aux fonctions de secrétaire d'État (nischandji); Redjeb-Tschelebi est nommé reïs-efendi; et Moustafa, tschaouschbaschi. 5 et 6, halte. 7, le Sultan prend son quartier d'hiver à Bagdad. 8 (mardi, 1er djemazioul-akhir), diwan dans la maison du grand-vizir; tous les Tekkelüs établis à Bagdad qui n'étaient point partis avec Mohammedbeg, et qui avaient rendu hommage au Sultan, se réunissent chez le grand-vizir; trois d'entre eux sont investis de sandjaks. Welikhanbeg, le kiaya d'Oulama-Pascha, auparavant sandjakbeg de Meragha, obtient celui de Malatia, avec six cent mille aspres de revenu annuel, vingt mille en présent, et un kaftan; le segbanbaschi d'Oulama reçoit un sandjak avec un présent de dix mille aspres et un kaftan; le nischandji-baschi, cent quatre-vingt mille aspres à prendre sur les biens de la couronne; le reïs-efendi Redjeb, un fief de cinquante mille aspres, et le secrétaire du diwan, Ramazanoghli Mohammed-Tschelebi, un de dix-huit mille, de plus un traitement fixe de trente mille; la solde du secrétaire Kara-Memi-Tschelebi est portée de trente-huit aspres à cinquante par jour. 9, ici commence la période des quarante jours pendant lesquels se font sentir les plus grands froids de l'hiver; diwan dans lequel tous ceux qui ont reçu des charges et des bénéfices viennent baiser la main du Sultan; on apprend que le schah s'est rendu à Tebriz, qu'il en a fait sortir les troupes, et qu'il s'est dirigé vers Sultaniyé.

10, les nouveaux begs et bouloukagas sont admis au baise-main. 11, le sandjak de Mossoul est donné à Sadi Ahmedbeg; ordre qui enjoint aux troupes de cavalerie régulière de monter la garde au palais impérial à Bagdad, comme elles le font pendant la guerre autour de la tente du Sultan; l'emploi de porte-étendard de l'armée est accordé à Mohammed Schah, fils de Mahmoudbeg fils de Mesih-Pascha. — Janvier et février 1535 (redjeb et schâban).

Mois de mars (ramazan).

13 (dimanche, 8 ramazan), diwan; avant que les vizirs Ayas et Kasim soient reçus à l'audience, le Sultan envoie l'ordre de pendre sur le marché aux chevaux de Bagdad le defterdar Iskender-Tschelebi. 18, le serasker visite les tombeaux des imams Ali et Houseïn; il revient à Bagdad. 23, l'empereur, accompagné du serasker, des paschas et des agas, va visiter ces mêmes tombeaux (à Kerbela); arrivée d'un courrier d'Oulama qui demande du secours. 27, le Sultan revient de son pélerinage; la tente impériale et les offices sont transportés à Akouloum; les defterdars distribuent la paie aux janissaires; 28, l'armée entière défile devant l'empereur; le beau-père d'Iskender-Tschelebi, Houseïn-Tschelebi, est décapité.

Mois d'avril (schewal).

1er, l'empereur quitte Bagdad pour marcher vers Tebriz contre les Persans; il campe à Akouloum; arrivée de plusieurs courriers d'Oulamabeg. 2, départ du grand-vizir. 3, Housch Attar. 4, un grand nombre de tentes sont déchirées par le vent. 5 (lundi, 1er schewal), près du village Kazani-Bouni. 6, halte. 7, Bat; longue marche; on manque d'eau; l'armée arrive sur les bords d'une rivière. 8, Bendbat, étape ordinaire. 9, Iwani; au pied de la montagne Homaïr. 10, on s'arrête près du tombeau du scheïkh Medjid; l'eau y est saumâtre. 11, village d'Osmanlü. 12, halte. 13, Souloukan-Tschaïri; étape ordinaire. 14 et 15,

halte. 16, près de Nilan. 17 et 18, halte. Les paschas et les sandjakbegs qui s'étaient portés en avant sont rappelés, l'empereur s'étant décidé à les faire marcher dans une autre direction. 19 et 20, halte. 21, Gœkyourt. Jusqu'au 30, halte.

Mois de mai (silkidé).

1er, 2, 3, halte. 4 (mardi, 1er silkidé), halte. 5, le second écuyer, Houseïnaga, reçoit l'ordre de jeter un pont sur la rivière de Sonab. 6, le defterdar et le kiaya de Roumilie arrivent au camp. Du 7 au 18, halte. 19, on ploie la tente du grand-vizir. 20, Khasskœï; marche forcée. 21, halte; 22, Hanani-Kindi; étape ordinaire, le serasker se sépare de l'empereur et va camper plus loin. 23, halte. 24, Kizilderé; très-peu d'eau. 25, un courier d'Oulamabeg annonce que le schah est parti de Wan, et que son frère Sam-Mirza s'est mis en route pour rendre hommage au Sultan. 26, on traverse le défilé d'Iman-Schah et on campe à Honar; un courrier du beglerbeg de Roumilie annonce l'arrivée d'un ambassadeur français voyageant à sa suite; un autre courrier apporte la nouvelle que le beg d'Amasia, Mohammedbeg, a exterminé les Persans qui s'étaient révoltés dans le sandjak d'Amassia; le beglerbeg d'Anatolie vient rejoindre le camp du Sultan; on trouve beaucoup de serpens. 27, le serasker, grand-vizir, tient le diwan dans lequel les beglerbegs et begs d'Anatolie sont admis au baise-main. 28 et 29 halte. 30, Ghelouné, longue et pénible marche. 31, Basch-Tschinar, courte étape; le chemin est montueux et pierreux; ici est la source de la rivière de Tokouz-Ouloum (des neuf outres); on reçoit un courrier de Souleïman-Pascha, beglerbeg de Bagdad, et de Ghazi-Khan, annonçant que Sam-Mirza se soumet à la Porte, et qu'il a écrit dans ce sens à Ghazi-Khan.

Mois de juin (silhidjé).

1er, château de Kistabii. 2, Seïd-Sadek; étape ordinaire

3 (jeudi, 1er silhidjé), Beg-Yordi; on campe dans des montagnes fort difficiles à traverser. 4, château de Kizildjé; chemin pénible. Du 5 au 10, halte. 11, cérémonie du baise-main à l'occasion du petit Baïram. 12 et 13 halte. 14, on ploie les tentes. 15, Sitaré; station rapprochée. 16, Kil, l'armée côtoie une montagne escarpée; elle y dresse son camp. 17, Khan Kedüghi. 18, Gün dilen. 19, halte. 20, Toukan; longue marche; Oulamabeg rejoint l'armée. 21, Sarudjé-Kamisch, station éloignée; arrivée du maître de cérémonies (Ischikaga), du khan persan, Tadjlü-Khan, qui demande la faveur de pouvoir envoyer un ambassadeur: on fait passer les bagages derrière l'armée, au lieu de les avoir en avant comme on avait fait jusqu'ici. 22, Kardoul, longue marche. 23, Naw, belle route, dans la plaine de Meragha; les crieurs annoncent que l'armée doit se diriger vers Aoudjan. 24, le Padischa prend la résolution de se rendre lui-même à Aoudjan. 25, l'émir qu'Adjloukhan avait envoyé au camp reçoit la permission de repartir. 26, Konkouderé; longue étape. 27, Erwané, marche ordinaire mais difficile. 28, Aghillü yort, très-beau chemin. 29, le serasker campe à Saadabad. 30, Saadabad près de Tebriz. L'armée a mis trois mois (quatre-vingt-onze jours) pour aller de Bagdad à Tebriz; on donne mille aspres de gratification aux troupes régulières, et dans la cavalerie feudataire chacun de ceux qui sont allés à la petite guerre reçoit sur mille aspres de ses revenus une augmentation annuelle de deux cents aspres.

Mois de juillet (moharrem 942).

1er, halte. 2 (vendredi, 1er moharrem 942), arrivée des beglerbegs du Soulkadr et du pays de Roum (Amassia). 3, l'empereur, le serasker et les autres vizirs, se rendent à Tebriz; l'empereur occupe le palais du schah; les vizirs, agas, et Kasim-Pascha font dresser leurs tentes; le serasker habite avec l'empereur au palais de Tebriz. 4, halte; tremblement de terre; arrivée d'un envoyé persan qui avait été retenu à Aoudjan par

Oulamabeg, et ne s'était pas rendu dans le camp, l'empereur étant déjà parti pour Tebriz. Du 5 au 9, halte; l'empereur et le serasker célèbrent les prières du vendredi, dans la mosquée du sultan Hasan; les janissaires et les begs à cheval entourent la mosquée pendant l'office et reconduisent S. M. jusqu'à sa tente. 10, halte. 11, l'empereur tient le diwan; l'envoyé persan baise les mains du grand-vizir; le beg kurde de Schifkat, accusé d'entretenir des intelligences avec les Persans, est décapité avec cinq des siens. 12, halte; le kiaya, fils de Scherefbeg, est exécuté. 13, halte. 14, diwan; plusieurs sandjakbegs sont nommés beglerbegs et admis au baise-main; le Sultan ordonne qu'à l'avenir le beglerbeg de Roumilie siégera seul au diwan à côté des vizirs, que le beglerbeg d'Anatolie ne doit plus prendre place auprès d'eux, sauf le cas où une affaire importante l'y appellerait; il est aussi défendu aux autres beglerbegs de venir s'asseoir à côté des vizirs, et le Sultan ordonne que lorsqu'ils seront admis au diwan, ils se tiendront à l'entrée de la salle. 15, halte. 16, on transporte la tente du grand-vizir à Aoudjan. 17, Aoudjan. 18 et 19, halte. 20, on ploie la tente du grand-vizir. 21, Khan Abbas. 22, Baschsifkünbed; des proclamations instruisent l'armée que le Padischah reconnaît le prince Sam Mirza comme un fils, et qu'il lui donne tout le pays en-deçà du Kizil-Ouzen, dépendant de l'Irak. 23, Yassitschaï. 24, Miané. 25, Kizil-Ouzen; longue marche. 26, Khan Ser Djem. 27, Ohan Nikbaï. 28, Senghan. 29, Sultaniyé. 30, Kaïdar Nebi. 31, Tschoroul; longue marche.

Mois d'août (sâfer).

1er (dimanche, 1er sâfer), Takht Souleïman. 2, Dehné. 3, Derghezin. Du 4 au 6, halte. 7, de Derghezin on se dirige vers Tebriz. 8, Baschsifkünbed. 9, Ali oba djayi. 10, Soudjas. 11, Scheïva. 12, Idj Kerkedé. 13, Nikbaï Khan. 14, Ser Djem Khan. 15, Kaplanli Kedüghi. 16, Yassi Tschaï. 17, Baschsifkünbed. 18, Aoudjan. 19, Djinawan. 20, l'empereur arrive

à Tebriz et campe dans les jardins près de Khiaban. 21, repos. 22, l'empereur quitte son camp, et s'établit dans un jardin près de Scham Ghazan. 23 et 24, halte. 25, le grand-vizir, avec quelques cavaliers, se dirige vers Khiabantschayi, à l'endroit où était assis le dernier camp, et repousse de là les Persans qui s'étaient trop avancés. 26, halte. 27, départ de Tebriz; l'armée s'avance au-delà de Scham Ghazan et va camper près du village de Sourouri. 28, Sofran. 29, après avoir passé à côté de la ville de Merend, l'armée s'arrête dans les prés de Gœkdepé. 30 (lundi, 1er rebioul-ewwel), Karakœï, 31. Khoï.

Mois de septembre (rebioul-ewwel).

1er et 2, halte; l'empereur et le grand-vizir montent à cheval pour aller visiter le tombeau de Schems Tebrizi. 3, cellule de Pir Maza. 4, halte. 5, Soghmen. 6, Karagouderé Baschi. 7, à Ketouk-Kerek, en-deçà de Karagouderé. 8, Newschehr; dans la matinée, le grand-vizir reçoit à cheval la visite des begs et des agas. 9, Bendmahi. 10, Ardjisch. 11, halte. 12 et 13, halte; l'ordre est donné à douze membres de la famille Soulkadr et aux tschaouschs de se porter avec l'artillerie contre Aadildjouwaz. 14, Alibegbaghi, sur la lisière du mont Soubhantaghi. 15, Aadildjouwaz; on apprend que la ville de Bidlis a été prise et occupée par Ghazikiranbeg. 16, halte; Oulama-Pascha envoie un grand nombre de têtes. 18, Akhlath; Oulama reçoit l'ordre de se diriger sur la ville de Wan; la mère de Schemseddin envoie les clefs de la citadelle de Bidlis. Le serasker part dans l'après-midi, et longe la montagne qui s'étend jusqu'à Aadildjouwaz. 20, halte; le serasker entre dans la ville, fait décharger les canons dressés sur les remparts, puis s'en retourne et vient camper à Alibegbaghi. 21, il arrive dans l'après-midi à Ardjisch; les Persans fuient jusqu'à Bendmahi, mais vers le soir ils sont atteints et passés par les armes après un combat de peu de durée. 22, le serasker s'arrête à Alibegbaghi. 23, à Akhlath; de retour de ses excursions, il

vient rejoindre le camp (c'est ici que, pour la première fois, le *Journal* donne au serasker le titre de Sultan). On reçoit la nouvelle qu'Oulama-Pascha, le beglerbeg de Diarbekr, et le segbanbaschi ont rencontré le schah, et qu'ils se battent contre lui. On apprend aussi que trois membres de la famille des anciens princes de Soulkadr ont passé du côté de l'ennemi. 24, Nahman, au bord d'un lac; on y trouve de l'eau fraîche et des chênes. 25, Güzelderé. 26, halte; le serasker-sultan convoque un diwan, auquel assistent le beglerbeg de Diarbekr, Oulama-Pascha, et les autres begs et agas. 27 et 28, halte. 29 (mercredi, 1er rebioul-akhir), et 30, halte.

Mois d'octobre (djemazioul-ewwel).

1er, 2, 3, halte. 4, Bidlis. 5, halte. 6, on campe entre le village de Newhan et celui de Missr. 7, halte. 8, Weïsoul Karni. 9, Mirza tschayï. Du 10 au 13, halte. 14, au bord de l'Euphrate, dans le district de Beschri. Du 15 au 17, halte. 18, Salakhtschayi. 19, Ayar tschayi. 20, Amed. Du 21 au 27, halte. 28 (jeudi, 1er djemazioul-ewwel). Le serasker-sultan campe à Siren. 29 et 30, halte; l'empereur va à la chasse et se rend dans l'après-midi à la forteresse d'Amed. 31, halte.

Mois de novembre (djemazioul-akhir).

Du 1er au 5, halte; l'empereur se rend à la vieille mosquée pour faire la prière du vendredi. 6, halte, diwan. Du 7 au 9, halte. 10, on ploie la tente du grand-vizir. 11, Kizildepé, près de Karabagh. 12, Elmalü, dans le bassin formé par le Karadjatagh. 13, Khadjegün. 14, Aabidin iregi. 15, Adno binari. 16, Roha. 17, halte. 18, Souroudj. 19, on traverse l'Euphrate sur des barques. 20, halte. 21, on campe à Telhala, près d'une source et d'une mosquée. 22, près du tombeau de David. On campe sur les bords de la ri-

vière de Haïlan. 24, Haleb. 25, halte. 26, halte; l'empereur visite la vieille mosquée, la forteresse et les tombeaux. 27 (samedi, 1er djemazioul-akhir). 30, halte.

Mois de décembre (redjeb).

1er, on lève le camp. 2, Ezarit. 3, Amm gœti (Cunnus anus). 4, l'armée arrive au pont sur l'Aassi (Oronte). 5, Antioche. 6, Bakrass taghi. 7, Iskender binari, c'est-à-dire source d'Alexandre. 8, Kendkhani. 9, on campe devant Kourdkoulaghi (oreille de loup), à Ildjak. 10, on dresse le camp sur les bords du Djihan Souyi, près Adana. 11, 12, 13, halte. 14, chasse; le trésor est envoyé en avant de l'armée. 15, le grand-vizir se remet en marche. 16, village de Hassoun. 17, Sarwaschik, aux environs du château de Gülek. 18, on passe devant Badjdan khani. 19, Kazir Sindüghi, c'est-à-dire le camp des infidèles *, et on arrive à Oulou

* Ce nom date des croisades. Comme le *Journal* ne donne que les mouvemens de Souleïman, la défaite d'Iskender Tschelebi et d'Oulama dans les défilés de Kizildjé a été passée sous silence. Les historiens ottomans Djelalzadé, Solakzadé, Ali, Petschewi et autres, conviennent eux-mêmes que l'armée éprouva une perte de dix mille hommes; les histoires contemporaines, telles que la *Storia di Guazzo*, p. 136, et les *Rapports* des ambassadeurs d'Allemagne, la portent à vingt-cinq mille hommes. Il faut probablement choisir un terme moyen entre ces deux évaluations; mais on ne doit ajouter aucune foi à la version qui place cette défaite aux environs de Tebriz, et suivant laquelle plusieurs paschas restèrent parmi les morts. Tebriz s'était rendue sans coup-férir; et Nisangeï Cancellier, désigné dans le nombre de ceux qui auraient perdu la vie sur le champ de bataille, mourut postérieurement à cette époque, et de mort naturelle, sur la route de Tebriz à Bagdad. Les petits ouvrages allemands qui traitent de cette campagne sont : 1o *Die grosse Erlegung des türkischen Heers vom Sophi in Persien beschehen, item die Zal des erschlagenen und gefangenen volks mit benennung aller bassa und nahmhaften sampt der Eroberung der Türken Schatz und der frewlein seiner Weiber oder Frauenzimmers in der edlen*

Kischla, après avoir traversé la montagne. 20, OEnli owa. 21, Tabaghün Akdjé Schehri. 22, Oyük. 23, Koniah Bozouk. 24, Bozouk; l'armée passe devant Ilghun et va dresser son camp à Altountasch. 26 (dimanche, 1er redjeb), Ishaklü. 27, village de Yebaï, dans les montagnes. 28, Seïd-e-Ghazi. 29, Eskischehr. 30, Bozoyouk. 31, Ermeni.

Mois de janvier 1536.

1er, Yenischehr. 2, Nicée. 3, on longe la montagne de Kaziklü, et on va camper au village de Demirenlü, près du *pont de l'Etoile* (Sitaré Kœprüsi). 4, Nicomédie. 5, halte, pour attendre les chameaux qui portent le trésor. 6, Guebizé. 7, halte. 8, l'empereur fait son entrée à Constantinople.

XIV. — PAGE 232.

Ali, XXXIVe récit, raconte qu'Ibrahim, alors qu'il se croyait encore obligé de dissimuler ses véritables sentimens, professait une telle vénération pour le Koran, que toutes les fois qu'on le lui présentait, il le pressait sur ses lèvres et sur son front; mais que depuis la campagne de

Stadt Tauris in Persien aus der italienischen sprach jetzund neu verteutscht. 15 *may* 1535; 2o *Wahrhaftige Anzeig kommend von Constantinopel von dem merklichen Schaden und Niederlage die der türkische Kaiser vom Sophi dem grossen Kœnig in Persien im Janner dies Jar an Leuten, Kamelen und seinen Schatz erlitten hat.* 1535; 3o *Verteutschter Copie eines welschen Schreibens aus Constantinopel den* 13 *novembris inhaltent des Sophi Victori wider den grossen Türken, seine Hauptleute und Volks Gefenkniss der anzal des gewonenen türk. Geschütz, die eroberte Stat und Land u s. w. marz* 1536. On pourrait tout au plus supposer que le combat dont il est ici question fut celui que livra Oulama au schah de Perse, et que mentionne le *Journal* de Souleïman à la date du 23 septembre : tout le reste n'est que pure invention des auteurs européens.

Perse, il entrait en fureur aussitôt qu'on lui offrait ce livre, en criant qu'il en avait déjà un assez grand nombre d'exemplaires.

XV. — Page 232.

Ibn Khallikan raconte, dans le nécrologe de Djâfer, qu'Haroun al-Raschid, sur la question que lui avait adressée un de ses parens, relativement au véritable motif qui avait amené l'exécution de Djâfer, avait répondu : « Si ma chemise le savait, je la déchirerais. » C'est ainsi que Philippe II dit à un des grands de sa cour : « Si ma perruque savait mon secret, je la jetterais au feu. »

XVI. — Page 236.

Eichhorn lui-même, dans son *Histoire des trois derniers siècles,* écrit toujours *Schereddin* au lieu de Khaïreddin, et *Horouk* pour Ouroudj ; il a été induit dans cette erreur par l'ouvrage intitulé : *Nachrichten über den Algierischen Staat* (*Nouvelles sur la régence d'Alger*), Altona 1799. L'auteur ne fait aucune mention du quatrième frère de Khaïreddin, nommé Elias.

XVII. — Page 237.

Outre l'*Extrait des guerres maritimes* imprimé à Constantinople, il existe une double édition des *Commentaires* de Khaïreddin ; la première complète et écrite dans le langage grossier du corsaire, la seconde d'un style plus correct ; on trouve un exemplaire de luxe de la première édition dans la bibliothèque de Barbarini à Rome. Ali, XXVIII[e] récit, donne également le précis des aventures de Khaïreddin, qu'il a puisé en partie dans le poëme d'Yetim Ali Tschelebi, intitulé : *Ledjetoul Ebrar*, c'est-à-dire le *grand flux des justes,* et qui célèbre les hauts faits du corsaire.

XVIII. — Page 242.

Histoire des Guerres maritimes, f. 18, et *Nouvelles sur la régence d'Alger,* p. 623. On y voit figurer un autre Khaïr-eddin de Karamanie, dont il n'est pas fait mention dans les historiens ottomans; il est donc probable que ce nom a été donné par erreur au frère de Barberousse; mais celui-ci s'appelait Ouroudj.

XIX. — Page 246.

J'ai vu sept tableaux de cette *beauté divine:* un dans le Louvre, un second dans la galerie de Crawford, un troisième à Oxford dans Warwick-Castle, deux à Vienne dans la galerie du baron de Puthon, et dans le palais du prince Lubomirsky, un dans la galerie Doria à Rome, et une copie faite de ce dernier pour la marquise d'Achinto.

XX. — Page 246.

Dans l'*Histoire des Guerres maritimes,* Mouleï Hasan est cité par erreur comme le vingtième sultan; le *Nokhbetet-tewarikh* au contraire nomme les vingt-deux, et donne quelques détails sur les actes les plus remarquables de leur règne. La collection des actes vénitiens, dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche, contient des documens précieux sur l'histoire des Beni Hafss et sur leurs relations commerciales avec Venise, savoir : le *Liber blancus,* et les sept volumes in-folio des *Libri dei Patti,* dans lesquels on trouve trois traités conclus entre Venise et les princes de Tunis : les deux premiers sont écrits en latin, le troisième en italien; ces documens méritent d'autant plus d'être cités ici, que leur existence est restée ignorée jusqu'à ce jour et qu'ils offrent un grand intérêt, tant sous le rapport du style que pour les notions qu'ils renferment sur l'histoire du commerce. Les

deux premiers traités furent conclus pendant la période de vingt-trois ans qu'embrasse le règne d'Ebou Sekeria Yahya Ben Abdolwahid, qui s'est donné lui-même le titre d'Emirol Mouminin al-Mortezi, c'est-à-dire prince des Fidèles, l'Elu (*Nokhbetet-tewarikh*). Si on ne connaissait pas déjà le nom de ce prince, il eût été difficile de le reconnaître dans celui d'*Aboabdeles* ou *Boabdeles*, que lui donne le document vénitien. Le premier de ces deux traités, en date de l'an 1251, commence ainsi : « In nomine Dei pii et misericor-» dis. Hæc est pagina bene fortunatæ pacis formatæ inter » Dominum Mirum Boabdilem Soldanum Barbariæ filium » alti et potentis Miri Birzacharium (Ebou Sekeria) bonæ » memoriæ filii alti et potentis ac Sapientis Beaomet filii alti » et potentis ac Sapientis Beni Ebinafes (Ebi Hafss) ex parte » una et inter Magnificum seu inclitum D. Marinum Mau-» rocenum Ducem Venetiarum ex altera per manum vide-» licet Bochomen Gaytum Doane et mandato ejusdem Sol-» dani Miri Boabdile et per manum nobilis ac Sapientis viri » Philippi Juliani Legati ejusdem Domini Marini Maurocini » Ducis Venetiarum, qui ad hæc destinatus fuit. Ab ipso » Domino Duce requirenda seu reformanda pace atque fir-» manda secum usque ad terminum annorum quadraginta » ab incarnationis anno, quo præsens pactum conscriptum » fuit. » (*Libro dei Patti,* vol. II, f. 2). Le *Gaïtus Doane* est le chef de la douane générale. Le second traité, du mois de juin 1271, commence par ces mots : « In nomine Dei pii in » laudem Dei Machometi profetæ humilis super omnes So-» cietates suas Saracenorum. Ista littera est ad renovandam » pacem, quæ erat ligata per præceptum Domini nostri Cha-» liphæ qui se regit cum Deo Miramoni (Emirol Moumi-» nin) Aboabdale (Abdolwahid) Ebnolomara Rasidin (fils des » princes des justes) quem Deus manu teneat in victoria sua » et salvet per suam potentiam et manu teneat benedictio-» nem Dei super Saracenos; et pactum, quod olim fuit fac-» tum usque ad annos quadraginta, quod factum fuit die

» sexta intrante Maaran (Moharrem) anni 649 de Machomet
» cum Venetis renovamus et affirmamus usque ad comple-
» mentum de 40 annis Sarracineschis sicut in alia parte olim
» facta continetur in millesimo, quod recordavimus antea
» pro ampliare eorum voias omnes et pro complere suas
» sperancias ita quod current per proficuum suum prolon-
» gatione scripta in ista chartà. Facta fuit presens charta
» anno di Machomet 669 (1270). » (*Libro dei Patti*, t. II, f. 4). Le troisième traité, daté du 27 décembre 1320, fut conclu avec le douzième prince de la dynastie des Beni Hafss, dont le véritable nom, Eboubekr Ben Yahya al-Montedjib, est écrit *Monsayt*. On trouve dans *la Storia civile e politica* de Mar. Sanuto, t. VI, p. 332, un autre traité du 12 mai 1317, antérieur au dernier. « Turcimanavit Mongabis
» Saracenus, qui consuetus facere interpretationem Tur-
» cimanus Dohanæ. In die Jovis qui Saracenisca lingua vo-
» catur Jullar ann. 717 secundum cursum Saracenorum,
» qui dies concordatur cum die 12 Maji. » Mais il y a dans cette date une erreur, car le 12 mai 1317 correspond au 28 sâfer.

XXI. — PAGE 247.

Mouliassen, comme l'appellent les historiens européens, n'est autre que Mouleï Hasan. Mewla se prononce vulgairement Mouleï parmi les Arabes, et Molla chez les Turcs. Raschid est le même nom qu'Haroun Raschid, dont les Européens ont fait *Rosette* (ville de Rosette en Egypte).

XXII. — PAGE 257.

Voy. Primisser, dans *les Archives pour l'Histoire*, année 1820, t. IV et V. Sagredo, p. 221, est plus véridique touchant la disparition de ces statues, que dans le récit qu'il fait des circonstances de la disgrâce d'Ibrahim, et de sa mort qu'il attribue à la sultane Walidé; celle-ci était morte

avant l'ouverture de la campagne. Sagredo ne se serait probablement pas trompé en accusant la favorite de Souleïman, qui à cette époque exerçait déjà sur lui une grande influence. Le même auteur commet encore une erreur, quand il rapporte à l'année 1525 le renversement de la statue du Lion, circonstance qui avait eu lieu en l'année 1532, avant que les ambassadeurs de Ferdinand fussent arrivés à Constantinople.

LIVRE XXIX.

I. — Page 261.

Kinalizadé; Aschikhasan; ce dernier, dans l'ouvrage duquel se trouve la *Biographie* de Deli Burader, cite le vers que fit ce poëte à l'occasion du mariage d'Ibrahim, et qui lui valut sa disgrâce. « Personne ne sait qui est ici le » maître ou le serviteur, personne ne sait qui préside à ces » fêtes ou qui y joue un rôle. » Deli Burader ne dut son salut qu'à la puissante protection d'Iskender Tschelebi, sans lequel il eût sans doute partagé le sort du poëte Fighani, pendu, d'après les ordres d'Ibrahim, pour l'épigramme qu'il avait faite à propos des statues apportées d'Ofen et placées sur l'Hippodrome.

II. — Page 261.

Une de ces kassides commence par le vers suivant: « Vent » du nord, dis-moi ce que tu fais, et quelle nouvelle tu » apportes? » Kasim-Pascha lui donna huit mille aspres pour la construction de ses bains: Moustafa-Pascha lui en avait promis dix mille; mais il mourut avant d'avoir acquitté sa promesse. Deli Burader composa alors sur le pont que Moustafa-Pascha avait commencé à Andrinople, l'épigraphe

suivante, pour laquelle il reçut cent ducats de la veuve du Sultan : « Dieu avait inspiré à Moustapha l'idée que ce monde est un pont; il a rétabli le pont afin de démontrer clairement cette vérité; car à peine eut-il commencé, qu'il fut enlevé par la mort, c'est pourquoi la rime dit que le pascha a passé le pont. »

III. — Page 262.

Sagredo, liv. IV, pag. 220, accuse Ibrahim d'avoir fait exécuter un noble et un marchand vénitiens, le premier parce qu'il avait fourni à un ambassadeur envoyé par Charles-Quint au roi de Perse Thamasp, des chevaux pour son voyage; mais ce fait ne saurait rien prouver contre la politique d'Ibrahim, si favorable à la république, sous la domination de laquelle se trouvait son pays natal. Si, comme le racontent les historiens vénitiens, les intrigues de Roxelane contribuèrent à la chute d'Ibrahim, on doit supposer qu'elle reporta sur la république, comme l'objet des prédilections d'Ibrahim, une partie de l'animosité qu'elle avait eue contre lui, et que ce fut elle qui fomenta la guerre.

IV. — Page 262.

Paruta, liv. VIII, pag. 570. Laforêt conclut avec Ibrahim le traité d'alliance, daté du mois de février 1536, pendant le séjour d'Younisbeg à Venise; suivant toute probabilité, il n'y eut point, à cette époque, d'autre traité entre la France et la Porte. D'ailleurs Flassan lui-même n'accrédite cette alliance que sur la foi d'autres historiens, qui tous intervertissent l'ordre chronologique : « On n'a point la minute, » dit-il, ou l'instrument original de ce traité qui n'est » connu que par ses effets. » Mais ces effets, c'est-à-dire les ravages exercés sur les côtes de la Pouille, résultaient plutôt de l'état de guerre qui existait encore entre Souleïman

et Charles-Quint, que des stipulations d'un traité d'alliance avec la France.

V. — Page 263.

Les historiens vénitiens et le comte Daru ignorent complètement le but secret de cette mission du drogman de la Porte; mais il est révélé dans les actes des archives de Venise. Voy. *Catologo delle persone spedite a Venezia per parte del gran Signor.* 1536 : 15. *Genaro Janusbeg dragomano per sollecitare a far lega col Re di Francia contro l'Imperatore.*

VI. — Page 264.

Aventures de Doria, dans Gœbel, *pièces relatives à l'histoire de Charles-Quint,* p. 41. Hadji Khalfa, *Histoire des guerres maritimes,* f. 21. Ce dernier rapporte que le beg de l'île de Minorque fut renversé avec son cheval et tué. On lit daus un chapitre ayant pour titre *cause de la lâcheté des infidèles :* « D'après leur doctrine, celui qui pouvait sauver sa vie au prix de sa liberté, et qui néanmoins se faisait tuer, n'entrait pas dans le paradis. » Hadji Khalfa ajoute que Doria fit cette question à un prisonnier : « N'est-il donc pas écrit dans votre loi que celui qui fuit devant un infidèle marche droit à l'enfer, et que celui qui fuit devant deux n'est pas admis au paradis? Notre loi défend de tuer un musulman lorsque nous sommes mille contre un. Votre loi vous en fait un honneur, tandis que la nôtre nous en fait un crime; ainsi le veut le pape, mais, à dire vrai, les soldats ne l'écoutent pas toujours. » Hadji Khalfa dit encore qu'il s'informa lui-même auprès de plusieurs savans chrétiens, s'il y avait quelque chose de vrai dans cette assertion; mais que ceux-ci l'avaient assuré qu'il n'en était rien, qu'André Doria était un homme d'obscure condition, et qui n'avait aucune connaissance des lettres.

VII. — Page 269.

Instrumentum concessionis castri Corfus cum Insulis et pertinentiis ejus. (Libro dei Patti II. fol. 225.)

« In nomine Domini Dei et Salvatoris nostri Jesu Christi
» anno incarnationis ejusdem millesimo ducentesimo sep-
» timo mense Julii, indictione decima Rivoalto. Post con-
» cessam cartam factam eodem suprascripto anno et mense,
» quam vos Domine Petre Ziani Dei gratia Venetiarum Dal-
» matiæ atque Chroatiæ Dux, Domine quarte partis et di-
» midie totius Imperi Romanæ cum judicibus et Sapientibus
» consilii collaudatione populi Venetiarum fecistis nobis
» *Angelo Acotanto, Petro Michaeli, Stephano Fuscareno,*
» *Giberto Camino Octaviano Firmo, Jacobo Sojo, Marino*
» *capiti in collo, Jugolino Staviano et Symoni Bono et Joanni*
» *de Alto* per quam nobis nostrisque heredibus et prohere-
» dibus dedictis, et in perpetuum concessistis castrum quod
» dicitur Corfus cum tota ipsius castri insula et cum aliis in-
» sulis ad ipsius castri ducatum pertinentibus cum omni juris
» integritate et plenitudine rationis, propter quod nos in
» proximo illuc credebimus cum viginti militibus ad usum
» militiæ decenter armatis nobis computatis in numero su-
» prascripto habentibus scutiferos duos pro militum uno
» quoque et hoc facere debemus stipendio nostro ad obti-
» nendum et manutenendum castrum illud ad vestrum et
» successorum vestrorum et fidelitatem. Quo obtento de-
» bemus nos et heredes ac heredes et proheredes nostri in
» perpetuum semper habere ibi pro ipsius castri custodia
» milites viginti computatis ut supra legitur nobis in ipsis
» habentes pro quolibet scutiferos duos. Et quot non est
» semper vivere nobis datum statutum est, ut cum aliquis
» nostrum vel heredum vel proheredum nostrorum deces-
» serit alius heredum vel proheredum nostrorum dilatione
» abjecta institui debet, in ejus loco ut vicem suppleat oc-

» cumbentis. Qui infra spatium anni dimidii venire Venetias
» debet et facere nobis fidelitatem vel successoribus nostris
» et investituram a nobis vel successoribus recipere de ipso
» Castro, nisi per nos vel successores nostros indultum fuerit,
» qui ibi hoc faciat sacramentum nostrorum commissionem
» recipiat ecclesias in pertinentiis nobis concessis positas de-
» bemus habere eo modo quo habebatur temporibus Græ-
» corum Imperatorum. Homines ipsius loci faciemus vobis
» jurare fidelitatem et successoribus vestris et cum juraverint
» nobis jurare illos faciemus salva fidelitate vestra et succes-
» sorum Vestrorum. Et nos omnes et alios in ipsis insulis
» consistentes debemus in suo statu tenere, nihil ab aliquo
» amplius exigentes quam quod facere consueverant tempo-
» ribus Græcorum Imperatorum. Homines Venetiarum in
» toto districtu nostro salvos et securos habere debemus in
» personis et rebus, et sine datione et exactione aliqua eos-
» que manutenere et deffendere in suprascriptis pertinentiis
» nostris contra omnes homines, qui eos vellent offendere
» bona fide. Et si contigerit unum alicui dampnum fieri in
» pertinentiis illis per homines nobis subditos studiosi esse
» debemus ad faciendum quod sua recuperet. Debent autem
» homines Venetiarum potestatem habere victualia extra-
» hendi de omnibus pertinentiis nostris ad differendum in
» Venetias sine contradictione cujusquam et alia mercimo-
» nia ad portandum quocunque voluerint. Amicos Venetia-
» rum debemus habere amicos, et inimicos Venetiarum sicut
» vos inimicos. Cum quibus nullam concordiam nullamque
» treugam facere debemus sine vestro vel successorum ves-
» trorum consensu. Capitaneos vestros et missos vestros et
» successorum vestrorum et galeas vestras et eorum debemus
» recipere honorifice et dare ipsis Capitaneis et galeis vestris
» strinam convenientem. Vos vero vel successores vestros,
» si illuc venire contigerint solempniter cum clero et po-
» polo cruce præcedente suscipere debemus usque ad ripam
» venientes et sequentes vos ad ecclesiam solempni cantico.

» Procurare quoque vos debemus semel, vel bis si volueritis
» et laudes vobis ac successoribus vestris ter in anno. In
» Pascha majori, in festo nativitatis Domini et in majori festo
» majoris Ecclesiæ decantari faciemus. Nullam conspiratio-
» nem, vel institutionem facere debemus in facto mercatio-
» num contra utilitatem et commodum hominum Venetiarum.
» Debemus autem singulis annis in perpetuum in festo Apos-
» tolorum Petri et Pauli vestro communi Venetiarum hic in
» Venetiis solvere per nos vel per nostrum missum omni
» contradictione remota manuellatos bonos quingentos. Hæc
» omnia quæ continentur superius debemus facere et ob-
» servare Vobis et successoribus vestris et communi Vene-
» tiarum nos et heredes ac proheredes nostri in perpetuum
» quod attendere et observare juramento astricti tenemur.
» Et sic teneri debent post nos heredes nostri et proheredes.
» Et si non ita fuerit observatum per omnia, omnes posses-
» siones nostras et proprietates terrarum et casarum nostra-
» rum, quas habemus in Venetiis et extra Venetias et ipsam
» arcem Corifus perdere debemus, et ipsa omnia in com-
» mune Vestrum venire debent ad faciendum exinde quid-
» quid ipsi vestro communi placuerit sin contrarietate cu-
» jusquam. Hæc omnia, quæ continentur superius sint in
» commissione nobis facta a vobis ut supra legitur per ca-
» pitula singula ordinate conscripta. Et nos viri omnes præ-
» dicti hæc omnia per capitula singula nos promittimus ser-
» vaturos. Quæ fatemur nos ad Sancta Dei Evangelia jura-
» visse.

» Signum suprascripti Junzolini m. m. hoc f. rog.

» Signum suprascripti Joannis de Ato m. m. hoc. f. rog.

» Ego Angelo Acotanto mea manu subscripsi.

» Ego Petrus Michaeli m. m. scripsi.

» Ego Gibertus Quirino m. m. scripsi.

» Ego Stephanus Turcarenus m. m. scripsi.

» Ego Jacobus Juliano testis subscripsi.

» Ego Simon Bonus m. m. scripsi.

» Ego Jacobus Sojo m. m. scripsi.
» Ego Marinus capite in collo m. m. scripsi.
» Ego Pascalis Mauro Subdiaconus testis subscripsi.
» Hic cadit locus » Signi Notarii. Ego Peternianus de Putheo, Subdiaconus et Notarius complevi » et notavi. »

VIII. — Page 270.

Journal de la septième campagne de Souleïman contre Awlona, en l'année de l'hégire 943 (1537).

Mois de mai (silhidjé).

17 (jeudi, 7 silidjé), le Sultan quitte Constantinople suivi des princes Mohammed et Sélim; on campe à Yarik Burgos. 18, Tschataldjé. 19, Indjighiz. 20, les vizirs et généraux viennent complimenter Souleïman à l'occasion de la fête du Baïram. 21, village de Kostermelü; longue journée de marche. 22, village d'Elwanbeg; étape forcée. 23, Burgos. 24, Baba eskisi. 25, Hafssa. 26, Andrinople; au moment où les habitans sortent en foule de la ville pour aller à la rencontre du Sultan, la foudre tue le porte-drapeau de la corporation des tailleurs. 27, repos; diwan; changemens parmi les sandjakbegs. 28, repos. 29, repos; diwan; Ghazi-Khan est promu à la dignité de beglerbeg du Loristan. 30, repos; il pleut. 31, on plie la tente du Sultan.

Mois de juin (moharrem 944).

1er, on campe vis-à-vis de Tschermen. 2, Kissarlik. 3, Tsch..kiraga Deghirmeni. 4, Keklik; pluie. 5, Khaled tschaïri. 6, Sinanbegkœyi. 7, Philippopolis. 8, halte; diwan; l'ambassadeur du roi Yanousch est admis au baise-main. 9, diwan; le Sultan se remet en marche. 10 (dimanche, 1er moharrem), Tekourbinari, c'est-à-dire la fontaine impériale.

11, l'armée arrive à Bolen, au-delà de Saroukhan Benli, où le débordement des eaux empêche d'asseoir le camp. 12, village de Bana, appartenant aux bains de Kœstendjé ilidjezi. 13, Samakof; marche ordinaire. 14, Saparik Yanasi. 15, Tekfour Binari; on passe dans des voies très-étroites. 16, Kustendili ilidjezi. 17, halte. 18, Owasi. 19, Kokounou pendjé. 20, Tschaschkœyi. 21, Hasanbeg; dans le voisinage de Medjidlükœyi, en-deçà de la ferme. 22, Ouskoub. 23, halte; les begs de Roumilie sont admis au baise-main. 24, halte; pluie. 25, diwan; le Sultan se remet en marche. 26, l'armée s'arrête au-delà de Soulouderbend; courte étape. 27, elle passe le pont sur le Wardar (Axios), près de Kalkandelen, et campe au-dessus d'Youlak. 28, il était convenu de s'arrêter à Karadjova kouri kœyi; mais on force la marche, et on arrive à Kapartschova. 29, l'armée passe le défilé de Boukoubek; forte étape. 30, elle campe dans le voisinage du village de Eregli Kœyi, sur la montagne de Toria Yaïlasi; marche pénible.

Mois de juillet (sâfer).

1er, l'armée passe à côté du village d'Oustrougha, et campe sur les bords d'un lac. 2, halte, diwan. 3, halte. 4, diwan; on ploie la tente du Sultan. 5, Tokouz owasi, en-deçà du pont jeté sur la rivière d'Isch Koumri; il est impossible d'y établir le camp. 6, Babiayi, village situé au milieu d'un défilé. 7, Ilbesșan; de Tokouz à Ilbessan le chemin est très-resserré. 8, halte, grande chasse. 9, Sadik; on s'arrête à l'entrée du défilé sans y pénétrer, faute de pouvoir y trouver des sources. 10 (1er sâfer, un mardi), Barobolin, après avoir traversé plusieurs marais et rivières. 11, près de Komana Kasimbeg; la flotte arrive de Gallipoli à Awlona au bout de trente-six jours. 12, on passe la rivière de Wouwis. 13, Awlona (Valona). 14, halte, diwan. 15, halte. 16, 17, halte, diwan. 18, halte; on ploie la tente du Sultan. 19, l'armée

s'arrête sur la montagne de Berzé. 20, 21 et 22, halte; dans la nuit du dimanche au lundi, Andrea Doria se bat en face de Corfou avec le kapitan Ali Tschelebi, kiaya de Gallipoli, qui perd douze galères. 23, le Sultan ordonne aux troupes de Roumilie de passer à bord de la flotte, et de faire voile vers la Pouille (Pulia). Du 24 au 31, repos.

Mois d'août (rebioul-ewwel).

1er, 2, 3, repos. 4, un tremblement de terre se fait sentir. 5, 6, repos; Loutfi-Pascha revient de la Pouille avec la flotte. 7, repos. Du 8 (mercredi, 1er rebioul-ewwel) jusqu'au 14, repos. L'empereur, qui s'était éloigné d'Awlona, y revient pour envoyer la flotte à Corfou. 15, Khaïreddin-Pascha arrive avec sa flotte devant Awlona. 16, 17, diwan. 18, Loutfi-Pascha fait voile sur Corfou. 19, le Padischah campe près du village de Kodos, pour attendre que Corfou soit soumise. 20, il vient à Neschné, près de l'église de Sarimsaklü. 21, Dependelen. 22, Argyro Kastro, double étape par une pluie battante. 23, Piscopia. 24, l'armée longe le défilé de Kirna, et s'arrête aux environs du village de Nawarindj; défilé d'un accès difficile. 25, Mayos. 26, Konsoupouni, dans le voisinage du port de Kanapoutak. Du 27 au 31, halte.

Mois de septembre (rebioul-akhir).

Du 1er au 6, halte. Le Sultan se décide à ne pas se rendre à Corfou, et il ordonne que l'armée de siége passe de l'île sur le continent. Du 7 (vendredi, 1er rebioul-akhir) au 14, halte. 15, on campe à Malkodjbeg Tschaïri. 16, Radoub. 17, halte et diwan; le defterdar de Roumilie, Yaschlidjé Mohammedbeg, est nommé kiaya des fiefs de Roumilie; le kiaya d'Anatolie, Mahmoud Tschelebi, est promu à la dignité de defterdar de Roumilie; le defterdar d'Anatolie, Tourakhanbeg, passe kiaya d'Anatolie; le lieutenant de police de

Constantinople, Oweïsbeg, devient defterdar d'Anatolie, et le mouteferrika Hasan Tschelebi le remplace dans les fonctions de lieutenant de police de Constantinople. 18, diwan; cérémonie du baise-main. 19, on plie la tente du Sultan. 20, Lahné Kassri; les kadiaskers de Roumilie et d'Anatolie sont destitués. 21, Kirk getschid. 22, village de Kabas. 23, Mamira. 24, Tschadirbendi. 25, Kœrimbeg tschaïri. 26, Aschagha Persepia. 27, Siawat. 28, Monastir. 29 et 30, halte.

Mois d'octobre (djemazioul-ewwel).

1er, halte. 2, Türbeli kœï. 3, Ostrowa. 4, Widana. 5, l'armée s'arrête dans ce village. 6 (samedi, 1er djemazioul-ewwel), on campe sur les bords du Wardar. 7, Selanik. 8, halte. 9, Lankaza ilidjezi. 10, on campe en-deçà d'Enousderbend. 11, Saoudji kœï. 12, Sirouz. 13, Gastoumir. 14, Toghandjiler kœyi. 15, Kawala. 16, Karassou. 17, Karassou Yenidjé. 18, Kouri tschaï. 19, Aghir Khan. 20, Meghri. 21, Feredjik ilidjezi. 22, Feredjik Albi. 23, Dimitoka. 24, on arrive en face de l'île d'Andrinople. 25, Andrinople. 26, halte; sept jours après, 1er novembre, l'empereur fait son entrée à Constantinople.

Journal de la huitième campagne de Souleïman en Moldavie, en l'année 945 *de l'hégire* (1538).

Mois de juillet (sâfer).

9 (jeudi, 11 sâfer), le Padischa part de Constantinople et va camper à Halkali binar. 10, Tschataldjé; marche forcée; mort de la sœur du Sultan, épouse de Moustafa-Pascha. 11, l'armée campe au-delà d'Indjighiz, après une longue marche. 12, Ograschkœyi; on dresse les tentes à l'endroit même où Sélim Ier livra bataille à Bayezid II, son père, et où Sélim mourut plus tard. 13, Karli Koghi; courte étape. 14, Ahmed-

beg Kœyi. 15, Hamzabeg Kœyi. 16, Ouloufedjiler Kœyi. 17, Khass Kœyi. 18, Andrinople. 19 et 20, halte; les begs de Roumilie et d'Anatolie sont admis au baise-main. 21, halte. 22, arrivée du fils du beg de Bassra, Emir Raschid. 23, halte. 24, diwan. 25, on ploie la tente du Sultan. 26, l'armée campe sur les bords de la Toundja. L'ordre est donné au defter emini de se porter à la rencontre de l'empereur avec tous les vizirs jusqu'au village de Tschœlmek Kœyi. 27, Yenidjé Kizilagadj; longue marche. 28 (dimanche, 1er rebioul-ewwel), village de Manssoureler; étape ordinaire. 29, Seraï Kariyé. 30, halte. 31, Begourdjlü.

Mois d'août (rebioul-ewwel).

1er, Agakœyi. 2, Tschaschneghir Kœyi; longue journée de marche; l'armée passe sur plusieurs ponts. 3, Soudjlou Kariyesi, à l'entrée d'un défilé des monts Balkan. 4, on traverse le pont de Mir Aalem, et on campe dans un endroit où le chemin est très-resserré. 5, l'armée arrive sur les bords d'un lac aux environs du village Soultanler; courte étape. 6, près du torrent de Douna. 7, halte; diwan; arrivée d'une députation du voïévode de la Moldavie, Pierre Raresch; les envoyés sont admis au baise-main; Sinan Tschelebi se rend avec des courriers auprès du voïévode pour l'inviter à se présenter en personne devant le Sultan. 8, Karagœz. 9, Babik; longue journée de marche; chemin difficile à travers une forêt. 10, halte. 11, Kawarna. 12, Papaslü. 13, Tatlüdjek. 14, Sudgœli, c'est-à-dire le lac de lait; chemin uni, courte étape. 15, Astrabaghu. 16, Baba Kassaba; c'est là que repose Sari Saltoukdedé. (*Babathagi*, voy. *la Roumilie* de Hadji Khalfa, p. 28 et 29.) 17, Sinan Tschelebi, qui avait été envoyé auprès du voïévode de Moldavie, revient, et annonce que celui-ci refuse de se rendre à l'invitation du Sultan: le Padischa visite le tombeau de Sari Saltoukdedé. 18, les habitans de la ville sont emmenés en esclavage; l'empereur

chasse sur les montagnes de Baba. 19, halte; cependant la tente de l'empereur est transportée plus loin. 20, le village de Kataloui; chemin uni; peu d'eau; la place où l'on dresse le camp est très-resserrée. 21, Isakdji Iskelesi; on jette un pont sur le Danube, et l'armée entre dans la Moldavie. 22, halte; Yahya-Pascha-Oghli de Semendra rejoint le camp. 23, diwan; les begs de Roumilie sont admis au baise-main; Khosrew-Pascha se rend dans la Roumilie; le vizir Mohammed-Pascha reçoit l'ordre de commander l'armée jusqu'à l'arrivée de Roustem-Pascha, beglerbeg d'Anatolie, et l'ancien defterdar Haïder Tschelebi Isakdjidedé, est chargé de la défense du pont jeté sur le Danube. 24, les troupes d'Anatolie passent le pont. 25, on ploie la tente du Sultan. 26, il passe le pont. 27 (mardi, 1er rebioul-akhir); halte. 28, Mehwébaschi. 29, Kizilgœl. 30, halte. 31, l'armée passe le Pruth et campe à Falcsin.

Mois de septembre (rebioul-akhir).

1er, l'armée s'arrête sur les bords du Pruth. 2, 3, halte. 4, village de Sepan. 5, Deghirmenlu kœyi. 6, Boudan Gœli. 7, Kouri Eldji. 8, pont de Wizé. 9, Yassy; arrivée du khan des Tatares. 10, Woiwoda binari. 11, Fermous baghi. 12, Khirmenour kœyi. 13, on campe auprès d'un vieux monastère. 14, Oroschen. 15, Suczawa, capitale de la Moldavie. Du 16 au 21, halte; diwan; la principauté de cette province est donnée au fils de l'ancien voïévode; ordre de commencer la retraite. 22, on quitte Suczawa, et l'armée vient camper à Yandoscha. 23, Agoschan. 24, Ispin. — C'est là que finit le *Journal* de Souleïman. Comme il n'arriva à Constantinople que dans les premiers jours du mois d'avril 1539, il y a dans ce journal une lacune de six mois.

IX. — Page 273.

Petschewi, f. 68, leur donne les noms suivans: Obrow-

adja, Boudak et Dereslak (sans doute Berizlo). Petschewi est celui de tous les historiens ottomans où l'on trouve les notions les plus complètes; il a de plus le mérite d'indiquer les localités avec précision, ayant été sandjakbeg de Kirka qui dépendait primitivement du sandjak de Kliss; mais elle en fut détachée lorsque Woussouli Mohammed prit le gouvernement de cette dernière province. Istuanfi, et, d'après lui, Engel, Schimek et Fessler, racontent la chute de Kliss et de trois autres châteaux-forts à l'époque où l'armée hongroise entra en campagne sous le commandement de Katzianer. Mais ce général ne se mit en marche qu'à la fin du mois d'août, et, si l'on en croit Petschewi et Djelalzadé, Kliss avait été conquise dans les derniers jours du mois de ramazan 943 (mars 1537).

X. — Page 286.

Voici l'épitaphe du tombeau de Pisani, élevé par Nicolò Pisani dans l'église S. Maria dei Frari : « Benedictus Pi- » saurus vir Clar. Imp. Turc. classe altera ex Jonis in Hel- » lespontum fugata altera in Ambracio sinu capta, Leucade » et Cephalonia expugnatis aliisque recuperatis insulis, Nau- » plia obsidione liberata, Nichio sævissimo pirata interfecto, » Divi Martii Procurator creatus pace composita Corcyræ » obiit. » La même église renferme un tombeau érigé à un autre Pisani, évêque de Paphos, avec cette inscription : « Jacobus Pisaurus Paphi Episcopus, qui Turcas bello, se » ipsum pace vincebat ex nobili inter Venetos ad nobiliorem » inter angelos familiam delatus, nobilissimam in illa die » coronam justo judice reddendæ hic situs exspectat, vixit » annos platonicos. Obiit 1547, 19. Cal. ab. »

XI. — Page 287.

La chute d'Ibrahim entraîna celle de son protégé Mohammed-Pascha, gouverneur du Soulkadr; sa place fut donnée à

Roustem-Pascha; les beglerbegs de Damas et d'Amassia, Mohammedbeg et Isa-Pascha, échangèrent entre eux leurs gouvernemens; peu de temps après, Roustem-Pascha fut nommé beglerbeg de Karamanie, et Elias-Pascha gouverneur du Soulkadr. Ferdi, f. 245. Tous ces changemens eurent lieu avant le départ de Souleïman-Pascha pour l'Arabie, et celui de la flotte pour la Pouille, en l'année 1537. Il ne faut pas confondre le vizir destitué Kasim-Pascha avec Kasim-Pascha qui avait dirigé le siége de Napoli. Ali, dans sa *Liste des Vizirs,* f. 294, les distingue parfaitement.

XII. — Page 289.

Cantemir, *Règne de Soliman,* note *ii.* Cet auteur assure avoir lu le diplôme avant que Sobiesky l'eût fait brûler, en l'année 1686. Du reste, on ne doit pas ajouter plus de crédit aux assertions de Cantemir en ce qui concerne l'histoire de la Moldavie, qu'à celles qui regardent l'histoire des Turcs. D'après lui, Bogdan arriva à Ofen en l'année 1529, mais Etienne son fils était mort en 1517; voy. Engel, *Histoire de Moldavie,* p. 164 et 168: « Ces conventions (le diplôme donné par Souleïman à Ofen) furent ponctuellement exécutées de la part des Turcs jusqu'au règne du prince Piere Rares; alors ils lui demandèrent un Harai (Kharadj). » Mais Raresch était déjà en 1529 assis sur le siége ducal, et ce fut à lui et non à son prédécesseur que Souleïman conféra ce diplôme.

XIII. — Page 290.

Djelalzadé, f. 219, et Ali, f. 250, les nomment: Maaschouk Oghlan, fils de Mest Khoun Abdoullah Oghlan, Mourtezi Oghlan Hadji Khalil Oghlan, le Schirinbeg Bababeg, khodja Mamabeg, Hasanbouladbeg, Bipoulouschbeg, Morounbeg, Hadji Alibeg, le beg du Kipdjak, Koutschoukbeg, le beg de Manfout Djanibeg, Ak Babaï Mirza, Ko saat

Mirza, Sélimschahbeg, Ahmedpaschabeg, Ali Hadjibeg, Ibrahimbeg, Tag'halibbeg, Berdghazibeg, Kemalbeg, Nousch Mirza, Ak Koutzchoukbeg (ambassadeur du khan de Khazan, Noukouschbeg, les ambassadeurs d'Abdoullah Yakhschi, Schidakbeg, etc. etc.). Nous avons déjà parlé des Oghlans (garçons de la Porte) dans le livre relatif à l'histoire de Timour, où ils figurent sous le titre d'Aghlens.

XIV. — Page 296.

Sagredo, p. 264. Dans son *Histoire des guerres maritimes*, Hadji Khalfa en exagère le nombre; il compte 80 galères d'Espagne, 72 de Venise, 30 du Pape, 10 de l'ordre de Malte, 50 de la république de Gênes (sous les ordres de Doria), 10 du Portugal; en tout 162 galères, 140 fustes, 300 bâtimens de transport; et somme générale, 600 navires de différentes grandeurs. De son côté, Sagredo porte le nombre des bâtimens qui composaient la flotte de Khaïreddin à 150, au lieu de 122. La description de cette bataille remplit, dans Guazzo, qui l'appelle la *Battaglia del Galeone*, huit pages, depuis la page 234 jusqu'à la page 242.

XV. — Page 299.

L'ouvrage intitulé : *Almanah er-rahmaniyet*, contient sur son administration les distiques dont voici la traduction : « En ces jours, l'Egypte brillait d'un éclat pareil à celui qui colore les joues des amans; le Caire était encore triomphant, tandis qu'aujourd'hui il n'offre que ruines; les hommes y jouissaient d'une grande prospérité et vivaient dans l'abondance. » Le jeu de mots qui fait le mérite de ces vers consiste, en langue arabe, dans la double signification du mot *Kahira*, qui veut dire à la fois, *celle qui venge* et *celle qui triomphe*.

XVI. — Page 300.

Souheïli, f. 55. Le vers cité par cet auteur, et dans lequel

le grand poëte turc, Baki, vante l'aqueduc construit sous le règne de Souleïman, est encore plus difficile à traduire que les distiques arabes dont il est question dans la note précédente. « Lui qui connaît le prix de l'eau, le prix du poignard, fait construire des aqueducs et amener l'eau à travers mille voûtes jusqu'au cœur de la ville. » *Kemer,* en grec καμαρα, signifie à la fois *voûte* et *ceinture,* et c'est à travers mille ceintures (voûtes) que Souleïman conduisait le beau poignard (l'eau) au cœur de la ville.

XVII. — Page 305.

Il suffit de remarquer à quelle date Hadji Khalfa rapporte la mort d'Ayas-Pascha, et la promotion de Loutfi-Pascha, pour bien se convaincre qu'il ne faut consulter ses *Tables chronologiques* qu'avec une extrême circonspection. Loutfi, que son exactitude et sa fidélité distinguent parmi les historiens ottomans les plus dignes de foi, et qui devait être le mieux instruit, quant aux événemens qui eurent lieu pendant son administration comme grand-vizir, désigne le 26 safer (13 juillet); Ferdi, f. 208, se trouve parfaitement d'accord avec lui; Hadji Khalfa fait donc dans ses *Tables chronologiques,* à la liste des grands-vizirs, une erreur manifeste, lorsqu'il dit, p. 176, qu'Ayas-Pascha avait été destitué au mois de silhidjé 944. Cette destitution n'eut lieu que quinze mois plus tard. Le biographe des vizirs, Osman-Efendi, a textuellement reproduit l'inexacte assertion d'Hadji Khalfa. Solakzadé, qui place la mort d'Ayas-Pascha et la nomination de Loutfi-Pascha immédiatement après la défaite de Katzianer, au mois de redjeb 944, se trompe également. Le document turc le plus ancien qui se trouve dans les archives de la maison imp. roy. d'Autriche, est une lettre d'Ayas-Pascha, datée de l'année 1537, et apportée au roi Ferdinand, par Marya Barzizi, en réponse à la lettre que le roi avait adressée au Sultan pour excuser l'assassinat de Louis Gritti.

La devise artistement figurée du sceau du Sultan reproduit ces mots de la tradition : *Kefa bil maouti waïzen,* c'est-à-dire *la mort est le meilleur prédicateur.* Le premier écuyer-tranchant, Ayas-Pascha, était un renégat de Silésie, du nom de Jérôme Essykemer. On trouve, dans les archives de la maison imp. roy. d'Autriche, une lettre de ce renégat adressée à Wolfgang Sauermann à Breslau, dans laquelle il lui écrit à l'occasion de la campagne de Perse : « Que l'empereur marchait contre les Turcs rouges (les Persans) avec une armée forte de cent quarante mille hommes. » Comme Loutfi-Pascha ne fut nommé grand-vizir qu'en 1539, il est impossible que l'anecdote racontée dans *Crusii Turco-Græcia,* p. 156 à 161, sur le moufti Djemali, ait eu lieu en 1536 sous l'administration de Loufti-Pascha. D'ailleurs, l'ordre barbare de détruire toutes les églises chrétiennes est plutôt dans le caractère de Sélim que dans celui de Souleïman, un des souverains ottomans les plus tolérans et les plus humains.

XVIII. — Page 305.

Mouradjea-d'Ohsson, t. IV, p. 351, raconte d'après Hasanbegzadé : « Un jour il alla jusqu'à ordonner qu'une Ma-
» hométane surprise au milieu de ses débauches fût mutilée
» à coups de rasoir dans une partie du corps que la pudeur
» ne permet pas de nommer. L'indécence et la barbarie de
» cette punition révoltèrent tous les esprits. Loutfi-Pascha
» était marié à une Sultane, sœur de son maître. Cette prin-
» cesse indignée lui fit les reproches les plus vifs et les plus
» amers. Ne devais-tu pas, lui dit-elle, respecter la pudeur?
» Comment as-tu pu inventer un supplice aussi cruel et aussi
» flétrissant? Il est fait pour le crime, répondit le vizir, et
» desormais il sera la peine que l'on infligera à toutes celles
» qui se déshonoreront au mépris de la religion et des lois. A
» ces mots la Sultane l'accabla d'injures, et le traita d'impu-

» dent, de barbare, de tyran. Transporté de colère, le mi-
» nistre met la main sur une masse d'armes et se précipite
» sur elle ; aux cris de la Sultane, les filles esclaves et les eu-
» nuques préposés à la garde volent à son secours et chassent
» à coups de poings le vizir de l'appartement de leur maî-
» tresse. Un événement si extraordinaire entraîna la perte de
» Loufti-Pascha. Sulyman blâma hautement sa conduite,
» ordonna sa séparation de la Sultane, le depouilla de sa di-
» gnité, et l'envoya en exil à Demitoca, où il termina ses
» jours. » D'après cela, il est clair que Boissard (*Vitæ et icones Sultanorum Turcicorum*) s'est trompé en faisant sur Loutfi (Lutsis) ce distique :

Quæ tibi cum molli res est pollute cinædo
Cum cubet in thalamis regia nympha tuis.

Dans l'introduction de son histoire ottomane, Loutfi-Pascha donne la liste de ses ouvrages turcs ou arabes; voici les titres de ceux qui sont écrits dans la dernière langue : *Soubdetet mezaïl fil itikadat wel-ibadat*, c'est-à-dire *Choix des questions sur le dogme et le rite; Kitaboul-Kounouz filaataïfir-roumouz fil ehaadis el erbaïn*, c'est-à-dire *le Livre des trésors dans les secrets agréables des quarante traditions*. Loutfi a composé en outre un traité sur *la sincérité des vues d'après lesquelles l'homme agit;* un autre sur *les martyrs et les choses dernières ;* un troisième sur *les qualités des sunnis* (orthodoxes) *et des hérétiques;* un quatrième sur *les exigences de la prière du vendredi ;* un cinquième sur *l'entrée au bain et la coupe des ongles ;* un sixième sur *la perte de la connaissance dans l'agonie;* sur *le repentir et le penitent ;* un septième sur *les animaux de chasse et de sacrifices*, c'est-à-dire, sur les animaux dont la chair est permise ou défendue; un huitième *sur la guérison des malades et l'état des mourans*. Enfin on lui doit un traité sur *les actions des serviteurs*. Parmi les ouvrages que Loutfi-Pascha a écrits en turc, il faut citer 1° *Kitab tenbihoul ghafilin we tekidoul ghafilin*, c'est-à-

dire « Exhortation aux négligens et recommandation aux paresseux ; 2° *Tohfetoul-talibin*, c'est-à-dire « le présent pour ceux qui demandent, » sorte d'homélie ; 3° *Le livre de la vie*, ouvrage polémique ; 4° un traité sur les *questions et réponses* ; 5° *un traité médical ;* 6° *une histoire des Ottomans ;* 7° l'*Histoire de l'invasion de Saltoukdedé du temps des Seldjoukides ;* 8° l'*Assafnamé* ou *instruction pour les vizirs*, en quatre chapitres. J'ai en ma possession ces trois derniers ouvrages fort rares, réunis en un seul volume. Dans son histoire ottomane, Loufti rapporte, immédiatement après les circonstances de sa promotion au grand-vizirat, quelques anecdotes relatives à l'impôt perçu sur les chevaux des courriers, et dont il démontre les abus par des exemples tirés de la campagne de Perse et de celle d'Egypte ; il pousse la sincérité jusqu'à comparer les Turcs, sous ce rapport, avec les Mogols : *We Osmanlü oulak zoulminden Djenghizileré taklid Kibi etmischler idi*, c'est-à-dire « les Ottomans ont pour ainsi dire égalé les Djenghizides en cruauté, quant au service des courriers. » Le témoignage d'Almosnino vient à l'appui des assertions de Loutfi : « Mandando en espezial derogar la lei que ania, de que los Correos y lacayos quando iban à cosas del real servicio pudiesen quitar los cavallos a qualquier caminante, tomando con esto la mano de que à qualquiera que toparan en los desiertos, y despoblados, se le tomavan, dexandolo alli solo, pasando el riesgo que se considera en persona y hazienda. » f. 131.

XIX. — Page 310.

Les hauts faits de Capello dans la guerre contre les Turcs sont attestés par l'épitaphe inscrite sur son tombeau dans l'église de Santa-Maria Formosa, à Venise. « Vincentius Cappellus maritimarum rerum peritissimus et antiquorum laudibus par, triremium onerariarum præfectus ab Henrico VII Britt. Rege insigne donatus, classis legatus V,

» Imp. designatus ter classem deduxit, collapsam nava-
» lem disciplinam restituit, ad Zacinthum. — In Ambracio
» sinu Barbarossam Ottomanicæ classis ducem postridie ad
» internetionem deleturus nisi fata christianis adversa ve-
» tuissent. In Rizonico sinu Castro novo expugnato Divi
» Martii procurator universæ reipublicæ consensu crea-
» tus, in patria moritur totius civitatis mœrore, ætatis 72
» (1542). »

XX. — Page 317.

Les deux documens turcs sont déposés dans les archives de Venise, le premier daté du mois de rebioul-ewwel 947 (juillet 1540), le second du mois de silhidjé 947 (avril 1541). La date du mois de mai 1540, donnée par Daru dans son Histoire de Venise, ne peut donc s'appliquer ni au traité vénitien ni à sa ratification. On trouve dans les archives de la maison Imp. Roy. d'Autriche, parmi les *Scritture turchesche* de l'année 1530 à 1549, les dix pièces d'Etat qui suivent: 1° recommandation de Souleïman au doge de Venise d'entretenir avec la France des relations amicales, 29 schewal 947 (28 février 1540). 2° Lettre de Souleïman au doge, dans laquelle le Sultan l'exhorte de nouveau à continuer ces relations, datée du 1er schewal 948, et remise au doge le 1er avril 1542. 3° Lettre, en forme de ferman, qui enjoint à Venise de restituer les effets pris sur les galères de Barberousse, datée du 1er safer 949, 17 mai 1542. 4° La lettre de récréance de Souleïman pour l'ambassadeur vénitien Jérôme, en réponse à la lettre remise par Younisbeg, datée du 4 octobre 1542. 5° Une lettre en forme de ferman, et portant la même date, dans laquelle Souleïman demande au doge l'extradition d'un esclave qui s'est enfui. 6° Une lettre datée de la même année et dans la même forme, par laquelle Souleïman exige la démolition d'un château nouvellement construit. 7° La lettre de récréance de Souleïman pour le baile Tiepolo, du 6 jan-

vier 1545. 8° Une lettre de Souleïman au doge, relative aux dommages causés aux Vénitiens en Dalmatie, datée de l'an 953 (1546). 9° Lettre annonçant les conquêtes en Perse, datée de Haleb 29 schewal 955 (1548). 10° Lettre en forme de ferman à la Seigneurie, demandant la restitution de trois villages, et datée du mois de schewal 956 (1549).

—

LIVRE XXX.

I. — Page 320.

Les réponses du roi Ferdinand aux lettres de Souleïman datées de Bagdad et Tebriz, ont été citées plus haut. La réponse à la troisième lettre du Sultan, datée de Diarbekr, se trouve dans les archives de la maison Imp. Roy. d'Autriche. (*Litteræ Ferdinandi*, 14 mai 1536, Innspruck) : « Pervenere » ad nos litteræ M. V. in civitate Embde (Amid) datæ per » Mustafa Ciaus Albak. » Le roi félicite Souleïman de son heureux retour à Constantinople, et ajoute qu'il espère bientôt voir arriver « Joannem Mariam de Barzizia comendato- » rem Brixiensem, quem expedivimus gratulandi causa ut » filius patri. »

II. — Page 321.

« Seconda risposta del Gran Signor per bocha del Sgr. Ajas » bacha sopra quello che Johan Marya Barziz dolendosse, che » le prime proposte non esser conforme alle promesse fatte » per il Gran Signor alla Regia Maestà, che al manco il detto » G. Signor si havesse di risolvere che non volendo reinte- » grare pacificamente la Regia Maestà del regno di Ongeria, » che al manco prometesse et fasse consento che detta Maestà » con le forze proprie potesse expellere il Conte Johan Sce- » pusiense foro del detto regno, e se anche il G. Sgr. non

» volesse consentir a questo che Johan Marya Barziz ne sia
» certificato per possersene expeditamente ritornar della
» Regia Maestà per il camino dove era venuto. » C'est là le titre du *Rapport* de l'ambassadeur (Archives de la maison I. R. d'Autriche).

III. — Page 324.

« Cum Tekeli et Szemezei accessissent et nuntium dedis-
» sent de defectione Perenii et aliorum ad Ferdinandum, Sul-
» tanus cum legato Joannis concludit et regnum puero con-
» tulit. » Rapport de l'ambassadeur Lasczky, dans les archives de la maison Imp. Roy. d'Autriche. « Advenit hic Christo-
» phorus Semczcy, ut proderet quatuor castra ac patriam
» Turcis. Heri etiam filius Perenii ingressus est Conclave et
» circumcidetur Adrianopoli : Petrus Voivoda Moldaviensis
» est pollicitus redditurum se castra quæ in Transylvania
» habet. Orator Gallus discessit ad inflammandum bellum,
» magno auxilio fuit Oratoribus Regis Joannis, ut regnum
» puero daretur. » *Rapport* de l'ambassadeur Lasczky, dans les archives de la maison I. R. d'Autriche.

IV. — Page 328.

Ce que dit Ferdi sur cette augmentation de solde s'accorde avec la supposition de Lasczky, que ces troupes avaient été destinées à surveiller le prince gouverneur pendant la campagne du Sultan en Asie : « Non tantum contra Persam quam
» contra filium, ne patri rebellet, quod timebatur. »

V. — Page 329.

« La Rossa poi (Roxelane) che odiava Ibrahim come
» amico de Mustafa primogenito di Solimano nato della
» prima moglie. » Sagredo, l. IV, p. 220. Le rapport de Piero Bragadino, daté de l'année 1526, dans Marini Sanuto, XLI, ne laisse aucun doute que *la Rossa*, dont quel-

ques auteurs font *la Rousse*, n'est autre que la favorite russe.
« A 4 fiol, il primo Mustafa di anni 9 con una donna di na-
» zione Schiavona; sta col fiol nel Seraio, el Sr. non s'im-
» pazza più con lei. Tre altri figlj a con questa altra donna
» di nation *Rossa*, giovine non bella ma grassiada — li ha
» fatto vestimenti per ducati 100 M.; il primo fiol di questa
» si chiama Selim, di anni 6, il secondo Murad di anni 3,
» il terzo Maomet di anno 1, nassete poi la vinuta d'Ibraim
» dal Cairo. Mustafa uomo di gegno, amato dai Janisseri. »

VI. — Page 334.

Voy. Istuanfi, Jovius, t. XL, p. 285, et l'ouvrage intitulé : *Vier wahrhaftige Missiven, eyne der Frauen Isabella Kuniginn Janus nachgelassene Wittib in Ungarn, wie untreulich der Türk und die iren mit ir umgangen; die andere eyne so in der Belagerung bey der Kuniginn im Schloss gewest, wie es mit Ofen vor und nach der Belagerung ergangen; die dritte eynes Ungarn von Gran wie es itz zu Ofen zugeht die vierdt des Türkischen Tyranen an die Sibenbürger aus dem Latein ins Teutsch gebracht anno* 1542. Ce dernier ouvrage, écrit par un des serviteurs d'Isabelle qui formaient l'escorte du jeune prince lorsqu'il fut amené au camp de Souleïman, est précieux à consulter; mais aucun des historiens modernes, pas même Catona, n'en a eu connaissance : les quatre lettres dont il est ici question se trouvent dans les archives de la maison I. R. d'Autriche : *Historemata* et *Diplomata*.

VII. — Page 336.

Istuanfi dit avoir vu le diplôme; il appelle le nischandji *Nisaegi*. Ferdi, f. 354, s'accorde avec lui. Petschewi, f. 78, exprime son étonnement de ce que Djelalzadé, le nischandji, n'ait pas fait mention dans son histoire de cette circonstance. Cependant il dit expressément, f. 219, que le

fils de Yanousch avait été investi d'un sandjak dans la Transylvanie, avec promesse de l'empereur que, lorsqu'il deviendrait majeur, il l'installerait sur le trône de son père. *Erdel wilayetindé sandjaghi houmayoun weriloub, sonra irischoub yarar oldoukda girü babasi yeriné Oungourous Kirallighi tewidjih olounmak üzré mouahadeï Houmayoun scherefsoudour bouldi.* Solakzadé, f. 113, dit la même chose. Katib Mohammed, dans le *Djamioul-tewarikh*, et le *Nokhbetet-tewarikh*, f. 138, parlent également de l'investiture du jeune Sigismond d'un sandjak en Transylvanie. Voyez aussi Loutfi, f. 93.

VIII. — Page 339.

Cette lettre vient après celle d'Ayas-Pascha, en date de l'an 1537, et apportée par l'ambassadeur Marya Barzizi; elle est encore précédée d'un ordre envoyé antérieurement à Mailath, dont il sera question plus bas. Cette lettre est classée, d'après l'ordre chronologique, la troisième parmi les documens turcs du règne de Souleïman qui se trouvent dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche; mais c'est la première qui fut écrite par un sultan ottoman au roi de Hongrie; elle est datée de Constantinople du mois de sâfer 948 (juin 1548). Il existe une autre lettre en italien du drogman de la Porte Younisbeg, datée d'Andrinople du 1er mars 1541, et adressée à Ferdinand. Younisbeg y porte le titre d'*interpreto dell' eccelsa Porta del Gran Signore.* La réponse de Ferdinand, dont le brouillon se trouve dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche, et par laquelle ce prince se plaint de la captivité de Lasczky et demande un sauf-conduit pour un nouvel ambassadeur, est datée du 27 mai 1541.

IX. — Page 345.

Le savant hongrois Kys, qui dédia vingt-trois ans plus tard à l'empereur Maximilien II un récit détaillé sur l'ambassade

de Herberstein et de Salm, avec une description du camp des Turcs, faisait partie de cette ambassade. Son ouvrage est compris dans les *Manuscrits historiques* de la Bibliothèque I. R. d'Autriche, sous le titre : « Exegeticon, hoc est com-
» pendiosa quædam descriptio ad arma sumenda contra effe-
» rum, Barbarum et Christiani nominis hæreditarium hostem
» Tyrannum Thurcam, Divo Maximiliano Secundo electo
» Romanorum Imperatori anno 1564 feliciter dedicatum a hu-
» millimo veterano clientulo autore Petro Litterato Kys Quin-
» que ecclesiensi Pannonio Domini Nicolai Olahi Archiepis-
» copi ecclesiæ Strygoniensis Primatiæ Regiæ Hung. Cæs. lo-
» cumt. familiar. » L'auteur donne sur sa personne et sur ses fonctions d'interprète les notions suivantes : « Eo tunc Domi-
» nus Comes a Salmis videns ob pestilentiam servitorum suo-
» rum penuriam in arce Strygoniensi me et Jeronimum Dwdyth
» alias Schardelath jam dudum defunctum precatus a Reve-
» rend. quondam Dno. Paulo de Warda Archiepiscopo ec-
» clesiæ Strygoniensis Domino meo in interpretem scribam et
» servitorem impetraverat, dumque in eodem campo turcico
» horologium magnum argenteum deauratum Thurcæ per Cæ-
» saream Majestatem missum in medium Janycherorum (Ja-
» nissaires) atque Zwlakorum (Solaks) presentiam attolisse-
» mus, quidam interpres Thurca et intimus Secretarius Im-
» peratoris Thurcarum ex physionomia mea illic me cognoverat
» nomine Petrus Ewzthery, cum quo ante cladem Ludovici
» regis dum puerum tredecim annorum ferme agebam in Gym-
» nasio Quinqueecclesiensi sub uno tyrocinio et præceptore
» conversati atque eruditi fuimus, quum tempore præfatæ in-
» felicis cladis Mochaziensis, quosdam Serenissimi Ludovici
» regis Hungariæ ad vineam parentis mei prope Quinqueec-
» clesias tum profecti ambo fueramus Turci in via publica re-
» gni prope me ceperunt; ego vero Christi propensissima gra-
» tia in densissimis dumetis præceps confugiens conservatus
» eram; in eodem itaque castro turcico, quum cum præfatis
» Dominis oratoribus certis diebus versarer — cum eoque in-

» terprete Thurcico familiariter tamquam cum meo veterano » condiscipulo amicabiliter conversarer in maximo et firmis- » simo secreto Cæsaris Thurcarum campum typum modum et » formam — ad amussim mihi dum bona fide declarasset — » perscribendum curavi. »

X. — Page 345.

Des quatre missives précitées et publiées par le proviseur de Gran, Mustwek, la première est écrite par la reine Isabelle à Severino Bona de Balicze, et datée de Lippa, an 1541. On y lit ce passage : « Wir kœnnen nicht mer bergen, dass wir von » unserer Morgengab nicht mer dann die zwey Geschlœs inne » haben Salmath und die Lippen; das Schloss Chlitzo und » Rikelwar haben wir dem Peter Waiwod in der Moldau wie- » der müssen zustellen, der itzo sein Schloss fordert. Von dem » andern Schloss Dewa haben wir das ganze jar keinen Heller » eingenommen; die drey Geschlœss Thokei, Ragotz und Tata » hat der romisch Kunig innen, Valentinus Tœrœk, so man » Türk Walandt nannt, hat das Schloss Debrecyn, so hat der » Türk unser mit keinem wort nie gedacht. »

XI. — Page 345.

Les plaintes qu'exprima Paulin au sujet du meurtre de l'ambassadeur, immédiatement avant l'affranchissement de Lasczky, ne prouvent point que ce dernier ait réussi à convaincre le Sultan de l'innocence de l'empereur; d'ailleurs Lasczky ne fut pas mis en liberté lors de l'arrivée de Souleïman à Belgrade, comme le prétend Fessler; Jovius dit seulement : « Ex » itinere autem Laschium legatum liberaliter dimisit. » La troisième des quatre missives dont nous avons parlé plus haut, et dans laquelle le proviseur de Gran écrit au baron François de Ravay : « So ist auch H. Hieronymus Ladzky auch wieder » kummen, sagt er habe den türkischen Kaiser 2 tagreis von » Ofen gelassen, und wie er den Tœrœk Walandt auf einem

» roslein umherfüre, er sey angefesselt an Hænden und Füssen
» und werde aber nachts angeschmidt an Ketten. »

XII. — Page 347.

L'auteur des *Nouvelles sur la régence d'Alger*, t. II, p. 662, a déjà relevé l'erreur de Robertson, qui rapporte cette tempête au second jour du débarquement des troupes; la date citée par Guazzo s'accorde parfaitement avec celle que donne Hadji Khalfa dans l'*Histoire des guerres maritimes;* tous deux font mention de cette tempête comme étant survenue dans la nuit du cinquième jour (la flotte arriva le 20 octobre). Seulement Hadji Khalfa se trompe en fixant pour date de l'arrivée de l'armée le 28 djemazioul-akhir, c'est-à-dire le 19 novembre au lieu du 20. Le commentaire de Khaïreddin désigne le 28 djemazioul-akhir, un jeudi, et le jeudi de la semaine qui correspond à cette date se trouve être dans l'année 1541, le 20 octobre. Il y a donc entre ces divers historiens accord quant au jour de la semaine, mais non quant au jour du mois. On lit dans Guazzo, *Storia*, f. 286 : « La seguente notte, qual fu ai 24 ottobre. »

XIII. — Page 349.

L'auteur des *Nouvelles sur la régence d'Alger* reproche à juste titre à Robertson de placer Matafouz à trois journées de marche d'Alger; mais il ignore, ainsi que cet historien, que c'est à Matafouz que la flotte débarqua les troupes, et que Villagagnoni a déterminé d'une manière très-précise la distance qui sépare Alger de ce cap : « Urbs duodecim fere me-
» dia ducta linea millibus abest a promontorio. » La distance en ligne droite était donc de quatre lieues, comme le suppose avec raison l'auteur des *Nouvelles;* car Villagagnoni ajoute : « Sin autem pedibus eatur propter litoris obliquitatem 20 mil-
» lia erant facienda. » Le nom de Matafouz n'est qu'une altération du mot arabe *Tementus;* cette dernière dénomination se trouve reproduite dans l'*Histoire des guerres maritimes*,

f. 27; dans l'*Atlas maritime* de Piri Reïs, on lit sur la carte ces mots écrits par une main étrangère, à côté de la baie formée par ce promontoire : « C'est ici que la flotte des infidèles fut détruite. » Il est singulier que l'auteur des *Nouvelles sur Alger* n'ait pas reconnu Matafouz dans le mot *Temendfouze*, bien que, t. I, p. 113, il cite *Montefuse*, le Matifux des Espagnols.

XIV. — Page 351.

Sagredo, p. 286, donne cette lettre. Les archives de France paraissent contenir aussi peu de documens sur l'ambassade de Pellicier que sur toutes les antérieures et dont il a été question dans le cours de cette histoire; car Flassan lui-même ne cite pas le nom de Pellicier, tandis que Sagredo, p. 284, parle du *Monsignor Pelliciero ordinario ministro*. Voy. encore dans Knolles, t. I, p. 490 : *The sharpe oration of Soliman the Eunuc Bassa to Polinus.*

XV. — Page 351.

Sagredo, p. 287 : « Nella Sabina e in Tivoli. »

XVI. — Page 353.

Outre l'*Histoire des guerres maritimes* et les commentaires de Khaïreddin, le siége de Nissa se trouve aussi mentionné dans l'*Histoire des campagnes de Hongrie*, 1542 et 1543, par Sinantschaousch. Cet auteur fixe le nombre des bâtimens dont se composait la flotte française à douze seulement, savoir : huit galères et quatre grands vaisseaux. Il dit que Khaïreddin avait demandé l'autorisation de ramener à Constantinople la flotte ottomane pour y passer l'hiver, et qu'il l'obtint, par une lettre de Souleïman que lui apporta l'interprète Hasan (*Histoire de Sinan*, f. 186). Le commentaire de Khaïreddin, qu'il dicta, d'après les ordres du Sultan, à Sinantschaousch, finit à l'époque où le siége d'Alger fut levé.

XVII. — Page 356.

Ferdi, f. 360, établit que le premier gouverneur installé par le Sultan à Ofen fut Souleïman-Pascha, d'origine hongroise, et non pas, comme le prétend Wernhar dans Catona, t. XXI, p. 91, Mohammed, le fondateur des bains publics d'Ofen; ce dernier ne vint que plus tard. Le rapport du proviseur de Gran (la troisième des missives précitées) confirme l'assertion de Ferdi : « Der Türk hat zu Ofen Suleïman Bassa » lassen, der zuvor in Babilonien gewest. »

XVIII. — Page 356.

Ferdi, f. 362 et 363. L'excellente histoire de cet auteur s'arrête à l'époque du siége de Pesth et des mutations qui eurent lieu parmi les divers gouverneurs. L'exemplaire de cette histoire, qui fait partie de ma collection, paraît avoir été écrit par un prince du sang, car il finit en ces termes : *Keteboulhou el-fakir Moustafa Ali Osman*, c'est-à-dire *écrit de la main du pauvre Moustafa de la famille d'Osman.*

XIX. — Page 359.

Istuanfi, liv. XV, p. 249. « Duce Jusupho Chiliarcho, qui, » quod bello persico camelis et sarcinariis jumentis præfuisset ». Sagmarius aut Segvanbassa appellabatur. » Cet historien commet ici une grande erreur, car Segbanbaschi signifie littéralement gardien des chiens, et l'officier revêtu de ce grade n'avait point à s'occuper de la conduite des chameaux et des bagages. Fessler fait de ce titre un nom propre : *Jusuph Sagmar*.

XX. — Page 360.

Sinantschaousch, dans son *Histoire de la campagne de Hongrie,* en l'année 1543, f. 20, ajoute un zéro au chiffre déjà exagéré de 80,000. Petschewi, f. 79, celui qui, de tous les histo-

riens, donne le plus de détails sur le siége de Pesth, porte les forces des assiégeans à plus de cent mille hommes, et dit dans un distique qui caractérise le style des Ottomans : *Djoumlé hersekler wc begler we Kiral olan segler,* c'est-à-dire « vinrent alors les ducs, princes et rois, *ces chiens.* » Outre les paschas cités dans Istuanfi comme étant accourus pour secourir Pesth, Petschewi désigne encore le beg de Semendra Doukaghinzadé Mohammed, celui de Poschega, Arslanbeg, fils de Mohammed Yahya-Paschazadé, le beg d'Aladjahissar Bidoukhanbeg et celui de Güstendil, Kizrbeg ; c'est de la bouche du dernier que le père de Petschewi reçut ces notions.

XXI. — Page 362.

La description de cette marche triomphale remplit quinze feuilles dans Sinantschaouch. Le départ du Sultan est fixé par Djelalzadé, f. 244, et Petschewi, f. 80, au 18 moharrem, 23 avril, un lundi. Sinantschaouch écrit pour *on sekizindji* (douze), *on ikindji,* et remplace le lundi par le mercredi, ce qui est une double erreur, en ce que le 12 moharrem (17 avril) correspondait à un mardi.

XXII — Page 365.

Sinantschaousch, f. 56, qui a fait l'historique de cette campagne en sa qualité de témoin oculaire, était chargé de l'inspection des redoutes (*metris*) ; il nomme, comme lui ayant été subordonnés dans ce service, son kapidji-baschi, Mohammed, et le voïévode Keïwan. Les notions que renferme son Histoire suppléent à la lacune du *Journal* de Souleïman, qui, malheureusement, comme nous l'avons remarqué, s'arrête à la huitième campagne de ce prince. Voici, d'après Sinantschaousch, la marche de l'armée jusqu'à Sofia ; elle passa à Schehrkœi, Izor et aux bains chauds, près de Nissa, où elle fit halte pendant deux jours, et d'où elle repartit le 22 sâfer (26 mai) ; puis à Aladjahissar ; traversa le défilé, les rivières de l'Ibre et de la

Morawa ; elle passa ensuite à Banitidjé, Ak Kilissé, Weralia, Hissarlik et Belgrade, où elle s'arrêta trois jours, et d'où elle repartit le 3 rebioul-ewwel (6 juin). En sortant de Belgrade, l'armée longea la rive gauche de la Save, et campa successivement à Morawaczie, Grabocze, Debruze et Kormariczé ; plus loin, elle traversa un pont, et Hadji Mohammedbeg se présenta devant Sabacz avec quatre-vingt treize navires, par ordre du Sultan ; l'armée vint ensuite camper à Sabacz, puis à Mitrovicz. La pluie l'obligea de faire halte ; enfin elle se remit en marche, et passa par Iladjé, Vukovar et Bourkhouwa.

XXIII. — Page 367.

Sinantschaousch, f. 86. Petschewi, f. 81, est d'accord avec lui. Voy. aussi Djelalzadé, f. 247 ; Catona a donc tort d'accuser Stella qui raconte dans le même ordre chronologique la conquête de Fünfkirchen et celle de Siklós : « Ordine præ» postero, quum ante Quinqueecclesias Soclosia Turcis occur» rerit. » (Liv. XXI, p. 303.) Ceci est juste par rapport à la position de ces deux places, mais non pas quant à l'époque où elles furent prises. Du reste, Catona n'a pas observé qu'Istuanfi dit la même chose que Stella. « Ut prius, quam Solimanus » capta Soclosia castra moveret, obliti officii honorisque sui » de turpi ac inhonesta fuga consilia inirent. » (Dans Catona, XXI, p. 310).

XXIV — Page 368.

Petschewi, f. 80, Djelalzadé, f. 249. La meilleure preuve que la date du 14 rebioul-akhir n'est pas exacte, c'est que Djelalzadé et les autres historiens qui ont puisé dans son histoire, tels que Ali, XLI[e] récit, disent, quelques lignes plus bas, qu'il y eut diwan le 8 du même mois, et qu'à ce diwan le Sultan distribua des vêtemens d'honneur et de récompense, pour la conquête de cette forteresse.

XXV — Page 368.

Je n'ai pu reconnaître les deux endroits que Sinantschaousch appelle *Sasalonia* et *Olyikouk;* mais qui devinerait, dans Cantemir, *règne de Soliman*, que les noms de *Liposa, Bezosi, Schoklavass* et *Usturgunbelgrad,* désignent les villes de Valpo, Fünfkirchen, Siklós, Gran et Tata! Cet auteur n'a pas compris non plus que *Beznoi* n'était autre que Bacz, car il dit, note 33: « Il semble qu'au même temps fut prise la ville des Cinq- » Églises. »

XXVI — Page 369.

Jovius l'appelle *Zirmar,* et Fessler (t. VII, p. 623), *Inirsach.* Sinantschaousch, f. 125, fixe à sept mille quintaux le poids de vingt-quatre mille charges de poudre pour les canons; la flotte portait en outre vingt-quatre mille boulets, dix mille pioches et pelles, et cinq mille gros clous.

XXVII. — Page 371.

Sinantschaousch, f. 143, écrit *Remmal;* Canano parle déjà de cet art divinatoire dans le récit du siége de Constantinople par Mourad II, et l'appelle ραμπλια.

XXVIII. — Page 371.

Cette assertion de Jovius (dans Catona, t. XXV, p. 317) qui s'accorde avec celle de Sinantschaousch, est sans doute plus juste que l'assertion de Stella (dans Catona, t. XXI, p. 338), suivant laquelle les Turcs auraient perdu trois mille hommes; mais il est probable que ce chiffre de trois mille a été par erreur écrit au lieu de celui de trois cents. Sinantschaousch cite au nombre des morts le sandjakbeg Bali Djendi Sinan, le beg de Silistra, Sehrimar, le tscheribaschi de Poschega, le senberekdjibaschi, le kilardjibaschi, le kapoukiaya de Malkodjoghli, frère de l'alaïbeg de la Morée, et Sinanbeg, le secrétaire de

Roustem-Pascha ; et parmi les blessés, le baltadji Mohammed-beg, l'alaïbeg de Semendra, et le devin lui-même.

XXIX. — Page 375.

Sinantschaousch, f. 174, met au nombre des morts le chambellan d'Ahmed-Pascha, le porte-drapeau du beg Osmanschah, le voïévode du feu grand-vizir Ayas-Pascha, le kiaya du beg de Karahissar, et parmi les blessés, le baltadji Mohammedbeg et Belal Mohammedbeg.

XXX. — Page 375.

Sinantschaousch et Petschewi donnent pour date au premier assaut le 27 djemazioul-ewwel (28 août), et au second assaut, le 2 djemazioul-akhir (2 septembre). Sinantschaousch fait seulement erreur quant au jour de la semaine qui se trouvait être un dimanche, comme l'indique Petschewi, et non pas un vendredi. Jovius prenant à tâche de rapporter tous les événemens mémorables du règne de Souleïman au 29 août, anniversaire de la bataille de Mohacz, désigne ce même jour comme celui où fut donné le premier assaut. Petschewi se trompe quand il assure que la ville se rendit immédiatement après.

XXXI. — Page 375.

Petschewi, f. 85. L'écrivain qui voudra tracer l'histoire des villes de Siklós, de Gran et de Stuhlweissenbourg pourra consulter avec fruit le récit fait par Sinantschaousch du siége de ces trois villes; Djelalzadé, Ali, le *Nokbetet-tewarikh*, n'en disent que peu de mots.

XXXII. — Page 377.

Djelalzadé, f. 261. Ali, XLIV[e] récit, f. 256. Solakzadé, f. 114. Les deux premiers fixent au lundi, 8 schâban, la mort du prince : mais le 8 schâban (6 novembre) correspondait, en 1543, à un mardi. Ces mêmes auteurs indiquent le 18 du mois,

un jeudi, comme étant le jour où se firent les funérailles, mais le 18 schâban (16 novembre) était un vendredi.

XXXIII. — Page 377.

Voyage d'Ewlia, et d'après lui *Topographie de Constantinople et du Bosphore,* Pesth 1822, t. I, p. 414. Ewlia, t. I, f. 48, dit que le corps du scheïkh Ali Tabl (Ali-le-Tambour), tambour d'Eyoub, reposait dans la cour de cette mosquée sous un platane.

XXXIV. — Page 383.

Ces douze sandjaks étaient alors, Ofen, Gran, Stuhlweissenbourg, Mohacz, Fünfkirchen, Siklós, Neograd, Hatwan, Szexard, Wessprim, Szegedin, Schimontornya ; à ces sandjaks furent ajoutées les villes d'Esclavonie, Poschega et Semendra, toute la Syrmie, ainsi que Wouldjterin en Servie. (Voy. l'aperçu statistique qui se trouve au commencement de l'*Histoire* de Djelalzadé.) Ce fut sous le règne de Mourad III et Mohammed III, que Szigeth, Kanischa, Erlau et Raab, furent incorporées au nouveau royaume. Le Banat et une partie de la Transylvanie formèrent un gouvernement distinct (celui de Temeswar), comme la Bosnie qui était composée des sandjaks de Zwornik, Bosnia, Kirka, Kliss et Hersek. Voy. *Géographie de la Hongrie,* par Hadji Khalfa.

XXXV. — Page 385.

« Alli 18 (Octobre 1546) passato mandò (Solyman) in San-
» zachat di Caramania, che vol dir Cilicia, il secondo figliuolo
» di questa Sultana chiamato Beyezeth, et retien appresso di se
» il terzo solo chiamato Gienger (Djihanghir), e gobbo et
» come dicono di natura ingenioso e faceto. » *Rapport* de Veltwyck, daté de Constantinople, 5 novembre 1546, dans les Archives de la maison imp. roy. d'Autriche. On lit encore dans le *Rapport* de l'ambassadeur vénitien, daté du 6 octobre 1546,

qui fait partie des mêmes Archives : « Li giorni passati manato » di questa vita il Signor di Bogdania, in loco del quale investito il magior filio ; il terzo giorno Sultan Bajezid uscito fuori » di Costantinopoli per andar al suo Sangiac in Caramania in » una città detta Cogna presso Scandaloro ; sono stati dati » 20 gordone (bourses) di zechini a 10,000 per gordone. » Ce passage est curieux non-seulement sous le rapport historique, mais aussi quant aux notions géographiques qu'il contient ; car il place Scandaloro dans le voisinage de Koniah, et il serait dans ce cas impossible de supposer que Scandaloro fût la même ville que Iskenderoun ou Alexandretta.

XXXVI. — Page 386.

Le Selimnamé d'Oussouli, f. 14 à 17. Ces trois princesses s'appelaient Esma-Sultane, Gewher-Sultane et Schah-Sultane. Oussouli, fils d'un sipahi, faisait partie du corps des oulémas, et avait en cette qualité accompagné le prince Sélim à Koniah.

XXXVII. — Page 387.

Ali, dans sa *Notice* de Roustem-Pascha, et Osman-Efendi, dans la *Biographie des vizirs*, racontent qu'à l'époque où Souleïman songeait à donner à Roustem sa fille en mariage, les ennemis du vizir répandirent le bruit qu'il avait la cuisse attaquée de la lèpre. Pour se convaincre de la vérité, Souleïman introduisit parmi les gens de la maison de Roustem un fidèle serviteur du harem ; celui-ci ayant une fois aperçu, sur les vêtemens du vizir, un pou (ce qui, d'après la croyance des Ottomans, ne pouvait avoir lieu en cas de lèpre), s'écria : « Dieu soit loué pour ce pou qui prouve ta pureté, et te rend digne de devenir gendre du Sultan ! » La biographie des vizirs renferme à ce sujet les vers qui suivent :

Olidjak bir kischinün kawi talii yar
Kehlesi dakhi mahallindé anün isché yarar.

« Celui que doit favoriser la fortune trouvera un pou à l'heure propice. »

XXXVIII. — Page 387.

Loutfi, Hasan Tschelebi, *Biographies des poëtes,* et le rhéteur de Brousa, f. 116. Ce dernier cite les vers que Ramazanzadé composa ou prononça à cette occasion : « L'orfèvre seul sait ce que valent les pierres précieuses, tandis que d'autres les prennent pour du verre. Il ne faut pas parler aux sots de vertu, car ils ne peuvent l'apprécier. » Il paraît que ce sont les mêmes vers que Ramazanzadé composa sur le mépris qu'affectait Roustem-Pascha pour les poëtes, et dont parle Osman-Efendi dans ses Biographies. Le rhéteur de Brousa, dans *les Biographies des savans de Brousa*, dit, en s'appuyant sur les *Biographies des poëtes* par Hasan, que les vers suivans fort célèbres appartiennent également à l'auteur du *Houmayounnamé :*

Gœrmesem bir dem gham derdnak eïler beni
Ghaïrilé gœsem eger, ghaïret helak eïler beni.

« Si je ne dois plus te voir, c'en est fait de moi; la jalousie me tuera dès que je te verrai avec d'autres que moi. »

XXXIX. — Page 389.

« Plenipotentia pro Odoardo Cataneo Portugalliæ oratore et » Hieronymo Adurno Præposito ecclesiæ Agrensis Internun- » tio nostro nobis dilectis, quos ad tractandum ac agendum » cum Serenissimo et Potentissimo Principe Domino Soli- » mano Turcarum Imperatore ordinavimus et deputavimus. » Vienne, 29 décembre 1544. Adurno étant mort à Andrinople en l'année 1545, l'erreur d'Istuanfi, que du reste Catona (XXI, p. 533) a relevée, est suffisamment prouvée; à l'en croire, Adurno ne serait allé à Constantinople qu'en l'année 1547. Adurno est le premier qui se soit rendu à la Porte avec le titre d'internonce.

XL. — Page 393.

Younisbeg lui raconte les motifs du départ d'Aramont : « Hora ho inteso meglio la causa di l'andata d'Aramont da Ju- » nusbeg, la qual è in effetto, che Mr. Monluc ha inpedito » nella corte, che Aramont non habbi avuto ne lettere ne avisi » d'inportanza et sono stati questi Signori in tanta colera per » questo, che il ditto Aramont ne ha avuto a patir molti re- » chiochi et dicono chiaramente, che si mostra ben che non e » homo di cervello in la Corte di Francia, poichè per inimi- » citia particolare di dui servitori lassa il Re di Francia di avi- » sare un suo principal amico e favorito; hora Mr. Aramont » per ruinar il Monluc lettere di credenza dal Turcho et com- » mandamento di bocha da Rustanbassa, ch'el debbi dire al » Re di Francia suo Sgr. che quando il manda simili homini » come Monluc, che li tagli la lingua o la testa, perchè in » effecto l'anno passato furono dette da Monluc cose indegne » tanto del G. Sr. quanto di Rustanbassa. » (*Rapport* de Velt- wyck, du 5 novembre 1545).

XLI. — Page 393.

« Quanto alle cose di Portogal il Turco non vuol intendere » altra risoluzione con il Re, se non gli remetta e quitti li » 3000 centari di specie, quali altre volte il Re ha riceputo » in tributo dal Turcho. » *Rapport* de Veltwick du 5 novem- bre 1545. Après le départ d'Aramont, les ambassadeurs fran- çais qui arrivèrent en l'année 1547 à Constantinople sont, sui- vant les rapports des ambassadeurs vénitiens : 1° *Codignac : Alli* 10 (*Giugno* 1546) *gionse qui Mr. Codognat.* Le même am- bassadeur revint une seconde fois au commencement de l'an- née suivante : *Mr. di Codognado huomo della christianissima Maestà gionse qui in giorni* 25 *da Narenta.* (*Rapport* du 7 jan- vier 1547). 2° *Fumé : Dapoi alli* 28 (juin) *gionto in questo luogo un gentiluomo francese nominato Mr. de Fumé, spedito da S. C. M. à questo Sr. con lettere credenziali, et qual andò*

alli 29 *a visitazione del Bassa* (*Rapport* du 9 juillet 1547). L'ambassadeur Aramont arriva de Raguse le 6 avril 1547, en vingt-quatre jours, et eut le 12 du même mois son audience du Sultan. (*Rapport* du 22 avril 1547). Puis: *M. de Fumé parti li* 29 *Agosto per andar in Italia.* On lit encore dans un autre rapport du 7 juillet, sur l'arrivée d'un Ecossais à Constantinople : *Tristo e scellerato Zuan Burlotto scuoto si è fatto Musulmano.*

XLII. — Page 394.

« Il C. Rogendorf arrivato qua alli 27 di Settembre con un » vento, come se il portasse le cose di tutta Christianità sopra » le spale — si ha slargato primo delle questione, ch'egli ha » con la sua donna, la quale lui fu legiera di cervello culpando » l'Imperatore e la Regina Maria che a torto l'han diffesa, e » che per dispetto si e venuto a metter in grembo di questo » Gran Signore, e che Sua Maestà veda li servici che li potra » far havendo lui tanti castelli in Austria. » C'est à cela que se rapporte la lettre d'intercession du comte Nicolas de Salm au roi Ferdinand, datée du 31 janvier 1547, et dont la copie se trouve dans l'almanach pour l'*Histoire nationale*, p. 140, quatrième année. Le baile de Venise mande à la Seigneurie, sur l'arrivée de Rogendorf : « Gionse in Constantinopoli un » Gentiluomo todescho nominato il Conte Christoforo Rogen- » dorf, Signore per quanto dice di 7 castelli d'Austria, si pre- » sentò a Rostem, il quale lo commandò a Jonusbeg. Ha por- » tato seco denari per la somma di 40,000 zecchini; fu basiar » la man' al Signor alli 10 (Ottobre) una mesa ora, li ha fatto » molto facile la presa di Vienna; » et dans une autre lettre du 5 janvier 1547 : « Questo Conte Rogendorf e venuto anch' » esso qui in Andrinopoli. » Ces divers documens se trouvent dans les Archives de la maison imp. roy. d'Autriche.

XLIII. — Page 398.

La plus grande confusion règne dans toutes les histoires

écrites jusqu'à ce jour, tant par rapport à la date de ce traité que sur sa teneur. Istuanfi, l. XVI, qui donne la date précise du 19 juin, commet une grave erreur en confondant la première mission de Veltwyck avec la seconde, et en plaçant la signature du traité en l'année 1546 au lieu de 1547. Eichhorn, dans son *Histoire des trois derniers siècles* (III, p. 463), fait la même faute. *Le Guide diplomatique* a commis une erreur plus grave encore en indiquant, d'après Struve, l'année 1544. Sagredo approche plus de la vérité lorsqu'il place la ratification au 9 octobre au lieu du 12. Du reste, le document qu'il reproduit est apocryphe, et de plus, sous sa plume, tous les noms deviennent méconnaissables : *Il segretario suo di qualche conto nominato Boslo insieme con Gianos Marchese*, au lieu de *nominato Giusto insieme con Giovanni Malvezzi*. Les ratifications de Charles-Quint et de Ferdinand, dont les copies se trouvent dans la maison I. R. d'Autriche, sont datées la première du 1er août, la seconde du 28 du même mois. Le *Rapport* de l'ambassadeur vénitien fait encore mention d'une ambassade du roi de Pologne, qui arriva dans cette même année : « Questi giorni e giunto un noncio del Re di Polonia per » giustificar alcuni danni e per i confini. »

FIN DES NOTES DU TOME CINQUIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME CINQUIÈME.

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

SE TROUVE ÉGALEMENT :

Bruxelles,	chez P. Meline.
Francfort,	Jügel.
Gênes,	Yves-Gravier.
Florence,	Piatti.
Leipzig,	Brockhauss.
	Bossange père.
Vienne,	Rohrman et Schweigerd.
Varsovie,	E. Glucksberg.
Moscou,	A. Semen.
	Ve Gautier et fils.
	Ch. Urbain et Cie.
Odessa,	J. Sauron.
Constantinople,	J.-B. Dubois.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS

PAR J. DE HAMMER.

OUVRAGE PUISÉ AUX SOURCES LES PLUS AUTHENTIQUES ET RÉDIGÉ SUR DES DOCUMENS
ET DES MANUSCRITS LA PLUPART INCONNUS EN EUROPE;

Traduit de l'Allemand

PAR J.-J. HELLERT;

ACCOMPAGNÉ D'UN ATLAS COMPARÉ DE L'EMPIRE OTTOMAN, CONTENANT 21 CARTES
ET 15 PLANS DE BATAILLES DRESSÉS PAR LE TRADUCTEUR.

TOME SIXIÈME.

DEPUIS LE PREMIER TRAITÉ DE L'AUTRICHE AVEC LA PORTE OTTOMANE,
JUSQU'A LA MORT DE SÉLIM II.

1547 — 1574.

PARIS

BELLIZARD. BARTHÈS, DUFOUR ET LOWELL.
1 *bis*, RUE DE VERNEUIL.

Londres.
BOSSANGE, BARTHÈS ET LOWELL,
14, Great Marlborough Street.

Saint-Pétersbourg.
Fd. BELLIZARD ET Cie, LIBRAIRES,
au Pont-de-Police.

M DCCC XXXVI

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

LIVRE XXXI.

Le grand-vizir Mohammed Sokolli, le moufti Ebousououd et le moufti Elkass Mirza. — Mort du grand-vizir Souleïman-Pascha et de Khosrew-Pascha. — Campagne de Perse. — Prise de Becse, Becskerek, Csanad, Illadia et Lippa. — Siége de Temeswar. — Assassinat de Martinuzzi. — Attaque de Szegedin par les Hongrois et de Wesprim par les Turcs. — Chute de Temeswar et d'autres châteaux hongrois. — Prise de Solnok et siége d'Erlau. — Exécution du prince Moustafa. — Fin de la guerre de Perse. — Négociations de Ferdinand conduites par Verantius, Zay et Busbek. — Changement des princes de la Moldavie et de la Crimée. — Révolte du faux Moustafa.

Dans le livre précédent, nous avons rapidement esquissé les événemens qui se sont accomplis depuis la paix avec Venise jusqu'à l'époque où l'Autriche signa l'aveu de sa faiblesse, en s'obligeant envers la Porte au paiement annuel d'une somme de trente mille ducats. Ces événemens embrassent un laps de temps de sept ans. Il nous reste à donner l'histoire des sept années qui s'écoulèrent entre ce traité si honteux pour

l'Allemagne et celui que la Porte conclut plus tard avec la Perse. La première de ces deux époques contient les campagnes en Hongrie et les négociations de cette puissance auprès de Souleïman ; la seconde renferme les deux expéditions de Perse et celle de Transylvanie. Cette fois encore la mort tragique d'un prince du sang vint jeter un voile de deuil sur la joie qu'on ressentait des victoires des armes ottomanes. Vers le même temps, eurent lieu de nombreux mouvemens administratifs, dont la fréquence eût été en toute autre circonstance alarmante pour l'ordre et la stabilité de l'Etat ; mais l'esprit du gouvernement resta le même, parce qu'il émanait directement du monarque, et malgré les guerres continuelles avec l'étranger, auxquelles se joignirent de funestes querelles à l'intérieur, la puissance ottomane fut consolidée par de sages institutions. L'empire, sous la main créatrice de Souleïman, vit naître tous les genres de mérites : des savans, des généraux et des hommes d'État distingués parurent tour à tour sur la scène; et, à côté de toutes ces gloires, s'élevèrent des mosquées, des écoles, des casernes et des hôpitaux. Au commencement du règne de Souleïman, nous avons donné, avec le portrait du grand-vizir Ibrahim, celui des trois autres vizirs, afin de faire connaître les instrumens dont ce prince se servait pour exécuter ses grands projets; c'est dans le même but que nous ajouterons ici quelques mots sur les hommes les plus marquans qui, depuis lors, eurent pendant de longues années une haute influence sur la constitution et l'administration de l'empire.

Nous avons beaucoup parlé, dans le livre précédent, du grand-vizir Roustem-Pascha; quant aux trois autres vizirs, auxquels d'ailleurs nous reviendrons dans la suite, ils ne sauraient fixer long-temps nos regards. Il n'en est pas de même de deux hommes qui, à dater de l'époque dont nous allons retracer les événemens, furent jusqu'à la fin du règne de Souleïman, et même pendant celui de son fils Sélim, à la tête de la législation et du gouvernement, et se montrèrent les plus fermes appuis de la puissance ottomane. Ces deux hommes d'Etat sont Mohammed Sokolli et Ebousououd el-Amadi; le premier fut par la suite le vainqueur de Szigeth, et occupa la place de grand-vizir sous le règne de trois sultans; le second, en qualité de moufti, fait autorité dans la législation turque, et son nom figure sur les fetwas qui garantirent la légalité des nouvelles institutions féodales, ainsi que sur une foule d'autres. Ebousououd et Sokolli sont, de tous les hauts dignitaires qui se sont succédé dans l'empire depuis Osman, ceux qui ont conservé le plus long-temps leurs fonctions. Ebousououd remplit pendant trente ans la charge de moufti; Mohammed-Sokolli sut pendant quinze ans se maintenir dans le poste dangereux du grand-vizirat [1]. Aucun de ceux qui ont écrit l'histoire ottomane en langue européenne n'a démontré suffisamment la cause qui prolongea la prospérité de l'empire long-temps après

[1] Sokolli, de l'année de l'hégire 972 (1564) à l'année 987 (1579); et Ebousououd, de 952 (1545) à 982 (1574). *Tables chronologiques* de Hadji Khalfa.

la mort de Souleïman, sous le règne de son indigne successeur Sélim, bien que cette cause fût facile à trouver. En effet, la permanence de cet état florissant s'explique par le maintien dans leurs fonctions du grand-vizir Sokolli et du moufti Ebousououd, qui continuèrent l'impulsion donnée par Souleïman à l'empire.

Mohammed le Bosnien, né au château de Sokol, appelé *nid de faucon* à cause de sa position sur un rocher escarpé, avait été élevé parmi les pages du harem. Souleïman le nomma son trésorier, et lui donna, aussitôt après la mort de Khaïreddin-Barberousse, le commandement de la flotte avec le titre de grand-amiral. Quant aux phases ultérieures de sa carrière politique et militaire, nous aurons souvent occasion d'y revenir dans le cours de cette histoire.

Ebousououd el-Amadi, fils du scheïkh Mohammed, se livra d'abord à l'étude des lois, et occupa successivement les places de professeur et de juge. Il exerçait depuis huit ans la haute fonction de juge de l'armée de Roumilie, lorsque Souleïman l'éleva à la plus haute charge législative, celle de moufti ou *scheïkh de l'islamisme.* Auteur de plusieurs traités, Ebousououd a surtout obtenu une grande réputation, comme légiste, par un commentaire sur le Koran, le plus étendu que l'on connaisse, et dans lequel il a fondu les deux grands commentaires de Kazi Beïdhawi et le *Keschaf* de Samakhschari. Le Sultan, après avoir reçu le premier volume de cet ouvrage et en avoir pris connaissance, porta le traitement d'Ebou-

sououd de trois cents aspres par jour (six ducats), auquel il était fixé, à cinq cents aspres (dix ducats), et, sur la présentation du second volume, il l'augmenta encore de cent aspres; ainsi, grâce à son savoir et à ses travaux, le moufti vit doubler ses revenus quotidiens [1]. Ebousououd el-Amadi et Mohammed Sokolli étaient l'un et l'autre d'une taille élevée, et maigres comme Souleïman; tous deux avaient des palais sur le bord de la mer à Südlüdjé [2], port et faubourg de Constantinople, dont le nom (le laiteux) rappelle celui de la *source de lait* (Galakrene) que dans l'origine ce port avait reçu des Byzantins; tous les deux enfin reposent en face de Südlüdjé à côté l'un de l'autre, auprès de la mosquée d'Eyoub, lieu consacré à la vénération des Musulmans par la tombe du porte-étendard du Prophète; Ebousououd est enseveli au milieu de ses enfans, Sokolli sous un dôme construit par l'architecte Sinan [3].

Le moufti Ebousououd, le kapitan-pascha Sokolli et le grand-vizir Roustem étaient à cette époque les trois hommes les plus éminens de l'empire, tant par leur position que par leurs talens. C'est en appelant de tels hommes aux charges les plus importantes que

[1] Ali, dans la *Liste des Oulemas* du règne de Sélim II, f. 374. Almosnino, p. 142, dit, d'accord avec lui : *Le sennalò seiscientos aspros de salario.* Almosnino raconte, au sujet de la visite qu'il fit à Ebousououd, que le savant moufti le reçut avec la plus grande distinction, et qu'il entra avec lui en conversation sur Aristote et Galène.

[2] Südlüdjé. Voyez *Constantinople et le Bosphore*, II, p. 44.

[3] Eyoub, Voyez *Constantinople et le Bosphore*, II, p. 24.

Souleïman montra de nouveau cette qualité d'un grand souverain, qui consiste principalement à choisir des ministres capables, et à les maintenir dans leurs emplois sans jalousie pour la supériorité de leur esprit ou de leur caractère. Souleïman avait naguère destitué un de ses meilleurs généraux, Khosrew-Pacha, ancien gouverneur de Bosnie, ainsi que le vieux grand-vizir Souleïman-Pascha; mais cette destitution avait été provoquée par une dispute inconvenante des deux vizirs dans le diwan. Tous deux ne survécurent pas long-temps à la perte de leurs charges et de leur influence; le dernier cependant, eunuque octogénaire, traîna pendant trois ans encore une vie solitaire à Malgara, tandis que Khosrew, trop faible pour supporter une existence sans pouvoir, y mit un terme en se laissant mourir de faim. Lorsque pour la première fois depuis sa disgrâce il lui prit envie de monter à cheval, et qu'en regardant autour de lui il ne vit ni pages, ni gardes, ni bonnets, ni kaftans brodés d'or, il renonça à l'instant à sa promenade et prit la vie en dégoût : « Mieux vaut rester au lit, s'écria-t-il, que d'être à cheval ainsi. » En disant cela, il ôta son pied de l'étrier, rentra chez lui et se coucha. Les médecins qui voulurent lui donner des médicamens furent renvoyés. « Vous voulez me faire avaler du poison ! » leur dit-il; et depuis il ne prit plus aucune nourriture; huit jours après, il avait cessé d'exister. Le suicide, dont on trouve de fréquens exemples chez les Grecs et les Romains, est un fait presque inouï dans l'histoire des Musulmans, que leur aveugle soumission à la volonté

divine protége ordinairement contre le désespoir. Le grand-vizir Loutfi-Pascha, que le même sort avait frappé naguère, se conduisit à cette occasion avec plus de sagesse : il employa ses loisirs à écrire une histoire de l'empire, dans laquelle il raconte cet événement avec toutes ses circonstances [1].

Ce fut dans l'année 1547 (954), si remarquable par le traité de paix conclu avec Ferdinand de Hongrie et l'empereur Charles-Quint, qu'on vit arriver à Constantinople, en même temps que les ambassadeurs des monarques chrétiens, un envoyé d'un sultan indien, Alaeddin, chargé d'implorer l'assistance de Souleïman contre les Portugais.

L'ambassadeur d'Alaeddin offrit au Sultan des animaux fort rares, des perroquets de couleurs merveilleuses, des épices et des parfums précieux, des baumes, des nègres, et des eunuques parmi lesquels il s'en trouvait un qui ne mangeait que de la chair humaine [2]. Mais un spectacle bien plus imposant que celui du cortége de l'ambassadeur indien fut donné au peuple lors de l'arrivée à Constantinople du prince persan, Elkass Mirza, qui s'était révolté contre son frère, le schah Tahmasp. Elkass, emporté par la crainte d'une juste punition, se réfugia en Europe, en passant par le Deschtkipdjak et la Mer-Noire, et vint chercher protection à la Porte. Le Sultan, voulant lui donner le spectacle d'une entrée solennelle dans l'une de ses

[1] Loutfi, *Histoire*, à l'année 952 (1542), f. 98 et 99.

[2] Ali, XLIVe récit, f. 256. Petschewi, f. 88. Djelalzadé, f. 265. Solakzadé, f. 114. Loutfi, f. 99. Abdoulaziz, f. 160. Le *Raouzatoul-ebrar*, f. 562.

capitales et déployer à ses yeux toutes les magnificences de sa cour, retarda l'audience du prince jusqu'à son retour à Andrinople. Lorsque les différens corps des armuriers, de l'artillerie, des sipahis et des silihdars défilèrent devant le prince, il se leva de son siége, croyant que chaque chef de corps était le Sultan. Il ne lui resta aucun doute lorsqu'il vit apparaître l'aga des janissaires entouré de son brillant état-major. Son erreur se prolongea lorsque le grand-vizir, précédé des trois vizirs et suivi des gens de son palais et des hauts fonctionnaires de l'empire, vint à passer. Le prince fut tellement épuisé par ses agitations continuelles et son admiration sans cesse renaissante à la vue de tant de splendeur et de magnificence, que, lorsqu'à la fin Souleïman lui-même arriva au milieu de l'éclat des casques et des panaches, des bonnets d'or et d'une forêt de lances dorées, il demeura assis presque sans connaissance. Le lendemain, avant l'audience, le Sultan lui fit offrir au diwan un repas splendide, après lequel il lui envoya de nombreux présens, auxquels étaient joints ceux du harem et des vizirs. Les présens du Sultan consistaient surtout en bourses remplies d'or et d'argent, en châles et en étoffes précieuses, en chevaux et mules, et en une nombreuse troupe d'esclaves noirs et blancs. Par une condescendance inouïe, la sultane Khourrem, mère de Sélim, fit remettre au prince des chemises et des tabliers de soie cousus par elle-même. De pareilles richesses prodiguées au *bonnet rouge* (sobriquet que donnaient alors les Turcs aux Persans, à cause de la pointe rouge de

leurs turbans à douze plis) excitèrent les murmures des sunnis zélés qui ne voyaient dans le prince schiite qu'un mécréant damné, peut-être même un traître. Souleïman, lorsqu'on lui rapporta les bruits qui couraient parmi le peuple, se contenta de répondre : « Nous avons fait ce que l'honneur et la dignité de l'empire exigeaient. S'il y a trahison, nous en remettons la punition entre les mains de Dieu, notre seigneur ! [1] » La réception extraordinaire accordée au prince par le Sultan révélait, par son appareil de forces militaires, les dispositions hostiles de la Turquie à l'égard de la Perse, et les présens de la sultane indiquèrent suffisamment que la nouvelle guerre contre ce royaume avait été résolue sur les instigations du harem.

La sultane Khourrem (la joyeuse), Russe de naissance, que des historiens français ont prétendu appartenir à leur nation sous le nom de Roxelane, fut d'abord la concubine favorite, et ensuite la femme légitime de Souleïman. Dix ans avant l'époque dont nous parlons, elle avait déjà miné le crédit du grand-vizir Ibrahim, en le représentant comme secrètement dévoué aux Persans, et appuyant son accusation sur ce qu'il avait refusé à ses troupes le pillage de Tebriz et de Bagdad. Ce fut donc l'arrivée du prince Elkass qui fit éclater une guerre méditée depuis dix ans; le traité récemment conclu avec l'Allemagne en favorisa d'ailleurs l'explosion. L'épouse bien-aimée de Sou-

[1] Petschewi, f. 88.

leïman désirait depuis long-temps une occasion de donner carrière aux talens militaires de son gendre, le grand-vizir Roustem-Pascha; elle souhaitait également l'absence du Sultan, afin que l'aîné de ses trois fils, le prince Sélim, fût appelé à le représenter en Europe. Dès-lors, la guerre contre la Perse étant décidée, Elkass Mirza fut d'avance envoyé à la frontière, accompagné d'Oulama-Pascha, qui fut adjoint au service du prince en qualité de lala (précepteur), et passa à cet effet du gouvernement de Bosnie à celui d'Erzeroum.

Au printemps suivant (1548), Souleïman, pour la onzième fois de sa vie, ouvrit en personne la campagne; il passa d'abord par Seïd-e-Ghazi, Koniah et Siwas [I]; de grands honneurs lui furent rendus dans ces trois villes : à Seïd-e-Ghazi, par son fils Sélim, gouverneur de Magnésie; à Koniah, par le sultan Bayezid, gouverneur de Karamanie; et enfin à Siwas, par le sultan Moustafa, gouverneur du pays de Roum, tous les trois ayant quitté leurs capitales pour recevoir le Sultan à son passage. Avant de partir de Seïd-e-Ghazi, il envoya en Europe le prince Sélim, avec ordre de prendre en son absence les rênes du gouvernement [1]. D'Amassia, on se dirigea sur Erzeroum et Aadildjouwaz, d'où Piri-Pascha, beglerbeg de Karamanie, et Oulama-Pascha, beglerbeg d'Erzeroum, furent détachés pour former le siége de Wan. Dans sa

[1] Ali, XLVe récit. Petschewi, f. 89. Solakzadé. Djelalzadé, f. 268. Abdoul-aziz, f. 122.

marche d'Erzeroum à Aadildjouwaz, Souleïman admit en sa présence Ali-Sultan, fils de Khalil, ancien souverain légitime de Schirwan, qu'il avait fait appeler près de lui pour le confirmer dans son héritage paternel. Khalil-Sultan avait épousé la fille du schah Ismaïl; mais, après la mort de ce dernier, le schah Tahmasp, maître de Schamakhi qu'il avait assiégée pendant sept mois, avait chassé Ali encore mineur, et donné à son propre frère Elkass Mirza le gouvernement de Schirwan. Lors de l'arrivée d'Elkass Mirza à Constantinople, le Sultan renvoya dans ses Etats le jeune Ali, réfugié à Constantinople depuis son expulsion, et le rétablit dans tous ses droits [1]. Sur la demande d'Elkass Mirza, Souleïman, arrivé près des frontières de la Perse, au lieu de marcher sur Wan, se dirigea vers Tebriz, dont le prince persan avait naguère voulu usurper la possession sur son frère. Le Sultan repoussa noblement les conseils vindicatifs d'Elkass Mirza, qui ne tendaient à rien moins qu'à faire un massacre général des habitans, ou à les amener comme colons dans les Etats ottomans. Après avoir conquis tout le territoire situé au sud-ouest de l'Araxe et une partie du Kurdistan persan, Souleïman mit le siége devant Tebriz, dont les habitans se rendirent sans coup-férir. Il ne s'y arrêta que cinq jours, pendant lesquels il fit observer à ses troupes la discipline la plus sévère; puis il revint sur ses pas et marcha sur Wan [2].

[1] Ali, Petschewi, Solakzadé, Djelalzadé, Abdoulaziz.

[2] Ali, Petschewi, Solakzadé, Djelalzadé, Abdoulaziz. Ali dit que la

Vers le milieu du mois d'août (10 redjeb — 16 août 1548), l'armée ottomane ouvrit le siége de Wan; cette place fut bombardée pendant huit jours par la grosse artillerie arrivée d'Erzeroum, et prise le neuvième par suite de l'intelligence qui s'était établie entre Elkass Mirza et les assiégés. Souleïman confia la garde de cette forteresse, la plus importante de celles des frontières persanes, au tscherkesse Iskender-Pascha, ancien defterdar d'Anatolie, et prit ses quartiers d'hiver, la saison avancée le forçant à ajourner toute opération ultérieure [1]. Mais à peine le Sultan eut-il quitté les contrées voisines de la Perse, que Schah Tahmasp s'avança, dévasta les environs d'Aadildjouwaz, de Mousch et d'Akhlath, et dispersa le détachement ottoman chargé de reprendre le fort de Karss. Pour arrêter les effets désastreux de cette petite guerre, Souleïman envoya d'Amid le second vizir Ahmed-Pascha. Ahmed donna le commandement de son avant-garde au brave tscherkesse Osman-Pascha, qui, près de Koumakh, défit les Persans, à l'aide d'un stratagème assez extraordinaire : Osman-Pascha fit rassembler une troupe de chevaux et attacher à leur queue des corbeaux et des corneilles, puis on les poussa pendant la nuit dans le camp des Persans; ceux-ci, croyant déjà les ennemis au milieu d'eux, se jetèrent les uns sur les autres et s'entr'égorgèrent mutuellement. En

discipline fut si rigoureuse « qu'aucune poule n'eut d'œuf cassé, et qu'aucun coq ne put se plaindre. »

[1] Petschewi, f. 90. Solakzadé, f. 115. Ali, XLVe événement, f. 257. Djelalzadé, f. 274.

récompense d'une ruse qui avait si bien réussi, Osman-Pascha fut nommé gouverneur de Haleb [1].

Elkass Mirza, qui dès l'origine n'était pas très-bien vu dans l'armée, obtint la permission de battre le territoire de Kaschan, Koum et Isfahan. Cette incursion aurait pu être fatale pour Tahmasp, car Elkass avait dans ce pays de nombreux partisans; mais on ne lui accorda que quelques sommes d'argent, et, au lieu de troupes régulières, il n'eut pour escorte que des Kurdes et autres aventuriers, rebut de l'armée. Après le départ du prince persan et la fête du Beïram qu'on célébra à Tscholek, Souleïman se dirigea sur Haleb, où il arriva vers la fin de novembre (25 schewal — 26 novembre 1548) [2]; pendant son séjour dans cette ville, il manda près de lui son fils Sultan-Bayezid, gouverneur de Karamanie. Elkass Mirza, qui avait poussé son incursion jusqu'à Isfahan, fit part au Sultan des succès qu'il avait remportés sur son frère, et lui envoya des présens considérables, fruit de ses rapines; parmi les objets offerts par le prince persan à Souleïman, on remarquait surtout des exemplaires du Koran, de la tradition et du Schahnamé, divers ouvrages de poëtes, richement reliés en or, des armes de toutes espèces incrustées de diamans et autres pierres précieuses, de gros morceaux d'ambre et de musc, des balles d'aloës, des sacs remplis de turquoises de Nischabour et de rubis de Bedakhschan, des mousselines de l'Inde, des châles de Cachemire,

[1] Petschewi, Solakzadé, Ali, Djelalzadé.

[2] Petschewi, f. 93. Solakzadé, f. 115. Djelalzadé, f. 277. Ali.

des draps de Perse, des tapis du Khorassan et diverses étoffes de prix [1].

A la même époque, le beglerbeg Aouz Iskender-Pascha fit savoir au Sultan qu'il avait défait le traître Hadji Denboulli, khan de Khoï; d'un autre côté, le vizir Mohammed-Pascha l'informa qu'il avait réduit les rebelles de l'Albanie, qui avaient assailli et tué Mousa, beglerbeg d'Erzeroum, et qu'il leur avait pris sept châteaux [2].

De retour d'une grande chasse dans les environs de Haleb, Souleïman quitta cette place le 5 juin 1549 (10 djemazioul-ewwel); cinq jours plus tard, il congédia son fils Bayezid avec l'ordre de retourner à son poste. Le 3 juillet, le Sultan passa l'Euphrate, et vint camper avec son armée à Almalü, où Elkass Mirza avait aussi été invité à se rendre; mais instruit des intentions de Souleïman à son égard, et voulant éviter également le Sultan et le troisième vizir Mohammed-Pascha qui marchait sur Bagdad, il s'enfuit en toute hâte dans le Kurdistan. Attaqué par la fièvre, il s'arrêta à Tschinar, où il fut surpris par son frère Sohrab et livré aux mains du schah Tahmasp; celui-ci, justement irrité de ses trahisons, le retint prisonnier le reste de sa vie dans un château-fort [3].

Souleïman arriva le 10 septembre (17 schâban) à

1 Djelalzadé, f. 276. Petschewi, f. 93. Ali, f. 258.

2 Djelalzadé, f. 279. Petschewi, f. 92. Ali, f. 258. Ces châteaux sont ceux de Berakan, Niak (dans Petschewi, Bedak), Koïki, Bernak, Koutschouk, Samaghan et Akha.

3 Petschewi, f. 93.

Erzeroum, d'où il envoya en Géorgie son second vizir Ahmed-Pascha. Ahmed soumit en moins de six semaines vingt châteaux, dont les plus remarquables sont Tortoum, Nedjah, Mirakhor, Akdjekalaa, Bengherd et Istertoud [1]. De retour de cette excursion, Ahmed eut l'honneur d'être admis à baiser la main du Sultan, à Tscholek (24 octobre — 2 schewal), et fut, en récompense de ses brillans succès, revêtu d'un kaftan richement brodé d'or. Quinze jours après, l'armée commença à opérer sa retraite, et Souleïman rentra heureusement à Constantinople le 21 décembre 1549 (1er silhidjé 956).

Dans une lettre de victoire envoyée à Ferdinand, Souleïman lui annonce en termes pompeux la conquête de trente-une villes, la destruction de quatorze autres, et la fortification de vingt-huit places jusqu'alors sans défense [2]. Des bulletins semblables furent envoyés au doge de Venise et au roi de Pologne [3]. La lettre adressée à Ferdinand fut portée par l'inter-

[1] Petschewi, f. 94. Djelalzadé, f. 284. Ali, XLVIe récit, f. 258. Solakzadé, f. 116.

[2] Il n'existe de cette lettre qu'une traduction latine parmi les pièces d'État des archives I. R. d'Autriche; cette traduction défigure les noms des villes persanes et les change en ceux de Cosaignan, Tetmas, Nasar, Sakas, Cineuri, Revan, etc.

[3] On trouve, dans la Bibliothèque du prince Czartorisky à Pulawy, une lettre du mois de rebioul-ewwel 956 (avril 1549), traduite en polonais; une autre du mois de ramazan (octobre 1549) et datée de Kara-Amid (Diarbekr), annonce au roi les victoires remportées par le Sultan en Perse, et réclame contre les incursions des Cosaques dans le territoire d'Okzakov. Une troisième lettre du mois de safer 957 (mars 1550) est relative à cette même incursion.

prète Ahmed, renégat allemand dont les parens habitaient Vienne; Souleïman avait fait choix de ce messager dans l'espoir que, né sujet autrichien, il lui serait plus facile de s'instruire des intentions du roi à l'égard de la Transylvanie : on savait que ce dernier négociait à la fois, avec le moine Grégoire, l'incorporation de cette province à la Hongrie et l'éloignement de la reine Isabelle [1].

Le premier paiement des trente mille ducats, regardé comme présent volontaire par Ferdinand, et par Souleïman comme tribut imposé, avait été versé l'année précédente, au trésor du Sultan, par les secrétaires autrichiens Singkmoser et Justi de Argento [2]. En même temps, Deseuffy avait été envoyé pour la troisième fois à Ofen, avec un présent en argent pour le nouveau gouverneur Kasim-Pascha, successeur de Yahya-Paschaoghli, mort depuis peu [3]. Néanmoins le traité de paix fut mal observé; le Persan Welidjan, beg de Stuhlweissenbourg, dévasta avec quatre mille hommes tout le pays entre Raab et Papa. Paul Ratkai et Emeric Teleki, commandant de Papa et de Wessprim, après avoir tiré quelques renforts de la forte-

[1] *Pauli Bornemissæ epistola ad Thom. Nadasd.* Viennæ, 23 M. 1750, ap. Pray ep. proc., t. II, p. 195.

[2] *Ferd. ad Mailat,* Prag., 13 mart. 1549 : *Per eum* (Justi) *et secretarium Singkmoser misimus pecunias annuas ut munus ad manus Ibrahim Bassæ tradat, item Junisbego Rustembassæ et aliis Bassis.* Dans les archives I. R. d'Autriche.

[3] *Ferd. ad Bassam budensem*, 3 nov. 1548 : *Ea quæ nobis per hominem vestrum Huzzeph* (Yousouf) *et fidelem aulicum nostrum Joannem Deseuffy nuntiastis.* Archives de la maison I. R. d'Autriche.

resse de Raab, marchèrent au-devant des Turcs; ils les rencontrèrent à l'entrée de la forêt de Bakon, et, les attaquant aussitôt, ils leur reprirent leurs prisonniers, en firent sur eux six cents, et leur enlevèrent treize étendards. Welidjan lui-même fut blessé et ne s'échappa qu'avec peine [1].

Ce fut en vain que le gouverneur du roi en Hongrie députa Sigismond Posgay et André Tarnockzy à Ofen, pour engager le gouverneur ottoman à mettre un terme à ces continuelles infractions au traité [2]; leurs remontrances ne furent point écoutées. Toutefois des délégués des deux nations se réunirent dans le bourg de Gyœngyœs; c'étaient, du côté des Hongrois, André Tarnoczy, Etienne Nisquei et Antoine Nagvath; et. du côté des Turcs, le derwisch Tschelebi, Mohammed, juge de Gran, et Ali, secrétaire du diwan; mais l'entrevue se termina par des querelles, et peu s'en fallut qu'elle n'amenât de nouvelles violences; l'esprit conciliant du derwisch ne parvint qu'avec peine à comprimer la fureur de ses collègues, et les Hongrois repartirent sans avoir rien obtenu [3]. Un mot imprudent

1 Istuanfi, l. XVI.

2 *Relatio Sigismundi Posgay a Bassa Budensi ad legationem Domini Locumtenentis et capitani generalis, mense februario* 1549, dans Kovachich, *Script. min.*, I, p. 81; — et *Summa relationis Andreæ Tarnocsy a Bassa Budensi ad primam legationem R. M. a.* 1549 *die* 15 *sept. Posonii exposita*, dans Kovachich, I, p. 89. Ensuite, les instructions des deux envoyés aux archives I. R. : 1º *Instructio pro Andrea Tarnoczy capitaneo Nassadistarum*, Pragæ, dd. 25 aug. 1549; 2º *Instructio data Sigismundo Posgay*, 13 mart. 1549.

3 Istuanfi, XVI, éd. de Cologne, p. 291.

échappé à l'empereur devant le renégat Mahmoud, envoyé de la Porte, vint encore réveiller la défiance du Sultan, et confirmer tous ses soupçons à l'égard des affaires de la Transylvanie [1]. Les intrigues du moine George ne cessaient d'inspirer de justes craintes à Isabelle, qui se vit dans la nécessité de réclamer pour son fils l'assistance du Sultan. Celui-ci ordonna à Mahmoud-Tschaousch de se rendre sans délai en Transylvanie, et de communiquer aux trois nations (les Hongrois, Szekliens et Saxons) un ferman par lequel il leur enjoignait en termes menaçans d'éloigner le moine du gouvernement, de le livrer pieds et poings liés à la Porte, et de ne reconnaître désormais d'autre autorité que celle de la reine ou de son fidèle conseiller Petrovich [II].

En même temps Arslanbeg, sandjak de Hatwan et de Colocza, fils du défunt gouverneur d'Ofen, Yahyapaschaoghli Mohammed, reçut du Sultan un arc, des flèches, un sabre et un turban, avec l'ordre de se porter aussitôt sur Erlau [2]. Kasim-Pascha, qui était alors gouverneur d'Ofen [3], dut se tenir prêt à se rendre en Transylvanie pour aller au secours de la reine Isabelle et de son fils, que George obsédait sans cesse en les pressant de céder la couronne à Ferdinand.

[1] *Ad reginam Ahmatus* (Mahmoud), *cui male quædam nuper a rege nostro credita sunt.* (*Epistola Verantii*, 4 octob. 1550, dans Catona, XXI, p. 1098.)

[2] *Verantii Ep. ad Thomam Nadasd*, 15 mai 1550. Il écrit, suivant la prononciation hongroise, *Orozlan* pour *Arslan*. Catona, XXI, p. 1072.

[3] Dans Istuanfi, *Cassonus;* dans Fessler, VII, p. 699, *Kasszum.*

Souleïman, dans une lettre écrite en forme de ferman, exigea la démolition du château de Szolnok comme ayant été construit sur le territoire ottoman [1]. Pendant que ces événemens se passaient en Hongrie, l'envoyé polonais, Nicolas Bohoucz, apporta à Constantinople une lettre de Sigismond-Auguste de Pologne, dans laquelle ce monarque renouvelait au Sultan ses assurances d'amitié, et lui donnait des explications satisfaisantes sur les irruptions de Lazcsky dans les environs d'Oczakov [2]. Ainsi s'écoula l'année 1550, pendant laquelle Souleïman, accompagné du grand-vizir et du moufti [3], posa en présence de toute sa cour les fondemens de la grande mosquée de Constantinople. Ce chef-d'œuvre de l'architecture ottomane porte au plus haut point, dans la grandeur de son style et la richesse de ses détails, le caractère de l'époque la plus florissante de l'empire; la Souleïmaniyé, élevée sur une des sept collines de la ville, appelle de loin les regards du voyageur, tandis que de près elle frappe d'admiration par la délicatesse de son travail.

[1] La lettre de Souleïman en forme de ferman, et datée de silhidjé 957 (décembre 1550), est déposée dans les archives de la maison I. R. d'Autriche.

[2] On trouve, dans la Bibliothèque du prince Czartorisky à Pulawy, fort riche en documens historiques, les lettres qui suivent traduites en polonais et relatives, 1o aux incursions de Lascaky, 1550; 2o au paiement des dettes d'un ambassadeur polonais, 1550; 3o au remboursement d'une somme d'argent prise par Lubomirsky à un juif; 4o à la confirmation du sauf-conduit de l'ambassadeur polonais, et à la promesse de restituer au Polonais Mathias Mioulsky l'argent que des brigands lui avaient enlevé (schewal 958 — octobre 1551).

[3] Ewlia. Hadji Khalfa, *Tables chronologiques*.

L'année suivante (1551), le moine George continua à tromper la vigilance de Souleïman, en lui adressant de faux rapports sur les affaires de Transylvanie. Ainsi, dans le moment même où il négociait avec Ferdinand l'abandon de la Transylvanie et du Banat, il mandait effrontément à Constantinople que tous les bruits répandus sur l'entrée des Allemands dans les Etats de Sigismond Zapolya étaient dénués de tout fondement.

Au mois de juillet, la reine, après avoir remis la couronne de Hongrie entre les mains de Dobó de Ruszka, d'André Báthory et de Laurent Nyári, était sur le point de livrer tout le pays aux commissaires de Ferdinand pour se retirer à Kaschau, lorsque Souleïman écrivit aux Transylvaniens : « Que ne sachant, dans l'incertitude où le laissaient les rapports contradictoires du moine et du pascha d'Ofen, si les Allemands ne s'étaient pas encore mis en marche, ainsi que le prétendait le premier, ou s'ils étaient déjà au cœur du pays, ainsi que le disait le second, il avait ordonné au beglerbeg de Roumilie et à Roustem, pascha de Semendra, de prendre les armes; à Malkodjoghli, sandjak de Widin, de se mettre à la tête des Valaques, et à Mohammedbeg, sandjak de Nikopolis, de prendre le commandement des Moldaves et des Tatares de la Dobroudja [1]. » Cependant le khan de la Crimée s'était mis à la tête de ses Tatares, et le grand-vizir Roustem avait rejoint les corps des janissaires et

[1] Ce sont les Tatares *Deretziler* de Fessler.

des sipahis [1]. Mohammed Sokolli, fils d'un prêtre bosnien, qui cinq ans auparavant avait cédé la dignité de kapitan-pascha à Sinan, frère du grand-vizir Roustem [III], venait d'être nommé beglerbeg de Roumilie. Chargé d'ouvrir la campagne, Mohammedbeg avait établi son camp à Slankamen en attendant qu'Oulama-Pascha, qui de retour de Perse avait repris son ancien gouvernement de Bosnie, eût opéré sa jonction avec lui. A ces forces déjà imposantes devaient encore se réunir le corps d'armée d'Alibeg, les coureurs de Mikhaloghli et les troupes de Kasim-Pascha, gouverneur d'Ofen [2], qui venait d'être destitué et remplacé par Ali-Pascha pour n'avoir pas empêché à temps les Hongrois de fortifier Szolnok.

Lorsque Souleïman eut acquis la certitude de la trahison du moine, de la cession de la Transylvanie à Ferdinand et de l'entrée des troupes d'Autriche dans le royaume, il fit appeler au diwan Malvezzi, ambassadeur de Ferdinand. Malvezzi gagea sa tête qu'il n'y avait rien de vrai dans tout cela; mais, comme il ne pouvait donner des explications satisfaisantes et qu'il se rejetait sur l'insuffisance de ses instructions, il fut enfermé dans la *tour noire* du fort d'Anatolie [3], sur les bords du Bosphore. Ce château, dont la destination était semblable à celle du *château*

[1] *Solimani litteræ ad Transylvanos die 1 jul.* 1551, dans Pray, t. II, p. 118.

[2] Istuanfi, XVII, éd. de Cologne, p. 300.

[3] Et non pas dans les Sept-Tours (comme l'assurent Istuanfi, et, d'après lui, Fessler, vol. VII, p. 719) où périrent à cette époque Valentin Tœrœk et Mailath.

de l'oubli des anciens rois de Perse, et à celle du *puits de sang* des Sept-Tours, fut pendant long-temps la terreur des Hongrois et des Allemands. L'empereur écrivit aussitôt au Sultan pour se plaindre de cette violation du droit des gens; mais Souleïman, dans sa réponse en forme de ferman, établit cette maxime étrange et contraire même aux préceptes de l'islamisme, « que les ambassadeurs répondaient de la parole donnée par leurs maîtres, et qu'en leur qualité d'otages, ils devaient en expier la violation [1]. » En attendant, soixante mille Turcs s'étaient rassemblés à Slankamen sous les ordres de Mohammed Sokolli; mais le général ottoman était aussi abusé par les lettres trompeuses du frère George, qui, grâce à l'intercession de Ferdinand auprès du Pape, échangea peu de temps après son froc contre le chapeau de cardinal. Le beglerbeg ayant témoigné à Martinuzzi son étonnement du retard qu'il mettait à lui rendre hommage par l'envoi d'un député et du tribut arriéré [2], l'astucieux moine lui répondit qu'il ne cessait d'être le fidèle sujet du Sultan, et qu'il s'engageait à payer désormais le tribut avec exactitude; il n'envoya cependant qu'une partie de la somme due. La faute n'en était pas à lui, disait-il, mais à Isabelle et à Petrovich, qui avaient épuisé le pays par les troubles qu'ils y avaient fomentés. On ne devait pas non plus lui faire un crime de l'occupation de Lippa et de Solymos par

[1] Lettre de Souleïman, datée du mois de schewal 958 (septembre 1551); dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche.

[2] *Mehmet epistolæ ad Martinuzzi*, dans Pray, *Ep. procerum*, t. II, p. 282.

les troupes de Bathory. Du reste, il n'avait différé d'accréditer un nouvel agent que parce que le sandjakbeg de Belgrade retenait encore en captivité celui qu'il avait envoyé l'année précédente [1].

Enfin le 7 septembre 1551 (6 ramazan 958), Mohammed, avec son armée d'environ quatre-vingt mille hommes et cinquante canons [2], passa le Danube à Peterwardeïn, et la Theiss près de Titel; le 18 septembre, il prit le château de Becsé, dont la garnison, forte de deux cents hommes, fut passée au fil de l'épée [3]; celle de Becskerek, aussi lâche que son commandant, n'échappa que par la fuite à un sort pareil (21 septembre) [4]. De Becskerek, l'armée se dirigea vers la ville épiscopale de Csanád sur la Marosch, située presqu'à égale distance de Wardeïn et de Szegedin; c'est dans cette ville que le roi Aba fit jadis exécuter cinquante révoltés qu'il avait attirés dans le château par ruse; c'est aussi dans ses murs que fut enterré le roi Vladislas IV, assassiné par les Kumanes. Les Rasciens, à qui était confiée la défense de cette place, passèrent du côté des Turcs après avoir envoyé d'avance dans le camp ennemi leurs femmes et leurs enfans, comme gages d'une fidélité également suspecte à leurs adversaires et à leurs alliés. Les clefs

[1] *Martinuzzi epist. ad beglerbegum Albæ Juliæ 10 sept.*, dans Pray, I, p. 297.

[2] *Commentarii delle guerre di Transylvania del Signor Ascanio Centorio degli Hortensii.* Vinegia, 1565, p. 102. Ounay, contemporain très-estimé.

[3] Istuanfi, l. XVII. Petschewi, f. 94. Djelalzadé, f. 287. Ali, XLVIIe événement, f. 259. — [4] Les mêmes.

de la ville furent rendues par François Ugod [1]. Illadia [2] et une douzaine de châteaux, abandonnés de la même manière par les Rasciens, tombèrent aussi au pouvoir des Turcs [3].

Le margrave George de Brandenbourg, après son mariage avec Béatrix, veuve de Jean Corvin, avait fait entourer de remparts Lippa, sur la Marosch; c'est la première ville où entra la reine douairière Isabelle lorsqu'elle eut quitté Ofen. A l'époque dont nous parlons, le frère George et le général Castaldo en avaient confié le commandement à Johann Pethœ. Lorsque Mohammedbeg s'en approcha, les habitans menacèrent le commandant de la forteresse d'une mort violente s'il ne les protégeait par quelque capitulation; celui-ci, voyant l'impossibilité de se défendre au milieu de l'effervescence des habitans, fit crever les canons, sauter le magasin à poudre, et s'enfuit. Cinq mille sipahis et deux cents janissaires, sous les ordres du Persan Oulama, furent mis en garnison à Lippa [4], et Ahmed Mikhaloghli, avec cent hommes d'infanterie et deux cents beschlüs [5], fut envoyé à Challia.

[1] Les mêmes; et Forgacz, *Commentarii rerum Hungaricarum*, Posonii, 1788. — [2] Forgacz.

[3] Voyez leurs noms dans Istuanfi et Forgacz : Galad, Aracia, Besonico, Nagy Fellak, Egres, Chiallia, Palelesse, Bodorlak, Zadorlaka, Eperieske, Horogszeg, Charkissomlio; Petschewi ajoute encore ceux d'Arad et Paracan.

[4] Istuanfi, l. XVII. Petschewi, Djelalzadé, Solakzadé, Ali.

[5] Les beschlüs sont sans doute connus du lecteur par les dernières négociations échangées entre la Porte et la Russie, et qui avaient pour objet de ramener à leur nombre primitif les gardes-du-corps des princes de la Moldavie et de la Valachie. Istuanfi les appelle des cavaliers : *Qui unico equo stipendia merent.*

Après avoir pris possession de Lippa, Oulama visita l'église élevée par le roi Charles Ier à la mémoire de son oncle l'évêque Louis. En apercevant les orgues, il commanda de les faire jouer devant lui, et parut entendre avec un vif plaisir les sons mélodieux de l'instrument; mais sa férocité ne se déchaîna pas moins contre le savant moine, diacre de cette église, auquel il fit arracher cinq dents sous prétexte qu'il s'obstinait à refuser de découvrir des trésors cachés dans l'édifice [1]. De Lippa, Mohammedbeg se rendit sous les murs de Temeswar: le commandant de cette place, Etienne Losonczy, vaillamment secondé par les braves capitaines espagnol et italien Alphonse Perez et Bernardin Aldana, soutint un siége de quinze jours sans laisser prendre aucun avantage aux Turcs. Au bout de ce temps, la saison trop avancée et l'approche de l'armée de Ferdinand, sous les ordres de Castaldo et du moine Grégoire, contraignirent le beglerbeg de se retirer à Belgrade [IV]. Losonczy se mit à la poursuite de l'ennemi, et rencontrant sur son chemin Kaitas, commandant de Nagylak, il l'attaqua avec impétuosité et le mit en déroute. Kaitas voulut rentrer dans Nagylak; mais le pont-levis n'ayant pas été levé à temps, Losonczy pénétra aussi dans le château qu'il livra aux flammes, après en avoir emmené Kaitas comme prisonnier [2].

Pendant le siége de Temeswar, deux cents cavaliers turcs de Nagylak avaient essayé de s'emparer par

[1] Istuanfi. — [2] *Ibid.*, l. XVII.

surprise du fort de Mako; mais trouvant la garnison trop nombreuse, leur commandant [1] donna l'ordre à un juge du pays d'aller demander des secours à Szegedin; ce juge, au lieu des renforts attendus, amena des heiduques qui, arborant des bannières blanches semblables à celles des Turcs, parvinrent à les tromper, puis tombèrent sur eux sans être reconnus, et les poussèrent dans la Marosch. Le chef ottoman, déjà blessé, ne parvint qu'avec peine à se sauver, lui sixième, dans une barque [2]. François Horvath, surnommé le *grand* (à cause de sa taille), surprit également, avec six cents cavaliers, au sortir d'un banquet nocturne, le commandant turc de Challia [v], qui fut tué par une balle, malgré les efforts généreux du capitaine hongrois, qui l'avait pris dans ses bras pour le sauver [3]. Lorsque Mohammedbeg se fut enfui sur l'autre rive du Danube, l'armée impériale, forte de cent mille hommes, s'avança sur Lippa et en fit le siége.

Avant sa retraite sur Belgrade, le beglerbeg Mohammed avait adressé plusieurs fermans aux trois nations habitant la Transylvanie (les Saxons, les Szekliens et les Hongrois), ainsi qu'aux magistrats de Kronstadt, Hermanstadt et Szász-Sebes, pour les exhorter à garder fidélité au Sultan. Mais ces exhortations venaient trop tard, car déjà long-temps auparavant le moine avait soulevé tout le pays; par ses ordres et d'après

1 Istuanfi le nomme *Canter;* puis sur la feuille suivante, il écrit *Caidares.* Son vrai nom est Kaitas, nom que lui donne aussi Petschewi.

2 Istuanfi, p. 30, éd. de Cologne.

3 Le même, l. XVII, p. 302.

un usage fort ancien, un cavalier, montrant au peuple un sabre et une lance ensanglantés, avait parcouru la campagne et les villes accompagné d'un homme à pied, qui criait : « L'ennemi de la patrie approche, que chaque maison envoie son homme pour nous sauver du danger commun ! [1] » Une autre proclamation, qui fut adressée à l'armée réunie sous les murs de Lippa, promettait au premier qui escaladerait les remparts deux cents ducats de rente et deux cents maisons de paysans, s'il était noble ; s'il était roturier, un titre de noblesse, cent écus et cent maisons.

Depuis le 4 novembre, la ville de Lippa était cernée de trois côtés ; quatre pièces de gros calibre, deux mortiers et deux autres canons, en tout huit pièces composaient l'artillerie des assiégeans [2]. Le 7 novembre, les Espagnols se précipitèrent à l'assaut sans attendre les ordres de leurs chefs. Castaldo et le moine, devenu cardinal depuis quelques jours, se trouvaient à table lorsque l'attaque commença : mais au premier bruit, ils accoururent sur le lieu du combat et se placèrent à la tête de leurs troupes. Les Hongrois étaient commandés par Nadasdy, les Italiens par Pallavicini [3], et les Allemands par Arco. Jean Tœrœk, fils de Valentin, qui avait si misérablement péri dans les Sept-Tours, et Simon Forgacz, firent des prodiges de valeur ; le premier terrassa un Turc d'un grade élevé qui l'avait blessé sept fois ; l'autre, reconnu à son sabre doré, fut retiré de dessous un monceau de ca-

[1] Istuanfi, l. XVII, p. 304. Ascanio Centario, p. 119.

[2] Ascanio Centario, p. 121. — [3] Istuanfi, l. XVII, p. 306.

davres, et rendu à la vie malgré une grande perte de sang occasionée par onze blessures [1]. Enfin, la ville fut prise et livrée au pillage. On commença sur l'heure le siége de la citadelle, dans laquelle Oulama s'était retiré avec les quinze cents hommes qui lui restaient.

Le neuvième jour de ce siége (16 novembre), qui est aussi celui où le beglerbeg de Roumilie abandonna Temeswar, Oulama proposa de rendre Lippa et Csanad, à condition que Castaldo lui accorderait une trève de vingt jours, une libre retraite au bout de ce terme, et un sauf-conduit jusqu'à la frontière. Il n'y avait aucune raison d'accepter ces conditions, car les assiégés, manquant de vivres, étaient déjà réduits à manger des chevaux et des chats : mais l'avis de Martinuzzi l'emporta sur celui de Castaldo et des généraux hongrois qui ne voulaient qu'une reddition pure et simple ; ce moine ambitieux, non content d'avoir échangé son froc contre le chapeau de cardinal, convoitait encore la principauté de Transylvanie. Déjà une lettre du pascha Haïder, dans laquelle celui-ci se disait son *cousin,* lui avait fait espérer sa réconciliation avec la Porte, et le retour des bonnes grâces du Sultan [2]; la promesse plus positive que lui en donnait Oulama dans sa position critique, s'il consentait à sauver la garnison du fort, lui assurait bien mieux encore la réalisation de ses désirs. Il est probable que la demande singulière d'un armistice de vingt jours n'avait été

1 *Francisci Forgacsii Commentarii*, p. 27.

2 *Heydar Pascha epistola ad Martinuzzi in castris ad civitatem Lippam, feria 4 post Fest. Franc.* 1551, dans Pray, I, p. 308.

faite que sur les insinuations de Martinuzzi, intéressé à gagner le temps nécessaire pour recevoir de Constantinople la confirmation de sa rentrée en grâce. S'il n'en est pas ainsi, il est impossible d'imaginer la raison pour laquelle Oulama, réduit à l'extrémité, ne demanda sa retraite que pour une époque aussi éloignée. Ce fut le vendredi 5 décembre 1551, veille de la Saint-Nicolas, et à la faveur d'un beau clair de lune, qu'Oulama sortit de la citadelle avec treize cents hommes abondamment fournis de vivres par le cardinal; à son départ, Oulama lui envoya, en témoignage de sa reconnaissance, une lampe d'or, deux cierges dorés, un châle de Perse richement brodé, quatre chevaux de bataille et un poignard garni de pierres précieuses [1]. Une troupe de Rasciens l'accompagna jusque sur les bords de la Temes, au-delà de Temeswar. Déjà les Turcs se croyaient en sûreté; mais de l'autre côté de la rivière, François Horvath et Melchior Balassa se tenaient en embuscade, cherchant l'occasion de se venger d'une retraite que Martinuzzi avait su ménager aux Ottomans malgré leur opposition. Oulama, averti par le cardinal, marcha en rangs serrés pour être toujours prêt à combattre. Mais à peine les Rasciens l'eurent-ils quitté, qu'Horvath et Balassa, renforcés par Michel Dombay [2] et Ambroise de Nagylak [3], fondirent sur lui. Le combat fut des plus acharnés; Ambroise y fut tué, et Balassa

[1] Istuanfi, p. 318. Forgacz, p. 29.
[2] Forgacz l'appelle *Michel Dobay*; Istuanfi, *Dombay*.
[3] Istuanfi écrit *Naglac*, et Forgacz, *Naghy*.

grièvement blessé; Oulama, blessé lui-même, n'atteignit Belgrade [vi] qu'avec trois cents hommes, seuls restes des treize cents qu'il avait emmenés de Lippa.

Pendant l'armistice de vingt jours accordé au commandant turc de Lippa, et tandis que Martinuzzi négociait sa réconciliation avec la Porte, par l'entremise d'Oulama, Castaldo avait averti Ferdinand de la perte inévitable de la Transylvanie, si elle était laissée plus long-temps sous la domination du cardinal; il reçut en réponse à cet avis l'ordre de veiller à la sûreté de l'armée et de prendre les mesures que les circonstances exigeraient pour mettre un terme aux intrigues du moine.

Castaldo, instruit que Martinuzzi correspondait secrètement par des tschaouschs [vii] avec les Turcs, se rendit au château d'Alvincz, ancien couvent dominicain où le cardinal venait d'établir sa résidence. Accompagné d'une troupe déterminée d'Espagnols et d'Italiens, Castaldo pénétra dans la demeure du moine pendant qu'André Losonczy occupait les tours avec vingt-quatre Espagnols; Sforzia Pallavicini arriva après lui. Le 18 décembre, de grand matin, le secrétaire de Castaldo, Antonio Ferraio d'Alessandria, entra dans le cabinet du cardinal, pour lui remettre quelques papiers; Martinuzzi, vêtu seulement d'une chemise et d'une robe de chambre fourrée, était debout devant une table sur laquelle se trouvaient un bréviaire [viii], une écritoire, une pendule et un livre contenant ses mémoires. Au moment où il s'inclinait pour signer les écrits que lui présentait le secrétaire, celui-ci lui

porta deux coups, l'un dans la poitrine et l'autre dans la gorge. « Sainte Marie ! » s'écria Martinuzzi, et d'un bras vigoureux il jeta le secrétaire sous la table. En entendant ce cri, Pallavicini qui était resté derrière la porte, un valet de chambre lui ayant défendu l'entrée, se précipita dans le cabinet le sabre à la main, et fendit la tête au cardinal. Lopez accourut aussi avec les Espagnols, et ceux-ci déchargèrent leurs fusils sur le vieillard qui se tenait encore debout. « Que faites-vous, mes frères? » demanda-t-il en latin aux assassins ; au même instant, il tomba couvert de soixante-trois blessures, en poussant le cri de : « Jesus Marie! » Son corps resta abandonné pendant soixante-quinze jours sur le théâtre même du crime, et obtint enfin une sépulture à Weissenbourg et une tombe avec cette épitaphe : *Omnibus moriendum est*. Ainsi finit, dans sa soixante-quinzième année, ce moine orgueilleux qui plus d'une fois trahit successivement Ferdinand, Souleïman et Isabelle.

Pas un des sept complices de cet assassinat n'échappa à la vengeance du ciel. Pallavicini, fait prisonnier avant la fin de l'année, expira sous les cruels traitemens des Turcs. Le secrétaire Antoine Ferraio, qui se servait avec une égale habileté du poignard et de la plume, fut pendu dans sa ville natale, en Piémont, sur un jugement rendu contre lui comme assassin ; Monino fut décapité à Saint-Germain ; Scaramuzza mis en pièces à Narbonne ; Campegio, se trouvant peu de temps après à la chasse dans les environs de Vienne, fut déchiré par un sanglier sous

les yeux mêmes de Ferdinand; et Mercada, qui avait apporté à Vienne [1] l'oreille velue du cardinal comme preuve de l'exécution des ordres du roi, perdit dans une rixe, à Augsbourg, la main droite avec laquelle il avait coupé cette oreille [2].

Ainsi, la Transylvanie offrit au Sultan, pour la seconde fois, le sanglant spectacle de l'assassinat de l'un de ses amis les plus dévoués; trahissant tour à tour l'intérêt des chrétiens et des Turcs pour agir constamment dans le sien, Martinuzzi avait espéré, aussi vainement que Gritti, établir, sous la protection des armes ottomanes, sa domination sur la Hongrie et la Transylvanie [IX].

L'année suivante, Castaldo reprit de bonne heure les hostilités contre les Ottomans, mais avec peu de succès. Michel Toth tenta, avec cinq mille heiduques, de surprendre Szegedin. Les capitaines italien et espagnol Aldana et Perez, le Silésien Opperndorf, les Hongrois Pierre Bakics, Nicolas Doczy, Nicolas Dersfy et François Horvath, commandaient les troupes dans l'assaut que Toth donna inopinément à Szegedin dans la nuit du 23 au 24 février 1552; le sandjakbeg Mikhaloghli Khizrbeg [X] se sauva presque nu dans la citadelle, et la ville fut prise et livrée au pillage. Les heiduques travaillaient déjà à la destruction du rempart extérieur du fort, lorsque Khizr-

[1] *Aurem dextram discissam per postas ad Ferdinandum tulit, ac vespertinas preces solenni quodam die audienti præsentavit.* Forgacz.

[2] Istuanfi, Forgacz, Ascanio Centorio; et, d'après les deux premiers, Wolfgang Bethlen.

beg fit une sortie et les repoussa. Tandis que les Espagnols, les Hongrois et les Allemands oubliaient dans les caves de la ville la discipline militaire et le fort qui restait à prendre, Khizrbeg envoya des pigeons messagers au pascha d'Ofen pour l'avertir de la position dans laquelle il se trouvait; aussitôt Ali-Pascha accourut à marches forcées avec ses troupes et celles de Roustembeg [1], gouverneur de Semendra. Dès qu'il fut en vue de Szegedin, il rangea son armée en trois corps sur la même ligne; il plaça la cavalerie à droite et à gauche, et il se mit lui-même au centre avec l'infanterie, flanquée de chaque côté par six pièces de campagne. Emportés par leur ardeur, les heiduques. sans attendre les ordres de leurs chefs, s'élancèrent pêle-mêle au-devant des Ottomans; mais ils plièrent presque aussitôt et se dispersèrent dans toutes les directions. Michel Toth se sauva avec peine dans le fort Saint-George, sur la Theiss, qu'il passa à la nage, accompagné seulement de vingt hommes; Aldana, Perez et Opperndorf gagnèrent Lippa à toute bride. Cinq mille nez coupés [2] et quarante bannières furent envoyés à Constantinople comme une preuve du succès des armes ottomanes. Une autre troupe de quatre cents chevaux, qui était commandée par Valentin Naghy et Pierre Tœrœk, et qui venait de repousser Kasimbeg près de Becskerek, arriva en ce moment à Szegedin, sans savoir ce qui s'y passait, et fut anéantie: Valentin parvint seul à se sauver avec une ving-

1 Petschewi. — 2 Istuanfi, l. XVII, p. 319.

taine d'hommes en se jetant dans la Theiss qu'il traversa heureusement à la nage.

De leur côté, les Turcs ouvrirent la campagne dès le mois d'avril, sous les ordres du second vizir Ahmed-Pascha, nommé pour cette année général en chef de l'armée d'expédition de Hongrie en remplacement de Mohammed Sokolli. A son arrivée à Andrinople, Ahmed-Pascha envoya le tschaousch Madjar Ali pour complimenter le pascha d'Ofen sur la victoire brillante qu'il venait de remporter devant Szegedin, et lui remettre en témoignage de la satisfaction du Sultan un sabre d'or et des vêtemens d'honneur [1]. Il lui annonçait en même temps sa prochaine arrivée devant Temeswar.

Cette lettre du vizir et la captivité du brave Hamza [2], sandjak de Stuhlweissenbourg, engagèrent le pascha d'Ofen à tenter une attaque contre Wessprim, dont la garnison avait fait prisonnier Hamza, au moment où il allait avec deux cents cavaliers prendre possession de son gouvernement. La ville de Wessprim ou Weissbrunn (*source blanche*) est ainsi nommée à cause des sources écumantes qui jaillissent des rochers dans ses rues et ses faubourgs. Située sur une colline oblongue, Wessprim n'était entourée, à l'époque de l'invasion des Turcs, que d'un mur en ruines. Les maisons qui formaient le faubourg se trou-

1 Petschewi.

2 Il ne faut pas confondre le sandjakbeg Hamza avec le précédent, Saïm, qui, d'après Petschewi, était un excellent hafiz, c'est-à-dire qu'il savait le Coran par cœur.

vaient disséminées sur la hauteur et dans la vallée. Le célèbre prince slave Swatopluk avait fait de Wessprim sa résidence avant que les Hongrois, dans leur seconde irruption, lui eussent enlevé le trône et la vie [1], grâce à la ruse qu'ils employèrent en obtenant de lui la promesse de leur donner de la terre et de l'eau. Le 1er avril, Ali-Pascha parut avec ses troupes devant les murs de cette ville; mais chassé par le feu des assiégés de la hauteur où il s'était établi, il alla camper dans la belle vallée de l'Abbesse. Pendant dix jours consécutifs, son artillerie, placée sur deux terrasses qu'il avait fait élever au nord et à l'ouest de la ville, foudroya la forteresse. Une partie de la garnison passa dans le camp turc; mais Ali, pour venger sur les transfuges la mort des défenseurs de Lippa, les fit tous massacrer dans la vallée de l'Abbesse, où l'on voyait encore du temps d'Istuanfi leurs ossemens dispersés sur le sol. Tandis que le commandant de Wessprim, Michel, dit *de Fer* (Vas), traitait de la capitulation, les janissaires pénétrèrent dans la ville; la garnison, qui se disposait à partir, fut passée par les armes ou dépouillée de tous ses effets d'équipement; à la vérité Ali-Pascha fit donner des coups de bâton aux coupables; mais, après avoir confié le commandement de Wessprim à l'aga Djâfer [2], il emmena en captivité Michel, à qui la liberté ne fut jamais rendue.

Le 23 avril, le second vizir, Ahmed-Pacha, quitta

[1] Istuanfi, l. XVII, p. 322. — [2] *Ibid.*, p. 323.

Andrinople avec le gros de l'armée, et arriva, après vingt-cinq jours de marche, à Belgrade, où il fut rejoint par les troupes du beglerbeg de Roumilie, Mohammed Sokolli (15 mai). Un mois plus tard, il parut devant Temeswar, que Losonczy, à la tête de deux mille deux cents hommes, était déterminé à défendre jusqu'à la dernière extrémité. La veille de la fête de Saint-Pierre et Saint-Paul, le feu commença sur toute la ligne; outre un assez grand nombre de faucons et de fauconneaux, Ahmed-Pascha avait mis en batterie trente-six gros canons de siége; il avait aussi fait construire des redoutes avec les décombres des maisons incendiées dans les environs et dans l'île. L'artillerie ne tarda pas à ouvrir une brèche; mais, dans leur ardeur, les troupes montèrent à l'assaut sans attendre l'ordre du serasker et avant que la brèche fût praticable. Cette tentative fut funeste aux Turcs, qui laissèrent au pied des murs deux mille hommes, avec le sandjakbeg de Nicopolis Moustafa Tenbel [1]; de leur côté, les assiégés eurent à regretter la perte du brave colonel espagnol Castelluvio. Sur ces entrefaites, Hasan, beglerbeg d'Anatolie, amena au camp des Turcs un convoi de munitions dont le besoin commençait à se faire sentir; mais ce ne fut pas sans périls, car lui et son escorte furent attaqués et mis en fuite par la garnison de Karansebes. Michel Toth, en voulant introduire des vivres dans la forteresse, fut moins heureux dans son entreprise que le général ottoman; abandonné par

[1] C'est-à-dire Moustafa-le-Paresseux. Istuanfi écrit Debel (le Gros) au lieu de Tenbel (le Paresseux) : *Debelius hoc est crassus et pinguis.*

la plus grande partie de ses troupes sur les bords de la Marosch, le petit nombre qui lui resta fidèle ne put résister au choc de l'ennemi, et lui-même, tout couvert de blessures, ne parvint qu'avec peine à se sauver [1]. Cependant les assiégeans bombardaient la *Tour de l'Eau* sans discontinuer; lorsqu'elle ne présenta plus qu'un amas de ruines, Ahmed commanda un assaut général pour le jour de Saint-Jacques (25 juillet). Le kiaya des tschaouschs, qui se trouvait parmi les premiers assaillans, cria au Hongrois Blaise Pattantyús qui combattait avec une valeur surhumaine au milieu des ruines de la tour : « Je m'appelle Koubad ! » et en même temps il lui porta un coup vigoureux sur la tête. Celui-ci, s'étant couvert de son bouclier, répondit : « Et moi je m'appelle Blas ! » et il lui perça la gorge. L'assaut dura cinq heures avec une égale fureur de part et d'autre; enfin les Turcs exténués de fatigue se retirèrent avec une perte de trois mille hommes, tandis que les assiégés n'eurent que cent treize morts. Le lendemain l'assaut recommença; le vizir Ahmed, les beglerbegs de Roumilie et d'Anatolie, le sandjakbeg Kasim et les autres chefs ne se bornaient pas à exciter de la parole le courage des assaillans, et ils assommaient avec de grosses massues garnies de fer tous ceux qui reculaient. Enfin la *Tour de l'Eau* fut prise, et la chute de ce rempart principal, le manque de vivres et de munitions, et surtout l'indiscipline des Allemands et des Espagnols qui menaçaient de capi-

[1] Petschewi, f. 97, en fait mention en ces termes : *Deuxième défense de Michel Toth, capitaine de Szegedin.*

tuler malgré leur général, forcèrent Losonczy de se rendre sous la condition d'une libre retraite.

Au moment où il sortit de la ville, le beglerbeg de Roumilie et Kasim-Pascha le prirent au milieu d'eux pour le protéger par leur présence contre les insultes des soldats et honorer sa valeur. Mais bientôt les janissaires saisirent les jeunes gens de sa suite, dont la beauté avait réveillé leurs infâmes désirs; lorsque Losonczy eut vu jeter à bas de cheval son jeune page, André Tomory, qui portait son casque et sa cuirasse d'or [1], il ne put se contenir davantage : « Voilà donc la foi des Turcs! cria-t-il. Reprenons nos armes et ne succombons pas du moins sans vengeance. » Au même instant, il fendit le crâne du kiaya du beglerbeg qui s'était avancé avec Kasim pour appaiser le tumulte. Après avoir long-temps combattu en héros, il tomba atteint d'une blessure à la tête et percé au côté d'un coup de lance. Perez, après avoir tué beaucoup d'ennemis dans cette mêlée, se confia à la vitesse de son cheval pour se sauver à Lippa; mais il disparut dans les flots de la Kœrœs qu'il avait voulu traverser. Forgacz eut le nez mutilé et tomba entre les mains des Turcs. Losonczy, conduit devant le vizir, lui reprocha en termes violens sa perfidie. Ahmed lui ayant repondu que ce n'était là qu'une juste représaille de la trahison exercée contre Oulama lors de sa retraite de Lippa, et Losonczy continuant à exhaler son indignation par des injures, le général ottoman accéléra

[1] Petschewi, f. 96, fait du jeune page un indigne favori de Losonczy.

la fin du brave Hongrois en lui faisant trancher la tête, qu'il envoya à Souleïman, remplie d'herbes et de coton. Le sandjakbeg Kasim fut chargé du commandement de Temeswar et de la reconstruction des murs de la forteresse [1]; là chute de cette ville précéda celle de Lippa, de Solymos et autres châteaux-forts du Banat [2].

Aussitôt qu'Ahmed eut appris que l'Espagnol Bernard Aldana, à qui Castaldo avait confié la défense de Lippa, avait fait sauter les fortifications, crever les canons et incendier la ville, il détacha Kasimbeg avec cinq mille hommes, pour éteindre le feu et sauver le reste de l'artillerie. Une commission militaire condamna Aldana à la peine de mort; mais Marie, fille de Charles-Quint et femme de Maximilien, obtint sa grâce. C'est ainsi que le Banat tomba sous la domination des Ottomans; l'empereur en confia l'administration à Kasim-Pascha avec le titre de beglerbeg [3].

Pendant qu'Ahmed-Pascha ouvrait le siége de Temeswar, l'eunuque Ali quittait Ofen dans le dessein de s'emparer du château de Drégely. Ce fort, construit sur la cime d'un rocher escarpé, sert pour ainsi

[1] Istuanfi. Forgacz. Ascanio Centorio, p. 190.

[2] Istuanfi, l. XVIII, p. 329, ne nomme que Karansebes et Lugos. Djélalzadé, f. 295, cite Lippa, Solymos, Bernak, Ebresch, Kia, Pancota, Moreschtor, Mardjena, Kadjid, grand et petit Sadsch, et le Château-Royal. Petschewi, f. 97, nomme encore Tschalippo, Naplak, Kanlak, Schikowa.

[3] Djenabi, ainsi que son copiste Hezarfenn, s'expriment ainsi : *Timischwaré karib bir Beglerbeglik yer feth oloundi we Kasimpaschayi anda beglerbeghi nassb eïledi.* Manuscrit de la Bibliothèque I. R. d'Autriche, no 469, p. 432.

dire de boulevard aux villes situées dans les montagnes de Borsem. L'entreprise fut moins remarquable par le succès des Ottomans que par la résistance des braves défenseurs de Drégely, parmi lesquels l'histoire cite surtout le commandant Zondy. Lorsqu'Ali-Pascha députa à Zondy le prêtre Martin d'Oroszfalva pour le sommer de se rendre, celui-ci fit venir deux jeunes garçons turcs, ses prisonniers, les habilla de pourpre et les renvoya à Ali, en le priant d'achever leur éducation militaire, parce qu'il ne pourrait plus le faire lui-même, étant décidé à s'ensevelir sous les ruines du château. Aussitôt il fit rassembler dans la cour du fort ses armes, son argenterie, ses meubles les plus précieux, et y mit le feu; puis, se rendant dans ses écuries, il tua ses chevaux de bataille. Cependant, malgré la résistance des assiégés, les Turcs forcèrent les portes; Zondy tomba frappé d'une balle; mais se traînant à genoux, il combattit encore jusqu'à ce que, criblé de blessures, il rendit le dernier soupir. Ali-Pascha fit enterrer son corps et la tête qu'on en avait séparée en face du château, et ordonna de planter sur son tombeau une lance et un drapeau, rendant ainsi un noble hommage à la valeur d'un ennemi vaincu [1].

Ce brillant exemple de courage fut loin d'être imité par la garnison du château de Szecseny : à l'approche d'Ali-Pascha, elle s'enfuit lâchement [2]; mais les feu-

[1] Istuanfi, l. XVIII, p. 530, éd. de Cologne. Forgacz, 58. Ascanio Centorio, p. 203.

[2] Istuanfi. Forgacz, 52. *Commentarii* d'Ascanio Centorio, 195-197.

dataires du comte Balassa, à qui était confiée la défense de la tour de Buza, Michel Terchy, Etienne Souchay, André Nagy, résistèrent, avec une poignée de braves, à plus de deux mille hommes commandés par Arslan, fils d'Yahya-Paschaoghli, et soutenus par le feu de deux pièces d'artillerie; la garnison, forcée d'abandonner les ruines de la tour, se retira dans la vallée, où Arslan lui offrit une libre retraite [1]. Le château de Salgó eût aussi résisté plus long-temps si son commandant n'avait pas été trompé par une ruse des assiégeans. Arslan, profitant d'un épais brouillard, fit amener à grand bruit devant le fort un tronc d'arbre immense que les assiégés prirent pour un canon-monstre du genre de ceux qui avaient servi au siége de Constantinople. Arslan prit avec la même facilité les châteaux d'Hollókœ [2], Buyák, Ságh et Ghyarmath [3]; enfin, de concert avec Ali, il défit à Fülek (11 août) le corps d'armée de Ferdinand, composé de sept mille hommes et commandé par l'Autrichien Erasme Teufel, baron de Gundersdorf. Un coup de feu qui fit sauter les caissons à poudre appartenant aux Hongrois décida de cette bataille; l'évêque de Waizen et beaucoup de braves y perdirent la vie. Pallavicini et Teufel furent faits prisonniers, et ornèrent le triomphe de l'eunuque, qui fit son entrée à Ofen précédé de quatre mille captifs hongrois; Erasme Teufel marchait en tête à cheval, mais sans casque et sans cuirasse; il était suivi de toute la musique de l'ar-

[1] Istuanfi, l. XVIII.

[2] Castellum Corvi. Istuanfi, l. XVIII, p. 332. — [3] *Ibid.*

mée. Afin d'humilier davantage les chefs des troupes impériales, on vendit les prisonniers à l'encan pour un prix de beaucoup inférieur à celui qui jusqu'alors avait servi de base à ces sortes de ventes. Les soldats allemands furent les plus dépréciés; chaque homme ne coûtait au plus à l'acquéreur qu'un boisseau de farine ou d'avoine, un tonneau de miel ou de beurre; mais la rançon des officiers fut en revanche portée à des sommes énormes. Pallavicini, après avoir expié dans un cachot à Ofen la part qu'il avait prise à l'assassinat de Martinuzzi, n'obtint sa liberté qu'au prix de dix-huit mille ducats. Teufel fut envoyé à Souleïman avec quarante drapeaux pris sur l'ennemi; mais ayant voulu renier son nom et son rang pour payer une rançon moins forte, le Sultan fut si courroucé de cette supercherie, qu'il le fit coudre dans un sac de cuir et jeter à la mer [1].

Les conquêtes nombreuses de cette campagne devaient être couronnées par la prise des forteresses de Szolnok et d'Erlau. Szolnok, située au confluent de la Theiss et de la Zagyva, avait été réparée peu d'années auparavant par le comte Nicolas de Salm, et affectait, d'après les règles de fortification nouvellement adoptées, la forme d'un triangle rectangle; ses murs étaient si élevés, que les toits des maisons étaient à peine visibles du dehors; du côté du midi, l'accès en était défendu par un large fossé rempli d'eau. L'élite de la garnison consistait en onze cents hommes d'in-

[1] Istuanfi, l. XVIII, p. 335. D'après Centorio, p. 205, il eut la tête tranchée.

fanterie et trois cents housards; vingt-quatre pièces de gros calibre, trois mille mousquets et huit mille quintaux de poudre offraient les élémens d'une longue résistance; les vivres n'y étaient pas moins considérables: mais de si nombreux moyens de défense devinrent inutiles entre les mains du lâche commandant Laurent Nyáry, qui devait son rang de gouverneur et de haut palatin de Hont non à son mérite, mais aux plus basses intrigues. Profondément méprisé de ses troupes, Nyáry ne put maintenir la discipline parmi elles. Bientôt les Allemands, Bohêmes, Hongrois et Espagnols, divisés entre eux, désertèrent en masse; leur chef voulait les suivre, mais au moment où il sortait du château, il fut saisi et amené devant Ahmed-Pascha (4 septembre); il n'eut pas honte de racheter sa liberté en livrant sa propre fille à l'un de ses gardiens. Traduit plus tard devant un conseil de guerre, il obtint par corruption son acquittement de ses juges, le chancelier Olahus et l'archevêque de Gran [xi]. Quant aux troupes allemandes et bohêmes échappées de Szolnok, elles furent poursuivies par les Turcs, et pour la plupart taillées en pièces [1].

A cette heureuse entreprise succéda le siége d'Erlau, aussi célèbre dans les annales de l'Autriche que celui de Vienne et de Güns, dont les garnisons avaient si glorieusement repoussé les armées triomphantes de Souleïman. Les noms d'Etienne Metskei et d'Etienne Dobó, ses vaillans défenseurs. brilleront dans l'his-

[1] Istuanfi, l. XVIII. Forgacz, p. 67. *Commentarii* d'Ascanio Centario, p. 206.

toire auprès de ceux de George Zondy et d'Etienne Losonczy, bien que la bravoure de ces derniers n'ait pas été couronnée du même succès que celle des premiers.

La ville d'Agria ou Eger fut fondée par saint Etienne, et bâtie à l'entrée des monts Matra, dans une charmante vallée entourée de côteaux plantés de vignes; elle tire peut-être son nom allemand (Erlau) de l'arbre appelé *Erle* (aune) ou de l'ancien peuple des Tagroges qui habitaient les bords des rivières d'Erlau et de la Theiss [xii]. Le 9 septembre 1552. le vizir Ahmed-Pascha fit annoncer au commandant de la place, Dobó de Rouszka, qu'il paraîtrait devant la ville avec deux corps d'armée, dont l'un, sous ses ordres, avait réduit les forteresses de Temeswar et de Szolnok, et l'autre, sous ceux d'Ali-Pascha, avait pris Wessprim, Drégely et Fülek; il le somma en même temps de se rendre. Dobó de Rouszka fit mettre en prison le porteur de la lettre de sommation, et en réponse, il fit exposer sur le mur, à la vue de l'ennemi, un grand cercueil entre deux lances [1], pour indiquer que ce cercueil était prêt à recevoir ou l'assiégeant ou l'assiégé [2]. Ali-Pascha arriva le premier à la tête de vingt-cinq mille hommes; il avait sous ses ordres Arslan, beg de Stuhlweissenbourg, qui commença par dresser, dans le faubourg près de l'église Sainte-Marie, quatre canons avec lesquels il ouvrit le

[1] Fessler, qui ne connaissait pas les *Commentaires* de Centorio, dit qu'il laissa la proposition sans réponse.

[2] Centorio, p. 222.

feu contre le château (10 septembre); quelques jours après, ces troupes furent jointes par celles des vizirs Ahmed-Pascha et Mohammed Sokolli. Les janissaires établirent leur camp devant la porte de Mallar, située au nord de la ville, sur la rive gauche de l'Eger, entre Fénémet et le Kœnigsstuhl, colline où, d'après une légende, saint Etienne avait fixé sa demeure pendant la construction du château et de la cathédrale, afin d'encourager par sa présence l'ardeur des ouvriers. Ahmed et Mohammed plantèrent leurs tentes dans la vallée d'Erlau, sur le versant du mont Ægidius, tandis qu'Ali porta les siennes plus à l'est. Trois canons mis en batterie sur la hauteur la plus rapprochée de la forteresse, et lançant des boulets de cinquante livres, donnèrent le signal du commencement du siége. Le 11 septembre, Ahmed éleva des redoutes sur la colline du Kœnigsstuhl, d'où il bombarda l'un des clochers de la cathédrale; mais de l'autre de ces clochers les assiégés ripostèrent avec une telle habileté, qu'ils démontèrent les canons de l'ennemi, et le forcèrent à quitter sa position. Le 14, Ahmed-Pascha mit en batterie, près du cimetière, ses trois plus grandes pièces, flanquées de onze plus petites, dont le feu continuel eut bientôt ébranlé la grande église et les murs du château; le canon d'Arslan, qui tirait du côté de l'église Sainte-Marie, fit également de terribles ravages. Pour prévenir les effets des boulets rouges des Ottomans, les assiégés couvrirent de peaux et de couvertures mouillées leurs magasins de blés et de fourrages, et ne cessèrent de boucher les brèches avec des

tonneaux remplis de sable et de gazon. Enfin le jour de Saint-Michel (29 septembre), les Ottomans tentèrent un premier assaut; trois fois ils recommencèrent l'attaque, et trois fois ils furent repoussés avec des pertes énormes et obligés d'abandonner le bastion qu'ils avaient occupé un instant; huit mille des leurs restèrent ensevelis dans les fossés [1]. Parmi les assiégés, Jean Posgay, qui jadis avait été député trois fois au pascha d'Ofen, par le gouverneur-général de Hongrie, afin de prévenir une rupture, fut une des premières victimes de cet assaut.

Ce même jour un Hongrois, envoyé par Arslanbeg, apporta dans la citadelle une nouvelle sommation. Les assiégés déchirèrent la pièce en morceaux, en brûlèrent la moitié, et contraignirent le porteur d'avaler le reste. C'est de la bouche de ce même Hongrois qu'ils apprirent plus tard quelles étaient ces propositions qu'ils n'avaient pas voulu entendre: Arslanbeg leur promettait une libre retraite; et, pour leur ôter toute crainte d'un sort pareil à celui de Losonczy, Ahmed et Ali devaient se retirer avec l'armée à trois milles de la forteresse, et laisser Arslan comme ôtage entre leurs mains. Dans la nuit du 4 octobre, le feu prit aux provisions de poudre déposées dans une voûte souterraine de la cathédrale; l'édifice sauta, et les deux moulins de la ville furent détruits de fond en comble; il ne resta pour toute munition que vingt-quatre barils de poudre. Dobó et Metskei montèrent

[1] Centorio, p. 222.

aussitôt à cheval, parcourant les divers postes et encourageant par leur présence les troupes à continuer la défense. Les Turcs, dans l'espoir que ce désastre rendrait la garnison plus accessible à leurs propositions, lui offrirent de nouveau une libre retraite avec armes et bagages si elle voulait se rendre ; mais leurs cris furent étouffés par le bruit des tambours et des trompettes des assiégés. Dobó, dont la prévoyance avait rassemblé dans la place une immense quantité de salpêtre et de soufre, fit fabriquer de la poudre pour remplacer celle qui avait brûlé, et avec les ruines des deux moulins on en construisit un nouveau qui put suffire aux nécessités les plus pressantes.

Ahmed-Pascha, voyant l'impossibilité de déterminer la garnison à une capitulation, eut recours à la tactique alors en usage chez les Ottomans ; il fit combler le fossé avec des sacs remplis de sable, et élever en face de la forteresse une plate-forme en bois, dont la hauteur égalait celle des murs. Mais Grégoire Bornemissa, l'Archimède d'Erlau, que les historiens hongrois appellent Grégoire-le-Savant, déjoua les projets de l'ennemi ; il fit remplir des seaux à incendie de poix, de soufre, de goudron et de lard, mêlés de copeaux et de paille trempés dans du suif, et les garnit au dehors de pistolets chargés jusqu'à la gueule ; quand la nuit fut venue, les assiégés y mirent le feu et les jetèrent dans le fossé. Les poutres et les fagots s'étant enflammés, les Turcs arrivèrent pour arrêter l'incendie ; mais les pistolets éclatant dans toutes les directions, les forcèrent à reculer, et à abandonner

leur ouvrage qui fut réduit en cendres. Bornemissa se servit encore d'un autre moyen de défense avec non moins de succès; il ordonna de placer dans les meurtrières des lances et des javelots, dont les extrémités rougies au feu brûlaient les mains de ceux qui voulaient les saisir pour monter à l'escalade. Si Alexis Comnène avait jadis fait rouler sur les Bulgares, du haut de la montagne de Tzurulum, des roues garnies de faux, Bornemissa effraya les Turcs en lançant contre les assaillans une grande roue, aux rayons de laquelle étaient fixées des planches enduites de matières combustibles, et des pistolets chargés. Cette machine infernale exerça d'affreux ravages dans les rangs ottomans.

Le 10 octobre, six jours après l'incendie du magasin à poudre, les Ottomans dirigèrent contre trois côtés de la ville une attaque qui dura depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit tombante; mais tous leurs efforts furent infructueux. Enfin deux jours plus tard, Ahmed tenta un assaut général, qui devait être le dernier, quel qu'en fût le résultat. Dès le point du jour, les tschaouschs rassemblèrent les divers corps de l'armée: les janissaires ou infanterie régulière, les azabs et les martoloses ou infanterie irrégulière, la cavalerie régulière des sipahis, et la cavalerie irrégulière des beschlüs et des akindjis, les djebedjis ou forgerons, les topdjis ou artilleurs, et les toparabedjis ou soldats du train, furent appelés à leurs postes, et les retardataires menacés de massues de fer. Le vizir Ahmed prit position sur la redoute la plus voisine des

remparts; Ali-Pascha, beglerbeg d'Ofen, Oulama-Pascha, sandjak de Bosnie, et Arslanbeg, sandjak de Stuhlweissenbourg, rangèrent l'armée sur trois colonnes, et la conduisirent à l'assaut. Sous leurs ordres servaient Derwischbeg, frère d'Arslanbeg, et sandjak de Fünfkirchen, Welibeg de Hatwan, Hasanbeg de Semendra, Moustafabeg de Szegedin, Weldischan, Mohammed, et les autres transfuges venus avec Oulama de la Perse [XIII]. La musique militaire des assiégeans se mêlait aux cris mille fois répétés d'*Allah! Allah!* auxquels la garnison répondait par ceux de *Jésus* et de *Marie*. Les troupes d'Ali attaquèrent le bastion du côté de la prison, défendu par Dobó. Blessé à la main et au pied, Dobó, loin de reculer, soutint le courage des soldats en leur parlant de patrie et d'honneur, de gloire et d'immortalité. Les assiégés de tout âge et de tout sexe, cédant à un entraînement unanime, se réunirent pour défendre leurs foyers et leur religion; les femmes elles-mêmes, aussi courageuses que les filles de Sparte, se pressèrent sur les remparts, non comme celles des Musulmans pour y apporter de l'eau fraiche, afin de désaltérer les combattans, mais pour verser sur la tête des ennemis de leur foi des seaux d'eau ou d'huile bouillantes. Au milieu d'une lutte acharnée, on vit une mère, sa fille et son gendre combattre ensemble sur le même bastion; l'homme ayant été tué, la mère pria sa fille de rendre les derniers devoirs à son mari : « Non pas avant de l'avoir vengé, » répondit la jeune femme; et, saisissant le sabre et le bouclier du mort, elle immola

à ses mânes trois soldats turcs; puis elle prit le cadavre dans ses bras, et l'emporta à l'église pour lui obtenir les funérailles chrétiennes. Une autre femme, portant sur sa tête de grosses pierres, tomba frappée d'une balle près de sa fille: celle-ci, dans le transport d'une rage frénétique, prit le fardeau ensanglanté, le jeta par-dessus le mur et en écrasa deux assaillans. Arslanbeg, après être parvenu jusque sur le rempart, se vit repoussé par Bornemissa, Zoltay et Figedy, au moment où de sa main blessée il agitait son drapeau rouge étincelant de broderies d'or, pour annoncer le succès d'une tentative qui avait déjà coûté la vie à huit mille hommes de ses troupes. Ailleurs trois mille beschlüs, akindjis et janissaires, commandés par leur aga, Mohammed, avaient péri dans une attaque dirigée contre le bastion situé près l'ancienne porte du château, que Metskei défendait contre eux avec cinq cents arquebusiers. En vain les tschaouschs excitèrent les janissaires à renouveler l'assaut en leur rappelant leurs victoires antérieures et la prise de Temeswar; ils répondirent qu'aucun pouvoir humain ne saurait les déterminer à combattre contre Dieu le tout-puissant, qui apparemment s'était déclaré pour les Hongrois. Pendant six jours encore, Ahmed-Pascha échangea avec la garnison des coups de canon et des feux de mousqueterie; il y eut quelques flèches lancées de part et d'autre; mais enfin le 18 octobre 1551, la neige et les pluies fournirent au général ottoman un prétexte plausible d'ordonner la retraite. « Vous vous êtes défendus en braves, crièrent quel-

ques Turcs à la garnison au moment de partir; reposez-vous, car nous allons quitter vos murs; mais l'année prochaine nous reviendrons avec plus de forces prendre notre revanche. » Le vizir Ahmed fit d'amers reproches à l'eunuque Ali, pour l'avoir entraîné à ce siége et associé à la honte de cette entreprise : « Cette enceinte, lui dit-il, ne renfermait, selon vous, que des enfans ; je sais maintenant que penser de l'asile d'enfans de cette sorte. » Dans la nuit du septième jour, l'armée ottomane leva ses tentes, chargea l'artillerie sur les chariots, et le lendemain elle était en pleine retraite. Dans la forteresse on ramassa douze mille boulets qui y avaient été lancés pendant les trente-huit jours qu'avait duré le siége; Dobó de Ruszka s'en servit pour élever sur la place du château un trophée en souvenir de sa victoire. Trois drapeaux, parmi lesquels ceux d'Arslanbeg et d'Ali-Pascha, furent envoyés à Vienne avec un rapport détaillé de cette glorieuse défense [xiv]. L'eunuque Ali, qui, dans l'espoir de réunir Erlau à son gouvernement d'Ofen, avait représenté la prise de cette forteresse comme une chose des plus faciles, dut peu de temps après résilier ses fonctions entre les mains de Touïghoun-Pascha; mais, avant sa disgrâce, il eut occasion de se venger de Bornemissa, qu'il fit prisonnier au village de Keresztes, à deux milles au-dessous d'Erlau. Le malheureux savant fut envoyé à Constantinople, où il périt misérablement dans la prison des Sept-Tours. La ville d'Erlau partage avec Malte et Vienne la gloire d'avoir arrêté les armes victorieuses de Souleïman,

gloire que ne lui refusent pas même les historiens turcs.

Tandis que Souleïman reculait en Europe les frontières de l'empire aux dépens de la Hongrie, en Asie, au contraire, le schah de Perse faisait de fréquentes invasions dans l'Arménie et le Kurdistan, dans le but de reconquérir les places fortes d'Ardjisch, d'Aadildjouwaz et d'Akhlath. Le courage de l'émir kurde Ibrahim força Tahmasp à lever le siége de cette première ville; mais par suite des intelligences secrètes des Persans avec les habitans, Ibrahim fut tué, et le château rasé. L'émir Moustafa, fils de Sinan-Pascha, défendit Aadildjouwaz avec succès, et repoussa les ennemis. Les habitans d'Akhlath furent moins heureux : trompés par de fausses assurances qui leur promettaient une libre retraite, ils se décidèrent à quitter la ville; mais à peine avaient-ils passé les portes, qu'ils furent tous massacrés avec leurs femmes et leurs enfans. D'Akhlath, Ismaïl-Mirza, fils du schah, se dirigea sur Erzeroum avec quelques milliers d'hommes; il attira le commandant de cette forteresse, Iskender-Pascha, dans une embuscade, et le battit complètement. Les begs de Trabezoun, Malatia, Bozouk et Karahissar restèrent sur la place; le sandjakbeg Mahmoud, avec les agas de l'aile gauche et de l'aile droite de la cavalerie, furent faits prisonniers. A la nouvelle de cet échec, Souleïman n'oublia pas la valeur qu'Iskender-Pascha avait déployée en cette occasion comme en tant d'autres. Tout en déplorant le malheur qui venait de le frapper, il lui envoya un habit d'hon-

neur, un sabre et une masse. avec une lettre dans laquelle il louait la courageuse résistance qu'il avait opposée à un ennemi supérieur en nombre.

L'initiative prise par les Persans ne laissait plus aucun doute sur la nécessité de porter la guerre dans les Etats du schah; il restait seulement à savoir si Souleïman ouvrirait la campagne en personne, ou s'il en chārgerait un de ses vizirs, comme il venait de le faire pour la dernière expédition de Hongrie, dans laquelle son armée, habituée sous ses ordres à combattre et à vaincre, avait, à l'exception du siége d'Erlau, obtenu de si brillans succès en réduisant Temeswar, Szolnok, Lippa, et plus de vingt-cinq châteaux hongrois. Mais Souleïman comptait alors près de soixante ans, et les fatigues de onze campagnes qu'il avait faites en personne l'avaient sinon brisé, du moins beaucoup affaibli. Il ne put se le dissimuler à lui-même, et résolut de confier à ses vizirs le commandement de l'armée destinée contre la Perse. Le grand-vizir Roustem fut nommé général en chef; Ahmed-Pascha fut chargé de surveiller la frontière de Hongrie, et Mohammed-Sokolli, beglerbeg de Roumilie, reçut l'ordre de se rendre à Tokat pour entrer en campagne dès les premiers jours du printemps. Si ces dispositions furent changées par la suite, si Souleïman parut lui-même sur le théâtre de la guerre, ce n'est point qu'il doutât du succès ou du talent des vizirs; il faut attribuer les nouvelles mesures qu'il adopta à un tout autre motif. Schemsi [xv], aga des sipahis, homme que ses nombreuses connaissances et son talent poé-

tique avaient rendu cher à son maître [1], arriva inopinément à Constantinople des quartiers d'hiver d'Akseraï; il venait informer Souleïman, de la part du grand-vizir Roustem, que les janissaires montraient des dispositions dangereuses en faveur du prince Moustafa; qu'on entendait les soldats dire ouvertement : « Que le Sultan devenu trop vieux ne pouvait marcher en personne contre l'ennemi; qu'il n'y avait plus que le grand-vizir qui s'opposât à l'élévation du prince; qu'il serait facile de couper la tête à Roustem. et d'envoyer le vieux Padischah se reposer dans le séraï de Demitoka. » Le grand-vizir ajoutait que le prince Moustafa prêtait l'oreille à ces propos séditieux, et il suppliait Sa Majesté de prendre elle-même le commandement de ses troupes. « A Dieu ne plaise, s'écria Souleïman, que Moustafa montre de mon vivant une pareille impudence, je saurai bien l'en punir [2]. » Aussitôt il donna congé pour tout l'hiver aux janissaires et à quelques autres corps suspects, rappela par une lettre écrite de sa main, le grand-vizir à Constantinople, et fit annoncer aux gouverneurs de toutes les provinces de l'empire, qu'au commencement du printemps il ouvrirait la campagne en personne.

Lorsque cette résolution devint publique, schah Tahmasp députa au Sultan deux de ses agas, et le

[1] Il acquit dans la suite une grande célébrité sous le nom de Schemsi-Pascha.

[2] Schemsi-Pascha a raconté cet événement dans un poëme fait à cette occasion. Voyez Petschewi, Ali, Solakzadé.

sandjak Mohammedbeg qui avait été fait prisonnier dans le combat près d'Erzeroum, pour conjurer, s'il était possible, l'orage qui se préparait à fondre sur lui. Mais la raison même qui avait décidé Souleïman à prendre le commandement de l'armée l'empêcha d'entrer pour le moment en négociations avec la Perse; il se borna à envoyer une réponse dilatoire par un seïd ou descendant du Prophète, et les pourparlers furent différés jusqu'à l'époque de son arrivée à Haleb [XVI].

L'été de 1553 était déjà fort avancé, lorsque Souleïman partit de Constantinople et se rendit à Scutari pour se mettre à la tête de l'armée (28 août 1553). D'Yenischehr, il envoya à Andrinople le prince Bayezid, qui était venu lui offrir ses hommages, avec ordre de prendre les rênes du gouvernement pendant toute la durée de la campagne de Perse. A son arrivée à Kutahia, Souleïman reçut en audience l'envoyé polonais Yazlowieki, et le congédia en l'assurant de ses dispositions bienveillantes à l'égard de son souverain. Aucune puissance de l'Europe n'accréditait alors autant d'ambassadeurs auprès de la Porte que la Pologne. A Nicolas Bohousz, dont nous avons parlé plus haut, avaient succédé en 1549, 1550, 1551 et 1552, André Bourzki, Stanislas Tenezynski, André Bzicki, Yazlowieki, et l'année suivante, Jean-Pierre Pelecki et Nicolas Brzozowski; le but de leurs négociations était de faire cesser les irruptions des Turcs en Pologne, d'obtenir l'indemnité stipulée pour la reine Isabelle, la mise en liberté des prisonniers et le

renouvellement de l'ancien traité de paix [xvii]. Le baile vénitien Navagiero, qui s'était rendu à Constantinople chargé d'une mission spéciale, retourna cette même année à Venise pour rendre compte au sénat du résultat de ses négociations [xviii].

Pendant l'équinoxe d'automne, le prince Sélim, gouverneur du Sharoukhan, vint baiser la main du Sultan à Boulawadin et reçut la permission de l'accompagner dans son expédition (12 schewal — 21 septembre). Lorsque l'armée eut atteint les environs de la ville d'Eregli, le prince Moustafa, ne se doutant pas du sort qui l'attendait, arriva dans le camp et y fit établir sa tente à côté de celles de son père. Le lendemain, les vizirs baisèrent la main au fils du Sultan, et en reçurent des présens magnifiques; après cette cérémonie, Moustafa monta sur un cheval richement enharnaché, et fut conduit à l'audience par les vizirs et les janissaires qui, se pressant sur son passage, le saluaient de leurs acclamations. Mais quelle fut sa terreur, lorsqu'en entrant sous la tente, il aperçut, au lieu du Sultan et de sa cour, sept muets chargés de le mettre à mort! Ces muets étaient les mêmes qui avaient étranglé le grand-vizir Ibrahim-Pascha pendant son sommeil; ils se jetèrent sur Moustafa, qui appelait en vain son père, assistant derrière un rideau de soie à cette horrible scène. Dans le moment même où le prince expirait dans l'intérieur de la tente, on tranchait au-dehors la tête à son écuyer et à l'un de ses agas [1].

[1] D'après Ascanio Centorio, p. 260, cet aga était un renégat vénitien;

Quand le bruit de cette exécution transpira dans l'armée, les janissaires, toujours prêts à la révolte, demandèrent à grands cris la punition du grand-vizir, aux intrigues duquel on imputait la fin tragique du prince. Les vizirs assemblés au diwan étaient fort embarrassés sur les mesures qu'ils avaient à prendre, lorsque le grand-trésorier entra et demanda à Roustem, au nom du Sultan, le sceau d'or, insigne du grand-vizirat; ensuite s'adressant au troisième vizir Haïder-Pascha, il lui dit : « Retournez dans votre tente, » lui annonçant ainsi sa destitution. Roustem et Haïder se retirèrent; les autres membres du diwan restèrent assemblés; quelques instans après, le grand-trésorier reparut avec le sceau d'or et le mit entre les mains du second vizir Ahmed-Pascha, vainqueur de Temeswar, qui fut ainsi revêtu de la plus haute charge de l'empire.

Le defterdar du trésor impérial se rendit aussitôt à la tente du prince pour saisir sa succession au nom du fisc; cependant tous ceux qui étaient attachés à son service reçurent, en récompense de leur fidélité, les uns des timars, les autres des siamets. Les oulémas d'Eregli furent invités à faire les prières funèbres près du corps, que le Sultan fit ensuite transporter à Brousa et enterrer près du tombeau de Mourad II [XIX]. Tous les historiens ottomans et chrétiens s'accordent à désigner Roustem comme ayant provoqué cet assassinat sur les instigations de la sultane Khasseki Khourrem :

« Fece prendere il Bascia dell' Amasia (l'écuyer) é un Venetiano di casa » Michele, già da fanciullo preso nella contrada della Prevesa. »

seulement les derniers parlent encore de lettres inventées, d'une tentative d'empoisonnement et de beaucoup d'autres circonstances qui rendraient ce crime encore plus odieux. Depuis Thuan jusqu'à Robertson, les historiens européens les plus accrédités reproduisent [xx], en y ajoutant des détails plus ou moins pathétiques, le rapport de l'ambassadeur impérial Busbek ; mais cet ambassadeur, bien qu'il nous ait laissé de précieux documens sur les événemens de son époque, nous semble si mal informé touchant quelques circonstances principales de cet événement, que nous craindrions d'ajouter une foi complète à son récit. Comme Busbek n'avait pu être témoin oculaire de la mort du prince, qui avait eu lieu un an avant son arrivée à Constantinople, et comme il transporte la scène de l'exécution d'Eregli en Karamanie à Amassia, où Souleïman n'est point allé dans cette expédition, il nous sera permis de révoquer en doute quelques-unes des assertions qui nous paraissent hasardées, et qu'ont répétées d'après lui Knolles et Robertson. Mais il est un fait rapporté par Busbek, qui nous paraît plus digne de confiance, quoique les historiens ottomans n'en fassent point mention : c'est l'assassinat du jeune enfant de Moustafa par l'eunuque Ibrahim qui l'enleva par ruse des bras de sa mère et l'étrangla.

L'affliction produite par la mort violente du prince fut générale dans l'armée et même dans l'empire ; bon, juste, et protecteur éclairé des sciences et de la poésie, il s'était acquis l'affection du peuple, des soldats et des savans ; versé lui-même dans la littérature,

Moustafa a laissé quelques poëmes sous le nom supposé de *Moukhlissi* (le sincère) [xxi]. Il honora de sa faveur Sourouri, un des plus célèbres philologues ottomans, auteur d'un dictionnaire persan très-estimé, d'un ouvrage sur l'art poétique [1] et d'excellens commentaires sur les chefs-d'œuvre de la poésie persane [2], entre autres sur le *Gulistan et Bostan* (jardin de roses et des ornemens) de Saadi, le *Beharistan* (le bosquet du printemps) de Djami, le *Schebistani Khial* (le boudoir de l'imagination) de Fettahi, le *Mesnewi* de Djelaleddin Roumi, et le *Diwan* de Hafiz. Moustafa lui-même est auteur de trois diwans de Ghazèles [3]. Parmi les poëtes célèbres qui pleurèrent sa fin tragique, aucun ne le fit avec plus de chaleur et de courage qu'Yahya; déjà, pendant le grand-vizirat d'Ibrahim, il avait fait entendre des plaintes touchantes sur la mort du defterdar Iskender Tschelebi, injustement sacrifié par ce puissant favori de Souleïman [4]. La nouvelle élégie de Yahya passa de main en main et fut bientôt dans toutes les bouches, comme le rapporte l'historien Ali [xxii]; l'auteur chercha d'autant moins à garder l'anonyme, que Roustem, l'ennemi de tous les poëtes, était destitué. Mais deux ans

1 *Medjmaoul-fars*, ou *Dictionnaire de la langue persane*, cité comme une des meilleurs sources dans Bourhani Katii, vol. I, f. 2.

2 *Bahroul-Maarif* (l'*Océan de la Connaissance*).

3 Il est encore l'auteur d'un *Commentaire* sur les traditions de Boukharii, d'une *Exégèse*, du Koran de Khasikhan et des ouvrages grammaticaux portant le titre de *Missbah* et *Mirah*, du *Telwih* et du *Miwak*, enfin d'un traité sur les *Énigmes* d'Aliker et de Mir-Houseïn.

4 Voyez l. XXVIII.

après, Roustem étant revenu au pouvoir, représenta souvent au Sultan l'avantage qu'il y aurait, pour le maintien de l'ordre, à punir un homme aussi téméraire qu'Yahya, car il n'osait pas le faire exécuter de son propre mouvement, comme le grand-vizir Ibrahim l'avait fait à l'égard du poëte Fighani. Roustem était devenu plus prudent depuis qu'il avait couru lui-même un grand danger, et vu sa propre tête demandée par les janissaires. Cependant Souleïman qui avait cédé lorsqu'il s'était agi de la vie de son fils Moustafa, refusa de sacrifier celle du poëte qui se plaisait à célébrer la mémoire du malheureux prince. Le grand-vizir, furieux de la résistance qu'il avait rencontrée, manda le poëte chez lui, espérant trouver dans une réponse imprudente un prétexte pour le faire condamner comme coupable de lèse-majesté. « Comment oses-tu censurer les actions du Padischah, lui demanda-t-il, et les livrer à la connaissance de la populace ? » Par une heureuse inspiration, Yahya répondit : « En apprenant la sentence de mort prononcée par le Padischah, nous avons aussi condamné le prince à mort, mais nous avons pleuré avec ceux qui l'ont pleuré. » Roustem ne pouvant le livrer aux bourreaux, se vengea en lui retirant la place lucrative d'administrateur des établissemens de bienfaisance [XXIII].

La mort du prince Djihanghir prouve mieux encore que les élégies et quelques chroniques rédigées avec hardiesse [1] combien Moustafa était aimé et regretté.

[1] *Wé kad koutilé schehiden* : « il périt comme un martyr ; » et une

Défiguré par une double bosse, Djihanghir était doué d'ailleurs d'excellentes qualités et avait la plus tendre affection pour son frère. Le coup qui avait frappé Moustafa fit une si forte impression sur son esprit que sa gaieté naturelle se changea subitement en une profonde mélancolie, et, malgré tous les secours qui lui furent prodigués, il mourut peu de temps après [XXIV]. Souleïman, qui aimait l'esprit fécond en saillies de Djihanghir, fut vivement affligé de cette perte; il le fit enterrer à côté de son frère Mohammed, dans la mosquée bâtie en honneur de ce dernier, et qui depuis ne fut plus appelée la mosquée *du Prince,* mais *des Princes*, dénomination qu'elle conserve encore aujourd'hui. Le Sultan, pour rendre un nouvel hommage à la mémoire de Djihanghir, fit construire une autre mosquée sur la colline qui domine le faubourg de Topkhané. Cette mosquée s'élève majestueusement au-dessus des bâtimens qui l'entourent, semblable par sa situation à celle qui fut érigée à Scutari en honneur de la sultane Mirmah, fille de Souleïman.

L'hiver que le Sultan passa à Haleb fut consacré à plusieurs réformes dans l'administration des finances, particulièrement à la répression de quelques abus et innovations qui s'étaient glissés dans la perception des dîmes fiscales et autres impôts.

Dès les premiers jours du mois d'avril, l'armée se remit en marche, et l'eunuque Ibrahim-Pascha quitta

autre : *Sitem Roustem* : « l'injustice de Roustem. » Voyez Petschewi, f. 150. Ali.

le camp pour se rendre comme kaïmakam à Constantinople. Trois jours après l'arrivée des troupes à Amid, Souleïman convoqua un diwan général. Contrairement à l'usage, on y vit figurer, non seulement les vizirs, mais encore les kadiaskers, les defterdars et les nischandjis, les officiers des janissaires, tels que les agas, les kiayas, les serdars, les colonels, les capitaines, les intendans et les gardes-du-corps ou solaks. A mesure qu'ils entraient dans la tente impériale, le Sultan les saluait, leur demandait de leurs nouvelles, puis leur parlait de la nécessité de porter les armes dans le royaume de Perse, dont les habitans s'étaient constitués depuis des siècles les ennemis implacables de l'empire et de la vraie foi. Tous répondirent avec enthousiasme et les larmes aux yeux : « Nous sommes prêts à suivre le Padischah, non seulement dans l'Inde et le Sind, mais jusqu'à la montagne de Kaf » (les Orientaux font de cette montagne les bornes de la terre). L'armée, après avoir passé par Erzeroum, Tjabakdjour, et traversé le bras principal de l'Euphrate (le Mouradjaï), s'arrêta à Karghabazari (*marché aux corneilles*), où des munitions lui furent distribuées; lorsqu'elle fut arrivée dans le Toptjaïri (prairie des canons), les Kurdes lui amenèrent quelques prisonniers, et à Souschehri elle fut passée en revue. Le grand-vizir Ahmed et le second vizir, l'eunuque Ali-Pascha, rivalisèrent à cette occasion de luxe et de magnificence; mais les troupes de Roumilie, commandées par Mohammed Sokolli, étant venues rejoindre l'armée, elles effacèrent tout par leur costume et la richesse de

leurs armes. Les épaules des soldats de Sokolli étaient couvertes de peaux de léopards ; à leurs casques étaient suspendues des queues de renard, et d'énormes boucliers, des éperons et des brassards d'acier, des gantelets de fer, complétaient leur équipement. Leurs drapeaux étaient rouges et blancs, et leurs chevaux teints des mêmes couleurs. Six jours plus tard, le prince Sélim passa en revue l'armée d'Anatolie, commandée par Ahmed-Pascha, les troupes de Karamanie, de Soulkadr, et celles des begs turcomans qui étaient sous les ordres de Haïder-Pascha. Les troupes de Soulkadr et Siwas formaient l'arrière-garde; les beglerbegs d'Erzeroum, de Diarbekr et de Damas, les paschas Ayas, Iskender et Mohammed étaient placés à l'avant-garde; le prince Sélim commandait à l'aile droite les corps d'Anatolie et de Karamanie; et les troupes de Roumilie occupaient l'aile gauche. C'est dans cet ordre que l'armée se dirigea sur Karss, place frontière d'où le Sultan envoya sa déclaration de guerre au schah Tahmasp. C'était une provocation rédigée dans un style pareil à celui qu'avait employé Sélim avec le schah Ismaïl. Souleïman annonçait qu'il marchait conformément aux fetwas contre les mécréans pour les anéantir; que, selon la loi du Prophète, il sommait Tahmasp d'embrasser l'islamisme avant que de l'y forcer par le glaive. Il ajoutait que, si son offre n'était point acceptée, il espérait que le schah ne serait pas assez lâche pour se cacher devant lui; qu'il tirerait son glaive du fourreau, d'après les paroles du Koran : *Nous avons envoyé le fer*

pour manifester notre colère [1]. » Aux menaces de Souleïman succéda la dévastation des beaux et fertiles pays de Nakhdjiwan, Eriwan et Karabagh; les bourgs de Schoureghil, Scherabkané et Nilfirak furent détruits; à Eriwan, les palais du schah et de ses fils furent démolis, et le magnifique jardin de Sultanieh entièrement saccagé (17 schâban 961 — 18 juillet 1554). Six jours plus tard, Souleïman arriva à Arpa Tschaïri (champ d'orge), où il exerça les mêmes ravages; mais le lendemain les troupes de Karamanie tombèrent dans une embuscade et durent s'enfuir en laissant un grand nombre des leurs sur le champ de bataille. Le beau pays de Karabagh fut livré au pillage, et les soldats brûlèrent ce qu'ils ne purent emporter. Nakhdjiwan fut détruit de fond en comble, ainsi que ses environs. Sur la nouvelle apportée par des espions et des déserteurs que le schah s'était retranché dans les montagnes de Lor, Souleïman, craignant d'ailleurs la disette au milieu d'un pays qui n'offrait plus que des ruines, ordonna la retraite. Le schah envoya sa réponse au Sultan par un prisonnier sipahi; cette lettre, qui n'était pas plus modérée que la déclaration de guerre, disait que le schah vengerait la dévastation de ses domaines, que le courage des Ottomans ne consistait point à se battre au sabre ou à la lance, mais de loin avec des fusils et des canons, et qu'il se manifestait par le pillage et l'incendie. Cependant le schah,

[1] Ali, Petschewi, et le *Journal* de Souleïman, nº XXXVIII, reproduisent cette lettre avec quelques légères différences.

en finissant, protestait de ses intentions pacifiques [1]. On apprit en même temps que Hamza-Sultan. un des principaux begs du Kurdistan, avait disparu, et que le beg d'Amassia, qui avait fait pendant quelque temps une guerre d'escarmouches dans les environs de Meragha et de Sched, et occupé Takhti-Souleïman (trône de Salomon), capitale du Kurdistan, s'était laissé battre. Après cet échange de lettres injurieuses que les deux partis ne trouvaient pas convenable d'appuyer par les armes, les relations entre le schah et le Sultan devinrent non pas amicales, mais moins hostiles, et les vizirs des deux armées poursuivirent leur querelle par écrit [2]. Le grand-vizir répondit aux reproches adressés à son maître dans la dernière lettre du schah, en disant qu'on savait bien lequel des deux partis avait eu peur ; que depuis que le Sultan s'était retiré de Nakhdjiwan, le chacal reparaissait courageusement pour parcourir la forêt [3]; que la Perse était encore obscurcie par l'ombre des drapeaux du Padischah, et que si les Persans voulaient accepter une bataille en rase campagne, les Ottomans étaient prêts à les combattre sans fusils et sans canons, et sauraient les vaincre au sabre et à la lance. Le grand-vizir, dans une seconde réponse qu'il envoya au schah comme la précédente par un prisonnier persan, ré-

[1] Ali, f. 265, et Petschewi, f. 105, donnent le contenu de cette lettre.

[2] Les lettres des vizirs ottomans se trouvent dans Ali et Petschewi, f. 105, mais avec plus d'exactitude dans le *Journal* de Souleïman, no XXXIX.

[3] *Schaghal ender ayed bé bisché delir*. Vers qui a passé en proverbe chez les Persans.

futa article par article une lettre que les vizirs persans avaient adressée au gouverneur d'Erzeroum Ayas-Pascha, et dans laquelle ils se montraient surtout irrités contre le fetwa du moufti, et parlaient de la paix comme si les Ottomans l'avaient demandée les premiers [xxv]. Il commençait par protester contre l'insinuation des Persans, qui tendait à faire croire que les Turcs avaient ouvert les négociations de paix, et déclarait du reste qu'il ne voulait pas les repousser. Puis venant au fetwa du moufti, Ahmed-Pascha disait que les Persans ne pouvaient attaquer l'autorité de cette sentence en s'appuyant sur ces paroles du Koran : *Celui qui tuera un croyant aura l'enfer en partage*, parce qu'elles ne s'appliquaient qu'aux fidèles ; et quels étaient donc les mécréans, si ce n'étaient ceux qui, tels que les Persans, maudissaient du haut de la chaire les compagnons d'armes du Prophète (les trois premiers khalifes) ? Il ne suffisait pas, ajoutait-il, de se dire musulman pour avoir droit à ce nom. Les Persans pouvaient envoyer leurs savans ouvrir des conférences avec ceux de la Porte, afin que leur hérésie fût vaincue par la vérité ; la véritable doctrine mahométane existait depuis huit cent soixante-un ans, tandis que le schisme des Persans en comptait à peine cinquante. Les Persans avaient parlé du jugement dernier et des vicissitudes du pouvoir en ce monde, mais grâce à Dieu le Padischah y pensait toujours et n'avait pas besoin de leurs exhortations ; ce n'était pas les habitans du pays de Roum qui étaient hypocrites, mais bien les Persans eux-mêmes, auxquels d'ailleurs

le Prophète avait prédit leur chute, et qui depuis n'avaient essuyé que des revers. Quant à la paix à conclure, la Sublime-Porte était ouverte à ses amis comme à ses ennemis; mais si les Persans désiraient sincèrement voir cesser les hostilités, ils devaient envoyer un ambassadeur en titre et non pas un misérable agent de basse extraction; sinon on passerait l'hiver sur la frontière, et *alors les malheurs des sujets retomberaient sur les cornes des gouvernans*. Le Sultan ne leur refusait pas son pardon et sa grâce : c'était donc à eux à connaître leur position, et à agir en conséquence; leur salut était à ce prix [XXVI].

Ayas-Pascha, gouverneur d'Erzeroum, s'exprimait à peu près de la même manière en réponse à une dépêche des généraux persans : ils s'étaient enfuis, disait-il, comme des chacals devant les armées du Padischah, et ils ne pourraient empêcher l'incendie qui menaçait Tebriz et Erdebil; les habitans de ces villes étant hérétiques, les Ottomans qui en feraient le siége n'avaient pas à craindre les menaces d'Ali contre ceux qui faisaient la guerre aux vrais croyans : l'imam des Mahométans ne pouvait avoir aucun rapport avec des hypocrites. Enfin on n'enverrait personne au château de Ghouk pour négocier la paix, puisque le Sultan était décidé à passer l'hiver sur la frontière, pour venir l'été suivant renverser Tebriz et Erdebil [1]. Cependant Ferhadbeg, sandjakbeg de Kirkilisé, et Tourakhanoghli, remportèrent quelques

[1] Petschewi, f. 108. *Tedjaalnaha aaliha esafiliha. Journal* de Souleïman, n° XL. Djelalzadé, f. 328.

avantages sur l'ennemi, l'un près des rives de l'Aras, l'autre à Konloudja. L'armée ayant traversé le pont de Tschoban, se dirigea sur Hasankalaa. Les beglerbegs de Diarbekr et de Wan, ainsi que les begs kurdes, reçurent la permission de retourner dans leurs foyers, après avoir été admis au baise-main et avoir reçu les présens ordinaires. A cette occasion les têtes envoyées de Takhti-Souleïman par le beg d'Amassia, Sultan Houseïn, furent promenées sur des piques par tout le camp, au son de la musique de l'armée. Sur la nouvelle que le schah s'était emparé de plusieurs châteaux en Géorgie, le grand-vizir reçut l'ordre de quitter Sazlik, et d'aller à sa poursuite avec quatre mille janissaires et toutes les troupes de Roumilie, d'Anatolie et de Karamanie; mais, à son arrivée à Olti, il apprit la retraite du schah, et se décida à revenir sur ses pas. Cependant, les forces qui occupaient Bagdad et le Loristan avaient réduit sous leur domination les districts de Schehrzol et de Belkass [1], et pris tous les châteaux et forts qu'ils renfermaient. Ces succès amenèrent la soumission des autres begs du Kurdistan [2]. Enfin, le 26 septembre 1554, on vit arriver à Erzeroum, pendant le séjour de l'empereur dans cette ville, un ambassadeur persan, porteur

[1] Petschewi, f. 109. Ali, XLVIIIe événement, f. 265. Djelalzadé, f. 332. Ce dernier et Petschewi nomment les châteaux de Hawera, Noukoud, Paské, Schemnau, Ferendjé.

[2] Les begs Oghourloubeg, Mir Siakbeg, Mir Mohammed, Seïfbeg de Bana, Yousoufbeg de Destaré, Boudakbeg de Bouroudj, Ourkhanbeg, Djihansabeg.

d'une lettre conçue en termes dignes des deux souverains. Conformément au désir du Sultan, Schah Tahmasp avait choisi cette fois, pour le représenter, un des hauts dignitaires du royaume, le kouroudji katschar, ou chef des gardes-du-corps, nommé Schahkouli; dans une audience solennelle, l'envoyé du schah demanda un armistice qui fut accordé pour tout le temps que les Persans l'observeraient eux-mêmes [1]. Le 3 silkidé 961 (30 septembre 1554), le Sultan quitta Erzeroum et arriva à Siwas au bout de vingt jours de marche; il en mit encore douze pour se rendre à Amassia [2], d'où il renvoya les troupes dans leurs quartiers d'hiver. Le 10 mai de l'année 1555, le grand-maître des cérémonies du schah, l'ischikaga Ferroukhzadbeg, apporta de la part de son maître de nouvelles propositions de paix, des présens magnifiques, et une lettre aussi prolixe qu'obligeante, qui commençait par rendre gloire à Dieu, au Prophète et à Ali [3], contenait force sentences en langue arabe, des assurances d'amitié, et enfin la demande qu'il fût permis aux pélerins persans de visiter les lieux saints de l'islamisme [xxvii]. Ferroukhzadbeg fut comblé d'honneurs et de présens, et reçut à son départ une lettre de Souleïman en réponse à celle du schah. Dans cette

1 Djelalzadé, f. 331. Petschewi, f. 109. Ce dernier, pas plus que le *Journal* de Souleïman, ne fait connaître la réponse du Sultan.

2 Djelalzadé, f. 333. Petschewi, f. 110. *Venerat Maji decima Orator persicus*, Busbek, *ep.* I.

3 Le Prophète dit d'Ali : *Ena medinetol ouloumi wé Ali babiha* : « Je suis la cité de la science; Ali en est la porte. »

lettre, le Sultan rendait hommage au *Seigneur de la sainteté, cette preuve éternelle de la puissance miraculeuse de l'islamisme,* à Ali; mais il faisait observer en même temps qu'il n'était pas nécessaire pour cela d'injurier les autres amis du Prophète, car celui-ci avait dit: « Mes amis sont comme les étoiles; quel que soit celui d'entre eux que vous suiviez, il vous guidera dans la voie du salut [1]. » La paix, poursuivait Souleïman, serait maintenue avec l'aide de Dieu, tant que les Persans ne la violeraient pas. Les commandans des frontières éviteraient tout sujet de discorde, et protégeraient de tout leur pouvoir les pélerins se rendant à la Mecque ou à Médine. Cette lettre est le premier document connu d'un traité de paix entre la Porte et la Perse: car depuis un demi-siècle, c'est-à-dire depuis la fondation de la dynastie des Safis par Schah Ismaïl, il y avait bien eu entre les deux puissances des suspensions d'armes, mais aucune convention écrite n'avait été passée entre elles. Au contraire, les deux nations toujours sous les armes n'attendaient qu'un prétexte ou une occasion favorable pour retremper dans le sang cette vieille haine qui divisait les sunnis et les schiites. Le 29 mai 1555 (8 redjeb 962), jour où cent deux ans auparavant Mohammed-le-Conquérant avait fixé la domination ottomane en Europe par la prise de Constantinople, son descendant Souleïman l'affermit en Asie par ce premier traité de paix conclu avec les Persans à Amassia [XXVIII].

[1] *Asshabi ken noudjoum bieyihim iktedeïtum ihtedeïtum.*

Une ambassade du roi Ferdinand, composée d'Antoine Wranczy, évêque de Fünfkirkhen, savant distingué et habile politique, de François Zay, capitaine-général des nassades (flotte du Danube), et enfin du Belge Busbek, vint à la même époque négocier la paix à Amassia; mais ce fut sans succès. Afin de ne point laisser de lacune dans l'exposé des relations diplomatiques de la Porte avec l'Autriche, et de faire mieux connaître la position de ces deux puissances à l'égard de la Transylvanie, il est nécessaire de reprendre le fil de notre histoire et de remonter jusqu'au siége d'Erlau. Avant la prise de Temeswar, Ferdinand avait écrit de Linz au grand-vizir Roustem, sous la date du 24 avril, en lui demandant la mise en liberté de Malvezzi et un sauf-conduit pour deux envoyés qui devaient apporter des présens à Constantinople, et ouvrir des négociations pour une paix définitive. Déjà quelque temps auparavant Malvezzi avait été transféré de la Tour-Noire (prison sur les bords de la Mer-Noire) à celle appelée les Sept-Tours, et la somme affectée à son entretien avait été portée de quinze aspres à trente par jour [1]; mais sa délivrance fut refusée aux instances de l'empereur. Quant au reproche fait à Souleïman d'avoir violé le droit des gens dans la personne de l'ambassadeur d'Autriche, le grand-vizir répondit que Malvezzi n'avait été retenu que comme ôtage et garant des sentimens pacifiques de Ferdinand [xxix]. Au printemps

[1] *Relazione di Angelo Rohain* (secrétaire de Malvezzi).

qui suivit le siége d'Erlau, l'empereur nomma pour le représenser à la Porte François Zay et Verantius [1]. Il envoya ce dernier, avec Paul Palyna, au pascha d'Ofen pour conclure un armistice de quelques mois, pendant lequel on négocierait la paix à Constantinople [2]. L'eunuque Ali, sur le point de céder sa place à Touighoun, leur fit d'abord un accueil peu favorable; mais bientôt, radouci par un cadeau de mille ducats, il promit de faire agréer leur demande [3]. La Porte n'ayant accordé qu'un armistice de six mois, Zay et Verantius reçurent l'ordre de partir pour Constantinople, et de se concerter avec Malvezzi sur les conditions auxquelles on pouvait acheter la paix. Ils y arrivèrent le 25 août, peu de jours avant le départ de Souleïman pour Haleb. Le lendemain, ils se présentèrent chez le grand-vizir Roustem, le surlendemain chez les trois autres vizirs, Ahmed, Ibrahim et Haïder, et le troisième jour ils furent admis à l'audience du Sultan, qui daigna prendre la parole et demanda lui-même au grand-vizir à quelles conditions la paix pouvait être accordée [4]. Les ambassadeurs de Ferdinand offrirent un tribut annuel de cent cinquante mille ducats pour la cession de la Hongrie proprement dite,

1 Verantius ou mieux Wranczy.

2 *Instructio pro Antonio Verantio et Paulo Litterato de Palinia*, datée du 13 mars, à Grætz, par conséquent seize jours avant le premier document cité dans l'ouvrage de Miller : *Epistolæ Imperatorum et Regum Hungariæ Ferdinandi I et Maximiliani II*. On n'y trouve ni l'instruction dont il s'agit ici, ni les suivantes, qui sont d'une grande importance.

3 *Relatio Verantii et Pauli Litterati.*

4 *Instructio pro Verantio, Zay et Malvezzio.* Vienne, 13 juin 1553.

et un autre de quarante mille ducats pour la Haute-Hongrie et la Transylvanie [1]; mais après de longues discussions, les vizirs arrêtèrent qu'il ne serait pas même permis à Ferdinand de revendiquer la Transylvanie, et qu'à cette condition seule on pourrait traiter de la paix. Cette audience ne leur avait été accordée si promptement qu'à cause du départ du Sultan, qui s'embarqua en effet le lendemain pour Scutari. Malvezzi fut remis en liberté, et dut se rendre à Vienne pour prendre les ordres du roi relativement à l'abandon de la Transylvanie à Zapolya; les deux autres envoyés restèrent à Constantinople. Le lendemain du départ de Souleïman, le grand-vizir et les ambassadeurs arrêtèrent les bases du traité dans un jardin du faubourg de Scutari. La paix fut renouvelée pour cinq ans; le présent annuel de trente mille ducats fut réduit à la moitié, à cause des pertes que le roi avait éprouvées dans la dernière campagne en Hongrie; il fut convenu en outre que les paysans appartenant aux villes de Szolnok et d'Erlau ne seraient pas plus imposés qu'ils ne l'étaient auparavant. La conclusion définitive de cette affaire fut remise au retour de Malvezzi; en attendant on convint de la prolongation de l'armistice jusqu'à cette époque [2]. Quelques paroles

[1] *Actio Antonii Verantii, Franc. Zayi et Joannis Mariæ Malvezzii Oratorum S. I. R. Majestatis apud principem Turcarum a.* 1553, *mense Augusto habita*, en 10 feuilles, avec les signatures et scellés des trois ambassadeurs, dans les Archives I. R.

[2] Les articles de ce traité se trouvent ajoutés au *Rapport* de l'ambassade : « Articuli pacis quinque annorum quæ inter magnitudinem imperatoris

de Roustem rappelèrent aux ambassadeurs l'orgueil avec lequel jadis le grand-vizir Ibrahim avait parlé à Laczky. Ainsi il leur reprocha la violation du droit des gens par les Hongrois, qui avaient coupé le nez et les oreilles à l'ambassadeur que Souleïman leur avait envoyé à son avènement au trône [1]. Les Autrichiens répondirent qu'en effet ils avaient bien entendu parler de cette circonstance, mais qu'elle avait eu lieu du temps du roi Louis et non pas sous le règne de Ferdinand. « C'est pour cela, continua Roustem en se tournant vers Zay, que vous autres Hongrois, vous perdîtes alors Belgrade, votre roi et le royaume; dernièrement encore, qu'avez-vous gagné à violer l'armistice qui avait été conclu pour cinq ans, et à envahir la Transylvanie? Le ciel nous a rendu Temeswar, Szolnok, Lippa et Becsé même, où il y avait déjà une mosquée. » Enfin, Roustem s'informa encore si c'était au nom de l'empereur Charles-Quint qu'ils demandaient la paix. Ils répondirent qu'ils étaient venus au nom du roi Ferdinand, mais qu'il n'y avait aucun doute que l'empereur, pour l'amour de son frère, n'acceptât également le traité [2].

» Turcarum, Zulthanum Zuliman ac Asiæ Græciæ principis et Serenissi-
» mum Rom. Hung. Bohem. Regem Ferdinandum renovatæ. »

[1] « Nonne primum quum nos pacem et amicitiam vobiscum facere voleba- » mus, vos dedita opera uni Oratori nostro nasum et aures præcidistis, et sic » deturbatum in contemptum Imperatoris nostri et nostrum omnium remisis- » tis; quam injuriam quum nos vindicare vellemus nonne pro uno homine » afflicto et Belgradum amisistis et Regem et Regnum. » *Rapport* des trois ambassadeurs, dans les Archives I. R.

[2] *Rapport* des ambassadeurs, dans les Archives I. R. Les *Rapports* de

Malvezzi était à Vienne depuis neuf mois; une maladie occasionée par son long emprisonnement fut le prétexte ou peut-être la véritable cause de ce retard. A la réception d'une lettre datée de Haleb, fin février [1], et qui n'arriva à Vienne qu'au commencement du mois de mai, Malvezzi reçut enfin l'ordre de retourner à son poste, muni de nouvelles instructions, dans lesquelles les titres de l'Autriche à la possession de la Transylvanie étaient longuement démontrés, et qui contenaient aussi une réfutation du droit du sabre établi dans la lettre de Souleïman [2]. Pendant le voyage de Malvezzi et la grave maladie qui le força d'interrompre sa route, les Ottomans violèrent fréquemment l'armistice. Déjà, avant la mission de Verantius et Zay, Oulama, gouverneur de Bosnie, ac-

Zay et Verantius, qui manquent chez Miller, se trouvent dans Catona, XXII, p. 453-493.

[1] « Datæ namque illæ sunt litteræ Aleppi ultima Februarii nobisque un- » decima primum hujus mensis (maji). » *Instructio pro Malvezzio*, dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche. On y trouve aussi la lettre originale de Souleïman, qui contient le bulletin de ses victoires de Perse : elle est écrite avec de l'encre blanche et en beaux caractères. Cette lettre fut portée par le tschaousch Yousouf, qui est appelé Junszuph dans le *Rapport* des ambassadeurs. Catona, XXII, p. 564.

[2] *Instructio pro Malvezzio, Verantio et Zay*, en 7 feuilles, Viennæ, 22 may. Archives I. R. : « Quando quidam vero ex postremis litteris, quas » Serenissimus Princeps Turcarum ad nos ex Alepo dedit, cognovimus mag- » nitudinem ejus ob id maxime graviter ferre, nos Transylvaniam possidere, » quod ipse provinciam illam jure belli gladio scilicet a se occupatam quon- » dam Regi Joanni tradiderit, et eo defuncto ipsius quoque illustrissimo filio » concesserit, et putet nunc honori famæ et reputationi magnitudinis suæ » aliquid detrahi idcirco, quod nos ipsam ad manus nostras acceperimus. » Voyez l'*Instruction susdite* aux Archives I. R.

compagné de Mourad, beg de Klis, et de Malkodj. beg de l'Herzégovine, avait dévasté par le fer et le feu les environs de Warasdin; mais il fut attaqué et battu, près de Kris, par un détachement hongrois que conduisait Nicolas, comte de Zriny, et un autre détachement styrien sous les ordres de David Ungnad. Djâfer, fils du pascha, périt dans cette rencontre de la main de Jean Marbez. Oulama, pour venger la mort de son fils, se jeta sur les châteaux de Chasma, Verœczé et Dombra. En revanche, Pierre Erdœdy et George Zluny descendirent la Save dans trente bateaux (tschaïks ou nassades), et Marc Tomasovich surprit et pilla les châteaux de Gradiska et Velika. L'année suivante, les Turcs firent une conquête plus importante que celle de ces châteaux d'Esclavonie et de Croatie: Hamza, le brave sandjakbeg de Szecseny, qui avait été rendu à la liberté sans aucune rançon, s'empara de Fülek, grâce à la trahison d'un prisonnier turc [1]. Les fortifications de Fülek, construites par François Bebek, consistaient en deux forts, dont l'un commandait l'autre; dans le fort inférieur se trouvaient trois cavernes spacieuses, dont l'une servait de citerne, l'autre de magasin à poudre, et la troisième de prison. Bebek, Balassa et Pereny y amenèrent des troupes, mais avec trop de lenteur : le fort inférieur résista pendant quinze jours à l'artillerie du fort supérieur, qui avait été occupé par les assiégeans; mais,

[1] « Joannes Paxius alium quoque captivum una cum Hansabegho ad pe- » titionem tuæ Majestatis manumisit. » Verantius et Zay à l'empereur, 16 juin 1553. Catona, XII, p. 460.

à l'arrivée de Touighoun-Pascha, il tomba également au pouvoir des Turcs [1]. Hamza, dans cette circonstance comme en beaucoup d'autres, se montra par ses faits d'armes digne du grand nom qu'il portait, nom déjà rendu célèbre par l'oncle du Prophète, un des plus grands héros de l'islamisme, et plus tard par un des chefs les plus fameux des Assassins de Syrie, commandant de soixante-dix châteaux, dont les garnisons suivaient aveuglément ses ordres [xxx]. La valeur de l'Arabe Hamza et les stratagêmes de Hamza le Syrien ont fourni, avec les exploits d'Antar, le *père des cavaliers*, le sujet d'une foule de romans chevaleresques, connus sous le nom de *Hamzanamé* (ou le *livre de Hamza*).

Sur les plaintes élevées par Ferdinand contre ces hostilités sans cesse renaissantes, le pascha d'Ofen répliqua que la prise de Fülek était une représaille de l'attaque de Hollokœ; cependant il renvoya les députés du roi, en assurant qu'il avait confié la pacification du pays à Arslan, sandjakbeg de Stulhweissenbourg, et à Weli, sandjakbeg de Hatwan [2].

Pendant que ces choses se passaient en Hongrie, la Porte n'oubliait pas ses intérêts en Transylvanie; Souleïman, qui ne perdait pas un instant de vue ce royaume, ne négligea rien pour augmenter le mécontentement de la nation en lui représentant Ferdinand comme l'auteur principal de tous les maux dont elle

[1] Istuanfi, l. XIX, et Forgacz, l. IV, avec quelques changemens mentionnés par Catona, XXII, p. 540.

[2] Lettre de Touighoun, pascha d'Ofen, à Ferdinand.

était accablée. Deux ans auparavant, un tschaousch avait, au nom du vizir Ahmed, répandu par toutes les villes des fermans menaçans [xxxi], afin de contenir les populations; depuis ce temps-là les proclamations n'avaient pas discontinué, et le Sultan en envoyait même de Haleb [1]. D'un autre côté, Verantius et Zay ne se lassaient pas de miner le crédit des envoyés de la reine Isabelle et de Petrovich [2]; mais leurs efforts n'obtinrent aucun succès. Guidés par le drogman Mahmoud, renégat allemand, les représentans d'Isabelle recommandèrent le fils de Zapolya à la protection de Souleïman, et réclamèrent la restitution de Lippa, Solymos, Csanad, Csailyath, Fenlak, Naghylak et Szolnok. Les présens en soie et autres étoffes qu'ils apportèrent n'excédaient pas la valeur de huit cents ducats [xxxii].

L'Allemand Mahmoud et le Hongrois Ferhad, les deux drogmans de la Porte, accompagnés du tschaousch Ouroudj, partirent de Constantinople avec l'ordre d'installer, avec le secours de Petrovich et des beglerbegs d'Ofen et de Temeswar, le fils de la reine Isabelle comme souverain de la Transylvanie.

Toutes ces intrigues et les victoires de Souleïman en Perse nécessitaient de la part de l'Autriche l'envoi

[1] A Kendi, Dobo et autres. Elles étaient datées de Haleb, 7 avril 1554. On y lit : « Ideo mandamus vobis omnibus, quod Regi Stephano obediatis » et ubicumque intromittatis, eum honorabiliter pro Rege vestro obedienter » accipiatis. » *Traduxit Mahmoud secretarius et interpres.*

[2] Les preuves se trouvent dans leurs nombreux *Rapports.* Catona, XXII, p. 545-626, donne des extraits fort intéressans de cinquante-trois de ces rapports.

si long-temps désiré d'une nouvelle ambassade à Constantinople. Le Belge Auger Busbek fut nommé à la place de Malvezzi, qui était toujours malade et qui mourut peu de temps après à Komorn. Busbek, accompagné de deux collègues, partit avec une lettre dans laquelle Ferdinand entrait dans les plus grands détails pour établir ses droits sur la Transylvanie, et faisait même un appel à la générosité de Souleïman [1]. Ces diplomates arrivèrent à Constantinople le 20 janvier; mais le vizir Ibrahim, qui avait remplacé Roustem, les renvoya à Amassia, où le Sultan avait pris ses quartiers d'hiver. Leur voyage est remarquable par le récit de Busbek [2], et par la découverte qu'ils firent du célèbre monument d'Ancyra, qui date du règne d'Auguste [3]. Ils apportaient à Souleïman dix mille ducats et des coupes d'argent richement dorées. Ahmed leur ayant demandé si c'était un présent ou un tribut qu'ils venaient offrir, ils répondirent que les coupes étaient envoyées à titre de présent, et que les dix mille ducats représentaient le tribut pour la Transylvanie; ils se plaignirent alors de ce que l'armistice avait été violé, et citèrent la prise de Fülek par Hamza; l'incendie de Palota, par Arslan; la dévastation de Poti et Somlya,

[1] *Exemplum instructionis ad Principem Turcarum, A. D.* 1554 *die* 23 *novembris*, dans les Archives I. R. « Atque idcirco nos Magnitudinem » ejus rogare, ne causa Transylvania in tractatione ipsius pacis sese difficilem » præbeat, sed nobis petentibus pro liberalitate sua benevole concedat, quod » pro summa animi sui æquitate non petenti concessura esset. »

[2] *Augerii Gislenii Busbequii legationis turcicæ epistolæ quatuor.*

[3] *Antiquitates asiaticæ, accedit monumentum ancyranum per E. Thishull*, Londini, 1728, p. 165.

par le sandjakbeg de Wessprim; les invasions faites par le sandjak de Gœrœsgal, dans les districts de Szigeth et Páczod; les entreprises du sandjakbeg de Hatwan contre Poroszló et Erlau; enfin les expéditions dirigées sur Csóbancz, Tihany et Olohvar. Malgré toutes ces réclamations, malgré la promesse de payer quatre-vingt mille ducats au Sultan, vingt mille à son écuyer, et des sommes de quatorze, dix et quatre mille ducats aux trois vizirs, ils ne purent obtenir qu'une suspension d'armes pour six mois. et une lettre de Souleïman à Ferdinand, avec laquelle Busbek devait retourner à Vienne, pour y chercher de nouvelles instructions. A son audience de congé, Busbek exprima l'espoir qu'il avait de revenir avec une réponse favorable. « Nous l'espérons aussi, » fut tout ce que répondit Souleïman. Les ambassadeurs de Ferdinand et du Schah avaient offert leurs présens le même jour, et dans un but commun, c'est-à-dire la conclusion d'un traité de paix, mais les derniers seuls avaient réussi complètement dans leur démarche. Verantius. Zay èt Busbek, quittèrent Amassia en même temps que l'envoyé de la Perse; les deux premiers restèrent à Constantinople, tandis que Busbek se rendit à Vienne pour remettre la lettre de Souleïman à Ferdinand [XXXIII] [1]. Des ambassadeurs vénitiens,

[1] Busbek, *Rapport* du 14 août 1555. Voyez son épître : *Eodem die, quo nos dicessimus, orator quoque Persicus Amasiam reliquit.* Ce fut le 2 juin; par conséquent Souleïman ne pouvait pas, comme le prétend Mouradjea d'Ohsson, avoir conclu le traité avec la Perse, le 29 mai, à Constantinople.

français et polonais. avaient aussi apporté les félicitations de leurs gouvernemens à l'occasion de la campagne si heureusement terminée [1].

Trois semaines après la signature du traité de paix conclu avec les Persans, Souleïman partit d'Amassia où il avait distribué des récompenses à tous ceux qui s'étaient distingués dans cette campagne. Les possesseurs des grands fiefs (siamet) et ceux des petits fiefs (timar) reçurent une augmentation sur leurs revenus, les premiers de deux cents, les seconds de cent aspres par an. Mohammed Sokolli, beglerbeg de Roumilie, fut nommé vizir; Pertew, aga des janissaires, lui succéda dans sa charge, et fut lui-même bientôt remplacé par Iskender-Aga. Quelques changemens eurent également lieu dans le gouvernement des pays vassaux de la Porte. Mirtsché, voïévode de Valachie, fut destitué dans la huitième année de ses fonctions, probablement parce qu'on le soupçonnait d'être trop bien disposé pour Ferdinand. Petraschko, fils de Radoul, prit sa place [2]. L'année suivante, Alexandre, prince de Moldavie, fut aussi déposé, sous prétexte qu'il était arrivé au pouvoir par l'influence de la Pologne: mandé à Constantinople pour se justifier, il fut assez heureux pour obtenir sa réinstallation [3]. Un change-

[1] Djelalzadé, f. 338, appelle l'ambassadeur français *Mon Denis;* Catona, XXII, p. 582, donne à son prédécesseur le nom de *Codognatus.*

[2] *Epistola Verantii ad Ferdinandum,* Constantinopoli, 1 mart. 1554, dans Catona, XXII, p. 760.

[3] *Epistola Verantii ad Ferdinandum,* Constantinopoli, 23 octob. 1555, dans Catona, XXII, p. 760.

ment plus important, et dont nous avons déjà parlé, avait eu lieu en Crimée deux ans auparavant. Sahib-Ghiraï avait proposé son neveu pour le khanat d'Astrakhan, et avait cru, en l'éloignant ainsi de Constantinople, se délivrer d'un rival redoutable; mais un complot tramé contre lui par Dewlet-Ghiraï l'empêcha de recueillir le fruit de sa prudence [xxxiv] : il tomba frappé de dix-sept coups de poignard, et ses trois fils mineurs périrent avec lui (1555). Dewlet-Ghiraï nomma Ahmed-Ghiraï kalgha à la place d'Emin-Ghiraï [1], et gouverna pendant vingt-cinq ans. Ennemi redoutable des Russes, Sahib-Ghiraï fut le dernier khan du Kipdjak, de la famille de Djenghiz. Ce fut à cette époque qu'Ivan Vassili, conquérant de Kazan et d'Astrakhan, prit le titre de czar, adopté dans les âges antérieurs par plusieurs souverains d'Asie [xxxv].

Le 1er août (13 ramazan), le Sultan entra dans son nouveau palais, et envoya son troisième vizir, Mohammed Sokolli, avec trois mille janissaires et quatre mille cavaliers, dans les environs de Salonik et d'Yenischehr, où un aventurier, qui prétendait être le prince Moustafa échappé au supplice, avait soulevé près de dix mille hommes. Déjà, avant le retour de Souleïman d'Amassia, le prince gouverneur d'Andrinople avait ordonné à un de ses agas et à Mohammed-Khan de la famille de Soulkadr, sandjakbeg de Nikopolis, de dissiper ces rebelles. Le prétendu Moustafa

[1] Dans les *sept Planètes*, f. 68, ils sont nommés Hadji-Ghiraï et Djafer-Ghiraï.

avait nommé un marchand de volailles son vizir, et deux étudians, kadiaskers. Le marchand de volailles trahit son sultan auprès du sandjakbeg de Nikopolis, et celui-ci le livra au vizir Sokolli, qui l'envoya à Souleïman. La trahison du marchand de volailles fut récompensée par le don d'un beau fief, et le Pseudo-Moustafa fut pendu.

Cet aventurier, à l'imitation des deux autres Moustafa qui, sous le règne de Mohammed Ier, avaient soulevé les derwischs, espérait fonder un nouvel empire sur les débris de l'ancien; sa mort étouffa la guerre civile, mais elle ne put chasser ce fantôme d'un fils assassiné, que le remords représentait sans cesse à l'esprit vieillissant de Souleïman [1].

[1] « Ætate jam est ingravescente, ulcus immedicabile sive gangrænam in » crure esse in vulgus creditum est. » Busbek, *Epistola* I, et dans son *Rapport* du 14 août 1555. Archives I. R.

LIVRE XXXII.

Mort du grand-vizir Ahmed-Pascha, et réintégration de Roustem. — Achèvement de la mosquée Souleïmaniyé. — Mort de Roxelane. — Relations amicales entre les Ouzbegs et les Ottomans. — Guerre de Hongrie. — Siége de Szigeth. — Destruction de Babocsa. — Prise de Tata. — Envoyés de Ferdinand et d'Isabelle. — Arrivée des agens du roi d'Espagne et du duc de Ferrare à Constantinople. — Causes de la guerre civile. — Défaite de Bayezid, sa fuite en Perse; négociations à ce sujet, suivies de son exécution et de celle de ses fils.

Nous avons signalé les deux défauts dominans de Souleïman, sa faiblesse pour les femmes, et la froide cruauté qui formait la base de sa conduite lorsque les intérêts de sa puissance lui paraissaient en péril : nous l'avons vu se laisser entraîner à une indigne condescendance pour une épouse trop aimée, et porter au contraire la sévérité paternelle jusqu'à commettre un odieux assassinat envers un fils dont l'influence sur l'armée, et en particulier sur les janissaires, lui donnait de l'ombrage. Nous verrons ces défauts, prenant une nouvelle force avec l'âge, obscurcir entièrement l'éclat des brillantes qualités du prince. C'est une vérité sanctionnée par l'expérience, qu'en toutes choses le premier pas seul est difficile à fran-

chir, et cet axiôme est encore plus applicable au mal qu'au bien. En outre, l'homme doué d'un caractère ferme, lorsqu'il est entré dans la voie du mal, laisse souvent l'orgueil pervertir son jugement, et sent le besoin de persévérer dans sa conduite, ne fût-ce que pour être conséquent avec lui-même. Nul doute que Souleïman n'ait eu à soutenir une lutte longue et pénible contre ses affections et sa conscience, lorsque vingt ans auparavant il fit étrangler Ibrahim, le compagnon de sa jeunesse, l'ami de son âge mûr et le fidèle appui de sa grandeur, malgré la promesse qu'il lui avait faite de ne jamais l'éloigner de sa personne. Il ne parvint alors à appaiser ses remords qu'en s'autorisant de cette sentence d'un légiste : « Le sommeil est l'image de la mort; un homme qui dort ne diffère pas d'un homme mort [1]. » Le supplice d'Ahmed, avec qui il avait eu des relations moins amicales, devait être un poids moins lourd pour sa conscience; Ahmed fut donc supplicié, bien qu'il n'eût consenti à succéder à Roustem dans la place dangereuse de grand-vizir que sur le serment fait par Souleïman de ne jamais le destituer. « Dans la réalité, dit à ce sujet Hadji Khalfa dans ses *Tables chronologiques de l'Histoire ottomane*, il ne fut pas destitué, mais il fut mis à mort [1]. » Le malheureux Ahmed fut arrêté dans l'exercice de ses fonctions, au moment où il se rendait à l'audience du Sultan un jour de diwan; sa tête

[1] *Che gl'insinuò, che se il sonno non è morte effectiva e almeno per il tempo che si dorme un imagine o una copia tratta da quel originale.* Sagredo, l. IV, p. 221, Venezia 1688.

fut tranchée dans la salle même de l'audience (12 silkidé 962 — 28 septembre 1555)[1]. Pour motiver cette exécution, on accusa Ahmed d'avoir calomnié le vizir Ali-Pascha, gouverneur d'Egypte, dans la vue de lui aliéner la faveur du Sultan, et de lui faire perdre à la fois sa place et la vie. On rapportait à ce sujet les détails suivans. En arrivant au pouvoir suprême, Ahmed avait envoyé au Caire son parent Doukhaghin Mohammed-Pascha, pour remplacer, en qualité de gouverneur, Ali-Pascha, homme d'une corpulence telle que peu de chevaux étaient de force à supporter le poids de son corps. Ahmed enjoignit à son parent de faire monter aussi haut qu'il pourrait la quotité des revenus annuels de l'Egypte; car il ne voyait que ce moyen de lutter contre son prédécesseur Roustem, qui n'avait négligé aucune occasion de grossir le trésor du Sultan[2]. Pendant son administration, Ali, surnommé *le gras* [II] à cause de son obésité, s'était borné à percevoir le tribut ordinaire. Mais Doukhaghin Mohammed l'ayant augmenté de cent cinquante mille ducats dès la première année, Souleïman demanda compte à Ali d'une aussi énorme différence; celui-ci répondit qu'il avait mieux aimé administrer

1 Petschewi, f. 115. On voit par là que Busbek mérite peu de foi, lorsqu'il rapporte (*Ep.* II, dans Catona, XXII, p. 759) qu'Ahmed avait demandé au bourreau qu'avant de lui serrer entièrement la gorge il lui permît de respirer encore une fois pour faire connaissance, pour ainsi dire, avec ce genre de mort.

2 Busbek, *Ep.* I, parle avec détail de l'administration financière de Roustem : *Camera est in regia particularis cum hoc titulo : Pecuniæ Roustemi diligentia acquisitæ.*

le pays d'après les anciennes coutumes, que de le ruiner par de nouvelles exactions. Souleïman ordonna néanmoins, pendant son séjour à Amassia, d'éclaircir cette affaire par une enquête, qui sans doute aurait perdu Ali, si celui-ci n'eût pas intercepté une lettre dans laquelle Ahmed recommandait au nouveau gouverneur d'augmenter encore ses versemens au trésor, pour assurer ainsi la perte de son rival. Vers le même temps, on remit au Sultan, un jour qu'il se rendait à la mosquée, une pétition dans laquelle on portait plainte contre les exactions d'Ali. Mais il fut prouvé que le pétitionnaire avait été gagné à porter cette accusation par un tschaousch, qui n'avait agi lui-même que d'après les ordres du grand-vizir. Telles étaient les causes officielles du supplice d'Ahmed; toutefois elles n'abusèrent personne, et les historiens contemporains s'accordent tous à présenter la chute d'Ahmed comme ayant son origine dans le désir qu'avait la sultane favorite de voir son gendre Roustem rentrer dans l'exercice de ses anciennes fonctions. Il est vrai que celui-ci n'ayant été sacrifié qu'à la nécessité passagère d'appaiser les murmures des janissaires, irrités de l'exécution de Moustafa, il devenait facile aux intrigues du harem de préparer la chute d'un successeur considéré comme intrus. Malgré le prétexte allégué, la véritable raison qui fit verser le sang d'Ahmed était si bien connue de tout le monde, que dans la suite, lorsque Hasan-Pascha se rendit en Perse comme envoyé de la Porte, le schah Tahmasp lui signala cette exécution et celle du prince Moustafa comme deux

taches ineffaçables imprimées au règne de Souleïman [1]. Ainsi le conquérant de Temeswar et le vainqueur des Persans fut vaincu par les femmes du harem [2], et Roustem dut à la mort d'Ali d'être pour la seconde fois élevé à la dignité de grand-vizir. Cependant la fin sanglante d'Ahmed ne fit pas oublier son mérite [3]; il avait fondé, près de la Porte du Canon, une mosquée qui porte encore son nom, et il se survécut à lui-même dans les hommes d'Etat qu'il avait formés, et qui jouèrent plus tard un rôle brillant dans l'histoire ottomane. Parmi ceux qui se sont le plus distingués, nous nommerons Moustafa-Aga, frère de Khosrew-Pascha, qui de l'emploi de précepteur des princes fut élevé, sous Sélim II, au rang de serasker, et s'illustra plus tard par la conquête de l'île de Chypre et du Schirwan; le defterdar Lalefar Mohammed Tschelebi, et le maître des requêtes d'Ahmed, Memi Tschelebi, appelé par la suite à la dignité de reïs-efendi [III].

L'été suivant, Souleïman eut la satisfaction de voir achever la mosquée Souleïmaniyé, dont la construction avait été commencée six ans auparavant, et qui, au milieu du mois d'août (8 schewal 963 — 16 août 1556), fut livrée à l'admiration des fidèles. Cet édifice, qui a coûté plus de sept cent mille ducats [4], est le

1 Ali, dans les *Notices sur les Vizirs*, p. 290. Djelalzadé, f. 352.

2 *Mekri zenan illé.* Ali, Osman-Efendi, Petschewi.

3 Djelalzadé, f. 353, rend pleine justice à Ahmed, et dit qu'il aimait à lire le Koran, qu'il était strict observateur des lois, qu'il laissa après lui plusieurs fondations de bienfaisance et qu'il avait de vastes connaissances dans la marine

4 Selon Ewlia, 380 charges ou 38,000,000 d'aspres (760,000 ducats),

plus magnifique monument de la résidence impériale. Sous le rapport de la richesse des ornemens d'architecture et de l'exquise délicatesse du travail, la mosquée de Souleïman peut se montrer avec avantage à côté de son modèle l'Aya-Sofia, qui lui est supérieure par la hardiesse de la coupole, la magnificence des colonnes, et par un caractère d'antiquité vénérable. Le temple se compose de trois carrés contigus les uns aux autres; à l'une des extrémités est le vestibule, à l'autre le lieu de sépulture, et au milieu le sanctuaire. Le vestibule porte, dans le langage théologique de l'islamisme, le nom de *harem,* c'est-à-dire l'enclos saint, que rien ne doit profaner; la sépulture est appelée *jardin* comme celle du Prophète à Médine; c'est là que reposent les *plantes humaines* jusqu'à ce qu'au jour du jugement elles se lèvent dans toute leur fraîcheur, pour croître et se développer dans le grand jardin de la création. Au milieu, entre le harem et le jardin, se trouve la *mesdjid,* ou l'endroit de l'adoration, nom que les Espagnols ont rendu par celui de *mezquita,* et dont on a fait mosquée. Le vestibule est muni d'un banc de marbre, qui invite les croyans au repos, et d'une fontaine superbe consacrée aux ablutions. Le jardin renferme le tombeau du fondateur; trois côtés du vestibule sont entourés de colonnades, le quatrième est formé par la façade de la mosquée. Au-dessus de la porte principale sont inscrits le nom de Souleïman et l'année de la construc-

et non pas 89,383 ducats, comme on le lit dans *Constantinople et le Bosphore*, par une erreur de calcul.

tion. La porte du vestibule, en face de l'entrée principale de la mosquée, est un chef-d'œuvre d'architecture sarrazine; elle est surtout remarquable par ses campanes sculptées, qui ressemblent aux capricieuses concrétions des stalactites. Aux quatre angles du harem s'élèvent les quatre minarets, ou *phares,* ainsi nommés parce qu'ils sont éclairés pendant les nuits saintes du mois de ramazan. Les deux minarets à l'entrée du vestibule sont couronnés de deux galeries; ceux de la façade de la mosquée en ont trois, du haut desquelles les crieurs appellent cinq fois par jour les croyans à la prière. Le sommet de ces tours, ainsi que celui de la coupole et de toutes les mosquées, est surmonté d'un croissant, insignes de l'empire ottoman et de l'ancienne Byzance. La coupole est modelée sur celle d'Aya-Sofia. Le dôme principal présente en avant et en arrière deux demi-coupoles, autour desquelles se groupent de chaque côté, à droite et à gauche, cinq petites coupoles entières; il est supporté par quatre colonnes en granit rouge, les plus hautes et les plus fortes de Constantinople. Au-dessus de l'une de ces colonnes, on voyait autrefois la statue de Justinien-le-Grand, et sur une autre celle de Vénus, qui avaient été amenées d'Egypte [IV]. Les chapiteaux sont d'un marbre d'une blancheur resplendissante. Une galerie double règne sur les côtés et renferme des cabinets (khoudjré) dans lesquels les Musulmans déposent leurs bijoux et leur or quand ils veulent faire un voyage, ou mettre leur fortune à l'abri de la rapacité du despotisme. Il est en effet inouï que le gouverne-

ment ait osé toucher aux dépôts (amanet) des mosquées, ou à ceux des fondations pieuses (wakf). Au-dessous des galeries existent des marches en forme de terrasses soutenues par des troncs de colonnes, où les lecteurs du Koran attachés à la mosquée viennent l'un après l'autre réciter la parole du Prophète. Le tabernacle (mihrab) où est déposé un exemplaire du Koran, est en marbre blanc, richement orné de sculptures; il en est de même de la chaire (koursi), du haut de laquelle le prédicateur (waïf) fait entendre les vérités de la religion et de la morale; de la galerie (minber), où l'orateur de la prière du vendredi (khatib) proclame les droits régaliens de l'islamisme; de la plate-forme élevée (masstabé), sur laquelle les crieurs répètent l'appel à la prière au moment où elle va commencer, et de la tribune (makssouré), où le Sultan assiste à la prière du vendredi. On voit, à côté du maître-autel, deux candélabres gigantesques en bronze doré, supportant des cierges énormes qui sont allumés dans les sept nuits saintes et suppléent, avec les lustres, à la lumière qui pénètre durant le jour au travers des vitraux. Ces vitraux, ornés pour la plupart de fleurs peintes ou des lettres qui composent le nom de Dieu, sont l'ouvrage du célèbre vitrier Serkhosch Ibrahim (Ibrahim l'ivrogne). La beauté des inscriptions n'est pas moins remarquable; elles sont dues à la main habile de Karahissari, l'auteur de l'inscription qu'on lit au-dessus des deux portes [v]. Autour de la mosquée s'élèvent plusieurs établissemens. une école primaire (mekseb), quatre académies

(médrésé), un auditoire pour la tradition du Prophète (daroulhadiss). un autre pour la lecture du Koran (daroul-khirayet), une école de médecine (medreseï-tibb), une hôpital (darouschschifa), une cuisine pour les pauvres (imaret), une auberge gratuite (karawan-seraï), une bibliothèque (kitabkhané), un réservoir qui sert à alimenter les fontaines voisines (sébilkhané), un hôpital pour les étrangers (tawkhané) et des bains (hamam) [vi]. Au milieu de ces douze établissemens de dévotion et de bienfaisance, le dôme de Souleïmaniyé surgit et étincelle comme celui du ciel parsemé des douze constellations. Du temps des empereurs, Constantinople s'enorgueillissait de l'église de Sainte-Sophie, en face de laquelle était placée la statue en bronze de Salomon, qui paraissait pour ainsi dire confus et interdit d'admiration devant une magnificence surpassant celle de son propre temple. Le jour de son inauguration, Justinien s'était écrié : « Salomon, je t'ai vaincu. » Aujourd'hui encore la mosquée de Souleïman s'élève avec orgueil auprès de l'ancienne Sainte-Sophie, et semble vouloir lui ravir la prééminence que celle-ci disputait jadis au temple de Salomon. Souleïmaniyé est la seule des mosquées fondées par Souleïman à laquelle il ait donné son nom ; les six autres, qu'il fit construire avec les deniers de l'Etat, ou aux frais de son trésor particulier, portent les noms de son père, de ses enfans, ou ceux des sultanes ses épouses. Nous avons fait mention plus haut des mosquées du sultan Sélim Ier et de celles des princes Mohammed et Djihanghir. On construisit en même

temps que ces deux dernières, près du marché des femmes, la mosquée de la Khasseki, ou sultane Khourrem (Roxelane) [VII], et les deux autres qui portent le nom de sa fille Khanüm-Sultane, appelée plus généralement Mihrmah (lune du soleil), épouse de Roustem. L'une de ces dernières mosquées est située à la porte d'Andrinople, et l'autre à Scutari, près du port. La mosquée de la Khasseki, d'une architecture simple, est ornée seulement d'une coupole et d'un minaret, mais elle est dotée d'une école, d'une académie, d'une cuisine pour les pauvres et d'un hôpital pour les fous; celle de la porte d'Andrinople a une académie, des bains et un marché. La troisième s'élève avec une majestueuse hardiesse sur une colline au pied de laquelle sont disposés des gradins; elle s'offre à découvert au port de Scutari, et forme un des points de vue les plus pittoresques du panorama de Constantinople.

L'achèvement de Souleïmaniyé et la réintégration de Roustem dans les fonctions de grand-vizir furent regardés comme des événemens d'une si grande importance, que le schah de Perse crut devoir envoyer à Constantinople un ambassadeur extraordinaire pour en féliciter le Sultan. Cet ambassadeur était porteur de deux lettres du schah adressées, l'une à Souleïman, et l'autre à Roustem; d'une lettre du prince Mohammed, fils de Tahmasp, à Roustem, et d'une quatrième de la première épouse du schah (qui en Perse porte le titre de femme du harem), à la sultane Khasseki. Ces lettres étaient d'une politesse aussi outrée que les

notes échangées pendant la guerre avaient été injurieuses. Après de longues félicitations en prose et en vers, le schah s'adresse au Sultan en ces termes : « O toi, qui es favorisé de la grâce divine, qui as été comblé des dons du Tout-Puissant, et imprégné de la rosée vivifiante du créateur, Sultan des deux parties du globe, khakan des deux mers; toi qui es nommé le Prophète de deux espèces de créatures [1], des hommes et des démons; toi, l'égal des Salomons [2], le centre de deux horizons [3], le ministre des deux villes saintes (la Mecque et Médine); toi qui réunis en ta personne le pouvoir, la gloire, la magnificence, la puissance, le khalifat, la grandeur, la majesté, la justice, les honneurs, la fortune et l'équité; Sultan Souleïman-Khan, que tes drapeaux flottent à jamais au-dessus des cieux, et que les titres de ton règne soient gravés sur des tables éternelles! » Ensuite il le félicite sur l'achèvement de l'incomparable mosquée Souleïmaniyé [4], et sur la pleine et entière liberté désormais assurée aux pélerins de la Mecque; il remarque qu'il a aussi sa part du mérite de cette œuvre de piété; « car, en donnant l'occasion de faire le bien, on n'est pas moins louable qu'en le faisant soi-même [5]. » La réponse de Souleïman fut bien moins longue; elle commençait ainsi : « Seigneur de la Majesté, ferme et solide comme le ciel, brillant comme le soleil, entouré de la splendeur de Djemdjid, doué d'un aspect

[1] *Nebies-siklein.* — [2] Les soixante-dix Salomons avant Adam.

[3] *Kehéfoul-khafikeïn.* — [4] *Lem youkhlak misliha fil bilad.* — [5] *Eddal alelkhaïr ke faïlihi.*

imposant, de l'intelligence de Dara, de l'habileté de Khosroës, de la félicité de Jupiter, de la couronne de Keïkobad, du trône de Feridoun, schah du trône de la magnificence, lune du ciel de la puissance! toi qui portes l'étendard de la gloire et de la fortune, et déploies le tapis de la modération et de l'habileté! toi, l'Orient des étoiles des bonnes qualités, la source et l'asile des vertus, qui réunis en ta personne l'excellence des bonnes mœurs, qui brilles du lustre de toutes les nobles qualités, qui te félicites des regards du protecteur suprême, qui possèdes les faveurs de celui qui dans sa grâce répand la félicité, qui es désiré comme Djem! ô toi, l'asile du bonheur, Tahmasp-Schah, sois toujours arrosé de l'émanation de la grâce divine, et dirigé par l'influence des lumières célestes! »

Si l'on compare ces lettres avec celles qu'Agathias nous a conservées dans une épître de Khosroës Perwiz à l'empereur grec, on verra que le style des cours orientales n'avait rien perdu de son caractère hyperbolique, et qu'il était seulement devenu plus convenable en ce que l'auteur n'appliquait plus à lui-même, mais à la personne à laquelle il écrivait, les images empruntées au soleil et à la lune. Il est à regretter qu'aucune correspondance entre une impératrice grecque et une sultane persane ne soit parvenue jusqu'à nous, pour compléter nos observations en nous offrant un terme de comparaison avec les lettres suivantes. La femme favorite du schah Tahmasp commence ainsi son épître en langue persane : « Que des joyaux brillans

de louanges pareilles à celles qui s'élèvent des chœurs du ciel et des bouches des anges occupés à chanter le Seigneur jour et nuit; que les plus ferventes prières, auxquelles Dieu prête l'oreille, quand elles sortent de la bouche de ceux qui croient et font de bonnes œuvres, que toutes les gloires des siècles, c'est-à-dire ce que le précieux a de plus précieux, soient offerts à la Sublime, à celle qui est douée de la majesté de Jupiter, entourée de la splendeur de l'étoile du matin, superbe comme Ferenghis [1], puissante comme Balkis [2], noble comme Souleïkha [3], sans reproche comme Marie, la gloire des femmes par sa force, la douceur du soleil, et l'image des anges : à la Kaïdaza [4] des siècles, la Nouschabé à laquelle les jours sont consacrés, à la sultane Khasseki. » Ensuite elle la félicite sur l'achèvement de la mosquée; « car le Koran bénit ceux qui élèvent des temples au Seigneur, et se reposent sur lui. » Enfin, elle lui fait hommage de quelques exemplaires du Koran, et témoigne l'espoir qu'ils seront agréés et déposés dans la mosquée pour y servir aux usages de piété. La Khasseki répondit qu'elle avait reçu avec bienveillance, et comme un don du paradis, les perles des prières les plus pures du rosaire des anges, et les coraux parfumés des meilleurs vœux que les fidèles prononcent dans les mosquées, puisqu'ils étaient offerts par celle qui, douée de la jeunesse des houris, de la vertu de Souleïkha, des qualités sublimes et du pouvoir de Darius, était la maî-

1 L'épouse de Siawousch, fille d'Efrasiab. — 2 La reine de Saba.
3 La femme de Putifar — 4 La Kandaké des Grecs.

tresse qui gouvernait les conseillers du monde, la Marie, inspirée comme Jésus, l'astre brillant de la majesté, la perle magnifique de la couronne de chasteté couverte du voile de la pureté, et l'image incomparable de la femme dérobée aux yeux des profanes! » Le prince Mohammed félicitait le grand-vizir Roustem de son rappel en termes non moins pompeusement exagérés. La fortune, disait-il, avait accompli sa promesse, et il en remerciait Dieu[1]; l'astre de la victoire, après s'être couché, avait reparu dans tout son éclat, et était parvenu à son apogée[2]. Ces lettres furent remises avec des présens par Tubetaga, homme vieilli dans les emplois de la cour persane[3].

La mosquée terminée, Souleïman rechercha des savans distingués, pour les attacher aux quatre académies, dont deux sont bâties à l'est et deux à l'ouest du temple[4]. Moins nombreuses de moitié que celles fondées par Mohammed II près de Mohammediyé, ces académies furent plus richement dotées, et les places de leurs professeurs sont encore aujourd'hui les plus honorables et les plus lucratives de toutes. Le

Fe bouschra fekad indjerrel ikbalou ma waada
We kewkeboun-nassr fi oufoukil-aala saada.

We lil nedjmi min baadir-roudjoui istikametoun
We lil schemsin min baadil-ghouroubi touloun,

3 Ces lettres se trouvent toutes dans l'appendice du *Journal* de Souleïman : la lettre de Tahmasp à Souleïman, no L; la réponse, no LI; la lettre de la femme du schah, no LII; la réponse de la sultane, no LIII; la lettre du schah à Roustem, no LIV; celle du prince persan Mohammed, no LV; réponse de Roustem, no LVI.

4 Abdoulaziz Efendi; *Raousatoul-ebrar,* l'an 965 (1557).

choix du Sultan tomba sur quatre savans, qui s'étaient acquis, par un mérite supérieur, la protection du savant moufti Ebousououd ou celle du grand-vizir Roustem. Les deux premiers avaient été professeurs aux académies fondées par Roustem à Kutahia ; le troisième, Mohammed Ben Kourrem, descendait de Djelaleddin Roumi, le plus célèbre des poëtes mystiques de la Perse; les gloses de ce dernier sur le *Tedjrid* (grand ouvrage métaphysique de Nasireddin de Tous) sont conservées en manuscrit à la bibliothèque de Souleïmaniyé, comme une œuvre bibliographique des plus précieuses [1]. Mohammed reçut la direction de l'une des académies situées à l'ouest de la mosquée; celle de l'autre fut donnée au savant Ali Khinalizadé [VIII], dont la famille comptait plusieurs hommes de lettres distingués, tous cités comme poëtes par le fils d'Ali, dans ses *Biographies des poëtes ottomans*. Des deux académies élevées à l'est de la mosquée, l'une fut confiée à Mimarzadé (fils de l'architecte), l'autre à Kazizadé (fils du juge). Tous deux ont publié des gloses marginales et des commentaires sur les ouvrages fondamentaux de la législation ottomane [2]; le dernier parvint plus tard au grade élevé de moufti; un auditoire pour la lecture du Koran et une mosquée vis-à-vis de Tschoukour Hamam, ou bain du fossé (l'ancienne citerne Mocisia), portent

[1] Attayi, *Biographies* (continuation des *Biographies* de Taschkœprizadé), CLXII.

[2] La *Biographie* de Mimarzadé est la LIII[e] dans Attayi. Il publia des notes sur le *Telwih*, *Dourrer ou ghourrer*, *Miftah*, *Mewakif*.

encore son nom [1]. La sultane Khasseki Khourrem, la Russe, ne survécut pas long-temps à l'inauguration de Souleïmaniyé, aux félicitations flatteuses de l'ambassade persane, à la rentrée au pouvoir de son gendre Roustem (djemazioul-akhir 965 — avril 1558), et à la satisfaction de voir la succession au trône assurée à l'un de ses fils, par la mort de l'héritier présomptif. Son corps fut déposé dans un mausolée orné d'un dôme, près de Souleïmaniyé. Après s'être élevée par ses séductions et ses talens du rang d'une simple esclave à celui d'épouse du Sultan, elle sut encore conserver son ascendant à l'âge où les charmes de la beauté s'effacent et perdent leur pouvoir; et, grâce à sa supériorité d'esprit et de caractère, elle continua de régner sur Souleïman d'une manière aussi absolue que celui-ci sur l'empire. L'histoire doit jeter un blâme sévère sur l'abus qu'elle fit de sa puissance, en préparant par ses intrigues l'exécution de deux grands-vizirs (Ibrahim [IX] et Ahmed), l'assassinat de Moustafa, et les discordes qui amenèrent dans la suite une guerre funeste entre deux fils du Sultan, et donnèrent naissance à l'usage d'enfermer les princes dans le harem. Cette mesure contribua beaucoup à la décadence de l'empire, car l'éducation efféminée du harem ne pouvait donner à la nation que des souverains sans énergie et incapables de régner. Le tombeau de la sultane Khourrem, à côté de celui de Souleïman, au

[1] La *Biographie* de Kazizadé, dans Attayi, CCLXXIX. Il a écrit un *Commentaire* sur la *Hedayet*, et des notes au *Commentaire* de *Miftah, Tedjrid, Mewakif, Telwih.*

milieu de Constantinople, sur la troisième des sept collines, semble un présage plus significatif des futures destinées de cette ville, que la statue équestre de Bellérophon qu'on voyait dès les premiers temps dans l'hippodrôme de l'ancienne Byzance, et dont l'inscription prédisait déjà alors la conquête de cette capitale par les Russes [1]. La même année qui vit mourir Roxelane et Isabelle de Pologne, deux princesses qui ont exercé une influence également funeste, l'une sur les affaires de la Turquie, et l'autre sur celles de la Hongrie, enleva la reine Marie à l'Angleterre, et son beau-père Charles-Quint à l'Allemagne.

Vers le même temps où arriva l'ambassade persane, Souleïman reçut des lettres du khan des Ouzbegs, souverain des nations au-delà de l'Oxus, prince de Samarkand et Boukhara. L'histoire de cette dynastie est restée si long-temps enveloppée de ténèbres, et, malgré des recherches récemment faites à ce sujet, elle est encore tellement confuse [x], qu'il importerait, pour cette seule raison, de chercher à l'éclaircir à l'aide des sources [2] et des pièces diplomatiques inconnues jusqu'à présent. Mais pour ceux qui veulent étudier l'histoire ottomane, il est indispensable de mieux

1 *Bellerophontis statua : basis lapidea habet insculptas historias rerum novissimarum, quæ urbi accident cum a Russis expugnabitur.* Voyez Codinus, *de Origine urbis.*

2 Principalement les grands ouvrages historiques de Djenabi et le *Nokhbetet-tewarikh*, qui apparemment sont puisés à des sources différentes, puisque des faits rapportés par l'un manquent chez l'autre, et qu'ils diffèrent parfois dans leurs dates. Hezarfenn et Abdoulaziz, l'auteur du *Raouzatoul-ebrar*, n'ont donné que des extraits de Djenabi.

connaître ce peuple, qui par son origine, sa langue, sa position géographique et sa religion, devait être l'allié naturel de la Porte contre la Perse. Ce dernier Etat confine à celui des Ottomans du côté de l'ouest, et à celui des Ouzbegs du côté de l'est; sans tenir compte de l'intérêt qu'avaient ainsi les deux peuples à s'unir contre une nation voisine dont la position au milieu d'eux les tenait séparés, ils professaient encore l'un et l'autre la doctrine religieuse des Sunnis, tandis que les Persans étaient attachés à la secte des Schiis.

A l'époque où la dynastie turque des Scheïbanis occupait le trône des Ouzbegs au-delà de l'Oxus, celle des Saffis régnait dans le pays en-deçà de ce fleuve. L'Ouzbeg Schahibeg et Schah-Ismaïl, fondateur de la dynastie des Saffis, ainsi que nous l'avons rapporté plus haut, se virent bientôt entraînés dans une guerre acharnée qui se termina par la fameuse bataille de Merw. Schahibeg y fut tué, et Ismaïl dépouilla son crâne, selon l'usage barbare des conquérans de ces siècles, le fit garnir d'or et de pierres précieuses, et s'en servit comme d'une coupe. Schahibeg était fils de Sschah-Boudak et petit-fils d'Eboulkaïr Schabakht, ou Scheïbeg, khan du Kipdjak, lequel après avoir conquis Samarkand et tué le souverain du pays, Abdoulaziz-Mirza, avait épousé sa veuve, la sœur d'Oulougbeg; il en avait eu deux fils, Koudjkoundji (ou Koudjoum) et Soundjouk; une autre épouse lui avait donné trois autres fils, Schahboudak, Khodschkoum et Sandjar [XI]. Lorsque Ebousaïd, arrière-petit-fils de Timour, avait été défait et tué par Ouzoun-Hasan,

son fils, Sultan-Ahmed, lui avait succédé dans le gouvernement (873 — 1460). Après la mort de celui-ci, Ousta-Ali, fils de Mahmoud, fut assiégé dans Samarkand, par Schahibeg, qui le détermina par de perfides promesses à sortir de la place et lui donna la mort (910 — 1504). Schahibeg, dès-lors maître absolu des pays au-delà de l'Oxus, en fut chassé d'abord par Baber, petit-fils d'Ebousaïd, souverain de Kaboul; mais trois ans plus tard, ayant réussi à expulser Baber au-delà des frontières, il rentra dans ses Etats, qu'il gouverna sans interruption jusqu'à la malheureuse bataille de Merw (916 — 1510). Après cette bataille, Baber Mirza tenta une nouvelle invasion, mais il fut repoussé par Koudjkoundji, oncle de Schahibeg [xii]. Koudjkoundji régna vingt-trois ans, pendant lesquels il eut avec les schahs persans Ismaïl et Tahmasp de fréquens démêlés qui, pour la plupart, se terminèrent à son avantage. Il défit notamment à Ghidjdewan le grand-vizir d'Ismaïl, l'émir Nedjm sani, et dispersa son armée forte de soixante mille hommes. Intimidé par ces succès et redoutant le sort de Nedjm sani, qui avait payé de sa vie son invasion, Mirza Baber, qui avait de nouveau passé la frontière, se retira en toute hâte vers les frontières de Kaboul et ne revint plus dans la Transoxane. Ebou Saïd, fils et successeur de Koudjkoundji, régna six ans, et mourut en l'année 946 — 1539 [1]. Dans le cours

[1] Djenabi, *Nokhbetet-tewarikh*. D'après le manuscrit de Senkowsky, Obeïdoullah succéda immédiatement à Schahibeg et mourut dès l'année 937; mais dans le fait il ne parvint au trône que l'an 946.

de son règne, il assiégea le prince Behram, fils de Tahmasp, à Hérat; mais, à l'approche du schah, il s'enfuit au-delà de l'Oxus. Son successeur Obeïdoullah, petit-fils de Schah-Boudak, neveu de Scheïbani, se distingua par sa valeur et de nombreuses victoires dans ses guerres contre les Persans. Dans une de ses batailles, après avoir défait l'armée ennemie et lui avoir tué environ quatre mille hommes, il extermina les troupes de Khalifé Roumli, gouverneur de Hérat, et soumit tout le pays, à l'exception de Nischabour. Versé dans la jurisprudence, les belles-lettres et la poésie turque, il aimait et protégeait de tout son pouvoir les poëtes et les savans.

Avant le règne d'Obeïdoullah, l'histoire ottomane n'offre aucun exemple de relations amicales entre Constantinople et les pays de l'Oxus; mais la dernière campagne de Souleïman en Perse dut naturellement opérer un rapprochement entre le Sultan et Obeïdoullah contre leur ennemi commun [xiii]. Obeïdoullah étendit la puissance de la dynastie Scheïbani en-deçà de l'Oxus jusque dans le Khorassan, où il possédait déjà les villes de Bestam et Damaghan. Après sa mort, Abdoullah, fils de Koudjkoundji, monta sur le trône (950 — 1543); il ne régna que six mois, et eut pour successeur son frère Abdoullatif ou Abdoulaziz. Celui-ci gouverna pendant douze ans avec sagesse et modération. et s'attira à un haut degré l'amitié de Souleïman, qui ne se borna pas à de stériles protestations de bienveillance (961 — 1554). et lui envoya un secours de trois cents janissaires et un train d'ar-

tillerie [xiv]. Abdoulaziz étant mort au moment de l'arrivée de cet envoi, Newrouz Ahmed Behadir, surnommé Borrak-Khan, fils de Soundjouk et petit-fils d'Aboulkhaïr, s'empara du pouvoir. Il fit part à Souleïman de son avènement au trône en ces termes : « Depuis qu'Abdoulaziz-Khan est parti pour le paradis, le khalifat et la domination de l'univers sont échus en partage à moi, et à mes frères qui demeurent chez le khan de Samarkand ; les autres sultans, possesseurs des châteaux-forts de Dabousi, Koufin, Kerminé, Kesch, Karschi et Khazar, se confiant en la solidité de leurs retraites, nous ont résisté et mis dans la nécessité de leur faire la guerre durant ces dernières années. » C'est de cette manière laconique qu'il cherchait à excuser le retard apporté à l'expédition des secours promis au Sultan en échange de ceux fournis par la Porte à son prédécesseur. Il lui annonçait, en poursuivant, qu'il était alors maître de Samarkand, que Pir Mohammed-Sultan et ses frères avaient été mis en fuite, que toutes leurs places fortes, à l'exception de Boukhara, étaient tombées en son pouvoir, et qu'immédiatement après la prise de cette dernière, il effectuerait son entrée dans le Khorassan. Deux mois après (rebioul-akhir 963 — février 1556), Nisameddin Ahmed Tschaouschbeg, ambassadeur de Borrak-Khan, vint annoncer au Sultan le succès des armes de son maître et la prise de Boukhara. Enfin le scheïkh Moussliheddin Moustafa [1], qui se rendit à

[1] Appendice du *Journal* de Souleïman, no XLVI. Ses parens étaient les savans Mewlana Alaeddin, Ali-Tschelebi et Yahya-Tschelebi.

Constantinople pour visiter un de ses parens, fut porteur d'une troisième lettre de Borrak-Khan à Souleïman. Le Sultan fit deux réponses au souverain des pays de l'Oxus [xv]; dans la première, il assurait qu'il ne négligerait rien pour rendre agréable au scheïkh son séjour à Constantinople; dans la seconde, il rappelait la lettre que lui avait remise Koutlouk Fouladi, et dans laquelle le khan annonçait son avènement au trône; il se montrait disposé à renouer les relations amicales qui avaient existé entre lui et Abdoullah et Abdoullatif, mais il déclarait que les circonstances ne permettaient pas d'échanger entre eux des envois de secours, la paix venant d'être conclue avec la Perse [1].

Du côté de la Hongrie, la suspension d'armes obtenue à Amassia par les envoyés de Ferdinand n'avait pu mettre un terme aux hostilités provoquées sans relâche par l'acharnement des deux nations ; les combats singuliers et les irruptions sur les deux frontières ne discontinuaient pas. C'est ainsi que le banneret de Croatie demanda à combattre le pascha de Bosnie, et que, sur l'ordre de l'empereur, le baron d'Ungnad, général en chef de l'armée styrienne et commandant de la frontière, lui permit de se rendre à cet effet

[1] Dans l'appendice du *Journal* de Souleïman, on trouve la réponse à la lettre de recommandation, sous le n° XLVII, datée d'Andrinople du 1 redjeb 964 (mai 1557); la seconde, sous le n° XLVIII, sans date; et une troisième réponse de Souleïman au vizir Hadjim Sultan Ben Agahi, sous le n° XLIX, datée de djemazioul-akhir 963 (avril 1556), ce qui est à peu près la même époque à laquelle arriva la seconde lettre de Borrak-Khan.

de Pessau à Saint-George, sous la condition que chaque parti n'aurait pas plus de cinq cents chevaux. Cependant Ungnad ayant représenté qu'une pareille rencontre pourrait amener une rupture ouverte de l'armistice, cette permission fut retirée par la suite [xvi]. Le pascha d'Ofen, Touighoun, se plaignit, dans une lettre à Sforza Pallavicini, de l'incendie des villages de Baya, Paks et Gœrœsgál, des sorties de Wolf Dersffy, commandant de Szigeth, de celles d'Etienne Dersffy de Kaposvár, des excursions des garnisons de Papa et de Palota, et enfin de la fortification de Palanka par Thur [xvii]. Ce fut en vain que, par ordre de Ferdinand, Marc Stansics sévit avec une cruelle rigueur contre les heiduques, qui exerçaient sur les habitans des campagnes toutes sortes d'exactions et de cruautés; ce fut en vain qu'il leur infligea les châtimens les plus affreux, en leur faisant crever les yeux ou en mutilant leurs membres au moyen d'explosions de poudre à canon [1]. Touighoun lui-même chercha à les chasser de leurs principaux repaires, tels que Korothna, Kaposvár et Babocsa. Il convoqua pour cette expédition Arslanbeg de Stuhlweissenbourg, fils de Mohammed-Pascha et petit-fils d'Yahya-Pascha, Admedbeg de Gran, Souleïmanbeg de Novigrad, Sinanbeg de Sexard, Ahmedeg de Gœrœsgál, Mohammedbeg de Hatwan et Massoum de Simontornya. Touighoun, à la tête de ces divers sandjaks, marcha

[1] *Jubente Ferdinando captos enim aut erutis oculis dimisit aut sulphureo pulvere subjecto membratim discerpendos curavit, aut si quid crudelius adhiberi tormenti genus potuit.* Istuanfi, l. XIX. Forgacs, l. V.

contre Korothna, Kaposvár et Babocsa; les deux premiers, lâchement abandonnés par leurs commandans. se rendirent à discrétion; Babocsa capitula et sa garnison obtint de se retirer avec armes et bagages; dans cette circonstance, trois transfuges turcs, qui étaient devenus chefs des heiduques, se sauvèrent en se cachant dans un chariot chargé de lard et de peaux de cochons, objets en horreur aux Turcs. Touighoun témoigna d'abord l'intention d'assiéger Szigeth, mais la saison se trouvant trop avancée, il dut se retirer à Fünfkirchen. Dès que Touighoun se fut éloigné, Kerecsényi essaya de s'emparer du château de Gœrœsgál, défendu par cent quatorze Turcs, mais il échoua dans cette tentative, bien qu'il fût supérieur en nombre aux assiégeans. Cet événement, que les historiens hongrois passent sous silence, a été célébré en vers[1] par le juge de Gœrœsgál, le Tinodi des Turcs.

Le siége de Szigeth n'avait été que retardé; Souleïman en confia la direction à l'eunuque Ali, qu'il avait rétabli dans sa charge de gouverneur d'Ofen. Trapu et replet, comme le sont ordinairement les eunuques, ayant la voix rauque, le teint olivâtre. la tête pour ainsi dire cachée entre les deux épaules, et la bouche défigurée de deux dents en saillie comme des défenses de sanglier, Ali cachait sous ces dehors repoussans un grand courage et une rare habileté militaire. Il déclara aux envoyés de Ferdinand que ce n'était plus avec le sabre et le fusil, mais avec le bâ-

[1] Petschewi en a extrait cent distiques; il fixe la date de l'événement au 10 silhidjé (26 octobre). Il nomme le Hongrois Kerecsényi *Karatschin*.

ton et la massue qu'il voulait subjuguer les Hongrois; ceux-ci répondirent qu'il était libre de procéder comme il l'entendait, mais qu'il aurait affaire à des gens de cœur, qui sauraient opposer des balles et des lances aux bâtons et aux massues. Le 21 mai 1556, Ali-Pascha, suivi de Dervisch, beg de Fünfkirchen, d'Ahmed, beg de Babocsa, de Nassouh, beg de Koppány et d'autres chefs ottomans, alla camper au château de Saint-Laurent, à une distance d'un mille de Szigeth. Trois jours après, il commença le siége de cette forteresse, sur lequel nous ne nous étendrons pas, nous réservant d'en décrire plus longuement un autre, qui dix ans plus tard rendit à jamais mémorable le nom de Szigeth. Ce ne fut qu'au bout d'un mois de siége, après avoir comblé les fossés avec vingt-cinq mille chariots de fascines et s'être rendu maître de la ville, qu'Ali-Pascha donna à la forteresse le premier assaut, dont l'issue fut pour lui des plus funestes. Les Ottomans eurent à regretter la perte d'Alaïbeg et de Nassouh, neveu de Kasim-Pascha, du beg de Koppány et de plus de sept cents hommes; Ahmed et Mahmoud, begs de Babocsá et Szolnok, furent blessés, Wéli, aga des janissaires, fait prisonnier, et les fascines des fossés brûlées; mais ce dernier succès fut fatal aux vainqueurs, car les flammes se propagèrent et consumèrent une partie de la ville [1] (21 juin). Cependant le palatin Thomas Na-

[1] Istuanfi, *Historia obsidionis et oppugnationis arcis Zigeth in Hungaria a Marco Horvath loci illius Capitaneo ad Regiæ Majestatis mandatum descripta et transmissa 23 die Augusti 1556.* Witenbergi, 1557. *De*

dasdy avait entrepris le siége de Babocsa avec une armée composée d'Autrichiens, de Styriens, de Bavarois et de Hongrois. Les deux Polweiler, Henri de Puchheim et Jean Rauber, commandaient les tirailleurs autrichiens, surnommés les *diables noirs;* le vieux Lenkovitz avait sous ses ordres trois cents hussards; André Rindscheid, six cents chevaux de grosse cavalerie, et Siegesdorfer, six cents fantassins; ces trois corps formaient le contingent de la Styrie. George de Thanhausen avait amené l'artillerie de Grætz par Radkersbourg à Kanisa. Cette armée avait encore été renforcée par les Hongrois François Tahi, Jean Pethœ, les deux Banfy, Nicolas Zriny, et enfin par une foule de brigands infestant les frontières et connus sous les noms de heiduques, martoloses, uskoks et morlaques. A la première nouvelle de ce siége, Ali-Pascha, laissant une partie de ses troupes devant Szigeth, vola au secours de Babocsa avec vingt mille cavaliers, dix mille janissaires et autant de martoloses rasciens et serviens (21 juillet). L'armée hongroise rencontra Ali-Pascha sur les bords de la rivière Rinya, et le défit complètement; la place de Babocsa, abandonnée par son commandant Ahmedbeg, tomba entre les mains des vainqueurs, qui la livrèrent aux flammes et firent sauter le fort. Du côté de Ferdinand, cette

obsidione Zigethi autore Sambucco, dans Syndromus, p. 112. *Wolfgangi Laccii Regii Historici et Medici rei contra Turcas gestæ a. 1556. brevis descriptio*, dans Schwandtner; et *Basilii Joannis Herold rerum contra Turcas a. 1556. in intramnensi Pannonia gestarum Historiola;* également dans Schwandtner.

bataille coûta la vie à Jacques Nadasdy, beau-frère du palatin, à Jean Csobor, à Théobald Ziegler, à Christophe Siegesdorfer et à deux cent soixante-dix soldats (25 juillet). Malgré cette défaite, l'eunuque Ali remit le siége devant Szigeth; mais, trop affaibli pour pouvoir le conduire avec vigueur, il dut se retirer vers la fin de juillet. Pallavicini, Polweiler, Lenkowitz et Zriny marchèrent avec leurs troupes victorieuses sur Korothna, qu'ils prirent d'assaut; à leur approche, les garnisons turques de Saint-Martin, Saint-Laurent, Sellyé et Gœrœsgál s'enfuirent, sans chercher à se défendre. Kasim-Pascha avec six mille hommes s'efforça vainement de s'emparer de Csourgó et de Musa; le kiaya du beglerbeg n'eut pas plus de succès dans son excursion qu'il poussa jusque sous les murs de Szigeth : le premier fut obligé de battre en retraite, et le dernier fut fait prisonnier. Ali-Pascha, dans ces divers combats, avait perdu plus de dix mille hommes. Cette campagne fut des plus glorieuses pour les Hongrois et les Allemands; c'est à cette époque que ces derniers adoptèrent par une aveugle crédulité l'usage barbare de vider les cadavres des ennemis pour chercher l'or qu'ils supposaient y être caché [1].

Déjà, avant le siége de Szigeth, Ali-Malkodj, sandjak de Bosnie, avait tenté d'emporter d'assaut la forteresse de Krouppa, et celle de Kostaïnicza, qui est entourée de trois côtés par les eaux de l'Unna;

[1] *Illud haud prætermittendum videtur, hoc primum bello Germanos milites gregarios fœdum illum excoriandorum cadaverum usurpasse, quod hostes aurum deglutivisse dicerent.* Istuanfi, l. XIX.

mais bientôt réduit à la défensive par la belliqueuse activité de Zriny, il s'était borné à fortifier Bunich et Perussich [1]. Après avoir quitté Szigeth, les Turcs dévastèrent le pays entre l'Unna et la Kulpa, et s'emparèrent de Kostaïnicza (16 juillet 1556). Le sandjak de Bosnie ayant adressé un cartel au brave Zriny, celui-ci se rendit au champ de Kaproncza, indiqué comme lieu du combat; mais, en le voyant à la tête d'une armée de dix mille hommes, son adversaire n'osa pas vider la querelle. Peu de temps après, le sandjak fut remplacé par Ferhad, qui, avec quelques milliers d'hommes, partit de Poschega pour la frontière; mais au passage de Ferhad dans le défilé de Rakonigh et de Sainte-Hélène, le vieux général Lenkovitz, qui s'y tenait en ambuscade avec trois cents hommes de grosse cavalerie allemande, cent hommes de cavalerie légère croate, et cent arquebusiers italiens, tomba sur lui à l'improviste et le chargea avec une impétuosité irrésistible; deux mille Turcs restèrent sur le champ de bataille, et quelques centaines furent faits prisonniers [2].

Deux ans après, un corps ottoman, fort de quinze à seize mille hommes, marcha sur Mœttling dans la Carniole, se dirigea de là sur Gotschee et Reifniz, passa ensuite par Adelsberg, Zirkniz, Karst, Breg et Klan, et se retira sur Grobnik et la vallée de Wed-

[1] Istuanfi, l. XIX, p. 318, édit. de Cologne, dit *Malchus* pour Malkhodj, et Verantius (dans Catona, XXIII, p. 80) le nomme *Malkhocs*.

[2] Valvasor, IV, p. 465; et Julius Cæsar, VII, p. 78, qui évalue la perte à quatre mille hommes.

niz, emmenant avec lui des prisonniers et du bétail. Pendant l'année qui précéda la dernière de ces irruptions dans la Carniole, les Ottomans s'étaient emparés de la forteresse de Tata (mai 1558), succès qu'ils durent autant à la négligence du commandant qu'à la ruse et à l'activité de Hamza, sandjakbeg de Stuhlweissenbourg, qui, lorsqu'il était encore sandjakbeg de Szécsény, avait si heureusement exécuté un coup de main sur Fülek. Le fort de Dotis ou Tata, situé dans le palatinat de Komorn, sur une hauteur, à deux lieues et demie de la rive droite du Danube, domine les environs à une assez grande distance. Mathias Corvin, en ajoutant à ce fort des jardins et des bains, l'avait changé en résidence royale. Hamzabeg ayant appris que Jean Naghy, le commandant, s'était rendu à Komorn pour affaires particulières, et que la garnison avait profité de son départ pour se gorger de vin, s'approcha dans la nuit, escalada le rempart, et massacra les gardes dans leur sommeil. Le fort de Hegyesd, situé sur un roc près du lac Balaton, fut également surpris par les martoloses de Hamza. Après la conquête de Tata, Roustem envoya d'Ofen le Persan Welidjan, sandjak de Fülek, contre le comitat de Zips. Welidjan leva sur les garnisons de Tata, Gran, Wessprim, Waizen, Hatwan, Szécsény, Pesth et Ofen, un corps de trois mille hommes, avec lequel il s'empara de Szikszó et la livra aux flammes. Mais, fidèles à Ferdinand, les capitaines transylvaniens George Bebek, Jean Pethœ et Emeric Telekessy, allèrent à la rencontre de ce corps, et le défirent près du village de

Kafa, sur le bord de la rivière de Sajo; mais un des agas des gœnnüllüs [1] et un autre des beschlüs leur reprirent deux mille prisonniers, parmi lesquels trois cents Turcs, et leur enlevèrent quatre drapeaux [2].

Après ce récit abrégé des fréquentes violations de l'armistice, reportons nos regards sur l'ambassade de Ferdinand, qui pendant ce temps-là faisait de vains efforts pour conclure la paix sur la base de la cession de la Transylvanie à l'Autriche. Dans l'année même où il avait quitté le Sultan à Amassia, Busbek revint à Constantinople, où il trouva, entre autres changemens importans, Roustem réintégré dans ses fonctions de grand-vizir. Souleïman chargea un envoyé extraordinaire de sa réponse à la note remise par Busbek (juin 1556) [3]. D'un autre côté, Bebek, le représentant de la reine Isabelle, excitait à la guerre, et cherchait à neutraliser tous les efforts des ambassadeurs allemands, qui réclamaient le maintien de l'état

[1] Telekessy l'appelle Gemli-Aga, et Isťuanfi change Gœnnüllü en Giumliae.

[2] Catona, XXIII, p. 97, a rectifié, d'après le *Rapport* officiel de Telekessy, le récit exagéré d'Istuanfi, qui parle de cinq mille morts et de treize drapeaux. On trouve daus les Archives I. R., *Scritture turchesche*, des documens vénitiens, années 1557, 1558 et 1560, trois lettres du Sultan au doge : la première relative à la destruction de la tour de Papali à Spalatro et au paiement des créanciers du défunt Priouli; la deuxième est relative aux esclaves des galères qui avaient pillé à l'île de Chypre le trésor égyptien; la troisième est une lettre de récréance délivrée au baile Marin de Cavelli et datée du mois de silhidjé 967 (septembre 1560).

[3] *Postquam hinc dimisimus Ciasum, qui præterito mense Junio cum Ladislao Ssabo et Turcarum principis litteris ad nos venit.* Voyez Miller, *epist.* 149.

de choses actuel. Plus tard, trois envoyés d'Isabelle vinrent successivement demander la cession de Lippa et de Temeswar; mais les uns et les autres essuyèrent des refus. Verantius et Zay retournèrent à Vienne avec une note du Sultan, dans laquelle il exigeait la remise entre ses mains de Szigeth [1]; Busbek resta seul à Constantinople [xviii]. L'eunuque Ali [2] étant mort peu de temps après son échec devant Szigeth, Kasim hérita de sa place de gouverneur d'Ofen, qui passa un an plus tard à l'ancien beglerbeg Touighoun (août 1557) [3], lequel devait l'année suivante la céder à son tour à Roustem-Pascha. Busbek, d'après ses instructions nouvellement arrivées de Vienne, représenta au Sultan que son maître ne pouvait sans déshonneur céder Szigeth, qu'il était en droit de refuser le paiement d'un tribut triple de celui qui avait été stipulé, mais qu'il était prêt toutefois à céder sur ce point, à condition que la ville de Tata lui serait rendue. Le drogman Mourad fit entendre de nouveau à l'ambassadeur qu'il n'y aurait pas de paix possible sans la cession préalable de Szigeth. Cependant Busbek conclut à Andrinople un nouvel armistice de sept mois, dont on recommanda la stricte observation aux

1 La lettre du mois de schewal 964 (avril 1557), dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche.

2 *At Hally paulo post Budam se recepit, ubi dolore atque ignominia vitam invisam cum morte commutavit.* (*Busbequii epist.* III.)

3 *Tuighun profectus Budam moderatior Cassimo, in cujus locum suffectus*, comme raconte Busbek dans son Mémoire daté de Constantinople du 19 novembre 1558; dans les Archives I. R.

commandans des châteaux-forts de Hongrie [xix]. Des dissensions survenues entre les princes ses fils, et que nous ferons bientôt connaître, déterminèrent le Sultan à cette concession.

Ce ne fut qu'au commencement de 1559, que les négociations entre l'Autriche et la Porte furent terminées, après s'être prolongées pendant six années consécutives. Dans les deux dernières conférences, Busbek avait réitéré sa demande en restitution de Tata, ainsi que ses plaintes au sujet des irruptions des martoloses, et Roustem avait réclamé de nouveau l'abandon de Szigeth, et opposé aux griefs de l'ambassadeur les dévastations des heiduques; ni l'un ni l'autre n'avait voulu céder sur ses prétentions fondamentales. Cependant Busbek manda à Ferdinand qu'il pourrait conclure un armistice de huit ans sur la base du *statu quo* actuel, mais qu'il n'avait aucun espoir d'obtenir Tata. A la lecture de ce rapport, Ferdinand envoya quatre projets de traité différens, datés d'Augsbourg du 29 avril. Le premier, rédigé dans l'intérêt de l'Autriche, stipulait la restitution de Tata et de Fülek, et la punition de Hamzabeg: mais ces clauses étaient omises dans le quatrième, qui était à peu près conforme à l'ultimatum de Roustem. Albert de Wyss apporta ces divers projets au camp de Scutari, que Souleïman occupait pour être plus à portée d'intervenir dans les querelles de ses fils. Busbek avait suivi le Sultan; pendant les trois mois qu'il séjourna au camp des Ottomans, il s'occupa à étudier leur art militaire, sur lequel il publia par la

suite un mémoire qui est encore estimé aujourd'hui [1].

Albert de Wyss était chargé d'offrir au Sultan une coupe en vermeil et une pendule qui représentait un éléphant portant une tour. Busbek remit au Sultan le quatrième des projets envoyés, le seul qui, par ses clauses peu favorables à l'empereur, lui parut offrir des chances d'acceptation, mais qui fut néanmoins repoussé. Ne conservant plus d'espoir de réussir dans sa mission, il demanda son congé, mais sans pouvoir l'obtenir. Le 7 juin, deux jours après l'arrivée de Souleïman à Scutari, il fut admis à une audience solennelle, dans laquelle il se borna à demander la ratification de la paix, laissant toute latitude pour les termes de sa rédaction et donnant l'assurance que l'empereur observerait avec une stricte fidélité un traité déjà revêtu de sa signature. Il représenta qu'il avait toujours tenu le même langage par rapport aux places contestées sur les frontières de la Transylvanie, que l'empereur traiterait à cet égard avec Isabelle et que dès ce moment il renonçait à toute prétention sur celles de la Transylvanie. Il fit observer que pour sa part il avait tenu sa parole d'ambassadeur, en présentant un acte conforme dans sa rédaction aux points déjà arrêtés. Mais ces représentations restèrent sans effet; le traité n'existait pas, ou, s'il y en avait un, il n'était obligatoire que pour Ferdinand, qui seul avait engagé sa parole; Souleïman n'avait rien accepté, et n'avait aucunement renoncé à ses prétentions sur Szi-

[1] *Aug. Busbequii exclamatio sive de re militari contra Turcam instituenda consilium.*

geth. Ainsi il fut impossible à Busbek de terminer la négociation, et Souleïman, à son retour à Constantinople, le fit renfermer dans le khan des ambassadeurs à la Colonne-Brûlée. Pendant cette espèce de captivité, Busbek s'occupa à faire des collections d'animaux, de plantes, de manuscrits, et à recevoir ses amis qui venaient le voir de Raguse, de Florence, de Venise et de la Grèce. Les loisirs du savant ne furent pas sans utilité pour l'empereur et pour la science; il enrichit la ménagerie impériale [1], et naturalisa dans le jardin botanique de Vienne le syringa persan et la tulipe, dont le nom dérivé de *dülbend* (turban) atteste assez l'origine orientale [xx]; enfin il envoya d'excellens manuscrits grecs, dont le plus remarquable, celui de Dioscoride, est encore aujourd'hui l'un des plus précieux trésors de la bibliothèque impériale de Vienne [2].

Cependant les envoyés d'Isabelle furent congédiés et chargés de remettre au pascha de Temeswar une lettre qui lui enjoignait de terminer les différends relatifs à la fixation des frontières de la Transylvanie. Avant le départ de ces derniers, le prince de Mingrélie, ou, comme l'appelle Busbek, le Dadian de Colchide, était venu à Constantinople se prosterner

[1] *Epist.* III : *Quod eum (leonem) cum ichneumone Cæsari dono destinaveram.*

[2] *Sunt credo libri haud multo infra* 240, *quos manu transmisi Venetias, ut inde Viennam deportentur, nam Cæsareæ bibliothecæ eos destinavi, unum reliqui Constantinopoli Dioscoridem, centum ducatis indicabatur summa Cæsarei non mei marsupii.* (Epist. IV.)

au pied du trône du Sultan et lui offrir en signe de soumission un rubis d'une rare beauté. C'est à cette époque que Souleïman écrivit à l'autocrate des Russes une lettre dans laquelle il lui donnait pour la première fois le titre de Tzar, lui rappelait les relations amicales qui avaient existé autrefois entre la Porte et la Russie, et lui recommandait les marchands ottomans qui allaient à Moscou faire des achats de pelleteries. Dans le même temps, arrivèrent à Constantinople des envoyés de Venise, de France et d'Espagne. Franchi de Khios, le chargé d'affaires du roi d'Espagne Philippe II, demanda la paix pour son maître; mais il ne l'obtint pas plus que le baile de Gênes [1]. Par suite d'une correspondance établie entre Roustem et le duc de Ferrare, ce dernier manda au grand-vizir que, conformément à sa demande, il accordait au frère du juif, Zuan Miguez, la permission de quitter avec sa famille le duché de Ferrare [2]. Zuan Miguez est ce juif portugais, qui par la suite, et sous le nom de Don Joseph, captiva tellement la confiance et la faveur du

[1] *Il Bailo genovese parti* (4 novembre 1558) *aveva domandato la pace per il Re di Spagna. Rapport* de l'ambassadeur de Venise, aux Archives I. R.; et *Rapport* d'Albert Wyss du 22 décembre 1564.

[2] *Lettera portata ad Rostem dal Duca di Ferrara* (6 *Marzo* 1558) *per licentia, che si contentava di dare al Hebreo fratello di Zuan Michez di partire colla famiglia da Ferrara.* Un ferman en faveur de don Joseph, adressé au doge de Venise (voyez *Scritture turchesche* des actes vénitiens, dans les Archives I. R.), muni du sceau du grand-vizir Sinan, contient ce passage : *Kidwet erbabil wakar frenk begi Yasif Nasi zidet itaatouhou,* c'est-à-dire : « Le modèle des personnes de qualité, le beg franc Yasif Nasi, que son obéissance s'accroisse! »

sultan Sélim, que, durant le règne de ce dernier, il exerça une haute influence sur toutes les affaires, décida quelquefois des questions de paix et de guerre, et fut enfin élevé au rang de duc de Naxos. Busbek se montra moins obligeant que le duc de Ferrare envers le renégat hongrois Ferhad-Pascha, qui l'avait prié de faire venir ses parens : sachant que le père et le frère de Ferhad avaient déjà subi la circoncision, il lui répondit que rien ne serait plus facile, si la religion ne s'y opposait pas [1]. Ferhad avait gagné les bonnes grâces du Sultan par la discipline sévère qu'il avait introduite dans le corps des janissaires, au point que celui-ci lui donna en mariage sa petite-fille, la sultane Houmaï, fille de son fils chéri Mohammed, et l'éleva au rang de vizir, en augmentant pour lui le nombre de ces dignitaires. Ferhad avait une belle écriture, et s'occupait à copier des Korans, qu'il ven-

[1] *Ferhad-Pascha, qui neptem Souleïmani habet, quinto loco Veziri adeptus petebat matri suæ et sorori ad se veniendi potestatem ; nil futurum facilius si per religionem liceret; sciebam,* dit Busbek, *patrem et fratrem illius non multo a tempore circumcisos.* Dans le *Rapport*, daté du 20 septembre 1561, d'un agent secret de Ferdinand, homme bien instruit qui se trouvait à Constantinople en même temps que Busbek, on lit ce qui suit : *Questo Aga è di nazione Ungaro, d'età d'anni 35, fu schiavo di quell' Ibraim Bassa amazzato da Sr. Suleiman.* A côté de Ferhad, Ahmed-Pascha, qui avait épousé la petite-fille de Souleïman, fille de Mihrmah, jouissait particulièrement de la faveur du Sultan. Busbek, dans son *Rapport* du 3 novembre 1561, dit à son égard : *Is cui desponsa fuit Rostemi filia, creatus est beglerbegus Græciæ, ipse vero beglerbegus Vezirorum numero adjunctus. Is principem arcto consanguinitatis adtingit gradu, utpote ex illius amita Selimi sorore natus est, ob id magna apud principem autoritate et gratia.* Ahmed n'était pas le fils de la sœur de Sélim I, mais de la fille de celle-ci. Archives I. R.

dait ensuite au prix de cent ducats l'exemplaire, destinant l'argent qu'il en retirait aux frais de son convoi funèbre. Les historiens ni les archives ne nous ont transmis le nom ou la patrie de ce renégat, qui devint gendre du Sultan, et en faveur duquel fut créée la charge de cinquième vizir, inconnue jusque-là dans l'empire ottoman.

Le récit des hostilités en Hongrie et des préliminaires de paix nous a conduit avec Busbek au camp de Scutari, où Souleïman s'était rendu pour mettre fin aux débats de ses fils, et prévenir la guerre civile dont leur rivalité menaçait l'empire. Avant de suivre les négociations entre l'Autriche et la Porte jusqu'à leur conclusion définitive, il est nécessaire de remonter à l'origine de cette querelle funeste et de rechercher les causes de son dénouement tragique. Les auteurs qui en rendent compte ont emprunté les faits aux rapports de Busbek. Cette source est assurément digne de confiance, mais insuffisante. Nous nous éclairerons d'un document plus authentique, du récit de l'Ottoman Ali, qui, en sa qualité de secrétaire du précepteur des princes, Lala Moustafa-Pascha, a non seulement été à même de voir la correspondance entre Souleïman et son fils Bayezid, mais a même rédigé quelques-unes des lettres de Moustafa; par la suite, il traita ce sujet dans un ouvrage spécial [xxi]. Moustafa devait son élévation à la protection du grand-vizir Ahmed-Pascha, circonstance qui lui assurait la haine du successeur de celui-ci, le grand-vizir Roustem. Aussi, après sa réintégration dans ses hautes fonctions, Rous-

tem destitua-t-il Moustafa, qui était alors second écuyer, pour lui donner la place bien inférieure de grand-écuyer tranchant; plus tard, il l'envoya en qualité de sandjak à Safed. Enfin, connaissant l'attachement de Moustafa pour le prince Bayezid, il pensa ne pouvoir mieux assurer sa perte qu'en le nommant gouverneur de la maison du prince Sélim; mais il manqua tout-à-fait son but. Doué d'un rare génie d'intrigue, Moustafa sut exploiter sa nouvelle position au profit de son ambition; il forma le projet de trahir son ancien maître, le prince Bayezid, et de se servir de ses relations avec lui pour le perdre entièrement. En assurant ainsi le trône à Sélim, il acquérait des titres à sa confiance et à sa reconnaissance, et comptait sous son règne futur parvenir à la suprême dignité de grand-vizir (1556).

Dans ces vues ambitieuses, il fit observer à Sélim qu'en sa qualité de fils aîné du Sultan, il était certain de parvenir au trône si Roustem n'y mettait obstacle, mais que celui-ci ne manquait aucune occasion de le représenter à son père comme un libertin adonné aux plaisirs et incapable de gouverner, afin d'assurer l'empire à Bayezid; il ajouta que si lui, Moustafa, avait les mains libres, les choses changeraient bientôt de face. Sélim lui donna plein pouvoir d'agir à son gré, et lui montra en perspective la place de grand-vizir, comme la récompense du succès de ses efforts. Alors Moustafa, se mettant à l'œuvre, fit une première lettre à Bayezid, dans laquelle il lui disait, en prenant le masque de son ancien dévouement, que le débauché

Sélim était le seul obstacle à son avènement au trône, et que cet obstacle était facile à lever. Après avoir communiqué cette lettre à Sélim, il l'envoya par un homme sûr. Bayezid donna dans le piége et accepta les offres perfides de Moustafa par une réponse que celui-ci remit cachetée à Sélim. Pour hâter le succès de ses intrigues, Moustafa écrivit à Bayezid de provoquer son frère en l'accablant d'injures sanglantes. Bayezid suivit ce conseil, et adressa à Sélim une lettre insultante, à laquelle il joignit un jupon, un bonnet et une quenouille. Sélim envoya ces divers objets à Souleïman, qui, indigné de cette conduite peu respectueuse de Bayezid envers son frère aîné, adressa au coupable des remontrances sévères. Moustafa fit tuer les messagers et brûler les lettres, incident que Sélim se hâta d'annoncer à son père, en le mettant sur le compte de Bayezid. Souleïman, irrité du mépris de ses ordres, et jugeant dangereux de laisser plus longtemps Bayezid investi du gouvernement de Karamanie [XXII], qui était la clef de la route de Syrie et d'Égypte, résolut de l'envoyer dans une autre province, et afin qu'on ne pût accuser ses décisions de partialité, il étendit cette mesure à Sélim. Ce dernier fut envoyé de Saroukhan, capitale du gouvernement de Magnésie, à Koutahia en Anatolie, et l'on assigna à Bayezid le gouvernement du pays de Roum avec la résidence d'Amassia, en échange de son ancien gouvernement de Karamanie [1].

[1] Ali. Petschewi. Solakzadé. Busbek, *Ep.* III : « Nam in ceteris curis,

Après avoir reçu communication de ces ordres, Sélim partit pour Brousa, mais Bayezid resta à Koniah. Souleïman députa à ce dernier le quatrième vizir, Pertew-Pascha, pour le rappeler à son devoir; voulant prévenir tout scandale et faire considérer cette mission comme un simple témoignage d'affection paternelle, il enjoignit en même temps au troisième vizir Mohammed-Pascha Sokolli de se rendre auprès de Sélim. Mais, loin de se soumettre, Bayezid rassembla à la hâte une armée d'environ vingt mille Kurdes, Turcomans et Syriens. A cette nouvelle, Souleïman ordonna aux paschas d'Anatolie et de Karamanie, Djenabi et Solak Ferhad, l'ancien gouverneur de Sélim, ainsi qu'à Ghiloun Ali-Pascha, beglerbeg du Soulkadr et à Piri-Pascha d'Adana, de l'ancienne dynastie des Ramazans, de se rendre avec leurs troupes dans la plaine de Koniah, pour s'opposer à toute entreprise armée de Bayezid. Mohammed Sokolli reçut l'ordre de les rejoindre avec mille janissaires, un corps de sipahis, de silihdars, d'armuriers, d'artilleurs et quarante pièces de canon (30 redjeb 966 — 8 mai 1559). Le 29 mai, jour anniversaire de la prise de Constantinople, les deux partis en vinrent aux mains; l'action fut vive et la victoire long-temps douteuse; mais le lendemain (21 schâban 966 — 30 mai 1559), Bayezid fut complètement défait et se réfugia avec son fils Ourkhan à Amassia. De là il écrivit à son père une lettre dans laquelle il protestait de son repentir sincère, et de-

» quibus augebatur animus Souleimani, non erat postrema, ne Bajazetes,
» intercepto Iconio in Syriam se dimittens, inde in Ægyptum irrumperet. »

mandait grâce pour lui et ses quatre fils. Mais cette lettre, interceptée par les agens secrets de Moustafa-Pascha, ne parvint pas à Souleïman [1], qui, en apprenant l'issue de la bataille, se rendit sept jours après, 29 schâban (6 juin), au camp de Scutari, pour être plus près du théâtre de la guerre [xxiii]. Malgré sa défaite, Bayezid parvint à rassembler autour de lui près de douze mille hommes; car il était servi par la sympathie du peuple qui préférait la vie retirée de ce prince aux débauches de son frère, et retrouvait avec plaisir en lui les traits de Souleïman, tandis que Sélim avait la figure rubiconde et bouffie de sa mère [2]. Bayezid se confia avec ses quatre fils à la garde de ses troupes, et abandonnant, non sans verser d'abondantes larmes, son harem et ses fidèles serviteurs, il se dirigea avec elles vers la frontière de Perse (1er schewal — 7 juillet). Il emprunta au pascha de Siwas trente mille ducats, et, frappant le pays de contributions, il s'en procura dix-huit mille autres, ainsi que trente-un chameaux, soixante chevaux et vingt mulets. En apprenant cette retraite, Souleïman détacha

[1] *Lala Moustafa-Pascha didikleri Khinziri mouhtalün rehzenleriné rast ghcloub, khaber ou eserleri zahir olmadi,* comme dit Petschewi, f. 127, ce qui veut dire : « Ces messagers tombèrent entre les mains des agens secrets de Lala-Moustafa, ce cochon rusé, et ne reparurent plus. »

[2] « Cum in Selimo nulla oris ejus (Suleimani) similitudo appareret, ma» ternæ quidem faciei et habitus expressæ notæ, sed mulieris in vulgus dum » viveret odiosæ, multo gravis abdomine incedebat, inflatis buccis, facie » nimia rubedine indecora, ut militari facetia pollenta saginatus diceretur. » (*Busb. epist.* IV). « Eidem milites Bajazetum Soffi vocare soliti, hoc est » quieti et litterarum studio deditum. » Au même endroit.

du camp de Scutari le troisième vizir, Mohammed Sokolli, et Kizil Ahmedli Moustafa, beglerbeg de Roumilie, avec ordre de joindre Sélim et de poursuivre avec lui l'armée fugitive de Bayezid. Sélim attendit à Siwas l'arrivée du vizir; mais en même temps, il envoya Moustafa, beg de Malatia, Khosrew, beg d'Aïntab, et Temerrüd Ali-Pascha, beg de Siwas, à la poursuite de son frère. Ils l'atteignirent non loin de la frontière de Perse, à Saat tschoukouri, et l'attaquèrent avec vigueur; après un combat opiniâtre, les troupes de Bayezid, se fiant plus à la rapidité de leurs chevaux qu'à la puissance de leurs armes, reprirent leur marche [1]. Le beglerbeg d'Erzeroum, Ayas-Pascha, dont le frère, Sinan-Pascha, conquit dans la suite l'Yémen, la Goletta et Raab, vint à la rencontre du malheureux prince, et lui envoya même quelques chevaux chargés de clous et autres ferremens pour faciliter sa fuite. Par suite de ces événemens, Souleïman ordonna au vizir Sokolli et au gouverneur d'Adana, Ramazanoghli Piri-Pascha, de passer l'hiver à Haleb, afin de surveiller les entreprises ultérieures du rebelle. Ayas-Pascha paya de sa vie les services rendus à Bayezid, et sa place fut donnée au beg de Malatia qui s'était distingué dans la poursuite du prince; Khosrewbeg fut nommé au sandjak de Pasin. Le grand-vizir Roustem, qui commençait à pénétrer les intrigues de Lala Moustafa, parvint à l'éloigner en le représentant au Sultan comme la seule cause de ces malheurs. Mous-

[1] *Kouschkouné kouwet kamtschiyé bereket deyerek*, c'est-à-dire en appelant la sangle *force*, et le fouet *salut*.

tafa disgracié fut envoyé comme sandjak à Poschega, et remplacé auprès du prince Sélim par Toutounsif Houseïn; mais, grâce à l'intercession de Sélim, il ne tarda pas à être appelé à Temeswar, et fut ensuite nommé gouverneur de Wan sur une nouvelle demande du prince, dans laquelle il persuada à son père que la présence d'un homme aussi habile serait utile sur les frontières de Perse. Souleïman et Sélim écrivirent aussitôt au schah pour le prévenir de la révolte de Bayezid et l'engager à ne point troubler la paix qui existait entre les deux puissances en accueillant le traître [1].

Cependant le gouverneur d'Eriwan, Schahkouli, retenait le prince en son pouvoir, en attendant les instructions du schah, occupé alors à une expédition dans le district d'Astrabad. Tahmasp, auquel l'arrivée de Bayezid rappelait la fuite de son frère Elkass Mirza, ordonna à un mihmandar, le khan Nizameddin Schahkouli Oustadjlü, et à Gayass Atallah, vizir de l'Azerbeïdjan, de se rendre à Nakhdjivan à la rencontre du prince. Il manda [2] en même temps à celui-ci qu'il se disposait à le recevoir à Tebriz avec tous les honneurs dus à son rang; qu'il avait diverses confidences à lui faire, afin qu'il les communiquât à son

[1] Cette lettre de Souleïman se trouve dans l'*Appendice de son Journal*, sous le nº LX; celle de Sélim, dans l'*Inscha* du defterdar Ibrahim. Archives I. R., nº CCCCXXIV, f. 25 et 26.

[2] *Appendice du Journal des campagnes* de Souleïman, nº LIX; et dans la collection des *Lettres diplomatiques* du reïs-efendi Ssari Abdoullah, nº XLIII.

père quand il serait rentré en grâce, et qu'il serait heureux de le traiter comme son propre fils. Le schah se rendit aussitôt à Tebriz et accueillit son hôte avec la pompe usitée chez les rois de Perse (23 sâfer 967 — 24 novembre 1559). Trente vases remplis d'or et d'argent, de perles et de pierres fines, furent versés sur la tête de Bayezid, et neuf chevaux richement enharnachés lui furent donnés en présent. Bayezid de son côté traita le schah avec une magnificence digne d'un prince ottoman. Il fit étendre sur son passage du satin, du velours de Damas et d'autres étoffes précieuses, et lui offrit en retour de ses présens cinquante chevaux turcomans couverts de housses brodées d'or et douze harnais d'argent. Ses cavaliers étonnèrent les Persans par leurs évolutions brillantes; mais aucun ne fut plus admiré que Ferhad Kodoz; sa force et son adresse fixèrent tous les regards [1]. Ferhad, excité par le sentiment de la supériorité ottomane, proposa au prince de changer le combat simulé, qui était donné en spectacle au peuple, en un combat réel, dont l'issue peu douteuse placerait sur sa tête la couronne de Perse. Bayezid blâma sévèrement ces paroles et défendit à ses confidens, sous peine de mort [XXIV], de les répéter. Mais soit que cet incident eût été ébruité malgré les ordres de Bayezid, soit que le schah n'eût voulu prendre qu'une mesure ordinaire de prudence,

[1] Busbek, qui avait appris quelque chose de cette affaire sans en connaître tous les détails, appelle Ferhad Kodoz *Chiuntum*, et place la scène du tournoi dans le camp de Bayezid à Koniah : « Illi, quo die in Castra » ad eum venerunt, equestris pugnæ simulacrum ediderunt. »

les troupes du prince furent réparties parmi les khans et les sultans, sous prétexte de lui épargner la charge de leur entretien, de telle façon que sa suite peu nombreuse ne pût inspirer désormais aucun sujet de crainte.

Les soupçons et les craintes que la présence de Bayezid inspirait au schah, et les avantages qu'il espérait en retirer en le livrant à son père, furent dès-lors les seuls mobiles de sa politique. La correspondance de Souleïman et de Sélim avec Tahmasp nous montre les premiers acharnés à la mort d'un fils et d'un père, et le second vendant bassement la vie de son hôte. Les annales de la Porte ottomane n'offrent aucun autre exemple d'un échange de messagers et de dépêches aussi fréquent, et l'histoire des autres nations ne nous présente nulle part des négociations aussi formellement et solennellement conduites, pour obtenir la violation des droits de l'hospitalité et l'assassinat d'un parent. Qu'il nous soit donc permis de nous arrêter sur ce tragique événement et d'en détailler les circonstances.

Les deux premières lettres de Souleïman et de Tahmasp paraissent s'être croisées en route. Dans sa lettre, le Sultan exposait au monarque persan la rébellion de Bayezid, et lui rendait compte de la bataille de Koniah; dans la sienne, qu'il envoya par un des officiers de la cour, Ali-Aga, le schah intercédait en faveur du prince [1]. Souleïman dépêcha à Tebriz Sinan-

[1] Cette lettre est la dix-huitième de la collection dont M. de Lutzow a fait cadeau à l'auteur. Petschewi la donne traduite en langue turque.

beg, avec une seconde lettre dans laquelle il retraçait le crime de lèse-majesté commis par Bayezid, et terminait par une offre de pardon, en priant toutefois le schah de faire décapiter les instigateurs de la rébellion du prince, Toursoun Abdoulschanoghli, Ferroukh et Seïfeddin Absal, de retenir les autres coupables et de renvoyer le prince sous escorte dans le gouvernement d'Amassia, où un beglerbeg se trouverait prêt à le recevoir [1]. Sélim envoya également à la cour de Perse son écuyer et confident, Tourak-Aga, avec une lettre remplie d'injures et d'invectives contre son frère Bayezid; il le traitait de rebelle, de Satan orgueilleux, qui, ayant si souvent pillé des caravanes, était indigne de la protection du schah et ne méritait que son mépris, d'après cette sentence du Koran : « L'amour émane de Dieu, la colère émane de Dieu, » et ce vers de Saadi : « Faire du bien aux méchans, c'est faire du mal aux honnêtes gens. » Au départ du messager ottoman, le schah envoya une lettre au Sultan par son vieux capitaine Tübetaga, et une au prince Sélim par Seïfeddin Ourouschtü-Aga [xxv], natif du Soulkadr et sujet de Souleïman. Dans sa réponse à Souleïman, le schah exprimait d'abord un blâme sur la lettre de celui-ci et la voie par laquelle elle lui était arrivée, mais il le déguisait avec toute l'adresse diplomatique, en paraissant douter que le message vînt réellement de Souleïman, parce qu'il lui avait été remis par deux officiers subalternes du gouverneur d'Erzeroum. Quant

[1] Dans l'*Appendice du Journal des campagnes* de Souleïman, no LXI, sous la date du 1 schâban 967 (27 avril 1560).

à l'exécution de Bayezid et de ses fils, demandée verbalement par les deux messagers sous prétexte que la mort leur était plus salutaire que la vie, il insinuait que le Sultan, en acceptant de lui ce service, contractait envers lui une obligation dans ce monde et dans l'autre; du reste, il se montrait prêt à souscrire aux vœux du Sultan, et n'attendait que le signal de celui qui est l'ombre de Dieu sur la terre (Souleïman) et dont les ordres sont empreints d'avance du sceau du destin [1]. La lettre qui fut remise par Ourouschtü-Aga à Sélim était conforme à celle adressée à Souleïman. Après avoir cité la sentence du Koran : « Tuez les idolâtres et les rebelles, » il se disait convaincu, par les explications verbales des envoyés, de la justesse et de l'opportunité des mesures proposées pour l'extradition ou l'assassinat de Bayezid [2]. Le criminel empressement de Tahmasp n'a pas même l'excuse de la crainte que lui inspirait le malheureux prince, et les conditions qu'il fit par son envoyé montrent bien que ce meurtre ne fut pour lui qu'une spéculation [3]. Lors de sa seconde mission à Constantinople, le vieux Tübet demanda dans le diwan qu'en récompense de l'assassinat promis, le schah fût investi du gouvernement

1 *Appendice du Journal* de Souleïman, no LXIII : *Haza ma aahedna ileïküm vel ahd fid-dareïn aleïna we aleïküm.*

2 *Collection* du reïs-efendi Sari Abdoullah, no LXXIX. Souleïman demanda l'extradition de Bayezid et de ses quatre fils. Voyez l'*Appendice du Journal* de Souleïman, no LXIII, 9 rebioul-ewwel 968 (27 novembre 1560).

3 D'après le témoignage des deux contemporains précités. Petschewi, f. 131.

de Bagdad, qui deviendrait vacant par la mort de Bayezid. Mais le grand-vizir Roustem lui dit, en l'interrompant brusquement : « C'est à moi de répondre à ceci, sortons. » Quand ils furent hors de la salle de l'audience, il lui reprocha sévèrement l'audace de ses prétentions, ajoutant que le rebelle, l'indigne Bayezid, n'avait rassemblé que quelques milliers de misérables, qui n'auraient pu devenir dangereux pour l'empire; que, si le schah continuait à refuser son châtiment, les bonnes relations entre les deux puissances se changeraient en hostilités, et que dans ce cas une armée ottomane trouverait peu d'obstacles pour arracher le criminel à sa retraite; mais que dans le cas contraire les liens d'amitié seraient resserrés et le service du schah de Perse généreusement récompensé. En voyant Tahmasp prendre l'initiative de la proposition d'assassinat, Souleïman s'empressa de lui adresser une réponse, à laquelle il joignit des présens pour ses ministres. Il envoya en Perse Meraasch, gouverneur du Soulkadr, Sofi Ali-Pascha, ancien gouverneur de la maison de Sélim, et le kapidjibaschi (chambellan) Hasan; de son côté, Sélim fit partir pour la même destination Kara Mahmoud-Aga. Ces agens rapportèrent deux lettres du schah [1], dont l'une était adressée à Souleïman, et l'autre à Sélim. A la suite de quelques centaines de lignes consacrées à des complimens fastueux, Tahmasp prétendait, par une interprétation sophistique de la parole qu'il avait donnée,

[1] Le *Rapport* de Busbek du 25 août 1561, dans les Archives I. R., annonce le retour du pascha de Meraasch.

pouvoir trahir son hôte, sans cependant commettre un parjure; il avait juré, disait-il, au prince Bayezid de ne pas le livrer aux ambassadeurs envoyés par son père à cet effet, mais il ne lui avait pas promis de refuser son extradition à des émissaires de son frère; il était donc important que Sélim lui envoyât des hommes entre les mains desquels il pourrait remettre le prince sans se parjurer. La lettre qui était destinée à Sélim et qui lui fut remise par son chambellan Kara Mahmoud, était conçue dans le même sens. Après une telle preuve de dévouement, Tahmasp espérant trouver Souleïman plus disposé à accorder la demande qui avait été si brusquement refusée au vieux Tübet, la présenta de nouveau dans un mémoire qui fut remis au Sultan par Beschretaga. Dans ce mémoire, le schah exprimait le désir de placer deux fonctionnaires aux tombeaux d'Ali et de Houseïn (à Kerbela et Meschhed), l'un comme inspecteur, l'autre comme secrétaire attachés à des fondations persanes de bienfaisance; il demandait en outre qu'un ou deux de ses fils fussent nommés gouverneurs de sandjaks et installés avec le cérémonial de l'investiture ordinaire (il avait apparemment en vue Bagdad et un autre gouvernement sur la frontière); enfin il terminait en sollicitant la permission de recommander à la Porte des personnes qui lui rendraient des services, pour qu'on leur donnât de l'avancement et une augmentation de traitement. Souleïman répondit sur ces trois points par un refus provisoire; toutefois il promit d'apporter la plus favorable attention à leur

examen, quand Bayezid et ses fils se trouveraient entre ses mains [1].

Si Souleïman prodiguait dans ses lettres au schah les protestations d'amitié et de dévouement, il se répandait contre lui en invectives dans sa correspondance avec d'autres princes de l'Orient. C'est ainsi qu'il remit au derwisch Mohammed de Bedakhschan, qui était venu en Turquie comme pélerin, une lettre pour Pir-Mohammed [xxvi], souverain des Ouzbegs, le second successeur de Borrak khan, dans laquelle se trouvait ce passage : « Cet orgueilleux Persan couronné, ce schah insensé, après avoir subi des humiliations réitérées. m'a envoyé une ambassade pour demander humblement la paix [2], que je lui ai accordée momentanément comme une grâce; mais depuis il a violé cette paix avec cette bassesse qu'on voit empreinte sur son front, en recevant chez lui mon fils coupable, Bayezid; j'ai résolu en conséquence de ne plus ajouter foi à ses paroles, et de recommencer mes efforts pour l'anéantir. Ouzbegkhan en bon musulman voudra bien me seconder dans cette entreprise. » C'est dans le même sens, et seulement avec quelques variations dans les injures, qu'étaient conçues les autres lettres que le même derwisch fut chargé de

[1] *Inscha*, no CLXXX. Les lettres de cette correspondance se trouvent classées sans aucun ordre dans l'*Inscha* comme dans la *Collection* de Feridoun; c'est pourquoi deux lettres de Sélim au schah, nos LXXXIV et LXXXV, n'ont pu être placées exactement dans leur ordre chronologique; car le porteur n'est pas nommé, et le texte, qui ne renferme que des complimens fastueux, ne donne aucun renseignement.

[2] *Tadschdari maghrour, Schahi gümrah.*

remettre à Ali, khan des Turkomans, et à Ibrahim. khan des Alans. En même temps le prince de Géorgie [1] qui avait député à la Porte son defterdar Abdoul-Aallam, pour porter plainte contre le schah, et proposer de soustraire la Géorgie à la domination de la Perse et de la soumettre à la protection ottomane, reçut de la Porte cette réponse : « Bien que le schah, après une guerre de onze ans, ait obtenu la paix, néanmoins le schehinschah est prêt à venir à ton secours et à changer ta peine en joie. »

Cependant, la position de Bayezid à Kazwin s'aggravait de jour en jour. Le schah lui avait demandé le secours de ses troupes, déjà réduites au nombre de trois mille, pour une expédition contre Astrabad ; le prince avait pu d'autant moins s'y refuser, que la plupart de ses soldats étaient déjà gagnés par l'or et les flatteries des Persans ; néanmoins il continua à être invité aux festins du schah. Dans l'une de ces occasions, le schah et le prince étant assis avec une ap-

[1] Ces lettres, dans le *Journal* de Souleïman, s'accordent parfaitement avec ce que l'agent secret de Ferdinand écrit de Constantinople à la fin de 1561 : « Scrisse (Solimano) alli Signori Georgiani, quali sono Christiani, » che dovessero esser in lega contra il Persiano e de più alhora scrisse al » Tartaro, che dovesse prometter premio a tutti quelli Tartari contro il » Persiano. » Dans les Archives I. R. Le même agent écrit à la fin d'août : « La Georgia consiste in tre parti : la maggior confederata col Persiano, la » seconda confederata col Gran Signor, la terza menoma in obbedienza del » Gran Turco. Alli 21 Agosto il Turco mandò suo Ambassadore a dette due » parti con presenti di veste d'oro e scimitare fornite d'oro ; — lettere » scritte al Tartaro Precopiense, che si debba parechiarsi alla guerra col » Persiano. Alli 22 Agosto mandò a Selim 120,000 ducati et una scimitara » gioellata. »

parente familiarité l'un à côté de l'autre, un perfide chambellan de ce dernier, nommé Mohammed Arab, s'approcha du schah et lui dit bas à l'oreille : « Tenez-vous en garde contre le fils qui a trahi son père, il est capable de vous envoyer deux balles dans la tête. » Le schah, effrayé de cet avis, se retira précipitamment sous le prétexte d'une douleur subite dans les entrailles. Le ministre Mâssoum et Hasanbeg excusèrent leur maître, et reconduisirent le prince chez lui. En rentrant, l'un des confidens de Bayezid jeta son bonnet, et se roula lui-même par terre, en signe de douleur pour les grands malheurs qu'il prévoyait; il rapporta ensuite à Bayezid les paroles de Mohammed Arab au schah, et, sur sa dénonciation, le coupable eut immédiatement la tête tranchée. Deux des complices de Mohammed Arab, Aksak Seïfeddin et Mir Alaï Mestané, craignant un sort pareil, se réfugièrent auprès du schah, et lui dirent qu'ils avaient reçu l'ordre d'exécuter un attentat contre sa vie avec Mohammed Arab. Le peuple s'attroupa et assiégea en poussant des cris de fureur le palais du prince; Lala Kodoz rassembla le peu de serviteurs fidèles qui lui restaient pour en défendre l'entrée: Bayezid, qui croyait sa dernière heure venue, fit amener ses enfans, voulant les tuer de sa propre main plutôt que de les laisser périr sous les coups des étrangers. Dans ce moment se présentèrent deux ministres persans que le schah avait chargé de calmer l'inquiétude du prince, de lui présenter des excuses au sujet de l'émeute, et de lui offrir des habits d'honneur et des sucreries. On feignit

de sévir contre les auteurs des troubles; mais dès ce moment la résolution de s'emparer du prince et de ses fils fut définitivement arrêtée (15 djemazioul-ewwel 967—12 février 1560). Quelques jours après, Bayezid se rendit à un banquet sur l'invitation du schah; mais tout-à-coup les soldats d'un corps-de-garde, devant lequel il passait, fondirent sur lui, tuèrent ses serviteurs qui cherchaient à le défendre, et s'emparèrent de sa personne et de celle de ses fils. Le même jour, plus de mille des gardes et soldats de Bayezid, qui avaient montré par leurs paroles ou leurs actions le désir de secourir leur maître, furent exécutés. Néanmoins le schah continuait à faire présenter des excuses au prince, et alléguait la nécessité de ces mesures pour le mettre à l'abri des émeutes et des injures du peuple.

Peu de temps après, arrivèrent les envoyés de Souleïman et de Sélim, avec des lettres et des présens pour le schah. L'extradition était parfaitement résolue, mais il fallait s'entendre au sujet des formes à observer pour déguiser la violation du serment que Tahmasp avait fait au prince à son arrivée. La diplomatie tortueuse des Persans ne fut pas long-temps à la recherche d'un expédient: le schah convint de livrer le prince, non aux ambassadeurs de Souleïman, mais à des personnes que son fils Sélim chargerait spécialement de cette mission. Tahmasp, en commettant ce parjure qu'il cherchait à pallier par toutes sortes de subterfuges, avait pour but de s'assurer d'avance l'amitié du prince Sélim, successeur présompif du

vieux Souleïman. La seconde ambassade du Sultan quitta donc Kazwin pour rapporter à son maître cette nouvelle proposition. Le gouverneur du Soulkadr retourna à Meraasch, tandis que Hasan continua sa route vers Constantinople [1], accompagné de Beschret-aga, l'envoyé du schah à Sélim; il arriva à Koutahia à l'instant où l'on y recevait de Constantinople la nouvelle que Souleïman avait nommé son petit-fils Mourad, fils de Sélim et âgé de quinze ans, gouverneur de Magnésie (1[er] redjeb 968 — 18 mars 1561). Beschretaga était accompagné de Djâfer-Sultan, porteur des lettres des trois ministres persans, le grand-vizir Màssoum-Khan Safewi, le général en chef des armées persanes Soundik-beï [2] et le grand-chancelier [3] Schahkouli-Khalifé, pour les cinq vizirs de Souleïman, Roustem, Ali, Mohammed, Pertew et Ferhad [4]. Ces lettres contenaient des remerciemens pour les présens apportés par la dernière ambassade, et promettaient la prompte exécution des ordres relatifs à

1 « Redierunt oratores, quos hic princeps ad Persam misit, Passa quidem » Meraasensis ad suum Sangiacum divertit, Hasanaga accelerare jussus » magnis itineribus huc venit. » *Rapport* de Busbek du 25 août 1561, Archives I. R. Deux jours après (le 27 août), Busbek demanda son rappel après un séjour de sept ans en Turquie.

2 *Kouroudji baschi.* — 3 *Itimadeddewlet.*

4 *Appendice du Journal* de Souleïman, no LXXII. Dans l'*Inscha* du defterdar Ibrahim, à la Bibliothèque I. R. d'Autriche, se trouve, sous le no CCCCXXIV, f. 31, une autre lettre de Mâssoum-Mirza et d'Attallah, chancelier, pour le vizir Mohammed Sokolli en particulier, avec la demande d'intercéder en faveur de Bayezid. La lettre de Sélim au schah, contenant la réponse à celle remise par Beschretaga, se trouve dans l'*Inscha* du reïs-efendi Sari Abdoullah, no 83.

Bayezid. Cependant les ministres du schah saisirent cette occasion pour rappeler aux vizirs, en termes mesurés et polis, que, pendant vingt-neuf ans de guerre, l'inimitié du Sultan avait fait éprouver à la Perse de dures calamités; que, dans le cours des six dernières années de paix, quatre ambassadeurs avaient été envoyés à la Perse, sans qu'aucun d'eux eût été distingué par un don quelconque, pas même par un habit d'honneur; que l'homme était l'esclave de la bienfaisance [1]; que des paroles douces et aimables étaient préférables aux paroles dures et rudes; qu'un éléphant se laissait mener par un cheveu [2]; que l'affaire de Bayezid pouvait être considérée comme terminée, et qu'il n'était pas nécessaire de mettre des troupes en mouvement, ce qui pourrait troubler la tranquillité du pays, parce que, lorsque les montagnes s'ébranlent, les hommes s'enfuient. Dans leur réponse, les vizirs s'étendaient longuement sur le crime de Bayezid, et présentaient cette révolte d'un fils contre son père comme le plus grand des forfaits; ils rejetaient les moyens proposés pour pallier le parjure, comme contraires à la promesse faite de l'extradition, et terminaient en disant qu'après l'accomplissement de cette mesure, le service serait récompensé; que les monarques donnaient bien des récompeuses *après* un service rendu, mais non pas *avant;* que d'ailleurs le Sultan avait prouvé son amitié pour le schah, en lui députant des ambassadeurs d'un rang plus élevé

[1] *El-insan obeïdoul-ihsan.*

[2] *Touwani ki fili bemouj i keschi.*

qu'il n'en avait encore accrédité auprès d'aucune autre puissance.

Munie de cette lettre, la troisième ambassade de Souleïman, composée du gouverneur de Wan, Khosrew-Pascha, et du chambellan Sinan-Aga, prit le chemin de Tebriz ; de son côté, Sélim envoya son tschaousch-baschi, Aliaga [1], avec la double qualité d'ambassadeur et de bourreau. A l'arrivée des agens ottomans, le schah ayant demandé à l'un d'eux, Sinan-Aga, s'il connaissait Bayezid, celui-ci répondit qu'il l'avait connu dans sa jeunesse, qu'il ne l'avait pas vu depuis, mais qu'il espérait le reconnaître à ses sourcils et à ses yeux. Cette réponse fut le prétexte d'un indigne traitement pour le malheureux prince; avant de le livrer, le schah lui fit raser la barbe et les cheveux. Vêtu d'une veste et d'un surtout usés, et le corps entouré d'une corde au lieu de ceinture, Bayezid fut livré à l'envoyé de Sélim, qui s'acquitta de sa cruelle mission sur lui et ses quatre fils, dans la semaine-sainte des Persans (15 moharrem 969 — 25 septembre 1561), pendant laquelle les schiis déplorent la mort de Houseïn par des chants lugubres et des représentations tragiques relatives à cet événement [xxvii].

[1] Dans la *Collection* du reïs-efendi Sari Abdoullah, il est nommé Gülab c'est-à-dire *eau de rose*. La lettre de Souleïman dont il était porteur, et qui se trouve dans cette *Collection*, no LXXXI, renferme deux cent cinquante lignes remplies de vaines déclamations. Le billet (*tezkeré*) de dix-sept lignes (*Collection* de Sari Abdoullah, no LXXXII), dans lequel Sélim recommande l'exécution du prince (à laquelle, disait-il, rien ne s'opposait plus depuis la mort de Roustem) à la complaisance du schah, mérite d'autant plus d'être remarqué.

Cette fois la fin malheureuse des cinq princes ottomans fit oublier en Perse le spectacle donné à la nation en souvenir de la bataille de Kerbela, et au lieu des imprécations que le peuple a coutume d'adresser dans ces jours à l'assassin de Houseïn, des malédictions s'élevèrent au ciel contre les assassins des innocens petit-fils de Souleïman [1]. Ainsi se termina la carrière de Bayezid, auquel l'amitié de Roustem et l'amour du peuple semblaient assurer la succession au trône. Cet infortuné prince connaissait le prix des sciences et cultiva la poésie avec quelque talent [XXVIII]. Son corps et ceux de ses fils furent envoyés à Siwas, où se trouve encore leur tombeau, à côté de la route, près de la porte du nord.

Immédiatement après l'assassinat, le schah fit partir pour Constantinople deux officiers de sa garde, Sinan-Aga et Houseïn-Aga, avec une lettre pour Souleïman. dans laquelle il lui annonçait la mort de son fils et de ses quatre petits-fils, et le félicitait de cet événement « qui fermerait la bouche à la médisance, rendrait aveugles les envieux, et réjouirait tous ses amis. » Il lui mandait encore qu'au départ de Khosrew-Pascha pour Constantinople, il lui enverrait Mohammed-Aga Kourtschi Oustadjlü, et qu'il chargerait également Firouz et Tübetaga d'une mission pour Sélim. Dans les lettres que ces derniers apportèrent à Sélim, le schah s'étendait en longues félicitations, et employait

[1] Il n'y avait, dit Petschewi, f. 133, que plaintes et pleurs à Kazwin; le peuple proférait mille injures contre les ambassadeurs et mille imprécations contre le schah.

toutes les figures de la langue persane pour présenter son double crime sous des couleurs favorables ; il terminait en exprimant l'espoir d'une réciprocité de services. Oustadjlü arriva à Constantinople au commencement du mois de novembre, et remit les lettres de Tahmasp dans une audience solennelle. Quelques jours après, Souleïman passa à cheval, entouré d'une brillante escorte, devant la demeure de l'ambassadeur persan pour lui donner une opinion favorable de sa santé [1]; enfin, en récompense du meurtre des princes du sang, le quatrième vizir, Pertew-Pascha, apporta à Kazabad trois cent mille pièces d'or de la part de Souleïman, et cent mille de la part de Sélim [2]; de Kazabad cette somme fut transférée à Kazwin par Eliasbeg, sandjak de Karahissar, et par Mahmoud-Aga, chambellan de Sélim. Un cinquième fils de Bayezid,

[1] Busbek, dans son *Rapport* daté des îles des Princes, 4 novembre 1561 (Archives I. R.), dit : « Heri tandem venit expectatus orator Persæ, quem » valde honorifice exceperunt — prope ædes in quibus divertit orator tran- » siturus, ut se Persis in equo ostendat, ut ea ratione si quam habent de ejus » imbecilitate opinionem deponant; etenim videtur ipsi quidquid tergiver- » satur Persa, quidquid ei refragatur M. V. C. ex hoc fonte manare, quod » per morbum et ætatem invalidus et rebus gerendis inutilis æstimaretur. »

[2] L'agent secret de Ferdinand écrit du 25 novembre 1561 : « L'ambas- » sador persiano ha affirmato a Alibassa, che se il Turco manderà al Persiano » 250 some d'aspri (25 millions) quali fanno scudi 500,000 (par conséquent » 50 aspres 1 scudo). » D'après ce *Rapport*, l'ambassadeur n'a donc demandé que 100,000 ducats de plus que Souleïman n'a envoyé. L'agent est parfaitement d'accord avec les historiens ottomans à l'égard des excuses du parjure : « Soggionse l'Ambassador, che avendo giurato il Persiano a Soltan » Bayezit e alli suoi figliuoli, che non li darà mai al Gran Turco, saria » bene che Soltan Selim mandasse un suo personaggio, al quale il Persiano » consegnaria soltan Bayezit e li suoi figliuoli. »

âgé seulement de trois ans, qui se trouvait à Brousa, avait été étranglé par ordre de Souleïman avant ses frères [1]. Les exemples des grands monarques qui ont sacrifié leurs sentimens paternels à des vues politiques sont malheureusement moins rares dans l'histoire des empires de l'Orient et même de l'Occident, qu'on ne le désirerait dans l'intérêt de l'humanité. Chez les Parthes, le parricide, le fratricide et l'infanticide étaient un usage consacré par l'exemple des rois. Chez les Romains, l'amour paternel laissait tomber la hache républicaine de Brutus, et prononcer la sentence sanguinaire de Manlius. Mithridate fit exécuter plusieurs de ses fils, et Philippe de Macédoine empoisonna le sien. Le schah Abbas-le-Grand fut également l'assassin de son fils. La mort violente des fils de Constantin, de Philippe II et autres, doit souiller à jamais les annales de ces monarques. Dans la dynastie ottomane, ce fut Mourad Ier qui légua ce triste exemple à ses successeurs, en immolant son fils Sawedji; mais il fut dépassé de beaucoup par Souleïman, qui ordonna l'exécution des princes Moustafa et Bayezid avec leurs enfans, et plongea deux fois sa main barbare dans le sang de ses fils et petits-fils.

[1] « Il Signor mandò strangolare il piccolo figlio di Bayezit di 3 anni in » Brussa. » Voyez le *Rapport* de l'ambassadeur vénitien du 18 août 1562, dans les Archives I. R.

LIVRE XXXIII.

Mort du grand-vizir Roustem. — Son successeur Ali conclut la paix avec l'ambassadeur autrichien Busbek. — L'aventurier Basilicus, prince de Moldavie. — Ambassade de Ferdinand. — Négociations avec le roi d'Espagne et la république de Gênes. — Traité de commerce avec Florence. — Mariage des filles de Sélim. — Inondations, aqueducs, construction de plusieurs ponts. — Faits d'armes des marins ottomans Torghoud et Pialé, Piri-Reïs et Sidi-Ali, dans la Méditerranée et dans la mer de l'Inde. — Siége de Mehdiyé par les Espagnols. — Conquête de Boudja, Oran, Benezert et dévastation de Mayorque. — La place de Djerbé conquise par les Espagnols et reprise par Torghoud. — Entrée triomphale de Torghoud à Constantinople. — Prise de Piñon de Velez par les Espagnols. — Siége de Malte. — Négociations avec l'Empereur pour la ratification de la paix. — Campagne de Szigeth. — Exécution d'Arslan-Pascha. — Mort de Zriny et de Souleïman.

Peu de temps avant la fin tragique de Bayezid, le grand-vizir Roustem-Pascha, gendre de Souleïman, était mort d'une hydropisie [1]; il avait vainement employé l'influence du pouvoir qu'il avait su conserver même après la mort de Roxelane, à défendre contre les intrigues de Sélim l'infortuné Bayezid que ne purent sauver les stériles sympathies du peuple. Après Ibrahim, Roustem est celui des grands-vizirs du règne

[1] Busbek, *ep.* IV : *Aqua extinctus intercutea.*

de Souleïman qui mérite le plus de fixer notre attention, car Mohammed Sokolli appartient moins à ce règne qu'à ceux de Sélim II et Mourad III [1]. L'administration de Roustem embrasse un espace de quinze ans, et ne fut interrompue que deux années, lorsqu'à la mort du prince Moustafa les murmures des janissaires rendirent nécessaire son éloignement momentané. Il s'appliqua, pendant cette longue gestion des affaires, à enrichir le trésor du Sultan et le sien, ce qu'il fit au grand détriment de l'État, en introduisant le premier la vénalité des charges, et en ouvrant ainsi la porte à la corruption dans toutes les branches de l'administration. Cependant son système financier et administratif était préférable à celui de ses successeurs, soit à cause de la stabilité relative des fonctionnaires dans leurs emplois, soit en raison du taux auquel on conféra ces emplois, lequel paraîtra fort modique, comparativement à celui que l'exigence croissante des grands-vizirs imposa dans la suite. Ainsi il n'avait taxé le gouvernement d'Egypte qu'à dix mille ducats, et avait adopté pour les autres un tarif en rapport avec leurs revenus, qu'il connaissait parfaitement. Le beglerbeg d'Erzeroum avait voulu reconnaître, par le don d'un cheval de race et de cinq mille ducats, sa nomination à ce gouvernement, l'un des moins lucratifs de l'empire; mais Roustem n'accepta que le cheval et

[1] Roustem fut nommé grand-vizir en 1544, destitué en 1553, reprit ses fonctions en 1555, et les conserva jusqu'à sa mort en 1561. C'est à tort qu'Ali a fixé la date de sa première nomination à 947 (1540), et celle de sa mort à 966 (1558). Voyez Solakzadé et Hadji Khalfa.

trois mille ducats, et renvoya au beglerbeg le surplus de la somme. C'est dans cet esprit d'avarice et d'équité qu'il demanda à Busbek des sommes d'argent en retour de son entremise officieuse pour lui obtenir une paix favorable, et qu'il les lui rendit ensuite parce qu'il n'y eut pas de traité conclu. Le caractère de Roustem était naturellement sombre et sévère, et la rudesse affectée de ses manières était en parfaite harmonie avec les dispositions de son esprit [1]. Chaque parole qui sortait de sa bouche était un ordre; des poëtes lui ont même reproché de n'avoir jamais ri. Roustem remplit non seulement les caisses publiques, mais encore le trésor particulier du Sultan, ceux du harem et des domaines, et créa le fonds de réserve déposé dans les Sept-Tours. Il y avait aux finances une chambre qui portait cette inscription : *Trésor amassé par les soins de Roustem.* Il laissa lui-même à sa mort une fortune immense; nul grand-vizir n'avait avant lui entassé autant de richesses. Sa succession consistait en huit cent quinze fermes dans la Roumilie et l'Anatolie, quatre cent soixante-seize moulins à eau, dix-sept cents esclaves, deux mille neuf cents chevaux de bataille, onze cent six chameaux [2], cinq mille kaftans et habits d'honneur richement brodés, huit mille turbans [3], onze

[1] Busbek, *ep.* IV : « Rustenus semper avarus, semper sordidus, et qui » primum utilitatis et pecuniæ rationem duceret. — Rustenus semper tristis, » semper atrox sua dicta pro edictis habere volebat. »

[2] Ali compte mille cent six chameaux, qui formaient plus de cent quatre-vingt-trois rangs.

[3] Diez, qui en compte quatre-vingt mille, a mis un zéro de trop, ainsi qu'à l'occasion des huit mille Korans. Voyez ses *Mémoires sur l'Asie.*

cents bonnets en drap d'or, deux mille neuf cents cottes-de-mailles [1], deux mille cuirasses, six cents selles garnies d'argent, cinq cents autres incrustées d'or et de pierres précieuses, quinze cents casques plaqués d'argent, cent trente paires d'étriers en or [2], sept cent soixante sabres ornés de pierres précieuses, mille lances garnies d'argent [3], huit cents korans, dont cent trente enrichis de diamans, cinq mille volumes de différens ouvrages, soixante-dix-huit mille ducats, trente-deux pierres fines représentant une valeur de cent douze charges de mulet (c'est-à-dire onze millions deux cent mille aspres); l'argent comptant qu'on trouva chez lui fut estimé à mille charges (cent millions d'aspres, ou deux millions de ducats). Cependant Roustem avait employé une grande partie de sa fortune en constructions d'utilité publique, et avait fondé une mosquée, une académie et une cuisine pour les pauvres à Constantinople, à Rousdjouk et à Hama.

Le second vizir, Ali, qui succéda à Roustem dans la dignité de grand-vizir, avait un caractère entièrement opposé; il était affable, populaire et plein de générosité [4]; fils d'un Dalmate de Brazza, il avait fait partie, avant la conversion de son père à l'islamisme, de la levée forcée de chrétiens qui se faisait annuelle-

1 *Sirh*, cottes-de-mailles.

2 Non pas cent vingt étriers, comme le dit Diez, ce qui ne ferait que soixante paires.

3 Des lances, et non pas des sabres, comme l'a traduit Diez.

4 « Diversi Bassarum Hally et Rusteni mores, dispar ingenium, vita illi » sine sordium suspicione, non metus, nec ejus comitas et facilitas apud » principem reprehensionem haberet. » Busbek, *ep.* IV, p. 294.

ment pour recruter les janissaires. Par la protection de son parent, Khasta-Ali, kiaya du grand-vizir Ibrahim-Pascha, il entra au seraï, d'où il sortit pour être élevé au rang d'aga des janissaires; il fut ensuite investi du gouvernement d'Égypte, avec le titre de vizir ou pascha à trois queues. Son embonpoint l'avait fait surnommer le *Gras* ou le *Gros;* mais la légèreté et l'activité de son esprit contrastait singulièrement avec son extérieur. L'histoire des vizirs rapporte plusieurs de ses saillies, et entre autres celle qu'il adressa au molla Hilali de Karaman. Celui-ci était infatué de ses connaissances, et avait l'habitude de dire que les autres oulémas ne savaient que les douze sciences [I] enseignées dans le cours d'études de l'académie, tandis qu'il en possédait pour sa part six fois autant; il prétendait même que les livres qu'il avait écrits pouvaient remplir le monde entier. Cette outrecuidance fit dire à Ali qu'il serait assez difficile au molla Hilali de remplir l'univers de ses écrits; mais que tout ce fatras [II] suffirait peut-être pour combler le canal de Galata, de sorte qu'on pourrait le passer à pied sec; après ce bain de mer, ajouta-t-il, la science du molla, devenue plus nette, pourrait être profitable à la ville et à l'Etat. Par son affabilité et son habileté naturelle, qu'avaient encore développées l'âge et l'expérience, Ali facilita beaucoup les négociations de l'ambassadeur Busbek [1]. Il se montra avec lui aussi prévenant et aussi accom-

[1] « A quo tempore magna mihi intercessit cum eo Bassa (Ali) familiaritas » perpetuaque de pace actio. » *Ep*. IV.

modant que Roustem avait été rude et opiniâtre [1], au point que souvent les Turcs se plaignaient d'être obligés d'attendre dans l'antichambre la fin de ses conférences avec l'ambassadeur. « Je sais bien, dit un jour Ali à Busbek qui le pressait de conclure la paix, que mon vieux maître a besoin de repos, mais le repos n'est pas moins nécessaire à l'empereur. Quand on désire le salut et le bonheur des peuples, il ne faut pas rappeler au combat le lion endormi. Les ames des princes sont comme des miroirs : si ceux-ci réfléchissent les objets qu'on leur présente, les ames des princes reflètent, pour ainsi dire, les insinuations de leurs conseillers. De bons ministres doivent chercher à concilier tous les intérêts, de même que les bons cuisiniers cherchent à apprêter des mets qui conviennent à tous, et non pas seulement à tel ou tel convive. » Ces dispositions amicales ne furent point changées par la nouvelle d'une invasion de troupes allemandes en Moldavie, et la première année des fonctions d'Ali vit se terminer heureusement les négociations par une paix de huit ans. Le drogman de la Porte, Ibrahimbeg, qui, sous Roustem, avait perdu sa place sur les instigations de l'envoyé français, Lavigne, et l'avait recouvrée par l'intercession de Busbek, se rendit très-utile à l'ambassadeur en cette occasion. Busbek demanda son congé et l'envoi du drogman Ibrahim à Vienne pour soumettre les propositions de la Porte

[1] « Quæ Rustenus colloquia mecum brevissima habere solitus erat Haly » dabat operam, ut in plures horas extenderet et multa humanitate con» diret. » *Ep.* IV.

à l'approbation de l'empereur ; avant son départ de Constantinople, il ne fut pas invité à un dîner de cérémonie au diwan, parce que le traité n'avait pas encore reçu la sanction de l'empereur, mais le grand-vizir lui envoya un habit d'honneur, un cheval arabe, de la thériaque d'Alexandrie et du baume de la Mecque (17 août 1562).

La ratification des conventions passées entre Busbek et le grand-vizir Ali fut signée par l'empereur, à Prague, le 1er juin de la même année [1]. D'après les clauses du traité, Ferdinand consentait de nouveau au paiement d'un tribut annuel de trente mille ducats, et renonçait à toutes les places de Transylvanie; il promettait en outre de s'entendre avec le fils de la reine Isabelle à l'égard des places hongroises. Melchior Balassa, Nicolas Bathory et les autres vassaux qui étaient rentrés ou qui rentreraient par la suite dans leur devoir envers Ferdinand, étaient compris dans la paix, dont l'observation serait enjointe aux sandjaks, voïévodes, begs et autres chefs préposés à la garde des frontières. Toute transgression du traité serait sévèrement réprimée; ceux qui s'empareraient d'une place à force armée seraient punis de mort, et la place en outre immédiatement rendue. Chacune des deux puissances était libre de fortifier les places situées sur son territoire, mais non pas celles appartenant à l'autre. Contrairement à l'équité, la place de Tata ne fut pas

[1] *Declaratio et confirmatio conditionum pacis cum Turchis.* Prague, 1 juin 1562. Archives I. R.

rendue; mais du moins il fut expressément stipulé que les Turcs ne profiteraient pas de cette position pour inquiéter les châteaux et les paysans de l'autre côté du Danube. Ceux qui avaient payé jusque-là des impôts aux deux parties devaient continuer à les payer, mais sans que de part ni d'autre on pût leur imposer une augmentation. Des commissaires devaient être nommés pour régler les différends qui pourraient naître relativement à la démarcation des frontières; les brigands devaient être livrés à la justice, les duels défendus, et l'agresseur puni sur la dénonciation de l'adversaire. Enfin les ambassadeurs, chargés d'affaires et délégués de l'empereur, auraient le droit d'entretenir autant d'interprètes que bon leur semblerait. C'est à ces conditions que la paix fut renouvelée pour huit ans [III]. Le drogman de la Porte, Ibrahim (le renégat polonais Strazzeni), qui s'attribuait le titre de premier interprète de l'empereur [1], se rendit avec Busbek à Francfort, où il remit à Ferdinand, avec ses lettres de créance, la ratification du Sultan, et lui offrit quatre chameaux, un cheval, une boîte de baume, un tapis, une paire d'étriers plaqués d'argent et deux coupes d'agate [2]. L'acte ottoman différait en plusieurs points très-essentiels de l'acte rédigé en latin. Le

[1] *Summus interpres.*

[2] Istuanfi, l. XII, dit : « Relatio sive sermo legati pacifici, Ebraimi Strotschenii, Poloni, a Solimano Turcarum imperatore ex Constantinopoli ad » Christianorum Cæsarem Ferdinandum ejus nominis primum destinati, » apud Francofortum Mœni coram statibus Imperii ibidem præsentibus lingua Slavonica recitatus, anno 1562 die 27 novembris. » *Appendice du Rapport* de Busbek.

Sultan n'avait compris dans le traité que Balassa, Bathory, ceux des barons qui étaient déjà rentrés sous la domination de Ferdinand, et non ceux qui y rentreraient par la suite; il avait aussi stipulé l'extradition des réfugiés, tandis que dans l'acte impérial il n'était question que des rebelles et des brigands, et avait également étendu le traité aux voïévodes de Moldavie et de Valachie, dont Ferdinand n'avait fait aucune mention. Enfin il n'y prenait pas, comme l'avait fait l'empereur, l'obligation de cesser les travaux de fortification. L'article concernant les paysans était conçu en des termes qui laissaient supposer que les propriétaires de Szigeth ne pouvaient rien exiger de leurs paysans à Tolna et Mohacz. Le drogman présenta ensuite un mémoire dans lequel on demandait quatre-vingt-dix mille ducats comme représentant l'arriéré de trois années de tribut, et la restitution de quelques prisonniers turcs, désignés par la veuve de Roustem, en échange de l'Espagnol don Alvaro, qu'on avait mis en liberté à Constantinople [1]. L'empereur éluda ces diverses demandes en disant qu'il enverrait sa réponse au Sultan par un ambassadeur; qu'on ferait des recherches à l'égard des prisonniers, mais que les erreurs commises dans l'acte turc devaient avant tout être rectifiées. L'article des quatre-vingt-dix mille ducats, pour lequel Busbek s'était à

[1] « Ibrahimus orator Turcicus exhibet Cæsareæ Majestati binas litteras » Principis sui, unæ credentiales, alteræ confirmatoriæ pacis, quæ collatæ » cum his, quas majestas Cæsarea misit, discrepant. » *Acte original*, dans les Archives I. R.

peu près engagé, fut passé sous silence [1]. Le séjour d'Ibrahim à Francfort dura treize jours, pendant lesquels il fut reçu deux fois par l'empereur; à sa seconde audience, il reçut la promesse d'un présent semblable à celui qu'on avait donné à son prédécesseur Younizbeg. Les réponses à ses lettres de créance et à ses notes lui furent expédiées de Spire [2].

A l'époque de cette mission du renégat Ibrahim, arriva à Constantinople une ambassade persane envoyée par le schah, en retour de celle que le Sultan avait chargée de lui apporter les quatre cent mille ducats, salaire de l'assassinat du prince Bayezid. Cette ambassade n'offrit que de modiques présens, savoir : sept tapis de peu de valeur, un exemplaire du Koran, cinq grands plats de porcelaine et une boîte de bézoard [3]. Les présens que le grand-vizir fit en son propre nom à l'ambassadeur furent bien plus brillans; il lui donna deux habits de drap d'or, six vases et six plats d'argent, deux beaux chevaux, qui à eux seuls dépassaient déjà la valeur totale des présens offerts par celui-ci, et revêtit vingt-cinq personnes de

[1] *Responsum Ferdinandi ad Ibrahimum ddo.* 13 *december* 1562, et *Summarium relationis Busbequii*, aux Archives I. R.

[2] *Ferdinandus ad Albertum de Wyss*, le 13 décembre 1562, daté de Spire, aux Archives I. R. Ferdinand remercie la Porte de la mise en liberté de don Alvaro, et se plaint de ce qu'on exige pour la délivrance de Bebek la cession de quelques-uns de ses châteaux à Zapolya. L'*Exemplum responsi pro Ibrahimo serenissimi principis Turcarum Summo interprete* se trouve aux Archives I. R.

[3] « Una scatola di lacrime di cervo. » *Rapport* de l'agent secret de Ferdinand à Constantinople, aux Archives I. R.

sa suite de kaftans brodés d'or [1]. Le Sultan admit l'envoyé du schah à une audience solennelle et lui fit remettre un nombre égal de vètemens d'honneur, de vases d'argent et de chevaux, en y ajoutant la somme de cent cinquante mille aspres [2]. Les instructions de l'ambassadeur lui prescrivaient de demander : 1° des secours contre les Turkomans et les Ouzbegs ; 2° le libre passage des pélerins persans qui se rendraient à la Mecque, par le territoire turc ; 3° la permission pour le père de l'ambassadeur, qui faisait partie de sa suite, de passer le reste de ses jours à Jérusalem ; 4° l'extradition des cinq fils du khan de Bidlis, qui s'étaient soustraits au pouvoir du schah, en se réfugiant à Bagdad. La première de ces demandes fut refusée, par la raison que la religion ne permettait pas d'assister les Persans, qui étaient des Schiis (hérétiques), contre les Ouzbegs (Sunnis, comme les Ottomans) ; à la seconde, on objecta que les pélerins persans pouvaient être pillés par les Arabes, circonstance qui pourrait amener une nouvelle rupture de la paix ; la troisième échoua encore comme contraire aux usages ; on accorda seulement la quatrième, parce que ni la religion ni les usages ne s'y opposaient, et que l'extradition du prince Bayezid avait donné droit de prétendre à une sorte de réciprocité.

Peu de temps avant l'arrivée de l'ambassadeur

[1] « 25 gentiluomini suoi, una veste d'oro per cadono et al detto ambas- » sador un baril et un Oramin d'argento, e 6 vasi e 6 piatti d'argento. » Voyez Archives I. R.

[2] « 150,000 aspri, che fanno tre mille scudi. » Voyez le même *Rapport*.

persan, on avait célébré à Constantinople le mariage de trois princesses, petites-filles de Souleïman : les deux premières, âgées de seize ans, étaient filles de Sélim, et la troisième, du prince Moustafa; celle-ci épousa Abdoulkerim, aga des janissaires; l'une des filles de Sélim, appelée Esmakhan, fut mariée au second vizir, Mohammed Sokolli, l'autre au kapitan-pascha Pialé. C'est à l'occasion de ces deux derniers mariages qu'on se dispensa d'offrir à Busbek le dîner de cérémonie usité au départ d'un ambassadeur; on prétexta que la fille de Souleïman, veuve de Roustem, occupée du mariage de ses nièces, ne permettait à aucun membre de la famille de s'éloigner [1]. Cette princesse avait combattu autant que Roustem son époux les prétentions de Sélim à la succession; mais, en apprenant l'exécution de Bayezid, elle demanda à son père la permission de se retirer à l'ancien seraï, et elle se réconcilia avec l'héritier présomptif [2]. Elle engagea ensuite le grand-vizir Ali à une grande expédition maritime contre Malte, et promit d'armer à ses frais quatre cents galères; mais Souleïman et Sélim s'opposèrent à ce projet pour ne pas priver la jeune mariée de la présence de son époux [3]. Le grand-vizir n'aimait pas le kapitan-

1 « Prandium excusantes, quod Rustemi uxor apparandis nuptiis neptium » e fratre Selimo muliebri more sit intenta, nullum cognatorum avocari pa» teretur. » *Rapport* de Busbek du 17 août 1562, aux Archives I. R.

2 « La moglie di Rustem ha ricercato il Bassa di far, che il signor suo » padre la ricevi nel Seraglio e di reconciliarla col Selimo. » *Rapport* de l'ambassadeur vénitien, aux Archives I. R.

3 « S. Selim per sodisfar la figliuola maritata col capitano del mar pensa » col Sr. non mandar fuor l'armata, e il Bassa per l'odio portato ad esso

pascha, à qui il voulait enlever sa place pour la donner à l'aga des janissaires; mais Pialé était trop bien établi dans la faveur du Sultan pour concevoir des craintes sérieuses à cet égard. Souleïman, déjà profondément affligé de la révolte, de la fuite et de l'exécution de Bayezid, ne l'était pas moins des débauches de Sélim; il lui écrivit une lettre dans laquelle il l'exhortait à changer de conduite, à s'abstenir de vin, et enfin à mieux observer les préceptes du Koran. Sélim, au lieu de suivre ce conseil, destitua l'envoyé de son père, pour le punir du message dont il avait été porteur [1]. Souleïman, irrité de la résistance de son fils, fit mettre à mort Mourad-Tschelebi, qui passait pour le compagnon des débauches du prince; il chargea deux kapidji-baschis (chambellans) de faire part à Sélim de cette exécution, et de transmettre à Mourad, fils de Sélim, l'ordre de partir sans délai pour son sandjak. Sélim dévora sa colère, et feignit une soumission parfaite à la volonté de son père [2]. Mourad demanda à son beau-frère, le kapitan-pascha, une galère, à l'effet de se rendre dans son gouvernement; mais Souleïman ne permit d'envoyer qu'une galiote.

» capitano dice, che consigliera al Sr. far capitano l'aga dei Janiceri. » *Rapport* de l'ambassadeur vénitien, aux Archives I. R.

[1] « Il Sgr. mandò a esortar S. Selimo di non bever vino, e Selimo ha » privato di grado quello, che li ha fatto l'Ambassata. » *Rapport* de l'ambassadeur vénitien du 14 novembre 1562, aux Archives I. R.

[2] « Mando il Sgr. due Capigi informar Selim haver fatto tagliar la testa a » Murad Celebi, e Selimo dissimulò il dispiacer che ne presse — professa » per li Capigi obedienza al padre. » *Rapport* de l'ambassadeur vénitien du mois de décembre 1562.

Le 30 novembre 1562, Ibrahim, ambassadeur de la Porte à Francfort, assista au couronnement de Maximilien, roi des Romains. Dans la première moitié de cette année, pendant les négociations de Busbek à Constantinople, et même après le départ de ce dernier, les hostilités avaient continué entre plusieurs commandans des frontières, hongrois et ottomans. Roustem, beglerbeg d'Ofen, et le sandjak de Temeswar, avaient attaqué avec leurs forces réunies les villes de Szathmar et Neméthi, séparées par la rivière Szamos; mais forcés de se retirer devant leurs vaillans défenseurs Melchior Balassa et Zay, ils s'étaient bornés à les incendier. Jean Balassa, voulant opérer une diversion dans les forces de l'ennemi en faveur de son frère enfermé à Szathmar, marcha avec quatre mille fantassins et mille cavaliers sur Szécsény, dont Mahmoud avait remis le commandement à Saswar, afin de se rendre lui-même au siége de Szathmar. Saswar envoya en toute hâte le capitaine Beschir (odabaschi) à Fülek, avec la mission de demander des secours à Hasan Prodovich. Celui-ci accourut avec la promptitude de l'éclair à la tête de huit cent dix cavaliers, et battit Balassa, auquel il fit éprouver une perte de près de huit cents hommes. Jean Crusich, commandant de Carpon, Thomas Palfy et d'autres officiers, furent faits prisonniers et envoyés au Sultan [IV] (14 juillet 1562). Cette défaite des Hongrois fut compensée par la reprise du château d'Hegyesd dans le palatinat de Szalad sur le lac Balaton, et par la victoire de Zriny sur Arslanbeg de-

vant Szigeth. Le palatin Nadasdy et Ekhard, comte de Salm, commandant de Raab et fils de l'immortel défenseur de Vienne, firent prisonniers les quatre-vingts hommes composant la garnison du château d'Hegyesd, et en détruisirent de fond en comble les ouvrages. Nicolas Zriny passa la Drave entre Babocsa et Temes avec mille cavaliers et deux mille fantassins, pour anéantir les travaux de fortification commencés à Monoslo, de l'autre côté de la Drave, par Arslan-beg, fils de Yahya-Pascha et frère du beg de Szécsény. Les Ottomans, quoique supérieurs en nombre, furent saisis d'une terreur panique à l'arrivée de Zriny. et s'enfuirent; Arslan lui-même, après avoir crevé un cheval, ne parvint qu'avec peine à se sauver, et fut obligé de laisser à l'ennemi ses harnais en or, ses chiens de chasse, quatre faucons et deux canons de gros calibre. Le siége de Szathmar avait été abandonné faute de vivres. Le vieux Malkodsch mourut peu de temps après. et son corps enveloppé d'une serpillière fut transporté par ses soldats à Herzegovine. où il fut déposé dans le tombeau de ses pères. Vers le même temps, le gouverneur d'Ofen mourut de la peste dans cette ville. et fut remplacé par Arslan-Pascha. sandjak de Poschega. Une affaire funeste pour les Hongrois fut celle du brave Bebek. qui donna dans un piége que lui avait tendu Hasan Prodovich, sandjak de Fülek. Un renégat, qui de mahométan s'était fait chrétien, avait ensuite repris le turban. et qui. dans cette circonstance, prétendit vouloir embrasser de nouveau la foi chrétienne, fut l'ins-

trument dont se servit Hasan pour attirer le chef hongrois dans son embuscade. Ce fut sur les conseils de ce renégat que Bebek, Sárkœzy et Magóczy, accompagnés de Rakoczy. Hangony, Bokry et Peikesch, s'engagèrent dans la forêt du château de Balogh situé non loin de la rivière Rima; tout d'un coup ils se virent entourés de troupes turques et obligés de se rendre à discrétion. Sárkœzy, qui avait arrêté, au mépris du droit des gens, Mohammed-le-Long, capitaine des cavaliers de Pesth, ainsi que le tschaousch Hedayet, renégat saxon de Transylvanie, et qui les avait vendus à Bebek en échange du château de Boldogh, fut maltraité par Hasan lui-même à coups de massue, et expira dans les plus affreux tourmens; Magócsy fut mis en liberté moyennant une rançon de quatorze mille ducats, dont le juge de Debreczin garantit le paiement; Rakoczy et Hangony furent relâchés pour la modique somme de deux mille écus. Mais Bebek fut emmené prisonnier à Constantinople, bien qu'il eût fait donner la liberté à Mohammed-le-Long et au tschaousch Hedayet. Hasan ne reconnut cet acte de générosité, qu'en lui accordant la délivrance de Bokry, et en lui permettant de charger ce dernier d'un message pour sa femme et ses enfans; il rendit le jeune Peikesch à Magócsy pour un casque d'or. Bebek arriva à Constantinople un mois avant le départ de Busbek; on lui assigna d'abord pour domicile la maison du troisième drogman, nommé Ferhad, qui avait été mêlé à toutes les affaires de Transylvanie, et qui prenait le titre de très-humble drogman, plus

modeste à coup-sûr que celui de drogman suprême [1]. Ce fut en vain que Gaspar Baches, ambassadeur de Transylvanie, intercéda pour Bebek; lui-même rejeta la condition qu'on lui imposait de changer de religion. Il fut donc enfermé à la Tour-Noire du château d'Asie (13 octobre 1562) [2]. Hasan, sandjak de Fülek, essaya, mais sans succès, de s'emparer du comte Nicolas Zriny. La fortification de Monoslo fut continuée; les martoloses poussèrent leurs incursions jusqu'en Styrie, et emmenèrent prisonniers des habitans de Luetenberg [3].

Pendant ces démêlés sur les frontières de Hongrie, des événemens d'une plus grande importance se passaient en Moldavie. Le prince régnant de ce pays, Alexandre, en fut expulsé par un aventurier, qui, d'abord soutenu secrètement par Ferdinand, finit par être publiquement reconnu par la Porte. Jean Basilicus, né à Candie d'un capitaine de navire, fut adopté par Jacques Heraclides, qui s'était arrogé le titre de despote de Samos, Paros et autres îles de la mer Egée.

1 *Humillimus interpres*, par opposition à *summus interpres*.

2 « 13 oct. finito Divano meridiano fere tempore Georgius Bebecus ad » castellum maris nigri deductus; Transylvanus litteratus (Ferenz Diack) nil » intentatum reliquit, ut hominem liberaret et ad Transylvani fidem cum » omnibus castellis traduceret. » *Rapport* d'Albert de Wyss du 27 octobre 1562. Le chargé d'affaires de Transylvanie voulut persuader à la Porte que, si Bebek était gracié, Pereny, Gabriel et d'autres barons hongrois abandonneraient le parti de l'empereur.

3 *Rapport* d'Albert de Wyss, de Constantinople, avec la note adressée à Ali-Pascha le 17 septembre 1562, aux Archives privées I. R. : 18 *junii Martolossi captivos a Luetenberg abduxere.*

En vertu de cette adoption, l'empereur Charles-Quint non seulement reconnut Basilicus comme despote de Samos et Paros (possessions cependant sur lesquelles lui-même n'avait aucun droit), mais il le fit encore palatin et lui conféra le pouvoir de nommer des docteurs. des protonotaires et des poëtes couronnés. Basilicus entretenait une correspondance avec Melanchthon ; il publia à Wittemberg un ouvrage historique en latin, et éleva, avec le consentement de l'empereur, quelques poëtes au rang de poëtes couronnés. Il se rendit ensuite, par la Pologne, en Moldavie, où il se fit passer d'abord pour un parent de la princesse Roxandra, épouse du prince régnant, puis pour un descendant des Héraclides, ancienne dynastie de princes moldaves, en produisant, à l'appui de cette prétention, un arbre généalogique qu'il avait lui-même fabriqué. Cependant, forcé de s'enfuir, il se réfugia en Pologne chez Albert Lasczky, palatin de Siradie, qui lui avança dix mille ducats pour lever des troupes. Il échoua dans sa première tentative contre le trône de Moldavie, mais il réussit dans la seconde, qui fut soutenue secrètement par Ferdinand (10 novembre 1562) [1]. Accompagné de seize cents cavaliers, il parvint, après quelques escarmouches, à expulser le voïévode Alexandre. Le grand-vizir Ali-Pascha reprocha cette invasion à Busbek, et le Sultan s'en plaignit par une lettre autographe, que le tschaousch Mohammed porta à Prague, et à laquelle Ferdinand

[1] « Litteræ Cæsaris ad Jacobum Basilicum Heraclidem, despotam Sami, Paros et Moldaviæ voivodam. Pragæ, 3 februarii, » aux Archives I. R.

répondit par d'autres récriminations. Alexandre s'était réfugié à Constantinople; mais il y était venu les mains vides, tandis que les envoyés de son adversaire s'étaient trouvés en mesure d'offrir à la Porte quarante mille ducats au lieu du tribut ordinaire de trente mille; grâce à cette augmentation, Basilicus fut reconnu voïévode de la Moldavie, et investi par un tschaousch ottoman du drapeau et du glaive, de la massue et du kouka. Bientôt après, un autre tschaousch lui apporta l'ordre de congédier une partie des troupes étrangères, et de les réduire à trois cents lanciers hongrois et à trois cents gardes-du-corps. Le voïévode se soumit de si bonne grâce à cet ordre, qu'il fut soupçonné de l'avoir lui-même provoqué. Mais cette mesure ne contribua pas à le rendre populaire, non plus que les exactions sans nombre qu'il commit pour remplir son trésor, et les innovations avec lesquelles il bouleversa les anciennes coutumes du pays; c'est ainsi qu'il prit un grand candélabre d'argent à un couvent pour en faire de la monnaie, qu'il imposa aux habitans une contribution d'un ducat par tête, qu'il apporta des restrictions à l'usage généralement reçu du divorce et punit la bigamie de mort; d'un autre côté, il appela les Allemands Sommer et Gaspard Peucer, gendre de Melanchthon, pour organiser une école, et fonda une bibliothèque. Il fit répandre le bruit par ses affidés qu'au matin du jour de Noël, trois anges portant trois couronnes d'or lui étaient apparus, comme présage de sa domination future sur trois royaumes (la Moldavie, la

Valachie et la Transylvanie); lui-même se mit sur la tête une couronne d'or et changea son nom de Jacques contre celui d'Ivan, plus populaire en Moldavie. Cependant les boyards, revenus de leur effroi, complotèrent l'assassinat des soldats hongrois et des colons allemands, appelés malgré eux dans leur pays. Ils réussirent à faire partir les premiers pour la frontière, en répandant la fausse nouvelle d'une invasion des Tatares; les seconds, pour la plupart ouvriers tirés du fond de l'Allemagne, furent simultanément assassinés par tout le pays. La fille naturelle du despote fut tuée dans son berceau, sa mère reléguée dans un couvent; les femmes des partisans d'Ivan, qui s'étaient enfermées avec lui à Suczawa, furent toutes massacrées; des Arméniennes, coupables seulement d'avoir prié pour son salut, furent poursuivies avec un acharnement implacable. Les trois chefs principaux des conjurés, Bernowsky, Moczog et Stroitza, conférèrent la couronne à un certain Tomza, ancien inspecteur des magasins du despote. Celui-ci, craignant la rivalité de Démétrius Wischnjewetzki, hetman des cosaques, l'attira dans le pays, le fit prisonnier ainsi que son lieutenant Piasek, et les envoya tous deux à Constantinople, où ils périrent sur le gibet. Au troisième mois du siége de Suczawa, un sandjak turc arriva avec cinq cents hommes, et somma le despote de se rendre, en lui offrant un sauf-conduit. Bien qu'il se méfiât de cette proposition, Ivan se vit contraint de l'accepter par les démonstrations menaçantes de la garnison de la place. Après avoir en peu de mots

reproché à ses troupes leur lâche parjure, il monta à cheval et sortit de la ville. Conduit devant Tomza, celui-ci le tua d'un coup de massue (9 novembre 1563). Tomza parut d'abord vouloir faire grâce à Démétrius, fils de l'usurpateur; il l'admit à sa table, et lui offrit le pain coupé en forme de croix, ce qui passait pour un gage d'amitié chez les Valaques. Toutefois, le lendemain, il lui fit échancrer la narine droite par le bourreau, en disant que c'était l'usage du pays à l'égard des parens des princes détrônés, pour leur ôter tout espoir à leur succession. Cependant Tomza ne put obtenir d'être confirmé par la Porte dans la principauté de Valachie, et l'ancien voïévode, Alexandre, recouvra son trône et la protection du Sultan [1].

Un an s'était écoulé depuis la conclusion du traité de paix entre Ferdinand et la Porte; mais les incursions des Turcs sur la frontière n'avaient pas cessé, et les difficultés, relatives aux différences de rédaction entre les deux actes turc et latin, n'avaient encore eu aucune solution. Herbard d'Auersberg, qui trois ans auparavant avait répondu à une irruption des Turcs en Carniole par une invasion sur le territoire ennemi, dans laquelle il avait tué les chefs ottomans Deli Mohammed et Hasan, et enlevé deux mille moutons, s'avança alors jusqu'à Costenoviz à la poursuite d'un corps détaché de Turcs, qui se retira avec une perte

[1] Gratiani et Sigler, et d'après eux Engel, *Histoire de la Moldavie*, p. 211; mais Engel se trompe en disant que Tomza avait demandé sa confirmation à Roustem, qui était mort un an auparavant.

de quelques centaines d'hommes. Ferdinand chargea le secrétaire d'ambassade Albert de Wyss, resté à Constantinople après le départ de Busbek, de faire des représentations relativement à ces violations de la paix et aux changemens introduits dans le texte du traité turc. Souleïman, de son côté, ne voyait pas sans colère que la somme promise sous le titre de présent n'eût pas encore été envoyée; mais elle fut enfin apportée par l'internonce, Paul Palyna [1], et Albert de Wyss fut accrédité auprès de la Porte en qualité d'ambassadeur résident. Un mois après son arrivée (12 octobre 1563), Palyna remit une partie du présent en un diwan solennel, et fut congédié dans les premiers jours du mois suivant (8 novembre 1563), après avoir reçu du grand-vizir un acte amendé, qu'il n'accepta toutefois que sous la réserve de le soumettre à l'examen de l'empereur. Il y avait entre les deux souverains de nombreuses contestations sur l'égalité de leurs droits de corvée en Hongrie, et sur la mise en liberté des prisonniers. Le grand-vizir exigeait que l'empereur empêchât dorénavant les dévastations des heiduques de Szigeth, Erlau et Gyula; quant aux prisonniers hongrois Bebek, Thomas Paly et Crusich, il refusait d'aborder la question de leur mise en liberté, avant qu'on eût rempli les conditions stipulées

1 « Credentiales pro Alberto de Wyss (Prague, 17 juillet 1563) ut munus » honorarium deferat, dein munere oratoris ibi fungatur, — qui tempore » Busbequi in illa legatione desudavit; quare omissa in præsens cura alium » mittendi hoc onus obeundæ legationis illi imposuimus, partem vero mu- » neris Palynæ ferendum dedimus. » Archives I. R.

pour la rançon des Espagnols Alvaro et Sanchio, et qu'on eût acquitté le solde de la somme promise dans le traité. Albert de Wyss fut chargé en même temps de négocier une paix de huit à dix ans pour Philippe II d'Espagne, car les ouvertures antérieures de Franchi, de Khios et de Vargas étaient demeurées sans résultat. Ali-Pascha consentit à cette nouvelle demande, sous la condition que le reste de la somme convenue serait d'abord versé. Un colonel français, Corse de naissance, apporta des lettres du roi de France et de la reine, et demanda l'assistance d'une flotte ottomane pour soumettre l'île de Corse et la rendre tributaire de la Porte [1]; mais il ne réussit pas dans sa mission, non plus qu'un agent génois qui vint proposer un traité avec la république de Gênes; le diwan déclara évasivement à ce dernier que la république devait à cet effet accréditer un plénipotentiaire. L'envoyé de Florence eut plus de succès dans ses négociations, qui amenèrent le renouvellement de la capitulation déjà conclue avec Bayezid II et Sélim Ier. D'après les clauses de ce traité, Florence jouissait dans tous les États du Sultan des mêmes droits que Venise; elle avait le privilége du commerce des soies avec Brousa [2]; ses négocians dans les Etats ottomans ne

1 « Pietro Corso colonello del re di Francia e stato da Hali Bassa, e gli » ha dato una lettera di credenza del re di Francia et l'altra di quella Seren. » Regina — domanda l'armata del Gran Turco per haver Corsica, promette » detto Corso di pagar tributo al Gran Turco. »

2 L'acte entier se trouve dans l'appendice du *Journal* de Souleïman, no LXXI.

dépendaient que de la juridiction de consuls nommés par elle, et la libre navigation de la Mer-Noire était accordée à son pavillon. A cette époque, les ambassades polonaises étaient très-fréquentes; après celle de Brzozowski [1], le Sultan avait reçu dans son camp d'Amassia celle de Simon, staroste de Lemberg; l'année suivante, Yazlowiecky se présenta aussi en qualité d'ambassadeur, pour entamer des négociations par rapport aux affaires de Valachie et aux droits de pâturage. La mission de Nicolas Brzeski, qui eut lieu deux ans plus tard, avait le même but, ainsi que celle de Nicolas Sieniawski; ce dernier et Hasanbeg furent enfin chargés de régler les questions en litige [v]. Le tschaousch Ali fut envoyé à Venise pour terminer quelques différends entre le Sultan et la république [2]. Les rapports avec les cours de l'Asie n'étaient pas moins fréquens: nous mentionnerons notamment l'ambassade du roi indien d'Assi, qui demanda des secours d'artillerie contre les Portugais [3]. Enfin, tandis qu'une députation des principaux habitans d'Alger sollicitait le rappel du gouverneur [4], une autre députation de

[1] L'an 1554.

[2] Dans les *Scritture turchesche*, parmi les *Actes vénitiens* aux Archives I. R., on trouve trois lettres de Souleïman au doge; la première: *Lamenti del Signor contro il Console di Lepanto et altri;* la seconde : *Commandamento a Ali Ciaus per la ricuperazion delli uomini tolti da Cortogli;* la troisième est un reçu de vingt-cinq mille ducats, que Barbarigo avait stipulés pour la galère prise à Valona, daté du 1 silkidé 971 (1563).

[3] « Giunto dall' Indie ambassadore del Re d'Assi domanda artigleria per » difendersi dai Portogesi. » *Rapport* de l'ambassadeur vénitien du 12 juin 1562.

[4] « Li Turchi d'Algir hanno mandato a Constantinopoli quel Re come

Tunis implorait des secours pour conquérir la Goletta [1].

Pendant l'équinoxe d'automne de la même année (20 septembre 1563), les environs de Constantinople furent submergés par la plus terrible inondation dont l'histoire ottomane fasse mention ; on ne peut la comparer qu'à celle qui faillit anéantir, quatre siècles auparavant, l'armée des Croisés, commandée par le roi Conrad. Le jour de cet événement, Souleïman s'était rendu de bonne heure à une chasse dans la vallée de Khalkalidéré ; il se trouvait précisément sur les bords de la Propontide, non loin du jardin du defterdar Iskender-Tschelebi, pendu sur le marché de Bagdad, quand éclata un orage affreux qui se déchaîna pendant vingt-quatre heures avec une égale fureur. Dans cet espace de temps, soixante-quatorze maisons ou édifices publics furent frappés de la foudre. Les eaux du Mélas et de l'Athyras, deux petites rivières qui se jettent près de Tschekmedjé dans la baie du même nom, s'élevèrent à une hauteur prodigieuse et inondèrent tous les environs. Les flots se précipitèrent de la vallée de Khalkalidéré avec la rapidité d'une flèche, et bientôt le palais d'Iskender-Tschelebi, où Souleïman s'était réfugié, se trouva entièrement cerné et isolé, comme

» prigioniere. » *Rapport* de l'ambassadeur vénitien, juin 1561. « Ritorna in » Algir il Re col fratello Seriff, che andò domandar ajuto al Sgr. per sciacciar il fratello. » *Rapport* de l'ambassadeur vénitien du 18 août 1562.

[1] « L'ambassadore di Tunis per nome del Re domanda l'armata per far » l'impresa della Goletta. » *Rapport* de l'ambassadeur vénitien du mois de juin 1561, aux Archives I. R.

une île, au milieu d'un fleuve furieux. Déjà les eaux pénétraient de toutes parts, et le prince allait infailliblement périr, lorsqu'il fut heureusement secouru par un homme aux formes athlétiques, qui le porta sur ses épaules dans la soupente supérieure d'un appartement [VI], où il resta captif jusqu'à la fin de l'inondation. Le terrible élément, que les obstacles ne faisaient qu'irriter, renversa tout dans sa course effrénée : minés dans leur base, les aqueducs, construits naguère par Souleïman, furent menacés d'une ruine prochaine; celui de Maglawa s'écroula même entièrement. Dans la belle vallée des *Eaux-Douces*, à Kiaghadkhané, les platanes déracinés furent emportés comme de légers roseaux; tout en un mot fut balayé, fermes, jardins et maisons de plaisance. Les Eaux-Douces (deux petites rivières, appelées dans l'antiquité Cydaris et Barbyses), entraînèrent vers le faubourg d'Eyoub les ruines qu'elles amoncelaient sur leur passage; elles couvrirent momentanément le tombeau du porte-étendard du Prophète, et pénétrèrent jusque dans l'intérieur de la mosquée qui lui est consacrée, et que sa position sur une petite colline semblait mettre à l'abri d'un semblable accident. Ni le port de Constantinople, ni les rives du Bosphore, ne purent arrêter les flots qui s'y précipitaient de toutes parts, et qui envahirent bientôt le rivage dans toute son étendue; les édifices les plus solidement construits furent les seuls qui résistèrent à leur choc impétueux. Les ponts du grand et du petit Tschekmedjé, ceux de Haramidéré et de Silivri furent détruits. Enfin, pen-

dant une semaine entière, les eaux de la mer restèrent troubles et sans saveur saline [VII]. Afin de remédier, autant qu'il était en son pouvoir, aux suites de cette inondation, Souleïman assigna un demi-million de ducats pour relever ou réparer les aqueducs minés ou détruits, et pour construire à Tschekmedjé un pont de pierre capable de résister à l'avenir à un semblable désastre.

Du temps de Sélim Ier, des constructions analogues avaient été entreprises sous la direction de Sofi-Ali, qui du grade de général des armuriers avait été promu à l'emploi de grand-chambellan, et ensuite à celui de grand-maître de la cour de Sélim. Au moyen de cent dix tuyaux en plomb (bülé) de trois pouces de diamètre, Sofi avait amené une grande quantité d'eau à Constantinople; il avait été récompensé de ce travail, qui devait avoir de si heureux résultats pour le bien-être public, par le gouvernement de Meràsch. Mais la dernière inondation ayant détruit ces utiles établissemens, Souleïman sentit la nécessité d'en fonder de nouveaux, et, dans cette vue, il fit exécuter au-dedans et au-dehors de Constantinople des ouvrages qui sont encore aujourd'hui l'un des plus beaux ornemens de cette ville. Les deux grands aqueducs, élevés par Adrien et Constantin, puis restaurés par Justinien et Valens, sont encore de nos jours désignés, par les voyageurs européens, sous les noms de ces deux derniers empereurs. L'aqueduc de Justinien puise ses eaux dans quatre vastes bassins, situés au village de Belgrade dans la vallée d'Ewhadeddin, et entretenus

par la petite rivière d'Hydralis qui descend de Belgrade ; celui de Valens est alimenté par les bassins des villages de Khawasskœï et de Khalkali. Andronicus le Comnène avait réuni les eaux nécessaires au premier de ces aqueducs, en faisant construire des réservoirs et une tour (aujourd'hui Pyrgas et Burgas). Les réservoirs de l'aqueduc de Valens, à Khawasskœï et Khalkali, avaient été construits par Mohammed II. Par les soins de Souleïman, ces deux réservoirs furent restaurés, et reçurent en outre les eaux de la ferme de Touroundjkœï, conduites sur des arches qui se succèdent d'une colline à l'autre jusque dans l'intérieur de la ville. Le bassin fondé par Andronicus fut aussi réparé, ainsi que les deux aqueducs qui portent les noms d'Ouzoun kemer (l'aqueduc long) et de Güseldje kemer (le bel aqueduc), et qui déchargent dans le bassin d'Andronicus les eaux du réservoir d'Ewhadeddin ou Eïwad, en passant par le village de Petikhori. Justinien avait élevé un pont de pierre sur le Mélas et l'Athyras, près de leur embouchure dans la mer; mais dans la trente-deuxième année de son règne, ce pont fut renversé par un tremblement de terre, qui détruisit presqu'entièrement Regium, aujourd'hui Tschekmedjé. L'empereur Basile de Macédoine avait également bâti un aqueduc en bois, qui fut réduit en cendres par Krumos le Bulgare, sous Léon l'Arménien, avec tous les édifices situés entre le Pont-d'Or et Regium. Souleïman ordonna à l'architecte Sinan de rétablir le pont de Tschekmedjé si important pour l'approvisionnement et les communi-

cations de la capitale, et lui recommanda de le faire aussi solide que beau, et à l'épreuve des causes qui l'avaient antérieurement détruit, le feu, l'eau et les tremblemens de terre. Sinan se mit à l'œuvre, et commença la construction d'un pont, cintré en dos d'âne. qui ne fut terminé que sous le règne de Sélim II. mais qui depuis lors a résisté aux inondations et aux tempêtes de la mer voisine.

Les historiens ottomans décrivent, immédiatement après l'inondation dont nous venons de parler. le siége de Malte, qui n'eut lieu que deux ans plus tard, mais dont les préparatifs commencèrent dès cette époque dans les arsenaux et dans le port de Constantinople. Avant de les suivre dans ce récit, nous mettrons sous les yeux du lecteur les principales expéditions maritimes qui précédèrent le siége de Malte, et les noms des amiraux qui s'y signalèrent depuis la mort de Khaïreddin-Barberousse.

Après la mort du kapitan-pascha Sinan, qui suivit de près la destitution de son frère, le grand-vizir Roustem-Pascha, le commandement des flottes ottomanes fut conféré au Croate Pialé. Sorti du harem impérial, où il avait occupé la place de chambellan, Pialé ne reçut d'abord, avec le rang d'amiral, que le titre de sandjakbeg; ce fut seulement quatre ans plus tard qu'il obtint celui de beglerbeg. Après la conquête de Djerbé et d'autres faits d'armes que nous rapporterons plus loin, Pialé se crut en droit de demander la dignité de vizir à trois queues, mais Souleïman la lui refusa dans la crainte de porter. par un avance-

ment qui lui semblait trop rapide, un coup fatal à l'autorité et au respect dont il voulait entourer la haute dignité du vizirat. Désireux toutefois de lui témoigner son auguste faveur, il lui donna pour épouse sa petite-fille, la sultane Genher, fille du prince Sélim, préférant récompenser son mérite par la main d'une princesse du sang impérial, plutôt que d'ôter au vizirat son prestige par des promotions trop faciles et trop répétées [1]. Ce ne fut que cinq ans plus tard que Pialé fut élevé au rang de Pascha à trois queues. A la mort du kapitan-pascha, l'ordre hiérarchique appelait au commandement supérieur des forces maritimes le beglerbeg d'Alger; c'est ainsi que Hasan avait eu la survivance du titre de son père Khaïreddin-Barberousse; mais il dut bientôt le céder à Salih-Reïs, corsaire dont nous avons cité le nom avec honneur à l'occasion de la conquête de Tunis. Né au pied du mont Ida, dans un village de la plaine de Troie, Salih-Reïs avait pu dans sa jeunesse entendre raconter les illustres combats des Grecs et des Troyens, et puiser au sein de cette terre classique de la valeur cette ardeur des combats qui le plaça dans la suite au rang des plus intrépides corsaires. Comme lui, Torghoud, que les historiens européens nomment généralement Dragut, était fils d'un chrétien, sujet de la Porte, habitant un village du district Seroulout, dans le san-

[1] Hadji Khalfa, *Histoire des guerres maritimes*, f. 36, dit à ce sujet avec autant de franchise que de vérité : « De nos jours on prodigue tellement les » dignités, qu'un vizir ne jouit pas même de l'autorité qu'un sandjakbeg » possédait autrefois. »

djak de Mentesché. Fort jeune encore, Torghoud se fit remarquer par sa force à la lutte et son habileté à tirer de l'arc; il prit du service sur un navire corsaire, et fut bientôt nommé capitaine d'une compagnie de soldats marins. Plus tard il tenta avec treize navires une entreprise contre l'île de Corse; mais battu et fait prisonnier par Doria, il se vit enchaîné comme esclave à la galère du vainqueur. Il dut sa liberté à l'arrivée devant Gênes de Barberousse, qui menaçait de dévaster tout le littoral de la république; à peine libre, et secondé par Khaïreddin, Torghoud reparut sur mer avec une escadre de vingt-cinq navires, jetant l'épouvante sur les côtes et sur les bâtimens des puissances chrétiennes. Il fit une descente dans le golfe de Naples, surprit Castellamare, et enleva de ce fort et des villages environnans un immense butin (1548). Peu de temps après, il s'empara d'une galère des chevaliers de Malte, qui portait à Tripoli une somme de soixante-dix mille ducats. Dans une rencontre avec le kapitan Sinan-Pascha, Torghoud s'attira l'estime de l'amiral ottoman par la supériorité avec laquelle son escadre dirigea un feu des mieux nourris. Aussi, considérant les importans services que le Sultan pourrait tirer de l'habileté de Torghoud, le kapitan l'engagea à se rendre à Constantinople, pour y faire, comme Khaïreddin Barberousse, acte de soumission à la Porte. Torghoud suivit ce conseil, et vint avec huit galères jeter l'ancre dans le port de la capitale. Souleïman lui fit un gracieux accueil, et l'investit du sandjak de Karli-Ili. Les ca-

pitaines des sept autres galères, tous corsaires renommés [1], reçurent chacun une solde journalière de soixante-dix à quatre-vingts aspres, et le commandement d'un vaisseau de guerre avec le privilége d'élever un fanal sur la poupe.

A peine délivré de sa captivité à Gênes, Torghoud songea à conquérir des possessions permanentes sur les côtes d'Afrique. Il chassa les Espagnols de Monastir et Souza, villes autrefois comprises dans le territoire de Tunis, et s'empara par trahison de la forteresse de Mehdiyé, située sur une langue de terre entre Tunis et Tripoli. Les historiens européens ont confondu cette place tantôt avec Afrikiya, tantôt avec Aphrodisium : les orientalistes eux-mêmes l'ont prise pour Mohadia [2].

Mehdiyé, qui domine par sa position une vaste étendue du littoral d'Afrique, joue un si grand rôle dans les récits des annalistes d'Orient et d'Occident, que nous croyons devoir donner ici une esquisse succincte de son histoire antérieure et de celle de son fondateur. Cette ville fut construite vers l'année 304 de l'hégire (916) par le Syrien Obeïdollah Hasan el-Mehdi, novateur et usurpateur doublement dangereux par son audace et son imposture. Obeïdollah

[1] Hadji Khalfa, l. c., f. 31, les nomme Ghazi Moustafa, Ouloudj Ali (Ochiale, renégat calabrois), Hasan Kelli, Mohammed Reïs, Sandjakdar Reïs, Deli Djâfer et Kara Kasi.

[2] Le savant numismate et orientaliste, le comte Ottavio Castiglioni, dans son *Mémoire géographique et numismatique sur la partie orientale de la Barbarie*, Milan, 1826, a suffisamment prouvé qu'Afrikiya, Aphrodisium et Mehdiyé (qu'il appelle Mahdia) sont trois villes différentes.

fut d'abord emprisonné à Sedjelmesa par ordre du khalife Moktadir pour avoir usurpé le titre de descendant de la maison d'Ali; mais étant parvenu à tromper la vigilance des agens de Moktadir et à recouvrer sa liberté, il s'arrogea, sous le nom de Mehdi, douzième imam [VIII], qui n'est attendu qu'à la fin du monde, le titre de khalife, opposant ses prétentions aux droits des khalifes des maisons d'Abbas et d'Ommia. Par cette heureuse usurpation, el-Mehdi se fit le chef d'une troisième famille de khalifes, les Fatimites: nouvelle dynastie qui, étendant sa puissance sur les côtes nord de l'Afrique, devint bientôt menaçante pour les khalifes de Bagdad et d'Espagne, et jeta la terreur parmi les princes musulmans, en accordant sa protection aux successeurs de Hasan Ben Sabah, le fondateur de l'ordre si redoutable des Assassins. Mehdiyé fut la capitale du nouvel empire et la résidence de l'usurpateur el-Mehdi. Cent soixante-dix ans après sa fondation, elle fut prise, ainsi que la ville voisine d'Afrikiya, par les Génois et les troupes de Pise (481 — 1088); Temim, prince de la famille Seïn Sanhadja, les racheta à prix d'or (553 — 1158). Conquise de nouveau par le Normand Guillaume Roger, roi de Sicile, Mehdiyé fut reprise deux ans après par Abdol-Moumin Ali el-Koufi, second prince de la dynastie des Mowahitouns (unitaires); cette dynastie régnait dans l'Andalusi et le Moghreb, et son fondateur Tomrout avait, à l'exemple du chef des Fatimites, adopté le nom de Mehdi, et bâti dans l'Afrique occidentale une

ville qu'il appela Mehdiyé [1]. Abdol-Moumin II, fils d'Abdol-Moumin Ier, restitua à Guillaume II de Sicile (576 — 1180) Mehdiyé dans le voisinage de Tunis, conquise par son père Guillaume Ier. Vingt-un ans plus tard, Nassir-Mohammed, second successeur d'Abdol-Moumin II, l'unitaire [2], expulsa de la même ville le prince arabe de Mayorque, de la famille des Moulesimins (les *enveloppés*), appelés aussi Morabithins [3], c'est-à-dire les Robothins dans la guerre sainte; trois ans après, cette ville tomba avec Tunis sous la domination de la famille des Beni-Hafss, qui devint de jour en jour plus puissante (605 — 1206). Après avoir soumis l'île de Djerbé et lui avoir imposé un tribut, Alphonse d'Aragon, roi de Naples, se présenta devant les murs de Mehdiyé; mais voyant la force de sa position et la solidité de ses fortifications, il renonça à son projet de conquête [4] et se retira. Le siége tenté par l'Espagnol Pedro Navarra, amiral de Ferdinand-le-Catholique, n'eut pas plus de succès (925 — 1519). Enfin, sous le règne de Mouleï-Hasan, Mehdiyé, occupée d'abord par Ouroudj, frère aîné de

[1] *Nokhbetet-tewarikh.* La *Synonymique* d'Yakouti n'admet que ces deux Mehdiyé, l'une à l'est et l'autre à l'ouest de l'Afrique. Les *Tables chronologiques* de Hadji Khalfa placent la fondation de la troisième ville de ce nom en l'année 593 (1196).

[2] Son aïeul s'appelait, d'après le *Nokhbetet-tewarikh*, Yakoub Ibn (fils) Yousouf, et son père Yousouf Ibn Abdol-Moumin, et non pas Yousouf Abou (père) Yakoub.

[3] Ce nom a été transformé par les historiens européens en *Moravides*.

[4] La tentative de ce siége se trouve confirmée dans le commentaire de Stella, *de Aphrodisio expugnato.*

Khaïreddin-Barberousse, tomba ensuite au pouvoir du capitaine corsaire Torghoud.

Dès qu'il fut en possession de ce refuge, Torghoud reparut en mer avec une escadre de quarante-sept vaisseaux, et menaça de ses dévastations les côtes d'Espagne, de Sicile et de Naples. L'empereur Charles-Quint résolut de chasser de son repaire l'intrépide pirate : à cet effet, il envoya sur les côtes d'Afrique une flotte commandée par Andrea Doria, et montée par des troupes espagnoles sous les ordres du général Toledo. Ces forces se portèrent d'abord devant Monastir, dont la garnison, vivement pressée par terre et par mer, se rendit à discrétion (mai 1530) : douze cents prisonniers et d'abondantes munitions de guerre et de bouche furent la proie des vainqueurs. Cependant Torghoud s'était dirigé vers l'Espagne ; il ravagea les côtes d'Alicante et de Valence, et se rendit ensuite dans les îles Baléares ; mais ayant été repoussé avec perte par les habitans de Polentia, il repartit pour l'Afrique, et trouvant à son retour Mehdiyé investie par terre et par mer, il se retira dans l'île de Djerbé. Vers la fin du mois de juin 1530, l'armée de Charles-Quint fut renforcée par l'arrivée de Vega, vice-roi de Sicile, qui vint prendre part au siége de Mehdiyé : elle trouva un autre secours non moins important dans une heureuse alliance avec le prince Sidi-Aarif, chef de quinze mille Arabes, qui s'était affranchi, dans son district de Kaïrewan, de la suzeraineté du prince de Tunis. Vega avait parmi les personnes de sa suite l'ancien prince de Tunis, Mouleï-

Hasan, rétabli sur son trône par Charles-Quint, et détrôné par son fils Hamida, qui avait poussé la barbarie jusqu'à priver son père de la vue; Hamida avait fait subir le même traitement à un schérif, que le vice-roi de Sicile avait aussi amené avec lui de la Goletta. Ce fut par leur entremise que Vega ouvrit avec Sidi-Aarif des négociations qui furent conduites avec tant d'habileté, que, dès le huitième jour après l'arrivée de la flotte impériale, deux mille cinq cents Arabes se rendirent au camp chrétien avec une quantité de bestiaux suffisante pour la nourriture de l'armée. Le malheureux Mouleï-Hasan, vingt-deuxième souverain de la dynastie des Beni-Hafss, mourut peu de temps après : sur la demande de Sidi-Aarif, il fut enterré à Kaïrewan. Depuis un mois, le siége de Mehdiyé se poursuivait avec autant d'ardeur dans l'attaque que d'opiniâtreté dans la défense; les deux murs de la place, d'une hauteur de douze toises et séparés par un intervalle de vingt-cinq pieds, avaient résisté au feu le mieux nourri. Ce fut alors que Torghoud essaya de jeter un secours dans la ville. A la tête de huit cents chasseurs, deux cents cavaliers et cinq mille Maures, il parut soudainement dans une forêt d'oliviers voisine de la ville, où les assiégeans s'approvisionnaient de bois, et attaqua à l'improviste le vice-roi de Sicile, le commandant des chevaliers de Rhodes, Sanglo, et le commandant de la Goletta, Louis Vargas, qui périt dans le combat avec plusieurs des siens. Néanmoins les Arabes furent repoussés sur tous les points; ils se retirèrent dans la forêt et retournèrent de là dans

l'île de Djerbé. Ce fut un échec fatal à l'autorité du corsaire sur les tribus arabes de la côte : elles se détachèrent de lui chaque jour davantage, et plus que jamais elles pourvurent le camp des chrétiens d'une grande abondance de vivres. Vers le même temps, Doria amena de la Sicile des approvisionnemens considérables en munitions de guerre et de bouche. L'attaque recommença dès-lors avec une nouvelle vigueur. Le 28 août, on mit en batterie, à une distance de deux cents pas, vingt-deux pièces de gros calibre, qui, sur les sept mille boulets jetés dans la place pendant la durée du siége, en lancèrent à elles seules quatre mille huit cents contre les deux tours les mieux fortifiées. Le 10 septembre, de larges brèches se trouvant ouvertes, les Espagnols montèrent à l'assaut : les deux tours furent emportées après un combat vif, mais de courte durée, et la ville se rendit à discrétion. Sept mille prisonniers furent distribués entre les vainqueurs à titre de butin : le vice-roi de Sicile accorda soixante-dix blessés au capitaine génois Cicala pour la rançon de son fils retenu dans les fers par Torghoud. Quinze jours plus tard, la flotte cinglait vers l'Europe, après avoir laissé une garnison suffisante dans la place conquise. Un court espace de temps s'était à peine écoulé, que Doria vint relancer le corsaire dans sa dernière retraite, l'île de Djerbé, et jeter l'ancre près de l'embouchure d'un canal appelé Alkantarat, c'est-à-dire le Pont; mais Torghoud profita de la nuit pour dresser des batteries dont le feu obligea l'amiral à s'éloigner et à se mettre hors de la portée du canon,

Doria attendait des renforts de Sicile avec lesquels il se proposait d'attaquer l'île sur tous les points à la fois. Torghoud pénétra ce projet; et dans sa situation critique, il eut recours à un expédient souvent employé dans l'antiquité par les Grecs et d'autres peuples, et dont nous avons vu les Turcs se servir avec bonheur au siége de Constantinople sous Mohammed II [IX]. A l'aide des équipages et des esclaves de ses galères, il fit construire une route en planches épaisses et enduites d'une matière grasse; sur laquelle les vaisseaux furent traînés, au moyen de roulettes, depuis le port jusqu'à l'extrémité opposée de l'île, tandis qu'un feu continuel des batteries trompait la vigilance de l'escadre espagnole stationnée devant le port d'Alkantarat. Doria ne fut instruit du succès de cette manœuvre que par la capture. effectuée presque sous ses yeux, du grand vaisseau envoyé de Sicile pour renforcer son escadre [1].

Malgré la paix qui existait entre la Porte et Venise, Torghoud ayant capturé, coulé bas ou incendié plusieurs vaisseaux vénitiens, se vit mandé à Constantinople pour y rendre compte de cette violation du traité. Roustem-Pascha n'aurait pas manqué de saisir cette occasion de nuire au corsaire, qui, déjà élevé au rang de sandjak de Karli-Ili, lui paraissait un dangereux rival pour son frère le kapitan-pascha Sinan. Mais Torghoud prévit le sort qui l'attendait, s'il obéis-

[1] Vertot, l. XI, et Hadji Khalfa, *Histoire des guerres maritimes*. Au lieu de Doria, cet auteur nomme par erreur Cicala, auquel il donne le titre d'amiral vénitien.

sait; et, pour s'y soustraire, il s'enfuit avec ses galères à Maroc, où il passa plusieurs années dans cet état de rébellion à l'autorité du Sultan. Souleïman, qui avait besoin de son aide contre les chevaliers de Malte, lui pardonna cependant le passé; il lui promit même de l'investir du gouvernement de Tripoli s'il faisait la conquête de cette ville, et lui envoya un sabre incrusté d'or et un Koran, pour lui garantir sa parole. Le nom de Tripoli, affecté par les Romains et les Byzantins au territoire situé sur la côte nord de l'Afrique, entre la grande et la petite Syrte, fut donné plus tard par les Arabes à la ville fondée sur les ruines de l'ancienne Geraffa. Tripoli devint la capitale des princes de la dynastie Aghleb, lorsque le chef de cette famille, Ibrahim Ben Aghleb, nommé par Haroun al-Raschid gouverneur d'Afrikiya (184—800), se déclara indépendant et fonda la domination de sa maison; elle fut ensuite successivement la résidence de la famille Seïr et celle des khalifes fatemites de l'Egypte. Quand les Normands eurent purgé les côtes de l'Italie de la présence des Arabes, ils portèrent leurs armes victorieuses jusqu'en Afrique (541—1146), où ils soumirent toute la côte, depuis Tripoli jusqu'à Tunis; mais ils ne conservèrent pas long-temps leur conquête, et Tripoli tomba, ainsi que Mehdiyé, entre les mains des Unitaires, sous le règne de Guillaume Ier. Au déclin de la puissance des Unitaires, Tripoli devint une possession des princes de Tunis de la famille des Beni-Hafss, jusqu'à l'époque où Eboubekr Abou-Yaya Ammar fonda dans cette ville la dynastie des

Beni-Ammar (724—1323), qui compta sept princes dans une durée de soixante-dix-sept ans [x]. Pendant leur règne, les Génois s'emparèrent de la ville par surprise; mais elle retomba bientôt sous la domination des Beni-Ammars, qui la possédèrent jusqu'au moment où le dernier prince de cette dynastie, Abdoulwahid [1], en fut chassé par le seizième prince de la famille des Beni-Hafss, Abou-Faris [2]. Dans la seconde moitié du quinzième siècle, elle fut conquise par les Espagnols sous le règne de Ferdinand-le-Catholique, et son successeur, Charles-Quint, en confia la garde aux chevaliers de Saint-Jean. C'est à ces derniers que Torghoud [3] l'enleva avec le secours de Sinan-Pascha. Ainsi, après avoir obéi, depuis sa fondation, à cinq dynasties musulmanes (Beni-Aghled, Seïr, Fatemin, Ammar et Hafss), et à quatre dominateurs francs (les Normands, les Génois, les Espagnols et les chevaliers de Saint-Jean), la ville de Tripoli, en Afrique, fut rangée sous la domination des Ottomans par le sandjakbeg Torghoud. Malgré la promesse formelle du Sultan, le gouvernement de cette ville, dont l'investiture devait être donnée au corsaire pour

[1] Le nom entier de ce prince comprend en même temps les quatre noms de ses prédécesseurs, savoir : Abdoulwahid Ben Eboubekr, Ben Mohammed, Ben Sabet, Ben Kasi, Amadeddin. Le *Nokhbetet-tewarikh*.

[2] D'après le *Nokhbetet-tewarikh*, le nom entier de ce prince est Abou-Fariz, Abdoulaziz Ibni Eboul Abbas Ahmed.

[3] Voyez les détails dans Vertot, l XI. Flassan, t. I, p. 403, justifie, par le témoignage du grand-maître Jean Omeada, l'ambassadeur français Aramont, accusé par les historiens contemporains de n'avoir pas contribué à la reddition de Tripoli.

prix de sa conquête, fut conféré, par le kapitan Sinan, à l'eunuque Mourad-Aga. Furieux de cette perfidie, Torghoud faisait déjà hisser les voiles pour diriger sa course vers l'ouest, entraînant à sa suite la plupart des autres navires, lorsque Sinan-Pascha parvint à le retenir par d'habiles promesses. Il se rendit à Constantinople, et en sortit l'année suivante, avec une escadre de quarante-cinq galères, pour ravager les côtes de Naples et de Sicile. Descendu en Corse, il mit le siége devant Bastia, capitale de l'île, battit en rase campagne quatre mille cavaliers et trois mille fantassins accourus au secours des assiégés (7 ramazan 961 — 17 août 1553), et fit accepter par les habitans une capitulation qui leur assurait la libre retraite. Mais cette capitulation ne fut pas observée; sur toute la population, quarante-sept hommes seulement conservèrent leur liberté, les sept mille autres furent emmenés en esclavage. En revenant à Constantinople, Torghoud descendit sur les côtes d'Albanie pour réduire le chef rebelle des Khimariotes, Ahmedbeg; après cette courte expédition, il se rembarqua et arriva dans la capitale avec un riche butin. Souleïman, qui trouvait dans le corsaire Torghoud un digne successeur de son brave kapitan-pascha Khaïreddin Barberousse, était disposé à le nommer gouverneur de Tripoli, ainsi qu'il lui en avait donné sa parole; mais sur les instances de Roustem-Pascha, qui lui représenta que Torghoud ne pourrait s'assujettir à un service constant auprès de la Porte, il se borna à le confirmer dans son titre de sandjak de

Karli-Ili, province dont le gouvernement comprenait une partie des îles, c'est-à-dire des fiefs maritimes. Mais un jour que le Sultan sortait à cheval du seraï, Torghoud saisit cette occasion de lui présenter ses hommages, et de lui demander, en embrassant l'étrier impérial, le gouvernement qui lui avait été promis. Fidèle enfin à sa parole, Souleïman accéda à cette demande, et lui conféra le titre de beglerbeg de Tripoli [XI]. Peu de temps après, mourut le kapitan-pascha Sinan [XII].

Tandis qu'à la grande terreur du commerce européen, Pialé, Torghoud et Salih régnaient dans la mer Égée et sillonnaient en tous sens la Méditerranée, les kapitans Piri-Reïs, Mourad et Sidi-Ali promenaient le pavillon ottoman dans les golfes d'Arabie et de Perse et dans la mer de l'Inde. Se créant même d'autres titres à la célébrité, ils augmentaient les connaissances de leur nation par des ouvrages géographiques et nautiques, les seuls de ce genre et de la main d'hommes du métier, que possède la littérature ottomane. Piri-Reïs, neveu du célèbre Kemal-Reïs, corsaire qui rendit son nom formidable sous Bayezid II, s'embarqua à Suez, comme kapitan de l'Égypte (959 — 1551), et traversant le golfe d'Arabie, il entra dans le golfe Persique avec son vaisseau amiral et trente navires, galiotes ou galions [1]. La saison étant fort avancée, il perdit quelques bâtimens sur la côte arabe de Schahar; puis il se rendit sur la côte d'Omman, où il s'em-

[1] Kadrigha (galère), kalliotta (galiote), kalioun (galion), baschtarda (vaisseau amiral).

para du port de Maskat, dont il réduisit les habitans en esclavage. Il parut ensuite dans l'île d'Hormouz, et mit le siége devant la ville du même nom, dont la possession est si importante pour la navigation du golfe Persique; mais gagné par des présens, il leva le siége et se retira à Bassra. Là il fut informé qu'une flotte portugaise s'avançait à sa rencontre pour lui fermer le passage du golfe Persique; alarmé par cette nouvelle, il s'enfuit en toute hâte, n'emmenant avec lui que trois galères, sur lesquelles étaient chargés ses trésors; l'une d'elles ayant fait naufrage près de Bahreïn, il rentra avec les deux autres dans le port de Suez, d'où il se rendit au Caire. Le gouverneur d'Égypte le retint près de lui, et adressa à la Porte un rapport sur cette expédition et sur les causes qui en avaient amené la funeste issue. La réponse du Sultan fut un ordre de mort contre le malheureux amiral Piri-Reïs; il fut décapité au Caire, et ses trésors, parmi lesquels on remarquait de grands vases de porcelaine remplis d'or, furent envoyés à Constantinople. Après sa mort, une députation des habitans d'Hormouz arriva à Constantinople pour réclamer les trésors donnés par eux à Piri; mais ce fut en vain. La partie la plus précieuse de l'héritage de Piri-Reïs ne pouvait être revendiquée par le fisc; elle consistait en deux ouvrages intitulés : *Bahriyé*, c'est-à-dire *atlas maritimes*, l'un de la mer Égée, l'autre de la Méditerranée, deux mers dont il avait visité toutes les côtes, seul ou de conserve avec son oncle Kemal. Ces ouvrages indiquent avec soin tous les courans,

bas-fonds, lieux de débarquement, anses, golfes, détroits et ports [xiii]. La place de kapitan d'Egypte, devenue vacante par la mort de Piri, fut conférée à Mourad, corsaire renommé et ancien sandjak de Katif, qui reçut en même temps l'ordre de rester en station à Bassra avec deux grands vaisseaux, cinq galères et une galiote. Bientôt il quitta son poste dans l'espoir de pouvoir sans obstacle ramener l'escadre en Egypte. Mais arrivé en face de l'île d'Hormouz, il fut attaqué par la flotte portugaise et perdit, dans un combat acharné, deux de ses meilleurs capitaines, Selman-Reïs, Redjeb-Reïs, et un vaisseau qui échoua sur la côte de Lar. Il se réfugia, avec le reste de sa flotte, dans le Tigre et revint à Bassra, d'où il manda à Constantinople la malheureuse issue de son expédition; le Sultan lui fit grâce de la vie, en considération du désintéressement qu'il avait montré. Deux ans plus tard, Sidi-Ali, célèbre comme poëte sous le nom de Katibi Roumi, reçut à Haleb l'ordre de se rendre à Bassra, pour y prendre le commandement en chef de l'escadre en station dans le golfe Persique. Sorti du port de Bassra, il livra bataille à deux divisions de la flotte portugaise, l'une de vingt-cinq voiles, l'autre de trente-quatre, et perdit six galères dans la seconde action. Des tempêtes vinrent assaillir son escadre et la dispersèrent à Diou, Goudjourat et Sourat, en lui faisant éprouver des pertes considérables. Ainsi ballotté sur une mer orageuse, avec des navires endommagés et dépourvus d'artillerie, Katibi Roumi sentit l'impossibilité de tenir la mer plus long-temps,

et surtout de faire tête aux flottes portugaises. Il déposa à Démen, sous la garde du gouverneur du sultan de Goudjourat, le reste de son artillerie et les manœuvres de ses vaisseaux dégréés, et laissant à ses équipages la liberté de prendre du service sous le sultan de Goudjourat, il commença un voyage dans l'intérieur des terres avec cinquante compagnons, les seuls qui voulurent le suivre. Il traversa successivement le Sind, le Hind, le Saboulistan, le Bedakhschan, la Transoxane, le Khowaresm, le Khorassan et la Perse, et n'arriva en Turquie qu'au bout de trois années. Admis à Andrinople au baise-main du Sultan, il lui remit des lettres de plusieurs radjas indiens et sultans ouzbegs. Plus tard il présenta à Souleïman une description de son voyage, moitié prose, moitié vers, sous le titre de *Miroir des pays*. Le Sultan, favorablement disposé par l'intérêt des aventures et le mérite de l'auteur, lui donna une place de mouteferrika, avec un revenu de quatre-vingts aspres par jour, et fit compter à ses compagnons de voyage l'arriéré de solde des trois années qu'avait duré le voyage, et de plus une gratification [xiv]. Sidi-Ali est auteur d'une traduction de la géographie (*Fethiyé*) d'Alikouschdji; il a écrit en outre un traité mathématique et nautique intitulé *Miroir des Etres*, un autre sur l'astrolabe et les propriétés des sinus; enfin il a laissé, sous le titre de *Mouhit* (l'Océan), une description des mers de l'Inde aussi rare que précieuse, car elle est puisée aux meilleures sources arabes et persanes [xv].

De l'Océan-Indien reportons maintenant nos regards sur la Méditerranée, où Torghoud, réuni au nouveau kapitan-pascha Pialé, successeur de Sinan-Pascha, menaçait sans cesse les côtes de Naples. Cette expédition, comme jadis la descente de Loutfi-Pascha sur la côte d'Otrante, et plus tard le siége de Nice par la flotte alliée de France et de Turquie, avait été entreprise sur les instigations d'Aramont, ambassadeur du roi de France Henri II. Cet ambassadeur, qui déjà avait été accrédité auprès de la Porte, s'était rendu à Amassia, pour féliciter Souleïman de l'heureuse issue de sa campagne contre la Perse. Ce fut en effet de cette ville que le Sultan envoya à Torghoud [xvi] et à Pialé-Pascha l'ordre d'envahir et de dévaster les côtes d'Italie. Les deux amiraux assiégèrent et prirent d'assaut la ville de Reggio [xvii], dont les habitans furent emmenés en esclavage. En Afrique, le chef arabe Mohammed, allié des Espagnols, ayant assiégé le fort du Peñon de Velez, le beglerbeg d'Alger, Salih, le punit en lui enlevant la ville de Boudjia (962 — 1555). Pialé lui-même, après avoir vainement tenté de s'emparer de Piombino et d'Elbe, fit la conquête d'Oran, du port de Telmesan, et ramena sa flotte victorieuse à Constantinople (963 — 1556). L'année suivante, il se remit en mer avec soixante navires, et se rendit maître du port de Benezert, près de Tunis. Un an plus tard, il conduisit ses galères contre les îles de Mayorque et Sorrento, et leur enleva un grand nombre d'habitans et un butin considérable. C'est ainsi que ces quatre

dernières années furent signalées par la conquête de Boudjia, Oran et Benezert, et par la dévastation de Mayorque. Aucune action d'éclat ne marqua l'année 1559. Pialé-Pascha, sorti des Dardanelles avec une flotte de quatre-vingts vaisseaux, auxquels s'en joignirent bientôt dix autres, se borna à se tenir en observation dans les eaux de Valona, et à surveiller les flottes ennemies qui préparaient une expédition contre Tripoli et l'île Djerbé. Mais Pialé étant rentré à Constantinople pendant les mois orageux d'automne et d'hiver, les flottes chrétiennes profitèrent de son absence pour mettre leur projet à exécution. Deux cents vaisseaux armés par l'Espagne, le pape, Gênes, Florence, Malte, la Sicile, Naples, et le prince de Monaco, firent voile pour Tripoli, sous le commandement en chef de l'amiral Andrea Doria, et sous les ordres du commandeur des chevaliers de Saint-Jean à Malte, Guimaran, des commodores espagnols Don Sancio de Levia et Don Berenger de Requeenes, du capitaine génois Cicala, et du commandant des troupes de débarquement, le général espagnol Don Alvaro de Sandi [1].

La flotte chrétienne se rassembla d'abord dans le port de Messine, puis dans celui de Malte, d'où elle se dirigea sur Djerbé. Cette île, appelée anciennement Méningé, est située dans la petite Syrte, à l'ouest de

[1] *La Historia dell' impresa di Tripoli di Barbaria.* Venezia, 1566. *Successi della armata della Maesta Catolica destinata all' impresa di Tripoli di Barbaria, della presa delle Gerbe e progressi dell' armata turca scritti per Ant. Franc. Cirni Corso*, Venezia, 1560.

Tripoli et à l'est de Tunis, dont les différens princes l'ont alternativement possédée. Djerbé est plus célèbre pour avoir été l'ancienne patrie des Lotophages, que pour avoir donné le jour aux deux empereurs africains Vibius Gallus et Volusianus [1]. Déjà, dans le douzième siècle, les Francs l'avaient arrachée à la domination ottomane [2] et l'avaient gardée quelque temps en leur possession; dans le commencement du seizième siècle, Ferdinand-le-Catholique avait envoyé, pour en faire la conquête, une flotte de deux cents voiles, montée par vingt mille Espagnols, sous le commandement de Petro Navarra et de Garcia de Toledo (1510). Mais cette dernière entreprise avait échoué; la flotte avait été contrainte de se retirer après une perte de huit mille hommes. Charles-Quint avait eu plus de succès dans l'expédition qu'il avait fait tenter contre cette même île par le vice-roi de Sicile Don Hugo di Moncada. Celui-ci la réduisit et l'assujettit à un tribut annuel de cinq mille doublons; la capitulation faite à cette occasion fut signée par Charles-Quint pendant son séjour en Allemagne. Djerbé fut alors divisée en trois districts, administrés chacun par un scheïkh. Le beglerbeg de Tripoli Torghoud avait profité d'une querelle survenue entre eux pour s'emparer de l'île, qu'il épuisa par ses exac-

1 « Vibius Gallus cum Volusiano filio imperaverunt annos duos — creati » in insula Meninge, quæ nunc Cirba dicitur. » Sext. Aurel. Victor., cap. 29.

2 *Istitaï Frenk ber djesireï Djerbé*, c'est-à-dire « usurpation de l'île de Djerbé par les Francs. »

tions. Exaspérés par la tyrannie du beglerbeg, les habitans se soulevèrent et lui livrèrent bataille près du pont qui joint l'île au continent; Torghoud aurait sans doute décidé la victoire en sa faveur, sans l'arrivée de la flotte espagnole qui le força à retourner à Tripoli.

Le sol de Djerbé, maigre et aride, produit peu d'orge et encore moins de blé; mais l'île rapportait autrefois au fisc, comme entrepôt de marchandises, un impôt de quatre-vingt mille écus. Torghoud s'était échappé sur deux galères commandées par Ouloudjali. Ouloudjali, après avoir débarqué Torghoud dans son gouvernement, fit voile pour Constantinople avec ses galères chargées de présens et de sommes d'argent, et apporta au Sultan la nouvelle de l'arrivée de la flotte chrétienne. Le 2 mars 1560, les Espagnols jetèrent l'ancre à l'est de la forteresse, près du promontoire Val Guernera, et le 7, toutes les troupes opérèrent leur débarquement. Après quelque résistance, la garnison ouvrit des négociations et capitula le huitième jour; aussitôt on jeta les fondemens d'un nouveau fort pour assurer la défense de l'île. Le prince de Kaïrewan vint visiter le général espagnol; et, le quinzième jour après la descente, le scheïkh de l'île jura sur le Koran la fidèle exécution de la capitulation, et s'engagea à payer exactement le tribut annuel qui lui avait été imposé (14 mars 1560). Ce tribut se composait d'une somme de six mille écus, de quatre autruches, quatre gazelles, quatre étalons et un chameau. Le scheïkh, en signe de soumission,

foula aux pieds l'étendard par lequel Torghoud l'avait investi de ses fonctions, et fit flotter trois fois dans les airs le drapeau impérial; enfin le jour de la signature du traité, des distributions d'argent furent faites au peuple.

Pendant que le vice-roi de Naples laissait échapper à Djerbé l'occasion de faire la conquête de Tripoli, Pialé-Pascha était sorti des Dardanelles avec une flotte de cent vingt galères, et avait relâché à Modon où il avait été joint par l'escadre de Kurdoghli-Ahmedbeg, gouverneur de Rhodes, et celles du sandjak de Mitylène, Moustafabeg (8 redjeb 967 — 5 avril 1560). Après avoir radoubé ses vaisseaux dans le port de Modon, il leva l'ancre et parut le 7 mai à la hauteur de l'île de Malte. Sur l'avis de Torghoud, que la flotte chrétienne stationnait encore dans les eaux de Djerbé, Pialé-Pascha fit voile vers cette île, et, après un trajet de quarante-huit heures, il vint y jeter l'ancre à une distance de douze milles. Le jour suivant, 12 schâban (14 mai), fut signalé par l'entière défaite de la flotte chrétienne : vingt galères et vingt-sept vaisseaux de transport furent coulés bas, brûlés ou échoués sur le rivage; sept autres galères se sauvèrent dans le canal de Djerbé; le reste de la flotte s'enfuit vers l'Italie avec la galère montée par le vice-roi de Naples [XVIII]. Pialé-Pascha informa de sa victoire le beglerbeg de Tripoli, qui, huit jours après, vint prendre part à son triomphe et au siége de Djerbé. Ainsi renforcé par les troupes de Torghoud, et de plus par celles de Kaïrewan et de Sfax, Pialé-Pascha

commença à la fin de mai le siége en règle du fort nouvellement construit à Djerbé; laissant le commandement de la flotte au sandjak de Mitylène, il se rendit lui-même au camp où se trouvaient réunis quatorze mille hommes. Le siége dura quatre-vingts jours; dans le cours du premier mois seulement, on lança contre la place plus de douze mille boulets et de quarante mille flèches. Les galères qui s'étaient retirées dans le canal avaient été brûlées, les assiégeans étaient parvenus jusqu'au pied des murs, le découragement s'emparait de la garnison, et le nombre des transfuges augmentait de jour en jour, lorsque, le 31 juillet (7 silkidé), Alvaro fut fait prisonnier au moment où il tentait de s'enfuir sur une barque en Sicile; cet événement vint décider la chute de la place [XIX].

Avant de quitter Djerbé, Pialé-Pascha donna des ordres pour le rétablissement des murs renversés par le canon; il se rendit ensuite avec Torghoud à Tripoli, de là à Prevesa, et le 27 septembre (6 moharrem 968), il fit son entrée triomphale à Constantinople. La première nouvelle du succès des armes ottomanes devant Djerbé avait été apportée par une galère qui traînait après elle, dans les flots de la Méditerranée, le grand étendard de l'armée espagnole, représentant le Christ en croix. Le jour de l'arrivée de Pialé, Souleïman se rendit au kœschk du seraï sur le bord de la mer pour honorer de sa présence le triomphe du kapitan. Sur le gaillard d'arrière du vaisseau amiral étaient placés Don Alvaro de Sandi, le

général Don Sancio de Levia, le commandant de l'escadre de Sicile et celui de l'escadre de Naples, Don Berenger de Requeenes. Les galères conquises étaient traînées à la remorque, dépouillées de leurs mâts et de leurs gouvernails. Souleïman assista à ce spectacle sans démentir son caractère grave et sérieux; l'arrogance que donne la victoire, ni l'ivresse du triomphe ne purent dérider son front, tellement ses peines de famille avaient fermé son cœur aux joies de la fortune, en même temps qu'elles l'avaient armé de courage contre les coups du sort [1]. Don Alvaro fut conduit au bagne de l'arsenal avec les autres prisonniers; en y entrant, sa tête ayant heurté contre la porte trop basse, il fit dire au kapitan-pascha qu'une telle demeure était indigne d'un homme de haute noblesse; et, sur cette représentation, Pialé lui assigna un autre séjour. Trois jours après, les prisonniers enchaînés trois à trois furent promenés dans les rues de Constantinople, ayant en tête le kiaya de l'arsenal, puis ils comparurent devant le diwan; les vizirs offrirent à Don Alvaro le commandement en chef d'une armée contre la Perse, s'il voulait abjurer sa foi et renoncer au service de l'empereur [2]. Mais sa fermeté fut aussi inébranlable que le courage qu'il avait montré sur les murs de Djerbé. Les prisonniers, en se reti-

[1] « Eadem erat frontis severitas et tristitia, ac si nihil ad eum hæc victoria » pertineret, nihil novum aut inexspectatum contigisset. Tam capax in illo » sene quantæ vis fortunæ pectus, tam confidens animus, aut tantam gratu- » lationem velut immotus acciperet. »

[2] Ulloa. Busbek ne fait pas mention de cette circonstance.

rant, passèrent auprès de la fenêtre grillée, derrière laquelle le Sultan assistait au conseil. Dès qu'ils furent sortis, soixante-dix-sept janissaires vinrent déposer aux pieds de Souleïman, de la part du grand-amiral Pialé, sept pièces d'étoffe de soie et sept pièces de drap de couleur. Par une grâce spéciale de Pialé, Don Alvaro obtint la permission de recevoir des étrangers et ses compagnons de captivité [1]. Le sort des prisonniers fut adouci par l'entremise bienveillante de Busbek et le caractère doux et humain du nouveau grand-vizir Ali-Pascha. Busbek leur fournit des vêtemens, pourvut à leur nourriture, et même garantit leurs rançons pour des sommes considérables. Enfin il parvint à faire mettre en liberté Don Alvaro de Sandi et Sancio de Levia, qui dînaient chez lui à des tables séparées, leur haine ne leur permettant pas un rapprochement même au sein d'une captivité commune [2]. Au nombre des prisonniers se trouvaient Don Giovan de Cordona, gendre de Berenger, et Gaston, fils du duc de Médine : le premier avait trouvé moyen de se racheter en arrivant à Khios [3]; Pialé s'était réservé le second, et l'avait caché avec soin à tous les yeux, pour ne pas être obligé d'en faire hommage au Sultan; mais il fut pour ce fait dénoncé par Roustem, et l'in-

[1] L'éloge fait par Ulloa du courage inébranlable de Don Alvaro diffère de celui de Busbek : « Alias intrepidum aliquanto commotiorem redisse » verentem, ne mutata sententia ad necem retraheretur. » *Epist.* IV.

[2] « Odio plus quam fraterno dissidebant. » *Epist.* IV.

[3] Busbek dit expressément que Cordona s'était racheté à Khios; Ulloa se trompe donc en le faisant figurer au triomphe de Constantinople.

fortuné Gaston disparut, soit qu'il fût mort de la peste, soit que Pialé l'eût sacrifié à sa sûreté [1]. Alvaro, Sancio et Berenger accompagnèrent Busbek, ambassadeur de Ferdinand, lors de son retour en Autriche. Le fils du Génois Cicala, âgé de dix-huit ans, eut le bonheur de plaire au Sultan, et après avoir abjuré sa religion, il fut admis en qualité de page dans la première chambre, faveur qui ouvre une voie directe aux premières dignités de l'Etat; aussi parvint-il plus tard aux dignités de kapitan-pascha, de grand-vizir et de serasker [2].

Le départ de Busbek et l'affranchissement des prisonniers de Djerbé se rapportent à l'époque où le traité avec l'Autriche suspendit à la fois les hostilités sur terre et sur mer. Mais comme la prise de Djerbé entraîna peu de temps après la conquête de la forteresse de Piñon de Velez, qui elle-même donna bientôt lieu au siége de Malte, il convient d'anticiper de

1 « Credibile est Pihalium (Piale), quo propriæ saluti consuleret, Gasto» nis vitæ non pepercisse. » Busbek, *Epist.* IV.

2 *Rapport* de l'envoyé de Ferdinand du 30 septembre 1561, dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche. Trois jours auparavant (27 septembre), Giulay Michal était arrivé à Constantinople en qualité d'ambassadeur de Transylvanie, chargé de remettre le tribut et d'élever des plaintes contre Behek et Pereny; il se rencontra avec le renégat transylvanien Bornemissa Lasslo. Ce *Rapport* s'exprime ainsi au sujet du fils de Cicala : « Il figliuolo » del Cicala subito fatto Turco e posto nella camera del Gran Turco, dal » qual luogo tutti vengono gran maestri, al Cicale, che è nelli 7 torri, 13 » aspri per giorno. » Dans le *Rapport* de l'ambassadeur vénitien du 2 août 1573, il est dit : « Usci o dal Seraglio con gran favore il figlio di Cigala e » è fatto Capigi con 200 aspri, » au lieu de cent cinquante ordinairement alloués.

trois années sur l'histoire des temps qui suivirent la conclusion de la paix, pour réunir dans notre récit des événemens qui furent la conséquence les uns des autres.

Regrettant vivement la perte de Djerbé, l'un des points les plus importans de ses possessions en Afrique, le roi d'Espagne ne songeait qu'à y trouver un dédommagement dans la conquête d'une autre place forte sur la même côte. Vis-à-vis l'Espagne, et à une distance de quarante lieues à peine, existe sur la côte d'Afrique la ville de Gomère de Velez, et en avant d'elle s'élève dans une île, ou plutôt sur un rocher isolé au milieu des flots, le fort qui a reçu le nom de Piñon de Velez, à cause de la ressemblance du rocher avec une pomme de pin. Un sentier creusé dans le roc conduit au château, et un canal étroit, qui peut à peine contenir dix ou douze navires, le sépare du continent et lui sert en même temps de port. Le vice-roi de Catalogne, Garcia de Toledo, fit voile de Malaga vers la côte d'Afrique (10 août 1564). Il s'empara sans peine de Gomère de Velez, ville non fortifiée, située entre deux montagnes, et ce premier succès détermina la garnison du Piñon de Velez à abandonner le fort [1], qui fut aussitôt occupé par les Espagnols. La nouvelle de cette prise, et plus encore celle de la capture d'un vaisseau chargé de marchan-

[1] *Terza parte delle Historie (d'Alfonso Ulloa), che contien la liberation di Don Alvaro, l'espugnatione del Pignon di Velles, della Gomera et il successo della potentissima armata mandata del Turco sopra l'isola di Malta, l'anno* 1565; et Vertot, l. XII.

dises pour le harem dont sept galères de Malte s'étaient emparées entre les îles de Zante et de Céphalonie, causèrent une vive irritation à Souleïman, qui déjà méditait depuis long-temps la conquête de Malte. D'un autre côté, les instances des vizirs, qui lui firent observer que, par la Goletta et le Piñon de Velez, l'Espagne était maîtresse des côtes de Tunis et d'Alger, les plaintes réitérées du bostandji-baschi [xx] et des femmes du harem auxquelles appartenait la charge du vaisseau capturé, ne contribuèrent pas peu à sa détermination. En outre, sa fille, la pieuse Mihrmah, ne cessait, ainsi que nous l'avons déjà dit, de lui représenter la conquête de Malte comme l'une des plus belles et des plus saintes entreprises contre les infidèles.

Le 1er avril 1565, la flotte destinée à cette expédition sortit donc du port de Constantinople sous les ordres du kapitan-pascha Pialé. Le cinquième vizir, Moustafa-Pascha, âgé de soixante-quinze ans, reçut en qualité de serasker le commandement en chef de l'armée de siége embarquée sur les navires. Moustafa était un descendant de l'ancienne dynastie des Kizil-Ahmedlü, qui faisait remonter son origine à Khalid Ben Welid, le porte-drapeau du Prophète, et qui, sous le nom d'Isfendiaroghli, avait régné dans l'Asie-Mineure, sur les côtes de la Mer-Noire. Le grand-vizir, le jovial Ali, dont l'esprit était fécond en saillies, se prit à dire en accompagnant le général et l'amiral vers les navires : « Voilà deux hommes de belle humeur, et toujours prêts à savourer le café et l'opium,

qui vont entreprendre un voyage de plaisir dans les îles : je parie que toute la charge de la flotte est en fèves d'Arabie et en extrait de jusquiame. » Cette plaisanterie devait trouver place ici, moins sans doute pour le plus ou moins d'esprit qui l'assaisonne qu'à cause de la manière dont elle a été jugée par les principaux historiens ottomans. Ils la blâment comme peu digne de la gravité d'un grand-vizir, et comme étant d'un mauvais augure pour l'expédition qui eut en effet une malheureuse issue. Ce jugement, porté sur une saillie sans importance et bonne tout au plus à fournir un trait du caractère du grand-vizir, accuse toute la gravité et toute la superstition ottomanes. Ces historiens remarquent en outre qu'Ali n'était pas en rapport d'intimité avec les personnages aux dépens desquels il s'amusait, et ils ajoutent que ces derniers vivaient eux-mêmes en mauvaise intelligence, et qu'ils étaient jaloux tous deux de Torghoud, dont ils auraient dû attendre l'arrivée avant de commencer le siége de Malte. Ces circonstances, et la défense héroïque des chevaliers, expliquent sans doute, bien mieux que la plaisanterie du grand-vizir, les revers de cette campagne [XXI].

Le serasker passa la revue de ses troupes à Modon. Elles se composaient de sept mille sipahis de l'Asie-Mineure, commandés par un sandjak et deux alaïbegs, de cinq cents sipahis de Karamanie et de cinq cents autres de Mitylène, de quatre mille cinq cents janissaires, de treize mille hommes de troupes irrégulières, et de douze cents sipahis et trois mille cinq cents

hommes de troupes irrégulières de la Roumilie, sous les ordres de deux sandjaks et d'un alaïbeg. La flotte était forte de cent quatre-vingt-une voiles, savoir : cent trente galères, huit mahones, trois kara-moursals, onze grands vaisseaux, dont l'un avait à bord six cents sipahis, six mille barils de poudre, treize mille boulets, et périt corps et biens à Modon [1]; dix galères, sous les ordres du septuagénaire Ali-Portouk, commandant de la station de Rhodes; deux galères de Mitylène, conduites par Salih, fils du dernier beglerbeg d'Alger, et dix-sept galères de moindre grandeur appelées fustes [XXII]. Le 19 mai 1565, la flotte parut devant Marsa Scirocco [XXIII], port situé au sud-est de l'île; et le lendemain, contre l'opinion de Pialé, qui voulait attendre l'arrivée de Torghoud, le serasker fit débarquer vingt mille hommes avec cinq pièces de campagne. On ouvrit aussitôt la tranchée, et l'on pointa des canons contre le fort St.-Elme; ce fort est situé en face de celui de S.-Angelo, sur une langue de terre qui se projette entre le grand port et celui de Marsa-Muset, auxquels il sert de défense. Cinq jours après, Ouloudjali arriva d'Alexandrie avec six galères; et le 2 juin, Torghoud parut enfin avec treize galères montées chacune par cent hommes, et dix galiotes portant huit cent dix combattans. Il désap-

[1] Selaniki donne l'état suivant de l'artillerie que la flotte amena avec elle : vingt pièces du calibre de 50, cent vingt faucons, fauconneaux et couleuvrines, cinq mortiers (hawayi top), vingt mille quintaux de poudre, quarante mille boulets, dix mille pelles et pioches, et cinquante chaloupes canonnières.

prouva l'attaque du fort St.-Elme, qui, disait-il, serait plus tard tombé de lui-même [1]; mais il déclara qu'après l'avoir entreprise, il serait honteux d'y renoncer : et pour en activer le succès, il dressa une nouvelle batterie avec les canons de ses galères, et foudroya le ravelin de la pointe du port Muset, laquelle a depuis lors reçu son nom. Les ouvrages du fort furent à la fois battus en brèche, du côté de la mer par l'artillerie de la flotte, et du côté de la terre par trente-six canons. Après plusieurs tentatives infructueuses, Torghoud ordonna un assaut général, qui devait lui coûter la vie. Un boulet, lancé du fort S.-Angelo, porta contre une pierre, dont les éclats rejaillirent sur la tête du beglerbeg de Tripoli : frappé à mort, il tomba en perdant des flots de sang par le nez et les oreilles (16 juin 1565). Moustafa fit jeter un drap sur son corps, et prit sa place avec le plus grand sang-froid, continuant de s'entretenir avec l'ingénieur sur l'établissement d'une nouvelle batterie. Les restes de Torghoud furent transportés à Tripoli. Sept jours après, la chute de St.-Elme vengea la mort du beglerbeg; ses défenseurs, au nombre de treize cents, parmi lesquels cent trente chevaliers, moururent en héros. En voyant combien ce fort, qui avait

[1] « VIII, Cal. Aug. Mustafa S. St. Elmi castellum ante omnia accipiendum proponit, — postridie ascensionis paulo ante lucem murum egressus, » eo ipso die post solis exortum 80 triremes aquatum abeuntes castellum ex » alto petebant. Habet castellum St. Elmi propugnaculum in ea parte, qua » portum monetæ (le port Muset) excepit, ad fossæ vere caput agger fenes- » tratus uni tormenti capax et militaris portula (aux sorties). » *Rapport* de Gryphius, à la Bibliothèque impériale de Vienne, manuscrit DCXXIV.

coûté tant de pertes, avait peu d'étendue, Moustafa-Pascha ne put s'empêcher de dire, en pressentant les sacrifices qu'exigerait la conquête de la place : « Si le fils nous a coûté si cher, par quels sacrifices faudra-t-il acheter le père? » Pour assouvir sa colère contre les prisonniers, il fit écarteler leurs cadavres, et clouer leurs membres mutilés en forme de croix sur des planches, qu'il fit conduire par mer au pied des murs de la ville et du fort S.-Angelo. Le grand-maître des chevaliers de St.-Jean, l'héroïque Lavalette, oubliant l'humanité chrétienne à la vue d'un tel spectacle, ordonna en représailles de massacrer les prisonniers et de lancer leurs têtes en guise de boulets dans le camp des Ottomans. C'est alors que Moustafa fit sommer le grand-maître de rendre la forteresse, par un esclave chrétien âgé de soixante-dix ans, qui depuis trente ans servait sur une galère turque. Lavalette conduisit l'esclave sur les remparts, et, lui montrant les fossés larges et profonds, il le renvoya avec cette réponse : « Voici le seul terrain que je puisse abandonner à ton maître, pour qu'il vienne le remplir de cadavres de janissaires. » Après cet inutile pourparler, l'attaque reprit avec une nouvelle ardeur, et les assiégeans dirigèrent tous leurs efforts contre les forts S.-Angelo et St.-Michel. Ce dernier, appelé aussi presqu'île de la Sangle, est bâti comme le premier sur une langue de terre qui s'avance dans le grand port, et tous deux enclavent et protègent le port des galères. Sur ces entrefaites, le beglerbeg d'Alger, Hasan, arriva à Malte avec vingt-sept voiles et deux mille cinq cents hommes;

c'était un renfort dont les assiégeans commençaient à sentir toute l'utilité. Fils de Khaïreddin-Barberousse et gendre de Torghoud, Hasan demanda, pour soutenir l'honneur de ces noms illustres, à diriger lui-même l'assaut du fort St.-Michel; Moustafa lui ayant donné six mille hommes, il marcha à leur tête contre le fort, après avoir remis le commandement de son escadre à Candelissa, renégat grec blanchi dans la vie périlleuse de corsaire. Candelissa s'avança d'un autre côté, avec quatre mille Algériens, contre la chaîne qui fermait le port des Galères, au bruit des tambours et aux fanfares des trompettes, précédé d'une chaloupe montée par des imams et des marabouts qui lisaient le Koran et mêlaient à leurs prières des imprécations contre les chrétiens. La lutte fut longue et meurtrière : à peine cinq cents hommes des assaillans revinrent-ils sains et saufs de ce combat, où des deux côtés on ne fit aucun quartier; de toutes parts les chevaliers de Malte semèrent la mort et le carnage, qu'ils appelaient la monnaie des massacres de St.-Elme, par allusion aux cruautés commises sur les braves défenseurs de ce fort. Les assiégés eurent à déplorer la mort de Garcia de Toledo, fils du vice-roi de Sicile, et celle du neveu du grand-maître. Les chefs ottomans tinrent un conseil, où ils décidèrent que Pialé continuerait avec les soldats de la flotte le siége de la ville et du fort S.-Angelo, tandis que le beglerbeg d'Alger et les corsaires pousseraient vivement l'attaque du fort St.-Michel. Le siége se prolongea encore deux mois entiers, pendant lesquels dix as-

sauts, tentés contre le fort St.-Michel, furent conduits et repoussés avec une égale bravoure. Dans le dernier, Turcs et Chrétiens prétendirent avoir vu sur les remparts une femme et deux hommes inconnus de tous; les seconds crurent reconnaître en eux la sainte Vierge, accompagnée de saint Paul et de saint Jean-Baptiste, le patron de l'Ordre [xxiv]. La croyance générale à cette vision poussa les chrétiens à faire des prodiges de valeur, et devint une sorte d'excuse pour les Ottomans, dont le courage commençait à faiblir. Enfin la veille de la nativité de la Vierge, les secours du roi de Sicile si souvent annoncés, et toujours retardés jusqu'alors, ayant heureusement débarqué, Moustafa et Pialé levèrent le siége, qui avait coûté près de cinq mille hommes aux assiégés, et plus du quadruple aux assiégeans (11 septembre 1565).

Après avoir suivi Pialé dans ses excursions sur les côtes de la Méditerranée, Piri-Pascha et Sidi Ghasi dans leurs expéditions sur les golfes Arabique et Persique, après avoir décrit les conquêtes de Tripoli, Djerbé, Boudjia, Benezert, Oran et Bastia, la perte de Mehdiyé et de Piñon de Velez, les expéditions sur Piombino, Elbe et Sorrento, et enfin le siége infructueux de Malte, nous devons remonter le cours de cette période de seize ans si féconde en événemens maritimes, et reprendre le récit des affaires politiques, que nous avons interrompu à l'époque du traité de paix avec l'Autriche. Ferdinand était mort dans la seconde année qui suivit ce traité, conclu par Busbek,

et qui stipulait une paix de huit années entre la Porte et l'Autriche (25 juillet 1564). A la nouvelle de la mort de Ferdinand, le grand-vizir réclama auprès de l'ambassadeur Albert de Wyss, résidant à Constantinople, l'envoi du présent annuel, stipulé par le traité, et dont le versement avait été retardé depuis deux ans; il demanda en outre un renouvellement de la capitulation pour les six années qui restaient à courir.

Le présent de ces deux années avait été remis à des internonces, chargés de l'offrir au Sultan; mais ceux-ci avaient été retenus à Ofen par la garnison révoltée, qui s'était opposée à leur passage. Dans une telle circonstance, Maximilien avait jugé à propos de différer un second envoi jusqu'au renouvellement du traité conclu par son père. Souleïman, en lui députant le tschaousch Ali pour le féliciter de son avènement, lui fit demander en même temps s'il pensait à maintenir l'ancienne capitulation. Sur ces entrefaites, le fils de Zapolya s'étant emparé de Szathmar, l'empereur envoya à Constantinople l'internonce Michel Czernowicz, ancien drogman de Venise, pour faire des représentations à ce sujet. Lorsque Czernowicz arriva à Komorn, Arslan-Pascha, qui avait succédé à Roustem dans le gouvernement d'Ofen, lui signifia que Hasan de Gran ne le laisserait passer qu'au cas où il serait chargé du paiement des sommes dues à la Porte; en même temps il fit informer l'empereur par le tschaousch Hedayet, renégat transylvanien, dont le nom de famille était Saint-Marc Scherer, qu'il avait l'ordre positif de refuser le passage à toute ambassade

qui n'apporterait pas le montant du tribut des deux années qui s'élevait à soixante mille ducats, non compris trente mille ducats promis personnellement aux vizirs par Busbek ; mais l'empereur craignait que tous ces sacrifices ne fussent en pure perte et n'amenassent la paix. Néanmoins les deux tschaouschs, Bali et Hedayet, furent congédiés avec la promesse du prochain envoi des sommes convenues et une lettre dans laquelle l'empereur insistait de nouveau sur la restitution de Szathmar (15 novembre 1564). Les trois nonces Michel Czernowicz, George Albany et Achaz Csabi, arrivèrent à Constantinople à la fin de cette année (22 décembre) [xxv]. George Albany mourut au commencement de janvier; ses deux collègues, avant d'être reçus en audience par le Sultan, remirent, le 4 février 1565, dans un diwan solennel, les soixante mille ducats dus par l'Autriche, et de plus les trente mille ducats promis aux vizirs [xxvi]. En retour le grand-vizir leur accorda le renouvellement de la paix pour un nouvel espace de huit années, et stipula que le Sultan conserverait toutes ses possessions en Transylvanie, situées au-delà de la Theiss, à l'exception de Banya ou Neustadt, appelée aussi Frauenbach, pour avoir fait partie de la dot de la reine de Hongrie. Comme les nonces et l'ambassadeur n'étaient point autorisés à traiter sur cette base, Czernowicz retourna à Vienne, accompagné du tschaousch Hedayet; Achaz Csabi resta à Constantinople; en même temps un autre tschaousch fut expédié en Transylvanie, pour recommander aux Etats le maintien

de la tranquillité. Dans l'intervalle, George Bebek avait été rendu à la liberté sur l'intercession de l'ambassadeur transylvanien Bekessy, et grâce à l'amitié du Sultan pour Jean Sigismond. A peine arrivé à Tschorlü, Czernowicz se vit arrêté et ramené à Constantinople par deux tschaouschs envoyés à sa poursuite; cette mesure avait pour cause la nouvelle transmise par le pascha d'Ofen, d'une tentative de l'empereur sur Tokay, et d'un grand rassemblement de troupes, ordonné par ce souverain. La prise de Tokay par Maximilien, au moment même où il demandait à être remis en possession de Szathmar, irrita vivement Souleïman [XXVII].

Après avoir témoigné à Czernowicz tout le mécontentement du Sultan, les vizirs lui permirent de repartir pour Vienne avec Hedayet. Les instructions de ce dernier lui prescrivaient d'articuler de vives plaintes, au nom de Souleïman, sur la conduite de l'empereur, qui sans attendre de réponse à sa demande relativement à Szathmar, s'était emparé si arbitrairement de Tokay et de Serencs. Lorsqu'il fut admis à présenter à Maximilien ses lettres de créance, il remplit fidèlement sa mission, et déclara que le Sultan avait donné ordre aux paschas d'Ofen et de Temeswar de se porter avec sept sandjaks au secours du fils de Zapolya. En effet, à la réception de cet ordre, Arslan, pascha d'Ofen, avait fait partir six mille hommes pour la Transylvanie; le gouverneur de Temeswar, Hasan-Prodovich, s'était emparé de Pankotta. Par suite de ces hostilités, Czernowicz fut de nou-

veau député à Constantinople et, jusqu'à son retour, le tschaouch Hedayet fut retenu en ôtage. Suivant ses instructions, Czernowicz devait demander que Pankotta fût restituée à l'empereur, et qu'il fût enjoint au fils de Zapolya d'être fidèle au traité de Szathmar. Mais le lendemain de son arrivée, Czernovicz perdit par la mort du grand-vizir Ali-Pascha son plus ferme appui dans ses négociations pour la paix auprès de la Porte; le second vizir, le Bosniaque Mohammed Sokollovich, qui succéda à Ali, était connu pour ses dispositions guerrières. Dans sa première entrevue, il déclara à Czernowicz que l'empereur devait restituer Tokay et Serencs, que le traité de Szathmar n'était pas valable, parce qu'il avait été conclu sans l'assentiment du Sultan, que toutes négociations seraient suspendues jusqu'au versement du tribut, et qu'alors seulement on pourrait reprendre la question du renouvellement de la paix. L'ambassadeur Albert de Wyss et le nonce Czernovicz n'avaient point pouvoir pour accepter de telles propositions; ce dernier se disposait à retourner à Vienne pour communiquer à l'empereur la réponse du Sultan, lorsqu'arrivèrent à Constantinople des messagers de Transylvanie, qui annoncèrent que cette province allait être entièrement conquise, si le Sultan ne se hâtait de la secourir (7 juillet 1565). Par suite de ce rapport, Czernovicz fut momentanément retenu en captivité; et ce ne fut qu'à la réception de la nouvelle de la prise d'Erdœd par Hasan, beglerbeg de Temeswar, après un siége de quarante-quatre jours et deux grands assauts (14 juillet), que le grand-

vizir fit appeler le nonce (7 août) et lui remit pour son maître une lettre dans laquelle Souleïman déclarait nul le traité de Szathmar, réclamait en outre la restitution de Nagy-Banya et de Tokay en faveur de Zapolya, la retraite des troupes impériales de la Transylvanie, et la mise en liberté du tschaousch Hedayet. Muni de cette lettre, Czernovicz se rendit en quinze jours [1] de Constantinople à Vienne; Achaz Csabi le suivait à petites journées [xxviii]. Vers ce même temps, Moustafa Sokollovich, neveu du grand-vizir Mohammed Sokollovich et gouverneur de Bosnie, envahit la Croatie pour faire de ce côté une diversion utile aux affaires de Transylvanie. Moustafa et son oncle devaient leur nom au lieu de leur naissance, Sokol (nid de faucon). Mohammed Sokolli, qui s'était successivement élevé dans le harem impérial aux emplois de grand-fauconnier et de porte-armes du Sultan, avait été promu en sortant du seraï à la dignité de kapitan-pascha, et peu de temps après à celle de beglerbeg de Roumilie. Favorisé par la haute position de son oncle, Moustafa Sokolli était passé de la place d'écuyer-tranchant à celle de defterdar de Temeswar, qu'il avait quittée presque aussitôt pour le gouvernement de Fülek. Depuis, appelé au sandjak de Klis, Moustafa avait réduit le château de Korian, conquête qui lui valut sa nomination au gouvernement de Szegedin et par la suite à celui de Hersek [xxix]; c'est dans ce dernier poste qu'il entreprit son expédition

[1] Et non pas onze jours, comme l'affirme Istuanfi, l. XXII; car Czernowicz quitta Constantinople le 8 août et arriva à Vienne le 22.

en Croatie et le siége de Kruppa, place qui avait appartenu aux chevaliers de Saint-Jean et était alors au pouvoir de Zriny. Arrivé devant Kruppa, Moustafa somma le commandant, Mathias Bakics, de se rendre; mais celui-ci refusa d'une manière digne du nom qu'il portait, et fit demander de prompts secours au capitaine-général de la Carniole Herbart Auersberg, à Zriny, Sluni et Erdœdy. Moustafa, après avoir assiégé Kruppa pendant seize jours contre son attente, sans obtenir de résultat décisif, et épuisé tous ses boulets, se vit forcé de faire venir de nouvelles munitions de Banyalouka et de Verbozen; mais cet approvisionnement étant insuffisant, il fut obligé de se servir de caillous recouverts de plomb par des Bohémiens. Dans ces conjonctures, Auersberg arriva avec sept mille hommes sur la rive opposée de l'Unna. Séparés seulement par une rivière de peu de largeur, les soldats des deux camps ne cessèrent d'échanger des coups de fusils en les accompagnant d'injures et de provocations. Sluni et Farasicz offrirent de tenter le passage de la rivière, mais Auersberg leur refusa les mille hommes qu'ils demandaient pour effectuer ce projet; et ce ne fut pas sans raison que cet excès de prudence fut taxé de lâcheté par les Hongrois, car Auersberg laissa prendre Kruppa sous ses yeux le vingtième jour du siége, sans faire aucune tentative pour s'y opposer. En présence des deux camps la place fut livrée aux flammes, et ses braves défenseurs massacrés avec leurs femmes et leurs enfans sur ses ruines fumantes; Novi subit le même sort. Excité par ces succès, Moustafa

fit une pointe avec dix-sept cents hommes jusqu'à Obreslo, non loin de Cris. Mais là, Erdœdy attaqua ce détachement à l'improviste avec quinze cents cavaliers et trois mille fantassins, lui fit cent vingt-huit prisonniers et lui enleva un riche butin, notamment douze chevaux de somme, appartenant à Moustafa lui-même, et chargés d'une grande quantité de boucliers, javelots et autres armes de guerre. Vers le même temps, Souleïman adressa une lettre au doge de Venise. pour se plaindre des excursions des Uskoks de Segna sur le territoire ottoman [1].

Pendant que ces événemens se passaient en Hongrie, on reçut à Constantinople la nouvelle de la levée du siége de Malte. Les uns imputèrent ces revers au kapitan-pascha Pialé, les autres au serasker Moustafa-Pascha. Pour ne pas donner au peuple le triste spectacle des galères vaincues et portant encore les cicatrices du combat, il fut ordonné à Pialé de faire de nuit son entrée dans le port. Dans le diwan à cheval qui se tint peu de temps après, Souleïman n'adressa la parole qu'aux premier et second vizirs Mohammed Sokolli et Pertew-Pascha, et n'interpella aucun des autres, afin d'adoucir en quelque sorte la disgrâce du cinquième vizir, le serasker de Malte, auquel il ne

[1] Cette lettre, la dernière de celles de Souleïman qui se trouvent dans les huit volumes des *Scritture turchesche*, dans les *Actes vénitiens* de la maison I. R. d'Autriche, est datée du mois de schâban 973. Souleïman se plaint dans cette lettre des relations que les Uskoks entretenaient avec les habitans de Zara, de Sebenico et de Spalatro, de leur sortie de l'île de Brazza avec deux brigantins, et du pillage qu'ils avaient fait sur une caravane non loin de Macarsca.

parla pas. Ahmed-Pascha, beglerbeg de Roumilie, était en marche pour Sofia, lorsqu'il apprit les revers de son frère, le serasker Moustafa. Parmi les personnes de la suite d'Ahmed se trouvait l'historien Selaniki, en qualité de lecteur du Koran; Selaniki parvint plus tard au rang de maître des cérémonies, puis à celui de président de la chambre des comptes de la Mecque, de Médine et d'Anatolie. C'est sur l'autorité de cet écrivain, témoin oculaire digne de foi, que nous baserons notre histoire pendant les trente-six années qui suivent cette époque.

Tout en se préparant sérieusement à la guerre, Maximilien ne laissa pas de tenter une nouvelle démarche pour ramener la paix; dans ce but, il députa à Souleïman, au commencement de l'année suivante (31 janvier 1566), le Hongrois Hossutoti, en le chargeant de réclamer la restitution de Pankotta et de Kruppa [xxx]. Hossutoti arriva avec des présens pour les vizirs et vingt prisonniers affranchis; de ce nombre était le vieux tschaousch Kasim, fait prisonnier quelques années auparavant par les soldats du palatin Thomas Nadasdy, et dont la veuve de Roustem avait expressément demandé la mise en liberté. Mais comme Hossutoti n'apportait point le tribut arriéré et évitait toute explication relative à Tokay, Souleïman le fit enfermer et garder à vue dans la même maison qu'Albert de Wyss. Aussitôt la guerre contre la Hongrie fut résolue et proclamée.

Peu de temps avant l'ouverture de la campagne de Hongrie, Mahmoud, récemment destitué de son gou-

vernement dans l'Yémen, arriva par terre à Constantinople, où il eut immédiatement une entrevue avec Sélim (schâban 973—février 1566); il gagna si bien la faveur de ce prince et celle de Souleïman par l'offre d'immenses présens, qu'il fut promu au gouvernement d'Égypte [1] à la place de Sofi Kiloun Ali-Pascha. Ce dernier, le même qui, dans la bataille livrée à Koniah entre les princes Sélim et Bayezid, avait été en sa qualité de beglerbeg du Soulkadr d'un si grand secours pour le premier de ces princes, avait depuis successivement occupé les gouvernemens de Bagdad, Haleb, Damas, et enfin celui d'Égypte. Les Arabes le nommaient Kiloun, et les Turcs Sofi, c'est-à-dire le philosophe contemplatif. La pompe et la magnificence de Mahmoud firent un contraste frappant avec la simplicité de mœurs et de costume de son prédécesseur. C'est de l'administration d'Ali-Pascha que date la première altération de la monnaie égyptienne; il avait amené de Haleb au Caire des monnayeurs, auxquels il fit frapper des dirhems d'une valeur réelle de trente pour cent au-dessous de leur valeur nominale. Son successeur, Mahmoud-Pascha, ne gouverna qu'une année, et s'efforça d'assouvir sa soif insatiable d'or et de sang par de nombreux procès et de sanglantes exécutions. Il s'appropria les trésors de l'émir de la Haute-Egypte, Mohammed Ben Omer, et ceux du defterdar Ibrahim, chez lequel on trouva plus de cent mille pièces d'or.

[1] Selaniki, p. 24. Le *Raouzatoul-ebrar* dit que ce fut au mois de redjeb. Le bérat (diplôme) de Mahmoud comme gouverneur d'Égypte, daté de l'année 973 (1565), se trouve dans la *Collection des lettres* de Tadjizadé.

Mahmoud mourut frappé d'une balle, en se rendant à cheval à Boulak, au moment où il passait devant le palais dit des *Bédouins*[1]. Ses restes furent déposés dans la mosquée de Romeïla, fondée par lui.

Plusieurs raisons déterminèrent Souleïman à se mettre lui-même à la tête de l'armée d'expédition contre la Hongrie. Il voulait dans le cours de cette campagne soumettre Erlau et Szigeth, qui avaient jusqu'alors bravé tous les efforts de ses armes, et effacer par la conquête de ces deux forteresses la tache du malheureux siége de Malte; il pensait que la fortune ne le trahirait pas sur la fin de sa glorieuse carrière, et qu'après l'avoir commencée par le siége de Belgrade sur les frontières méridionales de la Hongrie, il la terminerait avec le même éclat par la prise des forteresses de Raab et de Komorn, sur la frontière septentrionale du même royaume. D'un autre côté, les représentations de sa fille Mihrmah et du scheïkh Noureddin vinrent le confirmer dans cette résolution; celui-ci lui reprochait d'avoir trop longtemps négligé les devoirs d'un bon Musulman, en s'abstenant de conduire en personne les guerres saintes contre les infidèles. Enfin le nouveau gouverneur d'Ofen, surnommé Arslan (le lion), fils de Mohammed-Pascha et petit-fils d'Yahyaoghli, ne cessait de lui représenter dans ses lettres et ses messages que la Hongrie était dégarnie de troupes, et que sur tous les points cette province était ouverte à la conquête.

[1] Kassr Bedewi.

Arslan, habitué à exciter encore par l'opium et le vin le courage de lion dont la nature l'avait doué, ne put se résigner à attendre la présence du Sultan, et dans le dessein de lui frayer par un premier succès le chemin de la victoire, il se porta, sans avoir reçu aucun ordre, devant Palota, et en commença le siége avec huit mille hommes et quatre pièces de canon (9 juin 1566). Depuis dix jours il foudroyait la place, et avait enfin ouvert plusieurs brèches, lorsqu'il se vit contraint de lever le siége par l'arrivée des troupes impériales, que le commandant Thury avait appelées à son secours, et qui furent signalées par le beschlü-aga Deli-Loutfi, dans une reconnaissance qu'il fit dans la forêt de Bakon. Ne trouvant plus l'ennemi qu'il venait combattre, le comte Eck de Salm s'empara par surprise de Wessprim et de Tata; tel fut dans cette circonstance l'acharnement des soldats allemands, qu'ils n'épargnèrent ni amis ni ennemis, et égorgèrent indistinctement les Turcs et les Hongrois qui voulaient sauver quelques-uns des vaincus, ce qui amena quelques fâcheuses représailles des Hongrois contre leurs alliés. Le superbe monument de Wessprim, l'église fondée par Etienne roi de Hongrie, qui jusqu'alors avait survécu même aux occupations des Ottomans, fut réduite en cendres. Soixante Turcs faits prisonniers à Tata furent envoyés à Raab avec le capitaine des janissaires Kurd. Cependant l'armée était sortie de Constantinople, divisée en deux corps principaux ayant chacun une destination différente. Le premier, fort de vingt-cinq mille hommes de cavalerie et d'in-

fanterie, et de deux mille janissaires, sous les ordres du second vizir, Pertew-Pascha, ancien aga des janissaires, se dirigea vers les frontières de Transylvanie, où il devait faire le siége de Gyula, après s'être renforcé des troupes des gouverneurs de Temeswar et de Belgrade [1]. Le prince de Transylvanie, Sigismond Zapolya, et le khan de Crimée, Dewlet-Ghiraï, avaient reçu ordre de reprendre Szathmar et Tokay, dont la perte avait si vivement irrité le Sultan. Enfin, le 1er mai (11 schewal 973) [xxxi], Souleïman lui-même se mit en marche avec un appareil plus imposant que dans aucune campagne précédente. C'était la treizième fois que le Sultan présidait en personne aux opérations de ses armées : pendant son long règne de quarante-cinq ans, il avait commandé successivement les expéditions de Belgrade, Rhodes, Mohacz, Vienne, Güns, Bagdad, Corfou, Suczawa, Ofen, Gran, Tebriz et Nakhdjiwan [2]. Il était accompagné dans cette campagne par le grand-vizir, en qualité de serasker, et par les troisième, quatrième et cinquième vizirs, Ferhad, Ahmed et Moustafa. Le second vizir, Pertew-Pascha, était, ainsi que nous l'avons dit, parti deux mois auparavant pour Gyula. A la suite du Sultan se trouvaient encore les deux juges d'armée, Hamid

[1] D'après Petschewi, Pertew ne quitta Constantinople que le 7 schewal (27 avril); mais suivant Selaniki, il était parti à la fin du mois de schâban (mi-mars).

[2] La première fois, en 1521; la deuxième, 1522; la troisième, 1526; la quatrième, 1529; la cinquième, 1532; la sixième, 1533; la septième, 1536; la huitième, 1538; la neuvième, 1541; la dixième, 1543; la onzième, 1548; la douzième, 1552; la treizième, 1566.

et Perwiz-Efendi, l'aga des janissaires Ali, le premier defterdar Mourad-Tschelebi, le nischandji Egri Abdizadé Mohammed Tschelebi, qui avait été nommé à la place de l'historien Djelalzadé. Ce dernier avait en effet suivi le Sultan avec le titre de nischandji dans ses campagnes précédentes, dont il avait écrit l'histoire comme témoin oculaire. Le gouvernement de la capitale fut confié à Iskender-Pascha, en qualité de kaïmakam, et aux second et troisième defterdars ; la direction du port et de l'arsenal fut remise au kapitan-pascha Pialé et au bostandji-baschi Daoud. Le moufti Ebousououd, le kaïmakam Iskender-Pascha et le juge de Constantinople, Kazizadé Ahmed-Efendi, accompagnèrent le Sultan lors de son départ, le premier jusqu'à la mosquée d'Ali-Pascha, et les deux autres jusqu'à la porte de la ville appelée la porte d'Andrinople. Hors des murs, le Sultan fit halte dans la prairie de Roustem-Tschelebi, et les poëtes Abdoul Baki, Newayi, Fouri et Kazi Obeïdi-Tschelebi, lui présentèrent des poésies, où ils chantaient d'avance les futurs succès de la glorieuse expédition du Padischah.

Le premier camp fut établi dans les environs de Constantinople, près des aqueducs, dont Souleïman contempla avec orgueil et ravissement l'entier achèvement. Affaibli par l'âge et souffrant de la goutte, le Sultan ne put faire le trajet à cheval comme auparavant, mais dans une voiture, qu'il ne quittait pas même pour les conférences avec les vizirs. Sur toute la route, le grand-vizir devançait le Sultan d'une station, afin de faire aplanir les chemins pour le passage de

la voiture impériale. Ce ne fut qu'au bout d'un mois (13 silkidé — 1er juin) qu'on arriva dans la plaine riante de Tatarbazari, où l'on dressa les tentes. Le Sultan y reçut par un chambellan une lettre, qui lui annonçait la naissance d'un fils de Mourad, gouverneur de Magnésie et fils de Sélim; il donna à cet arrière-petit-fils, suivant la demande qui lui en était faite, le nom de Mohammed, et reprit sa marche à travers le Balkan. Des pluies abondantes rendirent très-difficile le passage du défilé de Kapouluderbend; on s'arrêta un jour à Sofia, deux à Nissa et trois à Belgrade, où Souleïman arriva quarante-neuf jours après son départ de Constantinople. Sur la route, l'armée eut à souffrir de l'audace et des rapines des brigands; Souleïman ordonna de les poursuivre dans leurs repaires et de les lui livrer morts ou vivans. L'aga des janissaires et les yasakdjis, espèce de gens d'armes qu'il avait sous ses ordres, redoublèrent de vigilance; par leurs soins, ainsi que par ceux du beg de Milgara, Orenbeg, on saisit dans leurs cavernes un grand nombre de ces brigands, et chaque station de l'armée fut marquée par quelques exécutions. Orenbeg fut récompensé de la sécurité qu'il avait procurée à l'armée par l'emploi de tschaousch-baschi, et quatre janissaires, qui s'étaient particulièrement distingués dans la recherche des brigands, passèrent dans les rangs des sipahis avec une solde de treize aspres par jour. A l'arrivée du Sultan à Belgrade, les eaux du Danube se trouvèrent tellement grossies par les dernières pluies, qu'il fut impossible d'établir de suite

un pont à Sabacs; Souleïman ordonna en conséquence aux agas des janissaires et aux defterdars, à l'armée de Roumilie, d'Anatolie et de Karamanie, de passer le fleuve sur des barques, et de se rendre par Semlin dans les plaines de la Syrmie, où il ne tarderait pas à les rejoindre. Les chemins de Belgrade à Sabacs étaient défoncés par les pluies; un grand nombre de chameaux périrent; la tente impériale même fut perdue, et le Sultan dut se servir de celle du grand-vizir. Ce trajet si court n'avait pas demandé moins de quatre journées, pendant lesquelles Beïrambeg, sandjak de Semendra, était parvenu à achever le pont de Sabacs: Souleïman le passa à cheval, au milieu de son armée disposée sur deux lignes, et fit son entrée solennelle à Semlin. Les beglerbegs de Roumilie, d'Anatolie et de Karamanie, Schems-Ahmed, Sal-Mahmoud et le Tscherkesse Souleïman, le reçurent à la tête de leurs troupes en lui souhaitant, suivant le cérémonial d'usage, mille prospérités. Il fit aussitôt publier l'ordre de célébrer à Semlin le petit Beïram. La veille de cette fête (9 silhidjé — 27 juin), il envoya sa propre barque à Sigismond Zapolya, pour l'amener à l'entrevue à laquelle il l'avait fait inviter par un tschaousch quelque temps avant son départ de Constantinople. Sigismond se rendit aux désirs du Sultan, accompagné de quatre cents nobles de sa cour, et fut conduit par les sandjaks et les tschaouschs jusqu'à la tente impériale. établie sur une hauteur où s'élevait jadis le château d'Hunyade. A son arrivée au camp, il fut salué par une salve générale de l'artillerie ottomane, et sa tente

fut dressée dans le voisinage de celles des paschas. Le jour suivant, après la célébration du petit Beïram, qui eut lieu avec une grande solennité, Souleïman distribua des présens considérables à l'armée et à ses chefs. Les beglerbegs reçurent chacun un don de cinquante mille aspres, les sandjaks de trente mille, les sipahis de mille, et les janissaires de cinq cents [1]. Ce ne fut que le lendemain (11 silhidjé — 29 juin) que Sigismond fut admis en audience solennelle dans la tente du Sultan. Le cortége du jeune prince était formé de cinquante tschaouschs qui le précédaient, et de cinquante autres qui le suivaient; immédiatement au-devant de lui marchaient à cheval l'aga des janissaires, le grand-chambellan et le grand-maréchal de la cour, avec leurs baguettes ornées de chaînes d'argent, trois maîtres de cérémonies et quatre vizirs; il avait à ses côtés les coureurs du seraï en costume persan, dont quatre, entièrement vêtus d'or, tenaient les étriers de son cheval. Arrivé devant la tente impériale, Sigismond mit pied à terre, et attendit que cent janissaires eussent offert au Sultan ses magnifiques présens, parmi lesquels on distinguait douze coupes de vermeil richement travaillées, et un rubis d'une valeur de cinquante mille ducats. Puis, accompagné de neuf grands de sa suite, il parut devant le trône d'or du Sultan, autour

[1] « Profectionis Ser. Principis Joannis II, electi Regis Hung. ad Suleimanum Imperatorem Turcarum modus et series anno Chr. 1566 factæ et celebratæ, » tiré d'un vieux manuscrit par Samuel Thorday. Voyez Catona, t. XXIV, p. 207 et Istuanfi, t. XXIII; et, pour la réception de Sigismond, Petschewi, f. 135, Ali, f. 284, Solakzadé, f. 127, Selaniki, f. 32.

duquel étaient assis les quatre vizirs, qui en représentent les colonnes. Le prétendant à la couronne de Hongrie fléchit trois fois le genou, et trois fois le Padischah l'invita à se relever, en lui présentant sa main à baiser et en le nommant son fils bien-aimé; le grand-vizir lui-même le conduisit à un siége orné de perles et de pierreries. S'adressant alors à l'interprète Ibrahim, Sigismond lui dit que, troublé par tant de magnificence, il ne pouvait que rappeler au Sultan qu'il était le fils d'un de ses vieux serviteurs; Souleïman répondit au prince qu'il ne déposerait pas les armes avant de l'avoir placé sur le trône de Hongrie. Quarante ans s'étaient écoulés depuis que la plaine de Mohacz avait vu tomber le roi légitime de Hongrie Louis, dont la mort avait été suivie à trois ans de distance de la soumission de ce royaume à la Porte dans la personne du prétendant Zapolya; il y avait vingt-cinq ans que le fils de Zapolya avait été chassé d'Ofen avec sa mère, Isabelle de Pologne, en recevant la promesse de recouvrer un jour la couronne de son père. Souleïman renouvela alors solennellement cette promesse, sur la demande que Sigismond lui en avait présentée par écrit, ajoutant qu'il était toujours prêt à assister les veuves et les orphelins. Il le congédia gracieusement, et lui envoya le lendemain, par vingt-deux tschaouschs, des présens magnifiques, parmi lesquels on remarquait un poignard et un sabre richement ornés de pierreries, et quatre chevaux superbes conduits par le grand-écuyer. Souleïman voulait encore honorer Sigismond d'une invitation à un festin, mais

le grand-vizir l'en dissuada en lui représentant que le prince, d'une faible complexion, pourrait être incommodé par les mets turcs auxquels il n'était pas habitué, et que son indisposition pourrait être attribuée par les Hongrois à un empoisonnement. Ce n'était là qu'un prétexte sous lequel Mohammed-Sokolli cachait le véritable motif qui le portait à vouloir priver le prince de l'honneur d'être traité par le Sultan. Sokolli avait invité Sigismond à venir lui rendre visite dans sa tente; mais celui-ci cédant aux conseils de Bekessi, qui lui représentait qu'il n'était pas de sa dignité de faire un tel honneur à un esclave, avait répondu d'une manière évasive à l'invitation du grand-vizir, en témoignant le désir que leur entrevue se fît à cheval et en pleine campagne; telle fut l'origine de la haine de Mohammed-Sokolli contre le prince. Deux jours après (13 silhidjé—1er juillet), Sigismond eut son audience de congé, dans laquelle le Sultan lui adressa ces paroles : « Prends soin de te pourvoir de soldats, de poudre, de plomb et d'argent, et si tu éprouves quelques besoins, fais-nous les connaître, afin que nous puissions les satisfaire. » Souleïman se leva deux fois pour l'embrasser. Dans sa demande écrite, Sigismond ne réclamait que le territoire compris entre la Theiss et la frontière de Transylvanie, évitant d'insister sur la restitution de Temeswar et de Lippa, où se trouvaient déjà des mosquées, ainsi que sur celle de Debrezin et de Szolnok, deux villes frontières. En faisant droit à sa modeste demande, le Sultan mit en liberté trois cents prisonniers qui relevaient de son

gouvernement. Le jour de la dernière audience du fils de Zapolya, Souleïman reçut aussi l'ambassadeur du roi de France, Guillaume d'Aube, qui s'était rendu au camp ottoman pour présenter au Sultan les félicitations de son souverain au sujet de la campagne qui allait s'ouvrir en Hongrie. Dans cette occasion, l'ambassadeur du roi très-chrétien félicita Sigismond Zapolya d'avoir abjuré la foi catholique, pour embrasser la doctrine de Luther.

De Semlin, le beglerbeg de Karamanie, Souleïman-Pascha, reçut ordre de se diriger sur Ofen; le Sultan lui-même devait passer le pont de Peterwardeïn pour marcher sur Erlau. Mais on apprit que le comte Nicolas Zriny avait surpris à Siklós Mohammed, sandjak de Tirhala, ancien grand-écuyer tranchant de Souleïman, l'avait tué, ainsi que son fils, avait pillé son camp et emporté un butin considérable, comprenant, en argent seulement, une somme de dix-sept mille ducats. Furieux de cette nouvelle, Souleïman changea son plan de campagne, et résolut de punir avant tout Zriny par la conquête de Szigeth. Il fit jeter sur le Danube, près de Vukovar, un pont sur lequel passa l'armée dès qu'il fut achevé. Cette première marche, conduite par le kapidji-baschi Ali-Aga, en sa qualité de quartier-maître général, fut tellement rapide, que le trajet de deux journées se fit en une seule; le Sultan, en proie aux irritations d'une vieillesse valétudinaire, fut choqué de cet excès de diligence, et voulut punir le zèle mal entendu du kapidji-baschi en ordonnant de lui trancher la tête.

Mais le grand-vizir parvint à lui sauver la vie, en représentant à Souleïman que cette infraction à ses ordres aurait cependant un heureux résultat, et jetterait la terreur parmi ses ennemis, en leur montrant que, malgré le poids des années, Sa Majesté pouvait encore doubler les marches comme dans sa jeunesse. Une nouvelle crue du Danube emporta le pont de Vukovar [xxxii]; et dans l'impatience que lui causa cet accident, Souleïman ordonna d'en établir un autre sur la Drave, près d'Essek. En moins de dix-sept jours, ce pont, composé de cent dix-huit pontons d'une longueur totale de quatre mille huit cents aunes, fut prêt pour le passage de l'armée [1]. Le Sultan vint le visiter au bruit du canon, sur un yacht resplendissant d'or, dont le gouvernail était conduit par Ali Portouk, le vieux beg de Rhodes. Chargé du commandement de la flottille du Danube, Ali Portouk avait amené ce yacht et trois galères des eaux du Bosphore dans celles du Danube et de la Drave. En descendant à terre, Souleïman entra dans la tente de l'aga des janissaires, et récompensa généreusement son zèle et celui du commandant de la flottille; il ordonna aux beglerbegs de faire sans délai passer le Danube à l'armée, qu'il suivit lui-même vingt-quatre heures après, le 1er moharrem 974 (19 juillet 1566). Quoiqu'il eût été sévèrement défendu de piller et d'incendier le pays, plusieurs villages furent livrés aux

[1] Selaniki, p. 35, et Almosino, d'accord avec lui, p. 41 : *Puente de 4,800 pasos de largo y 14 de ancho acabada en 16 dias;* seulement il s'agit ici de pas et non pas d'aunes.

flammes; Souleïman, irrité de cette indiscipline, ordonna au grand-chambellan Goulabi-Aga et à cent kapidjis, de pendre tous les auteurs du pillage et de l'incendie sur le théâtre même de leurs excès; il enjoignit également au grand-vizir de veiller, conjointement avec les tschaouschs, à la prompte exécution des coupables. Le commandant de l'artillerie de siége reçut ordre de faire traîner, par des buffles, les pièces de campagne à Szigeth, et notamment le gros canon de Katzianer, qui avait été déposé comme trophée à Arad, par Khosrew et Ferhadbeg. Pendant cette marche, l'armée campa à Harsany, entre Fünfkirchen et Siklós, village fameux par l'excellence des vins de son terroir, et tristement célèbre dans l'histoire ottomane par l'exécution d'un des plus braves généraux de la Turquie.

Le gouverneur d'Ofen, Mohammedbeg, dit le Lion (Arslan), dont la tentative prématurée sur Palota avait indisposé le Sultan, s'était attiré toute sa colère en laissant prendre Wessprim et Tata; il avait en outre excité contre lui le ressentiment du grand-vizir, par des lettres insultantes que Souleïman avait communiquées à ce dernier [1]. En arrivant à Siklós, le Sultan ordonna au tschaousch-baschi Bourounsiz de

[1] On lit dans le *Rapport* de l'ambassadeur vénitien sur la mort de Mohammedbeg : « Il Sgr. haveva fatto tajar la testa (il fut étranglé) al Bassa di » Buda per sospetto, che havesse intelligenza coll' Imperatore, e che il » primo Vesir non era in gran confidenza. » Archives de la maison I. R. d'Autriche. Les lettres d'Arslan-Pascha à cet ambassadeur prouvent tout-à-fait le contraire.

se rendre avec quinze tschaouschs à Ofen, et de lui rapporter la tête du gouverneur de cette place, Arslan-Pascha. Au moment où il signait cet ordre, un émissaire du gouverneur lui annonça que celui-ci avait quitté son armée depuis trois jours pour se rendre au camp ottoman. Sur cet avis, Souleïman substitua à son premier ordre celui de le décapiter, au moment où il entrerait dans la tente du grand-vizir. Le lendemain matin, lorsque l'armée s'arrêta à Harsany, et pendant que les vizirs étaient assemblés au diwan, Arslan-Pascha arriva vers la fin du conseil, accompagné de cavaliers couverts de lourdes armures; il se présenta à la tente du grand-vizir et prit place sur le siége qui lui avait été préparé. Sa hardiesse confondit tout le monde : les tschaouschs se demandaient ce qu'il venait faire au camp, et chacun le jugeait fou d'avoir ainsi abandonné les troupes qu'il commandait sans un ordre du Sultan. Le grand-vizir, s'avançant vers lui, l'interpella ainsi : « Que prétends-tu faire ici? A qui donc as-tu confié le soin de ton gouvernement? Le Padischah t'avait nommé beglerbeg, et tu as livré ses forteresses aux infidèles. Malheur à toi, misérable! ta sentence de mort est prononcée. » Et se tournant vers le tschaousch-baschi, il lui dit : « Fais disparaître cet homme de la terre. » Arslan tira de son sein deux rapports qu'il voulait soumettre à l'empereur; le grand-vizir les prit, et au même instant le tschaousch-baschi s'empara de sa victime. En l'absence du bourreau, son aide fut chargé de l'exécution. Lorsqu'Arslan sortit de la tente, Ayas-Pascha lui

dit : « Les choses de ce monde n'ont pas de durée ; repens-toi et tourne tes regards vers le ciel. » Sans répondre à cette exhortation, Arslan s'adressant au bourreau : « Mon cher maître, lui dit-il, sois prompt, et prends soin de bien appliquer ton pouce. » Aussitôt celui-ci l'étrangla. Le gouvernement d'Ofen fut donné au neveu du grand-vizir Moustafa-Sokolli. Tous les biens d'Arslan-Pascha furent confisqués au profit de l'Etat. On veilla pendant la nuit près de son corps, et le lendemain matin on le transporta au tombeau de la famille Yahyaoghli, où il fut déposé près des restes de son père, qui, dit-on, l'avait autrefois maudit dans sa colère, et lui avait prédit sa fin tragique [1]. L'infortuné Mohammedbeg, surnommé le Lion pour sa valeur éprouvée, était petit-fils de Balibeg, fils d'Yahya-Pascha, gouverneur de Bosnie, l'un des plus braves généraux de Mohammed II. Son aïeul Hamza Balibeg s'était distingué dès l'âge de quatorze ans dans une lutte héroïque, et s'était fait remarquer au siége de Vienne, dans son poste sur le Wienerberg. Yahya-Pascha, gendre de Bayezid, avait eu quatre fils, tous célèbres comme hommes de guerre ; l'un d'eux, Balibeg, avait eu trois fils et un petit-fils gouverneurs en Hongrie, savoir : Ahmed à Stuhlweissenbourg, Derwisch à Szegedin et plus tard à Fünfkirchen, Mohammed et Arslan à Ofen.

Le lendemain de l'exécution d'Arslan-Pascha, le Sultan faisait son entrée solennelle à Fünfkirchen, précédé par les fils du grand-vizir, Kurdbeg et Ha-

[1] Selaniki, témoin oculaire de cette exécution, p. 38.

sanbeg (4 août 1566). Pendant la marche, le général desouloufedjis, Ferhadbeg, le chef des mouteferrikas et cinq lecteurs du Koran, récitaient la sourre *de la victoire et de la conquête*. Le Sultan, qui saluait de sa voiture l'armée rangée en ligne sur son passage, était escorté à gauche par les vizirs Ahmed-Pascha et Ferhad-Pascha, à droite par le frère de ce dernier, Moustafa-Pacha, cinquième vizir, et par Kiloun Sofi Ali-Pascha, sixième vizir récemment rappelé d'Egypte [1]. Trois jours auparavant, le beglerbeg de Roumilie était venu camper, avec quatre-vingt-dix mille hommes et un parc d'artillerie de trois cents canons, sur la colline de Semilihov, au nord de Szigeth. Le 5 août, Souleïman arriva lui-même devant Szigeth [2], et donna l'ordre d'en commencer le siége. Cette place à deux milles de Fünfkirchen, appelée aussi Szigethwar, c'est-à-dire la ville des îles, est entourée de tous les côtés par la rivière d'Almas, et divisée en trois parties que réunissent entre elles des ponts, le château, l'ancienne et la nouvelle ville. Le château présente cinq bastions construits en terre et en fascines, et entourés d'un triple fossé; la tour ronde, qui sert de magasin aux poudres, les clochers et les corps-de-garde, sont seuls bâtis en brique. A l'approche des Ottomans, Zriny, commandant de Szigeth, fit élever

[1] C'est à cette époque qu'on voit apparaître un sixième vizir, et non sous le règne de Sélim II, comme l'affirme Mouradjea d'Ohsson, *Tableau de l'Empire ottoman*, t. VII, p. 212.

[2] Et non le 1er août, comme le dit Istuanfi. Tous les historiens ottomans sont d'accord avec Budina, qui donne la date du 5 août.

une croix au milieu de la forteresse; il ordonna en même temps l'exécution d'un soldat qui avait tiré son sabre contre un de ses chefs; mais à ce châtiment conforme à la discipline militaire, Zriny joignit une cruauté inutile, en faisant trancher la tête à un aga turc qu'il avait fait prisonnier. Pour répondre à la pompe que déployait Souleïman et montrer qu'il était prêt à le recevoir dignement, Zriny fit tendre les remparts de draperies rouges et recouvrir la tour à l'extérieur de plaques d'étain qui étincelaient comme de l'argent; enfin, dès que le Sultan parut sur la colline de Semilihov, il lui souhaita la bien-venue en le saluant par la décharge d'un gros canon. L'attaque commença aussitôt de trois côtés à la fois. L'aile droite des Ottomans était commandée par le troisième vizir Ferhad-Pascha et le beglerbeg d'Anatolie Schems-Ahmed; l'aile gauche, par le cinquième vizir Moustafa-Pascha et le beglerbeg de Roumilie Sal-Mahmoud. L'aga des janissaires et Ali-Portouk, beg de Kodja-Ili, occupaient le centre, et avaient sous leurs ordres les begs des frontières; parmi ceux-ci Nassouh, beg de Poschega, fut chargé de foudroyer la vieille ville avec cinq gros canons, notamment avec celui de Katzianer qui, par l'ordre exprès de Souleïman, avait été départi aux janissaires. Convaincu de l'impossibilité de défendre la nouvelle ville, Zriny la fit livrer aux flammes. Les Turcs se logèrent sur les décombres et y dressèrent des batteries; ils comblèrent ensuite au moyen de sacs de terre les marécages qui séparent l'ancienne ville de la citadelle, et se tracèrent ainsi vers cette dernière un

chemin solide. Le quinzième jour après l'arrivée du Sultan, les assiégeans étaient maîtres de toutes les fortifications extérieures; la citadelle seule continuait d'opposer à leurs efforts une résistance désespérée (19 août 1566). Ce fut en vain que Souleïman tenta de fléchir l'héroïsme persévérant de Zriny, en offrant de lui céder la possession exclusive de toute la Croatie. Les Ottomans avaient pris le porte-drapeau et le trompette du fils aîné de Zriny, qui se trouvait dans l'armée envoyée par Maximilien au secours de Szigeth; Souleïman, dans la vue d'alarmer Zriny sur le sort de son fils, ordonna que ces prisonniers fussent conduits devant les murs de la citadelle, et que le premier y déployât son drapeau, tandis que le second sonnerait l'air de la victoire [1]. En même temps il fit jeter dans la place, en les attachant à des flèches, des lettres écrites en langues allemande, hongroise et croate, et tendant à semer la division parmi les troupes, ou à ébranler leur fidélité par de belles promesses. Ces lettres avaient été composées par l'interprète Ibrahimbeg, le kiaya Lala Moustafa-Pascha et le secrétaire intime Feridoun, qui avait été récemment promu à la place lucrative de nischandji [2], pour avoir fait quitter au grand-vizir un

[1] « Forgacsii Zigethi Hungariæ claustri præstantissimi vera descriptio et » obsidionis epitome. » Forgacz ne fait mention que du trompette, tandis que Selaniki parle aussi du porte-drapeau.

[2] Selaniki remarque à ce sujet que les mouteferrikas (les disséminés, qu'en français on pourrait traduire par les officiers du service extraordinaire) n'étaient qu'au nombre de cinquante, et qu'à cette époque leurs places étaient aussi honorables que lucratives : dix avaient des fiefs et quarante un traitement fixe.

poste dangereux, où quelques instans plus tard une bombe avait tué plusieurs soldats.

Dans le premier assaut donné à la citadelle, les assiégeans repoussés perdirent deux drapeaux, et eurent à regretter la mort de l'ancien gouverneur d'Egypte, Sofi Ali-Pascha [1], accouru du Caire pour assister à cette campagne (9 sâfer — 26 août). Le second assaut, livré trois jours après, le jour même de l'anniversaire de la bataille de Mohacz, de la prise d'Ofen et de Belgrade, fut plus acharné encore et plus terrible [xxxiii]; quatre jours plus tard, on en tenta un troisième; mais les janissaires se retirèrent bientôt, et attendirent l'achèvement de la mine pratiquée sous le grand bastion. Dans la matinée du 5 septembre, cette mine fit explosion avec un vif éclat de lumière, qui semblait être comme la torche funéraire de Souleïman; car ce grand souverain mourut dans la nuit du 5 au 6 septembre (20 sâfer), soit de decrépitude, soit des atteintes d'une dyssenterie, soit enfin d'une attaque d'apoplexie. Le grand-vizir eut soin de cacher cet événement, et, s'il faut en croire certains historiens, pour mieux assurer le secret, il fit étrangler le médecin du Sultan. Ainsi Souleïman expira, sans emporter avec lui la consolation de la prise de Szigeth, et avant d'avoir reçu la nouvelle de la reddition de Gyula. Cette dernière place, assiégée depuis le 5 juillet par Pertew-Pascha à la tête de vingt-cinq mille hommes, venait d'être rendue par Keretsenyi. Dans l'impatience et l'irritation que lui

[1] Budina l'appelle Miserski, c'est-à-dire celui du Caire.

causait la résistance de Szigeth, Souleïman avait écrit au grand-vizir quelques heures avant sa mort : « Cette cheminée n'a donc pas cessé de brûler, et le gros tambour de la conquête ne se fait donc pas encore entendre. » De prétendues lettres autographes du Sultan, conçues dans le même sens, furent après sa mort publiées dans le camp, sous la forme d'ordres du jour, et communiquées aux vizirs qui n'étaient pas initiés au secret. L'auteur de ces lettres était Djâferaga, premier porteur d'armes du Sultan ; lui et le secrétaire intime Feridoun étaient les seuls à qui le grand-vizir eût dévoilé la mort du Sultan ; l'un et l'autre continuèrent plus tard, sous le règne de Sélim II ou plutôt de Sokolli, son grand-vizir, à justifier la confiance qu'ils inspiraient, le premier comme gendre de Sokolli et aga des janissaires, et le second comme reïs-efendi. Le 8 septembre (22 sâfer), tous les ouvrages extérieurs étaient détruits, et, parmi les fortifications intérieures, la tour seule était intacte, avec son magasin aux poudres. Voyant que le moment était venu de se rendre ou de périr, Zriny choisit ce dernier parti avec une dignité ferme et une admirable tranquillité d'esprit ; décidé à mourir en héros, il prépara avec un froid courage son heure dernière. Il se fit donner, par son chambellan François Cserenkœ, un surtout en soie, passa sa chaîne d'or autour de son cou, se couvrit la tête d'un chapeau noir, brodé d'or, et surmonté d'un panache en plumes de héron, sous lequel étincelait un diamant de prix ; puis il fit mettre dans sa poche cent ducats de Hongrie, rejetant avec soin

ceux qui portaient le titre de la monnaie turque, afin, disait-il, que celui qui s'emparerait de ses dépouilles ne pût se plaindre de n'avoir rien trouvé sur lui. Se faisant ensuite apporter les clefs de la forteresse, il les mit dans la poche qui contenait les ducats, et dit à ceux qui l'entouraient : « Aussi long-temps que ce bras pourra se mouvoir, nul ne m'arrachera ces clefs ni cet or ; après ma mort, s'en emparera qui voudra ! Mais j'ai juré que dans le camp turc personne ne pourrait me montrer au doigt. » Parmi quatre sabres d'honneur incrustés d'or, qu'il avait reçus pour des actions d'éclat dans le cours de sa carrière militaire, il choisit le plus ancien : « C'est avec cette arme, dit-il, que j'ai acquis mes premiers honneurs et ma première gloire, et c'est encore avec elle que je veux paraître devant le trône de l'Eternel, pour y entendre mon jugement. » Précédé de son porte-drapeau et suivi du page qui portait son bouclier, il descendit dans la cour sans casque ni cuirasse, et se présentant aux six cents braves déterminés à mourir avec lui, il stimula leur courage par une courte allocution, qu'il termina en invoquant trois fois le nom de Jésus. Déjà le feu envahissait sur tous les points le château intérieur, et l'on ne pouvait plus différer d'un instant le signal de la sortie. Près de la grande porte, se trouvait un mortier chargé de mitraille ; Zriny ordonna de le démasquer et d'y mettre le feu ; plus de six cents des assaillans qui se pressaient sur le pont furent renversés. A travers la fumée causée par l'explosion du mortier, Zriny s'élança sur les Turcs, comme la foudre

qui perce la nue. Avec Laurent Juranitsch, son fidèle porte-drapeau, il se précipita au milieu des rangs les plus serrés, et tomba frappé à la fois de deux balles dans la poitrine et d'une flèche à la tête [1]. A cette vue, les Ottomans poussèrent à trois reprises les cris de *Allah!* Les janissaires s'emparèrent du brave défenseur de Szigeth, et le portèrent sur leurs épaules devant l'aga; puis le déposant encore vivant sur l'affût du canon de Katzianer, la face tournée contre la terre, ils lui tranchèrent la tête [XXIV]. Ainsi mourut sur le canon même du traître Katzianer, celui qui l'avait fait assassiner dans son propre château, expiant par cette fin la violation de l'hospitalité et l'exécution injuste et cruelle d'un aga turc, son prisonnier.

Dès ce moment, le meurtre et l'incendie se déchaînèrent avec une fureur sauvage dans la citadelle; le chemin qui y conduisait était jonché de cadavres; les femmes et les enfans, entraînés hors de leurs foyers, étaient souvent massacrés impitoyablement par les janissaires qui se disputaient leur proie. Le chambellan, le trésorier et l'échanson de Zriny étant tombés au pouvoir de l'ennemi, eurent la barbe coupée et brûlée. Le grand-vizir leur fit demander, par l'intermédiaire de l'interprète Ibrahim, quels étaient les trésors de Zriny, et ce qu'ils étaient devenus. L'échanson, jeune Hongrois d'un noble orgueil [2], répondit avec assu-

1 Petschewi, d'après Selaniki, dit atteint par une balle du poids de cinq drachmes.

2 Selaniki, p. 49, donne ces détails, qu'on ne trouve pas dans Istuanfi, Budina, Forgacz et Sambuccus.

rance : « Zriny possédait cent mille ducats hongrois, cent mille écus, mille coupes d'or de toutes dimensions et une riche vaisselle; il a tout détruit, c'est à peine s'il a laissé une valeur de cinquante mille ducats en objets de prix, déposés dans une caisse; mais ses provisions de poudre n'en sont que plus considérables; elles vont faire explosion au moment même où nous parlons, et le feu, qui seul vous a livré la forteresse, deviendra aussi la cause de la ruine de votre armée. » Ces paroles menaçantes furent confirmées par les deux autres prisonniers. Le grand-vizir alarmé ordonna au tschaousch-baschi de monter à cheval avec tous ses gens, et de prendre les mesures nécessaires pour prévenir un tel malheur. Les tschaouschs eurent à peine le temps d'avertir les chefs de se retirer et de donner l'ordre de la retraite; la tour sauta avec un horrible fracas, ensevelissant plus de trois mille hommes sous ses ruines. Le même jour [xxxv], le grand-vizir envoya, par l'entremise du grand chambellan Goulabi-Aga, la tête de Zriny, avec son chapeau et sa chaîne d'or, à Mohammed-Sokollovich, son neveu, gouverneur d'Ofen, en lui enjoignant de la faire porter aussitôt au camp de l'empereur. Conformément à cet ordre, Sokollovich adressa ces tristes dépouilles au comte Eck de Salm. Plus tard, la tête fut portée par Balthazar Bacsanyi à Tschakathurn, où elle fut déposée dans le couvent de Sainte-Hélène, à côté du tombeau de l'épouse de Zriny, née Frangipan. Le huitième jour après l'occupation de Szigeth, Sokolli convoqua un grand diwan, dans lequel le moutefer-

rika Djelalzadé, le reïs-efendi Mohammed-Tschelebi, et le secrétaire-d'Etat Feridoun écrivirent des lettres de victoire, qui furent expédiées, au nom de Souleïman, comme s'il eût encore vécu, à tous les gouverneurs de l'empire, au khan de Crimée, au schérif de la Mecque, au schah de Perse, et autres souverains alliés de la Porte. On distribua des récompenses et on accorda des augmentations de solde; puis on publia une prétendue lettre de Souleïman, dans laquelle son écriture avait été contrefaite par son premier écuyer, Djâfer; cette lettre ordonnait qu'une partie de l'armée partirait aussitôt pour le siége de Babocsa, et que l'autre serait employée à reconstruire les fortifications de Szigeth. En même temps on répandit le bruit que le Sultan, ne pouvant à cause d'une attaque de goutte paraître en public, était dans l'intention de se rendre à la mosquée de Szigeth, dès que la construction en serait achevée, pour y faire sa prière du vendredi et y rendre grâce de sa brillante victoire. On fit diverses promotions à des emplois devenus vacans par la mort de leurs titulaires [xxxvi]; à cette occasion, Djelalzadé rentra dans sa place de nischandji. En occupant les troupes aux fortifications de Szigeth et à l'expédition de Babocsa, la prudence de Sokolli sut cacher le secret de la mort de Souleïman pendant trois semaines, et donner ainsi à l'héritier présomptif le temps d'arriver de Kutahia à Constantinople. Une semblable mesure avait été employée avec un égal succès à la mort de Mohammed Ier, Mohammed II et Sélim Ier. Mohammed Sokolli, le conquérant de Szigeth, saisit

d'une main si ferme les rênes du gouvernement, que, non seulement durant ces trois premières semaines, mais encore pendant les treize années qui s'écoulèrent jusqu'à sa mort, il fit observer fidèlement les institutions de Souleïman, et maintint la prospérité et la puissance de l'empire au point d'élévation où ce grand souverain les avait portées.

LIVRE XXXIV.

Monumens et hommes distingués du règne de Souleïman I. — Secrétaires d'État, poëtes, jurisconsultes. — Réorganisation du corps des oulémas et de l'armée. — Système féodal, impôts, lois pénales et réglemens de police. — Causes de la décadence de l'empire ottoman, à dater de la mort de Souleïman.

Les lois et statuts de Souleïman sont considérés comme les élémens les plus importans de sa grandeur par les Ottomans, qui donnent à ce prince le surnom de Kanouni (le législateur), tandis que les historiens européens le désignent sous le titre de Grand ou de Magnifique. En faisant l'énumération des monumens de son règne, nous devrons signaler non seulement ceux de la littérature et des arts, mais encore ceux qui ont rapport à la législation. Nous donnerons d'abord un aperçu des constructions et des ouvrages scientifiques qui ont illustré son époque, et nous ferons connaître ensuite les institutions que l'empire ottoman dut à son génie organisateur. Bien qu'en rapportant les événemens politiques et militaires, et les noms des généraux et des hommes d'Etat qui y prirent part, nous ayons parlé sommairement des œuvres

d'art et de littérature, ainsi que de leurs auteurs, nous croyons cependant devoir nous appesantir davantage sur un sujet aussi important, ne pensant pas que ce soit nuire à l'unité de l'histoire que d'en éclairer d'un jour égal toutes les parties, au lieu de produire les unes à la lumière, et de reléguer les autres dans l'ombre. Aucune autre époque de l'empire ne fut aussi féconde en productions littéraires et scientifiques, que le règne de Souleïman, qui dura quarante-six ans, et que celui de son fils Sélim II, qui ne fut que de huit années.

Ainsi que nous l'avons déjà remarqué, les historiens ottomans attachent une très-haute importance à ce que le nombre *dix* ait présidé au règne de Souleïman. Qu'il nous soit donc permis, avant de porter un jugement définitif sur la grandeur véritable ou supposée de Souleïman, de donner quelques détails et éclaircissemens sur ce nombre dix, appliqué par les Orientaux à sa personne et à son règne. D'après eux, l'influence de ce nombre s'était manifestée par la volonté divine, de la manière suivante : Né dans la première année du dixième siècle de l'hégire [1], Souleïman, le dixième Sultan des Ottomans [2], le dixième grand souverain de son époque [3], et père de

[1] Année 900 de l'hégire (1494).

[2] 1o Osman, 2o Ourkhan, 3o Mourad I, 4o Bayezid I, 5o Mohammed I, 6o Mourad II, 7o Mohammed II, 8o Bayezid II, 9o Sélim I, 10° Souleïman I.

[3] 1o Charles-Quint, 2o Léon X, 3o Henri VIII, 4o François I, 5o Iwan Vassiliewitsch, 6o Schah-Ismaïl, 7o Schah-Ekber, 8o Andrea Gritti, 9o Sigismond I, 10o Souleïman.

dix enfans [1], offrait en sa personne les dix grandes qualités des souverains [I]; sous son règne, on compta dix grands-vizirs [2] et dix secrétaires-d'Etat [3] d'un mérite distingué, dix légistes [4] profonds et dix grands poëtes [5]; enfin le Sultan s'illustra dix fois par la conquête de dix villes et forteresses [II].

Après avoir consacré les neuf livres précédens au récit des événemens politiques du règne de Souleïman, nous ne parlerons dans ce dixième livre que des monumens de l'art et de la littérature, et des ins-

[1] 1o Sultan Mohammed, 2o Mahmoud, 3o Abdoullah, 4o Djihanghir, 5o Moustafa, 6o Bayezid, 7o Sélim, 8o Mihrmah, l'épouse de Roustem, 9o et 10° deux princesses dont le nom est inconnu, et dont fait mention le *Rapport* de l'ambassadeur vénitien.

[2] 1o Piri-Pascha, 2o Ibrahim-Pascha, 3o Ayas-Pascha, 4o Loutfi-Pascha, 5o Souleïman-Pascha, 6o Roustem-Pascha, 7o Ahmed-Pascha, 8o Roustem-Pascha pour la seconde fois, 9o Semiz Ali-Pascha, 10° Mohammed Sokolli. Voyez aussi le savant rabbin Almosnino : *Que tuviesse diez Olivicires, que son la parte principal del Reino*; il parle encore de dix agas des janissaires : *Diez Agas de Geniçaros, la mayor fortaleza y vigor de su exercito.* (Hadji Khalfa, *Tables chronologiques*, p. 236.) Il se trompe cependant au sujet des dix campagnes qu'il prétend avoir été conduites par Souleïman en personne : *Las guerras que dio personalmente fueron diez*, p. 84; car il confond en une seule les deux campagnes de Mohacz et de Vienne, omet celle de Hongrie en 1541, et n'en fait qu'une des deux dernières guerres contre le schah de Perse.

[3] 1o Iskender-Tschelebi, 2o Moustafa Djelalzadé, 3o Mohammed Ramazanzadé, 4o Khalilbeg, 5o Eboulfazl, 6o Mohammed-Tschelebi, 7o Nakkasch-Ali, 8o Newbeharzadé, 9o Ibrahim, 10° Feridoun.

[4] 1o Kemalpaschazadé, 2o Ebouzououd, 3o Ibrahim de Haleb, 4o Taschkœprizadé, 5o Salih Djelalzadé, 6o Hafiz-Adjem, 7o Lari, 8o Birgheli, 9o Khaïreddin, 10° Sourouri.

[5] 1o Baki, 2o Khiali, 3o Sati, 4o Ghazali, 5o Yahyabeg, 6o Souzouli, 7o Djelali, 8o Fikri, 9o Rewani, 10° Lamii.

titutions qui signalèrent cette période de l'histoire ottomane. Nous traiterons successivement des constructions et des fondations qui y furent annexées, des secrétaires-d'Etat, des légistes et des poëtes, de la nouvelle organisation du corps enseignant, de l'armée et du trésor, des lois sur les fiefs, des lois pénales et des réglemens de police et d'administration intérieure.

Nous avons parlé plus haut de la mosquée Souleïmaniyé et de six autres, savoir : la mosquée Selimiyé, élevée sur le tombeau de Sélim Ier; celles des princes, sur le tombeau des fils de Souleïman, Mohammed et Djihanghir, à Galata; les deux mosquées de la sultane Mihrmah, à Scutari et à la porte d'Andrinople; celle de la sultane Khasseki, c'est-à-dire de Roxelane, sur le marché aux femmes, que le Sultan construisit toutes aux frais de son trésor, quoiqu'elles ne portassent pas son nom. Après Souleïmaniyé, le monument dont Souleïman s'enorgueillissait le plus était l'aqueduc dont nous avons déjà fait mention, et qu'on désignait sous le nom des Quarante-Arches ou des Quarante-Fontaines, parce qu'il alimentait quarante fontaines publiques. Par la construction de Souleïmaniyé, de l'aqueduc des Quarante-Arches et du pont de Tschekmedjé, Souleïman rivalisa de magnificence et d'établissemens utiles avec Justinien, à qui l'on doit l'église d'Aya-Sofia, les aqueducs de l'ancienne Byzance et un pont en pierres sur la même rivière. Si on en excepte Constantin, fondateur de Constantinople, et Mohammed qui conquit et restaura cette capitale, les

deux souverains à qui cette ville doit le plus grand nombre d'embellissemens sont Justinien-le-Grand et Souleïman. Une description détaillée de tous les édifices construits par le prince ottoman fournirait matière à un ouvrage aussi étendu que celui de Procope, qui a décrit en six chapitres les monumens élevés par Justinien; comme Procope, l'auteur de cet ouvrage pourrait s'épuiser en louanges à l'aspect des mosquées de la capitale et des provinces, des aqueducs, des ponts, des fortifications et des nombreuses fondations pieuses. dont Souleïman dota l'empire. A l'exemple de son père Sélim, qui arracha à l'oubli le tombeau du grand-scheïkh mystique Mouhiyeddin al-Arabi, et le rendit aux pélerinages des fidèles en élevant un dôme sur son enceinte, Souleïman fit relever à Bagdad le tombeau du grand-imam Ebou-Hanifé, qui avait été détruit par les hérétiques persans, et fonda sur ce tombeau une mosquée et une cuisine pour les pauvres. Dans la même ville, il restaura la mosquée du tombeau du scheïkh Abdoulkadir Ghilani, fondateur de l'ordre célèbre des derwischs Kadris. La mémoire du grand poëte mystique Mewlana Djelaleddin Roumi et celle de Sid-Battal, c'est-à-dire le seigneur, le champion, le juge de l'islamisme, furent honorées des mêmes faveurs par la volonté du Sultan. Il fonda à Koniah, sur le tombeau du premier, une mosquée avec deux minarets, une salle destinée aux walses sacrées des derwischs [1], des cellules pour leur habitation et une cuisine pour les pauvres. Il fit bâtir sur le

[1] *Simaakhané*. Petschewi, Ali, Djelalzadé.

tombeau du second, à Seïd-e-Ghazi, un grand couvent, une mosquée, une médresé, et des cuisines pour les pauvres et les étrangers; tous ces édifices furent recouverts en plomb; le couvent fut concédé à l'ordre des derwischs Begtaschis. Ces constructions en l'honneur des trois grands-scheïkhs, Abdoulkadir, Djelaleddin Roumi et Sid-Battal, avaient acquis à Souleïman les bénédictions des trois ordres de derwischs, des Kadris, des Mewlewis et des Begtaschis, si nombreux et si influens dans l'empire ottoman. A Kaffa, à Nicée et à Damas, il répara les mosquées tombées en ruines; près du pont de Moustafa-Pascha sur la Maritza, il restaura le caravanseraï, la mosquée et la cuisine pour les pauvres, fondés par cet homme d'État. Non content d'élever ou d'embellir tant de mosquées, Souleïman transforma les églises chrétiennes des villes conquises en lieux de prières pour les musulmans. Depuis Rhodes et Koron jusqu'à Temeswar et Ofen, les cloches cessèrent de convoquer les chrétiens à la prière, et, au lieu du chant des psaumes et des accords des orgues, on n'entendit plus que les cris des mouezzins au haut des tours: *Allah et Mohammed!* Dans toutes les villes soumises par les armes ottomanes, à Rhodes, Koron, Sabacz, Belgrade, Temeswar et Ofen, les églises furent changées en mosquées, pendant qu'on reconstruisait les remparts ou qu'on élevait de nouvelles fortifications. La forteresse de Belgrade, qui avait été réparée au commencement du règne de Souleïman, le fut encore à la fin, après avoir été renversée par une explosion des pou-

dres causée par la foudre. Souleïman releva aussi les murs de Jérusalem, et fut le premier des sultans qui, à l'exemple des khalifes, embellirent la sainte maison de la Kaaba. Il se fit autoriser à ces embellissemens par un fetwa du moufti Ebousououd, et ordonna que les travaux n'eussent lieu qu'en présence des légistes de la Mecque et des quatre imams des quatre rites orthodoxes, Hanizi, Maleki, Hanbeli et Schafii. Il fonda à la Mecque pour ces quatre rites quatre colléges (médresés) sur le modèle des colléges turcs, à chacun desquels étaient attachés quinze étudians (thalebs) et un répétiteur (mouid) : le traitement du professeur (mouderris) était de cinquante aspres par jour; celui du répétiteur de quatre aspres, et celui de chaque étudiant de deux aspres [III]. La maison de Khadidjé, la première épouse du Prophète, avait été depuis long-temps transformée en mosquée, mais elle était tombée en ruines; Souleïman la fit rebâtir, et attacha à son service des derwischs qui devaient y faire entendre, les mardis et vendredis, les cris de *Allah* et de *Hou!* Pour suppléer au manque d'eau, l'un des fléaux de la Mecque, Sobeïdé, l'épouse du khalife Haroun al-Raschid, avait fait construire un aqueduc qui avait coûté des sommes énormes, et avait été depuis plus d'une fois réparé. Dans la douzième année du règne de Souleïman (939 — 1532), la pénurie d'eau fut si complète à la Mecque, que l'outre s'y vendit au prix énorme d'un ducat, et que les pèlerins, que leur piété avait amenés dans la ville sainte, furent sur le point de périr de soif; mais une pluie

bienfaisante vint heureusement les sauver. Pour prévenir le retour d'un tel fléau, Souleïman ordonna la reconstruction des aqueducs de Bedr Honeïn et du mont Aarafat; le premier aboutissait à un large bassin de marbre contenant quarante-cinq pipes d'eau et recouvert d'un dôme. La sultane Mihrmah, fille de Souleïman, fit construire un autre aqueduc, qui amena les eaux de la source du mont Aarafat dans un bassin près du sanctuaire. On éleva une fontaine sur le versant du mont Merwé, et on élargit les deux bassins qui se trouvent entre Safa et les tombeaux des schérifs : l'un d'eux servait aux caravanes de pélerins venant de la Syrie, l'autre à celles qui viennent d'Egypte; de là leurs dénominations de bassin syrien et de bassin égyptien. Le sultan égyptien Koulaoun avait fondé deux villages, dont les revenus étaient affectés à l'achat annuel de la couverture destinée à vêtir la Kaaba durant les jours du Beïram. Cette couverture se compose de deux pans d'étoffe d'or, dont le premier de mille soixante aunes se nomme le voile, et l'autre de cinquante aunes, la ceinture. A ces deux villages. Souleïman en ajouta d'autres; de plus, il augmenta la somme portée dans les pélerinages annuels aux pauvres de la Mecque, et fit prélever cette augmentation, sous le nom de djewali, sur la capitation des rayas.

Dans la hiérarchie ottomane, les vizirs et les beglerbegs occupent le premier rang; après eux viennent les defterdars, les nischandjis et les reïs-efendis, c'est-à-dire les présidens de la chancellerie et les secré-

taires-d'Etat, qui sont, à proprement parler, les véritables ministres. Les utiles et modestes services qu'ils rendent dans le silence du cabinet sont obscurcis par les actions plus brillantes des hommes de guerre. et ne se voient pas toujours appréciés avec justice. Il est rare que ces dignitaires arrivent à la gloire; quelques-uns cependant font exception à cette règle. comme Iskender-Tschelebi, par exemple, dont la chute retentit dans tout l'empire, et ceux qui se sont fait les historiens de leur époque, tels que le grand et le petit nischandji Moustafa Djelalzadé et Mohammed Ramazanzadé. Parmi les defterdars qui succédèrent à Iskender-Tschelebi, le malheureux yahya du grand-vizir Ibrahim, nous devons surtout remarquer le defterdar d'Ofen, Khalilbeg, qui dressa un nouveau registre pour les impôts de Hongrie, et le defterdar de Syrie, Eboulfazl, fils du célèbre historien Idris. Avant Khalil, on ne comptait dans l'empire ottoman que trois defterdars, ceux de Roumilie et d'Anatolie et celui de Syrie et d'Égypte. La conquête de Hongrie rendit nécessaire la création d'un quatrième defterdar, et Khalilbeg fut chargé de l'administration financière de cette nouvelle province. Eboulfazl ajouta l'histoire du règne du neuvième sultan Sélim II à l'ouvrage de son père, intitulé *les Huit Paradis,* qui retrace en langue persane l'histoire de l'empire ottoman depuis sa fondation jusqu'au huitième sultan. Mohammed-Tschelebi, plus généralement connu sous le nom d'Egri Abdi Oghli, c'est-à-dire fils d'Abdi-le-Boiteux. se distingua par un remarquable talent d'é-

crivain, et fut appelé deux fois aux fonctions de defterdar et de nischandji. C'est à lui et au grand-nischandji Moustafa qu'on doit la rédaction de plusieurs lois nouvelles, et la réunion en un seul code de celles qu'on avait promulguées jusqu'alors : le premier publia le Kanounnamé de Mohammed II, le second le Kanounnamé sur les finances, qui parut sous le règne de Sélim II. Deux autres defterdars eurent une grande part aux affaires de l'empire : ce furent Nakkasch-Ali, c'est-à-dire le peintre Ali, qui contribua par ses calomnies à la chute d'Iskender-Tschelebi, et Newbeharzadé, le protégé du nischandji Djelalzadé-Moustafa. Parvenu au rang de defterdar, Newbeharzadé refusa de prendre place avant le nischandji, comme il en avait le droit d'après l'usage établi, et déclara qu'il se démettrait plutôt de ses fonctions que de s'arroger la préséance sur son bienfaiteur. Souleïman approuva ce noble mouvement de gratitude, et en prit occasion de décréter qu'à l'avenir les rangs des defterdars et des nischandjis seraient réglés par l'ancienneté des services. Le defterdar d'Égypte, Ibrahimbeg, est auteur d'une collection très-estimée de pièces d'Etat en langue turque; mais elle ne peut toutefois être comparée à la plus complète de toutes, celle du reïs-efendi Feridoun, intitulée : *Mounschiatı houmayoun,* dont nous parlerons plus tard sous le règne de Mourad III. Au nombre des écrits les plus remarquables, dus à la plume de ces secrétaires-d'Etat, nous devons citer les *Lettres de victoire* sur la bataille de Mohacz et sur les conquêtes de Belgrade,

Rhodes, Tebriz, Bagdad, Ofen et Szigeth, la correspondance de Souleïman avec le schah Ismaïl, le schah Tahmasp, et leurs vizirs, au sujet de l'extradition de son fils Bayezid, et enfin les diplômes de Souleïman pour le schérif de la Mecque et le grand-vizir Ibrahim-Pascha [IV].

Il est sans doute moins étonnant de rencontrer des historiens et des écrivains parmi les defterdars et les nischandjis, que des poëtes parmi les sultans et les vizirs; or, Souleïman, dont le père Sélim Ier et l'oncle Korkoud sont mis avec raison au nombre des poëtes, est lui-même honoré de ce titre dans les biographies ottomanes, ainsi que ses quatre fils Sélim, Moustafa, Bayezid et Djihanghir; mais cette distinction fut accordée plutôt à l'élévation de leur rang qu'au mérite de leurs productions littéraires [V]. Le plus grand poëte lyrique de l'empire ottoman est Abdoul-Baki, ou simplement Baki (l'immortel), que les Turcs appellent le sultan, le khan et le khakan de la poésie lyrique; il est placé sur la même ligne que Motenebbi et Hafiz, dans les langues persane et arabe. Né sous le règne de Souleïman, Baki atteignit pendant la vie de ce souverain son plus haut point de célébrité, et s'y maintint pendant le règne de Sélim II. Les œuvres de Souleïman ne sont pas empreintes du génie poétique, mais on ne peut leur refuser le mérite d'une gravité imposante et d'une moralité pure; les sentimens d'humanité qui percent dans chaque ligne justifient le nom de Mouhibbi, c'est-à-dire *qui aime avec amitié*, que le Sultan avait pris pour signer ses vers.

Si Souleïman ne peut entrer en lice avec les grands poëtes de son époque, on doit le louer d'avoir su dans un âge avancé où il est si difficile de briser d'anciennes idoles et de reconnaître de nouvelles supériorités, distinguer le mérite éminent de Baki, quand celui-ci vint lui offrir son premier ouvrage, et de l'avoir honoré dès lors comme le plus bel ornement de son empire, si riche en grands hommes. Il ne se borna pas à le récompenser comme sultan; mais, poëte lui-même, il lui adressa un poëme dans lequel il l'appelait le premier poëte des Ottomans, et lui prédisait avec raison la durée de sa gloire [VI]. Pénétré de reconnaissance, Baki déplora la mort du Sultan dans une élégie, considérée comme le diamant le plus précieux de la poésie ottomane. Une autre élégie, qui peut rivaliser avec celle de Baki, fut composée par le savant moufti Ebousououd, qui, grâce à quelques ghazeles, est cité comme poëte par les biographes ottomans, ainsi que son prédesseur le moufti Kemal-paschazadé et Sadi-Efendi. A l'exemple du Sultan et de ses fils, plusieurs vizirs et paschas ne jugèrent pas au-dessous de leur dignité de chanter des ghazeles; l'infortuné beglerbeg d'Ofen Arslan-Pascha, les vizirs Djemali et Schems Ahmed-Pascha, et le grand-vizir Piri-Pascha, sont mis par les biographies au nombre des poëtes; mais aucun ne peut prétendre au même rang que Baki, et même que les neuf poëtes contemporains dont nous allons parler.

Khiali, c'est-à-dire le *riche en imagination,* mérita ce surnom par la richesse de ses images et son brillant

colorls ; ces qualités lui attirèrent si bien les faveurs du Sultan et du grand-vizir, que chacune de ses poésies fut récompensée avec une magnificence impériale, et qu'il reçut enfin un fief du revenu annuel de cent cinquante mille aspres [1]. Khiali était dans ses opinions littéraires l'antagoniste de Sati, dont nous avons parlé sous le règne de Sélim II, et cependant il l'a souvent imité. Nous avons également cité, en racontant les événemens où ils figurent, Ghazali, l'Arétin des Ottomans, surnommé Deli Burader (le frère fou), ainsi qu'Yahyabeg, auteur des ouvrages intitulés : *le Chat et le Mendiant,* et *la Révolte de la ville de Constantinople.* Fouzouli chanta les plaisirs de l'opium et des boissons enivrantes, et les amours de *Leïla et Medjnoun;* il traduisit encore, sous le titre de *Jardin des Bienheureux,* l'ouvrage persan *le Paradis des Martyrs.* Djelili et Fikri illustrèrent leurs noms par la composition de poëmes romantiques : le premier s'inspira du poëme persan *Khosrew et Schirin* et du poëme turc *Leïla et Medjnoun;* il traduisit en outre le *Schahnamé.* Fikri puisa ses inspirations dans la contemplation des astres, *du Soleil et de l'Étoile du matin* [2], *de Mars et de Vénus* [3]; il écrivit encore deux ouvrages rimés, *le Parterre des Fleurs* [4] et *les Vierges des Pensées* [5]. Rewani, qui mourut dans la

[1] Latifi, *Biographie des poëtes turcs*, traduction de Chabert, p. 149. Voyez aussi Aschik-Tschelebi et Kinalizadé, qui font mention de deux autres Khiali.

[2] *Mihr* ou *Anahid.* — [3] *Behram* ou *Souhré.* — [4] *Schoukoufezar.* — [5] *Ebkari-efkar.*

première année du règne de Souleïman, s'est placé, par son ouvrage descriptif intitulé le *Livre des Plaisirs* [1] au rang des premiers poëtes ottomans, ainsi que Lamii, qui figure d'ailleurs en première ligne parmi les prosateurs, bien que la traduction par Ali-Wasi des fables de Bidpaï soit considérée généralement comme le chef-d'œuvre de la prose turque. Lamii rivalisa de talent avec Sati, en écrivant comme celui-ci un poëme romantique intitulé *la Lumière et le Papillon,* et avec Ahi, en traduisant en langue turque le roman allégorique de Fettahi [2] *la Beauté et le Cœur.* Il traduisit, par ordre de Souleïman, les plus anciens poëmes romantiques persans, tels que *Weïsou et Ranim* par Nizami, *Absal et Selman* par Djami, *Wamik et Azra* par Anssari, *les Sept Figures* [3] par Nizami, et le *Ballot et le Maillet* par Aarifi. Lamii chanta encore les souffrances de Ferhad [4] et le martyre de Houseïn [5], traduisit les apologues arabes sur la *Noblesse de l'Homme* [6], la *Biogaphie des Mystiques* par Djamii [7], les *Qualités du Prophète* par le même [8]; il publia en outre une collection de facéties [9] et un commentaire sur le *Gülistan de Saadi;* enfin il chanta *une Révolte de la ville de Brousa* [10]. Outre ces dix principaux

1 *Ischretnamé.* Latifi, dans Chabert, p. 159, et manuscrit de Diez, à la Bibliothèque de Berlin.

2 *Fettahi* et non pas *Nitadscht*, comme l'écrit Chabert.

3 *Heft peïker.* — 4 *Ferhadnamé.* — 5 *Maktali Houseïn.*

6 *Schersoul insan*, en arabe, imprimé à Calcutta.

7 Cet ouvrage a pour titre *Nefhatol-Ins*, c'est-à-dire *les Souffles de l'Humanité.*

8 *Schewahidoun-noubouwwet.* — 9 *Lataïfnamé.* — 10 *Schehrengiz.*

poëtes [1] du règne de Souleïman, les anthologies et les biographies en signalent encore cent sous le même règne et cinquante sous celui de Sélim II, qui pour la plupart furent des poëtes lyriques. Cependant plusieurs prirent pour sujets de leurs poëmes des événemens militaires ou un règne de Sultan, et même l'histoire générale des Ottomans. C'est ainsi que Soudi rima les hauts-faits de Mikhaloghi; Merakhi et Agehi, le siége de Szigeth; Schoukri et Derouni, le règne de Sélim Ier [2]; Hayati et Mahremi, le règne de Souleïman Ier, et que Hadidi (le forgeron), Schemsi, Aarif [3] et Hazarparapara, chantèrent les exploits de tous les sultans ottomans. Les quatre derniers sont désignés sous le nom de *Schehnamedjis*, c'est-à-dire auteurs de livres royaux, parce que leurs ouvrages embrassent toute l'histoire ottomane, comme le *Schahnamé* embrasse toute l'histoire persane. Sehi d'Andrinople, qui, à l'exemple, d'Idris donna le titre de *Huit Paradis* [4] à son recueil des meilleures poésies, apparaît à la fois comme historien et comme poëte; il fut imité par Ahdi Ben Schemsi de Bagdad, d'origine persane, qui dans son ouvrage intitulé : *Parterre de Roses des Poëtes* [5] mentionne deux cents auteurs

[1] Baki, Khiali, Sati, Ghazali, Yahyabeg, Fouzouli, Djelili, Fikri, Rewani, Lamii.

[2] *Selimnamé;* les prosateurs Soudjoudi et Ishak Tschelebi, auteurs de l'*Histoire de Sélim I*, et Oussouli, auteur de l'*Histoire de Sélim II.*

[3] Fethallah le Persan vint avec le prince Elkass à la cour de Souleïman I, où il fut nommé schehnamedji.

[4] *Hescht-bihischt.* Sehi mourut en l'année 945 (1548).

[5] *Gulscheni schouara.* Ahdi mourut en l'année 971 (1563).

contemporains, auxquels il décerne libéralement le titre de poëtes. Latifi [1] se montre aussi généreux envers les habitans de Kastemouni, et compte jusqu'à trois cents poëtes parmi eux. Enfin, sur les quatre cents poëtes dont Aaschik Tschelebi [2] a fait les biographies et énuméré les ouvrages, un quart appartient au règne de Souleïman-le-Grand, auquel cet auteur ne survécut que de six années [VII].

Parmi les grands jurisconsultes de l'époque de Souleïman, nous avons déjà fait connaître les deux mouftis Kemalpaschazadé et Ebousououd, le grand philologue Sourouri, et le molla Ibrahim de Haleb, auteur d'un code musulman encore en vigueur dans l'empire ottoman, sous le titre de: *la Réunion des deux mers* [VIII]. Nous devons aussi une mention honorable à Taschkœprizadé, qui dans son Encyclopédie traite de trois cent soixante-dix sciences différentes, et cite les principaux auteurs qui ont écrit sur chacune d'elles; il fut le premier qui réunit, dans son ouvrage intitulé les *Parcelles d'anémones* [3], les biographies des jurisconsultes depuis le règne d'Osman jusqu'à la moitié de celui de Souleïman Ier [IX]. Hafiz Adjem [X] a composé également deux traités encyclopédiques,

1 Latifi mourut en l'année 990 (1582).

2 *Tezkeretoul schouara we meschaïr oul zourefa fi kawaïdi edab il kouttab min el-fouzela*, c'est-à-dire *Registre des Poëtes et Modèle des Poëtes d'après les règles des usages des meilleurs auteurs*, par Seïd Mohammed-Ali Aschik-Tschelebi, mort en l'année 979 (1571), à la Bibliothèque I. R. et dans ma collection.

3 *Schakaïkoun-naamaniyet*, contenant la biographie de cinquante scheïkhs et de cinq cent vingt-neuf légistes.

sous les titres de *Registre des Sciences* [1] et de *Ville des Sciences* [2]. Salih Djelalzadé se montra le digne émule de son frère Moustafa, secrétaire-d'Etat pour le chiffre du Sultan, qui avait traduit par ordre de Bayezid II l'ouvrage du grand narrateur de contes persans [3], et avait écrit l'histoire de Sélim Ier. Le Persan Lari, qui avait passé du service du prince indien Houmayounschah à celui du Sultan des Ottomans, écrivit une histoire universelle intitulée : *Miroir des Aïones* et *Route des connaissances* [4], et s'acquit par là une gloire égale à celle des deux Djelalzadé; on lui doit aussi des gloses marginales sur plusieurs ouvrages fondamentaux de jurisprudence [xi]. Birgeli, le Canisius et le Donat des Ottomans, dont on a récemment réimprimé les œuvres à Constantinople, était également versé dans la grammaire et la dogmatique [5]. Nous avons déjà parlé, à l'occasion des fêtes de la

[1] *Fihristoul-ouloum*, à la Bibliothèque royale de Paris.

[2] *Medinetoul-ouloum*, ouvrage traitant de huit sciences.

[3] *Djamietoul-hikayat*, par Djemaleddin Mohammed el-Aoufi. Cet ouvrage avait été traduit avant lui par Arabschah et Nedjati.

[4] *Miretoul-edwar we merkatoul-akhbar.*

[5] Il écrivit des gloses marginales aux *Hedayet* et *Sadrescheriat*, deux *Traités fondamentaux* du droit musulman (voyez *Constitution et administration de l'Empire ottoman*, t. I, p. 7 et 8), un *Commentaire* sur le *Kafiyé* (syntaxe), un *Traité métaphysique* et un autre sur les prières. Ses ouvrages les plus célèbres, réimprimés à Constantinople, sont le *Tarikaï Mohammediyé* (*Doctrine mahométane*), appelé plus généralement *Risalei Biregli* ou *Birgewi*, et son commentaire intitulé *Awamil* (*Syntaxe des Particules*). Il composa en outre un *Emsilet*, c'est-à-dire une *Table des conjugaisons*, et un *Kifayetoul-moubtedi*, c'est-à-dire un *Traité élémentaire*. Il mourut en l'année 980 (1573).

circoncision des princes, du khodja de Souleïman II, Khaïreddin, qui prenait toujours place à côté du Sultan, dans les controverses publiques entre les professeurs. Les grands-vizirs eux-mêmes établirent souvent de pareilles conférences, pour donner de l'émulation aux savans : c'est ainsi qu'Ayas-Pascha appela en sa présence les huit recteurs des huit colléges de Mohammed II. Aucun des six médecins qui faisaient partie du corps des oulémas, sous le règne de Souleïman, ne se distingua par des ouvrages scientifiques. Si Mohammed Alkaïssouni se rendit célèbre, ce ne fut pas en guérissant le Sultan lors de sa dernière maladie, mais seulement en aidant le grand-vizir Mohammed Sokolli à tenir sa mort secrète [XII]. Quelques-uns seulement des trente scheïkhs attachèrent leurs noms aux conquêtes de Souleïman, par l'enthousiasme que leurs paroles inspirèrent aux troupes; tels se montrèrent le scheïkh Alaeddin lors de la prise de Bagdad, et le scheïkh Noureddin dans la campagne de Szigeth. Enfin, sur les deux cents légistes dont Taschkœprizadé et son continuateur Attayi nous ont transmis la biographie, on n'en compte que cinquante qui se soient signalés par des ouvrages de quelque importance.

A ce rapide aperçu de la littérature ottomane sous le règne de Souleïman, il convient d'ajouter quelques détails sur les innovations par lesquelles ce souverain réorganisa le corps enseignant, et compléta les sages institutions de Mohammed II. C'est grâces à sa sollicitude que le corps des oulémas, qui sont à la fois les théologiens et les légistes de l'empire ottoman,

est parvenu à ce haut degré de perfectionnement, où il s'est maintenu jusqu'à nos jours, malgré tant de causes de dissolution. Les améliorations dues à Souleïman consistaient surtout en une division mieux entendue des grades successifs que les mouderris, ou recteurs de collége, avaient à parcourir, et qui avaient été fixés à cinq par Mohammed II (*les vingt, les trente, les quarante, les cinquante* et *les soixante*); ce même prince avait encore distingué les mouderris en *intérieurs* et *extérieurs*. On avait assigné aux trois premières classes les médresés de la capitale et des provinces, à l'exception des huit médresés de la mosquée de Mohammed II, désignées sous le nom des *Huit*, dont les mouderris recevaient chacun un traitement de cinquante aspres par jour. Aux mosquées d'Aya-Sofia et d'Eyoub étaient attachés seulement deux mouderris ayant soixante aspres par jour. Souleïman donna un rang supérieur aux mouderris des quatre médresés de la mosquée Souleïmaniyé, en leur assignant un traitement de soixante-dix aspres par jour, et échelonna, d'après le nombre dix en honneur chez les Ottomans, les divers degrés de la hiérarchie du corps enseignant, qui comprenait : 1° les mouderris extérieurs, 2° les mouderris extérieurs proposés pour l'avancement, 3° les mouderris intérieurs, 4° les mouderris intérieurs proposés pour l'avancement. 5° les candidats au rang des mouderris, dits les *huit* (ceux de la mosquée de Mohammed II); 6° les huit, ayant un traitement de cinquante aspres par jour; 7° les soixante, ceux des mosquées d'Aya-Sofia et d'Eyoub;

8° d'autres soixante, ayant le même traitement que les précédens, mais un rang supérieur; 9° les candidats aux médresés de Souleïmaniyé; 10° les recteurs de cette dernière mosquée [1]. Ceux des candidats qui ont passé par tous ces grades, sans en omettre aucun, ont seuls droit à la première des cinq classes, parmi les membres de laquelle on choisit le plus haut dignitaire de la loi. Ceux qui n'ont pas le courage ou le temps de parcourir la série entière des degrés ne peuvent être incorporés que dans les dix classes du second ordre ou les cinq du troisième ordre. Mais tous les oulémas, les premiers comme les derniers en rangs, partagent deux priviléges, l'affranchissement des impôts et la transmission assurée de leurs biens à leurs héritiers, le trésor ne pouvant en aucun cas les confisquer à son profit. C'est ainsi que la seule aristocratie des Ottomans, celle des corps enseignant et judiciaire, se trouve affermie par les fortunes accumulées de générations en générations dans les grandes familles des oulémas; mais la loi qui règle l'avancement ne peut être transgressée en aucun cas, si l'on excepte celui où le fils d'un grand est inscrit dès son bas âge sur la liste des mouderris, de sorte qu'en entrant dans l'âge viril il se trouve déjà placé dans un grade plus ou moins élevé de la législature.

Quoique doué d'un caractère naturellement géné-

[1] 1° Kharidj, 2° Hereket Kharidj, 3° Dakhil, 4° Hereket Dakhil, 5° Moussileï sahn, 6° Sahn, 7° Altmischlu, 8° Ikindji Altmischlu, 9° Moussileï Souleïmaniyé, 10° Souleïmaniyé.

reux et libéral, Souleïman n'en regardait pas moins l'argent comme le nerf de la guerre, et comme la source la plus féconde de prospérité pendant la paix. Dès les premières années de son règne, les campagnes de Belgrade et de Rhodes l'obligèrent de recourir à une mesure financière exceptionnelle; et immédiatement avant la troisième expédition contre la Hongrie, fameuse par la bataille de Mohacz, il se vit contraint de frapper une contribution de quinze aspres par tête dans tout l'empire, sans distinction de religion ni de fortune [1]. Ce furent là les seuls impôts extraordinaires du règne de Souleïman; mais ils suffirent pour exciter les murmures de la nation; du reste cette mesure, à laquelle on n'eut recours que dans les commencemens du règne de Souleïman, et qu'il eût été dangereux de renouveler, devint inutile par la suite, car si les premières campagnes du Sultan coûtèrent des sommes énormes, les suivantes offrirent un ample dédommagement dans le pillage des pays conquis et dans les tributs qui furent imposés à leurs souverains. La Hongrie, si souvent dévastée, fut, dès l'ouverture de la guerre, assujettie à un impôt annuel, de même que la Transylvanie, et les réglemens financiers du defterdar Khalil épuisèrent jusqu'aux dernières ressources du premier de ces royaumes, qui paya du plus pur de son sang les magnificences du

[1] « Il signor portò uno taio di aspri 15 per testa, cussi a zentilomini » come villani in tutto il suo Domino, commenzado dalla Persia, Egitto e » Soria. » Pietro Bragadino, *Rapport* du 29 décembre 1525, et Marini Sanuto.

conquérant. Non seulement Raguse, la Moldavie et la Valachie, furent soumises à des tributs annuels envers la Porte, mais encore Venise et l'Autriche, la première pour les îles de Chypre et de Céphalonie, la seconde pour ses possessions dans la Hongrie supérieure. Grâces au zèle financier de ses gouverneurs, l'Egypte, qui n'avait d'abord été imposée que de huit cent mille ducats, en rapporta bientôt douze cent mille; cependant cet excédant de quatre cent mille ducats n'entra pas dans les caisses de l'Etat; Souleïman l'employa à la construction d'aqueducs et autres monumens. Aux revenus ordinaires de l'empire vinrent se joindre des revenus extraordinaires, tels que les trésors déposés à la Mecque par le souverain indien de Goudjourat, et les biens des vizirs et des gouverneurs exécutés, lesquels, écoulés du fisc par les canaux de la faveur, finissaient d'ordinaire par y être ramenés. C'est ainsi que les finances de l'empire héritèrent des richesses amoncelées par le defterdar Iskender-Tschelebi, par le grand-vizir Ibrahim-Pascha, et des vases emplis de l'or d'Arabie et d'Egypte de l'amiral Piri-Reïs. Le soin avec lequel le grand-vizir Roustem-Pascha accumulait d'immenses trésors était son plus grand mérite aux yeux de Souleïman; bien que le Sultan ne se dissimulât pas que Roustem était peu délicat sur le choix des moyens, et qu'il faisait même un trafic des emplois, il le laissait agir en toute liberté, dans la pensée que la crainte qu'il lui inspirait lui ferait restreindre dans de certaines limites ses nombreuses exactions. Ce fut sous l'administration de

Roustem que s'établit l'usage d'exiger, en outre des sommes destinées au Sultan dans les traités de paix avec l'Autriche, une rétribution moins forte pour le grand-vizir et les autres vizirs; les documens turcs donnent à ces sommes le nom de tribut, tandis qu'elles figurent dans les documens de l'Autriche sous le nom de présens honorifiques. Roustem fut le premier grand-vizir qui soumit les gouverneurs à des taxes proportionnées aux revenus de leurs provinces, et qui éleva à trois mille ducats la somme de cinq cents ducats, fixée par Mohammed II pour la nomination du patriarche grec [1]. Si l'on en excepte ces taxes irrégulières, les impôts ordinaires étaient très-modérés; l'impôt foncier était de quarante à cinquante aspres (environ un ducat) par maison, et l'impôt extraordinaire (awariz) pouvait être évalué à la même somme. Tout sujet turc ne payait qu'un aspre pour deux moutons, et trois à cinq aspres pour le commissaire, à titre de ghoulamiyé, c'est-à-dire redevance du garçon. Les biens de la couronne rapportaient à cette époque la somme énorme de quatre mille deux cent quarante-une charges d'aspres [xiii], ce qui fait près de cinq millions de ducats. Les revenus ordinaires de l'Etat sont évalués, dans les *Rapports* des ambassadeurs de Venise, à la somme annuelle de sept à huit millions de ducats [xiv].

Bien que les places de gouverneurs eussent été soumises à un régime vénal par Roustem-Pascha, les

[1] « Fuerat Πισχεσιον (*Bakhschisch*, c'est-à-dire *présent*) initio aurei 500 » tunc vero ad 3000 perduxerat. » Grusii *Turco-Græcia*, p. 167.

divers grades de l'armée n'avaient pas encore été mis à prix. A cet égard Souleïman apportait un soin scrupuleux à conserver dans toute leur pureté les principes de son père Sélim. Un négociant, qui avait prêté à Sélim une somme de soixante mille ducats, ayant demandé pour son fils une place de djebedji (armurier), avec la solde de deux aspres par jour, Sélim écrivit ces mots en marge de la supplique présentée et appuyée par le grand-vizir : « Je vous ferais tous exécuter, je le jure par mes aïeux, sans la crainte de faire dire à la malveillance que j'ai voulu ainsi m'approprier l'argent que cet homme m'a prêté; qu'on le lui compte aussitôt, et gardez-vous bien de m'adresser à l'avenir de pareilles demandes [1]. » Les principales modifications introduites par Souleïman dans l'organisation militaire consistent dans la suppression des corps des yourouks ou fantassins irréguliers de la Roumilie, et dans la réforme et l'augmentation de nombre des ortas des janissaires. Jusqu'à lui le chiffre le plus élevé de ces troupes avait été de douze mille; il le porta à vingt mille; la solde de chaque janissaire était auparavant d'un aspre par jour, et à la fin d'une campagne, ceux qui s'y étaient distingués recevaient une augmentation de deux ou trois aspres. Souleïman institua trois classes avec des soldes différentes : la première (*kœtschek*) était formée des *eschkindjis* (ceux qui sont en activité de service), dont la solde

[1] Khodschibeg, p. 23, dit que pour soixante mille ducats on ne pouvait à cette époque obtenir une seule place de djebedji, tandis qu'aujourd'hui (sous le règne de Mourad IV) on en achetait six pour soixante ducats.

variait de trois à sept aspres par jour; la seconde se composait des *amelmandes* ou vétérans, qui recevaient de neuf à vingt aspres par jour, et dont quarante occupaient les casernes de la capitale sous le nom de *kouroudjis;* la troisième classe comprenait les invalides (*otouraks*), soldats et officiers, ayant une solde de trente à cent vingt aspres par jour. Les admissions dans cette dernière classe étaient rares et difficiles; on ne les accordait qu'à des guerriers blanchis sous les armes, que leurs blessures rendaient incapables de nouveaux services. Le nombre des kouroudjis n'était que de quarante; les tschaouschs et les moumdjis étaient dans la même proportion parmi les vétérans. Le corps entier des janissaires ne comptait que trois tschaouschs et douze moumdjis; mais les tschaouschs et les kiayas n'étaient pas changés aussi fréquemment qu'ils le furent par la suite, et ils restaient en place jusqu'à sept ou dix ans [1]. Les enfans faits prisonniers et devenus esclaves formaient encore, comme dans les premiers temps de l'institution des janissaires, la principale pépinière de ce corps : confinés dans l'Asie-Mineure et vêtus d'un uniforme rouge, ils apprenaient la langue et le service militaire pendant quatre ou cinq années, jusqu'au moment de leur incorporation dans cette milice. Souleïman construisit pour les janissaires de nouvelles casernes, et, la première fois qu'il les visita, il reçut la solde d'un vétéran (quarante aspres) des

[1] Kodschibeg, p. 11, à la Bibliothèque royale de Berlin, dit : Aujourd'hui on pourrait diviser l'armée en trois classes, kouroudjis (vétérans), otouraks (invalides) et alils (incapables de service).

mains du lieutenant-général (koulkiaya). Depuis lors, Souleïman et après lui ses successeurs se rendirent habituellement devant les casernes, sous un costume emprunté, le jour de la distribution de la solde; le premier valet de chambre (baschtschokadar) recevait, des mains du colonel du premier régiment, la paie destinée au Sultan; il y ajoutait une poignée de ducats, et distribuait le tout aux soldats de garde. En mémoire de cette distinction, ce régiment érigea un trône dans une chambre de la caserne, que l'on tint constamment fermée. Déjà quelques années avant la construction des nouvelles casernes, Souleïman avait donné aux janissaires une preuve éclatante de sa bienveillance, en acceptant du colonel du soixante-unième régiment (djemaat) une coupe à sorbet que celui-ci lui avait offerte à son passage, et en ordonnant que cette offre lui fût renouvelée toutes les fois qu'il se rendrait devant les casernes; le régiment auquel avait été fait cet honneur en consacra le souvenir par la construction d'une salle du trône. Le Sultan approchait la coupe de ses lèvres, et la donnait à son porte-glaive qui la rendait aux troupes pleine d'or; un officier des janissaires présentait aussi une coupe au chef des eunuques, qui accompagnait le Sultan [1]. Le même usage se répétait dans les fêtes du couronnement, le jour où le nouveau Sultan ceignait le sabre; en passant devant les vieilles casernes, il recevait la coupe des mains de l'aga des janissaires, et la lui ren-

[1] Le grand-vizir, en passant devant les casernes, recevait le même honneur que le Sultan.

dait en disant : « Nous nous reverrons à la *Pomme Rouge* [1]; » c'est ainsi que les Ottomans nomment la ville de Rome. Pendant la campagne de Szigeth, alors que la puissance de Souleïman avait atteint son plus haut point de grandeur, l'effectif des troupes régulières était de quarante-huit mille trois cent seize hommes, et leur solde se montait à deux millions six cent quarante mille neuf cents aspres (cinquante-deux mille huit cent dix-huit ducats) ; ce nombre était le double de celui que l'armée présentait à l'époque de l'avènement de Souleïman [2]. Le chiffre des troupes irrégulières, joint à celui des corps réguliers dans les campagnes ordinaires, s'élevait à deux cent cinquante mille hommes. L'artillerie au complet comptait trois cents canons, et la flotte trois cents voiles.

Souleïman apporta le même soin à la réorganisation des fiefs de la cavalerie, des timars et des siamets, dont les possesseurs, nommés sipahis, ne doivent pas être confondus avec les sipahis soldés, qui forment le premier des quatre régimens de la cavalerie régulière. D'après les réglemens de Mourad Ier, à qui est due aussi l'organisation des janissaires, les fiefs se perpétuaient de mâle en mâle, et ne revenaient à l'Etat

[1] *Kizil elmadé gœrüschürüz.*

[2] Le *Rapport* de l'ambassadeur vénitien, dans Marini Sanuto, t. LV, porte l'effectif de l'armée à douze mille janissaires, quatre mille hommes de cavalerie régulière (sipahis, silihdars, ouloufedjis et ghourebas), dix mille adjemoghlans, soixante mille mousellims; donc en tout quatre-vingt-six mille hommes, sans compter les akindjis (cavalerie irrégulière), et les azabs et martoloses (infanterie irrégulière).

qu'après l'extinction des familles. Un crime commis par un feudataire pouvait lui enlever la jouissance de son fief, mais cette sorte de confiscation ne pouvait jamais s'étendre à ses enfans. Plusieurs timars (petits fiefs) réunis sur une seule tête pouvaient être convertis en un siamet (grand fief), mais il n'était jamais permis de diviser un siamet en plusieurs timars. Aucun siamet ne devait avoir une valeur au-dessous de vingt mille aspres. Les vizirs et les gouverneurs des provinces avaient seuls le droit de conférer ces fiefs. Dans la dixième année de son règne, Souleïman décréta qu'à l'avenir les gouverneurs ne pourraient concéder sans l'autorisation de la Porte que de petits fiefs; de là leur dénomination de *tezkeresiz*, c'est-à-dire sans certificat. Dans le principe, les grands fiefs étaient provisoirement octroyés par un ferman d'investiture (tewdjih fermani). Ces fermans adressés aux gouverneurs des provinces, dans lesquelles étaient situés les fiefs, leur enjoignaient de s'enquérir si le demandeur était réellement le fils d'un sipahi (les fiefs n'étant dévolus qu'à des sipahis), et quels étaient les revenus de son père lors de sa mort. Si les renseignemens étaient conformes à sa déclaration, le demandeur recevait du pascha un certificat (tezkeré), et c'était sur la présentation de ce certificat à la Porte qu'on lui délivrait le diplôme d'investiture (bérat). En opposition aux précédens, ces fiefs étaient appelés *tezkerelus*, c'est-à-dire délivrés sur certificat. Lorsque le possesseur d'un siamet de vingt à cinquante mille aspres mourait à la guerre en laissant trois fils, la loi

permettait de concéder à chacun d'eux un timar de quatre à six mille aspres; mais lorsqu'il mourait dans sa famille, deux de ses fils ne pouvaient prétendre collectivement qu'à un timar de cinq mille aspres, et l'un d'eux seulement à un timar de quatre mille. Au contraire, si les fils, pendant la vie de leur père, se trouvaient déjà investis de timars, ils recevaient à sa mort une augmentation de deux cents à deux mille aspres, suivant une proportion basée sur la valeur de leurs fiefs [1]. Les gouverneurs avaient pris l'habitude d'éluder les fermans, en délivrant, aussitôt après leur réception, une lettre d'assignation (tahwil kiagadi) au lieu du simple certificat (tezkeré) aux sipahis investis d'un grand fief, en sorte que ceux-ci entraient de suite en possession, sans se faire expédier le diplôme de la Porte (bérat). Pour détruire ces abus, Souleïman défendit au beglerbeg de Roumilie, Loutfi-Pascha, plus tard grand-vizir, de délivrer à l'avenir aucune lettre d'assignation, et il lui enjoignit d'envoyer les candidats, quel que fût leur rang, sandjakbegs, kiayas, defterdars des timars, soubaschis (officiers) ou simples sipahis, pour échanger à la Porte dans un délai de six mois leurs certificats contre des diplômes. Un fief pouvait bien être divisé en plusieurs portions (hissa), réparties entre divers possesseurs, mais celles-ci ne cessaient pas d'être consi-

[1] Mouradjea d'Ohsson, VII, p. 371, et avec plus de détails, dans la *Constitution et administration de l'Empire ottoman*, t. I, p. 349, où l'on trouve le ferman qui renferme ces nouvelles dispositions; il est daté du 1er redjeb 937 (1530).

dérées comme appartenant à un seul fief, et tout morcellement non autorisé par la Porte était sévèrement défendu. La plupart des ordonnances relatives aux fiefs, rendues sous le règne de Souleïman, sont fondées sur les fetwas du moufti Ebousououd. Dans l'année de la mort du Sultan, et immédiatement après l'avènement de Sélim II, le defterdar Mohammed-Tschelebi, rassembla tous ces fetwas et fermans en un seul livre, appelé le Kanounnamé. Dans cet ouvrage, Mohammed-Tschelebi émet la même opinion que le moufti Ebousououd, qui ne reconnaissait que trois classes de propriétés territoriales dans tous les Etats de l'islamisme. La première se compose des biens soumis à la dîme [1]; ce sont ceux qui ayant été assignés aux musulmans, lors de leurs conquêtes, étaient devenus leur véritable propriété (mülk), et pour lesquels ils payaient la dîme (aschr), mais aucun impôt foncier (kharadj). La seconde classe comprend les biens territoriaux assujettis au kharadj [2]; ce sont ceux qui au moment de la conquête furent laissés à leurs possesseurs non musulmans, à la condition de payer non seulement l'impôt de capitation, mais encore un impôt foncier [3] et un autre sur les produits [4]; ces biens appartiennent comme les précédens en pleine propriété à leurs possesseurs, et n'en diffèrent que par les charges plus lourdes dont ils sont grevés. La troisième classe, enfin, renferme les terres de la couronne [5], c'est-à-dire celles dont l'Etat se réserve la

[1] *Erzi aaschriyé.* — [2] *Erzi kharadjiyé.* — [3] *Kharadji mouwazaf.* — [4] *Kharadji moukasemé.* — [5] *Erzi memleket.*

propriété et abandonne la possession viagère contre la redevance du service militaire en temps de guerre; les sujets ou les paysans (raya) qui les exploitent paient à leurs possesseurs, les feudataires, le fermage (tapou), l'impôt foncier [1], et une taxe nommée dîme, quoiqu'elle excède le plus souvent la dixième partie des produits, et en forme ordinairement la neuvième ou la huitième, quelquefois même la moitié.

Le système des fermes établi en Égypte pour les biens territoriaux de l'Etat diffère essentiellement de celui des fiefs du reste de l'empire tel que nous venons de le développer; mais cette différence réside moins dans le principe de propriété que dans le mode de perception des impôts. D'après le Koran, la terre entière appartient à Dieu qui la lègue à qui lui plaît; en sorte que toute propriété relevant originairement de Dieu appartient à l'imam (souverain), *qui est son ombre sur la terre*. Mais après la conquête d'un pays, l'imam aliène son droit de propriété en faveur des musulmans à la charge de payer la dîme, ou bien des non musulmans, à la charge d'être soumis à un impôt foncier et à un impôt sur les produits : les nouveaux possesseurs acquièrent ainsi sur ces biens un véritable droit de propriété transmissible de père en fils, avec la faculté de les vendre, de les partager ou de les consacrer à des fondations. Le prince a de semblables droits sur ses biens de famille et sur ses biens domaniaux (kass), dont il lui arrive souvent d'assigner les

[1] *Resmi tschefl resmi dœnüm*, la censive.

revenus à titre de traitement à de hauts fonctionnaires. Les domaines du pays, cédés comme fiefs en récompense de services militaires, ne jouissent pas de ces avantages; leurs possesseurs n'ont pas sur eux ce droit de propriété illimité, et ne peuvent les aliéner, les partager ou en instituer des fondations. Les domaines se perpétuent à la vérité dans la ligne mâle des feudataires; mais, comme l'Etat seul en a la propriété, il est nécessaire qu'à la mort de chaque feudataire, ses fils reçoivent du prince un nouveau diplôme d'investiture. En Egypte, on donne le nom de fermes aux mêmes biens qui, dans l'Anatolie et la Roumilie, sont appelés fiefs, c'est-à-dire ceux qui sont concédés en récompense de services militaires; mais il y a une grande différence entre le feudataire et le fermier égyptien. Ce dernier n'a ni les mêmes obligations ni les mêmes avantages que le premier; car, tandis que le feudataire propriétaire viager, ne paie aucun impôt à l'Etat et reçoit de son paysan ou raya tous les revenus, le fermier au contraire paie à l'Etat un droit de fermage et partage avec le paysan le surplus des produits. Il résulte de là que, dans les provinces ottomanes de l'Asie et de l'Europe, les feudataires (siams ou timarlus) et les paysans (rayas) sont dans une position bien plus avantageuse que les fermiers égyptiens (moultezims) et leurs paysans (fellahs) [xv]. A l'époque de la conquête d'Egypte, Sélim I[er] y trouva établie cette institution des fermes; elle avait été fondée par le sultan des Mamlouks Baharites, Nassir Ben Koulaoun, mais depuis sa mort elle était tombée en

désuétude. Contrairement à leur destination qui les affectait exclusivement aux militaires, ces biens, échus à des bourgeois ou des artisans, avaient été transformés en fondations pieuses (wakf), ou grevés d'hypothèques au profit des pensionnaires de l'Etat[1]. Environ quarante ans avant la conquête des Ottomans, le sultan Kaïtbaï avait cherché par un édit à détruire ces abus; mais ils se renouvelèrent sous le règne de l'avant-dernier sultan mamlouk Kansou Ghawri, et furent poussés à un point extrême sous l'administration du premier gouverneur ottoman Khaïrbeg. La révolte de Khaïn Ahmed-Pascha, gouverneur d'Egypte, attira sur cette province l'attention de Souleïman dès les commencemens de son règne; quand la rébellion d'Ahmed eut été réprimée, le Sultan envoya au Caire son grand-vizir Ibrahim-Pascha pour présider à la réorganisation du pays. Cependant le véritable Kanounnamé de l'Egypte ne date pas du voyage d'Ibrahim-Pascha, mais du gouvernement de l'eunuque Souleïman-Pascha, kapitan dans les mers de l'Arabie et des Indes, et depuis grand-vizir [XVI]. Ce Kanounnamé détermine les droits et les devoirs des kaschifs ou officiers des Mamlouks, des scheïkhs des villes et des villages, des inspecteurs des finances et de la capitale, du pascha gouverneur d'Egypte, des fermiers et des écrivains, des commissaires et des inspecteurs des granges, des géomètres et des paysans; il embrasse les fondations pieuses, la douane, la monnaie, le fisc,

1 Voyez le troisième *Mémoire* de Silvestre de Sacy, dans le VII[e] volume des *Mémoires de l'Institut*, p. 109.

et prend pour base, dans plusieurs de ses dispositions, les anciennes institutions du sultan Kaïtbaï qu'on avait surtout en vue de maintenir. Le besoin de ce nouveau code et d'un nouveau cadastre était d'autant plus urgent, que tous les anciens registres des impôts avaient été consumés dans un incendie. Les troupes soldées des Ottomans en Egypte furent divisées en sept classes : les janissaires, les azabs, les tschaouschs, les mouteferrikas, les djebedjis, les tüfendkschis et les gœnnüllüs [xvii].

A cet exposé des lois relatives aux feudataires et aux fermiers, il convient d'ajouter celui des lois qui concernent les rayas ou sujets, musulmans ou non musulmans, payant aux feudataires un impôt et d'autres redevances. Le *kanouni raya,* ou code des sujets, promulgué par Souleïman II, confirmé et complété par Ahmed Ier, énumère les redevances du sujet envers son feudataire, ainsi qu'il suit : l'impôt foncier, la taxe des célibataires, le droit de fiançailles, le droit sur les moutons et les pâturages, le droit d'hivernage, le droit sur les abeilles et les moulins, le droit sur l'usage du tabac à fumer, les épices et le droit sur les esclaves [1]. Tous les impôts, dans les pays musulmans, sont divisés en deux catégories : les impôts légaux [2], qui sont déterminés par le Koran et les

[1] Resmi tschift; resmi dœnum, moudjerred; resmi aarous; resmi aghnam; resmi otlak; resmi kischlak; resmi kowan; resmi deghirmen; resmi doukhan; resmi esiran; resmi kaza.

[2] Houkouki ou rousoumi scheriyé. Le mot *houkouk* répond entièrement au mot *droits*, et le mot *rousoum* au mot *impôt.*

lois fondamentales de l'Islamisme, et les impôts arbitraires [1], qui ne sont institués que par des ordonnances administratives (kanoun), et qui pour cette raison sont aussi nommés impôts du Diwan. Les impôts non déterminés par le Koran ou le kanoun sont désignés sous le nom arabe de *Awani* (exaction), mot qui a passé en gardant sa signification d'Orient en Occident (avanies). Les impôts légaux sont la capitation, la dîme, l'impôt foncier et l'impôt sur les produits; tous portent le nom générique de *Kharadj* [2]. Les impôts arbitraires comprennent les taxes, les amendes, les douanes et les droits proprement dits [3]. Les taxes se divisent en taxes sur les personnes ou sur les choses: les premières sont la taxe des célibataires, celle des fiançailles dont le taux varie suivant la condition de l'épouse, jeune fille ou veuve, et la taxe des hommes mariés; les secondes, les droits de justice et les épices. Les amendes sont imposées pour de graves délits de police (*djérimé*), ou bien pour de légères contraventions aux réglemens de police; on les nomme *bad* ou *hawa,* c'est-à-dire *amendes du vent et de l'air.* Les droits de douane, prélevés sur les marchandises, se divisent en droits d'importation ou d'exportation, en droits de transit et de

1 Tekalifi ourfiyé.

2 La capitation s'appelle *djiziet* ou *kharadj,* la dîme *aaschr,* l'impôt foncier *kharadji mouwazaf,* l'impôt sur les produits *kharadji moukasemé.*

3 Awarizi diwaniyé; massdariyé; reft; badji; derbendiyé; kassabié; bagh; kapan; mouvazené; temgha; koudamiyé; yasak-kouli; moubascheriyé; dellaliyé.

péage, et en taxes sur les vivres qui comprennent celles auxquelles sont assujettis les viandes et les vins. Les droits proprement dits sont des droits d'emmagasinage, de balances, de timbre, de commission et de courtage; d'autres se perçoivent sur les domestiques et sur les gardes; quantité d'autres enfin ont reçu la dénomination vague et très-étendue d'innovations [1]. Tous ces impôts arbitraires varient suivant les paschaliks, qui ont chacun un kanounnamé particulier. Le defterdar Mohammed Efendi-Abdi a le premier rassemblé ces divers kanounnamés en un seul code, sous le règne de Sélim II; et ce code fut édité de nouveau par le defterdar Aïni, sous le règne d'Ahmed Ier. Ainsi, par exemple, dans la Syrie, les biens territoriaux ne sont pas, comme dans l'Anatolie et dans la Roumilie, taxés d'après la cense et le minage (*tschift* et *dœnüm*), mais d'après la superficie qu'une paire de bœufs peut labourer depuis le matin jusqu'à midi (feddan), ou d'après l'espace que parcourt en vingt-quatre heures l'eau qui s'écoule d'un étang par une saignée. Le produit d'un bien affermé, qu'il soit payé en argent ou en nature, s'appelle *dimos* [2]. Les oliviers sont divisés, suivant la croyance de leurs possesseurs, en *infidèles* et en *musulmans*, distinction qui en entraîne une dans leurs impôts. Dans les ports de mer, outre les droits dont nous venons de parler, il en existe d'autres, tels que taxe d'arrivage, taxe sur les diplômes, taxe d'échange, taxe sur

[1] *Bidaat.* — [2] Δημος.

les garçons, sur les présens, sur les domestiques, sur le balayage, sur les distributions, sur les fêtes, sur les vêtemens d'honneur, etc. D'autres impôts sont établis sur l'irrigation des champs de riz, sur les steppes où paissent les troupeaux, sur les fourrages, sur les produits des prairies; enfin, les campagnes sont soumises à des corvées, à des fournitures en nature pour le passage des armées, et à des contributions de guerre.

Non seulement Souleïman apporta des modifications aux différens codes des janissaires, des fiefs de Roumilie et d'Anatolie, des fermes d'Egypte, et à ceux des sujets musulmans et non musulmans; mais encore il fit une nouvelle division du territoire ottoman en vingt-un gouvernemens, comprenant ensemble deux cent cinquante sandjaks [xviii]. Le journal de ses campagnes fait également mention de plusieurs innovations opérées dans le Kanounnamé des usages (*ayin*) et cérémonies de l'empire (tehschrifat). Enfin, il apporta un soin particulier à la révision des réglemens de police, et des cinq chapitres du Kanounnamé, qui traitent des lois pénales et sont la base de la jurisprudence criminelle de l'empire ottoman. Le premier chapitre, *de la fornication,* condamne les délinquans à une amende qui varie de mille à trente aspres, suivant leur fortune. L'enlèvement d'un jeune garçon ou d'une jeune fille est puni par la perte de la virilité. Quiconque épie et embrasse la femme ou la fille d'un autre, est passible d'une forte réprimande et d'une amende d'un aspre pour chaque mot et chaque baiser; si la femme est une esclave, l'amende est moins

forte de moitié. L'accusation pure et simple ne suffit pas pour faire instruire le jugement, et si l'accusé atteste par serment son innocence, la partie plaignante reçoit une réprimande et supporte une amende d'un aspre. Le père qui couche avec l'esclave de son fils n'est pas soumis à l'amende; mais celui qui commet le crime de bestialité encourt une sévère réprimande et une amende d'un aspre pour chaque cas. Le second chapitre traite des peines et amendes infligées pour des injures, des coups, des barbes arrachées, des soufflets, et de légères blessures à la tête. Une dent cassée ou un œil crevé sont punis de la peine du talion. Cependant, avec le consentement du plaignant, le coupable peut racheter cette peine par une amende de deux cents aspres, s'il est riche, et de trente aspres s'il est pauvre. Si le plaignant est un esclave, l'amende est réduite pour son maître à la moitié de cette somme. Pour s'être battues entre elles, les femmes de la classe des *voilées,* ou honorables, reçoivent du juge une réprimande avec menaces et une amende de vingt aspres; la peine du même délit, pour les femmes non voilées, c'est-à-dire non honorables, est une amende de deux aspres par coup et la simple réprimande. Le troisième chapitre traite des peines portées contre l'usage du vin, contre le vol, le pillage et le brigandage. Pour chaque verre de vin, le contrevenant paie un aspre d'amende; le vol d'une pièce de volaille est puni de la même peine; mais le voleur d'un cheval, d'un mulet, d'un âne ou d'un buffle, est condamné à avoir la main coupée, châtiment qu'il peut

racheter par une amende de deux cents aspres. De proches parens, habitant la même maison, ne reçoivent qu'une réprimande pour s'être volés entre eux. Celui qui, dans un mouvement de colère, arrache le turban d'un Musulman, est condamné au paiement d'un aspre et à une réprimande. Les voleurs, qui enlèvent des esclaves, pénètrent avec effraction dans les boutiques, ou qui ont déjà subi plusieurs condamnations pour de petits vols, sont pendus. Si un vol est commis dans le voisinage d'un village, les habitans en sont solidairement responsables, et doivent indemniser celui qui a été volé. Si un feudataire se rend coupable de vol, il peut être aussitôt arrêté; mais, avant de le punir, on doit soumettre à la Porte un rapport sur l'affaire. Les faux témoins, les faussaires et les faux monnayeurs sont condamnés à avoir la main coupée. Deux omissions consécutives de la prière prescrite cinq fois par jour, et l'inobservance du jeûne, sont sujettes à une amende d'un aspre. Ceux qui par des calomnies ou des médisances ont porté préjudice à des familles, sont tenus envers elles à une entière réparation du dommage causé. Enfin, des peines diverses sont portées contre ceux qui prêtent leur argent à plus de onze pour cent. Le quatrième chapitre contient les réglemens sur les marchés, et le cinquième ceux qui concernent les diverses professions. Dans le quatrième chapitre, on remarque, comme un trait caractéristique des usages et de la police des Ottomans, la recommandation faite aux habitans de ménager les bêtes de somme. Le cinquième renferme

d'autres dispositions de moindre importance : ainsi il est enjoint aux boulangers d'observer avec soin la proportion convenable de beurre et de farine dans la composition de leurs gâteaux, et aux gargotiers de surveiller attentivement l'étamage de leurs ustensiles de cuivre. Le prix de l'halwa, c'est-à-dire des sucreries et pâtisseries, est basé sur le prix courant du miel et des amandes. Les marchands de raisins et de fruits secs doivent se contenter d'un bénéfice de dix pour cent. Les prix des diverses espèces de souliers, bottes et pantoufles, ainsi que ceux des selles, mors et autres harnais, sont soumis à un tarif invariable. Le salaire des ouvriers maçons, charpentiers et menuisiers, est fixé à dix aspres par jour avec leur nourriture en sus. Le prix du bois est réglé sur sa longueur, et celle-ci se détermine d'après le mode de transport du bois, suivant qu'il est fait à dos d'âne, de mulet ou de chameau. Les propriétaires d'établissemens de bains sont tenus de chauffer convenablement leurs chambres, d'avoir d'habiles frotteurs, masseurs et barbiers, et d'entretenir en bon état leurs divers ustensiles. Il leur est enjoint d'avoir des peignoirs particuliers et marqués distinctement pour les infidèles, et de recommander à leurs barbiers de ne pas se servir du même linge et des mêmes rasoirs pour les Musulmans et les Giaours. Il est permis aux mendians de mendier les jours de marché, excepté dans les mosquées, et il est défendu aux lépreux de se montrer dans les rues. Aucune marchandise ne peut être vendue que sur un réglement

établi par le juge de la ville et le préposé du marché. On voit, par cet extrait des peines fixées par Souleïman, que les lois relatives à la morale et les réglemens de police devaient être agréables au peuple; car ces derniers assurent avec soin le bon marché et la bonne qualité des choses les plus nécessaires à la vie, tels que la nourriture et les vêtemens, et les premières sont si peu rigoureuses contre les délits de la sensualité, qu'elles sont plus propres à les encourager qu'à les contenir. Si, sous ce rapport, le code de Souleïman ne peut échapper au blâme d'une censure, il est digne néanmoins de l'approbation des philanthropes et des hommes d'Etat, en ce qu'il rendit plus rare l'application des deux peines principales fixées contre le vol et l'adultère par la législation de l'Islamisme, le Koran; il permit en effet de racheter par une amende ces peines, qui ne sont autres que la lapidation et la mutilation du bras. Le même esprit d'humanité et d'indulgence, qui a porté Souleïman à adoucir dans son code l'austère sévérité des lois primitives de l'Islamisme, se retrouve dans la tolérance qu'il accorda à l'usage des vaisselles d'or et d'argent, qui avait été interdit aux Musulmans par les Pères de l'Eglise comme contraire à l'esprit islamite. Souleïman excita même un grand mécontentement parmi les légistes et le peuple, lorsqu'un jour, dans un festin public offert à des ambassadeurs persans, il fit servir les mets dans des vaisselles d'or et d'argent, luxe dont il n'y a plus eu d'exemple depuis; car ajourd'hui même la vaisselle de la cour est en porcelaine de Chine d'une couleur verte. Sou-

leïman ne défendit pas l'usage du café nouvellement introduit dans son empire, quoiqu'il fût fort douteux que le Prophète l'eût autorisé, et on peut conclure de l'ordonnance même rendue vers la fin de son règne contre la vente publique du vin, qu'il l'avait tolérée jusqu'alors. Dans sa jeunesse, lorsqu'il vivait dans la compagnie de son confident le renégat grec Ibrahim, il n'avait pas les mêmes scrupules au sujet du vin; mais quand les douleurs de la goutte et les infirmités de la vieillesse lui eurent fait une nécessité de cette abstinence, il voulut l'étendre à tout son peuple. Une lettre qu'il écrivit à cette époque au schah Tahmasp [1] montre qu'il se faisait gloire de cet acte de bon Musulman; il lui annonçait en effet que, conformément aux lois de l'Islamisme, il avait fait défendre l'usage du vin dans tous ses Etats, et il se répandait en invectives contre cette boisson, que le Prophète appelle la *mère des vices* [2]. Dans une de ses plus belles ghazeles, Hafiz dit du vin: «Cette mère des vices nous est plus douce que le baiser d'une jeune fille.» On voit par cette parole, en opposition si directe avec la sentence du Prophète, que Hafiz était loin d'être un mystique pur; aussi excita-t-elle le zèle des orthodoxes, qui s'en autorisèrent pour demander au moufti s'il ne serait pas convenable de défendre, en même temps que le vin, un ouvrage qui en faisait un si pompeux éloge. Aussi prudent que savant, le moufti Ebousououd, qui n'au-

[1] Cette lettre est la dernière de l'*Appendice du Journal* de Souleïman, sous le no LXIV. Hadji Khalfa, *Tables chronologiques*, à l'année 967 (1560).

[2] *Oummoul-khabaïs*, littéralement la *mère des bassesses*.

rait pu en aucun cas refuser son fetwa contre l'usage du vin, répondit à cette demande par une sentence pleine de modération ; il déclarait qu'à la vérité quelques passages du poëme de Hafiz pouvaient blesser les sentimens de certaines personnes, mais qu'au fond ils devaient être interprétés et jugés d'une manière plus favorable. Ebousououd refusa également un fetwa contre les cafés, dont le premier avait été établi à Constantinople en 1554, par un habitant de Haleb, nommé Schems, qui, après trois ans de séjour dans la capitale, retourna dans sa patrie avec un bénéfice de cinq mille ducats. Près de trois siècles s'étaient écoulés depuis que le scheïkh arabe Schædeli avait découvert les propriétés de la fève du caféier, en remarquant que ses chameaux étaient plus dispos que de coutume après avoir brouté les feuilles de cet arbrisseau; suivant une autre opinion, cette découverte aurait été fortuitement faite par son disciple Omar, pendant son exil au mont Ossak près de Sébid. Malgré la conquête de l'Egypte et les nombreuses caravanes qui vont en pélerinage à la Mecque, l'usage du café était resté jusqu'alors restreint à l'Arabie, à l'Egypte et à la Syrie, et on ne le connaissait à Constantinople que par sa renommée et le rapport des pélerins ; mais, à cette époque, il devint général dans la capitale; on vit de toutes parts s'ouvrir des cafés où se rassemblaient les beaux-esprits de toutes les professions, et surtout les derwischs et les oisifs, adonnés à la vie contemplative, pour y goûter les douceurs de la nouvelle boisson. On la désigna par l'un des noms donnés

au vin, *kahweh,* mot arabe qui signifie ce qui ôte l'appétit; un poëte arabe l'appela *un nègre ennemi du sommeil et de la copulation.* Les cafés sont désignés en langue turque sous la dénomination d'*écoles des connaissances* [1].

Les aperçus précédens nous ont montré les droits que Souleïman s'est acquis au titre de législateur, en réorganisant le diwan, les finances, le corps des oulémas, l'armée, le système des impôts, celui des fiefs, des fermes, le cadastre des provinces, le code des cérémonies et ceux des lois civiles et pénales. Il nous reste maintenant à examiner en premier lieu par quelles causes sa politique, malgré la sagesse tant vantée de sa législation, donna naissance à des vices qui se développèrent plus tard, et comment, au sein de la plus grande prospérité de l'empire ottoman, il introduisit les germes de sa décadence future. Nous devons expliquer, en second lieu, comment, malgré ses défauts et ses faiblesses, Souleïman a mérité le titre de *Grand,* qui lui est donné par tous les historiens européens.

Les causes de la décadence de l'empire ottoman ont été souvent exposées avec vérité par les auteurs occidentaux; mais aucun d'eux n'a traité cette question avec autant de sagacité, et avec une plus parfaite connaissance des choses que Khotschibeg, qui vivait du temps de Mourad IV. Son ouvrage sur la décadence de l'empire ottoman lui a mérité le titre de Montesquieu turc, de même que les *Prolégomènes*

[1] *Mektebi-irfan;* et non pas *écoles des savans.*

historiques ont valu à leur auteur Ibn Khaldoun le surnom de Montesquieu arabe. Les écrivains anglais, français, italiens et allemands, qui se sont occupés de la recherche des causes de la décadence de l'empire ottoman, étaient non seulement peu favorablement placés pour pénétrer profondément dans la connaissance du système politique et administratif des Turcs, mais encore ils n'ont commencé leurs investigations qu'à dater des successeurs de Souleïman, tandis que Khotschibeg fait remonter les siennes au règne même de ce sultan, et signale dès cette époque les cinq causes suivantes de dissolution, que nous allons développer d'après lui.

Après avoir assisté régulièrement au diwan dans le commencement de son règne, Souleïman cessa de paraître aux séances, contrairement à l'exemple de ses prédécesseurs, et se borna à les suivre derrière la fenêtre voilée. Le diwan continua à s'assembler dans le seraï quatre fois par semaine ; mais, à dater de cette époque, Souleïman ne prit une part personnelle au conseil que dans des occasions extraordinaires, comme celle de la controverse religieuse au sujet de l'hérétique Kabiz, ou bien lorsqu'il tenait un diwan à cheval sur un projet de guerre ou sur les préparatifs d'une campagne. En se retirant ainsi du conseil et en s'y faisant représenter par son grand-vizir, Souleïman avait en vue de rendre plus imposante la majesté impériale. Ce fut un coup funeste porté à la prospérité de l'empire, que la résurrection de cette ancienne coutume asiatique, qui ne permettait pas au prince de

traiter directement les affaires de son royaume, et qui même dérobait sa personne à tous les yeux pour l'environner d'un prestige sacré.

Jusqu'à Ibrahim-Pascha, les grands-vizirs n'étaient parvenus à leur dignité qu'après avoir passé par les divers emplois de l'Etat et de l'armée; dans le principe on les choisissait parmi les juges de l'armée; ainsi les grands-vizirs de la famille des Djenderedi avaient siégé comme juges; plus tard, on les prit parmi les gouverneurs des provinces. En nommant grand-vizir son grand-fauconnier Ibrahim, Souleïman donna le premier le pernicieux exemple de la promotion des courtisans aux emplois de l'Etat, et ouvrit ainsi à l'intrigue et à l'incurie des favoris une carrière qui demande une expérience mûrie par de longs services. Vers la fin de son règne, il aima mieux récompenser son amiral Pialé de ses importantes victoires, en lui accordant la main de la fille du prince Sélim, qu'en l'élevant à la dignité de vizir; mais il n'en a pas moins commis une grande faute politique, en augmentant les honneurs et l'influence de son beau-frère Ibrahim et de son gendre Roustem dans leurs fonctions de grands-vizirs. C'est ainsi que, rejetant l'usage observé par son père Sélim, de n'accorder à ses gendres que des fonctions de sandjaks, et de ne pas les laisser s'immiscer dans les affaires importantes de l'Etat, il ouvrit une large porte à l'ambition des grands. Sous l'administration de Roustem, commença à se manifester la funeste influence du harem sur les affaires publiques, grâce au crédit de sa belle-mère, la sultane

Roxelane, dont les charmes conservèrent jusqu'à sa mort toute leur puissance sur Souleïman. Quoique cette influence, alors favorable à Roustem, semblât affermir le grand-vizirat, elle l'affaiblit en réalité en le subordonnant à la volonté du harem; car, après cette première preuve de sa puissance, le harem ne se borna pas dans la suite à soutenir le pouvoir des grands-vizirs, mais il employa souvent son crédit à le renverser, et plus tard, ce ne furent pas seulement les femmes, mais encore leurs gardiens, les eunuques, qui eurent part au gouvernement.

La troisième cause signalée par Khotschibeg consiste dans la vénalité et la corruption introduites par Roustem. Il vendit les emplois de gouverneurs à des prix fixes et déterminés, et afferma, moyennant des sommes considérables, les biens de l'Etat à des juifs et à des gens sans considération, qui, pour refaire leur fortune, y commirent toutes sortes de dégâts.

Souleïman dépassa les bornes d'une sage économie, en accordant d'immenses revenus à son grand-vizir Roustem, et il mit le comble à ses prodigalités, en lui permettant de transformer ses biens en wakfs, c'est-à-dire en biens inaliénables, dont sa famille conserverait à jamais la propriété. Ces faveurs portèrent dans la suite la fortune de cette famille à un revenu de dix millions d'aspres (deux cent mille ducats).

Les grands-vizirs imitèrent la prodigalité fastueuse du Sultan; ils rivalisaient entre eux pour le nombre des esclaves et la richesse des ameublemens, ainsi que nous l'avons dit à l'occasion de l'exécution d'Isken-

der-Tschelebi et de la succession de Roustem-Pascha. Le luxe des grands-vizirs entraîna celui des autres vizirs; ainsi Ahmed-Pascha, gendre de Roustem, quatrième vizir lors du siége de Szigeth et depuis grand-vizir, introduisit le premier l'usage de trois espèces de vêtemens entièrement composés de magnifiques fourrures : le premier se portait dans l'intérieur de la maison, le second dans les cérémonies ordinaires, et le troisième dans les réunions du diwan. Ahmed-Pascha n'avait pas moins de cinq cents esclaves, et entretenait cent chameaux et cent mulets dans chacune de ses fermes. C'est ainsi qu'en se retirant du diwan, en répandant avec profusion ses faveurs sur ses gendres et d'autres grands de l'empire, et en fermant les yeux sur leur luxe, leur avidité et leur corruption, Souleïman mêlait à ses bonnes institutions des germes nuisibles qui prirent dans la suite de funestes développemens. Mais les historiens européens lui adressent un reproche mal fondé en l'accusant d'avoir éloigné les princes des gouvernemens et de les avoir relégués dans le harem; car, à l'exception de deux de ses fils morts en bas-âge, tous les autres administraient des paschaliks, et, peu de temps même avant sa mort, il avait nommé son petit-fils Mourad, fils de Sélim, au gouvernement de Magnésie. En outre, parmi toutes ses lois, on n'en trouve aucune qui interdise la nomination des princes comme gouverneurs, et d'ailleurs nous verrons des gouvernemens occupés par le prince Mourad, sous le règne de Sélim II, et sous celui de Mourad III, par son fils Mohammed.

En examinant jusqu'à quel point Souleïman a mérité le titre de législateur, de conquérant, de puissant et de magnifique, l'historien impartial ne doit pas chercher à rabaisser les diverses gloires de son règne, en raison de la part que prirent à la révision des anciennes lois, à la confection des nouvelles, et aux victoires de ses campagnes, les grands-vizirs Ibrahim et Roustem, les mouftis Ebousououd et Kemal-Paschazadé, et les secrétaires-d'État Djelalzadé et Mohammed-Egri-Abdi; car des instrumens habiles sont nécessaires pour l'exécution des grands projets; et c'est déjà un grand talent que de savoir choisir de bons ministres et de bons généraux. Mais l'historien doit rechercher si Souleïman n'a pas abandonné trop de pouvoir à ses vizirs, laissé prendre trop d'influence au harem, et montré tantôt une indulgence qui dégénérait en faiblesse, tantôt une sévérité qui s'exagérait jusqu'à la cruauté. Or, il se laissa dominer, plus qu'il ne convient à un grand caractère, par son favori Ibrahim et par sa femme de prédilection, Roxelane la Russe; plus tard, il fit expier cruellement à son ami Ibrahim sa trop grande condescendance envers lui; et, après la mort de Roxelane, il ne craignit pas de tremper ses mains paternelles dans le sang du prince Bayezid et de ses fils. Si la plupart des nombreuses exécutions qui eurent lieu sous son règne peuvent être considérées comme des mesures de sévérité nécessaires au maintien de l'ordre, la mort perfide d'Ibrahim et d'Ahmed Pascha restera comme une tache indélébile dans son histoire. A l'exception

des nischandjis, tous les emplois supérieurs de l'État et de l'armée fournirent, pendant le long règne de Souleïman, leur contingent au bourreau. Ainsi l'on compte, parmi ceux que frappèrent les ordres sanguinaires de ce souverain, un grand-vizir, un kapitan-pascha, plusieurs agas des janissaires et des sipahis, le defterdar Iskender-Tschelebi, les reïs-efendis Piri et Haïder, l'amiral Piri, le légiste Kabiz, le scheïkh Hamza, plusieurs gouverneurs de familles distinguées, tels que Balibeg à Scutari, Arslan-Pascha à Ofen, Ferhad-Pascha, beglerbeg de Roumilie et gendre du Sultan, enfin le fils et le petit-fils de son grand-oncle Djem, puis ses propres fils et petits-fils, Moustafa et son fils mineur, Bayezid et ses cinq fils, en tout dix princes du sang. Mais les fautes de Souleïman ne doivent pas nous faire oublier les grandes qualités qu'on ne saurait lui contester; rappelons-nous ses hauts-faits et ses œuvres diverses, son esprit élevé et entreprenant, son courage héroïque, sa stricte observance des lois de l'Islamisme qu'il sut unir à tant de tolérance, son esprit d'ordre et d'économie qui s'alliait à tant de magnificence et de grandeur, son amour éclairé des sciences et la protection qu'il accorda libéralement aux savans. Rappelons-nous les treize campagnes qu'il conduisit en personne, ses nombreuses batailles et ses conquêtes: Rhodes et Belgrade, ces deux boulevards de l'empire sur terre et sur mer, conquis dès le commencement de son règne; Ofen et Bagdad, soumises dans l'espace de sept ans; Gyula et Szigeth, réduites dans les dernières heures de sa

vie, et les drapeaux ottomans plantés devant les murs de Vienne et de Diou. Il recula les frontières de son empire, à l'est, jusqu'à la forteresse de Wan, et à l'ouest, jusqu'à celle de Gran; au midi il étendit sa domination sur Alger, Tunis, Tripoli, et jusqu'aux frontières de la Nubie. Depuis les cimes escarpées de l'Ararat et les plaines de Nakhdjiwan jusqu'au pied du mont Semmering et des montagnes de la Styrie, les akindjis semèrent la terreur sur leur passage, ne laissant après eux que ruines, dévastations et villages incendiés. Sur la Méditerranée, les flottes, conduites par Khaïreddin-Barberousse et Torghoud, portèrent leurs conquêtes et leurs dévastations dans l'Archipel, dans la Pouille et la Calabre, la Sicile et la Corse, firent trembler Rome et s'avancèrent jusqu'à l'embouchure du Rhône où elles assiégèrent Marseille, tandis que sur les mers d'Arabie et dans le golfe Persique, une seconde flotte, remontant le Tigre, s'emparait de la ville de Bassra. Considérons enfin les constructions de Souleïman, ces chefs-d'œuvre de l'architecture ottomane, la mosquée Souleïmaniyé et les douze autres de la capitale et des provinces, l'aqueduc de Justinien restauré et embelli, les aqueducs de l'épouse de Haroun al-Raschid à la Mecque réparés, les remparts de Jérusalem relevés, la construction du pont de Tschekmedjé venant faciliter les approvisionnemens de la oapitale; considérons aussi toutes ses dispositions législatives, embrassant les diverses branches de l'administration civile et politique, et nous serons conduits à formuler ainsi notre jugement sur ce prince: si sa

condescendance pour sa femme et sa sévérité inhumaine envers ses fils et ses petits-fils sont une tache dans sa vie, le titre de grand souverain lui est acquis incontestablement.

LIVRE XXXV.

Arrivée de Sélim à Constantinople et à Belgrade. — Révolte des janissaires après l'annonce officielle de la mort de Souleïman. — Expédition de Pialé dans l'île de Khios. — Chute de Babocsa et d'Yenoë. — Incursion dans la Carniole. — Négociations et traité définitif avec l'empereur Maximilien. — Ambassade persane. — Événemens à Andrinople, à Bassra, dans l'Arabie et la Moldavie. — Renouvellement de la paix avec la Pologne. — Départ d'un ambassadeur ottoman pour la France. — Construction de la mosquée Selimiyé à Andrinople. — Essai d'une jonction du Don et du Volga. — Position topographique de l'Arabie, sa nature physique et ses dernières destinées. — Conquête de l'Yémen.

Immédiatement après la prise de Szigeth, le tschaousch Hasan fut envoyé par Mohammed-Sokolli au sultan Sélim, gouverneur de Kutahia [1], avec une lettre par laquelle Feridoun, secrétaire intime du grand-vizir, l'instruisait de la mort de son père. Hasan était également chargé de répandre sur son passage le bruit que le padischah Souleïman ne quitterait les environs de Szigeth, qu'après avoir entièrement rétabli les fortifications de cette place. Hasan mit dans sa mission une telle célérité, qu'il arriva à Kutahia le huitième jour après son départ de Szigeth. Le nouveau Sultan ne

[1] D'après Almosnino, Sélim II se trouvait alors dans la plaine de Karahissar : *En las llanas Carahiçar* (*que llaman Sijan Obagi*), p. 39.

tarda pas à se rendre à l'appel du grand-vizir, et, le troisième jour après la réception de sa lettre, il arriva à Kazikœï (Chalcédoine), en face de Constantinople, accompagné de son précepteur le khodja Atallah, de son grand-maître de la cour Houseïn-Pascha, de son favori Djelal Tschelebi et de son écuyer Khosrew-Aga [1] (9 rebioul-ewwel 974 — 24 septembre 1566). De Kazikœï, Sélim envoya le tschaousch Ali au gouverneur de Constantinople, Iskender-Pascha, pour lui exprimer son étonnement de n'avoir encore trouvé aucuns préparatifs pour sa réception. La réponse du gouverneur, qui ignorait ce qui se passait, marquait autant d'étonnement que d'embarras. Le tschaousch Ali fut renvoyé avec une nouvelle lettre par laquelle le Sultan enjoignait au kaïmakam de relire avec attention les avis qu'il avait reçus du camp, et de les comparer avec ceux qui avaient été adressés au bostandji-baschi; Sélim lui faisait observer en outre que des secrets d'Etat aussi importans que la mort de son père ne devaient pas être exprimés d'une manière ouverte, mais dans un langage figuré, et que c'était à lui à en saisir le sens. En effet, le bostandji-baschi avait reçu ordre de préparer avec l'aga du seraï les appartemens pour la réception de son nouveau maître. Le bostandji mit en mer la galère impériale, et se rendit à Scutari au palais de la sultane Mihrmah. Sélim ordonna à son grand-écuyer d'aller l'attendre à la descente du seraï; lui-même monta sur la galère impériale, et dès qu'il eut quitté le rivage, les canons de la tour de Léandre, qui s'élève sur un rocher isolé dans la mer près de

Scutari, annoncèrent à la capitale étonnée la mort de Souleïman et l'avènement de Sélim II. Lorsque le Sultan mit pied à terre. le bostandji le saisit sous les bras pour l'aider à monter à cheval, suivant l'étiquette observée dans le seraï; le grand-écuyer voulut s'y opposer, mais le Sultan mit fin à ce débat, en disant d'un ton affable au bostandji: « Ne l'écoute pas. aga, il n'a pas été élevé dans le seraï, et n'en connaît pas les usages; mais prends les devans et montre-nous le chemin [1]. » Arrivé à la porte du seraï. le kapou-aga (grand-maître de la cour) l'aida à descendre de cheval. La première visite que reçut le Sultan fut celle de sa sœur Mihrmah, qui l'embrassa en versant des larmes. et lui prêta une somme de cinquante mille ducats pour subvenir à ses premières dépenses. Le moufti Ebousououd, le kaïmakam Iskender-Pascha, le juge de Constanstinople Kazizadé Ahmed-Efendi, les defterdars Hasan-Tschelebi et Belalzadé Ali-Tschelebi, avec tous les mouderris, vinrent baiser la main de leur nouveau maître et lui prêter le serment de fidélité. Après cette solennité, le Sultan visita, d'après les anciens usages, le tombeau d'Eyoub. compagnon d'armes du Prophète, ceux de Mohammed-le-Conquérant, de Bayezid II et de son grand-père Sélim Ier, laissant à chacun de ces tombeaux un don de trente mille aspres (six cents ducats) destiné aux pauvres (24 septembre 1566). Deux jours plus tard, Sélim quitta Constantinople, et se porta avec la plus grande

[1] Selaniki, p. 60, tenait cette circonstance du grand-écuyer lui-même; et d'après lui, Solakzadé, f. 128.

diligence vers les frontières. Les ambassadeurs de France et de Venise l'attendaient hors des portes de la capitale pour lui baiser les mains, et il reconnut leur empressement en leur faisant l'accueil le plus gracieux. A son arrivée à Sofia (6 octobre), il envoya plusieurs tschaouschs aux républiques de Venise et de Raguse, au roi de France et au schah de Perse, pour annoncer à ces diverses puissances la mort de Souleïman, et son avènement au trône d'Osman. Dix jours après son départ de Constantinople, Sélim arriva à Belgrade, d'où il se rendit sans retard à Vucovar. Il y trouva une lettre du grand-vizir, qui lui conseillait de ne pas continuer son voyage, et de retourner à Belgrade, plutôt que de se rendre au camp où les troupes, à l'occasion de son avènement, ne manqueraient pas d'exiger, suivant l'usage, un présent auquel le trésor ne pouvait subvenir en ce moment. Ecoutant ce conseil prudent, il revint sur ses pas et attendit à Belgrade, dans la maison du gouverneur Baïrambeg, l'arrivée du grand-vizir.

Cependant l'armée avait jusqu'alors ignoré la mort de Souleïman, quoiqu'elle eût appris l'arrivée de Sélim à Constantinople. Dès les premiers jours du quatrième mois de l'année (3 rebioul-akhir 974 — 18 octobre 1566), elle reçut la solde qui lui avait été allouée pour cette campagne. En même temps les beglerbegs de Roumilie et d'Anatolie eurent ordre de ne point congédier leurs troupes avant le jour de Kasim (St.-Démétrius). Le 21 octobre, le grand-vizir fit plier sa tente, et on leva celle du Sultan aux cris répétés des

tschaouschs et aux applaudissemens tumultueux de l'armée. Le corps de Souleïman fut placé dans une litière voilée, comme s'il eût encore été plein de vie: immédiatement après sa mort, ses entrailles avaient été inhumées d'après les ordres de Sokolli, par les personnes initiées au secret, au lieu même où était dressée sa tente, et sur lequel on éleva dans la suite une chapelle funéraire. A quatre stations de Belgrade, Sokolli convoqua les lecteurs du Koran attachés à l'armée, et leur ordonna de se réunir autour de la litière impériale, pour lire le Koran et les prières des morts, vers la quatrième heure avant l'aurore, la même où quarante-huit jours auparavant le Sultan avait expiré. L'armée était campée sur la lisière d'une forêt, lorsqu'au milieu de la nuit on entendit tout-à-coup retentir le fatihé ou première soura, oraison funèbre qu'une inscription placée sur tous les tombeaux invite le passant à réciter. Tandis qu'à droite on chantait le chœur : *Toute domination périt, la dernière heure attend tous les humains,* et que l'on répondait à gauche: *Le temps ni la mort ne peuvent atteindre l'Eternel* [II], les soldats, rompant leurs rangs, éclatèrent en plaintes et en cris douloureux. A la vue de ce désordre, les paschas, se rassemblant autour du grand-vizir, témoignèrent leurs regrets de ce que la nouvelle officielle de cette mort eût été aussi intempestivement annoncée, bien qu'elle fût déjà secrètement répandue dans l'armée. Quand le jour commença à poindre, le grand-vizir, parcourant les groupes des soldats, leur adressa ces paroles : « Mes compagnons d'armes, pourquoi

refusez-vous de continuer votre marche? Ne devons-nous pas plutôt entonner des chants d'allégresse, et féliciter ainsi le Padischah d'être appelé au sein de Dieu l'unique? Il a fait de la Hongrie la maison de l'Islamisme et comblé chacun de nous de ses bienfaits; est-ce là la reconnaissance que nous lui témoignons? Ne devons-nous pas plutôt charger sur nos têtes ses restes précieux, et les porter au-devant de son fils et successeur Sélim-Khan, qui vous attend à Belgrade, pour exécuter les dernières volontés de son père, en vous accordant des présens et une augmentation de solde? Reprenez courage, laissez dire leurs prières aux lecteurs du Koran, et mettez-vous en marche. » En trois journées, l'armée arriva à Mitrovicz. De là les vizirs envoyèrent à Sélim II une députation, pour le prier de recevoir le serment de fidélité des troupes sur le trône d'or que Souleïman avait amené à sa suite dans cette campagne, et de leur accorder, suivant l'usage, le présent d'avènement. Sélim communiqua cette invitation à son précepteur le khodja Atallah, et lui demanda son opinion. Celui-ci répondit: « Ta Majesté est déjà montée sur le trône à Constantinople; il est donc superflu de renouveler ici cette cérémonie solennelle. » Peu satisfait de cette réponse, le Sultan demanda l'avis de son grand-maître de la cour Lala-Houseïn, qui lui dit avec vivacité: « Qu'aurait donc fait l'armée, si nous n'étions venus de Constantinople à Belgrade? et à quoi bon cette nouvelle cérémonie? » Le confident Djelalbeg, prenant à son tour la parole, s'exprima ainsi: « Dans les premiers temps de l'empire, on

avait coutume de dire que les Sultans ne pouvaient arriver au souverain pouvoir, sans passer sous les sabres de leurs soldats, et cela était vrai alors; mais aujourd'hui que l'avènement au trône dérive du droit de succession, on ne doit plus invoquer de tels souvenirs. » Cependant, la tente de Souleïman avait été dressée sur une hauteur voisine de Belgrade, nommée la colline impériale; Sélim, la trouvant ainsi préparée, s'y rendit accompagné de sa cour, sans attendre de communication ultérieure de Sokolli. En apprenant cette démarche, le grand-vizir dit à son confident Feridoun : « Ainsi vont les choses, quand le grand-vizir, fidèle à son devoir, rend compte de ce qui se passe, et que le Padischah ne prend conseil que de ceux qui ne sont point initiés aux secrets d'Etat. Les soldats, tu le sais, veulent à toute force recevoir de la bouche du Padischah l'assurance que le présent usité leur sera octroyé; quel sera donc le résultat des flagorneries du grand-maître de la cour! » Feridoun, qui semblait avoir prévu cette circonstance, avait préparé de nouvelles observations à présenter au Sultan; mais Sokolli, ayant fait de mûres réflexions, lui dit: « Non, cette nouvelle démarche ne peut se faire: sais-je si je suis encore grand-vizir, et le Sultan n'est-il pas le maître de nommer à ma place qui il lui plaît? »

Dès l'aube du jour suivant, toute l'armée prit le deuil; les ministres et les grands entourèrent leurs têtes de bandeaux noirs; les solaks ôtèrent leurs panaches, et se ceignirent de tabliers de couleur bleue. Les tschaouschs, les écuyers-tranchans et tous les agas

se revêtirent d'habits grossiers. Les habitans de Belgrade les imitèrent; puis, passant le pont du Danube. ils se rendirent en foule à la rencontre du char funèbre traînant le cercueil sur lequel était posé le turban d'Etat de Souleïman. Une quantité innombrable de torches brûlaient au-devant de la tente où s'était retiré Sélim en habits de deuil [1]. L'armée en pleurs attendait sa sortie, rangée en ordre de bataille. Aux premiers rayons du soleil [2], Sélim. vêtu d'un habit de satin noir, et coiffé d'un bonnet en drap de même couleur garni d'un crêpe. sortit de sa tente et s'avança vers le char funèbre, en élevant les mains au ciel en signe de prière. Le précepteur et Lala-Houseïn le prirent sous les bras; les vizirs se rangèrent à sa droite, les autres grands à sa gauche. et les mouezzins entonnèrent l'oraison funèbre. La prière terminée, le Sultan leva de nouveau les mains au ciel. fit un salut à droite et à gauche, et se retira dans sa tente. Ce fut alors seulement que se manifestèrent des murmures, qui éclatèrent bientôt en cris et en blasphêmes confus. « L'usage, disait-on de tous côtés, n'a pas été observé; il n'a été question en aucune manière du présent qui nous est dû; pourquoi. vizirs, en avez-vous agi de la sorte? Les coupables ne sauraient nous échapper; et toi, Sultan, nous te trouverons *près du*

1 « Se puso el Rei una toca mui pequeña en la cabeça, vistiendose de » honestos vestidos, con una capa ó albornoz de paño negro. »

2 Les mots turcs *toulouou eder kibi* présentent un double sens, et peuvent signifier à la fois *au moment où le soleil se leva*, ou bien *au moment où Sélim sortit de sa tente pareil au soleil.*

chariot de foin, à la porte d'Andrinople ou à celle du seraï. » Prévoyant une révolte imminente, les vizirs se hâtèrent de faire transporter à Constantinople les restes de Souleïman. Le vizir Ahmed-Pascha, Seferli Ali-Pascha, récemment arrivé d'Egypte, le grand-écuyer Ferhad et le scheïkh Noureddin furent chargés de conduire ces précieuses dépouilles au tombeau des aïeux de Souleïman. Cependant le grand-vizir assembla le diwan, et les grands de l'empire, introduits par le précepteur et le grand-maître de la cour, furent admis à la cérémonie du baise-main. A l'issue du diwan, le grand-vizir et Djelalbeg, ancien defterdar des fiefs de l'armée, restèrent long-temps enfermés seuls avec le Sultan. Cependant le tumulte grandissait, les soldats menaçaient et insultaient ceux qui avaient accompagné Sélim, et proféraient des imprécations contre les restes du Sultan défunt. Dans la vue de prévenir la profanation du cercueil impérial, Lala-Houseïn ordonna aux tschaouschs de le conduire secrètement à Constantinople. Pour mettre enfin un terme à ces démonstrations menaçantes, Sélim admit en sa présence, pendant trois jours consécutifs, les officiers de l'armée, puis il fit distribuer de l'argent aux troupes. Chaque homme des boulouks, c'est-à-dire des six escadrons de cavalerie régulière, reçut mille aspres (vingt ducats), et chaque janissaire, le double (quarante ducats). Mais ces derniers murmurèrent ; et comme ils réclamaient trois mille aspres, et alléguaient leurs droits à une récompense pour la campagne précédente, le vizir leur répondit

que le trésor ne pouvait en ce moment satisfaire à leur demande, mais qu'on y aurait égard en temps et lieu. L'augmentation de solde des douze mille janissaires fut réglée de la manière suivante : on alloua cinq aspres à ceux qui en recevaient trois, huit à ceux qui en recevaient cinq, et neuf à ceux qui en recevaient huit. Dans le corps des cinq mille huit cent cinquante-huit cavaliers réguliers, une augmentation de cinq aspres de revenu fut accordée aux sipahis et aux silihdards, une de quatre aux ouloufedjis de l'aile droite et de l'aile gauche. Les employés des cuisines et des écuries, les armuriers et les artificiers, eurent leur paie augmentée d'un aspre, et les recrues d'un demi-aspre; le salaire des artisans fut porté à un aspre de plus par jour, et cinq cents aspres furent distribués entre les apprentis à titre de gratification. Enfin, au bout de cinq jours, l'armée reprit sa marche vers Constantinople. Dans la plaine de Semendra, les beglerbegs de Roumilie et d'Anatolie, Mewlana Hamed et Mewlana Perwiz Efendi, se trouvant à côté du Sultan, qui, à leur insu, avait un goût prononcé pour les boissons enivrantes [III], crurent l'occasion favorable pour lui demander avec instance le maintien de l'ordonnance rendue contre le vin par Souleïman. A l'entrée de Sélim à Semendra, les deux juges de l'armée furent destitués; et le corps des oulémas subit d'autres changemens, qu'on attribua à l'influence du précepteur du Sultan, le khodja Atallah. Après avoir visité les bains de Sofia et de Philippopolis, Sélim s'empressa de se rendre à Andrinople, où il reçut la nou-

velle que le corps de Souleïman était arrivé à Constantinople et avait été porté au tombeau de ses aïeux [IV].

Dans le voisinage de Constantinople et en attendant la fin des préparatifs ordonnés pour l'entrée solennelle fixée au jour suivant, le Sultan descendit au palais impérial du village d'Halkalü, et le grand-vizir dans une ferme qui lui appartenait. Mais, pendant la nuit, les janissaires s'ameutèrent à la lueur des torches, et tinrent des conciliabules autour de tonneaux de vin. Les historiens Selaniki et Ali rencontrèrent une troupe de ces janissaires dans le village de Litrova, et en donnèrent avis au reïs-efendi Mohammed et au secrétaire-intime Feridoun, qui s'empressèrent d'en instruire le grand-vizir; mais, dans cette nuit d'angoisses, personne ne put trouver un moyen pour prévenir la révolte qui se préparait. Le 5 décembre 1566, au jour naissant, le kaïmakam Iskender-Pascha, le kapitan-pascha Pialé et le moufti Ebousououd, ainsi que le corps des oulémas, sortirent de la ville pour se rendre au baise-main du Sultan. Sélim leur fit l'accueil le plus gracieux, et honora le moufti d'une distinction particulière en posant les mains sur son turban et en l'embrassant avec effusion. Les alaï-tschaouschs, ou tschaouschs employés dans les occasions solennelles, donnèrent le signal du départ, aux cris mille fois répétés de *vive l'empereur !* La foule était immense : on se heurtait, on se pressait de tous côtés; les janissaires se mirent en mouvement, les rangs étroitement serrés, refoulant tous ceux qui les voulaient devancer. Parvenus aux anciennes casernes, vers la mosquée des

Princes, la tête de la colonne s'arrêta, forçant ceux qui la suivaient d'en faire autant, et obligeant le Sultan de rester pendant plus d'une heure à la place où il se trouvait, non loin de la porte d'Andrinople. « Qu'y a-t-il donc? » demandèrent les vizirs. On leur répondit : « Un chariot de foin embarrasse le chemin et intercepte la marche [1]. » Cette locution est chez les soldats un indice de mécontentement et de mutinerie, de même que leur refus de toucher le riz qui leur est servi. Pertew-Pascha, le second vizir, s'avançant vers les janissaires, leur dit : « Mes braves, votre conduite est inconvenante. — Crois-tu donc être à Gyula? » crièrent-ils tous à la fois, et l'un d'eux plus hardi, le frappant de sa hallebarde, le jeta à bas de son cheval et fit rouler à terre son turban d'Etat. Le kapitan-pascha s'approcha à son tour, et s'écria : « Soldats! cela n'est-il pas infâme? — Qu'as-tu à nous dire, pauvre marinier? » répondirent les révoltés, puis ils le frappèrent et le renversèrent. L'intervention de Ferhad-Pascha n'eut pas plus de succès : lui et son cheval furent assaillis à coups de crosse. A la vue du danger toujours croissant, le vizir Ahmed et le grand-vizir Sokolli jetèrent les ducats à pleines mains au milieu

[1] « Estando entretenidos en esto, y el Rei parado, sin saber la causa, » de que estava algo confuso, por no darle a entender la descerdesia de los » Geniçaros, fingieron las cabeças era por echar del camino algunos carros » que venian al encuentro, y que hasta encaminarlos á otra parte no podian » pasar, con que entretuvieron al Rei una hora. » Almosnino, p. 70, comme témoin oculaire de l'entrée du Sultan. Cet auteur est dans l'erreur, quand il dit, p. 63, que le nombre des chevaux de main de Sélim II était le même que celui de ses prédécesseurs.

des masses effervescentes, et. par ces largesses et des paroles conciliantes, ils achetèrent la possibilité d'une retraite honteuse vers les portes du palais impérial. L'aga des janissaires noua son mouchoir autour de son cou, signe par lequel il semblait dire aux rebelles : « Je suis en votre pouvoir, vous pouvez serrer ce lien, si telle est votre volonté; mais auparavant écoutez-moi. » Puis il s'écria: « Soyez bons, soyez généreux, mes frères. — Quoi! répondirent les rebelles, tu veux nous donner du biscuit sucré, au lieu d'eau; mais tu te trompes, si tu crois sauver ainsi les trésors du Sultan et du grand-vizir; tu ne saurais toi-même nous échapper, et nous te ferons voir le *chariot de foin renversé.* » En même temps ils s'avancèrent en tumulte, et pénétrèrent dans la première cour du seraï, dont ils fermèrent les portes. Puis enlevant les vizirs de leurs selles, et les saisissant par leurs sabres et leurs vêtemens, ils les conduisirent auprès de l'empereur, qui s'était avancé jusqu'aux bains de la sultane Khasseki, aux cris mille fois répetés de: «Cède à l'ancien usage!» Enfin, Sélim, sur les instances de son grand-vizir, prononça ces paroles : « Le présent et l'augmentation de solde sont accordés, conformément à l'usage qui m'a été transmis par mes ancêtres. » Ensuite les vizirs remontèrent à cheval, et se rendirent au seraï. « Dieu soit loué! s'écrièrent-ils, tout est fini, l'empereur a consenti aux demandes des troupes, ouvrez les portes, nous vous en supplions. » Mais les gens du seraï, qui craignaient que les troubles ne fussent pas terminés, furent long-temps sourds à leurs instances; les moucz-

zins appelaient les fidèles à la prière de l'après-midi du haut des minarets de l'Aya-Sofia, et l'empereur était encore aux portes du seraï; enfin il parvint à y entrer, et cette fois la ville échappa au pillage des janissaires [1].

Le jour suivant, vendredi 10 décembre, le peuple attendit en vain la visite qu'en pareille circonstance les sultans ont coutume de faire à la mosquée. Le lendemain, le diwan fut convoqué pour le paiement des troupes : les janissaires conservèrent leur attitude menaçante jusqu'à ce qu'on leur eût compté, en outre des deux mille aspres qu'ils avaient déjà reçus, les mille qui avaient été accordés à leur rébellion, ce qui faisait pour chaque homme un total de soixante ducats. Sélim fut le premier sultan qui fit au corps des oulémas un présent d'avènement, afin sans doute de complaire au moufti Ebousououd. Les deux kadiaskers alors en fonctions reçurent chacun une gratification de trente mille aspres (six cents ducats) et un kaftan en étoffe d'or : les deux kadiaskers récemment déposés eurent chacun la moitié de cette somme et un kaftan en camelot (sofi). Il fut donné dix mille aspres et un kaftan de même étoffe au juge de Constantinople, neuf mille aspres à ceux qui avaient antérieurement occupé cette dignité, huit mille aspres et un kaftan à ceux qui portaient le titre de juges de Bagdad; sept mille aspres furent également accordés aux mouderris ayant dix aspres de revenu quotidien;

[1] Selaniki, comme témoin oculaire, et le *Rapport* d'Albert de Wyss, daté de Constantinople du 12 décembre 1566.

six mille aux mouderris des huit médresés de Mohammed II, cinq mille aux *intérieurs*, et trois mille aux *extérieurs;* chacun d'eux reçut en outre une pièce d'étoffe de camelot. Tous ces dons, tant volontaires que forcés, ayant épuisé le trésor, il devenait impossible de satisfaire aux demandes du reste de l'armée, en lui accordant également un présent pour l'avènement du Sultan. Alors les sipahis et les ouloufedjis ne craignirent point d'attendre le passage des vizirs qui se rendaient au diwan, de se répandre en blasphêmes contre eux et de leur jeter des pierres; mais le grand-vizir mit fin à ce nouveau désordre, en destituant leurs agas Ferhad et Omar, en en faisant décapiter quelques-uns, et pendre trois lutteurs qui s'étaient mis à la tête des mutins [v].

Le vide causé dans le trésor par de telles largesses se comblait d'un autre côté par les présens que firent au Sultan, à l'occasion de l'avènement, les nombreux gouverneurs des provinces et les ambassadeurs des puissances étrangères. L'un des présens les plus considérables fut offert par le kapitan-pascha Pialé, qui, peu de jours avant l'entrée de Sélim à Constantinople, était revenu de son expédition contre l'île de Khios et sur les côtes de la Pouille. Il l'avait entreprise dans le printemps de la même année, avant que l'armée eût quitté Constantinople pour se rendre au siége de Szigeth.

Pialé avait paru devant Khios, le 14 avril 1566, à la tête d'une flotte de soixante galères. Après avoir reçu un riche présent des Génois, il invita les douze

primats qui gouvernaient l'île à venir à bord; et à peine ceux-ci furent-ils arrivés, qu'il les fit jeter dans les fers et transporter à Kaffa : ces malheureux n'obtinrent leur liberté qu'au bout de quatre années, grâce à l'intervention du pape Pie V et de l'ambassadeur français. Après s'être emparé de l'île et de sa capitale, Pialé se rendit sur les côtes de la Pouille; il les dévasta dans toute leur étendue, et revint avec d'immenses richesses qu'il déposa au pied du trône de Sélim [1]. A l'exemple de Pialé, Pertew-Pascha, conquérant de Gyula, fit hommage au Sultan du riche butin qu'il avait fait en Transylvanie. Sélim reconnut les services de Pialé, qui, fils d'un cordonnier croate, était devenu son gendre, en l'élevant à la dignité de vizir de la coupole: ce titre, auquel était attaché un traitement de quarante mille aspres, était donné à ceux qui avaient le droit de s'asseoir dans le diwan, sous la coupole, à côté du grand-vizir. L'aga des janissaires, Ali-Aga Moueczinzadé, fils du crieur de la prière publique, succéda à Pialé dans sa place de grand-amiral. Sélim nomma vizir le beglerbeg d'Anatolie Mahmoud-Pascha, surnommé Sal, du nom du héros persan célèbre par sa force à la lutte : il avait mérité d'être appelé ainsi, lorsqu'à l'époque de l'exécution du fils de Souleïman, Moustafa, il saisit et étrangla le malheureux prince qui se débattait contre ses bourreaux pour leur échapper et se réfugier au-

[1] Hadji Khalfa, *Histoire des guerres maritimes*, f. 37 et 38; et Knolles, I, p. 553 et 554. Ce dernier se trompe de date, car le dimanche de Pâques de l'année 1566 tombait le 14 et non le 15 avril.

près de son père. Le grand-vizir, dans l'intention d'éloigner le grand-maître de la cour Lala-Houseïn de la personne du Sultan, le fit nommer beglerbeg d'Anatolie à la place de Mahmoud. Abdoul Ghaffour Efendi fut promu à la dignité de quatrième defterdar; le précepteur du Sultan, Mewlana-Atallah, dont le traitement était de deux cents aspres par jour, obtint une gratification de soixante-dix mille aspres *à titre d'argent d'orge*. Le moufti Ebousououd, qui avait reçu de riches habits d'honneur et autres présens, vit son traitement augmenté de cent aspres par jour, et eut un revenu journalier de sept cents aspres (quatorze ducats) (1er schâban 974 — 11 février 1567) [1]. Sélim réunit au fief de cent dix mille aspres que possédait son confident Djelalbeg celui du poëte Kialibeg, qui rapportait cent cinquante mille aspres. Plusieurs officiers du Sultan furent nommés aux emplois d'écuyers-tranchans et de mouteferrikas [2], faveurs qui excitèrent un nouveau mécontentement parmi les janissaires. On les apaisa en augmentant encore leur solde, ainsi que le nombre des kouroudjis, de sorte que le trésor eut, de plus que sous le règne précédent, un surcroît de paiement de dix-sept mille cinq cent trente aspres par jour. Dans les premiers jours du Ramazan, les officiers des janissaires furent invités par les vizirs

[1] Selaniki, p. 80, se trompe en portant ce chiffre à six cents aspres, que le moufti possédait antérieurement.

[2] Le kapidji-baschi Ferhad devint grand-écuyer, le grand-écuyer Khosrew gouverneur de Malatia, et le premier valet-de-chambre Moustafa-Aga grand-écuyer tranchant. Selaniki, p. 81.

à de somptueux festins, conformément à l'ancien usage; ils furent d'abord traités par le grand-vizir, et successivement par les vizirs et le kapitan-pascha. Au milieu de cette réconciliation apparente, on eut soin de faire disparaître les personnes les plus turbulentes et les chefs connus ou supposés de la dernière révolte. A la fin du Ramazan, le grand Baïram fut célébré avec les solennités ordinaires. Aux cris répétés des tschaouschs, le Sultan monta sur un trône élevé dans la cour du seraï, et y reçut successivement les hommages des vizirs, des agas, des oulémas et des defterdars (17 schewal — 27 avril). Dans cette occasion, se présentèrent deux fils du khan des Tatars, qui excitèrent l'attention par leurs kalpaks ornés de fourrures noires. Quand le moufti s'approcha, le Sultan, pour le distinguer entre tous, se leva et l'embrassa. Le troisième jour du Baïram, le Sultan fit publier une lettre autographe, dans laquelle il rappelait l'usage de célébrer les victoires de l'armée par des fêtes et une illumination générale de la ville, ajoutant qu'il fallait se conformer à cette coutume, non seulement pour se réjouir des succès de la dernière campagne, mais encore pour garder un brillant souvenir de son heureux avènement. Mohammed-Sokolli, dont le caractère était grave et sévère, craignait que ces fêtes ne fussent l'occasion de nouveaux désordres. Il chargea son secrétaire Feridoun de préparer des représentations à ce sujet pour les soumettre au Sultan; mais celui-ci lui fit observer que le peuple pouvait s'indisposer de la sévérité de ses gouvernans, et qu'il

était souvent d'une politique habile de donner l'essor à sa joie, en le laissant s'y livrer en pleine liberté. Il ajouta qu'il ne lui conseillait pas de contredire le Sultan; car, disait-il, la volonté du schah émane de Dieu. Du reste, continua-t-il, il sera facile de prévenir tous les troubles, en donnant des ordres sévères aux généraux des diverses armes.

Les fêtes eurent lieu. A cette occasion, Baki, le plus grand poëte lyrique des Ottomans, fit hommage à Sélim d'un poëme sur son avènement; malgré son mérite, cet ouvrage ne peut être comparé à l'élégie si célèbre que lui inspira la mort de Souleïman. Le poëte Fouri et plusieurs autres offrirent des chronogrammes dans lesquels les caractères de la dernière ligne formaient la date de l'avènement de Sélim II. Le vizir Kizil-Ahmedlü Moustafa-Pascha, auquel ses revers devant Malte avaient donné une fâcheuse célébrité, jugea l'occasion favorable pour demander la pension de retraite de deux cent mille aspres, ordinairement allouée aux vizirs; sa demande fut accueillie avec beaucoup de bienveillance, et il obtint sur les domaines impériaux (khass) un revenu double de celui dont il avait joui jusqu'alors; ainsi il lui fut accordé sur ces domaines une rente de cent cinquante mille aspres, et une autre de pareille somme sur la douane. De plus, dans une lettre autographe, le Sultan lui permit de quitter la capitale pour faire le pélerinage de la Mecque, en se recommandant à ses prières. Après avoir partagé une partie de ses biens-fonds entre ses trois fils, Kizil-Ahmedlü vendit la maison qu'il habitait à

Constantinople et toutes ses propriétés mobilières; il en retira douze mille ducats, dont il destina une partie aux pauvres de la Mecque, et l'autre à l'érection de son tombeau à Jérusalem [1]. Pendant son voyage, il visita, en passant à Boli, plusieurs fondations pieuses qu'il avait instituées; il mourut peu de temps après en revenant de la Mecque.

Sur ces entrefaites, le grand-vizir Mohammed-Sokolli vit augmenter considérablement son influence par l'exécution du grand-trésorier Yousouf-Aga; ennemi déclaré du grand-vizir et du grand-maître du seraï Mahmoud, Yousouf cherchait constamment à les perdre dans l'esprit du Sultan. A l'issue du conseil, où Sélim signa l'arrêt de mort d'Yousouf-Aga, le grand-vizir s'empara de sa victime, et la remit entre les mains du grand-chambellan Goulabi-Aga, qui la livra aussitôt au bourreau (31 mai 1567).

Le récit de ces événemens nous a conduit bien avant dans la première année du règne de Sélim; il est temps maintenant de revenir sur le théâtre de la guerre, que nous avons abandonné à l'époque du siége de Szigeth, et de rendre compte des négociations qui suivirent la campagne. La veille de la mort de Souleïman, et trois jours avant la prise de Szigeth, George Tury fit prisonnier le beg de Stuhlweissenbourg Mahmoud, qui s'était aventuré jusqu'auprès du camp im-

[1] Selaniki, p. 86. Albert de Wyss fait mention de cette circonstance en ces termes : « Pridie calendas Junii necati duo ex principalibus familiaribus » Principis autores rebellionis priore hebdomade contra Mehemed Bassam » suscitatæ. »

périal; cette capture fut suivie de la prise de Babocsa et de plusieurs châteaux-forts situés dans le palatinat de Sumegh et de Szalad, et qui avaient été abandonnés par leurs garnisons [1]. Quinze mille Tatars, incorporés comme auxiliaires dans l'armée de Jean Sigismond, éprouvèrent, il est vrai, un échec dans les environs de Debreczin et de Kaschau, mais en représailles toute la contrée sur la Theiss et la Maros fut livrée aux plus terribles dévastations. Partout villes, bourgs et villages furent réduits en cendres, et plus de quatre-vingt-dix mille habitans furent emmenés en esclavage. En Transylvanie, Pertew-Pascha, après la chute de Gyula, s'était emparé successivement de Jenœ et de Vilagosvar. Herbart d'Auersberg, le vaillant défenseur de la Carniole, et Jobst, baron de Thurn, avaient fait une invasion subite en Croatie, brûlé deux villes, et s'étaient avancés en passant l'Unna jusqu'à Novigrad (26 septembre 1566). Non loin de cette forteresse sur les rives de la Sarna, ils se trouvèrent en face du pascha de Khelouna, qui marchait à leur rencontre, le battirent complètement, le firent prisonnier ainsi que les quatre sandjakbegs qui commandaient sous lui, et le menèrent à l'archiduc Charles qui donna l'ordre de le conduire à l'empereur; de leur côté, les Turcs firent prisonnier Christophe Apfalterer et l'envoyèrent à Constantinople. Cependant les deux députés de l'empereur, le nonce extraor-

[1] *Francisci Forgacsii rerum Hungaricarum commentarii*, p. 438. Cet ouvrage donne les noms de ces châteaux : Berzentze, Chœrgœ, Zapanyi, Laak, Vizvar, Belevar, Szekesd.

dinaire Hossutoti et l'ambassadeur Albert de Wyss, étaient gardés à Constantinople depuis le 20 avril dans une détention sévère, et ce ne fut que le 10 novembre que Hossutoti fut envoyé au-devant du Sultan Sélim, qui revenait de Belgrade dans la capitale. A Kiali, à deux journées de marche de Philippopolis, Hossutoti rencontra le cercueil de Souleïman, traîné sur un char bulgare par des chevaux de différentes couleurs, et escorté de quatre cents cavaliers seulement : triste exemple de l'instabilité des grandeurs humaines! A son départ de Constantinople, Hossutoti avait été chargé de déclarer à son souverain qu'Albert de Wyss et lui n'avaient été arrêtés que parce que l'empereur avait demandé la restitution de Hust et de Munkacs, et qu'il avait refusé de rendre Szigeth et Gyula; il devait ajouter qu'il n'avait été élargi qu'à la prière du grand-vizir, et que, si l'empereur voulait obtenir la paix, il eût à envoyer un ambassadeur avec les présens arriérés, et à faire raser les forts de Tata et de Wessprim. Arslan, avait dit en terminant le vizir, avait payé de sa tête l'audace qu'il avait eue d'entreprendre sans ordre le siége de Palota, et lui-même avait ordonné de raser plusieurs repaires de brigands, tels que Bercencze et Chœrgœ. Iskender et Mohammed-Pascha parlèrent dans le même sens aux ambassadeurs, et Ibrahim, ambassadeur de la Porte auprès de la république de Venise, adressa à l'empereur une lettre où il faisait des représentations semblables; aussitôt le grand-maître de la cour Trautson donna l'ordre au secrétaire de l'ambassadeur impérial,

récemment mort à Venise, d'entrer en pourparlers avec Ibrahim [1]; de son côté, Moustafa Sokolli, gouverneur d'Ofen, écrivit plusieurs lettres dans le même sens à l'empereur et au général en chef Eck de Salm, en langues hongroise, latine et allemande. Moustafa avait commencé cette correspondance immédiatement après la prise de Szigeth, lorsque, conformément à l'ordre de son oncle, il avait envoyé la tête de Zriny à Eck de Salm pour qu'il lui fît rendre les honneurs funèbres, en y joignant une lettre où il disait qu'il serait dommage que la tête d'un homme aussi brave fût dévorée par les oiseaux de proie, mais qu'elle avait dû tomber en représailles de celle de Mahmoud, que Zriny avait fait périr, après en avoir reçu une rançon de trois mille ducats [2].

Vers le printemps de l'année suivante, Sélim répondit aux deux lettres que lui avait adressées Maximilien, la première pour le féliciter de son avènement. la seconde pour demander un sauf-conduit pour son ambassadeur [3]. Dans cette réponse, Sélim disait qu'il avait reconnu dans la lettre de l'empereur son désir d'envoyer un ambassadeur pour ouvrir des négociations de paix, et que de sa part il avait donné ordre à son gouverneur à Temeswar de suspendre les hostilités sur toute la frontière [4]. Dans les lettres dont il ac-

[1] Archives de la maison I. R. d'Autriche. Ibrahim signa toujours : *Summus Interpres Moutferrika et Magnus Subaschi.*

[2] L'original de cette lettre se trouve dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche.

[3] Cette lettre est datée du mois de janvier 1567.

[4] Les deux lettres de Sélim, l'une du mois de ramazan 974 (mars 1566),

compagna celles de Sélim, le grand-vizir témoignait des mêmes dispositions, et se faisait en outre un mérite d'avoir sérieusement contribué au rétablissement de la paix, en arrêtant par un contre-ordre la marche de quarante mille Tatars [1]. Le pascha d'Ofen adressa à l'empereur un délégué, nommé Kurd, pour lui offrir des présens, et le prier de remplacer les garnisons hongroises des frontières par des garnisons allemandes; Maximilien lui répondit que la composition des garnisons était une question peu importante, et que hongroises ou allemandes, il saurait bien leur faire observer l'armistice [2]. Nonobstant ces protestations mutuelles, Schwendi s'était emparé de Munkacs et de Szathmar [3], et Hasan-Pascha de Putnok et de Kœwark en Transylvanie [4]. L'empereur, dans la crainte d'une rupture, signifia à Albert de Wyss d'excuser la prise de ces premières places, comme appartenant à la Transylvanie et non à la Porte, et de faire observer au grand-vizir qu'aux premières communications du pascha d'Ofen, on s'était empressé de lever le siége

l'autre du mois de schewal 974 (avril 1566), se trouvent en original dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche.

[1] Cette lettre est datée du mois de mai 1567.

[2] « Sive Germanicis, sive Hungaricis præsidiis loca nostra finitima fuerint firmata, sedulo curaturi ut induciæ observentur. » *Réponse* de Maximilien, dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche.

[3] Forgacz, p. 477, nomme Hasan-Pascha, *Hazon-Bassa*, dans Catona, XXIV, p. 343.

[4] Les lettres du Sultan et du grand-vizir trouvèrent l'empereur à Prague; Maximilien répondit qu'à son retour à Vienne il enverrait à Constantinople un nouvel ambassadeur.

de Hust. Néanmoins Sélim et le grand-vizir firent des réclamations dans plusieurs lettres à l'empereur, en disant que Munkacs n'appartenait pas à Zapolyá, qui n'était qu'un sandjak, mais bien au Sultan lui-même.

Le 1er mai 1567, Maximilien reçut de Constantinople les sauf-conduits demandés pour son ambassade, et vers la fin du mois de juin, il envoya de Pressbourg ses instructions à ses trois ambassadeurs, l'évêque d'Erlau, Antoine Verantius, Dalmate d'origine, qui se recommandait par ses hautes connaissances et des services éminens, le Styrien Christophe Teufenbach, et le Belge Albert de Wyss, retenu encore alors à Constantinople. Quatre mille ducats, quatre coupes d'argent et une montre, composaient les présens destinés au grand-vizir pour en obtenir un bon accueil. En outre et conformément aux stipulations du dernier traité, le grand-vizir devait recevoir deux mille ducats par an, et le Grand-Seigneur, le présent honorifique de trente mille ducats, avec vingt coupes dorées et deux ou trois montres. Les ambassadeurs étaient encore chargés d'offrir à Pertew-Pascha, le second vizir, deux mille ducats, deux coupes dorées et une montre, au troisième vizir Ferhad-Pascha, mille ducats et deux coupes d'argent, et à chacun des trois autres vizirs, les mille ducats annuels. Le drogman de la Porte, Ibrahim-Pascha, renégat polonais, devait recevoir cinq cents ducats, et le second drogman Mahmoud, renégat allemand, seulement trois cents; en outre, les ambassadeurs devaient faire un présent

de deux mille ducats au juif Jean Miquez, qui s'était élevé jusqu'au rang de duc de Naxos, et qui exerçait une grande influence sur les affaires politiques, ainsi qu'à d'autres puissans ministres. Suivant leurs instructions, ils devaient représenter que l'empereur ne consentirait jamais à la démolition des fortifications de Tokay et de Wessprim, et chercher au contraire à obtenir que le Sultan fît raser les forts de Babocsa et de Berencse. Ils devaient demander la restitution de Kœwar et de Nagybanya, qui avaient été prises par les Transylvaniens, et laisser entrevoir que l'empereur ne serait pas éloigné d'offrir en retour la place de Hust. Ils devaient surtout insister pour obtenir une prompte répression des désordres commis par les heiduques et les martoloses, une délimitation précise des frontières, des garanties de sûreté et de liberté pour les commerçans et les drogmans, et s'efforcer en dernier lieu de rabaisser auprès du Sultan le crédit et l'influence des Transylvaniens. Enfin, ils étaient autorisés à laisser comprendre dans le traité Melchior Balassa et Nicolas Bathory; mais ils devaient s'opposer de tout leur pouvoir à ce que ce traité fût étendu à la France et à la république de Venise [1].

Le 1er septembre, les trois ambassadeurs furent admis à l'audience solennelle du Sultan. Lorsqu'ils eurent exposé l'objet de leur mission, Sélim leur répondit qu'il les avait parfaitement compris, et qu'il

[1] L'instruction envoyée à Albert de Wyss, et qui se trouve dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche, est entièrement conforme à celles-ci.

ferait ce qu'exigeait le soin de sa dignité. Les quatorze [vi] conférences qu'ils eurent dans l'espace de sept mois, avec le grand-vizir, faillirent échouer contre trois difficultés principales : la demande faite par les Turcs de la destruction de Tata et de Wessprim, celle de l'empereur relative au démantèlement de Babocsa et de Berencse, et en dernier lieu la délimitation des frontières et le partage des paysans. Le grand-vizir insistait pour qu'à partir de la montagne d'Erlau, et en descendant de là successivement à Szolnok, Hetwan, Fülek, Wygles, Lewencz, Gran, Csokakœ, jusqu'à la rivière de Rigna, tous les habitans fussent affranchis de payer impôt à l'empereur, et devinssent uniquement tributaires du Sultan. Enfin, le 17 février 1568, on signa, pour huit années, un traité de paix en vingt-cinq articles, renfermant les conditions suivantes : l'empereur Maximilien, et ses frères Ferdinand et Charles, conservaient leurs possessions en Hongrie, Dalmatie, Croatie, Esclavonie, et s'engageaient en retour à respecter les territoires des voïévodes de Transylvanie, de Moldavie et de Valachie; les deux souverains convenaient de faire de mutuels efforts pour enlever aux voïévodes tous motifs de troubler la paix; ils s'engageaient à exercer une active surveillance sur les heiduques, les azabs, les martoloses, les lewends et les haramiyés ou brigands. Tous larcins commis aux dépens des villages ou des personnes devaient être restitués, leurs auteurs punis, et les transfuges livrés. Les combats singuliers, qui avaient si souvent troublé le repos des frontières,

étaient expressément défendus. Les démêlés qui pourraient survenir entre les deux peuples voisins devaient être portés devant les gouverneurs d'Ofen et de Hongrie, ou soumis à l'arbitrage de commissaires nommés de part et d'autre. Les ambassadeurs, les chargés d'affaires ou mandataires de l'empereur, et les gens de leur suite, seraient inviolables, comme les agens des autres puissances; ils pourraient recevoir dans leurs maisons des drogmans et des courriers, et fixer leur séjour, selon leur bon plaisir, indifféremment à Constantinople ou à Galata; dans le cas d'une rupture de la paix, ils devaient être congédiés et non emprisonnés. La question non résolue du partage des paysans et de la délimitation des frontières, devait être soumise à l'examen et à la décision d'une commission nommée à cet effet. L'empereur s'engageait à envoyer annuellement à son allié, le sultan Sélim, une ambassade chargée de lui offrir un présent de trente mille ducats hongrois [1].

Trois jours après que les bases du traité eurent été arrêtées, le grand-vizir présenta à l'ambassade trois demandes subsidiaires : la première, que la France, Venise et la Pologne fussent comprises dans le traité; la seconde, qu'il fût déclaré, par une clause spéciale, que Maximilien était l'ami des amis de Sélim et l'ennemi de ses ennemis; la troisième enfin, que le partage des paysans qui relevaient des deux puissances

[1] « Nos eundem Serenissimum Imperatorem Turcarum confœderatum » nostrum quotannis munere honorario triginta millium ducatorum ungari- » corum per speciales homines nostros invisemus. »

fût réglé d'après le registre des impôts dressé par le defterdar Khalil. Les ambassadeurs repoussèrent avec force la première demande, qui avait été présentée sur les instances de l'ambassadeur français Gran Campagnes, et de son secrétaire Gran Rie [1]; ils rejetèrent la seconde comme une innovation inusitée, et firent observer, relativement à la troisième, qu'on était convenu de renvoyer l'examen de l'affaire en litige à une commission spéciale. Le grand-vizir céda sur ces trois points; mais il refusa aux ambassadeurs le rappel du drogman Zeffy, exilé à Kaffa, ainsi qu'une girafe qu'ils avaient demandée pour la ménagerie de l'empereur; il dit, à ce sujet, qu'on n'en possédait qu'une, et qu'on en avait besoin pour accoutumer les chevaux à la vue de cette espèce d'animaux, et prévenir l'effroi qu'ils leur causaient. Les envoyés transylvaniens, Nicolas Orbay et François Balogh, arrivèrent trop tard, avec leurs présens, pour empêcher la conclusion de la paix, que les mandataires de Maximilien avaient achetée par des présens et des sommes évalués à quarante mille ducats [2]. Il fut notifié à Orbay et à Balogh, en présence des ambassadeurs de l'empereur, que Jean Sigismond eût à se soumettre en tous points au traité

[1] *Verantii epist.*, dans Catona, l. c. Le *Rapport* d'Albert de Wyss, daté du 27 novembre 1568, nomme cet ambassadeur M. de Grau Campagues, et dit qu'il était huguenot.

[2] « Specificatio honorariorum (dans Miller, p. 383); » et « consignatio » munerum honorariorum in quantum se extendant jam Constantinopolim ad » Imperatorem Turcarum et Bassas (*Ibid.*, p. 386-396); » et « ratiocinium » oratorum Cæsareorum super dispensatione pecuniarum et munerum hono- » rariorum Constantinopoli (*Ibid.*, p. 402-408). »

qui venait d'être conclu; que cependant il pourrait, avec l'agrément du Sultan, ouvrir des négociations avec la Hongrie pour des échanges de territoires, villes ou villages; et que, s'il mourait sans enfans, ses sujets auraient la liberté de désigner eux-mêmes son successeur. Un mois après la signature du traité [1], les ambassadeurs Verantius et Teufenbach partirent pour Vienne, accompagnés du drogman de la Porte, Ibrahim, qui était déjà venu présenter à l'empereur, à Francfort, les dernières ratifications. Outre le journal de l'évêque d'Erlau et son rapport à Maximilien, il existe un troisième document littéraire sur cette ambassade mémorable: c'est la description du voyage des ambassadeurs par le secrétaire de Verantius, l'Italien Marco Antonio Pigafetta [2]; mais, par malheur, cet ouvrage précieux est devenu très-rare.

Le séjour de l'ambassade d'Autriche avait coïncidé à Andrinople avec celui d'une ambassade persane, qui était venue féliciter Sélim sur son avènement au trône. Douze ans auparavant, les ambassadeurs des deux puissances limitrophes de la Porte à l'est et à l'ouest s'étaient rencontrés pour la première fois à Amassia: et dans ces deux circonstances, ce furent les

[1] Le 20 mars, suivant le *Diarium*, dans Kovachich, t. I, p. 153; et Pigafetta, p. 119 : « Noi alli 20 di marzo partimmo d'Andrinopoli. » Bethlen, l. V, p. 176, commet donc une erreur, en disant : « Legati Viennam » redeunt pridie calendas Junii anni sequentis, videlicet 1568. »

[2] *Itinerario di Marco Antonio Pigafetta gentiluom Vicentino all' Illmo. Sgr. Eduardo Seymer conte d'Hertford. Londra appresso Giovani Wolfio Inghilese* 1585, 141 pages. Cet ouvrage est si rare qu'il ne s'en trouve qu'une copie dans la Bibliothèque si riche de Gœttingue.

mêmes personnages, l'évêque Verantius et le khan Schahkouli-Sultan, gouverneur d'Eriwan. A la première nouvelle de l'arrivée de Schahkouli sur les frontières, le gouverneur d'Erzeroum avait rassemblé les troupes et les feudataires de son gouvernement, et s'était avancé à sa rencontre à la tête de huit mille hommes, parmi lesquels deux mille se faisaient remarquer par leurs armes incrustées d'or et d'argent; cette splendeur avait causé un grand étonnement à l'ambassadeur, qui avait espéré produire lui-même beaucoup d'effet par la magnificence de son cortége [1]. Schahkouli était arrivé à Erzeroum vers la fin de l'année précédente (1er décembre 1566); et un tschaousch avait été envoyé au-devant de lui pour le complimenter et lui servir de guide jusqu'à la capitale. La suite de Schahkouli se composait de cent vingt nobles persans, coiffés de turbans brodés d'or, de deux cents cavaliers couverts d'étoffes d'or et de quatre cents commerçans, en tout sept cents personnes, et de mille sept cents bêtes de somme, chevaux, mulets et chameaux. Sa musique de chapelle comptait cinq grosses caisses, portées chacune par un chameau, cinq longues trompettes et trois petites, cinq flûtes, un fifre, un tambour et plusieurs autres instrumens, deux chanteurs des versets du Koran, un joueur d'orgue, un joueur de luth, et quatre esclaves attachées comme chanteuses à la suite

[1] *Lettera scripta alli Vezirs*, dans Pigafetta, p. 112. Cette lettre n'est autre que le rapport du tschaousch envoyé au-devant de l'ambassadeur, qui a été traduit en langue italienne par le drogman de l'ambassade impériale.

de l'ambassade. Les présens du schah consistaient en deux tentes, dont le dais était en or et dont les côtés offraient de magnifiques étoffes brodées avec art, en deux ouvrages richement reliés, le Koran et le Schahnamé, en deux perles énormes, pesant ensemble dix miskalès (quarante dragmes), en un rubis de Bedakhschan du volume et de la forme d'une petite poire, et en étoffes de soie et de laine, d'une valeur de dix millions deux cent mille aspres (cent soixante-quatre mille ducats). L'ambassadeur persan devait encore faire don au Sultan de quarante faucons royaux dressés à la chasse; enfin il devait lui remettre les armes et les chameaux de l'infortuné Bayezid; si cette offre n'était pas aussi magnifique que les précédentes, si elle ne fut pas publiquement exposée aux regards, elle ne dut pas en être moins appréciée par le sultan Sélim. Les commerçans de la suite de Schahkouli s'arrêtèrent à Constantinople; et la veille de la conclusion du traité avec l'Autriche, l'ambassadeur fit son entrée solennelle à Andrinople (16 février 1567). A son passage à Constantinople, il avait été reçu avec le plus grand faste; Pialé-Pascha l'avait comblé d'honneurs et de distinctions; mais, à Andrinople, on déploya pour lui toute la magnificence de la cour impériale, dont l'éclat était alors rehaussé par la présence des ambassadeurs de l'empereur d'Allemagne, des rois de France et de Pologne et de la république de Raguse; tous, sur l'invitation du Sultan, s'étaient rendus, avec leurs suites, dans les rues où devait passer le cortége de l'ambassadeur persan. Sélim lui avait désigné pour introduc-

teur son confident Schemsi-Pascha, non pas en raison de l'influence que lui donnait cette position, mais en considération de la culture de son esprit et de son talent de poëte, Schahkouli ayant lui-même une réputation bien méritée d'homme spirituel et instruit. Le Sultan tenait surtout à ce que son maître des cérémonies ne se montrât pas inférieur en sagacité et en talent à l'ambassadeur. En voyant, à son entrée dans la ville, les troupes chamarrées d'or, d'argent et bigarrées de toutes couleurs, Schahkouli dit à Schemsi-Pascha : « Voici de véritables paranymphes. — En effet, répondit Schemsi, ce sont les mêmes qui ont été chercher leurs fiancées à Tschaldiran. » Comme en passant devant les ambassadeurs européens, ceux-ci ôtaient leurs chapeaux ou leurs autres coiffures, Schahkouli demanda ce que cela signifiait, et Schemsi lui répondit qu'ils indiquaient ainsi symboliquement qu'ils étaient prêts à déposer leurs têtes aux pieds du Sultan.

Deux jours après, un fanatique attenta à la vie de l'ambassadeur, au moment où il se rendait à l'audience du grand-vizir; il dirigea sur lui une arme à feu, mais il le manqua, et blessa une personne à ses côtés. Par ordre du grand-vizir, le coupable fut aussitôt saisi et attaché à la queue d'un cheval, pour être traîné jusqu'à ce que mort s'en suivît dans les rues où devait passer le cortége de l'ambassade. Irrité de cette violation du droit des gens, Schahkouli voulait aussitôt retourner sur ses pas; mais les instances du grand-vizir le déterminèrent à continuer son chemin et à s'acquitter de son devoir. Grâce à sa présence d'esprit

et à son usage du monde, Schahkouli, malgré ce fâcheux événement, combla de politesses le grand-vizir, lui adressa des félicitations au sujet de la conquête de Szigeth, dont il lui attribua toute la gloire, et le loua d'avoir su maintenir la discipline dans l'armée après la mort de Souleïman, et d'avoir assuré par ses sages mesures la possession de l'empire à Sélim. Un si grand vizir, disait-il, méritait sous tous les rapports l'honneur de voir graver son nom sur le frontispice de tous les ouvrages des savans du pays de Roum; et c'était avec raison que les savans de la Perse avaient eux-mêmes consacré leurs œuvres au récit de ses belles actions. Mohammed-Sokolli répondit avec autant de modestie que de dignité, que la durée de la domination de la dynastie d'Osman avait été fixée de toute éternité, et que pour lui, il n'avait que le mérite d'avoir reçu du ciel la grâce de vouer sa personne au service de deux membres de cette auguste famille. Conformément à l'antique usage, l'ambassadeur offrit au grand-vizir et aux autres vizirs un choix des productions naturelles et industrielles de son pays : des tapis de soie de Hamadan et de Derghezin, des bonnets de Ghadjan, du savon d'Ardjan, des tabliers de Mehrouyan, des tapis de Darabdjerd, des housses de Djehrem, de la momie de Nirin, des étoffes légères de soie d'Yezt, d'autres plus fortes de Koum, des vêtemens de Bésa, et des lames de sabre de Schiraz. Trois jours après, l'ambassadeur se rendit à l'audience du Sultan, accompagné d'un magnifique cortége. En tête marchaient les sipahis, les tschaouschs et les mou-

teferrikas, tout couverts de riches vêtemens en satin, damas, velours et étoffes d'or; à ceux-ci succédaient trois cents Persans dont la plupart avaient des habits d'honneur de diverses couleurs et ornés de broderies figurant divers animaux, et dont quelques-uns, mais en petit nombre, étaient simplement vêtus de drap; ils étaient suivis des domestiques à pied de l'ambassadeur, conduisant ses chevaux de main, et parés de leurs uniformes de cérémonie; venaient ensuite deux cents janissaires, puis l'ambassadeur lui-même, un turban d'or sur la tête, revêtu d'écarlate, et monté sur un cheval dont les harnaïs étincelaient d'or, d'argent, de turquoises et de grenats; le cortége était fermé par cent quarante cavaliers persans. Malgré tant de splendeur, les Persans figuraient avec moins d'éclat que les Turcs, favorisés par la nature d'une constitution plus robuste et d'un teint moins rembruni [VII]; d'ailleurs leurs étoffes de Venise étaient supérieures par la vivacité des couleurs à celles des Persans. Les présens du Schah étaient portés par quarante-trois chameaux, et ceux de l'ambassadeur par dix. Les plus précieux étaient un exemplaire du Koran, que l'on prétendait écrit par Ali lui-même, et le Schahnamé (livre royal) de Firdewesi, tous deux garnis d'une reliure en étoffe d'or et ornés de pierreries, une cassette de bijouterie qui renfermait le rubis de Bedakhschan [1], deux perles et huit tasses de porcelaine bleue [2], qui passaient pour

[1] *Balasso* ou *Balascio* est la traduction altérée du mot *Bedakhschi.*

[2] *Firwari* au lieu de *firouzé,* c'est-à-dire *turquoises* avec lesquelles Pigafetta confond la porcelaine.

devoir se briser au contact du poison; enfin, deux tentes ornées de paysages magnifiques, et plus belles que celles de Syrie, que Motenebbi, le premier poëte lyrique des Arabes, a chantées dans son poëme [1]. On remarquait, parmi les présens de l'ambassadeur, vingt grands tapis de soie, et plusieurs autres d'une moindre dimension, sur lesquels des broderies d'or représentaient des fleurs, des oiseaux et divers animaux; neuf rideaux destinés à garnir le devant des tentes, neuf tapis en poils de chameaux, neuf selles enrichies d'or et d'argent et incrustées de pierreries, sept baguettes d'argent, antique symbole de domination comme les baguettes d'ivoire chez les anciens Perses et dans la suite chez les Romains, sept sabres avec leurs fourreaux recouverts en velours cramoisi, sept arcs et sept carquois ornés d'or et de pierreries; enfin des tapis de Perse d'une laine extrêmement fine et d'une grandeur telle, que six hommes suffisaient à peine à en porter un seul. Si la magnificence de l'ambassade persane surpassait tout ce qu'on avait vu jusqu'alors, la lettre de créance de Schahkouli se distinguait aussi par son style pompeusement outré et par sa longueur démesurée; elle figure à ces titres comme un monument unique dans les pièces diplomatiques des cours orientales [2]. Lorsque l'ambassadeur fut in-

[1] Dans le titre de la LXXVIIe *Kassidé*, p. 108.

[2] Cette lettre de créance se trouve dans la *Collection* du reïs-efendi Sari-Abdoullah, où elle remplit quarante-neuf feuilles in-4°. Dans mon exemplaire, elle a trente feuilles in-4° chacune de cinquante lignes; et dans la *Collection* du comte de Rzewuski, elle forme à elle seule un livre de soixante-

troduit dans la salle d'audience, le Sultan lui dit d'un ton familier : « Comment te portes-tu? » Mais Schahkouli, qui savait combien les libertés des diplomates et des courtisans sont restreintes dans les cours orientales, garda un silence prudent, et sembla interdit et privé de toute réflexion en présence des regards et de la majesté du Sultan. Il lui offrit en son propre nom un Koran, une tente, des sabres, des arcs et des flèches, des tapis en soie et en poils de chameaux. On observa à sa sortie du seraï le même cérémonïal qu'à son introduction. Sélim assigna à l'ambassadeur cinq cents ducats par jour sur son trésor pour subvenir à ses dépenses, et renouvela avec lui le traité de paix sur les bases du précédent.

Peu de jours avant l'arrivée de l'ambassade persane, le diwan avait prononcé la peine de mort contre le beg kurde Abdal et trente-deux personnes de sa suite, convaincus d'avoir tué le tschaousch-baschi, au moment où celui-ci venait arrêter le beg dans la mosquée par l'ordre du grand-vizir. Abdal fut décapité, et les trente-deux Kurdes furent rangés suivant les trente-deux directions du vent, et livrés à diverses tortures. Quelques jours après la présentation des ambassadeurs de Perse et d'Autriche, un incendie éclata à Andrinople et consuma cinquante maisons. Vers le même temps, on apprit qu'Oulianoghli et Mouttaherleng avaient levé l'étendard de la révolte dans les districts de Bassra et de l'Yémen. L'insurrection de Mout-

dix feuilles in-folio. Voyez Eichhorn, *Histoire de la Littérature ottomane*, p. 1650.

taherleng, qui menaçait l'empire de la perte de l'Arabie, et qui fournit aux Ottomans l'occasion d'étendre leurs conquêtes dans ce pays, appellera bientôt notre attention; celle d'Oulianoghli n'eût pas été moins dangereuse, s'il eût obtenu des Persans les secours qu'il attendait; mais, trompé dans son espoir, il fut anéanti par les beglerbegs de Bassra et de Schehrzor, qui étaient accourus à la tête de quelques mille janissaires. Le 26 avril 1568, Sélim II se rendit d'Andrinople à Constantinople; et le 1er mai, le plénipotentiaire du roi de Pologne Sohorowsky fit son entrée dans cette dernière ville avec une suite de trois cents personnes. Il apportait des présens magnifiques [1], et venait renouveler le traité de paix, et exprimer des plaintes au sujet des incursions des Moldaves et des Tatars sur le territoire polonais. Il était chargé en outre de demander la radiation de trois articles de l'ancienne capitulation, qui stipulaient l'extradition des transfuges ottomans; l'obligation de payer un tribut annuel aux Tatars, et la liberté accordée à la Moldavie de nommer ses voïévodes, sans le consentement du roi de Pologne. En présentant cette demande relative à la nomination du voïévode, Sigismond se prévalait de

[1] « L'ambassador di Polonia a bacciato la man al Sgr. (10 mai), a fatto li » presenti di X mazzi di zibellini, X coppe dorate, IV orologi, e III grossi » cani di caccia. » *Rapport* de l'ambassadeur Soranzo, dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche. *Ibid. Lettera del sultan Selim al Re di Pologna*, du 14 juin 1568. Cette lettre, envoyée par Ahmed-Tschaousch, renferme aussi des plaintes sur les excès commis par les Cosaques à Akkermann. La réponse du roi de Pologne contenait des excuses à ce sujet et des plaintes sur les incursions des Tatars.

l'alliance par lui secrètement contractée avec Bogdan, que Siawusch venait d'installer dans la dignité occupée par son père Alexandre ; cette alliance fut resserrée encore l'année suivante par la conclusion d'un traité d'après lequel Bogdan se reconnut vassal de la Pologne, et s'engagea à la secourir en personne dans toutes ses guerres, excepté dans celles qu'elle pourrait avoir avec le Sultan. La paix fut renouvelée avec la Pologne, à la condition que l'ambassadeur tatar, retenu en captivité depuis trois ans, serait rendu à la liberté [1].

Cependant le Sultan avait ordonné au voïévode de Transylvanie, Jean Sigismond, de restituer au voïévode de Moldavie les forts de Csicso et de Küküllovar; sur les plaintes des habitans de la Valachie, leur voïévode Pierre Myrtsché, âgé de trente-trois ans, avait été conduit chargé de fers à Constantinople. Mais Myrtsché s'était arrangé de façon à ce que son arrivée fût précédée d'un envoi de quatre millions d'aspres (quatre-vingt mille ducats), somme dont la moitié représentait le tribut auquel il s'était soumis envers la Porte, et dont l'autre moitié devait être offerte à titre de présent par lui ou plutôt par sa mère, femme aussi intrigante que dissolue dans ses mœurs [2],

1 « Cautum, ut rex Poloniæ legatum Tatarum jam 3 annos detentum dimittat. » *Rapport* de Wyss, l. c. Voyez aussi Soranzo, dans les *Actes vénitiens*.

2 « In Petri locum Alexander ex Aleppo redux, — mater, salax scortum, » a Sultano et sorore (vidua Rustemi) obtinuit vitam. » *Rapport* de l'ambassadeur Albert de Wyss, dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche. »

qui espérait obtenir par ce sacrifice la grâce de son fils. En outre, sur les instigations de la mère de Myrtsché, un des membres du conseil du prince révéla au Sultan le lieu où était déposé un trésor de cent trente mille ducats, qui revint encore à la Porte [1]. Néanmoins Sélim refusa de rendre au voïévode sa dignité, et lui donna pour successeur son frère Alexandre, qui avait été exilé à Haleb; Myrtsché eut seulement la vie sauve, et fut, ainsi que sa mère, envoyé en exil à Koniah, où il mourut peu de temps après.

Vers la fin de l'année, le Sultan renvoya en Transylvanie Michel Gyulay, ambassadeur de Sigismond, avec les mêmes ordres dont avaient déjà été chargés l'année précédente Sébastien Erdel et François Balogh, et qui enjoignaient au voïévode de respecter les frontières et de ne pas troubler l'empereur dans la paisible possession d'Erdœd, Nagybanya et Zechwar. Depuis long-temps la possession de ces trois villes et le partage des sujets, qui avaient jusqu'alors payé impôt au Sultan et à l'empereur, étaient un objet de discussion entre les deux puissances, et depuis peu ils avaient donné lieu à un échange de lettres et de courriers entre le gouverneur de Hongrie, Moustafa-Pascha [2], et le grand-chambellan de l'empereur, le prince Trautson. Suivant le rapport de Moustafa,

[1] Ces détails, puisés dans le *Rapport* d'Albert de Wyss du mois de mai 1568, ne se trouvent dans aucune histoire de la Moldavie.

[2] Dans ses lettres, Moustafa-Pascha s'intitule : *Nos Mustafa-Bassa divina Providentia et Cæsarea clementia illustratus Budæ et partium regni Hungariæ Gubernator Consiliarius.*

adressé à la Porte, l'ambassadeur turc, Ibrahim (Strozzeni), avait déclaré, à son passage à Ofen, que l'empereur avait renoncé à son droit sur les villages qui jusque-là avaient payé impôt à l'une et l'autre puissance; Achaz Csabi, qui s'était rendu à Ofen pour entamer des négociations à ce sujet, n'eut pas plus de succès que le tschaousch envoyé par Moustafa au prince Trautson [1]. Les plaintes qu'Ibrahim adressa dans plusieurs lettres à l'empereur sur l'enlèvement de deux esclaves, et le logement peu convenable qu'on lui avait assigné sur sa route dans une maison dépourvue de vitres, faillirent amener de nouveaux conflits; toutefois les explications que Maximilien donna au Sultan dans sa lettre de récréance conjurèrent l'orage, et les choses en restèrent là. L'ambassadeur polonais retourna dans sa patrie peu satisfait de sa mission, acccompagné par Hasan-Tschaousch, chargé de présenter la nouvelle capitulation au roi de Pologne. Ce fut à cette époque que le baile Soranzo fut remplacé par Barbaro.

Au commencement de l'année suivante (8 janvier 1569), Sélim eut une de ces rares velléités d'indépendance qu'on signale à de longs intervalles dans le règne de ce prince. Sans avoir pris l'avis de son grand-vizir Sokolli, qui était en réalité le véritable souverain, il nomma dernier vizir de la coupole son ancien grand-maître de la cour Lala-Moustafa, qui avait été disgracié. Telle était la crainte que Sélim

[1] Il eut son audience de Trautson le 7 septembre. Csabi n'arriva à Ofen que le 5 août.

avait du grand-vizir, qu'il n'osa pas d'abord l'instruire de cette nomination; redoutant de s'entretenir seul avec Sokolli, il convoqua, au retour d'une chasse, un diwan à cheval, dans lequel il parla à tous les vizirs successivement, et par conséquent aussi à Lala-Moustafa et au grand-vizir, avec lequel il fit ainsi une espèce de réconciliation tacite. Le frère de Moustafa-Pascha, serasker de l'armée destinée à agir contre l'île de Malte, fut démis de ses fonctions de vizir, avec la pension usitée de deux cent mille aspres, augmentée d'un quart [1]. Vers ce même temps, Sélim ajouta vingt aspres par jour à la pension du fils de Myrtsché, naguère prince de Valachie, en récompense des cent trente mille ducats livrés par sa mère; celle-ci ne reçut en retour de sa révélation que dix mille ducats. Mohammed, fils du beglerbeg d'Alger, Salih, qui avait été jeté en prison et menacé de perdre tous ses biens, racheta sa liberté par l'abandon d'une partie de ses immenses propriétés territoriales.

A cette époque, de graves intérêts politiques vinrent diriger l'attention du Sultan sur les pays d'outre-mer et sur la Morée. La mutinerie de la garnison de Tripoli, qui, mécontente de son gouverneur, l'avait tué d'un coup de feu [2], de même que l'insurrection des Maïnotes en Morée, appelait une prompte répression. Après avoir imploré la protection des mânes du grand

1 « 250,000 aspri, che fanno scudi 5,000. »

2 « Il Bassa di Tripoli amazzato con una archibuggiata da questi Barbe- » reschi per mala sadisfazione del suo governo. » *Rapport* de Barbaro du 12 mars 1569.

marin Khaïreddin-Barberousse, en sacrifiant des moutons sur son tombeau [1], le kapitan-pascha partit de Constantinople à la tête de quinze galères montées par cinq cents janissaires et un eunuque nommé aux fonctions de pascha de Tripoli. Dix autres galères furent dirigées contre la Maïna, avec ordre d'y élever un castel destiné à tenir en bride les descendans des Spartiates [2]. A Alexandrie, l'embargo fut mis sur plusieurs navires français; le juif Jean Miquez, devenu si influent à la Porte, avait provoqué cette mesure dans le but de se créer une garantie pour des sommes que lui devait la France; l'ambassadeur de ce pays réclama, mais inutilement [3].

Au printemps de l'année suivante (28 mars 1570), les deux nonces, Gaspard de Minkwiz et Edouard Provisionali, apportèrent à Constantinople le présent honorifique de trente mille ducats, stipulé dans le dernier traité, pour le Sultan, et les sommes destinées au grand-vizir et aux autres vizirs. Admis à l'audience solennelle de Sélim, ils demandèrent qu'il fût expressément défendu aux Transylvaniens de tenter de s'emparer de Zechwar, d'Erdœd et de Nagybanya, et qu'il ne fût accordé aucun secours à des rebelles

1 *Rapport* de l'ambassadeur Soranzo du 20 mai 1569 : « Avendo fatto » secondo il solito sacrifizio alla sepoltura di Barbarossa. »

2 « Al brazzo di Maina per fabricar il castello, per tener in freno quella » gente inquietissima. » *Rapport* de Barbaro du 24 mai 1569.

3 Barbaro, qui avait été auparavant ambassadeur à Paris, dit : « Giovanni » Miches, creditor del Christianissimo Re per il deposito del gran partito » del lione di circa 150,000 scudi, a fatto più d'una volta pretensione per i » suoi Ciausi mandati in Francia. »

tels que François Forgacs, Ladislas Julaffy et Blaise Gomathy. Mohammed-Sokolli émit l'opinion qu'on pouvait bien abandonner aux Transylvaniens le petit fort d'Erdœd, dont la prise avait fait couler tant de sang musulman, et qui depuis lors était presqu'en ruines; mais, sur l'insistance des nonces et de l'ambassadeur, il se désista de sa prétention. Toutefois il se montra d'une composition moins facile sur d'autres points, et exigea que les villages qui avoisinaient Palota, Wessprim et Stuhlweissenbourg ne payassent d'impôts qu'au Sultan, et que ceux qui étaient dans les environs de Tata et de Papa, jusqu'alors tributaires de la Porte, continuassent de lui envoyer leurs impôts par l'entremise de leurs juges. Il offrit aux nonces deux arcs artistement travaillés, et demanda qu'en retour on lui envoyât de Vienne une bonne cuirasse. Les mandataires de Transylvanie, Michel Gyulay et Gaspard Gebees vinrent réitérer leur demande au sujet des trois places ci-dessus désignées, et repartirent sans avoir rien obtenu. Quatre mois après, un nouvel envoyé transylvanien, François Balogh, se présenta à la Porte, accompagné du drogman Ferhad, afin de se plaindre des dévastations du beglerbeg de Temeswar et du sandjakbeg de Szolnok. Il reçut un gracieux accueil du grand-vizir Mohammed-Pascha, qui avait pris en grande affection Gaspard Bekesch, pour l'influence salutaire qu'il exerçait sur le faible Sigismond Zapolya et sa bonne administration de la Transylvanie.

Le grand-vizir envoya au roi de France l'inter-

prête Mahmoudbeg, chargé de lui demander la main de la princesse Marguerite pour Sigismond de Transylvanie, auquel il voulait par ce moyen aplanir les voies au trône de Pologne [1]. C'était dans le cours de cette année la seconde ambassade de la Porte au roi de France. Au retour d'une mission infructueuse auprès du roi de Pologne, Ibrahimbeg fut envoyé à Paris pour présenter à Charles IX la nouvelle capitulation [2] (27 septembre 1569) [VIII]. Dans cette même année, les annales de l'empire ottoman signalent l'un des plus grands incendies dont l'histoire de Constantinople fasse mention; d'après le rapport des ambassadeurs d'Europe, il consuma trente-six mille maisons, nombre qui, réduit d'un zéro, paraîtrait encore fort considérable. Le feu éclata dans le quartier des juifs [IX], et résista à toutes les tentatives faites pour l'éteindre. Le grand-vizir Mohammed-Sokolli, qui s'était empressé de se rendre sur le théâtre de l'incendie, pour chercher à en arrêter les progrès, courut

1 Albert de Wyss, et l'extrait du *Rapport* de l'ambassadeur vénitien, dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche : « Mahmud mandato in Francia » per persuader il Re di sposar la sua sorella Margerita al Transilvano con » promessa di farlo Re di Polonia dopo la morte del Re, » 2 oct. 1559; et 17 avril de la même année : « Mamut porta tre lettere da quel Signore. »

2 « Si sta qui in aspettazione del ritorno d'Ibrahimbeg di Polonia e di » Cubat Ciaus di Transilvania. » *Rapport* du baile Barbaro du 10 juin 1569, dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche. Un autre *Rapport* du même dit : « Richiesto il Re di Polonia per Ibraimo a mover contra il » Moscovita, ripose non poter romper la tregua, nondimeno, che troverebbe » modo a compiacer a sua maesta quando la volesse attendere alla promessa » fattali prima che morisse sultano Soleimano suo padre, che era di voler » subito entrato nell' impero metter un signor Polaco in Moldavia. »

les plus grands dangers, et faillit périr victime de son zèle. Bien loin de secourir les maisons des juifs, les janissaires en tuèrent les habitans; ils crucifièrent même un jeune chrétien [1]. L'aga Djâfer, retenu par une maladie, n'avait pu quitter son lit et contenir les désordres de ses soldats; il fut destitué et remplacé par le grand-écuyer Siawousch, Hongrois ou Croate d'origine; l'emploi de ce dernier fut donné au premier porte-glaive Kaïtas-Aga [x]. Le grand incendie de Constantinople fut suivi de plusieurs autres dans les provinces. Brousa, Selanik et Tana (Azof) furent presque entièrement réduites en cendres; dans cette dernière ville, mille soldats périrent dans l'explosion d'un magasin de poudre à canon. Pour rétablir l'ancienne discipline des janissaires, qu'on accusa d'avoir mis de la négligence à combattre l'incendie, et même de l'avoir allumé, on incorpora dans cette milice un grand nombre de renégats juifs et chrétiens qui avaient probablement été poussés à abjurer la foi de leurs pères par les cruautés récemment exercées contre leurs co-religionnaires. L'ambassadeur impérial Albert de Wyss mourut alors à Constantinople; il fut enterré dans l'église de Saint-Benoît à Péra, l'un des faubourgs de la ville [xi]; à cette occasion, le Sultan et le grand-vizir adressèrent à l'empereur des lettres qui sont un témoignage de l'activité de cet am-

[1] Selaniki, p. 100; et *Rapport* d'Albert de Wyss du 27 septembre: « Noctu ingens incendium, in quo Mohammedp. periclitatus lapsis, in Hebræorum ædibus flamma erupit, aliquot Hebræi ibidem conventi a Janic» saris interfecti et juvenis Christianus crucifixus. »

bassadeur, et des titres qu'il s'est acquis à la reconnaissance de sa patrie [XII]. Après avoir pris les conseils de Busbek, prédécesseur de Wyss, le Belge Charles Rym d'Estbeck, son successeur, entra en négociation avec le grand-vizir, à l'effet de renouveler le dernier traité de paix conclu pour huit années, dont quatre étaient alors écoulées. Mohammed fut inflexible à l'égard de la cession des villages en litige; il signala, comme une faute du grand-vizir Ali-Pascha, la paix de 1562, trop favorable à l'empereur, et dit que c'était à lui de réparer, sous le règne de Sélim, la faute qu'avait faite Ali sous celui de Souleïman. Il ajouta que, si l'on refusait plus long-temps de se rendre à sa juste demande, il partirait d'Ofen à la tête d'une armée, envahirait le territoire de l'empire à la profondeur de quelques journées de marche, saccagerait tout le pays et en ferait un vaste désert, pour assurer ainsi la tranquillité des frontières [XIII]. Vers la fin de ces négociations, on reçut la nouvelle de la mort du schah de Perse [1], et l'on se hâta de pourvoir les places frontières de Wan et d'Erzeroum de canons et de cinq millions de cartouches [2].

[1] « Questa settimana gionti Ciausi di Esdron (Erzeroum), che confirmano » la morte del vecchio Sofi. » *Rapport* du baile Barbaro du 25 juin 1569, dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche.

[2] Le *Rapport* de l'ambassadeur vénitien Barbaro donne le contenu de huit fermans différens qui furent rendus vers le même temps : 1° *Commandamento per far 12 maone a Nicomedia; 2o Al Cadi di Gallipoli per far provisione di tela per vele per 200 galee; 3o Al Cadi di Mitilene et Morea per far provisione di fregatte; 4o Al Cadi di Santum per far provisione di sartiame; 5o In mar maggior, perche le balandarie fabbricate siano man-*

L'idée de convertir un pays voisin en désert [1] jusqu'à une distance de deux journées de marche, pour assurer la tranquillité des frontières, est digne sans doute des temps de barbarie; mais toutefois c'est une conception qui offre quelque grandeur et qui ne manque pas de justesse. Le caractère de faste et de magnificence que présente à un si haut degré tout le règne de Souleïman, se voit encore empreint dans la plupart des entreprises de Sélim II; le mérite cependant en doit moins être attribué au Sultan qu'à son grand-vizir Mohammed-Sokolli. Au nombre de ces entreprises, l'histoire doit inscrire en première ligne l'achèvement de la mosquée d'Andrinople, et la tentative, toute infructueuse qu'elle soit restée, de la réunion par un canal du Wolga et du Don. Dès la première année du règne de Sélim, on jeta à Andrinople les fondemens de la mosquée Sélimiyé, dont la coupole est d'un diamètre plus grand de deux aunes que celui de la coupole d'Aya-Sofia. L'architecte Sinan, dont le nom se rattache à la plus belle époque de l'architecture ottomane, déploya toutes les ressources de son art dans cette construction; il disait lui-même, en parlant de ses divers travaux, que la mosquée des princes à Constantinople était l'œuvre d'un apprenti, que

date in Constantinopoli; 6o Alli confini di Persia, che la metà del artilleria fabbricata l'anno passato sia mandata a Van e l'altra metà a Esdron; 7o Al Beglerbeg di Van, che facci gettar tre millioni balle di schioppo; 8o Al Beglerbeg di Esdron, che ne facci gettar due millioni.

[1] « Hoc amplius tolerare non potuisse, et nisi legatus (Wyss) obiisset, » Budæ hibernare voluisse, ut aliquot dierum solitudinem faciat pro finibus. » *Rapport* de Rym, dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche.

Souleïmaniyé était celle d'un ouvrier, mais que Sélimiyé seule était une œuvre de maître. Les huit piliers qui supportent la coupole sont retirés dans le mur, de façon à produire le moins de saillie possible, et agrandissent par cette habile disposition l'intérieur de la mosquée. Les quatre minarets s'élancent dans les airs, sveltes et légers, et sont couronnés par trois galeries pour les mouezzins; dans l'un de ces minarets, comme dans celui de la célèbre mosquée de Mourad II, on arrive au sommet par trois escaliers en limaçon, superposés l'un à l'autre, de façon que trois personnes qui partent au même instant du pied de chacun d'eux, marchent, pour ainsi dire, sur la tête l'une de l'autre, et peuvent se parler et s'entendre sans se voir. Le directeur de l'académie attachée comme fondation à cette mosquée porte le titre de Reïsoul-mouderrissin, c'est-à-dire chef des recteurs. La construction dura sept ans ; elle avait commencé la première année du règne de Sélim II, et ne fut terminée que dans l'année de sa mort ; c'est un monument digne d'admiration et qui aurait dû transmettre à la postérité le nom de l'architecte plutôt que celui du fondateur.

L'entreprise de la réunion du Don et du Wolga échoua complètement; le defterdar tscherkesse Kasimbeg, qui avait été investi du sandjak de Kaffa, eut le premier l'idée de ce gigantesque travail, et en reçut la direction. Trois mille janissaires et vingt mille cavaliers furent à cet effet envoyés à Astrakhan, tandis que quinze galères transportèrent à Azov cinq mille janis-

saires et trois mille ouvriers [1] (4 août 1569). Il fut ordonné en outre à trente mille Tatars de se joindre aux janissaires pour former le siége d'Astrakhan, et d'aider les fantassins à creuser le canal. Mais quinze mille Russes, sous le commandement du prince Sérébianow, fondirent sur les travailleurs et les dispersèrent [2]; de son côté, la garnison d'Astrakhan fit une sortie vigoureuse, et repoussa les assiégeans avec une perte considérable. L'armée des Tatars, dernier espoir des Turcs, fut presque entièrement anéantie par les Russes, et ceux qui échappèrent à la mort furent faits prisonniers. D'autres Tatars, pris pour guides par les Turcs, les égarèrent par malveillance dans des marais et des steppes; et les suggestions perfides du khan de Crimée Dewlet-Ghiraï, qui ne voyait dans l'heureux succès de cette entreprise qu'un surcroît de sujétion pour lui, vinrent encore ajouter à la démoralisation des troupes ottomanes, déjà découragées par leurs revers et leurs pertes. Les émissaires de Dewlet-Ghiraï représentèrent aux soldats turcs que dans ces contrées septentrionales l'hiver durait neuf mois, qu'en été la nuit n'était que de trois heures, et qu'ils seraient ainsi dans la nécessité de se priver de repos ou de négliger les devoirs de leur religion, qui leur

[1] Karamsim, p. 156, dit quinze mille sipahis et deux mille janissaires.

[2] C'est dans cette occasion que les Russes conquirent sur les Turcs leurs premiers trophées; car ceux qu'ils avaient remportés sur les rives de l'Oka (en 1541), et dont parle Karamsin : « C'est alors que nous vîmes pour la première fois des trophées ottomans entre nos mains, » avaient été conquis sur le khan des Tatars Sahib-Ghiraï, qui était un Djenghizidé et non un Ottoman.

prescrivait de faire la prière du soir deux heures après le coucher du soleil, et celle du matin dès l'aube du jour. Ces insinuations obtinrent un plein succès : les troupes passèrent du mécontentement à une révolte ouverte ; Kasim fut forcé de renoncer à ses projets et de les ramener à Azov où il se rembarqua ; en pleine mer, une violente tempête assaillit la flotte, la dispersa et fit sombrer quelques navires, en sorte que de toute l'armée ottomane, sept mille hommes seulement rentrèrent au port de Constantinople. Pour rétablir la paix momentanément rompue par cet événement, un officier russe, nommé Novossiltof, se rendit de la part de Jean-le-Terrible à Constantinople dès le printemps de l'année suivante (1570). Aucun échange d'ambassade n'avait eu lieu entre la Russie et la Porte, depuis la lettre que, treize ans auparavant, Souleïman avait adressée au grand-prince, et dans laquelle il le traitait de puissant Tzar, de sage dominateur, et lui recommandait les marchands qu'il envoyait acheter des pelleteries à Moscou.

Novossiltof présenta au Sultan une lettre de son souverain, dans laquelle celui-ci lui rappelait, en termes affectueux, les anciennes relations d'amitié de la Russie et de la Turquie, témoignait son étonnement de l'invasion inattendue de l'armée ottomane dans les Etats russes, et lui offrait paix, alliance et amitié. « Mon maître, disait Novossiltof aux vizirs, n'est pas l'ennemi de la religion de Mahomet. Plusieurs de ses vassaux professent hautement le culte du Prophète et l'adorent dans leurs mosquées : tels sont le

tzar Sahim-Boulat, à Kassimoff; le tzarévitch Kaïboula, à Yourieff; Ibak, à Sourogik; les princes Nogaïs, à Romanof; car en Russie, tout étranger vit en liberté dans sa croyance; à Kadom, dans la province de Metschéra, plusieurs fonctionnaires publics du tzar suivent la foi musulmane. Il est vrai que Siméon, défunt tzar de Kasan, et le tzarévitch Mourtoza ont embrassé le christianisme; mais ce sont eux qui ont demandé le baptême. » Novossiltof eut lieu d'être satisfait du gracieux accueil du Sultan; il remarqua seulement que ce prince affectait de ne pas s'informer de la santé de l'autocrate, et que, contre l'usage, il ne fut pas invité avant son audience au dîner que la Porte a l'habitude d'offrir aux ambassadeurs.

Cependant, la vaine tentative de la réunion du Don et du Wolga ne changea rien aux vastes projets conçus par le grand-vizir Mohammed-Sokolli, relativement aux provinces du midi de l'empire. L'un de ses projets favoris était de percer l'isthme de Suez, aussitôt qu'on aurait étouffé la révolte qui bouleversait alors toute l'Arabie, et d'établir entre la Mer-Rouge et la Méditerranée une communication qui permît aux flottes ottomanes de passer directement de l'une à l'autre mer [1]. En attendant, les armemens maritimes se fai-

[1] *Rapport* de l'ambassadeur Rym, dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche : « Capudan Bassa cum 65 triremibus solvit in fama augusta a » Venetis humanissime exceptus, septembre 1565. » A leur passage, les Ottomans pillèrent les couvens du mont Athos : « Monasterium in monte » Athos a classe crudeliter direptum, cum omnes Imperatores Ottomani » illud qua tributarium hucusque intactum reliquissent. » *Rapport* de Wyss du mois de juin 1568, dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche.

saient avec une grande activité et excitaient l'effroi des Vénitiens; et ce n'était pas Sokolli, mais Sélim lui-même, qui méditait de conduire en personne l'expédition de l'île de Chypre, devant laquelle les vaisseaux ottomans croisaient depuis quelque temps.

La révolte d'Arabie et les efforts que nécessita sa répression appellent maintenant notre attention. Les géographes orientaux représentent l'Arabie comme une île, limitée de trois côtés par des mers (les golfes d'Arabie et de Perse et la mer de l'Inde), au nord par l'Euphrate, et ne touchant au continent que par des déserts qu'ils comparent à des mers, celui de Suez, qui la joint à l'Afrique, et celui qui établit ses communications avec la Syrie et l'Euphrate. Le premier est le désert des enfans d'Israël et du mont Sinaï, le second le grand désert arabe. Il ne faut pas moins de quatre-vingt-dix-sept journées de marche pour faire le tour de cette île. Les Grecs divisèrent le pays, d'après la nature du sol, en trois parties, qui sont, du nord au midi, l'Arabie-Déserte, l'Arabie-Pétrée, l'Arabie-Heureuse ou fertile. Cette ancienne division est encore admise en partie par les Arabes de nos jours, sous les noms de l'Yémen et de l'Hedjaz, dont le premier désigne l'Arabie-Heureuse, et le second l'Arabie-Pétrée. Les contrées montagneuses sont appelées par eux Nedjd, et ils nomment Téhama le pays qui descend par une pente douce sur les rivages de la mer. Ils divisent toute l'île en quatorze districts : 1° le désert des enfans d'Israël; 2° le grand désert arabe, espèce de mer séparant, au nord, l'Arabie de la terre-

ferme; 3° le Hedjaz, avant-mur, ainsi désigné parce que ce district forme pour ainsi dire le boulevard des provinces de Nedjd et Téhama, qui renferment les deux villes saintes, la Mecque, où est né le Prophète. et Médine, où sont déposés ses restes; 4° le Hadjr. sur le golfe Arabique; 5° le Bahreïn, l'ancien siége des Karmates, sur le golfe Persique; 6° entre les districts de Bahreïn et du Hedjaz, le pays pierreux, Aariz, dont la capitale, Dérayé, est habitée par les Wehhabis; 7° l'Yémama, dont les contrées fertiles sont arrosées par trois petites rivières, et dont les blés, les dattes et l'eau jouissent d'une renommée proverbiale [1]. La partie de l'Arabie, au sud-est, bornée d'un côté par le golfe Persique, et de l'autre par la mer de l'Inde, comprend le huitième district, le plus fertile, mais en même temps le plus malsain de l'île [2], celui d'Omman, et les neuvième et dixième, l'Ahkaf et le Schahar, entièrement stériles. La partie du sud-ouest, baignée par le golfe Arabique et la mer de l'Inde, forme l'Arabie-Heureuse proprement dite, et comprend les onzième, douzième, treizième et quatorzième districts, Nedjd, Téhama, Hazramout et Yémen [3]. Six ports spacieux et neuf villes desti-

[1] *Leise atyab taamen min hintabil-Yemamet, we la escheddoun halawetoun min temeriha*, ensuite *Erakk min maïl Yemamet.* (*Djihannuma*, p. 528.)

[2] La fertilité de l'Omma est célébrée dans ce passage de la tradition du Prophète : *Men teghadderé aléihi er-rizkou fe aléihi bi Omman*, « que ceux qui ont à se plaindre de ne pouvoir subvenir à leurs besoins se rendent dans l'Omman. » *Djihannuma*, p. 495.

[3] Le *Djihannuma*, p. 484, désigne comme quatrième partie de l'Arabie l'Ahkaf, et divise l'Yémen proprement dit en Yémen et Hazramout.

nées à servir d'entrepôts pour les foires, entretiennent et favorisent le commerce de l'Arabie avec les pays d'Orient et d'Occident, la Perse et l'Egypte. Ces ports sont, dans le golfe Persique, Ghafr, port de la ville d'Ahsa, l'ancienne capitale des Karmates, renommé par la pêche des perles, qui y attira en foule les commerçans de la Perse, et Maskat, ville non moins fréquentée à cause de son commerce étendu avec l'Inde. Sur la côte sud-ouest se trouvent, à l'entrée du golfe Persique, le port d'Aaden, l'Eden des Arabes, et celui de Mokha, l'Eden des amateurs de café; dans le golfe même est le port de Djiddé, où débarquent toutes les caravanes de commerçans et de pélerins qui viennent d'Afrique. Les neuf villes qui servent d'entrepôts aux marchandises exposées dans les foires, annuellement et à des jours déterminés, sont Doumetol-Djendel, non moins célèbre dans l'histoire d'Arabie par la victoire qu'y remporta le Prophète, que par la défaite que le petit-fils de celui-ci, Houseïn, essuya grâce à la trahison du délégué de son adversaire Moawia [XIV]; puis Meschkar, où les marchandises sont soumises à une visite, pour prévenir les fraudes [1]; les marchés de Sahar [2], de Schahar [3], d'Olan [4], de Rébia, et dans le district de Hazramout, celui d'Yémama [5], destiné uniquement aux ventes de pierres et de nattes; le marché de Sanaa [6], capitale de l'Arabie-Heureuse, et

1 Djemazioul-ewwel. Cette visite de douane s'appelle *mes* (foire).

2 La foire a lieu le 10 redjeb. — 3 Le 15 schâban.

4 Dans le courant du mois de ramazan. — 5 Du 1er au 15 moharrem.

6 15 silkidé.

enfin celui d'Okkaz [1], qui est encore aujourd'hui le plus célèbre de tous, et qu'ont ennobli ses luttes poétiques, dont la voix populaire distribue les palmes. C'est dans ces marchés que se font les échanges des produits de l'Arabie, tels que les dattes et farines d'Yémama, la carniole et l'onyx de l'Yémen, le musc et l'ambre d'Omman, le café de Mokha, le baume de la Mecque, enfin l'encens et l'aloës, les perles et l'or du pays, contre les étoffes, les épiceries et les autres marchandises de l'Inde, de la Perse et de l'Europe.

Si l'Arabie par sa position et la variété de ses produits mérite l'attention du géographe et de l'agronome, elle n'est pas moins digne par sa population de fixer les regards de l'ethnographe et de l'historien. Les noms des anciens habitans de ce pays, tels qu'ils nous ont été transmis par les Grecs et les Romains, offrent plusieurs rapports de similitude avec les noms actuels. Les *Domadæ* et *Thamudæi* ne sont autres que les Tasm et les Thémoud, dont parlent les anciennes traditions arabes et même le Koran, et dont il ne reste aucune trace dans les histoires modernes; sous les noms de Beni Himyar et de Nabat, il est facile de reconnaître les anciens *Homeritæ* et *Nabatæi*. Les *Omani*, *Minari*, *Sabæi*, *Atramitæ* et *Zamareni*, survivent dans les noms des districts et des villes de Omman, Mina, Saba, Hazramout et Dhamar. La rupture

[1] 15 silkidé. L'un de ces neuf marchés, probablement celui d'Okkaz, est sans contredit l'Acra de Pline : « Acra, oppidum in quo omnis negotiatio » convenit. »

de la digue de Mareb a éternisé dans l'histoire musulmane le nom de l'ancienne *Mariabe*, et l'on reconnaît l'ancienne *Petræa* dans la ville de *Hadjr* (Pierre). Les *Sarrasins*, que les historiens appellent tantôt Sarrasins de l'est [1], tantôt voleurs [2] ou palefreniers [3], dénominations qui n'existent pas dans la langue arabe, ne sont probablement que les habitans du district de Schahar, ou des steppes (sahra) [4]. Les Scénites, Nomades ou Bédouins sont encore de nos jours, comme il y a mille ans, les fils d'Ismaïl, tels que la Bible les a dépeints avec tant de vérité : « levant leurs bras contre tous, et voyant les bras de tous levés contre eux. » Dans ces déserts, il n'y a d'autre institution que celle de la famille; c'est le père qui règne. L'enfant du désert, conquérant et nomade, a planté ses drapeaux à l'aide d'une lance dans les trois parties du monde; mais nulle part il n'a pu fonder un empire de longue durée. Les trois principales qualités de l'Arabe sont une généreuse hospitalité, une valeur indomptable, une élocution facile et brillante. Celui-là seul est réputé noble dès sa naissance, dont la bouche est aussi éloquente que la main est libérale, dont la parole tombe juste comme la flèche de son arc, et dont le bras frappe fort comme son glaive. Les auteurs, dont les poésies sont suspendues dans la Kaaba, doivent, pour conserver leur prééminence sur leurs rivaux, les vaincre aussi en combats singuliers; et s'ils ne remportent

[1] *Scherkioun*. — [2] *Sarikin*. — [3] *Serradjin*.

[4] Les nomades s'appellent encore chez les Persans et les Turcs *Sahranischin*, c'est-à-dire ceux qui sont assis dans les steppes.

pas en même temps les palmes décernées à la valeur, ils perdent leur titre honorifique de poëte. Parmi les poëtes arabes avant Mohammed, Antar, l'un des plus illustres, joignit à sa gloire littéraire le mérite de s'être acquis le titre de *Père des Cavaliers* et de *Modèle idéal de la Chevalerie,* telle qu'elle existait dans ces déserts. Les ouvrages retraçant les hauts faits d'Antar ont reçu l'approbation du Prophète, qui, quoiqu'il réprouvât les contes et les œuvres des poëtes persans, n'eut aucun scrupule de consigner dans son Koran les vieilles légendes de son peuple. La plupart de ces légendes ont pour théâtre l'Arabie; ce qui fait que le nombre des villes de l'île est presque aussi grand que celui des lieux vénérés par les Musulmans. D'après les traditions arabes, Adam et Ève parurent sur les montagnes de Merwe et d'Arafat, près de la Mecque, lorsqu'ils descendirent du Paradis pour habiter la terre; Abraham construisit la Kaaba, près de laquelle on voit encore la trace de ses pieds; l'archange protégeant les enfans d'Ismaïl indiqua à Hagar les eaux de la fontaine de Semzem. En passant près de Hadjr, les caravanes des pélerins poussent des cris, pour apaiser la voix plaintive du chameau du prophète Salih, qui, emprisonné dans les rochers, témoigne encore de nos jours, par ses gémissemens, de l'hérésie de la tribu Themoud, et rappelle la lapidation dont on punit ses meurtriers. Dans l'Hazramout, la *fontaine desséchée* [1] atteste la ca-

[1] *Biri-mouattal.* (*Djihannuma,* p. 491.)

lomnie des Idolâtres qui accusèrent le prophète Hanthala d'imposture; le palais fortifié [1] et le tombeau du prophète Houd conservent la mémoire de Schedad, de la tribu Aad, qui dans son paradis terrestre crut pouvoir braver le vengeur éternel, *prompt à poursuivre l'arrogance* [2]. Le nom du prophète Moïse a revêtu d'un caractère sacré la Mer-Rouge, le mont Sinaï et les douze sources près de Suez, et celui de son beau-père Schoaïb (Jethro) a également consacré comme sainte la ville de Midian, sur la Mer-Rouge, où il fixa sa demeure. Saba fut fondée par la reine Saba Balkis, qui défiait par des énigmes la sagacité du plus sage des rois d'Israël, et dans les champs de Nedjan se trouvent les fosses d'où s'élancèrent les flammes qui dévorèrent le tyran juif Sou-Nouwas, en punition de sa cruauté contre les victimes qu'il vouait au bûcher pour leur faire embrasser la religion de son peuple. Abraha éleva le palais de Ghomdan, ainsi que l'église de Sanaa qu'il voulait opposer comme lieu de pélerinage à la Kaaba; mais il se vit arrêté dans l'exécution de ce projet par une épidémie de petite vérole, qui le fit périr avec une partie de son armée au moment où il marchait contre la Mecque pour la détruire. A Samara vécurent, peu de temps avant le Prophète, ces deux devins au corps incomplet, Satih, qui était privé de jambes, et Schakk, qui n'avait qu'une seule jambe, un seul bras, une oreille et un œil, et qui l'un et l'autre, véritables sibylles de l'Is-

1 *Kassri-mouscheyed.* (*Djihannuma*, l. c.) — 2 *Erem zatol-amat.*

lamisme, annoncèrent la prochaine venue du Prophète.

Dans les temps antérieurs à l'Islamisme, l'histoire de l'Arabie ne présente que des combats isolés entre les diverses tribus, que l'on peut comparer aux points qui dirigent le voyageur dans ces déserts, et quelques noms de grands hommes, aussi rares que les sources qui circulent sous ces sables brûlans. Les auteurs arabes, en remontant à l'origine de leur histoire, représentent ces temps primitifs comme une époque où les pierres molles et flexibles comme le limon n'avaient pas encore revêtu une forme durable[1]. Les événemens les plus importans qu'ils signalent à des époques plus rapprochées sont la construction de la Kaaba, le déluge d'Aarem et l'année des éléphans, pendant laquelle le roi d'Abyssinie fut arrêté, dans sa marche contre la Kaaba, par la pluie de pierres que les oiseaux, suivant l'expression du Koran, jetèrent sur ses troupes, c'est-à-dire, probablement par une épidémie de petite vérole. Au nombre de leurs guerres les plus célèbres, ils placent la guerre d'extermination entre les tribus d'abord alliées de Tasm et de Ghadis, qui fut commencée par cette dernière pour repousser les prétentions du prince de Tasm aux prémices de virginité des jeunes filles à marier, et terminée par l'intervention

[1] *Specimen præcipuorum Arabum regnorum rerumque ab iis gestarum ante Illamismum, collegit, evertit Rasmussen Hauniæ* 1817, d'après Hamza d'Isfahan et Mowaïri. Silvestre de Sacy, *Mémoire sur divers événemens de l'Histoire arabe*, t. XLVIII des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*. Pococke, *Specimen Historiæ Arabum*.

des Beni-Himyars; ils employèrent dans cette circonstance la ruse d'une forêt ambulante, qu'on retrouve plus tard dans l'histoire d'Angleterre au siége de Birmingham: la guerre acharnée des tribus d'Abs et Dhobian, qui se manifesta au sujet des courses de la jument Ghabra et de l'étalon Dahis, et la guerre des tribus Bekr et Taghleb. qui survint à l'occasion de Sérab, femelle du chameau de Bésus, femme d'un âge avancé; ces deux noms devinrent par là d'un usage proverbial pour désigner les plus grands malheurs. Aucune des cinquante grandes batailles racontées par les historiens arabes n'eut lieu dans des guerres extérieures; toutes se rapportent à des guerres de tribus. Ces historiens paraissent ignorer entièrement les succès des armées romaines, qui s'avancèrent jusqu'à Petra dans l'Arabie-Pétrée, et ils ne font aucune mention de l'empereur Adrien, que la jactance romaine nommait *l'Arabe*. Ils ne connaissent pas davantage Philippe, né cependant en Arabie, qui parut quelque temps sur le trône de l'empire romain d'Orient.

Pendant que ces guerres divisaient les tribus de l'Hedjaz, on vit surgir dans l'Yémen la tribu des Beni-Himyars ou Homaïrs, c'est-à-dire les *Rougeâtres*, ainsi nommés à cause de la couleur de leurs vêtemens. Cette couleur favorite des Arabes se retrouve à une époque postérieure dans le palais rouge des rois de Grenade (Al-Hamra). Les Beni-Himyars faisaient remonter leur origine à Kahtan et Aadnan, les pères des tribus arabes; ils excellaient dans deux sciences. la généalogie des familles de leur nation, et la science

des astres. Ils consignaient avec soin, dans des tableaux généalogiques [1], la noble descendance de leurs chevaux et de leurs familles, et se dirigeant dans ces déserts, par leurs connaissances des astres et des sources cachées sous la terre, ils savaient échapper au supplice de la soif. Parmi les cinquante rois des Beni-Himyars, connus sous le nom générique de Tobaa, il en est quatre auxquels on attribue des conquêtes en Asie et en Afrique : Abdesch-Schems (le serviteur du soleil), qui conquit Babylone; Soul-karneïn, surnommé le roi *aux deux cornes,* qui construisit le mur de Derbend; Schemer, qui porta ses armes victorieuses jusqu'au-delà de l'Oxus, et donna son nom à la ville de Samarkand, et Soul-ezhar, *le possesseur des fleurs,* qui vainquit dans les déserts d'Afrique un peuple de spectres [2], dont le visage était tourné vers le dos. Au nombre des autres rois des Beni-Himyars, on remarque le fondateur du paradis de l'Inde, dont le nom est plus connu parmi les peuples de l'ouest que celui de Herhad, père de Balkis, la célèbre reine de Saba; Soulminar, ou le *constructeur de tours,* le premier chef arabe qui éleva des tours dans le désert, pour diriger la route des caravanes; Sou-schenatir, ou le *possesseur des curedents,* qui livrait à la mort les victimes sur lesquelles il venait

[1] Les sept sous-divisions de la parenté, telles que les donne le *Djihannuma*, et pour lesquelles aucune langue d'Europe n'a d'expressions équivalentes, sont : 1° *schâb*, 2° *kabilé*, 3° *amaré*, 4° *batn* (le ventre), 5° *fakhi* (la cuisse), 6° *fassilé* (la cheville), 7° *haï* (la claie).

[2] Nisnas. *Djihannuma*, p. 546.

d'assouvir une infâme passion, et qui avait coutume de se montrer ensuite à une fenêtre, occupé à se curer les dents; Sou-nouwas, ou le *roi des trembleurs* [1], juif de naissance, qui persécutait les chrétiens et les livrait au bûcher pour les convertir à la religion juive; Abraha, ou *le maître des éléphans*, qui couvrit l'Arabie de nombreuses hordes de nègres, amenées de l'Abyssinie; enfin les trois Tobaas : Hares le Grand, ainsi appelé de sa taille élevée, le père de Soul-Karneïn; Aboukerb, de taille moyenne, juif de naissance, qui recouvrit le premier la Kaaba d'un voile; et Tobaa Ben Hasan, le petit Tobaa, dont le fils, Amrou Ben Maadi Kerb (renommé par sa dextérité à manier la lance), vécut plus de cent ans et assista à la naissance du Prophète [xv]. Le dernier des princes de la tribu des Beni-Himyars, Seïf Si yezen, fut tué dans un festin qu'il donna à l'ambassadeur du roi de Perse Khosrew, et dès-lors tout l'Yémen embrassa la religion du Prophète.

Depuis cette époque, toute l'Arabie suivit l'exemple de l'Yémen, et se soumit aux lois de l'Islamisme. Mais ce ne fut que dans le Hedjaz et dans l'Yémen, c'est-à-dire dans l'Arabie-Pétrée et l'Arabie-Heureuse, que régnèrent des dynasties, dont l'une s'est maintenue jusqu'à nos jours même sous les Ottomans. Quatre de ces dynasties occupèrent le Hedjaz, et quatre l'Yémen. Dans le Hedjaz régnèrent d'abord pendant un siècle quatre princes de la famille Okhaïzar [2];

[1] De l'habitude qu'ils avaient de balancer constamment le corps.

[2] Beni-Okhaïzar, depuis l'année 251 de l'hégire (855) jusqu'à l'année

à ceux-ci succédèrent les schérifs de la Mecque de la famille Haschim, appelés les fils Mousa, dont la domination eut une durée de deux siècles et demi [1]; après eux, le pouvoir souverain passa aux schérifs de Médine, de la même famille de Haschim [2], et le règne de ces derniers coïncida avec celui des Beni-Kotadés à la Mecque [3], dont un descendant, Ebou-Nemi, fils de Berekat, apporta au Caire à Sélim Ier les clefs de la Kaaba; depuis et jusqu'à nos jours, les Beni-Kotadés ont conservé comme schérifs une ombre de pouvoir sous la dynastie ottomane. La Mecque et Médine furent long-temps sous la dépendance de l'Egypte et de ses souverains, tant à cause de la proximité de ce dernier pays, que par la nécessité où elles étaient de suppléer à l'insuffisance de leurs récoltes de céréales; elles subirent ensuite le joug des sultans ottomans comme elles avaient subi celui des Tscherkesses. L'Yémen au contraire, grâce à son éloignement de l'Egypte, à la richesse de ses produits et à la prospérité de son commerce, fut toujours difficile à subjuguer et à maintenir dans la soumission, et brava an-

350 (961). Onze princes, pendant un règne de quatre-vingt-seize ans. Hadji Khalfa, *Tables chronologiques*, et le *Nokhbetet-tewarikh*, f. 315.

[1] Beni-Mousa, de l'année 350 (961) à l'année 598 (1201). D'après Hadji-Khalfa, cette dynastie n'eut que six princes qui régnèrent pendant deux cent quarante ans. Les Beni-Haschim, dans le *Nokhbetet-tewarikh*, f. 316, sont nommés Ewlad-Mousa.

[2] Beni-Hawaschim, de l'année 599 (1202) à l'année 855 (1451), deux cent quarante-neuf années. Hadji Khalfa, *Tables chronologiques*, f. 166, et le *Nokhbetet-tewarikh*, f. 317.

[3] Beni-Kotadé, de l'année 598 (1201) jusqu'à nos jours. Les mêmes, l. c.

ciennement la puissance égyptienne comme il a bravé par la suite celle des Ottomans. Depuis l'introduction de l'Islamisme, l'Arabie-Heureuse avait été successivement gouvernée par huit dynasties différentes. La première fut celle des Beni-Siyads; son fondateur, Mohammed Ben Obeïdoullah, envoyé comme gouverneur dans l'Yémen par le khalife Mahmoun, avait subjugué les tribus arabes, et élevé la place-forte de Sebid pour les maintenir dans l'obéissance [1]. Deux siècles après, la famille Nedjah [2] expulsa les Beni-Siyads du trône, qu'elle souilla de sang pendant un siècle. Les Beni-Salihs se maintinrent pendant soixante-deux ans à Sanaa dans l'Yémen proprement dit [3]. L'heureux aventurier, que l'histoire arabe désigne sous le nom de Mehdi et qui s'annonça comme le douzième imam de ce nom, non content du titre qu'il s'était arrogé, revendiqua le pouvoir, et mit fin à la domination des Beni-Nedjahs [4]. Son petit-fils Abdoun-Nebi (serviteur des prophètes) éleva un dôme

1 Beni-Siyad, depuis l'année 203 (818) jusqu'à l'année 408 (1017), cent quatre-vingt-dix-neuf ans; cinq princes. Hadji Khalfa, f. 162; et Djenabi, à la Bibliothèque de la maison I. R. d'Autriche, f. 378.

2 Beni-Nedjah, depuis l'année 412 (1021) jusqu'à 553 (1158), cent trente-sept ans et sept princes. Hadji Khalfa, l. c., f. 163; et Djenabi, p. 379.

3 Beni-Salih, de l'année 420 (1029) à l'année 484 (1091), soixante-deux ans, l. c.

4 Obeïdoullah Mehdi, fondateur des Fatimites, en l'année 297 (909), Mehdi, fils de Tomrout, fondateur des Mowahides, en l'année 514 (1120); dans le Moghreb et l'Andalousie; Scheïkh Mohammed-Mehdi, fondateur des schérifs de Fez, en l'année 920 (1514). Hadji Khalfa, l. c., et le *Nokhbetet-tewarikh*, f. 327.

(silkhalasa) sur le tombeau de son grand-père, et voulut en faire un lieu de pélerinage en défendant aux pélerins de se rendre à la Kaaba. Quinze ans s'étaient à peine écoulés, que le frère aîné de Salaheddin, Schemseddewlet-Touranschah, chassa les Beni-Mehdis et s'empara du pouvoir; dès lors cinq princes de la famille d'Eyoub [1] formèrent pendant un demi-siècle une grande dynastie, qui, divisée en sept branches, régna à la fois au Caire, à Haleb, Damas, Himss, Hama, Khalat et dans l'Yémen. Aux Eyoubides succédèrent les Beni-Resouls (fils des envoyés), dont trois princes se sont acquis une gloire immortelle dans l'histoire littéraire des Arabes par la protection éclairée qu'ils accordèrent aux savans. Melek Moeyid Daoud bâtit à Taaz une académie qui porte son nom et qui renferme son tombeau; grand amateur de livres, il laissa à sa mort une bibliothèque de cent mille volumes [2]. Melek Moudjahid et Melek Efdhal fondèrent à la Mecque et à Taaz deux académies qui portent leurs noms, la Moudjahidiyé et l'Efdhaliyé. Aussi savant que brave, Melek Efdhal écrivit un ouvrage historique intitulé l'*Agrément des yeux*. Son fils Melekoul-Eschref fonda à Taaz l'académie d'Eschrefiyé, et appela à sa cour les plus grands savans de son époque; il manda d'Egypte l'historien Ibn-Hadjr, natif d'Askalon, et de Perse, Mohammed de Firouzabad, auteur du dictionnaire arabe le plus

[1] Beni-Eyoub Yémen, de l'année 569 (1173) à l'année 626 (1228), cinquante-cinq ans; six princes.

[2] *Nousheloul-ouyoun*, dans le *Nakhbetet-tewarikh*, f. 323.

volumineux, le plus estimé, et portant à juste titre le nom de *Kamous* (Océan). Après un règne de trente-deux ans, les Beni-Resouls eurent pour successeurs quatre princes de la famille *Tahir* [1], qui succombèrent sous la puissance des Ottomans; cependant la famille des Seïdiyés sut défendre contre ces derniers son indépendance. qu'elle a conservée jusqu'à nos jours dans une partie de l'Yémen [2]. La famille Tahir, qui s'éteignit sous le règne de Sélim Ier, et la dynastie des imams Seïdiyés, qui surgit sous celui de Souleïman-le-Grand, nous ramènent naturellement au cours de notre histoire.

Le dernier prince des Beni-Tahirs, Aamir, fils d'Abdoul-Wehhab, régnait depuis vingt-huit ans, protégeant les sciences et les savans, lorsqu'un refus inconsidéré fait à l'amiral du sultan Ghawri amena sa perte. L'avant-dernier sultan tscherkesse Ghawri avait envoyé au secours du prince de Goudjourat, Mouzafferschah, alors en guerre avec les Portugais, l'émir kurd Houseïn, amiral de sa flotte. A son arrivée sur les côtes d'Arabie, Houseïn adressa une ambassade chargée de présens au prince de la famille Tahir, pour lui demander des vivres pour sa flotte, qui était à l'ancre dans la rade de Kaméran. Craignant qu'en accédant à cette demande, sa condescendance ne fût considérée comme un acte de soumission, Aamir répondit par un refus, qui inspira à l'émir la

[1] De l'année 858 (1453) à l'année 923 (1517), soixante-quatre ans; quatre princes.

[2] Seïdiyés, de 953 (1546) jusqu'à nos jours.

résolution de se venger en l'expulsant de ses Etats. Renforcé par le secours des ennemis d'Aamir, c'est-à-dire par les tribus montagnardes des Seïdiyés et les chefs de Djazan [1] et de Lohaya [2], Houseïn s'empara d'abord de Sebid. Après avoir laissé dans cette ville une garnison sous le commandement de l'émir Bersebaï, il se dirigea sur Aaden qui se défendit avec courage, malgré la terreur inspirée aux Arabes par les canons, qui leur avaient été inconnus jusqu'alors. Ne pouvant vaincre cette résistance, Houseïn se retira avec quelques navires pris dans le port et revint à Djidda, où par ses ordres on pendit une partie des prisonniers, on arracha les entrailles à d'autres et on fit subir à tous mille tortures; sa cruauté ne tarda pas à être punie. Le schérif Eboul-Berekat, qui avait fait sa soumission à la Porte, en envoyant, comme on se le rappelle, son fils Ebou-Nemi au Caire, pour présenter au Sultan les clefs de la Kaaba, reçut ordre de faire jeter Houseïn à la mer. Cependant Bersebaï, que l'émir Houseïn avait laissé à Sebid, s'était mis en marche contre l'armée d'Aamir, avait pris la ville de Taaz, et livré une bataille en rase campagne, qui avait coûté la vie au prince Aamir et à son frère, et mis fin à la domination des Beni-Tahirs. Plusieurs poëtes déplorèrent la mort du noble et malheureux prince par de touchantes élégies [xvi] (23 rebioul-akhir 923 — 15 mai 1517). Lorsqu'il eut livré Sanaa au pillage, Bersebaï revint avec huit mille chameaux

[1] Le schérif Azeddin, fils d'Ahmed.

[2] Le fakih Ebouhekr.

chargés du butin; mais, sur la route de Nedjran, il fut surpris par des Arabes, qui lui enlevèrent ses trésors avec la vie. Le tscherkesse Iskender succéda à Bersebaï dans le commandement de Sebid, et peu de temps après il fut investi par Sélim du gouvernement de l'Yémen, dont il fut le premier pascha ottoman. Mais Iskender ne conserva pas long-temps son pouvoir : il fut tué par un officier des janissaires. nommé Kemal, qui s'empara de Sebid et l'embellit d'une mosquée qui porte son nom, la Kemaliyé. Kemal succomba à son tour sous le poignard d'Iskender le Karamanien, qui lui succéda. Houseïn, sandjakbeg de Djidda, et Selman, l'un des capitaines de la flotte turque, reçurent ordre de joindre leurs forces à celles du schérif de Djazan, pour mettre un terme à cette succession d'usurpations fondées sur le meurtre. Iskender le Karamanien éprouva le sort de son prédécesseur Iskender le Tscherkesse; Selman se retira poursuivi par les malédictions des habitans de Sebid, à cause de ses cruautés; Houseïn, resté seul maître de la ville, étendit sa domination sur Taaz; mais il mourut peu de temps après, et eut pour successeur Moustafa-Alroumi. Sur ces entrefaites, Ibrahim-Pascha, alors en Egypte, envoya à l'amiral Selman-Reïs quatre mille hommes sous les ordres de Khaïreddin-Hamza, avec injonction d'installer ce dernier dans le gouvernement de Sebid, et de soumettre avec son secours l'Yémen à la puissance ottomane. Moustafa-Alroumi ayant refusé de se démettre du gouvernement de Sebid, Selman le battit à Al-salif, entra triom-

phant à Sebid et à Taaz, et abandonna au pillage Tab et Djebla. Alroumi fut livré au bourreau; Selman ne tarda pas à être victime de la jalousie de Khaïreddin-Hamza, et ce dernier fut à son tour décapité par le neveu de Selman, Moustafa, qui vengea ainsi la mort de son oncle. Ne se croyant plus en sûreté dans Sebid, Moustafa et son compagnon d'armes Safer se réfugièrent à Goudjourat, où ils reçurent du Sultan le titre de khans; en outre, le premier fut nommé au commandement du port de Diou, et le second au gouvernement du Sourat. Sebid se trouvant ainsi sans gouverneur, l'emir Iskender-Mouz s'en empara et administra le pays au nom de Souleïman; il se fit aimer des savans et des soldats par sa justice et sa libéralité, et fonda à Sebid une superbe mosquée, qui porte le nom d'Iskenderiyé. Il mourut dans la septième année de son administration, en laissant le pouvoir à son fils, sous la tutelle d'un vizir, le pilote Ahmed.

Ce fut à cette époque qu'apparut dans les montagnes de l'Yémen la nouvelle dynastie des Seïdiyés, qui s'y est maintenue jusqu'à nos jours. Son fondateur, Schemseddin, fils d'Ahmed, s'attribua à la fois la souveraineté et le titre d'imam, en faisant remonter son origine jusqu'au Prophète. Cette secte des Seïdiyés a reçu son nom de Seïd, frère de Mohammed-Albakir, fils du troisième imam Seïnoul-Aabidin, fils de Houseïn, fils d'Ali. Ce dernier s'étant révolté contre Hischam, troisième khalife de la famille d'Ommia, fut battu et périt les armes à la main; son corps, qui avait été déposé dans un tombeau sous le lit d'un ruisseau,

fut exhumé et suspendu à une potence, et, cinq ans après, jeté dans les flammes par ordre du khalife Welid, successeur de Hischam [xvii]. Les Sunnis, bien qu'ils blâment Seïd d'avoir professé quelques opinions erronées, et, entre autres, d'avoir soutenu l'inutilité de la prière faite en un lieu livré au pillage ou sous un vêtement pris à l'ennemi, ne lui attribuent pas le schisme des Seïdiyés, et en considèrent son précepteur, Wassil Ben Atta, comme l'auteur. Wassil Ben Atta était disciple de Hasan-Bassri, l'un des pères de l'Islamisme, qui le fit mettre à mort, en lui disant: *Tu as fait schisme;* depuis lors les Seïdiyés furent appelés schismatiques (motazélés) par les Sunnis. Leur doctrine diffère de celle des Musulmans orthodoxes relativement au dogme de la prédestination, et sur d'autres points encore; ainsi les Seïdiyés admettent, outre le paradis et l'enfer, un troisième séjour des ames, et professent, en opposition avec les principes philosophiques de l'Islamisme, des opinions qui ont été développées dans deux ouvrages différens par l'imam Schemseddin, fils d'Ahmed [xviii].

Scherifeddin, imam des Seïdiyés, ordonna à ses deux fils Moutahher et Schemseddin-Ali, d'attaquer le pilote Ahmed, alors gouverneur par intérim de Sebid; mais ils furent battus et forcés de se retirer avec leurs troupes. A cette époque, l'eunuque Souleïman-Pascha, gouverneur d'Egypte et plus tard grand-vizir, revint de son expédition à Goudjourat; il avait été déterminé à cette retraite par une ruse de guerre imaginée par Khodja-Safer, que Mahmoud,

sultan de Goudjourat, avait honoré du titre de khoudawendkiar. Lors de son passage sur les côtes d'Arabie, Souleïman-Pascha avait enlevé au dernier rejeton des Tahirs, Aamir Ben Daoud, le reste de ses possessions en s'emparant de la ville d'Aaden. A son retour d'Asie, il aborda à Mokha et invita le pilote Ahmed à se rendre à son bord avec le fils mineur d'Iskender-Mouz. Ahmed tomba dans ce piége; à peine fut-il à bord, qu'il fut tué avec les deux jeunes princes qui l'accompagnaient; le gouvernement de Sebid fut donné, au nom du Sultan, au sandjak de Ghaza, Moustafa. Souleïman se rendit par Djidda et la Mecque à Constantinople, emmenant avec lui Sid-Ahmed, fils du schérif de la Mecque Ebou-Nemi (8 schewal 945 — 27 février 1539). Après une vaine tentative pour s'emparer de Taaz, le sandjak Moustafa fut remplacé par Moustafa En-neschschar (le scieur), ainsi nommé parce qu'il faisait scier en deux les brigands et les ennemis qui tombaient en son pouvoir. Le premier de tous les gouverneurs de l'Yémen, il obtint le titre de beglerbeg. Son successeur Oweïs, esclave de Sélim Ier, profita habilement des discordes survenues entre les deux fils de Scherifeddin, l'imam des Seïdiyés, pour agrandir son territoire. Il s'empara de la ville de Taaz, en accordant son secours au fils aîné de Scherifeddin, Moutahher, contre son jeune frère Schemseddin, désigné par leur père comme son successeur (1er silhidjé 951 — 13 février 1545). Mais il s'attira, par la discipline sévère qu'il imposait aux troupes, la haine des lewendis, dont

le chef Hasan Pehliwan le poignarda. Le glaive du tscherkesse Ouzdemir vengea bientôt le meurtre d'Oweïs, et ce nouveau chef, fidèle aux Ottomans, conquit au nom de Sélim la ville de Sanaa. A la nouvelle du meurtre d'Oweïs, le Sultan nomma à son gouvernement le beglerbeg Ferhad. Celui-ci ramena à l'obéissance la ville d'Aaden, qui s'était révoltée, et par une victoire remportée à Abou-Aarisch dans le district de Djazan sur les troupes alliées de plusieurs schérifs arabes, il parvint à rétablir la tranquillité dans le Djebal et le Tehama, c'est-à-dire, dans les montagnes et le pays plat. Rappelé à Constantinople, Ferhad céda le gouvernement à Ouzdemir. Aussi brave qu'érudit, ce dernier résolut d'anéantir la puissance de Moutahher et de sa secte. Dans ce but, il demanda à la Porte les secours nécessaires, et Daoud, alors gouverneur d'Egypte, lui envoya par ordre du Sultan trois mille fantassins et mille cavaliers sous le commandement de Moustafa-le-Scieur, naguère destitué de son gouvernement. Ouzdemir et Moustafa entreprirent ensemble le siége de Thela, où Moutahher s'était renfermé; mais, par suite d'un différend survenu entre les deux chefs, Moustafa usa des pleins pouvoirs qu'il avait reçus, et délivra à Moutahher un diplôme [1] du Sultan qui lui conférait le titre de sandjak et lui assurait la jouissance tranquille de son gou-

[1] Ce diplôme daté du 10 schewal 957, et la réponse de Moutahher du mois de moharrem 958, se trouvent dans mon exemplaire de Koutbeddin, f. 43, et dans l'*Inscha* du defterdar d'Egypte, Ibrahim, f. 87 et 88, à la Bibliothèque I. R.

vernement. Ouzdemir, après avoir, pendant sept ans d'administration, agrandi son territoire par la prise de sept châteaux [1], céda son gouvernement à Moustafa-le-Scieur, et retourna par Sewakin à Constantinople, où il soumit au Sultan le projet de la conquête de Nubie. Souleïman, toujours disposé à exécuter de grandes entreprises, approuva ce projet. Ouzdemir partit de la Haute-Egypte à la tête de trente mille hommes pour la Nubie, construisit plusieurs forteresses à Ibrim et sur d'autres points du littoral du Nil, et mourut à Dewarowa, premier gouverneur ottoman de Nubie; il fut enterré à Massoura, où son fils Osman-Pascha éleva sur son tombeau un dôme magnifique. Son successeur dans le gouvernement de l'Yémen, Moustafa-le-Scieur, eut le mérite d'organiser les caravanes de pélerins dans cette nouvelle province et de leur donner un chef, Emirol-hadj (prince des pélerins), à l'instar des caravanes qui viennent de Damas et du Caire (967-1560). Moustafa-le-Scieur laissa son gouvernement à Moustafa-Kara-Schahin (le faucon noir), ainsi nommé pour la vivacité de ses yeux et sa couleur de mulâtre. Ce dernier, promu un an après au gouvernement d'Egypte, eut pour successeur Mahmoud-Pascha, qui plus tard fut également gouverneur d'Egypte, et qui, ayant été assassiné par suite de sa tyrannie, reçut après sa mort le surnom de

[1] Koutbeddin ne fait mention que de la reprise de la ville de Sebid, occupée par Haïder (*Notices* et *Extraits* de la Bibliothèque du Roi, t. IV, p. 449); mais le *Djihannuma*, p. 550, donne les noms des six autres places fortes; savoir : Khelan, Habesch, Sewakin, Atra, Makhlak et Khanfar.

Maktoul (le tué). Un des premiers actes de l'administration de Mahmoud, fut l'exécution du directeur des monnaies, qu'il accusa d'être le seul auteur d'une altération de monnaie, existant déjà sous son prédécesseur [xix]; plus tard, cependant, ce même Mahmoud altéra lui-même les monnaies pendant son gouvernement d'Egypte, ainsi que l'avait fait Ali. Il fixa sa résidence à Taaz, et mit le siége devant Habb, qui était exclusivement possédée depuis trois générations par la famille Nezari. Il attira par de perfides négociations le chef des Nezaris dans son camp, où il le fit exécuter; ce meurtre, qui le rendit maître de la ville, inspira une telle horreur aux Arabes, qu'ils appelèrent dès lors les actions perfides et honteuses des *mahmoudiyés* [1], c'est-à-dire, des actions de Mahmoud, ou, d'après l'autre sens ironique du mot, des actions louables.

En récompense de cette perfidie qui avait accru les possessions ottomanes, Mahmoud fut promu au gouvernement d'Égypte, et eut pour successeur, dans l'Yémen, Ridhwan, fils du précédent gouverneur Kara-Schahin, qui s'empressa d'adresser à la Porte un rapport détaillé sur l'administration de son prédécesseur (rebjeb 972 — février 1565). Dans le dessein de se venger de cette délation, Mahmoud représenta à la Porte que l'Yémen avait une trop grande étendue pour être bien administré par un seul gou-

[1] « Ils donnèrent même à ces ruses infâmes le nom de Mahmoud, et les appellèrent *mahmoudia.* » C'est encore ainsi que l'on appelle aujourd'hui les pièces d'or frappées à Constantinople.

verneur, et qu'il serait très-utile d'en instituer deux. En conséquence l'Yémen fut divisé en deux gouvernemens : l'Yémen supérieur et l'Yémen inférieur ; le premier, qui resta à Ridhwan, comprenait les pays montagneux, et avait pour capitale la ville de Sanaa ; le second, dont le siége était à Sebid, fut donné à Mourad-Pascha le borgne. Lorsque Mourad débarqua à Sebid, Ridhwan était en guerre avec les Ismaëlis, qu'il avait poussés par ses demandes exagérées à se révolter et même à contracter une alliance avec les Seïdiyés, leurs ennemis naturels. Ridhwan demanda des secours à Mourad, et celui-ci les promit ; mais la discorde s'éleva bientôt entre eux, lorsque Mourad présenta à son collègue le registre des villes et villages de son gouvernement, sur lequel se trouvaient portés les villages de Djeblé, Alkander et Soulsofalé, quoiqu'ils eussent appartenu jusqu'alors au gouvernement de Sanaa. Peu de temps après, Ridhwan fut destitué, et sa place donnée à Hasan-Pascha, Russe d'origine. Le départ de Ridhwan fut le signal d'une insurrection générale. Moutahher, qui avait jusqu'alors trompé Mourad-Pascha par des protestations d'amitié et de dévouement, leva le masque et mit le siége devant Sanaa. Les Arabes de Boudan, Schewafi, Taaker, Sahian et Gharmin [1], se liguèrent et chassèrent la garnison turque de Habb [2]. Mourad, en

[1] Dans les *Notices et Extraits*, t. IV, p. 462, *Al-Arabaïn*.

[2] On lit, dans les *Notices et Extraits*, *Ab* au lieu de *Habb*, ce qui pourrait induire en erreur, parce qu'il existe dans l'Yémen un autre village du nom de *Ab*.

se retirant par la route de Taaz, fut surpris par les Arabes, battu et tué, et cette défaite amena la soumission de Sanaa. Moutahher fit son entrée dans cette ville, précédé par la garnison turque, forte de quatorze cents hommes, et commandée par dix-sept sandjakbegs et quatre agas. Mais à peine se vit-il maître de Sanaa, que violant la capitulation faite, il mit la ville au pillage, fit la garnison prisonnière, et en jeta une partie dans les citernes de la ville, et l'autre dans les châteaux des montagnes (3 safer 975 — 9 août 1567). Le premier vendredi qui suivit la prise de la place, la prière publique fut célébrée au nom de Moutahher : lorsqu'il eut invoqué les bénédictions du ciel sur le Prophète, sur son gendre Ali et sa femme Fatima, le prédicateur (khatib) appela les grâces du Très-Haut sur le père de Moutahher, Scherifeddin, l'imam des Seïdiyés, et après lui seulement sur les trois khalifes Eboubekr, Omar et Osman, puis sur Hamza, le héros de l'Islamisme, sur Abbas, le fondateur du khalifat, sur les dix compagnons d'armes du Prophète, sur toutes les femmes orthodoxes et les autres disciples de Mohammed. Il proclama ensuite Moutahher khalife et Emirol-mouminin, pria pour lui et les Musulmans, les pélerins et les combattans de la guerre sainte, les voyageurs et les compagnons de ses victoires [1]. A l'arrivée à Sebid de Hasan-Pascha, nommé gouverneur de Djebal à la place de Ridhwan, les Seïdiyés mirent le siége devant Taaz ; le commandant ayant

[1] Cette prière hérétique si importante n'est indiquée que dans une note des *Notices et Extraits*, p. 463.

vainement demandé des renforts au nouveau gouverneur, la ville fut emportée d'assaut, ainsi que le château-fort de Kahiriyé (3 rebioul-akhir — 7 octobre). Peu de temps après, le Tehama fut adjoint au gouvernement de Hasan, qui dut seul régir tout l'Yémen, en attendant l'arrivée des forces envoyées par le Sultan pour réduire les rebelles à l'obéissance. C'est ainsi que cessa ce partage en deux gouvernemens, opéré au détriment de la puissance ottomane, sur la perfide proposition de Mahmoud-Pascha. La chute d'Aaden ne tarda pas à suivre celle de Taaz. D'un autre côté, Habb tomba au pouvoir d'Ali, après un siége de peu de durée. Frère de Moutahher, Ali avait été désigné par son père pour lui succéder; mais à la mort de Scherifeddin, il avait abjuré la doctrine des Seïdiyés, et avait résigné la dignité d'imam en faveur de son frère Moutahher. Un autre chef des Seïdiyés, Ali Ben Schoweyi, le même qui avait soumis Taaz et Aaden, se rendit maître de Mewseï; il marcha ensuite sur Mokha, et de là sur Sebid, d'où il fut repoussé par une sortie vigoureuse de la garnison. Par suite de ces conquêtes, tout l'Yémen, à l'exception de Sebid, se trouva sous la domination des Seïdiyés, et l'imam Moutahher ne craignit plus de prendre le titre de khalife. Ces envahissemens appelaient une répression prompte et efficace. Mohammed-Sokolli, qui avait saisi d'une main puissante les rênes du gouvernement, mais qui désirait tenir éloignés de la cour tous ceux dont l'influence sur l'esprit du Sultan pouvait nuire à la sienne, expédia à l'ancien grand-maître de

la cour de Sélim, Lala-Moustafa, l'ordre de partir en qualité de serasker pour faire la conquête de l'Yémen. Du reste, cette mission ne fut pas confiée sans raison à Moustafa [1], car il avait à venger sur les Arabes la mort de Mourad-Pascha, l'un de ses plus proches parens. Le Sultan nomma beglerbeg de l'Yémen Osman, fils d'Ouzdemir, et conféra le gouvernement d'Egypte à Sinan-Pascha, Albanais ignorant, égoïste et entêté [2], frère d'Ayas-Pascha, exécuté sous Souleïman pour avoir favorisé la fuite du prince Bayezid; à dater de cette exécution, Sinan était devenu l'ennemi déclaré de Lala-Moustafa.

En donnant à Moustafa le commandement supérieur de l'armée d'Arabie, Sokolli, au lieu de lui adjoindre, comme on le faisait d'ordinaire pour les seraskers, quelques milliers de janissaires et trente ou quarante tschaouschs, lui ordonna de ramasser en Syrie tous les gens sans aveu pour les enrôler sous le nom de janissaires égyptiens, et de choisir dix ou douze de ses cavaliers feudataires (saïms) pour les convertir en tschaouschs. Les représentations de Moustafa sur un commandement en chef aussi contraire aux usages restèrent infructueuses. Une autre humiliation l'attendait au Caire : le gouverneur Sinan-Pascha lui

[1] Ali, qui à cette époque était secrétaire de Moustafa, s'étend avec détail sur les causes de sa nomination, ainsi que sur celles qui firent échouer son expédition.

[2] *Djakilanoud we hitsch bir ferdé khoulouss ou mouhabetti yok bir zemimoul-woudjoud Arnaoud.* Le panégyriste de Sinan, Koutbeddin, ne signale point les défauts de son caractère, que l'on trouve consignés dans la *Biographie des Vizirs* et dans tous les historiens ottomans.

témoigna tout son ressentiment, en lui assignant pour logement une maison particulière au lieu de le recevoir dans son palais. Dans un diwan solennel, qui se tint au Caire, et auquel assistèrent le serasker Moustafa, le gouverneur d'Egypte Sinan-Pascha, le beglerbeg de l'Yémen Osman Ouzdemir-Pascha, le moufti du Caire, le scheïkh Mohammed-Efendi, le defterdar Tschiwizadé Mahmoud-Efendi, l'amiral égyptien Kourd-Oghli Kizrbeg, et tous les autres begs et agas du pays, l'historien Ali donna lecture de tous les fermans rendus par la Porte relativement à l'expédition d'Arabie. Douze de ces fermans avaient été apportés par Moustafa, onze par Sinan-Pascha et sept par Osman-Pascha. Ces différens fermans, conformes aux intentions de ceux qui les avaient sollicités, présentaient entre eux de telles contradictions, qu'il fut impossible de s'entendre à cet égard. Dans l'un des fermans du serasker, on remarquait ce passage : « Tu dois pourvoir à tous les besoins de l'armée, et ne te rendre coupable d'aucun retard dans l'exécution des ordres qui t'ont été donnés, sous prétexte de demander avant d'agir des instructions à la Sublime-Porte. » Mais on lisait aussi dans un ferman du gouverneur d'Égypte : « Tu feras en sorte de fournir en quantité suffisante les choses nécessaires au serasker, en évitant toutefois d'épuiser le pays. » Ces deux fermans recelaient implicitement des contradictions, qui déterminèrent des dissentimens entre le serasker et le gouverneur : ainsi le premier demanda quatre mille soldats, et le second lui en fournit à peine quatre

cents. Les amis de Moustafa, son reïs-efendi Derwisch Tschelebi, traducteur du *Mesnewi*, son kiaya Mouferrih Moustafabeg, les begs égyptiens Moustafa et Mohammed, le mouteferrika Adjem-Molla, qui remplissait auprès de lui les fonctions d'intendant (nouzl-emini), et le sandjakbeg d'Yenischehr Beglizadé Mohammed, ne cessèrent de lui représenter, à l'occasion de ces démêlés, qu'il ne parviendrait sous aucun rapport à réussir dans son expédition, s'il ne commençait d'abord par joindre à sa dignité de serasker celle de gouverneur d'Egypte. Ce fut en effet dans ce sens que Lala-Moustafa écrivit à la Porte; mais, de son côté, Sinan-Pascha manda au Sultan qu'il avait pourvu aux besoins de l'armée, et que le serasker ne retardait sa campagne que sous de futiles prétextes et dans la seule vue de cumuler le gouvernement même de l'Egypte avec ses fonctions de serasker. Il avança entre autres calomnies que Moustafa nourrissait le projet de faire proclamer sultan d'Egypte le fils qu'il avait eu d'une parente du sultan Ghawri, et que lui Sinan avait failli perdre la vie dans un festin où le serasker lui avait fait servir une coupe de sorbet empoisonné. Le grand-vizir mit à profit ces perfides insinuations pour perdre le serasker : sur son ordre, le tschaousch-baschi, suivi de sept tschaouschs et connu sous le nom de Bourounsiz (sans nez), vint au Caire porter à Lala-Moustafa sa destitution, et l'injonction de partir pour Constantinople, afin d'y rendre compte de sa conduite; en même temps, Sinan-Pascha fut investi du commandement en chef de l'ar-

mée contre l'Yémen. Dans le cas où les insinuations de Lala-Moustafa auraient empêché Osman-Ouzdemir de se rendre à son poste, le tschaousch-baschi était chargé de faire décapiter ce dernier, et de faire pendre en outre les begs mamlouks Moustafa et Mohammed. Moustafa se prépara à son départ; mais, prévoyant le sort qui l'attendait à Constantinople, il écrivit auparavant au Sultan une lettre pleine d'humilité, dans laquelle il lui rendait un compte exact de ce qui s'était passé, et prouvait victorieusement son innocence [xx]. Cependant les deux begs mamlouks furent pendus; Adjem-Molla, dont l'exécution n'avait pas été ordonnée au tschaousch, fut soumis à mille tortures, et se vit plusieurs fois conduit sur le lieu du supplice. Ouzdemir-Pascha était parti pour l'Yémen sept jours avant l'arrivée du tschaousch-baschi; ainsi peu s'en fallut que ce futur grand-vizir, conquérant de l'Yémen et des pays du Caucase, ne périt par le glaive du bourreau.

Avant l'arrivée de Sinan-Pascha en Arabie, Osman-Pascha avait ouvert la campagne par la prise de Taaz, l'une des places les plus importantes des contrées montagneuses de l'Yémen, et aujourd'hui la capitale de l'imam de ce pays. Bâtie par l'Eyoubide Teftekin, Taaz devait surtout sa prospérité aux princes de la dynastie Beni-Resoul; parmi eux, Omar Ben Manssour y avait fondé deux académies, Melek-Moudjahid et Melek-Efdhal, les deux académies de Moudjahidiyé et Efdhaliyé. Les nombreuses richesses de Taaz, consistant surtout en marchandises de l'Inde

et de l'Europe, furent abandonnées à la rapacité de l'armée ottomane. La citadelle de la ville de Kahiriyé résistait encore, lorsque l'arrivée de Sinan vint ranimer le courage des assiégeans. Il avait quitté le Caire le 5 janvier 1569 (17 redjeb 976), et s'était rendu à Taaz par Yenbou, la Mecque et Djazan. Son armée chassa les troupes des Seïdiyés du mont Alaghbar, et peu de temps après Kahiriyé capitula et rentra sous la domination ottomane. Dès lors, Sinan songea à la conquête d'Aaden et de Sanaa. Il avait déjà envoyé contre la première de ces villes la flotte de la Mer-Rouge, commandée par Mohammed Kourdoghli; alors il fit marcher contre elle une division de son armée sous les ordres du beg Mimayi, célèbre pour avoir chanté cette campagne en vers turcs [1]. Avant d'entreprendre le siége de Sanaa, Sinan convoqua un conseil de tous les chefs de l'armée, auquel il fit également inviter par deux tschaouschs le beglerbeg Osman Ouzdemir. Dans la crainte d'une trahison de la part du serasker, Osman augmenta ses forces d'un grand nombre d'Arabes et de transfuges du camp du vizir, qui vinrent de tous côtés se rallier sous ses drapeaux. Sinan, qui se trouvait muni de pleins pouvoirs et de fermans en blanc-seing, destitua le beglerbeg et donna sa place au Russe Hasan-Pascha; mais ce dernier, s'étant rendu odieux par ses exactions, il ne lui laissa que le titre

[1] Ali, f. 350, nomme les trois auteurs qui ont célébré cette campagne; ce furent Roumouzi, Mimayi et Schehabi : leurs ouvrages portent le titre de *Foutouhati Yemen*, c'est-à-dire la *Conquête de l'Yémen*. Un quatrième ouvrage du même titre se trouve à la Bibliothèque I. R. de Vienne, n° 479.

de la dignité, et lui en retira tous les pouvoirs [xxi]. Dans la vue de se soustraire aux poursuites dirigées contre lui par Sinan, Osman-Pascha se hasarda à traverser seul les montagnes jusqu'à la Mecque, afin d'obtenir l'appui des scheïkhs arabes, toujours flottant irrésolus entre les deux chefs rivaux; il leur écrivit qu'il avait été mandé à la Porte comme particulier, et non pas en qualité de beglerbeg. C'est ainsi qu'il parvint à échapper à la hache du bourreau et aux lances des Arabes, et qu'il arriva sans accident à Constantinople, où le grand-vizir, prévenu par les lettres de Sinan, travaillait, mais en vain, à sa ruine, comme il avait travaillé naguère à celle de Lala-Moustafa; ce dernier avait à la vérité été arrêté à son arrivée dans la capitale; mais Sélim, qui ne devait le trône qu'à ses intrigues, s'était empressé de le faire élargir. Sokolli fit jouer tous les ressorts de l'intrigue, afin de perdre le fils d'Ouzdemir [xxii]. Sous prétexte que sa présence pourrait porter quelque atteinte à la tranquillité de la ville, il lui enjoignit de se loger sous des tentes en dehors des portes de Constantinople. Résigné à tout supporter pour obtenir justice, Osman fit dresser ses tentes devant la porte d'Andrinople, au milieu des pluies et des neiges d'un hiver rigoureux, et malgré les ravages de la peste qui sévit sur les siens et l'entoura de leurs tombeaux. Lorsque Sélim, à son retour d'Andrinople dans la capitale, passa près des tentes d'Osman sans faire d'observation ni proférer une parole, Lala-Moustafa qui venait de rentrer en faveur, croyant cette occasion favorable pour obtenir la grâce

de son ami, lui dit : « Votre Majesté ne daignera-t-elle pas demander à son esclave, qui est celui qui demeure sous ces tentes? — En effet, répondit le Sultan. en jetant un regard de ce côté, qui donc demeure là? — C'est, répliqua Moustafa, votre esclave Osman-Pascha, fils d'Ouzdemir, qui sous le règne de feu le Sultan Souleïman agrandit l'empire de deux provinces, l'Yémen et la Nubie. Après avoir marché dans l'Yémen sur les traces de son père, Osman se voit ici privé de tout emploi et exposé aux pluies et aux neiges de cette saison rigoureuse. » Dès le jour suivant, un khatti-schérif investit Osman du gouvernement de Bassra. Sokolli ayant fait quelques objections à cette nomination, le Sultan lui dit d'un ton menaçant : « Garde-toi de le destituer. » Néanmoins Sokolli sut éluder cet ordre, et au lieu du gouvernement de Bassra, il conféra à Osman celui d'Ahsa au nord-est de l'Arabie, qui forme aujourd'hui le siége des Wehhabites.

Après le départ d'Osman-Pascha, Sinan avait établi son camp dans le voisinage de Taaz à Alkaïda. Il y reçut l'heureuse nouvelle de la prise d'Aaden par le commandant de la flotte, Khaïreddin-Kourd (29 silkidé 976 — 15 mai 1569). Il nomma sandjak de cette ville son neveu Houseïn, et se porta incontinent sur Sanaa. Trois routes conduisaient de Taaz à Sanaa : la première par les montagnes de Nakil-al-ahmar, la seconde par la vallée de Sahban, la troisième par Meïsem; celle-ci qui était la plus longue, mais la plus sûre et la moins difficile, fut celle que prit

Sinan. Il campa, chemin faisant, entre Djobla et Taker, s'empara de cette dernière ville, et chassa avec le secours d'un émir des Ismaïlis, qui lui était dévoué, les Seïdiyés de leurs positions sur le mont Houtaïsch. Puis il soumit Ab, situé au pied de la montagne de Boudan. Pour stimuler l'ardeur de ses soldats, il distribua aux uns des récompenses et accorda aux autres une augmentation de solde. Voulant assurer sa retraite et ne laisser sur ses derrières aucun ennemi, il envoya un détachement pour faire le siége du château de Habb, près de la place de Dhamar, laquelle s'était empressée de faire sa soumission. Dhamar, entourée de murs et de beaux jardins, a donné le jour à un grand nombre de savans; les Seïdiyés y ont une académie, qui est fréquentée par cinq cents élèves et forme la principale pépinière de leurs savans. Après avoir traversé le défilé de Dhiraaol-kelb (pauvre comme un chien), l'armée arriva à Sanaa, capitale de l'Yémen, située sur une petite rivière qui descend vers Dhamar (11 safer 977 — 26 juillet 1569). Le climat de Sanaa est le plus salubre de toute l'Arabie; l'atmosphère en est si pure et si dépourvue d'humidité, que la viande peut s'y garder huit jours sans subir d'altération; aussi les malades affluent-ils de tous côtés dans cette ville. pour rétablir leur santé, et envoie-t-on dans ses prairies les chevaux et les chameaux dont les forces sont épuisées. Les maladies y sont aussi rares que les insectes; il n'y pleut que dans les mois de juillet, d'août et de septembre, et jamais avant le coucher du soleil; un jour pluvieux, pendant

lequel les affaires seraient interrompues, y serait considéré comme un phénomène. Le jubeb est le plus renommé des fruits qui croissent sur le sol fertile de Sanaa, et, parmi ses produits industriels, les plus célèbres sont des turbans, des tissus rayés d'une brillante couleur, le maroquin et la peau de chagrin [1]. On y voit les ruines du palais de Ghomdan, aussi renommé dans l'histoire arabe que ceux de Sédir et de Khawrnak ; les quatre façades de ce palais étaient peintes d'une couleur différente, l'une rouge, l'autre blanche, la troisième jaune et la quatrième verte; au centre s'élevait un kœschk d'une hauteur de sept étages; la plate-forme offrait une terrasse, d'où la vue s'étendait à trois milles de distance. Le khalife Osman détruisit ce palais, nonobstant une prophétie qui prédisait une mort violente au destructeur; et, en effet, Osman succomba sous le poignard d'un assassin. A côté des belles ruines du palais de Ghomdan, on admirait encore à Sanaa l'église chrétienne fondée par le roi d'Ethiopie Abraha; ce temple avait été doté d'immenses richesses en or et en argent, et destiné à détourner les pélerins de la Mecque pour les attirer à Sanaa. Après l'entrée de Sinan dans cette ville, Memibeg s'empara du château-fort de Khaoulan, appartenant à Katran [2], l'un des plus puissans chefs de l'armée de Moutahher. Ce château fut rasé, ainsi que la

[1] *Djihannuma*, p. 486. Les deux mots turcs *sakhtian* et *sighri* ont passé dans les langues européennes : *safian* (maroquin) et *chagrin*.

[2] Katran-Pech, d'où le mot italien *Catrame* et le mot français *Goudron*, Ali, f. 352.

ville de Schibam, située à quelque distance du fort le plus important de l'Yémen, celui de Kewkeban (4 rebioul-ewwel — 17 août 1569), dont le siége fut aussitôt commencé. Le beglerbeg Hasan-Pascha et Mahmoud-Pascha, conjointement avec l'emir Abdoullah-Alhamadani, reçurent ordre de se porter sur les derrières de ce fort, tandis que Sinan-Pascha l'attaquerait de front avec le gros de l'armée. Renfermés dans la ville voisine de Selé, Moutahher et ses deux fils Alhadi et Loutfalah firent contre le camp des Ottomans de fréquentes sorties, dans l'une desquelles Alhadi fut tué.

Le siége de Kewkeban ne fut poussé avec vigueur que lorsque Hasan et Abdoullah Alhamadani eurent réduit plusieurs châteaux des montagnes, et que Sinan se fut emparé, après en avoir d'abord été repoussé, du fort de Beïtoul-Iz (maison de l'honneur). Le vizir confia les opérations du siége au beglerbeg, et lui envoya, de son camp, de la grosse artillerie. Kewkeban étant bâti sur des rochers très-escarpés, ce ne fut qu'à force de bras et au moyen de machines qu'on parvint à mettre les canons en batterie. Les fossés profonds et marécageux du château communiquaient avec l'intérieur par un chemin souterrain, au moyen duquel les assiégés enlevaient les pierres et les matériaux dont l'ennemi cherchait à les combler. Le commandant du fort, Mohammed, fils de Schemseddin, prévoyant qu'il ne pourrait résister longtemps, quoique résolu à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, renvoya aux Turcs sept begs qu'il

retenait en captivité [1]. De son côté, Moutahher fit allumer des feux sur la montagne en signe de victoire; ce stratagème lui réussit; il attira les Arabes dans son camp, en les invitant à venir partager le butin qu'il prétendait avoir fait sur l'ennemi. Il réunit ainsi mille cavaliers et huit mille fantassins, avec lesquels il attaqua les troupes du vizir, à peine fortes de douze mille hommes; mais toute l'impétuosité des Arabes ne put ébranler les phalanges ottomanes; Moutahher fut battu et forcé de chercher son salut dans la fuite. Cet échec ne le découragea pas, et, pour se faire de nouveaux partisans, il eut recours à d'autres ruses : il fit semer adroitement parmi les Arabes le bruit d'une apparition du Prophète, et profita d'une éclipse de lune pour la présenter comme une marque de la protection que le ciel accordait à sa cause. Seïd Nassir, l'un des plus fidèles partisans de Moutahher, l'avait abandonné; mais Katran, surnommé Almedjnoun (le furieux), et Ali Ben Tahir, soulevèrent tout le pays en sa faveur, et interceptèrent presque entièrement les communications entre Sanaa et l'armée ottomane. Sanaa tomba au pouvoir des Arabes par la trahison du beg turc Mimaï (26 ramazan 977 — 4 mars 1570), et le corps que Sinan avait laissé à Habb pour en faire le siége fut surpris et battu. Ces succès et ces attaques, sur tant de points différens, rendirent nécessaire un envoi de troupes fraîches pour appuyer

[1] Ali, f. 354, les nomme 1° scheïkh Alibeg, 2° le frère de Nesimi Tschaousch, 3° Kizilbasch Mohammedbeg, 4° Mohammedbeg, l'ancien defterdar de l'Yémen, 5° Hasanbeg, 6° Karagœz, 7° Kaïkbeg.

les Ottomans. Karagœz, Perwiz et le soubaschi Ahmedbeg, reçurent ordre de chasser les Seïdiyés du mont Soumar. Abdi, sandjakbeg de Dhamar, et le gouverneur de Rodaa les expulsèrent d'Yérim, en sorte qu'ils ne conservèrent que le district de Boudan et le château-fort de Habb [xxiii]. Cependant les opérations du siége de Kewkeban marchaient avec beaucoup de lenteur et de difficulté. Un pont, muni d'une balustrade en fer, qu'on avait fait venir de Sanaa pour le jeter sur le fossé et ouvrir ainsi aux assiégeans l'accès du château, se rompit par son propre poids. D'un autre côté, les rochers qui le défendaient firent échouer toutes tentatives de mines. On éleva une tête de pont pour protéger les travailleurs occupés à construire un nouveau pont. Mais lorsque celui-ci fut achevé et que le fort fut ainsi sur le point d'être emporté d'assaut, les deux partis se trouvèrent las d'un siége qui durait depuis neuf mois, et Mohammed, fils de Schemseddin, accueillit avec empressement les propositions de paix qui lui furent faites par l'imam, le juge et Djemaleddin, secrétaire intime du vizir. Des ôtages furent livrés de part et d'autre en garantie de la capitulation, d'après laquelle Mohammed devait conserver le sandjak de Kewkeban, avec un traitement de six cent mille aspres (12 silhidjé 977 — 18 mai 1570). La chute de Kewkeban força aussi Moutahher à conclure la paix aux conditions suivantes : les deux droits régaliens de l'Islamisme furent conférés au Sultan dans tout l'Yémen; la Porte rentra dans les possessions qui lui avaient appartenu antérieurement,

et Moutahher s'engagea à ne fournir aucun secours aux rebelles de Habb.

Sur ces entrefaites, le nouveau beglerbeg de l'Yémen, Behram-Pascha, frère de Ridhwan et fils de Kara-Schahin, était arrivé à Sebid. Il s'était rendu de cette ville, par Taaz, à Albeda, et sous les murs de Habb, dont la prise lui fut facilitée par l'explosion d'une poudrière et l'empoisonnement d'Ali, frère de Moutahher. La conquête de l'Yémen se trouva complétée par la soumission de cette place, et par celle de plusieurs autres châteaux qui furent réduits par Behram, pendant son gouvernement de sept ans chanté par le poëte Nihali en rimes turques. Après avoir donné des instructions sur l'administration du pays à Behram-Pascha, Sinan s'embarqua à Mokha le printemps suivant (4 schewal 978 — 1er mars 1571), prit terre à Djidda, et se rendit en pélerinage à la Mecque. Le schérif envoya à sa rencontre l'inspecteur du sanctuaire et le chef des oulémas, pour le complimenter et lui servir de guides. Les principaux begs de la suite de Sinan étaient Moustafa, fils d'Ayas-Pascha, son neveu Ibrahimbeg, Emir Hamad, le scheïkh arabe Beni-Khaïbar, le scheïkh de Djizé, Solak Ahmedbeg. Alibeg et quelques autres. Sinan-Pascha fut convié à de magnifiques festins ; il donna audience aux seïds dans l'académie de Melek Eschref Kaïtbaï, et reçut la visite du schérif Ebou Némi. Puis il inspecta les travaux de la source d'Arafat, et visita, sur la montagne de Thor (Taurn), la grotte à l'entrée de laquelle les pigeons avaient établi leurs nids, et les araignées ourdi

leurs toiles, pour dérober le Prophète aux poursuites de ses persécuteurs. Il passa un mois entier à visiter les tombeaux et les lieux vénérés des Musulmans, en attendant les jours spécialement consacrés aux pélerinages, qui tombent dans la dernière lune de l'année, appelée pour cette raison *la lune du pélerinage*.

Lorsque les trois caravanes de pélerins, celles de Syrie, d'Egypte et de l'Yémen, se furent réunies sous la conduite de leurs émirs, Sinan alla le huitième jour à Mina pour y passer la nuit, conformément aux préceptes de l'Islamisme ; le jour suivant, il se rendit à pied à la mosquée d'Abraham, sur le mont Arafat, où il assista à la prière en l'honneur du Sultan des sultans, du dominateur de deux mers et de deux continens, du serviteur des deux villes saintes de l'Islamisme, la Mecque et Médine, le sultan Sélimkhan, fils du sultan Souleïmankhan [xxiv]. Les croyans passèrent la nuit à Mouzdelifé, et le lendemain ils continuèrent leur pélerinage jusqu'à Mina et la Mecque. Ils firent sept fois le trajet entre Safa et Merwé : chaque pélerin jeta sept pierres contre Djemreï Akba. le Satan, le maudit, l'infâme, le persécuteur, et fit sept fois le tour de la maison sainte en présentant ses offrandes, ainsi que cela se pratiquait déjà au temps d'Abraham. Après le coucher du soleil, chacun lança de nouveau trois fois sept pierres à Satan. Le lendemain, ces trois dernières cérémonies se renouvelèrent. Pour immortaliser dans la ville sainte le souvenir de son séjour, Sinan y fit élever une fontaine, et institua trente lecteurs du Koran; chacun de ceux-ci

devait réciter journellement la trentième partie du livre sacré, qui de cette façon devait être lu en entier tous les jours. Mais il trouva un moyen plus efficace de perpétuer son nom; à l'occasion de ce pélerinage, il détermina par sa munificence Mohammed Ben Mohammed de la Mecque à écrire l'histoire de sa campagne en Arabie; il prit soin lui-même de lui en communiquer les faits, et lui en indiqua une autre source dans l'ouvrage du poëte Roumouzi, qui a chanté la conquête de l'Yémen. C'est à cet encouragement que Sinan doit les seules louanges que les historiens ottomans lui aient accordées, et que la littérature est redevable de l'ouvrage historique [1] qui offre le plus de détails sur la campagne de l'Yémen, et qui a été notre guide principal dans ce récit.

[1] *El-berkol yemani fi fethil-osmani* (la Foudre de l'Yémen sur les possessions ottomanes).

LIVRE XXXVI.

Rupture de la paix avec Venise. — Guerre de Chypre. — Siége et conquête de Famagosta. — Bragadino est écorché vif. — Événemens militaires en Dalmatie. — Bataille de Lepanto. — Conclusion de la paix avec Venise. — Conquête de Tunis. — Expédition contre Iwan de Moldavie. — Renouvellement de la paix avec l'Autriche. — Renégats. — Mort de Sélim. — Monumens et caractère de son règne.

La conquête de l'Arabie, dont les armes ottomanes avaient triomphé pour la seconde fois, permit de s'occuper de l'expédition de Chypre, l'un des projets que Sélim nourrissait avec prédilection depuis l'époque où il n'était encore que prince héréditaire, et qui se réalisa enfin dans la cinquième année de son règne. Le principal auteur de cette entreprise fut un juif, qui eut, sous le règne de Sélim II, plus de pouvoir et d'influence que plusieurs vizirs, et qui, par le rôle important qu'il joua, mérite plus qu'eux d'être connu de nous. Joseph Nassy, né en Portugal où il portait le nom de Don Miguez, et l'un de ces juifs appelés Moranas, auxquels la force avait imposé une conversion apparente au christianisme, s'était rendu avec son frère à Constantinople à l'époque où Souleïman régnait encore. Là, son amour pour une juive aussi

riche que belle le fit bientôt rentrer dans la foi de ses pères, et par la suite il sut par ses présens en perles et en pierreries, par ses prêts d'argent, et surtout par ses vins exquis, se rendre si agréable à Sélim, alors gouverneur de Kutahia, qu'il devint un de ses plus intimes favoris. Cette faveur singulière donna même naissance au bruit populaire, que Sélim n'était pas le fils de Souleïman, mais celui d'une juive, introduit furtivement dans le harem dans son bas âge. Dès cette époque, Joseph Nassy ne cessa, en flattant les penchans du prince et en lui prodiguant les ducats de Venise et le vin de Chypre, de lui représenter combien il lui serait facile de se procurer en abondance cet or et cette précieuse liqueur par la conquête de l'île qui produisait l'un et l'autre. Dans l'entraînement d'une copieuse libation de vin de Chypre, Sélim embrassa avec effusion son favori, qui avait échangé son nom de Miguez contre celui de Joseph Nassy depuis son retour à la foi juive, et lui dit : « En vérité, si mes désirs s'accomplissent, tu deviendras roi de Chypre. » Cette promesse donnée au sein de l'ivresse remplit le juif d'espérances si ambitieuses, qu'il fit suspendre dans sa maison les armes de Chypre, avec cette inscription: Joseph, roi de Chypre [1]. » Les honneurs et les fiefs qu'il reçut de la libéralité de Sélim, lors de l'avènement de ce prince au trône, le confirmèrent encore dans cette espérance. En effet, Miguez étant venu se jeter aux genoux du Sultan, lors de son retour de Belgrade, celui-ci le releva et l'embrassa en lui donnant le titre de duc de Naxos et des

douze principales Cyclades. Sur ses immenses possessions, Joseph Nassy ne fut tenu de verser dans le trésor qu'une somme de quatorze mille ducats, et il n'eut à payer que deux mille ducats sur la dîme des vins qui seule lui rapportait quinze mille couronnes. En vain, le defterdar ne cessait-il d'adresser à Sélim des représentations sur des faveurs aussi excessives ; celui-ci lui imposait silence, en lui disant qu'il ne faisait que se conformer aux dernières volontés de son père. Le duc de Naxos d'alors fut appelé à Constantinople et déposé de sa dignité [1] ; c'est ainsi que s'éteignit la suprématie des Vénitiens dans l'Archipel, en faveur d'un juif, élevé au rang de duc de Naxos, de Paros, d'Andros et des autres Cyclades. Dès la première année du règne de Sélim, l'ambassadeur vénitien commença à concevoir de justes craintes sur les projets du Sultan contre l'île de Chypre [II]. A la vérité ces projets étaient combattus par le grand-vizir, et le Sultan comprenait qu'il ne pouvait être question d'une guerre avec Venise, avant que la paix avec l'empereur eût été conclue, et que la révolte en Arabie eût été comprimée. Mais à peine la tranquillité fut-elle rétablie en Hongrie et dans l'Yémen, que Don Joseph excita de nouveau les passions de Sélim et fit jouer tous les ressorts de l'intrigue, pour se mettre en possession du royaume qui lui avait été promis.

1 « Il povero duca di Naxos arrivato a Costantinopoli (nov. 1566) per » dir le sue ragioni contra quel Ebreo Giovanni Miches, quondam Giuseppe » Nassy, per esser stato datoli solemnamente Naxos et Andros. » *Rapport* de l'ambassadeur vénitien, dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche.

L'incendie de l'arsenal de Venise, allumé probablement par les émissaires de Nassy, vint alors jeter autant de découragement dans la république, que d'ardeur dans le parti qui à Constantinople désirait la guerre avec cette puissance. Au milieu de la nuit du 13 septembre 1569, une explosion épouvantable se fit entendre à Venise. Dans les premiers momens de désordre, les nobles couraient aux armes, et la population éperdue errait çà et là, lorsque la lueur d'un incendie vint révéler la cause et l'étendue du désastre. L'arsenal était en feu, et un magasin de poudre avait sauté. A Constantinople, les partisans de la guerre avaient à leur tête, outre Jean Miguez, les deux vizirs Pialé, l'ancien kapitan-pascha et l'ancien précepteur de Sélim, Lala-Moustafa, qui tous brûlaient de regagner par de nouveaux exploits sur terre et sur mer la faveur que des revers antérieurs leur avaient fait perdre [1]. Le grand-vizir, ennemi juré de Nassy [2], penchait vers la paix, mais il perdit le

[1] *Histoire de l'Archipel*, p. 303. « J. Miches christianus allicitus hebraico virginis conjugio, olim Josephus de Nassis, gulosus, apud Selimum » dum adhuc Magnesiæ ageret gratus, dux Nassiæ creatus. » *Rapport* d'Albert de Wyss daté de l'année 1567, dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche. Dans ce passage, le nom antérieur du juif paraît avoir été confondu avec son nom ultérieur; car, dans une lettre qu'il adressa au doge de Venise au sujet d'une demande (dans les *Scritture turchesche* des actes vénitiens, déposés dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche), il s'intitule *Yousouf Nasi*, et c'est encore ainsi que le nomme le rabbin Almosnino : « Don Jose Nassi, Judio de nacion, gentil-hombre de su casa (que llaman » Mutfarraca), p. 77. » Voyez aussi le *Tagebuch* de Gerlach, p. 426.

[2] « Der hat zwar den Mehmet Bassa (Mohammed Sokolli) zum ærgsten » Feind, ist aber bey dem Kaiser in desto grœsseren Gnaden, also er auch

plus ferme appui de son opinion par la défection du moufti Ebousououd; celui-ci représenta au Sultan que, suivant l'esprit de l'Islamisme, les sommes nécessaires pour la construction de la mosquée qu'on élevait alors à Andrinople, devaient être prélevées sur les infidèles et non sur les Musulmans. En même temps il rendit un fetwa, dont la teneur rappelait les doctrines émises par le légat du pape Cesarini, lorsqu'à l'époque de la bataille de Warna il justifia la rupture de la paix avec la Porte, en prétendant qu'on n'était nullement lié par la foi jurée aux infidèles. C'est ainsi que le moufti foulait aux pieds les premiers principes du droit des gens, et érigeait en œuvre pieuse et méritoire toute violation des traités qui amenait une conquête. Comme ce mémorable document du droit de paix et de guerre chez les Turcs porte le sceau d'une insigne perfidie, et que les historiens ottomans ne craignent point de l'insérer dans leurs annales, nous croyons devoir le citer ici dans toute son étendue.

« Question. — Lorsque, dans un pays autrefois compris dans le territoire de l'Islamisme et qui en a été distrait par la force, les infidèles changent les mosquées en églises, oppriment les croyans et remplissent le monde d'infamie, si le prince musulman, poussé par un zèle pur et ardent pour la vraie foi, veut arracher ce pays aux infidèles, afin de le réunir de nouveau au territoire de l'Islamisme, quoiqu'il existe

» nichts esse, als wass dieser Jud zurichtet oder ihm schickt. » *Journal* de Gerlach, p. 59.

avec les autres Etats infidèles des traités de paix, qui comprennent ce pays, la loi présente-t-elle dans ce cas quelque obstacle à la rupture de la paix? » RÉPONSE. « On ne peut supposer aucun obstacle dans la loi. Le prince de l'Islamisme ne peut légitimement conclure la paix avec les infidèles, que lorsqu'il en résulte avantage et profit pour la généralité des Musulmans ; si ce but n'est pas atteint, la paix ne saurait être sanctionnée par la loi. Il devient même nécessaire de la rompre en temps utile, lorsque cette mesure peut amener quelque avantage durable, ou seulement passager. Le Prophète (que le salut de Dieu soit sur lui !) avait signé, dans la sixième année de l'hégire, un traité de paix avec les infidèles, traité qui devait durer jusqu'à la dixième année, et dont le texte avait été écrit par Ali (que sa face soit à jamais resplendissante !) Il jugea cependant utile de rompre cette paix dès la septième année de l'hégire, pour attaquer les infidèles et conquérir la Mecque. Votre Majesté, khalife de Dieu sur la terre, a toujours daigné, dans sa sublime volonté impériale, imiter la noble sunna (actions) du Prophète. — Ecrit par le pauvre Ebousououd. » En vertu de ce fetwa, le prétendu droit de Sélim à la possession de Chypre avait pour fondement l'ancienne suprématie exercée sur cette île par les Arabes sous le règne d'Omar, et après eux par les sultans d'Égypte. De plus, les revenus de l'île ayant été autrefois affectés par les sultans égyptiens à l'entretien de la Mecque et de Médine, on considérait comme un devoir de religion de faire rentrer les

deux villes saintes dans la jouissance de leurs anciens revenus. Sélim envoya d'abord à Venise l'interprète Mahmoud [1] pour adresser des plaintes au doge, et ensuite le tschaousch Koubad pour réclamer la cession de Chypre, comme le prix de la continuation de la paix. La lettre du Sultan, présentée au doge en plein collége, par le tschaousch Koubad, commençait par l'énumération des griefs de la Porte contre la république. Ces griefs se rapportaient à la violation des frontières du côté de la Dalmatie, au supplice de quelques corsaires musulmans, et surtout à l'asile donné dans l'île de Chypre aux pirates qui infestaient la mer de Syrie, et qui troublaient les sujets de Sa Hautesse dans leur commerce et les pélerins de la Mecque dans leurs voyages. Le Sultan disait, en terminant, que son honneur était intéressé à ne pas souffrir plus long-temps un tel état de choses, et que, si la république voulait conserver son amitié, elle devait faire disparaître toutes ces causes de discorde [2]. Une alternative aussi impérieusement posée ne permettait pas de délibération au sénat; sa réponse fut négative. Le peuple montrait une telle exaspération, qu'on fut obligé de faire sortir le tschaousch du palais par une porte de derrière, pour ne pas exposer sa vie. Le

[1] « Mahumet secundus interpres Venetiis abscus. - *Rapport* de Rym, dans les Archives de la maison I. R. d'Autriche.

[2] Foglietta, Paruta, p. 38 à 42, Sagredo, Caraniolo, sont tous d'accord et dans la vérité. Gratiani est en contradiction avec eux et dans l'erreur, lorsque, p. 68, il prétend que le drogman de la Porte, Ibrahim Strozzeni, vint alors pour la seconde fois à Venise.

grand-vizir essaya encore une fois de conjurer l'orage qui menaçait la république, et de donner une autre destination aux armemens qui se poursuivaient avec la plus grande activité. Il appuya de tout son pouvoir l'ambassade des Maures expulsés d'Espagne, qui venait implorer le secours de la Porte. Mais toutes ses instances furent vaines [1]. La passion de Sélim pour les ducats de Venise et le vin de Chypre l'emporta sur la religion qui faisait un devoir de secourir des musulmans, et l'expédition fut définitivement résolue.

L'île de *Kypros,* qui doit ce nom à une fleur, à la fille de *Kyniras,* ou à la déesse de l'amour, *Cypris,* est aussi désignée sous les noms de ses villes célèbres, *Amathusia, Paphia* et *Salaminia.* On l'appelait encore *Kriptos, Ophiusa, Kerastia* et *Sphekia.* C'est dans cette île que la fable place l'origine des centaures [2]. Son nom le plus ancien est celui de Chetim, qui lui fut donné par une colonie phénicienne [III]. En raison de sa fertilité, et comme séjour favori de la déesse Aphrodite, les historiens et les poëtes lui ont prodigué les épithètes de *fertile, riche, florissante, agréable, aimante, voluptueuse, sacrée* et *divine;* Stra-

[1] Les mêmes et Gratiani. Ali, V^e^ récit, f. 358. Petschewi, f. 157. Sokolli était personnellement opposé à la guerre avec Venise; mais en sa qualité de grand-vizir il dut se conformer à la volonté du Sultan, et la présenter comme juste au baile vénitien, ainsi qu'il le fit dans une longue conférence, le 31 janvier 1570 : « Che altre volte questa isola era stata delli Soldani di » Cairo, non la possedendo vostra Signoria (*Rapport* de Barbaro au doge) » che da cento anni in qua, e che essendo il Signor subentrato in quelle ra- » gioni ed essendovi state in esse diverse moschee di Musulmani. »

[2] Ἦν ποθέων ἀκιχήτα γονὴν ἔσπειρεν ἀρούρης. Dyonisius, l. V.

bon l'appelle la troisième des sept îles principales de la Mediterranée, et elle mérite en effet ce rang, car sa largeur est de soixante-six milles, sa longueur de cent trente-deux, et sa circonférence de six cent cinquante. Située à l'extrémité orientale de la Méditerranée, non loin des côtes de la Cilicie et de la Syrie, elle présente au nord-est le promontoire de S.-Andrea (autrefois Denaretum), en face du large golfe d'Alexandrie, et au nord-ouest le promontoire d'Epifania (autrefois Akamos), vis-à-vis le golfe de Satalia. Entre ces deux promontoires s'élève le cap Kornachetti, l'ancien Crommyon; c'est le point le plus rapproché du promontoire d'Anemouri, en Cilicie, sur le continent asiatique. Cette île a été comparée par les anciens, à cause de sa forme, tantôt à une toison et tantôt à un bouclier ou à un dauphin. Du mont Crommyon partent deux chaînes de montagnes peu élevées, dont l'une se dirige vers l'est jusqu'à l'extrémité de l'île, et l'autre s'étend, en forme de cercle, à l'ouest et au midi. Au centre s'élève l'Olympe, qui domine toutes ces montagnes; ses riantes hauteurs, sur lesquelles Euripide a placé le séjour de Vénus aphrodite et des muses, ont vu plus tard s'élever une chapelle consacrée par les chrétiens à l'archange Michel; la croix du Christ a été également plantée sur une colline près des Salines, au lieu où existait autrefois un temple de Jupiter. Suivant la tradition mythologique, c'est à Aphrodision, dans le temple de Phébus d'Erythrée, que Vénus éplorée retrouva Adonis après une cruelle séparation. Les villes de Hylé et de Tenebros

furent célèbres par le culte d'Apollon, qui y était vénéré sous le nom d'Hylates. A Curium, quiconque portait une main sacrilége sur les autels de ce dieu était précipité dans la mer. Le culte de Vénus s'était transmis d'Ascalon en Phénicie dans l'île de Chypre, ainsi que celui d'Adonis, que les Syriens appelaient Témouz, nom par lequel ils désignent encore aujourd'hui le mois de juillet. La fête d'Adonis était annuellement célébrée à Amathus dans le deuil et les larmes, et celle d'Aphrodite à Paphos, dans des voluptés et des plaisirs infâmes qu'on décorait du nom de *mystères*. Les dieux égyptiens, Isis et Sérapis, avaient des autels à Soli. Ce fut à Chypre, d'après le rapport des Pères de l'Eglise, qu'on offrit aux dieux les premiers holocaustes; et c'est aussi dans cette île, suivant d'autres sources, que s'élevèrent les premiers autels de Vénus aphrodite, honorée sous le nom de *la miséricordieuse*. Chypre doit sa célébrité mythique aux dons précieux que lui a prodigués la nature. Elle est renommée, depuis un temps immémorial, pour ses blés et ses vins, son huile et son miel, son encens et son styrax, ses mines d'alun, de sel, et surtout celles de cuivre, dont le nom, tel qu'il est passé dans la plupart des langues européennes, dérive de celui de l'île ou de la déesse, à laquelle ce métal était consacré. Son terroir n'est pas moins fertile en produits végétaux, tels que le cyprès et la garance, le myrthe consacré à Vénus, l'ache et la laitue, la colocasie et le kali, la coloquinte et le térébinthe, la rhubarbe et le laudanum. On y trouve plusieurs pierres estimées, le jaspe, l'hé-

liotrope, la pierre d'aigle, l'amiante, divers cristaux et des opales. Parmi ses oiseaux, on remarque les colombes vouées à Vénus, et surtout les becfigues, dont un seul vaisseau exportait souvent en Italie plusieurs milliers à la fois. Jadis ses bœufs avaient une renommée proverbiale en Grèce, et ses porcs, nourris de figues, servaient aux cérémonies de la divination.

Si l'île de Chypre est célèbre par ses produits naturels et ses traditions fabuleuses, son histoire politique ne présente, depuis la plus haute antiquité, qu'une déplorable uniformité de tyrannie et d'esclavage, de mollesse et de volupté, de conquête et de pillage. Dans les temps les plus anciens, l'île fut dominée par neuf tyrans qui résidèrent dans les villes suivantes : la nouvelle et l'ancienne Paphos; Amathus (près de Limasol), qui honorait Vénus la *Barbue*, Osiris et Adonis, et sacrifiait les étrangers en l'honneur de Jupiter *Hospitalier;* Citium (près de Larnaca), dont l'origine est encore révélée par des inscriptions phéniciennes; Chitri, renommée pour son miel; Lapathus, célèbre par ses arsenaux; Curium, voisine de cet autel d'Apollon, si fatal à ceux qui osaient le toucher; Soli, et enfin Salamis, nommée plus tard Constantia, qui fut assiégée par les Grecs sous Cimon, dévastée par les Juifs sous Trajan, et renversée par un tremblement de terre sous Constantin-le-Grand. Les tyrans de ces neuf villes, énervés par la volupté, s'entouraient d'espions et d'inquisiteurs. Les premiers se mêlaient au peuple et rendaient compte à leurs maîtres de ce qu'ils avaient ouï dire; et les se-

conds étaient chargés d'instruire les procès sur ces rapports. Les épouses de ces tyrans avaient aussi un double entourage de dames d'honneur : les unes, appelées *flatteuses,* amollissaient le cœur de leurs maîtresses par la flatterie; les autres étaient obligées de s'agenouiller et de leur servir de marche-pieds quand elles montaient en voiture. Les premiers rois de Chypre appartiennent moins à l'histoire qu'à la fable; c'est celle-ci qui nous a transmis les noms d'Aoüs, fils de Céphale et de l'Aurore; de Kyniras, fondateur de Smyrne et de Paphos, célèbre par sa malheureuse lutte musicale avec Phébus, et surtout par l'amour infortuné de sa fille, métamorphosée en myrthe; et de Pygmalion, qui vit la statue qu'il avait créée s'animer au gré de son ardente passion. Parmi les rois dont les noms sont historiques, on compte Diphilos qui abolit les sacrifices humains; Evagoras, qui subjugua l'île avec le secours du général athénien Chabrias; Nikoklès, roi de Paphos, dont l'épouse Axiothea, fidèle à l'exemple de son époux et de ses frères, n'hésita pas à se donner la mort ainsi qu'à ses enfans, plutôt que de se rendre aux Egyptiens; Nitokren, qui avait reçu de Ptolémée le titre de gouverneur égyptien en Chypre, et qui se rendit à jamais exécrable par la cruelle exécution du philosophe Anaxarchos; Philokypos, qui, sur le conseil de Solon, transplanta les habitans de la ville d'Egée, pour leur faire coloniser une autre ville qu'il appela Soli du nom de ce sage législateur; enfin Pymatos, qui donna à Alexandre-le-Grand le glaive avec le quel il conquit

la Perse. Tous ces rois reconnaissaient la suzeraineté de l'Égypte, de la Perse ou de la Grèce. L'île fut soumise à la domination égyptienne sous Apriès et Amasis; elle obéit à la Perse sous Cyrus et Cambyse, fut assujettie à la Grèce par Cimon et Charès, et se rendit ensuite à Alexandre. Caton confisqua ses trésors au profit de Rome. Jules-César et Marc-Antoine firent don successivement de Chypre à Arsinoé et à Cléopâtre. Elle fut dévastée par les Juifs sous Trajan, et par les Arabes, pendant la domination des Byzantins, sous Moawia, Yezid et Haroun al-Raschid [1]; Moawia y porta deux fois le pillage et la désolation. Sept ans après la descente d'Yezid, l'île était presque entièrement dépeuplée, la plupart de ses habitans ayant été dispersés en Syrie; mais le khalife les renvoya dans leur patrie, sur l'ordre de l'empereur Justinien, dont l'épouse était née en Chypre. Mamoun fit venir de cette île les ouvrages des philosophes grecs [2]. Baudouin, roi de Jérusalem, et Richard, roi d'Angleterre, succédèrent à la domination des Arabes, dont ils suivirent les traces en dévastant l'île. Richard céda Chypre aux Templiers en gage d'un emprunt de vingt-cinq mille marcs d'argent; les habitans s'étant soulevés contre leurs nouveaux oppresseurs, il la vendit à Guy de

1 Soyouti, *Histoire des Khalifes*, à l'année 26 de l'hégire (648), puis à l'année 90 (608).

2 Soyouti, *Histoire des Khalifes*, à la fin du règne de Mamoun, dans mon exemplaire, f. 195. Voyez aussi Lusignan et Reinhard; mais ce dernier n'a pas compris Lusignan, car il parle de vingt-quatre incursions des Arabes, tandis que Lusignan dit seulement que Chypre a subi en général vingt-quatre dévastations.

Lusignan au prix de dix mille pièces d'or. Après les massacres de Pierre-le-Petit, Nikosie et Famagosta furent cédées aux Génois. Le roi Janus fut emmené prisonnier par les troupes du sultan égyptien Bersebaï, et depuis lors l'île de Chypre fut considérée par les sultans égyptiens comme pays conquis et tributaire. Au Caire, le roi Jacques prêta serment de fidélité au sultan Tahir, après avoir vu ses Etats dévastés pendant trois ans par les Mamlouks qui étaient venus le secourir contre Aloyse de Savoie, époux de la reine Charlotte de Lusignan. Dès le commencement du quatorzième siècle, les Vénitiens eurent des établissemens dans les principales villes de Chypre, Limasol, Nikosie, Famagosta et Paphos; ils y fondèrent des églises, des halles, une maison pour le baile, et y possédèrent des rues non fermées et plusieurs autres priviléges [IV]. Catherine Cornara, noble vénitienne, épousa le roi Jacques; après la mort de ce prince et de son fils, empoisonnés, comme on le soupçonna, par les Vénitiens, Cornara, déclarée fille de la république, céda son royaume à sa patrie. Le sénat pallia la violence faite à Cornara en lui prodiguant toutes sortes d'honneurs; la reine déchue fut conduite solennellement à St.-Marc sur *le Bucentaure,* et, après sa mort, on lui érigea dans l'église de S.-Salvator un magnifique tombeau, sculpté par le ciseau de Contino [1].

Durant cette succession si diverse et si confuse de rois et de tyrans, qui, pendant tant de siècles, cou-

[1] Le Titien a aussi laissé un portrait de Cornara, qui se trouve dans le palais de Maufrin.

vrirent d'un voile sombre l'histoire de Chypre, il apparaît à peine quelques noms, comme ceux de Solon et de Zénon, qui brillent d'une véritable grandeur. Mais plongée dans une mollesse si contraire à la morale de Zénon, et soumise à des tyrans qui répudièrent si hautement les lois de Solon et expulsèrent de leur patrie ces deux philosophes, Chypre ne saurait même s'enorgueillir de leur avoir donné le jour, et se faire une gloire d'un titre vain et stérile. C'est en appréciant ses grands hommes et en écoutant leur voix qu'un pays acquiert des droits à revendiquer leur naissance comme un titre honorable; s'il les a méconnus, il ne retire de là que honte et déshonneur, et le nom de mère-patrie doit être décerné au pays hospitalier qui a su accueillir le mérite étranger et lui rendre une éclatante justice. Outre Solon et les deux Zénon, l'île de Chypre a vu naître le naturaliste Ktésias, le médecin Apollonius, les historiographes Xénophon et Démétrius, et plusieurs saints, entre autres les saints Hilarion, Barnabas et Epaphras, deux des soixante-douze disciples du Christ, morts martyrs dans leur patrie, et saint Spiridion, dont le nom est surtout honoré dans la ville de Corfou, qui renferme son tombeau. Pendant la longue domination des Lusignans et de Venise, on ne voit surgir aucun nom plus illustre que ceux que nous venons de citer, si ce n'est celui de Bragadino, qui mourut lors de l'expulsion des Vénitiens de l'île de Chypre.

Après cet exposé succinct de l'ancienne histoire de

Chypre, nous devons reprendre notre récit et montrer comment, après l'occupation de Nikosie, de Famagosta et de l'île entière, les Turcs marchèrent sur les traces de ses premiers tyrans, et surpassèrent par leur barbarie les cruautés fabuleuses des Centaures et des Ophiogènes, et celles plus réelles des Templiers et des Sarrasins.

Sélim donna le commandement de l'expédition de Chypre à ceux qui l'avaient conseillée; Lala-Moustafa fut nommé serasker des troupes de débarquement, et Pialé-Pascha, commandant en chef de la flotte. L'ancien kapitan Mouézin Alizadé servait sous Pialé. Le serasker avait sous ses ordres Iskender-Pascha, beglerbeg d'Anatolie, Hasan-Pascha et Behram-Pascha, gouverneurs de Karamanie et de Siwas, Moustafabeg, gouverneur du Soulkadr, Derwisch-Pascha, sandjak de Haleb, Moustafer-Pascha, récemment démis du gouvernement de Schehrzol, et parmi les begs de Roumilie, ceux de Tirhala, Yanina, Ilbessan, Perserin et de la Morée. La flotte était divisée en trois escadres, qui partirent successivement dans l'espace de trois mois : en mars, Mourad-Reïs fit voile pour Rhodes avec vingt-cinq galères; en avril, Pialé le suivit avec soixante-cinq galères et trente galiotes [1]; enfin, en mai, Alizadé se mit en mer

[1] Le baile Barbaro écrit sous la date du 20 avril 1570 : « Piale parti » delle sette torri con 75 galee. » Il ignorait encore si l'expédition était dirigée contre l'île de Chypre ou contre celle de Candie : « Mustafa avendo » eletto per sua galea quella dell' altro Mustafa disgraziato a Malta (par la » levée du siége) e essendone stato avertito la mutò. »

avec trente-six galères, douze fustes, huit mahones [1], quarante vaisseaux de transport pour les chevaux et quarante karamoursales ou vaisseaux de transport pour les troupes, les provisions de bouche et l'artillerie. Ces trois escadres comprenaient en tout trois cent soixante voiles [2].

Après avoir renouvelé ses provisions dans l'île d'Eubée, Pialé-Pascha débarqua à Tine, dans l'espoir de s'emparer par surprise de cette île, et peut-être dans la vue d'en ajouter la possession au duché de Jean Miguez, le juif favori de Sélim. Huit mille hommes saccagèrent l'île d'un bout à l'autre, mais pour cette fois encore le courage invincible du gouverneur, Jérôme Paruta, sauva la forteresse et préserva Tine de la domination ottomane. Pialé embarqua ses troupes et fit voile vers le golfe de Fenika (l'ancien Phoinicos), où neuf siècles auparavant la flotte arabe de Moawia avait battu celle de l'empereur Constance, et l'avait forcée de se retirer précipitamment sur Byzance [3]. Sept ans après la première conquête de Chypre par les Arabes, la réunion de cette île au territoire de l'Islamisme avait fait du golfe de Fenika un lieu de rassemblement des plus importans en-

1 Les *palandarié* répondent aux *hippagogis*, et les *mahones* aux *onerariæ* des Romains.

2 Contarini, f. 5 et 9, Venet. 1595. Le total donné par Contarini est de deux cent quarante-huit voiles, nombre qui, comme on le voit, diffère peu de celui de trois cent soixante donné par Hadji Khalfa, *Histoire des guerres maritimes*, f. 40.

3 Φοινικα, dans Théophanes, à la treizième année du règne de Constance, en 654.

tre les divers peuples musulmans, et dès cette époque les flottes ottomanes ne pouvaient sillonner les eaux du golfe sans désirer d'étendre leur domination sur l'île. Le premier août 1570, la flotte turque jeta l'ancre dans la rade de Limasol (autrefois le siége des Templiers), près de l'ancienne Amathus, et opéra son debarquement sans obstacle, grâce à l'incurie et à l'incapacité du provéditeur Nicolo Dandolo, qui défendit à Astor Baglioni, commandant des troupes, de s'opposer à cette descente. Malgré les dangers qu'on redoutait, telle était l'imprévoyance du provéditeur, qu'il avait tout récemment permis aux paysans enrôlés dans les corps préposés à la garde des côtes, de retourner dans leurs foyers [v]. Pour surcroît de malheur, à l'ignorance du provéditeur se joignaient celle du comte de Rocas, qui avait succédé à Baglioni, et celle du général d'artillerie Jacques de Nores, comte de Tripoli, qui jusqu'alors avait à peine vu une pièce de canon. La milice de l'île était commandée par les frères Singlitico, la cavalerie régulière (stradiotes) par André Cortese, la cavalerie irrégulière (guastadori) par Scipion Caraffa; enfin, Piétro Roncadi avait le commandement en chef des Albanais. Le fort de Leftari, dans le voisinage de Limasol, s'était rendu à la première sommation, et le serasker Moustafa avait épargné la vie et les biens des habitans, pour engager par cette feinte modération les autres villes à faire une prompte soumission. Mais les Vénitiens prévinrent la contagion de l'exemple en tirant une vengeance éclatante de la trahison de Leftari; ils surprirent la

place pendant la nuit, massacrèrent la plupart des habitans, et entraînèrent les femmes et les enfans dans les montagnes. Pendant ces premiers événemens, quatre-vingts galères avaient été détachées de la flotte, et envoyées vers les côtes de Karamanie, pour y prendre des renforts [VI]. Parmi les personnes chargées de cette dernière mission, et celles qui présidèrent au débarquement des troupes sur les côtes de Chypre, nous citerons le tschaousch Schâban, renégat styrien, connu antérieurement sous le nom de Hanaker, et Dal Mohammed, ancien secrétaire du diwan et plus tard beglerbeg de Kaffa. Ce dernier, traducteur du Mesnewi, ensuite maître des requêtes d'Osman-Pascha, le fils d'Ouzdemir, avait été fait prisonnier dans la campagne de Schirwan, et avait passé plusieurs années en captivité dans le fort d'Alamout, un des anciens repaires de l'ordre des Assassins; délivré enfin lors de la prise de Tebriz, il composa un ouvrage en prose et en vers sur la conquête du Schirwan. Dal Mohammed était l'ami de l'historien Ali, qui suivit aussi l'expédition de Chypre, en qualité de secrétaire intime de Lala-Moustafa.

Vers le milieu du mois d'août, la grosse artillerie se trouvant débarquée, le serasker convoqua un conseil de guerre, dans lequel le siége de Nikosie fut résolu conformément à l'avis de Lala-Moustafa; Pialé-Pascha au contraire avait émis l'avis de commencer les opérations par celui de Famagosta.

Nikosie, appelée autrefois Kali-Nikosia et plus anciennement Limosia, nom grec que rappelle le mot

turc actuel de Lefkosché, était la capitale de l'île, au centre de laquelle elle était située. Sa position sur une colline en faisait une place forte; mais sa circonférence, bien qu'elle eût été réduite de neuf à trois milles, en rendait la défense fort difficile. Il y avait à Nikosie presque autant d'églises que de jours dans l'année. Dans la première année du règne de Sélim, les Vénitiens avaient rasé l'ancienne citadelle, et converti toute la ville en une forteresse régulière, avec onze bastions et trois portes, en en réduisant l'enceinte à une étendue de huit mille cent quatre-vingts aunes (trois milles) [VII]. On avait alors démoli quatre-vingts églises, et le grand monastère qui renfermait les divers tombeaux des rois de Jérusalem, des Lusignans, des princes et princesses de Galilée et d'Antioche, des sénéchaux, amiraux, connétables et chambellans des rois de Jérusalem et de Chypre, des comtes, barons et autres nobles de Tibériade, Thoron, Sidon, Bérythe, Césarée, Joppé et Nicopolis, enfin les tombeaux de seize évêques, archevêques ou patriarches. Ce monastère, desservi par quatre-vingts moines, contenait des appartemens réservés pour le roi et la reine qui le visitaient de temps à autre. Les édifices pieux et les anciens murs, élevés sous les empereurs grecs et notamment sous Constantin-le-Grand, furent ainsi sacrifiés à la nécessité d'établir des fortifications nouvelles, dont les approches étaient défendues par deux cent cinquante pièces d'artillerie. Chaque bastion offrait sur les deux côtés une longueur de trente pas, et pouvait aisément contenir deux mille hommes et

quatre canons. La garnison était forte de dix mille hommes, savoir : quinze cents soldats italiens, trois mille Vénitiens de terre ferme (cernede), deux mille cinq cent miliciens libres (francomati), deux cent cinquante Albanais, et mille nobles de Nikosie.

Le 22 juillet, Moustafa-Pascha, déjà maître de tout le plat pays, parut devant les murs de Nikosie et en ouvrit aussitôt le siége. A son arrivée, il passa en revue deux mille cinq cents cavaliers, cinquante mille hommes d'infanterie régulière, parmi lesquels on comptait six mille janissaires; mais, en y comprenant les akindjis, son armée pouvait être évaluée à un total de cent mille hommes. Moustafa divisa l'infanterie régulière en sept corps d'environ sept mille hommes chacun, et leur fit prendre position en face des sept bastions de la place. Il distribua les commandemens entre les divers chefs : il s'établit lui-même à l'ouest du bastion de Costanza, dont la porte donne au sud sur les salines, et plaça Iskender-Pascha devant le bastion de Podocataro, situé à gauche de la porte des salines [1]; le bastion de Davila, sur la droite du serasker, devait être attaqué par Mousaffer-Pascha, et celui de Tripoli par Derwisch-Pascha, beglerbeg de Haleb; en face des autres bastions furent répartis les agas et kiayas des janissaires, les beglerbegs de Karamanie et du Soulkadr, Hasan et Moustafa-Pascha. Chaque corps avait une batterie de sept canons [VIII].

Pendant les sept semaines que dura le siége, Pialé

[1] Foglietta, Paruta, Gratiani font de cet Iskender-Pascha le gouverneur d'Alexandrie; ils nomment encore Derwisch *Drevis*. Foglietta, p. 87.

se tint en croisière avec la flotte dans les eaux de Rhodes. Ce fut à cette époque que le beglerbeg d'Alger, le renégat calabrois Ochiali, nommé par les Turcs Ouloudj-Ali, puis Kilidj-Ali, annonça à la Porte qu'il avait chassé de Tunis le prince des Beni-Hafss, et enlevé cette ville à la domination espagnole; il mandait en outre que, sorti du port avec une escadre de corsaires, il avait rencontré quatre galères de Malte, les avait prises et était rentré avec elles à Tunis pour radouber ses vaisseaux. Les pavillons enlevés par Ochiali furent envoyés à l'armée de Chypre, et Moustafa fit arborer ces trophées sous les murs de Nikosie. Cette vue vint ajouter au découragement des assiégés; ils avaient à la vérité repoussé deux attaques avec bravoure; mais, dans un troisième assaut livré le jour de l'Assomption de la Vierge, ils avaient perdu plusieurs de leurs meilleurs officiers. Lorsque Pialé revint de sa croisière dans les eaux de Rhodes, le serasker lui enjoignit, ainsi qu'au second kapitan-pascha, de débarquer cent hommes de chaque galère, afin de livrer avec ce renfort un dernier assaut général. En exécution de cet ordre, Ali amena vingt mille matelots et soldats marins au camp du serasker; l'attaque fut fixée au jour suivant (9 septembre 1570). Les bastions de Podocataro, Costanza et Tripoli, furent emportés avant l'aube du jour; leurs garnisons se retirèrent en désordre dans l'intérieur de la place; les habitans de la ville se jetèrent en vain aux pieds des vainqueurs pour implorer la vie, ils furent impitoyablement massacrés. Cependant le provéditeur, l'archevêque et les

autres magistrats de la ville occupaient encore le palais du gouverneur; Derwisch-Pascha le fit battre en brèche avec six pièces de canon, et le serasker envoya aux assiégés un moine pour les sommer de se rendre, en leur promettant la vie sauve. Déjà ils avaient mis bas les armes, lorsqu'au retour du moine les Turcs furieux pénétrèrent dans le palais, répandant le carnage et la dévastation sur leur passage; personne ne fut épargné, et le provéditeur périt lui-même victime de son ignorance et de son incurie. Dès ce moment, commencèrent les horreurs qui ont lieu d'ordinaire dans les villes prises d'assaut par les Barbares; pour échapper à la honte dont elles étaient menacées, plusieurs femmes se précipitèrent du haut des toits ou assassinèrent leurs filles de leurs propres mains; l'une d'elles poignarda son fils en s'écriant: « Non, tu n'assouviras pas comme esclave les infâmes passions des Turcs! » Puis elle se frappa elle-même. Vingt mille hommes furent immolés à la fureur sanguinaire du vainqueur, et deux mille jeunes gens de l'un et de l'autre sexe furent emmenés en esclavage. Pendant huit jours, le meurtre et le pillage se déchaînèrent sur la malheureuse ville; mais l'action héroïque d'une femme, Vénitienne ou Grecque, vint priver le vainqueur du principal fruit de sa conquête. Mue par le désir d'une noble vengeance, elle mit le feu aux galiotes du grand-vizir Mohammed-Pascha et à deux autres navires qui, chargés du butin le plus précieux en or, argent, canons, et jeunes filles des premières familles, étaient dans le port prêts à mettre à la voile;

l'explosion des poudres fit sauter le vaisseau du grand-vizir, et le feu consuma les deux autres ; mille jeunes esclaves périrent dans les flammes, quelques matelots seulement parvinrent à se sauver à la nage [1]. La chute de Nikosie entraîna celle de Paphos et de Limasol (Amathus) [IX], ces deux sanctuaires de la déesse de Cythère; les Turcs s'emparèrent également de Touzla (Larnaca), située près des ruines de Citium, ancienne capitale de l'île qu'a rendue célèbre la mort du général athénien Cimon. Larnaca est un lieu vénéré des Musulmans par son voisinage du tombeau de la cousine du Prophète, Omm-Haram [X]. Cercine (autrefois Karkynia), célèbre dans l'histoire ancienne de Chypre comme résidence de l'un de ses neuf tyrans, et dans son histoire moderne par la défense opiniâtre de Charlotte de Lusignan, succomba aussi sous les armes des Ottomans. Le beglerbeg de Merâsch fut envoyé à Famagosta, pour sommer le gouverneur de se rendre en lui présentant, au lieu d'une lettre de Moustafa, la tête de Dandolo. Le serasker lui-même ayant assisté le 15 septembre 1570 à la prière du vendredi dans l'église de Sainte-Sophie, se rendit trois jours après devant les murs de Famagosta, en laissant à Nikosie Mousaffer-Pascha avec un corps de deux mille hommes.

Dès son arrivée à Famagosta, Moustafa fit construire une redoute, d'où l'artillerie commença le feu contre la ville et le port. Ces travaux indiquaient suffisam-

[1] L'*Histoire des guerres maritimes*, f. 41, parle de huit cents jeunes filles qui périrent par cette explosion.

ment que, malgré la saison avancée, le général ottoman était résolu à poursuivre le siége sans interruption. Cependant les kapitans Pialé et Ali ayant ramené la flotte à Constantinople, en ne laissant à Chypre que quarante galères nécessaires au service de l'armée, sous les ordres de Hamzabeg, gouverneur de Rhodes, cette circonstance et la rigueur de l'hiver forcèrent les assiégeans de ralentir leurs efforts. Moustafa se borna à cerner étroitement la place et à lui couper toutes communications, en attendant le printemps et l'arrivée des renforts. Malgré sa vigilance, douze galères vénitiennes, commandées par Marc-Antoine Quirini, parvinrent à jeter dans Famagosta un secours de seize cents hommes et des approvisionnemens (23 janvier); ces mêmes galères coulèrent bas plusieurs vaisseaux turcs, et s'emparèrent de celui qui avait apporté de Constantinople la solde des troupes Le Sultan fit expier ces malheurs au beg de Khios et à celui de Rhodes qui avaient été laissés en station devant l'île; le premier eut la tête tranchée, le second fut privé de son fanal, insigne distinctif des begs de mer. En même temps, le gouverneur de Négrepont reçut l'ordre de réunir à Khios tous les navires en station dans l'Archipel et d'y attendre l'arrivée du kapitan Ali-Pascha. Celui-ci quitta le port de Constantinople avec quarante galères, et opéra sa jonction avec les quarante bâtimens du gouverneur de Négrepont; puis ils débarquèrent tous deux dans l'île de Chypre au mois d'avril 1571. Pendant ce temps, Moustafa avait établi un service actif de karamour-

sales et de mahones pour transporter du continent d'Asie en Chypre des troupes et des munitions.

Le 16 avril, Moustafa passa une revue générale de son armée. Les travaux de siége furent poussés avec une activité surprenante : vers le milieu de mai, les tranchées, auxquelles étaient employés quarante mille akindjis, furent entièrement terminées, sans qu'il eût été possible aux assiégés d'y mettre obstacle. Dans une étendue de plus de trois milles, Moustafa avait fait pratiquer, en ayant dû souvent percer le roc, un chemin large et si profond, qu'un homme à cheval pouvait le parcourir sans être aperçu ; en arrière de ce fossé, on avait construit dix forts, à l'abri desquels les tirailleurs tenaient la garnison dans de continuelles inquiétudes. Les murs, les tours et les bastions étaient foudroyés par cinq batteries formées de soixante-quatorze canons, parmi lesquels on en remarquait quatre d'un calibre extraordinaire, tels que ceux que nous avons déjà vus figurer aux siéges de Constantinople, Scutari, Belgrade et Rhodes, et que les historiens européens appellent tantôt hélépoles, tantôt basilics. Du côté des assiégés, le feu était dirigé par le général d'artillerie Martinengo, qui promettait de soutenir en cette circonstance l'honneur d'un nom déjà illustré au siége de Rhodes. Marco-Antonio Bragadino commandait en chef la ville et la forteresse; il avait sous ses ordres son frère Giovanni Andrea. Hector Baglioni était capitaine-général, et Giovanni-Antonio Quirini, chargé comme intendant de la comptabilité de la garnison. Pour se débarrasser des bouches inutiles, aussi nuisibles dans

une place assiégée par leurs paroles de découragement que par leur consommation onéreuse, Bragadino fit sortir huit mille habitans, que les Ottomans, plus humains que de coutume, laissèrent passer et se répandre dans les villages de l'île. Il ne resta dans la place que sept mille hommes, moitié Italiens, moitié Grecs, capables de porter les armes. Famagosta n'était défendue que par un petit nombre de fortifications en mauvais état, mais elle avait pour commandant un homme d'un caractère ferme et d'un esprit fécond en ressources : Bragadino fit réparer les murailles, organisa une fonderie, couvrit les remparts de canons, et sut par son exemple inspirer à tous une telle ardeur, que les officiers allèrent s'établir sur le terre-plein des fortifications et ne voulurent plus avoir d'autre logement.

Par une matinée de mai, on entendit tout-à-coup un grand bruit dans le camp des Ottomans; au même instant, protégés par un feu terrible de leur artillerie, les assiégeans pénétrèrent dans les fossés, jusqu'au pied des murs déjà fort endommagés ; ce fut en vain qu'ils tentèrent de les escalader; mais ils parvinrent à se loger dans les fossés, et tous les efforts des assiégés ne purent les en chasser. Cependant les travaux souterrains se poursuivaient avec activité de part et d'autre; du haut des tours et des remparts. les assiégés pouvaient suivre les mouvemens des mineurs ottomans qui allaient, venaient et s'occupaient du transport des poudres ; on soupçonnait bien le point sous lequel était dirigée la mine, mais on n'avait pu l'éventer, et ceux qu'elle menaçait s'attendaient à sau-

ter d'un instant à l'autre. Enfin elle fit explosion, ébranlant toute la ville, et renversant une partie des murailles ; aussitôt les assiégeans s'élancèrent sur les décombres, dans l'espoir d'emporter la place ; mais cet assaut n'eût pas plus de succès que le précédent. Loin de ralentir le feu de son artillerie et les travaux des mineurs, Moustafa eut recours à un nouveau moyen de destruction. Pendant plusieurs jours, la place se vit menacée par les bombes d'un incendie général, mais le courage de Bragadino et celui de la garnison restèrent inébranlables. Déjà le siége avait duré deux mois et demi avec un égal acharnement de part et d'autre, et les Turcs avaient éprouvé dans plusieurs assauts des pertes considérables, lorsqu'à la vue des brèches ouvertes, le général ottoman résolut de livrer un assaut général et de le diriger en personne. La lutte fut des plus terribles; les assiégés repoussèrent l'ennemi sur tous les points, hors un seul, où il conserva l'avantage en se rendant maître d'une demi-lune qui couvrait une des portes. Cet ouvrage était miné, et, après de vains efforts pour chasser les assaillans, on mit le feu à la mine, et Turcs et chrétiens sautèrent à la fois dans les airs. Retirés derrière les retranchemens en terre que Bragadino avait fait élever au-dedans des murailles, les assiégés se montraient encore déterminés à attendre l'ennemi de pied ferme. Les Turcs furent obligés de livrer un nouvel assaut contre la porte, dont la mine avait fait sauter la demi-lune. Debout sur la brèche, Bragadino combattit l'ennemi de si près qu'il reprit de ses mains

un drapeau vénitien enlevé à Nikosie. Tous les efforts des Ottomans furent infructueux; mais la garnison eut à lutter avec un nouvel ennemi, contre lequel toute bravoure était impuissante, la famine : depuis un an que durait le siége, les approvisionnemens se trouvaient tellement épuisés, qu'il ne restait que sept tonneaux de poudre, et que les habitans étaient réduits à se nourrir de chevaux, d'ânes et de chiens; la garnison, menacée d'un septième assaut [1], dut se résigner à une capitulation devenue nécessaire. Le 1er août, le drapeau blanc fut arboré sur la forteresse; le kiaya du serasker et celui de l'aga des janissaires se présentèrent dans la ville en qualité d'otages, et les assiégés envoyèrent en échange deux nobles vénitiens dans le camp du serasker; ces derniers furent reçus par le fils de Moustafa avec de grands honneurs, revêtus d'habits d'étoffe d'or et traités dans la tente de l'aga des janissaires.

Le même jour, la capitulation fut signée sous les conditions suivantes : la garnison devait sortir avec ses armes, ses bagages, cinq pièces de canon, les trois chevaux de ses principaux chefs, et être transportée immédiatement à Candie; les habitans étaient libres de quitter la ville et d'emporter tout ce qui leur appartenait; ceux qui y resteraient ne devaient être molestés ni dans leurs biens, ni dans leurs personnes. Quatorze vaisseaux turcs, destinés au transport de la garnison, entrèrent aussitôt dans le port; les Turcs se

[1] Foglietta et Contarini donnent les détails des six assauts livrés le 21 et le 29 juin, le 9, le 14, le 20 et le 30 juillet.

retirèrent à une distance de trois milles, et témoignèrent toute leur admiration pour la généreuse défense des assiégés, en recevant, avec d'amicales démonstrations, ceux d'entre eux que la curiosité attirait dans leur camp. Au bout de trois jours la place fut évacuée et toute la garnison embarquée, à l'exception des principaux chefs. Le 5 août, Bragadino envoya au camp ottoman Henri Martinengo, neveu du général d'artillerie de ce nom, pour prévenir le serasker qu'il aurait l'honneur de lui présenter le soir même les clefs de la ville. Moustafa répondit à ce message avec toutes les apparences de la courtoisie, et fit dire à Bragadino qu'il éprouverait une vive satisfaction à faire connaissance avec les braves défenseurs de Famagosta. Trois heures avant le coucher du soleil, Bragadino se rendit au camp ottoman avec Baglioni, Louis Martinengo, Antoine Quirini, plusieurs autres officiers et une escorte de quarante hommes. Il marchait à cheval, à la tête du cortége, dans son costume de magistrat vénitien, c'est-à-dire vêtu de la robe de pourpre, et faisant porter sur sa tête un parasol rouge, qui était une des marques de sa dignité. Il fut reçu avec force civilités; le pascha s'entretint quelques instans avec lui et les personnes de sa suite des événemens du siége. Mais ces trompeuses démonstrations cessèrent presqu'aussitôt : le serasker leur demanda quelles sûretés ils pouvaient donner pour garantir le libre retour des vaisseaux chargés de transporter la garnison à Candie; et sur la réponse de Bragadino que la capitulation n'avait rien stipulé à cet égard, il exigea qu'on lui laissât

en ôtage le jeune Antoine Quirini. Bragadino se récria vivement et avec plus d'indignation que ne lui en permettait sa position; dédaignant alors de dissimuler, le serasker se répandit en imprécations contre le commandant et tous les Vénitiens, et les accusa d'avoir fait égorger cinquante pélerins musulmans, malgré leur inviolabilité, garantie par la capitulation. Bragadino, qui dut chercher à justifier ou à nier ce meurtre, n'en continua pas moins à refuser avec courage, et en paroles peu mesurées, les ôtages demandés. Moustafa passa des injures aux faits, fit garrotter Baglioni, Martinengo, Quirini et Bragadino, et ordonna de les traîner ainsi hors de sa tente; les trois premiers furent à l'instant massacrés. Bragadino, témoin de leur mort, était réservé à de plus longs tourmens; on se contenta pour ce moment de lui couper le nez et les oreilles. Ce ne fut que dix jours après, un vendredi, que fut consommé son affreux supplice: placé sur un siége, une couronne à ses pieds, il fut hissé sur la vergue de la galère du beg de Rhodes, puis plongé dans l'eau, parce que, d'après l'historien ottoman, il aurait traité de la sorte des prisonniers turcs; on lui suspendit ensuite au cou deux paniers pleins de terre, qu'il dut porter sur les deux bastions pour aider à leur reconstruction; chaque fois qu'il passait devant le serasker, il était forcé de se prosterner. Enfin, conduit sur la place, devant le palais de la Signoria, il fut attaché au poteau sur lequel les prisonniers turcs subissaient d'ordinaire la peine de la flagellation, puis couché à terre et écorché vif, « attendu, dit le général ottoman,

que celui qui a fait couler le sang musulman doit verser le sien. » Le serasker et le bourreau, s'adressant à l'héroïque patient, lui criaient à la fois : « Où donc est ton Christ? que ne vient-il à ton secours? » Sans laisser échapper aucune plainte, Bragadino récita le *Miserere* au milieu de ses affreuses tortures ; et en prononçant le dernier verset, *accordez-moi, Seigneur, un cœur pur*, sa grande ame exhala son dernier soupir. Trois cents chrétiens, qui se trouvaient dans le camp, furent également massacrés. Les ôtages envoyés au camp avant la signature de la capitulation auraient sans doute éprouvé le même sort, si, par commisération, ou dans le but de les réserver aux mutilations du harem, l'eunuque du serasker ne les eût dérobés aux premiers accès de sa fureur. En effet, Henri Martinengo n'échappa au fer homicide des Ottomans que pour être mutilé par l'opérateur du harem, et se voir à jamais condamné à l'esclavage et à l'impuissance. Enchérissant sur sa perfidie, Moustafa fit retirer des navires tous ceux qui y étaient déjà embarqués, et les emmena en esclavage. Non content du supplice ignominieux et horrible qu'il avait fait subir à Bragadino, il ordonna, dans sa sauvage férocité, que le corps du héros fût écartelé, ses quatre membres exposés sur les quatre grandes batteries, et que sa peau fût remplie de foin, pour être promenée dérisoirement, sur une vache, dans le camp et dans la ville. Cette noble dépouille fut ensuite pendue à la vergue d'une galère, et déposée dans une caisse, avec les quatre têtes de Bragadino, Baglioni, Martinengo et Quirini, pour être envoyées

au Sultan. A Constantinople, la peau de Bragadino fut exposée dans le bagne, à la vue des esclaves chrétiens [xi]. Plus tard, elle fut rendue à Venise, et déposée dans une urne du panthéon de l'église de *S. Giovanni e Paolo;* les ossemens de Bragadino, recueillis avec un soin religieux, furent inhumés dans l'église de S. Gregorio.

On ne saurait admettre les raisons alléguées par les historiens ottomans pour justifier la conduite féroce de Moustafa; car si des paroles d'une fermeté intempestive allumèrent la fureur du serasker, rien ne peut excuser la violation de la clause qui garantissait à la garnison la vie sauve et une libre retraite. D'ailleurs, s'il faut réellement imputer la colère de Moustafa aux réponses de Bragadino, ce dernier en aurait dû être la première et la seule victime. Mais les faits démentent ces suppositions : ce ne fut qu'après douze jours de tourmens que se consomma le supplice atroce de Bragadino, et la capitulation fut indignement violée sur tous les points. Ainsi cette conduite infâme n'était pas la suite d'une fureur momentanée, mais elle avait été longuement préméditée. Du reste, elle était digne de l'homme qui avait excité une guerre funeste entre deux frères. et poussé Souleïman à se souiller du meurtre de son fils Bayezid. Cet acte de perfidie était d'ailleurs conforme au fetwa qui avait conseillé cette campagne, en déclarant qu'on pouvait s'affranchir de la parole engagée aux infidèles, lorsqu'il y avait quelque avantage à en recueillir. Toutefois on ne saurait s'étonner de pareilles

cruautés, quand on considère non seulement la barbarie sanguinaire de l'homme qui l'ordonna, mais encore l'esprit général de cette époque : Sélim II était contemporain de Charles IX et d'Iwan-le-Terrible. Une année s'était à peine écoulée que les massacres de la Saint-Barthélemy jetèrent la terreur parmi les peuples de l'Europe, et avant même qu'une nouvelle année fût révolue, on vit, à la prise de la forteresse de Wittenstein, la garnison entière massacrée et le commandant percé d'une lance pour être rôti au feu [XII]. Si de pareils actes de cruauté se passaient en France et dans la Finlande, quelle barbarie ne pouvait-on pas attendre des Turcs? De quel acte d'ailleurs n'était pas capable l'homme dont l'élève ne craignait pas d'enfreindre publiquement les plus saintes lois de l'Islamisme, en se livrant sans frein aux vices les plus honteux? On reconnut facilement l'influence de la passion dominante de Sélim et de son précepteur dans les promotions de juges qui eurent lieu immédiatement après la prise de Nikosie. Le juge Rouhi et le moufti Ekmel, renommés comme esprits forts, et adonnés à la fois au vin et à d'infâmes débauches, ouvrirent et tinrent eux-mêmes des cabarets : il était d'usage entre eux que le juge s'enivrât le matin chez le moufti, et celui-ci le soir chez le juge. Grâce à de tels exemples, l'habitude de l'ivresse devint générale dans l'armée, et l'on vit souvent les soldats débattre entre eux la question de savoir chez lequel des deux juges se trouvait le meilleur vin. De là il arriva qu'à la prise de Famagosta, les soldats turcs ne se conduisirent pas

autrement que ceux des autres nations : ils brisèrent les portes des caves et s'enivrèrent à l'envi de vin de Chypre. De son côté, le général profana la cathédrale de St.-Nicolas; il fit ouvrir les tombeaux et disperser les cendres qu'ils renfermaient, lacéra les images des saints et souilla le sanctuaire par des horreurs inouïes. Par un raffinement de fanatisme, il avait voulu que la scène hideuse de l'exécution de Bragadino fût réservée pour un vendredi, jour choisi pour célébrer la solennelle inauguration de l'église convertie en mosquée (17 août 1571). Ce jour, consacré dans l'antiquité au culte de Vénus, et institué comme jour de repos par Mohammed, vit se renouveler le tableau des horreurs monstrueuses qui marquèrent jadis la célébration des fêtes et des mystères de Vénus et les cérémonies des sacrifices humains en l'honneur des dieux. Quelques jours après avoir donné ce triste spectacle, Moustafa quitta l'île (15 septembre 1571), et quelques semaines plus tard il fit son entrée triomphale à Constantinople, bien que sa conquête lui eût coûté près de cinquante mille hommes [1]. On affecta à l'entretien du grand-vizir les revenus de l'île, dont la destination, attribuée par les Sultans tscherkesses aux deux villes saintes, avait fourni le prétexte de la

[1] Paruta, p. 198. Contarini, f. 131, donne l'état suivant de la force numérique de l'armée devant Famagosta : quatre-vingt mille hommes soldés, quatorze mille janissaires, soixante mille hommes de troupes irrégulières. Dans la *Liste des Paschas*, Contarini écrit leurs noms avec assez d'exactitude pour les faire reconnaître, à l'exception des paschas de Schesüwar et de Meràsch qu'il nomme *il Bassa di Scivisari et Marasco*, et du sandjak de Diwrighi qu'il appelle *il Famburian di Diverie*.

guerre, et dont le juif don Miquez avait espéré la possession à titre de roi de Chypre. Dans la suite, la plus grande partie de ces revenus fut comprise dans l'apanage de la mère du souverain régnant (walidé). Ainsi l'île de Vénus Aphrodite, offerte comme épingles par les empereurs romains aux reines d'Egypte, Arsinoé et Cléopâtre, fut donnée au même titre aux femmes du harem impérial [xiii].

Pendant le siége de Famagosta, les escadres ottomanes n'avaient cessé d'inquiéter les côtes de Dalmatie. Immédiatement après la déclaration de guerre, et avant même que les Turcs eussent opéré leur descente en Chypre, l'amiral vénitien Veniero avait surpris Sopoto en Albanie; par représailles, le kapitan-pascha Ali et le renégat calabrois Ouloudj-Ali ravagèrent les îles de Candie, de Cérigo [1], et l'ancienne Cythère vouée au culte de Vénus Aphrodite, dont les deux sanctuaires furent ainsi profanés par les Turcs. De Navarin, le kapitan-pascha jeta ses hordes dévastatrices sur les côtes des îles de Zante, de Céphalonie et de Butrinto; il envoya quarante galères contre Sopoto. De son côté, Ouloudj-Ali s'empara, à la hauteur de Corfou, des galères de Michel Barbarigo et de Piero Bertolazzi, ainsi que des navires de Leza

[1] Paruta donne la force numérique de la flotte ottomane, ainsi qu'il suit : Pertew-Pascha avec cent galères à Castel-Rosso, Ali-Pascha avec cinquante-cinq, Ouloudjali avec vingt; Hasan, fils de Barberousse, avec vingt; Ahmed également avec vingt galères, dix mahones, et cinq navires devant Chypre; en tout, deux cent cinquante voiles. Cet état est entièrement conforme à celui qui est donné par Hadji Khalfa, *Histoire des guerres maritimes*, p. 55.

et de Moceniga. Ali débarqua à Sopoto quinze cents janissaires et sipahis; mais, trahi par la fortune dans une attaque contre cette ville, il perdit un tiers de ses troupes et se retira en toute hâte. La place de Dulcigno, vivement pressée sur terre et sur mer par Ali et Ouloudj-Ali, fit sa soumission; la lâcheté de l'ambassadeur Alessandro Donato mit Antivari dans la nécessité de se rendre; Budna fut réduite à la même extrémité par l'incurie de son podestat Agostin Pasqualigo. Le kapitan-pascha se mit en croisière avec vingt galères devant Castel-Nuovo, tandis qu'Ouloudj-Ali et Caracosa (Karagœz) dévastèrent les environs de Lesina et de Curzola. Vers le milieu du mois d'août, les deux corsaires renégats relâchèrent à Valona, avec le riche butin qu'ils avaient fait à Lesina; parmi ces dépouilles, ils montraient surtout avec fierté le fanal du provéditeur, qu'ils avaient enlevé de l'église de la Madone à Lesina. De Valona, le kapitan-pascha Ali, après avoir détaché deux galères vers les côtes de Sicile, se rendit à Saseno, dans la résolution ne point quitter ce port avant d'avoir reçu des nouvelles positives soit de Constantinople, soit des flottes combinées des puissances chrétiennes [1].

Après la chute de Nikosie, le grand-vizir Mohammed Sokolli, craignant que l'alliance des puissances chrétiennes ne fût fatale au pavillon ottoman, ou jaloux des brillans succès de son rival Moustafa

[1] Contarini, f. 33. Hadji Khalfa, *Histoire des guerres maritimes*, f. 32. Dulcigno est appelé en langue turque *Oulgoum*, Antivari *Bar*, Sopoto *Sobot*, Valona *Awlona*.

dans l'expédition de Chypre, laissa échapper quelques paroles de paix dans ses conférences avec le baile de Venise, résidant à Constantinople, et manifesta le désir de voir arriver un négociateur vénitien ; de plus, il engagea le baile à envoyer son chancelier à Venise pour sonder les dispositions du sénat. Sous l'influence des préoccupations qui le dominaient, Mohammed Sokolli renvoya de Constantinople à Paris par Venise le plénipotentiaire français Grascinan, avec des lettres de lui et du Sultan, qui exprimaient le désir de voir la paix se retablir entre la Porte et la république par l'entremise du roi de France. En conséquence, Venise envoya Jacques Ragazzoni à Constantinople, et montra pendant quelque temps un refroidissement de zèle pour la ligue dont le pape poursuivait avec ardeur la formation. C'est ainsi que, conduites dans un but opposé, les négociations de Ragazzoni à Constantinople, et celles de Colonna, légat du pape à Venise, se neutralisèrent réciproquement, et arrêtèrent la conclusion de la paix en même temps qu'elles suspendirent la formation définitive de la ligue sainte. Mais bientôt les dévastations de l'île de Candie par les flottes ottomanes et la reprise du siége de Famagosta vinrent mettre un terme à l'indécision du sénat; et, le 25 mai 1571, le pape, le roi d'Espagne et la république signèrent une ligue offensive et défensive, dont l'objet était d'abaisser la puissance de l'empire ottoman, cet éternel ennemi du nom chrétien. Les forces combinées de cette confédération devaient consister en deux cents galères, cent vaisseaux, cinquante mille hommes de

pied et quatre mille cinq cents chevaux. Le contingent des dépenses était ainsi fixé : le roi en supportait la moitié, le pape un sixième et les Vénitiens un tiers. L'armée devait être prête au mois de mai, et se réunir à Messine. Comme le pape ne possédait presque aucun vaisseau de guerre, les Vénitiens s'obligeaient à lui fournir douze galères complètement pourvues de leur artillerie et de leurs agrès. Le commandement en chef devait être déféré au généralissime espagnol. Le traité entre les puissances confédérées fut publié le 22 juillet, après la célébration d'une messe solennelle, par l'ambassadeur espagnol, dans l'église de Saint-Marc [XIV]. Ce fut en vain qu'en passant à Venise pour se rendre à Constantinople, l'ambassadeur français chercha à ébranler la résolution du sénat [1]. Depuis la fondation de l'empire ottoman, c'était la treizième ligue formée par les puissances européennes contre l'ennemi juré du Christianisme, et toutes avaient eu pour principaux moteurs le pape et la république de Venise [2]. Un siècle entier s'était écoulé depuis que le cardinal Caraffa avait formé la célèbre ligue, qui rapporta en trophée la chaîne de Satalia qu'on voit encore dans la sacristie

[1] Paruta, p. 163, désigne ainsi cet ambassadeur : *il Vescovo di Aox.*

[2] 1° Croisade sous Urbain V, prise de Smyrne, 1344; 2° Urbain V, croisade contre Mourad Ier; 3° Grégoire XI, bataille de Nicopolis, 1396; 4° Eugène IV, bataille de Warna, 1544; 5° Calixte III, Belgrade secourue par les troupes chrétiennes, 1455; 6° Pie II, 1464; 7° Sixte IV, conquête de Smyrne et de Satalia, 1472; 8° Innocent VIII, croisade contre Bayezid II; 9° Alexandre VI, croisade contre le même sultan, 1501; 10° Léon X, croisade contre Souleïman Ier, 1520; 11° Adrien VI, peu de temps avant la bataille de Mohacz, 1526; 12° Paul III, 1539.

de la cathédrale de Saint-Pierre; et trente-quatre ans s'étaient passés depuis la dernière ligue conclue entre les mêmes puissances, le pape, le roi d'Espagne et la république de Venise.

Don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, dont l'esprit élevé, la valeur et la ressemblance avec son père, faisaient déjà concevoir de hautes espérances, appareilla de Messine le 25 septembre 1571, avec soixante-dix galères d'Espagne, six de Malte et trois de la Savoie. A cette flotte se joignirent douze galères du pape, sous les ordres de Marco Antonio Colonna, duc de Paliano et de Taliacozzo, cent huit galères et six galéasses ou mahones d'une dimension énorme, sous le commandement de l'amiral vénitien Sébastien Veniero. Dans un conseil convoqué sur le vaisseau-amiral, on discuta s'il convenait de faire voile pour Valona, Castel-Nuovo ou Santa-Maura; mais Veniero et Don Juan, généralissime de la flotte, opinèrent pour qu'on se dirigeât dans les eaux de l'Archipel, et leur avis prévalut. La flotte se rendit à Gumenizze (appelée par les Turcs Houloumidj), port de Cyrus, vis-à-vis de Corfou; mais instruits du voisinage de la flotte ottomane, ils partirent pour Alessandria (l'ancienne Samos), dans l'île de Céphalonie. Une division de huit galères éclairait la marche, sous le commandement de Jean Cordona, amiral de Sicile. Venait ensuite l'avant-garde, forte de cinquante-quatre galères, sous les ordres de Jean Andrea Doria. Un demi-mille en avant du corps de bataille étaient les six galéasses des Vénitiens, que conduisait Duodo,

La première ligne de bataille était composée de soixante et une galères, et au milieu d'elles flottaient les pavillons du duc de Paliano, du généralissime et de la république; elle s'appuyait sur une seconde ligne de cinquante galères, commandées par le provéditeur Barbarigo. Enfin, Alvaro de Bazzano, marquis de Santa-Croce, amiral de Naples, fermait la marche avec trente galères. D'après le plan arrêté à l'avance, l'avant-garde et l'arrière-garde devaient se mettre en ligne sur les ailes.

La flotte ottomane, forte de deux cent quarante galères, quarante galiotes, vingt petits briks, en tout trois cents voiles, était stationnée dans le golfe de Lepanto, sous le commandement en chef du kapitan-pascha Mouezinzadé-Ali, qui avait sous ses ordres Ouloudj-Ali, beglerbeg d'Alger, Djâfer-Pascha, beglerbeg de Tripoli, Hasan-Pascha, fils de Khaïreddin-Barberousse, et quinze autres sandjaks, ayant droit comme princes de la mer à porter des fanaux sur les poupes de leurs galères [xv]. Les troupes de terre embarquées sur les navires étaient commandées par Pertew-Pascha. Pertew et Ouloudj-Pascha représentèrent inutilement que les équipages étaient trop incomplets pour tenter la fortune; le zèle irréfléchi du kapitan-pascha l'emporta sur leur prudence, et entraîna la perte totale de la flotte soumise à ses ordres.

Dans la nuit du 6 au 7 octobre 1571, la flotte chrétienne leva l'ancre, et le jour suivant, un samedi, à une heure et demie après midi, elle parut à la hauteur de cinq petites îles, appelées par les Grecs Echinæ,

c'est-à-dire *les sangsues,* soit parce que ces vers fourmillent sur les rochers qui en forment les côtes, soit parce que le devin Echinas y vit le jour. Ces îles, situées vis-à-vis l'embouchure de l'Achéloüs (aujourd'hui Aspropotamos), sur les côtes d'Albanie, sont connues sous le nom de Curzolari. Lorsque la frégate, envoyée comme éclaireur dans la direction de Lepanto, vint annoncer l'approche de l'ennemi, Don Juan fit hisser sur son mât d'artimon un pavillon vert de forme carrée, et donna ainsi l'ordre de rétablir la ligne de bataille. Jean André Doria, à la tête de cinquante-quatre galères formant l'aile droite, avait à peine dépassé deux écueils des Curzolari, qu'il découvrit la flotte ottomane. Celle-ci trompée sur la véritable force de la flotte chrétienne, dont l'aile gauche était dérobée à sa vue par les îles de Curzolari, se rangea en ordre de bataille, parallèlement à la côte de Morée. Le provéditeur Barbarigo, à la tête de l'aile gauche des chrétiens, composée de cinquante-trois galères, se porta dans la direction de l'embouchure de l'Achéloüs, et longea l'île de Petalia ou Villa-di-Marmo, en face du promontoire de Villa-di-Marmo, appelé depuis ce jour la *Mauvaise-Pointe* (*Mal Cantone*) par les Chrétiens, et la *Pointe-Sanglante* (*kanlü bouroun*) par les Ottomans. Au centre, se déployait la principale ligne de l'armée navale, disposée en forme de croissant. Cette ligne était sous les ordres du prince de Parme, amiral de Savoie, du duc d'Urbain, amiral de Gênes, de l'amiral de Naples et du commandeur de Castille. L'une de ces

galères était commandée par Caraccioli, comte de Biccari [1], qui décrivit plus tard les exploits de Don Juan d'Autriche, auxquels il avait pris lui-même une glorieuse part. Don Alvaro, marquis de Santa-Croce, conduisait l'arrière-garde. En tête de la principale ligne de bataille, s'avançaient les trois vaisseaux amiraux; au milieu celui de Don Juan, à droite celui de Marco-Antonio Colonna, amiral du pape, et à gauche, celui de Sébastien Veniero, amiral vénitien. La capitane génoise, commandée par Hector Spinola, et sur la quelle se trouvait Alessandro Farnese, duc de Parme. était placée à l'aile droite et suivait immédiatement Colonna; à gauche et tout près de Veniero, marchait la capitane de Savoie, commandée par le seigneur de Leyni, et montée par le prince d'Urbain. Au centre. immédiatement après Don Juan, venait le vaisseau du vice-amiral d'Espagne (*Patrona*), sous les ordres du grand-commandeur de Castille. A l'extrémité de l'aile droite se trouvait le vaisseau-amiral de Malte, monté par le grand-prieur de Messine; la capitane de Lomelini se trouvait à l'extrémité de l'aile gauche. Du côté des Turcs, le commandement de l'aile droite avait été confié à Ouloudj-Ali, beglerbeg d'Alger, et celui de l'aile gauche, à Mohammed-Schaoulak, beg de Négrepont. En avant de la ligne du centre et vis-à-vis les trois amiraux chrétiens, était le vaisseau-amiral du kapitan-pascha Mouezinzadé Ali, ayant à sa droite

[1] « Ferrante Caraccioli conte di Biccari scrittor di questa istoria, il qual » con la sua galea andava a destra di quella del Quirino. » *I Commentari delle guerre fatte con Turchi*, p. 34.

la galère du vizir et serasker Pertew et à sa gauche celle du trésorier de l'armée.

Les deux armées navales se considérèrent quelque temps avec une mutuelle admiration : la flotte des chrétiens était forte de plus de deux cents voiles, et celle des Turcs, de trois cents. Le soleil brillait dans tout son éclat; tandis que les Turcs étaient éblouis par le reflet des casques, des cuirasses et des boucliers en acier poli des confédérés, ceux-ci admiraient les couleurs vives et variées des vaisseaux et des équipages turcs, leurs fanaux d'or, leurs drapeaux de pourpre avec des inscriptions en lettres d'or et d'argent, les pavillons des vaisseaux-amiraux turcs, représentant le glaive à double tranchant d'Ali, la lune, les étoiles et le chiffre entrelacé du Sultan [1]. Le silence fut interrompu par un coup de canon chargé à poudre, que tira le vaisseau-amiral ottoman, en signe de salut et comme invitation à l'amiral chrétien de se faire reconnaître de la même façon. Le sifflement d'un boulet de gros calibre fut la réponse de Don Juan.

L'action s'engagea vers l'aile gauche des chrétiens, et il y eut bientôt sur toute la ligne une mêlée de cinq cents vaisseaux. Vers quatre heures et demie de l'après-midi [2], pendant que Mohammed-Schaoulak et Giaour-

[1] Les noms italiens de *Capitana*, *Patrona* et *Reale* sont aussi ceux des premier, second et troisième vaisseaux-amiraux turcs qui marchent immédiatement après celui du kapitan-pascha, lequel porte le nom de *Baschtarda*. Voyez, sur les divers pavillons de la marine ottomane, *Constitution et administration de l'Empire ottoman*, t. II, p. 29.

[2] Diedo, f. 19. Contarini dit à sept heures, au coucher du soleil.

Ali manœuvraient pour tourner l'aile gauche des confédérés, et que Barbarigo enveloppé de toutes parts tombait sous une nuée de flèches, blessé à mort, le kapitan-pascha, Mouezinzadé, marcha droit à la galère de Don Juan, pour se mesurer avec lui vaisseau à vaisseau et homme à homme. Mais presque aussitôt il se vit assailli à la fois par les deux vaisseaux de Don Juan et de Veniero; Pertew-Pascha s'attacha à la galère de Colonna. Les trois cents janissaires et les cent arquebusiers du vaisseau-amiral ottoman combattirent avec la plus grande valeur contre les quatre cents arquebusiers de Sardaigne, placés à bord du vaisseau de Don Juan. La lutte dura plus d'une heure; plusieurs fois déjà les alliés avaient occupé la moitié du pont de la capitane ottomane, et ils en avaient été repoussés, lorsque Mouezinzadé tomba frappé mortellement par une balle : profitant du premier moment d'hésitation des Turcs, les Espagnols sautèrent de nouveau à l'abordage, s'emparèrent de la galère et en arrachèrent le pavillon turc. Un soldat espagnol trancha la tête au kapitan qui respirait encore, et invitait les assaillans à descendre dans l'intérieur du vaisseau, où, disait-il, ils trouveraient de l'argent; le soldat porta la tête à Don Juan, qui, le repoussant avec horreur, ordonna qu'on la jetât dans la mer; néanmoins elle fut plantée sur une lance et hissée sur le grand mât. Karagœz, capitaine de Valona, et Mahmoud, sandjak de Mitylène, suivis de quatre autres navires portant fanaux, vinrent au secours de leur vaisseau-amiral, et commencèrent une lutte des plus

acharnées; le marquis de Santa-Croce, voyant le danger qui menaçait les trois chefs de la flotte alliée, accourut, avec l'arrière-garde, au secours de Don Juan. Deux capitaines vénitiens, Loredano et Malipieri, se jetèrent au milieu des ennemis, et attirant sur eux plusieurs de leurs galères, ils moururent avec la gloire d'avoir sauvé leur général et décidé du combat. Les galères de Karagœz et de Pertew furent prises à l'abordage; le premier fut tué; le second, s'étant jeté à la mer, parvint à se sauver dans une chaloupe.

La fortune avait été moins favorable à l'aile droite des alliés; Ouloudj-Ali, qui n'avait commencé à combattre que tardivement, était parvenu, à force de manœuvres, à tourner la division de Doria, et l'avait obligée à s'éloigner du corps de bataille. La marche inégale des bâtimens chrétiens les avait séparés les uns des autres, et avait amené entre eux de grands intervalles. Ouloudj-Ali, voyant quinze galères espagnoles, vénitiennes et maltaises groupées à une assez grande distance, se porta sur elles avec toutes ses forces; enveloppées par un ennemi si supérieur en nombre, elles n'en firent pas moins une vigoureuse résistance. Ouloudj-Ali s'empara de la capitane de l'ordre de Malte, et trancha de sa propre main la tête du commandeur de Messine; mais voyant que le centre de la flotte turque était en déroute, il déploya toutes ses voiles et passa au milieu des chrétiens avec quarante galères, les seules qui échappèrent au désastre de cette sanglante bataille. Les Turcs perdirent deux cent vingt-quatre vaisseaux, dont quatre-vingt-quatorze se

brisèrent sur les côtes ou furent brûlés; les autres furent partagés entre les alliés, ainsi que cent dix-sept canons de gros calibre, deux cent cinquante-six d'un calibre inférieur, et trois mille quatre cent soixante-huit prisonniers. Quinze mille esclaves chrétiens, qui se trouvaient à bord de la flotte ottomane, furent délivrés. Trente mille Turcs avaient péri dans cette bataille navale, la plus grande qui se fût livrée depuis celle qui, seize siècles auparavant et au même lieu, avait décidé entre Auguste et Antoine de l'empire du monde. Les alliés perdirent quinze galères et huit mille soldats ou matelots: de ce nombre furent Barbarigo, qui mourut de ses blessures le troisième jour après la bataille, et vingt-neuf nobles des premières familles de Venise, tels que Trissino, Cornaro, Veniero, Pasqualigo, Contarini, Loredano, Quirini, le prieur de Malte et le grand-commandeur d'Allemagne. Le nombre des blessés était bien plus considérable; parmi eux, nous citerons Cervantes, l'auteur immortel de *Don Quichotte*, qui eut le bras gauche emporté. Au nombre des prisonniers se trouvait le Florentin Bongiani Gianfigliazzi, qui fut nommé, en sortant d'esclavage, au poste d'ambassadeur de Florence auprès du sultan Mourad III. Outre le kapitan-pascha Ali, les Turcs comptaient parmi leurs morts les sandjakbegs de Tschoroum, Karahissar, Angora, Nicopolis, Lepanto, Khios, Mitylène, Sougadjic, Bigha, Alexandrie, le kiaya, inspecteur de l'arsenal [XVI], et plusieurs autres de leurs principaux chefs. Parmi les prisonniers tombés au pouvoir des chrétiens, se

trouvaient Mohammed, petit-fils du beglerbeg d'Alger, Salih-Reïs, les sandjakbegs Giaour-Ali et Djâfer, les deux fils du kapitan-pascha Ali et plusieurs autres agas [1]. Les fanaux d'or, les pavillons de pourpre, ornés d'étoiles, de croissans et d'inscriptions en lettres d'or, les queues de chevaux du serasker, furent la proie des vainqueurs. Le succès de cette bataille si mémorable doit être attribué à la bravoure de l'armée chrétienne, et surtout à la supériorité avec laquelle les galéasses vénitiennes dirigèrent le feu de leur artillerie : placées en avant comme six redoutes, elles jetèrent le désordre parmi les Ottomans, et les forcèrent à rompre leurs lignes, pour parvenir jusqu'à celles des chrétiens. Marco-Antonio Colonna fit une entrée triomphale à Rome, monta au Capitole et déposa en offrande, sur l'autel de la Vierge (*Ara in Cœlis*), une colonne d'argent sur laquelle il avait fait graver, par allusion à son nom, cette inscription tirée d'Horace : *Præsens superbos vertere funeribus triumphos : injurioso ne pede proruas stantem columnam.* Le sénat lui fit ériger une statue, et en mémoire de sa glorieuse victoire, l'église *Ara in Cœlis* fut embellie, aux frais du peuple, d'un plafond richement doré et orné de peintures, qui sont encore aujourd'hui considérées comme des chefs-d'œuvre. Ghislieri, qui régnait sous le nom de Pie V et qui avait été l'ame de la sainte ligue, accorda à son amiral, déjà ho-

[1] *Mahamut* pour Mohammed, *Caurali* pour Giaour-Ali, *Carabiugh* pour Karabatak. Cependant ce dernier n'était pas, comme le dit Diedo, sandjak de Khios; cette place était occupée par Firdews.

noré du triomphe, une récompense de soixante mille ducats, et rendit hommage au brillant courage du généralissime Don Juan d'Autriche, en lui appliquant avec bonheur ces paroles de l'Evangile : « C'était un homme envoyé de Dieu, du nom de Jean [XVII]. »

En commémoration de la sainte ligue et de la bataille de Lepanto, Venise consacra, dans l'église de S. Giovanni et Paolo, une chapelle embellie à la fois par le ciseau de Vittoria et par le pinceau de Tintoretto, et qui forme encore le plus beau monument du panthéon vénitien. La façade de l'arsenal fut ornée de sculptures représentant une entrée triomphale, et sur le faîte de cet édifice on plaça la statue de sainte Justine, dont la fête coïncidait avec le jour où fut livrée la bataille de Lepanto. Ce jour (le 7 octobre) fut dès-lors institué comme fête nationale et religieuse. Enfin, à Padoue, on éleva une église d'une architecture classique et simple sous l'invocation de sainte Justine.

Après avoir admiré le tableau de Vicentino dans le palais des Doges de Venise, les sculptures des élèves de Sansovino dans l'arsenal, les statues en bronze de Veniero et de Barbarigo [XVIII] à l'académie, les tableaux de Tintoretto et les bas-reliefs de Vittoria dans la chapelle du Rosaire, les trophées suspendus dans l'église de Ste.-Justine à Padoue, la statue de Colonna au Capitole et la coupole dorée de l'église *Ara in Cœlis* à Rome, l'historien ne peut songer sans un profond sentiment de tristesse à la nullité des résultats de cette bataille, tels qu'ils nous ont été transmis par la plupart des écrivains. En effet, par suite de la

mésintelligence et de la négligence des chefs alliés, cette victoire, si glorieuse pour les armes chrétiennes, ne fut suivie d'aucun avantage important. D'un autre côté, la défaite si désastreuse des Ottomans ne fit que mettre en évidence l'état de prospérité où se maintenait l'empire, même sous le règne d'un prince ivrogne, grâce à la persévérante activité du grand-vizir Mohammed Sokolli et du moufti Ebousououd; les pertes éprouvées par les Ottomans à Lepanto furent bientôt réparées, et, au bout de quelques mois, on vit sortir des Dardanelles une flotte presque aussi nombreuse que la précédente. Pialé avait ramené du théâtre de la bataille cent vingt galères et treize bâtimens de transport [1], et, vers la fin de décembre, Ouloudj-Ali était rentré au port de Constantinople, avec quatre-vingt-sept vaisseaux; mais dans ce nombre étaient compris les galères qu'il avait sauvées du désastre, et les navires qu'il avait emmenés des divers ports de l'Archipel, afin de dissimuler ainsi aux yeux des habitans de la capitale toute l'étendue des pertes éprouvées par les armes ottomanes [2]. En récompense du zèle qu'il avait montré, Sélim promut Oloudj-Ali à la dignité de kapitan-pascha, et voulut qu'à l'avenir son surnom d'Oloudj fût changé en celui de *Kilidj*, c'est-à-dire

[1] « Gionto Piale passa con 120 galere et 13 maone. In quel arsenal erano » 282 galere, tra queste 15 innavigabili, si aumentera l'armata fin a 300 » galere e 30 maone. » *Rapport* de l'ambassadeur vénitien du 29 novembre 1572.

[2] « Uluzali gionto col resto dell' armata al numero di 87 galere, rimaste » fuori 12 della guardia di Rodi, e Carazali con altre tre e fuste. »

le glaive. Le nouveau kapitan unit ses efforts à ceux du grand-vizir, pour rétablir la flotte sur un pied formidable. Les Turcs ne s'occupèrent pas, comme les Vénitiens, à orner de sculptures leur arsenal, mais à en agrandir les chantiers, en prenant sur le jardin impérial l'espace nécessaire à l'établissement de huit cales voûtées; c'est là que furent construites, pendant l'hiver qui suivit la bataille de Lepanto, cent cinquante galères et huit galéasses ou grandes mahones, c'est-à-dire plus de vaisseaux que n'en comptait la flotte confédérée. Dans l'un de ses entretiens avec le grand-vizir, Kilidj-Ali lui fit observer que l'on pourrait bien achever cent cinquante vaisseaux dans l'espace d'un hiver, mais qu'il serait peut-être impossible, en un temps aussi court, de se procurer cinq cents ancres, les agrès et tous les objets d'équipement nécessaires : « Seigneur Pascha, lui répondit le grand-vizir, la richesse et la puissance de l'empire sont telles, que s'il y avait nécessité, on ferait des ancres d'argent, des manœuvres de soie et des voiles de satin; du reste, s'il manque quelque chose à vos navires, venez me le demander. » A ces paroles, Kilidj-Ali, s'inclinant de manière à toucher la terre du revers des mains, s'écria avec enthousiasme : « Je savais bien que vous parviendriez à rétablir la flotte dans son état primitif! »

Le baile vénitien Barbaro, qui était resté à son poste à Constantinople malgré la conquête de Chypre et la défaite de Lepanto, s'étant présenté chez le grand-vizir pour sonder ses dispositions et savoir s'il inclinait à la paix ou à la guerre, celui-ci lui adressa ces

paroles : « Tu viens voir sans doute où en est notre courage, après le dernier accident qui nous est arrivé; mais il y a une grande différence entre votre perte et la nôtre. En vous arrachant un royaume, c'est un bras que nous vous avons coupé ; et vous, en battant notre flotte, vous n'avez fait que nous raser la barbe. Un bras coupé ne saurait croître de nouveau, tandis que la barbe rasée se reproduit avec plus de force qu'auparavant. » Loin d'être une vaine fanfaronnade, cette réponse était exactement vraie [xix] ; car, dès le commencement de juin, une flotte turque de deux cent cinquante voiles se remit en mer. La flotte des chrétiens, qui s'était enfin ralliée après de longs retards apportés par le roi d'Espagne, était plus nombreuse que celle des Turcs ; mais la négligence et la mésintelligence des chefs l'empêchèrent de retirer aucun avantage de sa supériorité numérique et de l'habileté de ses équipages. Les ennemis se rencontrèrent deux fois, devant Cérigo et près du promontoire de Matapan, sans engager d'action décisive. La flotte turque se retira à Modon et à Navarin ; celle des chrétiens resta en station devant Cérigo, pour empêcher la réunion des diverses escadres ottomanes ; néanmoins cette réunion s'opéra, et le duc de Parme n'entreprit point le siége de Modon, ainsi qu'il en avait été chargé. Kilidj-Ali ramena sa flotte à Constantinople, après avoir perdu seulement quelques galères. En Dalmatie, Soranzo détruisit le fort construit par les Ottomans devant Cattaro. Convaincue qu'elle ne pouvait compter sur une active coopération de la part

de l'Espagne, Venise se vit forcée de faire à la Porte de nouvelles ouvertures de paix. L'ambassadeur vénitien fut chargé par le conseil des Dix de conclure un traité même à des conditions onéreuses; mais il trouva d'autant moins d'obstacles à surmonter, que les Turcs eux-mêmes commençaient à concevoir des inquiétudes, et qu'il fut vivement appuyé par l'ambassadeur français de Noailles, évêque d'Aix [1], qui avait été envoyé pour la seconde fois à Constantinople. Le drogman Oram et le juif Salomon, médecin du grand-vizir, furent les plénipotentiaires de la Porte dans cette négociation [xx]. Bien qu'à la suite de plusieurs conférences les clauses eussent été arrêtées de part et d'autre, le secrétaire d'Etat Feridoun changea de sa propre autorité les dispositions du document vénitien, et, pour ne pas repartir sans un résultat, l'ambassadeur fut obligé de signer cet acte ainsi modifié. Enfin, le 7 mars 1573, les plénipotentiaires Antonio Barbaro, procurateur et baile de Venise, et Aloisio Mocenigo, signèrent un traité de paix comprenant les sept articles suivans : 1° Venise devait acquitter dans l'espace de trois ans les frais de l'expédition de Chypre, évalués à trois cent mille ducats, somme égale à celle qu'elle avait payée à Souleïman après la guerre terminée par le traité de Corfou; 2° la place de Sopoto devait être restituée avec toute son artillerie; 3° le tribut de cinq cents ducats, imposé pour la possession

[1] « Monsignor d'Aox, il quale ritornato pur diauzi da Constantinopoli, » havendo avuto novo ordine del suo Re di trasferirsi di nuovo a quella » Porta. » Paruta, l. III, p. 312. Flassan, t. II, p. 32.

de l'île de Zante, était porté à la somme de quinze cents ducats; 4° le sultan Sélim s'engageait à observer avec une stricte fidélité la capitulation signée par Souleïman et renouvelée par lui; 5° Venise était affranchie du tribut annuel de huit mille ducats qu'elle payait pour l'île de Chypre; 6° les limites des possessions vénitiennes et ottomanes en Albanie et en Dalmatie étaient rétablies sur l'ancien pied; 5° les négocians des deux puissances contractantes devaient être indemnisés pour les marchandises et les bâtimens confisqués à leur préjudice dans le cours de la guerre [xxi]. Barbaro se rendit lui-même en Dalmatie, pour régler la délimitation des frontières; Andrea Baduer lui succéda dans sa mission d'ambassadeur extraordinaire auprès de la Porte, et Antonio Tripoli fut accrédité comme baile résident à Constantinople. En réfléchissant aux conditions de ce traité, « il semblerait que les Turcs eussent gagné la bataille de Lepanto. »

Après la conclusion de la paix entre Venise et la Porte, Don Juan d'Autriche résolut la conquête de Tunis. Cette entreprise était d'autant plus facile, que la ville seule avait été prise par Ouloudj-Ali, à l'époque du siége de Nikosie, et que la citadelle appelée Halkolwad (la Goleta) était restée au pouvoir des Espagnols. Le 7 octobre 1572, jour anniversaire de la bataille de Lepanto, Don Juan mit à la voile à Favignana en Sicile, et se rendit avec quatre-vingt-dix galères sur la côte d'Afrique. A la nouvelle de son approche, les Turcs abandonnèrent la ville, qui tomba avec trente-trois canons au pouvoir des Espagnols.

Le fils dénaturé de Mouleï-Hasan, Hamid, qui avait arraché la vue à son père, et n'avait répondu que par l'ingratitude à la protection de l'empereur, accourut à Tunis dans l'espoir d'être rétabli sur son trône par les Espagnols; mais toutes ses instances restèrent infructueuses; il fut transporté à Naples sur deux galères avec ses femmes et ses enfans. Le marquis de Santa-Croce prit possession de la ville et du fort (Al-kassar), et conféra au frère d'Hamid le titre d'infant et de vice-roi de Tunis [1]. Don Juan fit élever entre la ville et le lac un nouveau fort avec six bastions [2], et en confia le commandement à Gabrio Zerbelloni, auquel il laissa une garnison de quatre mille Italiens sous les ordres de Pagano Doria, de quatre mille Espagnols conduits par Salazar, et de cent chevaux commandés par le capitaine Don Lopez Hurtado di Mendoza.

La conquête et les nouvelles fortifications de Tunis causèrent un vif ressentiment au Sultan, au grand-vizir et surtout au kapitan Kilidj-Ali, qui avait déjà

[1] *Relazione di Tunisi et Biserte con le osservazioni della qualità e costumi degli habitanti fatta l'anno dopo della impresa di esse per il serenissimo Signor Don Giovanni d'Austria*, 1573. *Manuscrits* de Rangon, à la Bibliothèque I. R., no IX, f. 148-154. Le manuscrit italien donne les détails suivans : « Le jour de sa conquête, 1er octobre 1572, Don Juan enleva la plus belle des deux cents colonnes qui ornent la grande mosquée. Le fils du roi de Tunis parut devant lui le 22 septembre, et, le 26, les Maures de Biserta lui offrirent en présent un troupeau de moutons. Cent sept galères et trois vaisseaux, portant treize mille Italiens, neuf mille Espagnols et cinq mille Allemands, en tout, vingt-sept mille fantassins et trois mille hommes de cavalerie légère, furent employés à cette expédition. »

[2] Caraccioli donne leurs noms : Zerbelloni, Doria, S. Giacobo, S. Giovanni, Salazaro, Gabrio.

une fois enlevé cette place au pouvoir des Espagnols. Aussi, dix-huit mois après, le 23 moharrem 982 (15 mai 1574), une flotte forte de deux cent soixante-huit galères et galiotes, de quinze mahones et quinze galions, sous le commandement de Kilidj-Ali, sortit des Dardanelles et fit voile vers la côte d'Afrique. Sept mille janissaires, sept mille sipahis et un corps irrégulier de six mille soldats de Syrie, en tout quarante mille hommes, commandés par le conquérant de l'Yémen, Sinan-Pascha, opérèrent leur débarquement sur la plage de Tunis. La ville facilement prise fut livrée pendant trois jours au pillage; puis le serasker Sinan chargea les beglerbegs de Tunis et de Tripoli, Haïder et Moustafa-Pascha, d'ouvrir le siége de la Goleta (2 rebioul-akhir — 22 juillet). Ce fort fut emporté d'assaut après une vaillante défense de trente-trois jours : deux cents canons et trente-trois drapeaux tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Le commandant Don Pietro et le vice-roi de Tunis, Mohammed, furent faits prisonniers avec deux mille hommes; cinq mille avaient péri pendant le siége (6 djemazioul-ewwel—24 août). Les Turcs comptèrent parmi leurs morts deux kiayas des janissaires. Sinan fit sauter les fortifications de la Goleta, pour ôter tout espoir aux Espagnols de s'y établir de nouveau, et il commença aussitôt le siége du nouveau fort, que Hadji-Khalfa désigne sous le nom du bastion de Tunis. Pagano Doria et Giovanni Sinoghera, quoique blessés l'un et l'autre, se défendirent avec un courage héroïque. Trois assauts furieux donnés à la place sur

tous les points à la fois furent victorieusement repoussés (5, 8, 11 septembre); mais un quatrième triompha de la résistance de la garnison. Le commandant Gabrio fut conduit devant Sinan, et celui-ci, le prenant injurieusement par la barbe, lui demanda comment il avait été assez téméraire pour continuer la défense du fort après la prise de la Goleta. Il ne restait plus au pouvoir des Espagnols que la tour élevée dans l'une des îles du lac, où s'étaient retirés Pagano Doria et Sinoghera. Le kapitan-pascha et le serasker rendirent hommage à leur valeur, en leur adressant une sommation écrite et signée par eux, dans laquelle ils s'engagèrent à accorder à la garnison la vie sauve et une libre retraite. Plus confiant en la parole des indigènes qu'en celle des Turcs, Pagano se mit entre les mains de quatre Maures, auxquels il avait promis mille écus s'ils le sauvaient; mais ceux-ci lui tranchèrent la tête et la portèrent au serasker. Pour éviter un sort pareil, Sinoghera fit sa soumission, et dans l'espoir de prévenir la violation de la foi jurée par les Turcs, il offrit au serasker quinze mille ducats qu'il avait pris dans la caisse royale; mais Sinan déclara qu'il n'accordait une libre retraite qu'à ceux qui occupaient la tour avant la chute du fort, et que ceux qui s'y étaient réfugiés depuis n'avaient pas droit à cette faveur. Sur l'insistance de Sinoghera pour obtenir la liberté de toute la garnison, le serasker, lui montrant la tête de Pagano, le menaça du sort de son compagnon d'armes, et Sinoghera fut obligé de signer une capitulation, d'après laquelle il ne lui était permis de sauver

de l'esclavage que cinquante hommes sur toute la garnison. C'est ainsi qu'après la chute de ses trois forts, Tunis retomba au pouvoir des Turcs, et devint comme Alger et Tripoli un gouvernement ottoman. Ces trois villes ont été depuis les principaux repaires de cette piraterie, qui prit un si grand développement sous les renégats grec, hongrois et calabrois, Barberousse, Pialé et Kilidj-Ali, infesta pendant des siècles la Méditerranée, et porta chaque année le pillage et la dévastation sur les plus belles côtes d'Italie.

Après avoir retracé les hauts-faits de Don Juan d'Autriche, ce héros chevaleresque de la chrétienté, il nous reste à parler de l'aventurier moldave Jean Iwonia. Nous avons déjà signalé l'active surveillance que la Porte exerçait sur les relations que Bogdan, prince de Valachie, entretenait avec la Pologne. Iwonia, qui se donnait comme un fils naturel du voïévode Etienne, bien que, suivant une opinion alors fort accréditée, il fût originaire de la Mazovie dans la grande Pologne, profita de la méfiance de la Porte, pour solliciter auprès d'elle, à l'instigation de quelques boyards, son investiture comme prince de Valachie. ainsi qu'un secours de vingt mille hommes [1]. Instruit de cette démarche, le roi de Pologne s'employa en faveur de son protégé Bogdan par l'entremise de son ambassadeur Taranowsky, mais ce fut sans succès. Quelques magnats polonais prêtèrent à Bogdan un secours plus efficace, en lui envoyant plusieurs milliers d'hom-

[1] Gorecki dit mille, Lasicki deux mille.

mes sous les ordres de Mielecki. Cependant Iwonia avait reçu les troupes ottomanes qu'il avait demandées, et était entré en campagne. Stanislas Lanckoronsky et autres nobles polonais repoussèrent dans une escarmouche l'avant-garde des Turcs ; mais ils se retirèrent ensuite à Chocin, la seule place forte qui restât encore au pouvoir de Bogdan [1]. Bogdan députa le jeune Radetzki auprès de l'usurpateur, pour le déterminer à renoncer à ses prétentions ; mais Iwonia envoya le parlementaire à Constantinople, où il fut enchaîné à une galère. L'ambassadeur polonais et son interprète Dziersky intercédèrent vainement en sa faveur auprès du grand-vizir, qui n'obéit dans cette circonstance qu'à la volonté expresse du Sultan, vivement irrité de l'invasion des Polonais en Moldavie. Sur ces entrefaites, le roi de Pologne Sigismond Auguste était mort, et avec lui s'était éteinte la race des Piastes (7 juillet 1572). Afin de détourner de la Pologne une irruption turque ou tatare, Iasloviecky se vit forcé de céder Chocin à Iwonia, qui jura en retour de vivre en paix avec la Pologne. Mais Iwonia fut à peine maître de Chocin, qu'il demanda en outre l'extradition de Bogdan et de son frère Pierre ; le premier ne pouvait être livré, car Iwan-le-Sévère, l'ayant soupçonné de vouloir embrasser le protestanisme, l'avait fait jeter à l'eau dans un sac ; le second fut remis entre les mains des Ottomans, et mourut, à ce qu'on présuma, empoisonné à Constantinople. Maître de la

[1] *Joannis Lasicii historia de ingressu Polonorum in Valachiam cum Bogdano Voivoda a 1572, ad calcem Gorecii*, p. 138.

Moldavie, Iwonia désola le pays par sa tyrannie et ses cruautés : il fit enterrer vifs des évêques et des moines, pour les forcer par ces tortures à découvrir de prétendus trésors cachés. Il adressa aux Etats de Pologne une lettre écrite en langue turque, dans laquelle il leur conseillait au nom du Sultan d'éviter d'élire pour roi un prince de la maison d'Autriche ou de Russie; mais en même temps son ambassadeur conjurait les magnats de n'acorder aucune confiance aux infidèles; car Iwonia pressentait déjà l'orage que les intrigues du voïévode de la Valachie à la Porte amoncelaient sur sa tête. Quelque sincère que fût l'avertissement donné aux magnats, il dut leur paraître d'autant plus suspect, qu'Iwonia avait autrefois abjuré le christianisme pour embrasser l'islamisme, et qu'il n'était revenu que depuis peu à la foi chrétienne [1].

Les pressentimens d'Iwonia ne tardèrent pas à se réaliser. Le 21 février 1574, un tschaousch se présenta au diwan d'Yassy avec un ferman dans lequel Sélim demandait un tribut annuel de cent vingt mille ducats, au lieu des soixante mille qui avaient été payés jusqu'alors. Sur cette demande, Iwonia appela les boyards à une insurrection générale, et tous jurèrent de vivre ou de mourir avec lui. Trop faible toutefois pour lutter avec ses seules forces contre un ennemi aussi puissant, il demanda des secours à l'hetman des Cosaques Swierzewsky et au roi de Pologne nouvellement élu, Henri de Valois; mais le sénat, pré-

[1] *Gorecii descriptio belli Joannis voivodæ Valachiæ, quod anno 1574 cum Selimo II Turcarum Imperatore gessit.* Francofurti, 1578.

voyant une nouvelle lutte avec la Russie, les lui refusa. Renforcé par l'hetman Swierzewsky, Iwonia battit les Turcs dans trois rencontres; puis il se porta à Kronstadt, et de là à Braila, à la recherche de Pierre, son compétiteur. Il demanda son extradition au commandant turc de Braila; et celui-ci lui ayant fait porter pour toute réponse dix boulets et deux flèches par quatre envoyés, Iwonia donna l'ordre de couper le nez, les oreilles et les lèvres à ces malheureux. et de les pendre par les pieds devant les murs de la place. Braila fut prise d'assaut et livrée au carnage pendant quatre jours : Tehin ou Bendr et Bielogrod ou Akkerman subirent le même sort. Cependant les Turcs avaient réuni au-delà du Danube des forces considérables avec un parc d'artillerie de cent vingt canons, et avaient acheté, au moyen de trente mille ducats, la défection du commandant moldave de Chocin. Le 9 juin 1574, l'armée moldave, forte de trente mille hommes d'infanterie, pour la plupart paysans indisciplinés et mal armés, de treize mille cavaliers, commandés par Tscharnjetzky, et de quatre-vingts canons, se trouva en présence de l'armée turque à Obloutsch en Bulgarie. Malgré la trahison de Tscharnjetzky, qui dès le commencement de l'action ordonna à ses cavaliers de baisser leurs drapeaux, d'incliner leurs têtes et d'élever leurs casques sur leurs lances, la bataille se prolongea avec une fortune diverse pendant trois journées. Les Turcs offrirent alors une capitulation que les Cosaques voulaient rejeter; mais les Moldaves, souffrans de la soif, en exigèrent

l'acceptation. Les parlementaires eurent sept entrevues, dans chacune desquelles les Turcs garantirent par serment la libre retraite pour les Cosaques, l'amnistie pour les Moldaves et une entière sûreté pour le voïévode; en conséquence, Iwonia se rendit au kapidji-baschi. Cet officier s'entretint durant quatre heures avec son prisonnier; puis s'emportant tout-à-coup sur une parole d'Iwonia, il lui porta deux coups de sabre, l'un à la face et l'autre dans le ventre. Au même instant, les janissaires s'élancèrent sur lui, lui tranchèrent la tête qu'ils fichèrent sur une pique, firent écarteler son corps par deux chameaux, rougirent leurs sabres de son sang et se partagèrent ses membres comme des trophées. Les Cosaques tentèrent de se frayer un passage les armes à la main à travers l'armée turque, mais tous périrent, à l'exception de seize seulement, parmi lesquels Swierzewsky. Sélim nomma voïévode de la Moldavie Pierre, fils du prince de Valachie, et le fit installer par le kapidji-baschi Djigalazadé, fils de Cicala, qui avait été fait prisonnier à la bataille de Djerbé. La tête d'Iwonia fut clouée à la porte de son palais à Yassy, pour servir d'exemple de la vengeance du Sultan contre ses vassaux révoltés [1].

Ces derniers événemens militaires et la conclusion de la paix avec Venise nous conduisent à l'exposé des relations diplomatiques que la Porte entretenait alors avec les autres puissances européennes, telles que la Pologne, la Russie, la France et l'Autriche. A son

[1] Stryikowsky la vit encore en l'année 1575. Engel, *Histoire de Moldavie*, p. 226.

arrivée dans la Dalmatie vénitienne, où il avait été envoyé pour la fixation des frontières, Aloisio Grimani apprit que les Turcs s'étaient approprié les territoires des villes de Zara, Sebenico et Spalatro, et qu'ils refusaient de les restituer. Sur sa demande, le baile Soranzo et Ferhad, pascha de Bosnie, s'étaient rendus, par ordre du Sultan, en qualité de commissaires, dans la même province. Ce ne fut qu'après de longues discussions au sujet des villages dépendans de Zara, Sebenico et Zemonic, que les Vénitiens parvinrent à obtenir la restitution de quarante villages du territoire de Zara, de trente autres de celui de Sebenico, ainsi que du contado de Possidaria. Le Polonais Taranowsky fut chargé vers cette époque de deux missions auprès de la Porte, ayant pour objet : la première, le renouvellement de la capitulation ; la seconde, la présentation des excuses du roi de Pologne pour la protection qu'il avait accordée au voïévode de la Moldavie, Bogdan [1]. Les deux ambassades con-

[1] « Gionto un amdassador di Polonia, che gia due anni era stato alla » Porta, per far querela contra i Tartari. » *Rapport* de l'ambassadeur de Venise du 10 avril 1573. Taranowsky eut sa première audience le 13 mai 1570. *Rapport* de Rym. Le *Rapport* vénitien du 3 juillet 1573 dit : « Gionse » qui il Giaus ritornato da Polonia e portò la confirmazione della elezione » di Mr. d'Angiu figlio del Re Christianissimo in Re di quel regno, arrivò » in campo che già era fatta l'elezione. » Cependant la Porte s'attribua vis-à-vis de la France le mérite de cette élection, et l'ambassadeur français laissa passer cette prétention sans mot dire. Quatre mois auparavant, un tschaousch était revenu de Pologne; car, dans le *Rapport* du baile vénitien du 10 mars 1571, on lit ces mots : « E ritornato il Ciaus, che fu mandato » al mese di novembre al Re di Polonia, e dolesi della novita, che quel Re » fece contra i Tartari. »

sécutives de l'évêque d'Aix furent relatives à l'intervention de la France dans la négociation du traité de Venise et à l'installation de Henri de Valois comme roi de Pologne [1]. L'ambassadeur français n'avait apporté aucun présent de son souverain, et le grand-vizir, blessé de cet oubli, voulait d'abord lui refuser l'audience du Sultan; mais l'évêque ayant répondu que le roi de France ne s'était abstenu d'envoyer des présens que parce qu'ils étaient considérés comme un tribut par les Turcs, et nullement par un motif d'avarice, le grand-vizir n'insista pas davantage, et l'ambassadeur obtint non seulement son audience, mais encore un ferman, dans lequel le Sultan accordait aide et protection aux Français qui se rendraient en pélerinage à Jérusalem [2].

Jean-le-Terrible envoya un ambassadeur à la Porte pour élever des plaintes sur l'invasion des Tatars, qui s'étaient avancés jusque sous les murs de Moscou; mais celui-ci repartit de Constantinople fort mécontent de n'avoir pu obtenir du Sultan l'envoi d'une ambassade ottomane en retour de la sienne (15 septembre 1571) [xxi]. Un an auparavant, un autre ambassadeur

[1] Flassan, t. II, p. 33. *Rapport* de Rym et d'Ungnad du mois de décembre 1573, dans les Archives I. R. L'extrait du *Rapport* de l'ambassadeur vénitien de l'année 1572 dit : « Gionta di Persaolt ambassadore di » S. M. Christiana. »

[2] Le témoignage de Flassan, t. II, p. 33, est plus digne de foi que celui de Petis de La Croix, qui prétend à tort que M. de Noailles s'arracha des bras du kapidji-baschi, lorsque celui-ci voulut, suivant l'étiquette, le conduire devant le trône, et qu'il s'y rendit tout seul.

russe, porteur d'une lettre du grand-prince[1], s'était vu contraint à assister debout à l'audience du Sultan. De toutes les relations diplomatiques de la Porte, celles qu'elle avait avec l'Allemagne étaient les plus fréquentes et les plus intimes : en effet, les querelles continuelles sur les frontières, l'envoi des présens annuels et les négociations de paix sans cesse renaissantes, ne laissaient pas languir un instant les rapports entre les deux puissances. Dès l'époque de la mission de Rym, l'empereur avait envoyé au Sultan, par son secrétaire Haniwald, une lettre qui contenait des plaintes et des représentations sur divers sujets. Les Turcs avaient fait plusieurs incursions pour s'emparer du district situé entre la Theiss et la Samos, et le pascha d'Ofen ne cessait d'exciter les habitans du palatinat de Lips à se ranger sous la domination ottomane. Isa, sandjak de Neograd, avait tenté de soumettre par la force Corpona et Bakabanya, deux villes dont le Sultan lui avait assigné les revenus. D'un autre côté, Nassouf, voïévode de Szegedin, exigeait la cession en sa faveur des villages voisins du siége de son gouvernement, quoiqu'ils appartinssent à l'empereur. En outre, sur la frontière de la Croatie, les Turcs se disposaient à reconstruire les châteaux de Marczaly, Szent-Gyœrgy,

[1] Dans son *Rapport* daté de Constantinople, du 14 juillet 1570, l'agent vénitien Edouard Provisionali dit que le Tzar, dans sa lettre au Sultan, s'intitulait : *Imperatore di Russia, di Allemagna, e di tutta la Moscovia, Cane di Casan e d'Astracan.* Le porteur de cette lettre eut son audience le 3 juillet. Petschewi, f. 162, Djenabi, p. 431, qui font mention de l'invasion des Tatars jusqu'à Moscou; et, d'après eux, Cantemir, *Règne de Sélim II*, § x.

Zakany et Csurgo; déjà même ils avaient élevé un nouveau fort, celui de Segesd, d'où ils ravageaient toute la contrée; enfin, dans la Carniole, ils avaient mis au pillage plusieurs districts situés sur les rives de la Poigk.

L'année suivante (1571), Ali-Firouz, sandjak de Kanisa, détacha l'un de ses officiers, Malkodj, afin d'attirer par une fuite simulée le brave George Thury hors du château de Rajk. Celui-ci donna dans le piége; il sortit du fort avec cent cavaliers et deux cents fantassins; cerné de toutes parts, il soutint une lutte glorieuse contre les Ottomans, mais il finit par succomber sous la supériorité du nombre. Le pascha d'Ofen surprit, par suite d'une trahison, le château de Gede, près de Fülek, et le fit raser (10 juin).

Depuis son arrivée à Constantinople, l'ambassadeur Rym avait négligé de venir saluer l'empereur lorsqu'il passait les vendredis devant l'hôtel de l'ambassade pour se rendre à la mosquée; Albert de Wyss avait adopté cet usage depuis la conquête de Szigeth. En l'année 1572, l'internonce de Minkwiz se rendit pour la seconde fois en qualité d'internonce à Constantinople, porteur du présent honorifique de l'empereur[1]. Le 9 juin de la même année, mourut le renégat polonais Strozzeni, drogman de la Porte, qui avait été envoyé successivement en qualité d'ambassadeur à Francfort, à Vienne, Venise, Paris et Varsovie. Le jour suivant, Ali-Firouz offrit au diwan les trophées

[1] « Redit Minkuiz (2 juillet 1571) Consiliarius, qui cum a duobus annis » (1569) huc legatus primum venisset acceptissimus fuit. » *Rapport* de Rym.

de sa victoire, savoir : les têtes de Thury et de neuf autres chefs, quatorze prisonniers, trois drapeaux et deux tambours. Le grand-vizir, voulant honorer l'héroïsme de Thury, ordonna qu'on rendît les derniers devoirs à sa tête, tandis que celles des autres seraient exposées à la vue du peuple. Outre sa lettre de créance pour le grand-vizir, Minkwiz était porteur d'une autre lettre de l'empereur adressée au juif Jean Miquez, le puissant favori du Sultan. En apprenant cette circonstance, le grand-vizir ne put s'empêcher d'exprimer son étonnement de ce que l'empereur écrivait à un juif, qui, disait-il, n'était pas maître de Naxos, mais seulement fermier de la dîme des vins de cette île, et qui n'avait acquis quelque influence qu'en s'immisçant dans les affaires des Vénitiens, peuple de pêcheurs et de juifs.

Le Sultan ayant eu vent des négociations que Jean Zapolya avait ouvertes auprès de la cour d'Autriche au comencement de l'année 1570, ordonna au renégat hongrois Perwané de demander à Zapolya les motifs du long séjour de ses ambassadeurs à Prague. Sigismond répondit au tschaousch que son ambassade n'avait d'autre but que d'obtenir une plus stricte observation de l'armistice; cependant il conclut à la suite de ces négociations une alliance offensive et défensive avec l'empereur contre les Ottomans, sur la promesse que lui donna Maximilien de lui faire épouser une de ses nièces. Mais ce traité fut nul dans ses résultats; car Zapolya mourut dans la nuit du 13 au 14 mars de l'année suivante. Les Etats de Transylvanie élurent

pour lui succéder Bathory di Somlyo, qui s'empressa de faire parvenir le tribut au Sultan par Michel Gyulay et deux autres envoyés; satisfait de l'exactitude du nouveau prince, Sélim confirma son élection en lui faisant remettre par le tschaousch Ahmed, avec le diplôme d'investiture, le drapeau et la massue. Le commissaire ottoman revint à Constantinople, comblé des présens de Bathory et accompagné de son envoyé Sebesi. Ce dernier fut remplacé l'année suivante par Kendi, qui recommanda de nouveau le pays et le prince à la protection du Sultan. Dans le cours de cette année, l'empereur chargea Edouard Provisionali et Ungnad d'apporter à la Porte le présent d'usage, et il profita de cette circonstance pour exprimer des plaintes sur le pillage du marché de Simand. En 1572, Ungnad revint une seconde fois à Constantinople pour remplacer Rym et préparer, à l'occasion de la remise des présens, le renouvellement du traité de paix qui expirait dans deux années. Mais toute son habileté parut d'abord devoir échouer devant le ressentiment du grand-vizir, qui se plaignait vivement de l'incendie de Graniza, de la captivité des Turcs Ibrahim et Hemin, et de la construction d'un nouveau fort à Hegyfalú. Cependant, après sept semaines de négociations, Sokolli annonça aux ambassadeurs que le Sultan était prêt à signer le renouvellement de la capitulation arrêtée en 1568, à la seule exception des articles relatifs à Zapolya (3 octobre 1573). Les ambassadeurs demandèrent que le traité conclu pour huit années fût obligatoire pour les héritiers et successeurs

des deux parties; mais cette demande fut refusée, attendu, dit Sokolli, qu'il n'était pas d'usage chez les Ottomans que le père traitât au nom du fils; il ajouta qu'il était loisible à l'empereur de comprendre les archiducs dans le traité, si tel était son désir. Quant aux villages qui payaient impôt aux deux Etats, Sokolli leur fit déclarer par le tschaousch Mohammed qu'il n'entendait pas qu'il fût rien changé aux anciennes dispositions. L'année suivante, le grand-vizir retira la promesse qu'il avait faite à Ungnad de lui céder un jardin et lui défendit même de sortir à cheval, parce que le tribut n'avait pas été payé à l'époque voulue. Le présent cependant ne tarda pas à être apporté par Philippe de Bruxelles, qui arriva à Constantinople avec Ibrahim-Pascha; celui-ci avait été mis en liberté sur une lettre dans laquelle le Sultan demandait à l'empereur la délivrance d'Ibrahim, et se plaignait de l'invasion de Graniza et du rasement de Kallo. Le grand-vizir et les six autres vizirs Pertew, Pialé, Ahmed, Mohammed, Moustafa et Sinan, reçurent comme leur souverain les présens stipulés en leur faveur. Après quelques discussions, fut conclu un traité qui renouvelait la paix pour huit années; le grand-vizir y avait introduit quelques modifications, mais Ungnad obtint leur radiation; il se disposa à partir pour Vienne, accompagné du drogman de la Porte, Mohammed [XXII].

Pendant ces négociations entre la Porte et l'Autriche, le Valaque Bèkes intriguait à Constantinople et à Vienne pour obtenir en sa faveur l'investiture de

la principauté de Transylvanie. Le tschaousch Moustafa et le grec Scarlate, envoyés à Vienne par Sokolli à la recherche de Bogdan de Moldavie, se rencontrèrent dans cette ville avec Bèkes, au moment où celui-ci, négligé par l'empereur, avait résolu de tourner tous ses efforts du côté de la Porte. Le prêtre Adam Neisser et Marc Benkner, tous deux renégats transylvaniens, furent chargés par Bèkes de négocier auprès de la Porte sa nomination à la principauté de Transylvanie : dans ce but, ils promirent à Sokolli une somme de quarante mille ducats, et un anneau d'une valeur de dix mille ducats, et prirent l'engagement de payer au Sultan le double du tribut stipulé si Bèkes était nommé prince de Transylvanie. Mais Pierre Egrud, envoyé de Bathory, fit échouer ces négociations par une offre de présens considérables. Vers ce même temps, l'Arménien Christophe apporta à Constantinople une lettre du roi de Pologne, pleine des protestations les plus amicales. D'un autre côté, le Sultan écrivit, quelque temps avant sa mort (1574), au roi de France Charles IX. ainsi que Sinan, qui se préparait alors à sortir des Dardanelles. L'ambassadeur français accrédité à Constantinople était M. de Noailles, frère de l'évêque d'Aix.

Nous ferons remarquer, à l'occasion de ce rapide aperçu des relations diplomatiques, que déjà toutes les affaires extérieures étaient traitées par l'entremise des drogmans, et que ceux-ci pour la plupart étaient des renégats. comme les meilleurs généraux et les plus grands hommes d'état qui, sous les règnes de

Souleïman et de Sélim, élevèrent l'empire au plus haut point de sa prospérité. Sur dix grands-vizirs de cette époque, huit étaient renégats. Ibrahim et l'eunuque Souleïman étaient Grecs, Ayas Loutfi et Ahmed, Albanais; Ali, dit le gros, était originaire de l'Herzegovine, ainsi que Pertew-Pascha, Hersekoghli et Doukaghinoghli. Roustem et son frère Sinan, les vizirs Ferhad et Ahmed le *traître,* Daoud et le conquérant de l'Yémen, Sinan-Pascha, étaient tous d'origine croate ou albanaise. La Bosnie avait vu naître le grand-vizir Mohammed Sokolli, le vizir Moustafa-Pascha, Khosrew-Pascha, la famille des Yahyaoghlis, Yaïlak Moustafa-Pascha, Sal Mohammed-Pascha, le conquérant de Chypre Lala Moustafa-Pascha, le gouverneur d'Egypte Maktoul Mahmoud-Pascha, Baltaschi Ahmed-Pascha, Djenabi Ahmed-Pascha, Temerrüd Ali-Pascha et Sofi Ali-Pascha, gouverneur d'Egypte, mort devant Szigeth. Hasan-Pascha, gouverneur de l'Yémen, et l'eunuque Djâfer-Pascha étaient nés en Russie. Enfin, parmi les corsaires et amiraux ottomans, Salih-Pascha était d'origine grecque et né dans un village de la plaine de Troie. Pialé-Pascha était Hongrois ou Croate, Kilidj-Ali, Calabrais, et Barberousse, originaire de la Grèce. Si donc la puissance ottamane foula aux pieds tant de nations, ce résultat ne doit pas être attribué au caractère indolent et grossier des Ottomans, mais à l'esprit de ruse et de finesse qui distingue les peuples grecs et slaves, à la témérité et à la perfidie des Albanais et des Dalmates, à la persévérance et à l'opiniâ-

treté des Bosniens et des Croates, enfin à la valeur et aux talens des renégats des pays conquis.

Avant de terminer cette période, la plus mémorable de l'histoire ottomane, par le récit de la mort de Sélim, laquelle eut lieu quinze jours après la signature du traité avec l'Autriche, nous croyons devoir mentionner ici quelques événemens que les historiens ottomans ont considérés comme des présages de cette mort, et qui ne laissèrent pas de faire une profonde impression sur l'esprit superstitieux du Sultan. L'apparition d'une comète, un tremblement de terre qui renversa quatre cents maisons à Constantinople, une inondation à la Mecque qui fit trembler les habitans pour la sainte maison de la Kaaba, causèrent moins d'effroi à Sélim que le feu qui éclata dans les cuisines du seraï; car un incendie dans le palais d'Andrinople avait également précédé la mort de son aïeul Sélim Ier. Cet accident et la mort du grand-moufti Ebousououd le plongèrent dans une profonde tristesse (septembre 1574). Il avait moins regretté, deux ans auparavant, la perte du second de ses fils qu'il ne déplora alors le trépas du grand-scheïkh de l'Islamisme, le plus puissant soutien de la législation ottomane pendant trente années; il l'avait comblé d'honneurs dès les premiers jours de son règne, et lui avait sacrifié son confident intime Djelalbeg, exilé un an auparavant à Monastir pour avoir proféré contre le moufti quelques paroles inconsidérées. Un prince adonné au vin comme Sélim devait voir dans l'incendie des cuisines un présage d'autant plus funeste que le feu avait détruit les offices

et les caves. Afin de réparer les pertes de ses provisions, il envoya en Egypte son sommellier Mesihaga. Quelque temps après, la nouvelle salle de bain (koussour hamam) étant terminée, Sélim la visita avant que les murs eussent perdu leur humidité, et, par précaution hygiénique, il vida d'un seul trait une bouteille de vin de Chypre; mais les fumées de ce vin rendant sa marche chancelante, il glissa et tomba sur les dalles de marbre mouillées par les vapeurs du bain. On le porta dans son lit, où il fut saisi par une fièvre ardente qui l'emporta onze jours après (27 schâban 982 — 12 décembre 1574) [XXIII]. Telle fut la fin de ce prince intempérant, l'un des sultans qui ont le plus souillé le trône d'Osman par de honteuses débauches [XXIV].

Sélim laissa six fils, les princes Mourad, Mohammed, Souleïman, Moustafa, Djihanghir et Abdoullah. Il avait eu un septième fils, Osman, dont la mort avait précédé la sienne de deux années. Ses trois filles furent mariées à des vizirs : Esma-Sultane était devenue la femme du grand-vizir Sokolli; Gewher Sultane avait épousé, du vivant de Souleïman, le kapitan Pialé-Pascha, à l'époque même où la nièce de Sélim, Schah Sultane, avait été donnée à Hasan, aga des janissaires: enfin, Fatima Sultane fut dans la suite mariée, par son frère le sultan Mourad III, à Siawousch Pascha avec une dot de deux cent mille ducats.

Outre la Selimiyé dont nous avons déjà parlé, Sélim fonda une mosquée à Andrinople dans le quartier de Kanbounar; il releva les murs de cette ville,

et fit construire un château qui dominait le port de Navarin. A la Mecque, il restaura les aqueducs qui menaçaient ruine, et ordonna que le vestibule et le harem de la Kaaba fussent ornés de trois cent soixante coupoles. Enfin, peu de temps avant sa mort, il avait fait commencer la construction de deux nouvelles académies dont il voulait doter Aya-Sofia, de deux minarets, et de deux piliers destinés à consolider cette mosquée ébranlée par le dernier tremblement de terre; mais malheureusement ces piliers furent placés de manière à défigurer le monument. Sélim dut abandonner à son successeur l'achèvement de ces travaux, de même qu'en mourant Souleïman lui avait laissé le soin de terminer le grand pont de Tschekmedjé, pour la construction duquel il avait remis quatre cent mille ducats au defterdar Hasan-Tschelebi et au contrôleur de la Roumilie Khosrew-beg. Si l'achèvement du pont de Tschekmedjé, le Kanounnamé d'Ebousououd et du nischandji Mohammed sur la réorganisation du système féodal, les conquêtes d'Arabie, de l'île de Chypre, et d'autres expéditions glorieuses sur terre et sur mer, peuvent être considérés comme le couronnement des grandes œuvres du règne de Souleïman, on ne doit pas en conclure que les qualités élevées de ce souverain se fussent transmises à son fils, prince indigne d'un tel père; mais on doit en attribuer tout le mérite au grand-vizir Sokolli, que Souleïman avait élevé dans les derniers temps de son règne au premier poste de l'empire, et avait légué à son successeur. Ainsi tout

l'éclat dont nous voyons briller le règne de Sélim n'est que le reflet de celui de son prédécesseur, et les peuples ne continuèrent d'être maintenus dans l'obéissance que par la terreur que répandait encore le nom de Souleïman, le plus grand et le plus puissant des successeurs d'Osman.

FIN DU TOME SIXIÈME.

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENS

DU SIXIÈME VOLUME.

LIVRE XXXI.

I. — Page 10.

Ainsi que nous l'avons fait pour les campagnes de Belgrade, Rhodes, Mohacz, Vienne, Güns, la première contre la Perse, et celles de Corfou et de la Moldavie, nous eussions extrait du *Journal* de Souleïman ce qui a rapport à la seconde campagne contre la Perse, si cette partie existait dans le seul exemplaire de ce précieux ouvrage qui soit jusqu'ici connu en Europe. Heureusement il est possible de combler en quelque sorte cette lacune en consultant l'*Histoire de la Turquie*, par Lewenklau, t. III; l'auteur y donne le *Journal* exact des marches et des stations de l'armée pendant la campagne de l'année 1547.

Mois d'avril (sâfer).

La campagne de Perse fut résolue le 22 sâfer 955 (3 avril 1548); le même jour, le sandjakbeg de Bosnie, Oulama, fut nommé gouverneur d'Erzeroum. Le 25 avril, Elkass Mirza, frère du schah, se mit en marche avec deux escadrons de ghourebas. 26, départ de l'aga des janissaires. 28, Souleïman dresse son camp à Scutari; l'ambassadeur français reçoit l'ordre

de suivre le Sultan; le fils d'Yahya-Pascha, Mohammedbeg, ancien gouverneur d'Ofen, part en qualité de sandjak pour Semendra. La seconde station de Souleïman eut lieu à Maldepé. 3, Tekfour tschaïri, comme dans la première campagne de Perse (dans Lewenklau, Kischon tzupri). 4, Dil. 5, Tschinarli (dans Lewenklau, Ginarli), le château et la rivière d'Hereké (dans Lewenklau, Heregie). 6, Sitaré Kœprisi, près de Nicomédie. 7, Kasiklü. 8, Dikillütasch. 9, Panboukkœi. 10, Yenischehr. 11, Akbiik. 12, Kourtaran. 13, Bozouyouk ou Bozœni. 14, Ermeni derbend. 15, Sultanœni. 16, Eskischehr. 17, Akœren. 18, Seïd-e-Ghazi. Les deux villages suivans cités par Lewenklau ne se trouvent ni sur les cartes ni dans d'autres sources connues; ce sont : 18, Lulapa Giair (tschaïr, prairie), et 19, Baiatto. 20, Boulawadin. 21, la fontaine Selam Aleïk, citée dans Lewenklau comme formant la frontière entre la Karamanie et le Kermian. 22, Tatarkœi. 23, Akschehr. 24, Arkitschaïri. 25, Ilghoun. 26, Karazengi, probablement la petite rivière de Sengissou, qui coule le long d'une route (Menasik, p. 33). 27, le Kilepegi de Lew. est probablement Kelmikh. 28, Koniah. 29, Kirkbinar. 30, Karabinar. 31, Akdjeschehr. 32, Adabeg; on passa à côté du lac Douden. 33, Adalü, vis-à-vis d'Akdepé, non loin d'Erekli. 34, prairie Nakarezen tschaïri. 35, Nikdé. 36, Bugiet (?) (de Lewenklau). 37, Dewelü Karahissar. 38, les bords de la rivière Indjé Karassou. 39, Kaïssariyé. 40, les rives du lac d'Indjirgœli. 41, plaine de Palas (?). 42, Djouboukowa. 43, Kedükowa, sur les bords du Sarimsaklü sou. 44, Khan Ouskoktschi. 45, Latifekhan. 46 Siwas, près du pont du Kizil Irmak (Halys). 47, Rahat il; le mot *rahat* signifie jour de repos; il est donc probable que l'armée se reposa ce jour-là, d'autant plus que, suivant le *Journal* de Souleïman, l'armée, dans la campagne de Perse, en 1534, s'arrêta. 48, Kotsch hissar, comme étant la station la plus voisine. 49, Yapakkœi tschaïri. 50, Papas yaïlasi, dans le voisinage du rocher Ozkidji kaïasi. 51, Kouyoulou hissar. 52, Akschehr. 53, Souschehri. 54,

Akdepé yaïlasi. 55, Yazidjünün yaïlasi. 56, le village de Girmane (?). 57, Erzendjan. 58, Djoubouk owa. 59, sur une montagne (yaïla) dont le nom n'est pas cité. 60, Karkinkhan (?). 61, Kalaai Khobnar. 62, Peïk yaïlasi. 63, le village de Sensif. 64, dans les champs d'Erzeroum, non loin des bains chauds (Ilidjé, Elegia), devant les portes d'Erzeroum. 66, plaine de Pasinowa. 67, devant le château de Hasan (dans Lewenklau El-ezkel) (?). 68, Tschoban kœprisi. 69, à l'entrée du défilé Alagœz Derbend. 70, Iman kayasi. 71, au débouché d'un défilé, dans Lewenklau Derbend agir, pour agiz (débouché). 72, frontière de Perse; on campe dans la vallée d'Ileschgherd. 73, Siretowasi. 74, Baschsif. 75, château de Karadjé. 76, village de Tschakerbeg. 77, village d'Agehi. 78, sous les murs d'Ardjisch. 79, village de Bendmahi, dans la vallée de Karadéré. 80, Hami Alem (?). 81, à l'entrée du défilé Karaderbend deresi. 82, près du village de Sœgmenada. 83, au-delà de Sœgmenada, dans une forêt. 84, non loin de Khœi. 85, Güldepé. 86, près du Pont-Rouge (dans Lewenklau, Girdemizé) (?). 87; au pied d'une montagne (Tagh dibi). 88, Yanyedighi. 89, Sofian. 90, Seham kazan, c'est-à-dire le mausolée de Ghazankhan, devant Tebriz. 91, Tebriz.

Départ de Tebriz.

92, Saruan Cullo (?). 93, Schebester, célèbre par la naissance de plusieurs poëtes et savans, entre autres de Mahmoud Schebesteri, auteur du *Gülscheni raz* (*parterre de roses des mystères*). 94, le bourg de Tesoudj : on passe par les villages d'Almalü, Scherwan et Topaki. 95, Saztschinar. 96, bourg de Selmas. 97, Khanezor. 98, Alabagh. 99, au pied d'une montagne (Tagh dibbi). 100, en-deçà du château Mahmoudiyé. 101, au-delà de ce château. 102, plaine de Kirkbinar. 103, dans la plaine du fort d'Aounik (Κάστρον τοῦ Ἄβνικου), Petis de La Croix confond cette station avec celle de la ville de Wan. 104, Wan. 105, Maldud giagi (?). 106, Bendmahi,

107, Ardjisch. 108, Tschoban tekiyé. 109, près d'Aadiljouwaz, sur le lac de Wan. 110, près du lac. 111, Kazan yüki, près de Boulanik gœl ou lac trouble. 112, Melazkerd. 113, Kalaaï zernidj; on établit le camp sur les bords de la rivière de Gœksou. 114, Karakœpri (près du Pont-Noir). 115, Kariyeï ak ghelin. 116, Outsch Boudak, les trois bras, ainsi appelé parce que trois rivières se réunissent en cet endroit: le Mourad (Omiras) venant de la plaine de Melazkerd, le Gœksou, qui descend de celle de Sernidj, et le Wartou (?), venant de celle de Terdjan. 117, Sekawikœi (?), sur les rives du Mourad. 118, Mousch. 119, Kalaï Serghit, près de Mousch (suivant Lewenklau). 120, Aourmag (?). 121, Karieï kouschlü; on passa à côté de Bidlis. 122, l'armée passa à côté de la ville de Kefender et campa dans le village Kenek (?). 123, passage des ponts de Konakdar. 124, l'armée traversa la rivière de Bidlis, et campa près de Doukhan Kœprisi. 125, le couvent Dewedjiler kiran. 126, près de la ville d'Erzen. 127, sur les bords de la rivière Bezeri (?), probablement Beschra ou Altounsou. 128, sur les bords de la rivière Panboukdji. 129, le karavanserai d'Abarhan (?), Kara Amid ou Diarbekr.

De Diarbekr, Souleïman marcha sur Kharpout et revint en faisant les stations suivantes : 1, Dewé getschid. 2, Arghani, au-dessous du village de Maaden (les mines). 3, Kouschlüdjé. 4, près d'un lac. 5, sur la rivière de Sarü kamisch. 6, Kirieï Seïdler (village des Seïds ou descendans de Mohammed); l'armée passe le Mourad. 7, Pesneg (?). 8, Kharpout. 9, Paski (?), sur les bords d'un lac. 10, Kouschlüdjé. 11, Arghin. 12, Dewegedjid. 13, Diarbekr.

Marche de Diarbekr à Haleb.

1, Les bords de la rivière de Kagred (?). 2, Kizil depé. 3, Almalü kœi. 4, Karieï kodja. 5, Abid binar ou Aabidoun. 6, Khaziné binar. 7, Roha ou Orfa (Edessa). 8, village de

Scheïkh Moslim. 9, Beschdepé. 10, au-delà de la ville de Biredjik. 11, Karieï Nizib. 12, rivière de Segiur (Akssou?). 13, Bab (Dabik?). 14, Haleb.

II. — PAGE 18.

Istuanfi, l. XVI, appelle l'envoyé de Souleïman Mohammed-Tschaousch; Forgacs le nomme Mahmoud; d'après le projet de réponse de Ferdinand à Souleïman, qui se trouve dans les Archives d'Autriche, Mahmoud serait le véritable nom de cet envoyé : « Nuntium Magnitudinis Vestræ egregium » verum Mahmuth libenter visimus et audivimus tum propter » Majestatem Vestram, a qua missus erat, tum quod ipsi cum » eo lingua nostra loqui potuimus. » 19 mart. 1550.

III. — PAGE 21.

Hadji Khalfa, *Tables chronologiques;* Osman Efendi, *Biographies des Vizirs*. Dans ce dernier ouvrage, on lit que Sokolli s'était marié en l'année 969 (1561) avec la petite-fille du Sultan, la princesse Esmakhan (née en 951—1544), tandis que les historiens hongrois placent ce mariage à l'époque dont nous parlons. Voyez Fessler, t. VII, p. 718.

IV. — PAGE 25.

Istuanfi confond les deux époques fixées pour la fin des campagnes des Turcs, savoir, dans l'équinoxe d'automne le jour de *Kasim* (qu'il appelle *Cassonginum*) pour l'armée de terre, et le jour de saint Démétrius (10 nov.) pour la flotte. Les actes vénitiens déposés aux archives de la maison I. R. d'Autriche contiennent un ferman au doge, daté du mois de ramazan 937 (mars 1551), qui enjoint aux Vénitiens de ne point inquiéter la navigation des caïques que le Sultan avait fait construire à Obrowatz.

V. — PAGE 26.

Istuanfi l'appelle Mikhaloghli; mais Mikhalogli-Khizrbeg

était alors commandant de Szegedin; Istuanfi désigne plus tard ce commandant sous le nom de Heder.

VI. — PAGE 30.

Istuanfi, Forgacs. Ascanio Centorio. Petschewi, f. 92, se trompe en disant qu'Oulama périt lui-même dans cette affaire. Les autres historiens ottomans passent cette défaite sous silence.

VII. — PAGE 30.

Forgacs. Ascanio Centorio, qui mérite plus de foi, dit à ce sujet : « Stava appoggiato sovra una tavola ove haveva un' » orologio, un breviario alla Romana. »

VIII. — PAGE 30.

Istuanfi dit : « Pugione ejus jugulum, » et Ascanio : « Gli » dette una ferita sopra del petto e nella gola, » et non pas dans la nuque, comme l'assure Fessler, t. VIII, p. 139.

IX. — PAGE 32.

On trouve une relation détaillée de la trahison de Martinuzzi, et l'exposé des motifs qui ont déterminé Castaldo à le faire périr dans : *Instructio earum rerum, quas R. Gregorius episcopus Zagrabiensis nec non nobilis Don Didacus Lasso de Castiglio nostri consiliarii oratores et commissarii devoti fideles nobis dilecti apud beatissimum in Christo patrem et Dominum D. Julium III divina Providentia Sacrosanctæ Romanæ ac universalis Ecclesiæ summum Pontificem Dominum nostrum rvdm. nomine nostro reverenter proponere, agere, tractare et expedire debent.* Pragæ, 2 januarii 1552. Le but de cette mission n'était autre que de faire révoquer l'anathème lancé par le pape contre les meurtriers du cardinal. On remarque ce passage dans les instructions des envoyés : « Si tamen intelligeret (Castaldo) rem aliter transigi » non posse, quam quod aut manum sibi inferri pateretur,

» aut ipsi fratri Georgio tam nefaria molienti manum inferret,
» tunc potius ipse eum præveniret; atque hoc quidem nos-
» trum mandatum dictus bellicus Locumtenens secutus, » et
après avoir développé le projet du cardinal de livrer la Tran-
sylvanie aux Turcs, la lettre continue en ces termes : « Si-
» mulque supradictum mandatum in memoriam revocans tan-
» dem dictum fratrem Georgium prout gravissima ejus de-
» merita requirebant interfici curaverit et prædictos duos tur-
» cicos Chiaussios, qui recenter ad eundem fratrem Georgium
» venerunt in custodiam receperit, adeoque coram Deo et Sanc-
» titate Sua et universo mundo non solum nullas pœnas cen-
» suræ incurrerimus, sed potius laudem et præmium comme-
» ruerimus, utpote qui vim nostris militibus per interfectum
» monachum inferendam sine aliorum cæde et sanguine vi re-
» pulerimus. » Les lettres apportées par les deux tschaouschs
se trouvent dans les archives d'Autriche parmi les actes hon-
grois ; elles prouvent jusqu'à l'évidence que si le général turc
comptait sur les bons services et le dévouement de Martinuzzi,
il craignait cependant que les tschaouschs ne fussent livrés à
Ferdinand. Il est fort curieux d'entendre un pascha turc parler
de Cicéron et rappeler à un cardinal les préceptes de l'Écriture.
« Imperator noster semper Augustus de censu benigne accepto
» nobis mandavit, ut a regno Transylvaniæ felicissimum erige-
» remus exercitum et arma totaliter deponeremus, quapropter
» expugnationem castri Themisvar dereliquimus et castrum
» Chianad cæteraque castra deseruimus felicissimoque exercitui
» licentiam dedimus ac (nos) ad castrum Peciai contulimus,
» dominatio quoque vestra cum gladiis, fustibus et lanternis ad
» debellationem civitatis Lippa venit committatus caterva Pha-
» risæorum atque latronum et aliquantulo Turcarum cuniculo
» fugam arripiendo interfecto ad præfatæ civitatis castri expu-
» gnationem, ubi Holamabeg cum aliquibus Cæsareis militibus
» inclusus est debellare studet, quo intellecto ad Illustrissimum
» Halipassa Budun Beglerbegi cum toto felicissimo exercitu
» sibi comisso venit. Nos autem cum nil innovare a Cæsare per-

» missum sit, licentiam dedimus cum tale committere ultra
» totius orbis terrarum leges sit; nam, ut Cicero inquit, fides
» hostibus servanda est, et quæ in prætcritis litteris nobis D. V.
» nuntiavit, cognovimus ea fide carere. Verumtamen finis om-
» nium rerum et potentia magni Imperatoris semper Augusti
» ac ejus ferocitas consideranda est, hisque perspectis operari
» sagacissimum est; quamobrem D. V. nobis Mahamet Ciau-
» sium et Dervis famulum nostrum cum responso universali
» mittere dignetur. Nam eorum retentia quid ut prodest, quod
» D. V. utile sit et ne quidem tædium his meis præstem finem
» do. Dat. in castro Peciai die vere primo mensis Decembris
» 1551. »

Deuxième lettre.

« Principum laus et gloria in manibus eorum ministrorum
» consistit, e conversoque zizania discordia et seditio in eorum
» malignitate constat; Hoc ideo ne aliquid innovetur scanda-
» lum cum tua erga Cæsarem fidelitas animique sinceritas e
» commissis manifesta fuerit talique modo Holama dimittendo
» et regium exercitum placando, cujus causa fidesque versus
» Dm. Vm. inter tales et tantos principes est prævaricari
» debeatur, Imperatorque noster semper Augustus bellum fa-
» cere teneat, quod si firmiter ac pacifice permanebit non offi-
» ceret, nam D. V. nobis missis litteris nuntiavit, quod cas-
» trum Pecia et Beckerek et civitatem Lippa, neque alia cas-
» tra usque ad rivum Chiris non esse in possessione sua, neque
» suæ convenire jurisdictioni; nos autem omnia, quæ a D. V.
» exposita fuerunt, Invictissimo Imperatori certificabimus.
» Hæc ideo causa prestata et retardatio census, qui si ante mis-
» sus fuisset, non talia succederent, nec hujus discordiæ bel-
» lique causa fuisset; nunc vero D. V. Holama Pasciæ ordi-
» navit, ut ex parte D. V. a nobis castra Pecia et Becscherech
» peteret, nobisque clarum et manifestum est, nullam ex eis
» suam Csm. Mem. utilitatem et commodum habere, nam non

» nostrum est castra accipere ac tribuere, id præter Cæsari
» (neminem) decet, nos autem prædicta castra mandato Cæsa-
» reo accepimus Deo dante conservabimus, sed, si voluntas
» D. V. fuerit hæc, habere castra, nuntio litterisque a Celso
» Summoque Imperatore petat, tuncque cognita fidelitate et
» voluntate non denegabit, benigne et gratiose concedet, nos
» igitur prout posse erit nostra ad principes pacificandos
» laborabimus, D. quoque Vestra castro Pecia, Becscherech
» et Charagh derelicto Domino, qui Malchoych (Malkodj)
» Begi nuncupatur ex consanguineis Morat Begi bene se ha-
» bere dignetur. Cum itaque commissio Cæsarea illic per-
» mansit, nos autem hucusque nihil combussimus atque de-
» vastavimus, quod si voluissemus hicce cum inedictato (?)
» Romaniæ exercitu regnum istud Transylvaniæ devastasse-
» mus; ideo finem omnium rerum considerare debet secun-
» dum suam prudentiam atque doctrinam religionemque, cui mi-
» nime decet meos non mittere homines, itaque talis est nostra
» spes, ut his visis mittere dignetur. Nos in castro Belgrado
» invernari præceptum fuit; felicissimos exercitus instruere et
» exstruere; facundissimis litteris nos participes reddere digne-
» rit, ipsosque fideles mittere bene potest, ut in dies nostra bene
» convalescat amicitia, et amor, qui omnibus totius orbis ter-
» rarum hominibus palam sit, et semper amoris vinculis pulil-
» lamina, amicitiæque accrescere nitemur. D. quoque Vestra
» Revma. Illma. felix et prospere valeat. Dat in Bellogrado
» Die VIII. mensis Decembris 1551. » Voici le titre : *Illmo. Revmo. Do. Fratri Georgio Archiepiscopo Varadensi nec non Regni Transylvaniæ Thesaurario Cæsareoque Locumtenenti Generali Dignissimo*. Outre les deux lettres précitées et les instructions données aux ambassadeurs dans le but d'obtenir la révocation de l'anathême (les documens les plus importans qui existent sur l'assassinat de Martinuzzi), les Archives d'Autriche renferment parmi les manuscrits historiques, sous le n° 908, un manuscrit portant le titre de *Morte di Frate Giorgio con alcune altre cose di Transylvania et Ungaria successe negli*

anni 1551 à 1552. On y lit, f. 43 : « Avvisi da Costantinopoli » come il detto frate anchor che seco fingesse di dar ciancie al » Turco per tenerlo pacifico nondimeno in effetto nascosta- » mente pratticava di riaccordarsi seco, offerendogli maggior » tributo del solito de promettendo i mandare in pertizione i » Spagnoli e Todeschi, con che lo confirmasse suo Vaivoda e » lo lasciasse governar pacificamente di che sua Maestà, per » cambio habea avvertito il Castaldo, commettendogli espres- » samente, che quando si accorgesse, che il Frate fosse per » venir a tal effetto lo prevenisse. » L'auteur met entièrement la responsabilité de ce crime sur le compte des deux secrétaires italiens Francesco degli Strepati di Milano et Alessandrino Marco Antonio Ferrari, qui, suivant lui, l'auraient commis avec Sforza et Pallavicini. On prétend que Martinuzzi, au moment où il reçut le coup de poignard, s'écria : *O Domine, quare hoc mihi?* Les tschaouschs furent arrêtés dans le château d'Alvinz, et les lettres du moine trouvées sur eux envoyées à Vienne.

X. — Page 32.

Istuanfi, l. XVII, p. 319, appelle Khizr, *Heder. Forgacsii Commentarii*, p. 42. Ascano Centorio, f. 156, change le nom de Tob Michel en *Ottomiale*, et celui d'Obernstorf en *Ourestolfo*. Voy. aussi Wolfg. Bethlen, Fessler, Engel, Djelalzadé, Solakzadé; Ali, XLVIIe récit, Abdoulaziz et Petschewi. Le dernier donne les détails comme les tenant de la bouche de Hamza-Aga, tschaouschbaschi du gouverneur d'Ofen.

XI. — Page 43.

Parmi les vases d'or qui furent trouvés en l'année 1790 dans le palatinat de Sarosch, et qui sont conservés dans le musée impérial des antiquités, se trouve une coupe avec cette inscription : ΒΟΥΤΑΟΥΛ ΖΩΑΠΑΝ. ΤΑΓΡΩΓΗ. ΗΤΖΙΓΗ. ΤΑΙΣΗ. Le Tagroges et les Jazygeses se trouvent déjà cités dans Dio Cassius, l. XXI, de Xiphilinus, où ils portent les noms de Ἰάζυγες et Δάκριγοι.

XII. — Page 44.

Si cette lettre de sommation est exactement reproduite dans son contenu (Sambuccus, *de Agriæ obsidione*), le préambule *Ego Natulai Bassa* ne l'est pas; c'est probablement une faute du traducteur, qui aurait dû lire *Bi inayetoullah*, c'est-à-dire, nous, par la grâce de Dieu, Pascha, etc.

XIII. — Page 49.

Ces noms sont écrits assez correctement dans Sambuccus (*Syndromus*, p. 89), et Istuanfi, l. XVIII. Catona, XXII, p. 359, les appelle Ambates (Ahmed), Ulamanes Dervisius, Veligianes, Arslanes, Hazan; le Persan Canber et Deriel sont difficiles à reconnaître.

XIV. — Page 51.

Istuanfi, l. XVIII, Sambuccus, l. c.; Forgacs, *Commentarii*, p. 70-90; Ascanio Centorio, *Commentarii della guerra di Transylvania*, p. 221-225, et principalement Sébastien Tinodi, qui a décrit dans une chronique rimée toutes les batailles et siéges depuis la mort de Zapolya jusqu'à celle de Martinuzzi; dans Catona, XXII, p. 231-239. Les historiens ottomans, à l'exception de Petschewi, f. 97, ne parlent que très-succinctement du siége d'Erlau.

XV. — Page 53.

Schemsi-Pascha, qui prétend descendre de Khaled, fils de Welid, un des généraux du Prophète, fut successivement beglerbeg de Syrie, d'Anatolie et de Roumilie. Très-dévoué au prince Sélim, il passa plus tard au service personnel du Sultan, qui l'honora de toute sa confiance et l'affectionna à cause de son talent poétique. Voy. les *Biographies des poëtes*, par Ahdi, Latifi, Aschik-Hasanzadé et Kinalizadé.

XVI. — Page 55.

Petschewi. Solakzadé dit : « Parce que l'empereur a jugé né-
» cessaire de faire mourir le prince, la demande de la paix ne
» fut point accueillie. »

XVII. — Page 56.

Les archives du prince Czartorisky à Pulawy contiennent sur ces sept ambassades ou missions les documens suivans : 1° Une lettre datée de Constantinople du mois de juin 1551, dans laquelle Souleïman promet de défendre les droits d'Étienne à la couronne de Hongrie ; 2° une autre du 15 septembre 1551, dans laquelle Souleïman demande la punition de Démétrius Wisznowiecky ; 3° une lettre datée d'Andrinople de l'année 959-1552, remplie d'assurances d'amitié ; 4° une réponse à la lettre de Sigismond Auguste, relative aux affaires de sa sœur Élisabeth et aux ravages exercés par les Turcs en Pologne ; 5° une lettre datée de Constantinople du 3 août 1553, apportée par l'envoyé Stanislas Tenizynski ; 6° une autre du mois de schâban 960 (1553) sur les affaires de Transylvanie ; 7° une lettre datée de Kutahia de la même année apportée par Yazlowiecki, et contenant des protestations d'amitié ; 8° au mois d'août 1554, mission de Nicolas Brzozowski ; 9° moharrem 962 (novembre 1554), mission de Pierre Pilecki ; 10° une lettre datée de Haleb (avril 1555), relative aux droits de pâturage entre le Dniester et le Dnieper ; 11° une lettre datée de Constantinople du mois de silkidé 964 (septembre 1556) relative au pillage de Bialogrod ; dans cette même lettre, Souleïman exige de nouveau la punition de Démétrius Wisznowiecky ; 12° une lettre datée d'Andrinople du mois de mai 1557, contenant de nouvelles plaintes contre Démétrius et des menaces de faire marcher le khan de Crimée. Outre ces documens, dont je dois la communication au prince Adam Czartorisky, le comte Stanislas Rzewuski m'a communiqué sur des ambassades polonaises antérieures les notions suivantes : 1° Sous Casimir le Jagellon, Jean Rzeszowski,

plus tard évêque de Cracovie, et Suchodolski se rendirent en l'année 1444 à Constantinople afin de s'informer du sort du roi Ladislas; 2o en 1478, un ambassadeur turc vint à Brzesc en Lithuanie, et le roi promit d'envoyer en échange une ambassade en Turquie; 3° en 1489, Nicolas Firley conclut le premier traité avec la Pologne; 4° en 1492, Albert le Jagellon reçut en audience un ambassadeur turc, chargé de renouveler la trève existante; elle fut, en effet, signée dès l'année suivante pour trois ans; 5o le 25 janvier 1500, un ambassadeur turc vint dans le même but et fut congédié le 9 janvier 1501 de la diète de Petrikau. Pendant son séjour en Pologne, arriva Schah-Ahmed comme ambassadeur du khan des Tatars; le dernier revint en 1502 sous le règne d'Alexandre Jagellon.

XVIII. — PAGE 56.

Voy. le *Rapport* du baile Navagiero de l'année 1552, à la bibl. I. R. d'Autriche, Cod. DXXVII. Dans ce rapport, Navagiero, s'exprime ainsi sur la personne du Sultan : « Sultano Solimano Imperatore d'anni 62 (il n'avait alors que » cinquante-huit ans) longo della persona, eccede la statura » mediocre, magro, di color fosco, ha in faccia una mirabile grandezza unita con dolcezza, sobrio nel mangiar, raro » e poca carne e di capreto solo che habbia la pelle rossa, » non beve vino, ma acque molto delicate. » Cependant on lui reprocha de s'être livré souvent à la boisson avec son favori Ibrahim; il souffrait d'une paralysie et paraissait menacé d'hydropisie. « Servatore della sua legge fa professione di » non mancar mai alla sua fede. » Navagiero raconte une anecdote d'après laquelle Roxelane aurait captivé les faveurs de Souleïman en raison des mauvais traitemens qu'elle essuyait de la part de sa rivale, une Circassienne, mère de Moustafa. La Circassienne, dans sa colère, appelait Roxelane *de la chair vendue* (*carne venduta*), et lui déchirait la figure avec les ongles. Lorsqu'un jour Souleïman la manda près de lui en lui envoyant le kizlaraga, Roxelane s'excusa en disant

qu'elle était indigne de paraître en présence de son maître, n'étant que de la chair vendue et ayant toute sa figure déchirée. Puis l'auteur trace une peinture fidèle du caractère des fils du Sultan. Ensuite il donne quelques notions statistiques, et dit que, d'après les livres du trésor, les revenus de l'empire montaient à cette époque à neuf millions vingt mille ducats; savoir : capitation, un ducat par tête et un aspre et demi pour chaque pièce de bétail, un million cinq cents mille ducats; taxes pour des patentes, priviléges, brevets (berat) et fermans, cent mille ducats; fortunes laissées au fisc à défaut d'héritiers légitimes, trois cent mille ducats; revenus de l'Égypte et de l'Arabie, un million huit cent mille ducats; la moitié de cette somme restait dans les provinces en question, afin de couvrir les frais d'administration et d'occupation; revenus de la Syrie, six cent mille ducats; la moitié de cette somme était absorbée par les frais d'administration; revenus de la Mésopotamie, deux cent mille ducats, dont cinquante mille restaient dans le pays; les mines rapportaient un million cinq cent mille ducats; la dîme sur le blé, huit cent mille ducats; le tribut de la Moldavie, seize mille ducats; ceux de la Valachie, douze mille; de la Transylvanie, douze mille; de Raguse, dix mille; de Chypre, huit mille. L'auteur ne nous dit pas comment étaient prélevés les trois millions de ducats qui manquent pour compléter les neuf millions susdits. Il fixe ainsi les dépenses : la solde de l'armée à six millions de ducats, et les épargnes annuelles à trois millions, ce qui, sans aucun doute, est une erreur. En Asie, quatorze beglerbegs et quatre-vingt mille cavaliers; en Europe, quarante mille; les sandjaks jouissaient d'un revenu de deux mille à quatre mille ducats; les possesseurs de timars de quatre mille à quarante mille aspres, ces derniers étant obligés de fournir en retour pour chaque quatre mille aspres un cavalier bien équipé et armé. Les soixante-dix sandjaks en Europe fournissaient une armée de quarante mille hommes; les cent cinquante sandjaks en Asie une armée de quatre-vingt mille à cent mille hommes.

« Non possono per il testamento che fece in loro profeta tener » per schiavi ne Greci, ne Judei. » Les quatre chefs des eunuques du seraï sont le kapou-aga, le kizlar-aga, le khaznedar et le kilardji-kaschi. Les gardes à cheval du Sultan, en temps de guerre, forment six escadrons (boulouk), composés de sipahis, silihdars, ouloufedjis de l'aile gauche et de l'aile droite, et ghourebas de l'aile gauche et de l'aile droite. La flotte comptait trois cents reïs ou capitaines, dont chacun était maître de son navire; chaque galère portait un canon avec cinquante à quatre-vingts boulets et quatre fusils avec vingt balles pour chacun. Les mahones étaient des bâtimens de transport pour les munitions. Les chefs des galères que Navagiero appelle *scapoli* recevaient un traitement de neuf cents aspres et cent quarante drachmes de biscuit; les padroni dix à quatorze aspres, et les officiers subalternes quatre à huit aspres par jour.

XIX. — PAGE 57.

Djelalzadé, f. 306; Solakzadé, f. 118; Petschewi, f. 109; Ali, XLVIIIe récit, f. 262; le rhéteur de Brousa, f. 22; Kinalizadé et Ahdi, dans la *Biographie des poëtes*, sous Sultan-Moustafa. Le *Raouzatoul-ebrar*; Hadji Khalfa, *Tables chronologiques*.

XX. — PAGE 58.

Thuan, XII; *Mémoires* de Ribier, II, 447; *Mauroceni historia*, l. VII; Ascanio et Knolles font de Moustafa le gouverneur d'Amassia, et Robertson l'appelle même gouverneur de Diarbekr. Ce dernier se trompe encore lorsqu'il dit que le grand-vizir Ahmed n'avait gardé sa place que pendant quelques mois; la vérité est qu'il l'occupa pendant deux ans. Istuanfi commet la même erreur. Enfin, Robertson cite à tort, comme source, la quatrième lettre de Busbek au lieu de la première. La source principale des historiens postérieurs était l'ouvrage intitulé : *Soltani Solimani horrendum facinus in proprium filium natu*

maximum Soltanum Mustapham parricidio a. D. 1553 patratum autore Nicolao a Moffan Burgundo. L'auteur prétend que Souleïman, poussé par le repentir, avait offert des sacrifices à Jérusalem! — Le voyageur allemand Dernschwamb ou Thurnschwam, qui se trouvait mêlé à la suite de Verantius et Zay lors de leur voyage à Amassia, donne également quelques détails sur la mort des princes Moustafa et Djihanghir. Cet ouvrage, jusqu'alors inconnu, se trouve au Musée national à Prague. La bibliothèque I. R. d'Autriche possède, sous le n° CCCCXC. *Hist. prof.*, un rapport manuscrit en langue italienne sur la guerre de Perse en 1553, dont le contenu s'accorde avec le XIe livre de Bizari.

XXI. — Page 59.

Ahdi, *Biographies* de Kinalizadé; Solakzadé, Ali et Petschewi.

XXII. — Page 59.

Ali, f. 262, cite de cette élégie trois vers dont voici la traduction : « Roustem nous a fait le chagrin de voir encore Sou-
» leïman assis sur le trône; le scheïtan (satan) est-il destiné à
» vivre encore long-temps? »

XXIII. — Page 60.

Yahyabeg était d'origine albanaise, et avait été enlevé dans sa jeunesse pour être enrôlé dans le corps des janissaires. Il fut successivement administrateur des mosquées de Mourad et d'Ourkhan à Brousa, et de celle de Bayezid II à Constantinople. A la mort de Roustem, il reçut à titre de pension un fief du revenu de vingt-sept mille aspres. Outre deux poëmes romantiques, le *Schah et le mendiant* et *Yousouf et Souleïka*, Yahyabeg a composé un *Oussoulnamé* ou livre de morale. Dans son ouvrage intitulé *Schehrengiz* (*révolte de ville*); il décrit les beautés de Constantinople. Voy. *Const. et le Bosph.*, I, p. 6.

XXIV. — Page 61.

Les historiens ottomans racontent sans déguisement l'exécution de Moustafa; ils n'avaient donc aucun motif de cacher le suicide de Djihanghir, s'il était vrai, comme l'affirment les historiens européens, que celui-ci se fût poignardé en présence de son père, après lui avoir énergiquement reproché le meurtre de son frère. Les historiens ottomans disent unanimement qu'il était tombé malade, et que tous les soins de la médecine n'avaient pu le sauver.

XXV. — Page 66.

Ces lettres se trouvent dans Petschewi, f. 106 et 107, et dans le *Journal de Souleïman,* n° XXXIX. Aucun historien ottoman n'a donné les lettres des Persans. *Gendülerün namesi netidjesi boundan maaloum olour,* c'est-à-dire, « le contenu de leurs lettres est connu par cela (par la réponse). »

XXVI. — Page 67.

La formule la plus usitée des fermans du Sultan : *Schoïlé bilesiz* (vous devez l'entendre ainsi), et l'autre, empruntée aux Arabes et employée envers les princes infidèles ou hérétiques : *Es-selam ala men ittebaa el-houda* (bénédiction sur celui qui suit la véritable direction), ont subi, dans cette circonstance, une légère modification. La première, *Ahwalünüzi siz bilürsiz;* la seconde, *Es-selam ala men ittebaa el-kelam. Kelam* (la parole) signifie le plus généralement le Koran.

XXVII. — Page 69.

Cette lettre se trouve dans Petschewi, f. 110-112, et dans le *Journal* de Souleïman, n° XLII. Ce dernier contient en outre, n° XLI, une sommation adressée aux begs persans Massoum-Khan Safewi, Schahkouli Khalifé, Bedrkhan et Soundik-Kouroudji-Baschi, de rendre le fort d'Altoun; dans cette lettre,

on leur promet non-seulement sécurité pour leurs biens et leurs personnes, mais aussi des pensions.

XXVIII. — Page 70.

Mouradjea d'Ohsson, t. VII, p. 482, donne la traduction des titres du schah et du Sultan. Les mots *ratification de la paix signée à Constantinople le 29 mai 1555* contiennent une erreur, en ce que le traité fut signé à Amassia et non à Constantinople où le Sultan n'arriva qu'au mois de juin. Mouradjea est tombé ici dans la même erreur que Flassan, en prétendant que le premier traité de la France avec Souleïman en l'année 1535 avait été signé à Constantinople.

XXIX. — Page 71.

« Dice (Roustem) che il Sgr. non ha mai molestato Orator » di alcuno impero, quello che S. Altezza ha fatto hora a me, » che l'ha fatto non come Oratore ma come fidejussore della » Maesta Vostra. » *Rapport* de Malvezzi, dans les Archives I. R., daté du 14 octobre 1551. La lettre du Sultan, qui n'existe que traduite en latin par le drogman Ibrahim, successeur d'Younisbeg, est signée par ce dernier : « Ibrahimbei interpres major » Majestatis suæ invictissimæ Imperatoris Turcarum. »

XXX. — Page 77.

Le *Djihannuma*, p. 590, remarque : Ce château (Sahiun) était la place d'armes principale des Fedawies (Assassins), si redoutés pour leur valeur du temps du sultan égyptien Tahir Bibar. Chacun d'eux avait un château, et le plus grand nombre de ces châteaux était situé entre Tripoli et Saïdé, Haleb et la Méditerranée. Le chef de tous ces châteaux était alors Ben-Hamza, connu parmi eux sous le nom de Scheïkh (le vieux). Les contes que plusieurs auteurs ont écrits sur ses stratagèmes n'ont aucun fondement; mais comme ces Assassins étaient un peuple d'un grand courage, ces mensonges ont été rassemblés dans un ouvrage qui porte le titre de *Hamzanamé* ou le *livre de Hamza*.

XXXI. — Page 78.

Castaldo, dans son rapport à Ferdinand daté du 9 mai 1552, dit de ces fermans, qui se trouvent au nombre de plus de vingt dans les Archives I. R., tous revêtus du sceau et du chiffre du vizir Ahmed : « Unde autem emanent hæ litteræ Turcales » et Valachæ jam prius compertum habeo, aut enim est illa- » rum Ciaus ille, qui penes Transalpinum Voivodam manet. » Comp. Pray, an. V, p. 481, et Catona, XXII, p. 189.

XXXII. — Page 78.

Des ducats hongrois, dont la valeur était à cette époque celle d'un écu de six livres. Comp. Busbek, ep. I, et Verantius, dans Catona, XXII, p. 557.

XXXIII. — Page 80.

La traduction latine signée par Ibrahim ; l'original daté du mois de redjeb 962 (1555) s'étend longuement sur la cession de la Transylvanie à Sigismond Zapolya.

XXXIV. — Page 82.

Hadji Khalfa et le *Raouzatoul-ebrar* placent sa mort en l'année 960 (1553), et non pas en 1551, comme le font Deguignes et l'auteur de l'*Hist. du royaume de la Chersonèse taurique.* Pétersbourg, 1824, p. 371. Les mots *l'empereur Sélim envoya son grand-vizir le déposséder* (1551) contiennent une double erreur, d'abord parce que c'était Souleïman et non Sélim qui régnait ; ensuite parce que le grand-vizir était alors en Hongrie et non pas dans la Crimée.

XXXV. — Page 82.

Le titre de *czar* ou *tzar* est généralement considéré comme dérivant de *Cæsar ;* mais c'est un titre bien ancien des souverains asiatiques. On en trouve la preuve dans le titre *le Schar,*

souverain de Gurdjistan (Voy. *Mines d'Orient*, I, p. 326, et *Siebienmeer*, III, p. 200) et dans celui de la tzarine (Ζαρινη) des Scythes.

—

LIVRE XXXII.

I. — Page 85.

Min baadé azl etmem dejü jemin etmischler fil waki katl etdiler. Hadji Khalfa, *Tables chronologiques*, dans la liste des grands-vizirs, p. 176. Il faut remarquer à ce sujet qu'on trouve dans ces tables la date de 972 au lieu de 962, et que s'il est dit dans la ligne précédente : « Lorsque la place de Roustem fut offerte à son frère Ahmed, » ce mot de frère ne désigne pas la parenté du sang, mais simplemeut la qualité de collègue dans les fonctions du vizirat, car Ahmed n'était pas frère de Roustem, le premier étant Albanais d'origine, l'autre Croate. Osman-Efendi, *Biographies des grands-vizirs*, et Ali.

II. — Page 86.

L'Histoire de l'ancienne et de la nouvelle Égypte, par Souheïli, imprimée à Constantinople, tome I, p. 55, confond les trois Ali qui se succédèrent dans le gouvernement de l'Égypte, savoir : Semiz Ali ou Ali *le gros ;* Sofi Ali ou Ali *le sage*, et Khadim-Ali ou Ali *l'eunuque*. Lorsque Souleïman-Pascha fut envoyé pour commander en chef l'armée d'expédition de l'Inde en mai 1538, Daoud-Pascha lui succéda, et mourut au mois d'avril 1549; il fut remplacé par Ali-le-Gros, qui mourut, selon Souheïli, en 960 (1553); mais c'est à cette époque et après la chute de Roustem qu'il se rendit à Constantinople. Il n'administra l'Égypte que quatre ans, et non pas onze, comme l'assure Verantius (Catona, XII, p. 755). Il eut pour

successeur Doukaghin-Mohammed (Ali, Hadji Khalfa, l. c., et dans la liste des gouverneurs d'Égypte, p. 219), et non pas, ainsi que le prétend Souheïli, Sofi-Ali, qui ne vint que plus tard; Souheïli se trompe donc en faisant mourir Ali-le-Gros en 960 et en plaçant Sofi-Ali entre Ali-le-Gros et Doukaghin. Hadji Khalfa et l'*Almanah er-rahmaniyet* donnent la liste exacte de ces gouverneurs.

III. — Page 88.

Ali, dans la *Biographie* d'Ahmed, et Resmi Ahmed-Efendi, dans les *Biographies* des reïs-efendis. Lorsque Lalesar Mohammed était premier defterdar, Sünbül Memi, second defterdar, Memi Tschelebi, remplissait les fonctions de reïs-efendi.

IV. — Page 90.

Djelalzadé, f. 316. D'après Almosnino, p. 146, ces quatre statues avaient été apportées du Caire; elles étaient de granit que cet auteur appelle *Marmor fino del Cairo*.

V. — Page 91.

Ces inscriptions consistent dans le 36e verset de la XXIVe soura : « Dieu est la lumière du ciel et de la terre. Sa lumière est comme la fenètre ouverte dans le mur, où brille une lampe recouverte de verre. Le verre brille comme l'étoile; la lampe est allumée avec de l'huile d'un arbre béni; ce n'est pas de l'huile qui vient de l'est ou de l'ouest; elle ne brûle que pour qui elle veut. » On lit au-dessus du *mihrab* : « Aussi souvent que Zacharie monta les degrés du maître-autel. » Vis-à-vis du *mihrab*, et au-dessus de la porte de la *Kibla* : « J'ai tourné ma face vers celui qui a créé le ciel et la terre. » Au-dessus de la fenêtre pratiquée à droite du *minber* : « Les lieux réservés à la prière appartiennent à Dieu : que nul n'ose s'y mesurer avec lui. » Sur les deux portes latérales : « Salut à vous qui avez été patiens, car plus tard le royaume des cieux

s'ouvrira pour vous; salut à vous, entrez-y pour y rester toute l'éternité. »

VI. — Page 92.

Djelalzadé, dont la précieuse histoire se termine par la description de la Souleïmaniyé, donne encore celle du Harem, de la Mesdjid, de l'École et de l'Académie, des salles où se faisaient les cours sur la tradition et le Koran, de la cuisine des pauvres, de l'hôpital et des bains (f. 266 à 371). L'exemplaire de son ouvrage, où nous avons puisé ces notions, fut écrit à Szolnok en l'année 993 (1575), par Ibrahim, fils d'Ali, vingt ans par conséquent après l'époque où s'arrête l'histoire de Djelalzadé.

VII. — Page 93.

La mère de Sélim et non pas de Moustafa, comme je l'ai dit par erreur dans mon ouvrage *Constantinople et le Bosphore*. On lit dans Mouradjea d'Ohsson, t. II, p. 452 : « Élevée par la validé Khourrem-Sultane, mère de Sélim; » mais il écrit Sélim Ier au lieu de Sélim II.

VIII. — Page 98.

Ali Kinalizadé est l'auteur d'un des ouvrages d'éthique les plus estimés; il porte le titre d'*Aklaki Alayi*, c'est-à-dire la *morale d'Alayi*, dans lequel sont fondus l'*Aklaki Djelali* de Djelaleddin Mohammed Eddewani et l'*Aklaki Nassiri* de Nassireddin Tousi. On doit aussi à Ali Kinalizadé des gloses marginales au *Telwih*, au *Tedjrid*, au *Mewakif* et à l'*Hedayet;* il a publié, en outre, deux traités en arabe sur *la plume* et sur *le glaive* (*Kalemiyé* et *Seïfiyé*). Hasan Kinalizadé, biographe des poëtes, donne, outre l'histoire de son père Ali, celles de son aïeul paternel Miri, et de son aïeul maternel Kadiri, de ses oncles paternels Kerami, Moslimi, Nihali, et de ses oncles maternels Maleki, Inayetoullah et Kadri; de ses frères Fehmi et

Feïzi, de son cousin Waffi, de son fils Kerami, de son neveu Abdi, fils de Feïzi. L'historien Ali raille Hasan Kinalizadé d'avoir fait de tous ses parens autant de poëtes.

IX. — Page 99.

L'anecdote suivante, rapportée par l'ambassadeur vénitien Bragadino (Marini Sanuto, XLI), est un exemple curieux de la jalousie de Roxelane. « Al Sgr. fo donà doe donzelle di Rossia » bellissime, una alla madre del esso Sgr. e la altra a lui, e » zonte in Seraio, la seconda moier qual tiene al presente, » haveva gravissimo dolor, e si buttò col viso in terra pian- » gendosi, che la madre la qual havea donà la soa al Sgr. si » accorse e la ritolse, e la mandò a uno Sangiaco per moier, e » il Sgr. convenne etiam lui mandar la sua a un altro San- » giaco, perche soa moier saria morta da dolor, se queste don- » zelle o pur una di quelle fosse restà nel Seraio. » D'après Niger, Wallich et Wagner, Roxelane serait fille de Nani Marsigli de Sienne, et aurait été enlevée en 1525 à Castello Collechio par des pirates; mais, dès l'année 1524, Roxelane était mère de Sélim.

X. — Page 100.

Le professeur Senkowsky, dans son ouvrage d'ailleurs fort estimé *Supplément à l'histoire générale des Turcs et des Mogols*, a encore ajouté à cette confusion, en ce qu'il a donné aux détails contenus dans le rapport de l'ambassadeur russe envoyé à Boukhara, détails qu'il avait tirés de l'histoire de Boukhara, par le Persan Mohammed Yousouf de Kazwin, et qui sont aussi incomplets qu'infidèles, la préférence sur les notions que donnent Herbelot et Deguignes, d'après le *Loubboul-tewarikh*.

XI. — Page 101.

Dans sa *Table généalogique*, Senkowsky ne donne que deux

fils à Eboul-Khaïr, Koutschkoundji et Schahboudak; mais il en avait eu trois autres. Il ne sait pas non plus que ces enfans descendaient de deux mères, dont l'une était arrière-petite-fille de Timour.

XII. — Page 102.

Senkowsky dit qu'immédiatement après la bataille de Merw, Obeïdoullah monta sur le trône, parce que l'histoire dont il s'est servi ne fait point mention de Koutschkoundji et de son fils Ebouseïd.

XIII. — Page 103.

Dans la réponse de Souleïman à Borrakhan, on lit ces mots : « Vous avez envoyé de votre cour Koutlouk Fouladi; nous étions de tous temps avec vos ancêtres Obeïdoullah et Abdoulaziz, actuellement au paradis, dans le plus parfait accord. »

XIV. — Page 104.

On lit dans la lettre de Borrakhan à Souleïman (*Journal*, n° 45) : « Et à la même occasion, lorsque les ambassadeurs arrivèrent, et que les trois cents janissaires amenèrent de grands et de petits canons. » On peut induire de ce passage combien était mal instruit l'historien persan qui a servi de source à Senkowsky, quand il place sous le règne de Mourad III la première ambassade des sultans aux Ouzbegs : « L'ambassade venue du temps de Soub Chan-quoli fut, selon lui, la première que la cour de Constantinople ait envoyée dans la Boukharie, p. 114.

XV. — Page 105.

C'est le titre de ce prince, appelé Bourhan dans le manuscrit de Senkowsky. Ce même manuscrit place par erreur en l'année 950 (1543) l'avènement de Borrakhan, tandis qu'Ab-

doullatif ne mourut qu'en 961 (1554), peu de temps après l'arrivée des janissaires de Souleïman. En outre, Borrakban ne mourut pas en 972, mais en 967; il ne régna donc que cinq ans, et non pas quatorze. Enfin il eut pour successeurs immédiats, d'abord Timour-Khan, qui régna un an; ensuite Pir Mohammed-Khan, fils de Djanibeg, qui régna dix ans, et non pas son frère Iskender; celui-là ne monta sur le trône qu'après les deux autres.

XVI. — Page 106.

Les lettres qui se rapportent à cette circonstance se trouvent dans les Archives imp. roy. d'Autriche. Les représentations d'Ungnad à l'empereur, datées de Pettau du 5 août 1554, ont pour objet le manque d'hommes et d'argent. « Denn ich an » Pferden nur 826, an Fussvolk hie Niemanden hab — also dass » ich vom bemelten landt Steyer so das meiste Geld reicht, » kheinen Kriegsrat habe. » David Ungnad, baron de Sonegg, signa ses rapports : « Lanshaubtmann in Steyer, Haubtmann » und Vizedom zu Zilli, Oberster Spann der Grafschaft Wa- » rasdin, Obrister Feldhaubtman der dreyen Landt Steyer, » Cherndt, und Krein auch Crobaten und des windisch Lands » Grenizen. »

XVII. — Page 106.

Le sceau de Thouighoun contient cette devise : *Nakschi mühüri Thouighoun bendeï Schahi roubi meskoun*. C'est une imitation du sceau du grand-vizir Ibrahim.

XVIII. — Page 114.

« Fuit discessus collegarum meorum sub finem Augusti anno » supra millesimum quinquagesimum septimo. »

XIX. — Page 115.

Dans les archives de la maison imp. roy. d'Autriche : « Lit-

» teræ de induciis observandis dd. 14. Febr. 1558 expeditæ per
» Maximilianum nomine Cæs. Ferdinandi ad arces Agria, Ziget,
» Giulai, Palota, Comorn, Tata, Cheznek, Tijhan, Lewa,
» Olahwyna, Swran, Chorgo, Berzenche, Mwran, Zenthgyor-
» gia, Segbed, Wyzwar, Papa, Korjona, Dewcher. » Outre
cette liste des places frontières de Hongrie, voici celle des
châteaux-forts qui furent pris par les Turcs pendant la durée
de l'armistice : « Gyarmath, Zeihen, Dreghel, Saagh, Chyc-
» war, Zentgyergo, Waiz, Tata, Sambo, Krethe, Wessprim,
» Vilanic, Bherleo, Zeksard, Hegyzentmartho, Zenthjacob,
» Babeche, Korothna, Kaposwyawar, Vardan, Petek, Hol-
» lokœ, Fylek ; en Croatie : Costaniza, Novigrad ; en Esclavo-
» nie : Thasma, Wiercupe. »

XX. — Page 117.

En arabe le mot *talbe* signifie *le tulipier.*

XXI. — Page 120.

Nadiretoul-Maharib, c'est-à-dire *la plus rare des batailles,* en prose et en vers. Ali a reproduit cet ouvrage presque en entier dans son histoire. Petschewi, f. 165, dit qu'Ali, secrétaire de Moustafa, pendant que ce dernier fut grand-maître de la cour, et plus tard maître des requêtes de Sélim II, vit toutes les lettres échangées entre Bayezid et Sélim.

XXII. — Page 122.

On voit par le rapport de l'ambassadeur vénitien du 7 novembre 1558, que Bayezid désirait le gouvernement de Syrie. « Bajezid, doppo la morte della madre avendo perduto la spe-
» ranza di ottener la Soria, spera di conseguire sua intenzione
» colle arme. »

XXIII. — Page 124.

Busbek, *Épist.* III : « Vidi Constantinopoli excedente

» anno LIX die quinto junii. » Petschewi donne la date du 28 schâban. Ce n'était pas le cavalier Chuirtus, que Busbek dit avoir eu toute la confiance de Bayezid, qui était d'origine kurde; mais bien Kodos Ferhad, dont parle Petschewi, f. 27, et qu'il ne faut pas confondre avec Ferhad, cinquième vizir, ni avec Ferhad Solak, qui, dans la bataille de Koniah, perdit la main droite en combattant aux côtés de Sélim.

XXIV. — Page 127.

C'est tout ce que les historiens ottomans rapportent sur le dessein qu'aurait formé Bayezid de s'emparer du trône de Perse. Solakzadé regarde cette supposition comme n'ayant aucun fondement. « Il est évident pour tous les hommes doués de quelque jugement, que cette pensée n'avait pu venir à Bayezid, car tous les Persans ennemis nés des Sunnis se seraient soulevés de toutes parts, et pas un des Ottomans n'eût échappé. » Ce que raconte Busbek des bruits qui couraient alors ne mérite pas grande confiance, non plus que ce qu'il dit sur les causes du ressentiment du Sultan contre son fils Bayezid. Selon cet ambassadeur, Bayezid aurait introduit sur la scène le Pseudo-Moustafa, et son intrigue une fois découverte, ce prince n'aurait dû la vie qu'à l'intercession de sa mère auprès de Souleïman. Les historiens ottomans qui racontent la révolte du Pseudo-Moustafa ne font pas mention de ces circonstances.

XXV. — Page 129.

Petschewi donne sur cette mission des détails qu'il prétend tenir de deux témoins oculaires, Sinan-Aga, possesseur d'un fief en Syrmie, et qui avait été élevé au service de Tourak-Tschelebi, et de Kara-Piri-Efendi, confident de Mohammed-Pascha, fils de Sinan-Pascha, et qui, dans la guerre de Perse sous Mourad III, devint sous-secrétaire (kiatib-schagirdi) du kiaya de l'aga des janissaires. Il peut y avoir quelque chose de vrai dans ce que Petschewi raconte, sur la foi de ces auteurs,

de la demande faite par l'ambassadeur Tübet, mais la lettre qu'il attribue au schah Tahmasp nous paraît apocryphe; car elle est écrite en turc et non en persan.

XXVI. — Page 133.

Le manuscrit de Senkowsky ne fait pas mention de ce Pir-Mohammed, souverain des Ouzbegs au-delà de l'Oxus, ni de son prédécesseur Timour, qui régna pendant un an, après la mort de Borrakhan.

XXVII. — Page 139.

Solakzadé, f. 125 et 126 : *Abdallarïn zakhmnak we sinetschak oldoughi hafta eyamindé idi.* « C'était dans la semaine où les Abdals (santons) se meurtrissent et se déchirent la poitrine. » Cette fête commence le 1er moharrem, et se prolonge pendant dix jours. Voy. Morier, *Second journey through Pers.*, p. 175.

XXVIII. — Page 140.

Solakzadé, dans son ouvrage, cite deux ghazèles du prince Bayezid, écrites en langues turque et persane.

LIVRE XXXIII.

I. — Page 147.

Ces douze sciences ne sont citées qu'à cause du nombre pair deux fois six; car le nombre réel des sciences professées dans les académies n'est que de dix, ainsi que nous l'avons vu plus haut.

II. — Page 147.

Le mot *galimatias* dérive du mot arabe *ghalalat*, c'est-à-dire confusion, fatras.

III. — PAGE 150.

L'original turc de ce traité ne se trouve pas dans les archives de la maison d'Autriche; mais Istuanfi, et d'après lui Catona, t. XXIII, p. 599, et Bethlen, liv. V, p. 26, en donnent la traduction littérale, due à l'interprète de la cour, Gaultier Spiegel. L'appendice au *Journal* de Souleïman contient la capitulation de 1547, avec cette remarque, que ladite capitulation fut renouvelée en l'année 1561. Busbek donne la traduction de ce traité en latin : *Exempla sive copia litterarum creditoriarum eidem Legato in causa induciarum octennalium ad Romanum Imperium a Turcarum Imperatore datarum.* Dans les archives de S. M. Imp. Roy. d'Autriche se trouvent : *Litteræ Cæsaris ad Sultanum* ddo. 8. Dec. 1562 *responsoriæ item ad Ali Pascham,* par l'ambassadeur d'Ibrahim.

IV. — PAGE 156.

Istuanfi, lib. XXI, et Forgacs, lib. XII ; Siglerus et Verantius, dans Catona XXIII, p. 567 et 618. La lettre de Verantius du 26 septembre 1562, datée d'Ofen, est adressée à Roustem-Pascha. Istuanfi se trompe donc, lorsqu'il fait mourir de la peste le sandjak d'Ofen Ibrahim, immédiatement après la levée du siége de Szathmar. On trouve dans la maison imp. roy. d'Autriche, sur la captivité de Bebek : *Littere captivorum Bebeki.* Voy. aussi les rapports de l'agent de Ferdinand, et de son ambassadeur Albert de Wyss, du 14 juillet 1562. (Arch. de la maison imp. roy. d'Autriche).

V. — PAGE 160.

La bibliothèque du prince Czartorisky à Pulawy contient sur les ambassades polonaises de cette époque les documens suivans, traduits du turc en polonais : 1° lettre de Souleïman datée d'Andrinople du mois de mai 1557, où il se plaint de Démétrius; 2° une autre lettre datée d'Amassia du mois de

moharrem 969 (septembre 1561) contenant des protestations d'amitié, et portée par le staroste de Lemberg à Sigismond; 3o une lettre datée de l'année 971 (1563) relative à l'extradition d'Étienne, voïévode de la Valachie; 4o une autre lettre datée du mois de silkidé 971 (juillet 1563) sur les brigandages exercés dans le pays de Bielogrod; 5o une lettre sur le même sujet, datée du mois de rebioul-akhir 971 (novembre 1563); 6o une autre lettre du mois de juin 1563, contenant la demande d'un sauf-conduit pour un négociant qui devait se rendre à Moscou; 7° un document du mois de safer 972 (septembre 1564) contenant la relation de la mission de Yazlowiecky, qui avait pour objet les affaires de la Valachie et le réglement des droits de pâturage; 8° une lettre datée du mois de rebioul-ewwel 972 (octobre 1564), dans laquelle le Sultan invite le roi à secourir Alexandre, hospodar de la Valachie; 9o rapport du mois de moharrem 973 (août 1565) sur la mission de Nicolas Brzesky.

VI. — PAGE 168.

Selaniki : *Idjoghlanlerinden bir Korbouzi arkasinė aloub massandraya tschikarmak ilé khalass eledi.* Le mot *korbouz* est synonyme de *touwana,* c'est-à-dire *fort* ou *trapu :* il vient peut-être du mot latin *corpus ; massandra* est la soupente pratiquée dans la plupart des maisons des Turcs, et à laquelle on arrive par un escalier étroit, ou par une échelle. C'est là que couchent les domestiques et les enfans, et que les femmes vont se placer pour regarder les ombres chinoises, les danses et autres divertissemens.

VII. — PAGE 169.

Histoire de Selaniki, f. 13. L'*Itinerario di M. Antonio Pigafetta,* Londra 1563, p. 103 : « 150 somme (yük) d'aspri » che vengono ad esser 300,000 ducati Soltanini. » D'après Almosnino, p. 160, les frais de cette construction se seraient élevés à cinq cent cinquante *yüks,* somme qui équivaut, d'après

le cours de la monnaie à cette époque, à un million cent mille ducats.

VIII. — Page 175.

Mouradjea d'Ohsson écrit correctement le nom de Mehdi; il donne, p. 268 de son *Tableau de l'Empire ottoman*, d'après quelques ouvrages persans, le portrait de ce personnage, attendu au jour du dernier jugement.

IX. — Page 180.

Comparez outre les passages déjà cités à l'occasion du siége de Constantinople, Dio Cassius, l. L. Hanoviæ 1606, p. 426.

X. — Page 182.

Castiglioni place la fondation de cette dynastie en l'année 724, d'après Hadji Khalfa; mais il paraît qu'il n'a consulté que la traduction faite de ses ouvrages par Carli, et dans laquelle ce dernier écrit *Omar* au lieu d'*Ammar*. Dans la *Liste des Dynasties*, p. 167, Hadji Khalfa fixe en l'année 724 l'établissement de la dynastie des Beni-Ammar, et son extinction en l'année 802. Elle se compose de seize souverains, qui régnèrent pendant soixante-dix-huit années lunaires. Ammar désigne l'homme policé, qui sait vivre, et dérive du mot *Amara*, qui signifie *il a véeu, il a cultivé*. Les Arabes attachent à cette expression l'idée d'un homme qui remplit fidèlement tous ses devoirs religieux, se montre toujours affable avec les autres, a de l'aptitude pour les affaires et aime à respirer l'encens.

XI. — Page 184.

Hadji Khalfa, *Histoire des guerres maritimes*, f. 32; dans l'ouvrage intitulé *Appendix Chronici Turcici Drechsleri*, par Rosinus, Dragut (Torghoud) figure dès l'année 1551, immédiatement après la conquête de Tripoli, comme gouverneur de

cette province. Voy. en outre le discours publié par Rosini : *Agricola* (*de bello adversus Turcum*), et Rosarii : *De victoria Christiana ad Echinadas;* enfin deux épîtres de Sturm. Lipsiæ, 1594.

XII. — Page 184.

Hadji Khalfa, dans son *Histoire des guerres maritimes*, f. 30, donne son épitaphe par le poëte Sahari (vent du matin); le dernier vers de l'inscription turque reproduit la date de sa mort, en 961 (1554).

XIII. — Page 186.

Cet ouvrage précieux se trouve à la bibliothèque royale de Berlin. Diez en a donné le sommaire dans ses *Mémoires sur l'Asie*, t. I, p. 33. Il en existe des exemplaires dans la bibliothèque royale de Dresde, dans celle du Vatican et dans celle de Bologne. J'en possède moi-même un exemplaire.

XIV. — Page 187.

Miretoul Memalik , traduit en partie par Diez dans le vol. II de ses *Mémoires sur l'Asie.* On en trouve encore un extrait dans le premier vol. des *Transactions of the Asiatic society of Bombay*. Katibi est l'*Olearius* turc.

XV. — Page 187.

Le *Mouhit* est très-rare; je ne l'ai trouvé dans aucune des bibliothèques de Constantinople, et en Europe, je n'en ai vu qu'un seul exemplaire au musée Borbonico à Naples.

XVI. — Page 188.

L'*Histoire des guerres maritimes* d'Hadji Khalfa contient un ordre apocryphe de Souleïman à Pialé et Torghoud; on ne peut pas comprendre qu'un compilateur aussi éclairé qu'Hadji Khalfa ait donné place à ce document; il est daté du camp de

Terdjan, mais Souleïman n'y était pas revenu depuis sa campagne de 1535. Ibrahim-Pascha, mort depuis l'année 1536, y est désigné comme grand-vizir. Du reste, il n'était pas encore question, à l'époque dont nous parlons, de Pialé ni de Torghoud.

XVII. — PAGE 188.

On peut encore reconnaître dans le mot turc *Ridjé* le nom défiguré de la ville de Reggio ; mais il serait plus difficile de deviner quels châteaux Petschewi a voulu désigner (f. 117) sous les noms de *Sandaldjiko*, *Paoulié*, *Kharoul;* il en est de même des châteaux situés aux alentours de Naples, *Casata*, *Kit*, *Elina*, *Castellia* (peut-être Castellamare?) et *Kilia*. Petschewi rapporte que Pialé avait donné Kilia au roi de France au nom et de la part du Sultan. Je ne saurais pas davantage reconnaître le véritable nom des villes et forteresses qu'Aramont dans un rapport au Sultan, lors de son séjour à Amassia, aurait dit avoir été conquises par le roi de France sur Charles-Quint. Djelalzadé, Ali, et d'après eux Petschewi, f. 115, les appellent *Moïca*, *Marinus*, *Sepes*, *Maranour* et *Sentil*, et ils désignent l'ambassadeur lui-même sous le nom de *Montes*.

XVIII. — PAGE 192.

Les historiens ottomans et européens sont à peu près d'accord sur l'évaluation des pertes éprouvées par l'ennemi. Ulloa compte dix-neuf galères ; Hadji Khalfa vingt ; Rosinus, dans la continuation de la *Chronique de Drechsler*, dit : « Triremes » amissæ 27, naves onerariæ 14 » (peut-être pour vingt-quatre); car Hadji Khalfa, dans son *Histoire des guerres maritimes*, porte à vingt-six le nombre des barques.

XIX. — PAGE 193.

On trouve à la bibliothèque I. R. d'Autriche, parmi les manuscrits, *Histoire prof.*, nº DCCCCLXXXIV, un document

qui présente de nouveaux détails sur la conquête de Djerbé. L'auteur de ce rapport, Thomas Holzhaimer de Barklut en Franconie, faisait partie de la garnison allemande de Djerbé qu'il appelle Schelues, et il tomba entre les mains des Turcs après la reddition de la place. Ce rapport est accompagné d'un dessin représentant le fort de Djerbé, et les divers bastions que les Espagnols construisirent sous les noms de Serda, Gonzaga, San Zuan et Andrea Doria. Il contient la liste des colonels et des capitaines des régimens et compagnies d'Espagnols, Italiens, Maltais et Allemands; la garnison se composait de dix-huit bannières espagnoles représentant ensemble douze cents hommes; de neuf bannières italiennes, avec un effectif de huit cents hommes; et d'une bannière allemande, c'est-à-dire deux cents hommes. Ce rapport donne aussi la liste détaillée des divers navires de la flotte et des capitaines qui les commandaient. La flotte se composait de trente-six vaisseaux, de quarante-sept galères et quatre galiotes; onze vaisseaux, vingt-huit galères et une galiote coulèrent bas; dix-neuf galères et une galiote furent prises et dirigées vers Constantinople. Enfin, on trouve dans ce rapport, resté jusqu'à présent inconnu, une description de l'île de Djerbé; *La Hertha* en contient une qui se rapporte à une époque plus récente. Les Espagnols avaient construit les bastions avec des troncs d'oliviers et de dattiers; ils avaient des vivres en abondance, et l'on distribuait chaque jour à la garnison sept mille rations; mais ils manquaient d'eau potable. Ils forcèrent, dans le principe, les habitans à boire l'eau des sources salées, et lorsque celles-ci furent taries ou infectées par les cadavres d'animaux que les Turcs y jetèrent, les habitans passèrent tous du côté de l'ennemi. Les janissaires se servaient d'arquebuses dont le canon avait sept palmes de longueur, et qui lançaient des balles pesant plusieurs onces.

XX. — PAGE 198.

Selaniki, p. 16; ce n'était donc pas le kizlaraga, comme

l'assurent Vertot et autres. Mais on trouve, dans l'*Histoire des guerres maritimes* d'Hadji Khalfa, une faute plus grossière qu'il faut sans doute attribuer au copiste ou à l'imprimeur, et de laquelle il résulterait que le siége de Malte aurait eu lieu en l'année 968 (1562) au lieu de 972 (1565).

XXI. — PAGE 199.

Ali, LVIe récit. Il ajoute que, pendant ce siége, Moustafa-Pascha ordonna un jour aux canonniers de cesser le feu, afin de pouvoir dormir.

XXII. — PAGE 200.

Hadji Khalfa, *Histoire des guerres maritimes,* en fixe le nombre à trois cents. Il faut ajouter plus de foi aux ouvrages des historiens européens qui traitent de ce siége, savoir : 1° *Comitis Secundi Curionis de bello Melitensi.* Francofurti ; 2° *Hieronymi Comitis Alexandrini Commentarii de acerrimo bello in insulam Melitam gesto.* Venez. 1566 ; 3° *Alfonso Ulloa terza parte delle storie, il successo della potentissima armata mandata dal Turco sopra l'isola di Malta l'anno* 1565. Venez. 1566 ; 4° *Impressa di Malta di Pier Gentile di Vandomo* dans *Sansovino*, I, p. 418 ; 5° Bosius ; 6° Vertot ; 7° *Commentaire* du comte Jérôme, traduit en allemand par Jérôme Cœber de Scheuberg. Outre ces ouvrages imprimés, on trouve à la bibliothèque I. R. d'Autriche un manuscrit intitulé : *Antonii Gryphii de expeditione Turcicæ classis et Melitæ obsidione commentarius.* L'auteur énumère ainsi les forces de l'armée turque : sept mille sipahis; quinze mille hommes de Karamanie; deux mille deux cents du Péloponèse; cinq cents de l'île de Lesbos; deux mille trois cents janissaires ; treize mille hommes d'autres troupes soldées; trois mille cinq cents volontaires. Pour la flotte, sortie du port de Modon, il compte cent quarante galères, huit mahones (bâtimens de transport), onze vaisseaux de guerre, dont un monté par deux cents sipahis portait à

bord quatre mille tonneaux de poudre. Suivant le même auteur, le fils du beglerbeg d'Alger avait amené douze galères avec un équipage de quinze cents hommes; Torghoud treize galères avec seize cents hommes. Il y avait encore six galères et six cents hommes envoyés d'Alexandrie; seize galères et huit cents hommes de Tripoli; six trirèmes, vingt-deux birèmes et deux mille deux cents hommes d'Alger; deux birèmes et cent quatre-vingts hommes de Piñon de Velez; en tout, deux cent trente-six bâtimens et trente-six mille hommes.

XXIII. — Page 200.

Marsa Scirocco est nommé, dans l'*Histoire des guerres maritimes,* Marsa Schoulok, et l'auteur n'a point reconnu dans le mot *Marsa* la racine arabe *Mersi* (port), d'où vient aussi le nom de *Marseille.* Ant. Gryphius, manuscrit de la bibliothèque I. R. d'Autriche, appelle ce port *Haloque.*

XXIV. — Page 204.

Alfonso Ulloa dit à ce sujet : « Pium est credere et che sieno » stati S. Gio. Battista e S. Paolo. » Ulloa parle encore de l'apparition d'un pigeon qui vint se percher sur le clocher de l'église de Sainte-Marie à Liebeinsiedel, et rapproche cette apparition de celle de l'apôtre Jacques, qui apparut aux chrétiens, monté sur un cheval blanc, pendant la bataille livrée par Alphonse IX en 1212 à *Miramolin* (Mohammed-le-Mowahide), et de celle de ce même apôtre et de la madone, qui décida en l'année 1519 la victoire remportée par les chrétiens, sous les ordres de Fernand Cortez, sur les Américains de Potosi.

XXV. — Page 206.

Il existe à la bibliothèque I. R. d'Autriche une relation de cette ambassade par Jacques de Betzeck, intitulée : *Verzaichniss etlicher meiner und der vürnembsten Reisen so ich zu beyder k. k. ap. M. Ferdinandi und Maximiliani II Dinnsten ausser und*

inner dem rœmisschen Reich mit Schickungen zum œfftern Mahl in Tyrggey, in Dennermarkh und Schwveden auch sonst im rœmischen Reich hin und wieder mitt all Geschicklichkeit meines Leibs und Lebens hab unterthenigst Vleiss gebrauchen lassen. Les journaux que Betzeck a laissés sur les voyages qu'il fit en qualité de courrier sont au nombre de dix. Parmi les manuscrits historiques de la bibliothèque I. R. d'Autriche, se trouve une lettre apocryphe de Souleïman à Maximilien II. Les titres qu'il s'y donne de *grand appui des dieux*, de *prince dont la domination s'étend de l'Arbre sec au mont Achaya,* et la date singulière qui figure en tête de cette lettre, *première année de notre règne*, *vingt-deuxième de notre âge*, suffisent pour démontrer clairement qu'elle ne doit pas être attribuée à Souleïman, car l'année 1564 était la quarante-quatrième de son règne et la soixante-dixième de sa vie.

XXVI. — Page 206.

Et non pas quatre-vingt-dix mille pour les trois années, comme l'affirme Istuanfi. Selaniki dit que les vingt-cinq mille piastres stipulées n'avaient pas été payées l'année précédente. Ces vingt-cinq mille piastres, qui représentaient la valeur de trente mille ducats, indiquent le cours du ducat à cette époque; il équivalait à une piastre un sixième. Selaniki est le premier des auteurs ottomans qui ait parlé de piastres; mais il se trompe certainement lorsqu'il donne à une piastre la valeur de cent vingt aspres; car, suivant le cours de la monnaie à cette époque, cinquante aspres faisaient un ducat; par conséquent, une piastre aurait presque valu deux ducats et demi, d'après l'évaluation de Selaniki.

XXVII. — Page 207.

Voy. rapports d'Albert de Wyss et des internonces, et leurs instructions datées du 27 octobre 1564. La ratification du traité de paix par l'empereur porte la même date. Voy. encore les

lettres de Maximilien et la réponse de Souleïman datée du mois de rebioul-ewwel 972 (octobre 1564) dans laquelle ce dernier témoigne de ses bonnes dispositions à renouveler le traité de paix; une autre lettre de Maximilien, ayant pour objet l'élargissement des deux nobles génois Cicala, père et fils; enfin, la lettre de congé délivrée aux trois internonces, datée du 4 février 1565 (redjeb 972).

XXVIII. — Page 209.

D'après le rapport adressé à l'empereur Maximilien par la conférence, sur l'opportunité de la paix ou de la guerre. La majorité des suffrages était pour la guerre; l'archiduc Charles, gouverneur de la Styrie, l'archiduc Ferdinand, gouverneur de l'Autriche, les Etats de Silésie et l'électeur de Bavière, avaient opiné pour la paix. Les avis des archiducs furent mis sous les yeux d'une commission dont les membres appartenaient tous aux Etats de Bohême, de Silésie, d'Autriche, de Styrie et de Hongrie.

XXIX. — Page 209.

Biographie de Moustafa Sokolli, écrite par un anonyme, et dédiée au juge d'Ofen, Ahmid, en l'année 1566, à l'époque où Moustafa succéda à Arslan dans le gouvernement d'Ofen. Cet ouvrage, dans lequel l'auteur exalte en vers et en prose les hautes qualités de Moustafa, est intitulé : *Gendjineï Akhlak,* c'est-à-dire *Trésor des qualités.*

XXX. — Page 209.

Selaniki perdit son père pendant que l'armée était en marche vers Sofia; il aurait dû retourner alors à Selaniki, sa ville natale, mais il ne put se séparer de la société de beaux esprits qui accompagnaient le beglerbeg. Selaniki appelle le defterdar des timars Kaïtaszadé Ahmed Efendi; celui des saïms, Omarbeg, fils de Khialibeg; le juge, Ischreti Efendi; et le se-

crétaire, Khoudayï Efendi. La biographie du beglerbeg Ahmed-Pascha Soulkadroghli se trouve dans *les Biographies des Poëtes*, et notamment dans celle qu'a laissée Kinalizadé. Admis à la cour de Sélim II et de Mourad III, grâce à sa joyeuse humeur, il ne jouissait pas, comme le fait remarquer Ali dans sa notice sur les vizirs de Souleïman, d'une grande considération. Il mourut en 987 (1575); son nom de poëte était Schemsi.

XXXI. — Page 216.

Selaniki. d'après Ali et Petschewi, ce fut le 9; mais Ali se trompe quant au jour de la semaine et même quant à l'année. Le 9 schewal, c'est-à-dire le 29 avril de l'année 1566, correspondait à un lundi et non pas à un jeudi; et le départ du Sultan eut lieu en 973, et non pas en 963 de l'hégire. Istuanfi se trompe également lorsqu'il fait partir Souleïman au commencement du mois de juin.

XXXII. — Page 224.

Les historiens hongrois ignorent la construction du pont de Vukovar, et les historiens ottomans ne font pas mention de l'envoi que, suivant Istuanfi et Budina, Souleïman aurait fait à Hamzabeg d'un drap noir, l'avertissant ainsi qu'il serait mis à mort dans le cas où le pont d'Essek ne s'achèverait pas dans le délai prescrit. La vérité est qu'Hamzabeg n'était pas chargé de la construction de ce pont.

XXXIII. — Page 231.

Le passage de l'histoire de Bizari, relatif à cet assaut, et que presque tous les historiens postérieurs ont copié, a donné lieu à cette erreur généralement accréditée, que la prise de Rhodes, la bataille de Tschaldiran et de Haleb, ainsi que celle de Mohacz seraient tombées le même jour, 29 août; mais Rhodes fut conquise le 23 décembre, la bataille de Tschaldiran livrée le 22 août, et celle de Haleb le 24 août.

XXXIV. — Page 234.

Cette circonstance, inconnue aux historiens hongrois, ou qu'ils ont passée sous silence, de la mort de Zriny, est attestée par Selaniki, témoin oculaire. *Kodjian topi Kondaghi üzeriné yüzi koyoun kibi koyoub,* c'est-à-dire « plaçant sa tête sur l'affût du canon de Katzianer comme un mouton (qu'on tue). »

XXXV. — Page 235.

D'après Bizari et Budina, le 9 septembre. Les historiens ottomans désignent, les uns le 7, les autres le 8; Selaniki et Petschewi se trompent sur la date de la mort de Souleïman (samedi 6 septembre, 20 sâfer); ils commettent une double erreur, tant par rapport à la date du mois que par rapport au jour de la semaine. Outre Alf. Ulloa, qui a écrit une relation sur la campagne de Hongrie de 1566, il existe encore une relation italienne sur le siége de Szigeth : *Impresa di Zigeth fatta da Solimano* (dans Sansovino, vol. I, p. 451) *da incerto autore.* Cette relation est extraite de Budina. Voyez aussi manuscrit CVI, hist. prof. de la Bibliothèque I. R. d'Autriche, feuille soixante-seize à quatre-vingt : *Relation und extrait von Aussagen und besundteren Kundtschaften der Türggen eroberung von Zigeth erfolgt auf den 7 september* 1566.

XXXVI. — Page 236.

De ce nombre étaient le trésorier Sinan, à Szigeth; le defterdar Mohammedbeg de Fünfkirchen ; le beglerbeg de Bassra, Derwisch Ali-Pascha (Selaniki, p. 51); le kapou-aga Yakoub. Outre les sources déjà mentionnées, on peut encore consulter, sur le siége de Szigeth, Ali, Petschewi, Selaniki, Solakzadé, le *Raouzatoul-ebrar,* le *Djamioul-tewarikh,* le *Nokhbetet-tewarikh,* Djenabi, Hezarfenn, Tabiizadé, Aziz Tschelebi, dans son histoire de Souleïman, Hadji Khalfa, et le poëme rimé de Merakhi.

—

LIVRE XXXIV.

I. — PAGE 240.

Idris parle également de ces dix qualités à l'occasion de Bayezid II. Condé, dans son *Histoire des Maures*, t. I, p. 339, les applique, avec quelque changement cependant, à Saïd Ben-Souleïman Ben Djoudi : 1° droiture; 2° courage; 3° sentîmens chevaleresques; 4° grâce; 5° talent poétique; 6° éloquence; 7° force; 8° habileté à manier la lance; 9° habileté à manier le sabre; 10° habileté à manier l'arc. Idris au contraire cite les dix qualités suivantes : 1° prudence; 2° valeur; 3° sobriété; 4° force; 5° douceur; 6° fermeté; 7° dignité; 8° esprit entreprenant; 9° pudeur; 10° libéralité.

II. — PAGE 240.

Ali, f. 224, donne la liste de ces conquêtes, savoir : en l'année 1520, Sabacs, Semlin, Slankamen, Kulpenic, Knin, Perklas, Baridsch, Srebernik, Sokol, Belgrade; en l'année 1522; Stanco, Bodroun (Halicarnassus), Leros, Piscopia, Nisari, Symé, Telos, Limonia, Kalymné, Rhodos; en l'année 1526: Peterwardein, Illok, Essek, Rataha, Gregurovecz, Berkaszova, Mitroviz, Tokay, Soilan, Mohacz, Pest, Szegedin, Bacs, Becsé, Tittel, Parkan, Tschewek, Erdœd, Kippach (?), Ofen; en l'année 1532 : Egerszeg, Neschwar, Babocsa, Berzencze, Belovar, Kápolna, Kapornak, Kœrmandvár, Poschega, Güns; en l'année 1533 : Aadildjouwaz, Ardjisch, Akhlath, Woustan, Awnik, Ikhtiman, Ahoul, Teng, Bikar, Bagdad, Dann, Schehrban, Harouniyé, Artouk, Kerkouk, Schehrdjil, Sedjadé, le Loristan, le Khouzistan, Dischim, Koron; en l'année 1541 : Valpo, Stuhlweissenbourg, Gran, Tata, Fünfkirchen, Siklós, Temeswar, et en Asie Wasit, Wan, Bassra; en l'année 1549, dans la campagne de Perse : Tortum, Aktsché-Kalaa, Bengerd, Berakan, Niak, Koïki, Koutschouk, Samghan, Akhou,

Nakhdjiwan; en l'année 1557, dans la campagne de Hongrie: Galad, Nagy Felnek, Eperies, Bodorlak, Zadorlak, Arad, Csanád, Illadia, Dewa, Lippa. Mais Ali omet ici tous les châteaux-forts conquis en Dalmatie et en Croatie dans l'année 1527, ainsi que les îles de l'Archipel, qui tombèrent au pouvoir du Sultan en l'année 1537.

III. — Page 244.

Djihannuma, p. 516 ; la dépense journalière d'une medresé était donc de quatre-vingt-quatre aspres ou de trois cent trente-six pour les quatre.

IV. — Page 248.

Dans l'*Inscha* d'Ibrahim, n° 224 de la bibl. I. R., se trouvent les documens suivans : la réponse à la lettre de félicitation de Schah Ismaïl (f. 12 et 14); diplôme d'un vizir (f. 16); diplôme pour le gouverneur de Diarbekr (f. 17); un autre pour le grand-vizir Ibrahim-Pascha (f. 18). L'*Histoire de Djelalzadé* contient le diplôme d'investiture du gouvernement d'Egypte en faveur de Souleïman-Pascha, avec 40 millions d'aspres de revenu (f. 22), daté de l'année 943 (1536); une lettre de Souleïman à Khaïrbeg, de l'année 926 (1520) (f. 24); lettre à Schah-Tahmasp, relative à Bayezid (f. 25, 26, 27 et 31); voyez encore le journal de Souleïman. Ensuite les lettres du prince Sélim et du grand-maître de sa cour au moufti de la Mecque (f. 59); diplôme de Souleïman au schérif de la Mecque de l'année 957 (1551), et plusieurs lettres de félicitations au grand-vizir Roustem, aux vizirs Ali, Ahmed et autres vizirs; lettre de condoléance à Roustem sur la mort de sa belle-mère; enfin plusieurs rapports de juges, de sandjaks et autres dignitaires. L'*Inscha* persan, que je tiens du comte de Lutzow, contient la lettre de Souleïman à Schahkouli, n° XV, et la réponse par Ferroukhzad, n° XVI, la réponse de Souleïman à la lettre précédente; la lettre de Tahmasp, n° XVII, par la-

quelle il intercède en faveur de Bayezid, manque dans le *journal* de Souleïman; n° XVIII, réponse du Sultan (dans le journal n° LX).

V. — Page 248.

Les biographies et les anthologies ne donnent que quelques distiques des quatre fils de Souleïman; aucun d'eux n'a laissé un *diwan* entier. Fouri donne un extrait du *diwan* de Souleïman sous le titre *Akhlaki Souleïmani*, c'est-à-dire, les qualités de Souleïman; cet ouvrage fut terminé six ans avant la mort du Sultan, en 979 (1560).

VI. — Page 249.

Tout ce passage, tiré de l'*Akhlaki Souleïmani* par Fouri, se trouve traduit dans la préface de la traduction allemande de Baki, p. XLV.

VII. — Page 253.

Sous le règne de Souleïman Ier moururent les poëtes suivans: 1, Edayi, un des protégés du prince Moustafa et du grand-vizir Sokolli; 2, Ishak Tschelebi, auteur du *Sélimnamé* (Histoire de Sélim Ier, en prose); 3, Iflatoun-Schirwani, secrétaire intime du prince Elkass-Mirza; 4, Ilhami, Derwisch Nakschbendi; 5, Emri-Tschelebi; 6, Oumidi; 7, Amasi; 8, Enweri; 9, Belighi; 10, Bihischti; 11, Bidari; 12, Beyani; 13, Soubouti; 14, Senagi; 15, Djami, auteur du *Seadet-namé* (*livre de la félicité*) et de l'*Histoire des Martyrs de Kerbela;* 16, Djelili, auteur des ouvrages intitulés : *Khosrew et Schirin, Leïla Medjnoun,* et *Güli Sadberg*, c'est-à-dire, *la rose centifeuille;* 17, Djenabi-Pascha; 18, Djewheri; 19, Haleti; 20, Habsi, le prisonnier, ainsi appelé pour avoir été retenu en prison pendant dix ans par le grand-vizir Ibrahim; 21, Haïreti, protégé des familles Yayapaschaoghli, Tourakhan et Mikhaloghli; 22, Sinetschak-Mewlewi, frère du précédent; 23, Ghawri; 24, Khoudayi;

25, Khialibeg; 26, Danischi; 27, Sati; 28, Rahmi; 29, Rahiki; 30, Rizayi; 31, Remzi (Piri-Pascha portait également ce nom); 32, Riyazi; 33, un autre Riyazi; 34, Seïneti; 35, Siregi, auteur du *Mir ou Mah (le soleil et la lune)*; 36, Saghiri; 37, Saki; 38, Sahati, traducteur de l'ouvrage intitulé : *Kimiaï Seadet* (*alchymie de la félicité*) de Ghazali; 39, Sahari; 40, un autre Sahari; 41, Sourouri; 42, Sifali, surnom d'Arslan-Pascha; 43, Siliki; 44, Schani; 45, Schahidi commenta le *Mesnewi* et le *Goulscheni tewhid*; 46, Schoukri, auteur d'un *Sélimnamé*; 47, Schemsi; 48, Sabiri; 49, Sani; 50, Saïfi; 51, Aarif, secrétaire d'Elkass-Mirza, auteur d'un *Schahnamé* sur Souleïman, directeur d'une académie de peinture et de belles-lettres; 52, Aarifi; 53, Abdi, 54, un autre Abdi; 55, Askeri; 56, Ischki, Derwisch-Begtaschi; 57, Ali Tschelebi Kinalizadé, auteur de l'*Akhlaki Atayi*, ouvrage d'éthique très-estimé, et traducteur de l'ouvrage intitulé : *Lamiyet* de Toghrayi; 58, Ghoubari, derwisch Nakschbendi; 59, Ghazali ou Delibürader; 60, Ferdi, probablement l'historien; 62, Fazrileng; 63, Fouzouli; 64, Fighani; 65, Fikri; 66, Feïzi; 67, Faïki; 68, Koudsi; 69, Kandi; 70, Kiasi; 71, Katibi, c'est-à-dire le capitaine Seïd-Ali; 72, un autre Katibi; 73, Keschfi; 74, Gounahi; 75, Lamii; 76, Monla Laïhi; 77, Latifi, le biographe et poëte; 78, Laali; 79, Lemii, fils de Lamii; 80, Liwayi; 81, Meali; 82, Mahremi; 83, Mahwi; 84, Mümi; 85, Merdüdami; 86, Müti; 87 Moslimi; 88, Meschrebi; 89, Moustafa-Tschelebi, auteur du *Mihr ou Wefa* (*amour et fidélité*); 90, Mouidi, auteur du Wamik et Azra; 91, Moumin, auteur du *Safernamé*; 92, Meïli; 93, Nesari; 94, Nischani, le grand-nischandji, auteur de l'*Histoire de Souleïman, Tabakatoul-Memalik* et du *Mewahiboul-Akhlak* (*présens des mœurs*); 95, Nazmi; 96, Nimeti, auteur de *Yousouf et Souleïkha*; 97, Naïmi; 98, un autre Naïmi; 99, Nikabi; 100, Nakschi; 101, Nigahi, 102, Nouhi; 103, Nouri; 104, Nihari; 105, Nihani; 106, Wahidi; 107, Wissali; 108, Hidjri; 109, Hedayi; 110, Helaki; 111, Helaki; 112, Yahya, auteur de *Yousouf et Souleïkha* et d'un

Ousoulnamé (révolte de ville). Sous Sélim II, moururent les poëtes suivans : 113, Agehi ; 114, Alehi ; 115, Amani-Tschelebi ; 116, Beyani ; 117, Traschi ; 118, Sani ; 119, Hadjbeg ; 120, Djelali, confident de Sélim II, célèbre pour sa beauté ; 121, Djemali ; 122, Djinni ; 123, Houkmi ; 124, Khatemi ; 125, Khosrew ; 126, Derouni ; 127, Derwisch-Tschelebi ; 128, Rayi ; 129, un autre Rayi ; 130, Refü leng ; 131, Rouhi ; 132, Sirri ; 133, un autre Sirri ; 134, Schani ; 135, un autre Schani ; 136, Sadik ; 137, Sadii ; 138 ; Monla-Aaschik, le biographe et poëte ; 139, Ayari ; 140, Obeïdi ; 141, Azari ; 142, Ischreti ; 143, Ilmi ; 144, Alewi ; 145, Ahdi ; 146, Tazli, auteur du *Gül ou Bülbel* (*la rose et le rossignol*) ; 147, Founouni ; 148, Fouri, auteur de l'*Akhlaki Souleïmani*, c'est-à-dire *choix caractéristique du diwan de S. Souleïman ;* 149, Medjdi, traducteur des *Biographies de Taschkœprizadé*, de l'arabe en turc, de *Quarante Traditions* et du *Schemsiyé ;* 150, Mahi ; 151, un autre Mahi, 152, Moukhtari ; 153, Merdoumi ; 154, Meschami ; 155, Maali ; 156, un autre Maali ; 157, Nigari ; 158, Nihani ; 159, Woussouli ; 160, Yetim. — Dans l'une et l'autre de ces listes manquent les deux grands poëtes Abdoulbaki, mort sous le règne de Mourad III, et Rewani, mort au commencement du règne de Souleïman Ier. Ali les nomme dans sa liste des poëtes du règne de Sélim Ier.

VIII. — Page 253.

Le grand-nischandji Djelalzadé, le defterdar Eboulfalz, les poëtes Ghazali, Baki, Fouri, Fethallah, Aarif, Ramazanzadé et Ishak-Tschelebi, étaient également versés dans la jurisprudence.

IX. — Page 253.

Ses autres ouvrages sont : des gloses marginales au *Kouschaf* et au *Tedjrid ;* des commentaires sur le Miftah, le *Fewaïdoul inayet fi ilm il maani* (rhétorique), sur le *Djezeriyet* (explication du Koran) et sur l'*Awamil* (syntaxe). Il traduisit

en outre les *biographies* d'Ibn-Khallikan; le *Tarikh Shahabé* (Histoire des Compagnons du Prophète); *l'Histoire des Philosophes*, et plusieurs traités dont Attayi donne les titres.

X. — Page 253.

Il écrivit encore un commentaire sur la métaphysique de Nassireddin-Tousi (*Tedjrid*) sous le titre : *El-mouhakemat et tedjridiyet;* un traité intitulé : *Maarikoul-Kouttab* (les échelles des écrivains), et enfin l'ouvrage *Es sabaat es-seyaret* (les sept planètes). Il mourut en 957 (1550). Attayi et Ali, f. 300.

XI. — Page 254.

Il laissa un commentaire sur les quarante traditions, un autre sur le *Feraïz* de Seradjeddin, sur le *Mottawel*, le *Kafiyet*, le *Tehziboul-mantik, le Tezkeret fi ilm il heyet*, des gloses marginales aux ouvrages suivans : le *Mewakif,* le *Tefsir de* Kasikhan, le *Schemaïl,* biographie du Prophète, le *Taalikat* et le *Hedayet.* Il mourut en 997 (1571). Attayi.

XII. — Page 255.

Dans Ali : Hekim, Sinan, Isa, Osman, Ishak, Ahmed-Tschelebi et Mohammed Alkaïssoum. Le fait de l'existence de ce dernier, sous le règne de Sélim, réfute suffisamment cette assertion émise par Istuanfi, Bizari, Budina et Forgacs, que pour assurer le secret le médecin du Sultan avait été empoisonné.

XII *bis* [1]. — Page 255.

1, Akhteri, mort en 968 (1560), est l'auteur du *Dictionnaire persan-turc*, imprimé à Constantinople en 1827; 2, Schebesteri, auteur d'une kasside persane sur le règne de Souleïman, de gloses marginales au *Tedjrid* et au commentaire de Djor-

[1] Cette note a été omise par erreur; elle se rapporte aux mots *de quelque importance* (p. 255, l. 8).

djani, le *Tawalii;* Schakaïk, f. 136; 3, Schireddin d'Erdebil, traducteur des *Biographies* d'Ibn Khallikan, assassiné avec son protecteur Khaïn Ahmed-Pascha. Ali, f. 300; 4, Djemalizadé mort en 968 (1560), auteur d'une histoire ottomane que Gautier Spiegel a traduite en allemand par ordre de l'empereur Ferdinand. Cet ouvrage se trouve à la bibliothèque royale de Berlin, parmi les manuscrits de Diez, n° 32. Ali, Attayi et Aziz Karatschelebizadé, f. 179; 5, *Abdoulkerim Sülfnigar*, mort en 964 (1556), auteur de gloses marginales au *Tedjrid* à l'*Hedayet* sur l'affranchissement, et d'un commentaire sur le *Miftah*, Attayi, f. 7; 6, Abdoulewwel de Kazwin, mort en 966 (1558), auteur d'un commentaire à l'Εἰσαγώγη, de gloses marginales au Partage de Seïd Djordjani; il traduisit en outre en turc l'*Histoire de Hanbalizadé.* Attayi, f. 8; 7, Gharik Arabzadé, connu aussi sous le nom de poëte Koudsi; il se noya dans son trajet de Rhodes à Alexandrie en 969 (1561), auteur de gloses marginales à l'exégèse du Koran de Beïdhawi, à l'*Hedayet*, l'*Inayet*, le *Sadresch-scheriat*, le *Miftah.* Attayi, f. 17; 9, *Mimarzadé* (Moustafa Ben Mohammed), auteur de gloses marginales au *Dourrer ou Ghourrer*, à l'*Hedayet*, le *Mewakif*, le *Miftah*, et au commentaire de Djami sur le *Kafiyé*, mort en 985 (1577); 10, Assam Ahmed Tschelebi, mort en 971 (1563); il écrivit le *Latifnamé* (*livre des agrémens*); 11, Hanbalizadé de Haleb, mort en 929 (1563), auteur d'un commentaire sur l'ouvrage mystique d'Atallah d'Alexandrie, d'une *Histoire de Haleb* (*Eszübd wez-zareb*), d'une *Histoire de la Littérature* (*Dürrouldjebb*), d'un *Traité sur les Enigmes*, de gloses marginales au *Sadresch-scheriat*, au *Feraïz* de Seïd Djordjani, d'un commentaire sur le *Minar* sous le titre : *Enwaroul-mülk*, c'est-à-dire *lumières de l'empire*, d'un *Traité d'Arithmétique*, intitulé *Iddetoulhasib we oumdetoul mouhasib;* 12, Fikari, le calligraphe, écrivit des gloses marginales au *Kouschaf* et à l'exégèse de Beïdhawi, un commentaire sur le *Tedjrid*, et composa plusieurs poésies arabes et persanes; 13, Saï laissa un *Inscha*, ou collection de lettres en langues arabe, persane et turque; 14, Mohammed Al-Mogoschi

écrivit des commentaires sur le *Tawalii* d'Isfahani, le *Mewakif* d'Al-Idji, le *Matalii* de Razi et le *Moukhtassar* du juge d'Adhadeddin; 15, Schah Kasim, le Persan, conduit à Constantinople lors de la prise de Tebriz; il mourut en 948 (1541), avant d'avoir terminé son *Histoire de l'empire ottoman;* 16, Mohammed Al-Karamani laissa des gloses marginales au *Kouschaf*, à l'*exégèse* de Beïdhawi, au *Telwih* de Teftazani, et écrivit un commentaire sur l'*Isbatoul-wadjib* de Dewani; des gloses marginales au commentaire du *Wikayet, Sadreschscheriat*, enfin un ouvrage intitulé : *Djalibous-sourour* (attraits de la joie); 17, Obeïdoullah B. Al-Fenari, laissa le meilleur commentaire sur la *Barda*, et une bibliothèque de 10,000 volumes; 18 Mohammed B. Scheïkh Mahmoud Almaghlotaï, mort en 940 (1533); il écrivit un commentaire sur le *Kafiyé*, des gloses au commentaire de l'*Hidayetoul-hikmet* de Mewlanazadé, qu'il ne faut pas confondre avec l'*Hedayet* de Bourhaneddin de Maragha; il écrivit en outre des notes aux gloses de Djordjani sur le *Tedjrid* et un commentaire sur la quatre-vingt-treizième soura du Koran; 19, Moubiyeddin Abdoul-ewwel laissa une collection d'écrits turcs, arabes et persans, et autres petits traités; 20, Hosameddin Houseïn Talisch, mort en 964 (1556), laissa un commentaire sur la *Borda* et un *Traité de morale* (*Ebad*); 22, Baldürzadé, auteur d'une biographie des savans de Brousa; 23, Molla Satschlou Enweri de Tebriz, auteur d'un Inscha à l'instar de ceux de Saï, Fikari et Abdoul-ewwel; 24, Yousouf Bali, fils de Schemseddin Fenari, écrivit des gloses à l'*Hedayet* et un commentaire au *Miftah*, mort en 954 (1547); 25, Kara Tschelebi, auteur de notices sur plusieurs oulémas turcs. Wakiati Kara Tschelebi, dans l'histoire de son fils, f. 570; 26, Kinalizadé (Ali), père du célèbre auteur des *Biographies des poëtes turcs*, et auteur d'un *Kalemiyé*, d'un *Seïfiyé* et de l'*Akhlaki Alayi* (*morale d'Alayi*); 27, Sirekzadé, mort en 175 (1566), auteur de gloses marginales à l'*Hedayet* et au *Miftah*, fils du précepteur de Souleïman, Sirek Mouhiyeddin; 28, Mohammed d'Ibn en-nedjar, mort en

977; il ecrivit des gloses au *Commentaire du Koran* d'Ebousououd, et des notes aux gloses d'Hasan-Tschelebi sur le *Telwih* de Teftazani, et au *Dourrer ou Ghourrer* de Monla-Khosrew; 29, Moustafa Bostan, mort en 977 (1569), il a écrit des gloses marginales au commentaire de Seïd Djordjani sur le *Miftah*, et à une *Histoire arabe des Seldjoukides;* il est encore auteur des deux poëmes : le *Schah et le mendiant,* et *Khosrew et Schirin;* 30, Fouri, mort en 978 (1570), auteur de gloses marginales au *Dourrer ou Ghourrer* et de l'*Akhlaki Souleïmani;* 31, Molla Atallah de Birghé dans la province d'Aïdin, auteur de gloses marginales à l'exégèse du Koran et au *Miftah;* 32, Bibitschi écrivit des gloses marginales au commentaire de l'*Akaïd* (dogmes) par Khiali, au commentaire de l'*Edabi bahs,* par Mesoud Efendi, au *Miftah* et à la syntaxe de Djami; 33, Oumm Welidzadé, mort en 980 (1572), auteur de plusieurs traités sur le *Kalemiyé,* le *Seïfiyé* et le *Schemiyé;* 34, Akhizadé Yousouf Tschelebi, qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre médecin de Sélim Ier, commenta quelques passages du *Miftah;* 35, Scheïkh Gharseddin B. Ibrahim, mort en 961 (1553), écrivit un traité d'arithmétique, un autre sur le partage, un commentaire sur le *Mewakif,* des gloses au *Felekiat* (astrologie), au *Moudjiz* (médecine), au commentaire de Djami sur le *Kafiyet,* un ouvrage cabalistique, et une explication de la kasside *Mimiyé* d'Ebousououd; 36, Pirizadé Djemali, soupçonné d'avoir empoisonné son père le grand-vizir; 37 à 40, les mouftis Saadi-Efendi, Tschiwizadé, Kadiri-Efendi, Mouhiyeddin Alfenari, ont déjà été cités dans le cours de cette histoire; 41 à 50, les dix grands légistes cités dans le texte, savoir : Kemalpaschazadé, Ebousououd, Ibrahim de Haleb, Sourouri, Taschkœprizadé, Hafiz Adjem, Isalih Djelalzadé, Lari, Bireheli, Molla Khaïreddin.

XIII. — Page 260.

Hezarfenn; voy. *Administration et constitution de l'Empire ottoman*, II, p. 182. D'après Chalcondyle, les revenus de Mo-

hammed II s'élevaient à quatre cents myriades de pièces d'or (quatre millions de ducats); d'après Mouradjea d'Ohsson, les revenus de l'empire s'élevaient sous Mohammed à dix millions de piastres, douze cent millions d'aspres ou vingt-quatre millions de ducats; et sous Souleïman, à vingt-six millions de piastres, trois mille cent vingt millions d'aspres ou soixante-deux millions quatre cent mille ducats. Le rapport de Piétro Bragadino (Mar. Sanuto XLI) s'accorde à cet égard avec les sources ottomanes : « L'entrada di 12 millioni ducati. Il Conto » delle Intrade per i Defterdari spesa fatta nel anno 800 mille » ducati; item ha il Sgr. del Cairo a l'anno ducati 200 mille e » dalla Soria Ducati 200 mille. » Mais le tribut de l'Égypte montait à lui seul à huit cent mille ducats.

XIV. — Page 260.

D'après le *Rapport* du baile Barbaro (Cod. nº 746 des manuscrits de Schwandtner, f. 395), la cavalerie feudataire était forte de cent trente mille chevaux, dont quatre-vingt mille en Europe et cinquante mille en Asie : « Questi Timari sono compartiti in tal maniera, che a quello, ch'è obbligato comparire » con un sol cavallo, li vienne assignato un luogo estimato » 3000 aspri — 60 ducati d'oro, ma quelli che li suoi Ti- » mari ascendono a maggior somma sono obligati da 5000 » aspri in su, condurre tanti cavalli, quanti 5000 aspri hanno » di rendita. » Il y avait, en outre, quinze mille sipahis réguliers avec une solde de douze à quinze aspres par jour (la gratification en temps de guerre était de vingt ducats par tête); et douze mille janissaires avec une solde de quatre à neuf aspres. L'arsenal contenait trois cents galères, parmi lesquelles quatorze mahones, et un nombre déterminé de vaisseaux de transport pour les chevaux (palanderies). La construction d'une galère ne coûtait que mille ducats; chaque galère était montée par vingt azabs « li quali servono per timonier, maestranza, padroni, » comiti. La comune oppinione, che quel Signore habbia » 8 millioni d'oro d'intrata, e che 6 solamente si spendino, e

» che duoi ne vadin sempre avanzando. » Barbara doute de ce dernier fait; il calcule ainsi : « carazzi (kharadj) 2 millioni, » dazzi 1 1/2 millione, miniere 1/2 millione, dei scritti 1/2 mil- » lione, di beni caduchi 100,000, tributi di principi 170,000, » in tutto millioni 7 ed 670,000 (Bl. 405). »

XV. — Page 269.

Comp. *Constitution et administration de l'Empire ottoman*, t. I; et t. VIII, p. 60 des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, sous le titre : *Troisième et dernier mémoire sur la nature et les révolutions du droit de propriété territoriale en Égypte*, par M. S. de Sacy. Il existe parmi les manuscrits de Rangon, nº X, p. 209, un ouvrage intitulé : *Relazione del Sgr. Filippo Pigafetta nobile Vicentino intorno al viaggio del Egitto, dell' Arabie, e del Mar Rosso e del Sinaï*, qui renferme ce passage curieux : « Non è persona alcuna in tutto Egitto, che habbia » per dir cosi un palmo di terreno, che sia proprio suo, e ben » pochi ed quelli piccoli poderi possedono, ma il tutto è dell' » Ottomano, il quale da ad affitto li terreni de tutto l'Egitto, » facendosi pagare tanto fromento e tanti denari, come, per » esempio, della contrada detta Faium, che nella Bibla si dice » Gossen, il Gran Signor cava, come si è detto, 10,000 ribebe » (probablement Erdeb) di fromento, ed più 40,000 Sultanini, » e cusi delle altre. Questi affittuarii si chiamono Chessif (Kas- » chif) Feddan si dice la misura del terreno, cioè una campa- » gna si compartirà in tanti Feddan, come sul Bolognese in » tornadure e in questri nostri paesi in campi; un pajo de buoi » coltivano 24 Feddan; in che è da notare, molte usanze delle » Antiche esser rimaste in Egitto fin di quelle dei Faraoni, » come questa di non haversi da nessuno privatamente terreno, » che sia suo proprio, et quest' altro del pagare del terreno » affittato il quinto d'ogni cosa, le quale due leggi, come si » vede nell' Esodo, furono institute da Giosef Ebreo. » Le passage suivant (f. 25) donne des détails sur la valeur de la monnaie égyptienne d'alors : « Valendo il Sultanino, quanto il

» ducato zecchino Veneziano, cioè 41 Maedini, et il Maedino » il grosso, cioè soldi 4, la borsa vale 621 Soltanini. » Il y avait vingt-quatre sandjaks. Pigafetta, en parlant de l'aqueduc du Caire, dit : « Il Soldano nominato Campsone Gauro » (Kansou Ghawri), il quale fu amazzato da Selim, edificò di » pietra un aquedotto alto e bello con assai vole per condurre » l'acqua del Nilo nel castello, lungo forse 3 miglie pigliando » la piu corta linea dal fiume al castello. » Enfin il donne la traduction de trois vers arabes, qu'il prétend avoir été inscrits sur le Sphinx :

Passò quel tempo et quella gente,
E venuto questo tempo con la scure,
Et ognuno che dice il vero, gli vien rotto il capo.

XVI. — Page 270.

Ce Kanounnamé date de l'année 939 (1532).

XVII. — Page 271.

Digeon, t. I, p. 86, altère au point de les rendre méconnaissables les noms de ces sept milices, et commet une grave erreur en disant qu'Ebousououd s'était refusé à composer une élégie sur la mort de Souleïman. Elle se trouve en entier dans l'*Almanah er-rahmaniyet.* Il est facile de rectifier l'erreur de Digeon relativement aux gouverneurs turcs en Egypte; Hadji Khalfa, dans ses *Tables chronologiques*, p. 219, les place dans cet ordre : Khosrew, l'eunuque Souleïman (pour la seconde fois), Daoud, Ali l'eunuque, Ali Lala Schahin Moustafa, Ali Sofi, Mahmoud.

XXIII. — Page 271.

1° Roumilie; 2° l'Archipel; 3° Alger; 4° Tripoli dans la Barbarie; 5° Ofen; 6° Temeswar; 7° Anatolie; 8° Karamanie; 9° Roum ou Siwas et Amassia; 10° Soulkadr; 11° Trabezoun; 12° Diarbekr; 13° Wan; 14° Haleb; 15° Damas; 16° l'Égypte;

17° la Mecque et Médine (l'Arabie Pétrée); 18° l'Yémen et Aden (l'Arabie heureuse); 19° Bagdad; 20° Mossoul; 21° Bassra. Voy. *Constitution et administration de l'Empire ottoman*, II, p. 437-457.

—

LIVRE XXXV.

I. — Page 290.

Il est incroyable combien il règne de confusion, même chez les meilleurs historiens ottomans, par rapport à la date de la mort de Souleïman. Ainsi que nous l'avons déjà noté à la fin du livre précédent, Ali seul a donné la date exacte de la prise de Szigeth (le 22 sâfer — 8 septembre), tandis que Petschewi s'est trompé sur la date de la mort du Sultan (22), et sur le jour de la semaine (jeudi), et Selaniki sur le jour de la semaine (samedi au lieu de vendredi); il donne cependant la date véritable de la mort du Sultan (20 sâfer — 6 septembre). La lettre envoyée à Sélim est datée du 7 septembre, veille de la prise de Szigeth. Le tschaousch qui, huit jours après, la remit au prince à Kutahia, ne put arriver dans cette ville un vendredi, comme le disent Selaniki et Solakzadé, parce qu'il ne partit qu'après l'occupation de Szigeth. Le 14 rebioul-ewwel (29 septembre) que ces deux auteurs fixent comme le jour de l'entrée de Sélim II à Constantinople n'est pas une date plus exacte, car le 14 rebioul-ewwel n'était pas un lundi, mais un dimanche; en outre, Sélim repartit de Constantinople dès le 26 septembre, comme le prouvent les rapports des ambassadeurs de Venise et d'Autriche.

II. — Page 294.

Selaniki, au contraire, cite ces paroles : *Ya malikoul-memalik nedjana min el mehalik inté el ebedi el-baki we külloun scheïyoun halik*, c'est-à-dire : *O possesseur des Empires! sauve-*

nous de la perdition; tu es l'Éternel, celui à qui rien ne résiste, tandis que toute chose doit périr, et celles-ci : *Ya ilahi we ya samédi min andek mededi we aleïké moutemedi*, c'est-à-dire : *O Dieu! ô Éternel! c'est auprès de toi que je me réfugie, c'est toi qui es mon unique appui.*

III. — Page 299.

Selaniki, p. 71 ; Solakzadé, le *Raouzatoul-ebrar,* f. 301, et, d'accord avec ce dernier ouvrage, les rapports d'Albert de Wyss. L'ivrognerie de Sélim était une des principales causes de la disgrâce que ce prince éprouva dans les derniers temps du règne de Souleïman. Les historiens ottomans lui donnent généralement le surnom de *Mest* (ivrogne); Ali, secrétaire intime de Lala-Moustafa, s'exprime avec franchise à cet égard. Plus de vingt poëtes et beaux esprits admis dans l'intimité de Sélim, tels que Fazli, Schani, Alewi, Rayi, Kisimi, Firaki, Makali, Merdümi, Nigari, le préfet de son palais Bali-Tschelebi, et son compagnon intime Djelalbeg, partagèrent ses plaisirs. Un jour Sélim demanda à ce dernier : « Que dit le monde de moi? » Djelalbeg lui répondit : « L'armée veut ton frère Moustafa pour successeur; ton frère Sultan-Bayezid est aimé de son père et de sa mère, mais on ne parle nullement de toi, parce qu'on ne voit chez toi aucune aptitude? » Sélim lui répliqua : « Que l'armée désire comme empereur Moustafa, que mon père et ma mère comblent de leur affection Bayezid, l'empire restera à Sélim, si le seigneur des mendians le veut ainsi. »

IV. — Page 300.

La pompe funèbre de Souleïman-le-Grand fut, comme celle de Louis XIV, peu digne de la gloire dont il avait rempli le monde : *E stato Soliman sepelito miserabilmente, levato solamente per i Aga. Rapport* d'Albert de Wyss daté de Constantinople fin décembre. Comp. Almosnino, p. 51-53.

V. — Page 304.

Selaniki, p. 79. Cet historien rapporte (f. 58), comme un mauvais présage qui par la suite aurait été justifié, que Sélim, immédiatement après la nouvelle de la mort de son père, avait mis en pièces une supplique des officiers de sa cour, relative à leur avancement, en disant que le temps de s'en occuper n'était pas encore arrivé, et que cette lacération, telle que lui, Selaniki, l'avait vue de ses propres yeux, avait retranché les noms de Ferhad et d'Omeraga. Ce fait se passa pendant le voyage de ce prince de Kutahia à Constantinople; Sélim, en se rendant à Belgrade, déchira également les suppliques que les habitans lui présentèrent, à son passage, contre les exactions des vizirs, en leur disant que, pour y faire droit, il fallait que la partie adverse fût présente.

VI. — Page 316.

Fessler dit en treize interrogatoires (v. t. VII, p. 91). Mais il se trompe, car d'après le journal de Wranczy, dans Kovachich *Script. rer. ung. min.* I, p. 149, ils eurent quatorze audiences, dont deux chez le sultan.

VII. — Page 324.

Voy. sur ce traité le rapport daté d'Andrinople, du 20 mars 1568, parmi les 119 pièces diplomatiques qui se trouvent rassemblées dans la bibliothèque du primat de Hongrie; ces *rapports* ont été rédigés par les ambassadeurs impériaux Verantius, Zay, Teufenbach, Busbek et de Wyss.

VIII. — Page 334.

Albert de Wyss et l'extrait des rapports des ambassadeurs vénitiens. On ne trouve aucune trace de ces deux missions dans Flassan, qui ignorait également la capitulation française renouvelée par Sélim II, et la mission de l'ambassadeur fran-

çais Campagnes, que Verantius (dans Catona, XXV, p. 18), appelle *Gran Campio,* et son secrétaire *Guillaume de Gran Rie.*

IX. — Page 334.

Ali, f. 556, X^e récit, dit que c'était l'incendie le plus épouvantable qu'il eût jamais vu, mais il commet un anachronisme en faisant coïncider cet événement avec le retour de Sinan de l'Yémen; car celui-ci n'arriva à Constantinople qu'en l'année 1571. Ali, f. 357, donne la description de cet incendie dans une lettre adressée à Kinalizadé, et qui peut servir de modèle du style ottoman.

X. — Page 335.

Selaniki, p. 100, et Albert de Wyss : *Supremus stabuli magister natione Ungarus Sultano carissimus, ita ut illi filiam dare et in Veziratum exaltare cogitet.* D'après Asmanzadé Efendi, *Biographies des Vizirs,* il était Croate ainsi que Pialé.

XI. — Page 335.

Les secrétaires Anselme Stœckl et George Saurer, et les interprètes Mathia de Faro et Theodoric de Berrich, rapportent ce qui suit au sujet de la mort de cet ambassadeur : « Corpus » ex Constantinopoli ad Porotenses transtulimus in fano S. Be- » nedicti ad Franciscanos — vir a Turcis tum propter vitae » sanctimoniam, morum suavitatem et actionum probitatem » valde amatus, tum ob prudentiam solertiamque etiam nunc » laudatus, cujus obitum viri hujus Portæ spectabiles, Mufti, » Passae, Veziri condolent, imprimis Mohammetes. » Voici son épitaphe : « Hic iacet Illustrissimus Dominus Albertus » de Wyss, Sacratissimorum Principum ac Dominorum Diui » primum Ferdinandi Augustæ Memoriæ, ac deinde D. Maxi- » miliani Secundi Romanorum Imperatorum etc. dum uiueret » Consiliarius, et in Curia Ottomanica complures Annos Ora- » tor, Qui obijt XXI. octobris Anno Domini M. D. LXIX. »

XII. — Page 336.

La lettre du grand-vizir, qui contient à côté des louanges accordées à de Wyss, l'improbation des actes d'hostilité commis par le sandjak de Bosnie contre le banneret de Sluin, est datée du 1er nov. 1569. Celle dans laquelle le Sultan demande à l'empereur la mise en liberté de Hamzabeg est datée de djemazioul-akhir 977 (30 nov. 1569). Dans la réponse de Maximilien à cette lettre du Sultan, on remarque ce passage : « Quantum enim nos tam rari viri ac fidissimi ministri, qui » nobis adeo longo tempore in arduis maximique momenti » rebus post positis quibuscumque difficultatibus atque peri- » culis eximia fide integritate et constantia præclare admodum » inservivit, quin et totius Christianæ Reipublicæ insignia ac » imprimis utilia præstitit officia, jacturam fecerimus, id sane » nemo rectius quam nos æstimare poterit.

XIII. — Page 336.

Rapport de Rym dans les archives Imp. Roy. Peu de temps après son arrivée à Constantinople, Rym insistait dans un rapport sur la nécessité de choisir des jeunes gens indigènes pour les instruire et les former au service d'interprètes : « Posthac Majestatis Vestræ turcicis negotiis tractandis maxime » successu temporis proderit si Venetorum more cum singu- » lis novis oratoribus certo termino avocandis et aliis sub- » stituendis duos aut tres bonæ indolis et ingenuosæ doci- » litatis juvenes, unum Germanum et alterum Croatam, ex » duabus quippe nationibus fidelioribus et sincerioribus geni- » tos, mittat, quos oratores novi in Turcarum lingua institui » curent, ut ubi hanc illi calluerint M. Va: his interpretibus » utatur, nec opus habeat, ut Principis Turcharum Vasallos » aut alterius territorii homines huic operi adhibeat, unde » multa incommoda et difficultates nascuntur, quæ quales sint » inde colligi potest, quod nequaquam tutum sit exteriorum » ministerio uti imprimis eorum, qui referundant hos, apud

» quos res gerendæ sunt, tamquam subditi, aut cogitent ali-
» quo modo gratificari illis, quorum in ditione nati sunt,
» semper homines aliorum, sui sanguinis hominum rebus ad-
» juvandis sunt fidiores et studiosiores, et quisque erga suum
» Principem et nationem sincerius affectus est et consultius illi
» vult. »

XIV. — Page 344.

La campagne de Doumetol-Djendel eut lieu en l'année 5 de l'hégire (626), et le congrès de Doumetol-Djendel, en l'année 37 de l'hég. (657).

XV. — Page 352.

Surnommé *Samssam*, le glaive. *Djihannuma*, p. 546. Le poëte arabe Libid a laissé sur lui ce vers fameux : *Laou inné haïyen moudrikoul-felahi edrekouhou moulaïbour-remmahi*, c'est-à-dire « si le monde était désigné pour séjour aux hommes les plus dignes, le joueur de lance y serait resté. »

XVI. — Page 357.

Koutbeddin, dans le *Barkol-Yemani*, ch. IV, nomme parmi les savans protégés du S. Aamir, Allaeddin Mohammed Nakschbendi, auteur d'un ouvrage sur l'interprétation des songes; l'astronome Ali Kouschdji et le scheïkh Abdourrahman Ben Rebii, qui écrivit l'histoire spéciale de Sebid, *el Mezid fittarikhi Sebid*.

XVII. — Page 360.

Koutbeddin raconte une anecdote de Mesoudi, relativement à la destruction des tombeaux des Ommiades : « A cette occasion, Mesoudi l'historien accompagna Abdoullah B. Ali. Ils fouillèrent les tombeaux de Hischam et de Souleïman Abdoulmelek à Dabik et Kanesrin, celui de Welid Ben Abdoulmelek

et de son père Yezid B. Moawia à Damas, brisèrent leurs os et les livrèrent aux flammes. » Koutbeddin ajoute : « C'est ainsi que fut vengé le crime commis par Hischam et Welid sur le cadavre de l'imam Seïd. » Enfin il remarque que Schah Ismaïl s'était rendu coupable du même crime en fouillant les tombeaux d'un grand nombre d'hommes savans et pieux.

XVIII. — PAGE 360.

Le baron Silv. de Sacy dit, p. 441 des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, t. IV : « L'Historien entre ici dans un grand détail sur l'origine des sectes hérétiques. Ces détails concernent non seulement l'hérésie des Seïdiyés, mais toutes les hérésies en général. » Voyez sur les sept raisons qu'Iblis (Lucifer) fit valoir pour déterminer les anges à désobéir à Dieu, les extraits d'un commentaire arabe sur l'Evangile et le Pentateuque, par le baron S. de Sacy, l. c. Si lord Byron, qui portait sur lui une amulette turque contre les séductions de Satan, avait connu ces sept raisons, il en aurait sans doute tiré profit dans son poëme de Caïn ou dans une autre de ses productions. La description de cette amulette, que possède maintenant le prince de Metternich, se trouve dans la Gazette générale d'Augsbourg de 1825 et dans le Bulletin universel de l'année 1827. Le *Djihannuma* qui parle, p. 533, de la secte seïdiyé, remarque qu'un grand nombre de statuts de l'Islamisme avaient été observés par les anciens Arabes, et que le Prophète n'avait fait que les confirmer; de ce nombre étaient les statuts sur les ablutions, la circoncision, la taille des ongles, la coiffure avec le turban, etc. Le *Djihannuma* donne ensuite l'énumération des dix idoles des anciens Arabes, et les noms des tribus qui les vénéraient : 1o Assaf, sur le mont Safa. 2o Naïlé, sur le mont *Merwé* près de la Mecque. 3o Deké à Doumetol-djendel, adoré par les Beni-Koleïb. 4o Siwaa, adoré par les Beni-Houdeïl. 5o Yagous, adoré par les Beni-Modledj. 6o Nesou, par les Beni Elkilaa. 7o Yagouk, adoré par les Beni-Hamadan.

8o Lat, adoré par les Beni-Nazif. 9° Ghaïri, adoré par les Beni-Kénané. 10o Hobal, adoré par les Beni-Aouf et Ghafredj. Les deux ouvrages de l'imam Scherefeddin sur sa secte portent le titre : *El-bahrol zakhar fi mezhebes-seïdiyet*, c'est-à-dire la mer bouillonnante sur la secte seïdiyet, et *El-Ahkam fi oussoulez-seïdiyet*, c'est-à-dire les bases fondamentales des dogmes des Seïdis. Le *Djihannuma* ne fait de ces deux ouvrages qu'un seul.

XIX. — Page 364.

Koutbeddin dit que le ducat du Sultan (du poids d'un dirhem et deux carats), et qui vaut, dans la Roumilie, soixante aspres, dans l'Egypte quatre-vingts, avait dans l'Yémen une valeur de trois cents jusqu'à deux mille aspres de mauvais alliage, et il ajoute que ceux qui recevaient par mois un traitement de trois mille aspres, n'avaient dans le fait qu'un ducat et demi, somme à peine suffisante pour acheter leur café.

XX. — Page 371.

Cette lettre se trouve dans l'histoire d'Ali; son témoignage est d'autant moins suspect, qu'il dépose contre son ancien maître, Lala-Moustafa, des faits relatifs à la guerre civile entre Bayezid et Sélim, et qui démontrent clairement la fausseté de l'accusation de Sinan-Pascha ; Ali, qui assistait à cette fête dans le palais du sultan Ghawri, assure que cet empoisonnement n'est qu'une pure invention, et que Sinan seul feignit d'y ajouter foi en crachant le sorbet dont il avait goûté. Il ajoute que Lala-Moustafa prit de sa main la tasse que celui-ci avait mise de côté et qu'il la vida en sa présence.

XXI. — Page 373.

Koutbeddin, dans les *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, t. IV, p. 437. L'auteur, comme pané-

gyriste de Sinan, justifie la destitution d'Osman-Pascha en disant que les querelles de ces deux chefs auraient pu amener d'aussi fâcheux résultats que la mésintelligence entre Moustafa-Pascha et Pialé en avait amené au siége de Malte.

XXII — Page 373.

Ali, f. 350, parle avec une égale impartialité des grands-vizirs Sokolli et Sinan-Pascha. Il est dit du premier : « Les infidèles et les Musulmans rendaient pleine justice à la modération d'Osman-Pascha; tous blâmaient au contraire la haine du stupide grand-vizir, et s'étonnaient de la négligence du Padischah, dont ils éprouvaient cependant une joie maligne. » Quant à Sinan, il s'exprime ainsi (f. 352) : « Sinan-Pascha, un de ces Albanais entêtés, qui ne reviennent jamais de leur opiniâtreté, était ennemi de tous les hommes éprouvés dans les affaires, des poëtes et des savans, et poussait son inimitié à l'extrême, en se livrant contre eux à toutes sortes d'injures : sa haine était clairement écrite dans les sombres rides de son front. »

XXIII — Page 379.

Koutbeddin, dans les *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, t. IV, p. 496 ; Ali, f. 354. La Bibliothèque des Médicis, à Florence, n° CXXVIII, possède l'ouvrage intitulé : *Deliles salik fi khaïril-mesalik* (échelle du voyageur sur la meilleure des routes), par Kaït-El-Davidi; l'auteur, qui avait fait vingt-deux fois le voyage de la Mecque, donne toutes les stations. Schemseddin-Mohammed, B. Mohammed, B. Ahmed, auteur d'une relation écrite en 941 (1534) sur ce même sujet, se trouvait au service des gouverneurs égyptiens, Daoud-Pascha et Souleïman, et conduisait la troupe que Daoud envoya au-devant des pèlerins ; il fit aussi à la suite de Sinan-Pascha la campagne d'Arabie (976—1569), et cite dans l'appendice de son ouvrage les stations suivantes : Melkan,

manque d'eau; Idam, eau très-bonne; Saadiyet; Al-hadhab; El-leïs; Sewkan, manque d'eau; Er-roubath, de l'eau à quelque distance de ce lieu; Sewké, beaucoup d'eau; Alahsa, de même; Kanfada; et de là à la Mecque, où l'on s'arrêta pendant onze jours du mois de ramazan; Yeba; Halli, beaucoup d'eau; Schifkat, point d'eau; Elberek *idem;* Sehban, sources abondantes; Hamdha, puits profond; El-maghaïr, beaucoup d'eau; Ghadir-silaa, source abondante; Eschschakik; Atoud, puits profond; Bisch, sans eau; Sabia, *idem*; camp dans une vallée près d'Abou-Aarisch; Abou-Aarisch, sans eau, fête du Baïram; El-aaliyet, puits d'une profondeur de quatre-vingts brasses; El-khadhaïra, puits profond de soixante-dix brasses; Haïran, peu d'eau; Kathiet *idem;* Mour *idem;* Beïtol-Fakih (la maison du légiste, endroit fort connu); Ed-dhaha, puits; El-ghanemiyet, puits d'une profondeur de cinquante brasses; Wadii-remi; nous arrivâmes dans cet endroit le 15 schewal et le 16 à Sebid; 22 Teriyetol-halifi; Hobaïs (Houbaïsch?), endroit fort connu; Haïtsemar le 24 schewal; Teriyet beni Sebid et Elkeden, endroits connus; Mewzaa (Maoûsaa) 26 schewal; Mokha le 28; le 3 silkidé nous arrivâmes à El-Aakama. El-Kaschibet; Reesol-hassb; Wilayedol-hadjriyet; Hobab près de Schedret-Yakout; Taaz le 8 silkidé; de là nous partîmes le 27 pour Khoban. El-kaïdet le 28; Wadiol-amid; Nedjd seda, Kaaol-djerbé; Wadii Inan; Kaaol-Medjid, situé dans une plaine; Si Souwad Wadi Heïnem (Heïtem) Si hadad; Nedjdol-aïzeri près de Djobla; El-schebeket près d'Ab; ville d'Ab; Nassiret, appelé aussi Souhoul; El-mahfid; bas Nakil Semaret, haut Nakil Semaret; Al-hakal; Berim; Si-djezb; Damar; Beyaz-damar; Mahdjar Damar; Hedjr Menkada; Siradje ;Siraol-keld, fondrière souterraine; Ef-zeïlet; Seïyaret; Rimet; Senhan; Sanaa; Yemens; Silaa; Mankab le 7 rebioul-ewwel; le 9 Schibam; Ed-daaret, entre Schibam et Tola, mont Kewkeban le 28 djemazioul-ewwel; Abou Aarisch, puits profond de soixante brasses; Beïtol-Fakih, puits de soixante-dix brasses; Ez-zeïdiyet, puits de soixante brasses.

L'ouvrage de Schemseddin-Mohammed est divisé en quatre chapitres; dans le premier, l'auteur décrit la route du Caire à Akba; dans le second, celle d'Akba à Islam; dans le troisième, celle d'Islam à Yeubouou; et dans le quatrième, celle de Yeubouou à Mekké. On compte, du Caire à la Mecque, cent quarante-un bürids; le bürid a quatre parasanges, donc cinq cent soixante-quatre parasanges; la parasange a trois milles; le mille a mille toises (koladj); la toise a trois pas; la mesure géométrique de chaque mille est calculée à quatre mille aunes; l'aune a 24 pouces; le pouce a la longueur de six grains de blé, et chaque grain de blé représente la longueur de six grains de poivre. D'après ce calcul, le voyage à la Mecque est de quatre cent cinquante-trois lieues, le retour, de cinq cent vingt-sept lieues, et le voyage entier demande soixante-six journées de marche.

XXIV. — Page 381.

Koutbeddin, f. 203, cite à cette occasion les vers de la *Borda*. Voyez *Constantinople et le Bosphore*, t. I, p. 65.

LIVRE XXXVI.

I. — Page 384.

Istoria di M. Uberto Foglietta della sacra lega contra Selim e di alcune altre imprese di suoi tempi. Genova 1598, p. 5. Anton. Marco Gratiani *de bello Cyprio juxta exemplar Romæ impressum* L. I. p. 24. *Historia delle cose successe dal principio della guerra mossa da Selim Ottomano ai Venetiani*, da M. Gio. Pietro Contarini. Venezia 1614, p. 2. Étienne Gerlach l'aîné, *Tagebuch von H. David Ungnad's Gesandtschaft.* Francfort, 1674, S. 59, 279, 303, 426. (*Journal de l'ambassade de David Ungnad*). *Extrait du Rapport de l'ambassadeur vénitien*

dans les archives I. R. daté des mois d'octobre, novembre et décembre 1566.

II. — Page 385.

Pialé avait été destitué de ses fonctions d'amiral, surtout pour avoir employé à son profit le butin remporté de l'île de Khios. *Rapport* d'Albert de Wyss du mois de mai 1568. Les discours que Foglietta met dans la bouche du grand-vizir et des deux vizirs Pialé et Moustafa sont de pure invention.

III. — Page 390.

Comp. sur l'*Histoire de l'île de Chypre,* l'excellent traité de Meursius, la *Chronographia et breve historia universale dell' isola di Cipro* du dominicain Étienne Lusignan; Dapper, *Description exacte des îles de l'Archipel;* Jauna, *Histoire de Chypre,* et celle de Reinhard, publiée à Erlangen en 1766.

IV. — Page 396.

Le IIe vol. du *Lib. dei patti*, f. 97, contient le premier acte qui confère aux Vénitiens des priviléges dans l'île de Chypre; il est daté du 3 juin 1306 : *Actum in insula Cypri in Civitate Nicosiæ in palatio infrascripti Domini Gubernatoris*, et le traité signé par Hugo IV le 4 septembre 1320 : « Pactum inter Serenissi-
» mum Principem Dominum Hugonem Dei Gratia Jerusalem
» et Cypri Regem illustrem et tractatores per eundem Regem
» deputatos — et Joannem Venerio Syndicum et procuratorem
» inclyti et magnifici Domini Joannis Superantio Ducis Vene-
» tiarum, etc. » Le doge demanda : « Petit franchisiam per
» totum regnum et insulam Cypri : nullus Venetus ullam da-
» tionem (taxe) vel tholonium dirictum (droits) padagrium
» vel commercium (péage) emendo, vendendo, ponderando,
» mensurando solvat aliquo modo intrando, exeundo, mo-
» rando; petit, quod habere debeant in Nicosia, Limesso,
» Famagosta, Bafo ecclesiam, domum pro Bailo et plateam

» convenientem non clausam suis ubi morari possit Bailus » sive officiales communis Venetiarum et alii Veneti possint » emere domos salvo quod si de dictis locis habitationum » deberet solvi sensiva vel affictus (loyer) Regi quod prop- » terea Bajulus et Veneti non teneantur aliquid solvere.—Item » quod dicti Veneti sive eorum officiales possint habere bas- » tonem et portare per totum regnum et facere poni pannum » seu gridam (appel et convocation de l'arrière-ban) in omni- » bus terris regni. » De son côté, le doge s'oblige : « Dux of- » fert amicitiam — item quod Veneti non habeant societatem » contra præfatum Regem Cypri; — item quod omnes Veneti » erunt pro defensione locorum in quibus se reperuerint — » Rex possit extrahere de civitate Venetiæ equos et arma — » Bajulus nullum affrancabit pro Veneto nisi Venetum — item » offert Domino Regi finem remissionem et pactum de non pe- » tendo nec ulterius inquietando de omnibus et singulis juris- » dictionibus et possessionibus, quas Veneti et commune Ve- » netorum solebant et ascerebant habere in insula Cypri. » Ce traité fut renouvelé le 16 août 1360, entre Pierre, roi de Chy- pre, et le doge Jean Delfin (t. III, *Lib. dei patti*) : « Confirma- » tio pactorum inter Serenissimum Principem Dominum Pe- » trum Dei gratia Jerusalem et Cypri Regem et inclytum Domi- » num Ducem Delphyn, eadem gratia Ducem Venetiarum, etc., » ex tractatu egregiorum virorum Dominorum Joannis Dan- » dulo et Pantaleonis, Barbo Ambaxatorum et Syndicorum » dicti Domini Ducis Venetiarum. » On y trouve encore, f. 60, sous la date du 10 août 1360, une convention avec la France sur l'exercice de la juridiction pénale et maritime; enfin, f. 62, la lettre de récréance pour les ambassadeurs, porteurs de ces documens, et datée de Nikosie, 20 septembre 1360.

V. — Page 400.

Gratiani de bello cyprio, l. II, p. 117 : « Militibus ex liber- » tino genere ; » ces *libertini* sont les *francomati* de Lusignan et de Calepio; peut-être aussi c'étaient des fils naturels de *li-*

bertins, comme les quatre mille bâtards nés du commerce des soldats romains avec des femmes espagnoles, et que le sénat envoya en colonie à Carteia (Tite-Live, XLIII, 3). A ces *libertini* et *francomati* correspondent dans l'armée turque les ghourrebas et les mouteferrikas, comme les *cernede* (les élus) des Italiens correspondent aux janissaires, les stradiotes aux sipahis et les guastadori aux akindjis.

VI. — Page 401.

« Discordia Hectoris Boleonis et Collateralis Comitis Bo-
» canii, qui nullus alteri cedere volebat, est factum, ut classi
» non occuretur, itaque copiis ad Tusla (Larnaca) expositis
» recte Nicosiam ductore Mustafapassa contendere, quo 25 Ju-
» lii pervenere — Summa rerum erat apud Comitem Jacobum
» de Tripoli præfectum tormentorum, qui vix unquam antea
» tormenta viderat; Comes Rocani Magister arabiorum rei mi-
» litaris valde ignarus. Colonellus Bonchon Gubernatorem ci-
» vit, inter quos male conventum fuit. — Præfecto Fama-
» gostæ provisoris Nicosiæ Danduli caput abscissum missum. »
Rapport de Rym du mois de juillet 1570.

VII — Page 402.

Foglietta, p. 81. Paruta, p. 79. Lusignan. p. 16. Les noms de ces onze bastions étaient : Podocataro, Costanza, Davila, Tripoli, Roccas, Mula, Querino, Barbaro, Loredano, Abra, Caraffa. L'historien turc Sirek (f. 11), au lieu de ces onze bastions, en compte douze.

VIII. — Page 403.

Ali, f. 359, joue ici avec les mots *sebaa* (sept) et *sibaa* (bête, farouche), et compare les commandans de ces sept bastions à des lions furieux.

IX. — Page 406.

L'auteur de cette Histoire a eu le bonheur de retrouver les

ruines du temple de Paphos et d'Amathus. Voy. *Topographische Ansichten auf einer Reise in die Levante*, et *Petrettini Papiri greco-egizj*, p. 70.

X. — PAGE 406.

Oumm Haram Bintol-mahan qui y mourut lors de l'expédition de Moawia en l'année de l'hégire 27 (647). Son tombeau est encore de nos jours un lieu de promenade hors des murs de Larnaka. Le *Raouzatoul-ebrar* dit, f. 304, que l'île de Chypre avait rapporté aux Mamlouks une somme annuelle de six mille ducats.

XI. — PAGE 415.

Le dominicain Calipio, emprisonné dans le bagne comme espion du pape, essaya en vain de voler cette peau. Voy. Lusignan, f. 130.

XII. — PAGE 416.

Histoire de la Russie, par Ch. Levesque. Paris, 1812, t. II, p. 89, d'après Puffendorf. L'abbé Maschini, à Venise, possède un manuscrit latin du siége de Famagosta, par un professeur de Padoue, Antonio Riccoboni, *Cicogna iscrizioni venete*, fascicolo III, p. 262.

XIII. — PAGE 418.

Consultez encore sur la guerre de Chypre, outre les ouvrages dont nous avons déjà fait mention : 1o Paruta, 2o Foglietta, 3o Gratiani, 4o Contarini, 5o Calepio, 6o Lusignan, 7o Bizari Petri, *Cyprium bellum inter Venetos et Selimum;* 8o Antonii Guarneri *de bello cyprio libri tres;* 9o Cristoforo Silvestrani *vita e fatti del Capitano Bagliani con la guerra di Cipro*, Verona 1591. 10o Gas. Gianotti Parere, *sopra il ristretto delle rivoluzioni di Cipro*. Francof. 1633. 11o *Impresa di Selim del regno di Cipro d'incerto autore* (dans Sansovino).

12° *Brevis ac vere narratio belli cyprii inter Venetos et Turcas gesti. a.* 1570 *et* 1571. 13° *Arrighi de bello Cyprio. Patavii* 1764. 14° *Conti le istorie dei suoi tempi, tradotte da Gian Carlo Saraceni sopra l'originale latino accresciuto dall' autore prima della morte. Venez.* 1589. *II.* 15° *L'assedio et presa di Famagosta, dove s'intende minutissimamente tutte le scaramuccie et batterie, mine ed assalti dati ad essa fortezza et ancora i nomi dei capitani, et numero delle genti, morte, cosi de Christiani, come de Turchi, et medesimamente di quelli che sono restati pregionieri. Venezia* 1572. *Relazione di tutto il successo di Famagosta, da Martinengo. Venez.* 1572. *und Brescia* 1572. 18° *Narrazione della guerra di Nicosia fatta nel regno di Cipro da Turchi l'anno* 1570. *Bologna* 1571. 19° *Il ragguaglio della perdita di Nicosia da Giovanni Sosemeno* 1570. 20° Rapport précité de Martinengo, imprimé à Bologne, Brescia et Venise, et traduit en allemand sous le titre : *Wahrhaftige Relation und Bericht was massen die gewaltige Stadt und Befestigung Famagusta in Cipro so von mænniklich für ganz ungewünnlich gehalten, von den Türken im August des* 1571. *Jars mit unerhœrten Gewalt erobert und eingenommen worden. Beschrieben durch den wohlgebornen Graven und Herrn Nestor Martinengo, so mit seinen untergebenen Knechten selbst inne der Besatzung vom Anfang bis zum End, bey allen Dingen mit und dabey gewesen; mæniklichen zu einer Gewarnung durch ein gutherziger aus welscher sprach in teutsch transferirt in guter Vollendung in Druck geben.* 24° *Wahrhaftige und umstendliche Beschreibung wie die Türken anfenglich das treffliche Kœnigreich und Insel Cypern mit grosser Macht überfallen, und darinnen die Hauptstadt Nikosia mit Gewalt erobert, auch folgent solches ausser der eynigen statt und Port Famagusta unter ihren Gewalt gebracht; Erstlicht beschrieben in italienischer Sprach durch Philippum Nembre grossen Tollmetsch in türkischer und arabischer Sprach zu Nikosia und

TABLES GÉNÉALOGIQUES

PAR ORDRE DE SUCCESSION,

DES PRINCES ET DES GRANDS DIGNITAIRES MENTIONNÉS DANS LES TOMES CINQUIÈME ET SIXIÈME DE L'HISTOIRE DE L'EMPIRE OTTOMAN.

I.

Table généalogique des Princes ottomans.

…LEIMAN I, mort dans la nuit du 5 au 6 septembre 1566 de l'ère chrétienne.

…llah.
…ud, mort en l'année 1521.
…l, mort en l'année 1521.
…med, mort le 6 novembre 1543.
…fa, exécuté à Eregli le 6 octobre
6. Bayezid, exécuté le 25 septembre 1561.
7. Djihanghir, mort en l'année 1553.
8. SÉLIM II, né en l'année 1524, mort le 12 décembre 1574.
9. Mihrmah, femme de Roustem-Pascha.
10. Une autre princesse.

SÉLIM II, mort le 12 décembre 1574.

… III, né en l'année 953 (1546).
…med.
…an.
…a.
5. Djihanghir.
6. Abdoullah.
7. Osman.
8. Trois princesses, mariées à trois vizirs.

II.

Table généalogique de la Dynastie persane des Safis, (appelée par erreur Sofis.)

2. SCHAH-TAHMASIP, † 984 (1576).

3. SCHAH ISMAIL II, …3 ramazan 985 (24 novembre 1577).
4. SULTAN MOHAMMED KHODABENDÉ, † en l'année 993 (1585).

III.

…le généalogique des princes Ouzbegs dans la Transoxane.

Les fils d'EBOULKHAIR.

…hboudak. — Khodjkoum. — 2. KOUTSCHKOUNDJI, appelé aussi Koudjoum, † en l'année 936 (1529). — Soundjouk. — Sandjar.

…(fils de …hboudak :) … 4. Abdoullah, † en l'année 946 (1539), il portait encore le nom d'Obeïdoullah.

(fils de Khodjkoum :) Djanibeg.

(fils de Djanibeg :) 10. ISKENDER. — 9. PIR-MOHAMMED, † 978 (1570).

(fils de Soundjouk :) 7. BORRAK, † 967 (1559).

(fils de Koutschkoundji :) 6. ABDOULLATIF, † 961 (1554). — 3. EBOUSAID, 939 (1532). — 5. ABDOULLAH ou OBEIDOULLAH, mort six mois plus tard.

(fils d'Abdoullah :) 8. TIMOUR, † 968 (1560).

IV.

…able généalogique des Schérifs de la Mecque (Mekké), de la famille Kotadé.

…é en l'année 818 (1415), petit-fils d'Idjlan, qui abdiqua en l'année 763 (1361), et …etit-fils de Remisché, fils d'Ebou Nemi Mohammed; il mourut en l'année 859

17. BEREKAT I, † 859 (1454). — 18. ALI.

23. KAITBAI. — 19. MELIKOUL-AADIL MOHAMMED, † 903 (1497). — 22. HOMAISSA. — Djazan. — 21. KHOZAA.

20. BEREKAT II, † 931 (1524).

Mohammed Schafii. — 24. EBOU NEMI, † 963 (1555). — Ali.

25. HASAN. — Ahmed.

27. IDRIS. — 28. MOUHSIN. — 26. Ebou Thalib.

(fils de Mouhsin :) Seïd.

V.

Grands-Mogols.

1. MIRZA BABER, mort en l'année 937 (1530).
2. Mirza Houmayoun, mort en l'année 959 (1552).

VI.

Table généalogique des Khans de la Crimée.

2. MOHAMMED-GHIRAI, fils de Menghli-Ghiraï, assassiné en l'année 929 (1523).

3. Ghazi-Ghiraï. — Baba-Ghiraï. — Islam-Ghiraï. — Ouzbeg-Ghiraï.

4. Seadet-Ghiraï, se retire en l'année 939 (1532).
5. Sahib-Ghiraï, meurt assassiné en l'année 1553.
6. Dewlet-Ghiraï, fils de Moubarek-Ghiraï, petit-fils de Menghli-Ghiraï, règne jusqu'en 985 (1577).

VII.

Grands-Vizirs sous Souleïman I.

26. Mohammed Piri-Pascha, destitué le 13 schâban 929 (27 juin 1523).
27. Ibrahim-Pascha, mis à mort le 15 mars 1536.
28. Ayas-Pascha, mort le 13 juillet 1539.
29. Loutfi-Pascha, destitué le 9 mai 1541.
30. Souleïman-Pascha, destitué en l'année 1544.
31. Roustem-Pascha, destitué au mois d'octobre 1553.
32. Ahmed-Pascha, exécuté le 28 septembre 1555.
33. Roustem-Pascha, mort le 9 juillet 1561.
34. Ali (*Semiz* le Gros), mort le 28 juillet 1565.
35. Mohammed Sokolli, assassiné le 19 schâban 987 (11 octobre 1579).

VIII.

Kapitan-Paschas.

12. Djâferbeg, pendu en l'année 926 (1520).
13. Yaïlak Moustafa-Pascha (1), destitué pendant le siége de Rhodes, en l'année 929 (1522).
14. Behram-Pascha (cité par Ferdi) manque dans la liste des kapitan-paschas qui se trouve dans les *Tables chronologiques* de Hadji Khalfa, p. 224.
15. Souleïman-Pascha, dans Ferdi, f. 79; il manque dans Hadji Khalfa.
16. Kemankesch Ahmedbeg, destitué en l'année 943 (1536), dans Ferdi, f. 99.
17. Khaïreddin-Pascha (Barberousse), mort le 6 djemazioul-ewwel 953 (5 juillet 1546).

(1) Almosino, p. 101, l'appelle Ulaque Mostafa. Le même auteur passe sous silence les deux kapitan-paschas qui suivent, et il se trompe en citant Roustem comme kapitan-pascha.

18. Mohammed-Pascha Sokolli, ensuite beglerbeg de Roumilie.
19. Sinan-Pascha, frère de Roustem-Pascha, mort en l'année 961 (1554).
20. Pialé-Pascha, nommé en l'année 961 (1554) sandjakbeg de Gallipoli. Pialé, après la conquête de Djerbé, fut élevé au rang de beglerbeg d'Alger en 967 (1560), et devint gendre du sultan Sélim II; après la conquête de Khios 973 (1566), il fut nommé pascha à trois queues, et en 975 (1568) troisième vizir. Il mourut le 12 silkidé 985 (21 janvier 1578).
21. Mouézinzadé Ali-Pascha, mort dans la bataille de Lepanto, le 7 octobre 1571.
22. Ouloudj-Ali, plus tard appelé Kilidj-Ali (Okhiali), mort en l'année 995 (1586).

IX.

Mouftis.

9. Ali Djemali, jusqu'à sa mort en l'année 932 (1526).
10. Kemalpaschazadé, mort au mois de schewal 940 (mai 1534).
11. Saadi Efendi, mort au mois de schewal 945 (mars 1539).
12. Tschiwizadé, destitué en l'année 948 (1541).
13. Kadiri Efendi, destitué en l'année 949 (1542).
14. Mouhiyeddin Fenari, destitué en l'année 952 (1545).
15. Ebousououd Efendi, occupa cette dignité jusqu'en l'année 982 (1574).

X.

PROFESSEURS ET GOUVERNEURS DES PRINCES.

Sous Souleïman I.

15. Le molla Khaïreddin, précepteur de Souleïman I, mort à Kaffa en l'année 950 (1543).
16. Mouhiyeddin Sirek, précepteur du prince Sélim, mort en l'année 947 (1540).
17. Le molla Bakhschi, précepteur du prince Sélim, mort en l'année 947 (1540).
18. Schems Efendi, précepteur du prince Sélim, mort en l'annnée 955 (1548).
19. Atallah Efendi, précepteur du prince Sélim, mort en l'année 970 (1562).

Sous Sélim II.

20. Ibrahim Efendi, précepteur du prince Mourad, mort en l'année 981 (1573).

XI.

GOUVERNEURS D'ÉGYPTE.

Sous Sélim I et sous Souleïmân I.

1. Khaïrbeg (le Tscherkesse), après la conquête de l'Égypte par Sélim I, fut le premier gouverneur d'Égypte installé par les Ottomans; il entra en fonctions le 7 schâban 923 (25 août 1517), et mourut le 8 silkidé 928 (29 septembre 1522), pendant le siége de Rhodes par Souleïman I.
2. Moustafa-Pascha, destitué le 12 redjeb 929 (27 mai 1523).
3. Guzeldjé Kasim-Pascha, destitué le 16 schâban 929 (30 juin 1523) après une administration de trente-quatre jours.
4. Ahmed-Pascha (le Traître), tué dans le courant du mois de rebioul-akhir 930 (février 1524)
5. Güseldjé Kasim, destitué pour la seconde fois à la fin de djemazioul-ewwel 931 (fin mars 1525).
6. Ibrahim (le Grand-Vizir), rappelé à Constantinople le 22 schâban 931 (14 juin 1525).
7. Souleïman-Pascha (l'Eunuque), destitué le 2 redjeb 941 (7 janvier 1535).
8. Khosrew-Pascha, destitué le 26 djemazioul-akhir 943 (10 décembre 1536).
9. Souleïman-Pascha (l'Eunuque), pour la seconde fois; il est rappelé à Constantinople le 10 moharrem 945 (8 juin 1538).
10. Daoud-Pascha, mort le 13 rebioul-ewwel 956 (11 avril 1549).
11. Ali-Pascha (*Semiz* le Gros), plus tard grand-vizir, est rappelé à Constantinople le dernier moharrem 961 (5 janvier 1554).
12. Doukaghin Mohammed-Pascha, destitué le 21 rebioul-akhir 963 (5 mars 1556).
13. Iskender-Pascha, destitué le dernier redjeb 966 (8 mai 1559).
14. Ali-Pascha (l'Eunuque), destitué le 3 silhidjé 967 (26 août 1560).
15. Lala Schahin-Pascha, destitué le 11 djemazioul-akhir 971 (26 janvier 1564).
16. Ali-Sofi (le Sage), destitué le dernier ramazan 973 (20 avril 1566).

Sous Sélim II.

17. Mahmoud-Pascha, tué le 24 djemazioul-akhir 975 (26 décembre 1567).
18. Sinan-Pascha, choisi pour commander l'armée turque contre l'Yémen, le 23 djemazioul-akhir 976 (13 décembre 1568).
19. Tscherkes Iskender-Pascha, destitué le dernier moharrem 979 (24 juin 1571).
20. Sinan-Pascha, nommé pour la seconde fois gouverneur d'Égypte après la campagne de l'Yémen, place qu'il occupe jusqu'au dernier silhidjé 980 (2 mai 1573).
21. Houseïn-Pascha, destitué le dernier ramazan 982 (13 janvier 1575) (1).

XII.

GOUVERNEURS D'OFEN (BUDE).

Sous Souleïman I.

1. Souleïman-Pascha, d'origine hongroise, en l'année 948 (1541).
2. Balibeg, en l'année 949 (1542).
3. Mohammed Yahya-Paschaoghli, en l'année 950 (1543).
4. Kasim-Pascha, en l'année 955 (1548).
5. Ali-Pascha, en l'année 958 (1551).
6. Touighoun-Pascha, en l'année 960 (1553).
7. Ali-Pascha, pour la seconde fois, en l'année 964 (1556).
8. Kasim-Pascha, pour la seconde fois, en l'année 965 (1557).
9. Touighoun-Pascha, pour la seconde fois, en l'année 966 (1558).
10. Roustem-Pascha, en l'année 967 (1559).
11. Arslan-Pascha, fils de Mohammed-Pascha Yahyaoghli, exécuté en l'année 974 (1566).
12. Moustafa Sokolli, neveu du grand-vizir.

XIII.

Reïs-Efendis.

Le premier reïs-efendi dont parle l'histoire ottomane était (d'après Resmi, *Histoire des Reïs-Efendis*) Haïder-Efendi. Avant lui, la place de chef des secrétaires du diwan était loin d'être un emploi public aussi important qu'il le devint après lui.

1. Haïder-Efendi, exécuté, en l'année 931 (1525), à Constantinople pendant l'absence du grand-vizir Ibrahim-Pascha en Égypte, pour avoir pris part à la révolte des janissaires.
2. Djelalzadé Moustafa, désigné plus tard sous le nom du grand nischandji, occupa cet emploi jusqu'au mois de décembre 1534, où il fut promu à Bagdad à la dignité de nischandji.
3. Redjeb Tschelebi, successeur de Djelalzadé; il est inconnu de Resmi, mais il se trouve dans le *Journal* de Souleïman sous la date du 2 décembre 1534.
4. Mohammed Egri Abdibeg, plus tard célèbre comme defterdar et nischandji; c'est l'auteur de la *Collection du Kanounnamé des Fiefs*, promu en l'année 961 (1553).
5. Ramazanzadé (l'Historien), et plus tard surnommé le petit nischandji, dignité qui lui fut conférée en l'année 964 (1556).
6. Abdourrahman; il occupa la place de reïs-efendi jusqu'en l'année 969 (1561).
7. Memi-Tschelebi, promu à la dignité de defterdar après la mort du grand-vizir Roustem-Pascha, en l'année 970 (1561).
8. Naïmi Tschelebi, reïs-efendi pendant l'administration d'Ali-le-Gros, en l'année 970 (1562).
9. Derwisch Tschelebi, dans la même année.
10. Boyali Mohammed, en l'année 974 (1566), appelé à la dignité de nischandji en remplacement de Djelalzadé Moustafa.
11. Mohammed Tschelebi, nommé reïs-efendi pendant le siége de Szigeth, occupa cette place jusqu'en l'année 978 (1570).
12. Feridoun Ahmedbeg, appelé à cette dignité en 978 (1570), l'occupa pendant tout le règne de Sélim II.

(1) C'est d'après cette liste qu'il faut rectifier les erreurs que Souheïli, dans son *Histoire d'Égypte*, f. 55, et Digeon, t. I, p. 113, ont commises en confondant les trois Ali : Ali-le-Gras, Ali-l'Eunuque et Ali-le-Sage; il en est de même de la traduction faite par M. le baron Sylvestre de Sacy, de l'*Histoire d'Ébisourour* (*Notices* et *Extraits* de la Bibliothèque du Roi, I, p. 173-176). Ali, dans sa *Liste des Vizirs de Souleïman*, parle dans des chapitres spéciaux de ces trois Ali; il appelle le dernier (Sofi) *Kiloun*. Le surnom de *Sofi* ou *Soufi* de ce gouverneur de l'Égypte est le même que celui de l'ancien roi d'Égypte Σουφις, de la quatrième dynastie. (Voyez Manetho, auteur d'un ouvrage sur les choses saintes des Égyptiens. *Syncelli chronographia*, p. 56 et 57. Paris.)

jetzt in Teutsch verfertigt sambt einer kurzen Vored und sumarische Beschreibung der Insel Cypern sehr nützlich zu lesen 1571. 25° enfin l'opuscule imprimé à Vienne : *Newe Zeitung, wie der Türk die Stadt Nicosiam in Cypern dieses verlaufene* 1571 *Jar eingenommen, auch wie viel tausent Christen er gefangen, etliche tausent gesebelt, was von gemeinem Kriegsvolk gewesen ist, was aber Junker und ansehnliche Leute waren, hat er gen Constantinopel und Alexandria geschicht, etliche Tausent haben sich und Weib und Kindt, dass sie den Türken nit in die Hande kamsn jemmerlich erstochen und umbbracht* 1571. 26° Petri Contarini, *De bello super Venetiis à Selimo II Turcarum Imper. illato.* Basileæ 1573. 27° Ali. 28° Petschewi. 29° Selaniki. 30° Hasanbegzadé. 31° *Tarikhi fethi Kibris* (*Histoire de la conquête de Chypre*), par Sirek, mort en 1574. 31° Un autre ouvrage sous le même titre, par Ahmed, mort en 1746, et 33° Hadji Khalfa, *Histoire des guerres maritimes.*

XIV. — Page 421.

Paruta, f. 162. Cette alliance se trouve dans Foglietta, f. 215.

XV. — Page 423.

Hadji Khalfa, f. 42, compte dix galères de Florence, quatre de la Calabre, douze de Sicile, quatre du Portugal; en tout, deux cent douze navires chrétiens, tandis qu'il ne fixe qu'à cent quatre-vingts voiles les forces ottomanes. Contarini, f. 44, donne la liste complète des navires des deux flottes, mais il paraît se tromper en évaluant le nombre des galères turques portant fanaux à quarante au lieu de vingt.

XVI. — Page 429.

Hadji Khalfa, *Histoire des guerres maritimes*, f. 43, donne leurs noms; il est donc facile de rectifier les erreurs de Diedo,

p. 27 et de Contarini, f. 44-47, où il faut lire *Schoulak* au lieu de Siroco; *Salih* au lieu de Sala; Khizr au lieu de Saïder; Schâban au lieu de Sieban.

XVII. — PAGE 431.

Sur aucun événement du seizième siècle il n'existe autant de rapports que sur la bataille de Lepanto. Consultez, outre les sources déjà citées, Paruta, Foglietta, Contarini et Gratiani : 1° *Commentarii delle guerre fatte coi Turchi da D. Giovanni d'Austria doppo che venne in Italia, scritti da Ferrante Caracciolo Conte di Biccari. Fiorenza* 1581. 2° *Lettera del Clarissimo S. Girolamo Diedo nobile Venetiano all' Illmo. Sgr. Marc. Antonio Barbaro, Venesia* 1588. 3° *Giornata navale de' Venetiani col Turco* (dans Sansovino). 4° *Relacion dela guerra de Cipre y successo de la batalla de Lepanto por Fernando de Herrera, Sevilla* 1572. 5° *Wahrhaftige Beschreibung des glücklichem freidenreichen wassersigs, so die Christenheit erlangt hat an den türkischen Erbfeind* 27. *Oct* 1571 *Augsbourg.* 6° *Zeytung und Bericht, von der ganz herrlichen und ser gewaltigen Obsigung und Viktoria der Christlichen wider die türkische Armade dergleichen hiervor niemahls vorgangen ist, beschechen* 40 *welscher Meil oberhalb Lepanto Sonntags den* 7. *Tag Oktobris dieses* 1571 *Jars ged. Augsburg.* 7° *Vollkommene wahrhafte und gründtliche Beschreibung der christlichen Armada aussfart erlangten herrlichen viktorie wider den Erbfeind christlichen Nammens alles das nœchst verschinenen* 71 *Jars verloffen. in welcher kürzlick zu finden alle particulariteten und was zu vollkommener historischer wahrhaften Beschreibung zu wissen, dergleichen hievon niemals in Druck ausgangen. Alles von ansehnlichen Befehlsleuten, die selbsten mit und dabey gewest, beschrieben und aus italienischer in teutsche Sprachen veadollmetscht, mit R. K. M. Freyheit. Dillingen* 1572. 8° *Ordentliche und mehr dann hier und zuvor noch niemals ausgegangene eigentliche Beschreibung : mit was* (*von Gott dem Allmachtigen verliehenen*) *grossen Sieg und wunder-*

barlichen Glück etliche der Christeinheit hohe Potentaten und Bundesverwandte dess allgemeinen türkischen Erbfeindes gantze Armade erobert und auff dem Mer geschlagen auch bis auffs Haupt erlegt haben. Wie solches nit allein der fürnembsten Haubtleut ob der christlichen Armade gethane schrifftliche Urkunden, sondern auch etlicher nahmahften und gen Venedig gebrachter gefangener Türken selbs eigene Aussag erweissen, sambt angehenkter hernacher gefolgter Confirmation und Bestetigung aus italienischer sprach in unsere hoch deutsche Gebracht 1571.

XVIII. — PAGE 431.

A l'Académie des Beaux-Arts, à Venise.

XIX. — PAGE 434.

L'entretien qui eut lieu une année auparavant entre Barbaro et Koubad est un digne pendant de celui que le premier eut avec Sokolli; le rapport du baile vénit., daté du 12 novembre 1570, dit : « Venuto ieri Cubat mi disse : ti riferisco quel » tanto che mi ha ordinato il Bassa che ti dica e communi- » chi : Tu dicesti giù che come pescatori che siete, sapeste » coglier il pesce nella rete; ora sua magnificenza ti addi- » manda ciò, che havete fatto e dove è la vostra armata; il » vostro capitano è andato in Candia e poi si è fuggito, il Donà » si è partito in dispiacer col vostro Generale, perche poteste » conoscer, che niuna amicizia e miglior di quella di questo » Signore. » Consultez sur cette paix les deux manuscrits suivans : *Difesa dei Signori Veneziani per l'imputatione datagli a tempo della guerra e pace fatta col Turco*, fol. 406-467, et *Riposte alle giustificationi della Serenissima Signoria di Venezia per la pace fatta col Turco*, fol. 469-492. (*Manuscrit de Rangon*, n° XVII, à la Biblothèque I. R.)

XX. — PAGE 435.

Laugier et Daru fixent la date au 15 mars; Flassan au

13 avril; Caraccioli seul indique le 7 mars. Le rapport de l'ambassadeur vénitien du 25 mars s'exprime ainsi : « Con il » nome dell' Omnipotente Iddio mando la capitulazione della » pace, che io conclusi tra Lei e questo Sermo. Signor, et nel » formar detta capitulazione ho atteso a due cose principali, » l'una che la sia formata con parole onorevoli, et l'altra ch'ella » comprendi solamente quelli capi, che mi ha commesso, fug- » gendo di entrar in trattazione dei altri, sopra i quali po- » teva nascer qualche difficoltà, ne sono formate due con le » medesime conditioni, l'una nella solita forma di capitula- » zioni altre volte fattevi, e l'altra è come scrittura fatta da » me per la conclusione delle cose trattate tra noi con la mia » sottoscrizione. — Ho fatto far l'interpretazion da Orembeg » Dragomano grande, Msgr. d'Aox mi ha detto ch'aspetta qui » Mr. de Montagnac suo nipote. »

XXI. — Page 436.

Rapport de Barbaro : « Per osservazione delle quale tutte » cose S. M. Imperiale ne darà suo nobil commendamento » con il suo giuramento e promissione per la confirmazione di » detti capitoli. » Caraccioli, III, p. 104, donne plus de détails; d'après lui, Sélim conserve les villes conquises en Dalmatie, telles que Dulcigno, Antivari et Budua ; les Vénitiens restituent Sopoto, Margarito et Marino, et réparent à leurs frais les dégâts commis dans ce dernier port. Les Vénitiens s'obligent à n'entretenir sur mer que soixante galères. On trouve dans les *Scritture turchesche* les reçus du tribut pour l'île de Zante, des années 1490, 1502, 1519, 1525, 1536, 1538, 1540, 1542, 1544, 1547, 1550, 1552, 1555, 1557, 1559, 1562, 1566, 1567, 1573, 1577, 1579 et 1583.

XXI *bis*. — Page 446.

Il arriva le 15 septembre, car Barbaro rapporte sous la date du 18 : « Gionse il terzo giorno un ambassador moscovita.

» L'ambassador moscovita non aveva portato altro che querele » contro i Tartari. » *Rapport* de l'ambassadeur venit., du 9 octobre 1571. L'envoyé russe, porteur d'une lettre de son souverain, qui était arrivé à Constantinople le 12 mai 1570, eut son audience le 16, trois jours avant celle de l'ambassadeur polonais. *Rapport* de Rym.

XXII. — Page 451.

C'est le même Mohammed qui avant la guerre avait été envoyé à Venise, et qui pendant toute sa durée avait été retenu à Vérone.

XXIII. — Page 455.

Ali se trompe en fixant sa mort au lundi 18 schâban, au lieu du 27, dans la nuit du dimanche au lundi.

XXIV. — Page 455.

Les rapports des ambassadeurs témoignent de l'ivrognerie habituelle de Sélim. Nous ne citerons qu'un seul passage : « Quod tertius indigne ferens, cum Cicadæ, nobilis istius Py- » ratæ Siculi hic in carcere mortui, filio, summa apud Seli- » mum in gratia constituto, altercari et sibi prætendere cœpit; » altercans irato ictu illum pugione petit in præsentia duorum » Eunuchorum (le khaznedar et le khassodabaschi) Selimus illi » femur sagitta trajecit, dein foras elato cervicem per carnifi- » cem præcidi jussit; dein pœnitentia motus exstincto juveni » magnificum monumentum erigi jussit. Selimum vino æs- » tuasse, juvenem concubitui ultimæ noctis fretum contra » suam prærogativam sese opposuisse. » *Rapport* de Stœckel de l'année 1570 : « Selimus bellua vitiis monstruosa, gulæ, » crapulæ, venerique (proh scelus!) masculæ indulget. Ibid. »

FIN DES NOTES DU TOME SIXIÈME.

ERRATA
DU TOME SIXIÈME.

Page 67, ligne 12, lisez *le ferman finissait par ces mots : salut et protection à celui qui suit la parole*, au lieu de *leur salut était à ce prix*.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME SIXIÈME.

Pages

LIVRE XXXI.

LIVRE XXXII.

LIVRE XXXIII.

LIVRE XXXIV.

LIVRE XXXV.

LIVRE XXXVI.

FIN DE LA TABLE DU SIXIÈME VOLUME.

